This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY

JUL 27 1956

ÉTVDES

JUILLET - AOUT 1956

IVe CENTENAIRE DE LA MORT DE SAINT IGNACE (1556-1956)

J. DANIÉLOU — *LE MESSAGE IGNATIEN ET NOTRE TEMPS*
R. ROUQUETTE — *IGNACE DE LOYOLA DANS LE PARIS INTELLECTUEL DU XVIe SIÈCLE*

R. D'HARCOURT de l'Académie française — *PERSPECTIVES ALLEMANDES*
J. MASSON — *L'ÉGLISE EN AFRIQUE CENTRALE*
F. DE DAINVILLE — *TOURISME SOCIAL*

CHRONIQUES

H. HOLSTEIN — *MÉDECINS ET MIRACLES*
P. RONDOT — *LA LIBYE ENTRE L'AFRIQUE, LE MONDE ARABE ET L'OCCIDENT*
R. ABIRACHED — *IONESCO ET LES CHAISES*
H. AGEL — *BEAUX-ARTS ET CINÉMA*
R. PETIT — *RESSOURCEMENT DE LA THÉOLOGIE DU SACRÉ-CŒUR*

ACTUALITÉS

UN DISCOURS DE S.S. PIE XII SUR L'ÉDUCATION DES COLLÈGES — LES PRIMITIFS ITALIENS DES MUSÉES DE FRANCE EXPOSÉS A PARIS — REMISE A LA BASILIQUE DE SAINT-DENIS DU NOUVEAU RELIQUAIRE DE SAINT LOUIS — UN ÉVÉNEMENT MISSIONNAIRE.

LES LIVRES — LES DISQUES

A PARIS, 15, RUE MONSIEUR 7e — SEG. 74.77

LE NUMÉRO : 150 francs

ÉTVDES

Revue mensuelle fondée en 1856
par des Pères de la Compagnie de Jésus

TARIFS DES ABONNEMENTS

	Un an	Six mois	le N°
FRANCE (et Union Française).	1.350 fr.	800 fr.	150 fr.
ÉTRANGER	1.800 fr.	1.000 fr.	170 fr.
BELGIQUE (et Congo belge) .	250 fr. belges	130 fr. belges	25 fr. belges
SUISSE	22,70 fr. suisses	12,60 fr. suisses	
U. S. A., CANADA	$6.00		

Abonnement de soutien : 2.000 fr.

Les abonnements partent du début de chaque trimestre.

Le montant de l'abonnement peut être réglé par mandat, chèque bancaire ou postal à l'ordre de M. l'Administrateur des *ÉTUDES*, 15, rue Monsieur, PARIS (7e) C. C. P. Paris 155-55.

Des conditions spéciales sont faites au clergé diocésain.
Les demander à l'Administration de la Revue.

L'échéance de l'abonnement est indiquée sur la bande-adresse, la bande rose signale la fin de l'abonnement.

Selon l'usage, prière de joindre l'ancienne étiquette et 25 fr. à toute demande de changement d'adresse; et à toute demande de renseignements, un timbre pour la réponse.

COLLECTIONS " LAENNEC "

CAHIERS LAENNEC

Cahiers double couronne (19 x 24 cm)

L'HÉRÉDITÉ HUMAINE

L'homme pourra-t-il bientôt modifier à son gré l'hérédité de sa descendance?

Ont collaboré à ces Cahiers :

Professeurs : Ph. L'HÉRITIER et TURPIN, Docteurs SUTTER et PETIT, J. CARLOS du C. N. R. S., R. P. M. ROY

Deux cahiers ensemble. . . . . 500 fr.

LA GREFFE HUMAINE

Problèmes médicaux (Docteurs BLONDEAU, Jean LAVAT)
Problèmes juridiques (Professeur SAVATIER)
Problèmes moraux (R. P. TESSON)

En appendice : La stérilisation féminine préventive, controverse avec le Professeur PIEDELIÈVRE, Président de l'Ordre National des Médecins. — Texte du nouveau CODE DE DÉONTOLOGIE. — Discours de PIE XII sur l'ACCOUCHEMENT SANS DOULEUR.

Prix. . . . . 275 fr.

CENTRE D'ÉTUDES LAENNEC

Volumes in-8° couronne 12 x 19 cm, 375 fr. chaque

R. P. J. de TONQUEDEC, S. J.

MERVEILLEUX MÉTAPSYCHIQUE ET MIRACLE CHRÉTIEN

Que penser de ce qui se passe dans les séances spirites, chez les médiums, dans les maisons hantées, chez les voyantes?

Comment ces faits se distinguent du miracle chrétien?

Nul ne peut mieux présenter ces questions que le religieux chargé dans le diocèse de Paris d'examiner les cas d' « exorcisme ».

Docteur Charles MERTENS DE WILMARS

PSYCHO-PATHOLOGIE DE L'ANTI-CONCEPTION

Préface du R. P. RIQUET, S. J.

Les récentes découvertes de la biologie et de la psychologie ne peuvent être appliquées sans discernement et sans tenir compte des normes supérieures de la morale naturelle et chrétienne.

P. LETHIELLEUX, éditeur, 10, rue Cassette, PARIS (VIe)

ÉTVDES

REVUE FONDÉE EN 1856

par des Pères de la Compagnie de Jésus

89e ANNÉE — TOME 290 DE LA COLLECTION

JUILLET-AOUT-SEPTEMBRE 1956

PARIS

15, RUE MONSIEUR, 15

1956

Le buste-reliquaire, reproduit en hors-texte, est signé par Alon Cano. Né à Grenade en 1601, il travailla à Séville et à Madrid, où il f accueilli par Vélasquez qui le présenta au roi. Il reçut le titre de Peint de Sa Majesté. C'est alors sans doute que Cano, dont la réputation sculpteur dépasse celle de peintre, exécuta ce portrait, sur des doc ments que lui fournirent les Jésuites. Coulée en cire perdue, la tête argent et le corps en bronze doré, c'est une pièce unique, dont on igno quand et comment elle vint de Madrid à Paris. Le socle contient to jours des reliques de saint Ignace.

LE MESSAGE IGNATIEN ET NOTRE TEMPS

On peut célébrer un anniversaire en jetant un regard en arrière et en faisant un bilan du passé. La tâche serait passionnante en ce qui concerne l'anniversaire que nous évoquons en ces pages et qui est celui des quatre cents années de la Compagnie fondée par Ignace de Loyola en 1556. Ces quatre siècles sont ceux où s'est formé le monde moderne. La tâche que s'était proposée Ignace était de le conquérir à Jésus-Christ. Le bilan de ces quatre siècles serait celui de cette histoire tourmentée. Elle comporte ses réussites. Elle a eu aussi ses échecs. Il faudrait en chercher les causes.

Mais ce passé finalement ne nous intéresse que dans la mesure où il éclaire le présent. Et c'est donc ce présent sur lequel il nous paraît plus essentiel de nous interroger. Le message d'Ignace apparaît-il lié à une époque historique? Ou garde-t-il une valeur pour notre temps? A certains égards il reflète l'image du monde où il est apparu. Il en exprime l'humanisme. Il reste engagé dans ses structures. Il en prolonge la théologie. Mais ceci en est-il l'essentiel? En revenant aux sources, aux visées premières il apparaît bien que non. Comme les autres grandes inspirations qui sont à l'origine des principales familles religieuses, ce sont certains traits permanents du christianisme qu'il exprime. C'est ce message toujours actuel, peut-être plus actuel que jamais, que nous voudrions ici esquisser.

*
* *

Si j'essaie d'analyser ce qui en saint Ignace m'apparaît correspondre aux besoins de notre temps, je dirai d'abord que c'est en lui la force inébranlable des convictions. Saint Ignace sera avant tout un homme d'action et non de parole.

Mais cette action puise sa force, sa continuité, son unité dans une certitude. Elle est le reflet d'une expérience intérieure qui ne saurait être mise en question. Le témoignage des mystiques est sans doute ce qui nous donne le sentiment le plus intense de la réalité des choses divines. Mais le propre de saint Ignace est que ce témoignage nous le touchons non dans ses écrits, mais dans son œuvre. Elle porte en elle une sorte d'évidence tranquille, qui n'est à la merci d'aucun démenti apparent, c'est-à-dire ici d'aucun échec. Elle trace au milieu de l'instabilité des réalités historiques une trace lumineuse.

Je pense à cette remarque d'Otto, dans le *Sacré :* « Celui qui se plonge dans la contemplation de cette grande continuité que nous appelons l'Ancienne Alliance jusqu'au Christ, sentira presque forcément s'éveiller en lui l'intuition qu'il y règne quelque chose d'éternel » (trad. fr., p. 223). L'histoire apparaît au regard profane comme le monde du relatif et du transitoire. Il semble qu'on n'y puisse saisir de certitude. Et c'est au delà d'elle, dans un monde éternel d'idées, que l'esprit alors se retire, pour échapper à la dispersion du temps. Mais pour Ignace la certitude est possible dans l'histoire même, car il y a en elle une présence de l'éternel, un sens divin, un dessein de Dieu qui s'y accomplit.

Il faut remonter aux expériences majeures de sa période érémitique. Car l'action apostolique chez lui est un temps second. Elle est seulement l'aboutissement d'une connaissance. Elle suppose une interprétation du monde. Et non pas une philosophie personnelle. Mais une intelligence du monde tel qu'il est pour Dieu. Or cette intelligence, Ignace l'a eue d'une manière éblouissante dans sa solitude de Manrèse. Un jour, sur les bords du Cardoner,

> les yeux de son esprit commencèrent à s'ouvrir; ce ne fut pas une vision, mais il comprit et connut beaucoup de choses, aussi bien les choses spirituelles que celles de la foi et de la science. Et cela dans une telle lumière qu'elles lui paraissaient toutes nouvelles. Quand il recueille toutes les choses qu'il a apprises durant toute sa vie jusqu'à soixante-deux ans passés et qu'il les réunit en une somme, il ne lui semble pas que cela atteigne à ce qu'il reçut en cette seule connaissance (*Journal du Pèlerin,* 30).

On remarquera que deux choses caractérisent cette éton-

nante expérience : d'abord son étendue; c'est une *somme;* dans une intuition unique le regard d'Ignace embrasse tout; cette intuition, d'une fécondité inépuisable, se distribuera à travers son œuvre entière; nous en ressaisirons les éléments; il voit comment tout procède de la Sainte Trinité — et d'abord la création, qui n'est qu'un reflet de sa gloire; il voit cette création converger dans l'Humanité du Verbe incarné, où la gloire divine demeure et qu'elle transfigure; il voit les âmes humaines appelées à partager cette gloire et dont un si grand nombre est enfoncé dans les ténèbres de la mort spirituelle. Il pénètre ainsi et saisit le sens dernier des choses.

Et par ailleurs cette vision porte en elle une *évidence* éblouissante. Plus encore que son étendue, c'est sa certitude qui importe. Ignace a sans doute moins appris de choses que vu dans une lumière entièrement nouvelle ce qu'il savait pour l'avoir appris. Sous la lumière de l'Esprit-Saint, une certitude non plus humaine, mais divine, a fortifié son esprit. « Ce secret de la descendance des choses », dont Nerval disait que « les dieux l'ont enfoui quelque part », ce « livre scellé de sept sceaux » qui contient le secret de la destinée humaine, l'Agneau, qui en est à la fois le contenu et le révélateur l'a déployé devant ses yeux.

C'est les yeux à jamais éblouis et comme blessés qu'Ignace abordera le monde à nouveau. Ces yeux à qui la même vision à chaque messe arracheront tant de larmes, par son éclat trop fort, par son poids de gloire. Ce n'est pas tant que le monde soit décoloré à ses yeux; mais il le voit lui aussi dans une nouvelle lumière. Il en perce les apparences. Il y discerne les courants cachés. Il le voit comme le lieu de ce combat spirituel qui oppose le Roi véridique et le Prince mensonger. Il pénètre le secret le plus profond de chaque cœur. Qu'aurait-il à en redouter? Son regard est terriblement, impitoyablement lucide, sans complicité. Il sait de quoi il s'agit. Il y a le dessein de Dieu, qui est le sens vrai de la destinée de l'homme, hors de quoi tout est illusoire. Et il y a ces foules d'hommes qui continuent de préférer les ténèbres à la lumière.

Il est terriblement libre. Il est libre à l'égard des événements de son temps. Il les voit dans leur vraie lumière. Il y a tout ce qui procède de Dieu, cette création qui est sienne et qui

continue de porter ses fruits. Il porte un regard familier sur ce monde de la Renaissance, qui est invention de l'esprit humain, joie de l'homme plus adulte, passion de découverte. Il s'intéresse à son temps. Il le voit d'une perspective trop haute pour s'inquiéter des secousses que cette humanité en fermentation donne à de vieilles structures. Il ne pense pas que tout soit perdu parce que l'hébreu est enseigné au Collège de France et que le roi François ébranle les bases du Saint-Empire.

Mais ce monde il sait aussi que les hommes le gâchent. Il n'est pas tendre pour les faiblesses des hommes d'Eglise, pour leur luxe et leur immoralité. Il n'aime pas les droits acquis, quand ils paralysent les initiatives créatrices. Il sait les responsabilités de l'Eglise. Et il travaillera à en rendre conscients les hommes d'Eglise. Mais il sait aussi que rien ne se fait hors de l'Eglise. Il n'a aucune complicité pour l'hérésie et le schisme, et non plus pour l'Islam menaçant, et non plus pour le vieux paganisme. Tout ce qui n'est pas enraciné en Jésus-Christ et épanoui dans l'Eglise n'atteindra pas à la vie éternelle. C'est l'ennemi qui sème toute mauvaise semence. C'est le poids immense du péché. Il pèse partout, dans l'Eglise, hors de l'Eglise.

Il faut donc remettre ce monde dans l'axe du dessein de Dieu. La certitude qu'il a puisée dans l'intelligence spirituelle du sens divin de la création devient chez Ignace génératrice d'une action intrépide. « Le monde est hors de ses gonds », dira bientôt Hamlet. Il faut remettre de l'ordre. Mais ce n'est pas seulement sur le plan de la spéculation qu'il faut résoudre son énigme. Ignace, oserons-nous dire, est plus près de Marx que de Hegel. C'est la réalité même qu'il faut ordonner, c'est l'événement qu'il faut saisir. Si la vision d'Ignace est intelligence divine de l'histoire, elle aboutit à faire de lui un protagoniste de cette histoire, à être coopérateur de Dieu dans l'œuvre par éminence qui est celle du salut des âmes.

Cette œuvre n'est pas liée au contexte historique. A travers les vicissitudes des civilisations, c'est un même corps du Christ qui se construit. Mais c'est dans un certain contexte historique qu'elle doit s'accomplir. C'est pourquoi Ignace est à la fois si libéré de son temps et si engagé dans ce temps.

Il ne s'y intéresse pas pour lui-même. Sa tâche n'est pas une tâche de civilisation. Elle se situe au niveau de la charité surnaturelle, du sens spirituel de l'existence, de la conversion des cœurs. Elle tend à susciter des saints, non des savants ou des politiques. Mais elle cherche à susciter les saints d'un monde qui est celui d'une certaine culture et d'une certaine société. Elle se sent libre des structures périmées dans les ornières desquelles l'Eglise de son temps s'enlise. Elle se branche directement sur les réalités historiques devant lesquelles il se trouve, l'humanisme, la bourgeoisie, le monde oriental.

Elle n'est liée à aucun conditionnement dans le temps et dans l'espace. C'est un même Esprit qui est toujours à l'œuvre dans la profondeur de l'histoire, dans le secret des cœurs. Et c'est là le contenu caché de l'histoire, son secret dernier, sa vérité. Pour qui ceci est une inébranlable certitude, il n'est plus qu'à travailler avec l'Esprit à l'édification du Corps du Christ, qui est la gloire de Dieu et le salut des âmes, la réussite de l'œuvre divine. Ceci il faut le faire à temps et à contretemps, à travers les remous de l'histoire apparente. Il n'est pas d'autre consigne, pas d'autre charité, car il n'est pas d'autre salut. C'est de vie et de mort qu'il s'agit, du tout de l'homme.

Jamais sans doute cette logique implacable n'avait été à ce point dégagée. Elle frappe tout homme qui fait les *Exercices*. Car les principes en sont constitués par des certitudes inébranlables, qui atteignent à la racine des choses : la volonté de Dieu exprime seule le sens de notre destin; cette volonté de Dieu est de faire de nous ses fils; le Christ est celui en qui cette adoption filiale s'accomplit : tout le reste est l'illusion que le mauvais prince suscite pour nous retenir dans la mort; le Christ nous appelle à coopérer à ce dessein divin; la vocation de chaque âme humaine est la manière propre dont elle est engagée dans cette histoire sainte pour y accomplir sa tâche irremplaçable; là est toute existence, toute vie, toute joie; hors de là il n'y a que néant, que mort, que désespoir. Cette conviction ignatienne est proprement ce qui manque aux chrétiens de notre temps.

*
* *

Le message ignatien est donc une certaine vision du monde et de l'histoire comme l'expression du dessein de Dieu. Et cette lumière dissipe les illusions du monde et donne son véritable but à l'action de l'homme, qui est de travailler à l'édification du Royaume de Dieu. Mais il reste à savoir comment agir. L'œuvre de Dieu est une chose grave. « *Qui serio Christum sequuntur.* » Elle demande à être faite sérieusement. La pensée d'Ignace est presque entièrement une réflexion sur les règles de la vie apostolique. La vision qui inspirait son action, seules quelques confidences nous la laissent entrevoir. Mais, toute son œuvre porte sur la méthode. Elle est un *Discours sur la méthode.* Mais non pas pour donner les règles de bien penser, mais les règles de bien agir.

Les *Exercices spirituels,* qui sont la *Somme* ignatienne, sont caractéristiques à cet égard. Ils contiennent d'une part les grandes contemplations qui donnent à l'action sa raison et sa fin : le Fondement, le Règne, les Deux Etendards, la Contemplation pour obtenir l'amour. Mais en second lieu, ils réunissent un certain nombre de documents, qui donnent les Règles par lesquelles est assurée à cette action la plus grande efficacité. Il y a les Règles d' « orthodoxie », les Règles relatives à la mortification et à la prière. Ce côté méthodique est tout à fait caractéristique d'Ignace. On y a vu le danger d'un excès, qui paralyserait la spontanéité de l'âme ou l'initiative de Dieu. On a parlé d'un volontarisme, qui donnerait une spiritualité trop tendue. Mais il s'agit de tout autre chose, qui est le sérieux des responsabilités de l'apostolat.

Cette sagesse pratique, qui s'exprime dans les *Exercices* sur le plan de la vie spirituelle, d'innombrables Documents en tracent les règles en ce qui concerne l'apostolat. Celui-ci devient vraiment avec Ignace une science pratique. Cette science porte sur deux domaines. D'une part l'apostolat est l'œuvre de Dieu. L'Apôtre ne sera un serviteur efficace du dessein de Dieu que s'il est un instrument uni à Lui. Il y a donc un primat des moyens spirituels, qui sont ceux qui unissent l'âme à Dieu. Et c'est pourquoi les Règles portent

d'abord sur l'oraison, sur la pénitence, sur l'examen. L'apostolat demande aussi qu'on connaisse les lois de l'action de Dieu dans les âmes. C'est pourquoi il faut discerner l'action du bon et du mauvais esprit, savoir combattre les scrupules. C'est toute une science pratique de la vie spirituelle qu'Ignace ainsi élabore. La direction spirituelle demande en effet une préparation sûre. Et la fin même d'Ignace n'est-elle pas cette direction des âmes vers l'amour de Dieu.

Mais il y a aussi les règles qui doivent diriger dans la pratique extérieure de l'apostolat, dans le comportement avec les différentes catégories d'hommes, dans le choix des ministères. La règle suprême est toujours le bien le plus universel, la plus grande gloire de Dieu. Mais ce critère demande à être appliqué. Ainsi Polanco, le secrétaire d'Ignace, a-t-il rédigé des Règles pour aider le prochain, où toute cette sagesse est contenue. Il faut préférer le bien le plus urgent même à celui qui est plus parfait. Il faut faire passer la miséricorde spirituelle avant la corporelle. Il faut s'occuper des jeunes plus que des personnes âgées. Il faut faire de préférence ce que personne d'autre ne fait. Il faut savoir dans l'apostolat n'avoir ni découragement, ni entêtement. Il ne suffit pas de commencer. Il faut assurer la conservation et l'achèvement. Il ne faut pas seulement entreprendre, mais y pousser les autres. Il faut ne rien entreprendre qui n'aille à la gloire de Dieu. Il ne faut rien négliger de ce qui y tend [1].

« Il ne faut rien négliger. » Ce mot d'Ignace m'en rappelle un autre, celui du peintre Poussin : « Je n'ai rien négligé. » Et commentant ce mot en l'appliquant à Milton, Charles du Bos écrivait un jour ces lignes qui définissent admirablement Ignace :

> Pour Milton, Dieu est d'une part le Maître qui départit les tâches, d'autre part l'inspirateur qui rendra possible leur exécution, qui veillera même sur elles durant tout le temps du trajet, mais à la condition expresse que et dans sa prière en tant que croyant et dans sa vie en tant qu'homme et pour son équipement en tant qu'esprit, le poète ait, de son côté, accompli jusqu'à la limite tout ce qui était en son pouvoir [1].

Ceci est l'écho même du mot si souvent répété d'Ignace :

1. Du spirituel dans l'ordre littéraire, *Vigile*, III, p. 319.

« Faire tout comme si tout dépendait de nous et savoir que tout dépend de Dieu. »

On peut se demander si ce qui s'exprime ici n'est pas ce qu'on pourrait appeler un certain style classique, aussi bien du génie que de la sainteté, cet équilibre de la discipline et de l'aventure dont parlait Apollinaire, et qui apparaît comme unissant au maximum l'inspiration et la méthode. Certes ceci suppose une inspiration puissante, chez le saint comme chez l'artiste; là où elle se ralentit et où la méthode l'emporte sur le génie, on dégénère dans les faux classicismes. Et ceci n'a pas manqué chez les disciples de Poussin comme chez ceux d'Ignace. Les règles alors jouent à vide. Elles deviennent un mécanisme grinçant, une série de recettes. A qui n'est pas capable de les dominer, il vaudrait mieux ne pas s'en servir. Le classicisme ne supporte pas la médiocrité, en n'importe quel domaine; il exige la grandeur; c'est le cas de toute scolastique.

Cette grandeur, Ignace la suppose. C'est la première disposition qu'il demande à l'Apôtre. Il doit être accessible à la grandeur de l'œuvre divine pour ne pas être perpétuellement paralysé par ses petites histoires personnelles ou impressionné par les difficultés. « Tout ce qui est grand est difficile », disait Rilke. Cette disposition, Ignace la demande à celui à qui il donne les *Exercices :* « Il est utile à celui qui reçoit les Exercices d'y entrer avec une âme grande et libérale, offrant toute sa liberté à son Créateur et Seigneur. » Et c'est aussi ce qu'il désire de ceux qui se présentent pour demander à être admis parmi ses compagnons : « J'ai constaté, disait Polanco, qu'il désire avant tout des hommes capables de faire quelque chose de grand pour l'amour de Dieu. » Polanco, Xavier, à de nombreuses reprises, insistent sur cette magnanimité et soulignent l'incapacité des âmes pusillanimes à servir utilement l'œuvre de Dieu. Mais d'ailleurs cette magnanimité, comme le marque bien Xavier, n'est pas au niveau naturel. Ce qui est demandé n'est pas une trempe humaine héroïque. Mais c'est « sentir le besoin de forces plus grandes que celles qu'il possède et être contraint de se jeter totalement en Dieu ».

Ainsi l'apostolat demande avant tout cette absolue confiance. Il est en effet totalement au delà des forces

humaines. Il est œuvre de Dieu. Il ne peut être compris que dans la lumière de Dieu. Car « les voies de Dieu ne sont pas nos voies ». Si l'Apôtre reste au niveau de la sagesse humaine, des vues courtes qui sont les siennes, il n'entrera jamais dans ces desseins audacieux qui s'emparent de l'avenir. L'apostolat ne peut pas non plus être accompli avec les seules forces humaines. Il est au delà de ces forces. Celui qui compte sur lui pour l'accomplir n'aboutira qu'à des échecs. C'est dans la force de Dieu que les Apôtres accomplissent les œuvres surhumaines de la conversion d'un monde hostile et étranger.

Ainsi l'apôtre selon Ignace sait que tout dépend de Dieu : là est l'inspiration qui le situe au niveau des vraies grandeurs, non du génie, mais de la sainteté. Et c'est à ce niveau d'abord qu'il lui faut être. Mais il doit savoir par ailleurs qu'il doit agir comme si tout dépendait de lui. Et c'est pourquoi il ne doit rien négliger. Là est le sérieux de l'amour, là la méthode prend toute sa signification. L'*Imago primi saeculi* contient cette épitaphe, destinée au tombeau de saint Ignace et dont Hugo Rahner nous a appris qu'Hölderlin l'avait aimée : « Ne pas être limité par l'immense et rester pourtant enserré dans le minime, ce serait divin. » Et il est vrai que ceci exprime admirablement ce que nous avons appelé le style classique d'Ignace. L'immense, c'est l'inspiration divine qui introduit l'homme dans l'abîme des *magnalia Dei;* le minime, c'est la fidélité dans les toutes petites choses, l'attention au détail, l'examen, l'élection. « Il ne faut rien négliger. » Oui, il y a une minutie. Et cette minutie est l'attention à ce qui est minime. Mais être attentif aux petites choses, quand on est engagé dans les grandes choses, là est le divin.

La grandeur est du côté de Dieu. Elle est dans la confiance et l'abandon. Elle ne s'oppose pas à la petitesse, au sentiment humble de soi, à la conscience de ses limites humaines. Au contraire elle suppose tout cela. Car la petitesse au sens péjoratif du mot, la mesquinerie, la pusillanimité serait de se regarder soi-même et de n'oser rien entreprendre. Mais la force vient de Dieu et tout est possible, toute grande œuvre, à celui qui s'appuie sur lui. La grandeur est dans l'abandon. La petitesse, la vraie, est dans l'attention aux petites choses. Elle est à la mesure de l'homme et de ce dont il est capable.

Et ceci est peu de chose. Mais sans ce peu de chose, les grandes choses ne se feront pas. Dans cette mystérieuse collaboration de la grâce et de la liberté, qui est tout le mystère de l'action humaine, il est vrai que c'est Dieu qui fait tout, mais il est vrai aussi que Dieu ne fait tout que si l'homme fait ces petites choses qui ne sont rien et dont pourtant tout dépend.

Il ne faut rien négliger. Il faut compter uniquement sur la grâce. Mais il faut cependant user des moyens humains. Il faut accomplir sérieusement ces tâches humaines, qui ne sont que des préparations, mais qui sont ce qui dépend de nous. Ignace ici touche un point essentiel. Il est vrai qu'il ne faut compter que sur Dieu. Mais encore faut-il que ceci ne soit pas une justification de notre paresse. « Ne rien faire et prier pour combler le manque, je trouve, moi, que c'est mal élevé », disait Péguy. Et il montrait en Jeanne d'Arc celle qui ne voyait pas dans la prière une dispense de se battre. Il y a certaine mystique de l'esprit d'enfance, qui est une perversion de l'esprit d'enfance véritable, car celui-là est confiance en Dieu, et qui est un esprit d'enfantillage et de négligence, qui s'autorise volontiers de je ne sais quel esprit évangélique. Nul n'a plus l'esprit d'enfance qu'Ignace, qui est l'homme du total abandon. Mais nul n'est plus impitoyable à la négligence, qui est un manque profond de respect à l'égard de Dieu.

On voit que cette pratique ignatienne, cette juste proportion de la liberté et de la grâce engage toute une conception de l'homme. A ce point crucial de l'histoire, où d'une part l'homme moderne commence à prendre conscience de son pouvoir et à vouloir se substituer à Dieu comme protagoniste de l'histoire, et où d'autre part calvinistes et jansénistes écraseront cette liberté humaine sous le poids d'une causalité divine qui la réduit à une pure passivité, Ignace trace la juste voie de cet équilibre que l'homme cherche aujourd'hui plus que jamais. Sans doute la rigoureuse justification théologique de cette situation existentielle n'a-t-elle pu réussir à se formuler. Mais il reste que la grandeur d'Ignace a été de penser qu'il n'était pas nécessaire de diminuer l'homme pour grandir Dieu et, comme le dira Péguy, à propos de Corneille, d' « abaisser Sévère pour exalter Polyeucte ». Il affirme que cette liberté humaine dont s'énivre l'homme moderne est en

effet ce qu'il y a de plus grand dans le monde, mais qu'elle doit être soulevée par la grâce divine pour accéder aux vraies grandeurs, qui sont plus grandes que ce qu'il y a de plus grand dans le monde.

*
* *

Une conviction, une sagesse, c'est sans doute ce qui donne au message d'Ignace ce caractère de solidité dont notre monde a besoin. Mais un dernier trait lui donne son élan, et qui est que cette force soit au service de l'amour. L'esprit ignatien est une certaine ardeur de charité. Madeleine de Pazzi l'a comparé un jour à celui de saint Jean : « Chez tous deux, écrit-elle, l'unique but est la charité envers Dieu et le prochain; c'est par le cœur qu'ils attirent les créatures à Dieu. » Et ceci est vraiment le premier et le dernier mot d'Ignace. Le premier, car c'est par la loi d'amour et de charité qu'il inaugure ses *Constitutions* dont elle constitue la somme; le dernier, car c'est par la méditation pour obtenir l'amour qu'il termine les *Exercices*. Le sérieux, mais le sérieux de l'amour. Le sérieux, parce qu'il faut prendre l'amour au sérieux. Et parce que tout pour Ignace se ramène à l'exemple de Jésus. Et que Jésus a aimé le Père et nous a aimés sérieusement.

Cet amour est amour de Dieu d'abord. Ignace a été saisi par cet amour. C'est-à-dire que Dieu s'est manifesté à lui comme souverainement digne d'être aimé. Il a senti sur son cœur ce poids presque intolérable de la gloire divine, qui l'a arraché à lui-même, non seulement dans la suspension des sens au temps de Manrèse, mais dans cette plus radicale désappropriation de soi, dans cette extase de l'action, dont a parlé François de Sales, en qui retentit quelque chose du message ignatien de la très sainte indifférence. Amour de Dieu qui est louange et adoration de la majesté divine, qui est familiarité pleine à la fois de révérence et de confiance dans les Personnes divines, qui est blessure de l'Amour divin touchant le cœur, le purifiant, le sanctifiant, le béatifiant par le rayon de l'Esprit. Ignace est bien un séraphique, un contemporain et un compatriote, plus encore un frère de Thérèse d'Avila.

Mais cet amour de Dieu n'est pas seulement chez lui amour de contemplation et de complaisance. Il est aussi amour de service. Il est zèle de la gloire. Le Dieu vivant est un Dieu jaloux, c'est-à-dire qui ne prend pas son parti de n'être pas aimé, qui revendique cette part des cœurs qui n'est due qu'à Lui et qui s'appelle l'adoration. Ignace fait sienne cette jalousie de Dieu. Il est ici dans la filiation spirituelle de ceux qui ont été brûlés de ce zèle, d'Elie et de Paul. Parce qu'il sait que Dieu mérite d'être aimé, il ne prend pas son parti de voir que son nom n'est pas sanctifié, que sa volonté n'est pas faite, que son règne n'est pas établi sur les cœurs. « Où donc est honorée la Majesté divine, écrit-il, vénérée sa grandeur immense, louée sa Sagesse et sa bonté infinie, obéie sa volonté très sainte? » Il n'y a qu'un scandale et c'est celui qu'a dénoncé Angèle de Foligno, « l'amour n'est pas aimé ».

Cet amour de Dieu dès lors va s'exprimer dans l'amour des âmes. Car aimer Dieu c'est obéir à ce qu'il demande, faire ce qu'il désire. Et ce qu'il désire c'est que nous aimions nos frères. Mais qu'est-ce qu'aimer nos frères? L'amour ne se révèle pas dans les sentiments, mais dans les œuvres. Aimer nos frères, c'est vouloir leur bien et les aider à trouver leur bien. Mais quel est ce bien? C'est Dieu seul. Car, dit Ignace au début des *Exercices,* l'homme est fait pour louer, révérer et servir Dieu. « La vie de l'homme, c'est la vision de Dieu », selon le mot d'Irénée. Ce n'est pas assez aimer le prochain que de lui vouloir autre chose que Dieu. Aimer les hommes, c'est donc les aider à faire leur salut, car c'est là leur bonheur et leur bien. L'amour est un amour spirituel, qui vient de l'Esprit et qui va à susciter l'Esprit.

Et ici apparaît à nouveau le sérieux de l'amour. Car si l'amour de Dieu ne prend pas son parti que Dieu ne soit pas aimé, l'amour du prochain ne prend pas son parti que les hommes se perdent en s'éloignant de Dieu : « Voyez dans quelles misères les âmes sont plongées. » Il y a une misère spirituelle plus grave que la misère corporelle, car elle porte non sur les biens du temps, mais sur ceux de l'éternité. Ignace croit à cette mort spirituelle, au danger de la damnation éternelle. Et c'est pourquoi son zèle est si dur. *Dura sicut infernus aemulatio.* S'il y a une miséricorde corporelle — et elle est

part intégrante de tout amour vrai, qui est volonté de tout bien, — il y a aussi une miséricorde spirituelle. Il y a les âmes qui ont faim, non du pain du corps seulement, mais de la Parole de Dieu, du Corps eucharistique du Christ. Et ces âmes souvent même ne le savent pas. Elles sont mortes et il faut les ressusciter.

Ainsi cette charité est une charité opérante, service effectif et efficace. L'amour de Dieu est un amour créateur, qui s'exprime par des dons effectifs, qui suscite la vie. L'amour du Christ est un amour rédempteur qui répare, restaure, rétablit. Ainsi la charité selon Ignace est-elle cet amour patient et prévenant, soucieux de ne pas éteindre la mèche qui fume encore. D'autres pourront — et ce sera une autre vocation — pourchasser partout l'erreur pour la dénoncer. Ignace pense plutôt à cette parcelle de bonne volonté, à ce reste d'amour qui peut subsister dans un cœur. Il ne suffit pas de proclamer la vérité pour elle-même. Encore faut-il faire en sorte que les hommes y puissent accéder. Ignace est le dernier homme à en dissimuler les exigences. Mais il a également le souci de la faire accepter des âmes. Et l'instinct de l'amour lui en inspire les voies.

C'est aussi un amour onéreux. « A cela nous avons connu l'amour, a écrit l'Apôtre Jean, à ce que, alors que nous étions pécheurs, le Christ a donné sa vie pour nous. Nous aussi nous devons donner notre vie pour nos frères. » L'amour consiste à donner sa vie, c'est-à-dire à perdre sa vie terrestre. « Celui qui perd sa vie. » L'apôtre selon Ignace est un homme perdu, perdu pour le monde, perdu pour ses gloires et ses fortunes. Il accepte d'être méprisé par lui, rejeté par lui, couvert d'opprobres s'il le faut. « Des hommes crucifiés au monde et pour qui le monde est crucifié. » Ribadeneira a retenu cette formule de Paul dans son esquisse de l'esprit d'Ignace. Et certes on pourrait abuser de ces formules par je ne sais quel masochisme. Et il ne faut pas non plus mettre au compte d'une élection divine les mépris qui ont pu être mérités par des médiocrités et des erreurs. Mais ceci dit, il reste que le monde ne saurait aimer celui qui n'attend rien de lui.

C'est enfin une charité universelle. Toute âme est rachetée du sang du Christ. Toute âme a une valeur infinie. A ce niveau

les différences de races, de nations, de classes n'existent plus. Le Christ est mort pour tous. Tous ont besoin du salut qu'il apporte. Ignace est aux antipodes de tout provincialisme. Il refuse de laisser le message du Christ être monopolisé par une civilisation, un empire, une époque. Il a envoyé ses missionnaires jusqu'aux extrémités de la terre. Il est de l'essence de sa spiritualité de ne se sentir étranger à aucun des intérêts du Royaume de Dieu dans le monde. Ici encore il est l'homme de la magnanimité. Il ne s'agit pas de tout embrasser. Il s'agira au contraire de s'enraciner dans les tâches particulières, de s'y enfoncer, de s'y cacher. Mais ceci en ne cessant d'embrasser par la charité et la prière le monde entier des âmes. Ainsi Alphonse Rodrigez, le saint portier de Majorque, éprouvait-il dans son oraison le sentiment d'une présence de toutes les âmes.

De tout ce que nous avons relevé dans le message d'Ignace, peut-être ceci est-il ce dont le christianisme de notre temps a le plus besoin. Qui a pitié des âmes qui se perdent? Obsédés par leurs problèmes matériels, accaparés aussi par leurs besoins quotidiens, c'est à ce salut temporel que les hommes, et même souvent les chrétiens, pensent exclusivement. Et ils n'ont pas tort d'y penser. Mais d'y penser exclusivement. Car la misère spirituelle est pire. Mais ceci ils n'y pensent guère, et c'est à peine s'ils y croient. Une facile théologie du salut des infidèles, une explication complaisante de l'irresponsabilité des pécheurs, une présomptueuse assurance de l'impossibilité d'une damnation éternelle, tout cela, qui est à l'opposé de l'esprit d'Ignace, fait évanouir la gravité du péril encouru par les âmes. Ignace nous réveille de cette trompeuse sécurité, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est gravement imprudente, car les raisons qu'elle apporte sont moins que sûres. Et peut-on alors risquer le destin éternel des âmes? N'est-ce pas un péché mortel contre la charité spirituelle que commet la chrétienté entière, quand elle accepte légèrement de voir des millions d'âmes, « créées à l'image de la Trinité et rachetées par le sang du Christ », rester ou s'enfoncer dans les ténèbres de l'athéisme, de l'idolâtrie ou de l'islamisme.

*
* *

Le message d'Ignace est-il spécialement adapté à nos contemporains par une harmonie secrète entre certains de ses traits et les caractères de ce temps. C'est là chose difficile à dire et facile à contester. On peut montrer l'un et l'autre. Et on pourrait jouer le même petit jeu à propos de toute autre spiritualité. Aussi bien notre dessein n'était pas là. Si le message d'Ignare reste vivant, c'est en raison de ce qu'il exprime de toujours valable pour les problèmes essentiels, qui sont toujours les mêmes. Il est l'expression d'un amour vivant et fort. Et c'est de cet amour que nous avons besoin.

Jean DANIÉLOU.
professeur à l'Institut catholique de Paris.

IGNACE DE LOYOLA DANS LE PARIS INTELLECTUEL DU XVIe SIÈCLE[1]

Le 15 août 1534, Inigo de Loyola et les six étudiants parisiens qu'il a gagnés à ses projets apostoliques font ensemble à Montmartre vœu de se consacrer, au moins provisoirement, à l'évangélisation des Turcs en Palestine.

Rien de plus étonnant pour nous, au premier abord, que cette résolution des compagnons. En cette année 1534, l'année même de l'affaire des Placards, alors que la crise protestante atteint son paroxysme dans la capitale, quelle peut être la tâche apostolique la plus urgente pour des hommes qui cherchent « la gloire majeure de Dieu » ? N'est-elle pas de combattre l'hérésie et le schisme qui déchirent l'Europe chrétienne? Aveugles, semble-t-il, à ce besoin primordial, les compagnons d'Inigo choisissent plutôt d'aller évangéliser les Turcs en Palestine!

Certes, le péril turc constitue alors un danger mortel pour la chrétienté. Plus que d'autres ces Espagnols sont capables de le mesurer, eux dont les Pères ont, pendant des siècles, lutté contre les Maures ou subi leur domination. Selim Ier, qui est mort en 1520, a conquis l'Asie Mineure et l'Egypte. Son fils, Soliman le Magnifique, vient de s'emparer de la Bulgarie et, en 1526, après la bataille de Mohacz, de toute la Hongrie. Ainsi, le Turc infidèle est installé au cœur de l'Europe. Il menace directement Vienne et le Saint Empire. La flotte du Grand Turc prend Rhodes et met en danger Venise et son empire, l'Italie entière.

Mais, pour autant, le problème reste de comprendre pourquoi les compagnons d'Inigo ont pu rester tellement insensibles au péril protestant.

1. Extrait d'un ouvrage en préparation. Dans cet article les références ont été réduites le plus possible.

C'est une légende qui veut que la Compagnie de Jésus ait été fondée pour obvier à l'hérésie du siècle. En fait, il est étonnant de constater quelle place insignifiante occupe le protestantisme dans les relations de leur séjour à Paris que nous ont laissées les compagnons.

Polanco, secrétaire et confident du fondateur de la Compagnie de Jésus, mentionne, en passant, qu'Inigo amena à l'inquisiteur parisien des hérétiques repentants qui voulaient se réconcilier [1]. Un des compagnons, Bobadilla, à la fin de sa vie, écrit, sans sourciller, avec une indifférence pénible : « L'hérésie luthérienne commençait à se répandre à Paris, en ce temps-là on en brûlait beaucoup sur la place Maubert, et ceux qui grécisaient luthéranisaient (*qui graecisabant lutheranisabant*) » ; il ajoute qu'Inigo lui déconseilla de suivre les cours de langues anciennes, probablement ceux des lecteurs royaux, origine du Collège de France, que le Roi venait d'instituer en 1530 [2]. Enfin Xavier, dans une lettre à son frère, en 1535, dit qu'il a grande reconnaissance à Inigo; il lui doit de s'être détaché de « mauvaises fréquentations » que son peu d'expérience ne lui permettait pas de reconnaître comme telles. « Maintenant que les hérésies se sont déchaînées à Paris, je ne voudrais à aucun prix avoir des relations avec ces gens. » Et un peu plus loin, il ajoute que ces hommes dont Inigo l'a détaché, « extérieurement semblaient bons, mais intérieurement ils étaient pleins d'erreurs, comme la suite l'a fait voir clairement » [3].

Telles sont les données, fort courtes, mais qui ne laissent pas de poser de graves problèmes.

I

La réforme des mœurs

Inigo est d'abord à l'école d'un réformisme ascétique et d'un intégrisme passionné à Montaigu.

Le mot « réforme » est ambigu. Il s'agit ici de la réforme

1. *Monumenta Ignatiana. Fontes Narrativi*, II, p. 51.
2. *Monumenta Bobadillae*, p. 614.
3. *Epist. S. Francisci Xavieri* (ed. Schurhammer-Wicki), I, p. 10.

des mœurs individuelles des clercs, non pas de la rénovation des institutions et de la théologie, encore moins du dogme.

Il faut nous arrêter un instant à cette réforme, si l'on veut comprendre le milieu où naît l'œuvre apostolique d'Inigo.

Qu'une réforme des mœurs fut alors nécessaire, c'est indéniable. De tous côtés, au xve et au xvie siècles, on se plaint de l'avidité des clercs, du luxe et de la vie sécularisée des grands prélats, du désordre des mœurs de nombreux prêtres. Ce dernier point est délicat, mais on ne peut pas honnêtement l'ignorer.

Nous avons peine à nous représenter cet état d'esprit, de nos jours. Il nous faut comprendre que ce clergé n'avait reçu aucune formation spirituelle : les séminaires n'existaient pas. Les clercs n'avaient guère de souci pastoral, dans une société où la foi chrétienne n'était mise en doute que par une infime minorité. Ils n'avaient point de vie intérieure ni de besoins de sainteté apostolique. Ils recevaient d'ailleurs, trop souvent, des prélats, des cardinaux, des papes même, des exemples dont il était fatal qu'ils s'autorisassent. C'étaient de bons fonctionnaires du culte et qui en vivaient, petitement d'ailleurs pour la plupart des desservants. Le peuple n'était pas scandalisé par leurs mœurs qui excusaient les siennes. C'est le petit peuple parisien, ainsi, qui s'opposait à la réforme des Ordres mendiants. Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que bien des clercs fussent incapables d'admettre les exigences d'une vocation qui était pour eux un métier; ils ne voyaient dans la chasteté qu'une loi extérieure, théorique, dont ils se jugeaient dispensés parce qu'elle était trop difficile à observer.

Les évêques, très souvent de grande valeur humaine et intellectuelle, hommes de gouvernement, conseillers des Rois et diplomates, étaient de grands commis de la Couronne plutôt que des pasteurs et des spirituels. Leur autorité d'ailleurs était presque nulle sur une grande partie de leur clergé. On n'a pas idée de l'anarchie de l'Eglise de France (et qui n'était pas exceptionnelle en Europe), au début du xvie siècle. Il faut l'avoir présente à la pensée, pour apprécier l'obéissance telle qu'Inigo l'établira.

Les monastères aussi s'étaient relâchés au xve siècle. La

pauvreté et la clôture n'étaient plus observées. Les moines, même chez les mendiants, avaient des « pécules », des sommes d'argent personnelles dont ils usaient librement. De plus, les Ordres étaient déchirés par des guerres intestines entre branches rivales qui se faisaient d'interminables et scandaleux procès devant les juridictions civiles. Les privilèges pontificaux dont jouissaient les mendiants étaient l'occasion de non moins scandaleux conflits : le clergé séculier, jaloux de ses prérogatives, était peu disposé à reconnaître des droits exceptionnels émanant de Rome; sans considérer d'abord le bien des âmes, il n'admettait pas que les mendiants donnassent des sacrements dont les pasteurs locaux tiraient profit. Les mendiants, de leur côté, girovagues et agités, quêtaient sans discrétion : ce n'est pas en Allemagne seulement qu'ils transformaient en inadmissible commerce la prédication des Indulgences.

Cette situation du clergé séculier et régulier qu'Inigo pouvait constater en France, il l'avait déjà connue en Espagne, et jusque dans sa plus proche famille; il devait la retrouver, pire encore, en Italie.

Mais on ignore souvent qu'en face de ces abus, dès le XVe siècle, existait dans l'Eglise de France un puissant mouvement de réforme intérieure dont la révolution protestante nous a longtemps caché l'ampleur. Ce mouvement était parti des pays rhénans, il prenait sa source chez les Frères de la Vie Commune et dans les monastères de chanoines réguliers de Windesheim.

Or, c'est l'héritage direct de Windesheim qu'Inigo recevait à Montaigu où il pouvait voir l'essai d'une expérience de réforme, en méditer la leçon, en constater également l'échec partiel.

Montaigu, tel qu'il était au moment où Inigo s'y inscrivait, avait été transformé et vraiment recréé par un Flamand, rattaché aux écoles de Windesheim et de la Vie Commune : Jean Standonck. Homme d'une vie exemplaire et austère, grand pénitent, absolument pauvre, passionné d'apostolat, réformateur énergique, il avait eu l'idée géniale de faire de son collège un véritable séminaire de jeunes clercs austères, pieux, réguliers, destinés à renouveler et à purifier la vie

monastique. Il avait même constitué une fédération de collèges analogues, centrés autour de Montaigu, en diverses villes du Nord de la France et de Belgique. Inigo plus tard reprendra et réalisera ce projet avec le Collège Romain et le Collège Germanique, qui seront les prototypes des futurs séminaires; institution toute nouvelle qui seule sera efficacement réformatrice et donnera à l'Eglise un clergé digne de sa vocation.

Mais à Montaigu, en 1528-1529, Inigo put surtout constater les erreurs qui avaient rapidement amené l'échec de la tentative de Jean Standonck.

Le terrible réformateur flamand avait constitué à Montaigu une congrégation de pauvres écoliers, analogue aux associations de la Vie Commune. Pas de vœux, mais les écoliers s'engageaient à servir la communauté pendant un certain temps; ils étaient soumis à une stricte obéissance à des officiers choisis parmi eux; ils ne pouvaient prendre les grades académiques que si les supérieurs de la communauté le jugeaient bon; il leur était toujours possible de quitter la congrégation pour entrer en religion. Standonck affirmait, et il faut l'en croire, que plus de 200 de ses disciples étaient ainsi entrés dans des monastères réformés. Mais la règle était trop dure. Standonck imposait à ces écoliers une vie d'extrême pénitence; la nourriture était tout à fait insuffisante pour de jeunes hommes adonnés aux études. Rabelais et Erasme, qui l'un et l'autre sont passés par Montaigu, en ont gardé un souvenir horrifié, pourtant ils ne faisaient pas partie de la communauté des « pauvres »; collège de pouillerie, disent-ils, où l'on mangeait surtout des œufs pourris, et d'où les écoliers, quand, par hasard, ils ne mouraient pas, sortaient ou fous, ou infirmes pour la vie. Même en faisant large la part de leurs exagérations, il reste que le régime de Montaigu n'était pas viable. D'ailleurs, un tel idéal n'est possible que s'il est accepté librement et non imposé du dehors : c'était par désir de faire des études gratuites, non par amour spontané de la pénitence, que la plupart des pauvres écoliers entraient dans la congrégation de Montaigu... Tant que Standonck vécut, sa forte personnalité, le rayonnement de sa sainteté personnelle, l'ardeur de sa foi maintinrent son œuvre et entretinrent

la vie religieuse de sa communauté. Mais cette œuvre reposait sur un homme; elle n'était pas armée pour durer; il lui manquait une forte structure institutionnelle. Aussi à la mort de Standonck (1504), la congrégation de Montaigu se détendit : le successeur de Standonck à la tête du collège, le normand Noël Bédier (plus connu sous son nom latinisé de Beda), bientôt syndic de la Faculté de Théologie (1520-1533), est absorbé par les luttes théologiques contre tout ce qui lui semble dangereuse nouveauté, de Lefèvre d'Etaples au Roi et à sa sœur Marguerite, en passant par Erasme. C'est un intellectuel plus qu'un spirituel; il n'est pas comme Standonck saisi par l'urgence d'une réforme des mœurs. Il abandonne vite la direction des collèges du Nord affiliés à la maison parisienne. A Montaigu même, la communauté des « riches » d'abord simple annexe destinée à faire vivre celle des « pauvres », prend de plus en plus d'importance; le collège est envahi par des élèves payants et libres; la discipline monastique instituée par Standonck se relâche.

Certes, pour l'instant, Inigo ne songe nullement à créer une institution permanente, mais le jour où la Providence l'aura amené à fonder à son tour une congrégation réformatrice, nul doute que l'expérience de Montaigu ne lui soit présente à l'esprit. Grâce à elle, il comprendra qu'une telle œuvre ne doit pas seulement reposer sur une personnalité, pour forte qu'elle soit; il retiendra aussi qu'une vie de pénitence ne doit pas être un obstacle aux buts apostoliques et que l'austérité nécessaire à l'apôtre doit être désirée spontanément, par imitation du Christ, pour collaborer à son œuvre de salut.

La même leçon, Inigo pouvait la tirer des nombreuses tentatives de réforme monastique qui étaient poursuivies inlassablement en France, particulièrement à Paris, depuis plus d'un demi-siècle. Il n'a pas pu les ignorer, lui qui fréquentait les couvents de la cité universitaire. Beaucoup de ces réformes, difficiles à établir, ont été de réels succès. Mais elles étaient toujours imposées par la force, par un parti vainqueur à un parti qui s'y refusait; il fallait que les pouvoirs civils intervinssent, le Parlement, voire les archers du Roi. Quand, en 1502, le confesseur du Roi, Jean Clérée, O.P.,

entreprend de réformer le célèbre couvent dominicain de Paris, le couvent de Saint-Jacques, il faut d'abord expulser les quelque deux ou trois cents étudiants dominicains venus de toute la chrétienté qui y sont rassemblés; par deux fois, les jeunes dominicains reprendront le couvent d'assaut avec une troupe armée de douze cents étudiants, et par deux fois il faudra que les archers délogent par la force les moinillons révoltés. Chez les autres mendiants et chez les Bénédictins, pour être moins militaire, la résistance n'est pas moins vive et la réforme qui n'est pas acceptée par tous entretient un désordre permanent des esprits et des cœurs.

Il est nécessaire d'évoquer ces épisodes scandaleux pour comprendre pourquoi Inigo et ses compagnons, résolus à se consacrer entièrement à l'apostolat, ne songent pas un instant à entrer tout simplement dans un des grands Ordres apostoliques préexistants. Seuls les Chartreux, ordre contemplatif par excellence, n'avaient pas besoin de réforme. Les compagnons, dans ces conditions, cherchent spontanément une formule nouvelle de vie apostolique; ils ne savent pas encore laquelle; mais ils sentent fortement qu'une équipe d'apostolat réformée et vraiment réformatrice doit être neuve, animée d'un esprit unanime dans une totale communion d'idéal librement voulu et accepté.

II

Humanisme catholique et intégrisme

A Montaigu, Inigo est mis également en contact avec un anti-humanisme militant. Le principal du collège, Noël Beda, syndic de la Faculté de Théologie, est en effet le chef du mouvement anti-humaniste.

Sur ce personnage dont l'agitation et aussi le courage intraitable emplissent l'histoire du demi-siècle, le Père Villoslada, peu enclin pourtant au laxisme doctrinal, porte ce jugement d'une cruelle sévérité et qui n'est que trop juste : « Béda manquait de clarté de vision pour distinguer ce qui est acceptable de ce qui est dangereux; il poussa à la dernière limite son zèle pour la pureté de la doctrine, devenant de jour en

jour plus réfractaire à toute innovation jusqu'à être le prototype même de l'intransigeance [1]. »

Quel est donc cet humanisme contre lequel Béda et ses émules vont mener une guerre sans merci?

Certes, sous le terme d'humanisme, nous mettons trop souvent les tendances les plus disparates, le scepticisme négateur d'un Valla, le scepticisme prudent et gouailleur d'un Rabelais, l'érudition d'un Budé, la modération trop rationnelle d'un Erasme, la religion scripturaire et patristique d'un Lefèvre d'Etaples. Qu'y a-t-il de commun entre ces formes si différentes de ce que nous appelons l'humanisme? Seulement, semble-t-il, la conviction qu'une rupture est nécessaire avec un passé immédiat pour retrouver des formes de pensée et d'expressions antiques; un progrès par redécouverte du passé; mais pour les uns il s'agit exclusivement de l'antiquité païenne, pour les autres surtout de l'antiquité chrétienne, c'est-à-dire des grands siècles patristiques.

C'est la possibilité même d'un progrès par redécouverte de l'antiquité que nie l'anti-humanisme militant. Et, plus spécialement, ce à quoi Noël Béda s'oppose et, avec lui, une grande partie de la Faculté de Théologie, c'est l'humanisme chrétien dont le chef incontesté est alors Lefèvre d'Etaples.

Au moment où Inigo s'inscrit à Montaigu, Lefèvre est presque au bout de sa carrière, il a quelque soixante-dix ans, il mourra en 1536 à plus de quatre-vingts ans, l'année même où les compagnons quitteront Paris. L'étude définitive de la pensée et de l'œuvre de ce grand humaniste n'a pas encore été faite. Mais, dès maintenant, il est impossible de voir en lui un luthérien ou un pré-luthérien. Que veulent donc Lefèvre et ses amis? Avant tout, débarrasser la philosophie d'abord, et par elle la théologie, de la scolastique décadente dans laquelle elle s'exprime. Il faut comprendre que la scolastique, telle que Lefèvre la connaît et l'attaque, c'est ce nominalisme extrême qu'on appelle le terminisme.

Sans doute le nominalisme n'est pas le monstre intellectuel que ses adversaires se sont plu à imaginer. Cependant, sous la forme qu'il avait prise au début du XVIe siècle et tel qu'il

1. R. G. VILLOSLADA, *La Universidad de París, durante los estudios de Vitoria*, Rome, 1938, p. 112.

était enseigné à Paris, le nominalisme se réduisait trop souvent à une sorte de logistique, à une analyse extrêmement poussée des mécanismes de la pensée humaine. Cette philosophie était fort courte et limitée dans son objet et son ambition. Elle n'était pas un effort pour circonscrire le mystère de l'être, pour replacer le mystère qu'est l'homme dans ce mystère de l'être; elle ne pouvait pas être la base de pensée réaliste nécessaire à la théologie. Elle tendait à n'être qu'une mécanique vide et qui trouvait sa fin en elle-même, un jeu autonome et inutile de concepts arbitraires.

Il était nécessaire de lui substituer quelque chose de nouveau. A la logique terministe Lefèvre veut donc substituer la logique aristotélicienne authentique et, s'inspirant d'une méthode excellente en son principe, il entend pour cela restituer en sa teneur originale le texte du Stagyrite.

Dans la théologie du temps on retrouvait les mêmes errements que dans la philosophie, surtout (mais pas exclusivement) dans la théologie nominaliste : « la prédominance de la dialectique sur la pure théologie, de la raison sur l'autorité divine se fit sentir au début du XIVe siècle et spécialement à partir d'Ockham. Au formalisme terministe vint se joindre un formalisme juridiste, qui donnait plus de valeur à la lettre qu'à l'esprit, tenait compte des Décrétales et des Gloses plus que de l'Evangile et de l'authentique tradition de l'Eglise, et qui introduisit dans la théologie les méthodes du droit canon »[1].

Contre cet état de choses, certains nominalistes eux-mêmes protestaient. Un courant de retour à une théologie religieuse et biblique se dessinait nettement et bien avant Luther. De ce courant « la Polyglotte d'Alacala fut la manifestation la plus ancienne; Erasme son prédicateur le plus constant... à Paris son promoteur était Lefèvre d'Etaples »[2].

En effet, Lefèvre, bien qu'aristotélicien, évacue complètement le paganisme du Stagyrite. S'il combat la philosophie et la théologie terministes, ce n'est pas tellement à cause de leurs formes barbares, mais parce qu'elles sont des jeux d'esprit savants et non des approches religieuses du mystère de l'être

1. VILLOSLADA, *loc. cit.*, p. 252.
2. *Ibid.*

et de Dieu. Lefèvre est essentiellement religieux. Non pas qu'il soit un mystique, comme disent trop facilement ses modernes historiens, abusant de ce mot galvaudé. Mais c'est un authentique spirituel, un apôtre de la vie intérieure, éditeur inlassable d'œuvres des grands spirituels, avec une prédilection d'ailleurs exagérée pour le pseudo Denis, Raymond Lulle, Nicolas de Cues. Pour parvenir à édifier cette théologie religieuse, Lefèvre croit nécessaire de ressourcer la pensée de son temps qui se perd dans les subtilités purement intellectuelles et trop souvent verbales; il la ramène à l'Ecriture et aux Pères, témoins privilégiés du message du Christ en sa jeunesse première. De même qu'il s'efforce, pour comprendre Aristote, d'en restituer le texte exact, de même il juge nécessaire de lire l'Ecriture dans un texte aussi original que possible et de retrouver les écrits authentiques des Docteurs des premiers siècles. Quoi qu'il en soit du résultat de cet effort, souvent déficient, ne nions pas que ce ressourcement était nécessaire.

Est-ce à dire que Lefèvre et ses disciples catholiques aient su se garder des exagérations, qu'ils se soient maintenus dans un parfait équilibre? Non, et le contraire serait étonnant. Comme bien des théologiens et des liturgistes de notre temps, ces novateurs sont des archaïsants, et leur renouveau est une régression; ils ne tiennent pas suffisamment compte de la fonction de l'Eglise, chargée d'expliciter l'Ecriture et de continuer par son magistère le développement commencé par les Pères et les conciles des premiers siècles.

Sans doute, plusieurs des disciples de Lefèvre passeront à l'hérésie et au schisme, tel Farel. Mais combien d'autres, non seulement resteront fidèles à l'Eglise, mais même se feront les champions de l'orthodoxie. Mieux que cela : quand, à la mort du faible Clément VII, est enfin élu un Pape vraiment réformateur et dont le règne va marquer un tournant dans l'histoire de l'Eglise : Alexandre Farnèse, Paul III, le premier geste du nouveau pontife est d'élever à la pourpre toute une équipe d'hommes de tendance proche de celle de Lefèvre et d'Erasme : Fisher, du Bellay, Pole, Sadolet, Contarini, Bembo; Paul III voudrait même faire entrer Erasme dans le Sacré Collège. C'est ce Pape qui aura la hardiesse de convoquer

enfin le Concile, conscient qu'il est des dangers de la politique équivoque de Charles-Quint vis-à-vis des protestants, et malgré le péril du Gallicanisme conciliaire; c'est ce Pape qui approuvera la Compagnie ignatienne. Plusieurs des cardinaux humanistes qu'il a créés seront les protecteurs de l'œuvre d'Ignace en ses débuts : Pole par exemple et Contarini.

C'est qu'en fait, et sans en avoir conscience, Inigo réalisera plusieurs des idées de Lefèvre, et même d'Erasme, en les purifiant de ce qu'elles avaient de dangereux au moment où elles apparaissaient.

Ainsi dans les Constitutions futures de la Compagnie, Ignace recommândera également et la « théologie scolastique » et ce qu'il appelle la « théologie positive » [1]. Déjà dans les fameuses « Règles pour penser dans la communion de l'Eglise » qui datent du séjour à Paris et qu'il a empruntées à un disciple de Lefèvre, Clichtowe, on trouve cette approbation de la « théologie positive ». C'est peut-être même la première fois que le terme est employé dans l'histoire de la pensée : *Alabar la doctrina positiva y escolastica.* Ne comprenons pas, par ce terme, une histoire du dogme comme nous l'entendrions aujourd'hui. Pour Inigo cette « théologie positive » est à peu près celle que Lefèvre préconisait : une théologie patristique et d'orientation strictement religieuse, destinée à nourrir la vie d'intimité avec Dieu : « Il est plus propre, écrit Inigo, aux docteurs positifs comme saint Jérôme, saint Augustin, saint Grégoire, etc..., d'amener la volonté (*los afectos*) à aimer et servir en tout Dieu Notre-Seigneur... [2] ». Tandis que Lefèvre dissociait trop les deux aspects, spéculatif et religieux, de la science sacrée, Inigo en fait ainsi la synthèse.

D'ailleurs, s'il loue la théologie scolastique, il n'hésite pas à mettre en garde explicitement contre l'abus de la forme scolastique : dans ses instructions de 1549 aux Pères envoyés à Ingolstadt, il écrit : « Dans les leçons publiques... qu'ils proposent une doctrine solide, sans multiplier les termes scolastiques, qui d'habitude rendent la doctrine odieuse, surtout s'ils sont difficiles à comprendre; et que les leçons soient doctes et à la fois claires, bien construites mais non

1. *Const.*, IV p., c. XIV, 1 [464].
2. *Exercices*, 363.

prolixes, qu'elles soient données élégamment. On emploiera les discussions et autres exercices scolaires selon ce que dictera la prudence [1]. »

Enfin Inigo recommandera dans ses Constitutions l'étude des langues bibliques, et en tant qu'elles sont utiles à l'intelligence de l'Ecriture. Par là encore, il se sépare de l'anti-humanisme intégriste et rejoint ce qu'il y avait de sain dans les efforts non seulement de Lefèvre mais même d'Erasme.

C'est ainsi qu'Inigo a communié un peu à l'humanisme, non pas seulement, comme on le répète trop souvent, parce que la Compagnie plus tard enseignera honnêtement les lettres anciennes. Cette vogue de l'antiquité, à laquelle l'Ordre ignatien sacrifiera, n'est qu'une mode accidentelle et dont on s'exagère l'importance et la valeur culturelle. Si Inigo s'est, en cela, plié au goût de ses contemporains, ce n'est pas par esthétisme, mais parce qu'il a vu dans cette condescendance aux engouements de son siècle un moyen d'apostolat moralement indifférent.

Est-ce à dire qu'Inigo ait eu conscience de ce que j'essaie d'analyser? Aurait-il reconnu qu'il sauvait ce qu'il y avait de sain dans le fabrésianisme et même dans l'érasmianisme?

Non, bien sûr. Il est possible, probable même, qu'à Paris Inigo ait surtout été sensible aux périls que présentait le fabrésianisme, comme à Alcala il avait surtout vu ce qu'il y avait de dangereux dans l'œuvre d'Erasme.

Serait-ce qu'il faille voir les fabrésiens dans ces maîtres qui avaient un instant séduit Xavier? Rien ne permet de l'affirmer.

Reste le conseil donné à Bobadilla de faire de la théologie chez les Dominicains et les Franciscains plutôt que d'étudier les langues bibliques. Il s'agit ici d'un cas particulier. Et quel cas! Le brave Nicolas Bobadilla n'est pas un modèle d'équilibre; toute sa vie il fera preuve d'une naïve confiance en soi, de vanité et de snobisme. Par ailleurs, ces leçons que Bobadilla veut suivre, ce sont celles des lecteurs royaux, inaugurées en 1530, laïques soustraits au contrôle de la Faculté de Théologie alors qu'ils ne font pas seulement œuvre de philologues, mais bien d'exégètes. On comprend que dans

1. *Mon. Ign., Epistolae*, XII, p. 239-242.

ces conditions, et étant donné le caractère de Bobadilla, Inigo l'ait détourné du grec et de l'hébreu. Mais on ne peut pas dire que ce fut chez lui une attitude systématique et une prise de position anti-humaniste.

D'ailleurs, le mot de Bobadilla « ceux qui grécisaient luthéranisaient » est une généralisation injuste, bien qu'on retrouve la même affirmation chez Nadal et peut-être même chez Diégo de Gouvéa : la plupart des grands humanistes parisiens du temps de Bobadilla sont restés fidèles à l'Eglise : Budé, Latomus, Vatable, pour ne parler pas de ce demi-fou génial de Guillaume Postel; parmi les compagnons d'Inigo, Favre était bon helléniste, meilleur que son maître Peña, de même un autre compagnon d'Inigo à Paris, Salmeron, un des plus sûrs théologiens du Concile de Trente.

Ce qui montre bien qu'Inigo, pendant son séjour à Paris, ne partageait pas l'anti-humanisme intégriste d'un Béda, c'est qu'après une expérience d'un an et demi, en 1529, il quitte Montaigu et émigre à Sainte-Barbe, collège rival et foyer d'humanisme novateur. Et pourtant, à Montaigu, ne régnait pas seulement l'intégrisme étroit de Béda : le prince de la théologie nominaliste, alors dans toute sa gloire, l'écossais Jean Mayr y enseignait une doctrine éclectique fort modérée et, à tout prendre, intelligente.

Au moment où Inigo entre à Sainte-Barbe, c'est André de Gouvéa le jeune, neveu de Diégo [1], qui prend la direction du collège; il la gardera jusqu'en 1534, c'est-à-dire pendant tout le séjour du Pèlerin. Il est tout pénétré de l'esprit de l'humanisme catholique et des idées fabrésiennes. Il fait venir à Sainte-Barbe le fabrésien espagnol Gelida dont le domestique Guillaume Postel est un merveilleux linguiste; Gelida enseigne selon les principes fabrésiens à Sainte-Barbe de 1524 à 1532. Et à côté de lui, dans ce collège, en ces mêmes années, se pressent les plus grands noms des représentants d'idées proches de celles de Lefèvre : Strébée, Buchanan, Latomus, Fernel.

Il serait intéressant d'avoir plus de détails sur les deux années d'études théologiques qu'Inigo a faites après sa

1. H. Bernard-Maitre. *Un grand serviteur du Portugal en France, Diégo de Gouvéa l'Ancien et le collège Sainte-Barbe*, Coïmbre, 1952.

maîtrise ès-arts, de 1533 à 1535, à Paris. Plusieurs historiens, même le Père Villoslada dans son ouvrage si érudit et si mesuré sur l'Université de Paris au temps de Vitoria, forcent un peu les textes en faisant d'Inigo un pur thomiste, élève des Dominicains de Saint-Jacques.

En fait, le seul Polanco, et dans un texte très tardif, affirme qu'Inigo assistait de très bon matin au cours de Saint-Jacques [1]. Rien ne permet de mettre en doute cette affirmation, mais il semble bien qu'Inigo a fréquenté aussi les autres grands collèges théologiques de Paris, à savoir la Sorbonne, Navarre et les Cordeliers, faisant ainsi preuve d'éclectisme. Il a suivi avec Xavier l'enseignement d'un obscur théologien de Sorbonne. Il conseille indifféremment à Bobadilla les cours des Dominicains et des Cordeliers. Favre, nous le savons par son propre témoignage, a fréquenté tous les collèges théologiques de Paris et indifféremment puisé à toutes les Ecoles. Malheureusement on n'a pas encore étudié sérieusement la pensée des docteurs dont les compagnons ont suivi ainsi les cours [2].

Cependant il n'est pas douteux qu'Inigo apprécia surtout les docteurs thomistes puisque, plus tard, il recommandera la doctrine de saint Thomas, au moins provisoirement, jusqu'à ce que, dit-il dans les Constitutions, paraisse une « autre théologie... plus adaptée aux temps modernes » et plus utile, dans le prolongement d'ailleurs de celle de saint Thomas [3].

Or, la théologie thomiste qu'Inigo apprécie ainsi chez ses maîtres de Saint-Jacques était une théologie renouvelée par Pierre Crockaert, élève de Mayr et qui passa sans difficulté du nominalisme éclectique de son maître au thomisme; dans un esprit fort parent de celui de Lefèvre, Crockaert revint au texte de saint Thomas qu'on avait abandonné et il retrouva ainsi une théologie sobre, claire, biblique en son fondement et religieuse. On reconnaît cette méthode et ces

1. *Fontes Narrativi*, II, 555.
2. L'étude précise du recueil de notes prises par Bobadilla à Paris, conservé aux Archives Romaines de la Compagnie serait très instructive, cf. G. Schurhammer, *Franz. Xaver.*, Fribourg, 1956, I, p. 245-248; H. Bernard-Maitre. « Les fondateurs de la Compagnie de Jésus et l'humanisme parisien », *N.R.T.*, 1950, p. 811-833; V. Larrañaga « Los estudios de San Ignacio en Paris », *Razón y Fe*, 1956, 220-242.
3. *Const.* IV p., c. xiv, B, [466].

qualités dans l'enseignement à Salamanque de son élève le grand Vitoria après 1522. On les retrouve aussi chez un autre élève de Crockaert, Mathieu Ory, un des maîtres probables d'Inigo à Saint-Jacques, dans son *Ad haeresum redivivas affectiones Alexipharmacum* (1551). C'est un commentaire de quelques termes scripturaires où Ory fait preuve d'une grande modération et d'une compréhension assez rare en face du protestantisme. Une étude précise de ce petit livre nous donnerait une bonne idée de la méthode théologique à laquelle Inigo s'est initié à Paris.

Il est exagéré et hasardeux de conclure avec Villoslada que « les premiers théologiens jésuites appartiennent à l'école de Crockaert et de Vitoria » ; nous ne savons pas où Lainez et Salmeron, les deux principaux théologiens de l'ordre naissant, ont étudié; mais pour Inigo, il est sûr, qu'au moins dans la mesure où il a suivi les cours de Saint-Jacques, il a appris une théologie renouvelée, saine, humaniste, fort éloignée de l'étroitesse d'un Béda et de bien des Docteurs de la Faculté.

Cependant les compagnons ont été étonnés et scandalisés par le peu de zèle apostolique de leurs professeurs parisiens. On connaît la lettre célèbre de Xavier qui, du fond de l'Inde, gémit sur l'égoïsme des docteurs de Paris. On retrouve ces plaintes contre les mêmes docteurs dans un écrit anonyme attribué non sans vraisemblance à Nadal qui avait étudié à Paris au moment même où Inigo y séjournait [1]. Cet écrit est très violent, mais, pour l'époque, et comparé, par exemple, aux débordements d'injures dont use Luther envers ses ennemis, il est relativement modéré. Nadal reproche aux docteurs parisiens, non seulement leur gallicanisme, leur prétention à l'infaillibilité, leur approbation du divorce d'Henri VIII, mais encore leurs banquets, leurs beuveries, leur paresse (*vestrum ocium infinitum*), leur nombre beaucoup trop grand : il y a à Paris plus de cent docteurs en théologie et à peine quelques-uns acceptent de prêcher ou de faire un ministère apostolique, dans cette ville immense, peuplée d'un nombre d'habitants que Nadal, emporté par son élo-

1. *Fontes Narrativi*, II, p. 45-113. Cf. H. Bernard-Maitre : « François Le Picard », *Bulletin de Litt. Eccl.* (Toulouse), 1954, p. 90-117.

quence, estime simplement infini : *in tam infinito Parisiorum populo...;* à ces pauvres docteurs parisiens, Nadal reproche même d'être des intellectuels incapables d'agir.

Le reproche est trop passionné et trop personnel. Il est intéressant cependant, parce qu'il exprime le point de vue apostolique sous lequel les premiers compagnons ont envisagé la culture.

Ajoutons, d'ailleurs, que Nadal reconnaît immédiatement tout ce que l'équipe ignatienne doit à l'Université de Paris et à ses maîtres. Inigo gardera toujours une reconnaissance affectueuse pour les écoles de la Montagne Sainte Geneviève. En 1539, de Rome, il écrit à son neveu Bertran de Loyola; il lui conseille d'envoyer son frère Millan étudier à l'Université de Paris : « Parce que, dit-il, il y fera plus de progrès en peu d'années qu'en de longues années dans une autre Université; d'ailleurs, c'est le pays où les étudiants gardent le plus d'honnêteté et de vertu... [1] » On voit par là qu'Inigo ne craignait pas beaucoup les dangers de contagion protestante que pouvait présenter le milieu universitaire parisien.

III

Le péril protestant — schisme et hérésie

Pour extraordinaire que cela puisse nous sembler, le protestantisme a fait peu d'impression sur Inigo et ses compagnons pendant leur séjour à Paris. Ils ne le découvriront vraiment que pendant leur voyage de Paris à Venise et à l'occasion de leurs ministères en Allemagne.

C'est qu'à Paris, pendant qu'ils y étudient, le protestantisme n'a pas encore frappé fortement l'opinion publique. C'est un phénomène caché dont on ne soupçonne pas toute la portée. Il est caractéristique que dans leurs relations les compagnons insistent plusieurs fois sur ce fait que le protestantisme était alors cryptique. Ils ont dû y voir une hérésie dangereuse et pour laquelle ils n'ont qu'horreur (ainsi Bobadilla dans son cahier de notes); mais ils la croyaient sans doute passagère,

1. *Ep. I,* 148-151.

sans racines profondes et sans avenir; depuis la crise arienne, douze siècles auparavant, il n'y avait pas, dans la chrétienté d'Occident, d'exemples d'hérésies qui aient réussi à subsister longtemps et à s'incarner dans des institutions durables.

Certes, au moment où Inigo arrive à Paris, en 1528, l'hérésie a déjà pénétré. Dès 1521, la Faculté de Théologie, qui est encore considérée, dans toute la catholicité, comme le suprême tribunal de la foi, a condamné cent quatre propositions de Luther. Les livres luthériens commencent à entrer en France, on les traduit et on les imprime. En ce siècle, la religion fait partie intime de la vie collective, la conscience publique ne conçoit pas la possibilité d'une pluralité de religions, aussi le Parlement prend en mains avec la Faculté de théologie, la lutte contre l'hérésie. Mais jusqu'à 1534, c'est-à-dire pendant presque tout le séjour d'Inigo à Paris, les poursuites judiciaires contre les protestants sont très réduites. La Faculté de théologie, animée par Béda, s'acharne surtout contre Erasme, Lefèvre et le cercle de Meaux, contre les humanistes traducteurs de l'Ecriture. Si le Parlement mène enquêtes et procès contre les luthériens, c'est en bonne partie pour marquer son indépendance vis-à-vis du Roi qui freine son zèle. Le danger luthérien n'apparaît pas encore dans sa gravité. L'opinion publique, telle qu'elle s'exprime dans ce sûr témoin qu'est le célèbre journal anonyme d'un Bourgeois de Paris (1515-1536), n'est pas encore inquiète ou troublée.

Le Roi non plus, dont l'attitude peut être décisive. Son comportement est complexe. Il est résolu à rester catholique, par conviction sincère, semble-t-il, pour frivole et débauché qu'il soit. Son intérêt, d'ailleurs, n'est pas d'abandonner le catholicisme : le concordat de 1516 a mis l'Eglise de France à sa disposition; il n'aurait aucun avantage matériel à passer au protestantisme. Aucun avantage politique non plus : il a besoin du Pape contre l'empereur Charles-Quint son ennemi. Par contre, ami des humanistes, esprit ouvert et équilibré, il réprouve les exagérations et l'aveuglement de Béda : il protège Erasme, Lefèvre, les amis de sa sœur Marguerite; mais il ne laisserait pas ruiner l'unité du royaume par une invasion de l'hérésie. Cependant, contre l'empereur il tient à s'assurer l'amitié des princes protestants d'Allemagne; à cause d'eux,

il ménage les quelques luthériens français, peu nombreux, intellectuels ou semi-intellectuels des villes pour la plupart, et qui n'ont pas encore d'influence profonde sur les masses. Il tolère donc les luthériens à condition qu'ils ne fassent pas d'éclat, qu'ils ne provoquent pas l'opinion publique, qu'ils ne heurtent pas la foi officielle et royale.

Au moment où Inigo arrive à Paris en 1528, le protestantisme ne s'est pas encore trop fait remarquer. De temps en temps un prédicateur commet quelque écart de langage, mais Béda et la Faculté le font taire; de temps en temps, un fanatique brise une statue de la Vierge, ce qui a le don de bouleverser le Roi et le peuple et provoque de spectaculaires processions de réparation; mais le fait n'a pas dû se produire plus de trois fois pendant le séjour d'Inigo à Paris. En 1533 le jeune recteur en exercice, Nicolas Cop, un barbiste, ami d'un certain Calvin encore inconnu, prononce un discours d'inspiration luthérienne; c'est une manifestation sans lendemain. Le Roi croit même possible de ramener pacifiquement les protestants à l'Eglise. En 1534, il négocie, par son ambassadeur Guillaume du Bellay, frère de l'évêque de Paris, la réconciliation des luthériens avec Rome. Mélanchton entre dans le jeu et, dans son fameux *Concilium,* fait des propositions étonnamment larges de réunion. La papauté est officieusement au courant du projet qu'elle ne décourage pas. C'est précisément dans ce climat d'apaisement et de détente que les compagnons, en 1534, décident d'aller à Jérusalem.

C'est alors, et alors seulement, en octobre 1534, quelques mois après les vœux de Montmartre, que le Protestantisme pour la première fois se manifeste brutalement et que l'opinion publique prend conscience de sa force. Pour faire échouer les négociations de réunion, un petit groupe d'extrémistes protestants, sacramentaires et zwingliens, anti-luthériens par conséquent, affichent dans Paris et dans plusieurs autres villes un violent pamphlet blasphématoire contre l'Eucharistie (nuit du 17 au 18 octobre 1534). François Ier en trouve jusque dans la tasse où il met son mouchoir. C'est une explosion d'indignation. Le Roi est furieux de cette manœuvre dirigée contre sa politique religieuse; il est aussi, semble-t-il, sincèrement blessé dans sa foi. Il laisse le Parlement sévir

avec la plus extrême dureté. Trois cents personnes sont arrêtées, vingt-quatre ou vingt-cinq sont brûlées vives à Paris, de janvier à mai 1534. C'est à ce moment seulement que peut s'appliquer le mot horrible de Bobadilla : « En ce temps-là on en brûlait beaucoup sur la place Maubert. » Jusqu'alors les exécutions pour crime d'hérésie ont été rarissimes. Mais cette affaire des Placards elle-même n'est qu'une audace passagère et qui n'émane pas des luthériens. Dès la fin de 1534 le calme revient.

Or, Inigo quitte Paris et part pour l'Espagne en avril 1535.

C'est dans les années qui suivent que le protestantisme s'implantera vraiment en France. En août 1535, Jean Calvin achève la première rédaction de l'*Institution chrétienne*, qui va donner au protestantisme français sa cohésion doctrinale; grâce au génie organisateur de Calvin, ce protestantisme va devenir dans la nation une très redoutable force religieuse, intellectuelle et même politique, comme il est fatal alors. Mais nous n'en sommes pas là en 1535. Les compagnons ne peuvent pas discerner jusqu'à quel point le protestantisme est une révolution radicale, puissante et durable. Il n'est pas étonnant que, se sentant une impérieuse vocation apostolique, ils n'éprouvent pas d'abord le besoin urgent de sauver le catholicisme en Europe.

Il n'est pas étonnant non plus que les compagnons ne puissent voir que les côtés négatifs du protestantisme naissant et que, dans la conjoncture où ils se trouvent, ils soient dans l'impossibilité psychologique et sociologique de discerner les valeurs religieuses qu'il contient.

Ainsi, quelques semaines après son départ de Paris, Simon Rodriguez damnera tranquillement tous les hérétiques. Durant le voyage des compagnons en route vers Venise, en 1536, il traverse Bâle; il s'étonne que les protestants, dans cette ville, enterrent leurs morts sans cérémonie aucune; puis à la réflexion il ajoute : « Il n'y avait pas lieu qu'ils fissent des sépultures solennelles puisqu'ils étaient déjà condamnés au supplice de l'enfer » [1], et dans ce « ils », d'après l'allure de la phrase, il englobe les vivants et les morts.

1. *Ep. Broetii*, etc., p. 470. Il est vrai que ces mémoires ont été rédigés très tardivement.

Rodriguez est un espagnol (plus exactement un portugais, mais enfin un ibère; la réaction envers l'hérésie, dans la péninsule, depuis les conciles visigothiques, n'est jamais tendre). Pierre Favre, si fin, si humain, se résoudra moins facilement à ces damnations universelles. Dans son Autobiographie, il note le 19 octobre 1541 : « Le jour de la Sainte Elisabeth de Hongrie j'ai ressenti une grande dévotion » (entendons : des grâces intérieures proprement mystiques), « huit personnes me furent *présentées;* je ressentis le désir de les garder présentes à la mémoire afin de prier pour elles, sans considérer leurs défauts. C'était le Souverain Pontife (Paul III), l'Empereur, le Roi de France, le Roi d'Angleterre (Henri VIII), Luther, le Grand Turc, Bucer, Philippe Melanchton. L'occasion d'où naquit ce désir fut qu'intérieurement je voyais que ces hommes étaient jugés par beaucoup; de là naissait en moi une sainte compassion qui, dans sa source, était accompagnée du *bon esprit*... (*proveniens cum bono spiritu*) [1].

Cette dernière notation est rédigée en langage typiquement ignatien : pour Favre c'est indubitablement le Saint-Esprit qui le pousse à prier ainsi avec douleur et sympathie pour les responsables de l'histoire de son temps, fussent-ils hérétiques ou infidèles, tandis que la plupart des gens ne songent qu'à les blâmer.

Inigo, lui, ne nous a pas manifesté les sentiments qu'il éprouvait à Paris à l'égard des hérétiques de son temps. Il est cependant remarquable que dans son Autobiographie, dans les sources parallèles émanant de ses confidents, nous ne trouvions jamais de duretés analogues à celles de Rodriguez. Inigo ne se laisse aller à aucun jugement désobligeant sur la personne des hérétiques de son temps. Bien mieux, quelques années plus tard, dans les instructions qu'il donnera à Le Jay, Salmeron, Canisius, envoyés en Allemagne (24 septembre 1549), il montre le même esprit que Favre :

Qu'ils défendent, écrit-il, le Siège Apostolique et son autorité de manière à attirer tout le monde à une véritable obéissance; mais qu'ils évitent de présenter des défenses imprudentes qui les ferait passer

1. *Fontes Narrativi*, I, p. 48.

pour papistes (*sic*) et leur enlèverait du crédit. Au contraire qu'ils combattent les hérésies avec un zèle tel qu'ils manifestent leur amour pour la personne des hérétiques, le désir de leur bien, de la compassion plus qu'autre chose [1]...

Il serait cependant malhonnête de nous faire de cet homme du XVIe siècle une image anachronique. Inigo est de son temps. Avec toute son époque, qu'il s'agisse de catholiques ou de protestants, il approuve la répression de l'hérésie par la force. Dans les instructions qu'il enverra à Canisius en 1554, pour la réforme catholique de l'Allemagne, il recommande d'obtenir de l'empereur qu'il fasse brûler tous les livres des hérétiques, même ceux qui ne contiennent pas d'erreurs, jusqu'aux manuels de grammaire. Il prescrit de conseiller à l'empereur de ne donner aucune charge ni aucune dignité aux hérétiques. Il admet la prison et la peine de mort contre eux, non pas comme moyen ordinaire, mais du moins à titre d'exemple exceptionnel « de manière qu'on voie que l'affaire de la religion est prise au sérieux ». S'il déconseille les bûchers, c'est parce qu'il juge que l'opinion publique ne les supporterait pas : « Je ne parle pas du dernier supplice, de l'établissement de l'Inquisition, parce qu'il semble que c'est plus que n'en peut supporter l'état présent de l'Allemagne [1]. »

Ces supplices heurtent violemment notre sensibilité. Cependant, par un effort d'intelligence historique, il nous faut essayer de comprendre la mentalité d'un siècle passé à laquelle seuls quelques génies, comme Erasme, échappaient.

Pour cette société, qui était encore toute pénétrée de principes chrétiens, la vie d'ici-bas n'avait pas la valeur suprême et exclusive qu'elle a prise dans notre civilisation inspirée de matérialisme. La mort était considérée comme un accident redoutable, mais de moindre importance que pour nous. D'autre part, il faut toujours y revenir, pour la plupart des hommes de ce temps, le schisme religieux était un crime, une trahison, non seulement religieuse, mais nationale et politique. Or, la punition du moindre crime était, à ce degré de civilisation, d'une extrême rigueur. Il n'est que de parcourir les mémoires du temps pour s'en convaincre. A chaque page

1. *Ep. XII*, 239-242.
2. *Ep. VII*, 398-404.

nous nous heurtons aux récits tranquilles de ces horribles exécutions.

Force nous est donc de constater comme un phénomène de psychologie collective un niveau de sensibilité autre que le nôtre et sur lequel il n'est pas possible de porter un jugement moral; nous pouvons cependant nous réjouir d'avoir dépassé ce niveau.

Les compagnons d'Inigo à Paris se sont-ils posé un problème devant la constance et l'enthousiasme religieux des luthériens qui, de leur temps, sur la Montagne Sainte Geneviève, à deux pas de leur Sainte-Barbe, montaient sur le bûcher et mouraient dans la joie, dans une sorte d'enthousiasme extatique, qu'il serait trop facile d'expliquer uniquement par le *Deus ex machina* de la psychologie?

Ont-ils senti que cette attitude troublante des suppliciés hérétiques faisait une impression profonde sur les âmes simples et les attiraient au protestantisme? Les martyrs, de quelle cause que ce soit, ont toujours cette efficace; nous l'avons constaté chez nos communistes pendant l'occupation. Un certain Maître Pierre de Cornes, célèbre franciscain, qui fut professeur de plusieurs des compagnons à Paris, n'était pas sans voir que les bûchers n'étaient pas un bon moyen d'éteindre la flamme de l'hérésie. Au témoignage de Farel, qu'il n'y a pas lieu de mettre en doute, de Cornes, après le supplice de Jacques Pavant, en 1526, aurait déclaré : « Il aurait mieux valu qu'il en eût coûté un million et plus de six cent millions plutôt que de l'exécuter en public; car par sa mort un si grand nombre de personnes ont adhéré à sa doctrine qu'on ne peut plus les en détacher [1]... »

Nos compagnons ont-ils éprouvé un peu de compassion, simplement humaine, devant la cruauté de ces supplices qu'avec tout leur temps ils jugeaient nécessaires? Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, le Bourgeois de Paris qui, jusqu'en 1534, note soigneusement et sans émotion aucune les exécutions de luthériens à Paris, frémit tout de même devant la flambée de bûchers qui suit l'affaire des Placards en 1534 : il y voit « une exécrable justice et horrible » [2]. Il croit même

1. A. L. Herminjard, *Corresp. des Réformateurs*, I, 293-294.
2. *Journal d'un bourgeois de Paris*, Ed. Bourilly, p. 359-360.

que le Pape Paul III a partagé son sursaut d'horreur; la chose n'est pas improbable.

N'est-il pas permis de penser qu'Ignace, quand il se refuse à recommander le « dernier supplice », partage obscurément quelque chose des sentiments qu'exprime ici le bon Bourgeois?

Ainsi Inigo s'est trouvé à Paris à un moment crucial de l'histoire de la pensée religieuse, au point de rencontre, en ces années 1528-1535, d'un quadruple courant idéologique : le réformisme ascétique catholique, l'humanisme réformiste, le terminisme intégriste et anti-humaniste, la révolution protestante. Il a su trouver une voie moyenne relativement équilibrée entre l'intégrisme terministe et l'humanisme réformiste. Quant à la révolte luthérienne il ne pouvait pas, à ce moment de l'histoire, voir autre chose que son aspect négatif; il n'a sans doute pas pu en soupçonner l'importance et l'ampleur. Plongés dans le tourbillon des idées et des tendances de leur temps, Inigo et ses compagnons n'en ont pas encore saisi toutes les dimensions. Du moins ils les connaissent par expérience directe. Il les dominent par leur foi infrangible, par le sentiment de leur vocation apostolique, par cette absolue confiance en la Providence qu'ils manifestent toujours, et aussi par ce sens de l'humain et du possible qu'ils acquièrent de plus en plus. Ils ne savent pas encore que leur mission va être, non pas de baptiser les sujets du Grand Turc, mais de sauver l'Eglise plus gravement menacée qu'ils ne croient dans la vieille Europe.

Robert ROUQUETTE.

PERSPECTIVES ALLEMANDES

« Le monde entier parle de désarmement; c'est le moment que nous choisissons pour réarmer. La politique d'Adenauer est dangereuse. Elle nous conduit à une impasse. La réunification est inconciliable avec la remilitarisation, que les Russes n'accepteront jamais. La seule chance de réunification passe par le dialogue avec Moscou. Espérer que les Soviets lâcheront leur zone, avec la seule perspective de la voir le lendemain réarmée contre eux par les Américains, est pure folie. » Voilà ce que pensent et disent aujourd'hui beaucoup d'Allemands. Point seulement du côté socialiste. Comment répond le chancelier? Comment justifie-t-il son obstination à doter son pays d'une armée dont il ne peut lui échapper qu'elle constitue un sujet d'inquiétude pour les Russes, tandis qu'à l'intérieur elle porte un coup grave à sa propre popularité? Comment défend-il une politique à laquelle la conjoncture du dehors donne l'aspect du paradoxe et de l'entêtement contre le fait?

L'accuser de militarisme est tellement en contradiction avec tout son personnage que la tentation n'en vient à l'esprit d'aucun Allemand sérieux. Tout son passé répond de sa « pureté civile », de son hostilité au nationalisme, de son instinctive répulsion pour l'aventure de force. Il n'a jamais été plus sincère que le jour où il a dit : « Nous autres Allemands avons vraiment assez de la guerre. » Ses adversaires de l'intérieur l'ont moins été quand ils ont répété à satiété leurs slogans d'estrades : « Adenauer-la-guerre », « Adenauer-la-caserne ». Ces clichés servaient, il est vrai, en période électorale, et dans ces moments-là toutes les armes sont bonnes...

Un grief moins ridicule a été exploité par l'opposition socialiste. On a accusé Adenauer de servilité devant l'Amérique. Il ne défendait pas, affirmait-on, les intérêts allemands avec la fermeté et la fierté convenant au représentant d'un grand pays, « il exécutait des ordres ». « *Befehlsempfänger der U. S. A.* » — combien de fois a servi ce cliché de flétrissure!

« Servilité », le mot est faux et n'a pas besoin d'être réfuté. Il est en contradiction avec tout le tempérament d'un homme auquel ses adversaires, par un singulier illogisme, reprochent la dureté dans l'entêtement. « Servilité » — non, mais fidélité, fidélité *presque inconditionnelle* à l'Amérique. Non par faiblesse, non par docilité et soumission passive à la puissance, mais parce que, dès le début, Adenauer a vu dans l'appui cherché auprès des Etats-Unis la meilleure chance de son pays. Elles sont du lendemain de l'effondrement ces paroles prononcées bien avant l'accession au pouvoir :

> L'Amérique fut jadis une création de l'Europe. Elle ne restera pas insensible et indifférente au sort de l'Allemagne... Quiconque croit que ce qui mène le monde c'est la liberté, la justice et les valeurs chrétiennes, quiconque a su garder en lui cet espoir et cette foi doit se tourner vers les Etats-Unis. Je crois à l'idéalisme du peuple américain.

Adenauer et la « position de force »

Pourquoi Adenauer a-t-il voulu avec une telle obstination une armée allemande dont il savait qu'elle le rendait impopulaire auprès de son peuple? Pour un certain nombre de raisons dont la première est une raison morale : une grande nation ne pouvait, sans déshonneur, accepter de se laisser défendre sans faire elle-même un geste pour sa défense. Ensuite parce qu'une armée était le signe sensible de l'appartenance au front des démocraties libres contre la dictature de l'Est, la preuve matérielle de la fidélité de l'Allemagne aux engagements pris à l'Ouest. Enfin, et par dessus tout, parce que le danger rouge était toujours là.

Sur la menace, permanente en dépit de tous les camouflages opportunistes, que représentent à ses yeux les Soviets pour le monde de la liberté, sur la nécessité de faire face à cette menace par la force, seul argument entendu par l'adversaire, sur la vanité foncière de tous les « verbiages sentimentaux », Adenauer n'a jamais varié. Ecoutons-le à trois ans de distance. En avril 1953 à Washington, en avril 1956 au congrès de la C. D. U. (parti chrétien-démocrate) à Stuttgart. Nous entendrons les mêmes thèmes et les mêmes mots.

A Washington, les sénateurs de la Commission des Affaires

Etrangères lui ont posé une question : quelle réaction faudrait-il attendre de l'Allemagne le jour où les Russes se présenteraient avec un cadeau, un cadeau que, dès maintenant, ils ont dans les mains : la réunification. La réponse vient, directe et sans hésitation. Elle tient dans la méfiance, dans une méfiance fondamentale à l'endroit du vis-à-vis. L'offrande soviétique, c'est le « cheval de Troie », que l'ennemi pousse à l'intérieur de la ville pour la prendre par le dedans. Toutes les avances du Kremlin auront toujours le même but : désagréger le front de l'Ouest dont l'unité et la solidité sont justement les seules conditions qui puissent faire raisonnablement entrevoir la réalisation de l'unité allemande. La question allemande ne peut pas être traitée à part, en marge, comme le voudraient les Russes, dont tout l'espoir s'oriente vers un dialogue avec une Allemagne isolée en face d'eux. Elle fait partie d'un ensemble, d'un « complexe » européen dont elle ne peut être, sans danger, disjointe. C'est appuyée sur l'Ouest que l'Allemagne doit causer avec Moscou. Et la seule condition d'efficacité du dialogue est la force du côté occidental de la table du tapis vert.

Voici le texte de la réponse d'Adenauer aux sénateurs de Washington :

Hitler nous a donné une leçon que nous n'avons pas oubliée et que vous me permettrez, Messieurs, de vous remettre encore une fois sous les yeux : à savoir qu'un Etat totalitaire ne consent à traiter avec un autre peuple et à s'asseoir à la même table qu'à une condition : que l'autre soit fort. De Staline à Malenkov le mot d'ordre reste invariable : Attendre. Attendre parce que l'Ouest ne parviendra jamais à faire son unité.

Ecoutons-le maintenant, trois ans presque jour pour jour plus tard, à Stuttgart, au Congrès du parti C.D.U. Il n'a plus, cette fois, devant lui des étrangers désireux de sonder les intentions de son pays, il a en face de lui des hommes de son propre parti qui se dressent en contradicteurs. Un véritable duel oratoire, avec les plus vives passes d'armes, se déroule entre lui et le député de Berlin Friedensburg. Celui-ci ne cache pas la profondeur du désaccord qui le sépare de la ligne du chancelier en politique étrangère. Il a de dures paroles : L'Allemagne ne peut se contenter d'une politique dont le dernier mot soit le Pacte Atlantique avec le maintien

du *statu quo*. « Une Europe se terminant à la ligne de l'Elbe » est une dérision. On agite, du côté des partisans de la politique du chancelier, le spectre du danger russe en s'épargnant l'effort de voir et de dire que « c'est du consentement russe que dépend l'unité de l'Allemagne. » L'heure a sonné « d'entrer dans de nouveaux rapports avec Moscou ». C'est lourde erreur, c'est se bercer de chimères, de croire que « le temps travaille dans le sens de la réunification ». « Les fils diplomatiques noués avec la Russie n'ont pas été utilisés. » Le moment est venu d'une politique neuve, d'une politique enfin « conforme aux besoins de l'heure ». Cette politique, l'homme désigné pour la faire, c'est le chancelier, en raison du capital de confiance dont il jouit dans le pays.

Cette mise en demeure directe, cet appel à une politique étrangère nouvelle font sortir Adenauer de son calme légendaire. C'est le front empourpré par l'irritation qu'il se dresse pour demander, d'une voix forte, à l'orateur ce qu'il entend par une politique « conforme aux besoins de l'heure ». Cette politique « nouvelle », il voudrait qu'on la définisse enfin devant lui. Il est trop facile de critiquer, il faut proposer, et proposer du concret.

D'autres difficultés, au cours du même congrès, attendent Adenauer avec un autre membre de son parti, un historien cette fois, le professeur Werner Conze. Lui aussi, bien qu'en termes plus modérés, souhaite une politique neuve. Il faut négocier avec le Russe, essayer d'arriver à un accord « en renonçant à toute idée de croisade antisoviétique » et en perdant l'espoir qu'on parviendra à abattre le bolchévisme « en lui opposant l'antibolchévisme ». L'idéologie bolchéviste est un monde fermé, foncièrement hostile à l'âme occidentale. Il représente une énorme puissance dont il manque à l'Allemand d'avoir pris la mesure et qu'il faut lui apprendre à connaître. Espérer détruire le bolchévisme « autrement que par une guerre qui serait d'abord la destruction de l'Allemagne » est une périlleuse chimère.

Tous ces développements heurtent les idées qui ont toujours été, qui restent chères à Adenauer. Il tient pour la position de force, la seule efficace à ses yeux en face des Soviets. Sa

réponse à ses contradicteurs a la simplicité massive qui est sa marque : « Plutôt une politique de force qu'une politique de faiblesse. » « Il n'y a rien à faire avec le Russe », l'issue du voyage Boulganine-Khrouchtchev en Angleterre le prouve avec surabondance. « Qu'elle soit personnelle ou collective », la dictature reste la dictature. » Les Soviets travailleront toujours dans le même sens et avec le même but devant les yeux : la dissociation de ce front de l'Occident qui est la seule chose qu'ils craignent. Que l'on ne croie pas à un désintéressement quelconque de sa part, à lui Adenauer, à l'endroit de la réunification qui « remue au contraire le plus profond de son être ». Mais cette réunification, il faut l'envisager avec la saine fermeté du réalisme, seul maître en politique. On n'avance pas la solution du problème en se berçant de chimères et en se gargarisant de « développements émotionnels » (*emotionale Redensarten*). La seule chance positive de réalisation de l'unité est suspendue à la solidarité inébranlable de l'Allemagne avec l'Ouest. Mais c'est là une des choses que « d'autres peuples voient avec d'autres yeux que les Allemands ». Cet Occident, auquel est lié le destin de l'Allemagne, ne représente pas hélas ! le bloc sans fissure qui pèserait d'un poids décisif sur le cours de l'Histoire. Cet Occident est affaibli par les divisions qui le travaillent, qu'entretient soigneusement la puissance dont elles servent les ambitions et auxquelles l'Allemagne a, elle, au contraire, intérêt à porter remède. « Ce sera la rude tâche de l'Allemagne de souder ensemble l'Occident (*den Westen zusammenschmieden*) en rappelant inlassablement aux Puissances dont il se compose l'engagement solennel qu'elles ont pris à l'égard de l'unité de l'Allemagne », cette unité dont il faut toujours répéter qu'elle ne menace personne. « Le monde n'a rien à craindre d'une Allemagne enfin réunifiée. »

Nous retrouvons les thèmes habituels de la pensée du chancelier. Cette pensée est d'un bloc et sans équivoque. Adenauer a toujours repoussé la tentation du double jeu. Il abandonne à d'autres (aux démocrates libéraux par exemple, au parti F. D. P.) les voies du « dilettantisme politique », les cheminements ambigus du flirt avec l'Est. Lui, demeure sur sa route, celle qu'il a choisie dès le départ et suivie sans repentance.

Il n'ignore pas que son grand âge allume des convoitises et nourrit des espérances. En première ligne, chez ses adversaires, celle d'être enfin libres de faire la politique étrangère qu'il a toujours repoussée. A ces mauvais espoirs fondés sur son départ prochain, espoirs qui n'osent pas s'avouer crûment mais transparaissent à travers des allusions obliques, il a une façon bien à lui de répondre, faite de bonhomie goguenarde et enveloppée dans le dialecte populaire de sa ville natale, Cologne : « *Mit dem Abtreten dat is so'ne Sache* » (on pourrait traduire librement : « Pour ce qui est de mon départ, nous en reparlerons plus tard. ») Peut-être songe-t-il secrètement à des exemples de longévité d'hommes d'Etat célèbres, à la vieillesse d'un Gladstone, gouvernant d'une main ferme les affaires de son pays entre sa 83e et sa 85e année.

L'armée allemande peut-elle servir? Réponses de certains militaires

Un obstacle se dresse devant Adenauer, dont il mesure la puissance : la résistance grandissante de son peuple. Cette armée, qu'il veut avec tant d'obstination, l'Allemand de la rue ne la veut pas. D'abord parce qu'elle pèsera sur ses finances, ensuite parce qu'elle « bouche » la réunification, enfin parce qu'il lui semble qu'elle ne servira à rien. Cet Allemand moyen se voit fortifié dans ses vues par des verdicts qui lui viennent d'un côté assez inattendu de l'horizon. Il se trouve en effet que ce sont les meilleurs spécialistes militaires de son pays qui viennent lui dire que, sur tous ces points, et singulièrement sur celui de l'inefficacité d'une armée allemande venant à l'heure actuelle, il a raison et défend la juste cause.

Ecoutons un officier auquel on ne déniera pas la compétence. Bogislav von Bonin a été l'un des officiers d'Etat-Major les plus brillants de la dernière guerre [1]. Il a, de plus, fait

1. Après l'attentat manqué sur Hitler du 20 juillet 1944, il prend la succession du général Heusinger à la direction générale des opérations stratégiques. Arrêté sur l'ordre exprès du Führer après l'évacuation de Varsovie, il trouve le moyen de tromper la surveillance des sbires S.S. qu'on lui a adjoints comme geôliers. Après la guerre, nous le trouvons employé dans la firme d'automobiles Daimler-Benz.

partie active des services Blank avant que des différends avec les conceptions de ce dernier l'en aient fait sortir au début de 1955. Il possède donc tous les titres le qualifiant pour répondre à une question sur l'opportunité et l'efficacité de l'armée nouvelle. Or sa position est de la plus parfaite netteté. Elle est celle d'un scepticisme radical. Laissons-le nous parler lui-même. Le texte de son verdict vaudra mieux que tous les commentaires :

Le réarmement fort étendu de la République Fédérale qui est aujourd'hui envisagé n'aurait un sens que s'il offrait la garantie de préserver l'Allemagne, au cas d'une guerre chaude, du destin de champ de bataille, champ de bataille atomique cette fois. Or cette garantie, en dépit des tranchantes assurances qui nous sont données en haut lieu, cette garantie n'existe pas. Elle n'existera pas davantage dans un grand nombre d'années et quand le réarmement aura atteint son plein développement. A la question sur le sens et le but d'un réarmement dans le cadre du Nato il ne peut être donné qu'une réponse négative (*eindeutig negativ*). Or que vaut une armée qui ne sait pas pourquoi elle se bat?

Cette armée qu'on prépare à l'Allemagne n'est pas seulement hors d'état de la préserver de l'affreux sort de la terre brûlée (avec l'énorme aggravation des perspectives nucléaires). Elle offre d'autres dangereux aspects. Elle s'expose à « prendre sur elle l'odieux de bloquer la réunification et le retour des prisonniers détenus encore actuellement en Russie ».

La conclusion est de la plus coupante netteté et de la plus impitoyable rigueur :

La question de l'armée de demain constitue une ligne de partage des esprits. Si le réarmement est maintenu, il faudra dire adieu à la réunification, étant clair qu'il ne se trouvera jamais un gouvernement russe pour souscrire à une organisation militaire du Nato poussée jusqu'à la ligne Oder-Neisse. Et l'Allemagne de l'Ouest restera partagée en deux camps d'opinions opposées. Or, comment veut-on mettre sur pied une armée sans le concours de la classe laborieuse, contre la volonté des socialistes et des syndicats, sans l'adhésion de la jeunesse? Poser la question c'est y répondre.

Nous ne trouverons pas plus d'enthousiasme chez le major Adalbert Weinstein, hier lui aussi officier supérieur distingué, aujourd'hui collaborateur militaire du plus important journal d'Allemagne, la *Frankfurter Allgemeine*.

A. Weinstein jette sur la situation un regard délibérément froid. Il nous fait connaître sa décision liminaire de renoncer à tout sentimentalisme (ce sentimentalisme qui joue si fort chez l'Allemand quand l'uniforme est en jeu), de renoncer, selon son expression, à tout « pathétique » (*völlig unpathetisch*). Et il nous donne tout de suite son avis qui tient dans un mot : toutes les considérations relatives à l'armée allemande, toutes les interminables discussions qui se sont développées autour de la caserne de demain, du maintien ou de l'abolition des peines disciplinaires, du salut de l'homme de troupe à l'officier — tout cela est « frappé d'irréalisme » parce que définitivement dépassé par le fait.

L'apparition de la bombe atomique a bouleversé la doctrine des Etats-Majors et des Ecoles de guerre. Discuter des modalités de la caserne de demain, des méthodes « d'entraînement de la troupe sur terrain varié », c'est discuter d'un monde mort. En tout cas une façon de procéder est certainement mauvaise. C'est celle qui consiste à commencer par mettre sur pied à grands frais une armée de type classique (qui n'aurait de sens que sur le plan politique — notre auteur parle de « divisions politiques ») pour la jeter demain à la vieille ferraille et créer une armée répondant aux postulats nucléaires. Cette interversion des facteurs est doublement coupable : parce qu'elle gâche à la fois de l'argent et du temps. Il faut se mettre courageusement en face des réalités : « L'armement qu'a commencé à livrer l'Amérique à l'Allemagne l'a été avant que la bombe atomique soit entrée dans la conception stratégique de l'Ouest. » Cet armement est déjà périmé.

Partout dans les préparatifs militaires en cours apparaît le décalage avec le fait. La guerre atomique a dévalorisé l'ancienne guerre et ses méthodes, « comme la poudre à canon a dévalorisé la guerre de la chevalerie ». Ce n'est plus d'enfoncer victorieusement l'ennemi qu'il s'agit aujourd'hui. C'est d'empêcher, dans la mesure du possible, la dévastation de l'arrière : « L'accent de notre réarmement doit désormais porter sur la protection de la population civile. » Cela, les responsables à Bonn l'ont-ils compris? Il n'y paraît pas, si nous en croyons notre témoin : « Notre ministère de la

défense ne semble pas avoir compris la révolution atomique. » Ministère de la *défense* — les mots ont-ils du reste encore un sens? Peut-on, à l'ère atomique, peut-on encore espérer *défendre* son pays? Ecoutons ce brillant officier et la réponse qu'il formule après les manœuvres de l'opération aérienne dite « Carte Blanche » qui, sur le sol même de l'Allemagne, ont été l'éclatante démonstration de l'énorme puissance dévastatrice de l'arme atomique. Cette réponse nous donnera la mesure du scepticisme auquel il aboutit : « Avec la brutalité d'une loi s'impose dorénavant la conclusion qu'il n'est plus militairement possible de défendre sa patrie. » Voilà des mots qui vont loin dans la bouche d'un officier supérieur! Les choses toutefois vont plus loin : Il est désormais vain de mettre son espoir dans la fidélité du soldat dans le combat. Pour les armées allemandes, placées en première ligne et destinées à recevoir le premier choc, il est tout à fait dans l'ordre logique du fait nucléaire que se présente la situation suivante : « A savoir que la *troupe* survive, et que soit ravagé le *pays* des deux côtés du rideau de fer. Or c'est là une situation, à laquelle le moral d'aucune armée au monde ne saurait résister. »

De tels verdicts sont graves tombant de lèvres aussi qualifiées.

Comment le même témoin voit-il les forces militaires allemandes de demain? Comme une armée réduite en nombre, mais de haute qualité technique, une armée scientifique, une « armée de laboratoire », à laquelle il serait tout à fait risible de demander ce qui a fait battre le cœur de tant de générations allemandes. Dans cette armée-là il ne sera plus question de défilés, de parades, de musiques militaires, de drapeaux déployés dans le vent. Aucun refuge ne sera plus laissé au romantisme militaire, à ce que notre témoin appelle le « pathos ». L'éclatant passé de la *schimmernde Wehr* (l'armée étincelante) est aujourd'hui anachronique.

Du moins cette austère et triste petite armée, si radicalement démunie de prestiges externes, aura-t-elle l'avantage de désarmer les inquiétudes qui pouraient s'attacher à une armée dominant progressivement le pouvoir civil et reprenant la

position conforme à la tradition prussienne d'Etat dans l'Etat. Aucun danger de ce côté-là n'est à craindre d'elle. Les édiles peuvent dormir tranquilles. Ecoutons A. Weinstein :

La première conséquence de la révolution atomique a été une diminution considérable de l'importance de l'armée. Diminution qui comporte un corollaire politique. L'armée allemande n'aura plus jamais dans l'Etat la position centrale qu'elle avait avant la première guerre mondiale et encore sous la République de Weimar. Cet état de fait retire toutes bases aux appréhensions touchant la possibilité du brusque surgissement d'une forte personnalité militaire ayant les ambitions d'un général Seeckt. Un retour politique des militaires est aujourd'hui impensable. Je ne puis m'empêcher de trouver chimériques et entachées d'irréalisme les graves considérations auxquelles on se livre sur la nécessité de soumettre notre réarmement à un sévère contrôle pour prévenir le péril d'une conspiration de généraux. Nos divisions de demain seront des divisions atomiques (en prévoir d'autres serait un crime!). Or, de telles divisions, adaptées aux nécessités d'une guerre nucléaire, ne se prêteraient en revanche absolument pas aux postulats d'un putsch ou d'une guerre civile. De plus, le contingent militaire du temps de paix prévu pour l'Allemagne n'a de vie que dans le cadre de l'organisation atlantique. Dans la théorie il est bien sous les ordres d'un haut chef allemand. Mais dans la pratique il est sous ceux du commandant atlantique en chef. Enfin notre République Fédérale est pays souverain, mais toujours pays occupé. Position qui ôte toute possibilité à une évolution politique interne présentant des dangers.

Controverses sur le risque d'une armée devenant un Etat dans l'Etat

Nous rencontrerons la même assurance touchant la vanité des craintes relatives à une « reprise du pouvoir politique par l'élément militaire », cette fois non plus chez un officier, mais chez un historien. Gerhard Ritter est professeur à l'Université de Fribourg en Brisgau. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages remarquables. L'intrusion de l'armée dans la politique lui apparaît aujourd'hui hautement invraisemblable et hors de toutes les données du réel. Parce qu'intrusion suppose initialement position d'antagonisme et que cet antagonisme n'existe pas. Il existait sous la République de Weimar, il n'existe pas sous celle de Bonn. Ce serait aujourd'hui paradoxale ingratitude de la part des militaires de témoigner de l'hostilité au gouvernement d'Adenauer qui leur redonne un emploi, une armée et, comme couronnement à ces présents, le « rétablis-

sement de l'honneur du soldat » (*Wiederherstellung deutscher Soldatenehre*).

Une raison puissante dressait, après la première guerre, le corps des officiers contre le régime républicain : les sentiments d'attachement à la monarchie qui y demeuraient vivaces. Ces sentiments ont aujourd'hui disparu. Enfin une seconde raison d'opposition des militaires, une dernière raison de bouderie de l'armée en face de la République de Bonn tombe elle aussi : cette République ne peut en aucune façon être tenue pour responsable de l'effondrement militaire de 1945, elle sort intacte et vierge des décombres. Contre le républicain aujourd'hui au pouvoir ne peut être invoqué le fameux argument du « coup de poignard dans le dos », argument qui atteignait en pleine face le républicain de Weimar accusé de félonie à l'égard de l'armée impériale, dont il « avait dans l'ombre sapé le moral ».

Si, aux yeux d'un historien comme Gerhard Ritter, les raisons s'évanouissent d'appréhender aujourd'hui un retour de l'aventure de Weimar, qui est celle d'un pouvoir civil lentement dominé et finalement dévoré par le militaire, il n'en va pas de même d'autres témoins. Le danger subsiste aux yeux du démocrate vigilant qu'est Fritz Erler. Voyons l'homme. Tout son passé atteste sa pureté républicaine. Sorti des rangs de la jeunesse socialiste, opposant de toujours au nationalisme, arrêté en 1938 et condamné à dix ans de bagne par Hitler, Erler est aujourd'hui au Bundestag spécialiste des questions militaires dans son parti (social-démocrate).

Comment et où voit-il le péril? D'abord dans certaines tendances, aujourd'hui décelables, à l'autocratie. Les linéaments d'un visage politique connu apparaissent en superposition : ceux d'un « Etat souverain de type wilhelminien » (*Obrigkeitsstaat wilhelminischer Prägung*). L'autoritarisme est un dangereux exemple et un exemple contagieux. On peut s'attendre à voir le militaire s'engager presque « automatiquement » (*zwangsläufig*) sur une pente qui flatte son naturel.

Une seconde raison rend aujourd'hui dangereuse la constitution d'une armée en République Fédérale : elle sera l'armée, non de l'Allemagne, mais d'une moitié d'Allemagne, l'image

sensible, la matérialisation d'une nation morcelée. Le destin la condamne à perpétuer, en le solidifiant, l'état de coupure. Son existence même pourra être invoquée comme une justification de la scission.

Et enfin une troisième raison doit faire entourer la création d'une armée des points d'interrogation du doute et à tout le moins de la prudence : le *secret* inquiétant dont s'entourent les conversations et les décisions militaires. Ce secret a beau « être aujourd'hui transféré du plan national au plan international » (conférences techniques interalliées), il n'en demeure pas moins le secret. Les délibérations auxquelles prennent part les officiers de divers pays amis assis autour d'un tapis vert échappent au contrôle civil; elles sont soustraites à l'œil des Parlements. Notre témoin voit une double menace dans l'autonomie et dans le secret dont jouit « l'appareil militaire » (*Militärapparatur*) international actuellement en exercice. Ecoutons ses développements :

Les experts militaires se réunissent en conférences en se promettant mutuellement de garder le secret sur leurs décisions. Les gouvernements, à leur tour, invoquent par devant leurs Parlements les conventions internationales relatives à l'obligation du secret (*Geheimhaltungspflicht*). Cette transposition sur le plan international rend caduc et sans objet le contrôle parlementaire. Ce qui a pour conséquence d'épaissir au lieu de l'amincir l'écran protecteur que l'armée juge bon d'interposer entre elle et les regards importuns du public. Seul serait ici en mesure de pallier le danger un actif contrôle parlementaire international. Les Parlements ont le devoir de se développer parallèlement à l'organisation militaire et dans la même mesure, s'ils ne veulent pas se voir condamnés à l'impuissance.

L'isolement et le secret dont s'enveloppe l'organisme militaire doivent être brisés. Cette zone d'ombre doit disparaître « L'écran protecteur » doit être traversé par le regard des masses. Elles sont ici les premières intéressées. Il ne s'agit pas de curiosité, mais de légitime souci de problèmes concernant leur existence même.

Le risque immense lié, en temps de paix comme en temps de guerre, au fonctionnement des institutions militaires fait à l'opinion publique le devoir de prendre part à tout ce qui se passe à l'intérieur des conférences. Cette opinion est aujourd'hui plus éveillée qu'hier... Souhaitons qu'elle se mette en travers de toute tentative pour traiter, sous le prétexte de la nécessité du secret, les questions intéressant la sécurité derrière des portes closes.

*
* *

Nous relisons ces pages, et il nous semble que parmi les manifestations d'une opinion publique allemande désorientée par le grand désordre du monde, livrée à des courants contradictoires, un aspect se dégage avec une suffisante netteté : l'opposition au réarmement. Cette opposition, qui se dessine sur un fond d'hostilité décidée à tout ce qui évoque même de loin l'idée de guerre, se développe et grandit à mesure que se rapproche la réalisation concrète du réarmement. Un document nous permet assez bien de mesurer sa croissance. L'Institut de démoscopie d'Allensbach, spécialisé dans les sondages de l'opinion des masses, a proposé un referendum populaire sur le thème brûlant de la ligne Oder-Neisse : quelle attitude jugeait-on convenable d'adopter à l'endroit de la frontière nouvelle retranchant du corps de la nation la Silésie, la Poméranie et la Prusse orientale? La réponse de 1951 est nette, percutante, presque martiale : pareille amputation ne saurait être tolérée. C'est là ce qu'affirment avec force 82 pour 100 des voix. La même question est reposée quelques années plus tard. Elle donne des résultats sensiblement différents, 77 voix sur 100 affirment cette fois, avec la même force que les voix « patriotiques » de naguère, mais dans un autre sens, que ne saurait être envisagée la solution de force pour une reconquête des provinces perdues. 66 pour 100 se contentent assez mollement de la perspective générale « qu'un jour ces territoires reviendront tout de même à la mère-patrie ». Nous mesurons le chemin parcouru...

Les auteurs d'un tract récent mis en circulation par le parti social-démocrate (qui a fait de l'opposition au réarmement son tremplin, avec la pensée d'exploiter ce dernier encore beaucoup plus à fond lors des prochaines campagnes pour les élections législatives) ont bien su ce qu'ils faisaient en insérant dans leur texte la phrase suivante : « Les mères allemandes vont recommencer à trembler pour leurs fils. » Voilà un argument « sensible », un argument qui s'adresse aux entrailles du lecteur et dont l'efficacité électorale est assurée...

Robert d'HARCOURT
de l'Académie française.

L'ÉGLISE EN AFRIQUE CENTRALE

Le voyageur qui visite l'Afrique centrale catholique se trouve comme écartelé entre deux groupes de sentiments, si différents qu'ils s'opposent presque : il ressent de l'admiration et de l'enthousiasme, il éprouve de l'étonnement et de l'anxiété.

Pris entre ces tendances, l'enquêteur honnête et réfléchi demeure fort embarrassé d'exprimer son opinion : il a vu là-bas tant de belles choses, et pressenti tant de gros problèmes..

L'album des images triomphales serait long à feuilleter, et l'on hésite à faire un choix parmi de radieux souvenirs [1].

C'est dimanche à Yaoundé. La vaste église cathédrale, qui s'élève rapidement, demeure cependant encore inachevée : le sol est de terre battue; les fenêtres attendent leurs panneaux ajourés; le chœur, la voûte, les vastes tribunes montrent à nu leurs armatures de béton et c'est à travers les machines et les matériaux du chantier que l'on parvient dans le sanctuaire.. Mais dans cette église incomplète et pour quelque temps encore insuffisamment équipée, quelle vie chrétienne! Les messes se succèdent, amenant chaque fois des milliers de personnes attentives, qui prient, chantent, s'approchent en masse de la table de communion. Il n'y a pas là seulement enfants, femmes ou vieillards; mais la jeunesse et les hommes faits, en nombre considérable, attestent à l'évidence une vitalité que pourraient envier nos villes métropolitaines.

La scène change. Nous voici au séminaire de Baudouinville, Congo Belge. Sur le plateau, qui domine le lac Tanganyika, un vaste quadrilatère en briques enserre une cour aux pauvres terres paisibles, que domine l'ombre claire d'une statue de la Vierge; une chapelle aux dimensions d'église ouvre ses portes à deux longues files de séminaristes noirs. « Ils sont 119, précise le directeur; il nous reste exactement une cham

1. Souvenirs que nous rapportons d'un voyage de cinq mois à travers le Tchad, le Cameroun, le Congo français, le Congo belge, l'Afrique du Sud, le Ruanda-Urundi, voyage au cours duquel nous avons porté une attention particulière aux problèmes posés par l'urbanisation.

bre disponible; or nous attendons certainement une vingtaine de rentrées l'année prochaine. Où allons-nous les mettre? On ne peut plus hésiter : il faut dédoubler le séminaire... »

A ces paroles, on se prend à songer à tels séminaires d'Europe, dont le problème, hélas, n'est certes pas le manque de place, mais la disette de séminaristes.

La scène change encore. Un évêque flamand, bâti en force et dont le tempérament semble répondre à la stature, m'entraîne d'un pas rapide à travers les diverses fondations de son poste central, Mikalaye. « Ici, dit-il, voici les écoles primaires; ici, ce sont les normales; et ici les ateliers; voici l'école d'infirmières et l'hôpital... — Mais, Monseigneur, combien de personnes vivent donc en cet endroit? — Cela doit faire, en mettant toutes choses ensemble, quelque 2.000 bouches à nourrir chaque jour... Venez donc voir nos bâtisses », ajoute l'évêque. Nous y allons : Au Congo et dans l'Afrique manifestement « le bâtiment va ». Voilà qui est réconfortant.

Passons ailleurs. L'autobus nous amène pour la Noël à Makebuko, dans l'Urundi. Le poste compte environ 50.000 chrétiens, 10.000 catéchumènes et quelque 20.000 païens. Avant toutes les grandes fêtes, les cinq prêtres indigènes chargés de cette multitude se voient pendant dix jours au moins rivés au confessionnal. Le jour de la fête, nous avons pu le constater, les communions au poste central se montent à environ 20.000; chacun de nous, en ce matin triomphal, a dû donner quatre mille fois le Corps du Christ à des chrétiens avides de le rencontrer. Sur la place, après la messe, une foule multicolore se presse, symphonie de blanc et de rouge, de jaune et de vert. Les fidèles viennent, mains jointes, saluer leurs prêtres avec une dignité et un respect étonnants. Impression de chrétienté profondément croyante, dont les membres sont unis entre eux et à leur clergé par les liens les plus vivants.

Cette fois, cela se passe en Afrique du Sud. Les lois d'apartheid ont beau sévir; dans cette petite église de banlieue, on reconnaît parmi l'assistance des blancs et des noirs, des indiens et des mulâtres; certains visages portent même la preuve d'une ascendance chinoise. En un pays que déchirent la peur et la haine, la petite église dominicale au parquet bien propre, à l'atmosphère paisible, chante tranquillement sa foi

« au seul Dieu, au seul Seigneur, au seul Très-Haut », dont tous les hommes sont fils; et cet amour descendu d'en haut les rend frères dans la paix.

Les grands tam-tam et les tambours sonores proclament ailleurs que c'est fête au poste; on vient d'apprendre la nomination d'un nouvel évêque autochtone. Vraiment, dans le sol de l'Afrique, l'Eglise est en train de s'enraciner... N'a-t-on pas vu, voici peu de temps, par un étonnant retour des choses, un prêtre blanc se courber sous les mains d'un évêque noir, qui lui transmettait pour toujours les pouvoirs épiscopaux?...

On pourrait feuilleter sans fin l'album aux images délicates ou grandioses, où se reflètent les splendeurs de la grâce, au travail dans le Centre africain.

Mais les chiffres ont aussi, comme le disait le Pape Pie XI, leur poésie et leur éloquence, austères certes mais vraies. Ils peuvent montrer que les images ne mentent pas.

Le Cameroun, par exemple, confirme par les statistiques l'impression de vitalité qu'il a produite sur le voyageur. Si les catholiques en 1900 n'y étaient que 2.420, dès 1927 on en comptait 145.000; et ce nombre montait à 599.000 en 1955. Les prêtres qui, au début du siècle, se fussent comptés sur les doigts des deux mains (ils étaient 9, très exactement), devenaient 39 en 1927, 390 en 1955; et, de ce dernier total, 91 étaient enfants du pays même. Il n'en fallait pas moins pour occuper les stations qui, limitées à 5 au début, atteignaient déjà 17 en 1927 et devenaient 142 en 1954. Véritable explosion chrétienne.

Sans atteindre aux mêmes chiffres, l'Afrique Equatoriale française possède en 1955 : 183.000 catholiques, 338 prêtres dont 38 autochtones, 58 stations.

La progression en Afrique belge est au moins aussi remarquable, malgré le caractère plutôt dispersé d'une population qui ne dépasse guère 5 ou 6 habitants au km². En 1903, la chrétienté congolaise ne compte que 18.973 fidèles, mais, en 1930, le chiffre est 30 fois plus fort : environ 650.000 catholiques, et en 1954, il s'élève à 3.693.000. Les prêtres, de 119 en 1903, sont devenus 639 en 1930; on en compte 2.657 en 1954, dont 451 sont africains. Les postes missionnaires principaux, qui devaient atteindre la quarantaine au début du siècle, sont maintenant environ 600.

Mais la plus rapide efflorescence se place au Ruanda et dans l'Urundi. De 42.000 et 36.000 catholiques en 1930, ces pays bondissent à 464.000 et 908.000 respectivement en 1955. En un quart de siècle, un tiers de la population a été baptisé, et 500.000 personnes se pressent aux portes de l'Eglise... Pour organiser cette ruée, les 53 et 44 prêtres de 1930 sont heureusement devenus en 1955, 221 et 222, dont 103 et 44 autochtones. L'on peut vraiment dire ici, selon une expression fameuse, que l'Esprit-Saint souffle en tornade...

*
* *

Le voyageur qui assiste à des scènes inoubliables et qui, une fois rentré chez lui, est confronté aux statistiques, voit se confirmer ses impressions admiratives. Il se demande quelles circonstances concrètes ont pu aider les missionnaires à engranger pareilles moissons.

L'évangélisation qui fit cette Afrique chrétienne, au déclin du XIXe siècle et dans la première moitié du XXe, apparaît comme synchrone avec la colonisation et le rayonnement technique de l'Europe. Les deux progressent ensemble : le cas est particulièrement clair pour le Congo Belge; dès les débuts, le roi Léopold eut le souci de voir là-bas, en même temps que des explorateurs et des soldats, des marchands et des colons, les missionnaires catholiques. Les deux entreprises n'étaient pas seulement juxtaposées, mais la colonisation regardait avec sympathie les efforts humanitaires de la mission et les appuyait à l'occasion. Des missionnaires catholiques, Albert Ier devait dire un jour, dans une formule d'intention louangeuse : les vrais colonisateurs, les voilà.

La France proclamait que les Missions étaient l'aspect le meilleur de son rayonnement, et que l'anticléricalisme ne constituait pas un article d'exportation. Le Portugal vivait encore dans la perspective du Padroado et des « Majestés très Apostoliques ». L'Angleterre distribuait ses subsides scolaires aux missions chrétiennes de toutes teintes.

Ce synchronisme, cette sympathie firent profiter les efforts

apostoliques du puissant dynamisme de la colonisation. Les missions, quoique situées sur un plan supérieur et essentiellement différentes des cités terrestres, allaient pourtant constituer aux yeux des Africains, et constituent encore parfois de nos jours, une des formes de l'irrésistible avance blanche.

Nous savons mieux que jadis combien pareil rapprochement peut engendrer de situations confuses et prêter le flanc, même sans le vouloir, à pas mal de suspicions. Mais, à l'époque, le Blanc comme le Noir subissaient le prestige de l'Europe et de ses entreprises, qu'elles fussent laïques ou religieuses. Pour cent motifs plus ou moins purs, plus ou moins conscients, nous avons connu une période où le plus grand souci de l'Afrique était de devenir comme l'Europe, de partager les richesses et les avantages de notre culture technique, de notre civilisation. La foi chrétienne, plus que toute autre chose, apparaissait comme le sommet et le résumé de tout ce que l'Europe pouvait apporter d'humanité vraie; c'est par elle que, le plus efficacement, on pénétrait dans la société et dans l'âme blanches, en un échange égalitaire et fraternel. Elle était l'antipode de la « sauvagerie ». C'est ce qu'un ancien colonial exprimait familièrement, lorsqu'il disait : « porter des pantalons, savoir écrire, être chrétien, tout cela forme un ensemble ». A cette époque, maintenant révolue, l'Eglise débutait donc, parce que blanche, avec un atout puissant.

D'autres circonstances psychologiques la favorisaient, et notamment la place importante jouée par la religion dans la vie de l'Africain.

D'une manière déficiente, et très souvent dans une étouffante atmosphère de crainte, celui-ci avait le souci de l'invisible, la croyance à un spirituel au moins grossier, le pressentiment de forces cachées, l'idée d'un Dieu même lointain; son impuissance et sa misère lui faisaient prendre conscience de sa faiblesse, l'inclinaient à accepter sa dépendance essentielle vis-à-vis de l'Au-delà, l'amenaient à confier à des hommes choisis la défense de ses intérêts contre le mal ambiant.

La mission vint, qui lui apprit que les réalités religieuses dépassaient infiniment ce qu'il avait pressenti; et tandis que les expéditions militaires supprimaient l'esclavage terrestre, elles travaillèrent à faire disparaître, dans le domaine reli-

gieux, l'esprit d'esclavage et de terreur; elles prêchèrent un Dieu plus puissant que tous les dieux, mais aussi un Père infiniment bon, prolongeant — dans une radieuse révélation — les lueurs fugitives de la perspective théiste traditionnelle, en puissance d'Evangile...

La société noire, à laquelle, dans le cadre de la progression européenne, les missionnaires présentaient ainsi le Message de libération, offrait d'ailleurs à leur action des structures définies et restreintes assez aisément saisissables.

Il n'était pas toujours facile de rejoindre le Noir au fond de sa « brousse » et les étapes qu'en l'an de grâce 1956, le voyageur doit parfois encore accomplir à travers forêts, collines et rivières, en demeurent la preuve. Mais quand enfin on arrivait au but, les groupes à travailler se présentaient souvent en unités petites, homogènes et relativement closes : le village, la colline.

Le recensement n'en était pas tellement difficile, puisque les habitants passaient pratiquement leur vie entière dans la même société, sinon au même endroit, et persévéraient dans les mêmes activités de chasse et de culture, d'artisanat et de délassement. Certaines régions, éloignées du rail, de la grand-route ou du fleuve navigable, offrent encore aujourd'hui le spectacle de cette stabilité, voire de cette stagnation villageoise. Il en résultait une géographie du peuplement plutôt permanente et aussi, pour le missionnaire, une clarification de ses plans d'évangélisation : c'est le village ou la colline qui formait naturellement l'unité de visite lors de la tournée régulière, tout comme aussi il constituait l'unité de catéchisation sous l'action d'un des premiers convertis, devenu maître à son tour : les limites de son domaine ne faisaient aucun doute.

Cette répartition en unités géographiques naturelles se complétait par l'existence d'unités sociologiques vivantes, d'ailleurs souvent superposées aux premières, les grandes familles, les clans présidés par leurs chefs.

Toute cette organisation, territoriale et humaine, traditionnelle et très stable, a offert aux temps passés les bases normales d'une superstructure chrétienne, charpentée tout naturellement de façon analogue : Le grand poste, comme le village important, englobait une région; la chapelle commandait

un village, et l'on pouvait, en convertissant les chefs, amo des fondations et des mouvements de masse. Ainsi la méth des missionnaires d'Afrique a-t-elle pu ressembler par sieurs côtés à celle des apôtres de l'Europe au Haut Mc Age : au-delà des multiples différences, les structures, v geoise et familiale, se révélaient assez semblables; l'apost a trouvé, ou créé, mais en tout cas fixé et développé complexes ruraux, devant lesquels l'image classique « abbayes » revient spontanément à nos mémoires. C'est E au Cameroun, Roma au Basutoland, Kisantu au Bas-Co Mikalai au Kasai, pour ne citer que des souvenirs person quelques noms caractéristiques parmi des dizaines d'au

Ainsi insérées harmonieusement dans les structures tiales et raciales, les missions maintenant adultes ont dis dans leurs débuts d'un autre atout, la simplicité et la fi des occupations traditionnelles : simples travaux de chas de cueillette, de culture et d'artisanat; activités constante épisodiques, mais traditionnelles et peu nombre L'homme et la femme conservaient, au rythme des jou des saisons, de nombreux et vastes loisirs. Ce rythme discontinu et d'ailleurs très coutumier de la vie laissait âmes des temps libres pour l'écoute du Message...

Nous savons combien par ailleurs se rencontraient d'ob cles : handicaps moraux, lourde ignorance, opposition sorciers. Nous ne les nions pas; nous avons seulement v souligner quels appuis réels la mission trouva, durant premières décades, dans les structures traditionnelles.

C'est en songeant à ces époques, peut-être matérielle plus dures, mais humainement et psychologiquement simples, que de vieux missionnaires chevronnés nous on plus d'une fois, avec un soupir : « Ce n'est plus comme temps ancien... on n'est plus comme jadis... Jadis tout étai ordre... » On comprend ce qu'ils voulaient dire : C'étai période où l'Eglise, entrant comme une Mère chez ses veaux enfants, rêvait d'être tout pour eux; et peut-être a était-il inévitable, voire nécessaire, de veiller sur les c tiens du berceau jusqu'à la tombe, depuis le sillon du ch jusqu'au banc de la communion, en passant par le dispens l'école à tout degré, le foyer social.

C'est fort longtemps en des milieux ruraux, dans des unités restreintes et traditionnelles, sous la responsabilité presque unique de blancs extérieurs à la race, de religieux étrangers au monde, que l'Eglise d'Afrique a déployé ses structures polyvalentes, presque omniprésentes... Et l'on pourrait peut-être s'engourdir dans la chaude atmosphère de cette réussite, si des mouvements historiques puissants ne commençaient à en secouer les structures.

*
* *

Le voyageur centrafricain, s'il ouvre quelque peu les yeux ne peut manquer d'être frappé de deux phénomènes récents, mais très puissants et de plus en plus vastes : l'urbanisation et l'industrialisation, à la manière de notre Europe d'il y a cent ans, mais sur un rythme infiniment plus rapide.

« Moi, mon Père, nous déclare tel fonctionnaire de Fort-Lamy, j'étais ici en 1940, ce n'est pas encore si vieux... Eh bien, à ce moment-là, on comptait une centaine de blancs. Maintenant, nous sommes 1800. Quant aux Africains, c'est tout pareil : on voit chaque jour pousser des maisons; c'est forcé, puisqu'il faut loger 40.000 à 50.000 noirs. On ne sait pas au juste combien ils sont, avec ces marchands qui vont et viennent, ces ouvriers saisonniers... Et les clandestins... »

Un missionnaire de Yaoundé fait chorus, et son avis rejoint les données d'une thèse récente sur la capitale camerounaise : les autochtones, qui en 1926 n'étaient que 5.500 et que 15.000 en 1951, ont afflué ces dernières années; ils dépassent les 30.000.

Douala, aux heures de sortie des usines et des bureaux, donne, à juste titre, une impression plus forte encore. Ce port plein d'avenir qui comptait déjà, en 1945, 30.000 Africains, bondit en 1951 à près de 50.000; il dépasse en 1955 les 90.000.

Brazzaville, capitale un peu assoupie, garde cependant la population des années de guerre; elle l'accroît même régulièrement, et ses 85.000 habitants l'égalent presque à Douala.

Certaines villes du Congo Belge offrent au visiteur un spec-

tacle analogue, avec — dans un pays plus riche — un effo de construction plus poussé.

A Bukavu, dans le cadre enchanteur des rives tourmenté du lac Kivu, les maisons de briques, les huttes africaines esc ladent les escarpements, et la ville a même entamé, à si ou sept km., un quartier de dégorgement. C'est qu'elle a, e quinze ans, multiplié sa population par 15 : de 1850 en 1939 26.025 en 1955.

Mais qu'est-ce que 26.000 personnes, en face des group humains qui s'accrochent aux villes portuaires? Stanleyvill tête du grand bief navigable du fleuve Congo, loge sur les deu rives assez plates 15.000 habitants en 1940, 34.000 en 195 54.000 en 1955. Matadi, étroite porte océane du massif empi congolais, n'avait encore que 17.000 âmes en 1946; mais l voici à 37.000 en 1950, à 66.000 en 1954. Elle a quadruplé e huit ans; et, dans l'enchevêtrement de ses montagnes, c'est peine si elle trouve encore des terrains à bâtir.

Les concentrations industrielles sont tout aussi importante Le Centre extra-coutumier de Kolwezi, domaine élu de l puissante Union Minière du Haut Katanga, dépasse déjà l 40.000. Jadotville, autre fief de la même société, atteint pre que les 60.000. Elisabethville, ville de l'or à certaines époque capitale du cuivre depuis toujours, de l'uranium depuis pe développe, à côté d'une ville blanche perdue dans la verdur toute une série de quartiers africains, qui font un total d 120.000 personnes.

En arrivant à Durban, à Johannesburg, on se rend compt qu'il existe des concentrations bien plus considérables encor

Le grand port de l'Afrique sud-orientale groupe en 1955 172.000 européens, 23.000 métis, 205.000 asiatiques, 191.00 noirs; un total de 591.000 personnes...

Johannesburg vient de passer le cap du million, avec un prédominance de plus en plus nette du groupe non-europée D'un séjour dans la métropole minière et commerciale d l'Union sud-africaine, le voyageur emporte une visio complexe, faite de contrastes entre les villas de la ville blan che, les petites maisons des « locations », les casernes de « compounds » miniers et les taudis d'un peu partout; un vision où se mêlent les immenses blocs des buildings citadin

et les châssis métalliques des cages de mine, les montagnes de débris blanchâtres et les parcs peignés, l'université et le taudis. Le tout dominé par cette lancinante devise qui partout proclame en deux langues le douloureux déchirement racial : Slegs vir blankes, Europeans only. Si l'on assiste à une sortie d'usine, ou de match de football, si l'on visite les secteurs noirs surpeuplés, si l'on y passe (nous l'avons pu faire) des jours et des nuits, on ne peut manquer d'être impressionné par l'immensité de ces multitudes, sorties de leurs traditionnelles campagnes ou de leurs réserves légales, entassées en masses presque anonymes et qui, le samedi soir et le dimanche, s'agglomèrent autour des lieux de plaisir...

Or, si Johannesburg, en ce dernier quart de siècle, a quadruplé sa population, Léopoldville dans le même temps a plus que septuplé la sienne : 1920 : 18.518; 1940 : 46.884. Après la guerre, 1945 : 96.116; 1951 : 221.757; 1954 : 301.748.

Chaque année, la ville s'accroit, par naissances, d'environ 10.000 personnes, par immigration d'un nombre plus grand encore; et l'on prévoit, vers 1960 la nécessité de loger un demi-million d'Africains. Bien d'autres villes, que nous n'avons pas vues, offriraient les mêmes spectacles.

Le Congo Belge compte déjà 23 % de noirs sortis du milieu coutumier; certains en une génération sont passés, selon le titre frappant d'un livre récent : du fétiche à l'uranium.

Ce phénomène est fort grave du point de vue religieux; et tout regard clairvoyant jeté sur la chrétienté d'Afrique centrale peut percevoir quelles secousses l'agitent.

La structure traditionnelle, rurale-villageoise-agricole-artisanale, sur laquelle les efforts missionnaires se sont articulés jusqu'ici, est minée; çà et là, on en prévoit déjà l'écroulement, particulièrement dans un vaste rayon au voisinage des villes nouvelles.

Le mouvement n'a affecté tout d'abord que des individus, et pour des absences temporaires; même ainsi, éloignant de la campagne ses éléments les plus jeunes, les plus actifs, les plus entreprenants, il perturbait gravement le rythme économique, social, voire administratif de l'institution coutumière. Il désorganisait pareillement la vie de certaines chrétientés, soustrayant les chrétiens à leur milieu naturel, précisément aux

périodes plus difficiles de la jeunesse et du premier âge adulte pour les jeter, sans contrôle, dans les camps et les usines. Or les situations actuelles sont plus radicales encore : en certaines régions, que vident méthodiquement les efforts des recruteurs, conjugués avec l'attrait de la vie en ville, ce sont des familles entières qui abandonnent leur centre coutumier, et l'abandonnent à tout jamais pour se fixer d'une manière stable dans les agglomérations indigènes urbaines.

C'est ainsi qu'on peut voir déjà çà et là, des villages vidés de leur substance vive, où les enfants et les vieillards forment une proportion très anormale de la population. C'est ainsi que de grands postes, au témoignage même de tels missionnaires, sont en train de péricliter lentement. On essayera parfois de masquer le fait, en fixant dans ces endroits, un collège ou un séminaire; ils y maintiennent l'activité, mais une activité partiellement artificielle.

Il est manifeste que l'Afrique Centrale transforme sa structure : les centres vitaux se fixent en ville. La chose est grave; il y faut réfléchir : à quoi servirait-il de faire de conversions en brousse si elles préparent des apostasies en ville? de se retrancher dans la campagne, alors que tous les Etats modernes sont menés par leurs cités?

Au contraire des anciens groupements humains, restreints et enracinés, les populations des villes nouvelles sont immenses et fluentes. Les statistiques qui précèdent ont donné une idée de leur croissance : jusqu'à 30.000 personnes par an dans les plus grosses agglomérations; mais ces chiffres, dans leur inévitable immobilisme, n'ont pas assez fait sentir quels courants, quels mouvements de va-et-vient agitent ces masses. La vie se charge de les remuer; au hasard des conjonctures économiques plus ou moins favorables, des emplois offerts en plus ou moins grand nombre, selon que s'ouvre ou que se ferme une école ou une usine, un chantier ou un bureau, on voit accourir des foules, avides d'emploi, ou stagner des masses chômeuses, que la faim fera peut-être un jour, en désespoir de cause, refluer vers les campagnes. Cette fluidité des populations citadines atteint son paroxysme dans les « compounds » d'Afrique du Sud ou aux franges les plus

extérieures des grandes cités : c'est là que viennent s'agglomérer les célibataires encore jeunes, ou les maris arrivés en avant-coureurs, tandis que la femme et les enfants demeurent encore au village. Tel administrateur territorial, dans une région assez proche de Léopoldville, nous disait que son territoire est sans cesse envahi dans les deux sens : à la fois par les campagnards qui se rapprochent de la ville, et par les inadaptables que cette cité rejette vers l'extérieur.

Le brassage est encore accentué par les campagnes de recrutement de main-d'œuvre que poursuivent à l'occasion l'administration, les forces armées, les entreprises privées.

Il en résulte une mosaïque raciale, dont Douala fournit un exemple type avec ses 25.000 doualas autochtones, ses bassas, ses ewondo, ses bamiléké, arrivés de tous les points de l'horizon sud-camerounais.

Il s'ensuit aussi un continuel mouvement, qui modifie sans cesse le visage des quartiers comme des paroisses; tel vicaire d'une grosse église citadine poursuit le recensement de ses 25.000 chrétiens : c'est un travail de Sisyphe; lorsqu'après deux ans d'efforts, car il ne lui en faudra pas moins, il en aura terminé, toute une partie de ses renseignements seront déjà périmés; il lui faudra recommencer... Quiconque a pu, d'ailleurs assister à des opérations de ce genre sait combien l'extension des familles, la variété des habitants d'une parcelle, les fréquents changements des noms propres, l'absence de renseignements exacts sur l'âge — sans parler des camouflages intentionnels — peuvent rendre malaisé et parfois stérile l'effort de recensement... Les sociétés humaines de la brousse étaient infiniment plus fixes et plus claires que les groupements urbains, parfois familiaux, parfois économiques, parfois purement fortuits. Sur telle parcelle, ne trouve-t-on pas le cas échéant une famille au sens large, une seconde famille et deux ou trois célibataires aux connexions fort obscures — ou trop claires?

Ces masses urbaines s'entassent souvent dans des habitats misérables. Car si, partout, à des degrés divers, l'administration a essayé de construire des logements, nulle part elle n'est arrivée à en produire assez pour accommoder tous les Africains déferlant en ville. L'évêque anglican de Johannesburg,

dans un opuscule qui fit crier, affirme à juste titre qu'il manque 50.000 maisons dans la métropole sud-africaine. Il en manque bien 20.000 à Léopoldville, et chaque ville — à son échelle de grandeur — connaît les mêmes situations : le quartier Bassa de Douala, la « Briqueterie » de Yaoundé, les franges de Potopoto à Brazzaville en offrent aussi des exemples.

Arrachées à leur village, trouvant trop rarement en ville un accrochage satisfaisant, les populations africaines n'ont pas plus de stabilité sociologique que de stabilité géographique. Les centres où elles s'établissent portent de façon très juste au Congo Belge, le nom d'extra-coutumiers. Le terme a un sens légal et positif; il signifie l'effort fait par l'administration pour reconnaître et règlementer une situation différente de celle des villages. Mais le même terme peut, dans la vie courante, connoter une désagrégation que n'a encore conjurée aucune nouvelle structure.

Il est extra-coutumier, l'ouvrier, qui a passé presque sans transition de sa lente vie villageoise au rythme trépidant d'une filature, aux labeurs écrasants d'une mine, à la discipline minutée de la journée de 8, 10 ou 12 heures, que découpent les appels de la sirène.

Elle est extra-coutumière, la femme qui, jadis, cultivait ses champs, allait chercher au loin son bois et son eau, mais qui maintenant, enserrée dans son étroite parcelle, achète ce bois, pompe cette eau sur place; pendant ses longs loisirs vides, elle se livre à la flânerie, quand ce n'est pas aux trafics clandestins, comme les distillatrices de skokiaan en Afrique du Sud, ou aux amitiés immorales. Même au Congo Belge, où sans conteste, le service social féminin est l'un des mieux organisés, y a-t-il une femme sur cinq pour montrer son désir de progrès et de réadaptation en fréquentant les foyers sociaux? On n'oserait l'affirmer.

Ils sont extra-coutumiers, ces enfants, que leurs parents ont envoyés en ville, aux soins d'un oncle ou d'une tante ou d'un « frère », pour y poursuivre des études ou y apprendre un métier, mais qui souvent, et surtout entre douze et seize ans, ne reçoivent que les leçons de la rue, où ils vaguent sans contrôle, attendant l'âge du travail.

Ils sont extra-coutumiers, et combien, ces Africains évolués

ou évoluants, flottant entre deux mondes, le traditionnel et le nouveau. On les rencontre — employés, commerçants, ouvriers qualifiés. Tous ne sont pas les aventuriers ou les parvenus qu'on a parfois imaginés, pour pouvoir en bloc les condamner et les écraser. Il est, parmi eux, des artisans honnêtes et habiles, des commerçants débrouillards; Léopoldville doit en connaître environ 400 dont le revenu oscille entre 300.000 et 1.000.000 de francs belges...; il est des employés consciencieux et capables. Une élite monte, un peu partout, formée par les écoles secondaires, les œuvres culturelles, les ateliers d'apprentissage; une élite qui bientôt, sera l'élite.

Mais cette élite, répétons-le, est affrontée à de terribles situations, infiniment plus complexes que jadis.

La concentration urbaine fait se mêler les races, s'entrechoquer les langues, se heurter les habitudes et les sentiments. Personne, à peu près, n'a encore trouvé sa place définitive et stable dans cet ensemble de tourbillons.

L'habitation qui, si efficacement, contribue à fixer et à calmer le nouveau venu dans une ville, constitue un problème non encore résolu, et beaucoup de citadins demeurent plus campés que logés. Les situations économiques et industrielles modernes n'ont pas encore eu le temps de s'établir fermement, et leurs soubresauts provoquent, le cas échéant, des gonflements rapides, ou des reculs spectaculaires de la masse salariée : Brazzaville connaît pour le moment une de ces stagnations, et lors de la grande crise des années 30, toutes les cités se sont trouvées tout à coup en perte de vitesse et en décroissance démographique. De pareils phénomènes restent toujours possibles, à plus ou moins grande échelle.

Les courants de l'opinion sont tumultueux et troubles en plus d'un endroit, comme l'ont prouvé telles élections; une masse de plus en plus grande de personnes savent lire les journaux, ont l'occasion d'écouter toutes les émissions radiophoniques; sans exercer la critique nécessaire, des millions d'esprits avides sont soumis au gavage des idées les plus hétéroclites, voire des théories les plus subversives.

Bref, c'est la confusion : raciale, géographique, économique, sociale, politique. On se trouve dans le courant d'un devenir aux flots rapides et non encore canalisés.

C'est ici que la société noire actuelle diffère de celle du passé, que la chrétienté noire actuelle doit se différencier aussi de celle du passé.

Notre Eglise d'Afrique, et c'était sans doute inévitable, a reposé longuement sur les épaules des religieux blancs, selon des structures rurales. Il est temps, il est grand temps, puisque les structures s'urbanisent et donnent naissance à une élite autochtone laïque, que celle-ci soit de plus en plus prise en charge dans les villes...

Les paroisses citadines connaissent certes des problèmes géographiques et financiers : tandis que les quartiers africains s'amplifient à une allure extrêmement rapide, comment donc arriverons-nous à leur donner les églises, les écoles, les locaux d'œuvres qui s'imposent? Ces questions sont pressantes, et leur poids est lourd... Mais, à notre sens, elles ne touchent pas au plus profond du problème, qui se formule comme suit : aux concentrations citadines, désormais si énormes en quantité et si variées en fonctions, comment assurer une *évangélisation adaptée, des apôtres suffisants?*

Si, dans la campagne et dans le passé, les chrétiens, spontanément, s'imposaient (comme on le voit encore dans les régions mieux conservées) des journées entières de marche pour rejoindre le poste, rencontrer le missionnaire, assister à la messe, il est prouvé que les fidèles urbanisés n'ont plus les loisirs ni peut-être le courage des longs déplacements : des sondages faits en plusieurs villes semblent montrer que la zone d'attraction d'une église ne dépasse plus guère le rayon du kilomètre; toute ville qui ne serait pas couverte selon cette règle doit donc être considérée comme partiellement abandonnée.

Si, dans les populations rurales peu différenciées, un poste missionnaire pouvait assurer l'essentiel de la vie chrétienne à 30 ou 40.000 chrétiens, il est certain que, dorénavant, une paroisse citadine qui dépasserait les 20.000 ne peut être « saisie », « prise en main » dans ses aspects diversifiés, par une

quipe sacerdotale de 3 ou 4 prêtres; à ce taux, et des chiffres e prouveraient aisément, la situation de beaucoup de cités africaines défie l'emprise missionnaire. Si jadis le missionnaire ne pouvait paraître au village sans voir accourir vers lui les foules, dans les villes d'aujourd'hui il en va bien autrement : toute une partie du troupeau, ne venant plus spontanément au presbytère, devra être rejointe par le prêtre dans son habitat et dans ses activités quotidiennes.

Toute une technique de l'« approche » sera désormais requise; et les conditions de la ville africaine commencent à ressembler assez aux conditions de la ville occidentale pour que beaucoup de nos méthodes d'Europe deviennent de mise là-bas aussi : coopératives et syndicats, groupes sportifs et dramatiques, cercles d'études et bibliothèques; à un niveau plus directement apostolique : J. O. C. et scoutisme; légion de Marie et action catholique.

Mais cette multiplication des activités apostoliques déborde très évidemment les forces du personnel ecclésiastique actuel : missionnaires étrangers et clergé africain.

Dès lors, la solution s'impose malgré certaines « prudences » parfois un peu « conservatrices » : il faut promouvoir énergiquement le clergé et le laïcat indigènes.

Les *prêtres africains*, grâce à Dieu, se sont multipliés fortement ces derniers temps; mais ils sont bien loin encore d'être en nombre suffisant pour prendre en charge tout leur peuple. Au moins faut-il, à leur immense zèle dont le visiteur peut rendre témoignage, fournir les champs de travail et imposer les responsabilités dont ils sont capables. L'a-t-on osé suffisamment? En parlant à tels membres du clergé africain, en visitant longuement des paroisses tenues par des prêtres noirs, parfois en des conditions difficiles, on se dit qu'il est à la fois possible et urgent de leur confier de plus en plus de postes, dans toute la mesure de leur capacité. Tels curés noirs de grandes villes, menant une équipe de vicaires interraciale, font la démonstration de cette thèse... La nomination de deux Camerounais comme évêques auxiliaires avec droit de succession, la consécration au Ruanda d'un évêque blanc par les mains de l'évêque noir constituent, sur la route à suivre, des jalons impérativement clairs.

Mais les prêtres et religieux ne suffiront pas à encadrer l'Afrique en transition, l'Afrique en urbanisation, à la saisir jusqu'en ses fonctions non-directement religieuses. Le laïcat s'impose d'urgence, non seulement pour résoudre une question d'effectifs, mais en vertu d'une exigence théologique : tout chrétien religicusement adulte n'a-t-il pas le devoir de l'apostolat selon ses moyens?

Il faut comprendre en cette exigence les blancs d'Afrique noire. Et peut-être est-ce ce qui frappe le plus le voyageur : combien peu, parmi eux, arrivent à franchir ce fossé, réel sinon légal : la différence raciale, renforcée souvent par la séparation géographique des quartiers blancs et noirs, même en dehors de l'Afrique du Sud. A cet égard, les meilleures situations se situent en Afrique française; les pires sont en Afrique du Sud, où seuls les catholiques, par leurs *interracial councils,* osent mener une action coordonnée et constante de rapprochement.

Il faut souhaiter qu'au plus tôt la cessation des ségrégations géographiques permettent de plus en plus l'interracialisme des paroisses, puis celui des œuvres, lequel trop souvent jusqu'ici n'est que sporadique et symbolique.

Mais ce sont évidemment les *laïcs africains* qu'il est grand temps de mettre en avant. A cet égard, encore une fois, l'Afrique française, en dehors du secteur politique qu'on n'a pas à considérer ici, offre des exemples de belles réussites, plus nombreuses qu'ailleurs à notre avis. Il nous souvient de cette doctoresse en médecine, de ces responsables syndicalistes, de ces inspecteurs du travail, de ces professeurs d'enseignement moyen, que nous avons recontrés entre Fort-Lamy et Brazzaville, et dont l'équivalent ne paraît pas exister encore au même niveau en d'autres lieux.

C'est pourtant là que se trouve la voie du salut, et cette voie s'impose d'urgence. Serons-nous plus timides que les apôtres d'autres doctrines? Par crainte de certains mécomptes dans les débuts (nos efforts catholiques d'Europe furent-ils, sont-ils infaillibles?), allons-nous laisser en veilleuse des bonnes volontés et des talents que l'inaction tend à aigrir.

Nos vétérans missionnaires, si méritants, se plaignent parfois que leurs chrétiens n'ont plus la vieille docilité. C'est que,

Pères de l'Afrique, vos enfants ont grandi; ils ont atteint l'adolescence et déjà ils la veulent dépasser; faudrait-il donc s'étonner si, pour leurs forces et leurs consciences neuves, ils désirent des travaux d'homme et des responsabilités de chefs?

Tous n'en sont pas capables, certes; mais c'est l'action qui révèle les vertus; leur a-t-on assez donné leur chance? Leur chance de journaliste ou de chef scout, de dirigeant syndical ou de président de cercle; plus simplement leur chance d'ouvrier qualifié, de père de famille autonome, de paroissien responsable.

C'est la tâche à faire qui juge un homme, beaucoup plus que notre appréciation préalable. Devant les innombrables tâches de l'Afrique nouvelle, urbaine et industrielle, il faut que nos laïcs s'éveillent à l'angoisse de l'apostolat.

Je me souviens de cet instituteur qui parlait de son travail et de ses élèves avec un enthousiasme, une délicatesse de diagnostic, une hauteur d'idéal, une inquiétude aussi, que l'on pourrait souhaiter à tels enseignants d'Europe. Je revois cette monitrice noire dont la directrice du foyer social disait : elle a bien plus d'influence sur les femmes que n'importe laquelle d'entre nous... Et c'est probablement avec tel et tel « évolué » que nous avons approché le plus réellement, en de longues conversations d'homme à homme, les situations humaines de l'Afrique d'aujourd'hui... En ceux-là et en beaucoup d'autres, nous sentions que s'étaient mûries la responsabilité et l'initiative des « chargés d'âmes ».

Peut-être le plus grand besoin de l'Eglise d'Afrique est-il bien celui-là, pour les fidèles et même pour certains pasteurs : devant l'Afrique qui change, se rendre compte que chacun a le droit de consacrer à l'apostolat toutes les ressources qu'il porte en lui. C'est aujourd'hui qu'il faut promouvoir *l'africain* et *le laïc* au service de l'Eglise. Dans dix ans, ce serait trop tard. D'autres seraient passés avant nous...

Joseph MASSON,
professeur au scolasticat d'Eegenhoven-Louvain.

TOURISME SOCIAL

A cette époque de l'année, le tourisme est d'actualité. De la fin juin à la mi-septembre d'immenses chassés-croisés vont emporter hommes, femmes, enfants, par millions, loin de leur domicile. L'ampleur, sans cesse accrue, de ces migrations, qui modifient profondément chaque été, en tous pays, les rythmes de la vie et de l'économie, est un des phénomènes les plus significatifs de notre temps. A. Siegfried l'a justement baptisé « âge du tourisme ».

Pour en saisir la nouveauté il suffit de remonter au début du siècle. Pour lors, le tourisme n'intéressait encore qu'une classe de gens riches et de loisir, qui promenaient leur snobisme, leur ennui ou leur curiosité, par les plages, les monts ou les pays étrangers. Le *touriste*, — de l'anglais « tour », emprunté à notre vieux mot « tour », qui signifie voyage circulaire, promenade — était « celui qui voyageait pour son agrément ». Il était souvent « l'étranger » dans un monde où les habitudes étaient casanières.

Pourquoi, depuis un tiers de siècle, en Occident, les masses jusque-là sédentaires, se sont-elles mises en mouvement? Comment, auprès du nomadisme particulier aux classes riches, ces énormes migrations, dont la régularité et la puissance font irrésistiblement penser aux grandes marées, sont-elles nées?

Economistes, géographes, sociologues commencent seulement à se pencher sur ce « phénomène unique et sans modèle dans l'histoire », pour l'analyser et en discerner les clauses [1].

1. A. Chatellain, *L'industrie touristique. Essai de géographie générale* dans *Etudes rhodaniennes*, t. XXIV, 1949, pp. 87-96. — René Duchet, *Le Tourisme à travers les âges, sa place dans la vie moderne*. Paris, 1949, pp. 186 sq. — Max Sorre, *Les fondements de la géographie humaine*, t. III : *L'habitat*, Paris 1952, p. 394 sq., p. 421. — Du même, *Les Migrations des peuples. Essai sur la mobilité géographique*, Paris, 1955, p. 177 sq. — J. Morini-Comby, *Les Mouvements internationaux des hommes* dans *Traité d'économie politique*, t. II, Paris, Dalloz, 1953, p. 631 sq. — *Villes et campagnes*, 2e sem. sociologique, Paris, 1953. — A. Siegfried, *Aspects du XXe siècle*, Paris, 1955.

En attendant que des études méthodiques l'aient scruté à fond, leurs premières reconnaissances ont dégagé quelques traits essentiels.

Le développement du tourisme de masse est lié à trois faits : la croissance de la civilisation industrielle et celle de l'urbanisation, qui en est le corollaire, le progrès des moyens de transport, l'élévation du niveau de vie des classes populaires.

L'exode saisonnier des citadins paraît la contrepartie du mouvement qui porte les hommes à s'entasser dans les villes, une réaction contre la mécanisation croissante des activités et les contraintes de la vie collective.

Pour l'ouvrier, voué à une tâche parcellaire et qui se répète, pour l'employé au travail normalisé, pour le citadin quel que soit le métier qu'il exerce, échapper à l'usine, au bureau, au comptoir, aux conditions de vie artificielles, à la cantine, à l'autobus et au tapage de la rue, changer d'air et de milieu, sont des besoins d'autant plus impérieux que l'agglomération où il vit est plus importante. Le retour à une vie plus naturelle procure une rémission aux nerfs surmenés, apporte aux organismes fatigués le choc salutaire du plein air.

Plus que d'un besoin physiologique, l'appel de la route sourd du désir d'échapper aux servitudes et à la monotonie de la vie moderne. Le goût de la liberté et le besoin de voir du neuf l'emportent; la preuve en est fournie par ce fait, partout constaté, que le tourisme de séjour diminue au profit du tourisme itinérant. Les touristes sont de plus en plus mobiles et leurs migrations de plus en plus étendues. Toujours plus pour les touristes de tous les pays, voyager c'est aller à l'étranger. Le droit de se dépayser et de voir du nouveau est l'un de ceux que nos contemporains revendiquent avec le plus d'insistance. Moins que le repos, beaucoup cherchent dans le tourisme le mouvement et la liberté.

Les progrès des moyens de transport ont permis de satisfaire ces aspirations en rendant faciles les déplacements individuels et collectifs. Le chemin de fer a été et demeure l'instrument essentiel du tourisme des masses.

L'automobile, l'autocar et les motocycles ont procur d'autres possibilités, favorisé l'accès des régions moins acces sibles et une complète liberté d'itinéraires.

Il fallait enfin, pour que des couches sociales de plus e plus modestes puissent participer à ce mouvement l'élévatio de leur niveau de vie, des loisirs et de l'argent. La démocrati sation du tourisme est un fait spontané, qui suit la réductio de la durée de travail et les progrès du revenu réel. Elle été d'abord le fait des pays anglo-saxons, où l'industrialisatio et l'urbanisation étaient en avance d'un tiers de siècle sur l continent. De 1914 à 1934 la coutume ou des conventions col lectives y établirent progressivement la « semaine anglaise et les congés payés. En France, la loi de 1936, en instituan pour tous les salariés le droit à un congé annuel payé, pri en une seule fois, pendant une période dite « des vacances » a créé chez nous le tourisme populaire. Sa mise en applica tion, dès le mois d'août 36, déclencha un exode massif de no centres urbains vers la mer et la montagne. La S.N.C.F délivra cet été-là plus d'un million de billets populaires de congé annuel.

Ces migrations n'ont cessé de s'amplifier jusqu'à la seconde guerre mondiale. Celle-ci, en introduisant l'insécurité dan notre vie, a détruit l'ancienne notion d'épargne et donné pa là un nouvel essor au tourisme, source de dépenses. L crise des logements interfère dans le même sens. Combie de gens de petits revenus qui, au lieu d'épargner comm leurs pères pour installer peu à peu leur maison, renoncen aujourd'hui à la satisfaction de besoins essentiels et n'écono misent que pour se payer quelques jours de vacances!

Dans la démocratisation du tourisme, à côté des nécessité biologiques et du besoin de détente, entrent en ligne d'impor tants facteurs psycho-sociaux. Prendre des vacances pou beaucoup c'est avant tout participer à un genre de vi qu'ils jugent supérieur, celui des classes supérieures. Bie des options du « touriste de masse », remarquent les sociolo gues ,s'expliquent par le désir d'imiter la classe privilégiée De celui-ci relève pour une part l'extension du tourisme l'étranger dans les milieux les plus modestes et l'apparitio

des pérégrinations estivales chez les ruraux et même chez les cultivateurs. En imitant le « tourisme de luxe », beaucoup ont le sentiment d'une ascension sociale. M. Dumazedier rapporte la réaction typique d'un groupe d'ouvriers, revenus mécontents d'un fort beau voyage pour un prix très réduit : le personnel des hôtels où ils étaient reçus, avait marqué une distinction entre eux et les autres clients.

« Fils de la vitesse et de la démocratie, qui s'intègre étroitement dans l'évolution industrielle » (A. Siegfried), le tourisme en sa réalité contemporaine déborde à l'évidence les anciennes définitions. Il est un ensemble de relations et de faits, constitué par les déplacements et les séjours des personnes hors de leur domicile, non motivés par une activité lucrative. Pareille définition s'applique à toutes les formes de tourisme, aussi bien au cyclotourisme, au camping, au thermalisme, au climatisme, au pèlerinage, qu'au traditionnel voyage d'agrément.

Le caractère propre du déplacement touristique est de n'être pas inspiré par l'exercice habituel du métier ou par une activité lucrative. Le voyageur qui se déplace pour les exigences de sa profession n'est pas un touriste. Le touriste ne voyage ni pour travailler, ni pour gagner, mais pour consommer. Son acte est initialement libre et onéreux. Aussi, bien qu'il présente des aspects économiques, le tourisme ressortit-il essentiellement au loisir. Ce n'est pas pure coïncidence s'il s'est démocratisé dans le même temps que déclinait l'oisiveté, mère des vertus de l'honnête homme, et que « la jeune notion du loisir commençait son ascension dans la vie de travail [1]. » Il est une de ces activités de loisirs auxquelles « le travailleur peut s'adonner de plein gré, en dehors des nécessités et des obligations professionnelles, familiales et sociales, pour se délasser, se divertir ou se développer. Comme le loisir, jadis réservé aux privilégiés, il est devenu une possibilité, puis une revendication, enfin une « exigence incompressible » pour l'ensemble des travailleurs; il leur procure « la joie de vivre et le sens de leur dignité ». C'est

1. J. Dumazedier, *Le Loisir dans la vie quotidienne*, dans *L'Encyclopédie française*, t. XIV.

à ce « besoin social des masses urbaines » que l'on pense lorsqu'on parle de « tourisme social ».

Il n'est pays d'Occident où, plus ou moins rapidement, ne s'accomplisse cette révolution. Un récent congrès international consacré au « Tourisme social », assemblé à Berne, le montrait. Elle n'est pas achevée, mais elle se poursuit en quête de meilleurs résultats au point de vue matériel et culturel. Les pages qui suivent voudraient faire le point des réalisations actuelles et tenter d'entrevoir quelques-unes des réformes susceptibles de les améliorer. Pour donner à notre exposé la précision souhaitable force nous est de le limiter à la France. Encore la tâche s'est-elle avérée délicate, car les organismes officiels considérant le Tourisme surtout sous son aspect d'apport de « devises étrangères » ne se sont guère intéressés qu'aux étrangers en France et fort peu aux touristes français.

*
* *

A défaut de statistiques sur l'effectif des « touristes français », il ressort d'une enquête par sondage menée par l'I.N.S.E.E. en 1951, pour savoir comment les habitants des grandes villes passaient leurs vacances, qu'un adulte sur deux part en vacances [1]. La proportion des partants est plus forte à Paris (60 %) que dans les autres villes (40 %). Elle varie selon la profession du chef de famille. Elle serait de 35 % chez les manœuvres, de 47 % chez l'ouvrier, de 50 à 60 % chez le commerçant, l'employé ou le fonctionnaire moyen, elle s'élève à 64 % dans les professions libérales et à 85 % pour les cadres et les intellectuels. Elle est aussi fonction de l'âge : on part davantage en vacances avant 55 ans, les femmes plus que les hommes avant 35 ans; les hommes davantage au-delà.

Où vont-ils?

La campagne accueille le plus grand nombre, la moitié

1. *Etudes et conjonctures*, VII, 1952, p. 398 sq.

environ; la mer, un quart; la montagne, 15 %. Le choix de la région de séjour est influencé par sa proximité du domicile urbain. Il est en corrélation avec la profession du chef de ménage, les ouvriers vont davantage à la campagne (58 %) qu'à la mer (18 %) ou à la montagne (16 %). Le fonctionnaire moyen et les cadres vont plus à la mer (26 et 32 %) et à la montagne (17 et 21 %). Plus que le goût des intéressés la différence de coût est déterminante dans ces choix. Lorsqu'ils peuvent se satisfaire, fût-ce au prix de gros sacrifices, ses goûts emportent l'estivant surtout vers la Côte d'Azur (plus de 300.000), à la rigueur vers la Côte basque. Les côtes bretonnes, plus froides et plus arrosées, attirent moins (110.000). « Au-dessus des Sables d'Olonne, c'est trop au Nord! » déclarait un amateur. Pour beaucoup, en effet, les vacances, c'est le semi-nudisme au soleil. Il s'y joint l'attrait du coin chic. Les Alpes aussi attirent. Les stations thermales rendues accessibles à tous les milieux par la Sécurité Sociale drainent une importante clientèle de « curistes », qu'accompagne souvent en touriste une partie de leur famille. Plus de 160.000, rien que pour Vichy.

La durée du séjour est variable; de 15 jours pour les milieux ouvriers, à trois ou quatre semaines pour la plupart des autres. Le nouveau régime des congés payés allongés à dix-huit jours ouvrables va réduire cette différenciation.

Un nombre croissant de Français préfère au séjour les randonnées individuelles en auto ou les circuits collectifs en autocar soit à travers la France, soit de plus en plus au-delà des frontières. C'est un fait très nouveau chez nos compatriotes que cette attirance de l'étranger. On y va non pas uniquement pour changer d'air, mais pour rompre davantage avec ses habitudes et pour voir d'autres choses et d'autres gens. Les estimations tirées des documents de la Commission européenne de Tourisme chiffrent à 2.800.000 le nombre des Français s'étant rendus à l'étranger en 1954. Tous les voyageurs, sans doute, ne sont pas des touristes au sens où nous l'avons défini, mais la proportion des touristes parmi eux est importante, à preuve le volume des déplacements vers la Suisse (535.000) et plus encore vers l'Espagne (620.000) et l'Italie (700.000), pays où le change nous est favorable.

De pareils effectifs s'expliquent par ce fait que les voyag
à l'étranger ne sont plus désormais le fait seulement d
clients des grandes agences internationales, mais aussi d
ceux des associations de Tourisme populaire et culturel.

Ces migrations se concentrent surtout entre le 1er juill
et le 31 août; pour plus de la moitié des ouvriers et comme
çants, du 1er au 15 août. Des raisons techniques souvent imp
rieuses amènent la fermeture en bloc des établissemen
avec la mise en congé de tout le personnel à la fois. L'inte
dépendance des industries entre elles et la dépendance
commerce généralisent de proche en proche la suspension d
activités professionnelles à la même quinzaine. Il fa
ajouter que les désirs des salariés vont dans le même se
Libres de choisir, ils porteraient leur choix sur la pério
où la chaleur et l'ensoleillement sont au maximum et q
de surcroît est celle des vacances des autres classes. A cô
de ce maximum estival très marqué, la courbe des migr
tions annuelles présente deux maxima secondaires,
moindre importance, l'un à Pâques influencé par les vaca
ces scolaires, l'autre au cours de la saison froide, dû a
sports d'hiver, qui intéressent une clientèle de plus en pl
large dans toutes les classes sociales.

Le chemin de fer joue un rôle de premier plan dans
transport des Français qui partent en vacances. Il a tran
porté au cours de 1955, près de 2.500.000 bénéficiaires
billets populaires de congé annuel, dont 1.500.000 en juille
août. Leur affluence ont amené fin juillet, début août, d
pointes de trafic de près de 200.000 voyageurs requéra
70 trains supplémentaires par rapport au trafic normal
cette période (200). Seul le chemin de fer peut assurer d
déplacements à grande distance aussi massifs, sauf à rédui
l'entretien des rames pour assurer une rotation plus rapi
et à étaler le volume à transporter en agissant indirectemé
sur les dates de fermeture des usines, par des restrictions
circulation à certains jours. Il est le grand transporteur d
milieux modestes.

Souvent en correspondance avec le train comme distr

buteur, l'autocar est l'instrument parfaitement adapté du tourisme des masses. Il rend possible, à des conditions de bon marché inouïes, les voyages en groupe que les agences et les associations touristiques multiplient d'été en été au profit des isolés ou des économiquement faibles.

Aux transports collectifs ceux qui le peuvent, — et leur nombre va croissant de par l'effort de notre industrie automobile pour sortir en « grande série » des voitures à faible prix, — préfèrent l'auto pour l'incomparable indépendance qu'elle assure, liberté de l'itinéraire, de l'étape, de l'horaire, de l'arrêt où il plaît. La petite voiture que l'on emploie pour le métier devient au moment des vacances un merveilleux instrument d'évasion. Les comptages opérés par les Ponts et Chaussées permettent de mesurer l'animation des grandes artères touristiques. Ainsi sur la route Nationale 6, qui mène vers les Alpes et la Côte d'Azur, le départ en vacances se marquait, à Champagne près de Lyon [1], les 2 et 3 août 1952, par une circulation de 8.500 et 9.300 voitures. La moyenne quotidienne de 5 à 6.000 voitures durant les mois d'été tombait à moins de 3.000 dès septembre-octobre. La différence laisse entrevoir l'importance des déplacements de touristes par auto, sur une seule route, encore faudrait-il l'augmenter d'un tiers pour être proche de la vérité d'aujourd'hui. Motos, vélomoteurs, scooters, ou tout simplement humbles vélos, procurent au populaire cette liberté qui est pour la plupart l'essentiel des vacances [2].

Le gros problème n'est pas de transporter, mais de loger tout le monde. Sans doute le grand nombre, près des deux tiers, déclarent les enquêteurs de l'I. N. S. E. E., est-il accueilli chez des parents ou des amis, ou plus rarement dans une maison leur appartenant. L'effectif des Français en quête

1. E. Berthaud, *La Circulation routière aux abords de Lyon*, dans *Etudes rhodaniennes*, t. XXVIII, 1953, p. 292 sq. — J.-M. Roy, *Tourisme et circulation dans le Dauphiné alpestre* dans *Revue de géographie alpine*, t. XLI, 1953, p. 524 sq.

2. Un sondage dans les fourgons de la S. N. C. F., du 1er au 7 août 1955, révèle les intentions touristiques des voyageurs qui demandent aux trains de les conduire à des bases de circulation. Les vélos constituent 65 % des bagages transportés par des omnibus, les vélomoteurs 6,5 %; 28 et 9 % de ceux des rapides, les scooters 4,3 %.

d'un gîte de vacances, auquel s'ajoute celui, lui aussi croissant à la faveur d'une évolution semblable, des touristes étrangers, dépasse absolument les possibilités d'hébergement.

Conçue pour une clientèle réduite et d'autre goût, très atteinte par la dernière guerre, notre hôtellerie entière ne dispose que de 290.000 chambres réparties en 9.000 hôtels de tourisme. Les autres hôtels et pensions de famille en comptent 700.000 autres. C'est fort peu, surtout si l'on songe que les touristes se pressent en même temps vers les mêmes lieux et donc n'utilisent qu'une partie de cette capacité. Beaucoup restant attachés à la solution plus reposante de l'hôtel, ont recouru à des solutions de fortune, comme la chambre d'hôte : ils logent chez l'habitant, l'hôtel ou un restaurant voisin les nourrit. Dans ce sens, les *Gîtes de France* ont entrepris un sérieux effort pour multiplier les chambres convenablement aménagées chez le paysan.

Une autre formule, dont le Touring Club a eu l'heureuse initiative, est celle du Village de vacances, composé d'abord de tentes, puis de constructions légères quelque 150 bungalows plantés autour d'un bâtiment en dur à l'usage de restaurant. Ce mode de villégiature nouveau à mi-chemin entre le camping et le tourisme traditionnel offre une solution d'hébergement valable aux familles des classes moyennes, pour qui le séjour à l'hôtel ou la location d'une villa serait un luxe impossible.

La formule des « maisons familiales de vacances » équipées par des groupes de familles dans de grandes maisons, ou des châteaux, s'avère une solution plus appropriée pour les milieux populaires. Chaque ménage dispose de deux chambres, les enfants de plus de six ans étant en dortoir, les repas sont pris en commun, la cuisine et la garde des enfants sont assurées par le personnel.

Quelque intéressantes que soient ces initiatives, les capacités d'hébergement qu'elles ont réalisées : trois cents maisons familiales pouvant accueillir 10.000 familles par séjour, des villages de vacances en toile ou en dur ayant logé des dizaines de milliers de personnes, un millier de gîtes, — sont bien peu de choses en face des besoins à satisfaire.

Aussi le camping demeure-t-il, pour un grand nombre, l'unique solution. Sur le million et demi de Français et d'étrangers qui campent l'été sous la tente, les 9/10, nous a-t-on assuré, ne le font pas par goût et par désir d'un retour à la nature, ni même parce que c'est tellement moins cher, si l'on songe aux frais d'équipement, — mais faute de place à l'hôtel. Point d'autre moyen de sortir de chez soi, de faire étape ou de séjourner en des lieux trop courus. L'effectif de ces nomades saisonniers est devenu tel qu'il a fallu organiser le Camping.

Les Guides publiés par Susse dénombrent pour 1956, 4.000 terrains et 400 camps aménagés, dont certains sont de vrais camps de séjour, situés dans les régions touristiques les plus recherchées, équipés d'installations assez complètes (eau courante, douches, lavoirs, W. C., éclairage). Citons parmi les plus connus ceux des Prats de Chamonix et surtout près d'Hyères de la Capte, vraie ville de toile où s'entassent sous les pins auprès de « la grande bleue », sur une bande de 40 hectares, jusqu'à 7.000 personnes à la fois!

Rien ne souligne mieux le vrai sens de l'inflation du camping chez nous, que ce fait que 200 terrains au moins soient gérés par des hôteliers ou des restaurateurs intelligents, qui recrutent ainsi une clientèle heureuse de profiter des possibilités offertes d'être déchargée des corvées du ravitaillement et de cuisine. Le succès du caravaning traduit la même préoccupation.

La récente extension de la durée des congés payés de deux à trois semaines, ne manquera pas d'aggraver encore cette crise de l'hébergement, qui, de l'avis des experts, contribue pour un tiers à promouvoir les voyages des Français vers l'étranger.

On ne peut parler de Tourisme social sans évoquer l'action des associations de tourisme. Son développement est, en effet, dans une très large mesure, leur œuvre. Ce sont elles qui créent le touriste. Elles l'incitent au départ, le renseignent, s'appliquent à lui obtenir les conditions de transport et d'hébergement qui lui rendent le déplacement possible et agréable. En simplifiant les choses, car il n'y a

exclusive d'aucune part, d'après le recrutement social effec tif de leur clientèle, on peut répartir les grandes association touristiques en deux groupes.

Le premier recruté plutôt dans les classes moyenne: compte au premier rang le *Touring Club de France,* l première grande association centralisée créée chez nou pour le développement du tourisme sous toutes ses forme (1890). Forte de 600.000 membres, elle poursuit son rôle d'an: matrice sur tous les plans : aménagement des sites, actio sur l'hôtellerie, création des premiers villages de vacance: circuits à l'étranger. Dans un secteur plus limité, le *Clu Alpin français,* gros de 32.000 adhérents, mène à bien l double tâche d'équiper la montagne en y installant de refuges (plus de 100) et désormais des chalets skieurs, pou faciliter le développement des sports d'hiver, dont il a ét pour notre pays l'initiateur, — de promouvoir et d'enseigne l'alpinisme et récemment la spéléologie.

De son côté, la *Fédération française du Camping et d Caravaning,* qui délivrait 24.000 licences de camper en 194: 133.000 en 1950 et en a délivré 309.000 l'an dernier, s'appliqu à accroître la densité des camps et à améliorer leur instal lation au bénéfice des « campeurs ».

L'institution des congés payés depuis 1936 a amené de masses d'adhérents aux *Auberges de la jeunesse* et à un foule de sociétés généralement orientées vers le tourism sportif. Citons entre autres la sympathique *Fédération d cyclotourisme,* qui se charge des intérêts de ceux qui uti lisent encore le vélo comme moyen de tourisme sain et éco nomique; les jeunes avides de moyens de locomotion plu rapide tendent malheureusement à l'abandonner à l'âge mûi Mais c'est au lendemain de la guerre, en 1945, que s'est créé l'association *Tourisme et Travail* à qui revient l'incontes table mérite d'avoir organisé le tourisme populaire. Conçu d'abord comme le terrain neutre où des hommes de bonn volonté pouvaient se rencontrer, abstraction faite de leur divergences politiques et religieuses, pour organiser le vacances et les loisirs populaires, elle s'est scindée à plu sieurs reprises par suite de la mainmise communiste sur s direction. Dans l'état actuel, plusieurs associations plus o

moins apparentées à chacun des trois grands syndicats se partagent la clientèle des travailleurs. Elles ont chacune leur physionomie et leurs spécialités.

Tourisme et Travail compte 850.000 adhérents collectifs (comités d'entreprises et syndicats cégétistes) et 150.000 adhérents individuels de condition modeste et de toute appartenance. Il réalise un chiffre d'affaires de un milliard deux cents millions. Ses prestations sont variées : centres sous toile dans les régions les plus ensoleillées et les plus touristiques : Côte d'Azur, Corse, Côte d'Argent..., circuits touristiques en train avec billet collectif ou en autocar à travers la France et les pays étrangers. En application des décisions du congrès de janvier, l'Association propose « pour la première fois », cet été, des voyages vers la Hongrie, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie, la Pologne, l'U.R.S.S... et l'Espagne, avec le désir « de contribuer à la consolidation de la paix dans le monde » par les contacts créés avec des travailleurs étrangers. On lui doit encore la mise au point de deux formules de vacances culturelles : le séjour groupé en hôtel, à Nice, Biarritz ou Chamonix avec des excursions pour l'exploration de la région — le circuit car-camping qui unit à l'intérêt d'un beau voyage à travers la France ou l'étranger, l'hébergement économique, tentes et matériel de cuisine transportés par le car étant fournis par l'Association.

En quittant en 1950 *Tourisme et Travail,* des éléments de la C. F. T. C. ont fondé *la Fédération française de Tourisme populaire,* dont l'organisme est l'O.C.C.A.J. Elle organise elle aussi des circuits, mais son principal souci est celui des vacances en famille, à la fois reposantes et économiques. A cet effet, elle poursuit l'implantation de Maisons familiales de vacances dans les régions économiquement sous-développées, moins fréquentées par les touristes, où par suite la vie est moins chère.

Après leurs divorces successifs d'avec *Tourisme et Travail,* F. O. et les socialistes ont fondé *Repos et loisirs,* puis le *Centre laïque de Tourisme culturel,* animé par la Ligue de l'Enseignement, et dernière issue, l'Association *Loisirs de France* (1954), forte de 100.000 adhérents. Les unes et les autres pratiquent à une moindre échelle les formules de

vacances de *Tourisme et travail,* mais avec un souci plus marqué de faire du tourisme un moyen de culture humaine et d'éducation socialiste des travailleurs.

Les nuances et même les divergences ne doivent pas cacher les traits essentiels des grandes associations touristiques populaires. Leur souci commun est d'étendre à tous le bénéfice de vacances qui soient un repos, un divertissement, surtout un accroissement culturel. A cet effet, elles cherchent à réaliser grâce à leurs gros effectifs et à une organisation collective très poussée, transport et hébergement à des conditions qui n'excèdent pas les possibilités financières des salariés. C'est, en effet, en raison du coût trop élevé, dans la moitié des cas, que les gens ne partent pas. En même temps qu'à réduire le coût, elles s'appliquent à aboutir à la constitution d'un pécule de vacances qui étale sur l'année les dépenses à prévoir. A cette préoccupation répond le système de timbres vacances émis par *Tourisme et Travail* et par la *Caisse nationale de vacances...* Cette préparation des vacances populaires est le fait des usagers, ils assurent par eux-mêmes la gestion des prestations. Enfin les associations ne limitent pas leurs préoccupations éducatives aux vacances, elles les poursuivent au cours de l'année par l'organisation de sorties de week-end, d'activités culturelles de toute sorte (concerts, films, tournées folkloriques), de conférences initiatrices aux voyages projetés, la publication de revues. Ainsi, sous le couvert des vacances, les grandes associations de tourisme populaire, prennent-elles en fait de plus en plus en charge l'éducation des loisirs des masses.

A en juger par la façon dont tant de Français de toute condition prennent leurs vacances, les Associations quelles qu'elles soient, ne semblent guère avoir réussi jusque-là à les éduquer. Ils fuient les villes pour se retrouver, en même temps, dans les mêmes stations de montagne ou de bord de mer, devenues pour quelques semaines plus grouillantes que nos boulevards, payant très cher des chambres où ils s'entassent. Dans les transports, la presse rappelle fâcheusement celle du métro quotidien aux heures de pointe. Ceux-là

même qui sont équipés pour être libres, les campeurs dotés d'autos et de tentes, renoncent paradoxalement à profiter de leur liberté, pour rejoindre la fourmilière du camp de séjour, où l'espace est plus mesuré que nulle part ailleurs. Et là, en fait de repos, de contact avec la nature ou de culture, en guise de récréation, ils s'ingénient à recréer la ville, son bruit, ses bars, ses conditions d'amusement, festivités et cinéma de plein air pour les adultes, guignol pour les enfants, dans un accompagnement tapageur de jazz et de fête foraine. Dans ces « cités » artificielles, plaisantées par l'humoriste auteur des *Vacances de M. Hulot*, vitalité et instincts élémentaires se libèrent par le sport (ski nautique, parties de ballon ou de volley-ball), mais aussi parfois par d'autres jeux, qui interdisent certains villages de toile à bas prix aux jeunes filles qui ne cherchent pas une aventure. Ce qui frappe, remarque avec pertinence A. Siegfried, c'est « l'importance prise par les amusements dans le tourisme de masse..., cette clientèle vient pour se distraire comme les classes aisées ». Le congé c'est avant tout des distractions, il faut en « jouir » jusqu'au bout. On se reposera au retour.

Le tourisme itinérant, souvent, n'est pas moins inauthentique. On fait de la route pour de la route. Qu'importent les sites parcourus, les monuments rencontrés, ils valent un regard, certainement pas un détour. « J'ai brûlé Séville, ce qui m'a permis d'être à Madrid à telle heure!... » écrivait l'un de ces touristes, qui sont foule. L'arrêt sera de même le camping pour le camping, on plante sa tente, on prend ses repas au bord de la route, dont le regard a peine à se distraire, on dort et puis en route pour une nouvelle étape. Vanité de la vitesse, du record horaire, du déplacement sans but. L'amateur de circuit cède à l'autre vanité, celle du tout vu. Il refuse l'itinéraire intelligent, qui réduit le kilométrage à parcourir, au profit de la visite, et limite son champ pour le mieux reconnaître. Il se rallie d'emblée aux programmes qui en promettent tant qu'ils ne sauraient le tenir sans brûler la poste. Cette vraie boulimie de tout voir, fait le succès de l'absurde voyage « quatre pays », ou « six nations en huit jours », qui fait voir, des pays traversés, surtout les douaniers et les gendarmes. Quel est le profit de ces randonnées, super-

ficielles et éreintantes, qui n'ont laissé aucune place au loisir, au regard, aux contacts humains?

Au fond de ces mœurs touristiques de nos contemporains, les sociologues dénoncent « la contamination du tourisme de masse par le tourisme de luxe », « une recherche de prestige » qui trahit leur fâcheux égalitarisme et semble la source des relations presque pathologiques qui existent souvent entre les estivants et leurs hôtes. Plus grièvement encore, l'agitation artificielle sédentaire ou itinérante que les « vacances » substituent à l'agitation des villes n'est pas autre chose que l'éternelle tentative de l'homme pour s'évader de lui-même.

Au terme du bilan que nous venons de dresser avec l'aide d'hommes parmi les mieux informés des aspects de ce phénomène très complexe qu'est le « tourisme social », il paraît évident qu'une politique du tourisme et une éducation des touristes s'imposent.

Les pouvoirs publics ne peuvent laisser plus longtemps au hasard ou à la seule ingéniosité privée le déplacement saisonnier de millions de Français. Ce tourisme national est aussi important que le tourisme à devises. Outre un aspect économique non négligeable, il est de grande conséquence au double point de vue de la santé publique et du développement culturel de tous. L'Etat notamment ne peut se désintéresser de ceux qui ne peuvent partir faute de moyens. Il a bien fait de consacrer par la loi le droit de tous aux vacances; il doit travailler à rendre l'exercice de ce droit possible. Il lui appartient, non certes de payer lui-même des vacances à tous, mais de coordonner les efforts des services publics, des associations et des industries intéressés au tourisme national. L'organiser rationnellement et lui assurer les crédits de démarrage indispensables à son équipement sont tâches de gouvernement.

Le problème essentiel est l'hébergement.

Une première solution réside dans un meilleur emploi des capacités d'hébergement existantes par l'étalement des congés dans l'espace et dans le temps.

Dans l'espace, en incitant l'estivant à ne pas se concentrer sur les mêmes régions, mais à utiliser les possibilités de logement et de vie à meilleur prix, que lui offrent des régions touristiques moins courues.

L'échelonnement des congés dans le temps est un autre moyen d'améliorer l'emploi de l'hôtellerie, au double avantage de l'usager qui jouirait de meilleures conditions de séjour, et de l'hôtelier qui réaliserait une exploitation plus équilibrée et en définitive plus payante. Mais un tel allongement de la saison nécessite plus que l'extension législative du 27 mars de la durée légale des vacances du 1er mai au 31 octobre, une politique cohérente, dont le Conseil économique définissait ainsi les axes en 1953 :

Rôle des professionnels : toutes les industries touristiques, transports, hôtels, établissements thermaux... devront consentir des réductions de prix aux touristes qui se déplacent en dehors des périodes d'affluence.

Rôle de l'Etat : soutenir l'action des professionnels, en accordant des dégrèvements fiscaux en faveur de certaines exploitations et de leurs usagers, en dehors de la saison touristique. — Inviter les entreprises à répartir les congés de leur personnel, en accord avec les organisations syndicales ouvrières, les modalités de réalisation de cet accord devant être précisées par les conventions collectives de travail.

Trop d'officiels pèchent par irréalisme en pensant le problème ainsi parfaitement résolu. Les vacances des parents sont liées à celles des enfants; or si l'avancement de la date d'ouverture des vacances scolaires a donné quelque jeu, on ne saurait aller plus loin. Toutes les entreprises ne peuvent également donner les congés par roulement plutôt que par fermeture. Les chances d'ensoleillement en bien des régions sont effectivement plus grandes en juillet-août qu'en avant ou arrière-saison. Nos techniciens enfin oublient ces facteurs psycho-sociaux, qui jouent si fortement dans les comportements des Français. L'étalement des congés peut sans doute alléger efficacement les pointes, — en fait un mouvement, dont témoigne entre autres la délivrance par la S. N. C. F. de 260.000 et de 200.000 billets de congé en juin et septembre dernier, s'esquisse en ce sens et il faut l'aider, il ne saurait résoudre à lui seul le problème.

Il faut encore augmenter la capacité d'hébergement de nos régions touristiques. Une série de mesures permettrait de le faire sans engager des frais d'investissements excessifs. Les Municipalités auraient tout avantage, l'expérience le prouve, à retenir le touriste, en aménageant convenablement et exploitant d'après les normes étudiées par la Fédération française du Camping [1], selon les lieux, des terrains d'accueil auprès de toutes les grandes villes, des camps d'étapes près des grands itinéraires, enfin de véritables camps de séjour.

Il convient de mettre en œuvre sur une grande échelle des formules essayées ces dernières années et reconnues valables : aménagement de chambres d'hôte chez l'habitant aidé par des subventions ou des prêts à faible intérêt, dans la ligne *Gîtes de France* — aménagement de châteaux ou de vastes locaux en maisons familiales de vacances; — aménagement touristiqué d'anciens villages en partie désertés.

Mais auprès de ces mesures provisoires ou de ces adaptations économiques, il faut concevoir un plan d'équipement hôtelier sur les données neuves du tourisme moderne.

On souhaite à notre génération un nouveau Ritz ou un nouveau Cook, pour révolutionner une hôtellerie et des agences, auxquelles on reproche non sans raison d'en être resté au tourisme de luxe révolu, pour penser et créer l'hôtellerie nouvelle que requiert une clientèle, étrangère aussi bien que nationale, qui n'a pas les mêmes exigences, ni les mêmes revenus et qui se déplace collectivement.

Pour le tourisme routier, il faudrait créer des hôtels relais d'une quarantaine de chambres capables d'assurer un cantonnement collectif aux occupants d'un autocar. Pour le séjour la solution semble être le village de bungalows dans le style de ceux du Touring Club ou de celui que France-Transports-Service (F.T.S.) a édifié à Boulouris : des bungalows aux façades claires, couverts de tuiles romaines, dispersés parmi les pins et les agaves autour d'un bâtiment central servant d'accueil, de cuisine et de salle à manger. Sa capacité est de 400 places. La formule immédiatement

1. Signalons l'excellente étude, qu'elle vient de publier sous le titre : *Organisation, aménagement, exploitation des terrains de camping*, in-4°, 60 pages et 15 planches.

imitée par une firme suisse à Saint-Aygulfe mérite de susciter l'émulation d'équipes de jeunes hôteliers français.

Notre industrie hôtelière a à rénover non seulement ses constructions, mais aussi son exploitation. Elle doit s'organiser pour une gestion plus économique, consentir à réduire ses marges bénéficiaires, gagner peu, mais sur un très grand nombre. Le séjour à 1.000 francs des *Logis de France* dépasse encore le pouvoir d'achat de très nombreux consommateurs. Elle doit chercher le 750 à 800 francs par jour. La F. T. S. ici encore donne l'exemple; en serrant les prix par une simplification du service et l'étalement des frais généraux, elle offre à Boulouris le vivre et le couvert, à 750 francs par jour.

L'implantation de tels villages-hôtels est particulièrement indiquée dans les régions où ils seraient exploitables pendant une période étendue .Ce serait le cas de la Côte d'Azur, du Pays Basque, des Alpes, où il y a pratiquement deux saisons hôtelières, une d'été et une d'hiver. Il se trouverait certainement des banques pour s'intéresser au financement d'entreprises parfaitement rentables.

Une industrie hôtelière et touristique ainsi rénovée pour servir la masse innombrable aurait une base plus large et plus solide que par le passé. Elle répondrait à la demande des touristes étrangers de plus en plus nombreux, mais de condition eux aussi de plus en plus modeste. C'est au profit d'ouvriers, d'employées, de petits retraités hollandais, par groupes de 500 environ, que la F. T. S. réalise l'expérience de Boulouris dont nous parlions. Ils viennent par l'express du Soleil (Zon-Express) découvrir les charmes de la Côte d'Azur pour 14.900 francs pour dix jours, tout compris. Qu'on multiplie les villages de tourisme, la balance des comptes y trouvera son compte de devises.

Le pays n'a pas moins à gagner au développement du tourisme social, il contribue, en effet, à l'activité de nombreuses branches de l'industrie et du commerce et fait vivre un personnel évalué à plus d'un million et demi de personnes. Nul doute qu'une meilleure organisation lui conférerait plus d'influence encore.

Les migrations touristiques des citadins offrent aussi des possibilités de transformation rurale trop négligées. Là où

elles sont arrivées à un moment favorable, elles ont freiné parfois arrêté complètement l'émigration rurale vers les villes [1]. L'exemple de Val d'Isère en est l'une des plus brillantes illustrations. L'implantation en 1931 du tourisme d'hiver a rénové l'économie montagnarde et opéré une résurrection spectaculaire de la population : elle a triplé et la natalité s'est redressée [2]. Consommateur par définition, le tourisme assure la consommation sur place des produits et des services locaux et laisse derrière lui le numéraire que le rural allait naguère gagner péniblement à la ville. Ainsi apparaît-il comme une donnée capitale d'une politique d'aménagement du territoire et de mise en valeur des régions insuffisamment développées. C'est ce qu'a très bien compris le Morvan qui s'équipe pour devenir la « Montagne d'hiver de Paris » et un centre de vacances à bon marché à 200 kilomètres de la capitale.

Si l'Etat doit promouvoir et coordonner les activités intéressées au développement du Tourisme et leur fournir tous les concours dont elles ont besoin, il ne lui appartient pas de le prendre directement en charge. Le Tourisme ne se complaît pas dans les formules bureaucratiques et dirigistes il a besoin pour s'épanouir de liberté. Il n'y a pas de domaine où la décentralisation, des initiatives régionales et une gestion strictement commerciale s'imposent plus évidemment

Le Ministère des Finances voit trop court lorsqu'il s'insurge contre les touristes français passant des vacances à l'étranger. Les échanges touristiques ne se conçoivent pas à sens unique. Le Tourisme est mouvant et tout ce qui est mouvant est productif. Des municipalités intéressées commettraient une grossière erreur en prétendant interdire toute pratique du camping en dehors du terrain municipal afin de rançonner les campeurs, selon le barème, digne d'exciter la verve d'un Courteline, élaboré par un bureaucrate du Secrétariat aux affaires économiques. Il classe les terrains en 12 catégories et les campeurs en 5 et prévoit 51 redevances

1. A. CHATELAIN, *Les Migrations temporaires touristiques et les milieux ruraux*, dans *Etudes rhodaniennes*, t. XXVII, p. 169 sq.

2. G. VEYRET-VERNIER, Le Tourisme au secours de la montagne. L'exemple *du Val d'Isère*, dans la *Revue de géographie alpine*, t. XLIV, 1956, p. 956.

possibles! S'il faut encourager la création de terrains aménagés pour ceux qui les préfèrent, — ils sont le plus grand nombre pour les raisons que nous avons dites —, on ne peut pour autant restreindre la liberté du campeur sportif. La Direction des Sports l'a heureusement compris et l'a défendu avec fermeté. Le touriste, très particulièrement le touriste social, demande au tourisme de lui procurer une liberté qu'il serait grave de lui trop mesurer. Il ne peut être question de la supprimer à tous parce qu'il en est qui en abusent.

Une politique du tourisme ne peut tout régler, il y a un problème d'éducation.

L'éducation du touriste est d'abord éducation du civisme : éducation du respect des biens collectifs, des sites et des monuments qui font l'agrément essentiel du voyage, et donc lutte contre les papiers gras, les déprédations..., éducation de la responsabilité à l'endroit des choses, des bêtes et des gens. Une étourderie, une imprudence même légère, une négligence peuvent avoir de grosses conséquences : c'est la source qu'on a polluée en se lavant sans la protéger, la barrière qu'on n'a pas su fermer par où les bêtes s'échapperont, la chute de pierres ou l'avalanche qu'on a déclanchée, l'accident de circulation routière qui peut être mortel. Il y aussi ces fautes individuelles, vénielles en elles-mêmes, mais graves parce que « tout le monde les fait » ! Ainsi, 5.000 voitures égaillées en forêt de Fontainebleau par un beau dimanche endommagent sérieusement le sous-bois... On souhaite que quelque jour, le Touring-Club, dont les éditoriaux s'essayent courageusement à cette éducation, nous donne l'indispensable *Manuel de civilité touristique et honnête.*

Plus encore importe une éducation des loisirs. La façon dont nos contemporains prennent leurs vacances montre assez qu'ils ne savent guère occuper leur loisir. Un tourisme bien compris devrait leur procurer à la fois repos physique, détente, moyen de culture. Nous en sommes loin! Il faudra une révolution des mœurs actuelles pour que les vacances soient vraiment des vacances, et non pas une fatigue surajoutée à la fatigue du travail. Ce qui ne veut pas dire qu'elles doivent être oisives. Le repos n'est pas plus dans l'inaction

que dans l'agitation; il est changement d'activité et de rythme de vie. Quel qu'en soit le mode, le tourisme offre l'infinie richesse d'un retour à la nature et de contacts avec les hommes. Il faut préparer les touristes à comprendre cette leçon qui leur est étrangère. Au printemps, ils passeront froidement dans un champ de blé le prenant pour de l'herbe; ils n'ont guère plus idée de ce qu'est un arbre et ne savent pas davantage aborder les hommes, ce qui est plus grave. Enseignons-leur à voir, à jouir par les yeux de la beauté de la nature. Point n'est besoin pour cela de voyages en des sites exceptionnels. A qui sait regarder, le monde apporte un enchantement de découvertes, un enrichissement de chaque minute, une succession d'éblouissements. Nous ne manquons pas de guides pour cette découverte qui est la vraie « possession du monde ». On sait combien la pensée s'est, de tout temps, formée à l'occasion des remarques faites par des voyageurs. « Le voyage, écrivait Montaigne, me semble un exercice profitable. L'âme y a une continuelle excitation à remarquer les choses incogneues et nouvelles ».

Mais pour que le voyage ait cette efficace, il faut cheminer à loisir, prendre le temps d'observer et de rencontrer le monde et les hommes; être moins préoccupé de voir beaucoup que de bien voir. Ce qui requiert une vraie conversion du touriste moderne, le renoncement à la vanité, et l'humilité, car admirer c'est reconnaître ce qui nous dépasse.

A ces conditions le tourisme proposera les éléments d'une authentique culture, au sens que nous en avons donné ici-même, capacité de sortir de soi et de réfléchir pour comprendre les autres. Il deviendrait par suite un moyen très efficace pour humaniser l'homme moderne et rapprocher les peuples. Il y a bien à espérer de ce désir qui anime les hommes de se connaître : l'Europe des vacances prépare l'Europe politique. Mais cela ne se fait pas tout seul. Le déplacement requiert une mise en éveil, une initiation et au retour cet effort de réflexion et de synthèse que concrétise une relation. Ainsi les vacances deviennent-elles dans des Associations comme *Loisirs de France* le « centre d'intérêt », autour duquel se développe la culture populaire.

L'Eglise ne saurait se désintéresser de cette éducation du touriste, non plus que du tourisme lui-même. D'autant moins que le mouvement si nouveau qui jette la foule moderne sur les routes et la pousse vers la nature est plus qu'il ne paraît quête du spirituel. Claudel n'a pas tort lorsqu'il voit dans ces milliers de touristes qui, chaque été, envahissent les plages ou arpentent les Alpes « des millions de pèlerins inconscients qui vont prier dans le désert et entonnent au fond de leur âme dans le soleil qui se couche, une espèce de psaume inchoatif ». La fuite même de soi, que masquent mal chez beaucoup l'agitation et la distraction des vacances, trahit le trouble que provoque cet appel au renouvellement intérieur, à la recherche des sources de Nature, d'Ecriture et de Vie, qui sont l'essence du pèlerinage. Ce n'est pas seulement la mer, la montagne, que la foule vient regarder; nous en avons eu la certitude en quelqu'une de ces messes de l'Alpe qui rassemblent dans un profond recueillement une foule si nombreuse que nos églises de pierre n'auraient pu la contenir, et où beaucoup n'auraient osé entrer. Dans ses rencontres avec les touristes, que ce soit au cours de la visite d'une vieille église, dans un transport, dans un refuge, au bord de la route... ce qui frappe le prêtre, c'est la très grande disponibilité des âmes. Le retour à la vie de campement sous la tente ou en des logis temporaires les a libérées provisoirement des attaches coutumières et rendues réceptives.

Qui donc mieux que l'Eglise « peuple en marche vers la Terre Promise » actualisant l'Exode du Christ, est à même de leur découvrir le sens spirituel de leurs migrations et leur condition terrestre de voyageurs, *homo viator*. Qui sait plus profondément la fonction du repos et la signification de toutes les sortes de textes qui sont offerts aux points de vue et aux belvédères de nos itinéraires, et qu'il n'y a plus qu'à déchiffrer. Le livre qu'elle nous ouvre révèle et la mystique du repos et la splendeur de la création, signes de merveilles plus admirables. Elle transfigure notre rencontre avec les hommes de toutes classes et de tous pays en une communion d'amour.

François DE DAINVILLE.

MÉDECINS ET MIRACLES

Commentant à sa manière, dans un « propos » daté de 1906, u divers, Alain écrivait ces lignes : « La question du miracle n'est p question de fait... Si nous voulons discuter, discutons de théologi de médecine »[1].

Cinquante ans après cette conclusion péremptoire, des médecins tent encore du miracle, et à partir de faits. Deux livres récents p témoignage de l'actualité des problèmes soulevés par le miracle, te le rencontre dans le catholicisme[2].

Lourdes et l'illusion en thérapeutique est le fruit de la collaboratio foyer de médecins. A vrai dire, l'apport propre du Dr Guy Val vingtaine de pages intitulées : *Commentaires*, peut être laissé de ces propos décousus, et qui souvent sont des ragots, sont singuliè irritants pour le catholique et n'ajoutent guère à l'autorité du pr qui les a signés. A propos de Lourdes, on y parle de tout : du p linceul de Cadouin, de Fatima, de l'impératrice Eugénie, de la sa Saint Père, et aussi, un peu trop abondamment, des confrères m catholiques, dont on souligne les erreurs ou l'incompétence. C ni grand, ni beau[3].

La partie principale de l'ouvrage, signée du Docteur Thérèse est consacrée aux miracles de Lourdes. L'érudition médicale est i sionnante, pour le profane du moins que je suis, et ce travail a de on nous le dit, de longues années de recherches. Avons-nous, d nouveau livre, une étude objective et sereine des faits miracule depuis cent ans bientôt, se rattachent à la Grotte? Il ne semb Dès la première page, l'auteur ne fait pas mystère de l'idée qui a son travail : les pseudo guérisons miraculeuses de Lourdes (et d'a sont des supercheries rendues possibles par l'ignorance ou la con de médecins; mais le progrès de l'art médical en démontre la fa « Nous allons démontrer que le mythe des guérisons miraculeu frappé à mort par le développement de l'art médical »[4]. Des c

1. ALAIN, *Propos d'un normand*, II, Gallimard, 1955, p. 33.

2. Docteurs Thérèse et Guy VALLOT, *Lourdes et l'illusion en thérapeutique*, 1956. Jean LHERMITTE, *Le problème des miracles*, Gallimard, 1956.

3. Une courte citation donnera une idée du ton de ce Commentaire : « D nalisme impénitent chez les mystiques professionnels... Il y a une quinzaine d Mgr Suhard, archevêque de Paris, interdit aux prêtres de son diocèse de cir motocyclette, afin de réduire les accidents. C'est là un acte rationaliste, alo croyant aurait dû préconiser simplement le port d'une médaille de saint tophe... » (p. 119).

4. *Op. cit.*, p. 8.

statistiques soulignent cette « faillite des guérisons miraculeuses »; leur nombre est en proportion inverse de celui des pélerins, et il diminue d'année en année. Rien d'étonnant à cela, si les guérisons s'expliquent par la convergence de trois causes, qui n'ont rien de « surnaturel » : l'ignorance des médecins et l'incompétence du Bureau des constatations; l'imposture organisée, le « fakirisme » de certains « miraculés »; et surtout les intérêts des commerçants et hôteliers lourdais.

Médecin, Mme Valot insiste surtout sur le premier point, et entreprend, pour dépister les fautes de diagnostic ou les erreurs de constatations, l'étude d'un certain nombre de cas. Ce travail critique est conduit suivant un plan qui me semble assez capricieux, et qui s'accommode volontiers de digressions, souvent destinées à jeter la suspicion sur la valeur professionnelle de médecins favorables à Lourdes [1]. Juger ces examens cliniques, et les soumettre à une nouvelle critique, ne m'appartient évidemment pas. J'avoue cependant mon étonnement de constater que, dans tous les cas, la conclusion est prévisible : erreur et supercherie. Se laisser guider par une idée préconçue, est-ce vraiment faire œuvre scientifique?

Mme Valot a pourtant soulevé un problème réel : alors que les premières années qui suivirent les apparitions, les « guérisons miraculeuses » étaient relativement nombreuses, celles qui sont retenues aujourd'hui se comptent sur les doigts. D'où vient cette apparente diminution? Au plan médical, il semble facile de répondre : le Bureau des Constatations est aujourd'hui beaucoup plus exigeant; bon nombre de « miracles » ne sont plus retenus, qui, il y a cinquante ou soixante ans, n'auraient pas été éliminés; plus avertis, non seulement des illusions, mais aussi du processus déconcertant de certaines affections qui semblent se résorber ou s'améliorer d'elles-mêmes, les médecins du Bureau des Constatations se montrent justement sévères pour reconnaître, après plusieurs années d'observations, les miracles qui leur paraissent devoir être retenus. En ce sens, le « développement de l'art médical » ne fait que mieux mettre en relief l'indiscutable authenticité des miracles retenus par le Bureau. Tout homme de bonne foi ne peut que s'en réjouir. Une autre interprétation ne trahit elle pas une défaillance grave d'objectivité?

A partir des comportements actuels des médecins qui s'intéressent à Lourdes, il est possible de reprendre à nouveaux frais l'étude d'anciens cas, et de se demander si le verdict porté au moment de leur examen ne pèche pas par trop de complaisance. C'est ainsi qu'ont procédé les médecins qui ont collaboré à la rédaction des fascicules des *Cahiers Laennec*, consacrés aux miracles de Lourdes [2]. Ils l'ont fait avec sérénité, élimi-

1. Était-il indispensable de déconsidérer le Dr Dozous, qui reconnut le premier miracle opéré à la grotte de Lourdes, la guérison du carrier Bourriette? (cf. p. 21)
2. *Cahiers Laennec*, juillet et octobre 1948.

nant soigneusement les guérisons douteuses et les diagnostics incertains ne retenant, finalement, que les cas relativement peu nombreux qui leur semblaient hors de contestation. Il semble juste de regretter, avec les rédacteurs des *Cahiers Laennec*, l'absence à Lourdes d'archives médicales anciennes et le caractère superficiel de certains dossiers ou de certains examens. Montrer ces exigences, c'est à la fois faire œuvre scientifique et répondre aux désirs de l'Église. Il est regrettable qu'au lieu d'essayer, en fonction de son enquête, d'opérer un pareil « tri » parmi les miracles de Lourdes, Mme Valot ait paru seulement avoir l'intention de justifier un parti-pris.

D'un autre ton, heureusement, est le petit livre que le professeur Lhermitte vient de consacrer au *Problème des miracles*. Ce savant chrétien a voulu, à partir de cas soigneusement choisis et étudiés objectivement, reprendre dans son ensemble ce problème qui a déjà suscité une telle littérature. Ce n'est pas assez dire qu'il l'a fait avec respect; je suis frappé par la loyauté de ce livre, qui n'esquive pas les questions difficiles, et qui préfère aux synthèses la discussion d'exemples précis longuement étudiés et commentés.

Ce livre, d'une indiscutable bonne foi, suscitera cependant comme un malaise chez nombre de ses lecteurs. A beaucoup de catholiques, il semblera minimiste. Sans nier le miracle, sans mettre en question la place qu'il tient dans le Christianisme et singulièrement dans l'Évangile, le professeur Lhermitte donne l'impression de réduire à l'excès les miracles que rapporte l'histoire de l'Église, et notamment de faire preuve, à l'égard de ceux de Lourdes, d'une sévérité critique assez radicale. Sans reprendre l'examen de chacun des cas analysés, ni oublier l'urgence d'alléger l'hagiographie de trop de prodiges légendaires qui la déparent, n'est-on pas gêné par cette persévérance à poursuivre le miracle jusqu'en ses derniers retranchements, afin, dirait-on, de le prendre en défaut? Et d'autre part, les hommes de science ne liront pas sans déplaisir l'appel à « cette puissance qui est au fond de nos cœurs : le sentiment, l'affectivité, la passion, la foi », comme à une suppléance de la « pure raison », désarmée devant les faits miraculeux qu'on ne peut, en bloc, rejeter.

Si le professeur Lhermitte ne parvient à contenter ni les bons fidèles, ni les savants, n'est-ce pas parce qu'il ne se satisfait pas lui-même? Dans sa préface, il parle de la « mauvaise conscience » du médecin catholique en face du miracle.

> Si j'envisage les manifestations dites miraculeuses en pur savant, et donc avec les yeux d'un critique dont la sévérité n'a pas de bornes, il me semble que j'ai mauvaise conscience; d'un autre côté, viens-je à regarder les faits auxquels on applique l'étiquette de miracle en atténuant ma critique de savant, dereche il me semble être habité par une mauvaise conscience.

Ce livre — et c'est son mérite, peut-être aussi sa faiblesse — est le témoignage de la contradiction où le fait miraculeux semble établir, pour ainsi dire, le médecin catholique. Comme médecin, n'est-il pas l'« avocat du diable », chargé de mettre en défaut un prodige présumé, où peut-être se cache la supercherie? Comme croyant n'est-il pas tenu de « croire au miracle » et d'incliner sa science devant le témoignage de Dieu?

La difficulté est réelle; nous la soupçonnions tout à l'heure, à propos de Lourdes, et les rédacteurs des *Cahiers Laennec* n'en font pas mystère. Elle s'exprime à travers tout le livre du professeur Lhermitte. Pour la regarder en face, ne convient-il pas de se demander quel est exactement le rôle de la science, particulièrement de la médecine, dans la constatation et l'affirmation du « miracle »? En nous souvenant, du reste, que le savant ne s'identifie pas totalement avec sa science, même si, comme il est normal, elle marque sa personnalité d'une forte empreinte; mais qu'il reste, dans la complexité de sa personnalité, un homme capable de réfléchir et un chrétien capable de reconnaître une explication religieuse lorsque sa science, à son niveau propre, ne peut la lui fournir.

Tout d'abord, il faut s'entendre sur ce que signifie le mot miracle, et ne pas le confondre avec d'autres faits surprenants et difficiles à expliquer. « Le miracle, écrit le P. Taymans, est un fait sensible que le cours habituel de la nature n'explique pas, mais que Dieu produit dans un contexte religieux comme signe du surnaturel »[1].

Bien comprise, cette définition distingue le miracle authentique des phénomènes métapsychiques, avec lesquels on le confond parfois. Dans un livre récent, qui analyse avec compétence et probité le « merveilleux métapsychique » et ses manifestations significatives, le P. de Tonquédec a bien marqué quelles différences le séparent du miracle chrétien[2]. Outre l'absence de contexte religieux proprement dit, le P. de Tonquédec signale justement, dans les phénomènes métapsychiques, l'action constante du déterminisme, alors que les miracles, singulièrement ceux du Christ, manifestent une totale et absolue liberté.

Il y a une différence foncière, essentielle, irréductible, disons mieux, une opposition absolue entre de telles œuvres (les miracles du Christ) et celles des sujets métapsychiques : c'est l'opposition qui sépare l'action libre des effets soumis au déterminisme. Ainsi voit-on que ce ne sont pas seulement des entours, des « contextes », des conceptions diverses qui enveloppent les deux espèces de merveilleux et leur donnent un aspect divers, mais que leurs constitutions intrinsèques, leurs formes spécifiques mêmes sont inassimilables[3].

Sans exclure avec autant de netteté certains phénomènes déconcer-

1. F. Taymans, Le miracle, signe du surnaturel, *Nouvelle revue théologique*, mars 1955, p. 231.
2. J. de Tonquedec, *Merveilleux métapsychique et miracle chrétien*, Centre d'Études Laennec, Lethielleux, 1956.
3. *Op. cit.*, p. 68.

tants que l'hagiographie rapporte (lévitations, bilocations...), ni leur refuser absolument le nom de miracle, il nous semble de bonne méthode de ne pas leur donner place dans une étude sur le miracle et de réserver l'attention aux guérisons corporelles que le mot évoque spontanément à l'esprit. Quant aux visions, apparitions, paroles intérieures..., elles n'entrent pas, en tant que telles, dans la définition proposée; il manque, en effet, à ces manifestations du surnaturel, réservées d'ordinaire à quelques privilégiés, parfois à une seule personne (même si, comme à Lourdes ou à Fatima, des dizaines ou des milliers de personnes sont là pour « assister » à l'apparition) le caractère de fait patent et objectif qui est essentiel au miracle [1].

Dans le miracle ainsi défini, on reconnaît sans peine un double élément. Constatation, d'abord, puis interprétation.

Constatation : un fait objectif se produit, par exemple le retour à la vie d'un mort de quatre jours, déjà au tombeau. Un grand nombre de personnes, réunies autour du sépulcre, constatent, sans pouvoir le mettre en doute, que ce « défunt » marche, parle, est revenu à la vie. La soudaineté et le caractère surprenant du phénomène attirent l'attention; ce soir, on en parlera dans Jérusalem. Saint Thomas, après saint Augustin, insiste justement sur l'*étonnement* que suscite le miracle. Cet étonnement vient, non seulement de ce que le miracle est un fait imprévisible, mais surtout de ce qu'il déconcerte totalement nos habitudes. Le mot de l'aveugle-né guéri par Jésus exprime le motif essentiel de cet étonnement : « Jamais on n'a entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle de naissance ». En même temps, les témoins du fait miraculeux constatent qu'il se situe dans un « contexte religieux » significatif. Jésus, qui se dit envoyé par son Père, est reconnu par tous comme un prophète, peut-être même comme le Messie annoncé. Son message, sa prédication, ses démarches sont exclusivement religieuses. Avant de commander à Lazare de sortir vivant du tombeau, il a prié son Père à haute voix. Ce qu'il vient d'accomplir devant tant de juifs, n'est pas un « prodige », mais quelque chose qui s'inscrit dans le cadre religieux de sa mission, et tire de ce « contexte » sa pleine signification.

Interprétation : constater le miracle ne suffit pas à le « comprendre ». Il faut encore l'interpréter, c'est-à-dire en découvrir la signification, et déchiffrer le message qu'il nous transmet. Même si, concrètement, l'inter-

1. Le professeur Lhermitte consacre à ces divers phénomènes les chapitres VIII et IX de son livre; ils n'étaient pas, croyons-nous, indispensables à son propos. Les pages relatives aux apparitions de Beauraing (ch. VIII, p. 176-186) sont unilatérales : elles en demeurent à la position négative prise en 1953 par les *Études Carmélitaines* et ne font état ni d'autres sources d'information, ni de présentations différentes des événements, ni surtout du fait capital que, le 2 juillet 1949, Mgr. Charrue, après longue enquête, a reconnu le caractère surnaturel des apparitions de Beauraing.

prétation du miracle semble inséparable de sa constatation, elle constitue, au plan réflexif, un second temps. Au reste, n'arrive-t-il pas que des hommes « voient » un fait étonnant, le qualifient de « miracle » et passent outre sans s'attacher à en scruter le sens? Parmi ceux qui l' « interprétent », l'accord ne s'établit pas toujours. La résurrection de Lazare, si elle provoqua l'admiration de la foule, excita la colère des chefs du peuple et les poussa à décider la mort de Jésus. On sait assez que, parmi les « foules de Lourdes », les incroyants et les sceptiques ne manquent pas, et que, parfois (comme il arriva, semble-t-il, à M. et Mme Valot) le voyage à Lourdes suscite ou confirme un refus de voir là autre chose que charlatanisme mercantile.

Schématiquement, l'interprétation du miracle s'articule en trois temps. D'abord la certitude acquise que ce fait « étonnant » ne peut se justifier par « le cours ordinaire des choses » : le miracle, dit saint Thomas, est en dehors de ce que la nature a coutume de faire et puissance de produire [1]. Certitude qui sera plus ou moins fondée, plus ou moins « scientifique », selon les capacités du sujet, et sa compétence. L'essentiel est de parvenir à une conviction que le fait est irréductible aux causalités ordinaires, à cet « ordre des choses » où se meut notre expérience. Et donc qu'il pose un problème.

Ce problème, la science, par elle-même, ne peut le résoudre, puisqu'il apparaît qu'on ne peut fournir du « miracle » une explication scientifique. Sa solution est d'ordre métaphysique, et met en jeu le principe de raison suffisante. Si aucune explication naturelle ne peut rendre raison du fait étonnant objectivement et indubitablement constaté, il faut lui assigner pour cause l'intervention de Dieu lui-même. « Le miracle a une cause, mais cette cause se situe hors des séries causales qui nous sont connues. Cette cause est donc Dieu. Ce que Dieu accomplit hors des causalités qui nous sont familières est appelé miracle » [2].

A cette reconnaissance indubitable de l'intervention causale de Dieu, s'ajoute la perception de la signification religieuse du miracle. Il apparaît comme un « signe de surnaturel ». Si Dieu nous manifeste son intervention « hors du cours normal des choses », c'est pour se faire connaître à nous, pour révéler, avec sa toute-puissance, son infinie bonté. Et c'est, particulièrement, pour nous rendre attentifs à Celui qu'il envoie comme le messager du grand amour qu'il nous porte. Quand Jésus explique, aux envoyés du Baptiste, les miracles de bonté qu'il accomplit sous leurs

1. « Praeter naturalem consuetudinem... supra facultatem naturae, non solum propter substantiam facti, sed etiam propter modum et ordinem faciendi » *Somme théologique*, Pars Ia, q. 105, art. 7 ad 2.

2. *Somme théologique*, Pars Ia, q. 105, art. 7. Cette explication métaphysique du miracle est bien exposée par l'abbé Julien Werquin en deux brochures récentes : *Le hasard et le Miracle* (1953); *Le progrès scientifique et le miracle* (1955), éditées par la librairie Tirloy, Lille.

yeux, il rappelle le passage d'Isaïe où était annoncée la bienveillance Seigneur envers les pauvres et les malades. Situé dans un climat de pri confiante le miracle, est la réponse de Dieu à l'indigence de l'hom Geste de bonté, il notifie, d'une manière qui s'impose à l'attention la p distraite, le geste salvifique du Père qui a tant aimé le monde. « P que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur terre le pouvoir de remet les péchés... je te l'ordonne, dit Jésus au paralytique, lève-toi, prends grabat et retourne chez toi ».

Ce rappel de la théologie du miracle permet de marquer, avec plus précision, la part qui revient à la science dans l'intelligence de ce si privilégié : permettre, en fermant la porte à un appel à la causalité en rique, un recours plus assuré à l'explication métaphysique et religie Le rôle propre de la science est de lever l'ambiguïté qui risque d'affec dans l'esprit des témoins, un phénomène apparemment étonnant, pour ainsi dire, d'orienter, en connaissance de cause, l'homme de bo volonté vers la perception religieuse de l'intervention divine. La scie n'a pas à fournir, du miracle, une « explication » religieuse qui est hors ses possibilités; elle permet seulement d'y recourir, en toute sécur par la fin de non-recevoir qu'elle articule à l'égard d'un phénom qui, finalement, échappe à ses prises. Le miracle proprement dit n'ex que là où la science, honnêtement et loyalement, s'avère impuissar

L'appareil scientifique permet, du phénomène déconcertant que chrétien nommera « miracle », une perception et une « constatation » b plus poussée que ne le peut le simple observateur. Un pélerin de Lourc sans compétence spéciale, peut assurément — et d'une façon valal pourvu qu'il soit pourvu de bon sens et d'organes sensoriels en bon é — reconnaître et attester une transformation soudaine dans l'état d malade; tout à l'heure étendu, incapable de se mouvoir, et apparemm très gravement atteint, le voici qui soudain se met à marcher et à don des marques indubitables d'un brusque retour à la santé. Une telle tra formation semble bien inexplicable. Cette constatation, remarquons qui ne dépasse pas les ressources empiriques d'une observation loy suffit à celui qui la fait pour susciter en son esprit un recours vala au principe de causalité et lui ouvrir accès à l'intelligence religieuse miracle, laquelle ne suppose pas autre chose qu'un « étonnement » mot devant un fait déconcertant.

Mais combien plus précise sera l'observation menée par un spéciali de la médecine, comme celle que raconte Carrel dans son livre sur Lo des : dès le départ de Lyon, il a par un diagnostic rapide, mais compéte reconnu la gravité du cas de Marie Ferrand. Il sait l'avis des médec qui l'ont déjà soignée, il connaît, par expérience clinique, la significa concrète du nom de la maladie, qu'on a murmuré à son oreille; durant

trajet, il s'est penché sur la malade, il a pratiqué des piqûres. Ce n'est pas seulement un témoin bien disposé qui constatera la brusque transformation de l'état de la jeune fille, mais un spécialiste qui sait parfaitement qu'une péritonite tuberculeuse, si on parvient à la guérir, ne saurait l'être en un instant [1]. Et aujourd'hui Carrel aurait à sa disposition, avec les certificats médicaux, les innombrables radios qui figurent au dossier des services hospitaliers.

Ainsi la science peut apporter à la constatation du caractère concrètement inexplicable du fait « miraculeux » des méthodes et des techniques d'une impitoyable précision. Et elle est à même, établissant dans la consécution habituelle des phénomènes une rupture dont elle ne parvient pas à rendre compte, de justifier par un examen approfondi l'étonnement spontanément provoqué. Si la certitude du miracle ne requiert pas nécessairement une connaissance scientifiquement élaborée du phénomène sensible, une telle connaissance donne une assurance précieuse. Et c'est pourquoi l'Église fait son possible pour l'obtenir [2].

C'est intentionnellement, dans les lignes qui précèdent, que j'ai préféré parler de « la science » et non pas du « savant ». Car celui-ci, tout spécialiste qu'il soit, demeure un homme, et, éventuellement, un croyant. Tandis que la science qu'il représente s'arrête au seuil de l'intelligibilité du miracle, dessinant en creux par l'interrogation que pose son aveu d'ignorance la possibilité d'affirmer l'action de Dieu, le savant ne saurait demeurer immobile à ce seuil. Il réfléchit et peut, par voie métaphysique, nommer cette cause du miracle que sa science ne connaît pas; il peut, aidé de ces « secours intérieurs du Saint Esprit » dont parle le Concile du Vatican, après saint Thomas, percevoir la signification religieuse de ce qu'il nommera un « signe de Dieu ».

Il ne le fera pas en tant que savant, en dépit des illusions qu'il peut avoir, et des extrapolations auxquelles il peut, sans s'en rendre compte, consentir. Mais en tant que philosophe et en tant que croyant. Quand un savant chrétien parle de miracle, il manifeste la continuité et la discontinuité, en lui-même, de l'homme de science et de l'homme religieux.

1. Cf. A. Carrel, *Le voyage à Lourdes*, Plon, 1949 — cité par J. Lhermitte, *Le problème des miracles*, p. 146-151.

2. Parmi les éléments qui font conclure au refus de toute explication scientifique, les rédacteurs des *Cahiers Laennec* mettent en valeur, à juste titre, l'extrême rapidité avec laquelle s'accomplit une guérison. A propos de Pierre de Rudder, le Dr Laffitte écrit : « Tout s'est passé comme si un bon praticien soucieux de restaurer la solidité et la direction de l'axe de la jambe sans raccourcissement, chose qui importe d'abord, et surtout dans le traitement orthopédique des fractures du membre inférieur, avait réduit et appareillé la fracture, ensuite consolidée. Mais tout ce travail qui demande habituellement plusieurs semaines, voire quelques mois, s'est opéré ici instantanément. Voici où est le phénomène, celui qui heurte toutes les notions acquises en pathologie osseuse. Voilà le signe d'une intervention que nous ne pouvons connaître, ni contrôler. Voilà le miracle » (*Cahiers Laennec*, juillet 1948, p. 39-40).

Continuité, parce que c'est le même homme, et parfois dans un mouvement de pensée psychologiquement insécable, qui parcourt en un instant le triple clavier de la constatation scientifique d'un fait déconcertant, de la réflexion métaphysique, de l'intelligence, dans la lumière de foi, du signe divin. Discontinuité, parce que ce sont précisément trois claviers qui sont, l'un après l'autre, parcourus.

Un esprit clairvoyant comme le professeur Lhermitte sentira profondément la dualité vécue qu'établit en lui sa préoccupation de savant et sa réaction de chrétien. Le savant, comme tel, est en dialogue avec la nature, dont il s'efforce de préciser, par des « lois », et de maîtriser, par des techniques, les comportements. En face d'un fait qui, à l'intérieur du déterminisme, inscrit une rupture imprévisible et inexplicable, il se trouve en position de défense, et, si l'on peut dire, de défiance professionnelle. La « sévérité sans bornes » dont parle le professeur Lhermitte est, de sa part, réaction normale. Le chrétien, par contre, est en dialogue avec Dieu, que son regard, éclairé par la lumière d'en haut, découvre à l'œuvre et dont il discerne le geste d'amour. Un cas limite, mais significatif, de cette attitude chrétienne, n'est-ce pas sainte Thérèse de Lisieux qui, constatant — chose apparemment assez banale — qu'en ce matin de janvier où elle doit faire profession, une légère couche de neige couvre le sol, y voit une attention de la délicatesse à son égard du Père des cieux? Le chrétien, à l'école de saint Augustin, possède une sorte d'intelligence spontanée du miracle; il découvre, sous des indices parfois extrêmement ténus, un signe que Dieu lui adresse, une interpellation riche de signification spirituelle.

Faudrait-il dire que le savant chrétien, par une sorte de déformation professionnelle, est, en face du miracle, en situation moins favorable que le simple fidèle? Ce serait suggérer qu'une certaine crédulité arrange bien les choses et que, somme toute, il vaut mieux n'y point regarder de trop près. Une telle pensée ne serait guère flatteuse, ni pour Dieu qui demande, dans la foi, l'hommage de notre intelligence, ni pour l'homme qui ne doit pas, sous prétexte d'honorer Dieu, abdiquer ce pouvoir de connaître que lui a donné son Créateur, ni pour l'Église, qui, loin de la redouter, demande au contraire une grande sévérité dans l'examen des faits « extraordinaires » qui lui sont soumis. Il est plus vrai de dire que Dieu s'adresse à chacun en lui parlant son langage : aux pêcheurs de Galilée, il promet qu'ils seront « pêcheurs d'hommes »; aux Pharisiens, « amis de l'argent », selon le mot de saint Luc, Jésus dit la parabole de l'intendant trop habile; au Docteur Carrel, Dieu donne les moyens d'observer de près, jusqu'à constater la subite disparition de l'enflure abdominale qui l'a tant impressionné, la guérison de Marie Ferrand. Il faudrait reprendre le mot célèbre de saint Grégoire : « L'incrédulité de saint Thomas nous est peut-être plus profitable que la foi des autres

disciples ». Certaines âmes n'ont pas besoin de longues discussions critiques pour reconnaître l'action de Dieu; mais d'autres, et surtout peut-être ceux que leurs études ont rendu, à juste titre, plus exigeants, réclament des enquêtes approfondies, et, pour ainsi dire, sont résolus à n'admettre qu'au terme d'un impitoyable examen cet « étonnement » qui les autorise à se tourner vers Dieu et à consentir aux invites discrètes de la grâce. L'Église, mère commune, se satisfait de la simplicité des bonnes âmes, mais a besoin, en même temps, des exigences critiques d'une science qu'elle estime et respecte [1].

Concentrer l'attention sur la constatation « scientifique » du miracle serait le réduire à n'être qu'un prodige. Ce n'est là qu'un aspect préliminaire, et, somme toute, extrinsèque. L'Église, cependant, y attache de l'importance, soucieuse d'éviter les contrefaçons et les illusions. « C'est à travers le filtre de l'esprit critique, marque évidente de l'assistance spéciale promise par Dieu à son Église, que les miracles authentiques viennent jusqu'à nous » [2]. Mais le miracle, signe de l'amour que Dieu nous porte et notification du salut qui nous est accordé dans le Christ, est autre chose qu'un simple fait scientifiquement aberrant. Il demeure le témoignage concret que le Verbe, par cette nature avec laquelle, par l'Incarnation, il a partie liée, nous donne de la présence, parmi nous, du Sauveur du monde.

Henri HOLSTEIN.
Professeur à l'Institut catholique de Paris.

1. « Le Concile du Vatican nous dit que les miracles sont adaptés à toutes les intelligences. Sans doute entendait-il bien par là établir que le miracle peut avoir, même pour un savant, valeur probante. Mais il ne faudrait pas, pour mettre en lumière cet implicite de l'affirmation conciliaire, lui faire dire que le miracle ne peut être l'objet d'une vraie certitude que pour le savant. Il nous paraît important d'insister sur ce point. Si nous nous en tenons aux données historiques et concrètes, nous devons bien convenir, que les miracles se sont manifestés, selon toute leur valeur de prodiges et de signes, à des hommes démunis de toute formation scientifique : les Apôtres, par exemple » F. Taymans, art. cit., p. 231-232, note.
2. F. TAYMANS, art. cit., p. 245.

LA LIBYE ENTRE L'AFRIQUE, LE MONDE ARABE ET L'OCCIDENT

Une récente série de lettres contrastées, insérées par *Le Monde*[1] témoigne de l'intérêt que suscitent aujourd'hui les origines, et donc les justifications, de l'indépendance libyenne.

Le moment semble venu, en effet, de se demander quels gages de stabilité et d'efficacité l'État nouveau, qui comprend trois parties bien différentes, la Tripolitaine, la Cyrénaïque et le Fezzan, a procurés à l'Afrique, et quelles perspectives il ouvre pour l'avenir. A pareil examen l'opinion française est particulièrement intéressée : le « précédent » libyen a eu, et garde son importance, pour les anciens protectorats de la Tunisie et du Maroc; la Libye a joué le rôle d'un relais entre les incitations orientales et l'Afrique du Nord; la renonciation au Fezzan a eu, dans bien des cœurs français, un retentissement moral hors de proportion avec la valeur positive de ce territoire. Mais la question dépasse largement nos seuls intérêts nationaux; c'est tout un destin africain dont les lignes, de façon confuse encore, mais déjà inquiétante, se cherchent désormais en Libye.

Aux origines de l'indépendance libyenne

Les Britanniques, recueillant durant la guerre le concours actif des Senoussis pour leur campagne de Libye, avaient promis à ces alliés et clients qu'en aucun cas la Cyrénaïque ne retournerait sous domination italienne; d'ailleurs, avant d'évacuer finalement, en 1942, cette région les Italiens avaient replié leurs colons, installés depuis peu sur le Djebel Akhdar. En Tripolitaine, au contraire, près de 50.000 Italiens étaient demeurés, formant l'armature agricole et commerciale du pays. Enfin au Sud, le Fezzan, après une dizaine d'années seulement d'occupation italienne, avait été conquis, non par les armées britanniques, mais par le raid hardi de la colonne Leclerc. L'isolement réciproque de ces trois régions, séparées par de vastes étendues désertiques, l'inégalité de leur évolution et de leur peuplement [2], les différenciaient plus encore que ce

1. Maurice Vaussard, *Histoire d'hier et d'aujourd'hui;* G. C., *Le rejet par les Nations-Unies de l'accord Bevin-Sforza;* Philip Bagby, « Les dessous de l'affaire libyenne ». *Le Monde*, 7, 12 et 27 avril 1956.

2. Selon le recensement de 1954 : Tripolitaine, 746.064 habitants; Cyrénaïque, 291.328; Fezzan, 54.438 (étrangers exclus).

circonstances historiques et politiques : aussi une unité libyenne ne semblait pas s'imposer. Trois administrations militaires furent constituées provisoirement et confiées aux Anglais pour la Tripolitaine et la Cyrénaïque, aux Français pour le Fezzan.

L'opinion française semble avoir pensé alors que la « carte de guerre » mettait définitivement le Fezzan dans le lot de la France, sous une forme à déterminer. Notre administration locale s'efforça en effet de mériter cette mission, en apportant au pays des bienfaits incontestables, tels que la revivification de l'oasis à demi morte de Ghadamès et l'amélioration du sort des malheureux « tireurs d'eau » du Fezzan. Il nous paraissait enfin normal, et en quelque sorte « inscrit sur le sol », que nous revienne, pour la facilité de nos communications africaines, ce territoire dont la valeur de position découlait de sa place sur la diagonale Tunisie — A. E. F.

Ces raisons n'eurent pas le poids que nous escomptions. Peut-être aurions-nous pu les renforcer en faisant valoir des considérations ethniques. Les nomades, qui dominent toute la partie méridionale et occidentale des vallées oasiennes du Fezzan, se rattachent soit aux Toubous, soit aux Touareg, dont les habitats principaux sont sur le territoire français; le fait est patent de longue date, et l'un des premiers explorateurs de ces régions, le docteur Henri Barth, qui achevait son voyage il y a juste un siècle, le notait déjà sur la carte jointe à son ouvrage, où l'on voit l'ellipse du « Pachalik du Fezzan » aux deux tiers recouverte par les teintes plates qui représentent ces deux peuplades [1]. En fait l'argument n'a été avancé, de façon partielle et tardive, qu'au sujet de Ghat. Il n'en garde pas moins sa valeur pour qui conteste les fondements de l'unité libyenne; et nous le verrons, tout à l'heure, pratiquement repris au nom du Monde Noir.

Dès qu'il fut question de régulariser le statut de la Libye, en principe sous la forme d'un régime de tutelle, l'U. R. S. S. fit entendre qu'elle pourrait poser sa candidature au trusteeship sur la Tripolitaine. L'inquiétude ainsi suscitée par la perspective d'une diagonale soviétique Yougoslavie — Albanie — Libye coupant la Méditerranée et pointant au cœur de l'Afrique, explique en partie la hâte avec laquelle les chancelleries occidentales recherchèrent un arrangement acceptable. L'accord Bevin-Sforza faillit paraître tel; il confiait, pour dix ans, la tutelle de la Tripolitaine à l'Italie, et laissait dans les mêmes conditions le Fezzan et la Cyrénaïque aux soins respectifs de la France et de la Grande-Bretagne. Mais il fut rejeté par les Nations Unies, une seule voix ayant manqué, celle d'une République de l'Amérique latine, dans des conditions sur

1. Henri Barth, *Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale pendant les années* 1849 *à* 1855, 4 vol. Paris-Bruxelles, 1860-61.

lesquelles on n'a pas fini d'épiloguer. Dès lors, une attitude « anticolonialiste » de principe se dessinant de la sorte à l'O. N. U., il n'était plus possible de réunir une majorité que sur cette solution, l'indépendance à court terme : celles mêmes des Puissances qui considéraient pareille émancipation comme prématurée espéraient du moins, en s'associant à son vote, pouvoir contribuer à son exécution et en rendre ainsi les conditions plus raisonnables.

Ainsi décidée par l'O. N. U. le 18 novembre 1949, l'indépendance libyenne devenait effective le 24 décembre 1951.

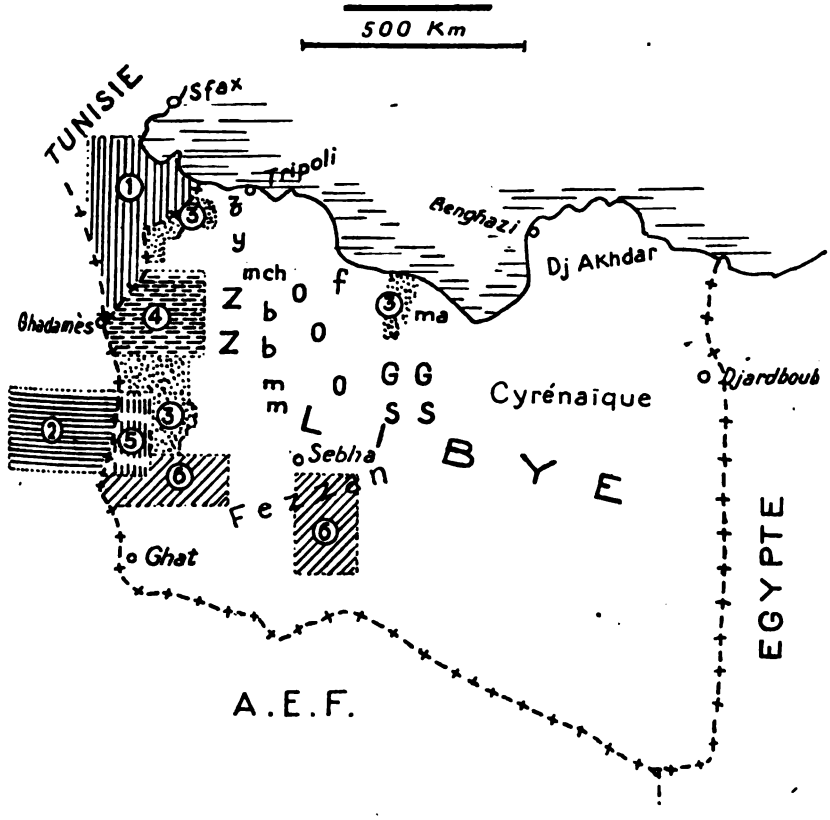
Les structures politiques et sociales

Au cours de la période transitoire, vécue sous l'égide d'un Commissaire des Nations Unies, M. H. Pelt, la Libye a été orientée, non sans sagesse, vers une formule monarchique et fédérale. Le souverain, Idriss Ier, est issu de la lignée confrérique des Senoussis, qui exerce de longue date dans le pays une influence non certes exclusive, mais, selon les lieux, profonde. La Chambre basse, élue au suffrage universel, représente l'ensemble des populations en fonction approximative de leur nombre (Tripolitaine, 35 élus; Cyrénaïque, 15, Fezzan, 5, ce dernier territoire étant donc favorisé); mais chacune des trois régions, dotée d'un gouvernement provincial et d'un Conseil, figure à égalité dans la Chambre haute (4 sénateurs nommés, 4 élus). Tripoli et Benghazi se partagent le rôle de capitale, et le souverain réside parfois même en dehors d'elles. Une Cour suprême fédérale est instituée pour la sauvegarde de cet équilibre, et particulièrement des autonomies provinciales.

Ce savant édifice, conçu en vue d'adapter des structures modernes aux traits les plus saillants des réalités locales, ne saurait épouser leurs profonds détours et correspondre à leur vie spontanée; en fait, il joue à leur égard le rôle d'un écran, plus ou moins bien ajusté. Les premières élections législatives, au printemps 1953, l'ont bien fait voir : dans la région la plus évoluée, la Tripolitaine, les courants ultra-nationalistes et républicains d'opposition, alimentés par une partie de la bourgeoisie, ont fait jouer des rivalités tribales traditionnelles; des désordres se sont produits, qui ont permis de justifier l'expulsion du leader Béchir Saadaoui, réfugié derechef en Orient où il anime un *Comité libyen de Libération*.

Au delà d'une vie parlementaire, que ces conditions de fait condamnent à la précarité, le soutien de l'Etat doit résider dans la monarchie. Garante de l'unité nationale, et devant à son attache confrérique un réel prestige religieux qui fait sa force, elle a cependant, par les circonstances, été enracinée surtout en Cyrénaïque; la bourgeoisie de Tripoli ne lui est guère attachée; dans le Djebel tripolitain, encore profondément berbère, et alentour, un clan lui est fidèle (Ouled Sliman, Guedadfa, Ourfella,

TRIBUS ET CONCESSIONS PÉTROLIÈRES EN LYBIE ET SUR LES CONFINS



Concessions Pétrolières

1. SEREPT
2. CREPS
3. Française des Pétroles
4. Amerada
5. Standard Oil of New Jersey
6. Gulf Oil

Tribus (Indication approximative de l'habitat de quelques unes des principales tribus)

Clan Senoussi	*Clan anti-Senoussi*
Z : *Zentan*	b : *Ouled bou Sif*
S : *Ouled Sliman*	m : *Megarha*
O : *Ourfella*	ma : *Maadaû*
G : *Guedadfa*	mch : *Mechachia*
	f : *Feyan*
	y : *Yefren*
	z : *Zouara*

Zentan, etc.), ce qui implique que l'autre lui est hostile (Ouled Bou Megarha, Yefren, Zouara, etc... [1]).

D'ailleurs, le petit groupe dynastique des Senoussites recèle de gr faiblesses internes, tragiquement illustrées il y a quelques mois par retentissant assassinat. La lignée du Grand Senoussi, fondateur d confrérie en 1835, s'est divisée avec ses fils Mahdi et Chérif en d branches : à la première appartient le souverain, mais de la seconde s issues la reine elle-même et la très grande majorité du groupe actuel princes (32 sur 40). Un de ces princes, l'émir Mohieddine, jeune hon d'une vingtaine d'années, a abattu à coups de revolver, le 5 octobre 1 le conseiller intime du roi, Ibrahim Chelbi, ministre des affaires Palais, auquel le clan Chérif ne pardonnait pas son influence. Réagis vigoureusement contre l'assassinat, par son petit cousin et propre ne de son épouse, de celui qu'il considérait comme un hôte familial, Idris a livré le meurtrier, pour être condamné à mort, à un tribunal pré par un magistrat britannique, puis confié au fils de la victime les cha que remplissait celle-ci, et réduit les privilèges des princes, dont plusi ont été jetés en prison. Le crime a paru, à certains observateurs, de « ouvrir la voie à la destruction des Senoussites par eux-mêmes » [2]; fait, le sursaut d'anarchie que l'on pouvait redouter ne s'est pas réal peut-être parce qu'à l'attitude énergique du roi a correspondu celle premier ministre M. Moustafa ben Halim, ami sûr du défunt, const ment resté en place au cours de ces événements.

Un des motifs de l'assassinat d'Ibrahim Chelbi paraît avoir été projet, jadis conçu par lui, de faire épouser sa propre fille par le Souver demeuré sans descendant mâle depuis la mort de son fils unique en 1 Mais, le 5 juin 1955, le roi Idriss a pris comme nouvelle femme, au Ca la fille d'un grand notable bédouin aux attaches tribales libyen M. Abdurrahman Lamloum. Réfugié en Égypte durant la guerre souverain Senoussi y avait été l'hôte de la famille Lamloum, dont des membres, Adly bey, eut naguère son heure de notoriété pour a tenté de résister par les armes à la réforme agraire instaurée en Égy et avoir, de ce fait, été condamné au bagne. Aussi le mariage d'Id célébré devant le cheikh Recteur de l'Azhar, et suivi d'une réceptio laquelle assistèrent le Colonel Gamal Abdel Nasser et le Secrétaire Gé ral de la Ligue Arabe, fut-il, par ordre supérieur, privé d'échos dan presse égyptienne.

1. Sur les tribus libyennes, voir les travaux en cours de publication de J. Caune « Le nomadisme des Mergarha (Fezzan) », *Travaux de l'Institut de Recherches S riennes*, Alger, 2e sem. 1954, p. 41-67, etc...

2. « Dangers d'agitation tribale en Libye », *The Times*, 20 oct. 1954, traduit La Documentation française, *Orient-Occident*, CCXC, 16 nov. 1954.

La princesse Alya, à laquelle les dames du Sacré-Cœur ont donné une excellente culture française, a reçu le titre de « seconde épouse royale ». Elle ne pourrait être « reine » qu'après la naissance d'un héritier mâle; or le bruit court que, si elle attend effectivement un enfant, la reine Fatima, première épouse, doit accoucher peu après elle. S'il s'agissait de deux fils, la difficulté, non prévue par la Constitution, serait certaine. En revanche, une loi libyenne récente dispose que, si le souverain ne laissait que des filles, le Conseil du Trône exercerait les prérogatives royales pendant une durée maxima de trois ans, au cours de laquelle un plébiscite interviendrait pour désigner le Président de la Fédération libyenne. La crise senoussite, entrevue depuis plusieurs mois, peut donc trouver à bref délai bien des occasions d'éclater.

L'économie

L'attention des Nations Unies, durant la période transitoire, s'était également appliquée aux problèmes économiques. Il y avait, dans ce domaine aussi, fort à faire. L'œuvre des petits colons italiens, installés dans les zones les moins dépourvues de ressources en eau, avait été abandonnée totalement dans le Djebel Akhdar, et partiellement autour même de Tripoli. Beaucoup de membres de la minorité israélite avaient quitté le pays. De la sorte les seules bases, cependant modestes, d'un développement économique moderne, se trouvaient ébranlées. Le niveau de vie des populations autochtones était, en effet, misérable; le revenu annuel par tête pouvait être estimé à 12.000 francs en Tripolitaine, 9.000 en Cyrénaïque, moins de 6.000 au Fezzan; l'ensemble de la production nationale n'excédait pas dix milliards de francs. Les puissances administrantes, Grande-Bretagne et France, comblaient le déficit financier par des subventions dont le total avoisinait deux milliards.

Il convenait donc, en première urgence, d'établir et de financer un plan de développement agricole, à objectifs vivriers immédiats, et d'inaugurer la recherche pétrolière, seule initiative actuelle d'une certaine portée.

Un plan quinquennal fut esquissé dès la fin de 1951 par un expert des Nations Unies, M. Higgins; il prévoyait des investissements publics annuels d'environ 800 millions, appliqués pour plus de moitié à l'agriculture (petite hydraulique, outillage élémentaire, améliorations diverses). Une *Agence Publique Libyenne de Développement et de Stabilisation* fut créée pour établir définitivement le plan et le mettre en œuvre; ses ressources financières étaient fournies par la Grande-Bretagne, la France et l'Italie; son directeur général était britannique, avec un adjoint français, et son administration assurée par un conseil international dans lequel les États étrangers se trouvaient représentés au prorata de leur contribution, la Libye obtenant la présidence et un nombre de voix égal à celui de

l'État le mieux représenté (initialement : Grande-Bretagne et Liby chacune 35 voix; France, 10 voix; Italie, une voix).

L'Agence, après d'assez bons débuts, fut déséquilibrée d'abord par l refus américain d'y participer, ensuite par la tendance prépondéran britannique, qui en fit affecter les ressources par priorité aux travau publics (ports et aérodromes), au détriment de l'agriculture. A part de 1953, l'organisme cessa pratiquement d'être international; il n'e plus désormais qu'un service fédéral libyen. Mais sa formule initia paraît digne d'être retenue comme exemple en maint pays d'outre-me

A partir de 1954, après signature du traité avec les États-Unis, contribution financière de ceux-ci est devenue décisive; elle se mon actuellement à 4 millions de dollars par an. Elle alimente une *Commissic américano-libyenne de Reconstruction*, dirigée par un conseil que présic le ministre libyen des finances, mais qui subit pratiquement l'influen de ses membres américains, et animée par un comité technique angl américain. La création de cet organisme signifie en fait que les État Unis assument la charge et la direction du développement et de l'équip ment, la Grande-Bretagne paraissant devoir à bref délai se consacrer au tâches administratives (citoyens britanniques fonctionnaires libyens) au colmatage du budget ordinaire.

L'assistance des Nations Unies, enfin, s'est exercée par l'intermédiai d'un certain nombre de missions, dont celle de la F. A. O. a été la pl importante, et celle, conjointe, de l'Organisation Internationale c Travail et de l'Unesco, avec la création d'une école professionnelle po employés et techniciens, peut-être la plus efficace [1]. Elle a employé chaq année près de 800 millions, somme considérable, qui représente le dixiè de l'assistance globale aux pays sous-développés. Les résultats semble très inégaux : des experts, français, en matière d'électricité, d'amélior tions rurales et de fixation forestière des dunes; australien, pour l'élevag suisse, pour la protection des végétaux, rendirent, entre autres, des se vices distingués. Mais ces diverses actions furent peu coordonnées; direction d'ensemble échappa, en fait, à la mission d'assistance techniq des Nations Unies, les agents britanniques et américains la retenant a moyen des organismes spécialisés décrits ci-dessus et grâce à leur influen politique sur le gouvernement libyen.

La recherche pétrolière, orientée d'abord par les travaux d'un expe des Nations Unies, est actuellement exercée par un certain nombre c compagnies internationales; les résultats entrevus au Sahara, avec jaillissement d'Edgelé, en mars dernier, à quelques kilomètres d'u frontière libyenne d'ailleurs imprécise, et les premiers indices découver

1. Sur cette dernière institution, cf. David Owen, International Aid to t Middle East, *Middle Eastern Affairs* (New York), janvier 1956, p. 7.

en juillet 1955 dans le désert occidental d'Égypte par l'*American Conorada Petroleum*, ont très vivement accru l'intérêt pour les périmètres libyens. Des concessions ont été accordées aux Compagnies américaines *Amerada Petroleum* (Est de Ghadamès), *Libyan American Oil*, filiale de la *Gulf Oil* (à l'Ouest et au Sud-Est de Sebha), *Standard Oil of New Jersey* (confins sahariens, en face d'Edgelé), enfin à la *Compagnie Française des Pétroles* (au bord de la Syrte, dans la Djeffara le long de la frontière tunisienne, et, tout récemment, au Fezzan, entre les lots de l'*Amerada* et de la *Standard* qui bordent le Sahara algérien).

Les relations extérieures

Ce rapide aperçu des structures politiques et de l'économie libyennes permet de voir quel rôle jouent dans cet État les relations extérieures États-Unis et Grande-Bretagne dominent, certes. Mais ni la France, ni l'Italie, ni l'Égypte porte-parole du monde arabe, ni même les ambitions encore confuses du Monde Noir, ni dès maintenant l'U. R. S. S., ne sauraient pour autant être négligées.

La Grande-Bretagne a mené avec la Libye du roi Idriss une politique analogue à celle qu'elle avait instituée en Jordanie avec le roi Abdallah; beaucoup de fonctionnaires britanniques, et en premier lieu M. Kirkbride, Conseiller financier à Amman, sont venus d'Orient à Tripoli et à Bengazi; après avoir agi comme tuteurs, ils sont passés au service de l'État libyen, dont ils tiennent maint poste-clef. Cette politique s'est concrétisée dans le traité du 7 décembre 1953, conclu pour vingt ans, qui, moyennant une considérable subvention annuelle (3.750.000 livres sterling), autorise la Grande Bretagne à conserver des bases et à faire stationner des troupes sur le sol libyen.

Les États-Unis, qui, dès février 1945, avaient commencé d'organiser une base aérienne près de Tripoli, à Mellaha (actuellement dénommée Wheelus Field), ont, au prix d'une subvention annuelle de 2 millions de dollars venant s'ajouter à l'aide économique, régularisé cette occupation par un traité du 9 septembre 1954; un grand magazine américain a salué cet acte diplomatique par un article intitulé, de façon significative : « Les États-Unis, en Afrique pour y rester » [1]. Enceinte de murs, mais complaisamment montrée aux visiteurs, Wheelus Field est une enclave de vie américaine, avec *Women's Club*, liaison radiophonique directe avec les États-Unis, réfrigération, télévision, un *bowling* qui a coûté 200.000 dollars, un *P. X.* qui importe tout des États-Unis, jusqu'aux sapins de Noël.

Les accords avec la Grande-Bretagne et les États-Unis n'ont été populaires ni en Libye ni dans l'Orient arabe, et le sont peut-être de moins

1. *U. S. News and World Report*, 24 sept. 1954.

en moins. Une feuille de Bengazi a relevé que le trésor américain payait moins cher pour la « location » de Wheelus Field que pour les cadeaux de Noël du Président aux écoliers des États-Unis. L'ex-secrétaire Généra de la Ligue arabe, Abderrahman Pacha Azzam, rappelant qu'il avai combattu les Italiens en Libye déclara que :

Le traité... qui octroie à la Grande-Bretagne tout ce qu'elle convoitait... est pire que ceux qui lient les pays sous protectorat en Afrique du Nord...; (les Libyens risquent) de devenir la risée du monde, qui les accusera d'avoir vendu leur indépendance pour une somme d'argent à partager entre des fonctionnaires [1].

Les milieux politiques orientaux accusèrent même la Grande-Bretagne d'avoir créé un déficit budgétaire artificiel pour se procurer ainsi le moyen de tenir le pays.

Les négociateurs français, qui avaient peut-être espéré faire passer un accord plus modeste dans le sillage de ces deux traités, se heurtèrent à une nation sensibilisée, gavée d'argent américain, truffée de fonctionnaires britanniques, et pour ce vivement blâmée dans le monde musulman. La Libye, qui venait d'être admise dans la Ligue arabe, voyait plus d'inconvénients que d'avantages à se lier encore avec la France. L'opinion française, d'ailleurs, reprochait depuis de longs mois aux autorités libyennes, voire aux agents britanniques locaux, de graves complaisances en faveur des rebelles tunisiens et algériens [2]. Après des négociations très difficiles, un « traité d'amitié » était enfin conclu le 10 août 1955; il entérinait l'évacuation progressive du Fezzan par les troupes françaises, qui y gardaient un droit de transit et d'utilisation des aérodromes de Ghat, Ghadamès et Sebha, dont l'entretien devait être assuré par des techniciens français. Une bonne partie de l'opinion française estime ces dispositions peu satisfaisantes et s'étonne que la « solidarité atlantique » n'ait pas joué pour le maintien d'une garnison française de 400 hommes auprès de forces britanniques 50 fois plus nombreuses. Quoi qu'il en soit, et si inférieur que soit ce texte aux dispositions jadis espérées, d'excellents observateurs des réalités libyennes estiment peu prudent de refuser sa ratification [3], qui favoriserait du moins le développement normal des activités françaises en Libye «

1. *Al Misri*, 4 août 1953, traduit par La Documentation française, *Orient Occident*, CCLXII, 15 sept. 1953.

2. Il semble inutile de revenir ici sur cette question qui a été abondamment traitée par la presse quotidienne. Voir, en particulier, E. Sablier, « Les fellagas vus de dos », *Le Monde*, 30 décembre 1954.

3. Ces lignes ont été écrites avant que le gouvernement français, se fondant sur des considérations d'ailleurs parfaitement valables touchant à notre politique générale en Afrique du Nord, n'ait décidé de surseoir à la procédure parlementaire de ratification du traité franco-lybyen.

permettrait l'abornement des frontières sahariennes ainsi consolidées [1].

Quant à l'Italie, elle s'est de longue date résignée en Libye à l'effacement politique, mais elle y joue d'autres cartes : M. Maurice Vaussard rappelait récemment que le Comte Sforza lui-même avait peu de foi dans le projet d'accord auquel son nom est demeuré attaché [2]. Dès la période transitoire, l'Italie s'est abstenue de contrarier le jeu national libyen; le représentant de la minorité italienne dans le Conseil des Dix, qui assistait le Commissaire de l'O. N. U., M. Pelt, est connu pour ses relations et ses sympathies arabes. Une bonne partie de l'opinion italienne, dont on trouvera en particulier l'expression dans la revue *Affrica*, professe que dépouillée de ses colonies, mais riche d'une main-d'œuvre bien adaptée au travail et à la maîtrise outre-mer, l'Italie doit chercher une nouvelle forme d'expansion dans une coopération, pure d'arrière-pensées politiques, avec les peuples d'Orient et d'Afrique. Dans cette perspective, les 50.000 agriculteurs, commerçants, techniciens et ouvriers italiens demeurés en Tripolitaine constituent une avant-garde déjà en place, dont le maintien, au prix d'un loyalisme total et d'une complète renonciation à toutes visées nationales, sera d'autant plus précieux à la Libye que celle-ci manque de ressources et de compétences, et en dernière analyse pourra être également utile à l'Italie. Après un âpre débat, porté jusque devant la Cour de la Haye, sur les biens italiens en Libye, le Gouvernement italien a pratiquement fait sienne cette position par l'accord de Derna, signé le 23 janvier 1956; il abandonne ses biens domaniaux, mais obtient la restitution à 1300 colons italiens de 35.000 hectares. Il s'agit surtout, lit-on dans la presse italienne,

> d'ouvrir des relations de collaboration entièrement nouvelles... Les peuples arabes peuvent coexister, collaborer et commercer avec nous plus facilement qu'avec les autres puissances occidentales... L'accord marque l'ouverture d'une nouvelle phase après la fin du colonialisme. Le peuple italien envisage cette nouvelle phase avec confiance [3].

La Libye a établi, fin 1955, des relations diplomatiques avec l'U. R. S. S., et celle-ci a ouvert, le 6 janvier 1956, à Tripoli, une ambassade confiée à M. Nikolaï Generalov, dont la mission précédente à Canberra avait été éclairée d'un jour particulier par l'affaire Petrov. La Libye, il est vrai, a éludé les offres russes d'aide économique et financière, qui auraient inquiété les États-Unis. L'ampleur de la représentation russe à Tripoli a déjà suscité une question écrite au Parlement français. « La Libye

1. Ainsi seraient définitivement éliminées les conséquences de l'accord Mussolini-Laval de 1935, par lequel la Libye empiétait gravement sur le Tibesti.
2. Cf. *le Monde* du 7 avril 1956.
3. *Il Tempo*, 24 janvier 1956.

est-elle le tremplin communiste vers l'Algérie? se demande d'autre part un quotidien espagnol... L'Afrique est en train de devenir le principal champ d'action de la politique soviétique »[1].

Les dirigeants libyens assurent que l'Islam est imperméable au communisme : on reconnaît là le thème habituel de l'Orient neutraliste, Membre de la Ligue arabe depuis 1954, la Libye touche à l'Orient par l'Égypte, avec laquelle ses rapports ont connu des nuances diverses, selon que le jeune État senoussi apparaissait comme un rival ou comme un client. On sait que l'Égypte revendique traditionnellement l'oasis de Djaraboub, centre religieux senoussi. Les accords conclus avec la Grande-Bretagne et les États-Unis ont été, en leur temps, critiqués au Caire, encore que les dirigeants égyptiens aient escompté que les Anglais, consolidés en Cyrénaïque, quitteraient de la sorte plus facilement la zone du Canal; la Libye s'est justifiée en faisant valoir son attitude envers la France, et ultérieurement en marquant son aversion pour le Pacte de Bagdad. Faute de pouvoir influencer la Libye par des secours financiers, l'Égypte lui a fourni des hommes : techniciens, fonctionnaires, conseillers diplomatiques (l'un d'eux a négocié avec l'Italie), surtout magistrats (jusque dans la Cour Suprême) et professeurs (deux centres culturels ont été ouverts et une université est projetée, dont l'influence locale ne saurait être négligée).

Pour l'Orient arabe, la Libye fait figure de pont vers le Moghreb, de couloir naturel entre le Levant et l'Afrique du Nord. L'Europe s'accoutume à cette perspective qui naguère encore, non sans raison, l'inquiétait. Mais l'Afrique Noire, en s'éveillant, s'en émeut à son tour; il y a là un point de vue neuf, qui mérite de retenir l'attention :

> Si une Fédération d'États arabes, écrit un intellectuel d'Afrique Noire, s'étendait sur toute l'Afrique du Nord en englobant la Libye, pour se rattacher ensuite au monde arabe du Proche Orient, l'Afrique Noire serait rejetée au Pôle Sud comme au fond d'un gouffre. Il est aisé de constater que l'Afrique du Nord s'arrête au 30e parallèle... Il n'existe pas une conscience nationale libyenne... Dans l'antiquité les habitants de la Basse Égypte portaient le nom de Lebou... Libye est une déformation grecque de Lebou; lorsque ces populations ont émigré et qu'une fraction est venue s'installer au Sénégal, elles ont gardé leurs habitudes ancestrales : les Lebou sont toujours le long de la côte, de Dakar à Saint-Louis... Pendant toute l'époque précolonialiste la Libye est restée le prolongement naturel du Bournou (cf. carte dressée par Frémin, vers 1820). Si le territoire de la Libye revient à l'Afrique Noire, le contraire serait impensable, cela permettra de scinder le monde arabe en deux, d'avoir un débouché sur la Méditerranée, et d'éviter l'étouffement[2].

1. *A. B. C.*, 25 janvier 1956.
2. Cheikh Anta Diop, « Alerte sous les Tropiques » *Présence Africaine*, déc. 1955-janv. 1956, p. 24-25.

De pareilles lignes peuvent paraître fantastiques : elles doivent cependant faire réfléchir. Écartelée de toutes parts, en proie aux ambitions les plus opposées, la Libye est un point faible de la carapace africaine.

Les Anglo-Saxons ont cru renforcer ce pays, en plaquant sur ses structures traditionnelles une indépendance politique hâtive et des institutions modernes, en suppléant par de vastes subsides au vide de son économie, en y jetant bases et garnisons. Tout ceci ne peut plus faire illusion; déjà l'opinion anglo-saxonne s'en avise. Un hebdomadaire libéral de New York relève les « faiblesses » du royaume « instable » créé « artificiellement » en Libye [1]. Le plus grand quotidien britannique, soulignant dans un éditorial l'importance internationale que la Libye est en train de prendre, souligne, entre autres, l'influence qu'y acquiert l'Egypte du Colonel Abd el Nasser, surtout quand celui-ci « conseille l'hostilité à l'égard de la Grande-Bretagne et des États-Unis et suggère de faire disparaître leurs bases aériennes et terrestres » [2].

Peut-être serait-il temps de réfléchir, au delà des improvisations fragiles de la dernière décennie, à une véritable restauration libyenne.

Pierre RONDOT.

1. *The Reporter*, 24 février 1955.
2. Editorial, *The Times*, 20 janvier 1956.

IONESCO ET *LES CHAISES*

Les doctes à la petite semaine annoncent volontiers que le théâtre est mort en France. Drapés de négligence hautaine ou sautillant avec bonhomie (mais quelle acidité!), ils nous invitent à constater qu'il n'est guère apparu sur nos scènes, depuis la guerre, d'œuvre nouvelle et véritablement forte. Les grands auteurs contemporains, disent-ils, ont écrit voici longtemps le meilleur de leur œuvre, et les nouveaux sont maladroits ou ils n'ont rien à exprimer. On a ainsi posé un dilemme insidieux : on ne peut être conformiste, puisque les grands modèles sont inimitables et que le théâtre a besoin d'air neuf; mais on est également coupable de se soustraire à la tradition, car il n'y a point en dehors d'elle de véritable théâtre. D'un côté nous trouvons des œuvres plates et, dans les meilleurs cas, gentilles ou agréables; de l'autre nous voyons l'avant-garde qui galope, race hybride et monstrueuse, peuple de plaisantins, de mystificateurs ou de déséquilibrés. Ceux qui ne bougent pas et ceux qui courent à perdre haleine, sans se retourner : l'imagerie est vite créée.

Avant-garde est un mot qui veut tout dire et qui ne veut rien dire, commode quand il désigne simplement des auteurs en rupture avec l'ordre établi sur les planches, absurde et dangereux quand il prétend instituer des ressemblances et des parentés entre des écrivains aussi différents qu'Adamov et Schéhadé, Beckett et Vauthier, Pichette et Ionesco. Rien de commun entre ces dramaturges, sinon qu'ils se sont tous interrogés sur le langage pour le révoquer en doute ou pour, au contraire, lui accorder un crédit inusité; il n'y a point de théorie de l'avant-garde, et les petits Aristotes sont abusifs, qui prétendent lui fixer des formules et des règles. Eugène Ionesco en particulier, à qui je veux consacrer cette chronique, a plus d'une fois affirmé sa liberté et proclamé qu'il n'avait aucun système : il faut aborder son théâtre sans idée préconçue.

***

Ce Roumain installé à Paris est tard venu au théâtre, de la façon la plus curieuse. Il racontait à un journaliste que, lisant la méthode Assimil d'Anglais, il ne put s'empêcher de remarquer à travers ces phrases absurdes et parfaitement simples, à travers ce reflet de notre langage quotidien, que les mots dont nous nous servons tous les jours

sont fondamentalement vides et impuissants à rien exprimer de véridique. Nous avons admis une fois pour toutes que nos mots voulaient dire quelque chose, sans prendre la peine de constater qu'à tout moment de notre vie nous étions dépassés par eux et possédés par un langage qui nous est devenu totalement extérieur. Ainsi naquit la première place d'Ionesco, *La Cantatrice Chauve*. Mais qu'on ne s'y méprenne pas : il ne s'agit pas du tout du vieux thème, pirandellien en un sens, de l'impuissance de l'homme à exprimer sa pensée : ce que nous disons porte terriblement au contraire, et le langage est meurtrier. L'homme est absent de son langage, qui l'emmène où il ne voudrait pas aller. Les personnages d'Ionesco emploient les mêmes mots que nous, mais ces mots ont perdu toute cohérence et ne présentent plus qu'une face grotesque et dérisoire. Nous sommes mis en présence d'une caricature de nous-mêmes, et notre malaise naît de ce qu'une caricature est toujours un peu ressemblante : dans ce monde étrange qui ne nous est pas radicalement étranger, nous sommes horrifiés de reconnaître notre monde.

Et pourtant, il faut aussitôt préciser que le théâtre d'Ionesco n'est pas un théâtre symbolique et que c'est encore moins un théâtre d'idées; il ne comporte ni démonstration ni analyse psychologique. On veut simplement nous imposer la représentation d'un univers, et le sous-titre des *Chaises* convient admirablement à tout le théâtre d'Ionesco : c'est une « farce tragique ». C'est dire que le comique naît d'une situation qui pourrait être cruelle et désespérante, mais où la cruauté et le désespoir sont éludés : nous rions de ce qui nous menace, de ce qui nous ronge; on rit parce qu'on est sensible à la cocasse absurdité de la société et des conventions les plus unanimement respectées; mais la farce est tragique parce qu'elle dénonce nos hypocrisies, nos habitudes les plus chères et le mensonge patiemment dissimulé de notre existence. C'est là un comique que l'on pourrait appeler moderne, puisqu'il ne remonte guère plus haut que Chaplin. Mais dans l'univers d'Ionesco, il n'y a aucun appel à la pitié (peut-être cependant à une charité sans illusion) : ses personnages ne sont pas des victimes, mais le plus souvent des imbéciles à la Flaubert, avec je ne sais quoi de plus fragile et de plus émouvant.

Disons enfin pour terminer cette petite introduction qu'Ionesco n'invite pas le spectateur à l'analyse, mais qu'il essaie simplement de le faire participer à la pièce qui se joue sous ses yeux : il ne sert à rien de constater qu'il n'y a pas de cantatrice dans *La Cantatrice Chauve* et que la foule qui peuple la scène dans *Les Chaises* est invisible. Il faut entrer dans le jeu et accepter qu'une comédie puisse se dérouler selon une autre logique que la cartésienne. Il faut au spectateur d'Ionesco une certaine naïveté, une certaine fraîcheur d'esprit : ceux qui ne l'ont

pas s'estiment gravement insultés quand le hasard les a égarés à Huchette ou aux Noctambules? « Je ne comprends pas », telle es souveraine formule des détracteurs de ce théâtre. Acquiesçons et ven en aux *Chaises* qu'on nous a présentées au Studio des Champs-Élys dans une nouvelle mise en scène de Jacques Mauclair : il s'agissa vrai dire d'une reprise, puisque la pièce avait été créée en avril 1 au théâtre Lancry. Mais le succès est venu cette fois-ci, grâce en pa à un article retentissant de Jean Anouilh, qui a prédit aux lect du *Figaro* qui ignoraient Ionesco qu'on les montrerait du doigt c les salons, dans vingt ans. Alors...

***

Nous sommes dans une salle aux murs nus : c'est la nuit, et d personnages, le Vieux et la Vieille, attendent. Ils sont isolés du mo dans une île battue des flots, et ils parlent, ils parlent : tous les n de la tendresse humaine, mais stéréotypés; tous les gestes d'un vi couple amoureux, mais burlesques. Le Vieux et la Vieille sont au te d'une longue vie tissée d'habitudes et d'échecs inexprimés; leur con sation rebondit au hasard des paroles, mais ce soir n'est pas un comme les autres : le Vieux a un message à communiquer à l'huma et il a convoqué pour cette nuit « tous les personnages, tous les priétaires, tous les savants », tous les hommes. L'univers n'att plus que lui. « Toute ma vie, je sentais que j'étouffais; à présent sauront tout »... Un orateur parlera au nom du Vieux, parce qu'il pas de facilité : mais toute sa vie est suspendue à ce moment, c'es cette minute que sa vie va prendre un sens. On sonne : c'est la prem invitée qui arrive.

Désormais les personnages vont se succéder sur la scène. Ils invisibles, mais le Vieux et la Vieille les reçoivent, leur parlent, apportent des chaises : la scène se peuple de présences, et c'est le brouh des conversations mondaines, cocasse et déchirant. « Bonjour, Mad très heureuse de vous connaître — Vous avez eu beau temps? — vie n'a jamais été bon marché — Il serait temps que cela chang Nous avons la radio — Une vie modeste mais bien remplie... ». Les sonnages prolifèrent, envahissent tout : un Colonel, une amie d'enfa un photograveur. Tout le passé, toute la vie : la conversation dev fébrile, se disloque, s'épuise. La sonnette retentit désormais tou temps, le Vieux et la Vieille ne savent plus où donner de la têt scène se remplit de chaises, les portes sont fermées, les personn invisibles se bousculent, s'écrasent. « Savez-vous, mon époux a touj été incompris. Son heure est enfin venue. — Écoutez-moi. J'ai une

expérience. Dans tous les domaines de la vie, de la pensée... » Le Vieux proclame qu'il a beaucoup souffert, qu'il a mis au point un système parfait, qu'il a la certitude absolue : et seul l'écho de la Vieille lui répond.

Mais voici qu'entre l'Empereur, toujours invisible : le Vieux sait désormais qu'il est sauvé, qu'il peut tout dire. Il devient volubile, veut tout raconter, et ne parvient qu'à exprimer des phrases pitoyables : une vie d'humiliation, de silence et de souffrance, mais il n'aura pas vécu en vain puisque son message sera révélé au monde. Car l'Orateur est entré, personnage de chair et d'os, mais plus irréel que la foule des invités invisibles; le Vieux et la Vieille, sûrs enfin de laisser des traces (car ils sont sûrs enfin d'être des personnes), sautent chacun par une fenêtre abandonnant la scène à l'Orateur. Mais l'Orateur ne peut rien dire : il pousse quelques barrissements inintelligibles. Le rideau tombe lentement, tandis qu'on entend pour la première fois le bourdonnement de la foule réunie.

***

Je relis le résumé que j'ai essayé de faire, et je m'aperçois qu'il est impossible de rendre compte d'une pièce comme *Les Chaises* en en retraçant le schéma. Car tout réside dans le dialogue, dans le mouvement, dans la pantomime : les mots fusent et s'enchaînent au petit bonheur la chance, dirait-on. Ces personnages ne sont pas tout à fait des hommes, et ils ne sont pas tout à fait des pantins : cela ne saurait être perçu qu'à la représentation ou à la lecture de la pièce. Ils sont essentiellement comiques, et d'innombrables détails viennent à chaque instant nous empêcher de les prendre au sérieux : Ionesco ne s'écoute jamais parler. Mais le tragique à tous les moments affleure dans ces mécaniques humaines usées : voilà une phrase aussi pauvre, aussi dérisoire que les autres, qui apporte soudain une nuance de tendresse infiniment lasse; voilà le poids de la solitude infinie de l'homme qui brusquement est rendu perceptible. Et le spectateur, en réalité, rit jaune. Il rit comme à Luna Park, pour se rassurer; il rit très fort comme on rit lorsqu'on s'égare, dans les foires, dans un labyrinthe de miroirs déformants : car l'image que la glace me renvoie, ce n'est pas moi bien sûr, mais c'est moi tout de même... Et le malaise s'accroît, de ce que Ionesco met en jeu les choses auxquelles l'homme social tient le plus fermement : l'idée qu'il se fait de lui-même, de son langage, de sa relation à autrui et à la vie. On ne s'esclaffe pas ici, comme dans Molière-parce qu'avec les autres spectateurs on forme une tacite assemblée de conjurés, face au Cocu et à l'Avare. Mais parce qu'on est effrayé de se voir si seul et si dérisoire : oui, la farce est tragique.

Faut-il ajouter que *Les Chaises* sont une pièce extrêmement difficil à jouer? Animer une scène avec des personnages invisibles, donne l'impression d'une foule qui prolifère et qui assiège les deux protagc nistes, exprimer en même temps les mille nuances de ce texte comiqu sans rien lui ôter de sa bouffonnerie, mais sans estomper la cruaut légère qu'il distille, relayer le dialogue par la pantomime, passer constan ment du registre de la conversation mondaine à celui du discour du discours à la mélopée, de la mélopée au bredouillis, créer enfin toute les conditions pour que les spectateurs participent à cette fête étrang telle était la gageure. Or Jacques Mauclair, qui a signé la mise en scèn et incarné le personnage du Vieux, et Tsilla Chelton, qui a joué le rôl de la Vieille, ont été de bout en bout admirables. Cette représentatio des *Chaises* au Studio des Champs-Élysées compte parmi les plus éclatantes réussites de la saison théâtrale.

Je ne veux pas terminer sans dire un mot d'un court divertissement intitulé *l'Impromptu de l'Alma* qui précédait *les Chaises* et où l'auteur Ionesco se mettait lui-même en scène. Assiégé par trois doctes maîtres ès-théâtrologie, comme il s'en rencontre beaucoup de nos jours, l'auteur affirme ses droits sur un ton plaisant, mais sous la satire et la farce on perçoit que Ionesco nous rappelle des vérités simples et graves auxquelles il croit : le théâtre et la « théâtralité » ne sont pas affaire de science, la vérité appartient à la fois à Brecht et à Bernstein, et il importe au plus haut point de laisser l'auteur libre d'écrire selon son bon plaisir, en abandonnant les doctes à leurs disputes. La satire est parfois virulente, mais on donne raison à Ionesco d'avoir, sous le patronage de Molière, rappelé le langage de l'élémentaire bon sens.

Robert ABIRACHED.

BEAUX-ARTS et CINÉMA

Henri Lemaître qui avait passé voici deux ans un très brillant docto-
at ès lettres avec *Le Paysage anglais à l'aquarelle* [1] vient de s'attaquer
la question du film sur l'art [2], qui reste encore aujourd'hui assez confuse.
:t voici que la production cinématographique nous apporte coup sur
oup deux échantillons de cette catégorie esthétique : *Un siècle d'or*,
e Paul Haesaerts, consacré à la peinture flamande, et *Le mystère Picasso*,
ialisé par H.-G. Clouzot. Par ailleurs, on sait que Alain Resnais, qui
ient de donner, avec *Nuit et brouillard*, le document le plus impla-
ıble sur l'univers concentrationnaire, a été un des meilleurs représen-
ıts du film sur l'art, avec *Van Gogh*, *Gauguin*, *Guernica*, *les Statues*
ieurent aussi. Henri Lemaître dresse à la fin de son livre une biblio-
raphie qui ne s'arrête pas d'ailleurs à la peinture, mais embrasse le
essin, la gravure, l'architecture et la sculpture, pour se terminer avec
s films expérimentaux de *cinépeinture* et *cinégravure*. Nous nous limi-
erons ici au problème de la recréation des tableaux par la syntaxe du
inéma.

Il y a environ une dizaine d'années que s'est développé ce secteur qui
ntéresse à la fois le cinéma et la peinture. Le répertoire publié par
Unesco en 1952 mentionnait plus de 700 films sur l'art dont 111 films
rançais. Mais cette abondance même peut susciter notre inquiétude :
es cinéastes qui ont abordé ce genre de travail s'étaient-ils posé sérieu-
ement tous les problèmes qu'il comporte? Henri Lemaître les dégage de
açon extrêmement pertinente dans la deuxième partie de son essai :
a difficulté la plus grave tient à ce que le critique appelle « le caractère
rofondément unitaire de l'œuvre d'art », c'est-à-dire le bloc homogène
:t indissociable que présente le tableau de par son caractère de sym-
honie spatiale. Or, le cinéaste isole par un plan rapproché ou un gros plan
el détail (le regard de Van Gogh, les ailes d'un insecte, une carafe, des
nains, etc...) qui, sur la toile, n'était signifiant que par son intégration
lans un ensemble plastique et dramatique : « le montage cinémato-
raphique des détails, écrit Lemaître, crée, dans la succession temporelle,
ne œuvre qui peut ne plus avoir le même sens que l'œuvre originale [3] ».
ans doute, la décomposition dynamique d'une toile (les mangeurs de
ommes de terre dans le *Van Gogh*) et son orchestration en divers plans

1. Edité chez Bordas.
2. Ed. du Cerf. Collection 7e art : Beaux-arts et cinéma.
3. *Op. cit.* p. 67.

permettent d'extraire, en quelque sorte, un dynamisme virtuel qui n'apparaît pas du premier coup d'œil au non initié.

Dirons-nous que le cinéma vient achever la peinture ou l'architecture en développant, dans le déroulement d'une séquence temporelle, les mouvements nécessairement et virtuellement contenus dans une ligne, une composition, un jeu d'ombre et de lumière, et serons-nous pour autant justifiés? Cette notion même « d'achèvement » n'est pas à l'abri de toute équivoque ; implique-t-elle qu'alors l'œuvre d'art est inachevée de tout ce qu'elle ne fait que suggérer[1]*?*

Il y a quelque outrecuidance de la part du metteur en scène à prétendre mener jusqu'à un point extrême d'accomplissement ce qu'il considère comme simplement esquissé dans le tableau. Si je prétends donner à telle arabesque de Botticelli toute sa plénitude, « je la déborde en l'explicitant », écrit excellemment Lemaître. Ce gauchissement imposé au chef-d'œuvre pictural par une accentuation inopportune est bien le grand risque et le grand péché du film sur l'art.

Toutefois, l'extrême compréhensivité de notre exégète le conduit à innocenter l'indiscrétion du cinéaste au moment où il constate qu'elle aboutit à un « morcellement systématique », comme c'est le cas pour les films du Belge André Cauvin, consacrés à *L'Agneau mystique* et à Memling. Lemaître lui pardonne, ainsi qu'à ses successeurs, parce que, dit-il, son travail nous propose une méthode neuve de connaissance et nous permet de *comprendre*, au sens claudélien du terme, c'est-à-dire de « refaire la chose même que l'on a prise avec soi ». Assurément, il y a là un processus d'analyse qui a une indéniable valeur didactique, mais dans la mesure où il s'inspire d'une méditation rigoureuse sur la structure du tableau. Or, l'homme de cinéma sera-t-il à la fois assez compétent et assez modeste pour sacrifier toute ambition, toute virtuosité à une explicitation désintéressée du tableau? Si cela est vrai de certains essais de Luciano Emmer (*Légende de sainte Ursule*, d'après Carpaccio, *le Paradis terrestre*, d'après Jérôme Bosch), il est bien d'autres films du même auteur qui révèlent une toute autre prise de position, comme ses courts métrages sur Paolo Uccello et Jérôme Bosch. Ici, l'œuvre du peintre a été prise comme matière à une sorte de poème visuel dont les plans choisis dans l'univers pictural sont les éléments dynamiques. Ce propos atteint une sorte de paroxisme avec le *Guernica* d'Alain Resnais, hommage à toute l'œuvre de Picasso, mais surtout pamphlet contre le fascisme et la violence impérialiste, qui fait converger toute l'œuvre du peintre autour de l'idée d'apocalypse. Sans doute l'abbé Morel, l'un des commentateurs les mieux inspirés de Picasso, a-t-il lui aussi interprété ce monde chaotique et disloqué comme le reflet prophétique de

1. Lemaître, *op. cit.*

notre temps, mais Alain Resnais dépasse la limite en faisant de tel groupe, de telle figure de l'*époque rose* ou de l'*époque bleue* un des morceaux de ce puzzle dramatique dont les fragments jaillissent à la face du spectateur. C'est plus que solliciter les toiles, c'est leur faire violence, pour qu'elles apportent un jalon dans la dialectique lyrique du cinéaste.

On pouvait en dire autant, dans des proportions moindres, de l'essai sur Van Gogh : l'utilisation d'images du peintre en leitmotive, le rythme haletant de certains passages, le groupement de certains fragments picturaux, avaient pour effet d'imposer l'idée d'une destinée tragique, beaucoup plus que de communiquer la vision profonde du peintre.

On ne peut toutefois nier que *Van Gogh* et *Guernica* ne soient d'une puissante efficacité affective et ne donnent d'un univers mental et plastique le reflet le plus attachant. Tous deux ont ce mérite d'être des essais lyriques, d'une orientation et d'un style déterminés, et c'est, au fond, ce qui les justifie, tout comme *Les horreurs de la guerre* inspirées par Goya à Pierre Kast ou le *Toulouse-Lautrec* de Robert Hessens. Cette qualité nous apparaît encore plus précieuse si nous confrontons ces films avec les essais qui n'ont ni valeur didactique ni couleur affective précise, comme *Le Douanier Rousseau* de Lo Duca, *L'affaire Manet* de Jean Aurel ou le *Matisse* de François Campeaux. De façon générale, le film sur l'art de caractère biographique — qu'il s'agisse d'un contemporain ou d'un grand artiste d'autrefois — semble destiné à demeurer assez terne. Le Maillol de Jean Lods est une des rares exceptions qui confirment la règle.

Le vrai domaine ouvert à ce travail, c'est le domaine de la critique esthétique, à la fois respectueuse et constructive, celle qui « actualise, sous forme de mouvements destinés à restituer la genèse de l'œuvre, l'analyse qu'on fait généralement par le commentaire explicatif ou par la schématisation graphique, du dessin ou de la composition [1] ». Les films qui ont réalisé cette ambition sont malheureusement assez rares. Citons : le *Léonard de Vinci* de Luciano Emmer et *Le Cubisme* de Pierre Alibert. Ce dernier film nous semble un des meilleurs qui aient été composés jusqu'ici par sa rigueur et par sa densité. Et Henri Lemaître a raison de signaler que de pareils films, par leur plénitude et leur justesse mêmes, acquièrent une véritable dimension poétique. On en dirait autant de l'émouvant et pur *Miserere* que l'abbé Morel et Dominique Duran ont consacré à la magnifique suite conçue par Rouault.

***

Le film de Clouzot sur Picasso s'intègre dans une série fort disparate consacrée à l'auteur des *Demoiselles d'Avignon* : *Guernica* (1949),

1. Lemaître, *op. cit.* p. 87.

Visite à Picasso (1950), médiocre reportage de Paul Haesaerts, *Picasso* (1954) de Luciano Emmer. La nouveauté offerte par *Le Mystère Picasso* est de nous offrir en spectacle « la peinture à l'état naissant [1] ». Une surface blanche, celle de la toile, va peu à peu se peupler des formes imaginées par le peintre : nous suivons le travail de celui-ci à travers l'écoulement du temps (qui prend de ce fait une intensité singulière), tout en demeurant de l'autre côté du papier qui est traversé instantanément par l'encre spéciale dont se sert le peintre. Nous ne voyons donc pas l'auteur. *Le Mystère Picasso* est en quelque sorte un film abstrait (abstrait et incarné à la fois), qui nous fait assister à l'élaboration mentale d'une composition esthétique. Même procédé dans la seconde partie du film qui nous montre la création de quelques peintures à l'huile. Mais cette fois-ci, « nous voyons s'enchaîner les états successifs du tableau par un procédé analogue à l'accéléré qui nous montre une fleur s'épanouir un instant sur l'écran [2] ». Il y a là une application, au film sur l'art, du montage elliptique, qui résume en quelques plans significatifs une période déterminée ou même toute la destinée d'un homme (voir *Citizen Kane* d'Orson Welles). Ainsi, le spectateur, dans les deux cas, participe intimement à l'itinéraire de la création artistique. *Le Mystère Picasso* condense les mérites respectifs du document clinique et du journal intime.

Peut-on dire pourtant que cette œuvre audacieuse, rehaussée d'une étincelante lumière et d'une musique extraordinaire, écrite par Georges Auric, nous apporte une satisfaction totale? La première erreur (concession peut-être inévitable) est d'avoir brisé le film en deux pour nous montrer les trois « complices » au travail : Picasso, Clouzot et le directeur de la photographie, Claude Renoir. Cette promenade dans les coulisses, qui a par ailleurs un petit air d'exhibition, crée un décalage assez gênant vis-à-vis de tout ce qui précède. La deuxième imprudence consiste, à notre sens, en ceci que les auteurs ont fait beaucoup trop confiance au public : celui-ci attend d'un pareil essai sinon une explication de Picasso, tout au moins un semblant d'exégèse. Or, on se contente de lui montrer comment peint ce personnage mystérieux et un peu satanique. Jean d'Yvoire, dont la compétence artistique est éprouvée, remarque judicieusement que le peintre ici « joue en virtuose des formes, sans que le sujet garde la moindre importance [3] ». C'est une genèse strictement plastique et dépourvue, semble-t-il, de vraies résonances affectives. Picasso « n'a donc aucune hésitation à tout effacer, à tordre, à mettre en pièces ou à biffer froidement sous son pinceau une humanité aussi décevante [4] ». Or, il est à penser que le grand public et même une

1. André Bazin. *Radio-Cinéma*, n° 333.
2. J. L. Tallenay. *Radio-Cinéma*, n° 333.
3. *Radio-Cinéma*, n° 333.
4. *Id.*

fraction importante des « honnêtes gens » seront plutôt heurtés qu'attirés par ce côté luciférien de Picasso. Livré tel quel, dégageant une sorte de cynisme cosmique, auréolé, mais d'une lumière noire et d'un humour de démiurge impitoyable, le peintre — dont nous pouvons contempler par ailleurs le regard inquiétant — ne se laisse aborder que de la façon la moins aimable. Est-ce vraiment une « initiation » à Picasso? Sinon, n'est-ce pas un peu du byzantinisme que de composer un film pour quelques initiés? Un critique marxiste aurait beau jeu de dénoncer ici la dégénérescence d'une société bourgeoise dont les représentants s'enferment dans une culture hautaine et raréfiée. *Le Mystère Picasso* est un jeu d'esthète et non un instrument de culture.

L'entreprise de Clouzot reste précisément fort instructive à cet égard : tout comme la plupart de ses devanciers, mais avec une ampleur exceptionnelle, il nous donne l'image d'une époque et d'un milieu beaucoup plus soucieux d'enrichissement personnel que de contact humain. N'est-ce pas là une attitude bien littéraire, au mauvais sens du terme? Et, dès l'instant où l'on aborde le domaine de la critique d'art avec un tel état d'esprit, ne commet-on point une véritable mystification? L'explosion soviétique de 1920, le documentarisme anglais de Grierson et Rotha, le renouvellement du néo-réalisme italien, ont plaidé en faveur d'un cinéma universel, d'un cinéma d'échanges et de rencontres; pour méconnaître ces possibilités constructives et unifiantes du septième art, nos cinéastes — et en particulier nos cinéastes français — risquent de se retrancher de la communauté et de stériliser un mode d'expression dont l'efficacité ne peut être assurée que s'il prend conscience de ses devoirs. La rupture entre le grand public et la peinture actuelle est un des aspects de la crise contempraine : Henri Lemaître nous montre comment la grammaire et la syntaxe du cinéma pourraient susciter une culture esthétique vivante et vraie. Mais ce ne sera pas en suivant les pistes ambiguës que tracent, avec un art mortellement subtil, les essais de nos intellectuels du cinéma.

Henri AGEL.

RESSOURCEMENT DE LA THÉOLOGIE DU SACRÉ-CŒUR L'ENCYCLIQUE HAURIETIS AQUAS

L'encyclique *Haurietis Aquas*, que le Pape Pie XII vient de publier, sera sans doute considérée comme un des documents dogmatiques les plus importants de ce pontificat. Elle est promulguée à l'occasion du centenaire de l'extension de la fête solennelle du Sacré-Cœur à l'Église universelle par Pie IX.

Certes, le culte du Sacré-Cœur a perdu de son attrait pour beaucoup des catholiques de notre pays; on peut dire sans exagération, je crois, que la jeunesse, en particulier la jeunesse universitaire, ne comprend plus guère la raison d'être de ce culte, dans lequel elle ne voit qu'une « dévotion » au sens péjoratif du mot, et une dévotion vieillotte.

Or l'encyclique *Haurietis Aquas* présente un très heureux approfondissement doctrinal de ce culte sinon méprisé, du moins négligé. Elle lui redonne tout son sens et son actualité permanente, en montrant comment il est une nécessaire expression du mystère même du Christ.

On peut dire que cette encyclique opère un véritable « ressourcement » du culte du Sacré-Cœur; elle le libère de ce qu'il y avait d'occasionnel et de transitoire dans ses origines du XVIIe siècle; elle le dégage de ce qu'il a pu avoir alors de particulier; elle l'universalise à la dimension du Christ éternel. Ressourcement, en ce sens que le document pontifical montre avec sobriété et solidité les fondements bibliques du culte de l'amour incarné de Dieu, et son équivalent implicite dans la tradition antique de l'Église des Pères. Ainsi la révélation particulière à sainte Marguerite-Marie Alacoque, qui certes n'est pas rejetée, est ramenée à ses justes proportions et à son importance relative : elle n'a été que l'occasion d'une expression liturgique nouvelle d'un culte aussi ancien que l'Église; et même, plus exactement, l'occasion providentielle grâce à laquelle la conscience collective d'une grande partie de la catholicité a été amenée à désirer un culte spécial de l'amour divin incarné en Jésus-Christ.

Aussi bien, par ce ressourcement biblique, évangélique et patristique, l'encyclique peut dégager exactement l'essence et la fin du culte du Cœur du Christ. Ce culte est une adoration du Verbe Incarné, du Verbe en tant qu'il est incarné, ou inversement et équivalemment c'est une adoration de l'homme Jésus en tant qu'il manifeste le Verbe de Dieu :

le Christ Jésus, en effet, n'est pas seulement une image ou un symbole de Dieu, séparé ontologiquement du Verbe; il est la réalité même de l'être qu'il manifeste. C'est ce qu'en termes techniques on appelle l'union hypostatique, c'est à dire l'union en une seule personne, celle du Verbe éternel, de deux natures, humaine et divine, dans le Christ Jésus. Cette formulation ne doit pas nous arrêter, sa technicité est nécessaire à la permanence de la foi; nous pouvons la traduire, en termes d'aujourd'hui, d'une manière moins précise et moins exacte, mais plus accessible, en disant que, de l'homme Jésus, Dieu dit « Je », ou encore que la vie de l'homme Jésus, homme du premier siècle de notre ère, est la vie même de Dieu. Et ce « Je », que prononce Dieu sur l'homme Jésus, est un Je éternel; la vie même de Dieu en cet homme d'un moment de l'histoire est une vie qui s'est libérée du temps, car Dieu continue, si l'on peut dire maladroitement, d'être un homme. C'est là le mystère essentiel de la foi, celui que chante le Credo de nos messes et dans lequel se concentre tout le dogme chrétien : Dieu a voulu faire lui-même l'expérience de ce que c'est qu'être homme, la faire, cette expérience, en plénitude, à l'exception du péché, et sans cesser d'être la souveraine majesté et transcendance de Dieu. Cette unité divino-humaine, du Christ est la source de notre salut; elle est rédemptrice. Dans la vie offerte et la passion de l'homme-Dieu, une expiation du péché est contenue, à la fois infinie et humaine, à la mesure de l'humanité entière; par là est compensé, divinement et humainement, cet effort vital et profondément blasphématoire pour nier Dieu qu'est notre péché, le péché originel, et chacun de nos péchés qui reprennent et approuvent le péché primordial.

Or, un des aspects les plus importants de cette humanité du Christ Jésus qui est l'humanité de Dieu, c'est sa puissance humaine de sentir et d'aimer, son affectivité et sa sensibilité. Le Christ Jésus, Dieu et homme, sent et aime comme un homme; et en lui c'est le Dieu qu'il est qui sent et aime comme un homme. De cette puissance d'aimer et de sentir, le cœur, au moins dans notre civilisation occidentale, est considéré comme l'organe et le signe. Cette symbolisation n'est pas arbitraire : notre affectivité et notre sensibilité ne sont pas seulement spirituelles, elles ont un retentissement corporel qui se traduit en particulier par des phénomènes cardiaques. Nous pouvons donc dire, sans anthropomorphisme, que dans le Christ Jésus Dieu a un cœur humain. Ce Cœur, en tant qu'il est du Verbe Incarné, en tant qu'il est aussi le signe et la manifestation de son amour divin, nous pouvons et devons l'adorer de l'adoration même à laquelle a droit l'humanité du Christ assumée par la divinité.

L'amour de Dieu manifesté dans le Cœur du Christ est l'Amour même qu'est Dieu, le Dieu qui est charité, en la Sainte Trinité. Le Christ Dieu-homme, continuant d'être « l'Un des Trois », ne cesse pas de vivre le

mystère intérieur qu'est Dieu en soi, cet échange transcendant et formidable (au sens propre de ce mot) de l'Etre et de l'Amour infinis du Père au Fils et au Saint-Esprit. L'amour que Dieu nous porte, et qu'il nous manifeste dans le Christ Jésus, est le prolongement, on pourrait presque dire le débordement de ce mystère intérieur d'amour qu'est Dieu en lui-même. En adorant le cœur du Christ, c'est cet amour trinitaire que nous adorons d'abord et avant tout. Nous l'adorons en tant qu'il est incarné; le Verbe Incarné aime le Père d'un amour vraiment humain, le connaissant dans la lumière béatifique dont il jouit sur terre. Enfin et indissolublement, le Christ nous aime, d'un amour humain dont il meurt sur la croix et qui est le rayonnement de cet amour divin et trinitaire par lequel il aime le Père. En son cœur nous adorons le mimétisme d'amour par lequel Dieu s'est fait l'un de nous pour nous aimer comme un homme aime son frère et mourir pour nous, sans cesser d'être Dieu.

Cet amour humain, qui est divin, nous pouvons bien continuer de l'adorer, car le Christ ne cesse pas; c'est le mystère même de Pâques et de l'Ascension. Dieu dans le Christ ne cesse pas d'être un homme, de nous aimer d'un cœur fraternel, de prier pour nous, d'intercéder pour nous auprès du Père, d'étendre à la dimension du temps la valeur éternelle de son sacrifice rédempteur, d'offrir en ce sens son sacrifice au Père pour nous. L'adoration du cœur du Christ est ainsi simplement l'adoration du Christ mort et ressuscité, siégeant à la droite du Père, dans l'égalité divine, avec les stigmates éternels de sa Passion.

***

Il est frappant que l'encyclique n'insiste pas sur l'aspect réparateur du culte du Sacré-Cœur. Entendons-nous; il est trop évident que cet aspect n'est pas exclu; il fait partie intégrante du mystère de notre union au Christ. Il va sans dire que nous devons « achever en nous ce qui manque à la Passion du Christ pour son corps qui est l'Église» et que, dès lors, toute souffrance physique ou spirituelle acceptée en union du Christ est une participation à son œuvre rédemptrice; non pas que nous ajoutions quelque chose à la valeur infinie de la Passion rédemptrice du Sauveur, mais, par l'adhésion de notre souffrance à la souffrance du Christ, nous sommes appelés par Dieu à cette dignité suprême de collaborateurs, inutiles et nécessaires à la fois, de son œuvre de salut. Ce n'est pas sur cet aspect, cependant, que l'encyclique met l'accent, mais bien sur l'adoration due à l'amour de Dieu. Il y a là sans doute une indication précieuse : notre adhésion réparatrice constitue une adoration du mystère de Dieu en la croix du Christ; elle n'a de sens et de valeur

ne parce qu'elle est adoration, reconnaissance de la valeur infinie de Dieu, du Christ, de la croix, valeur pour moi, que je fais mienne en la vivant, et en la vivant comme le Christ l'a vécue.

Bien que l'encyclique, comme il est normal, n'en dise rien, dans cette insistance sur l'aspect adorateur du culte du Sacré-Cœur, il est permis de voir une mise au point d'une interprétation trop littérale de l'expérience personnelle de Marguerite-Marie Alacoque. Cette grande sainte a été une authentique mystique de réparation, c'est-à-dire que, par une spéciale grâce du Saint-Esprit, elle a été appelée à participer à la souffrance réparatrice du Christ, au-delà de toute force humaine; sans le secours de Dieu elle en serait morte cent fois. Comme toute grâce proprement mystique, cette effrayante expérience, qui est fort rare, est un signe à nous destiné, à nos tiédeurs, pour nous faire saisir quelque chose du mystère abyssal de la souffrance rédemptrice du Christ. De même l'illumination ineffable des mystiques de contemplation, qu'ils essaient de traduire dans leurs balbutiements sacrés, a surtout pour fin de nous laisser deviner quelque chose de la Transcendance du Dieu dont l'homme ne peut voir la face sans mourir, de nous faire communier à la crainte amoureuse des prophètes de l'Ancien Testament devant la révélation du Sacré. Mais il faut conserver à ces expériences leur valeur de signe. En particulier, il y aurait un grave danger spirituel à faire de l'expérience extraordinaire des mystiques de rédemption une norme de la vie intérieure authentique; on rencontrerait facilement ainsi certaines tendances au masochisme. Et certains commentateurs des écrits de Marguerite-Marie n'ont pas échappé à ce danger. De soi-disant révélations particulières non plus, tel ce livre qui n'est pas totalement sain et qui a pour titre *Cum clamore valido*.

Nous noterons encore que l'encylique, toujours dans le même sens, et dans le même équilibre, rappelle que le culte du Cœur du Christ ne doit pas avoir pour motifs déterminants les Promesses que le Seigneur a faites à Marguerite-Marie, l'attente de grâces spéciales automatiquement liées à la pratique de ce culte. Non pas que ces promesses soient fausses. L'Église ne s'engage pas sur ces révélations particulières, mais, du fait même qu'elle canonise le mystique qui en témoigne, il y a au moins une forte présomption d'authenticité en leur faveur. Cependant ce n'est pas l'essentiel. Et, en toute hypothèse, notre attitude de fils envers Dieu ne doit pas être mercantile. Non pas qu'il faille tomber dans les exagérations du quiétisme et nier la valeur de l'espérance, ou dans celles du jansénisme et du protestantisme et évacuer la réalité du mérite dans nos vies. Cependant notre amour de Dieu doit être *d'abord* gratuit; nous devons aimer Dieu d'abord parce qu'il nous a aimés dans le Christ jusqu'à la mort et la mort de la croix, et non pas premièrement parce qu'il nous donne ses biens spirituels. C'est encore ici une question

d'accent, de hiérarchie de valeurs, mais qui a bien son importance. No sommes ainsi ramenés au primat de la contemplation et de l'adoratio C'est ce qui est bien exprimé dans le fondement des Exercices saint Ignace : « L'homme est créé pour aimer, servir et glorifier Dieu, *par là* sauver son âme. »

Cet amour gratuit et désintéressé, que doit être notre culte du Cœ du Christ, pour autant n'est pas passif; il se manifestera activeme par toute notre vie. Par la charité fraternelle effective d'abord, p laquelle nous aimons concrètement nos frères de l'amour même que l Christ leur porte et comme il les aime. Par l'adhésion à la volonté d Dieu aussi, à l'exemple du Christ évangélique, dont la nourriture est d faire la volonté du Père. L'encyclique le rappelle, cette adhésion à l volonté de Dieu est la seule manifestation authentique, vécue et no purement théorique ou sentimentale, de notre amour pour Dieu; volont de Dieu qui est avant tout, concrètement et humblement, notre devoi d'état, notre « métier », au sens plein de ce mot qui veut dire ministère service.

On le voit, par ces quelques notations hâtives, il y a dans cette ency clique une sorte de traité presque complet et fort équilibré de théologi spirituelle, profondément biblique, appuyée non sur une révélatio particulière mais sur l'expérience spirituelle millénaire de l'Église vivan la réalité du Christ.

Il sera permis, en terminant, de regretter que la langue de la traductio française la rende difficile d'accès à la plupart des fidèles. Il faudrait qu les traducteurs comprennent qu'une traduction authentique n'est p un décalque de l'original latin. Chaque langue a son génie. La nôt est sobre et précise : elle ne supporte pas comme le latin traditionn de l'Église, qui est une vraie langue vivante, un luxe d'adjectifs q n'ajoutent rien aux substantifs qu'ils qualifient. Il suffirait de supprim dans la traduction la plupart des adjectifs et des épithètes pour rend le texte accessible. Ce n'est pas trahir la pensée originale du Souvera Pontife, au contraire, c'est la « rendre », la livrer en son sens total. C'e en décalquant mécaniquement une langue sur l'autre qu'on la trah et qu'on la mutile.

Robert L. Petit.

ACTUALITÉS

Un Discours de S.S. Pie XII sur l'éducation des collèges

Le 20 avril dernier, le Pape donnait audience au Collège National de Garçons de Rome, élèves, maîtres et parents. Ayant rappelé que ce collège continue celui qu'avait fondé Clément VIII, à la fin du XVIe siècle, il loua ses auditeurs de maintenir une noble tradition. Puis, saisissant l'occasion offerte, il leur proposa « quelques pensées sur l'œuvre d'éducation des collèges ».

La famille est le milieu naturel, « le plus propre à assurer une bonne et même une parfaite éducation ». Mais, bien souvent, elle ne peut suffire à cette tâche difficile. Le collège est alors « une institution providentielle ». Pourvu que l'influence des parents s'y exerce, parce qu'ils ne sont pas relevés de leur devoir par les maîtres. Les critiques, parfois trop sévères, adressées aux collèges, et « en particulier aux internats », ne sont pas sans fondement. Le demi-pensionnat est une voie moyenne « entre l'éducation dans la famille, souvent empêchée, et celle du collège, nécessairement imparfaite ». L'adolescent peut y joindre « aux avantages de l'éducation en famille ceux qui sont propres à la vie du collège ».

Au collège, l'enfant se forme « à une conscience plus austère du devoir, au sens de la discipline et de la précision, à l'habitude d'organiser son activité, au sentiment de la responsabilité de ses actes ». Il apprend à « vivre avec d'autres en société ». Une « saine émulation » éveille en lui « un sens juste de l'honneur ». Le danger cependant est que l'éducation en commun soit trop « rigide », « formaliste », conformiste, qu'elle étouffe la personnalité. Elle risque de briser les caractères faibles, de durcir et révolter les forts. En milieu trop fermé, il est à craindre que les exigences spirituelles soient au-dessus de ce que peuvent les uns, au-dessous de ce dont les autres sont capables.

Pour défendre la personnalité de l'enfant, Pie XII propose aux éducateurs trois règles d'action : discernement, modération et douceur. Par discernement, il entend le souci constant de traiter l'enfant en personne et non pas en élève anonyme, semblable à tous les autres, d'adapter l'éducation à chacun selon ce qu'il est. Il craint le règlement uniforme imposé jusque dans le détail à des centaines d'enfants, souvent quel que soit leur âge. Chacun doit se sentir « l'objet d'une attention spéciale », n'avoir jamais l'impression « d'être confondu et oublié dans la masse ». Qu'il s'agisse d'autre part d'étude ou de récréation, de sanctions, de jeu laissé à la liberté et de soumission à une règle, la vie commune demande sans doute une discipline; mais à son organisation et à son usage doit présider la modération. Tou-

jours nécessaire, la discrétion l'est en particulier dans la vie religieuse du collège. « Les exercices de piété doivent connaître la juste mesure pour qu'ils ne deviennent pas un poids presque insupportable et ne laissent pas dans le cœur du dégoût. » On voit des jeunes gens « oublier les devoirs les plus élémentaires du chrétien », la messe du dimanche entre autres, pour avoir été soumis dans leur collège à un régime indiscret de piété. Au discernement et à la modération s'ajoutera enfin la douceur. « Une atmosphère de sereine douceur devrait circuler en tout collège », car c'est par « la persuasion personnelle », « avec des arguments de raison et d'affection », qu'on inculque le sens du devoir. L'autorité raisonnable est suave. On ne mêle pas « une rancœur personnelle » au reproche mérité, une vengeance à la punition. S'il faut en venir à la sévérité, un éducateur n'oubliera jamais que les enfants sont des enfants, et non pas des méchants endurcis; la stricte justice à leur égard doit être « dépassée » par la douceur.

Dans la seconde partie de son discours, le Pape s'adressait aux enfants et adolescents, élèves du collège qu'il recevait et de collèges semblables. Si « leurs familles, la société et l'Eglise elle-même » prennent tant de soin de leur éducation, c'est qu'elles attendent beaucoup d'eux. Mais comment pourraient-ils devenir « des hommes au-dessus de la médiocrité », s'ils n'ont pas eux-mêmes le désir ardent de « devenir tels ». « Se proposer de beaux et grands idéaux » est le mouvement spontané de tout jeune homme « intelligent et sain ». Entrer dans la vie sans ambition d'exceller, c'est « le pire début », c'est « renoncer avant l'épreuve ». Et le Pape déplore que, de nos jours, tant de jeunes gens soient insensibles à l'attrait de la grandeur, se résignent d'avance à la médiocrité, soit égoïsme, soit illusion sur ce qui mérite le nom d'idéal. Il veut au contraire qu'ils « ouvrent leurs âmes à de grands désirs ». Mais qu'ils ne se contentent pas de rêver à l'idéal, attendant qu'il se réalise par miracle. Qu'ils ne croient pas pouvoir rester dans le meilleur des collèges, comme des passagers sur un navire, « sans se préoccuper de rien » ! Car « il n'existe pas de vertu magique qui transforme les idéaux en réalités, sinon la ferme volonté et l'emploi total des forces dont on dispose ». Dans l'éducation collective, le pire danger est la passivité. Certes, il faut que les adolescents consentent à être élevés; et le Pape leur demande une confiance docile et généreuse à l'égard de leurs éducateurs. Sans doute aussi peuvent-ils compter sur la force que donnent, dans la vie de collège, de « saines et profondes amitiés ». Mais ni les meilleurs éducateurs, parents et maîtres unis pour une tâche commune, ni le meilleur milieu ne suffisent à ce qu'un enfant grandisse sans le vouloir et sans y prendre peine. En terminant, Pie XII rappelle « la plus haute louange que décerne l'Evangile à l'enfance de Jésus : Il grandissait en sagesse, en âge et en grâce ».

Ce discours, paru dans la *Documentation Catholique* du 13 mai, devrait être longuement médité par tous les éducateurs. Ce faisant, ils remarqueront l'insistance du Pape à défendre la personnalité de

l'enfant. Et si c'est un danger que le conformisme et la passivité dans l'éducation en commun, n'est-ce pas, dans la civilisation de masses qui est la nôtre, un péril plus redoutable encore? Or, les hommes de demain seront ce que les éducateurs d'aujourd'hui les auront aidés et stimulés à devenir.

Jean RIMAUD.

Les Primitifs Italiens des Musées de France exposés à Paris

Depuis dix ans qu'a été créée l'Inspection Générale des Musées de Province auprès de la Direction des Musées de France, un vaste travail de reclassement, de mise en ordre, de redistribution des collections municipales et départementales, a été entrepris. Placé dans des mains jeunes et soigneusement éduquées, un nombre déjà important de galeries régionales, naguère abandonnées ou livrées à trop de fantaisie, a été restitué à sa mission sainement comprise de conservation. Le rassemblement, dans la Salle de l'Orangerie des Tuileries et dans un grand hall du Musée des Arts Décoratifs, de près de 230 tableaux des XIVe et XVe siècles italiens, choisis dans la riche série que les musées de France possèdent, est la première manifestation spectaculaire de l'œuvre déjà accomplie.

Elle atteste plusieurs évidences qui étaient oubliées ou ignorées. Elle publie d'abord l'existence d'une richesse dont certainement personne ne s'était encore parfaitement rendu compte : richesse quantitative et richesse qu'on pourrait appeler comparative et scientifique. Beaucoup de ces panneaux n'étaient connus, même des plus éminents des historiens de l'art italien, que par des photographies, et les jugements de ceux-ci ne pouvaient donc être que provisoires; on avait d'ailleurs remarqué le peu de cas que, dans leurs livres, ces écrivains faisaient des collections publiques françaises, et, par exemple, de chefs-d'œuvre essentiels comme la *Vierge et l'Enfant entourés d'anges musiciens* de Giovanni Boccati qui appartient au Musée Fesch d'Ajaccio, ou des *Trois Saints* de Bagnères-de-Bigorre. L'état des musées français, sauf quelques-uns dans les grandes villes ou d'autres exceptionnellement privilégiés grâce à quelque mécène ou amateur, les rendait si difficilement visibles que ces historiens, la plupart italiens, y trouvaient les meilleures excuses à leurs négligences ou à leurs erreurs. Quant aux historiens français qui, durant la première moitié de ce siècle, s'étaient spécialisés dans l'étude des musées de province, ils n'avaient guère prêté attention, en dehors de la peinture française (et c'était bien leur devoir de commencer par elle), qu'à quelques œuvres célèbres comme les Mantegna de Tours ou le Perugin de Caen (mise à part la peinture

flamande ou hollandaise depuis longtemps plus appréciée). L'empressement des critiques, italiens et américains surtout, à accourir à Paris est bien significatif à cet égard : un trésor d'art et de documents vient d'être mis à jour, et beaucoup de problèmes, s'ils ne vont pas trouver aussitôt une solution, se posent à nouveau et s'éclairent.

Une seconde évidence que dévoile cette exposition, c'est une grande lacune culturelle dans la connaissance artistique des Français. Il est vrai de dire qu'au contraire de l'Anglais, par exemple, — sans parler de l'Italien — le Français ne s'est jamais intéressé à l'art italien d'avant la Renaissance. La raison en est double : la merveilleuse floraison d'art du Moyen Age français, qui correspond tellement à notre sensibilité et à notre esprit que nous n'avons pu pendant longtemps concevoir qu'autre chose ait pu exister à ce même moment, et la pauvreté des œuvres du Trecento et du Quattrocento montrées au public. La salle des Sept mètres du Louvre, si elle contient de fort belles œuvres florentines, siennoises et vénitiennes de ces siècles, comporte trop de lacunes pour pouvoir susciter un goût profond, tandis que les musées anglais ont propagé largement une sorte d'exclusivité en faveur des peintres antérieurs à Raphaël. Mais il est remarquable de constater, à l'occasion de cette exposition et en lisant dans son catalogue les origines des tableaux, que la France, au contraire de ce qu'on croit, a peut-être devancé les autres peuples non-italiens dans la compréhension de l'art italien dit primitif : n'est-ce pas en 1810 que la magnifique collection Cacault a été acquise par Nantes? En 1834 que Lille accepta le legs Wicar avec ses dessins italiens des XIVe et XVe siècles? En 1839 que la collection du Cardinal Fesch a été léguée au Musée d'Ajaccio? C'est en plein milieu du XIXe siècle que le peintre Gigoux forma sa collection qu'il donna à Besançon et qui comprenait cette *Ivresse de Noé* de Giovanni Bellini, un des clous de l'actuelle exposition. Et c'est bien en 1862 que Napoléon III acheta au marquis Campana sa fameuse collection qui, outre des céramiques, des statues, des armes, des camées, comprenait près de six cent cinquante tableaux. Tout sans doute a été faussé par la dispersion en plusieurs temps de ces peintures, par le démembrement de leurs polyptyques, l'éparpillement de cet ensemble dont la valeur résidait en partie dans sa cohésion. Les protestations qui s'élevèrent alors témoignent toujours que le public n'était pas insensible à cet art; mais, de ce morcellement et de cet enfouissement au fond de lointaines provinces, il ne pouvait résulter qu'une rapide indifférence qui passa bientôt pour du mépris et de l'hostilité. Toute une période d'intense culture occidentale devenait fermée aux Français, et c'est à ce moment que se créa la légende de l'inaccessibilité des Français à cet art, cependant d'une si puissante humanité et d'une si haute spiritualité, que fut celui du Quattrocento.

L'exposition actuelle de l'Orangerie rétablit la vérité : les suites qu'elle entraînera bientôt l'affermiront. Elles seront de deux sortes. Dès maintenant les tableaux démembrés vont être réunis au profit du

nusée qui a la garde du fragment principal : le Louvre cédera à Lyon e soubassement de la *Madone* de Montagna dont le legs Duseigneur ı fait entrer à Lyon la partie principale; un échange avec réciprocité permettra de regrouper au Louvre le triptyque de la *Vierge et l'Enfant* de Paolo Veneziano séparé entre Ajaccio, Toulouse et Paris. Sans doute il ne sera pas possible de reconstituer définitivement le polyptyque qu'avaient dû très certainement former le *saint Jacques* de Caen, le *saint Antoine* du Louvre et le *saint Dominique* que le Musée des Offices de Florence a bien voulu envoyer à cette exposition des Musées français, avec, probablement, deux autres panneaux de Berlin, malheureusement absents; du moins a-t-on maintenant une certitude pour les trois premiers. La participation de l'*Adoration des Mages* appartenant à la collection R. Lehman de New-York a permis également de reconnaître un troisième volet d'un polyptyque portatif de l'atelier siennois d'Avignon dont l'*Annonciation* et la *Nativité* forment les deux autres : l'hypothèse déjà émise s'avère désormais indubitable. Le bilan pratique et expérimental de cette conjonction temporaire de tableaux, qui, comme on le voit, a tout de même débordé le cadre des musées français, est déjà positif et s'apprête à engendrer d'autres bénéfices.

Une deuxième conséquence sera encore tirée. A vrai dire, on doit peut-être plutôt la présenter comme une cause : c'est le regroupement de la collection Campana. Ce projet réparateur est entré, depuis plusieurs années, dans les plans de la Direction des Musées de France, et c'est dans cette intention que le recensement de la totalité des tableaux primitifs italiens avait été entrepris : si la constatation du nombre considérable d'œuvres ainsi inventoriées, a conduit à la décision de révéler au public international les meilleures et les plus « curieuses » d'entre elles, une autre initiative s'est imposée, celle de regrouper dans un seul lieu et définitivement la collection Campana. La plupart des municipalités ont compris qu'il y avait là un véritable levoir national et ont accepté les échanges auxquels le Département les Peintures du Louvre a consenti en prélevant sur ses réserves, de façon que les municipalités n'aient à souffrir d'aucune diminution le leurs biens. Le lieu de rassemblement de la collection Campana e sera cependant pas Paris, et le rêve de Napoléon III de fonder vec la riche diversité des œuvres de tous genres patiemment réunies ar l'ancien directeur du Mont-de-Piété de Rome, une sorte de musée ans le genre de celui du South Kensington de Londres, est irrévocalement évanoui. Ce sera une ville de province. On sait que la Direction des Musées de France tend à conférer aux plus importants nusées une physionomie propre : si, à cause de donations antérieures, e musée de Castres est devenu le musée espagnolisant de France, si à Bordeaux on réservera plus volontiers des œuvres anglaises, en raison e ses relations séculaires avec la Grande-Bretagne, — nonobstant, ien entendu, la part faite à l'originalité régionale —, si Valenciennes e rubénise de plus en plus sans négliger Carpeaux, si chacun se façonne son propre visage et si Ajaccio continuera d'être un centre

de peinture italienne, Avignon avec ses souvenirs toujours vifs du séjour de la Papauté au XIVe siècle et de sa romanité jusqu'à la fin du XVIIIe avec le passé artistique de son école franco-siennoise, était toute désignée pour accueillir de tels vénérables vestiges de la culture italienne dans un palais que leur offre la municipalité.

Il est rare qu'une exposition, si belle et instructive soit-elle, laisse autre chose qu'un catalogue, si savant soit-il; elle n'est souvent qu'un feu d'artifice sans lendemain, même si elle enrichit magnifiquement la mémoire et laisse une trace lumineuse dans le cœur : celle-ci, qui a pu s'intituler, avec peut-être quelque témérité, « De Giotto à Bellini », demeurera en outre par la révélation culturelle qu'elle comporte en elle-même et par les réalisations d'avenir qu'elle a suscitées.

Michel FLORISOONE.

Remise à la Basilique de Saint-Denis du nouveau reliquaire de Saint Louis

Les lieux et les circonstances aidant, guelfes et gibelins, armagnacs et bourguignons, chapeaux et bonnets, whigs et tories en viennent un jour ou l'autre au baiser de paix. Alors les prétendues oppositions irréductibles entre un passé lointain et un passé plus proche proclament elles-mêmes la continuité de l'histoire d'un peuple, mais selon les modes inattendus. Ainsi se régénère l'amour de la patrie.

« La cérémonie qui aura lieu le 8 mai 1956 dans la Basilique de Saint-Denis revêt un caractère particulier... elle réalisera une atmosphère de véritable union nationale. » Ainsi avertis par S.A.R. Mgr le Prince Xavier de Bourbon-Parme, président d'honneur du Mémorial de France à Saint-Denis, à quoi fallait-il s'attendre?

Il suffisait de se reporter au programme pour constater des voisinages inusités : haut patronage du Président de la République et invitation conjointe d'un socialiste, président du Conseil Général de la Seine et d'une Altesse. Il suffisait aussi de remarquer que les prélats ne portaient pas le costume de chœur, mais le manteau de cérémonie; que la Reine Elisabeth de Belgique arborait le cordon rouge de l'ordre napoléonien et républicain de la Légion d'honneur; que les écoles publiques de la Seine apportaient leur concours au programme musical.

La date choisie ajoutait encore des richesses de signification à cette curieuse translation de reliques : 11e anniversaire de la fin de la guerre, 527e anniversaire de la délivrance d'Orléans, « à la requête de saint Louis », annonçait Jeanne d'Arc au bâtard d'Orléans, le 29 avril 1429.

Le lieu offrait plus de relief encore, sorte d'épicentre tout vibrant des heurs et malheurs de l'histoire, aujourd'hui miroir d'un pays divisé, dont l'image morale est renvoyée avec des oppositions d'une brutalité acide. Saint-Denis-la-Royale est aussi Saint-Denis-la-Rouge. Pour accéder à la basilique, il faut traverser, à une lieue à la ronde, tout un panthéon de gloires momifiées en nom de rues, absolument étrangères au martyrologe romain. Le patriarche Hugo sert de tampon entre l'abbatiale et l'hôtel de ville.

En ce soir de fête, la municipalité a soigné les contrastes autant qu'il était en son pouvoir. Un calicot drape le balcon. Foire exposition? Réclame pour machine à laver? Non. Des slogans, des mots d'ordre : paix, négociation... Au milieu de chaque trophée, le drapeau rouge occupe la place centrale, les drapeaux alliés l'entourent dans le rôle de comparse; modeste, celui de la France tient le dernier rang.

A Saint-Denis, c'est bien connu, on a un vieil attachement au drapeau rouge. Nous allons le retrouver à l'honneur dans l'église, à gauche de l'autel, mais cette fois timbré d'une croix, que d'ailleurs ne semble pas avoir porté le vieil oriflamme capétien.

Un quart de tour à droite. La façade de la basilique, qu'une vive lumière lave ce soir de la crasse parisienne, qui n'est point de la patine. Nous sommes loin de la scène romantique du tableau de Heim, au musée Carnavalet, de cette nuit de 1817 au cours de laquelle les restes royaux furent retirés d'une fosse commune. Aux torches et à la lune voilée de nuages, ont succédé les feux percutants des projecteurs. Ce ne sont plus quelques nobles émigrés qui procèdent à une cérémonie expiatoire, mais une nation tourmentée qui, dans son angoisse, recherche ses sources les plus élevées et les plus pures.

Le souvenir du tableau de Heim fait regretter la destruction de la tour nord. Ainsi passe-t-on d'une impression à une autre devant la basilique. On peste un moment contre Viollet-le-Duc, indispensable sauveur et saboteur, sorte de pompier qui ne garde du feu que pour gâter par l'eau, monstre d'érudition, de mauvais goût et d'activité.

Franchissons le portail, là où vient, à travers trois siècles, la voix de Renaud de Beaune, archevêque de Bourges, s'adressant à Henri IV, le 25 juillet 1593 : « Qui êtes-vous? — Je suis le Roi! — Que demandez-vous? — Etre reçu au giron de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. »

Dans la clarté, la nef de Pierre de Montereau gagne encore en sveltesse et en grâce. Au moment où commence la cérémonie, seuls les bas côtés demeurent éclairés de l'intérieur, le vaisseau recevant la lumière par les verrières illuminées. Ce n'est plus le moment de lever les yeux vers ces médiocres vitraux; tout cet alignement de rois aux moustaches en accent circonflexe, parmi l'indigence d'un décor répété avec la plus sotte application, appellerait pour le brouiller un fort nuage d'encens. Mais il n'y aura pas d'encens.

La belle invention du triforium éclairé prend, par contre, toute

sa valeur, ainsi que l'admirable rythme des croisées d'ogive et des faisceaux de colonnettes, jaillis de la pénombre pour s'achever dans la vivacité d'un éclairage où s'imposent les arêtes vives alternant avec les surfaces cylindriques.

L'effet du vieux déambulatoire de Suger est saisissant; drues et vigoureuses, ses lignes s'enlèvent vivement à travers la pénombre du chœur où se sont massés les musiciens et les chanteurs.

Les tombeaux du XVIe siècle, éclairés sous les dais par les lueurs bleutées du néon, semblent de somptueuses embarcations portant vers l'éternité des cadavres étendus.

Un retard d'une demi-heure devient supportable lorsqu'il permet de goûter sans mélange et de savourer une architecture.

Dans les stalles plusieurs évêques semblent reconstituer le chapitre du second empire; le Père Abbé de la Source représente ici l'antique tradition bénédictine. Le cardinal archevêque de Paris et le nonce apostolique ayant pris place à leurs trônes, voici que commence la Messe du sacre de Charles X de Cherubini.

Après cette première plongée dans une musique religieuse pas trop éloignée de l'art profane, une manière de détente est ménagée, comme pour aller quérir les auditeurs dans les différentes zones où ils se trouvent. Ainsi tout à l'heure huissiers, suisses et maîtres des cérémonies conduisaient chacun à la place assignée.

Cette mise en ordre des esprits va s'effectuer grâce à Robert Planel, par sa « berceuse » et son « chant de quête », grâce à Schubert, à Cherubini, à Beethoven, par leurs hymnes à la musique, à la jeunesse, à la nature. Si bien que, dès les premières notes du motet de Vittoria « O vos omnes », il sera aisé de retrouver dans sa dévotion à la Croix et à la Passion, le bâtisseur de la Sainte Chapelle et le Croisé. Le triomphal « Crux Fidelis », le « Regina Coeli » et l' « Alma Redemptoris », mis en musique par Roger Ducasse, achèveront la préparation. Pour l'accueillir dans la basilique, saint Louis trouvera des âmes en état de veille.

Devant l'autel noyé d'ombre, se détache le blanc manteau du grand prieur de France de l'Ordre du Saint-Sépulcre. Mgr Bressoles, trace le portrait du justicier, de l'arbitre, de l'artisan d'unité française, du roi méditerranéen qui tant chercha l'entente, d'une rive à l'autre, sous le signe de la Croix.

Le moment est venu où, parmi ces tombeaux vides de ses ascendants et descendants, les restes du meilleur des rois vont donner une destination nouvelle à un si digne monument.

Un cortège s'est formé, qui s'éloigne en silence; les dalles résonnent sous les cannes des suisses. A son retour, une fanfare sur des thèmes grégoriens, de Tony Aubin, accompagne crescendo la marche de la châsse. La voici, baignée d'une lumière bleue, portée par les majors des écoles militaires, accompagnée d'un maréchal de France et de trois généraux, dans cette tenue qui semble s'excuser d'être encore trop militaire.

—

Au moment où, à la tête des chevaliers du Saint-Sépulcre, le Prince Xavier pénètre dans le transept, le faisceau d'un sunlight éclaire vivement le visage recueilli de l'ancien déporté de Dachau, par qui le sang de saint Louis fut associé aux souffrances de la nation; voici le compagnon de misère qui adoucit les dernières heures d'exil du Père Dillard. Aujourd'hui, avec le prestige de sa naissance et de ses épreuves, il poursuit l'œuvre de conciliation et d'unanimité de son aïeul Louis de Poissy.

Une nouvelle fois, en la personne du cardinal Feltin, l'Eglise accueille les reliques du roi mort sur les rivages tunisiens, en une aventure folle aux yeux des sages, où le chrétien reconnait la folie de la Croix.

Il eût été curieux, à l'entrée de la basilique, de procéder à ce que les sociologues appellent un sondage d'opinion. A la question « Pourquoi êtes-vous venu ce soir? » on entend déjà les réponses les plus diverses. Par obligation mondaine, tant pour cent, par curiosité, tant pour cent, pour un « spectacle son et lumière », pour assister à la translation des reliques, tant pour cent.

Que si les enquêteurs eussent pu rejoindre les mêmes personnes à la sortie, et leur poser la même question, tout le travail eût été à refaire. Il était entré un public, il sortait un pélerinage. Etrange puissance de l'art, mais aussi prestige du règne indéfiniment prolongé de saint Louis sur la France.

« C'est un spectacle qu'un mur derrière lequel il se passe quelque chose. » Sur la place qui porte son nom, Victor Hugo recevait d'une foule dense confirmation de sa remarque. Peuple goguenard et jovial, le même qui pleurait aux funérailles de Louis XII et jouait aux boules avec les crânes arrachés aux tombeaux, au temps de la Convention.

Saint Louis revient au milieu de ce peuple et lui confie ses restes, en attendant la résurrection, ce « grand soir » que le moyen âge sut montrer aux tympans des cathédrales.

Joseph TRANCHANT.

Un événement missionnaire

Cet événement, c'est la publication de documents pontificaux relatifs aux Missions, non encore traduits en français ou non regroupés, publication due à M. l'abbé Blanc [1], rédacteur en chef du *Bulletin*

1. *Le Siège Apostolique et les Missions*. Textes et documents. Instruction de 1659, Léon XIII, saint Pie X, Benoît XV, Pie XI, Pie XII. 2 fascicules paginés de 1 à 287. Union Missionnaire du clergé (5, rue Monsieur, Paris VII' et 12, rue Sala, Lyon), 300 frs les deux fascicules.

de l'Union missionnaire du clergé et de la revue *Les Missions Catholiques*, animateur d'une monumentale Histoire des Missions Catholiques qui doit faire suite à l'Histoire universelle des explorations. Ces deux fascicules reprennent et complètent ceux parus en 1939, sous le titre : *Pie XI, pape des Missions.*

On ne peut parler ici de réédition, car le champ est beaucoup plus vaste que dans les précédents fascicules. Ceux-ci n'envisageaient que le pontificat de Pie XI et les premiers mois de celui de Pie XII. *Le Siège Apostolique et les Missions* remonte beaucoup plus haut et nous conduit jusqu'en 1955. Le premier document, traduit pour la première fois en français quasi intégralement, est la célèbre instruction adressée aux premiers vicaires apostoliques en Extrême-Orient (1659). Document capital dont nous ne pouvons faire ici l'analyse mais dont nous citerons cependant un passage significatif et divinatoire des attitudes modernes en pays de mission :

> Ne mettez aucun zèle, n'avancez aucun argument pour convaincre ces peuples de changer leurs rites, leurs coutumes et leurs mœurs, à moins qu'ils ne soient évidemment contraires à la religion et à la morale. Quoi de plus absurde que de transporter chez les Chinois, la France, l'Espagne, l'Italie ou quelque autre pays d'Europe ? N'introduisez pas chez eux nos pays, mais la foi, cette foi qui ne repousse ni ne blesse les rites ni les usages d'aucun peuple, mais bien au contraire veut qu'on les garde et les protège... Ne mettez donc jamais en parallèle les usages de ces peuples avec ceux de l'Europe; bien au contraire, empressez-vous de vous y habituer [1] etc...

Ces directives d'autrefois, Pie XII devait les appeler dans sa première encyclique l'étoile directrice de l'apostolat catholique.

Le recueil se poursuit par la traduction de quelques textes dus à Léon XIII, Pie X et Benoît XV, et par la transcription pratiquement intégrale des actes missionnaires de Pie XI et de Pie XII, y compris les déclarations capitales de 1945 et 1946 sur la supranationalité de l'Eglise. Le tout accompagné de notes, d'introductions et d'index. En aucune autre langue vulgaire, il n'existe un recueil aussi complet et aussi précieux. Celui-ci rendra service non seulement aux missionnaires et aux laïcs originaires des pays d'outre-mer, mais aux prêtres et laïcs de la métropole qui voudraient, comme le fit autrefois l'abbé Godin, appliquer à la « mission intérieure » les principes éternels de l'Eglise sur l'évangélisation. Tous seront reconnaissants à l'abbé Blanc d'avoir mené à bien ce travail minutieux et considérable, d'avoir ainsi servi grandement la cause du Royaume de Dieu.

André Retif.

1. Il faut lire à la même page 16 : « ...*ils* se laisseront déraciner insensiblement. » L'oubli de ce mot *ils* pourrait faire croire qu'on voudrait déraciner les âmes des païens, alors qu'il s'agit précisément du contraire.

REVUE DES LIVRES

QUESTIONS RELIGIEUSES

en CERFAUX et Jules CAMBIER, D. B. — **L'Apocalypse de saint Jean aux chrétiens.** Coll. *Lectio ina*, 17. Ed. du Cerf, Paris, 1955.

ouvrage offre non un commentaire lé, ni une série de conférences sur et, encore moins des considérations s : il introduit concrètement au scellé. Le texte inspiré, reproduit tier, est éclairci pour l'essentiel par tes brèves mais judicieuses; des syn- partielles jalonnent la lecture pour à faire le point et rassembler les es glanées en cours de route; enfin entaine de pages offrent une vue nble sur le « prophète », les images, on religieuse de l'histoire et la cons- n littéraire de l'Apocalypse.

i le principe qui commande l'inter- on des auteurs, saint Jean a projeté ère des prophéties anciennes sur les ents contemporains; il a agencé ement des visions personnelles s de la Bible. Si l'Apocalypse est à entendre, cela tient surtout à notre ce de l'Ancien Testament, car on ne bien un livre que si l'on peut recons- i genèse de sa rédaction. Pour remé- cela, les auteurs ont fait preuve ve : ne se contentant pas de signaler références abstraites les textes bibli- ie saint Jean pouvait évoquer dans ions, ils ont reproduit ces textes chaque passage à interpréter. Le se familiarise ainsi avec les sources s de Jean, il assiste à leur élabora- participe mieux à la liberté souve- i visionnaire : ainsi il admet que des ix » (VI,2) deviennent des « vents » la Femme une Cité, qu'une trompette vise en sept, etc.

ptions des auteurs ne seront pas tou- artagées par tous les spécialistes; les semblent si naturelles qu'elles emporteront facilement l'adhésion du lecteur. Pour eux, il n'y a pas deux apocalypses rédigées à des époques différentes, mais une seule qui se développe en deux vagues successives : les signes de la fin du monde (ch. IV à XI), les destinées de l'Eglise (ch. XII à XXII); cette seconde partie rappelle la première, et parfois de façon développée (ainsi ch. XIV à XX), mais toujours à l'intérieur même de ces rappels l'Eglise est présente.

Les auteurs se refusent justement à historiciser les événements de la fin. Inutile de chercher à quoi correspondent dans le déroulement de l'histoire les rois ou les mille années, car Jean nous révèle les catégories mêmes de l'histoire à travers les événements qu'il vit. Ce refus d'historicisation n'empêche pas, bien au contraire, d'actualiser pour notre temps, avec sobriété du reste, la parole johannique (ainsi sur la foi « engagée » et « désengagée », p. 118, 122).

Ce livre répond bien à ce qu'on doit attendre de *Lectio divina*. Si, en le refermant, on n'a pas dissipé toutes les difficultés proverbiales de l'Apocalypse, du moins n'a-t-on pas été rebuté par une technicité ou une documentation déconcertantes; et le lecteur amadoué se demande s'il ne va pas en recommencer la lecture, et même s'il n'osera pas aborder un commentaire proprement dit, mieux encore, affronter le texte seul. Peut-on demander davantage?

X. LÉON-DUFOUR.

Gaston BRILLET. — **Un chef d'Église : saint Paul.** La Colombe. Coll. *Le Rameau*. 1956. 156 pages. 450 fr.

Ces notes denses, chargées de références, évoquent la figure de Paul fondateur et chef d'églises. Ses expériences d'abord : expérience du judaïsme, expérience du monde grec, expérience, surtout, du Christ

qui l'a saisi... Ses comportements missionnaires ensuite : fondation et gouvernement des églises, message de salut qu'il transmet, consignes de sainteté qu'il donne par sa vie plus encore que par son enseignement. Enfin l'achèvement de l'œuvre : « Comme apôtre, ayant tout dépensé, il n'avait plus pour les âmes que sa vie à donner ». Cette « étude de l'œuvre apostolique de l'apôtre » par l'originalité de son plan, et le grand nombre des références, aidera à mieux connaître la figure de Paul et à approfondir son message.

H. HOLSTEIN.

Henri de LUBAC. — **Sur les chemins de Dieu.** Aubier. 1956. 352 pages. 750 francs. **Nouveaux paradoxes.** Éditions du Seuil. 1955. 126 pages. 390 francs.

On sera heureux de retrouver, dans cette troisième édition, refondue et très augmentée, les réflexions que le P. de Lubac nous proposait dans son opuscule *De La Connaissance de Dieu*. Un texte dont la profondeur nous saisit à cette nouvelle lecture, une « postface » où l'auteur répond à quelques questions soulevées à la suite des premières éditions, des notes d'une richesse incomparable, vrai florilège de références et de textes anciens et modernes relatifs au problème de Dieu, confèrent à cette reprise une ampleur et une densité qui l'imposent à l'attention des philosophes et théologiens.

Le P. de Lubac n'a pas voulu écrire une théodicée; réfléchissant sur les problèmes que pose la connaissance naturelle et vécue de Dieu, il suggère une attitude en face du mystère de Dieu. La forme même, qui apparente ces pages aux propos plus qu'à la dissertation, invite, par ses suspenses, par les admirables textes transcrits, par tout un climat critique et constructif à la fois, à revenir sans cesse sur cette chose étonnante qu'est la connaissance de Dieu. Ou plutôt sur ce que représentent et impliquent les démarches concrètes de l'esprit qui, de diverses façons, s'avance « sur les chemins de Dieu ». Origine de l'idée de Dieu, affirmation et preuve de Dieu, connaissance du Dieu ineffable, qui est recherche constante de « l'infini d'intelligibilité » qu'est Dieu, actualité de la quête de Dieu, hors de laquelle l'homme se nie et se dégrade fondamentalement, autant de problèmes dont il faut sentir les dimensions, sous peine de ne pas les poser correctement. Car le mystère de Dieu nous environne en nous possédant; et finalement, si Dieu ne nous appelait à le connaître, ne se faisait connaître à l'esprit, nous ne saurions rien, ni de Lui, r mêmes. « Apprends à te connaître naissant ton Dieu... à contemple en te recueillant en toi-même ».

Ce livre n'est neuf, et bouleve: parce qu'il se situe, totalement (l montrent assez) « dans le doubl de la philosophia perennis et de l'« chrétienne ». Mais à un niveau s et dans une conjonction telleme que les trésors de la tradition s'éclairer d'une lumière, et prendr dont nous n'avions pas idée. P plus précieux résultat de cette m les chemins de Dieu », c'est de ret goût de Dieu » : plus encore qu avoir éclairé sur tant de probl soulève, et impose à notre reg ficiel, nous devons remercier le P. d'avoir suscité en nous la soif du Di A beaucoup ces textes denses or une lumière qui ne s'oublie pas; velle édition en augmentera le ray bienfaisant.

Les *Nouveaux paradoxes* sont d veine; ils obligent à réfléchir et à s questions. Le catholicisme français d'hui a mieux à faire qu'à s'ad même. Un examen de conscienc jours salutaire. La grande symp lui porte le P. de Lubac est te clairvoyante : à tout coup, elle fai Et chacun de ces « propos » nous non pour nous décourager, ou nou de semonces, mais pour nous sig que excès où nous risquons de n emporter. La véritable amitié es ces « paradoxes » sont d'un ami porte trop d'affection pour no nous endormir. Et l'on sera partic attentif aux dernières pages, co l'amour de l'Eglise — dans la lign *Méditation sur l'Eglise*, qu'elles p en vigoureux rappel des attitu tielles : « Y a-t-il au fond de to foyer d'amour pour celle qui est de l'Esprit et la Mère des vivants?

H. HOLS

Dom E. FLICOTEAUX O. S. I **sens du Carême.** Coll. *liturgique*, n° 11. Éditions 1956. 145 pages.

Dom Flicoteaux, en d'excelle volumes, a marqué la significat tuelle des fêtes de Noël, du « tri Pâques », du temps de la Pen complète son œuvre en dégagean

la liturgie, le « sens du Carême ». La première partie montre, dans la sainte Quarantaine, la préparation de Pâques : le Carême est la grande retraite annuelle de l'Église, époque de purification du cœur et de croissance spirituelle. La seconde partie étudie les observances du Carême : prière, jeûne, œuvres pies. Il importe aujourd'hui d'en montrer le sens et la valeur, car elles semblent à beaucoup des survivances désuètes : dom Flicoteaux met en lumière, d'après la liturgie, leur signification, bien actuelle, dans un monde qui a perdu le sens du péché et de la mortification; il insiste aussi sur la joie du Carême, montée lumineuse vers Pâques. A la prière pénitente du Carême, se rattachent les Quatre-Temps, destinés (l'auteur le montre d'après les sermons de saint Léon) à renouveler tous les trois mois la ferveur de la communauté; ce sont, actuellement encore, les temps privilégiés des ordinations. La troisième partie de ce petit volume, remettant en lumière l'importance de ces jours si peu marqués dans l'année chrétienne, dit heureusement comment il conviendrait de les observer aujourd'hui.

Henri HOLSTEIN.

GRÉGOIRE DE NYSSE. — **La vie de Moïse, ou traité de la perfection en matière de vertu. Introduction et traduction par Jean Daniélou. Deuxième édition revue et augmentée du texte critique. Coll. *Sources chrétiennes*. Editions du Cerf, 1955. 135 pages.**

Tous ceux qui s'intéressent à la patristique connaissent la traduction de *la vie de Moïse*, de saint Grégoire de Nysse, qui inaugura la belle collection *Sources chrétiennes*. Cette seconde édition n'est pas une reprise pure et simple du travail de 1942. Il n'avait pas été possible, alors, de publier le texte grec, et il avait fallu faire quelques coupes dans la traduction d'un ouvrage difficile. Aujourd'hui, nous avons l'œuvre complète, et, parallèlement à la version française soigneusement revue, un texte critique, établi d'après l'examen d'un certain nombre de manuscrits représentant les principales familles. L'annotation a été considérablement enrichie; une chronologie de Grégoire situe la *Vie de Moïse* dans l'ensemble de l'œuvre de son auteur, et un index des mots grecs aidera les recherches des travailleurs. « Le message que transmet la *Vie de Moïse*, dit le P. Daniélou, nous a paru mériter ce soin », et le long travail qu'exigea cette nouvelle édition.

Henri HOLSTEIN.

F. CHARMOT, s. j. **Les Exercices spirituels de saint Ignace avec Marie médiatrice.** Toulouse. Apostolat de la Prière, 1956. 144 pages. 275 francs.

Hugo RAHNER, s. j. — **Notes pour servir à l'étude des Exercices.** Enghien (Belgique). Maison saint Augustin. 150 francs.

Etapes. Carnet de retraite. Préface de S. E. le cardinal Saliège. Toulouse, Notre-Dame de Mirail, 56, chemin du Mirail, 1956. 80 francs.

La retraite que nous propose le R. P. Charmot a le double mérite d'une fidélité pénétrante à la pensée de saint Ignace et d'une orientation mariale significative. En cela se marque un profond accord avec la pensée de saint Ignace, qui, fréquemment, nous fait prier le Christ Jésus par celle qu'il nomme « la médiatrice ». Dans les Exercices, Marie est constamment présente, aidant le retraitant de sa discrète intercession. Cette présence mariale, on sera reconnaissant au P. Charmot, qui a tant fait pour une dévotion vivante et dogmatique envers Notre-Dame, de la mettre en valeur au cours du déroulement de la retraite.

Le Père Hugo Rahner a permis la traduction, réalisée au scholasticat d'Enghien, de ses précieuses notes sur les Exercices. Il ne s'agit pas d'un commentaire suivi, mais de notations qui éclairent le texte de saint Ignace, dégagent les intentions, les structures, le mouvement dialectique des principales méditations. Un complément bibliographique signale les principaux travaux parus en langue française. Instrument de travail, ce petit livre doit devenir indispensable à tous ceux qui veulent se familiariser avec les Exercices, en approfondir les démarches et les donner dans l'esprit de saint Ignace.

Etapes s'adresse à des retraitants qui viennent aux Exercices avec leur bonne volonté, mais sans spéciale préparation. Le petit carnet où ils écriront leurs pensées et leurs résolutions leur présente, en quelques pages, les grandes « étapes » de la retraite, et suggère, avec bonheur, les attitudes spirituelles qui devront leur correspondre. Du même coup, dit le Cardinal Saliège, qui a voulu en écrire la préface, « il constitue un itinéraire progressif pour la vie intérieure du chrétien. »

Utile pendant la retraite, il sera repris, avec joie, après, pour en prolonger le fruit spirituel.

Henri HOLSTEIN.

Joseph STIERLI. — **Le Cœur du Sauveur.** Traduit de l'allemand par l'abbé Ch. Munier. Mulhouse. Éditions Salvator, 1956. 260 pages. 690 francs.

Ce volume, dont la traduction française était impatiemment attendu, contient une série d'études de théologiens jésuites de langue allemande, consacrées à la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. On ne saurait assez souligner l'importance de ce recueil, non seulement en raison de l'autorité des auteurs, mais surtout à cause de la loyauté et de la vigueur avec laquelle il aborde les problèmes posés aujourd'hui par une dévotion qui apparaît parfois comme sentimentalité pieuse. Très conscients de ce danger, qu'un rapport liminaire souligne courageusement, les auteurs montrent les vraies dimensions du culte catholique rendu au Cœur du Sauveur : dimensions bibliques (remarquable étude du Père Hugo Rahner sur les fondements scripturaires de la dévotion), historiques (loin d'être « moderne », elle remonte, par les mystiques médiévaux à la meilleure tradition patristique), théologiques. Sur ce dernier point, l'étude du P. Karl Rahner est d'une riche profondeur, et dissipe, par sa perspective même, bien des miévreries gênantes, à juste titre, pour beaucoup de nos contemporains. Un commentaire des litanies du Sacré-Cœur insiste sur leur caractère biblique. Le chapitre terminal du P. Stierli, qui a suscité le volume, réunit en une conclusion bien construite les richesses théologiques exposées dans ces pages et montre, dans le Cœur de Jésus, la « synthèse de l'histoire du salut. »

Henri HOLSTEIN.

Félix MOLLAT, s. j. — **Le Seigneur est mon berger.** Lettre-préface de S. Exc. Mgr. Richaud. Aubier. Coll. *La vie intérieure.* 1956. 204 pages. 540 francs.

Dans le cadre de l'année liturgique, de très simples méditations « à travers ces paturages où le bon Pasteur aime à conduire ses brebis fidèles ». De l'Avent au dernier dimanche après la Pentecôte, nous sommes invités à Le suivre, à l'écouter en silence. En maître averti, l'auteur évite de parler trop; la sobriété dense d'un texte qui suggère, sans jamais développer, met l'âme en présence du Seigneur. Admirable fidélité aux conseils de saint Ignace, qui veut que les points d'oraison soient brefs, sans éloquence et sans développements parasitaires : il faut laisser le Créateur avec sa créature. Le P. Mollat a voulu « favoriser le contact personnel de l'âme avec Dieu »; sa discrétion crée un climat de prière.

H. HOLSTEIN.

Je sais, Je crois. Encyclopédie du catholique du XXe siècle. Arthème Fayard. Volumes de 124 pages. 300 francs. N° 15. **Le Dieu des philosophes et des savants**, par R. JOLIVET. N° 60. **Qu'est-ce que la Bible ?** par DANIEL-ROPS, de l'Académie française. N° 130. **Histoire de la musique chrétienne**, par Alfred COLLING. N° 136. **Brève histoire des hérésies**, par le chanoine CRISTIANI.

Ces quatre petits volumes, bien présentés, inaugurent l'*encyclopédie du catholique au XXe siècle*, dirigée par M. Daniel-Rops. Ils en marquent le caractère précis, alerte et l'intention de répondre à toutes les questions qu'un catholique (comme aussi tout homme de bonne foi) peut se poser au sujet du christianisme. La collection, on le sait, doit comporter 150 volumes : son plan, qui figure dans les dernières pages de chaque ouvrage manifeste que cette « encyclopédie » ne laissera dans l'ombre aucun problème, aucune question de quelque importance. Si toutes, comme nous pouvons l'espérer à la lecture de ces chefs de file, sont traitées avec autant de compétence, de clarté, de sérénité, nous aurons, en français, une « somme du catholicisme » appelée à rendre les plus grands services. Que de fois, interrogés, par des catholiques désireux d'approfondir leur foi et l'histoire du christianisme, nous n'avons pu trouver de livre qui répondit à leur attente. Avec la présente collection, cette attente, nous le souhaitons, sera comblée.

Mgr Jolivet expose clairement les grandes thèses d'une théodicée classique, avec la précision, le sens des difficultés et l'information que possède un spécialiste. Les grandes voies qui mènent à Dieu, les preuves thomistes, leur valeur et leur portée réelle, les attributs de Dieu, sont ici présentées avec une ferme sobriété.

Pour répondre à l'interrogation : *Qu'est-*

ce que la Bible? M. Daniel-Rops devait toucher à bien des problèmes, depuis l'histoire du canon des Écritures jusqu'au sens de la Bible et aux dispositions pour la lire fructueusement. Loyalement, il a donné à chacune de ces questions la réponse nette qu'elle exigeait. Réaliste, et au fait des difficultés concrètes, il n'oublie pas d'expliquer comment lire une référence biblique, et de toujours apporter des exemples précis à ses assertions. Une table de concordance des Évangiles, et une bonne bibliographie complètent heureusement ce petit volume, à qui le sujet et l'autorité de son auteur donneront de nombreux lecteurs.

L'histoire de la musique chrétienne parcourt allégrement vingt siècles, depuis les premières hymnes chrétiennes jusqu'aux contemporains et aux « negro spirituals. » Beaucoup d'indications, de perspectives, de noms et de titres, qui mettent en goût d'entendre tant de splendeurs si rapidement évoquées.

Écrire en 120 pages une histoire de toutes les hérésies est un tour de force. M. le chanoine Cristiani l'a tenté et, somme toute, réussi. Cet ouvrage n'a pas l'ampleur et la richesse théologique, on le comprend, des cinq livres que saint Irénée, évêque de Lyon, a écrit « contre les Hérésies » il est significatif, du moins, que cette *brève* histoire des hérésies, composée, elle aussi à Lyon, se situe, par son information précise dans la ligne de la lutte traditionnelle du catholicisme contre l'hérésie. Des renseignements sont ici groupés, qui demeuraient épars et inaccessibles.

Henri HOLSTEIN.

P. THIVOLLIER. — **Franc-parler sur la religion.** n° 9 : *La foi et ses contrefaçons.* n° 10. *Pour avoir la foi... comment s'y prendre?* n° 11 : *pourquoi l'homme du XXe siècle a-t-il tant de mal à croire?* Missions Ouvrières paroissiales, 9, impasse Cloquet. Issy-les-Moulineaux. 1956.

L'excellente collection du P. Thivollier s'accroît de trois fascicules consacrés au difficile et capital problème de la foi. Ces trois fascicules forment un tout, se prolongent et s'appellent l'un l'autre. On ne doit pas les envisager isolément. Le premier dégage une bonne description de la foi de ses ersatz ou contrefaçons. Le second (au titre pas très heureux : il suggère, ce que niera, évidemment, le livre, qu'il peut y avoir des techniques pour « avoir la foi ») dit ce que la foi, don de Dieu, demande à l'homme comme attitudes vécues. Le troisième expose et discute, avec beaucoup de pénétration, les difficultés de l'homme moderne en face de la foi. Comme les précédents ces fascicules sont inspirés par la vie : leurs dialogues, bien menés, utilisent des propos entendus. Rien de livresque ou de factice. La grande qualité de ces petits livres, c'est à la fois de respecter les répugnances de l'homme moderne sans les caricaturer jamais et de ne pas s'en laisser impressionner au point de sembler désarmé devant elles. Discussion compréhensive et loyale, dans un climat d'espérance et de confiance en l'Eglise.

H. HOLSTEIN.

Joseph-Marie PERRIN, O. P. — **La virginité chrétienne.** Desclée de Brouwer, 1956. 239 pages.

L'ouvrage que nous présentons se divise en deux parties. La seconde est un recueil de textes sur la virginité, comprenant le *traité de la sainte virginité* de saint Augustin, l'encyclique *Sacra virginitas* de Pie XII et des extraits du rituel de la bénédiction et de la consécration des vierges.

Dans la première, l'auteur a voulu résumer la doctrine de l'Église sur la virginité, indiquer les difficultés à vaincre et les conditions de réalisation. D'un style alerte, son exposé est une belle contribution à la remise en honneur, parmi les chrétiens, de la virginité consacrée à Dieu, dont l'urgence a été si fortement rappelée par Pie XII. Inspiré de la meilleure tradition, il n'a pas, pour autant, cru devoir négliger les acquisitions récentes de la psychologie. C'est dire qu'il est bien adapté à notre temps. Il nous semble cependant que la liaison entre la virginité et le baptême aurait pu être plus nettement marquée.

E. TESSON.

Henry de JULLIOT. — **Mystères du Temporal.** Spes. 1956. 135 pages. 270 francs.

C'est en prêtre-poète que l'abbé Henry de Julliot, dont nous aimions naguère les *Colombes d'une Arche*, aujourd'hui missionnaire au Cameroun, parcourt en une suite de méditations le cycle temporal. Ces pages, d'une fraîcheur franciscaine, alliées de prière et de pensée théologique, feront du bien aux fidèles pour qui elles furent écrites, aux amis des fêtes et des saisons.

X. T.

HISTOIRE ET BIOGRAPHIES

Marie Henri JETTE, — **France religieuse du XVIIIe siècle, de la Révolution et de l'Empire.** Castermann, 1956. In-8°, 492 pages. 900 francs.

M. D. POINSENET. — **France religieuse du XVIIe siècle,** 2e édition. Castermann, 1956. In-8°, 424 pages.

Ces deux ouvrages ne sont pas des manuels d'Histoire de l'Eglise selon la formule classique. Ils sont sortis d'un enseignement vivant, en vue d'intéresser des jeunes au passé religieux de notre pays. Les professeurs qui les ont rédigés leur ont gardé la forme familière des leçons orales, où les traits, les épisodes, les citations bien choisies, visent constamment à éveiller et à retenir l'attention. Leur information est très vaste. Elle n'est pas seulement puisée dans les grands manuels, elle s'alimente largement aux meilleurs essais biographiques ainsi qu'aux œuvres littéraires. L'exposé garde ainsi ce caractère concret, épisodique, qui rend accessible à de jeunes esprits les enseignements de l'histoire. Le volume sur le XVIIe siècle vient d'être réédité; le volume suivant sur le XVIIIe siècle est tout aussi instructif et attrayant. Nous ne pouvons que leur souhaiter, dans les milieux scolaires et même dans un public plus large, une rapide diffusion.

Joseph LECLER.

Salvador de MADARIAGA. — **L'essor de l'Empire espagnol d'Amérique.** Albin Michel, 1955. 496 pages. 1.150 francs.

Voulez-vous redécouvrir l'Amérique espagnole? Voulez-vous voir la montée d'un Empire qui dura trois siècles avec le regard neuf de ceux qui l'abordèrent et le créèrent? Embarquez-vous dans la lecture de l'ouvrage de S. de Madariaga. Des joies vous y attendent. Des surprises aussi. Un républicain vous fera l'éloge de la Monarchie espagnole et de ses principes de gouvernement. Un diplomate, qui vit depuis vingt ans à Oxford, fera justice de vieilles légendes complaisamment accrédités par des historiens anglais. Mieux encore, un libéral fera, chiffres en main et comparaisons à l'appui, l'apologie de l'Inquisition! Ne concluez pas que l'auteur cultive le paradoxe. Ce livre hardi, brillant et nourri éclaire la mentalité d'une époque qu'il est trop facile de condamner sommairement. Cette œuvre d
explique comment la Couronne
traitait ses « royaumes », qui n'é
des colonies et auxquels elle av
ponsabilité de porter la foi. Cultu
civiles et économiques sont étu
leur déroulement historique, sou
nation autrichienne et sous les
Bien des mises au point s'ensu
peu conformes aux idées préc
reçues. Mais les Conquistadors?...
loin de la Couronne et leur con
lève rien à la pureté des principes
Mais la destruction des Aztèque
un bienfait. Mais l'asservissemen
des nègres qui auraient dû profite
ments royaux?... Il y a là une é
chologique, dit l'auteur. Ne soyo
sévères. Attendons plutôt, après
sur l'*Essor*, celui qui parlera du
liberté d'esprit qui a inspiré le
retrouvera sûrement dans le seco
l'érudition ne lui fait pas défaut, n
de l'Espagne impériale en sera
renouvelée.

Gervais D

Francis GUTTON. — **L'Ordre**
trava. *La Chevalerie mi*
Espagne (Commission d'H
l'Ordre de Cîteaux). Le
1955. In-8°, 240 pages, 31
avec 58 photographies et
2.000 francs.

L'Ordre militaire de Calatrav
des gloires de l'Espagne. Il est né
cle, comme les Templiers et les
liers. Son origine est liée à la R
En 1158, la forteresse de Calatra
de Tolède, se trouvait menac
Maures. A l'appel royal, pour la
la place, l'Abbé Raymond, du
cistercien de Fitero, répondit
ment avec un groupe de volont
fut constitué l'Ordre de Calatrav
cis Gutton nous en raconte l'hi
une monographie à la fois bien d
et remarquablement illustrée. Il e
en détail tout un aspect fort im
l'histoire de la « reconquête »
période de l'Ordre est évidemme
premiers siècles, jusqu'à la fin
âge. A partir de 1487, date de
charge de l'administration de l

Rois Catholiques, c'est le déclin. Les
lres militaires d'Espagne ont été sup-
nés par la République, en 1931. S'ils ont
rétablis en 1939, c'est sur des bases pure-
t honorifiques, comme les autres Ordres
aleresques de notre époque.

Joseph LECLER.

ie RAVARY. — **Prémontré dans la
ırmente révolutionnaire.** *La vie
J. B. L'Ecuy, dernier Abbé général
Prémontrés en France* (1740-1834).
asset, 1955. In-8°, 312 pages.
) francs.

senté en 1952 comme thèse de docto-
et ouvrage est tout ensemble un essai
ıphique et une monographie histori-
ur la fin de l'Abbaye de Prémontré.
ci était située dans la forêt de Saint-
in et il n'en subsiste que quelques bâti-
s occupés par un asile d'aliénés.
st un personnage fort curieux que
L'Ecuy, dernier Abbé de ce monastère
t la Révolution. Né à Carignan, dans
ardennes, entré à Prémontré en 1759,
énéral de l'Ordre en 1780, il fut quelque
touché par l'esprit du siècle. Son Ordre
comptait alors 92 maisons en France,
près de 1.300 religieux, connaissait
comme tant d'autres un certain fléchis-
nt dans la discipline. L'Ecuy entreprit
réformer, non pas tant pour y restau-
ı stricte observance, que pour le trans-
er en un foyer de haute culture. Ami
ciences et des savants — il a traduit
uvres de Franklin —, botaniste à ses
s, grand amateur des livres, il a beau-
fait pour restaurer chez ses religieux
oût du travail intellectuel. Tout cet
fut brisé par la Révolution. Conflits
les moines et l'Abbé, expulsion de
-ci, pillage et lente destruction du
ıstère : ainsi finit l'abbaye de Prémon-
Elle ne s'est pas relevée. L'ancien
ral de l'Ordre, devenu dans la suite
oine et vicaire général de Paris, s'étein-
bien des années plus tard, à l'âge de
s.
uvrage de Berthe Ravary a toutes les
tés d'un travail érudit, largement
é sur les sources d'archives. Mais il a
l'attrait d'un récit vivant et évocateur.
s fait mieux entrevoir, sur un exemple
, les drames de la vie monastique à
ue de la Révolution.

Joseph LECLER.

Fernand NIEL. — **Albigeois et Cathares** (Collection *Que sais-je?*) in-16, 128 pages. Presses Universitaires, 1956. 156 francs.

Nous reprocherons surtout à ce petit livre le caractère prétentieux de sa préface. Parler d'un « manque d'objectivité à peu près général » des historiens, à propos des Albigeois et de leurs doctrines, voilà une assertion bien hasardeuse. Elle est d'autant plus discutable que l'auteur ne signale aucun travail récent dans sa bibliographie, pas même les ouvrages de Runciman, de Söderberg et d'Arno Borst. Par ailleurs, dans son exposé des faits et des doctrines, M. Niel nous semble précis et bien informé, en dépit d'une tendance à l'apologie vis-à-vis des Cathares. Sur un point notamment on eût aimé de sa part des explications plus franches. Pourquoi assimiler l'*endura* à une simple grève de la faim, alors qu'elle était un quasi-suicide imposé aux malades qui avaient reçu le « sacrement » des « parfaits », le *consolamentum?* Voir à ce sujet : Arno BORST, *Die Catharer*, Stuttgart, 1953, p. 197.

Joseph LECLER.

Orestes FERRARA. — **Gasparo Contarini et ses missions**, traduit de l'espagnol par Fr. de Miomandre. Albin Michel, 1956. 228 pages. 490 francs.

M. Orestes Ferrara qui connaît fort bien les ambassadeurs vénitiens du XVIe siècle, évoque en son nouveau livre la figure d'un des plus remarquables d'entre eux dans trois de ses missions diplomatiques. Le noble Gasparo Contarini a 36 ans quand il est envoyé à la Diète de Worms, en 1521. Les difficultés assaillent l'Empire germanique aux premiers moments de la Réforme. Contarini, suivant Charles-Quint, visite les Pays-Bas sur lesquels il accumule les observations judicieuses. Huit ans plus tard, il est chargé de faire consentir au Saint-Siège de durs sacrifices territoriaux. En 1535, ce laïc est créé cardinal et va devenir un des membres les plus éminents et les plus actifs du Sénat de l'Eglise. Partisan d'un accord, il n'obtiendra finalement qu'un succès d'estime dans ses tractations avec les Protestants. Sa forte influence sera plus heureuse dans les conseils qui aboutiront à la réforme de l'Eglise. M. Ferrara, qui est à l'aise dans l'analyse des démarches diplomatiques, se montre un peu dédaigneux des joutes théologiques. Les « subtilités de lan-

gage, les interprétations alambiquées » qu'il exécute rapidement, avaient leur importance quand elles touchaient aux conceptions fondamentales du christianisme. Elles l'ont encore. Peut-être aussi Contarini est-il un peu noyé dans le récit des événements de ses missions. On en garde néanmoins l'image d'un homme cultivé, observateur sagace et impartial, d'un esprit aussi ferme que conciliant et d'un dévouement magnifique et clairvoyant aux causes qu'il a servies.

Gervais DUMEIGE.

P. DONCŒUR et Y. LANHERS. — **La Réhabilitation de Jeanne la Pucelle : L'Enquête ordonnée par Charles VII et le rapport de G. Bouillé.** Ed. d'Argences.

On sait que le procès de Réhabilitation de Jeanne, conclu en juillet 1456 par les délégués du pape, avait été précédé par deux enquêtes dues à l'initiative de Charles VII. La première en 1450 rompit enfin le silence, et recueillit à Rouen les dépositions des témoins les plus informés. Ces dépositions avaient été publiées par Quicherat sur une mauvaise traduction. La présente édition est établie sur les manuscrits récemment découverts. Elle est accompagnée par l'édition et la traduction du premier rapport favorable à Jeanne dû au conseiller du roi G. Bouillé, doyen de Noyon, que l'on doit considérer comme le promoteur de la Réhabilitation. La Collection de *Documents et recherches relatives à Jeanne* offre par les trois volumes déjà parus un précieux *Corpus* Johannique qui s'impose à l'attention des historiens. Les volumes en préparation mettront en lumière des textes du plus grand intérêt.

J. LECLER.

Harry S. TRUMAN. — **Mémoires. Années d'épreuves et d'espérance.** I. L'Alliance Atlantique (1946-1950); II. L'affaire de Corée (1950-1952). Plon. 1956. 328 et 358 pages.

Les historiens futurs, cherchant à fixer la physionomie du demi-siècle qui vient de se clore, ne manqueront pas de documents. S'ils auront à opérer un triage, c'est plutôt l'abondance qui leur créera un embarras. Car les protagonistes ou les témoins se sont copieusement racontés. Voici, après plusieurs devanciers très notables, l'ancien président des Etats-Unis, M. Harry S. Truman, qui livre, en quatre volumes, ses Mémoires. Les deux derniers livres viennent de paraître, couvrant la période 1946-1952. Texte assez prolixe et plutôt terne. Pourtant ces souvenirs ne manquent pas d'intérêt. L'auteur, en narrant ses faits et gestes, se révèle comme un américain, qui, pour être promu au premier rang, ne laisse pas de représenter, en plusieurs de ses traits, le citoyen type d'outre-mer. Par ailleurs, il accuse une personnalité dont le public savait mal la vigueur. Enfin, il fournit sur les événements internationaux (plan Marshall, expériences atomiques, guerre de Corée, alliance atlantique...) des données capables de préciser ce que les informations générales laissent souvent assez vague.

Et ce sont mérites qualifiant ces pièces inédites pour être insérées au dossier. Mais, par ailleurs, il est nécessaire de rappeler les illusions (Yalta, Postdam...) par où la politique américaine, aux mains de Franklin Roosevelt et secondairement d'Harry Truman, a compromis la paix du monde.

Henri du PASSAGE.

Édouard PEISSON. — **Jacques Cartier navigateur. Illustré par Jacques Roubille. « France-Club », Coll. *Sur les routes du monde*.** André Bonne, 1956. In-12, 186 pages.

Le beau récit! Presque un poème : le poème de ces hardis marins, de ces découvreurs qui, armés seulement « d'une boussole, d'un bâton de Jacob, de quelques almanachs » et de leur audace, ont déjoué les « sorcelleries de la mer » pour aller reconnaître ces terres de Canada, y planter la croix fleurdelisée et les parsemer de noms de saints. Ce sont les deux premiers voyages de Cartier, ceux de 1534 et 1535-36, que M. Peisson nous retrace ici. Il puise aux bonnes sources, mais, sans jamais trahir leur esprit, il s'autorise de leurs silences pour imaginer telle scène, tel dialogue, tel détail concret. Le ton est sobre, stimulant, poignant parfois et même épique, toujours empreint d'un profond respect pour la mer et ceux qui l'affrontent. Quelques reproductions de cartes de l'époque, des figurines dans le texte rehaussent de leur élégance une présentation fort soignée. Nous goûtons moins par contre les compositions en couleurs, assez fades, de Jacques Roubille. Et disons notre regret, — c'est le seul —, de n'avoir pas de carte « moderne » où suivre l'itinéraire de Cartier.

Etienne CELIER.

[ASSIS. — L'Occident et son
L. Grasset. 1956. 353 pages.
ancs.

, il y a trente ans, M. Massis avait
ı livre intitulé *Défense de l'Occident*,
de avait provoqué quelques réser-
en particulier : *Etudes*, 20 juillet
critique portait sur des outrances,
aire du christianisme une religion
le, sans tenir assez compte de son
remière, et à représenter la civili-
co-latine comme la seule vraiment
ſt. Massis encadre aujourd'hui ces
jadis dans d'autres qui leur enlè-
ractère un peu exclusif.
apitre préliminaire montre l'Eu-
rrée entre les deux blocs dont les
ements d'hier ont accru la force
ponisme. *Washington ou Moscou?*
ıêts, les idées mêmes s'opposent,
matérialisme foncier apparente
amps en dépit des contrastes. Le
l'Europe ne saurait dépendre d'une
ns cette alternative.
ace se dessine plus nette du côté
u. De plus en plus, la Russie,
s liens avec l'Occident, devient,
ient, puissance asiatique. Ses
nationalistes, sans négliger les
européens, trouvent un champ
on illimité vers l'Est, où les vieilles
laves rejoignent d'ailleurs les
plus ou moins confuses de la
le l'Inde. Moscou galvanise ainsi,
fit, le mouvement de libération
et de haine qui dresse l'Asie contre l'Europe. Mouvement favorisé encore par l'Occident lui-même, qui, en exportant des idées subversives, a souvent fourni les armes qui équipent contre lui ses adversaires

Comment se défendre? M. Massis étudie les garanties qu'aurait pu procurer l'Allemagne. Mais, déjà, en 1918, il la disait contaminée par les infiltrations des doctrines indiennes. Aujourd'hui il pense qu'elle subira, plus ou moins fatalement, l'attirance de la Russie voisine, dont la puissance économique semblera lui offrir les meilleures chances pour la reconquête de son unité.

Ce livre poursuit ainsi le diagnostic des temps modernes. Il comporte des données contingentes, et donc discutables. Mais il est terriblement suggestif. Encore pourrait-il, ou devrait-il, se compléter par la page qu'est en voie d'écrire l'Islam d'aujourd'hui.

En conclusion, M. Massis pense — et nous le croyons comme lui — que le monde ne retrouvera une âme que par un retour à la civilisation chrétienne. Pour l'Europe, il croit — c'est, chez lui, on le sait, conviction ancienne — qu'elle ne doit pas chercher le secret d'une force physique et morale nouvelle dans l'union qui imposerait aux nations intéressées une autorité suprême, mais plutôt dans un effort concerté, où chaque pays apporterait sa contribution disciplinée, tout en restant autonome.

Henri du PASSAGE.

LITTÉRATURE

JILLIOT. — La Mer et les
s. Essai sur Alber Camus. NRF
ırd. 1956. 280 pages. 690 francs.

tous les étudiants de sa généra-
jeune professeur artésien s'est
ıste titre d'Albert Camus. L'essai
exclusivement littéraire, qu'il a
liment *La Mer et les Prisons* fait
une compréhension exacte de
t de l'œuvre, et prend sans mal
des ouvrages analogues (R. de
le Boisdeffre). Sagement l'auteur
aspect tragique, pascalien, de
ne préjuge pas de son évolution :
r l'équilibre de « l'été ». Ce plai-
ıureux et sympathique se guinde
, visiblement envouté par le
modèle et pas entièrement libéré
des procédés de la dissertation professorale.

X. TILLIETTE.

A. de SAINT-EXUPÉRY. — Un sens à la vie. Gallimard, 260 pages. 550 francs.

Ces textes inédits sont-ils, comme le dit leur éditeur, une véritable révélation? On peut le contester. On y retrouve la vigueur, la fermeté, la clarté de pensée de ses grandes œuvres. Ce qu'il y a de nouveau, peut-être, c'est qu'ils doivent au triste temps que nous vivons, un à-propos tragique. Les viriles leçons que Saint-Exupéry nous donne, consacrées par son propre exemple, seront-elles entendues, du moins par les jeunes Français? On veut l'espérer; et c'est pourquoi ce livre doit être offert à leur attention.

P. D.

Roger PONS. — **Procès de l'Amour.** Casterman, 1955. In-12, 228 pages. 450 francs.

Je vois ce livre aux mains de tous les professeurs de Seconde et de Première. Leurs études obligent jeunes gens et jeunes filles à examiner très tôt certains drames de l'amour. Devant *La Nouvelle Héloïse*, *Madame Bovary*, *La Porte étroite* ou *Partage de Midi*, impossible de s'en tenir à la beauté formelle : les prestiges du style ne sont là que pour présenter avec plus de force l'éternel problème et pour suggérer une solution originale. Rapides, mais bien équilibrés, les chapitres de M. Roger Pons sont d'une lecture aisée. La conception chrétienne de l'amour (ces articles ont d'abord paru dans *L'Anneau d'Or*) est invoquée ici moins pour juger que pour éclairer. Elle respecte toute la richesse de l'expérience humaine. Qu'il s'agisse de Corneille ou de Racine, de Tolstoï, de Mauriac ou de Saint-Exupéry, une vue prise de plus haut permet une analyse plus exacte et certainement plus profonde. Le livre de M. Pons sert la littérature en la dépassant.

André BLANCHET.

Clément BORGAL. — **Alain-Fournier.** Collection « Classiques du XXe siècle ». Editions universitaires, 1955. In-16, 126 pages.

Ce nouveau livre sur Alain-Fournier échappe à la banalité attendue et redoutée. Les textes — ceux de la *Correspondance*, ceux du *Grand Meaulnes* — sont éclairés de façon à nous faire pénétrer au centre de la personne. A quel point la vie la plus intime, et donc la plus sincère, d'Alain-Fournier se trouva colorée de littérature et fut donc, en un autre sens, insincère, Clément Borgal le montre bien. Peut-être, tout de même, est-il exagéré de dire que Fournier ne trouva dans son grand amour « que la monstrueuse exaltation de son moi ». Mais il faudrait tout ignorer de cette époque, encore dominée par le Symbolisme et surtout par Barrès, pour douter qu'il n'ait été, en cette circonstance, « l'amoureux de son propre rêve ». Pendant huit ans, Fournier a été l'idolâtre d'un mythe, d'un mythe chargé de religiosité. Pendant ces huit ans, la religion d'Alain-Fournier se confondit avec son amour, et son amour avec une exaltation de soi moirée de réminiscences littéraires. Puis vint le second — le dernier — grand amour, plus réaliste, plus détaché, et avec lui une conversion au catholicisme qui n'eut plus rien d'ambigu.

André BLANCHET.

Paul BEAULIEU. — **Jacques** La Colombe, 1956. In-12, 2: 500 francs.

Cherchant à retrouver à travers : la personne même de Jacques M. Paul Beaulieu se heurtait part questions extrêmement délicates fut sur Rivière l'influence de Cl Gide? de Proust? et, tout d'abord Fournier? Y eut-il chez lui un ref de choisir? Et puisqu'il a pourtan catholicisme, quelle fut la natu choix? Finalement, l'étude toute « centrée, comme elle devait l'être — lorsqu'il s'agit du critique et du r — sur le problème religieux. Le t d'une incontestable honnêteté. qu'il ne modifie pas, il confirm l'impression que nous avions Rivière; esprit lumineux, m insaisissable.

André BLA

Walt WHITMAN. — **Feuilles** « Traduction intégrale de Léo gette d'après l'édition d Deux volumes in-12. Mer France, 1955. 1.200 francs.

Pas un mot d'introduction, pas : c'est dur! Avons-nous ici une rep pure et simple de l'édition parue, « au Mercure de France, il y a prè quante ans (1909) et due au mêm teur? A-t-on ajouté les poèmes in suite de *Feuilles d'Herbe* dans l'éd tique d'Emory Holloway (1924)? refuser au lecteur tout chemin d' vers un poète assez peu fréquenté c Nous croyons donc utile de signal de Valery Larbaud au début de: *choisies* parues chez Gallimard en 1 de Paul Jamati dans les « Poètes d'hui » (Pierre Seghers, 1948), celle Pierre Messiaen dans la collectior (Aubier, 1951).

Adam Mickiewicz 1798-18 *Hommage de l'Unesco à l'occ centième anniversaire de s* Publications Unesco, Paris In-8, 278 pages, 750 francs

A l'occasion du 100e anniversa mort d'A. Mickiewicz, l'Unesco célébrer « un grand poète qui ho seulement la Pologne, mais l' entière ». Mickiewicz est un aut elle, et les sept études ici réunies n prétendre expliquer une œuvre

souvent déroutante : il s'agit tout au plus d'une initiation destinée au grand public Jan Paradowski, président du Pen-Club polonais, retrace la vie et l'œuvre du poète; Jean Fabre, de l'Université de Paris, la situe dans le contexte du romantisme européen. Le rayonnement de Mickiewicz en Russie, en France et en Italie fait l'objet de trois études par MM. Serge Sovietov, de l'Université de Léningrad, Maxime Leroy, de l'Institut de France, et Giovanni Maver, de l'Université de Rome. Un savant tchèque, Karel Krejci, montre l'influence de Mickiewicz dans les pays slaves de l'Ouest et du Sud. Enfin, M. Jules Kleiner, de l'Académie des Sciences de Pologne, analyse l'œuvre la plus célèbre du poète dans un chapitre intitulé : la Pologne dans « Pan Tadeusz ». — Après ces études, une grande partie du volume est consacrée à des extraits des principaux ouvrages de Mickiewicz : Poèmes, « Konrad Wallenrod », « Pan Tadeusz », « Le Livre des Pélerins Polonais ». Nombreuses illustrations, et en fin de l'ouvrage, abondantes notes bibliographiques.

R. Bosc

Sœur Marie. — **O Père qui m'avez parlé...** préface de Jacques Madaule. Cahiers des poètes catholiques. Editions Casterman. 1956. 112 pages. 360 francs.

Simples poèmes, à peine animés parfois d'un rythme trop discret, mais qui nous touchent par leur dépouillement, leur absence totale de recherche. Prières qui irradient la confiance de l'enfant : il sait bien que « son Père ne le quitte jamais ». Celle qui nous invite à prolonger avec elle cette prière de foi sereine fut jadis sociétaire de la Comédie Française; religieuse depuis vingt ans, elle n'oublie pas ceux qu'elle a rencontrés; à tous, spécialement à ceux qui cherchent, elle livre le cri filial que pousse vers le Père céleste un cœur « heureux en plénitude d'être enfant ». Et ce message sera reçu, comme dit Jacques Madaule, « avec autant de simplicité qu'il a été écrit ».

H. H.

Bernard Grasset. — **Évangile de l'édition selon Péguy.** Ed. André Bonne. 360 pages. 780 francs.

Il est peu de livres aussi déplaisants. Couvrir d'un titre prétendûment mystique un dossier, où se plaide une affaire que l'on avoue « sordide »; se targuer du plus haut désintéressement « au service des Lettres », pour se laver des imputations des juges qui, par deux arrêts, déclarent « que Grasset... a commis des fautes graves;... que la mauvaise foi de Grasset est démontrée encore par les investigations des experts », on ne peut s'empêcher de trouver le plaidoyer audacieux. Mais, évoquer le nom de Péguy et son désespéré combat aux *Cahiers*, pour se prétendre inspiré de la même mystique, d'un « total désintéressement... et de cet éloignement de l'expression personnelle, (qui) ne s'apparentent guère aux façons de Péguy, qui n'eut garde de s'oublier, parmi ceux que devaient servir les *Cahiers* », c'est passer les limites de la suffisance. Sans dénier à Bernard Grasset ce qu'il appelle « son savoir-faire », il faut bien contester son bon goût, lorsqu'il se présente comme un « évangéliste ».

Paul Doncœur.

ROMANS ET RÉCITS

Jules Romains de l'Académie française. — **Le fils de Jerphanion.** Flammarion, 1956. 310 pages.

Le Jerphanion, qui se livre en ces pages à une introspection, est le fils d'un des personnages que M. Jules Romains a présentés dans sa fresque des *Hommes de bonne volonté*.

C'est déjà lui-même un homme fait. Il a connu plus d'une aventure. La dernière est la collusion avec un ancien camarade de maquis dans une affaire de reconstruction qui amène les deux associés devant la justice.

Bref, c'est un prévenu qui écrit à son avocat pour le renseigner sur son passé. La relation, est assez cynique dans la description d'un inceste, pour choquer le correspondant pourtant chevronné : « Je vous trouve, répond le vieil homme de loi, singulièrement dénué de sens moral. »

Mais ce n'est que peccadille aux yeux de Jean-Pierre Jerphanion. Et cette confession sans repantir prétend surtout mesurer l'abîme ouvert entre les psychologies des générations successives. S'il fallait en croire ce témoin, tout s'y effondrerai avec la foi

en Dieu et en l'homme, de ce qui pouvait encore valoir la peine de vivre. « Le drame des jeunes générations », dit de ce livre, la bande publicitaire. Non, ce n'est que la malpropre histoire d'un raté.

Henri du PASSAGE.

Graham GREENE. — **Un Américain bien tranquille.** Roman traduit de l'anglais par Marcelle Sibon. Collection *Pavillons*. Robert Laffont, 1956. In-12, 347 pages. 690 francs.

Saïgon... avant Dien-Bien-Phu, ses couleurs, ses odeurs, sa vie grouillante et inquiétante, la Légion et les parachutistes, intrigues et bombes à discrétion : Graham Greene s'est intéressé si passionnément à l'Indo-Chine que son nouveau roman apparaît d'abord comme un reportage de grande classe. Voilà déjà de quoi intéresser un Français. Le roman proprement dit se noue un peu lentement. Les personnages et le lecteur lui-même n'apprennent que tout à la fin vers quel drame ils s'avançaient les yeux bandés.

Au premier plan, un Anglais, Fowler, que Greene a voulu athée et cynique (par modestie nationale, je suppose), et un Américain « bien tranquille », Pyle, chargé de personnifier à la fois tout le peuple américain et tout ce qu'il peut y avoir de fourbe dans la bêtise bien intentionnée. Les deux hommes se disputent une petite indochinoise, Phuong. Derrière cet enjeu gracieux mais insignifiant, se développe la vraie guerre. La sympathie de Fowler (et de Greene) va très visiblement aux Français, lesquels se font tuer sans intérêt national, et sans phrases. Quant aux Américains, les encouragements qu'ils prodiguent aux Français en guerre contre le communisme ne les empêchent nullement de travailler, dans l'ombre, à l'éviction des damnés colonialistes. Ils ne versent pas leur sang, mais des dollars. Et s'il arrive que les dollars compliquent une situation déjà compliquée et provoquent l'effusion du sang — du sang des autres — qu'importe! Rien ne trouble la bonne conscience du peuple élu de la Moralité. Et la vertu gagne sur tous les tableaux : Pyle enlève Phuong à Fowler, et le jour approche où, les communistes vaincus et les Français réembarqués, régnera une vertueuse Troisième Force.

On le voit, l'indignation du reporter se nourrit d'un thème cher au romancier : l'hypocrisie des vertueux. Par malheur, les cyniques ne valent pas mieux : Fowler — poussé peut-être, sans le savoir, par une très vulgaire jalousie — s'arrange pour que l'ami Pyle soit assassiné.

Voilà! La vie est pourrie. Personne n'est innocent. Dieu s'est absenté, et la triste humanité en profite pour être ignoble. Certes, on sent dans ce livre un profond amour des hommes, mais c'est un amour déçu et, semble-t-il, découragé. Parmi les livres de Graham Greene et même parmi ceux de la même veine qui se publiaient il y a quelques années, je n'en connais guère d'aussi déprimant.

André BLANCHET.

Ionel M. ROTARU. — **La Porte du Silence.** traduit du roumain par Max Raymond. Nouvelles Editions latines — « Les Maîtres Etrangers », 1955. Un vol. 12 × 18,5. 188 p. 400 francs.

Ce roman d'un paysan bessarabien est difficile à juger d'un strict point de vue littéraire. Il s'agit d'un nouveau témoignage de collectivisation inhumaine, dont les ouvriers subjugués sont les forçats des camps de concentration, et dont les chefs communistes, plus heureux certes, sont à peine plus libres; et ce tableau nous touche par sa cruelle vérité. Si édifiés que nous soyons par les nombreux ouvrages de ceux qui ont « choisi la liberté », nous continuons — et continuerons — de nous cabrer. Ceci dit, notre sympathie profonde envers l'œuvre de Ionel Rotaru s'accompagne d'un regret : dans un cadre vigoureux et réel, se fait jour une idylle assez fade, qu'une psychologie naïve et rudimentaire ne parvient pas à rendre passionnante.

Marioara, tyran sanguinaire qui a oublié sa féminité, qui « se rue avec enthousiasme à la rencontre de l'obstacle », s'éprend d'un aviateur américain tombé dans ses griffes. Ceci est déjà surprenant. Mais à aucun instant, nous ne croyons au comportement de cette femme. Violente, incorruptible, elle s'abandonne d'un seul coup, attend un enfant, et s'enfuit avec celui qu'elle devrait haïr. Ils ne franchiront pas la « porte du silence »... Tandis qu'elle se meurt, l'Américain paiera de sa liberté cet amour impossible.

Restent à l'actif de l'ouvrage : une certaine couleur, l'aventure touchante du vieillard qui défend son lopin de terre, et quelques types frustes et brutaux de paysans roumains.

Madeleine de CALAN.

d PEISSON. — Dieu te juge! ard Grasset, 1955. In-8° cou-e, 251 pages.

aines de la route de New-York laissait Godde, commandant du paquebot é, sûr d'avoir obéi à son devoir, térieurement bouleversé par le sou-es morts et par un doute sur lui-Dans *le Sel de la Mer*, il comparais-vant des commissaires-enquêteurs prouvaient de s'être porté au secours p en détresse mais lui reprochaient perdu son bâtiment en retardant nœuvre pour reprendre sa route; le grandissait en lui. Six ans après, le u'il commande est abordé et coulé e nuit de tempête. Tout l'équipage vé. Mais resté seul sur l'épave, pen-rois longs jours, Godde, avant de revit le drame de sa vie. Il mourra lu doute qui l'a torturé. Ainsi s'a-me des plus belles et des plus som-histoires que nous ait contées d PEISSON. La mer et les événements t que le lieu et les conditions d'un moral, celui d'un homme face à sa abilité.

Jean RIMAUD.

Bosco. — Les Balesta. Roman. imard. 1956.

mains du dernier descendant des revit un lot de lettres portraits, et bibelots, comme une cendre palpitante. Sous la poussée de voix ires, les événements endormis depuis s ressurgissent, à la façon des phos-ences sur les étangs immobiles : ce débats secrets d'une petite cité pro-et des montagnards implantés le règne du Bien-Aimé dans sa paix pouse. Car cette ville, encore impo-fut une personne qui se complut en me, au point d'asseoir sa stabilité te heureuse disposition : « le Haut », », entre les deux, « le Centre » furent s paliers, non seulement de son site teur, mais de son harmonie sociale envie. Ces Balesta, venus des Alpes, rts d'une cohésion familiale profonde, nt conquis par le travail une aisance ble, et leur grain d'audace et de leur avait valu l'estime et l'amitié aut ». L'histoire se serait arrêtée là, avaient pas apporté avec eux, source pour leur propre cœur, un don mys-: quiconque se faisait l'ennemi de leur bonheur tombait, frappé par une Nemesis étrange. Or ce fut Melchior, poète, artiste et musicien, l'innocent rêveur, dont les amours contrariées déchaînèrent tout d'abord le terrifiant pouvoir. Enfermé dans un souvenir, il eut pour le reste de ses jours désarmé la tragédie, s'il n'eut rencontré le reflet de la femme aimée dans la perfide Ameline, forme dépossédée, coquille habitée par l'Ange réprouvé. A l'opposé de la « Mouchette » de Bernanos, ce démon féminin ne nourrissait aucun feu; il s'ouvrait un désert de glace au fond de ses beaux yeux vides d'humanité. Melchior ne lui échappa que de justesse, la puissance alliée des Balesta ayant, contre l'inaccessible adversaire, émoussé sa vertu.

Le très grand charme de ce livre naît d'un accord complexe et paradoxal : une langue limpide et de proportions classiques suggère avec force un mystère sous-jacent; la surface unie d'une routine provinciale couvre tout l'occulte des âmes et le jeu du destin. Au surplus, la valeur permanente du Temps, dont beaucoup de romans actuels ignorent la dimension, prend, dans celui-ci le relief et la densité d'une présence.

Hedwige LOUIS-CHEVRILLON.

Ilse ALCHINGER. — Le grand espoir. Roman traduit de l'allemand par Marielore Rouveyre. Coll. *Du monde entier*. Gallimard, 1956. 300 pages. 850 francs.

Ilse Aichinger, née à Vienne en 1921, est sans doute elle-même la petite fille d'origine juive dont les rêves, les colères, les tribulations et les espérances sont racontés dans ce merveilleux poème. Car *Le Grand Espoir*, malgré la forme romanesque, est bien un poème lyrique où s'exprime, avec une extraordinaire fraîcheur, l'âme d'une enfant et d'une adolescente. Il faudra donc être un peu poète soi-même pour goûter le charme d'un tel récit qui me paraît l'une des œuvres les plus originales et les plus riches de promesses de la jeune littérature allemande. Le plus merveilleux est que l'auteur ait su dominer à ce point sa propre expérience de la persécution nazie pour écrire une œuvre à la fois si douloureuse et si sereine. La qualité de la langue, fort bien conservée dans la traduction de Mme Rouveyre, contribue à donner cette impression de plénitude.

ROBERT BOSC.

Jean et Luc BARBIER. — **Le clochard.** Editions Alsatia. 1956. 174 pages.

La préface, due à Joseph Folliet, donne une esquisse de « la cloche », de cette misère ambulante, fléau de tous les âges et que notre époque n'a pas réussi à éliminer encore. Et un post-scriptum indique très utilement ce Foyer lyonnais de Notre-Dame des sans abris qui, avec le centre parisien au 6 de la rue de la Comète (7e), accueille pour une aide non seulement occasionnelle, mais durable, tant de clients faméliques.

Afin d'illustrer ces scènes trop réelles, les auteurs de ce livre en ont fait la trame d'une histoire « romancée ». Ils prêtent à leurs personnages fictifs les allures et la langue verte par où ils pensent assurer la ressemblance avec les modèles. Y ont-ils réussi? Nous aurions de beaucoup préféré les traits et les couleurs d'un récit véridique.

Henri du PASSAGE.

Bernard COUTAZ. — **La Peur du Gendarme.** Roman. Les Editions Ouvrières. Paris, 1956. 222 pages. 480 francs.

Livre sincère, humain, vrai, où tout se déroule avec une logique implacable et dans une rigoureuse construction. L'auteur est maître de son sujet, celui du prisonnier libéré rejeté par la société malgré ses efforts pour « recommencer sa vie ». Rien de neuf cependant en ces séquences imagées qui fourniraient le scénario d'un film tel que *Nous sommes tous des assassins*. Même amertume dans le témoignage où les espoirs s'évanouissent brutalement l'un après l'autre. « Son talent n'est pas sans rappeler celui d'un Maxence Van der Meersch », écrit Daniel-Rops. Peut-être. Mais un Van der Meersch où la foi et l'amour entre les hommes semblent ne pouvoir jamais s'épanouir pleinement.

Pierre M. FONDEVILLE.

Bernard B. DADIÉ. — **Le Pagne Noir.** Contes Africains. Editions Présence Africaine, 1955. 156 pages.

Seize petits contes délicieux, à lire d'une traite, et à relire ensuite posément, tant chaque mot, chaque phrase, chaque apologue y est lourd de signification et de vie. Toute la nostalgie, la fraîcheur et la poésie d'un Andersen, transposées en majeure aiguë sous le ciel d'Afrique, avec la musique des mots et une richesse verbale coulant et roulant comme source et tam-tam.

Kacou: Anansi-l'Araigne en est l'elle malin et rusé. Toujours vai trompé parfois, il nous entrain avatars parmi la faune et la flore ou le Noir, en s'y plongeant, s'y parmi ses contes.

Pierre M. FONDEV

Kikou YAMATA. — **Le mois sa** Roman, aux Editions Don rue Saint-Jacques, Paris V tion « Connaissance de l'Est »,

« Rencontre du Japon et de la tel pourrait être le sous-titre de ce Madame Kikou Yamata qui n l'existence d'une Française ma Japonais. Leur vie, à Lyon tout puis au Japon, est l'occasion pou d'exposer l'attitude d'un Japona Meiji au contact de l'Occident e tions d'une Française brusquem cinée et obligée de s'adapter au vie japonais. Il y a là plus que d'une famille franco-japonaise à u encore bien proche de la nôtre et déjà si différente. Au delà de détai sur un Japon en pleine évolution, y trouvera un document psychol grand intérêt.

H.

James Ramsey ULLMAN. — **Ri soleil.** Roman traduit par morens. Arthaud, 1956. 38 850 francs.

A travers le récit, plein d'ave de dangers, de la prospection d encore inconnues de l'Amazonie découvrir des gisements pétrolifi l'atmosphère oppressante de la f nétrable que ce roman évoque a talent. Monde inconnu avec sa faune, avec aussi les indigènes et apeurés qui fuient devant le Il effraie et attire à la fois ces bl civilisés qui l'abordent. Certain gent qu'à découvrir le secret d' leuse richesse; mais d'autres, pl las d'une civilisation qui les demandent s'il n'y ont pas d au contact des pauvres Indiens, d'une vie simple, vraie, aut Ressentiment, romantisme, aspir

rituelle — tous ces éléments se mêlent dans le cœur des protagonistes de ce roman; et l'un d'eux, l'énigmatique docteur Berna, finira par tourner le dos à la civilisation et abandonnera sa femme, venue le rejoindre dans la forêt inaccessible, pour suivre la tribu indienne qui s'enfonce dans l'inconnu. Par là, ce roman est mieux qu'un simple récit d'aventure; à sa manière, qui n'est point d'un moraliste, l'auteur pose le problème de l'homme moderne et de l'ambiguïté de la civilisation.

Henri HOLSTEIN.

J. Y. HENDERSON. — **Médecin de cirque.** Editions André Bonne, 1955. Un vol. 14 × 19, 224 pages, 12 pages de photos hors-texte.

Il y en a qui aiment les animaux par misanthropie. Ce n'est pas le cas de M. Henderson qui se fit au cirque des amitiés solides. Il a pour les animaux, les serpents exceptés, plus que de la sympathie. Le récit des soins qu'il leur donne serait un peu monotone pour qui n'aurait pas gardé de son enfance la curiosité ravie du chapiteau.

Jean RIMAUD.

QUELQUES LIVRES POUR LES VACANCES

Depuis le début de l'année, nous avons reçu fort peu de livres pour enfants et adolescents, trop peu pour en composer une chronique. Contentons-nous donc de quelques indications.

La collection Signe de Piste, aux éditions Alsatia, nous a donné *la Quête fantastique : I Le Raid des quatre Châteaux*, II. *La Neuvième Croisade* (aventure mystérieuse, mission étrange, dans un monde où le rêve et l'action tissent une trame romantique); *José Mohamed* (drame psychologique de l'Algérie dans une troupe scoute, sujet bien délicat peut-être pour de jeunes lecteurs); *le Portail des Sabres* (le secret du don de soi total); *Stéphane, où vas-tu?* (adapté de l'allemand, de l'enchantement du cirque à la réalité); *l'Auberge des trois Guépards* (début des enquêtes du chat-tigre, roman policier sain où se révèle une vocation un peu prématurée de détective); *la Hache et le Roc* (mort et résurrection d'une troupe scoute, où le sourire corrige le manque de respect). Nos préférences vont au *Portail des Sabres* mais les jeunes révolutionnaires de *la Hache et le Roc* sont bien sympathiques et généreux.

Dans la collection Belle-Humeur, chez Desclée de Brouwer, *le Club des Bâtisseurs* (histoire assez invraisemblable dont les jeunes héros sont vrais); *le Pirate du « Cap-Nord »* (si les événements s'enchaînent de façon bien extraordinaire, le mouvement du récit et la générosité des héros emportent la conviction).

La Semaine de Suzette, collection reliée n° 4 (août-novembre 1955) peut occuper des petites filles pendant des journées de vacances. Tandis que leurs plus grandes sœurs liront les *Veillées des Chaumières*, collection reliée n° 4 (avril-juin 1955). Petites filles mais aussi petits garçons prendront intérêt au *Crabe chinois* (vacances et deuxième bureau), et au *Trésor des Pajarski* (où l'on retrouve le Prince Romane et Torchonet). — Gautier-Languereau.

Le petit Sorcier du Mazet (Bibliothèque Blanche. Gallimard), histoire d'un enfant réfugié à la campagne pendant l'occupation, tient du conte merveilleux et plaira aux grandes personnes qui aiment les histoires d'enfants autant qu'à ceux-ci.

Les livres qui suivent n'ont pas été écrits pour les enfants. Mais les adolescents les préféreront sans doute aux livres qui leur sont destinés. *Mangeurs d'hommes dans l'Himalaya* (Éditions Stock) où Jim Corbett raconte avec simplicité et précision les chasses les plus dangereuses. *L'Empreinte de la Voile* (Flammarion) récit d'un voyage de grand voilier en 1911, aventure vécue aussi. *Les Visages de l'Aventure* ne sont pas pour jeunes adolescents mais pour les jeunes gens qui croiraient que l'aventure n'a plus cours aujourd'hui (Plon). Aux amis des animaux et de la nature, inutile de présenter *la Comédie des animaux* d'André Demaison (Flammarion); mais elle ne convient pas à de trop jeunes lecteurs. Signalerai-je enfin *au Pays de leur enfance* (F. Lanore)? Peut-être après tout restent-ils quelques garçons et quelques filles capables de s'intéresser à l'enfance de Chateaubriand, Lamartine, Renan et Taine.

Jean RIMAUD

DISQUES

W. A. Mozart : *Don Juan*, Opéra en deux actes, Livret de Da Ponte.

Plus qu'un personnage, Don Juan est un « type »; ou mieux, une série de « types » transmis de génération en génération et dérivant d'un personnage espagnol, le Burlador : ce peut être le simple débauché, coureur de femmes; ou un révolté, un Faust torturé par la chair; ou encore le cynique, qui trouve sa joie dans la destruction de l'amour. Chaque génération a rajeuni et transposé le mythe selon ses goûts et ses inquiétudes; chaque poète, chaque librettiste a nuancé le personnage, modifié, souvent inconsciemment, sa signification profonde. Pour Milosz, par exemple, Don Juan — mais est-ce réellement Don Juan?... — est le héros en quête d'amour qui poursuit vainement l'absolu chez les humains et le découvre en Dieu. Le Don Juan de Molière est un libertin orgueilleux et égoïste, totalement antipathique, s'il n'était courageux.

Le personnage de Mozart et de Da Ponte (un Vénitien assez débauché, auteur du libret) est un mélange de tous les Don Juan traditionnels. Sa situation satanique est tempérée par son humanité; il est sensuel, et parfois mélancolique, orgueilleux et naïf, rusé et sentimental. Surtout, il est l'homme qui s'oppose à Dieu. Lorsqu'il saisit son épée contre la statue du Commandeur il incarne le courage et l'orgueil humain dressés contre « une transcendance insupportable » — thème éternel (voir « Le cas Don Juan » de M. Sauvage) —.

Bien entendu le personnage n'existe pas ainsi dans le livret. Si Da Ponte en a fourni le canevas et les situations dramatiques, il ne prend sa dimension que par la musique de Mozart qui développe, complète, enrichit l'esquisse assez plate du librettiste.

Mozart écrit Don Juan en 1787. A trente ans, il a déjà composé six cents œuvres, quelques-unes parmi ses plus belles symphonies et, l'année précédente, les « Noces de Figaro ». Il habite tantôt à Vienne, tantôt à Prague, où il reçoit la visite respectueuse d'un garçon de dix sept ans, Ludwig van Beethoven, dont le moralisme intransigeant s'indignera plus tard du choix par Mozart du thème scandaleux de Don Juan. Dans la nuit précédant la dernière répétition, il compose l'ouverture, tandis que Constance, à côté de lui, raconte des histoires qui le tiennent éveillé. Cette ouverture est un de ses plus beaux morceaux symphoniques; tout de suite nous sommes au cœur du drame : un thème bouffon en ré majeur, allégro molto, enchaîne sur trente mesures en ré mineur, sinistre évocation de la mort, reprises au deuxième acte, à l'entrée du Commandeur. Bel exemple de l'importance attachée par Mozart au choix de la tonalité! Mozart a rarement employé la tonalité en ré mineur, et toujours dans des cas où il voulait suggérer la tristesse, le danger, l'orage ou la fatalité. Ainsi dans le Requiem, dans l'Andante de la « Sérénade en Ré », dans le vingtième Concerto pour piano et au premier acte de « Thamos, roi d'Egypte ».

Il est impossible ici d'analyser Don Juan en détails... il y faudrait tout un numéro des Etudes. Mieux vaut renvoyer nos lecteurs au bel ouvrage de René Dumesnil : « Don Giovanni ». Signalons seulement les plus beaux passages :

Au 1er acte, le combat de Don Juan et du Commandeur, le grand air de Leporello à Dona Elvira, d'un accompagnement orchestral si gracieux et ironique, l'exquis duo de Zerlina et Mazetto et surtout le grand duo de Don Juan et de Zerlina « La ci darem lamano ». En quelques mesures Mozart résume le drame qui se joue dans l'âme de Zerlina, irrésistiblement attirée par Don Juan, troublée, bientôt consentante et inquiète, déjà envahie par le remords.

A la fin du 1er acte, Don Juan a organisé un bal pour retrouver Zerlina. Mais tandis que le bal bat son plein trois masques (Dona Anna, Dona Elvira et Don Ottavio) se mêlent aux invités. Au moment où Don Juan s'apprête à entraîner Zerlina, ils dénoncent publiquement ses turpitudes dans l'indignation générale. Cet argument permet à Mozart d'écrire un admirable trio, justement célèbre : « Que le ciel protège le zèle de mon cœur ». Les lamentations se succèdent, doublées par le basson, tandis

clarinettes exécutent d'exquises
ıs arpégées. Puis c'est une page
lorsque Zerlina appelle au secours
cri déchirant qui interrompt la
nse et la valse jouées par deux
rchestres. Tandis que Don Juan
l'épée à la main, l'orchestre se
dans un crescendo furieux. Toute
de premier acte est admirable.
e second acte, on remarquera sur-
ılogue de Laporello et de Dona Elvi-
souper de Don Juan, avec l'inter-
du Commandeur : lorsqu'apparaît
: accompagnée par les accords en
le l'ouverture, la terreur s'empare
tance. Don Juan seul reste impas-
comme il refuse de se repentir,
ne l'entraîne dans un gouffre qui
ous ses pieds. Cette conclusion
ue est traitée par Mozart avec
rbe grandeur et dans un style
: deux trombones, les bois, la
un cor, suffisent à nous suggérer
n'y a ni cymbales, ni fortissimo.
ınt est châtié, la justice triomphe,
continue, un charmant sextuor
aiement et toutes les voix s'unis-
r chanter la morale de l'histoire.
demain de la représentation, une
le Prague déclarait : « connaisseurs
s disent que rien de pareil n'a été
eprésenté. Monsieur Mozart lui-
igeait, et lorsqu'il parut à l'orches-
salué par une triple acclamation.
lu reste est extrêmement difficile
le monde admire l'excellence de
ntation après si peu d'études... »
empêcha pas Mozart, six semaines
l, de devoir mendier auprès de
quelques florins...
ossédons trois grands enregistre-
Don Juan. La version de Fritz
ec les solistes, les chœurs et l'or-
lu Festival de Glyndabourne a
e en 1936 sur 78 tours. Elle vient
epiquée » sur microsillons (3 dis-
m FJLP 5044 à 46, Pathé-Vox).
é de la distribution et de la direc-
rand chef F. Busch lui méritait cet
Mais, s'il semble difficile aujour-
éunir d'aussi brillants interprètes
don Juan est admirablement tenu
Brownlee), le repiquage du 78
ns, quoiqu'ici bien réalisé, ne per-
ne très bonne qualité de son.
Stabile interprète le rôle de
n dans l'enregistrement dirigé
Swarowsky à la tête des chœurs
et de l'orchestre symphonique
de Vienne (Erato 1951, LDE. 3002 à 3004). Cette version, prenante, passionnée et où les récitatifs sont accompagnés au clavecin, bénéficie d'une bonne gravure... toutefois légèrement démodée.

Une troisième version vient d'être réalisée par Decca. (LTX 5103 à 5106). Joseph Krips y dirige les chœurs de l'opéra et l'orchestre symphonique de Vienne. Krips, un grand chef mozartien, dirige dans un mouvement assez lent, avec une belle pureté de style et une exceptionnelle connaissance de « l'Univers Mozart ». Le rôle de Don Juan est tenu par Cesare Siepi, un jeune italien qui semble joindre les qualités de Stabile et de Brownlee et dont le timbre de voix est magnifique. Réalisée suivant les techniques ultra modernes d'enregistrement, cette version est claire, précise, sonore, tous les détails y sont mis en valeur; elle n'a qu'un défaut inadmissible : être gravée sur quatre disques.

Mozart : Quatre grands concerti pour piano.

Les années 1784-1787 sont les plus fécondes de Mozart. Les éditeurs nous présentent divers enregistrements des œuvres de cette époque, parmi lesquelles les concerti pour piano et orchestre, ainsi que de nouveaux enregistrements du dernier concerto pour piano (n° 27). Il a paru utile d'en comparer les versions disponibles.

Concerto n° 17 en sol majeur K. 453.

Nous possédons trois enregistrements du concerto en sol majeur : l'un de Kirkpatrik avec l'orchestre Schneider (Erato LDE 3001), satisfaisant, qui utilise un piano reconstitué comme au dix huitième siècle, mais d'une qualité d'enregistrement légèrement dépassée; le second d'Andor Foldès avec l'orchestre philharmonique de Berlin dirigé par Fritz Lehmann (Deutsche Grammophon 16093 LP), version remarquable, à la partie de piano magnifique, intelligente et chaude, avec un orchestre aux sonorités moelleuses, délicates, où chaque détail, chaque mesure, sont à leur place; le troisième, tout récent, de Hans Henkemann, accompagné par l'orchestre symphonique de Vienne, direction John Pritchard (Philips AOO239 L) : l'interprétation est satisfaisante, parfois un peu sèche et dans l'ensemble moins attachante que dans la version précédente, sauf dans l'Andante; mais l'enregistrement est d'une qualité exceptionnelle.

Concerto n° 20 en ré mineur K. 466.

Cinq versions de cet illustre concerto sont disponibles; il semble utile d'en retenir trois : celle des Disques Français (DF 37) où Marcelle Meyer est accompagnée par l'orchestre Hewitt, est un peu froide, impersonnelle. Guomar Novaes et l'orchestre Pro Musica de Vienne (Pathe-Vox PL 8430) nous offrent une interprétation vivante — trop peu dramatique encore — et bien enregistrée. Le troisième enregistrement inflige un douloureux contraste entre la limpidité et l'aisance du jeu de Clara Haskil et les platitudes de l'orchestre de Vienne (Philips Aco 3154). Toutefois, parce que le talent de la soliste la sauve, nous recommanderons cette dernière version en l'absence d'une autre plus parfaite.

Concerto n° 23 en la mineur K. 488.

Faut-il croire que l'interprétation du concerto en la mineur soit particulièrement difficile? Aucune des versions disponibles n'est absolument satisfaisante. Il y a quelques mois, analysant la version de Monique Haas avec l'orchestre philharmonique de Berlin dirigé par F. Leitner (Deutsche Grammophon LP 16056), nous la recommandions pour la qualité de la pianiste; mais il semble que deux autres versions lui soient au moins égales : l'une par Marcelle Meyer et l'orchestre Hewitt (Disques Français DF 37) — orchestre remarquable, bon enregistrement —; l'autre par Clara Haskil et l'orchestre symphonique de Vienne (la soliste a un phrasé inimitable, l'orchestre est plus satisfaisant que dans le Concerto n° 20). Monique Haas, Marcelle Meyer et Clara Haskil ont une conception de l'œuvre très différente et qui transparaît dès le premier mouvement. Pour prendre un exemple, Clara Haskil expose le thème d'une main droite agile et sa main gauche tient les notes comme une basse continue, ce qui contribue à dramatiser l'atmosphère, tandis que Monique Haas appuie la phrase mélodique et l'accompagne par accords saccadés.

Concerto n° 27 en si bémol majeur K 595.

C'est le dernier des Concerti pour piano, celui dont on a dit qu'il se situait « à la porte du ciel » et qu'il était, comme le concerto pour clarinette, une œuvre d'adieu. Il n'en existe que deux enregistrements également intéressants : Ingrid Hebler, excellente surtout dans l'Andante, est accompagnée par la Pro Musica de Vienne (Pathe Vox PL 8710). La prise de son est malheureusement défectueuse. Hans Henkemann et l'orchestre symphonique de Vienne dirigé par John Pritchard (Philips Aco 2394) offrent une interprétation classique et honnête, bien articulée, avec de jolies sonorités. L'enregistrement est correct.

***

Johannes Brahms : « *Ein Deutsches Requiem* » op. 45 — « *Triumphlied* ». Ensemble choral et symphonique de Stuttgart, dir. M. Couraud. (Disques Français D. F. 174 5)

Le timbalier Hanslick est entré dans la petite histoire de la musique le 1er décembre 1867 : parce qu'il avait joué fortissimo pendant toute la fugue du troisième mouvement du Requiem de Brahms, celui-ci fut sifflé par une partie de l'auditoire...; l'incident n'eut pas de suite; très vite, le Requiem est devenu dans les pays d'Outre-Rhin la plus populaire des œuvres de Brahms. Clara Schumann (l'œuvre était dédiée à Robert Schumann, mort récemment) écrivit à l'auteur : « je suis remplie et possédée par ton Requiem; c'est un morceau d'une très grande puissance qui empoigne l'homme tout entier, et qui le fait comme peu d'autres œuvres. Son profond sérieux uni à tout le charme de sa poésie agit merveilleusement, il remue et il apaise... » De là à égaler le Requiem à la Passion selon St Matthieu il n'y avait qu'un pas, vite franchi en Allemagne. Dans les pays latins, l'enthousiasme est resté moindre : si certains comparent le Requiem de Brahms à celui de Fauré, ce n'est pas parce qu'on y trouve une même conception — individualiste — de l'office des morts, une même indépendance à l'égard de la « religion », mais surtout pour opposer le formalisme, la majesté, la lourdeur de l'un à la douceur, la tendresse, l'impressionnisme de l'autre.

Irritant, complexe, protestant, trop visiblement ambitieux pour être absolument pur, le Requiem est pourtant un chef-d'œuvre que nous devrions mieux connaître et essayer d'aimer. Il est original par sa forme musicale — ce n'est ni une ode, ni un oratorio mais plutôt une Cantate symphonique —, par la somptuosité de ses harmonies, par l'intelligence et l'achèvement de son écriture.

Brahms connaissait à fond les techniques traditionnelles et les utilisait avec rigueur

et liberté; il innovait aussi : dans le deuxième morceau, au lieu de traiter le choral suivant le schéma classique, il a enfermé une pulsation binaire dans une mesure à trois temps — originalité qui enchantait Schönberg — donnant ainsi l'impression d'une lente procession funéraire.

Les sept morceaux du Requiem forment deux blocs : les trois premiers évoquent les misères de l'homme; les quatre autres ont trait au bonheur éternel et à la résurrection des corps. On remarquera le début du premier morceau avec l'exposition d'un thème tendre et voilé par les alti et les violoncelles sur un accompagnement rythmé des contrebasses; l'allegro fugué du deuxième mouvement, curieusement hétérodoxe; tout le cinquième morceau, écrit par Brahms après les autres, à la mémoire de sa mère, et d'une noble ordonnance; et surtout le sixième, le plus long et le plus intéressant : solistes et chœurs alternent dans une progression dramatique qui culmine dans le chœur « la mort est engloutie pour toujours ». Ce passage est le seul à évoquer l'horreur de la mort et les terrifiantes trompettes du jugement dernier; il est immédiatement suivi de chants de confiance et d'allégresse comme si Brahms avait refusé non seulement le néant, mais la colère de Dieu et la perspective de l'enfer.

Le Requiem n'avait pas encore été enregistré en France : l'interprétation que nous en donne Marcel Couraud est dans l'ensemble très satisfaisante, la prise de son est bonne, la gravure fidèle.

Au revers du deuxième disque est gravé le Triumphlied, gigantesque ode de victoire dédiée à Guillaume Ier pour le glorifier de sa victoire contre la France. On est désagréablement étonné d'y trouver des accents religieux et des « Alleluia » fort guerriers. Il est vrai que le texte est emprunté au chapitre XIX de l'Apocalypse qui évoque..... « le triomphe du Royaume de Dieu sur la Bête »...! Le double cœur introductif est bâti comme l'Alleluia du Messie, il est aussi grandiose... mais n'est-ce pas faire injure à Haendel que de comparer à son chef-d'œuvre des chœurs et des fanfares aussi titanesques que les siens, mais païens et nationalistes.

Voilà deux disques qui méritent d'être connus non seulement des amateurs de Brahms, mais aussi de ses détracteurs (parmi lesquels nous nous sommes longtemps rangés), qu'un critique viennois qualifiait après la première exécution du Requiem de « fanatiques abrutis de la vieille école ».

NOUVEAUTÉS

Bela Bartok : *Allegro Barbaro. Danses populaires roumaines. Chansons pour enfants. Quinze chansons paysannes hongroises. Suite pour piano op.* 14. Gyorgy Sandor, pianiste, (Philips NO. 2119 L.).

Nous avons précédemment analysé la plupart de ces pièces. Le récital de Gyorgy Sandor permet de les posséder sur un seul disque, en même temps que le recueil de chansons pour enfants — une des premières œuvres de Bartok, écrite à partir de chansons enfantines hongroises dont les mélodies n'ont pas été modifiées mais harmonisées et enrichies de variations. G. Sandor, qui fut élève de Bartok, est particulièrement qualifié pour interpréter sa musique.

N. B. Il est impossible d'analyser ici tous les disques qui paraissent. Nous recensons uniquement ceux que nous demandons aux éditeurs de nous adresser parce qu'ils nous paraissent présenter un intérêt spécial. Que nos lecteurs ne s'étonnent donc pas si nos appréciations sont dans l'ensemble élogieuses.

Nous nous tenons à la disposition de tous nos lecteurs pour leur donner les renseignements qui peuvent leur être utiles pour la constitution d'une discothèque et, s'ils le désirent, nous pouvons leur adresser une brève discographie des « grands chefs-d'œuvre ».

Jean-Pierre et Malc HADENGUE.

TABLE DES MATIÈRES

Pa

Jean DANIÉLOU..... Le message ignatien et notre temps...

Robert ROUQUETTE... Ignace de Loyola dans le Paris intellectuel du XVIe siècle.....

Robert d'HARCOURT... *de l'Académie française* Perspectives allemandes.....

Joseph MASSON ..... L'Église en Afrique centrale .....

François de DAINVILLE Tourisme social.....

Chroniques.

Henri HOLSTEIN ..... Médecins et miracles.....

Pierre RONDOT..... La Libye entre l'Afrique, le Monde arabe et l'Occident..... 1

Robert ABIRACHED... Ionesco et Les Chaises 1

Henri AGEL..... Beaux-Arts et Cinéma..... 1

Robert PETIT..... Ressourcement de la théologie du Sacré-Cœur 1

Actualités.

Un discours de S. S. Pie XII sur l'éducation des collèges — Les Primitifs italiens des musées de France exposés à Paris — Remise à la basilique de Saint-Denis du nouveau reliquaire de saint Louis — Un événement missionnaire.....

Les Livres.

Questions religieuses : L. CERFAUX et J. CAMBIER; G. BRILLET; H. de LUBAC; dom E. FLICOTEAUX; GRÉGOIRE de NYSSE; F. CHARMOT; H. RAHNER; Étapes; J. STIERLI; F. MOLLAT; R. JOLIVET; DANIEL-ROPS; A. COLLING; L. CRISTIANI; P. THIVOLLIER; J. M. PERRIN; H. de JULLIOT.....

Histoire et biographie : M. H. JETTE; M. D. POINSENET; S. de MADARIAGA; F. GUTTON; B. RAVARY; F. NIEL; O. FERRARA; P. DONCŒUR et Y. LANHERS; H. S. TRUMAN; E. PEISSON; H. MASSIS;.....

Littérature : R. QUILLIOT; A. de SAINT-EXUPÉRY: R. PONS; C. BORGAL; P. BEAULIEU: W. WHITMAN; Adam MICKIEWICZ; Sœur MARIE; B. GRASSET

Romans et Récits : J. ROMAINS; G. GREENE; I. M. ROTARU; E. PEISSON; H. BOSCO; I. ALCHINGER; et L. BARBIER ; B. COUTAZ; B. B. DADIÉ; K. YAMATA; J. R. ULLMANN; J. Y. HENDERSON.....

Quelques livres pour les vacances : .....

Les Disques .....

Le Directeur gérant : J. VILLAIN. Imp. FIRMIN-DIDOT, Mesnil-sur-l'Estrée (E

Dépôt légal : 2e trimestre 1956. N° d'éditeur : 158.

- Pour ceux et celles qui ne peuvent suivre un enseignement oral :
- Toutes les possibilités de l'enseignement par correspondance : horaire souple, cadence à volonté accélérée ou ralentie.
- Cours minutieusement mis au point, corrections détaillées et précises, corrigés-modèles enrichissants, professeurs attentifs (qui exercent également dans l'Enseignement libre oral), ambiance amicale et ferme. Déjà environ 17.000 diplômes récoltés par les étudiants du COURS CATHOLIQUE.
- Sécurité morale totale.
- Chaque fois qu'un élève ne peut suivre un Enseignement libre oral, dirigez-le vers une Ecole catholique par correspondance.

COURS CATHOLIQUE

Tous enseignements par correspondance : 70, rue Michel-Ange, PARIS-16e

ÉDITION ALSATIA, 17, rue Cassette - Paris 6e

NOUVEAUTÉS

FIGURES BIBLIQUES

PRÉSENTÉES PAR L.-J. CALLENS O. P.
D'APRÈS " BIBLISCHE GESTALTEN " de F. HAUSS

Le sous-titre de cet ouvrage est évocateur :

LES PERSONNAGES DE LA BIBLE, TÉMOINS DE DIEU

A tous les points de vue, il constitue une nouveauté qui ne manquera pas d'attirer l'attention de ceux, nombreux, qui cherchent à prendre une connaissance directe du Message Biblique.

1 vol., 288 p., 11 1/2×18 sous couvre-couverture . . . . . **675 F.**

E. STAUFFER

LE CHRIST ET LES CÉSARS

TROIS SIÈCLES DE LUTTE CONTRE L'IDOLATRIE CÉSARIENNE

Fort vol., 336 p., 15×23 avec 16 planches hors texte sous belle jaquette. Broché **975 F.** Relié **1350 F.**

DOCUMENTS

REVUE MENSUELLE DES QUESTIONS ALLEMANDES

MAI 1956

La troisième conférence du Parti Socialiste unifié, par Joachim SCHWELIEN.
Une déstalinisation au ralenti, conversation avec Wolfgang LEONHARD.
Le « comité central » devant les difficultés de la construction du socialisme, par J.-Y. CALVEZ.
Commentaires sur le XXe Congrès du parti communiste de l'U.R.S.S., par Walter ULBRICHT.
Où en est le réarmement allemand?, par François COURTET.
Le service militaire obligatoire : absurdité ou nécessité?, par Thilo WERTHERN.
L'Afrique du Nord et la presse allemande (II), par WISS-VERDIER.
Le portrait. — Une mère juive, nouvelles de Ernst SANDER.

LE NUMÉRO : 150 Fr.
Abonnement d'essai de trois mois : 300 fr.
Spécimen récent gratuit sur demande.
REVUE DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue, PARIS 9e — C. C. P. 13 253-54

GRASSET

PIERRE TEILHARD DE CHARDIN

LETTRES DE VOYAGE

1923-1938

recueillies et présentées par Claude ARAGONNÈS

Un vol. **660** Fr.

HENRY BARS

ROIRE OU L'AMEN DU SALUT

Coll. " Église et temps présent "

Un vol. **585** Fr.

SŒUR MARIE-ANDRÉ DU SACRÉ-CŒUR

CIVILISATIONS EN MARCHE

Un vol. ill. **690** Fr.

G.-M. TRACY

LE CATHOLICISME BRITANNIQUE SOUS LA DEUXIÈME ELIZABETH

Coll. " Église et temps présent "

Un vol. **585** Fr.

LUC ESTANG

CE QUE JE CROIS

Un vol. **360** Fr.

HENRI MASSIS

L'OCCIDENT ET SON DESTIN

Un vol. **975** Fr.

LIBRAIRE
Tél. : DAN. 03-88

MIGNARD

ÉDITEUR
C.C.P. PARIS 6249-19

38, rue Saint-Sulpice, PARIS (VIe)

Publications de TOUS LES ÉDITEURS CATHOLIQUES, dépositaires des Éditeurs pontificaux et Imprimeurs de la Sacrée Congrégation des rites.

NOUS SOMMES SPÉCIALISÉS de longue date :

POUR LE LIVRE - LA LITURGIE pour le clergé et les fidèles - LE MISSEL - L'IMAGE - L'OBJET RELIGIEUX ET DU CULTE, art ancien et moderne - LE CHEMIN DE CROIX en tout genre, en exclusivité "Le Chemin de Croix des Maîtres" - LA STATUE, statuettes et statues pour l'intérieur ou l'extérieur, etc...

Nous adressons notre **nouveau Catalogue Général** 80 pages illustrées sur simple demande, véritable encyclopédie de la librairie religieuse.

EXPÉDITIONS EXPORTATION

ARCHIVES DE PHILOSOPHIE

REVUE TRIMESTRIELLE

Cahier 3 : Avril 1956

Cinquante ans de relativité :

J. ABELE : La théorie de la relativité et le jugement de réalité en physique.

O. COSTA DE BEAUREGARD : La relativité en microphysique.

Centenaire d'Antonio Rosmini :

J. CHAIX-RUY : Réflexions sur la philosophie d'Antonio Rosmini.

M. T. ANTONELLI : Valeur et actualité philosophique d'Antonio Rosmini.

M. F. SCIACCA : La théorie de la volonté chez Antonio Rosmini.

J. F CATALAN : Angoisse et durée. Temps et affectivité chez l'anxieux leucotomisé (fin).

A. SOLIGNAC : Nouveaux parallèles entre S. Ambroise et Plotin.

Abonnement : **BEAUCHESNE, 117, rue de Rennes, PARIS VIe**

Un an : 4 numéros : **1 900** fr. C. C. P. Beauchesne PARIS 39-29.

CHRISTUS

Cahiers spirituels

11 Juillet 1956

JR UNE PLUS GRANDE GLOIRE DE DIEU

GUILLET	La Gloire du Sinaï.
en MOLLAT	Nous avons vu sa Gloire.
s COUREL	Saint Ignace et la Gloire de Dieu plus grande.
NADAL	Méditation sur la Transfiguration du Seigneur.
ANIÉLOU	La spiritualité trinitaire de saint Ignace.
litante ouvrière	La Gloire de Dieu dans la vie quotidienne.
AGUIN	Gloire de Dieu et apostolat.

TEXTES ANCIENS

GNACE	Pour une plus grande Gloire de Dieu *(trois textes)*.

CHRONIQUES

arie LE BLOND	L'abnégation et les mortifications.
'OGT	Une lumière nouvelle sur la Semaine de la Passion.
IOLSTEIN	Parler de Dieu.

---

action et Administration : 15, rue Monsieur, PARIS, 7e

C. C. P. Revue CHRISTUS, Paris 10.439.65.

France : abonnement annuel : **700** frs, le nº : **200** frs

Étranger : abonnement annuel : **900** frs, le nº : **225** frs

Abonnement de soutien : **1 000** frs.

Tous les abonnements partent de janvier.

AUBIER

ÉDITIONS MONTAIG
13, QUAI CONTI, PA

COLLECTION « THÉOLOGIE »

GASTON FESSARD s. j.

LA DIALECTIQUI

DES

EXERCICES SPIRITUEL

DE S. IGNACE DE LOYOL

A l'occasion du quatrième centenaire de la mort de saint Ignace, livre présente un commentaire singulièrement neuf des « Exercices » montre que les quatre Semaines contiennent implicitement une ana de la temporalité et de l'historicité qui devance de plusieurs siècle problématique des philosophes de notre temps.

Un volume avec trente figures géométriques et un dépliant comportant des schémas en trois couleurs... 1980 fr.

Rappel des derniers ouvrages parus dans la collection :

H. CROUZEL : Théologie de l'image de Dieu chez Origène. 12
G. DIDIER : Désintéressement du chrétien 8
J. LECLER : Histoire de la Tolérance au siècle de la réforme. *2 volumes.* 2985
R. MARLÉ : Bultmann et l'interprétation du Nouveau Testament. 600

MAURICE BAUMONT

GLOIRES ET TRAGÉDIES DE LA IIIe RÉPUBLIQUE

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

HACHETTE

A. GOUTARD

1940

LA GUERRE DES OCCASIONS MANQUÉES

Triste vérité... mais salutaire leçon!

HACHETTE

MAME SÉLECTION MAME

Léon POIRIER

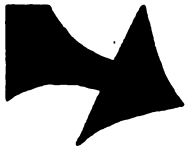
UN HOMME APPELÉ FRANÇOIS D'ASSISE

Dans l'admirable décor de la douce Ombrie, le Petit Pauvre nous entraîne à sa suite à travers les conflits religieux de l'époque, à la recherche d'un ordre nouveau, fait de renoncement aux biens de ce monde, d'humilité et d'amour.

Une fresque hautement colorée, un poème imprégné de fraîcheur médiévale où l'auteur a su heureusement allier les dons du cinéaste et le talent de l'écrivain.

Un volume broché sous jacquette, couleurs vernie, 238 pages : **590** *Frs*

PARIS — MAME — TOURS



"Un grand et beau livre" **(Maurice I**
Figaro littéraire **du 23 juin).**
L'auteur restitue à Saint Ignace sa vocation d mystique.

Alain Guillermou

LA VIE DE St IGNACE DE LOYALA

Dans la postface qu'il a donnée à ce livr R. P. Larère, S. J. écrit : « A travers de breux épisodes de cette vie errante, le le aura été frappé de relever chez le même hom et presque simultanément, des démarche folle hardiesse et des mesures de sécurité pre excessives. On comprend par là que, pou observateur mal averti, cette alliance de lités contraires donne une impression étr d'ambiguïté. Le mérite de l'auteur fut i saisir admirablement les aspects contr d'une nature aussi riche que celle d'Ignac ne pouvait s'unifier que dans l'ordre le élevé, celui de la charité et de la plus gr gloire de Dieu. » 1 *vol.* 280 *pages :* 6

ÉDITIONS DU SEUIL

SEP 12 1956

ÉTUDES

SEPTEMBRE 1956

M. QUÉGUINER — *INTOLÉRANCE HINDOUE ET TOLÉRANCE INDIENNE*
A. BLANCHET — *MARIETTA LA RADIEUSE*
L. BEIRNAERT — *LE JEUNE FREUD ET SA DÉCOUVERTE*
P. LEJAY de l'Académie des Sciences — *L'ANNÉE GÉOPHYSIQUE INTERNATIONALE* (1957-1958)

CHRONIQUES

P. RONDOT — *L'ÉGYPTE, FORGE DE CONSTITUTIONS*
H. HUGAULT — *LA RENAISSANCE DE LA CATHÉDRALE DE ROUEN*
H. de CARSALADE du PONT — *LE CENTENAIRE DE MOZART* (1756-1791)
R. d'OUINCE — *LE PÈRE JULES LEBRETON*

ACTUALITÉS

PATRONAT ET SYNDICALISME CHRÉTIEN — L'ASSOCIATION DE CADRES DIRIGEANTS DE L'INDUSTRIE — LES ÉTUDES CARMÉLITAINES ET LA PSYCHOLOGIE RELIGIEUSE — DEUX NOUVELLES REVUES UNIVERSITAIRES — LES 6.000 « PETITS CHANTEURS ».

LES LIVRES

A PARIS, 15, RUE MONSIEUR 7e — SEG. 74.77

LE NUMÉRO : 150 francs

ÉTVDES

Revue mensuelle fondée en 1856
par des Pères de la Compagnie de Jésus

TARIFS DES ABONNEMENTS

	Un an	Six mois	le N°
FRANCE (et Union Française).	1.350 fr.	800 fr.	150 fr.
ÉTRANGER	1.800 fr.	1.000 fr.	170 fr.
BELGIQUE (et Congo belge) .	250 fr. belges	130 fr. belges	25 fr. belges
SUISSE	22,70 fr. suisses	12,60 fr. suisses	
U. S. A., CANADA	$6.00		

Abonnement de soutien : 2.000 fr.

Les abonnements partent du début de chaque trimestre.

Le montant de l'abonnement peut être réglé par mandat, chèque bancaire ou postal à l'ordre de M. l'Administrateur des *ÉTUDES*, 15, rue Monsieur, PARIS (7e) C. C. P. Paris 155-55.

Des conditions spéciales sont faites au clergé diocésain.
Les demander à l'Administration de la Revue.

L'échéance de l'abonnement est indiquée sur la bande-adresse, la bande rose signale la fin de l'abonnement.

Selon l'usage, prière de joindre l'ancienne étiquette et 25 fr. à toute demande de changement d'adresse; et à toute demande de renseignements, un timbre pour la réponse.

ÉTUDES ET DEVIS SUR DEMANDE

AMEUBLEMENT

D'ÉGLISES ET DE CHAPELLES

MONTAGNIER

ORFÈVRERIE

BRONZE

CHASUBLERIE

24, RUE DE GRENELLE, PARIS-VIIe LIT. 16-41

ECTROPHONE

ESSES
de luxe
lement : **15.500 f**
ie de 53 %

un appareil **complet**
pour écouter **tous** les disques
★ Haut-parleur détachable
★ Cellule interchangeable
★ 2 pointes en saphir
★ Changement tension
★ Démarrage et arrêt par contact du bras
★ Changement vitesses
★ Correction tonalité
★ Potentiomètre logarithmique interrupteur
Courant alternatif 110/130 et 220 v. Ampli 3 lampes. Courbe de réponse high-Fidelity 40 à 15.000 h.

et

Gratuitement

GRANDS ENREGISTREMENTS

3 MICROSILLON

ART Symphonie n° 26 en mi-bémol Orch. Neerland. Dir.: Otto Ackermann

VIVALDI Concerto en ut pour 2 trompettes Orch. Phil. Neerland. Dir.: Otto Ackermann

IOZ Carnaval Romain Orch. Philharmonique . Direct. : Walter Goehr

BEETHOVEN Sonate n° 24 en fa dièse à "Thérèse" Grant Johannesen, piano

C H Toccata en fa Orgue : A. Schreiner

CHOPIN Fantaisie impromptu Robert Goldsand, piano

le **Tournedisques** 3 vitesses avec les 6 chefs-d'œuvre
GRATUITS
7.650 f
appareil que tout possesseur d'un poste de radio convenable peut brancher pour jouer les disques de son choix

l'appareil que tous les amateurs attendaient. Et il vous est offert *la moitié du prix* des électrophones Surmontant mille difficultés, la ernationale du Disque a doté des erfectionnements cette merveille coustique, présentée dans une ravissette de luxe, gainée de similoïd Platine 3 vitesses, fin réglage de aut-parleur détachable; vous n'aurancher cet instrument sur une urant alternatif pour jouir de toute de sons offerte par les meilleurs ite fidélité. L'appareil joue tous les 3 tours, 45 ou 33 t.) de toutes di- 17 à 30 cm.)

e offre incroyable ? En cédant ainreil au prix coûtant avec certains l'œuvre qu'elle a gravés en microiuilde n'a qu'un but : permettre à imateurs de musique d'apprécier itrements en les essayant sur un ne de grande classe, pour qu'ils nsuite, à leur guise et sans engagepléter leur discothèque aux condilennes.

ai - sans engagement - L'électrophone en 2 versements : 5.000 f. (majoré 'envoi : 500 f., s'il ne peut être pris 1) + 10.700 f. cinq jours après réonc si vous habitez Paris ou Lille, Guilde essayer l'appareil et écouter rements. Sinon, envoyez ce bon → ide accompagné du 1er versement.

AUCUN RISQUE : Droit de retour - Garantie d'un an. Vous pourrez dans les 5 jours qui suivront la réception retourner le tout dans l'emballage d'origine et serez immédiatement remboursé. Le seul risque que vous courriez donc serait de manquer cette occasion ! Ecrivez-nous ou venez *aujourd'hui même*, car notre cadence de production est limitée et les commandes seront servies par ordre de réception.

Guilde Internationale du disque, 4, rue de Vienne ★ 222, rue de Rivoli ★ 49, rue Vivienne PARIS — 9, place de Béthune, LILLE.

GARANTIE contre tout vice de fabrication. **DROIT DE RETOUR**

BON DE COMMANDE

Guilde Internationale du Disque, 222, rue de Rivoli, Paris.

Veuillez m'envoyer avec les 6 enregistrements, l'appareil que je choisis aux conditions que j'indique en cochant ☒ l'une des 3 formules ci-dessous :

☐ Electrophone, paiement comptant : 15.500 f. (+ 500 f. de frais d'envoi). Ci-joint 16.000 f.

☐ Electrophone, en 2 versements : 15.700 f. : Ci-joint acompte 5.000 f. (+ 500 f. de frais d'envoi). soit 5.500 f. Le solde : 10.700 f. suivra 5 jours après réception (sauf si je renvoie le tout).

☐ Tourne-disques : 7.650 f. (+ 500 f. de frais d'envoi). Ci-joint 8.150 f.

Il est bien entendu que mon versement me sera immédiatement remboursé si après essai, je retourne appareil et enregistrements dans les 5 jours qui suivront la réception.

Je règle ci-joint (*Cochez ci-dessous*) par
☐ chèque ☐ mandat-lettre ☐ chèque postal à v/C.C.P. 7.120.00 Paris

NOM .....

ADRESSE ET.-9

Saiut-Exupéry
PAR LUI-MÊME

essai illustré de LUC ESTANG

« ÉCRIVAINS de TOUJOURS » 350 FRANCS SEUIL

THOMAS MERTON
Nul n'est une île

La solidarité des êtres, base de toute vie spirituelle.

1 Vol. 480 Fr.

SEUIL

du même auteur : Semences de contemplation

MAME SÉLECTION MAME

Léon POIRIER

UN HOMME APPELÉ FRANÇOIS D'ASSISE

Dans l'admirable décor de la douce Ombrie, le Petit Pauvre nous entraîne à sa suite à travers les conflits religieux de l'époque, à la recherche d'un ordre nouveau, fait de renoncement aux biens de ce monde, d'humilité et d'amour.

Une fresque hautement colorée, un poème imprégné de fraîcheur médiévale où l'auteur a su heureusement allier les dons du cinéaste et le talent de l'écrivain.

Un volume broché sous jaquette, couleurs vernie, 238 pages : 590 Frs

PARIS — MAME — TOURS

- Pour ceux et celles qui ne peuvent suivre un enseignement oral :
- Toutes les possibilités de l'enseignement par correspondance : horaire souple, cadence à volonté accélérée ou ralentie.
- Cours minutieusement mis au point, corrections détaillées et précises, corrigés-modèles enrichissants, professeurs attentifs (qui exercent également dans l'Enseignement libre oral), ambiance amicale et ferme. Déjà environ 17.000 diplômes récoltés par les étudiants du COURS CATHOLIQUE.
- Sécurité morale totale.
- Chaque fois qu'un élève ne peut suivre un Enseignement libre oral, dirigez-le vers une Ecole catholique par correspondance.

COURS CATHOLIQUE

Tous enseignements par correspondance : 70, rue Michel-Ange, PARIS-16e

*

LIBRAIRE
Tél. : DAN. 03-88

MIGNARD

ÉDITEUR
C.C.P. PARIS 6249-19

38, rue Saint-Sulpice, PARIS (VIe)

Publications de TOUS LES ÉDITEURS CATHOLIQUES, dépositaires des Éditeurs pontificaux et Imprimeurs de la Sacrée Congrégation des rites.

NOUS SOMMES SPÉCIALISÉS de longue date :

POUR LE LIVRE - LA LITURGIE pour le clergé et les fidèles - LE MISSEL - L'IMAGE - L'OBJET RELIGIEUX ET DU CULTE, art ancien et moderne - LE CHEMIN DE CROIX en tout genre, en exclusivité " Le Chemin de Croix des Maîtres " - LA STATUE, statuettes et statues pour l'intérieur ou l'extérieur, etc...

Nous adressons notre **Catalogue Général** 80 pages illustrées sur simple demande, véritable encyclopédie de la librairie religieuse.

EXPÉDITIONS EXPORTATION

ARCHIVES DE PHILOSOPHIE

REVUE TRIMESTRIELLE

Cahier 4 : Juillet 1956

Centenaire de la mort de Kiriévski :

F. ROULEAU : Ivan Kiriévski : l'hésitation de la pensée russe entre l'est et l'ouest.

I. KIRIEVSKI : Le Dix-neuvième siècle (traduit du russe par F. Rouleau).

S. BRETON : Conscience et intentionnalité selon Husserl.

C. D'ARMAGNAC : « Le phénomène humain » de P. Teilhard de Chardin : réflexion méthodologique.

E. DES PLACES : Les derniers thèmes de la République de Platon.

Bulletin de l'actualité philosophique dans le monde :

L. Stefanini. — La philosophie au Canada. — Revue des revues. Comptes Rendus.

Abonnement : **BEAUCHESNE, 117, rue de Rennes, PARIS VIe**

Un an : 4 numéros : **1 900** fr. C. C. P. Beauchesne PARIS 39-29

DESCLEE DE BROUWER

Georges BRUNET

LE PARI DE PASCAL

Préface de Jean Mesnard.

Une édition que l'on peut juger définitive des célèbres fragments connus sous ce titre. Ces travaux de déchiffrage et de lecture offrent " le seul moyen de retrouver le cheminement authentique de la reflexion pascalienne " ..... **400 fr.**

Pierre BLANCHARD

L'ATTENTION A DIEU SELON MALEBRANCHE

Cet ouvrage qui révèle le vrai visage de Malebranche, en dégage la signification de sa philosophie et de sa vérité. Il s'adresse aux philosophes, aux éducateurs, aux spirituels..... **1.200 fr.**

H. U. VON BALTHASAR

LE CŒUR DU MONDE

Dans ce recueil de méditations sur le Sacré-Cœur, une grande intensité poétique s'unit à la profondeur de réflexion du théologien. (Col. Présence Chrétienne) ..... **600 fr.**

LE RÉCIT DU PÈLERIN

Autobiographie de St Ignace de Loyola.
Édition revue par A. THIRY S.J.

La présente édition des souvenirs personnels, dictés par St Ignace à l'instance de ses proches, tient compte des derniers progrès des études ignatiennes. **400 fr.**

Paul DE JAEGHER S.J.

LA VERTU D'AMOUR

Dans une suite de méditations, selon la méthode de St Ignace, l'auteur de " Confiance " nous propose de vivre plus intensément la Vertu d'Amour.. **450 fr.**

Robert LEMOINE O.S.B.

LE DROIT DES RELIGIEUX

Préface de Gabriel Le Bras.

Du Concile de Trente aux instituts Séculiers, l'auteur étudie la genèse et le développement des familles religieuses ou proches de la vie religieuse. (Museum Lessianum)..... **2.800 fr.**

Karl JASPERS

BILAN ET PERSPECTIVES

Dans ce nouveau livre, Jaspers se prononce sur les grands problèmes actuels : les chances de la liberté, un nouvel humanisme, la menace atomique. (Textes et Études Philosophiques) ..... **690 fr.**

YOGIN DU CHRIST

LA VOIE DU SILENCE

L'expérience d'un moine

Pour lutter contre le bruit et retrouver l'attention nécessaire à la prière; un moine a essayé de se servir de la technique du Yoga. Ce livre est le fruit d'une expérience appelée à avoir un profond écho dans la chrétienté d'aujourd'hui ..... **360 fr.**

Maria MONTESSORI

L'ÉDUCATION RELIGIEUSE

La Vie en Jésus Christ

Traduction par G. J. J. BERNARD et A. M. BERNARD.

Préface de Pierre Faure S. J. directeur du Centre d'Études Pédagogiques.

Dans la pédagogie inhérente à la liturgie, l'auteur de la Pédagogie Scientifique devait trouver une confirmation de ses recherches et de ses travaux. Ce livre propose en outre une application des méthodes pédagogiques nouvelles à l'enseignement religieux. ..... **870 fr.**

ÉTUDES CARMÉLITAINES

ÉLIE LE PROPHÈTE

Les RR. PP. de Vaux, Boismard, dom Bernard Botte, Jean Steinmann, Yoakim Moubarac, René Laforgue, Louis Massignon, Louis Réau, ainsi que le R. P. Bruno de Jésus Marie et ses collaborateurs carmes, évoquent et étudient la figure du prophète Élie à la lumière des Écritures et des Traditions Chrétiennes; au Carmel, enfin dans le Judaïsme et l'Islam.
2 volumes..... **3.000 fr.**

SAINTE BERNADETTE

Un nouveau livre de la collection " Les Saints par l'Image ". Le reportage photographique de Léonard von Matt est expliqué et commenté par un texte biographique de Mgr Trochu. Br., rel. **1.800 et 2.400 fr.**

ÉDITIONS CASTERMAN

Viennent de paraître :

Collection ÉGLISE VIVANTE

JE NE SUIS PAS UN HOMME LIBRE

(Tell Freedom)
par Peter Abrahams
traduit de l'anglais par Denise Shaw-Mantoux.

Le livre de M. Peter Abrahams est l'un des plus bouleversants de cette année; on souhaiterait vivement en voir paraître une traduction française.
LA VIE SPIRITUELLE, Paris.

14,5 × 21 cm., 308 pages, 8e mille ..... **750 frs**

Collection BIBLE ET VIE CHRÉTIENNE

LA LITURGIE DU GESTE

par Hélène Lubienska de Lenval

14,5 × 21 cm., 104 pages..... **300 frs**

Collection CAHIERS DES POÈTES CATHOLIQUES

LE PROPHÈTE

par Kahlil Gibran

Le Prophète, qui a été traduit en plus de vingt langues et dont l'édition anglaise a dépassé les 300.000 exemplaires, était depuis longtemps introuvable en langue française. Cette nouvelle traduction du chef-d'œuvre du poète libanais par Camille Aboussouan, un compatriote de l'auteur, comble l'attente de tous ceux qui ne connaissaient de l'œuvre que les fragments publiés dans maintes revues.

13 × 19,5 cm., 96 pages et 1 hors-texte ..... **360 frs**

O PÈRE QUI M'AVEZ PARLÉ

par Sœur Marie
Préface de Jacques Madaule

Il y a vingt ans, l'auteur de ces poèmes, comédienne au Théâtre-Français, connaissait la griserie des bravos. Aujourd'hui, sous le voile, elle veille et prie.

Ces poèmes si nobles me font penser à Péguy. J'en aime la forme et le fonds car je suis sensible à la beauté de la pensée religieuse. Et je crois ne rien démentir de tout ce que j'ai professé au cours de ma vie en déclarant que la sincérité d'un être aimant mérite toujours le salut de ceux qui ont foi dans la nature humaine.

Edouard HERRIOT.

13 × 19,5 cm., 112 pages ..... **360 frs**

PARIS, 66, RUE BONAPARTE, 6e

Nouveautés historiques

Jean de LA VARENDE
Le Mariage de Mademoiselle et ses suites
Un volume 375 »

Maurice LEVAILLANT
Une Amitié amoureuse : Madame de Staël et Madame de Récamier
Un volume 990 »

Maurice BAUMONT
Gloires et Tragédies de la IIIe République
Un volume 1100 »

Françoise de BERNARDY
Le dernier amour de Talleyrand, la Duchesse de Dino
Un volume 875 »

Roger LANGERON
Royer-Collard. Un Conseiller secret de Louis XVIII
Un volume 870 »

Georges MONGREDIEN
L'Affaire Foucquet
Un volume 600 »

Jean SAVANT
Les Amours de Napoléon
Un volume 625 »

Henri PERRUCHOT
La Vie de Cézanne
Un volume 900 »

A. GOUTARD
1940 - La guerre des occasions manquées
Un volume 990 »

Librairie Hachette

les Catholiques
livrés aux "bourreaux psychologiques"

le livre
qui fut présenté
au Saint-Père
et dont la Presse
a tant parlé.

A ce document
historique
s'ajoute
un témoignage:

ALBERT GALTER
LE COMMUNISME
ET
L'ÉGLISE CATHOLIQUE
le "livre rouge"
de la persécution
ÉDITIONS FLEURUS

416 pages
840 F
T.L. incl.

OP 13 x

" PROBLÈMES RELIGIEUX
DANS UN PAYS SOUS RÉGIME COMMUNISTE "
par A. MICHEL 88 pages 185 fr.

ÉDITIONS FLEURUS - 31-33, Rue de Fleurus

REVUE
DE
L'ACTION POPULAIRE
Juillet-Août 1956

J. MOUSSE : *Charité et structures.*

UN MONDE EN ÉVOLUTION

H. CHAMBRE : *Le culte de la personnalité en Union Soviétique.*
J. DUFOURNEL : *Incertitudes du Maroc indépendant.*

BESOINS DES TRAVAILLEURS

G. HOUIST : *Le logement des travailleurs à faibles revenus.*
M. AUMONT : *Pour d'authentiques "relations humaines".*

RÉFORMES ET AVENIR

J. DURAND : *Aurons-nous un régime présidentiel?*
P. BAUCHET : *Le troisième Plan français.*
H. BRUET : *Réformes en Algérie.*

L'ÉVÉNEMENT

R. BOSC : *L'actualité sociale dans le monde.*
Revue des livres.

Administration : ÉDITIONS SPES, 79, rue de Gentilly, PARIS - 13e
Abonnement un an : 1.200 frs ; 6 mois : 600 frs ; le nº : 180 frs.

AMATEURS DE LIVRES

Vous vous trouvez éloignés de tout centre vraiment actif de librairie.

Vous êtes souvent déçus par les délais que vous devez subir avant de recevoir les ouvrages commandés.

Vous désirez être tenus au courant, chaque mois, des nouveautés ou réimpressions de valeur.

LE CLUB DES JEUNES PRESSES

Vous mettra en mesure d'apprécier chaque mois la production du moment.

Vous enverra par retour du courrier le ou les ouvrages dont vous avez envie.

Vous assurera en outre des conditions spéciales par quantité.

AMATEURS DE DISQUES

Vous trouverez tous les mois dans notre bulletin mensuel une sélection des meilleurs disques, établie par un critique éminent particulièrement au courant de l'édition phonographique et de tout ce qui touche à la musique.

Vous pourrez recevoir à domicile, franco de port, les disques de cette sélection que vous désirerez acquérir.

Si vous voulez devenir membre du Club, écrivez-nous en ous recommandant des " ÉTUDES ". Vous recevrez un spécimen u bulletin que nous envoyons mensuellement à nos adhérents, nsi qu'une notice sur les avantages et conditions qui leur sont its.

LUB DES JEUNES PRESSES, 11, r. Cujas, PARIS-5e

Tél. : DANton 80-62

LA LIBRAIRIE GÉNÉRALE

Le Rameau d'Or

1, rue St-Honoré, VERSAILLES (S.-et-O.)

expédie rapidement

TOUS LES LIVRES

DANS TOUS LES PAYS

Rappeler le n° 3 à la commande

« Vetera Novis Augere et Perficere »

ÉCOLE MODERNE D'ENSEIGNEMENT GÉNÉRAL PAR CORRESPONDANCE

50 bis, RUE VIOLET — PARIS (XV°)

Cours complets, primaires et secondaires

(TOUTES CLASSES)

REVISION

sérieuse - méthodique - complète

des programmes des

Baccalauréat et Brevets pendant les vacances

COURS DE VACANCES TOUTES CLASSES

CORRECTION D' **" EXAMENS BLANCS "** *POUR LES INSTITUTIONS, EN COURS D'ANNÉE SCOLAIRE*

INTOLÉRANCE HINDOUE ET TOLÉRANCE INDIENNE

« La vocation de l'Inde, écrivait naguère M. Masson-Oursel, est de manifester au monde l'efficience de la spiritualité ». Le célèbre indianiste se référait alors à la vaste campagne de non-coopération menée par Gandhi pour l'indépendance de son pays, mais il ne fait point de doute que, dans le mouvement mondial actuel pour la coexistence pacifique des peuples, les hommes politiques et religieux de l'Inde ont foi en cette vocation. Peut-être sera-ce même une révélation pour plusieurs d'apprendre que la notion de nation prédestinée est encore vivante en dehors d'Israël, de l'Islam ou des membres de l'ancienne Chrétienté : « Dieu se réserve toujours, proclamait Sri Aurobindo, un pays élu où la gnose reste sans cesse entretenue par l'élite ou par la masse, à travers tous les périls et toutes les vicissitudes. A notre époque, ce pays est l'Inde. » Depuis la fin du XIXe siècle, des visionnaires comme Vivekananda ou des missionnaires philosophes comme S. Radhakrishnan se sont faits à travers le monde les prophètes de cette religion supérieure, compatible, assurent-ils, avec toutes les croyances et tolérante à leur égard. Pour eux, l'hindouisme, dans son essence, est un vaste système d'harmonisation du développement spirituel. La culture indienne, qu'inconsciemment ou non ils identifient sans cesse avec leur religion, serait non seulement une culture humaine particulière, mais, au moins quant à la substance, la culture universelle, adaptée aux besoins de tout être humain, quels que soient son ciel, son temps et son tempérament individuel.

Il serait intéressant d'examiner du point de vue catholique les titres dont se réclament les hindous modernes en faveur de leur religion aussi bien que la teneur même de leur enseignement. Pareille étude requerrait des volumes. Cependant, indépendamment de cette assurance congénitale d'être appelé à spiritualiser le monde et à l'introduire par l'expérience au

cœur des divins arcanes, l'hindouisme revendique une conception-type de la tolérance dont l'adoption par les individus et les sociétés entraînerait un relâchement général des tensions qui menacent la paix du monde. Quelle est donc la nature de cette tolérance? Dans quelle mesure assure-t-elle la liberté des autres confessions et surtout du christianisme, y compris la prédication, les conversions, et l'établissement d'une église qui soit l'expression authentique et le véhicule efficace de la foi? Jusqu'à quel point enfin inspire-t-elle l'attitude et les décisions des hommes politiques indiens à l'égard du christianisme et de ses fidèles?

I

Egalité des religions

Il est nécessaire, avant de répondre à ces questions, de rappeler succinctement la conception des religions que se fait l'hindou moderne. L'hindouisme lui-même, envisagé comme facteur de prestige et comme valeur culturelle d'exportation, se présente généralement sous les traits d'un non-dualisme absolu, ou, si l'on veut, d'un monisme idéaliste, comme le dernier mot sur l'unicité de la réalité ultime. Cette réalité est le dieu supra-personnel, non qualifié, hors de quoi rien n'existe, et que nous atteignons, non point par une connaissance notionnelle, mais exclusivement par l'intuition de notre identité avec lui. Cette expérience de notre équation substantielle avec le tout constitue l'essence même de la religion. Vers ce sommet les chemins sont multiples; théoriquement, leur nombre est infini comme celui des rayons qui, issus de points différents de la sphère, aboutissent au même centre. Chaque être d'ailleurs, à l'intérieur même du secteur où il se trouve, peut et doit choisir sa propre ligne suivant ses besoins et ses capacités du moment. Ainsi les religions sont des voies plus ou moins longues, agrémentées de décors et semées d'obstacles variables, mais convergeant toutes vers le même but.

Aucune toutefois n'y mène complètement. Chacune n'est qu'une pédagogie destinée à éveiller, à entretenir, à développer les aptitudes et le goût spirituels de l'homme, afin qu'il

ait le courage de se déprendre de tout le contingent pour s'abîmer dans l'absolu. L'expérience décisive et finale est au terme du processus d'introversion qui nous ramène en deçà de l'activité des sens et des puissances, en deçà même du moi, dans le soi infini, permanent et impersonnel, l'Atman universel ou Brahman. Cette expérience, et elle seule, s'identifie à la révélation définitive et totale. Les religions particulières n'en donnent que le pressentiment et la préfiguration. C'est pourquoi elles sont toutes égales dans leur utilité et dans leur impuissance; elles ne représentent que des étapes sur le chemin de la « réalisation », car seule la sagesse, la gnose vers laquelle elles nous dirigent, met en possession de l'absolu. En raison toutefois de leur nécessité et malgré leur relativité native, elles méritent au même titre une tolérance égale.

Les hindous comparent volontiers les religions aux différentes langues. De même, disent-ils, qu'à chaque époque et dans chaque région les besoins sociaux de l'homme ont donné naissance à une variété innombrable d'idiomes, de même leurs aspirations morales et spirituelles ont suscité des cultes divers. Aucune langue n'est un canal parfait de la pensée et aucune religion n'est le milieu adéquat de l'expérience humaine du divin. Notre attitude à l'égard des différentes langues illustre celle que nous devons tenir par rapport aux croyances multiples. Peut-on concevoir du mépris ou de la haine envers une langue étrangère? Cela n'a pas de sens. Naturellement, on préfère la sienne et l'on s'y tient. Ainsi notre bienveillance doit-elle s'étendre à toutes les religions, et la fidélité nous attacher de préférence à la nôtre.

Inutilité des conversions.

Cette perspective établit l'hindou dans un sentiment de sécurité. Images ou métaphores lui servent ici d'arguments. Pour lui l'élément capital de la vie est la naissance, dont les circonstances déterminent les données essentielles de son destin. La religion lui est donnée au berceau comme la race, le sexe. A priori, elle est la mieux adaptée aux conditions d'existence qui seront les siennes. Il est utile et nécesaire à l'Esquimau de se couvrir de fourrures, mais le paysan du

Bengale troquera-t-il son pagne pour des peaux? La santé non seulement s'accommode de la diversité des vêtements, mais l'exige : ainsi la transformation spirituelle des hommes ne se réalise, au moins dans ses démarches préliminaires, que par des processus différents. Changer de religion est donc impensable car on a toujours la certitude que, pour soi, la sienne est la meilleure et qu'en tout cas aucune autre n'est en soi sans défaut. Ici joue d'ailleurs un principe plus général énoncé par la Bhagavad Gîta, 18,47 : « Il est meilleur de suivre la voie imparfaite de son propre devoir que celle plus parfaite d'obligation pour un autre. »

L'hindou ne se sent pas seulement en sécurité à l'intérieur de son système, il s'y croit en état privilégié par rapport à ceux du dehors. A ses yeux n'y jouit-il pas, en effet, de tous les avantages dispensés par les autres religions? Ne peut-il, de surcroît, pratiquer en toute sincérité et efficience cette tolérance, qui est la marque d'un cœur libéral assuré de la supériorité de sa position. Cette profession de tolérance universelle apparaît, en effet, aux générations modernes comme un signe éclatant de largeur d'esprit et de magnanimité. Plus encore que les hindous, leurs admirateurs occidentaux se plaisent à opposer cette générosité seigneuriale à la mesquinerie dogmatique des chrétiens et des catholiques en particulier. En contraste avec cette ouverture œcuménique prête à accueillir toutes les diversités, toutes les originalités, voire même toutes les contradictions, on épingle l'exclusivisme du « prétendu universalisme chrétien ». Bref, cette tolérance, ou mieux cette hospitalité illimitée, est présentée comme une marque de la vérité et de l'universalisme authentique de la religion hindoue; elle serait l'expression concrète de cette liberté intégrale qui doit caractériser la vie religieuse de l'homme; à la limite, ses frontières coïncideraient avec celles de la vie spirituelle du monde.

Exigences de la tolérance hindoue.

Ce n'est pas notre dessein de réfuter ici la conception subjectiviste, pragmatiste et immanentiste de la religion dans un tel système. Mais, pour nous borner à un seul élément, qu'en

est-il de cette tolérance dont fait mention chaque discours sur la culture hindoue?

Nous avons vu que cette tolérance se vante d'embrasser toutes les religions, considérées comme révélations partielles et moyens provisoires de détachement, instruments inadéquats pour nous obtenir la connaissance vraie de la réalité ultime; ce qui signifie que, dans sa racine même, elle exclut toute foi qui prétendrait présenter à l'homme l'essence et la vie intime de Dieu. Le fait, pour le chrétien, de professer que la plénitude de la révélation est contenue dans le Christ et en lui seulement suffit pour le bannir automatiquement de ce club religieux, où toutes les contradictions sont admises, mais où l'on exige au préalable de chacun un assentiment inconditionné au dogme de l'impuissance de toute religion à mettre l'homme en possession définitive de sa destinée. Autrement dit, la tolérance hindoue est fondée, entre autres, sur la négation de l'élément essentiel de la foi chrétienne, à savoir que le salut se trouve uniquement dans le Christ. « Celui qui n'est pas pour moi est contre moi; celui qui ne ramasse pas avec moi, disperse... Celui qui croit sera sauvé; celui qui ne croit pas est déjà condamné. » De telles déclarations du Nouveau Testament et tout l'enseignement de l'Eglise à ce sujet sont rejetés comme incompatibles avec le fondement même de la tolérance hindoue. Celle-ci avant même de s'affirmer réclame en principe un reniement d'une vérité qui est au cœur même de notre foi.

C'est cette foi, suscitée par une révélation venue de Dieu et non de l'homme, qui exige du chrétien qu'il prêche et mette par là les autres à même de se convertir, c'est-à-dire de croire à leur tour et d'être sauvés. Mais c'est précisément le principe même de la conversion qui gêne ou exaspère l'hindou, cette réaction témoignant d'ailleurs d'un attachement passionné à la position doctrinale que nous avons décrite. Disons tout de suite que pareille attitude nous paraît digne de respect, car elle manifeste une préférence subjectivement louable pour sa propre religion et une persuasion sincère de sa valeur. Mais là où nous ne sommes plus d'accord c'est lorsque, en conséquence de principes dogmatiques admis d'emblée comme axiomes, on se refuse à accepter la position doctrinale des

autres et qu'en même temps on se proclame affranchi de tout « encombrement » dogmatique. Le prophétisme de la tolérance universelle s'effondre nécessairement dans la contradiction, dès lors qu'il exclut la revendication d'une religion à la transcendance. La logique l'oblige s'il veut demeurer consistant avec lui-même, à se soumettre aux exigences vitales (de prosélytisme) qui caractérisent pareille religion, ou à renoncer en toute honnêteté au prestige et aux avantages de circonstance que lui procure une réputation de libéralisme artificielle et sans fondement.

Le fait est que l'hindouisme dénie le droit d'être soi-même et le droit de se développer à toute religion qui se proclame la seule vraie, l'unique et qui ne peut qu'être missionnaire de sa nature. Ceci, on le voit, s'applique à l'Islam aussi bien qu'à l'Eglise. Plus de la moitié des croyants du monde se trouvent en conséquence au ban de la zone d'accueil circonscrite par la doctrine hindoue de la tolérance. Pour rentrer dans le cercle privilégié rien de moins n'est requis que l'adoption du point de vue hindou sur la relativité des credos. Qu'est-ce à dire, sinon qu'en propageant ses vues sur la tolérance et en invitant le monde à y adhérer, l'hindouisme mène une campagne de prosélytisme et travaille effectivement à obtenir des conversions. Ainsi, au nom même de la tolérance qu'il prêche, il sollicite la désaffection intime des autres croyants à l'égard de leur foi, afin qu'ils adoptent la théorie relativiste qui est partie essentielle de sa profession. A l'égard de quiconque se place à l'intérieur de cette position, mais à l'égard de lui seul, toute indulgence est de mise : qu'il milite même pour l'athéisme, il peut se dire hindou, et, s'il ne se dit pas tel, l'hindou moderne le considérera encore comme sien. En d'autres termes, la tolérance de l'hindouisme est inépuisable pour ses adeptes, mais s'arrête à eux.

II

Subjectivisme religieux.

Il est donc dans la logique de l'hindouisme de juger légitimes et de stimuler les conversions des autres vers lui, et de

s'opposer tout aussi naturellement à la conversion des siens aux croyances des autres. On ne manquera pas, ici, de nous objecter la pratique des missionnaires (étrange contagion des termes?) du Ramakrishna Mission qui eux ne feraient pas de prosélytes. Voire. Ils exhortent, il est vrai, les catholiques à devenir de meilleurs catholiques, les protestants à devenir de meilleurs protestants : mais qu'entendent-ils par meilleurs?

Pour le comprendre, il faut évoquer la notion de compétence et de discernement spirituels exprimée par le mot *adhikara*. Suivant son degré d'avancement, l'homme est doué à l'égard des réalités religieuses d'une faculté de perception et d'appréciation plus ou moins affinée et puissante. Sur l'énoncé de cette règle tous peuvent tomber d'accord. Il en va autrement quant à la portée qu'on lui donne. Pour l'hindou, en effet, à chaque palier d'évolution correspond un ordre différent de vérité, et l'on doit présenter à chacun l'espèce et la mesure de vérité dont il est capable. Le coolie ignorant et le sage auraient besoin de deux types de religion. Par exemple, la doctrine suprême de l'hindouisme à l'égard de la divinité est son identité à la totalité de l'être; la divinité est l'être sans second, en dehors de quoi rien n'est, absolument. Mais c'est là une vérité qui ne nourrirait aucunement la faim religieuse d'un paysan. En conséquence, il est préférable de la taire devant lui et de l'encourager à adorer ses idoles et à accomplir les rites; pour sa nature grossière, les idoles et les rites sont, en effet, la vérité. A un degré supérieur d'affinement, il est naturel de croire et de s'attacher, jusqu'à plus ample évolution, au dieu personnel et unique de son choix, que le sentiment religieux présente alors comme l'absolu. C'est à ce stade où l'amour passion remplit le cœur que prévaut la partialité extrême de tout monothéisme ou hénothéisme intégral. Cet exclusivisme, toujours dans la même perspective, serait à l'origine des guerres de religion; il caractérisait la foi des chrétiens et des musulmans.

Il existe toutefois un sommet accessible à ceux-là seulement dont les capacités spirituelles ont été purifiées et raffinées par la pratique soutenue de l'intériorisation. A cette hauteur, il n'y a plus ni vrai, ni faux, ni bien ni mal, ni temples ni dieux,

il y a l'Etre que chacun perçoit comme identique à soi, ou si l'on veut il n'y a que soi perçu comme identique au Tout.

En résumé, il y a trois stades ou voies qui correspondent à trois espèces de vérité et à trois étapes dans le développement spirituel : la voie de l'action, la voie de la dévotion, la voie de la gnose. Effectivement, ces voies chevauchent entre elles dans une certaine mesure, mais l'idéal de la religion pour l'hindou est de parvenir à l'expérience suprême qui couronne la dernière.

Le prosélytisme hindou.

C'est là aussi que les missionnaires hindous visent à mener les chrétiens qui s'abandonnent à leur direction. On les encourage certes à continuer, à intensifier même la pratique de leur culte, mais cette pratique change graduellement de sens et se vide imperceptiblement de tout contenu chrétien par suite du type de méditation qui devient désormais l'essentiel de la vie religieuse. La technique de la concentration, puis du vide, prend la place de la foi. Ce n'est pas le lieu d'étudier ce processus et la mutation intérieure qu'il opère. Qu'il suffise de dire qu'en dépit de l'identité du vocabulaire, l'expérience psychique à laquelle on prétend ainsi aboutir par son effort est radicalement différente de la contemplation chrétienne et surtout de l'union mystique accordée par Dieu. Pour le chrétien fourvoyé dans cette impasse la réalité de son baptême ne paraît plus et ne devient plus qu'un accessoire, nécessaire dans le passé, d'utilité évanescente pour le présent, et susceptible dans l'avenir de faire obstacle à la « réalisation », si on ne s'en dépouille au moment opportun. L'évidence illusoire d'une pseudo-expérience persuade le « fidèle » de sa valeur relative et provisoire. Peu importe qu'il se pare encore de l'étiquette de chrétien; désormais il est foncièrement hindou. Les missionnaires qui l'ont converti n'ont pas employé les moyens des hérauts évangéliques, mais ils n'en ont pas moins effectué une conversion.

Le prosélytisme se rattache d'ailleurs à une tradition ancienne de l'hindouisme, tant à l'intérieur que vers l'extérieur. Vichnouites et Sivaïtes se sont opposés au cours des

siècles en des conflits qui n'étaient pas seulement intellectuels, mais qui pour sombrer parfois dans la violence n'employaient pas moins habituellement les armes dialectiques. Ce n'étaient pas en effet des exercices de style ou de simples jeux de l'esprit, mais des controverses où s'affrontaient les options vitales décisives; chacun croyait de toute son âme posséder le dernier mot sur l'essentiel et s'efforçait d'y gagner les autres. La prédication apostolique n'a pas non plus été confinée au bouddhisme qui, voici deux mille cinq cents ans, se lançait à la conquête pacifique de l'Extrême-Orient. Les missionnaires modernes de la Bhagavad Gîta ont de qui tenir, et dans l'actuel Vice-Président de l'Union Indienne nous n'avons pas tort de saluer l'un des apôtres les plus éminents et les plus actifs de l'hindouisme d'aujourd'hui. En vérité, ces hommes ne parlent pas seulement pour s'écouter, ou pour briller, mais pour convaincre et convertir.

Depuis la fin du XIXe siècle, et singulièrement ces dernières années, diverses sectes hindoues se consacrent, sans hésiter parfois à employer des pressions morales iniques et même la violence, à « reconvertir » ceux de leurs compatriotes qui seraient « tombés » dans le christianisme ou y seraient nés. Ce mouvement de purification ou *shuddhi* — comme il s'intitule — ne s'est pas d'abord développé, il faut le dire, sans objection de la part des groupes considérés comme orthodoxes. Certes, dans le passé, certains crimes excluaient de la caste, et quelques-uns sans rémission, comme le meurtre d'un brahme ou la consommation de chair de vache. D'autres entorses aux lois de la connubialité ou de la convivialité, bien qu'entraînant un sévère ostracisme, pouvaient être effacées à force d'amendes et de rites chèrement payés. Cependant, le changement de religion signifiait une telle chute qu'elle plaçait la victime dans un abîme insondable, au-dessous des parias les plus bas : au moins dans l'existence présente aucune possibilité n'existait pour elle de se racheter. Cette conviction était si profonde que, pendant plus d'un demi-siècle, les puristes ou sanatanistes, et Gandhi lui-même, doutèrent de la validité des réintégrations opérées par les Aryasamajistes et les autres. Une conférence récente des Sanatanistes a toutefois entériné la procédure de reconversion et

proclamé sa légitimité, de telle sorte que le zèle hindouïste peut maintenant, en toute sécurité de conscience, se donner libre cours.

III

Tel est l'arrière-plan religieux qu'il faut avoir présent à l'esprit lorsqu'on cherche à comprendre l'attitude du Gouvernement indien et des citoyens hindous à l'égard des chrétiens depuis l'accession du pays à l'indépendance.

La religion, l'état et les partis.

En principe l'Union Indienne est neutre en matière religieuse : il n'y a pas de religion d'état. La Constitution est aussi libérale que possible. L'article 25 spécifie : « Sous réserve de l'ordre, de la moralité et de la santé publics et des autres dispositions de cette partie, toutes les personnes ont les mêmes droits à la liberté de conscience et le droit de professer, de pratiquer et de propager librement la religion. » D'autres articles consacrent la liberté d'administrer les affaires religieuses, de posséder, d'acquérir et de gérer des biens dans des buts religieux et charitables; ou encore interdisent toute discrimination fondée sur la religion. Ces dispositions avaient été adoptées dans des circonstances particulièrement favorables. L'opinion publique était montée contre les hindous fanatiques responsables de l'assassinat de Gandhi; l'esprit zélote était tombé en complet discrédit. Les chrétiens, en renonçant aux avantages d'électorats séparés, s'étaient remis au bon gré de la majorité, et ce geste de confiance avait créé un préjugé en leur faveur. Sans nier que le vote de l'article 25 reflétât une appréciation authentique de la liberté, il est juste de se rendre compte qu'il fut surtout acquis par déférence envers des chefs libéraux comme Nehru ou des personnalités chrétiennes comme le R. P. J. d'Souza, s.j. En fait le droit de propager la religion ne fut reconnu qu'en suite de considérations accessoires : l'échec relatif sur le plan numérique de l'évangélisation à ce jour, l'espoir que les chrétiens, en retour

d'une satisfaction d'amour-propre, feraient le moindre usage possible de leurs droits! Dans l'euphorie d'une jeune indépendance et dans la sécurité de la possession du pouvoir, on se conduisait en grands seigneurs à l'égard d'une petite minorité.

Depuis le vote de la Constitution et la proclamation de la République la situation s'est précisée. Si l'on considère l'éventail des partis politiques nous trouvons sur la droite les nationalistes extrémistes : Mahasabha, Jan Sangh, etc., qui tiennent l'hindouisme pour la religion ethnique du pays. L'unité de religion est l'un des cinq piliers sur lesquels repose à leurs yeux la cohésion de la nation, les autres étant le territoire, la race, la culture et la langue. Tout patriote doit combattre les obstacles qui s'opposent à l'homogénéité dans ces domaines. Ces nationalistes, en conséquence, visent à la réintégration du Pakistan dans l'Inde, à l'unification de la langue, à l'absorption des minorités dans la majorité. Pour des raisons politiques non seulement ils excluent toute conversion au christianisme et toute propagande de nature à y conduire, mais encore ils s'efforcent par tous les moyens de faire entrer tous les chrétiens dans le corps hindouiste, car il ne saurait y avoir de place pour le christianisme dans l'Inde. Au sujet de cette tendance, Nehru déclarait dans une lettre du 9 août 1953 au Comité Congressiste du Madhya Pradesh :

> Il existe à présent non seulement des activités missionnaires chrétiennes, mais aussi hindoues et musulmanes en diverses régions. Nous avons le mouvement *shuddhi* qui me paraît très largement politique. C'est cette coloration politique, qui n'a rien à voir avec la vraie religion, que je déplore.

A l'autre extrémité, les communistes adoptent l'attitude de leurs co-partisans à travers le monde. La religion est l'opium du peuple; on la subit quand on ne peut l'abattre et on livre toujours contre elle une lutte dont les modalités diffèrent suivant les temps et les lieux, mais sont toujours dictées par les chances de succès qu'elles présentent. Il en est de même dans la perspective socialiste qui, dans son fond, est marxiste. Cependant les socialistes indiens rejettent le totalitarisme des communistes, tandis que leur respect des libertés civiles offre,

dans la mesure où ceci dépend d'eux, une possibilité de survivre, sinon de se propager, aux religions déjà existantes.

Au centre enfin nous trouvons le Congrès, parti de Nehru, toujours dominé par la pensée de Gandhi. Cette pensée était évidemment imprégnée d'hindouisme, et en épousait, sur la tolérance et les conversions, les idées exposées au début de cet article. Bien qu'opposé aux conversions individuelles et surtout de masses vers d'autres religions, Gandhi accueillait, après une période d'hésitation, les retours à l'hindouisme sous quelque forme que ce fût. Missionnaire infatigable lui-même, propagateur zélé des vues hindouistes sur la vie, la destinée humaine, la structure et le fonctionnement des sociétés, il en était arrivé à refuser que des chrétiens sincères parlassent de leur foi et encore moins qu'ils admissent des hindous à la partager. Il avait été marqué toutefois par le libéralisme de la société anglaise du dernier siècle, et, non plus sans doute que Nehru, n'aurait fait intervenir la loi et les pouvoirs publics pour empêcher les conversions.

La position de Nehru est particulière. Indifférent lui-même à toute forme de religion, il n'apprécie guère les tentatives de prosélytisme, mais c'est là, a-t-il confessé publiquement, une opinion qu'il n'a pas à imposer aux autres. En fait, c'est cet indifférentisme de Nehru à l'égard de la religion, conjugué avec son souci de justice envers une réalité qu'il comprend mal, qui est actuellement pour le christianisme en Inde la meilleure garantie de tolérance et son assurance la moins fragile pour l'exercice de son droit d'évangélisation.

L'offensive des sectes.

On devait, en décembre dernier, constater le bien-fondé de ce paradoxe lorsqu'un membre de la législature déposa un projet de loi pour une réglementation restrictive des passages d'une religion à une autre. Il s'agissait d'obliger les futurs néophytes à consigner leur volonté devant les magistats afin, prétendait-on, que ces derniers se rendissent compte de la pleine liberté et honnêteté de leur démarche. Au temps de la souveraineté britannique des mesures analogues avaient été décrétées dans les Etats princiers de

Raigarh (1936), Surguja (1945) et Udaipur (1946). Le but était alors de garder, envers et contre tout, les tribus animistes des montagnes dans le cercle élastique de l'hindouisme. Aujourd'hui, on voulait pratiquement limiter aux naissances l'accroissement éventuel des membres des religions minoritaires sur tout le territoire. Sous prétexte de prévenir la fraude, la crainte, la séduction et les perturbations politiques, on visait simplement à se servir de la police pour consolider la force numérique du corps hindou.

Or, devait déclarer Nehru au cours d'une intervention décisive,

> je crains qu'au lieu de remédier aux maux que l'on veut guérir, on ne suscite ainsi très probablement d'autres maux et d'autres difficultés. Mon appréhension — et sans doute est-elle partagée par beaucoup de membres de cette assemblée — est qu'on ne donne à la police trop de pouvoir pour s'ingérer en tout. Je n'ai rien contre la police. Je pense qu'elle est non seulement une institution nécessaire mais que sa conduite est absolument irréprochable. Cependant lui accorder un pouvoir d'ingérence et de contrôle universels serait de nature à créer pas mal de désordre. Personnellement, je ne voterais point pareille mesure, à moins qu'elle n'ait l'appui le plus complet des parties principales susceptibles d'être affectées par elle. Si ces mesures visent apparemment les missionnaires chrétiens qui font ces conversions, j'aimerais que la décision finale soit laissée aux membres chrétiens de cette Assemblée. Qu'ils décident. Sur le principe il n'y a pas de divergence : personne ne veut de coercition. En pratique cette tentative pour l'empêcher peut bien susciter d'autres formes de coercition : voilà ma difficulté...

Le projet de loi fut rejeté à la quasi-unanimité de la Chambre.

La question de la tolérance serait-elle réglée une fois pour toutes? Pas encore. L'Inde est une Union d'Etats et chaque Etat y jouit d'une large autonomie en ce qui concerne ses affaires intérieures, y compris les affaires religieuses. D'autre part, dans le nord du pays, les chrétiens ne constituent qu'une minorité infime, inégalement répartie sur un vaste territoire; ce sont pour la plupart des convertis de date relativement récente et appartenant à des groupes aborigènes qui ne furent jamais étroitement intégrés, ni sur le plan social, ni sur le plan religieux, au solide bloc hindouiste. Ajoutée à leurs

particularités ethniques leur qualité de chrétien accen encore leur différence, leur non-appartenance à l'ensem Enfin, leur changement de religion leur a apporté souvent amélioration de niveau de vie, un relèvement social qui t à atténuer l'état d'infériorité et de subordination effect dans lequel ils se trouvaient vis-à-vis des castes classiq Celles-ci supportent mal cette évolution.

Dans le Chota-Nagpur, et en particulier dans les régi de Raigarh-Ambikapur, où les écoles chrétiennes de t degré sont des plus florissantes, un effort systématique de plus criante injustice est fourni pour les ruiner sous des ap rences légales : refus d'accepter les candidatures aux e mens, ailleurs « collage » massif des élèves, fermeture écoles normales, retrait des diplômes aux professeurs, ouv ture d'écoles rivales officielles et emploi de la force polici pour en assurer le recrutement, agressions violentes contr personnel catholique, campagnes de diffamations grossièr

Et cependant, ajoute l'évêque de Allahabad qui mentionne ces f dans son rapport à la commission épiscopale, privées de tout ap privées de statut officiel, privées du soutien des inspecteurs, haras de plusieurs manières, nos écoles prospèrent, et très peu de catholiq fréquentent les écoles (officielles) qui sont en réalité de simples age de prosélytisme.

En d'autres parties du Madhya Pradesh des incidents m tiples, créés par les Arya-Samajistes et d'autres organisati analogues, ont parfois entravé la pratique même du culte l'administration du diocèse. Des sacrilèges, des attaques force ont été commis. Chrétiens et prêtres vivent là dans atmosphère de crainte à cause des menaces constantes et violences répétées dont ils sont victimes dans leurs person et leurs biens. Dans cet Etat, une Commission d'enquête a établie voici deux ans pour juger des méthodes de conversi employées par les missionnaires et de leurs prétendues a vités antinationales. Elle était composée d'ennemis notoi des chrétiens. Contestée en Haute-Cour, sa validité a reconnue en principe, cependant que sa procédure a dor lieu à de sévères critiques de la part du Président. En f cette décision techniquement favorable au gouvernement

la province constitue une condamnation morale de ses agissements. Dans un questionnaire insidieux en 99 points on se demandait entre autres si les missions chrétiennes, en faisant du prosélytisme, ne transgressaient pas la loi quant à l'ordre public et à la moralité.

Je ne puis accepter, remarqua le Président, que la propagation de sa religion puisse jamais s'effectuer sans mettre en question la vérité ou l'erreur de n'importe quelle (autre) organisation religieuse; il suffit que la discussion soit menée avec courtoisie et décence. Si le prédicateur prétend qu'à moins de suivre la voie qu'il indique on s'expose à la damnation éternelle, on ne peut en tirer objection, car chaque communauté religieuse tient que toutes les autres sont destinées à la damnation.

A propos d'une autre question qui ne manquait pas de venin le Président de la Haute-Cour s'exprima ainsi :

Quant à cette question stupéfiante, à savoir si différentes religions peuvent coexister pacifiquement dans un pays et coopérer dans la réalisation d'un ordre social équitable, elle vient un peu tard. Nous avons vécu ensemble des générations et des siècles dans ce vaste sous-continent... La Constitution elle-même garantit l'égalité de traitement en matière de religion; le moment est bien dépassé d'ouvrir une discussion sur cet ample sujet, à savoir si différentes religions peuvent coexister dans notre patrie...

*
* *

Que conclure de l'exposé de ces doctrines et de ces faits? La tolérance intellectuelle qui découlerait de la nature de l'hindouisme est illusoire; l'hospitalité idéologique du système n'opère en effet que sur l'acceptation du pseudo-dogme de l'égalité des religions et le rejet de toute revendication à la transcendance; c'est-à-dire que, dans le domaine de la pensée, l'accueil n'est pratiqué qu'à l'égard de ce qui est déjà hindou ou en voie de le devenir. De soi encore, et par suite de sa prétention à un universalisme à ses propres dimensions, l'hindouisme est hostile à la prédication, aux conversions, à la survivance des autres religions; il n'admet d'évolution que dans le sens d'une intégration dans son sein. Il n'échappe pas à la loi fondamentale de tout système qui, à tort ou à raison,

se croit le seul vrai : il est hétérogène et imperméable à tout ce qui dans l'essentiel le contredit. Loin d'être une religion sans dogmes, il est armé d'une structure doctrinale précise, sinon toujours logique; loin d'être une religion de la tolérance, il est une religion d'exigence et d'exclusive. On peut parler en toute vérité de l'intolérance hindoue.

En fait les hindous constituent les cinq sixièmes de la population de l'Inde, et cependant cette écrasante majorité n'a point abusé de son pouvoir pour juguler les minorités religieuses. Pourquoi? Parce que d'abord une pareille tentative mettrait le pays à feu et à sang. A côté des neuf millions de chrétiens il y a quarante cinq millions de musulmans, plusieurs millions de Sikhs, et des milliers de Parsis très influents. D'autre part un petit groupe seulement d'Indiens hindous voudraient faire de l'hindouisme une religion d'Etat et un instrument de politique; l'ensemble des hommes publics, malgré leurs propres convictions, se refusent à mettre l'appareil policier et étatique au service de leur religion; les incidents graves survenus dans certaines régions doivent être appréciés à la lumière de conditions locales particulières. Toutefois, la liberté religieuse, même inscrite dans la Constitution, n'est pas acquise une fois pour toutes. Les forces hostiles de l'hindouisme extrémiste et du matérialisme nécessitent une vigilance et une défense continues pour la sauvegarde des droits fondamentaux. Plus que dans les textes de lois la force des catholiques réside dans leur foi, leur cohésion, la sincérité de leur patriotisme, dans le libéralisme de grands chefs politiques de l'Inde, de Nehru en particulier, ainsi que dans le tempérament pacifique et social de son peuple. C'est pourquoi, après avoir souligné l'intolérance hindoue, il n'est que juste, à s'en tenir au bilan actuel, de louer la tolérance indienne.

Maurice QUÉGUINER.

MARIETTA LA RADIEUSE

> Je ne veux pas livrer mon âme aux hommes tant que je vivrai, ils ne la connaîtront que quand je ne serai plus.
>
> M. M.

Vous plaît-il d'entendre un beau conte d'amour et de mort? Non pas des temps anciens, mais d'aujourd'hui. Née en 1902, morte en 1944, Marietta Martin est notre contemporaine. Dommage! Il y a cent ans, les chanteurs des rues auraient clamé à tous nos carrefours, au milieu de rassemblements attendris, la complainte de cette belle fille d'Arras qui mourut en pays étranger, menottes aux mains et dans l'uniforme des prisonnières, — mais le cœur plein de son amour secret, amour plus grand qu'elle et même trop grand pour le monde.

Non pas conte, mais vérité. Poésie est ici vérité. L'histoire est trop belle : refusons toute légende. Pour connaître Marietta Martin, nous avons le livre de sa sœur; nous avons surtout ses écrits, trop lentement édités et dont le sens, obscur au premier abord, se livre à nous peu à peu. Ni histoire de sa vie, ni exégèse de son œuvre, les pages qui suivent voudraient seulement présenter Marietta Martin à ceux qui ne la connaissent pas encore, et pour qui, désormais, elle sera au moins un nom et un visage [1].

1. Ouvrages publiés de Marietta Martin : *Histoires du Paradis* (Les Œuvres représentatives, 1934, puis La Colombe); *Adieu Temps* (La Baconnière, 1947); *Lettres de Leysin* (La Baconnière, 1948); *Transfiguration, Cahiers*, t. I et II (La Colombe, 1954 et 1956). *Agonie*, fragment d'un Cahier encore inédit, a été publié par Albert Béguin dans *Esprit*, août 1953. — Je crois devoir avertir que, les *Cahiers* mis à part ainsi que les *Lettres de Leysin*, les ouvrages de Marietta ne sont pas d'une lecture aisée. Ils ne se rattachent à aucun genre littéraire connu et font penser à un langage chiffré. « Phrases tronquées, chiffre, langage dur », dit-elle elle-même. Pour s'initier aux textes de Marietta, il faut lire d'abord l'excellente *Vie de Marietta Martin* écrite par sa sœur, Mme Lucie A.-Rosé (La Colombe, 1955). Cf. aussi Jean-Paul Bonnes. *Marietta Martin ou la Tige et la Fleur* (La Colombe, 1954).

Pour faciliter la lecture des citations, je me suis permis de modifier ici ou là une ponctuation assez fantaisiste.

*
* *

Première impression : celle d'une nature trop riche. Trop de dons ! Entre eux, après bien des débats qu'enregistrent ses cahiers intimes, elle se refusera à choisir. Elle fait sa médecine, est docteur ès lettres à vingt-trois ans, parle bientôt six langues. Eh bien non, décidément, elle ne sera pas spécialiste. Tout est mauvais qui la limite. Elle veut tout. Comme les natures féminines les plus complètes, dont une Thérèse d'Avila nous offre un exemple, elle a certaines qualités viriles : l'audace, le besoin de créer et le désir de la gloire. Elle a la passion de l'espace et, chez elle comme chez les grands spirituels, cette impatience de toute borne créée ne pourra se contenter que dans la solitude. Cette jeune fille au corps frêle se grise de vitesse. Faisant du cheval, elle « ne rêve plus que d'un Paradis d'éternelles chevauchées ». « Mourir en plein galop, ce serait magnifique. » « La vraie vie, écrit-elle, ne commence qu'à l'excès. » Homme, elle eût voulu être officier de marine. « Homme, j'eusse peut-être fait de grandes choses. » Elle dont le cerveau a une vigueur et une netteté masculines, elle s'étonne de ce « corps de chiffon » dont le charme fait se retourner les hommes sur son passage. Sera-t-elle « constructeur » d'une œuvre « avec les virils » ? Vivra-t-elle grande, glorieuse, mais seule ? La femme, en elle, ne manque pas de bon sens, et c'est elle qui répond : « J'aime bien mieux le bonheur. » « Je suis une femme qui, après expérience (oh oui !) a dû reconnaître qu'elle n'est bonne qu'à aimer et à être aimée, et qui s'y est résignée... avec ivresse. » Jusque dans ses plus hauts états spirituels, elle n'oubliera pas que, fleur humaine, elle est ici-bas pour charmer. Elle reconnaîtra gentiment que les compliments des hommes la font, malgré elle, s'épanouir. Ne puis-je vraiment citer aucune de ses lettres, toutes écrites avec une encre bien à elle et qu'il faudrait dire lumineuse ? Une, du moins, en voici une, tout animée par l'apparition d'un jeune homme. Marietta aide alors un député du Pas-de-Calais dans sa campagne électorale : une mystique dans la politique ! Voyons-la errer par la campagne, le brouillon d'un article à la main. Lettre à sa mère :

Je faisais une belle promenade, une promenade de Paradis, on semait, on hersait, je regardais les champs... Quand mon article est écrit, vite, vite, vite — vite et bien, n'en doute pas — ...je m'assieds dans un boqueteau et j'écoute les alouettes. Avec toutes mes parenthèses je n'arriverai pas à la fin de mon aventure. Donc, je me promenais, le vent souffle et je vois un feuillet de mon bel article qui s'envole de mes mains, et s'envole, s'envole derrière une clôture de fils de fer barbelés. Mon œuvre s'envolait... Je ne pourrais jamais récrire un feuillet aussi beau. Vole, vole, mon cœur vole. Un beau jeune homme vint à passer. Oui! ou plus exactement un ouvrier, jeune, à bicyclette, avec une fourche sur le dos : que voulez-vous, beau chevalier? Non, plus simplement je lui ai demandé : Monsieur, ne pourriez-vous pas me rattraper mon papier? Il a enjambé les barbelés, s'est meurtri, se serait déchiré... (tu vois que je n'hésite pas à corser le récit, c'est parce que je suis devenue journaliste). Il m'a rapporté mon feuillet...

Le naturel d'un cœur qui ne s'est pas donné, mais qui ne s'est pas peureusement fermé non plus, confère ici à la pureté je ne sais quelle perfection florale. Un de ceux qui l'ont connue se la rappelle ainsi :

Avant de la voir, on entendait les trilles de sa voix rieuse, ardente et précipitée comme un chant d'oiseau. Puis elle était là, silhouette menue et potelée, à la démarche de danseuse qui semblait à peine toucher la terre.

Et l'on ne regardait plus que ce visage tout entier tendu vers vous, ses yeux étincelants, sources jaillissantes de lumière, son nez court aux narines ouvertes faites pour aspirer le parfum de toutes choses, ses lèvres sinueuses et charnues, et sur son front ses boucles noires, magnifique chevelure si drue qu'elle eût paru lourde, si quoi que ce fût en elle avait pu être autre chose que légèreté [1].

Dès l'enfance elle le sut : elle était faite pour la joie. C'était son destin de la conquérir toute, d'en être parmi nous le témoin, le héraut — elle dira même « le prêtre ». Mais elle voulait la joie de source, saisie à son point de jaillissement : non pas la joie créée, qui déjà dévale et se souille, mais la joie créatrice. Très tôt, petite fille revenant de l'école, une tristesse inexplicable se mêle à son bonheur. Peu à peu lui devient sensible l'étroitesse de ce monde dans lequel elle se dit « emmurée », celle des mots qui n'expriment jamais l'essentiel.

1. M. Marcel A. Ruff, cité par André Rousseaux dans *Littérature du vingtième siècle*, t. V, p. 257.

C'était déjà, dira-t-elle plus tard, le pressentiment des promesses de la vie et de son impossibilité à accomplir (ses) promesses... Je ne me doutais pas que j'étais marquée pour être parmi les élus à qui la création permet de lire son livre, les faisant souffrir en les comblant.

Mais l'enfant qu'est alors Marietta ne se pose pas de problèmes : elle vit un Mystère. L'enfant ne comprend rien, mais il sait tout; ne possède rien et pourtant l'univers est à lui. Omniscience et royauté : cette clé de son enfance, Marietta croira, un temps, l'avoir perdue, la réclamera à tous les échos, pour reconnaître enfin, comme le furet des bois jolis, qu'elle cherchait loin ce qui est proche. « *Enfance perdue, retrouvée, exaucée* » : ainsi pourra-t-elle, à la fin, résumer sa vie.

Mais voici l'adolescence, l'année de philosophie, le choc des systèmes qui prétendent tout expliquer et se brisent l'un l'autre comme pots de terre. Le doute. Certes il y a de la beauté dans le monde, mais la Beauté existe-t-elle? L'univers est-il autre chose qu'un splendide jeu d'apparences? C'est, dit-elle,

la grande année où, à mes yeux éclatants et rieurs, le monde clair, expliqué, certain, lumineux, précis, s'est peu à peu transformé en un univers admirablement beau, mais où tout est mystère, la matière, la forme, la couleur, tout cela devenu un tourbillon vertigineux de vibrations incessantes.

Elle a seize ans. C'est l'âge où l'adolescent, accablé par trop de révélations qu'il ne peut dominer, est tenté de rejeter comme mesquin tout ce qui lui vient de l'enfance. L'univers était plan comme un livre d'images : il se creuse en abîmes; il apparaît soudain trop grand pour le Dieu du catéchisme, trop multiforme pour avoir un centre.

C'était la première crainte : crainte que l'univers ne fût qu'une bulle, soufflée par un caprice, et dissociable en gouttes, en fumée, un peu de vapeur. Bulle divine peut-être? Incompréhensible.

Vertige qu'elle décrira plus tard sous une forme voilée. La foi? c'est par lâcheté, dit-elle, « par lâcheté, lâcheté — le mot lui bourdonnait aux oreilles, sans arrêt, mauvais frelon » — qu'elle « se raccrochait à cette bouée ». « Sans cela les faibles ne peuvent pas vivre. » A-t-elle vraiment perdu la foi? Disons

du moins qu'elle l'a cru. Elle parlera plus tard de « cette année de philosophie où », dit-elle,

j'ai connu le désespoir de se retrouver seule sur la terre, abandonnée de toute croyance, sans plus d'espoir d'éternité, infime, perdue, désolée dans l'espace et le temps sans limites.

Pendant quelques années, Marietta cesse de pratiquer [1]. Elle veut du moins accrocher au passage sur sa personne éphémère quelques éclats de la beauté éparse par le monde. Sinon un héros, être une actrice partout fêtée, ou mieux un écrivain qui marque les autres. Elle parle du « déchirant désir de ne pas mourir tout entière ». Mais non, si Dieu n'est pas, rien n'est, et c'est lâcheté aussi de ne pas convenir que la gloire même n'est qu'un moyen « d'endormir son mal ».

J'ai dit une fois, j'avais seize ans, que si j'étais sûre du néant de la mort, je perdrais pour toujours la joie de vivre. Avec la certitude, s'en sont allées ma légèreté et ma jeunesse; jamais plus je ne retrouverai ma confiance joyeuse d'autrefois; j'ai trop pensé à la fin de toutes choses, la marque ne s'en ira jamais tout à fait.

C'est une fille de dix-neuf ans, qui traverse ces déserts spirituels, seule, à l'insu d'une famille chrétienne et pourtant attentive.

J'ai appris la vie, j'ai connu le doute et l'angoisse, le mystère qui étreint de toutes parts, implacablement, sans qu'on puisse jamais savoir si l'on est absolument seule ou si quelqu'un veille sur vous; et je pleure, ce soir, de ne plus pouvoir avec confiance faire ma prière.

La mort est la pierre d'achoppement. La mort sera présente à toutes les pages de ses livres. A l'égard de la mort, jamais elle ne pourra vivre « en état de neutralité tranquille ». « Je n'ai de chagrin, écrit-elle, que parce que la mort existe. » Pour reprocher à Dieu la laide mort imposée aux hommes, elle a des mots sauvages. En sorte que cette jeune chrétienne, contemporaine d'un Malraux et d'un Camus, nous aide à comprendre leur révolte.

Nulle hyène, nul monstre ne déchire comme vous par cette déchirure — donc vous n'êtes pas...

1. Combien de temps? Ce point n'a pu encore être précisé. Jusqu'à 1921, semble-t-il, ce qui ferait deux ou trois ans.

Ceux qui se révoltent, qui alors ne croient plus en vous, mon Dieu, vous le comprenez? vous ne comprenez que cela; c'est l'inverse que vous ne comprendriez pas; vous comprenez que c'est parce qu'ils ne veulent pas vous faire honte — honte que vous soyez et que vous déchiriez.

Dans toute agonie, elle a cru voir un assassinat : des mains d'étrangleur enlevaient le souffle à un enfant.

Mon Dieu, pourtant c'est Vous qui l'aviez fait; ce corps, c'était votre œuvre; quel Créateur détruit son œuvre, sinon un fou, avec l'acharnement d'un fou!

Elle est bien de son temps cette fille pour qui toute philosophie est bavardage, toute religion duperie, aussi longtemps que la mort demeure inexpliquée. Parlez-moi de la mort, ou taisez-vous! En revanche, éclairer ce mystère serait faire s'évanouir tous les problèmes. Or, Marietta est cette jeune fille qui osa regarder la mort en face, et y découvrit de quoi illuminer sa vie. Il lui faudra pour cela fiancer la mort à l'amour.

Mais, justement, ne vous avais-je pas promis un beau conte d'amour et de mort? Il est grand temps d'introduire l'amour.

***

A dix-huit ans, étudiante en médecine, Marietta s'est follement éprise de l'interne qui dirige les conférences de stage. Amourette de fillette? Elle le croit d'abord. Bientôt, d'ailleurs, elle apprend que l'interne est marié. Elle renonce. Et clôt son cahier intime couvert de pages flambantes. Tout est fini? Trois ans passent, et c'est la mort de celui qu'elle a si ingénument aimé. Révolte? Eh bien non.

Que s'est-il passé? C'est que, dans l'intervalle, — les dates en témoignent — elle a retrouvé la certitude. Son amour, auquel elle peut penser « clairement, joyeusement, sans ombre, sans honte », et qu'elle se refusera toujours à mépriser, a été pour elle une expérience existentielle invincible à toute objection. Les philosophes peuvent chicaner, les livres nier. Comment douter de ce qui m'éclaire, de ce qui me brûle? L'univers qui nous tient engloutis n'est peut-être qu'une

imposante illusion, du moins recèle-t-il une réalité incontestable, et c'est l'amour scellé dans un cœur, humble feu qui veille sous la cendre accumulée des mondes. Dès lors, Marietta n'essaie plus de dominer orgueilleusement le Mystère. Le réduire à notre raison serait l'étrécir, et l'enfermer dans des mots le dénaturer. Les « murs du cerveau » sont infranchissables, mais l'amour transgresse les limites de l'espace et du temps. Notre destin est « incompréhensible, nous ne comprenons que l'amour ». Non plus participé, mais en son centre, l'amour, qui veut une telle union entre les personnes, ne peut être qu'une personne infinie. L'Amour est Dieu et Dieu est l'Amour.

C'est avec une âme embrasée et élargie que Marietta redécouvre les dogmes catholiques, dont son enfance n'avait pu pénétrer toute la magnificence : création de l'homme par amour et pour l'amour, faute originelle contre l'amour, rédemption par amour, victoire finale de l'amour réalisée par la communion des âmes en Dieu et la résurrection des corps.

Marietta ne se sent plus, dans ce monde, une étrangère en révolte; elle s'y enroule, avec délices et patience, comme la chrysalide aveugle dans l'enveloppe où s'élaborent ses ailes. (Cette image de Dante lui fut toujours chère.) Disparus, « les vertiges d'angoisse ». Je ne demande plus, dit-elle, à la vie présente, « la Réponse qui expliquerait tout, et que seule me donnera la mort ».

C'est fait : la mort a changé de signe. D'épouvantable, elle est devenue désirable. L'amour ne craint pas la mort, il l'exige, puisqu'elle seule nous ouvre le seuil de l'amour sans frontières. Non, Dieu n'est pas un tortionnaire. Il ne nous arrache à nos amours que pour les accomplir. « L'amour n'est que pour conduire vers la mort, vers l'absolu. » La mort, nous répète-t-on aujourd'hui, frappe d'absurdité toutes nos entreprises. Non pas, répond Marietta : c'est la mort qui explique tout. *Sans la mort, la vie est absurde.*

Le 14 décembre 1923, Marietta se rendait à une conférence de Charles Du Bos lorsqu'elle apprit le décès de celui qu'elle croyait peut-être ne plus aimer. Elle note aussitôt :

Mon Dieu, redonnez-le-moi; il a été un peu à moi, pendant des instants, des éclairs... Maintenant il est uni à moi pour toujours.

Car la conviction de Marietta est invincible : « L'amour ne meurt pas ». Etant de Dieu, il échappe à la caducité des choses qui passent. Mais il s'agit, à ses yeux, de *tout* amour, ce qui assure à sa pensée une assise plus large et plus sûre. Eût-elle ignoré toute passion, Marietta n'en eût pas moins suivi, croyons-nous, avec la même décision, la même voie spirituelle. Car c'est en pensant à sa mère qu'elle a écrit :

Je ne suis pas venu(e) sans liens... Je ne peux pas subir une seconde fois l'arrachement du sein maternel; fruit de ma mère, je ne peux pas être sans elle... *Si elle n'est plus, je ne suis plus.* Et ce n'est pas mourir avec elle que je veux, je veux qu'elle ne meure pas, que nous ne mourions pas.

Parole qui rappelle celle de Gabriel Marcel : « Aimer un être, c'est dire : toi tu ne mourras pas [1]. »

Toujours est-il que, reconnaissante à celui qui, sans le vouloir, et même, semble-t-il, sans le savoir, lui a « tout appris », tout ce qui importe, elle passera le reste de sa vie à honorer ce qu'il y a de grand dans « l'ivresse d'un cœur qui s'ouvre pour la première fois » : cette « belle et claire flambée », cette soudaine intelligence de ce qu'est Dieu et de ce qu'Il nous promet.

Tu n'as pas pu te tromper de route. C'était grave. Tu l'aimais, tu l'aimais à mourir d'amour. Et l'amour... est Dieu, donc il ne peut pas déchoir. C'eût été une route humaine. C'eût été une route inachevée. Et tu ne cherchais que le complet, le tout.. Repars, *tu aimes déjà à l'infini.*

Elle a atteint le sommet. Pourquoi redescendre? « Que je lui sois fidèle jusqu'à la mort », demande-t-elle à Dieu. Et cette

1. « Sa mort, c'est la mienne », dit un personnage de Gabriel Marcel. C'est en effet, croyons-nous, chez Gabriel Marcel que l'on trouvera métaphysiquement justifiée l'intuition centrale de Marietta : toute union vraie entre deux personnes implique la certitude *vécue* de l'immortalité. Marcel a parlé de la « signification cruciale de la mort », de la fidélité créatrice, de la présence des morts sans laquelle « la terre serait tout à fait inhabitable ». Au Congrès international de philosophie de 1937, devant un Léon Brunschvicg scandalisé et quelque peu ahuri, Marcel osa proposer la mort comme centre de méditation métaphysique. Peut-être sera-t-il heureux d'apprendre que, quatorze ans avant ce manifeste historique de sa pensée, cette pensée était déjà vécue, avec authenticité et pléuitude, par une jeune fille alors inconnue et qui ne connaissait rien de lui. (Sur ce dernier point, toutefois, un doute subsiste, puisque Marietta était l'amie de Charles Du Bos, lui-même ami de Gabriel Marcel.)

fille au cœur prompt, plaisante et qui éprouve « le vertige de plaire », sera fidèle.

Elle a vingt et un ans, et son destin est fixé. Nulle hésitation désormais. Elle s'avance dans la vie d'un pas sûr, vierge sage dont la lampe, pour nous invisible, éclaire à la fois le visage et la route. Et vous diriez qu'une main tient sa main...

*
* *

Où cette main l'entraîne-t-elle? Hors du monde? Loin de nous? L'union avec la mort n'exige-t-elle pas le divorce avec la terre? Entre le temporel et l'éternel, entre le monde et Dieu, ne faut-il pas choisir? Marietta ne choisit pas. Nous l'avons déjà dit : elle veut tout.

Sans doute, la vie présente ne saurait désormais l'asservir. L'oiseau vibre et chante, car le lacs est rompu. Sur l'âme délivrée, le monde a perdu son pouvoir de fascination. Marietta ne s'était pas trompée : *rien n'existe* ici-bas, rien, — que l'amour.

Les couleurs, la forme, la matière, n'existent pas. Ce qui fait les délices de nos yeux n'est qu'une manière d'être pour aveugles.

La vie (présente), c'est l'erreur, la magie du décor irréel des apparences.

Le monde n'est pas ce que nous croyons. Nous en voyons un envers.

Mais *l'amour existe.* L'Amour créateur est au travail au sein des choses. L'Incarnation fait palpiter le cœur divin au cœur du monde. Et l'Esprit remplit tout. Aimant du même amour que Dieu, voici que nous découvrons la terre avec des yeux nouveaux. La « taie originelle » n'offusque plus le regard. Tout redevient réel. Tout reprend valeur, proportion, beauté. Mais pour adopter le point de vue de Dieu, encore faut-il renoncer aux limites du moi. « Renonce à toi-même... Ne pas tâter le battement de l'univers à ce pouls misérable. » « Ne jamais penser Je ». C'est cela, la pauvreté. Supprime « ta prison du Moi ». Alors « les limites tombent », et l'univers m'est livré. « N'ayant plus rien », je puis enfin « tout posséder ».

Je veux que chaque minute respirée soit un hymne à la joie; je veu que l'état de mon âme soit comme celui des choses au-dessus de la lune toujours serein; je veux mettre à leur place les petites piqûres de l vie quotidienne. Je ne veux plus que des infiniment petits réussissen à barrer l'horizon clair de la création...

Pour qui vit ainsi « en tête à tête avec la plus grande pensé de l'univers » rien n'est vil, et toute heure est sacrée. « L seule minute de la terre qui soit, c'est la minute présente. Ne rien mépriser, pas un rayon et pas la pluie, pas une fleu (sa chambre en est toujours remplie), pas une vie. Chez le artistes — musiciens des mots, des formes ou des sons — ell perçoit les premières notes du cantique éternel; et ces harpe qui s'accordent calment l'attente en même temps qu'elle l'attisent. Tout ce qui survient est annonciation. Tout ce qu passe trouve ses sens ouverts et ravis, son oreille attentive, so cœur prêt et comblé. Plaisirs qu'offrent les jours,

je ne peux pas renoncer à vous qui êtes des parties vivantes c moi-même; je veux vous aimer *autrement... :* accessoires seleme d'un unique soleil que je veux emporter dans ma mort et reconnaît dans l'angoissant abîme de lumière et d'éternité.

« Moi qui possède l'univers », ira-t-elle jusqu'à dire. Et « effet c'est un regard de ressuscitée : purifié, hardi, immens qu'elle porte sur le monde.

...Et tout à coup je pense au cadeau merveilleux qui m'a été fait, ce monde dans lequel tous les êtres et toutes les choses se sont éveill pour moi comme dans l'Oiseau bleu, me disant leurs secrets...; peu peu, les livres ont parlé, les objets se sont animés, chaque chose m' donné la parcelle d'âme qu'elle emprisonnait, j'ai tout compris... Rie de ce qui a été créé par Dieu ou par les hommes ne m'est plu étranger...

Naïfs serions-nous d'imaginer qu'une pareille qualité d joie exclut la souffrance! Elle l'implique, au contraire. « Com munier avec toutes les vies », c'est affronter le mal pour l purifier. Après avoir accompli, tout le jour, son « devoir d gaieté », elle assiste en elle à « la montée du désespoir : Toute la lie de la rue lui remonte aux lèvres. « Gross larmes ». Elle se sent seule, comme le Christ au Jardin. Ma devant l'humanité la plus vile, elle s'interdit tout mépri « J'ai du respect pour le Dieu qu'ils cachent en eux. » El

prie pour retrouver le point de vue de Dieu. Ses *Histoires du Paradis* racontent tout : la beauté et la laideur, la louange et la révolte, mais c'est toujours Dieu qui parle le dernier, en sorte que sur l'horreur elle-même descend une paix lumineuse. Aussi peut-elle écrire : « J'ai tellement de soleil dans mon cœur que tout ce que je regarde en est illuminé. » Mais une telle candeur du regard suppose, rappelons-le, la mort anticipée, et une telle prise du monde le détachement absolu.

Pour appartenir à la joie, il fallait d'abord être fauchée comme une herbe.

Une neuve personne est née... C'est un corps de résurrection, une matière pour avant l'Ascension.

Pour retrouver tout cela, il fallait être refaite enfant rayonnante par une tendresse fixée haut par un amour.

Que sut-on, sa vie durant, de cette découverte spirituelle? Rien, ou presque. Ses proches ne virent que sa joie en fleur, dont elle leur cacha la tige et les racines. Secret! Pourquoi?

Elle était jeune, et femme. Ses pensées eussent paru trop grandes pour elle. Quel enfant est un « grand homme » pour sa maman, et d'ailleurs pour personne? Il y a, dit-elle, le « contre-sens de ma figure », d'une joliesse qui jure avec une pensée grave. « Alors, cacher cette pensée. » Sans doute aussi voulut-elle mortifier la volonté de puissance et le désir de la gloire, en elle si véhéments, mais qui contredisaient à sa mission. Et pourtant, Marietta a la conscience la plus assurée de cette mission. « Je crois, mon Dieu, que vous m'avez faite plus grande que les autres », « différente » en tout cas. Mais « personne ne le saura ». « Ce n'est bon que pour après. » Son action sera donc posthume.

Mais enfin, dira-t-on, en quoi consiste ce secret? Non pas dans sa joie, qu'elle laisse paraître avec éclat, mais, semble-t-il, dans *la cause* de sa joie. « Pour la joie, écrit-elle, je veux la retrouver, la posséder, l'embrasser, être son prêtre, son esclave, sa chose, perdue dans son vertige, ivre de son tourbillon. » Si perdue, tellement ivre, que son rôle ne saurait être

d'en analyser les éléments. Mais il faut aller plus loin qu'une simple impuissance, et reconnaître chez Marietta une volonté d'occultation. « Répéter jusqu'au dernier éclair de conscience de ma pensée : personne n'a su le secret de ma vie, et je ne veux pas que quelqu'un le découvre. »

Le secret, nous semble-t-il, c'est l'union au Christ dans la mort et la croix, comme condition de la joie. La mission de Marietta, c'est d'illustrer par toute sa vie la victoire de Pâques, dans laquelle les plaies de la Passion sont devenues lumineuses.

Une phrase est revenue à la mémoire : « Qu'il prenne sa croix. » Elle est le secret... Que personne ne la voie; elle est un signe triste pour les hommes, alors qu'elle est le signe de la joie... Le mot même doit rester secret.

Montrer la joie en dissimulant la croix. « Devoir de porter le bonheur comme d'autres enseignent en recevant la souffrance », « puisque Dieu veut que transparaisse en toi tellement sa grâce ». Mission très singulière, elle le reconnaît, mais bien faite pour une époque où tant d'athées, et même tant de romanciers chrétiens, allaient méditer sur un Vendredi Saint sans espérance. (« Le Vendredi Saint, le jour de la plus grande espérance », réplique d'avance Marietta.) Ecrit pendant une grave maladie, le cahier que j'utilise a valeur de testament. Rempli d'allusions à la Passion du Christ, il est intitulé *Agonie*. Nul des proches ne soupçonna pareil mystère. La croix portée par Marietta demeura vraiment, comme elle dit, « invisible », et « comme de cristal ». « Personne ne doit se douter... C'est l'éclat qui ne vient pas de l'humain qu'il faut cacher. » Parfois, pourtant, son secret lui brûle les lèvres :

Par moments, la joie était si grande que l'envie de le dire venait aux lèvres : « c'est parce qu'il faut mourir. »

Mais elle a reçu l'injonction de se taire. Une fleur ne se commente pas elle-même, ni n'exprime la beauté divine autrement que par sa beauté. S'oubliant pour mieux refléter Dieu, elle parle assez :

Ce soir,... si impérieusement, ce commandement du silence absolu. Enfant, meurs, il le faut, en Moi; ne dis rien de Moi au monde; sois

seulement Moi par la mort absolue à toi-même et, à la place de ta vie, le souci de toutes les vies qui t'approcheront.

Comme une rose se donne à tous et meurt, sans dire...

Comme une rose s'ouvre, montrant son cœur même : ...qui est-elle? ...Quelle âme la faisait rose? ...Secret... Que personne ne voie plus loin, silence, il n'y aura pas de cloison assez forte, pas de doigt assez jalousement tenu sur la bouche; personne ne doit se douter...

*
* *

Mon lecteur est déçu. Vos pages, me dira-t-il, ne font pas *voir* Marietta. Je ne la vois pas moi-même. Raconter sa vie? Sa sœur l'a fait, dans un livre précis et qui évite le ton de l'hagiographie, mais où les événements, d'ailleurs sans grand relief, disparaissent, dévorés, dirait-on, par un implacable soleil. Marietta s'est cachée dans la lumière. Renoncement absolu. Elle vit le plus souvent à Paris, chez sa mère (directrice de l'Internat du Lycée Molière); mais ses nombreux voyages — Italie, Espagne, Danemark, Pologne surtout où elle va rejoindre sa sœur — ne la distraient pas d'un appel qui parle plus haut que tout. Quelles influences a-t-elle subies? Vaine question. Bergson, dont elle fréquenta la famille? Charles Du Bos, dont elle fut l'amie? Si elle lit beaucoup — citons seulement Dante, sainte Thérèse, Nietzsche, Rilke, Péguy, Proust — c'est qu'elle se sent assez forte pour ne subir personne. Retirée dans son « perchoir » — le réduit charmant qu'elle s'est réservé, et auquel on accède par une trappe, au haut d'une échelle — elle n'écoute que les voix émanant du silence. Dans ses *Cahiers,* à peine trouvons-nous parfois le reflet d'un événement, d'une lecture. « Mon cahier, note-t-elle, c'est le carnet de retraite de Jeanne d'Arc » (le pensionnat d'Ursulines où elle a fait ses premières études). Marietta dans le « perchoir », c'est l'ermite dans sa cellule, plus présent au monde que tous les mondains réunis, et qui sans cesse approfondit sa relation avec Dieu et avec l'univers. Comme une autre Martin, sainte Thérèse de Lisieux, elle vit dans un abandon d'enfant, et la voie qu'elle suit est accessible à tous. « Marcher selon de pompeuses lignes de sainteté » n'entre pas

dans sa vocation, non plus que les œuvres, et pas davantage le prosélytisme. Mais sur les quelques amis qui l'approchent, elle exerce une action qu'aujourd'hui encore ils renoncent à expliquer. Des athées subissent la loi de cette « grâce » et se convertissent à ce Dieu que son visage est impuissant à contenir. Que reste-t-il du rêve de gloire de ses quinze ans? Les noms brillants de Marie Bashkirtseff, de Colette, ne l'éblouissent plus. Il semble même que le souci de publier ses poèmes la quitte assez tôt. Mais ils laisseront derrière elle — cela elle le sait, elle le veut — un tracé de lumière. C'est de la mort qu'elle attend tout. Non pour elle, mais pour les autres. Ici encore comment ne pas penser à Thérèse de Lisieux? « Mourir, dit Marietta, non pour rejoindre Dieu, pour donner Dieu [1]. »

***

A vingt-cinq ans, grave maladie. Pendant quelques jours la mort vue face à face. Le corps entraîne l'âme à l'abîme. La crise passe. En voici le bilan : « tête vidée » (« je n'ai pas prié pendant plusieurs jours, ça fait un vide pire que la mort »); désespoir (« mon Dieu pourquoi m'avez-vous abandonnée? » : « il fallait les reprononcer toutes », les paroles du Seigneur);

1. Certaines expressions de Marietta ont pu donner le change sur sa pensée. Je néglige l'accusation — par trop grossière — de panthéisme. Il y a plus embarrassant : son centre de perspective étant la Rédemption victorieuse du mal, Marietta parle sans cesse comme si tous les hommes devaient être sauvés. A-t-elle rejeté l'enfer, si fortement affirmé par l'Evangile? M. Jean-Paul Bonnes n'a pas évité ce lourd contresens. C'est à propos du livre de M. Bonnes qu'Albert Béguin a remarqué : « Il est toujours dangereux de traduire en termes discursifs des intuitions nées d'une méthode avant tout poétique et exprimées dans un langage de poésie. » *(Esprit*, juillet 1954.) J'ajouterai que les théologiens, comme les critiques, respectent la distinction des genres et n'exigent pas qu'une jeune fille en proie au double excès de l'amour et du lyrisme adopte leur langage circonspect.

Mais regardons-y de plus près. Le Christ étant « mort pour *tous* les hommes » (II Cor., v, 15), Marietta, comme l'Eglise elle-même, *veut* le salut universel, au sens même où saint Paul dit que Dieu « *veut* que tous les hommes soient sauvés » (I Tim., II, 4). Et cette volonté, comparable, chez Marietta, à celle de la mère qui *ne consent pas* à ce que son enfant soit damné, n'a nullement l'accent de la révolte, mais celui de la prière. Prière inspirée par une charité qui ne connaît pas d'exception. Prière d'une âme magnifique, d'un être vierge qui a adopté tous les hommes pour ses enfants. Chez Marietta, les allusions au salut universel ne doivent donc pas être situées dans la catégorie de

peur de mourir (« honte de ce reniement, mon Jésus »). Aimantée vers la mort, il convenait qu'elle en connût cet avant-goût. La chrysalide qui se mue gentiment en immortel papillon, l'image de Dante lui paraît maintenant peu exacte. « A moins, dit-elle, que ce soit un tremblement de terre qui précède le papillon, c'est peut-être affreux. » Mais à peine remonte-t-elle du gouffre qu'elle renouvelle ses fiançailles avec la mort :

Viens, mort, je t'en supplie, partage chaque minute, que chaque respiration t'inhale en même temps que l'air... Sois la compagne invisible... ne t'en va plus, plus jamais, pour qu'il n'y ait plus d'écart entre le jour où tu apparaîtras et le dernier moment de ta veille cachée... Mort, oui, je t'ai aimée... plus que les doux sortilèges d'existence.

...Marcher maintenant avec la mort, être deux toujours. Elle est la joie, parce que vérité...

Après un séjour de trois ans dans un sanatorium de Leysin, elle guérit. Décidément, « la mort n'est pas subite, elle se fait par petits coups successifs comme si on enfonçait un clou. Il y a d'abord le consentement à la mort, et sans doute après l'exé-

l'assertion intellectuelle (négation de l'enfer), mais, pour parler comme Gabriel Marcel, dans celle de la fidélité, de l'invocation et de l'espérance.

Un autre propos de M. Bonnes appelle une autre mise au point. Après la crise de ses seize ans, nous assure-t-il, la foi n'est revenue à Marietta que « dépouillée des croyances religieuses ». « Sa foi mystique n'a jamais cessé. Le doute visait le dogme et ses applications rituelles. » Voilà qui est vraisemblable pour les années qui ont immédiatement suivi la crise. Mais dès 1923 — Marietta a vingt et un ans — nous la voyons énumérer les dogmes avec une exultation grandissante. M. Bonnes ne cache pas son étonnement de rencontrer un *Credo* aussi articulé chez « un être aussi évolué que l'était Marietta ». Laissons-lui son étonnement.

Autre gêne : Marietta « pratiquait ». (Elle se confessait et communiait chaque semaine.) M. Bonnes estime peu vraisemblable qu'elle ait vu dans les sacrements ce qu'y voient « les simples ». Toutefois, à la manière de « ceux qui savent », elle voulait bien user de ces « moules faits de main d'homme » comme de symboles arbitraires, d'ailleurs « excellents », auxquels sa foi conférait une efficacité spirituelle. Les familiers de Marietta que j'ai pu consulter s'élèvent contre une interprétation qu'ils jugent fantaisiste et qui s'accorde d'ailleurs assez mal avec l'esprit d'enfance. (Et avec des invocations — un peu « simples » ? — à « Jésus, Marie, Joseph ».)

M. Bonnes est mieux inspiré quand, à la fin d'une exégèse laborieuse, dont le caractère tendancieux est d'ailleurs avoué, il conclut : « Quand elle revient à la lettre, c'est pour y porter l'esprit. » Tous les théologiens, auxquels il croit donner ici une leçon de haute spiritualité, lui diront, après saint Paul, que, sans l'esprit, la lettre est meurtrière.

Je regrette d'avoir à faire ces réserves sur un livre plein de ferveur pour Marietta et, par ailleurs, très estimable.

cution ». Sa vie qui se prolonge devient « un chemin de croix vers la croix ». Seulement il y a « équivalence entre croix et joie ». « Chemin de croix, chemin de joie ». Triste, cette attente? Oh non!

La mort... est belle comme un voyage, on peut faire des malles au milieu du brouhaha une fois que la résolution de partir est prise... Continuer à jouer. L'attache à la terre est coupée, préparer la maison comme lorsque le Seigneur doit revenir des noces.

Triste, Marietta? Nul, à me lire, ne l'aura pensé. Mais, soucieux de montrer la gravité sous la joie, peut-être n'ai-je pas suffisamment laissé voir ce qu'il faut nommer, mieux que la gaieté, l'allégresse, cet état d'une nature déjà spontanée, mais à laquelle, loin de la contraindre, le surnaturel ajoute je ne sais quelle disponibilité gracieuse, quelle légèreté pétillante. Contentons-nous de cette lettre que Marietta adresse à sa mère. Elle est alors à Genève où, grâce à son beau-frère, délégué de la Pologne, elle se trouve mêlée aux ambassadeurs.

Le matin, nous allons à l'Assemblée... et je fais de belles prières pour le monde... J'ai un chapeau, le plus joli, le plus ravissant qui puisse se trouver, bleu comme je le voulais. Et j'ai aussi un ensemble bleu, jupe et tunique qui fait que chapeautée et vêtue, je ne me reconnais pas dans la glace, je me dis : Bonjour, Madame.

Si Marietta représente la mort à la Société des Nations, avouons que la mort cache bien sa faux. Nous sommes en 1936. La catastrophe approche en effet. Déjà des écrivains comme Bernanos et Malraux flairent l'odeur des charniers. La littérature s'essaie au ton tragique, avant de glisser au désespoir. Marietta à Genève, c'est « la petite Espérance », celle qui, mieux que les diplomates, perçoit les pas de la mort en marche, mais qui ne la craint pas, l'ayant déjà vaincue

*
* *

Dans la nuit du 7 au 8 février 1942, Marietta Martin est arrêtée à Paris pour son activité dans la Résistance; puis emmenée en Allemagne; enfin condamnée à mort. Mais la mort par maladie, le 11 novembre 1944, devança l'exécution.

Or, ce don d'elle-même à la France exauçait l'un de ses vœux.

Marietta n'était nullement nationaliste, au sens exclusif ou agressif du mot. « Je hais la guerre », a-t-elle écrit. Trop ennemie des limites pour aimer les frontières, tous les peuples doivent s'unir, pensait-elle, car enfin « la Pentecôte a eu lieu ». N'empêche que l'amour de la France est un de ces fils qui courent tout au long de ses écrits, donnant à sa vie l'unité des chefs-d'œuvre. C'est qu'elle croit, comme Péguy, que le spirituel est suspect s'il n'est incarné, et que l'on vient à Dieu avec toutes ses racines. Si, pour elle, l'Assomption est « la plus belle des fêtes », c'est sans doute parce que la Vierge introduit au ciel son pays et sa race, glorifiés dans son corps. « Même morte, rester Française », supplie Marietta. Et quelle prescience ! « Je sens que je puis être utile à la France », écrit-elle à vingt ans. A vingt-trois ans, plus précise, elle demande à « mourir pour elle ». « Je sais que ces prières-là sont toujours exaucées. »

Marietta fut exaucée d'une façon qu'on peut dire royale. Reine, elle l'était, elle qui s'avançait sur la terre comme dans un Paradis fait tout exprès pour elle, et qui, dans un simple bouquet tenu à la main, voyait « l'emblème de (sa) royauté » ; elle dont les premières ambitions de grandeur au service du pays allaient se réaliser de façon inespérée. Enfant gâtée, si unie à Dieu qu'on ne sait plus si c'est elle qui fait la volonté de Dieu, ou Dieu qui se prête à toutes ses volontés [1].

Quoi, direz-vous, ces trente-trois mois de prison, le régime *Nacht und Nebel* qui est celui du secret et de la solitude, avait-elle désiré cela ! Elle ne s'y trouva pas dépaysée. Car c'est d'elle-même, et depuis quelque temps déjà, qu'elle était entrée au pays du silence. La Gestapo arrêta une recluse. Déjà elle avait classé ses manuscrits, donné pour titre général à son œuvre posthume : ENFANCE DÉLIVRÉE, et, n'ayant jamais beaucoup parlé d'elle-même, avait tout à fait cessé d'écrire. « Les mots meurent parce que le Vrai les tue ». C'est à la mort maintenant à dire le mot qui passe tous les mots.

1. La notoriété, à laquelle elle a renoncé, lui sera accordée après sa mort : croix de guerre, légion d'honneur, citation à l'ordre du Corps d'armée, plaque sur sa maison natale et sur le « perchoir », rue de Paris portant son nom... Et la petite fille qui regretta tellement de ne pouvoir être soldat sera gâtée : on la nommera sous-lieutenant à titre posthume !

Dans cette antichambre de la mort qu'est sa longue solitude (pour horizon, par une brèche entre les hauts murs, Marietta n'a que le lieu des exécutions, et elle attend en vain la sienne, chaque matin, pendant douze mois), comment l'imaginer, sinon heureuse? N'a-t-elle pas vu dans la solitude avec le Christ au Jardin « la plénitude totale » ? N'a-t-elle pas écrit, peu auparavant : « Je suis heureuse comme on ne devrait l'être qu'au ciel et nous ne sommes que sur le seuil » ? Le seuil est là, qui l'a attirée toute sa vie. Les seules paroles que nous puissions alors, sans trop de témérité, mettre dans son cœur trop plein, sont celles de son poème sur l'espérance :

Un jour, il n'y aura plus de mots d'amour non exprimés,
il n'y aura plus de désirs étouffés,
il n'y aura plus de présences muettes, toutes les voix seront [perceptibles,
le voile que soulève la musique ne se baissera plus.
Il n'y aura plus d'espace inaccessible et le rouleau du temps se [dépliera présent,
toutes les parcelles sœurs des âmes se joindront,
les couchers de soleil seront expliqués,
la beauté perdra son angoisse,
la création sera la parole claire de la divinité,
un jour comme un beau voyage vers les morts aimés.

*
* *

« Riante, entrer dans la mort », avait-elle écrit.

La dernière image que nous ayons de Marietta la radieuse, nous la devons à l'aumônier de la prison de Cologne. Il la revoit, dit-il, s'avançant vers la table de communion. Elle porte la robe des détenues. Ses mains sont liées par les menottes. Son visage est transfiguré.

André BLANCHET.

LE JEUNE FREUD ET SA DÉCOUVERTE

a cent ans, le 6 mai 1856, Sigmund Freud naissait à
rg, en Moravie. Le 30 mars 1896, le terme de « psycho-
e » apparaissait pour la première fois sous sa plume
gnait une découverte qui étonnait et scandalisait à la
pensée d'alors [1]. Aujourd'hui, la psychanalyse scan-
encore, mais étonne de moins en moins. La voici
part condensée en exposés définitifs, dûment couchée
juste chapitre dans les manuels de psychiatrie et de
logie, utilisée par le praticien pour compléter l'arsenal
armes thérapeutiques, invoquée par le penseur pour
une explication dite « profonde », bref apprivoisée,
tiquée, elle, dont son inventeur disait qu'elle devait
ler le sommeil du monde ». La voilà, d'autre part,
étiquette « freudisme », servant de cible aux attaques,
anière de ces panneaux qui dressent leur simulacre au
es champs de tir.

manité a toujours eu un faible pour les ménageries
champs de tir. Les premières lui permettent de
er le monstre sans crainte, et de l'utiliser à quelque
e de haute école. Sur les seconds se trouvent les canons
és avec leur stock d'obus au complet. Quand une
erte surprend et pose une question troublante, il n'y a
formuler en termes qui l'amènent très exactement
feu des arguments préparés d'avance, et à tirer.
ation est toujours payante, au moins pour un temps,
u'il faut pour rassurer notre artilleur, en lui donnant
ssion qu'il n'a rien à changer dans sa manière de voir.
ient la découverte, bien vivante, fait son chemin, et le
à revers. Comme il ne peut recommencer indéfiniment
ne opération, il ne lui reste plus qu'à feindre de

rédité et l'étiologie des névroses. *Rev. Neurol.* Paris, mars 1896.
dans « Gesammelte Werke », Vol. 1, p. 419.

reconnaître celle-ci, mais comme quelque chose qui est dépassé depuis longtemps. Ainsi la psychanalyse est-elle vieillie et mise au rancart, avant même d'avoir été réellement reconnue pour ce qu'elle est.

Et pourtant, comme disait Charcot : « Ça n'empêche pas d'exister ». Le Sphinx est là. Nous avons beau jeter sur lui le filet de notre savoir défini, nous avons beau tenter de le tourner, il continue de nous regarder et de nous interroger. Mieux vaut essayer de l'écouter, en acceptant de le rencontrer face à face, là où il a émergé des sables de l'histoire à ce point où il s'origine chez le jeune Freud aux prises avec l'énigme de la maladie nerveuse, dans les dernières décades du XIXe siècle [1].

L'étudiant en médecine et le secret de la nature

Nous sommes en 1873. Quelle carrière va choisir le jeune juif viennois qui achève ses études secondaires? Il a pensé s'orienter vers le droit dans le dessein de faire de la politique et de l'action sociale. Mais il est doué d'une insatiable curiosité qui le pousse vers la recherche scientifique. Il entend un jour la lecture du Fragment de Goethe sur la Nature : « Nous vivons en elle et nous lui sommes étrangers. Sans cesse elle nous parle, et jamais elle ne nous révèle son secret... Elle a pensé et sa pensée jamais ne s'arrête; mais elle ne pense pas comme les humains. Elle pense en tant que Nature, car elle s'est réservé une façon de penser à elle, et qui s'étend à toutes choses : personne, même en l'observant, ne peut en apprendre le secret... » Cette rencontre du jeune homme et du poète fut décisive.

Dans ma jeunesse, écrira-t-il, j'éprouvais un besoin irrésistible de comprendre quelque chose des énigmes du monde dans lequel nous vivons, et peut-être de contribuer en quelque chose à leur solution

1. La publication récente, en langue française, de plusieurs ouvrages se rapportant au jeune Freud nous permet aujourd'hui de nous faire une idée plus exacte des origines de la psychanalyse. Nous avons utilisé pour ce article les travaux suivants : « Etudes sur l'hystérie », par Sigmund Freud et Joseph Breuer, Presses Universitaires, 1956 — « La naissance de la psychanalyse », Lettres à Wilhelm Fliess, notes et plans. Presses Universitaires 1956 — « Introduction aux études freudiennes » par Didier Anzieu. *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, avril 1956, pp. 301-326.

Le meilleur moyen de parvenir à cette fin me semblait être de m'inscrire dans la Faculté de médecine.

Ce qu'il fit, en effet. La carrière médicale de Freud n'est, dès l'origine, qu'un moyen de réaliser une vocation de chercheur éveillée par un poète, de relever le défi de la Nature.

Dans la Vienne scientifique d'alors régnait un maître, Brücke, en son Institut de physiologie. Il représentait l'Ecole de médecine d'Helmholz, qui marqua toute la pensée médicale d'Europe Centrale pendant plus de vingt-cinq ans. Influencée, comme Goethe, mais cette fois dans le domaine scientifique, par la *Naturphilosophie*, elle professait une sorte de monisme dynamique, à bases matérialistes. Avec son ami du Bois-Reymond, Brücke avait fait le serment de tirer toutes les conséquences des affirmations suivantes : « Aucune autre force que les forces physico-chimiques ordinaires n'agit à l'intérieur de l'organisme. Dans les cas qui ne peuvent être expliqués pour le moment par ces forces, on a, soit à découvrir le chemin spécifique ou la forme de leur action, soit à supposer de nouvelles forces, égales en dignité aux forces physico-chimiques inhérentes à la matière, et réductibles à la force d'attraction et de répulsion ». Dès son entrée à l'Université le jeune Freud suit l'enseignement de Brücke, et adopte ses vues. Elles marquèrent fortement sa pensée, au point qu'ayant découvert la psychanalyse, il s'efforcera d'exprimer son objet, suivant le modèle proposé par son maître, en termes de forces, de quantités d'énergie, de charge, et que l'on pourra retrouver jusque dans l'opposition d'Eros et de l'instinct de mort, l'attraction et la répulsion. Il est vrai qu'alors il évoquera Empédocle. Tout ce que recouvrira le « matérialisme » de Freud est un héritage de la philosophie médicale de l'époque : en ce domaine il n'a rien inventé.

Sous l'égide de Brücke, son premier véritable maître, le jeune Freud entreprend des recherches histologiques, fondées sur l'observation au microscope. Le problème de la reproduction des anguilles était alors à l'ordre du jour. On soupçonnait que la partie anatomique isolée sous le nom d'organe lobé était en réalité des testicules. C'est à Freud que l'on doit la certitude sur ce point. Mais déjà il s'attaque

à ce qui fera son principal sujet de recherche en dehors de la psychanalyse : le système nerveux. Il étudie les nerfs spinaux d'un mollusque, l'amnocète, et contribue à préparer le terrain à la reconnaissance de la continuité totale entre les cellules et les fibres nerveuses. Trois communications successives à l'Académie des Sciences de Vienne, en 1877 et 1878, témoignent de son sens aigu de l'observation. Mais s'il découvre de nouveaux moyens de préparation, il n'expérimente pas. Il « observe les faits jusqu'à ce qu'ils lui parlent ».

On oublie trop souvent que Freud fut un neurologue éminent, à qui le monde scientifique est redevable de plusieurs dizaines de communications, qui s'échelonnèrent jusqu'en 1900, date de sa dernière publication neurologique, sur les paralysies infantiles. Il manqua de peu d'attacher son nom à la découverte du pouvoir anesthésiant de la cocaïne, et à celle de la théorie du neurone. Au moment où il passe son doctorat en médecine, le 31mars 1881, il est en voie de devenir un des premiers neurologues de son temps. Sera-ce dans cette ligne qu'il contribuera en quelque chose à résoudre les « énigmes du monde » ?

Il n'a cessé, pendant toute cette période, de s'intéresser à la poésie et à la philosophie. Il a suivi les cours de Brentano sur la Logique d'Aristote et relu Shakespeare, qu'il fréquente depuis ses années de collège. Il a traduit un ouvrage de Stuart Mill sur « L'émancipation de la femme. Platon. La question sociale et le socialisme ». La théorie platonicienne de la réminiscence l'a fortement impressionné.

Une de ces nécessités matérielles qui décident parfois du destin d'un homme va interrompre sa carrière de chercheur chez Brücke. En juin 1882 Freud, amoureux, se fiance avec Marthe Bernay. Les fiançailles dureront quatre années, quatre longues années au cours desquelles un Sigmund Freud, passionné et jaloux, écrira près de 1.500 lettres — une par jour! — à celle qui deviendra sa femme. Il lui faut se préparer à gagner la vie d'une famille. Son père n'est pas riche, lui-même fait des dettes, et la recherche scientifique est mal payée dans l'Autriche d'alors. Sur le conseil de Brücke, Freud abandonne l'Institut de Physiologie et s'en-

gage dans la pratique médicale, sans enthousiasme d'ailleurs, car il n'a, dit-il, « aucun goût pour aider les autres souffrants ». Il quitte donc la voie de la recherche théorique en laboratoire, mais c'est pour rencontrer une énigme plus troublante que celle des tissus : le malade nerveux.

Le médecin devant le malade nerveux.

Freud consacre désormais l'essentiel de son activité à faire de la neuropathologie pratique en hôpital et en clinique. Il n'abandonne pas complètement la recherche, mais la centre sur l'étude du système nerveux de l'homme, à l'Institut d'anatomie cérébrale. Il s'attache surtout au bulbe, qu'il finit par connaître à fond. La fermeté de ses diagnostics s'en ressent. Il n'a pas son pareil pour localiser un foyer dans cette région du cerveau, au point que ses cours et ses présentations de malades attirent des médecins du monde entier. A cette époque il ne comprenait, a-t-il écrit, encore rien aux névroses.

Il est vrai que la psychiatrie viennoise de l'époque ne lui fournissait aucune occasion de se former. « Au loin, cependant, brillait le grand nom de Charcot ». Freud songe à se rendre à Paris. A quelle époque exactement a-t-il eu la première idée d'une origine psychologique possible de la maladie nerveuse? L'état actuel des études freudiennes ne permet pas de répondre avec précision. Breuer lui avait fait part, avant même son départ pour la France, des découvertes surprenants qu'il avait faites en traitant de 1880 à 1882 une jeune hystérique, Anna O...

> Il me lut à plusieurs reprises, écrit Freud, des fragments de l'histoire de sa malade, et j'en reçus l'impression que jamais n'avait été encore accompli un tel pas dans la compréhension de la névrose. Je résolus de faire part à Charcot de ces résultats quand j'irais à Paris, ce qu'en effet je fis. Mais le maître, dès mes premières allusions, ne manifesta aucun intérêt, ce qui fit que je n'y revins pas et ne m'occupai moi-même plus de la chose.

Les confidences que Breuer lui fit, entre 1882 et 1885, ouvrirent à Freud la voie qui devait le conduire à sa découverte. Que lui révélaient-elles?

Anna O... était une jeune fille de vingt et un ans que Breuer décrit complaisamment comme « remarquablement intelligente, ayant de grands dons pratiques, énergique, etc... » Son père tomba malade d'un abcès à la plèvre en juillet 1880. Anna lui servit d'infirmière. Mais elle fut rapidement prise d'un état de faiblesse et de dégoût des aliments qui la contraignit à abandonner son rôle. Divers troubles apparurent : strabisme convergent, contractures et anesthésie des membres, impossibilité de trouver ses mots. Après des vicissitudes la maladie subit une rémission, et Anna quitte le lit le 1er avril 1881. Cinq jours après, son père meurt. Elle tombe alors dans un état de prostration profonde, accompagné d'hallucinations. L'attention de Breuer fut attirée par un curieux phénomène. Chaque soir la malade tombait dans un état hypnotique, et se mettait à raconter au médecin des histoires terrifiantes. Le récit une fois achevé, elle s'éveillait de son auto-hypnose toute rassérénée. Breuer l'invita à parler plus explicitement, et constata que, dans ses récits, les incidents vécus alternaient avec les histoires imaginaires, toujours avec le même effet bienfaisant. Anna O... donna elle-même à ce procédé le nom de *talking-cure*, cure par la parole.

A sa grande surprise, Breuer vit un jour un trouble déjà ancien disparaître à la suite d'un récit de ce genre. On était alors en plein été, et la malade, comme cela lui était déjà arrivé, ne pouvait plus boire. Dans une auto-hypnose, elle raconte l'incident suivant avec force mimiques de dégoût : « Elle avait une dame de compagnie qu'elle n'aimait pas. Entrant un jour dans la chambre de celle-ci, elle la vit faisant boire son petit chien, une sale bête, dans son propre verre ». Après cette narration, Anna demanda à boire.

A la suite d'une série de liquidations spontanées de cette sorte, Breuer se mit à provoquer systématiquement des récits autour des divers symptômes, et pour aller plus vite plongea sa malade dans l'hypnose artificielle. Il constata que chaque symptôme était apparu à l'occasion d'une émotion, et disparaissait lorsque l'incident qui l'avait provoqué était raconté par le sujet dans le même état affectif. Il avait inventé une technique thérapeutique — la méthode cathar-

tique — et découvert qu'une relation essentielle existait entre les symptômes névrotiques et l'histoire du sujet.

Freud pressentit toute la portée d'une découverte, que, comme il le comprit plus tard, Breuer gardait secrète pour des raisons qui tenaient à la relation personnelle qui l'unissait à Anna O. Mais il n'entra pas tout de suite dans la voie qui s'ouvrait : la renommée de Charcot l'attirait trop. Promu dozent, nanti d'une bourse, il part pour Paris en 1885.

Les fameuses expériences de la Salpêtrière lui apprennent que les symptômes hystériques peuvent être provoqués par la suggestion, c'est-à-dire par une cause psychologique, et être éliminés de la même façon. Ils sont soumis à des lois qu'il doit être possible de trouver. Ils n'affectent pas seulement la femme, mais aussi l'homme. Avant de quitter Charcot, Freud lui soumet le projet d'une étude sur « paralysie et anesthésie », d'où il ressort que les symptômes se localisent et se délimitent, non suivant le schéma scientifique du corps, mais suivant l'idée imaginaire que s'en fait l'homme : ce sont donc des réactions à des groupes d'idées, non des conséquences de lésions anatomiques.

Il rentre à Vienne en 1886, et s'oriente de plus en plus nettement vers des recherches qui supposent la psychogénèse des troubles hystériques. Dans sa pratique thérapeutique, il abandonne l'électrothérapie dont le cérémonial détaillé lui semble une fantasmagorie qui n'a « pas plus de rapport avec la réalité qu'une clef des songes égyptienne ». Son succès n'est dû qu'à la suggestion. Il se met au contraire à utiliser systématiquement l'hypnose, comme Bernheim le faisait alors à Nancy, et opère par suggestion pour éliminer les troubles de ses malades. Le travail, écrit-il, est « fascinant. On éprouvait pour la première fois le sentiment d'avoir surmonté ses propres impuissances. Le renom de thaumaturge était très flatteur ». Afin de perfectionner sa méthode, il passe plusieurs semaines à Nancy en 1889, et assiste aux cures de Bernheim sur des malades d'hôpital.

C'est là, écrira-t-il, que je reçus les plus fortes impressions relatives à la présence de puissants processus psychiques, demeurant cependant cachés à la conscience des hommes.

Il n'est pourtant pas pleinement satisfait. Le procédé échoue, au dire même de Bernheim, avec les malades de ville. Freud constate lui-même que l'hystérique qu'il a emmenée à Nancy retombe dans son misérable état, dès qu'elle cesse d'être soumise à son influence. La suggestion hypnotique a donc ses limites. A quoi tiennent-elles?

De retour à Vienne, Freud entreprend de poursuivre les recherches de Breuer. Bien que déçu par la technique de suggestion, il l'utilise encore, conjointement avec la méthode cathartique, dans le premier cas traité par lui dans la voie ouverte par Breuer. Dans l'observation qu'il en publiera, il déclare n'être pas en mesure d'indiquer quelle part du succès thérapeutique revient à la technique de Bernheim, mais il est obligé de constater que seuls les symptômes morbides ayant été soumis à son analyse psychologique ont été éliminés de façon durable. C'était la première fois qu'il employait la méthode cathartique dans une large mesure. Désormais, et dès cette année 1889, l'emploi de la suggestion est complètement subordonné à la recherche de l'« abréaction », c'est-à-dire de l'expression verbale, avec émotion, des représentations dont la charge affective avait été étouffée.

Freud s'engage définitivement dans la voie qui va le mener à la découverte de la psychanalyse.

De la méthode cathartique à la psychanalyse. —

Le meilleur conseil que je puisse donner à toute personne qu'intéresse l'acheminement de la catharsis vers la psychanalyse est de commencer par les « Etudes sur l'hystérie », et de suivre ainsi la voie que j'ai moi-même parcourue.

Ainsi parle Freud dans l'avant-propos de la deuxième édition de l'ouvrage qu'il publia avec Breuer, en 1895. Outre l'histoire d'Anna O., les « Etudes sur l'hystérie » comprennent quatre histoires de malades et une importante étude sur « la psychothérapie de l'hystérie », qui sont essentiellement l'œuvre de Freud. Il est peu de lecture aussi passionnante. On y rencontre un penseur et un praticien, aux prises avec une réalité qui lui pose sans cesse des questions devant lesquelles il ne se dérobe pas.

Le problème thérapeutique qui se posait alors à Freud était le suivant : étant donné que la disparition des symptômes morbides est liée au ressouvenir des incidents qui les ont provoqués, comment obtenir un élargissement du champ de la mémoire? A ce problème, l'hypnose semblait apporter une solution, puisque le sujet en état de sommeil hypnotique se rappelait des choses dont il n'avait nullement conscience dans son état normal.

Mais l'hypnose manifesta vite ses limites et ses inconvénients. Certains sujets étaient absolument rebelles au sommeil hypnotique; d'autres ne pouvaient être endormis assez profondément. De plus, les plus beaux résultats eux-mêmes s'évanouissaient soudain, dès que le médecin avec lequel le malade était en relation personnelle, ne pouvait plus, pour une raison ou pour une autre, replonger son patient dans le sommeil, et obtenir de lui le récit libérateur, comme si « la relation affective personnelle était plus puissante que tout travail cathartique ». Or ce dernier facteur, dont le jeu était lié à l'hypnose, échappait justement par là même à la maîtrise du praticien.

Freud décida donc d'abandonner l'hypnose, tant à cause de la résistance qu'y opposaient certains patients, que du facteur psychique dont il pressentait l'action à travers elle. On peut dire que la psychanalyse doit le jour à cette renonciation. « L'hypnose avait recouvert un jeu de forces qui maintenant se dévoila, et dont la compréhension donna à la théorie un fondement sûr ».

Il lui fallait découvrir une autre façon d'obtenir l'élargissement de la mémoire. L'idée dont il part est la suivante : même à l'état de veille, les malades connaissent les incidents qui sont à l'origine de leur trouble; leur non-savoir (Nitchtwissen) est un refus de savoir ce qu'ils connaissent (bewusstes-Nichtwissenwollen). Un des malades de Freud, Miss Lucy R... le lui dit une fois en propres termes. Elle venait de parler des sentiments tendres qu'elle avait eus pour son patron. « Pourquoi ne pas m'en avoir parlé plus tôt », lui demande Freud. « Je l'ignorais, ou plutôt je ne voulais pas le savoir, je voulais le chasser de mon esprit, ne plus jamais y penser ». « Je n'ai jamais disposé, écrit Freud dans une note, d'une autre et

meilleure description de cet état singulier où le sujet sait tout sans le savoir ».

Dès lors, la tâche du thérapeute consiste à s'attaquer précisément à ce qui s'oppose chez le sujet à la reconnaissance de ce qu'il sait. Freud constate que cela lui demande beaucoup d'efforts.

> Je ne tardai pas à penser, écrit-il, qu'il y avait là une résistance à vaincre, fait dont je tirai la conclusion suivante : par mon travail psychique je devais vaincre chez le malade une force psychique qui s'opposait à la prise de conscience (au retour du souvenir) des représentations pathogènes.

D'où une nouvelle hypothèse : ne s'agit-il pas de vaincre la force psychique qui avait elle-même concouru à la formation du symptôme, en entravant à ce moment-là la prise de conscience de la représentation pathogène? Revenant alors sur les analyses qu'il avait déjà menées à bien, il constate que les représentations qui avaient resurgi possédaient un caractère commun : elles étaient toutes pénibles. Il ne pouvait donc s'agir que d'une réaction de défense : une représentation accède au moi, s'y avère intolérable et se trouve rejetée et refoulée hors du conscient. « C'était donc une force psychique, une aversion du moi qui avait primitivement provoqué le rejet de l'idée pathogène hors des associations et s'opposait au retour de celle-ci dans le souvenir ».

L'expérience clinique confirme les hypothèses de Freud. Lorsque Fraülein Elisabeth, au cours de vacances d'été, se promène avec son beau-frère, alors que sa sœur est malade, l'idée surgit soudainement en elle qu'elle aime celui-ci et qu'elle pourrait l'épouser. Représentation qui est insupportable, et qu'elle rejette. Le jour même apparaissent les douleurs à la jambe qui constituaient un des symptômes pour lesquels elle était soignée par Freud. La pathogénie de la représentation naît du refoulement.

Avec la découverte de la défense, de la résistance, et du refoulement, Freud est déjà loin de Breuer. A la question : qu'est-ce qui fait qu'une représentation est soustraite au moi conscient et forme un élément psychique isolé, Breuer répondait : un état hypnoïde, c'est-à-dire, un état où le sujet

est habité par deux groupes de pensées dissociés; ce qui reculait seulement le problème. Freud se sépare encore de son ami en découvrant l'importance de la relation personnelle qui s'établit entre le médecin et le malade. Breuer avait toujours laissé planer une obscurité sur l'issue du traitement d'Anna O... Bien plus, non seulement il ne semblait nullement pressé d'enrichir la science de ce que celui-ci lui avait appris, mais on peut se demander s'il renouvela l'expérience. En tout cas, dans ses écrits il ne se réfère jamais qu'à ce seul cas. Pendant longtemps Freud ne comprit pas l'origine de ces réticences et de cette paralysie; jusqu'au jour où la vérité lui apparut, à la suite de quelques remarques de Breuer. « Après que le travail cathartique eut semblé terminé, s'était tout à coup produit chez la jeune fille un état d'« amour de transfert » qu'il n'avait plus alors rapporté à sa maladie, ce qui fait que, tout interdit, il avait pris la fuite ».

Freud reconnaît le phénomène, il découvre que la crainte d'un tel attachement, l'accumulation de griefs contre le médecin, la peur de reporter sur lui des représentations pénibles peuvent troubler le cours de la cure; mais, fidèle à sa méthode, il tend à amener le malade à prendre conscience de ce qui se passe en lui, et à l'exprimer, au même titre que les souvenirs. Il inaugure l'analyse de ce qu'il appelle déjà le « transfert ».

Telles sont les premières découvertes faites par Freud à partir d'une réflexion sur les difficultés mêmes du travail thérapeutique. Si elles permettent de se faire une idée générale de la nature de la maladie et des résistances à surmonter, elles ne peuvent guider le praticien dans le déroulement d'une analyse concrète. Il faut à celui-ci des fils conducteurs qui puissent lui permettre de deviner ce dont il s'agit dans un cas déterminé, et d'amener le malade à le reconnaître.

Invité à parler — au besoin avec l'aide d'une légère pression des mains sur la tête, de façon à favoriser la concentration — le malade parle, en effet. Mais il ne dit pas encore ce qui est à dire. Ou plutôt il dit quelque chose qui s'y rapporte, sans qu'il le reconnaisse, et qu'il faut entendre.

L'hypothèse fondamentale de Freud, c'est que le sujet en analyse n'est pas autrement bâti que l'homme courant : on est en droit d'attendre de lui des associations logiques, des motivations semblables à celles que l'on exigerait d'un individu normal. Or, les dires du malade présentent des lacunes et des défectuosités, ils s'accompagnent de tons affectifs sans rapport avec le contenu des représentations qu'ils livrent. Bref, dans la trame même du discours et des associations, se manifestent des ruptures, des silences : d'où l'allure apparemment illogique, énigmatique, des associations du malade. Il s'agit alors pour le thérapeute d'attirer l'attention du sujet sur les failles de son discours, pour que se reconstitue peu à peu l'enchaînement logique qui ne peut manquer d'exister.

Ainsi le sujet manifeste-t-il de façon énigmatique ce qu'il sait déjà sans le reconnaître encore : il parle à son insu. Il n'est pas jusqu'au symptôme qui ne vienne, ainsi que le dit Freud, se mêler à la conversation (mitzusprechen). Ainsi Fraülein Elisabeth recommence-t-elle à souffrir des jambes, à un point déterminé de la cuisse droite, au moment même où elle est sur le point d'évoquer le souvenir de son père qui posait précisément sur cet endroit sa jambe très enflée, quand elle en changeait les bandages. Si le symptôme se mêle ainsi à la conversation, c'est qu'en lui-même il « veut dire » quelque chose qui n'a pu et ne peut encore être dit en paroles, c'est qu'il est un langage; remplaçant le souvenir, il est articulé comme lui. Découverte capitale qui éclaire de façon décisive la signification du symptôme et son choix. C'est un symbole. Il n'est qu'à le traduire en paroles pour le voir disparaître.

Mme Cécilie, traitée par Freud, souffrait d'une névralgie faciale. Elle rapporte un jour une remarque que lui avait faite son mari et qui l'avait péniblement frappée. Portant alors la main à sa joue devenue douloureuse au point qu'elle se met à pousser des cris de douleur, elle s'écrie : « C'est comme un coup reçu en plein visage ». La douleur et l'accès trouvent là leur point final.

Aussi Freud assimile-t-il le travail thérapeutique à un déchiffrage de hiéroglyphes, et le déroulement de la cure à

« un dépouillement d'archives tenues dans un ordre parfait », à une lecture qui part des couches les plus superficielles pour atteindre les noyaux pathogènes primitifs. Les thèmes sont disposés concentriquement, reliés entre eux par des fils logiques. Il s'agit de reconstituer peu à peu la chaîne des pensées, jusqu'à ce que celle-ci se déroule tout entière devant le thérapeute. Travail de patience, car on ne peut pénétrer par effraction au cœur de l'organisation pathogène. Travail dans lequel on n'a pourtant pas à attendre la reconnaissance par le malade, quand il s'agit des représentations qui émanent des plus grandes profondeurs, car ce sont celles « auxquelles les malades ont le plus de peine à attribuer le caractère de souvenirs », et pourtant « nous devons absolument admettre tout ce que nos procédés permettent de mettre au jour ». Telle est l'intrépidité déconcertante de Freud, et sa certitude qu'il n'est rien dans la névrose qui ne soit finalement logique, c'est-à-dire traduisible en un discours cohérent.

C'est finalement pour lui tout l'ensemble de ce que livre le malade — dires; récits d'incidents, de rêves, de scènes imaginaires; symptômes — qui s'articule comme un langage à déchiffrer. Telle est peut-être la découverte essentielle de Freud : la restitution au royaume du *sens*, au logos, de tout un domaine des comportements humains qui lui échappait jusque-là.

Et que disent donc à cette époque pour lui les manifestations de l'hystérique? Le désir sexuel qu'il a refoulé. Freud a mis du temps à le reconnaître. Il n'avait, écrit-il, aucune prédisposition à cela. Bien plus, il avait été choqué d'entendre Breuer, Charcot, et Chrobak, émetre l'opinion que les troubles hystériques étaient en rapport avec la sexualité.

Seules des expériences répétées et convergentes l'amènent, entre 1890 et 1895, à admettre, puis à défendre contre une opposition scandalisée, l'étiologie sexuelle de l'hystérie. L'idée de la sexualité infantile s'imposa progressivement à lui, quand il dut constater que les souvenirs de ses malades faisaient remonter aux premières années de l'enfance l'origine des incidents pathogènes. Au cours de ses analyses il remarqua que ses patientes lui apportaient régulièrement le

récit d'une scène dans laquelle elles auraient été l'objet de séduction précoce de la part de leur père.

Ce surgissement de la figure paternelle dans la remontée aux origines de la névrose va lui poser un problème tel qu'il va être amené à reprendre toutes ses idées et à se mettre lui-même en question.

Les relations avec Fliess et l'auto-analyse.

Pour comprendre ce qui se passe chez Freud en ce tournant décisif des années 96 et 97, il faut revenir en arrière et replacer le chercheur dans sa situation d'homme.

Depuis son entrée dans la carrière médicale, Freud avait toujours eu un ami privilégié, maître et confident, à des degrés divers. Ce fut d'abord Brücke, puis Breuer. Ce dernier, que des divergences d'opinion devaient progressivement séparer de Freud, fut peu à peu remplacé par un rhino-laryngologiste berlinois : Wilhelm Fliess. C'est à l'automne de 1887 que Fliess rencontra Freud, à l'occasion des cours de neurologie que faisait celui-ci dans son service. Les deux hommes devaient nouer une amitié qui allait être décisive pour l'évolution de Freud.

Fliess appartenait à la même école que Brücke. Ce fut lui qui fit cadeau à son nouvel ami des œuvres d'Helmholz. Porté aux vues générales, il s'attacha d'abord à l'étude des relations qui pourraient exister entre les muqueuses nasales et l'appareil génital, et crut découvrir une névrose sexuelle guérissable par action réflexe sur le nez. Allant plus loin il lança l'idée d'une périodicité, fondée sur deux cycles de 28 et de 23 jours, commune aux deux sexes et à tous les âges, qui réglerait tout le développement de la vie humaine, ainsi que l'apparition de la maladie. Le fait que ces processus périodiques existent chez l'homme comme chez la femme lui parut être une preuve de la bisexualité de l'être humain. Vers la fin de sa vie, Fliess se lancera dans des spéculations astronomiques qui n'auront plus de science que le nom. Mais il restera fidèle à sa tendance fondamentale d'expliquer toutes les manifestations de la vie humaine, y compris les névroses, par des processus organiques, voire cosmiques, dominés par des lois strictes.

Freud avait pour Fliess une estime singulière. Il lui communiquait non seulement ses écrits mais les réflexions que lui suggérait sa recherche. Les rencontres avec Fliess étaient attendues par lui avec une grande impatience. Tout ce qui venait de lui était l'objet d'une sorte d'admiration béate. Lorsque son propre travail est en stagnation, Freud écrit à son ami : « Mon humeur est assez sombre. Je ne puis te dire qu'une chose, c'est que je me réjouis de notre prochain congrès à la manière de quelqu'un qui va enfin assouvir sa faim et sa soif. Je ne t'apporterai rien d'autre que deux oreilles attentives, et serai tout prêt à t'écouter bouche-bée ». Propos surprenants sous la plume d'un tel homme! Il y avait dans l'attitude de Freud à l'égard de Fliess quelque chose qui s'apparentait à la dépendance de l'enfant par rapport à son père.

C'est d'abord que Fliess remplissait auprès de Freud une fonction capitale. A son retour de Paris, le jeune chercheur, qui s'orientait déjà vers la psychologie, ne rencontra auprès de ses pairs et de ses maîtres qu'incompréhension. Très vite il fut un isolé, avec toutes les conséquences qu'entraîne cette situation chez un être qui a déjà tendance à la dépression. Or, pendant plus de dix ans, Fliess fut pour Freud un public bienveillant. De lui il obtenait cette reconnaissance dont il avait besoin.

C'est aussi que le strict organicisme de Fliess permettait à Freud d'en appeler à l'explication biologique, chaque fois qu'au cours de sa quête l'explication psychologique semblait lui échapper. « Peut-être, lui écrit-il, vas-tu me procurer le terrain physiologique solide sur lequel je pourrai établir mes faits sans chercher à les expliquer par la psychologie ». Et d'ailleurs : « Je songe à quelque chose qui pourrait assurer une coordination entre nos travaux communs et me permettre d'installer ma colonne sur ton socle ».

En fait cette coordination ne s'établit jamais. Comment d'ailleurs l'aurait-elle pu? Quand Freud en appelle aux vues de Fliess et lui emprunte momentanément des idées, il ne s'agit pas là d'une de ces démarches fécondes par lesquelles un penseur intègre des données et des hypothèses de travail à une recherche qui les appelait par son mouvement même,

mais d'un recours ambigu dont le sens est intimement li à la signification qu'avait alors pour Freud sa relation av Fliess et avec la biologie, à savoir combler imaginaireme un certain vide qui le laissait perplexe et désemparé. Po tout dire, de même que l'hypnose qui l'avait servi lui av en même temps masqué la véritable nature des process psychologiques en jeu dans la névrose, Fliess et sa biolog ne l'ont aidé passagèrement qu'en lui voilant la natu même du problème devant lequel il se trouve : celui de l'o gine dernière de la névrose, et de sa relation à lui, Freu avec l'autre. Car, cette fois il va être impliqué personnell ment dans le problème. Fliess était dans sa vie à la pla d'autre chose.

En octobre 1895, Freud écrivait à Fliess :

> T'ai-je révélé, oralement ou par écrit le grand secret clinique? L'h térie résulte d'un choc sexuel présexuel, la névrose obsessionnel d'une volupté présexuelle transformée ultérieurement en sentiment culpabilité.

Il ajoutait dans une lettre ultérieure :

> Je suis encore sens dessus dessous... A me dire que je n'aurai p vécu en vain ces quelque quarante ans, je ressens une sorte de sat faction diffuse, mais cette satisfaction n'est pas tout à fait réel parce que les lacunes psychologiques qui subsistent dans ces no velles notions accaparent tout mon intérêt.

En novembre de la même année, il révèle à Fliess qu l'un des deux cas qu'il traite lui a donné ce qu'il en attenda à savoir « choc sexuel, c'est-à-dire séduction infantile... »

Or, c'est précisément cette découverte qui engage la re ponsabilité des adultes, et notamment du père, que Freu cherche à vérifier l'année suivante, encore inconscient ser ble-t-il de tout ce qu'elle impliquait.

Le 23 octobre 1896, il perd son propre père, et s'en trou bouleversé. « Par l'une des voies obscures situées à l'arrièr plan du conscient officiel, la mort de mon vieux père m profondément affecté... Du fait de la mort tout le pas resurgit. Je me sens actuellement tout désemparé ». Il restera jusqu'au moment où il ne pourra se dispens d'entrer lui-même dans l'exploration de ce passé. Ce q

surgit, en effet, progressivement, avec la mort de son père, c'est l'énigme de ses relations avec lui. La révérence qu'il lui portait ne masquait-elle pas autre chose? Dans un manuscrit du 31 mai 1897, il écrit pour la première fois :

> Les pulsions hostiles à l'endroit des parents (désir de leur mort) sont également partie intégrante des névroses... Elles se trouvent refoulées dans les périodes où les sentiments de pitié pour les parents l'emportent, au moment de leurs maladies, de leur mort. Dans le deuil les sentiments de remords se manifestent, alors on se reproche leur mort... ou bien l'on se punit soi-même sur le mode hystérique, en étant malade comme eux.

Il découvre en même temps une hostilité latente contre Fliess, ce Fliess à l'égard duquel il ne lui semblait éprouver que de l'admiration! Les traitements qu'il a entrepris n'aboutissent pas. Il doute de son hypothèse sur l'étiologie paternelle des névroses, et attend des confirmations qui ne viennent plus. Une sorte de paralysie l'envahit tout entier : il ne prend même plus la peine d'écrire à Fliess. C'est le 7 juillet 1897 qu'il révèle à son ami ce qu'il entrevoit de son état :

> Je continue à ne pas savoir ce qui m'est arrivé. Quelque chose venu des profondeurs abyssales de ma propre névrose, et tu y étais, j'ignore pourquoi, impliqué. L'impossiblité d'écrire qui m'affecte semble avoir pour but de gêner nos relations. De tout cela je ne possède nulle preuve et il ne s'agit que d'impressions tout à fait obscures.

De ce jour date le début de l'auto-analyse de Freud. Elle durera quatre ans. Il s'agit là d'un moment essentiel du cheminement de Freud : son hypothèse sur le rôle du père dans l'étiologie des névroses, la mort de son propre père, et le surgissement dans sa pensée et dans son expérience de l'hostilité de l'enfant envers l'adulte l'ont mis dans une situation dont il ne pouvait sortir sans se mettre lui-même en question, en même temps que ce qu'il avait cru découvrir.

Le 21 septembre de la même année il révèle à Fliess « le grand secret qui, au cours de ces derniers mois, s'est lentement révélé » : il ne croit plus à la séduction infantile. Quinze jours plus tard il lui écrit que l'analyse de ses propres rêves lui a appris la chose suivante : dans son cas, le père n'a joué aucun rôle actif. Les scènes rapportées par ses patients sont purement imaginaires. Résultat : il ne sait plus

où il en est. C'est « un effondrement général » dans lequel l'interprétation des rêves garde seule sa valeur. Elle continue de lui fournir nombre de renseignements sur sa propre enfance, notamment sur le rôle joué dans sa névrose par une femme âgée et laide, une nourrice tchèque, qui avait quitté la maison quand il avait deux ans et demi et qui lui avait beaucoup parlé de Dieu et de l'enfer, et sur la relation ambiguë, faite à la fois d'amitié et d'hostilité, qu'il avait avec un de ses neveux, paradoxalement plus âgé que lui d'un an.

Ce travail sur lui-même l'enchante, et les résultats en sont confirmés par des témoignages de contemporains.

Le 15 octobre, il fait part à Fliess de la découverte qui va désormais jouer un rôle capital dans sa pensée :

> C'est un bon exercice, écrit-il, que d'être tout à fait sincère envers soi-même. Il ne m'est venu à l'esprit qu'une seule idée ayant valeur générale. J'ai trouvé en moi, comme partout ailleurs, des sentiments d'amour envers ma mère et de jalousie envers mon père, sentiments qui sont, je pense, communs à tous les jeunes enfants... S'il en est bien ainsi, on comprend, en dépit de toutes les objections rationnelles qui s'opposent à l'hypothèse d'une inexorable fatalité, l'effet saisissant d'*Œdipe-Roi*... La légende grecque a saisi une compulsion que tous reconnaissent parce que tous l'ont ressentie. Chaque auditeur fut un jour, en germe, en imagination, un Œdipe et s'épouvante devant la réalisation de son rêve transposé dans la réalité, il frémit suivant toute la mesure du refoulement qui sépare son état infantile de son état actuel.

Telle est, sous la plume de Freud, la première formulation du complexe d'Œdipe.

Pour en saisir toute la portée qui se manifestera progressivement dans le développement ultérieur de la pensée freudienne, il faut faire ici quelques remarques. A la conception du « trauma » passivement subi, comme origine de la névrose, Freud substitue désormais un conflit à trois termes père-mère-enfant, dans lequel la mère représente l'objet du désir, et le père tout à la fois ce qui s'oppose et ce qui « humanise ». C'est de la renonciation à la satisfaction immédiate qui naît le processus civilisateur [1].

1. « L'inceste est un fait anti-social auquel, pour exister, la civilisation a dû peu à peu renoncer ». Sigmund Freud, « La naissance de la psychanalyse », p. 186.

C'est, au contraire, de l'impuissance à résoudre le conflit que résultent les diverses formes de la névrose. Celle-ci n'est pas un phénomène purement biologique, mais une manifestation spécifiquement humaine. Si Freud a recours au récit du mythe pour formuler sa découverte, c'est que celle-ci n'existerait pas sans lui. L'observation des jeunes enfants lui a sans doute révélé la signification de la légende, mais cette dernière lui a révélé le sens de ce qui arrivait à tous et à chacun à l'aube de l'humanisation. Il est impossible de comprendre autrement la signification de la figure paternelle comme représentant la loi qui interdit et promeut tout à la fois. Il n'est aussi qu'à constater à cette époque la floraison sous la plume de Freud de termes tels que : destin, fatalité, expiation, culpabilité, mort, etc... qui n'ont aucun sens en biologie.

C'est d'ailleurs en ces mêmes années que la question éthique et religieuse se pose dans la vie même de Freud par un singulier détour.

La nostalgie de Rome.

Dans une lettre en date du 14 novembre 1897, Freud mentionne à Fliess la soirée palpitante qu'il vient de passer avec Emmanuel Löwy, professeur d'archéologie à Rome. Le 3 décembre il fait allusion à un rêve dans lequel il se promenait dans la ville éternelle. En le relatant il ajoute : « Ma nostalgie de Rome a un caractère profondément névrotique. Elle est liée à mon amour de collégien pour Hannibal, le héros sémite; de fait, cette année encore, comme lui, je n'ai pu aller du lac Trasimène à Rome ». Dans la « Science des rêves » il expliquera la singulière inhibition qu'avait induite en lui, vers l'âge de douze ans, le récit que lui fit son père d'une humiliation qu'il avait acceptée de la part d'un chrétien, alors qu'il le croisait sur un trottoir. Ce dernier avait exigé qu'il descendît, et Jacob Freud s'était soumis docilement. De ce jour Sigmund avait résolu de ne pas imiter son père, mais il y était empêché par quelque obstacle intérieur. Or, c'est précisément à l'époque où son agressivité contre Fliess — cette autre figure paternelle de

sa vie — commence à se manifester, que Sigmund Fr fait de fréquentes allusions à sa nostalgie de Rome et à désir d'y passer les fêtes de Pâques. Il lui faudra trois pour parvenir à mettre son projet à exécution. Le 19 s tembre 1901, il pourra enfin écrire à Fliess :

Je devrais maintenant te donner mes impressions de Rome... To les réalisations de ce genre sont toujours un peu décevantes, qu on les a trop longtemps attendues. Néanmoins il s'agit quand m d'un point culminant de mon existence. Mais tandis que j'ai conten la Rome antique, paisiblement, sans en être troublé, .. il m'a été im sible de tirer de la joie de la deuxième Rome. Sa signification troublait. J'étais poursuivi par l'idée de ma propre misère et de to les autres misères dont je sais l'existence. Je ne puis supporte mensonge de la rédemption des hommes, qui dresse orgueille ment la tête vers le ciel.

Qu'il se soit agi là d'un moment capital dans la vie Freud, lui-même nous le confirme en rapportant à Fliess qui suivit son retour de Rome :

A mon retour de Rome je sentis renaître en moi le goût de vi et d'agir, et s'évanouir ma soif de martyre. Ma clientèle avait fon Je me dis qu'une grande partie de ma vie pouvait encore se pas à attendre le succès... C'est pourquoi je me décidai à rompre a mes scrupules étroits et à faire, comme tous les autres humains, démarches appropriées. Il faut bien que le salut vienne de quel part, et c'est le titre de professeur que j'ai choisi comme voie salut.

Après avoir rapporté les circonstances de sa nominati il ajoute :

L'approbation du public m'est acquise... J'ai fait mes premi courbettes devant l'Autorité et puis donc en espérer une récompen D'autres n'ont pas eu besoin d'aller à Rome pour agir avec int gence...

Pourquoi, lui, Freud, en avait-il eu besoin?

Parvenir à aller à Rome, c'était pour lui s'affranchir d nitivement de son père, et de Fliess. Désormais, Sigmu Freud n'aura plus de maître, voire de public privilégié : carrière de chef d'école va commencer. Mais en mê temps, aller à Rome, c'était pour lui refuser de rester d la situation de juif humilié par le chrétien, et entrer

confrontation avec la religion qui prêche la rédemption par le Fils, et ceci, comme il l'écrit, pour en être « troublé », jusqu'à ne pouvoir la supporter. Il cherchera autrement à résoudre les misères des hommes, et la sienne propre : « il faut bien que le salut vienne de quelque part ».

Mais, en même temps, de cette rencontre avec le catholicisme date l'intérêt que Sigmund Freud portera désormais au phénomène religieux. Sa propre dépendance à l'égard de son père et de Fliess lui masquait un problème qui maintenant se pose devant lui : celui de sa relation, de celle de ses malades et de tout homme, à la Loi, et au « père », en tant que ce nom désigne le mystère fondateur de l'ordre humain comme tel.

⁂

En 1901, l'étudiant qui choisissait la carrière médicale pour tenter de résoudre les énigmes de l'univers est devenu le penseur qui dispose d'une réponse aux énigmes posées par la névrose. Tournant le dos à toute explication causaliste et biologisante des symptômes, il regarde ceux-ci comme un rébus à déchiffrer, et les intègre définitivement au domaine du sens. Par là il a opéré une révolution dans la façon même d'aborder des phénomènes jusque-là irrationnels. Il en a fait un langage étouffé, qu'il faut accomplir en parole.

Il propose pour cela une technique, dont la résistance, le refoulement, le transfert, forment les pivots. Il ébauche déjà une théorie, selon laquelle il regarde l'homme comme un être de désir qui doit progressivement s'intégrer à la culture et à la civilisation. S'il utilise des modèles conceptuels biologiques, voire physico-chimiques, c'est en leur faisant subir une refonte radicale. Quand il évoquera plus tard « les instincts », il serait vain de voir là une réduction des tendances humaines à la physiologie animale : « les instincts, notre mythologie », écrira-t-il lui-même.

A l'intention de ceux qui seraient encore tentés de voir dans Freud un biologiste, nous livrons en terminant la réponse que le fondateur de la psychanalyse faisait, dès

1895, aux malades qui s'étonnaient qu'il pût leur promett une aide après leur avoir dit que leur mal était en rappo avec leur destin :

> Certes, il est hors de doute qu'il serait plus facile au destin qu moi-même de vous débarrasser de vos maux, mais vous pouvez vo convaincre d'une chose, c'est que vous trouverez grand avantage, cas de réussite, à transformer votre misère hystérique en malhe banal. Avec un psychisme redevenu sain vous serez plus capables lutter contre ce dernier.

A une souffrance sans signification se substitue l'exigenc d'une signification à donner.

Que la profonde ambiguïté dans laquelle est resté Freu par rapport à la signification dernière de l'existence, marqu finalement toute son œuvre, c'est évident. En cette anné 1901, la psychanalyse freudienne a sans doute rencontré l Loi, inhérente au processus civilisateur, mais faute d'e avoir découvert la signification dans l'Amour, elle va oscille entre deux attitudes : l'une de revendication en faveur de l nature désirante opprimée, l'autre de soumission envers le exigences d'un processus fatal qui réclame le renoncemen au désir. Elle ne saura pas faire l'unité entre le « Gentil qu'anime la convoitise, et le « Juif » qui s'attache à la Lo faute de se situer dans la perspective de « l'Homme nou veau », du Christ qui les réconcilie tous deux dans la charit

C'est de la façon dont les psychanalystes résolvent, a moins implicitement, ce problème que dépend la confianc qu'un chrétien peut leur faire.

Louis BEIRNAERT.

L'ANNÉE GÉOPHYSIQUE INTERNATIONALE 1957-1958

SES BUTS, LES CONDITIONS DE SON SUCCÈS

Tout a été dit de la nécessité, des avantages, mais aussi des dangers du travail en équipe en matière de recherche scientifique. N'avons-nous pas entendu tout au long de la séance solennelle des cinq Académies, en 1949, M. Leprince-Ringuet, fort de son expérience d'organisation, à l'Ecole Polytechnique, d'un laboratoire de type communautaire, développer qu'à notre époque d'expansion technique, seule la mise en commun de multiples connaissances, inassimilables par un seul cerveau, pouvait aboutir à des réalisations d'envergure; tandis que l'année suivante, le prince Louis de Broglie, dans une occasion semblable, faisait remarquer aussi judicieusement, que cependant les grandes découvertes germent le plus souvent dans l'esprit de travailleurs solitaires qui gardent, au milieu de l'agitation et malgré l'excitation de la vie moderne, le goût et la force de réfléchir.

Nous aurions mauvaise grâce à tenter d'expliquer l'opposition apparente des opinions, par une simple tendance, qui se développe en tout technicien, de mettre l'accent sur l'un ou l'autre aspect, suivant la nature des recherches auxquelles il se livre. En fait, il n'est sans doute aucun domaine de la science qui n'exige de multiples ouvertures sur les domaines connexes, comme il n'en est aucun où l'exercice du génie personnel ne soit finalement le facteur déterminant du succès. Pour aucun chercheur, il ne fera de doute que ce sera d'un équilibre harmonieux des deux pensées, traditionnelle et progressive, que dépendra le succès ou la médiocrité de nos laboratoires. Ceux-ci ne réussiront que si le travail de tous est mis à la disposition de chacun au sein d'une administration assez souple pour laisser, dans la discipline, libre cours au développement des personnalités.

Rajeunissement, en somme, d'un éternel problème qui, si l'on veut aller au fond des choses, plonge ses racines jusqu'au profond de la nature, personnelle et sociale, de l'homme. Problème essentiel, devant lequel tout homme qui veut « mener » sa vie se trouve continuellement placé; il se posera, d'une manière aiguë à tout chef, responsable d'un ensemble, qui doit laisser s'éveiller les initiatives au lieu de les éteindre dans la monotone uniformité d'un règlement.

Mais, ce n'est pas ce problème dans toute sa généralité que nous voulons traiter; il nous suffit d'avoir signalé son importance pour laisser entrevoir qu'au-dessus de leurs préoccupations matérielles, ceux qui ont reçu la charge de l'organisation de l'Année Géophysique Internationale voient planer ce souci de laisser aux individus comme aux différentes Nations assez de liberté, dans un cadre général, pour finalement obtenir un maximum d'efficacité. Le but de ce article est de souligner qu'un plein succès des opérations ne pourra être obtenu que par des personnalités qui y trouveront l'occasion d'un épanouissement; qu'il ne suffira pas d'entasser les documents par millions, quelle que soit la vitrine dans laquelle ils seront rassemblés, mais qu'il faudra surtout, à l'occasion d'une opération grandiose, faire naître un enthousiasme.

On s'étonnera peut-être qu'il soit fait appel à des notions fondamentales à propos d'un projet de travaux scientifiques qui, pour avoir quelque peu remué l'opinion, n'en demeure pas moins limité, tant dans son but que dans les moyens mis en œuvre. Cependant, et en cela le public lui-même ne s'est pas trompé, l'Année Géophysique constitue un événement, non pas par le déploiement de moyens financiers extraordinaires — nous sommes accoutumés aujourd'hui aux réalisations techniques coûteuses; que sont les quelque cent milliards de l'Année Géophysique auprès des grands travaux modernes; tout au plus deux auto-routes des sorties de Paris! —, mais par le fait que, pour la première fois les efforts de quarante Nations vont se conjuguer pour des fins purement scientifiques dont les conséquences pratiques ne sont pas chiffrables et dont les applications immédiates

raissent quelque peu brumeuses. C'est par là que
ıée Géophysique revêt un caractère exceptionnel; elle
te un esprit nouveau, qu'elle devra contribuer à
lopper : telle est la condition de son succès, même sur
an des résultats d'ordre scientifique.

*
* *

quoi s'agit-il? Nous le comprendrons mieux en remontant
le passé. Le 4 septembre 1950, une vingtaine d'hommes
cience, appartenant à des disciplines diverses, physi-
, astronomes et radio-électriciens, étaient réunis à
elles pour confronter leurs vues sur quelques pro-
es de la très haute atmosphère; en particulier, sur la
ation des couches ionisées et l'influence des arrivées, au
nage de la Terre, de particules émises par le Soleil.
sous quelque aspect que ces questions fussent consi-
es, soit qu'on cherchât à obtenir une vue générale des
ırbations de l'ionosphère décelées par les sondages radio-
riques, soit qu'on voulût préciser la morphologie des
res polaires, soit qu'on essayât de se représenter la
e, à la surface de la Terre, des perturbations du magné-
e, il apparaissait que, malgré le grand nombre de postes
ıervation concentrés aux latitudes moyennes, il restait
de lacunes, notamment dans les régions polaires et
toriales, pour qu'il fût possible d'obtenir une vue
ılète des phénomènes. Quelques délégués de l'Union
nationale de Radio-électricité Scientifique se souvinrent
que dans des circonstances analogues, la coordination
ıéditions lointaines avait été organisée par le concours
iverses Nations. En 1882, une première « Année Polaire »
: abouti à des résultats remarquables, notamment sur la
ibution géographique des aurores polaires; c'était au
s de cette opération qu'étaient nées les conceptions
ernes du magnétisme terrestre. Cinquante ans plus tard
ccasion de la seconde « Année Polaire » de 1932-1933, les
ıiers sondages radio-électriques de la très haute atmo-

sphère avaient été exécutés dans les régions arctiques au cours d'opérations groupant les efforts de vingt-trois Nations.

Depuis lors, de notables progrès ont été accomplis; nous disposons aujourd'hui de nouveaux moyens d'investigation de la haute atmosphère, dont un emploi systématique, organisé, ne pourrait manquer d'apporter une documentation de la plus grande importance, susceptible de conduire à des conclusions décisives. D'autre part, les Unions Scientifiques Internationales ont pris dans ces dernières années un développement inconnu jusqu'ici. Bien qu'elles ne soient que des organismes officieux, disposant de crédits très limités, leur forte structure leur permet de jouer un rôle de coordination très efficace et elles jouissent d'une grande autorité morale; leur association au sein du « Conseil International des Unions scientifiques » leur permet une action concertée.

Pourquoi, dans ces conditions, ne pas susciter une troisième Année Polaire pour 1957-1958, soit vingt-cinq ans après la précédente? Bien entendu, l'initiative de la Commission de l'Ionosphère devait se borner à recommander à l'Union de Radioélectricité dont elle dépend, l'examen d'un projet ne couvrant que des domaines de sa propre compétence. Aussi le programme de la troisième Année Polaire proposé, se trouvait-il au début limité aux seules techniques représentées parmi ses membres : sondages radioélectriques, magnétisme terrestre, aurores, fusées, mesures de l'ozone, rayons cosmiques, étude des phénomènes solaires en corrélation étroite avec les phénomènes terrestres; mais les auteurs de la Recommandation avaient bien pressenti l'avenir puisqu'ils avaient introduit cette clause prophétique : « Sans aucun doute, d'autres buts seront assignés par l'Union Astronomique, l'Union de Géodésie et Géophysique, et particulièrement ses Associations de Météorologie d'Océanographie et d'Hydrologie. »

La Commission ne croyait peut-être pas si bien dire; sa proposition fut reçue avec enthousiasme, mais transmise au Conseil International des Unions Scientifiques sous une forme plus générale. Il n'y avait en effet aucune raison de limiter le projet aux seules régions polaires ni aux seules

phénomènes intéressant la très haute atmosphère; en gardant à ces aspects du programme une certaine priorité, ne pouvait-on pas l'étendre avantageusement, faire profiter d'autres disciplines des multiples expéditions lointaines, sans pour autant accroître démesurément les frais? C'est à ce point de vue que se rallièrent les Unions et le programme finalement adopté par elles comportait des observations dans tous les domaines où « une documentation étendue à la terre entière pouvait seule permettre d'obtenir une vue générale des phénomènes, nécessaire à leur interprétation ». Entre temps, des astronomes avaient demandé de leur côté qu'on profitât de l'occasion pour renouveler les opérations des Longitudes de 1926 et 1932, dont la dernière datait également de vingt-cinq ans. Ils mettaient en avant qu'il serait intéressant de suivre au cours de ce qui devenait « l'Année Géophysique », les mouvements du pôle ou les déformations de la croûte terrestre, de profiter des nombreuses observations de l'ionosphère pour déterminer avec plus d'exactitude les variations des durées de propagation des signaux horaires par lesquels les échanges d'heure se font entre observatoires astronomiques. Ces raisons n'étaient pas absolument sans valeur. Elles l'emportèrent sur les objections dont la principale était sans doute que le programme géophysique proprement dit était déjà fort lourd et serait peut-être trop onéreux pour certaines Nations. L'avenir devait montrer qu'une fois de plus les optimistes avaient raison.

A la première réunion du « Comité spécial de l'Année Géophysique Internationale » formé par le Conseil des Unions, à Bruxelles, en juillet 1953, déjà vingt-cinq Nations, dans des rapports parfois volumineux, présentaient le programme des observations qu'elles espéraient pouvoir exécuter. Dès cette première rencontre, le Comité international pouvait donc établir sur des bases solides un projet de programme général.

Une quarantaine d'experts se mirent au travail : tandis que les astronomes fixaient les observatoires qui devaient constituer le réseau de premier ordre où les mesures de Longitude et de Latitude seraient effectuées avec la plus grande

précision actuellement possible, discutaient des instrumen et des catalogues d'étoiles qui devaient être utilisés, che chaient, parmi les nombreuses, trop nombreuses, émissioı de signaux horaires, celles qui présentent le plus de garanti de régularité, huit groupes de travail se partagaient la pr paration du programme dans les diverses branches de géophysique [1]. Encore certains chapitres étaient-ils réservé c'est ainsi que l'utilisation des fusées n'était pas précisé faute de compétences parmi les délégués, et l'extension d programme à la gravimétrie restait discutée. Le grou « fusées » ne se formera qu'à Rome l'année suivante; cel qui devra s'occuper des mesures de la pesanteur dans l régions polaires et des variations de la pesanteur, autreme dit des marées de l'écorce terrestre, seulement à Bruxelle deux ans plus tard.

***

Rien ne peut mieux faire saisir à la fois le but visé par le promoteurs de l'Année géophysique et l'ampleur de l'effoı nécessaire pour l'atteindre que l'examen du programme mi sur pieds par le groupe des météorologistes. Il s'agit en pre mier lieu, disait leur rapport, de déterminer, à l'échelle pla nétaire, la distribution des mouvements des masses d'air, d la température et de la teneur en vapeur d'eau, la distribı tion à la surface de la Terre des sources d'énergié, cause de ces mouvements, l'influence des frottements et du relie l'importance des échanges entre les deux hémisphères l'influence de ces échanges sur la circulation générale; enfi l'interdépendance entre les phénomènes de la très haut atmosphère et les variations à longue période du temps ou d climat.

Pour remplir un programme aussi ambitieux, la météo rologie dispose, déjà il est vrai, de moyens puissants. Nc

1. Météorologie, Magnétisme, Ciel nocturne et Aurores, Rayons cosmiqua Activité solaire, Ionosphère, Glaciologie et Climatologie, Océanographie.

seulement le nombre de postes d'observation existant dans le monde est considérable, mais une organisation très serrée a été développée, condition nécessaire comme on sait, de la sécurité aérienne.

Mais dans leurs travaux de routine quotidienne, les météorologistes sont beaucoup plus préoccupés d'échanges rapides d'information et de prévisions à court terme que de recherche; tout au moins, plus attentifs aux phénomènes spéciaux et aux situations locales, ils n'ont guère de loisirs pour s'occuper de problèmes généraux. On pourrait dire que les quelques synthèses qui ont été tentées visent plutôt à brosser une toile de fond sur laquelle les conditions particulières à chaque région pourront apparaître en relief, qu'à déterminer comment ces conditions naissent de l'évolution générale de l'ensemble. Celles-ci d'ailleurs restent nécessairement imprécises du fait des lacunes qui subsistent dans le réseau mondial. En fait, aucun des vastes problèmes qui figurent au programme de l'Année internationale ne pourrait être traité dans la situation courante. Pour qu'il fût possible de les aborder, il serait indispensable non seulement de multiplier les observations dans les stations existantes et de créer de nouveaux postes dans les régions deshéritées, mais aussi de poursuivre, au moins pendant un certain temps, sur toute la surface du Globe, certaines observations qui, en temps normal, ne peuvent avoir qu'un caractère exceptionnel. C'est précisément cet effort, trop lourd pour être soutenu de façon continue, qu'il a semblé possible de demander à toutes les Nations du monde au cours des dix-huit mois que durera l'Année géophysique. Encore a-t-on dû reconnaître qu'il serait impossible aux observateurs isolés dans les régions lointaines et même au personnel souvent restreint des pays développés, d'assurer une surveillance continue pendant une aussi longue durée. La cadence des observations ne sera donc poussée au maximum que dans de courts intervalles fixés à l'avance, quelques jours par mois. Même ainsi réduits, les frais occasionnés aux divers pays restent considérables : chaque sondage, par exemple, poussé, à l'aide de ballons-sondes spéciaux, jusqu'à 30 kilomètres d'altitude au lieu de 15,

revient à 36.000 francs; toute station supplémentaire établi en Afrique, coûtera à la France pendant l'Année géophys que plus de 12 millions!

Si l'on songe que déjà plus de 1.500 stations météorolog ques continentales sont inscrites comme devant participe aux observations spéciales, qu'il faut y ajouter les navire spécialisés ou non, et les quelques centaines de stations aéro logiques, on peut commencer à entrevoir à la fois l'immer sité de l'œuvre entreprise..., et les difficultés qui attender ceux qui devront assurer une complète exploitation des docu ments.

« Observations spéciales », « à l'échelle planétaire », nou retrouvons bien, dans ce domaine de la météorologie les deu traits caractéristiques essentiels du programme de l'Anné géophysique. Aussi est-ce de bon cœur que les promoteu de l'opération acceptèrent de voir s'étendre à la basse atmo sphère le plan qu'ils avaient initialement prévu pour l'étud des régions supérieures.

C'est dans le même esprit que furent accueillies les sugge tions présentées par quelques délégués, lors de la premièr réunion de Bruxelles, d'inclure des recherches d'océano graphie physique dans le programme général. En fait, e 1953, cinq Nations seulement avaient proposé de participe à de telles recherches. Dans son hésitation à accepter cett proposition, le Comité décida de renvoyer l'examen de l question à l'Association internationale d'Océanographi C'était se jeter dans la gueule du loup; l'année suivante, l Comité se trouvait en présence d'une demande unanime d'un programme détaillé devant lequel il était impossibl de reculer.

Il fallait d'ailleurs bien reconnaître que ce programm venait heureusement compléter celui d'autres sections. Pou quoi n'aurait-on pas profité des vingt et une expédition antarctiques prévues pour étendre les études poursuivies su les autres océans aux mers australes, si mal connues. Con ment pourrait-on espérer établir le bilan des échanges the miques à la surface du Globe sans se préoccuper des cou rants, froids ou chauds de ces immensités désertées par l

navigation [1]. Et si on entreprenait des campagnes océanographiques dans le Sud, était-il possible de ne pas essayer de préciser les conditions qui règneraient à la même époque sur le reste de la partie maritime de la surface de la Terre?

Le programme étudié par les océanographes répondait d'ailleurs aux buts de l'Année Géophysique; qu'on entreprenne l'étude des courants marins, notamment en généralisant l'emploi des nouveaux dispositifs qui mesurent la force électromotrice produite par la dérive de la mer dans le champ magnétique terrestre, qu'on organise la surveillance de la propagation en mer des ondes longues dues aux secousses séismiques ou aux grands cyclones, qu'on intensifie l'étude des variations lentes du niveau des mers et leurs relations avec les changements dans la salinité ou les recherches sur la circulation aux grandes profondeurs, il s'agit toujours de problèmes qui supposent de nombreuses observations coordonnées, nécessitant une large coopération internationale.

Tout s'enchaîne; on aurait pu croire, et en fait on a cru quelque temps, que le domaine important de la géophysique que constitue la séismologie resterait en dehors du programme général de l'Année géophysique; n'est-il pas évident que les tremblements de terre ne seront ni plus ni moins intéressants en 1957-1958 qu'à toute autre époque? Mais les microséismes, ces petites vibrations qui agitent si souvent le sol, sont en rapport étroit avec les situations météorologiques; ils sont à la fois un indice et un effet de la houle, des cyclones ou du déplacement des fronts froids; leur étude sera donc particulièrement favorisée par les nombreuses observations des météorologistes et des océanographes, auxquels ils pourront apporter en retour de précieux renseignements. Le programme ainsi limité, présentait, du point de vue général, un intérêt certain.

Dans le même ordre d'idées, et pour en finir avec les recherches annexes, il nous faut dire encore un mot de

1. Si importantes d'autre part du point de vue économique (Les pêcheries de baleine ont un intérêt sans doute au moins égal aux pêch[illegible] des bancs de Terre-Neuve.)

l'offensive menée par certaines délégations pour intr dans le programme les mesures de Pesanteur.

Il est bien connu que, malgré l'extraordinaire déve ment des réseaux de stations gravimétriques au cours dernières années, particulièrement dans les régions géologie laisse espérer la détection de champs pétro il reste encore trop de contrées inexplorées, où les ano de la Pesanteur sont inconnues. Or les deux grand blèmes de la géodésie, dont dépend la cartographie de sion, c'est-à-dire la détermination précise de la forme Terre, de ses irrégularités, et les déviations locales de ticale, ne peuvent recevoir une solution complète que anomalies de la Pesanteur sont connues sur toute la s du Globe. Cependant l'objection de ceux qui défer l'unité des opérations et voulaient les limiter aux recherches nécessitant une concentration des obser dans le temps, finit par l'emporter. Il fut donc seu recommandé qu'on profitât des nombreuses expéditio le continent antarctique pour explorer ces régions hab ment inaccessibles. D'autre part, s'il n'y avait aucune de coordonner dans le temps l'exécution des réseaux métriques, il n'en était pas de même pour les n de l'effet de l'attraction de la Lune et du Soleil d variations périodiques se mesurent aisément avec des mètres ultra-sensibles. De telles mesures seront donc suivies pendant quelques mois au moins, en plusieurs vatoires, dans le but de déterminer les « marées » de l terrestre et ses propriétés élastiques.

Toutes les recherches que nous avons passées en jusqu'ici portent sur des phénomènes étudiées depui temps; l'Année géophysique ne sera en somme qu'un sion d'intensifier les observations, une invitation à des d'ensemble, et nous n'avons guère eu à faire ment l'emploi de moyens techniques nouveaux.

Il en va tout autrement des études sur la haute atmo non pas celle que les météorologistes continuent à ainsi, qui se situe juste au-dessus de la stratosphère

celle qui, bien au delà, mettons de 50 à 1.000 kilomètres de la Terre, forme l'enveloppe de gaz raréfiés de la planète.

Ces études qu'on aurait pu croire, il y a seulement vingt-cinq ans, d'un intérêt spéculatif, apparaissent aujourd'hui d'une grande importance pratique. Sans doute il n'est pas évident pour l'instant qu'une connaissance plus précise des variations de l'absorption du rayonnement ultraviolet solaire par la couche d'ozone aux alentours de 30 kilomètres puisse conduire à des applications, bien que la présence de ce gaz soit une condition essentielle du développement de la vie sur la Terre. Nous ne voyons pas davantage d'application pratique immédiate à la détermination des courants électriques qui, peut-être vers 100 kilomètres, peut-être bien plus haut, sont la cause des perturbations du magnétisme terrestre. Mais il est maintenant reconnu que, sans une analyse des variations de la densité en électrons des régions ionisées, entre 100 et 300 kilomètres d'altitude, il serait impossible d'établir une organisation mondiale sérieuse des radiocommunications. D'autre part, la mise au point des engins téléguidés qui, sans aucun doute, se multiplieront dans un avenir proche, n'est guère concevable dans l'ignorance des propriétés du milieu dans lequel ils devront évoluer. C'est sans doute à ces deux applications, autant qu'au « besoin de savoir », que sont dus les efforts considérables tentés, ces dernières années, pour résoudre les énigmes de la Haute Atmophère. On peut dire que toute les ressources de la Physique ont été mobilisées (science de l'atome, optique, radio-électricité, théorie des gaz) pour l'étude des propriétés de cet étrange domaine où les notions classiques de la géophysique s'effacent pour donner place à des conceptions plus fines des phénomènes élémentaires : si on y parle encore de pression, et si on peut évaluer celle-ci en millionièmes de millimètre de mercure jusque vers 100 kilomètres, plus haut non seulement le nombre par lequel elle s'exprime ne provoque plus aucune réponse de notre imagination, mais l'opération même qui revient à comparer la grandeur mesurée à un étalon d'un autre ordre perd toute signification. On parlera alors (ce qui, indirectement, signifie la même chose si on pense aux lois

la théorie cinétique des gaz) du nombre de particules par ntimètre-cube. On les comptera par dizaines de millions 500 kilomètres, par dizaines de mille à 1.000 kilomètres, ar exemple. Il en sera de même pour les températures, qu'on ourra bien toujours exprimer en degrés, mais qui ne représentent que l'agitation moyenne des particules, et non plus directement une dilatation comme pour les mesures thermométriques classiques. Les deux notions de pression et de température de gaz sont d'ailleurs, comme on sait, liées entre elles par la théorie physique.

Cette enveloppe gazeuse de la Terre qui, il y a une trentaine d'années, échappait encore presque complètement aux géophysiciens, nous est maintenant devenue accessible. Non seulement l'envoi sur place des fusées équipées d'instruments de mesure, a rendu possibles les observations directes, mais des techniques nouvelles ont été développées qui permettent de détecter et d'analyser les phénomènes à partir du sol, et c'est, précisément, la mise en œuvre et la coordination de ces nouveaux moyens d'investigation qui exigera le plus gros effort au cours de l'Année géophysique internationale.

On sait depuis une cinquantaine d'années que les Aurores polaires, ces arcs ou ces magnifiques draperies qui illuminent presque quotidiennement le ciel des régions situées à une quinzaine de degrés des Pôles magnétiques, sont dues à l'arrivée dans l'atmosphère terrestre, de particules animées de grande vitesse. L'étroite corrélation entre ces phénomènes et ceux qu'on observe à la surface du Soleil ne laisse aucun doute sur l'origine première de ces particules; mais si pendant longtemps on a cru pouvoir déduire, du retard des phénomènes terrestres sur ceux du Soleil, que ces particules se propageaient avec une vitesse de l'ordre de 1.000 à 1.500 kilomètres par seconde, il n'a pas encore été possible de répondre entièrement à l'objection soulevée par la présence du champ magnétique terrestre. Des particules émises par Soleil, chargées électriquement, déviées de leur course v la Terre dès qu'elles en approchent tant soit peu, pourraient produire directement ni la concentration aurores dans la bande étroite où on les observe pre

exclusivement, ni les tempêtes magnétiques concomitantes qui s'observent sur la Terre entière. Cette vue simple des choses a dû être abandonnée. En examinant de plus près la théorie du mouvement de ces particules dans l'espace, on a été conduit à supposer qu'elles doivent s'enrouler autour de l'équateur à une distance de cinq ou six rayons terrestres, et c'est de cet anneau qu'elles s'échappent pour venir percuter l'atmosphère; elles suivent alors les lignes de forces du champ magnétique, le long desquelles elles peuvent se propager librement, pour venir finalement atteindre les régions polaires. Certes, comme le montre avec évidence le déplacement des raies du spectre des aurores, ce sont bien des noyaux d'hydrogène animés de grande vitesse qui en provoquent l'illumination, mais elles ne parviennent à l'atmosphère polaire qu'après un certain détour, et on s'explique l'insuccès des tentatives qui avaient été faites pour détecter par des radars spéciaux les nuages électroniques qui se seraient approchés directement des régions de la Terre situées aux latitudes moyennes.

Le mécanisme de l'action des particules en provenance du Soleil sera un des sujets d'étude majeurs de l'Année géophysique. Plus de cent trente stations seront équipées pour observer soit les aurores, soit la radiation constamment émise par le ciel nocturne dont l'origine est très probablement apparentée à celle des aurores, soit les deux en même temps. Plusieurs de ces stations seront munies d'instruments nouveaux perfectionnés, tels que caméras ou radars automatiques, explorant le ciel de façon continue. Quatre chaînes de stations échelonnées en latitude seront munies de photomètres. L'un s'étendra de Tromsö à Johannesburg, une autre de Thulé au Groenland jusqu'au sud de l'Argentine, une troisième du nord du Japon jusqu'en Terre Adélie, une dernière enfin aux Indes. Ainsi peut-on espérer que les phénomènes optiques de la haute atmosphère seront suivis avec une continuité dans le temps et l'espace, jamais réalisée jusqu'ici.

Mais ce n'est là qu'un des éléments susceptibles de fournir des indications sur les causes des phénomènes qui affectent la très haute atmosphère. Comme on le sait, celle-ci se

trouve constamment ionisée de jour par les radiations ultra violettes, et par les rayons X que le Soleil émet en permanence, et, de nuit, un résidu d'ionisation subsiste dans les plus hautes régions, où le temps de « vie » des électrons libres est relativement long, tandis que d'autres causes ionisantes de moindre importance, poursuivent leur action, telle par exemple, le bombardement incessant de la Terre par les météores qui, par millions chaque année, viennent percuter dans l'atmosphère supérieure. Le problème sera de discriminer la part qui revient à chacune de ces causes; il est rendu encore plus complexe par le brassage continu et les courants violents qui s'établissent au sein des gaz aux grandes altitudes.

Deux cents stations de sondages ionosphériques sont prévues; en chacune d'elles, toutes les heures de jour et de nuit on mesurera l'altitude des principales couches ionisées et la densité en électrons libres qui s'y rencontre; aux jours perturbés, la cadence des observations sera portée à six ou même douze par heure. Automatiquement, à l'heure fixée des signaux radioélectriques très brefs sont émis dirigés vers le zénith. Le retard des « échos », enregistré de façon continue, indique l'altitude de la couche où s'est produite la réflexion. En faisant varier la longueur d'onde des signaux on peut ainsi déduire le degré d'ionisation aux divers niveaux, de sorte que sur chaque enregistrement, tenant sur un film de quelques centimètres de longueur, on retrouve comme une coupe de l'ionosphère à la verticale de la station. En rapprochant ensuite les résultats de toutes les stations dispersées sur la surface de la Terre entière, il devient possible de dresser des cartes mondiales de l'ionisation comme les météorologistes le font, à partir des observations par ballons sondes, pour l'humidité, la pression en altitude ou la température.

Suivre de la sorte, d'heure en heure, l'évolution générale de l'état électrique de la haute atmosphère sera, au cours de l'Année géophysique, relativement simple pour les radio-électriciens, dont l'expérience acquise dans ce domaine date déjà d'une vingtaine d'années. Sans doute sur ce point

aucune idée révolutionnaire n'apparaîtra, mais une connaissance plus fine des phénomènes, surtout dans les régions équatoriales et polaires, résultera de l'analyse de documents beaucoup plus nombreux que ceux dont nous disposons en temps normal; d'autre part l'acquisition de cette vue d'ensemble en quelque sorte statique, de l'ionosphère sera le préambule nécessaire à l'étude, bien plus complexe de sa dynamique. Car, on s'en doute, l'ionosphère n'est pas un milieu en repos, pas plus que ne le sont les couches plus basses de la haute atmosphère; elle est sujette à de vastes mouvements généraux, à une forte turbulence, et elle subit des perturbations considérables, dues aux variations brusques des causes ionisantes; bref, elle est le siège de vents réguliers, encore très mal connus, et on y rencontre des tempêtes dont le mécanisme et la propagation nous échappent.

La mesure des vents se fait précisément en tirant parti des irrégularités de densité électronique existant dans l'ionosphère. Les échos dont nous venons de parler subissent de perpétuelles fluctuations d'intensité qui n'apparaissent pas simultanées sur les enregistrements exécutés en des points voisins. Les nuages d'électrons auxquels elles sont dues se déplaçant, les zones d'augmentations ou de diminutions de l'intensité des échos qui leur correspond se déplaçant elles aussi sur le sol; l'écart dans le temps, mesuré sur les enregistrements entre l'apparition du même phénomène en des points situés à peu de distance les uns des autres permet ainsi de déduire la vitesse du nuage réfléchissant. Cette méthode a déjà révélé que l'ionosphère est animée de vastes mouvements, probablement de direction en moyenne régulière, variant suivant l'heure et suivant la latitude du point d'observation, atteignant des vitesses de cent mètres par seconde et plus aux niveaux les plus élevés. Mais aucune étude générale n'a pu encore être faite, malgré l'intérêt qu'elle présenterait pour suivre l'évolution diurne de la répartition de l'ionisation à la surface du Globe. La mesure des vents à très grande altitude poursuivie dans une trentaine de stations pendant l'Année géophysique sera, à juste titre, un des points essentiels de son programme.

On peut en dire autant de la question des tempêtes ionosphériques, dont l'intérêt géophysique est aussi grand, mais qui, de plus, présente un intérêt pratique immédiat. La prévision des fréquences sur lesquelles doivent être établies les communications radio-électriques est faite en effet, pour chaque trajet du trafic, en tenant compte des lois générales de la variation de l'ionisation des couches réfléchissantes de la haute atmosphère en fonction de l'activité moyenne du Soleil, qui suit comme on sait, un cycle de onze ans; mais il arrive fréquemment, surtout au voisinage du maximum (ce sera le cas en 1958) que de graves perturbations soient observées, en relation étroite avec le passage sur le disque solaire de centres éruptifs, émetteurs de radiations courtes autant que de corpuscules. Très souvent les premières entraînent presque immédiatement des perturbations brèves, dont la durée varie de quelques dizaines de minutes à quelques heures, tandis que les seconds, avec un retard d'une trentaine d'heures, causent des tempêtes magnétiques ou ionosphériques qui peuvent se développer pendant deux ou trois jours.

Si rien ne permet encore de prévoir les premiers phénomènes, violentes explosions subites au sein des gaz de la chromosphère solaire, les seconds peuvent parfois être décelés sur le Soleil un ou deux jours avant que la perturbation ne se manifeste sur la Terre; l'apport de nouvelles précisions sur le mécanisme du développement des tempêtes ou sur les lois de leur évolution pourraient donc avoir des répercussions pratiques d'un grand intérêt.

Aussi, des organismes ont-ils été déjà créés depuis la guerre pour centraliser les observations géophysiques et solaires, comparer les pronostics établis en divers pays, et lancer les avertissements aux intéressés. L'Année géophysique profitera largement de cette organisation et contribuera à lui donner un nouvel essor. Ce sont en effet ces institutions déjà existantes qui seront chargées de prévoir les « jours spéciaux » pendant lesquels toutes les stations devront effectuer le maximum d'observations en vue d'une étude ultérieure plus fine de l'évolution des phénomènes, et ce sont

elles qui devront alerter les stations un ou deux jours avant l'événement prévu. Dès maintenant les dispositions sont prises pour assurer la concentration la plus rapide des données d'observation qui leur sont nécessaires et pour établir entre elles les interconnexions les plus serrées. Bien que ce soit en principe le service des prévisions américain qui doive avoir la responsabilité des décisions finales, d'autres services, et en particulier les services européens, sont appelés à jouer un rôle d'autant plus important que, dans ce domaine, la France a toujours eu l'initiative [1]. Dans la région européenne les moyens les plus modernes sont utilisés : telex imprimant à domicile, bélinographes permettant la reproduction instantanée à distance des images du Soleil, téléimprimeurs à bandes perforées, etc... Il faut en effet aller vite si on veut obtenir qu'en vingt-quatre heures les données soient transmises des observatoires aux prévisionistes, les prévisions établies, les décisions prises et enfin les alertes diffusées aux stations d'observation les plus lointaines, jusque dans les régions polaires, aussi bien que sur l'Equateur.

*
* *

Telles sont les grandes lignes du programme de l'Année géophysique. Encore avons-nous omis des chapitres entiers, ceux par exemple qui concernent les études de l'intensité des rayons cosmiques au sol ou en altitude — quelques quatre-vingts stations sont prévues —, ou les études de glaciologie. Mais il semble que nous en ayons dit assez pour faire entrevoir l'ampleur non seulement de l'effort technique mais aussi de l'effort d'organisation qui s'accomplit à l'heure présente, au plan national d'abord pour la coordination entre spécialistes de diverses disciplines, à l'échelon international plus encore, pour la coordination des travaux de toutes les Nations du monde.

Si on regarde en arrière, on trouve dans les réalisations

1. En réalité, dans l'état actuel des choses, les trois services de prévision français, allemand et hollandais sont déjà si étroitement liés par des échanges continuels qu'ils ne constituent pour ainsi dire qu'un seul élément dont les avis sont élaborés en collaboration et diffusés conjointement.

déjà effectuées de nombreuses raisons d'optimisme. Des difficultés de tous ordres ont dû être surmontées; la préparation des opérations en a été quelque peu retardée, mais il semble qu'elle soit en bonne voie, et tout laisse croire qu'au moins une partie très importante du programme d'observations élaboré à Bruxelles sera rempli. Déjà, en de nombreuses stations, les bâtiments s'élèvent, aussi bien par exemple, en ce qui concerne la France, à Bangui ou à Tamanrasset qu'en Terre Adélie ou dans la métropole; le matériel scientifique se rassemble : le moral des troupes, autant qu'on peut en juger, est excellent; seule une certaine pénurie d'effectifs cause encore quelque inquiétude à plusieurs Comités nationaux.

Mais cette vue optimiste peut-elle être étendue vers l'avenir? Après avoir gagné la guerre pourra-t-on gagner la paix?

Il faut bien dire que si, il y a trois ans, il paraissait difficile d'organiser un programme cohérent, de mobiliser les spécialistes de tant de Nations différentes, de trouver les crédits et le personnel d'exécution, il apparaît aujourd'hui qu'une exploitation exhaustive des résultats rencontrera des obstacles autrement graves, tant du point de vue matériel que du point de vue moral.

Il ne sera pas simple en effet de rassembler dans chaque discipline tous les documents qui pourraient servir de points de départ à des études synthétiques; il sera encore plus difficile de trouver les moyens qui permettraient de mettre ces documents à la portée de tout chercheur désireux de poursuivre de telles études. Et cela, tout d'abord par suite de l'énorme quantité de données qu'il s'agit de collationner — ce qui posera un nouveau problème d'ordre financier — mais aussi, et peut-être surtout, par suite des résistances qui ne manqueront pas de surgir lorsqu'il sera demandé soit aux institutions, soit aux Nations, de mettre à la disposition de tous le fruit de leur labeur.

L'expérience est en effet malheureusement quotidienne de la difficulté que rencontre un chercheur de se procurer les documents recueillis par un collègue, même compatriote, appliqué à des travaux voisins du sien. Combien plus grande

devient-elle lorsque la concurrence s'établit entre deux institutions rivales! Que dire alors lorsque le point de vue du prestige national vient s'ajouter aux intérêts personnels! En fait, s'il se trouve de nombreux exemples de désintéressement, on peut dire qu'en règle générale, les travaux originaux ne sont communiqués, surtout de pays à pays, que lorsque tout le bénéfice intellectuel immédiat a pu en être tiré, c'est-à-dire souvent avec un long retard, lorsque déjà les conclusions ont été dépassées.

L'enthousiasme qui a présidé à l'organisation des observations de l'Année géophysique ne s'est pas heurté à ces obstacles; chaque Nation, en effet, et en général à l'intérieur de chacune d'elles, chaque institution, en acceptant de prendre une part des responsabilités, a gardé son autonomie; pour l'exploitation des résultats, au contraire, il s'agira de fournir à d'autres, en somme gratuitement, et souvent sans possibilités de réciprocité, des moyens de travail acquis au prix de lourds efforts. La solidarité établie par l'établissement d'un programme commun suffira-t-elle à rendre la chose possible? Il est sans doute meilleur de le croire.

Mais ce préambule optimiste étant posé, le problème n'en est pas pour autant résolu. Une première solution proposée qui consistait à rassembler en un même lieu l'ensemble des documents d'observation se révèle, à l'examen, inacceptable. Il est facile de comprendre qu'un tel rassemblement, en effet, au lieu de favoriser une distribution et une exploitation complètes des résultats, risquerait d'y faire obstacle.

C'est en partie pour ces raisons, et peut-être plus encore en considération du danger de destruction possible de toute la documentation dans une catastrophe, qu'une proposition a été faite de créer non plus un, mais trois ou quatre centres, respectivement aux Etats-Unis, en Europe, en Russie et peut-être en Extrême-Orient. Cette solution rendrait évidemment plus facile une consultation des documents originaux par les spécialistes, au prix il est vrai d'une dépense supplémentaire; mais elle ne fait que reculer à un autre échelon les mêmes difficultés.

Un pas vers une solution acceptable a peut-être été franchi

lorsque le Comité international de l'Année géophysique a accepté l'idée d'une concentration partielle des documents par plusieurs organismes pour chacune des disciplines. Si cette tendance se développait, nous voulons dire si même à l'intérieur de chaque discipline on multipliait les points de concentration en confiant à des pays différents le soin de rassembler les documents relatifs à chacune des questions du programme, judicieusement réparties, on pourrait espérer que, du fait de la division des responsabilités et des charges financières, et aussi du fait que chaque Nation se trouverait avoir en mains une monnaie d'échange, bien des susceptibilités s'atténueraient. D'autre part, l'Organisation météorologique mondiale a déjà accepté en principe la charge de toute la documentation qui l'intéresse, de beaucoup la plus volumineuse dans l'ensemble des activités de l'Année géophysique. L'Union internationale de Radioélectricité envisage de son côté les moyens de faire prendre en charge par quelques-uns des organismes les plus développés la documentation relative à l'ionosphère. Mais les modalités de la diffusion des documents auprès des nombreux chercheurs intéressés n'est pas encore fixée. L'organisation météorologique grâce à la puissance de ses moyens pourra bien distribuer les millions de résultats d'observation moyennant une légère participation financière des intéressés (généralement de grands organismes d'Etat); au contraire, l'Union de radioélectricité, qui ne dispose pas de moyens financiers, pourra difficilement faire assurer la reproduction des quelque 300 kilomètres de films sur lesquels seront fixées, tous les quatre centimètres, les caractéristiques de l'ionosphère. Puisqu'il semble inconcevable de publier l'ensemble (la collection des microfilms relatifs à l'ionosphère représenterait à elle seule plus de 10.000 pages in-quarto de gravures!), qui fera le choix des documents les plus intéressants? Tout ce qu'on peut retenir des discussions préliminaires est que, de plus en plus, on prend conscience de l'importance des moyens qu'il conviendra de consacrer à la publication des documents pour qu'un parti, proportionné à l'effort des exécutants, puisse être tiré de l'opération.

L'Année géophysique sera-t-elle alors achevée? Laissera-t-on aux initiatives individuelles le soin de l'étude des documents? Pour le moment, il semble que les imaginations, sur ce point, soient prêtes à déclarer forfait, bien qu'il soit peu vraisemblable que l'organisation internationale puisse limiter son efficacité à la seule récolte de documents homogènes. Des expériences heureuses ont déjà été faites de travaux en commun aboutissant à des publications internationales exécutées par des équipes de spécialistes, et il n'est pas douteux que l'Année Géophysique donnera l'occasion de tels rapprochements entre savants de même discipline de pays différents. Mais pour l'instant rien dans ce genre n'est prévu et le Comité international de l'A.G.I. ne semble pas disposé à prendre de telles responsabilités, puisqu'il a décidé de se disperser vers 1960 lorsque le rassemblement des documents sera achevé. Les Unions scientifiques internationales devront alors prendre les initiatives, chacune en ce qui la concerne, pour provoquer les études, et constituer les groupes qui seront chargés de les poursuivre.

Nous nous retrouvons devant le problème que nous posions en commençant; l'Année géophysique a, sur plus d'un aspect, été montée comme une mécanique; des programmes ont été fixés, parfois de façon rigide. Et cela, certes, n'est pas sans avantages. La discipline militaire s'impose dans l'exécution de vastes opérations mobilisant des effectifs nombreux et divers; mais elle risque de tuer l'initiative. Les exécutants qu'on met en demeure de suivre un plan détaillé auquel rien ne doit être modifié et de fournir des documents sous forme standard à des Centres coordinateurs, n'auront-ils pas l'impression, peut-être en partie justifiée, qu'on les fait travailler au profit de quelques Seigneurs de la Science? Alors, ils se sentiront mercenaires; alors, les résultats de l'Année géophysique se réduiront aux conclusions statistiques que, seules, peuvent fournir les machines calculatrices, si perfectionnées soient-elles. Les savants auraient fait un pas de plus vers le fonctionnarisme; la Science, mécanisée, aurait tourné le dos à la culture. Il ne faut pas, pour son avenir, que cela soit, et pour l'instant aucun effort, en ce qui nous con-

cerne ici, ne doit être épargné, aucun sacrifice financier ne doit être discuté, pour que, dans le cadre général du programme, l'activité et les initiatives des jeunes se développent en toute liberté, pour que l'ensemble des résultats soit accessible au moindre des chercheurs qualifiés. Les cadres administratifs de l'opération, légitimement préoccupés de son organisation et de l'ordonnance à y maintenir, devront, sous peine d'échec, garder le souci de ne pas étouffer le génie dispersé de par le monde; mais veiller à créer au contraire l'ambiance où il pourra éclore et s'alimenter. Il leur appartient par le laborieux effort de ces années d'analyse de préparer et de faciliter les quarts d'heure de synthèse qui seuls, en définitive, constituent les véritables valeurs de la Science.

Pierre LEJAY,
de l'Académie des Sciences,
Président du Comité national français
de l'Année géophysique,
Président de l'Union internationale
de Radioélectricité scientifique.

L'ÉGYPTE, FORGE DE CONSTITUTIONS

L'Egypte fait grand bruit autour de la constitution qu'elle a promulguée le 16 janvier, et dont l'application a été inaugurée, le 23 juin, par le plébiscite triomphal du Président Gamal Abd el Nasser. Il ne semblera donc pas sans intérêt d'examiner attentivement ce texte, et, après avoir rappelé sa genèse, de préciser ses caractéristiques et les perspectives qu'il permet d'entrevoir.

Au même moment, un éminent juriste égyptien esquisse une nouvelle charte constitutionnelle pour la Ligue Arabe. On s'interrogera donc également sur les ambitions internationales que ce prurit constitutionnel semble déceler.

***

Certes, il fallait que le nouveau gouvernement du Caire, ayant supplanté la dynastie khédiviale, remplaçât la constitution du 19 avril 1923, aux termes de laquelle l'Egypte était une « monarchie constitutionnelle moderne ». Ce texte, première réalisation nationale de l'Egypte indépendante, était, comme il était de coutume à l'époque en Orient, inspiré des meilleurs précédents occidentaux, et singulièrement, en l'occurrence, du régime belge.

Mais la junte militaire ne se montra pas, d'emblée, soucieuse d'innover. A la fin de 1954, elle annonçait l'imminente institution d'une démocratie parlementaire à partis multiples. Un comité spécial était chargé de l'élaboration du texte constitutionnel; son président, Ali Maher, vieil homme d'Etat expérimenté, qui d'ailleurs avait grandement aidé les débuts du régime nouveau, déclarait qu'il s'était inspiré « des meilleures dispositions des constitutions d'après guerre : italienne, française, indienne »; il envisageait, entre autres, un Président de la République « à la française », le vote et l'éligibilité des femmes sachant lire et écrire, un soigneux apprentissage pratique de la démocratie à l'échelon municipal, une « liberté totale » en matière de réunion, d'association et d'expression, le jeu de partis caractérisés par des programmes précis, etc...[1].

Dès le printemps 1955, cependant, le Colonel Gamal Abd el Nasser ne croyait plus que pareille construction pût s'adapter aux réalités actuelles de l'Egypte. En mars, il déclarait ne pas vouloir d'une fausse démo-

1. Déclaration à l'*Orient* (Beyrouth), 9 janvier 1955.

cratie : tant que capitalistes et féodaux pourraient contrôler encore un grand nombre de votes et, de la sorte, revenir en force au Parlement, il ne pouvait, disait-il, « être question de restituer au peuple ses droits démocratiques ». En mai, il précisait que le régime parlementaire serait effectivement rétabli, mais que les partis ne seraient pas reconstitués. En juillet, il annonçait une Assemblée seulement consultative et un « socialisme modéré ». « Pour nous, la liberté est celle du travailleur » [1].

Sans doute, le Colonel Gamal Abd el Nasser a-t-il pris une part prépondérante à l'élaboration du nouveau texte; mais il s'est entouré des conseils de grands juristes et d'hommes politiques expérimentés, tels que MM. Abdelhamid Badaoui, juge à la Cour Internationale de Justice, Loutfi et Ali es Sayed, respectivement ancien président de l'Académie arabe et président du Conseil d'Etat, Salib Sami, notable copte et ancien ministre. La nouvelle constitution, déclarait dès le 4 janvier une « haute personnalité égyptienne », entend « n'être pas un répertoire de grandes et belles paroles... mais l'image sincère et fidèle du peuple qui l'aura établie ». Elle ne comportera pas d'emprunt aux autres constitutions, mais « exploitera les expériences par lesquelles elles sont passées... Elle énumérera les objectifs de la Société et les moyens de son évolution, de manière à être le reflet des forces populaires » [2].

***

La charte promulguée au Caire le 16 janvier dernier tient-elle ces ambitieuses promesses? Son préambule la place dans une atmosphère héroïque, et y voit l'aboutissement « d'une lutte ininterrompue contre la domination imposée par un agresseur de l'extérieur et la domination de l'exploiteur de l'intérieur ». Mais elle apparaît tout d'abord comme une déclaration de principes, combinant un dirigisme modéré avec le respect de la tradition musulmane; le programme esquissé correspond à celui de la réforme morale et sociale déjà entreprise en fait par le gouvernement paternaliste de l'Egypte :

> La famille est à la base de la Société; elle s'appuie sur la religion, la morale et le patriotisme. L'Etat assure à la femme la compatibilité entre son rôle dans la société et ses devoirs au sein de la famille... L'Etat se charge de faciliter aux citoyens un niveau de vie digne, en leur assurant la nourriture, le logement et les services sanitaires, culturels et sociaux... La justice sociale est la base des impôts et des charges publiques... Les Egyptiens ont droit à l'assistance... ont droit au travail... La création des syndicats est un droit garanti [3].

1. *Le Monde*, 30 juillet 1955.
2. Déclarations au Bureau arabe de presse et de publicité (B.A.P.P.), *L'Orient*, 5 janvier 1956.
3. *Constitution égyptienne*, articles 5, 10, 17, 22, 21, 53, 55.

Non sans avoir, semble-t-il, longuement hésité, les Constituants proclament enfin que « l'Islam est la religion de l'Etat »[1]. Sans doute, il est aussi prévu que « la liberté de conscience est absolue. L'Etat protège le libre exercice du culte, conformément aux coutumes en usage en Egypte, et à condition qu'il ne soit pas porté atteinte à l'ordre public et aux bonnes mœurs », et tous les citoyens sont égaux « sans distinction de race, d'origine, de langue, de religion ou de croyance »[2].

Il n'en est pas moins introduit, de la sorte, un principe de discrimination, dont nul ne saurait prévoir quelles conséquences pourront un jour être tirées; on sait que, dans un autre Etat oriental, la Syrie, une coalition des Chrétiens avec les Musulmans d'esprit moderne a réussi à faire rejeter, en 1950, une formule analogue, estimée dangereuse à moins qu'elle ne soit destinée à demeurer vide et vaine[3].

Souvent encore, les principes édictés par la nouvelle constitution égyptienne sont assortis d'une référence à l'intervention de la loi; par exemple :

La liberté d'opinion et de la recherche scientifique est garantie. Chaque individu a le droit d'exprimer sa pensée par la parole, par écrit, par images ou autrement, et ce, dans les limites de la loi... La liberté de presse, d'impression et d'édition, est garantie conformément aux intérêts du peuple et dans les limites de la loi... L'enseignement est libre dans les limites de la loi, de l'ordre public et des bonnes mœurs... La loi, en vue de réaliser les objectifs sociaux et la prospérité du peuple, assure la compatibilité entre l'activité économique générale et l'activité économique privée... La propriété privée est inviolable, la loi en organise la fonction sociale. La loi organise les rapports entre ouvriers et patrons sur des bases économiques, tout en tenant compte des principes de la justice sociale...[4].

Pareilles dispositions ne laissent pas d'être inquiétantes. L'expérience du Proche Orient moderne enseigne, en effet, combien théorique demeure souvent cette garantie de la loi, que rien n'empêche de renvoyer au décret, en sorte que l'arbitraire de l'exécutif ou de l'administration n'est nullement exclu. On peut se demander également de quelle manière, dans la pratique, pourront être assurées ces compatibilités entre l'économie et la justice sociale, entre le droit familial et les prérogatives de l'Etat, que la Constitution proclame sans plus. Comme le constate un observateur averti :

Loin d'être tranchés par la Constitution, les antagonismes fondamentaux de la Société égyptienne constituent la trame des trois premiers titres de la loi

1. *Ibid.*, art. 3.
2. *Ibid.*, art. 43 et 31.
3. Voir dans *Rythmes du Monde*, IV-1950, p. 55, notre article sur « L'Islam moderne et la structure de l'Etat ».
4. *Constitution égyptienne*, art. 44, 45, 48, 10, 11, 54.

suprême de l'Egypte... Aucun système d'économie n'est définitivement adopté, tous sont cependant visés... La garantie du droit au travail apparaît comme une imprudence dans un tel pays, si une démocratie réelle y était instaurée. Toutes ces contradictions internes, qui constituent les bases fondamentales de la Société égyptienne, telles qu'elles sont définies par la Constitution, mèneraient rapidement le pays à une crise politique et économique très grave. Seule une dictature peut dépasser et surmonter ces contradictions avec l'appui des masses [1].

Il y a là, en effet, une nouvelle justification pratique pour l'aspect autoritaire de la Constitution égyptienne. Toute la structure des pouvoirs est conçue de manière à garantir à Gamal Abd el Nasser, pendant tout le temps nécessaire, l'exercice de l'autorité. Un rassemblement unique, l'Union Nationale, désignera seul les candidats aux suffrages du peuple; l'Assemblée ainsi élue présentera, pour la Présidence, une personnalité dont le peuple entérinera le choix par referendum. Le Président cumulera les pouvoirs de Chef de l'Etat et de Chef du gouvernement; l'Assemblée, que le Président gardera le droit de dissoudre, ne pourra refuser qu'individuellement sa confiance à tel ou tel des ministres choisis par lui. Certes, on ne voit pas très bien comment pourrait être réglé, autrement que par un coup de force, un conflit entre l'Assemblée et le Président; mais l'ambiance politique qu'entretiendra l'Union Nationale doit exclure l'éventualité d'un tel désaccord. Au demeurant, et avant toute mise en place de ces structures, le Colonel Gamal Abd el Nasser vient d'être investi du pouvoir, par plébiscite, pour une période de six ans.

Après s'être soustraite à l'imitation d'un parlementarisme européen qu'elle estime démodé et inadapté, l'Egypte se flatte d'avoir, de la sorte, fait choix d'un « régime présidentiel » à l'américaine, plus efficace et de meilleur ton. Il est aisé de voir, cependant, combien la lente sélection progressive des candidats à la Présidence des Etats-Unis diffère des procédures expéditives instaurées au Caire. La nouvelle constitution égyptienne, comme on le remarque au Liban

montre la confusion qui est souvent faite, en pays d'Orient, entre régime présidentiel et pouvoir personnel, La Constitution d'Abd el Nasser, comme celle de Chichakly en Syrie, organise un pouvoir personnel [2].

Plus durement les Frères Musulmans, réduits au silence en Egypte, écrivent à Damas :

Nous proclamons bien haut que la constitution égyptienne n'est pas faite par

1. *Revue de presse; Maghreb, Proche Orient, Moyen Orient.* Alger, 46, rue Ben Cheneb. N° 3, mars 1956.
2. *L'Orient*, 18 janvier 1956.

le peuple dans l'intérêt du peuple, mais par la dictature dans l'intérêt de la dictature[1].

Au Caire même un publiciste, M. Khaled Mohamed Khaled, regrette que

la constitution ait fait du Président de la République le centre de gravité du nouveau régime, alors que ce rôle aurait dû revenir à l'Assemblée. De plus elle a imposé, à notre sens, le système du parti unique[2].

Mais le ministre de l'orientation nationale, M. Fathi Radwan, s'efforce de justifier l'institution de ce rassemblement unique :

L'Union Nationale qui doit réaliser les objectifs de la Révolution et choisir les candidats à l'Assemblée Nationale n'est pas un parti; c'est, dans des circonstances exceptionnelles, une mobilisation de toutes les forces de la nation.

De ces appréciations diverses se dégage assez bien la physionomie d'un régime paternaliste, trop averti des réalités pour confier d'emblée au peuple le soin de ses propres intérêts, mais décidé à parvenir à « la création d'une société socialiste puissante fondée sur la collaboration des diverses classes de la population »[3], soucieux aussi de frapper l'opinion nationale et de ne point décourager cependant les investissements et les concours occidentaux.

***

Mais il y a plus : l'effort ainsi tenté vise, au delà des frontières, l'ensemble du monde arabe. Le texte lui-même n'en cèle rien :

Nous, peuple d'Egypte, conscient de notre fonction en tant que partie organique de la grande entité arabe, conscient de nos responsabilités et de nos obligations dans la lutte commune arabe pour le bonheur et la gloire de la nation arabe... L'Egypte est un Etat arabe indépendant et souverain... le peuple égyptien fait partie de la nation arabe[4].

L'appel ainsi lancé a été entendu. Sans doute les réactions libanaises et syriennes ont été diverses, mais le Président du Conseil syrien, M. Said Ghazzi, a dit à cette occasion son admiration pour l'Egypte. Et, si l'Iraq a brouillé les émissions du Caire le jour de la proclamation

1. *Al Manar*, 15 février 1956.
2. *Al Gumhouriya*, 30 janvier 1956.
3. Déclaration de Gamal Abd el Nasser à l'issue du jeûne du Ramadan, 11 mai 1956.
4. *Constitution égyptienne*, préambule et art. 1er.

de la constitution, le ministre séoudite des finances, cheikh Mohamed Sghir es Sabah, loue le Colonel Abdel Nasser d'avoir été le premier à reconnaître officiellement le caractère arabe de l'Etat égyptien, ajoutant qu'une telle affirmation renforçait l'unité du monde arabe. Enfin, le secrétaire général adjoint de la Ligue arabe, le Dr. Raif Abillama, déclarant que la nouvelle constitution égyptienne pourrait servir de Charte à tous les Etats arabes, proclame que :

l'Egypte est l'aînée des Etats arabes; il n'y a pas d'entité arabe sans l'Egypte à sa tête.

Fort opportunément un juriste égyptien, le Professeur Khalil Osman, doyen de la Faculté de Droit du Caire, a saisi cette occasion de lancer, fin juin 1956, le projet d'une nouvelle Charte de la Ligue arabe. On sait que celle-ci est en crise [1] : le Pacte de Bagdad a cristallisé les antagonismes latents. Mais si l'Egypte a pu rassembler, pour confondre l'Iraq, une sorte de coalition groupant auprès d'elle l'Arabie Séoudite, la Syrie et le Yémen, la Ligue elle-même, paralysée par la règle de l'unanimité imposée aux décisions de son conseil, reste incapable de faire admettre au gouvernement de Bagdad des vues différentes; son impuissance en l'occurrence la déconsidère auprès d'une opinion arabe dans laquelle s'affirment des tendances populaires souvent radicales.

Le projet Khalil Osman tend à la fois à rendre à la Ligue éclat et efficacité et à y substituer progressivement l'influence des peuples à celle des gouvernements. En même temps, il assurerait la prépondérance de l'Egypte au sein de cet organisme. La Ligue ainsi rénovée comprendrait en effet une Assemblée groupant les représentants des peuples, en principe élus, et dont le nombre serait proportionnel à la population des divers Etats. C'est devant cette Assemblée que serait responsable le Conseil exécutif de la Ligue. Dès lors, il serait aisé d'obtenir une décision sur ces points essentiels : Affaires étrangères, Défense, nationalité, citoyenneté, matières qui seraient désormais de la compétence exclusive de la Ligue et non plus des Etats.

Sans doute, la Fédération arabe comporterait aussi une Chambre des Etats, dans laquelle tous les pays membres figureraient sur un pied d'égalité. Mais rien de très précis n'a encore été indiqué quant au rôle de cette deuxième Chambre. Dans le cas où, par son intermédiaire, un droit de veto devrait être laissé à chaque Etat membre, la Ligue se trouverait confinée dans son impuissance actuelle. Et, si pareille précaution faut défaut, on peut se demander ce qu'il restera de l'indépendance des Etats membres.

L'Assemblée consacrerait en effet une absolue prépondérance égy-

1. Voir *Etudes*, juin 1956, p. 444.

tienne. A raison d'un député pour 200.000 habitants, elle comporterait un peu plus de 250 membres, dont une centaine pour la seule Egypte, et environ 170 pour le bloc égypto-syro-yémeno-séoudite. On peut donc prévoir les oppositions que le projet susciterait soit auprès de l'Iraq, soit en Libye, au Soudan, au Liban, voire même à l'occasion en Syrie.

Mais, quel que doive être le sort de ce plan, sa seule annonce aura servi la propagande de l'Egypte. Venant après la promulgation d'une Constitution de « l'Egypte arabe », il souligne la portée des initiatives égyptiennes. Grâce à ces deux textes, le gouvernement du Caire peut apparaître comme le champion d'une politique de rénovation et d'unanimité arabe, fondée sur les masses. Manœuvre d'autant plus habile que Gamal Abd el Nasser a su se faire plébisciter par le peuple d'Egypte, tandis que son principal rival, Nouri Saïd, gouverne à Bagdad contre une opinion à laquelle, en dépit d'une assez ancienne constitution parlementaire, tout moyen sincère d'expression est pratiquement refusé.

Le projet du Professeur Khalil Osman vient donc compléter, dans l'ordre des principes, qui est aussi celui de la propagande, les « articles arabes » de la constitution égyptienne; il leur donne tout leur sens. La fièvre d'élaboration constitutionnelle qui sévit au Caire manifeste non seulement l'impatience d'un Etat récemment libéré, mais aussi des ambitions vigoureuses. C'est par les Pactes que l'Iraq s'est efforcé d'obtenir la suprématie dans le monde arabe; l'Egypte riposte par les Chartes, et l'habileté opportuniste de ses constituants devient, entre ses mains, un instrument de prestige et d'hégémonie.

Pierre RONDOT.

LA RENAISSANCE DE LA CATHÉDRALE DE ROUEN

Il est difficile de mesurer la place tenue par la cathédrale Notre-Dame dans le cœur des Rouennais, si l'on n'a pas assisté aux cérémonies qui ont marqué, les 24 et 25 juin, sa réouverture solennelle au culte. Je sais bien qu'on n'avait jamais cessé d'y célébrer la messe, mais si j'ose cette expression, c'était presque clandestinement, dans un des bas-côtés épargnés. Le chœur et la grande nef demeuraient inaccessibles, vides, saccagés, les orgues silencieuses, les roses privées de leurs vitraux. Encore n'est-ce là qu'un aperçu simplifié, superficiel, une vue schématique, l'impression hâtive d'un voyageur. On lira plus loin les blessures profondes, irrémédiables semblait-il, causées par le fer et par le feu, par la sottise humaine jointe à la barbarie.

Mgr Martin a voulu expressément que ces cérémonies coïncident avec la célébration du cinquième centenaire du procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, comme pour associer plus étroitement l'hommage rendu à la vierge de Domrémy et le *Te Deum* chanté dans la maison du Père enfin retrouvée. A celle qui n'avait jamais douté du Ciel, la ferveur populaire devait aussi ce témoignage à l'heure même où le pasteur du diocèse lui ouvrait toutes grandes les portes de sa cathédrale, placée sous le vocable de Marie.

Si Rouen, pour les Français, c'est avant tout la place du Vieux-Marché, pour les Rouennais c'est aussi le Palais de Justice — dans quelle désolation aujourd'hui! — Saint-Maclou — encore fermée — l'Hôtel de Bourgtheroulde et le « Gros Horloge »; c'est encore la capitale de la Normandie et le souvenir toujours vivant de son puissant duc Guillaume, ramené de Nantes blessé à mort et qui s'éteint, seul, au prieuré de Saint-Gervais; c'est, par dessus tout, le grand vaisseau de pierre surchargé de dentelles, avec la tour Saint-Romain, le portail des Libraires, les tombeaux de Rollon et de Guillaume Longue-Épée.

La Cathédrale, c'est l'*âme* de la cité et non pas seulement un témoin dans le temps. Son histoire, qui s'échelonne depuis le XIe siècle jusqu'à nos jours, est une perpétuelle reconquête, la somme patiente des générations successives; maintes fois frappée dans ses œuvres vives, elle renaît toujours plus belle. Au lendemain d'un cataclysme sans précédent, elle se relève encore pour attester aux yeux du monde émerveillé que les Normands furent et demeurent de grands bâtisseurs et que leur ténacité est plus forte que toutes les épreuves.

Et pourtant, durant quatre années, rien ne lui a été épargné. C'est d'abord, en juin 1940, l'incendie qui, après avoir éclaté rue de la République, à la suite de la collision de deux chars ennemis qui explosent, va ravager tout le quartier qui la sépare de la Seine. « Les antiques maisons à pans de bois, si pittoresques avec leurs muscles de chêne brunis par les ans, lui fournissaient un aliment commode. Le 10 juin, vers six heures du matin, les rues Malpalu et des Augustins, situées à l'est de la rue de la République, brûlaient de toutes parts. A l'ouest de cette dernière, les progrès des flammes étaient plus importants encore. La rue de la Savonnerie, les places de la Haute et de la Basse Vieille Tour, la rue Saint-Denis, la rue du Hallage, ne formaient plus qu'un unique, un immense brasier. Remontant vers le nord par les rues du Bac et de l'Épicerie, l'incendie gagnait rapidement la Place de la Calende et la rue du Change dont les immeubles commençaient à s'embraser. Bientôt la Cathédrale allait être atteinte... »[1].

Elle le sera. Au début de l'après-midi, un échafaudage en bois qui entourait la Tour de Beurre communique le feu à celle-ci. Faute de moyens pour le combattre, il gagne rapidement le comble du croisillon méridional du transept. Seule une mesure audacieuse peut encore sauver l'édifice : une équipe de pionniers fait sauter les maisons de la rue du Change. Un peu plus tard, les bouches d'eau avoisinantes redevenues utilisables, le sinistre est conjuré. Mais il faudra lutter plusieurs jours pour maîtriser l'incendie qui, à l'ouest, a atteint la rue Grand-Pont et se propage, à l'est, dans le quartier Martainville.

Le bilan de cette dévastation volontaire — l'ennemi avait interdit d'enrayer le feu avant qu'il n'atteigne la cathédrale — se soldait par la perte de tout un patrimoine cher à tant d'artistes et la destruction de trop nombreux foyers.

***

A la fureur allemande devait succéder l'aveuglement tactique de l'aviation alliée. Des bombardements opérés sans discernement depuis juillet 1941, l'un des plus violents porte la date du 19 avril 1944. Cette nuit-là, des bombes tombant sur le parvis ont soufflé la porte centrale, la grande rose et les orgues. Au midi, le collatéral est dévasté, la toiture ravagée quatre ans plus tôt et réparée depuis peu est arrachée; du côté opposé, la rose du portail des Libraires est à demi pulvérisée. Un peu partout des brèches sont ouvertes, des arcs disjoints. Toutes ces bles-

1. René HERVAL : *Gloires et douleurs de Rouen.*

sures ne sont rien en comparaison d'une autre qu'on peut croire mortelle : l'une des piles de la croisée du transept (pile 58), qui supportent la tour-lanterne et la flèche, a été atteinte de plein fouet et complètement disloquée; va-t-elle résister à la charge de 2.300 tonnes qui pèse sur elle? On étaye en hâte, on dresse des échafaudages avec tout ce que l'on trouve ou que l'on va chercher : ferrailles, troncs d'arbres fraîchement coupés, poutrelles. Il faut agir vite. D'autant plus qu'une pile adjacente (pile 60) dans le bras sud du transept, menace également; elle « boucle », sa base déplacée de vingt centimètres.

Les voûtes hautes du sanctuaire n'ont pas été épargnées, non plus que celles du déambulatoire sud, déchirées par des torpilles. De grands cintres de 32 mètres de haut doivent être dressés pour suppléer le rôle porteur qui n'est plus rempli. Déblayer, soutenir, colmater, ce sont là travaux de première urgence, avant les opérations de chirurgie. Ces dernières requièrent, après un diagnostic approfondi, une grande délicatesse de main et une surveillance de tous les instants. Heureusement ces qualités se trouvent encore chez quelques-uns dont la science égale le désintéressement. Avec eux, l'âge des cathédrales ressuscite.

Une œuvre de longue haleine commence et les chantiers se multiplient : à chacun sa tâche. Mais celle-ci est interrompue le 1er juin. Pourra-t-elle jamais être reprise?

En fin de soirée, un peu après 19 heures, un cri monte, répercuté comme un lugubre écho : « La cathédrale brûle! » L'incendie, allumé la veille par les bombardements, avait gagné de proche en proche. Des flammèches, transportées par le vent, atteignaient la tour Saint-Romain qui s'embrasait. Bientôt la charpente et la couverture du bas-côté nord flambaient à leur tour. Poursuivant sa course, le feu, après avoir léché la charpente de la nef, allait dévorer les vieilles maisons de la cour d'Albane, la salle d'Albane elle-même contenant la bibliothèque et le Trésor, heureusement évacués. Partout, des foyers éclataient.

Malgré le dévouement des sapeurs-pompiers, les grandes échelles et les lances d'incendie ne pouvaient atteindre à de telles hauteurs. En moins d'une heure, toute la charpente de la tour Saint-Romain et celle du beffroi n'étaient plus qu'une fournaise dans laquelle s'écrasait le gros bourdon de 20 tonnes, la « Jeanne d'Arc » qui avait sonné tant d'heures douloureuses ou glorieuses. Privée de son couronnement, la tour conservait du moins, à peu près intacts, ses étages inférieurs du XIe siècle. Cependant, l'architecte en chef, M. Chauvel, entraînait à sa suite une équipe de sauveteurs qui, porteurs de seaux d'eau et empruntant les escaliers à vis, allaient visiter les combles, grimpaient sur les toits, éteignant les nouveaux foyers à mesure qu'ils s'allumaient. « L'intérieur de la cathédrale, les baies vides de leur clôture laissaient passer les lueurs de l'incendie, éclairant inégalement les parements d'un

teinte rouge. Au travers des plaies béantes des voûtes, le plomb fondu tombait en fines gouttelettes. »

Est-il besoin d'ajouter que, durant une semaine, Rouen fut la proie des flammes et que d'admirables monuments comme le Palais de Justice et quantité d'églises, préservés une première fois, s'effondrèrent ou furent anéantis.

***

Douze années ont passé, — douze années durant lesquelles architectes, maçons, tailleurs de pierre, charpentiers, verriers, ébénistes, n'ont cessé d'œuvrer à la reconstruction de la ville, à la restauration de ses édifices. Jamais le travail n'a été interrompu sur les chantiers. Aujourd'hui Rouen peut être fière : elle offre un magnifique exemple de ces vertus ancestrales qui firent la grandeur de la France : sens de la discipline, esprit d'équipe, attachement au métier, volonté commune de se lier à une grande tâche : le relèvement d'une cité ou d'un pays.

Les quais, démantelés sur toute leur longueur, ont été reconstruits et surélevés. Des trois ponts qui enjambent la Seine, celui qui porte le nom du grand Corneille est actuellement le plus grand pont d'Europe en acier soudé. Long de 300 mètres, large de 38, y compris les deux trottoirs de 5 mètres chacun, ses deux arches sont d'une belle envolée.

Dans le quadrilatère inscrit entre la Seine et Notre-Dame, la rue de la République et la rue Grand-Pont, des maisons neuves surgissent, s'adossent les unes aux autres, jusqu'au voisinage du portail de la Calende, devant lequel, certains jours, s'étale un marché aux fleurs en plein vent. Quelques erreurs sans doute, des murs trop blancs qui font tache, mais le temps les patinera et cela est préférable à de mauvais pastichés.

Au reste, on s'empresse de les oublier quand on plonge au cœur du vieux Rouen — du moins de ce qu'il en reste! — quand on s'engouffre dans la rue Saint-Romain qui a conservé, intactes, ses belles maisons à colombages, quand on pénètre dans Saint-Ouen dont la hardiesse des voûtes lui vaudrait le titre de cathédrale, n'était le voisinage de Notre-Dame. C'est elle qui a le moins souffert. Dans le déambulatoire, des caisses et des caisses de bois s'alignent, contenant la majeure partie des verrières de toutes les églises de Rouen [1]. Félicitons-nous que tous les vitraux anciens aient été sauvés, mais combien ne retrouveront plus

1. Précisons qu'en septembre 1939, à la veille du conflit que chacun pressentait imminent, le Service des Monuments Historiques avait fait déposer les vitraux de toutes les églises classées. C'est ainsi qu'en Seine Maritime 4.500 m² de verres furent emballés dans des caisses préparées à cet effet, et finalement dirigés sur Niort où ils furent non seulement conservés à l'abri, mais réparés, remis en plomb et nettoyés en attendant leur repose.

leur ancien emplacement? L'église Saint-Vincent a été rasée et le problème se pose du remploi de ses verrières : il s'agit, dans leur ensemble, d'une suite iconographique difficile à dissocier. On avait songé à les utiliser dans la cathédrale, mais la forme et la dimension des baies ne concordent pas. Néanmoins et à titre d'essai, on a placé au fond de la chapelle de la Vierge, au-dessus du retable, six figures de saints et une *Annonciation* du xve. Au musée de ferronnerie Le Secq des Tournelles, sont provisoirement exposés un *Jugement dernier* (de la fin du xve) d'un puissant réalisme, une *Vie de saint Antoine* et des saints personnages (xvie) [1].

Poussons jusqu'à Saint-Maclou dont les blessures ne sont encore que trop visibles. Son chevet a été en partie détruit, sa lanterne soufflée; tout l'édifice a été soulevé et viré de cinq centimètres. Loin d'être abandonnée, un gros effort a été entrepris pour la remettre en état. Sa flèche élancée continue de dominer les cinq gâbles élégants de son porche et l'on peut toujours admirer ses portes de bois sculpté attribuées à Jean Goujon.

Par la rue Martainville qui la borde au nord, on atteint l'aître Saint-Maclou, l'une des curiosités de Rouen. C'est aujourd'hui l'École des Beaux-Arts, où les élèves travaillent dans une oasis de paix. Ces bâtiments de la Renaissance, avec leurs colonnes engagées et leurs lucarnes, la « ronde des morts » qui s'étire, comme un rappel, sur leurs murs, leur fournissent d'intéressants « motifs », cependant qu'une grande croix de fer se dresse au centre des pelouses. On leur envie ce privilège.

De détours en détours, et après être passé devant la porte Guillaume-Lion, témoin unique de l'enceinte que les Rouennais firent éclater au siècle dernier, — après s'être arrêté devant la Fierte Saint-Romain, encore encadrée d'échafaudages mais intacte, avec comme mur de fond la façade de l'ancienne Halle aux Toiles (laquelle sera reconstruite de façon moderne, mais avec le même volume), — après avoir contourné le Palais des Consuls, d'un style large et vigoureux, mais qui par sa situation face à la Seine, entre le pont Corneille et le pont Boïeldieu ne heurte rien (la Chambre de Commerce, détruite, s'y est réinstallée) on gagne l'hôtel de Bourgtheroulde, qui semble simplement blanchi neuf, tant sa reconstitution a été conduite avec un art attentif.

***

Le Vieux-Marché! Cadre étroit où l'émotion ressentie est d'autant plus profonde. Cela vous prend à la gorge. Une belle effigie de l'héroïne,

1. Sur cette question, voir l'article de Louis Grodecki, num. sp. du *Bulletin des Monuments Historiques*, consacré à la cathédrale de Rouen. En vente, 3, rue de Valois.

due au ciseau de Maxime Real del Sarte, se détache, en lisière de la halle, comme un ange très pur : c'est bien ainsi que nous nous imaginons Jeanne, s'offrant en holocauste, indifférente aux soldats anglais cernant la place comme elle l'est aujourd'hui, chaque matin, à l'animation qui règne sur ce haut-lieu quand les marchandes de fleurs font déborder leurs paniers jusqu'aux terrasses des auberges.

Pour gagner la cathédrale, il suffit d'emprunter en droite ligne la rue de la Grosse-Horloge, la plus commerçante et, avouons-le, la plus alléchante de toute la ville. Comment résister après être passé sous ce précieux vestige de la Renaissance : « le Gros-Horloge » (si trapu que l'on comprend l'obstination des Rouennais à le nommer au masculin), avec son cadran enflammé comme un emblème du Roi-Soleil? Au beffroi voisin, la Cache-Ribaut — sans doute la plus vieille cloche du monde avec sa compagne la Rousel, aujourd'hui muette — bravant les guerres et les incendies, n'a pas cessé depuis le XIIIe siècle de sonner l'extinction des feux.

D'autres cloches s'agitent et nous convient à un concert : M. Maurice Lenfant mène la ronde du joyeux carillon niché là-haut dans la tour de Beurre. Sans rien perdre de ses allègres chansons, un léger crochet nous permettra de mesurer le désastre subi par le Palais de Justice, — sans doute le monument le plus touché parmi ceux qui témoignent encore des horreurs de la guerre. Une immense carcasse retenue par un réseau de dentelles. On nous promet pourtant de le reconstituer tel que le conçurent Roger Ango et Roland Le Roux, jusqu'à sa Grand'Chambre avec son plafond à caissons dorés — problème délicat — et la célèbre Table de marbre. Il y faut toute l'audace normande.

Mais les Rouennais ont-ils jamais désespéré? La preuve la plus éclatante de leur vaillance et de leur persévérance dans l'effort va nous être fournie.

Nous voici devant Notre-Dame qui atteste aux yeux des plus indifférents combien elle a souffert. Avec une majesté de reine, elle porte le deuil de ses blessures et de ses mutilations, encore qu'elle s'efforce de sourire à la veille des grandes solennités que l'on prépare.

La tour Saint-Romain décapitée et muette, la tour de Beurre encore noircie par le feu, le grand fenestrage privé de la lumière de ses vitraux contrastent de façon saisissante au voisinage des trois portails où pas une sculpture ne manque. De même que celui de la Calende et celui des Libraires, ils ont été, dès le début des hostilités, protégés par des écrans pare-éclats en sacs de sable, placés sur une ossature métallique. Les magnifiques tombeaux de la chapelle de la Vierge ont été préservés de même.

A l'intérieur, il est difficile, pour ceux qui n'étaient pas présents, de se représenter l'état de dévastation après juin 1944. On est saisi, dès l'entrée,

par l'harmonie des lignes et leur pureté. Est-ce possible?... Le sentiment que l'on éprouve n'est pas seulement d'ordre architectural mais, combien plus difficile, l'ambiance a été recréée, retrouvée. Notre-Dame n'a cessé d'être la maison de prière, le refuge, le port du salut.

Il faut la visiter en détail, travée après travée, lever les yeux à chaque croisée d'ogives, faire le tour de chacun des piliers. C'est seulement alors que l'on comprend avec quelle patience et quelle intelligence, avec quelle sûreté de goût, avec quel amour, le travail de restauration a été accompli.

Pour n'en donner qu'un exemple, rappelons qu'il a fallu deux années pour réédifier la pile sud-est de la croisée du transept dont la maçonnerie, loin d'être homogène, était constituée de plusieurs éléments associés et de natures différentes, ce qui compliquait l'opération. Après l'avoir soulagée par de grands étais et des cintres, tout en assurant la stabilité de la tour-lanterne, la pile dut être reprise pierre par pierre, assise par assise, les vides étant calés provisoirement par des vérins déplacés au fur et à mesure de la pose des appareils neufs [1]. Dans le bas-côté sud de la nef et surtout dans le bras sud du transept, les piles durent de même être reprises en sous-œuvre.

Des chantiers disséminés un peu partout, chacun ayant sa tâche bien définie. Cette année encore, on en comptait quinze servis par cent ouvriers qu'alimentaient cinquante tailleurs de pierre travaillant sur un chantier séparé, de l'autre côté de la Seine. Il fallait remplacer les arcs d'ogives arrachés, consolider les murs, refaire des fenestrages, réviser toutes les voûtes dont beaucoup avaient été soufflées ou détruites.

Sous la direction du maître d'œuvre, M. Chauvel, de MM. Franchette et Grégoire, architectes, et de M. Lanfry, entrepreneur, les équipes d'ouvriers spécialisés entretenaient une émulation qui n'était pas toujours sans risque, non plus sans difficultés (manque de matériaux et de main-d'œuvre sous l'occupation). Mais le beau métier! — et quel insigne honneur : bâtisseur d'une cathédrale!

Notre-Dame avait été construite en pierre de Caumont dont les carrières sont aujourd'hui abandonnées. Celle de Vernon offrait la même composition, la même coloration et la même résistance. Elle a été utilisée au maximum. D'un grain différent et légèrement plus jaune, la pierre de Saint-Maximin (Oise) a servi au remplacement des adjonctions postérieures au XVe siècle. Le temps aura tôt fait de donner à chacune la patine qui lui manque encore.

Il reste à reconstituer les trois roses des portails et à replacer la plupart des vitraux. Après quoi, l'on pourra s'attaquer à l'extérieur, où

1. Consulter l'article d'Albert Chauvel, riche de détails et de précisions techniques, *B. Mon. Histor.* déjà cité.

les travaux de première nécessité ont été poussés parallèlement à la réfection intérieure de l'édifice. Du moins ces persévérants efforts ont-ils été récompensés par d'heureuses surprises. L'affouillement du sol a permis de dégager les bases des colonnes du XIIIe siècle, enfouies lors de la surélévation du chœur; les colonnes elles-mêmes, débarrassées de leur gangue de peinture, ont retrouvé leur beauté initiale. Dans le même temps, était mise à jour une crypte du XIe siècle — intacte depuis son remblaiement au XIIIe — venant s'ajouter à celle que M. Lanfry avait reconnue avant guerre sous le déambulatoire.

***

A côté de ces découvertes qui passionnent les archéologues, il est un labeur obscur qu'il ne faudrait pas sous-estimer : celui qui, au milieu des décombres, a consisté à rechercher tous les éléments réutilisables, à les identifier et à les classer, — tâche ingrate qui devait permettre de les réemployer aussi largement que possible.

C'est ici qu'intervient le travail des tailleurs de pierre que j'ai voulu voir à l'œuvre, sur leur chantier.

Passé les ponts, je suis entré, avenue Jean Rondeaux, dans une grande cour encombrée d'énormes blocs de pierres à l'état brut. Pour les scier, on a recours le plus communément à une méthode qui peut paraître hors d'âge, mais qui permet une taille infiniment plus fine que celle d'une scie à denture, laquelle émousse le grain.

Imaginez un fil formé de trois torons, tendu par des poulies et qui, entraîné par un courant, véhicule entre ses joints un mélange de sable et d'eau qu'un bac déverse à mesure sur la pierre et qui est chassé toujours plus avant dans la rainure où pénètre le filin. C'est ici le sable qui fait office de scie et creuse la pierre sur son passage.

Les blocs taillés à la mesure, le travail d'art commence. La pièce que l'on doit remplacer a été dessinée d'abord au dixième, puis grandeur nature. Ce second dessin ou calque est reporté sur le « caillou ». Une épure est encore tracée sur la paroi du chantier, le « mur » où l'ouvrier trouvera l'indication des échappées de toutes les arêtes. On se sert également de plaques de tôle découpée suivant le dessin, pour marquer un contour à l'aide d'une pointe à tracer.

En l'absence de M. Colin, M. Cœuret, calepineur-traceur, me guide à travers le chantier, s'efforçant de m'initier au langage et au travail de ses compagnons qui se prêtent de bonne grâce à toutes mes questions. Ici, des « documents » provenant de la cathédrale, dont le modèle a été relevé; un coup de scie a permis de vérifier la largeur de la saillie, vue

de face et vue de côté. Plus loin, une « pyramide » de Saint-Ouen, une corniche de Saint-Maclou.

Chaque assise, chaque bloc porte un numéro d'ordre, toutes les indications soigneusement notées selon des signes particuliers — les mêmes qu'autrefois. Ainsi l'assemblage futur se fera sans crainte d'erreur. Combien de pièces neuves ont été ainsi insérées, intégrées dans des parties anciennes.

Maintenant, il s'agit de découper avec la masse et le ciseau. On opère par tailles successives, les premières étant dites « inutiles », dans cette langue savoureuse des artisans pour qui seul le travail définitif garde sa valeur. L'ouvrage le plus délicat, les fenestrages, demande une grande légèreté de main; il faut prendre garde que la pierre se détache sans cassure. Reste l'opération de la feuillure où sera inséré le vitrail : on la taille, à petits coups sans appuyer, à l'aide d'un ciseau en forme de bédane. J'assiste là à un véritable travail d'artiste.

« Sans leur goût pour le beau métier, — déclare le maître d'œuvre de la cathédrale — l'épiderme de l'édifice aurait perdu cette vie que seule une belle « taille » peut lui donner. »

Quelle joie pour les yeux quand on compare ce qu'ils ont fait avec les froides restaurations du XIXe siècle. Mais aujourd'hui tout n'est-il pas à l'unisson? Les ébénistes n'ont-ils pas procédé, avec le même souci, à la restauration des stalles replacées de chaque côté du sanctuaire?

Le maître-autel, pastiche du XIXe, a fait place à une simple dalle en marbre vert-serpentine qui repose sur quatre piètements en plomb doré figurant les Évangélistes, œuvre de Bizette-Lindet. Il est dominé par le grand Christ de Clodion qui ornait autrefois le jubé démoli en 1884 et qui, affreusement mutilé durant la guerre, trouve ici une place méritée deux anges adorateurs de Caffieri, provenant de l'église Saint-Vincent, l'entourent. Le tabernacle en cuivre doré, la table de communion, les crédences, la cathèdre de l'archevêque, sont signés Raymond Subes. Ainsi dépouillé, le chœur reprend sa vraie signification. Les belles lignes architecturales épousent la liturgie.

Aux cinq verrières du XIIIe siècle reposées dans le déambulatoire, à celles de la chapelle de la Vierge — où se trouvent les tombeaux des Brézé et celui des cardinaux d'Amboise et l'un des beaux gisants que nous possédions — sont venus s'ajouter les vitraux exécutés par Max Ingrand pour la chapelle Jeanne d'Arc, composée comme un reliquaire. Pour thèmes, quelques scènes de la vie de Jeanne, les blasons des villes traversées par la Pucelle et, dans l'axe, son étendard qui jaillit triomphalement au-dessus des flammes (ce dernier plus discutable). Une grande croix de procession est présentée à l'héroïne, enchaînée sur son bûcher — magnifique statue-colonne, de Saupique, placée derrière l'autel.

Mentionnons également cette chapelle votive, offerte par la Fédération nationale du bâtiment, renouant ainsi une ancienne tradition des corporations. Au-dessus de l'autel, simple dalle en fer trapu, timbrée des outils en écusson, un grand bas-relief en bois polychrome représentant les ouvriers du bâtiment présentant la cathédrale restaurée à la Vierge. Comme le point final de douze années passées à son service.

Et puis le chant des orgues, dont la tribune a été avancée afin de dégager une décoration sculptée, jusqu'alors masquée par l'instrument. Toute la tuyauterie a été refaite, ses 68 jeux étudiés par l'incomparable organiste qu'est Marcel Dupré, autre normand qui se souvient d'avoir posé ses mains d'enfant sur les claviers de l'église Saint-Ouen. Avec lui, avec M. Lanquetuit, leur titulaire, elles ont clamé la grande prière au jour béni de la réouverture solennelle.

Terminons par cette belle pensée d'Albert Chauvel : « La Cathédrale de Rouen est une grande malade qui renaît à la vie. Elle a lutté. Elle montre ce qu'est l'Espérance [1]. »

Henry HUGAULT.

1. A. Chauvel, *op. cit.*

LE CENTENAIRE DE MOZART
(1756 - 1791)

Le *Journal musical français* reproduisait, dans son numéro du 20 octobre 1955, dix portraits de Mozart à différentes époques de sa vie. Ceux de Mozart enfant sont charmants et très connus, mais ceux de l'adolescent et de l'adulte laissent une étrange impression de banalité. Le visage épais, les traits fuyants, le regard vague, rien n'y fait pressentir le génie. On ne perçoit qu'un voile de tristesse, assez peu en rapport avec le caractère des œuvres du compositeur.

On tient généralement Mozart pour un musicien aimable et policé, à l'esprit délicat, un homme de Cour et de salon, raffiné comme on l'était dans la bonne société à la fin du XVIIIe siècle. Il n'a ni le sérieux d'un Rameau ni la fougue d'un Beethoven. *Bastien et Bastienne*, *Les Petits Riens*, quelques *Sérénades* et *Concertos* ont habitué à le considérer comme le type même de cette jeunesse insouciante dont tant de représentants devaient bientôt périr sur l'échafaud.

La *Messe en ut mineur*, le *Concerto en si bémol*, le *Requiem* révèlent cependant un autre aspect de sa pensée, fait de gravité, parfois même d'angoisse. Comment le même homme a-t-il pu écrire des œuvres aussi dissemblables? La réponse est malaisée. Mozart, comme tous ses contemporains, n'a travaillé que sur commandes. Les droits d'auteur n'existant pas, le mécénat y suppléait, mais exigeait une production abondante et empêchait le placement des œuvres libres. Y aurait-il un décalage entre les sentiments intimes et la production du musicien? Certaines œuvres ne seraient-elles qu'une façade destinée à satisfaire le personnage à qui la pièce était dédiée, et la tristesse qui se lit sur le visage de Mozart correspondrait-elle au fond même de sa personnalité, telle qu'elle transparaît parfois dans certaines de ses compositions?

Nous tenterons de répondre à ces questions en rapprochant, dans les pages qui vont suivre, ce que l'on sait de la vie du musicien et ce que révèlent ses œuvres les plus caractéristiques.

***

La jeunesse heureuse de Mozart s'accorde avec le caractère aimable de ses premières productions. Si son père, Léopold Mozart [1], profita

1. Violoniste, puis compositeur et vice-maître de chapelle du prince-archevêque de Salzbourg, Léopold Mozart avait eu sept enfants, dont deux seulement survécurent. Wolfgang, né en 1756, était le dernier de la famille.

très tôt des talents extraordinaires du petit Wolfgang pour l'exhiber comme une curiosité, celui-ci ne s'en défendit pas et conserva pour son père une profonde affection. Dans une de ses premières lettres, il écrivait à sa sœur : « Mon cœur est tout ravi de joie, tant j'aime à voyager ». Il en bénéficiait largement, d'ailleurs. A Paris, en 1764, âgé de huit ans, il reçut les leçons d'un musicien allemand, Schobert, qui lui révéla la poésie de la musique. A Londres, l'année suivante, il connut Jean-Chrétien Bach, dernier fils de Jean-Sébastien, puis, à son retour à Salzbourg en 1767, Michel Haydn, frère du « domestique » des princes Esterhazy. Ces maîtres l'influencèrent tour à tour, mais il les quittait brusquement, comme un enfant abandonne un jouet, dès qu'on lui en présente un nouveau. Mémorialistes et critiques parlaient de ses prouesses; partout les notables se disputaient le petit prodige dont le père essayait de continuer l'instruction. Ce qui sauva l'enfant de la facilité fut son goût pour le travail. En 1770, au cours d'un séjour en Italie, il ne parle à sa sœur que des œuvres qu'il écrit ou des mérites de ses interprètes. Il composait alors dans le style simple, légèrement badin, caractéristique de cette époque galante. Il marquait cependant un certain dédain pour la musique descriptive et évitait les « glissades », « torrents », « tempêtes » et autres effets qui faisaient fureur. Quand il était obligé d'en inclure dans ses partitions, il les nuançait d'une certaine poésie pour en éloigner la fadeur.

Profondément croyant, il se sentait attiré par la musique religieuse, surtout depuis son voyage en Italie, car les Italiens professaient pour cette musique une véritable passion. A Venise, par exemple, les paroisses se livraient entre elles à d'ardentes compétitions, engageant pour les moindres cérémonies un nombre considérable d'interprètes et faisant appel aux meilleurs compositeurs. Le clergé retenait ainsi l'attention d'un public frivole.

A Salzbourg, la musique sérieuse, symphonique et religieuse, fut en honneur pendant chaque carême jusqu'en 1772, conformément aux goûts du vieux Prince-archevêque Sigismond au service de qui était l'enfant. Celui-ci composa pour son maître cinq messes, ainsi que des offertoires, kyrie, antiennes, cantiques, psaumes, etc... A la mort de Sigismond, son successeur, Hieronimus Colloredo, qui n'avait rien d'un connaisseur, se désintéressa de Mozart; Wolfgang dut à regret abandonner la musique d'église et composa, sur commande, une pièce de circonstance : « *Le Songe de Scipion* », à l'occasion de l'élection de son nouveau maître.

Pour échapper à cette ambiance, Léopold et son fils repartirent pour l'Italie. Le contact d'une société très éprise de musique redonna à l'adolescent sa gaîté enfantine. Il écrivait de Milan à sa sœur, le 18 décembre 1772 :

A proposito, sais-tu bien l'aventure qui s'est passée ici? Nous sommes sortis aujourd'hui de chez le Comte Firmian pour retourner chez nous. En arrivant dans notre rue, nous avons ouvert la porte de notre maison et que penses-tu qu'il soit arrivé?... Nous sommes rentrés... Adieu, mon poumon. Je t'embrasse, mon foie, et suis comme toujours, mon estomac, ton indigne frater, frère. — Wolfgang — P. S. Oh, je t'en prie, ma chère sœur, ça me démange... gratte-moi!

Malgré ces espièglerie, Mozart n'écrivit en six mois pas moins de cinq sonates, quatre quatuors, un opéra, une symphonie et diverses autres petites pièces. Il s'imprégna de culture latine et comprit que « la véritable beauté italienne est l'art de concilier la lumière d'ensemble avec la précision du détail »[1].

N'ayant pu obtenir un poste officiel pour son fils, Léopold dut repartir avec lui pour Salzbourg, puis pour Vienne où ils passèrent l'été de 1773.

Les œuvres de jeunesse de Mozart donnent le reflet de ce que fut alors son existence. Si, du point de vue du style, elles apparaissent comme très diverses — Mozart a même connu, en Italie, les premières atteintes du romantisme — elles n'en demeurent pas moins aimables. Toujours très bien écrites, mais généralement sans profondeur, ces partitions sont le fait d'un musicien à la mode, soucieux de plaire par la finesse de son inspiration et la qualité de son travail. Même s'il avait cessé de composer à partir de cette époque, on le classerait encore parmi les premiers musiciens de son temps.

***

En octobre 1773, les Mozart se réinstallent définitivement à Salzbourg. L'évêque, dit Henri Ghéon[2], n'estime guère le talent du jeune Wolfgang. Il sait que son dernier opéra italien *Lucia Silla* n'a pas eu de succès et considère que le fils de son sous-maître de chapelle « est un petit poseur à qui son père monte la tête ». Il ne peut être question pour eux de demander de nouvelles permissions d'absence. Le Prince a besoin d'un peu de musique pour ses dîners et ses réceptions. Il entend que l'on compose ce qui lui plaît. Les sérénades, les divertissements, les danses, les marches et autres musiques galantes seront le pain quotidien du jeune homme. Pour le service de l'église, il faut quelques Messes brèves : Wolfgang saura les écrire.

Toutes ces musiques de commande n'intéressent guère celui-ci; il s'en plaindra plus tard au Père Martini, son ancien maître italien. Mais l'année suivante, Léopold obtint pour son fils la commande d'un opéra —

1. T. de Wyzewa et G. de Saint-Foix, *Wolfgang Amadeus Mozart* (Desclée de Brouwer).
2. H. Ghéon, *Promenades avec Mozart*, Desclée de Brouwer, éd.

bouffe pour le théâtre de la Cour de Munich : *La Finta Giardiniera* (La fausse Jardinière). On le chargeait simplement de mettre une nouvelle musique sur un opéra italien dont on ne changerait ni le livret ni la coupe. Ce fut pour Mozart l'occasion de passer trois mois de « vacances » à Münich dans une atmosphère plus agréable.

A son retour, en mars 1775, il accepta son sort avec plus de philosophie. Il allait atteindre vingt ans, se savait estimé par la société salzbourgeoise et avait appris à Münich que tous les musiciens d'Europe, à l'imitation des maîtres italiens et français, faisaient de la musique galante. S'étant toujours tenu au fait de la musique de son temps, il crut devoir pratiquer ce nouveau style. Ainsi s'expliquent le caractère aimable, la légèreté, les thèmes simples, parfois rêveurs, et les cadences brillantes des cinq *concertos pour violon* écrits en 1775 et des trois *concertos pour piano* de l'année suivante.

En revanche, c'est bien au goût profond du compositeur que répondait vers la même époque la *Sérénade Haffner*. Le vieil Haffner, bourgmestre de Salzbourg et ami des Mozart, mariait sa fille. Tout naturellement le « soin de composer la sérénade revenait au jeune Wolfgang» [1]. « La majesté bourgeoise de la marche préliminaire », le rythme capricieux, agressif même du Rondo, les frémissements des violons qui excitent les cors, les trompettes, les bassons et les hautbois, tout le dynamisme de cette musique, tranchent sur la fadeur des divertissements composés pour l'évêque.

Les quatre années passées à Salzbourg, de 1773 à 1777, pesaient lourdement sur Mozart qui désirait s'échapper vers Paris. Il en obtint la permission. Mais « Sa Grandeur Sérénissime le très noble Prince du Saint-Empire Romain et très gracieux Souverain, mon Seigneur », à qui Wolfgang demanda la faveur d'être accompagné par son père, refusa de laisser partir ce dernier. Force fut au jeune homme de se mettre en route sans lui.

***

Il passa d'abord quelques mois à Mannheim, puis il gagna Paris où des désillusions l'attendaient. Grimm, qui l'avait patronné lors de son premier séjour en 1764, le loge chez lui et lui donne des lettres d'introduction qui serviront peu. Chez la Duchesse de Bourbon, on le prie de s'asseoir au piano, « mais le plus vexant, écrit-il, c'est que Madame et tous ces messieurs n'interrompirent pas un instant leur dessin, en sorte que c'est pour les tables, les sièges et les murs que je dus jouer ». Dans d'autres salons, il ne reçoit pas meilleur accueil. « Les gens font force

1. H. Ghéon, *op. cit.*, pp. 104 et 105.

compliments, mais c'est tout ce qu'on en a ». Au concert spirituel, même atmosphère : on lui commande une symphonie, eu égard sans doute à la qualité de son introducteur, mais on ne la joue pas; on néglige même d'en faire copier les parties. Mozart est ulcéré; il demande à son père l'autorisation de partir pour l'Italie et termine en disant : « Je prie Dieu chaque jour qu'il m'accorde la grâce de tout supporter ici avec constance ». Ses malheurs prirent fin cependant, car sa *Symphonie*, dite *parisienne*, (K. 297), fut jouée le 18 juin 1778 et remporta un grand succès.

Juste au milieu de l'allegro était un passage que je savais devoir plaire. Tous les auditeurs furent transportés, et il y eut beaucoup d'applaudissements. Comme je savais bien, quand je l'écrivis, quelle sorte d'effet il ferait, je l'avais ramené une seconde fois à la fin. Même accueil, da capo.

Cette œuvre destinée à conquérir le public de Paris marque une nette évolution par rapport aux œuvres précédentes. Elle accommode au goût français les leçons de Mannheim. On y trouve une coupe franche, beaucoup de panache et une puissante orchestration. La fermeté du style témoigne du désir d'abandonner la galanterie. L'intérêt que l'auteur porte à notre folklore apparaît d'autre part dans les pièces qu'il composa pour ses élèves (douze *Variations sur « Ah vous dirai-je, Maman »*) et la musique du ballet de Noverre, *Les petits riens*, pour lequel il se contenta d'orchestrer certaines de nos danses : passe-pieds, gavotte, gigue, etc...

A peine venait-il d'affermir sa situation que Mozart perdit sa mère qui l'avait accompagné à Paris (3 juill. 1778). « Oh! le meilleur de mes amis, écrit-il à l'abbé Bullinger, pleurez avec moi, mon ami. Voici le plus triste jour de ma vie. Je vous écris ces lignes à deux heures de la nuit et il faut que je vous le dise : ma mère, ma chère mère, n'est plus. Dieu l'a rappelée à lui ». A son chagrin s'en ajoutait un autre. Grimm, qui lui avait prêté quinze louis pour l'enterrement à Saint-Eustache, conseillait à son père de le rappeler. Dans la frivole société parisienne, le petit prodige de 1764, devenu grand, n'intéressait plus personne. Mozart s'était pourtant suffisamment inspiré de la musique française pour devenir le successeur de Rameau et trouver sa place entre Puccini et Glück. Mais il aurait dû intriguer et sa simplicité s'y opposait. « Ici tout va lentement, écrit-il à M. Weber. Tant que l'on n'est pas tout à fait connu, il n'y a rien à faire avec la composition ». Il désire cependant que les Weber viennent à Paris l'hiver suivant, car il courtise leur fille aînée, la cantatrice Aloysia. Mais sa bien-aimée ne répond que de loin en loin aux appels de Wolfgang. A la fin de l'année il doit rejoindre Salzbourg où, poussé par Grimm et par l'évêque, son père lui intime l'ordre de rentrer.

C'est à la fin de son séjour à Paris que Mozart écrivit ses plus célèbres sonates (en *la majeur* avec la marche turque, en *la mineur*, en *fa* etc...). Il espérait la commande d'un opéra, de symphonies, de trios, etc... mais ne put les obtenir. Aussi note-t-on dans ses sonates l'écho de son chagrin et de ses déboires : la mort de sa mère, la froideur d'Aloysia, le dédain du public, l'indifférence de Grimm. Ces pièces, très travaillées, révèlent un sentiment pathétique que Mozart n'avait encore jamais exprimé. Ce ne sont plus des œuvres de jeunesse. L'inspiration est plus profonde, mais « l'extrême netteté des idées leur donne un caractère très classique que l'on sent acquis en France [1] ».

***

Mozart n'était pas pressé de rallier Salzbourg. Il s'attarda à Nancy, à Strasbourg, puis à Mannheim, d'où il écrivit à son père le 12 novembre 1778 : « Je vous le dis, je ressens un franc dégoût, un vrai souci, quand je me vois dans cette cour de gueux ». A Münich, dernière étape de son voyage, il espérait enfin décider Aloysia Weber, mais celle-ci lui fit savoir qu'il ne devait rien attendre d'elle. Le 29 décembre il disait à son père : « Je ne puis pas, mon cœur est trop bien disposé à pleurer. J'espère que vous m'écrirez bientôt pour me consoler ». Ces nouvelles désillusions accentuèrent la tendance que manifestaient déjà les sonates parisiennes. Mozart cherchait maintenant à réaliser une synthèse des styles dont il s'était inspiré, surtout de ceux de la musique française et de l'Ecole de Mannheim. Il abandonnait les Sérénades et les Divertissements pour se consacrer à des œuvres sérieuses. C'est de cette époque que datent la *Symphonie en sol mineur* et la *Messe du Couronnement (K. 317)*, écrite en mars 1779, en l'honneur de la Vierge miraculeuse de Maria Plain, près de Salzbourg. Un grand pas a été franchi depuis son départ de cette dernière ville. Mozart s'exprime avec une pureté, une sérénité, un sens religieux qu'on ne lui connaissait pas. Il agit en chrétien et confie au Seigneur ses doutes, ses malheurs et ses espérances. Jusqu'en octobre 1780 il écrira surtout de la musique d'église : les *Grandes Vêpres des Confesseurs*, des cantiques, des Kyrie auxquels il ajoutera de temps à autre quelques symphonies.

Mais la chance lui sourit de nouveau. Une commande de l'Opéra de Münich le fait sortir de sa retraite. Il y part au début de novembre 1780 pour écrire et faire représenter son premier grand opéra, *Idoménée*. Durant son séjour en Bavière, ses lettres marquent sa joie d'avoir quitté Salzbourg. Le Prince-Electeur paraît content de lui. « Il a beaucoup

1. T. de Wyzewa et G. de Saint-Foix, *op. cit.*, tome II, p. 111.

loué mon opéra au Cercle, et puis, le soir encore, devant la Cour. Aucune musique, aurait ajouté le Prince, ne m'a encore fait cet effet : c'est une magnifique musique ». Mozart avait su en effet tirer un parti remarquable du livret de l'abbé Varesco, écrit d'après une médiocre tragédie de Crébillon. Il vivait son opéra. « Ma tête et mes mains sont tellement prises par le troisième acte qu'il n'y aurait rien de merveilleux si je n'étais moi-même transformé en troisième acte ». Malheureusement, *Idoménée* n'eut qu'un maigre succès et ne tint pas longtemps la scène. Seuls les connaisseurs l'apprécièrent. Le compositeur ne rapporta de Münich ni argent, ni gloire.

La perspective d'un retour à Salzbourg ne l'enchantait guère. Après l'effort qu'il venait de fournir, un repos lui était nécessaire. Il prolongea donc son séjour d'un mois et serait volontiers resté davantage si un ordre ne l'avait convoqué à Vienne où l'archevêque venait de se rendre avec toute sa cour. On l'y accueillit fraîchement, en lui reprochant d'avoir abusé de sa permission. Vexé par cette réprimande, il s'installa chez les Weber au lieu d'aller loger avec les gens du prince. Aussi, lorsque la Cour repartit pour Salzbourg, omit-on de le prévenir. Quand il reparut devant le prince, celui-ci le traita de gueux, de polisson, de débauché, de crétin... Il répondit : « Demain vous aurez ma démission ». Le comte d'Arco essaya en vain de s'entremettre; il intercepta la lettre de Mozart, qui revint trois fois à la charge. Finalement, excédé, le comte l'injuria et le jeta à la rue à coups de botte. Profondément ulcéré le jeune homme retourna chez les Weber et se consola en courtisant leur fille cadette, Constance, qui, plus accessible que son aînée, répondit à ses avances. Leur mariage fut bientôt décidé, mais Léopold refusa son consentement. « Vous ne pouvez absolument rien objecter, écrivit Mozart à son père, car c'est une brave et honnête jeune fille et je suis en état de gagner mon pain ». Tout en essayant de fléchir cette résistance, Wolfgang eut l'idée de conter sa propre histoire dans un opéra qu'il intitula *Belmont et Constance ou l'Enlèvement au Sérail*. Belmont, c'était lui-même, et Constance, Constance Weber. Mozart vivait cette aventure avec intensité et écrivait le 1er août 1781 : « Tout cela surexcite tellement mon inspiration que c'est avec la plus grande ardeur que je cours à ma table à écrire et avec la plus grande joie que j'y reste assis ». Les premières représentations, à la fin de juillet 1782, obtinrent un grand succès. Elles rapportèrent à Mozart 1.200 florins en deux jours... Il se maria peu après, le 4 août; l'autorisation paternelle n'arriva que le lendemain.

***

L'Enlèvement au Sérail, comme *Idoménée*, n'eut qu'une brève carrière théâtrale. Mozart n'avait aucun poste officiel à Vienne et ne disposait

pour vivre que de l'édition de ses œuvres et de leur transcription, à condition même qu'un musicien plus diligent ne l'ait pas réalisé avant lui[1], de quelques « académies » où il était à la fois l'interprète et le compositeur, de petites commandes et surtout de leçons. Malheureusement la qualité de ses élèves lui causait parfois des soucis.

Vous pouvez facilement vous imaginer, écrit-il à son père le 12 octobre 1782, qu'avec une pareille élève (une des filles de l'empereur Joseph II), si elle n'est pas d'humeur à recevoir, on doit attendre. Si je dois attendre, je néglige d'autres élèves et je peux tout à fait les perdre car chacun tient à son argent autant que la princesse au sien.

Pendant un an et demi, Mozart mena une vie assez calme, consacrée à l'étude des maîtres anciens, J.-S. Bach et Haëndel, que lui avait fait connaître un riche amateur viennois : le baron van Svieten. Le seul événement marquant de cette période est la création de la *Grande Messe en ut mineur* (K. 427) jouée pour la première fois à Salzbourg le 25 août 1783.

Cette œuvre était le résultat d'un vœu. Mozart avait promis à Dieu d'écrire une messe et de la faire jouer à Salzbourg s'il réussissait à épouser Constance Weber.

Quand je l'ai fait (ce vœu), écrivait-il à son père le 4 janvier 1783, ma (future) femme était encore souffrante, mais, comme j'étais fermement résolu à l'épouser dès qu'elle serait guérie, je pouvais facilement promettre cela. Le temps et les circonstances ont fait manquer notre voyage, mais comme preuve de mon vœu, j'ai la partition de la moitié d'une messe et qui donne les meilleures espérances.

C'est d'ailleurs Constance qui devait tenir le rôle du premier soprano lors de la première exécution[2]. Il faudrait, comme l'a fait Saint-Foix[3], analyser en détail cette Messe qui constitue en quelque sorte la synthèse de toute la musique du XVIIIe siècle. On y trouve en effet le style fugué de la *Messe en si* de J. S. Bach, l'influence de Rameau, celle de Glück,

1. Parlant de l'*Enlèvement au Sérail*, Mozart écrit le 20 juillet 1782 : « Avant dimanche en huit, il faut que mon opéra soit arrangé en harmonie sans quoi il se trouvera quelqu'un pour me devancer et il en aura le profit au lieu de moi ». C'est ce qui arriva lors de la réduction pour piano et chant; il en parut une à Augsbourg avant celle de Mozart. (*Lettres de Mozart* — traduction d'Henri de Curzon — Plon, 1928). La plupart des lettres que nous citons au cours de cet article sont extraites de cet ouvrage.

2. Si Constance n'était pas cantatrice de métier comme sa sœur Aloysia, elle devait sans doute posséder de bonnes connaissances de chant, car la partition de Mozart est difficile à interpréter.

3. G. de Saint-Foix, *Mozart*. Tome III, pp. 360 et suivantes (Ed. Desclée de Brouwer).

celle de la musique italienne, etc... que le compositeur a assimilés avec un rare bonheur. La profondeur de l'*Incarnatus est*, notamment, dépasse tout ce qui a été écrit dans le genre, aussi bien avant qu'après lui. Mozart ne cherchait ni le succès ni le profit — il ne les obtint pas, d'ailleurs — mais simplement la gloire de Dieu. Il n'affirme pas sa foi avec autorité : il se contente, dans le Credo, de mettre en musique le premier verset et l'*Incarnatus est*. Comme dans la *Messe du Couronnement*, il se confie au Seigneur. Tout est dit dans cette messe et, n'aurait-il écrit que cette œuvre, il aurait encore droit à notre admiration.

Deux mois après la première exécution de cette œuvre, Mozart quitta Salzbourg pour Vienne. Il ne revint jamais dans sa ville natale.

***

Il adhère dès 1784 à la franc-maçonnerie, qui ne présentait pas, à l'époque, le même caractère qu'aujourd'hui. Les Loges étaient des sortes de clubs, où les membres jouaient au billard, buvaient de la bière et devisaient, mais s'engageaient à s'entraider et à secourir les pauvres. La pratique de la religion catholique n'était nullement un obstacle à leur admission : de nombreux prêtres ou évêques en faisaient partie, de même que des musiciens comme Glück et Haydn, de grands seigneurs et de riches bourgeois. Un esprit déiste et humanitaire inspirait les réunions. On recommandait simplement aux invités d'éviter un prosélytisme inutile. Mozart qui, une fois son vœu accompli, n'avait plus de raison d'écrire de la musique religieuse à moins de commande spéciale, cessa de s'y intéresser, mais il continua d'assister régulièrement à la messe.

Pendant plus de trois ans, la chance lui sourit. Les commandes affluaient. En rentrant de Salzbourg il s'arrêta à Linz, chez le Comte de Thun, où, sollicité et sans partitions, il composa la *Symphonie de Linz* (K. 425). En février 1784 il écrivait à son père : « Toute la matinée est consacrée aux élèves et presque tous les soirs j'ai à jouer ». Puis il donne le programme de ses « académies » pour les trois mois à venir : « Le 26 février chez Gallizin, le 1er mars chez Esterhazy, le 4 chez Gallizin, le 5 chez Esterhazy » et l'alternance continue. Mozart organise également des concerts par souscriptions dans une salle privée. Il réunit cent soixante-quatorze adhérents, et son premier concert, le 17 mars, fut un triomphe. Cette même année 1784 vit encore la naissance de son fils Karl et le mariage de sa sœur avec le baron J. S. Berchtold de Sonnenburg, conseiller à la Cour de Salzbourg.

Les œuvres de ces trois années donnent l'écho de sa vie heureuse

C'est l'époque des grands *Concertos pour piano :* en *mi bémol* (K. 449), en *sol* (K. 453), en *ré mineur* (K. 466), en *la majeur* (K. 488) — douze au total en deux ans — du *Quintette en mi bémol* (K. 452), des principaux quatuors, etc... « La science et l'éclat technique joints à l'élégance et au charme, telles sont, dit Wyzewa, les caractéristiques du génie de Mozart à cette époque de grande virtuosité ». Il aimait à se mettre au piano pour se lancer dans des improvisations follement audacieuses, à varier à l'infini un thème donné pour faire preuve de son extraordinaire facilité de composition et de la sûreté de son goût. Il sent qu'il atteint le sommet de son art. Vienne enfin l'a adopté. Le grand Haydn lui-même dit à son père en février 1785 : « Je vous déclare devant Dieu, en honnête homme, que je tiens votre fils pour le plus grand compositeur dont le nom et la personne me soient connus ». Sa joie déborde, il éblouit tous ses contemporains.

Cette période heureuse allait se terminer avec les *Noces de Figaro.* Durant l'été 1785, Mozart avait fait la connaissance de Da Ponte, un juif vénitien émigré à Vienne à la suite d'ennuis politiques. Assez bien en cour, celui-ci proposa à Mozart ce sujet d'actualité. L'idée plut au musicien, mais sa réalisation fut difficile. Il fallut obtenir de Da Ponte une modification du livret, recevoir l'autorisation de l'empereur, car la pièce de Beaumarchais était considérée comme subversive et enfin vaincre la résistance opiniâtre du directeur du théâtre que soutenaient les musiciens italiens. Mozart mit plus de six mois à écrire la partition, délai exceptionnellement long pour lui. La première représentation, 1er mai 1876, fut un triomphe : « Le théâtre était comble, dit le chanteur O'Kelly qui jouait le rôle de Basile, et l'on fit répéter tant de fois les morceaux que la représentation fut presque doublée [1] ». Le succès fut malheureusement de courte durée, car les Italiens se liguèrent contre l'opéra dont ils firent espacer les représentations. On ne le joua que neuf fois pendant la saison et il rapporta si peu qu'au mois d'août Mozart dut solliciter un valet de chambre du prince de Fürstenberg, pour tenter d'obtenir l'appui de ce haut personnage.

Au début de 1787, Mozart fit un bref séjour en Bohème où les *Noces* remportèrent un prodigieux mais éphémère succès. L'ère de la chance prenait fin, bien que le compositeur eût rapporté de Prague la commande d'un opéra qui allait être *Don Juan.*

***

La versatilité du public viennois lui inspirait des réflexions amères. Il écrivait à son père en avril 1787 :

1. Cité par H. Ghéon, *op. cit.*, p. 276.

Comme la mort, à y regarder de près, est le vrai but final de notre vie, je me suis depuis quelques années tellement familiarisé avec cette véritable et parfaite amie de l'homme que son image, non seulement n'a plus rien d'effrayant pour moi, mais m'est très apaisante et très consolatrice. Je ne vais jamais au lit sans réfléchir que le lendemain peut-être, si jeune que je sois, je ne serai plus là, et pourtant personne de tous ceux qui me connaissent ne peut dire que je sois triste ou chagrin dans ma conversation.

Ce n'est pas lui, mais son père, que la mort allait frapper le mois suivant, L'écho de ce deuil se retrouve dans *Don Juan* dont Mozart écrivait alors les premières scènes. « Le sentiment terrible qui y règne, écrit Saint-Foix [1], cette force rebelle et obscure qui s'étale au dernier final et lui donne son incomparable grandeur, l'intervention du pouvoir de l'au-delà, et, d'une façon plus générale, l'atmosphère tragique constamment sous-jacente ne sont pas étrangères au chagrin qu'éprouvait alors Mozart ».

Ce n'était là qu'un début. Bientôt arrivèrent les difficultés d'argent. Puchberg, riche négociant viennois et confrère de Mozart dans la franc-maçonnerie, se laissa attendrir et accorda de nombreuses avances. Glück, pour qui Mozart avait de l'amitié, disparut à son tour le 15 novembre 1787. Sa mort rendait vacant un poste de musicien de la Chambre de l'Empereur. Quelques amis intervinrent pour faire attribuer cette place à Mozart. Joseph II y consentit mais avec de sordides restrictions. Au lieu des 2.000 florins qu'il donnait annuellement à Glück, il n'en accorda que 800 à Mozart, soit une centaine de mille francs d'aujourd'hui. Les souscripteurs aux concerts privés se faisaient de plus en plus rares. Sur une liste qui circula pendant quinze jours, seul le baron van Svieten s'inscrivit. Constance, malade, dut bientôt aller se soigner à Baden où elle se montra coquette.

En dépit de ses difficultés les premières représentations de *Don Juan* à Prague, en octobre et novembre 1787, furent un triomphe. On ne sait pourquoi Mozart, qui n'était pas encore lié à l'Empereur, n'accepta pas de demeurer en Bohême « où l'on mettait tout en œuvre pour me persuader de rester encore quelques mois et d'écrire un nouvel opéra », ainsi qu'il le dit dans une lettre à Gottfried Jacquin le 4 novembre 1787. « Mais, ajoutait-il, je ne peux accepter cette proposition, si flatteuse qu'elle soit ». Il se sentait attiré par Vienne malgré l'accueil très froid que son opéra y reçut.

Les œuvres composées entre 1787 et 1789 permettent mieux que d'autres d'étudier l'influence que les tristesses de la vie de Mozart ont exercée sur son inspiration. C'est à cette époque en effet qu'il écrivit, outre *Don Juan*, ses plus grandes symphonies : en *ré* (K. 504 — déc. 1786), en *sol*

1. G. de Saint-Foix, *op. cit.* Tome IV, p. 192.

mineur (K. 550), en *ut* dite *Jupiter* (K. 551), la *Petite Musique de Nuit* (K. 525), *le Divertimento pour cordes* (K. 563) etc... Il semble qu'après une période brillante, Mozart accablé de soucis s'est replié sur lui-même. Si on compare les *concertos pour piano* à la *Symphonie Jupiter* ou à la *Petite Musique de Nuit*, les *Noces* à *Don Juan*, on remarquera à quel point ces dernières œuvres sont plus profondément pensées que les précédentes. Le romantisme, dont Mozart avait commencé de s'inspirer en Italie, une dizaine d'années auparavant, l'envahit maintenant qu'il est malheureux [1]. Il ne cherchera pas à extérioriser sa peine comme plus tard Beethoven ou Chopin, mais à s'isoler pour trouver la sérénité que la vie lui refusait. Il ne tentera pas de briller : l'Autriche ne s'intéresse plus à lui; il laissera courir sa plume. Dans la *Symphonie Jupiter*, malgré le rythme de marche adopté au début par les vents, c'est une impression d'apaisement qui domine et une clarté reflétant l'âme du compositeur : les autres œuvres de cette époque présentent le même caractère. La misère a fait son œuvre et Mozart cherche un soutien dans sa musique. A quoi lui servirait-il de pleurer? Cette douceur, cette intimité qui nous séduisent aujourd'hui, sont la réaction du musicien devant les vicissitudes de sa vie.

***

Mozart n'écrivit presque plus pendant les deux années qui suivirent. Au printemps de 1789, il fut emmené en Allemagne par le Prince Lichnowsky. Dès qu'il eut quitté Vienne, son naturel enjoué reprit le dessus, ainsi qu'en témoignent les lettres écrites à sa femme pendant ce voyage. Mais il se brouilla avec le Prince qui le faisait vivre et revint aussi pauvre qu'il était parti. « Ma petite femme chérie, écrit-il à Constance le 23 mai 1789, il faudra que tu te réjouisses plus de mon retour que de l'argent que je rapporterai ». Dès le mois de juillet, il doit de nouveau solliciter Puchberg, en des termes qui font peine à lire. Joseph II, appréciant le succès des *Noces* récemment remontées à Vienne et peut-être honteux du régime de misère qu'il imposait à son musicien de chambre, lui commanda un opéra : *Cosi fan tutte*, dont le livret, écrit par Da Ponte, s'inspirait d'un fait divers qui venait de défrayer la chronique mondaine. Ce n'est pas la meilleure œuvre de Mozart. Son caractère superficiel s'explique si on note qu'il s'agissait de la seule commande importante obtenue pendant ces deux années difficiles. On a affirmé que Mozart ne l'accepta qu'à contrecœur. Peut-être. Mais elle lui apportait des avantages tels qu'il

1. Il est intéressant de noter que c'est pendant la composition de *Don Juan* que *Mozart* rencontra Beethoven et lui promit un brillant avenir.

mit à l'écrire tout le soin désirable. La volubilité du chant, spécialement dans le rôle des deux sœurs, Fleurdelyse et Dorabelle, la légèreté des arabesques, le charme et la galanterie imités de la Comédie italienne, conquirent tous les suffrages. Malheureusement la mort de Joseph II, survenue en février 1790, arrêta le cours des représentations. Elles ne reprirent qu'en juin et le succès que l'on voyait poindre s'estompa.

Malgré cette malchance persistante Mozart continue à lutter. Au mois d'août, il décide de partir pour Francfort et de se produire aux fêtes du couronnement de Léopold II, successeur de Joseph. « Je suis fermement résolu à tenter ma chance ici. Je veux travailler, tant travailler que je ne puisse plus, au hasard des circonstances, retomber dans une aussi fatale situation », écrit-il à sa femme le 28 septembre 1790. Il n'obtint hélàs que la commande d'un *Adagio* pour une horloge mécanique [1]! Une affaire avec l'éditeur Hoffmeister lui tient à cœur; il presse sa femme de la conclure, sans grand résultat semble-t-il. A Francfort, son nom est connu; il est « honoré, admiré, aimé. Mais les gens d'ici sont encore plus grippe-sous que ceux de Vienne ». Aussi, les « académies » qu'il donne n'obtiennent qu' « un maigre succès au point de vue de la recette ». A son retour, Mozart joue chez le Prince-Electeur de Mayence et ne reçoit que quinze pauvres carolins (cinq à six mille francs de nos jours). Sa mise est si modeste qu'il doit se faire reconnaître à l'entrée du théâtre où on l'attend pour diriger les *Noces*. Le seul résultat de ce voyage fut un surcroît de fatigue sur un organisme déjà débilité. C'est peut-être pour cette raison qu'il refusa une proposition de l'Opéra italien de Londres. On lui offrait 300 livres pour venir en Angleterre écrire et faire représenter deux opéras. Haydn sollicité, lui aussi, accepta et les deux musiciens se firent de touchants et définitifs adieux le 15 décembre 1790. « Au début de l'année 1791, écrit Wyzewa, la situation matérielle de Mozart est si misérable que l'auteur de *Don Juan* se trouve trop heureux de pouvoir employer la plus grande partie de son temps à écrire une foule de petites danses pour les bals populaires viennois ». Escomptant la fin prochaine du maître de chapelle de la Cathédrale, très gravement malade, Mozart demande à lui être adjoint, sans rémunération. Il obtient satisfaction, mais le titulaire se rétablit et.. survécut à Mozart.

La conclusion musicale de cette année de détresse est le *Concerto en si bémol* (K. 595) joué pour la première fois par son auteur le 4 mars 1791. On y retrouve, plus accentué, le caractère des œuvres de la période précédente. Le dépouillement atteint son point culminant. La virtuosité que semble comporter ce genre de composition est exclue, au profit d'un chant élégiaque, d'une mélodie empreinte de douceur et de réserve. Le

1. Il devait en faire la délicieuse *Fantaisie en fa mineur* pour orgue mécanique.

soliste s'efface. Sans la masse orchestrale, l'intimité de ce Concerto le ferait prendre pour une pièce de musique de chambre. La triste poésie qui s'en dégage montre à quelle pureté s'efforçait Mozart sous l'étreinte du malheur.

Les deux derniers *Quintettes*, en *ré majeur* (K. 593) et *mi bémol* (K. 614), qu'un amateur hongrois, informé de la détresse du compositeur, lui avait commandés en 1790, et la *Fantaisie en fa mineur* (K. 594) (l'Adagio pour l'horloger) procèdent de la même veine. La profondeur de la méditation — qui prend parfois, dans la *Fantaisie en fa mineur*, la forme d'une plainte — la pureté des thèmes, la liberté des modulations conduisent à cette joie mystique qui apparaît dans le *Quintette en mi bémol*. Certes la matière même du quintette s'en ressent, car il y a peu d'idées thématiques, mais quelle richesse! Par quelques gammes ascendantes, par « l'emploi obstiné de notes d'agrément, de trilles, etc... »[1], mais aussi par un souci constant d'unité et par la perfection de la forme, l'auteur crée une atmosphère rayonnante. Arrivé à sa plus haute maîtrise, Mozart délaisse le métier pour chercher l'esprit. Il semble atteindre ainsi le dernier stade de son évolution.

***

De nouveaux événements allaient cependant l'orienter dans une autre voie. Le 7 mars 1791, Schikaneder, directeur d'un théâtre forain, désirant monter une pièce à succès, proposa 100 ducats à Mozart (environ quarante à cinquante mille francs) pour écrire un opéra dont il lui fournirait le livret. L'*Obéron*, de Wranitzky venait de remporter un triomphe. Schikaneder rédigea dans le même esprit la *Flûte enchantée* d'après un conte fantastique persan. Il était lui-même flûtiste. On enferma Mozart dans une petite maison des faubourgs de Vienne et on ne le laissa sortir que lorsque la partition fut terminée. A peine avait-il écrit la dernière note que, vers le 15 août, lui parvint de Prague une commande officielle : mettre en musique un livret de Métastase : *La Clémence de Titus*. Mozart partit en toute hâte pour la Bohême avec Constance et Süssmayer, son élève. Cet opéra, destiné à clôturer les fêtes du couronnement de Léopold II, devait être joué pour la première fois le 6 septembre. Pressé par le temps, Mozart commença son travail dans la voiture de poste. Il ne put donner toute sa mesure dans le cadre de l'opéra seria qui lui était imposé. On estime cependant que, malgré son caractère conventionnel, cette œuvre ne manque pas de beauté.

Vint enfin la commande du *Requiem*. On connaît l'histoire de ce messager vêtu de noir, dont l'identité resta longtemps mystérieuse, qui remit

1. H. Ghéon, *op. cit.*, p. 404.

à Mozart une lettre anonyme lui demandant d'écrire une messe de Requiem. Cet appareil, qui impressionna très fortement le musicien, s'expliqua quelques années plus tard. Le Comte François Walsegg zu Stuppach désirait une messe pour célébrer l'anniversaire du décès de sa femme morte en février 1791, mais il voulait garder l'anonymat pour pouvoir s'attribuer plus tard la paternité de l'œuvre. De telles pratiques n'étaient pas rares à l'époque. C'est son intendant, Leutgeb, qui porta la commande sous le sceau du secret.

Dès son retour de Prague, et malgré sa santé chancelante, Mozart s'étourdit dans le travail. Il commença les répétitions de la *Flûte enchantée* dont la première représentation était prévue pour le 30 septembre, mais il n'arrivait pas à chasser de son esprit la commande de ce *Requiem*, où il voyait l'annonce de sa fin prochaine.

Très cher Monsieur, écrit-il à Da Ponte, en septembre 1791, je voudrais suivre votre conseil, mais comment y parvenir? J'ai la tête perdue, je suis à bout de forces et ne puis chasser de mes yeux l'image de cet inconnu. Je le vois continuellement qui me prie, me sollicite et me réclame impatiemment mon travail. Je continue parce que la composition me fatigue moins que le repos. Au surplus, je ne veux plus rien prendre à cœur. Je le sens à quelque chose qui me prouve que l'heure sonne. Je suis sur le point d'expirer. J'ai fini avant d'avoir joui de mon talent. La vie, pourtant, était si belle, la carrière s'ouvrait sous des auspices tellement fortunés!... Mais on ne peut rien changer à son propre destin. Nul ne mesure ses propres jours; il faut se résigner. Il en sera ce qu'il plaira à la Providence. Je termine. C'est mon chant funèbre et je ne dois pas le laisser imparfait.

La *Flûte* remporta un succès triomphal qui dissipa pendant quelques jours ces idées noires. De tous côtés arrivaient des propositions de commandes. Une nouvelle ère de prospérité s'annonçait. Mozart se replongea bientôt dans son *Requiem* et s'isola du monde. N'était-ce pas sa propre Messe des Morts qu'il écrivait? « Il travaillait tant, rapporte Nissen [1], qu'il semblait qu'il eût voulu mettre un terme aux angoisses du monde matériel en se réfugiant dans les créations de son esprit. Il n'oubliait pas seulement le monde qui l'entourait mais même sa fatigue; tout à coup il tombait sans forces et il fallait le porter sur son lit » [2]. La mort approchait en effet, ses pieds et ses mains enflaient. On appela le médecin, on le coucha, on lui enleva sa partition, mais cela le mit dans un tel état qu'il fallut la lui rendre. Il réunit bientôt quelques chanteurs avec son élève Süssmayer pour déchiffrer certains versets du *Requiem* et il pleura avec eux. Dans son lit, il écrivait fébrilement ou, quand il était trop las, dic-

1. Nissen (1765-1826) fut le second mari de Constance. Avec l'aide de sa femme, il rédigea le premier ouvrage paru sur Mozart (1828).
2. Cité par H. Ghéon, p. 432.

tait à Süssmayer. Se sentant décliner, il dit le 4 décembre à sa belle-sœur Sophie : « Il faut que tu restes ici cette nuit, il faut que tu me voies mourir ». Puis il ajouta : « J'ai déjà le goût de la mort sur la langue ». Il entra bientôt dans le coma et, à une heure du matin, s'éteignit.

Il laissait son *Requiem* inachevé. Süssmayer le termina. A part la grande fugue qui ouvre le *Kyrie*, et qui fut reprise en guise de conclusion, ce *Requiem* est déjà beethovenien. A chaque pas on sent l'approche de la mort. La gravité des thèmes, l'atmosphère de lourdeur qui règne sur l'ensemble font sentir le poids de la puissance divine entre les mains de qui Mozart se remet humblement. C'est la méditation du pécheur qui implore son pardon. L'accent porte bien plus sur « Dona eis requiem æternam » que sur « Lux perpetua luceat eis », alors que Berlioz, une cinquantaine d'années plus tard, insistera au contraire sur ces paroles d'espoir. Les dernières notes écrites par Mozart sont celles de « Judicandus homo reus » alors que certains versets antérieurs au « Lacrymosa » ne sont pas terminés. La plainte profondément humaine que l'on trouve dans ce passage est celle qui fit pleurer le compositeur la veille de sa mort : il exhalait dans le *Requiem* son ultime prière.

Il pensait cependant à sa *Flûte* dont il fait longuement mention dans ses trois dernières lettres. Il traite de « Papageno » un béotien qui ne comprenait pas sa musique. Sur son lit d'agonie, il chantait des motifs de son opéra et, à l'heure du spectacle, signalait à son entourage le moment des différents airs. Le 7 septembre 1791 il écrivait à sa femme : « Ce qui me fait le plus plaisir, c'est le succès par le silence ». Sur un livret rempli d'absurdités, d'un perpétuel symbolisme et d'allusions maçonniques (les épreuves d'initiation conduisant au bonheur universel), Mozart a fait jaillir une lueur d'aurore. Il ne cherche pas à rejoindre les sommets du *Quintette en mi bémol* (K. 614) : un opéra doit être plus accessible qu'une œuvre de musique pure. Mais il veut inspirer une attitude respectueuse par la clarté de son style et par le ton naturel que gardent ses personnages fantastiques. La mélancolie des deux amoureux, Tamino et Pamina, la sincérité de Zarastro, la bonhomie de Papageno, etc..., jointes à une admirable couleur orchestrale, obtenue avec un minimum de notes, nous émeuvent profondément. L'air de Pamina, au second acte, le duo des amoureux lors de la dernière épreuve touchent par leur simplicité. Mozart rejette les « effets » que ce conte fantastique semblait appeler; il veut rester humain.

***

Que doit-on penser maintenant du décalage qu'on a voulu voir entre la vie du musicien et le caractère de ses œuvres? L'une ne concorde-t-elle pas avec l'autre?

Tous les compositeurs ont écrit des pièces gaies et des pièces tristes. Mais alors que Bach ou Beethoven évoluent dans une direction constante, Mozart explore tous les horizons suivant l'impulsion du jour. A chaque époque de sa vie il change d'orientation, quitte à faire parfois une synthèse de tous les styles comme dans la *Grande Messe en ut mineur*. Ce n'est là qu'un aspect de son instabilité. La moindre chose attire son attention, mais sans la fixer. On voit ainsi, à de courts intervalles, se succéder des œuvres de caractères très différents. L'une ne reflète pas mieux que l'autre le tempérament du musicien. Chacune d'elles correspond à l'inspiration du moment, moment qui a pu être très bref.

On a voulu expliquer cette diversité par le régime de la musique de commande. Le caractère indépendant de Mozart se serait mal adapté aux besognes imposées et on noterait une différence entre celles-ci et les œuvres spontanées. Rien n'est plus discutable. Le fait de travailler sur commande était, à l'époque, un des impératifs du métier et personne n'envisageait qu'il pût en être autrement. On laissait d'ailleurs assez de latitude aux compositeurs pour l'exécution des travaux. Si l'on exigeait d'un peintre qu'il représentât son modèle dans une attitude déterminée, on n'imposait pas à un musicien un concerto en sol majeur avec seize mesures d'introduction précédant l'entrée du soliste, suivies d'un thème de six mesures repris en mineur, avec des modulations dans une tonalité définie, etc... Plus que les autres arts, la musique laisse à son auteur une grande liberté d'expression. Une fois fixé le type de la pièce, sa longueur ou plutôt sa durée, le nombre des instrumentistes et l'esprit général, il n'est guère possible, sauf en de rares exceptions, d'aller au delà. A l'intérieur de ce cadre, le compositeur mettra toujours ce qu'il lui plaira. Mozart s'est plaint, il est vrai, de l'évêque de Salzbourg. Mais il lui reprochait le traitement et la promiscuité auxquels son maître le soumettait et non ce qu'il lui demandait d'écrire. Quand il le quitta, ne chercha-t-il pas, à Vienne, les commandes et les postes officiels? Rien ne permet de croire qu'il souffrît de cet état de choses.

L'examen des principales œuvres de Mozart les montre en concordance parfaite avec l'état d'esprit de leur auteur à l'époque où il les a composées. Joseph II l'encourage, et il en est très fier, quand il écrit *Idoménée*. *L'Enlèvement au Sérail* symbolise son mariage. L'humeur joyeuse de *Figaro* reflète son plaisir d'être le musicien le plus fêté de Vienne. *Don Juan* évoque son chagrin à la mort de son père. *Cosi* le sauve de la misère. La *Flûte*, enfin, par son caractère nostalgique, laisse entendre que le musicien n'espère plus rien de la vie. Sa musique religieuse témoigne de sa foi. Faire le vœu d'écrire une messe, composer son propre *Requiem* n'en donnent-ils pas la preuve? Enfin le caractère de ses symphonies, concertos et sonates s'apparente étroitement, nous l'avons vu, avec les événements de son existence.

Observons cependant qu'un auditeur non averti écoutant une œuvre de Mozart, d'époque quelconque — sauf, peut-être, une pièce de musique religieuse — en percevra surtout la délicatesse, le charme et l'élégance. Ce caractère général correspond au fond même du tempérament de Mozart, à son enjouement, à sa fantaisie. Nous avons cité quelques lettres plaisantes de sa jeunesse. Jusqu'à la fin de sa vie, il en écrira de semblables. Le 6 juillet 1791, cinq mois avant sa mort, épuisé, surmené, il dit encore à sa femme :

> Donne un soufflet à N. N. en lui disant que tu as voulu mettre à mort une mouche que j'ai vu se poser sur sa joue. Adieu, Prends garde : Br... Br... Br... trois bécots doux comme sucre s'envolent d'ici.

La gaîté ou la tristesse de ses œuvres ne peuvent se discerner que lorsqu'on les compare attentivement les unes aux autres. Chacun sent la nostalgie d'un Chopin ou d'un Schumann; celle de Mozart nous échappe souvent, car elle est beaucoup plus nuancée. Même dans la *Symphonie Jupiter* ou dans le *Quintette en mi bémol* (K. 614) se dégage la grâce incomparable que la civilisation de son temps avait développée chez lui. Mozart, familier des cours et des salons, cherchait à plaire. Les débordements romantiques lui étaient étrangers; dans la société raffinée de la fin du XVIIIe siècle on savait être plus discret. Une mélodie aux contours estompés, une virtuosité moins brillante, des éléments thématiques plus effacés suffisaient à marquer la tristesse.

Cette finesse, cette pureté qui nous séduisent aujourd'hui cachent bien des amertumes. La vie ruina les plus légitimes espérances de Mozart. Le destin le poursuivit même dans sa tombe. Lorsqu'on voulut retirer son corps de la fosse commune, une semaine après sa mort, les fossoyeurs ne purent identifier son cercueil.

Doit-on penser à ces misères en écoutant ses œuvres? Ne trahirions-nous pas sa mémoire? Conformons-nous plutôt à ce qu'il voulut être en dépit de ses malheurs et goûtons sans arrière-pensée le charme délicat et la pureté de sa musique.

HENRI DE CARSALADE DU PONT.

LE PÈRE JULES LEBRETON (1873-1956)

Le 9 juillet dernier, une messe d'enterrement était célébrée dans la chapelle de l'Institut Catholique de Paris devant une modeste assistance. Mgr Blanchet donnait l'absoute : « Le R. P. Lebreton, disait-il a achevé de disparaître ». C'était bien l'impression ressentie par tous. Une longue retraite, quatre années de maladie et de silence avaient préludé à la mort. A l'exception de quelques rares témoins admis au spectacle de sa sainte vieillesse, nous avions presque oublié qu'il était encore parmi nous.

Le Père Jules Lebreton appartient à une génération déjà entrée dans l'histoire : l'un des maîtres qui opposa au modernisme le témoignage d'une vigilante fidélité, l'un de ceux qui inaugurèrent le renouveau de la théologie positive dont nous recueillons aujourd'hui les fruits. Favorisé de grâces exceptionnelles d'union à Dieu, il fut le directeur d'un grand nombre d'âmes, comparable par son influence profonde et discrète à l'abbé Huvelin au siècle dernier. Aux *Études*, nous trouvions en lui un conseiller théologique d'un jugement ferme et sûr, un exemple de vie religieuse dont tous ressentaient le bienfait. Peu d'existences sacerdotales ont eu pareille unité : professeur, écrivain, maître spirituel... depuis son ordination, il n'eut guère à traiter que des choses de Dieu.

Entré à dix-sept ans dans la Compagnie de Jésus, il y reçut en plénitude la formation traditionnelle : études littéraires d'abord, poussées jusqu'au doctorat ès lettres, — sa thèse sur *la Langue et la Grammaire de Cicéron* fut soutenue en Sorbonne en 1901 —, études philosophiques et théologiques, clôturées par la soutenance d'un « grand acte », festivité scolaire éclatante et fort rare, du moins en France, puisqu'au scolasticat de Fourvière elle ne s'est renouvelée depuis lors que deux ou trois fois.

Après son troisième an de noviciat, où la direction du P. de Maumigny lui laissa une empreinte décisive, il fut nommé professeur de théologie à l'Institut catholique de Paris, enfin, deux ans plus tard, titulaire d'une chaire nouvelle, créée par Mgr Baudrillart : l'Histoire des Origines chrétiennes. On était alors en pleine crise moderniste. La nomination d'un jeune professeur à ce poste important fut vivement critiquée. Des collègues bien intentionnés, et d'autres qui l'étaient moins, le pressèrent de se récuser, lui prédisant un échec : « Il faut que vos supérieurs soient fous pour vous permettre d'accepter ce poste ». C'était mal connaître le Père dont le naturel était fier. Il se raidit : « Je n'ai pas de moi-même brigué ce poste; on m'y appelle. Je m'y rends ».

L'entreprise était hardie. Il s'agissait de fonder cet « atelier critique » dont le recteur de l'Institut catholique avouait que les catholiques de France étaient alors dépourvus [1] : allier les exigences de la méthode historique avec le respect religieux des sources et la fidélité à la tradition. Le Père dut créer sa méthode. Lui-même s'en est expliqué dans l'avant-propos de son premier volume : *les Origines du Dogme de la Trinité*. Ce que l'historien cherche dans son enquête, c'est l'expression de la foi des auteurs inspirés, examinée selon les formules et le degré d'élaboration qui leur est propre :

> les passages qui en sont cités ne le sont point comme des textes juridiques pour trancher un débat, mais comme des documents historiques, pour marquer le développement d'une doctrine; ils sont cités, non d'après la vulgate latine, mais d'après les textes originaux... Pour la même raison, on a pris soin de signaler les différences d'aspect, les nuances individuelles qui distinguent l'enseignement des différents auteurs sacrés, de saint Paul par exemple et de saint Jean...

Ces principes sont admis par tous aujourd'hui. Ils constituaient à l'époque une nouveauté. Les affirmations que nous venons de citer s'opposaient point par point aux usages alors en vigueur dans presque toutes les chaires de théologie.

Aussi bien la probité de l'enquête — son caractère désintéressé, si l'on peut dire — laissait intacte la certitude de la foi; mieux encore, elle en découlait :

> ce n'est pas que l'auteur se soit, par méthode, rendu indifférent à l'enquête, ni qu'il ait étudié un si grand sujet sans amour; mais par cela même que le sujet était plus sacré, il imposait à l'historien une probité plus scrupuleuse; nous eussions regardé comme une étrange témérité de chercher à rendre plus lumineux l'enseignement du Christ, ou plus explicites des écrits inspirés par Dieu.

La méthode cependant reste théologique : l'étude d'écrits inspirés, loin de s'accommoder du préjugé rationaliste, doit au contraire, pour demeurer adéquate à son objet, être conduite en communion avec la foi de l'Église. Le Père estimait que « la chaîne vive de notre tradition nous reliait plus étroitement encore et plus sûrement au passé que les commentaires des exégètes et les dissertations des historiens ».

L'influence de cet enseignement fut très bienfaisante, non seulement par le contenu objectif des leçons, mais plus encore par l'attitude religieuse du maître, son culte de la tradition, son attachement à l'Église, la fierté victorieuse de sa foi. Ses élèves le pressaient de publier ses cours. Mais le Père avait un grand respect de l'œuvre théologique.

1. Voir, dans *Études* de juin 1956, R. Rouquette : *Bilan du Modernisme*.

Il prit son temps : le premier volume : *les Origines du Dogme de la Trinité* ne parut qu'en 1910; le second en 1928. La composition du troisième ne fut jamais achevée. C'est qu'entre temps, rançon du succès, le Père se trouvait sollicité par bien d'autres besognes. De partout des demandes de collaborations affluaient. Le Père y répondait volontiers, monnayant le résultat de ses recherches : chroniques dans la *Revue pratique d'Apologétique*, les *Études*, et surtout dans les *Recherches de Science religieuse* dont il devint directeur après la mort du P. de Grandmaison; collaboration aux *Dictionnaires de Théologie* et *de Spiritualité*, à la collection *Histoire de l'Église* dirigée par Fliche et Martin, articles dans le *Bulletin de la Conférence Saint-Michel* et les *Cahiers de Neuilly*... Nous ne pouvons songer à faire ici l'inventaire de cette œuvre considérable[1]. Encore faut-il y ajouter une activité plus discrète, dont le poids d'année en année se fit plus lourd : celle de conseiller théologique. D'anciens élèves lui demandaient de diriger leurs travaux, des collègues le consultaient, sollicitant une préface, le patronage d'une thèse ou le service d'un *Nihil obstat*. On était sûr de trouver en lui un juge intègre, ne fardant pas la vérité. A un auteur de grand talent qui lui demandait de lire son manuscrit avec indulgence, il répondait : « Je ne vous promets aucune indulgence, je ne puis vous promettre que ma sincérité ». Et tel de ses jeunes confrères dut soutenir avec lui pendant plus d'une année une amicale controverse, avant que le Père, convaincu et ravi, n'admît le bien-fondé d'une conclusion à laquelle il était primitivement opposé.

Par tempérament le P. Lebreton répugnait à la polémique; il y fut parfois engagé par les circonstances ou l'appel de ses supérieurs : controverse avec Tyrrell dans la *Revue pratique d'Apologétique;* avec l'abbé Bremond au sujet de la *Métaphysique des Saints;* article sur l'*Action française* dans les *Études*, au moment de la condamnation... Le dialogue lui était difficile. Il ne possédait pas la merveilleuse aptitude du P. de Grandmaison pour pénétrer la pensée d'autrui, saisir en elle le moindre reflet de vérité. Il se contentait d'ordinaire d'exposer fermement la doctrine traditionnelle de l'Église et de marquer l'écart qui en séparait son partenaire, de sorte que sa critique semblait extérieure. Tyrrell se plaignit hautement de n'avoir pas été compris, Bremond s'irrita d'une allusion que le Père n'avait pas voulue, les tenants de l'*Action française* récusèrent la compétence d'un théologien si peu familier à leurs débats. Décidément, ce genre littéraire ne relevait pas de son charisme. D'ailleurs ces travaux d'actualité ne le retenaient pas longtemps; dès qu'il le pouvait, il revenait paisiblement à sa tâche de théologien.

Les seuls écrits de polémique qu'il ait composés de grand cœur furent sans doute les articles confiés à *Construire*, pendant l'occupation alle-

1. Voir Bibliographie au second volume des *Mélanges Jules Lebreton*. R.S.R. 1952.

mande : *La Paix romaine, son éclat, sa fragilité* (5e série) et *St Augustin dans l'Afrique envahie* (6e série). Mais peut-on parler de textes polémiques? De bons juges évoqueraient plutôt à leur sujet la discipline de l'Arcane : Nous sommes en 1942, Hitler construit l'Europe nouvelle et le P. Lebreton disserte sur l'histoire de Rome :

Si la paix romaine a été fragile, c'est qu'elle a été une communauté d'intérêts plutôt qu'une communion d'idéal. Aux peuples qu'elle a subjugués, elle a apporté la prospérité et la sécurité, et c'était sans doute un grand bienfait; mais l'homme ne vit pas seulement de pain, il vit avant tout de vérité et d'amour, et cela Rome ne pouvait pas le donner parce qu'elle ne le possédait pas.

Et quelques pages plus loin :

Au lendemain des grands succès comme aussi des grands revers, l'homme a l'impression d'un monde fini, soit par son achèvement définitif, soit par sa ruine irréparable. Il n'en est jamais ainsi : la conservation est une création. A l'exemple de Dieu soutenant le monde qu'il a créé, l'homme ne peut jamais détendre son effort sans voir s'écrouler son œuvre; mais jamais non plus il ne doit devant son œuvre renversée perdre l'espoir de la relever.

A la lecture des placards d'imprimerie, le malheureux fonctionnaire allemand préposé à la censure vérifiait l'exactitude des traductions de saint Augustin, exigeait que l'on supprimât dans les citations les mots « barbares » et « envahisseurs », et finalement apposait le tampon officiel sur cette étude patristique, si visiblement étrangère à l'actualité. Quelle fortune pour *Construire :* sous la plume du doyen de la faculté de théologie, le message clandestin en pleine lumière!

Nous fausserions les perspectives en attribuant trop d'importance à cet épisode. Si le P. Lebreton prit rang parmi les théologiens de la résistance, — des amis diffusèrent sa consultation sur le S. T. O. dans tout le pays — ce fut pour répondre à des questions précises qui lui étaient posées et parce qu'il avait charge d'âmes. Là était sa véritable insertion dans l'actualité. La recherche théologique se prolongeait si spontanément chez lui en doctrine spirituelle que le professeur devenait sans le vouloir le directeur de conscience d'un grand nombre de ses élèves et de beaucoup d'autres âmes, attirées par la lecture de ses écrits et la sainteté de sa vie.

Durant l'année scolaire, il donnait régulièrement des conférences spirituelles au Collège Sainte-Marie de Neuilly, à la Conférence Saint-Michel, dans plusieurs communautés de religieuses. Pendant les vacances, autant que sa santé le permettait, il prêchait des retraites dans les scolasticats de son Ordre, chez les prêtres du Cœur de Jésus, et même dans les grands monastères contemplatifs, à Solesmes notamment, où la confiante amitié du Révérendissime P. Abbé l'appela plusieurs fois.

Son interprétation des Exercices s'insérait dans la tradition du P. Lalle-

mant et du P. de Grandmaison, avec une nuance plus nettement contemplative. Le thème de la gloire de Dieu ne lui était pas moins cher qu'à St Ignace, mais il l'entendait selon la formule de St Irénée : « la gloire de Dieu, c'est la vie de l'homme; et la vie de l'homme, *c'est la vue de Dieu* ». Enrichis par sa connaissance de l'Écriture et son expérience personnelle, les Exercices prêchés par lui devenaient, ce qu'ils peuvent être en effet, une école d'oraison. « La vie éternelle, *c'est qu'ils te connaissent...* ». Le Père croyait à la sainte ambition de Dieu sur chacun de nous. Si Dieu nous accorde rarement les grâces les plus hautes et les plus désirables, disait-il, « la faute n'en est-elle pas aux dispositions imparfaites de ceux qui le prient?... est-ce trop d'ambition que d'implorer de Dieu cette union intime qui nous transforme en Celui qui n'a vécu que pour nous? » La gloire de Dieu, c'est d'être connu, mais nul ne peut connaître le Père, s'il n'a d'abord été « saisi par le Fils, notre lumière et notre vie ».

De fait il fut le directeur d'un petit nombre d'âmes favorisées de grâces mystiques. Il leur donnait sans compter son temps, ses conseils et parfois, dans les dernières années de sa vie, sortant de sa réserve, leur partageait son expérience. Nul travail apostolique ne contribuait autant, à ses yeux, à procurer la gloire de Dieu que d'aider une âme prévenue de faveurs insignes à répondre pleinement à l'appel du Christ.

Sa direction était exigeante et austère. Médiocrement psychologue, craignant toujours d'être indiscret, le Père s'intéressait peu aux cas de conscience; mais il répétait sans se lasser l'unique leçon : il faut mourir pour revivre. Comme saint Paul, il ne voulait prêcher que Jésus crucifié. Ainsi ce jésuite exemplaire, nourri des lettres classiques, était-il moins proche de l'humanisme dévot que de St Jean de la Croix.

Écoutons-le commenter, dans une instruction de grande retraite, le texte évangélique du centuple promis :

> Ce que le Christ doit transformer, c'est nous-mêmes... : par le renoncement, nos yeux et nos cœurs se purifient; ils trouvent en toutes choses *ce goût de Dieu chaste et spirituel*, qui est le centuple promis.
>
> Et tout ceci s'éclaire encore de l'expérience personnelle de Jésus. Ce monde, où il passa sa vie humaine, il le voyait de ses yeux, mais en même temps, *il le contemplait dans la lumière de gloire;* le psalmiste avait pu dire : « Les cieux chantent la gloire de Dieu »; nul n'a entendu ce chant comme le Christ. Devant ce spectacle et ce concert, nous sommes aveugles et sourds. Que la nuit se fasse, que tout se taise, peu à peu nous verrons et entendrons, non sans doute comme le Fils qui « porte tout par la vertu de sa parole », mais comme peuvent et doivent le faire des enfants de Dieu dans la maison de leur Père.

Nul commentateur des Exercices n'a montré avec tant de bonheur la

arenté qui unit la *Contemplation ad Amorem* de St Ignace à *la Montée u Carmel.*

La doctrine spirituelle du P. Lebreton a été exposée dans un volume, ublié en 1947, sous le titre *Lumen Christi*, qui constitue une réplique son premier ouvrage sur la théologie de la Trinité. Cependant les onfidences involontaires sont les plus précieuses : nous les trouvons ans la Vie du P. Léonce de Grandmaison. L'auteur y a fait œuvre d'hisorien, le portrait est d'une grande fidélité. Mais le choix des textes – surtout ceux de la grande retraite au 3e an —, les traits qu'il met n lumière sont révélateurs de son propre idéal spirituel. Peut-être ième l'insistance avec laquelle il décrit le dépouillement intérieur du ère de Grandmaison, son renoncement aux joies légitimes de l'art, le la culture, de l'amitié est-elle plus caractéristique de la spiritualité lu biographe que de l'ami dont il voulait tracer le portrait.

Le Père Lebreton était en effet un mystique authentique; il avait onnu de fréquentes expériences de Dieu. Sentiment de présence sans mages, sans paroles intérieures, mais sentiment irrécusable. Les brèves iotations qui nous en restent n'ont pas été écrites pour lui-même —il e pouvait l'oublier — mais pour ceux auxquels il reconnaissait le lroit de le conseiller.

présence du Seigneur silencieuse et brûlante... appel pressant et manifestement u delà de mes forces. Seule issue possible, la prière; mais cette prière que le eigneur me presse de lui adresser, il n'y répond pas, sinon par des plaintes loulouroeuses : *Quid debui facere et non feci?* Hélas, Seigneur, je le confesse; e vous dois infiniment plus que je ne vous donne; mais je ne puis vous donner lavantage. *Non habentibus unde redderent, donavit.* C'est ma seule espérance...

Parfois ces visites étaient courtes, parfois elles se prolongeaient pendant plusieurs jours. Le Père pouvait tant bien que mal s'abstraire dans un travail intellectuel, soutenir une conversation, prendre quelques heures de sommeil. Mais à chaque instant de répit s'imposait à lui la présence silencieuse et brûlante... Au sortir de ces expériences, il se sentait, comme au retour d'un lointain voyage, dépaysé, extraordinairement détaché du jugement des hommes, gardant comme un viatique cet appel à une fidélité qui ne tolérait pas de partage : Dieu seul est bon.

Cette spiritualité austère était, l'on s'en doute, extrêmement opposée à toute recherche d'aventure et d'évasion. Le Père n'exprimait pas de désir. Ce fut seulement à la fin de sa vie qu'il dérogea, une fois du moins, à cette loi. L'abbé Pierre, dont il était le directeur spirituel, n'était pas encore célèbre; il commençait à peine d'accueillir quelques mal logés dans un pavillon de banlieue. Il rêvait d'une présence sacerdotale stable à Emmaüs, pendant que lui-même irait courir les rues. Un jour le P. Lebreton vint trouver son supérieur lui demandant la permission, à la fin

d'une vie sans mérite, d'aller mourir parmi les pauvres... Mais cet unique souhait ne fut pas exaucé. Le supérieur lui répondit qu'il ne se croyait pas le droit d'abréger les jours d'un membre de sa communauté; et le Père n'en parla plus.

Quelques mois plus tard, il lui fallut pourtant quitter la maison des *Études* : des soins devenaient nécessaires, le fléchissement de sa mémoire exigeait une assistance de tous les instants. Une communauté religieuse, les Oblates de l'Eucharistie, qui lui était toute dévouée, voulut bien le recevoir. Sa charité, pensions-nous, n'aurait pas à s'exercer au delà de quelques mois : elle se prolongea quatre ans. Ces dernières années furent admirables. Les forces s'amenuisaient, les souvenirs, surtout ceux du passé récent, étaient totalement abolis, tandis que l'intelligence demeurait habituellement lucide. Aucun de ces menus caprices, de ces gestes inconscients d'égoïsme que l'on trouve si souvent chez des vieillards. Malgré son extrême faiblesse, la volonté demeurait entièrement soumise à Dieu et à ses représentants. Pendant de longs mois, le P. du Passage auquel le liait une amitié très chère, vint l'assister à sa messe. Ne pas célébrer la messe était le seul sacrifice qui lui coutât, mais il obéissait au Père comme un enfant. A une religieuse de Nazareth, âgée et malade, il avait confié :

> Vous le comprenez comme moi, ma Mère, ce que le Seigneur veut trouver dans ses vieux serviteurs, c'est la confiance en lui. Un enfant n'a pas peur de rentrer dans la maison paternelle.
>
> De mois en mois, les forces diminuent. Cet après-midi, je me rendrai chez le médecin pour des piqûres mensuelles qui m'aident à vivre, à penser, à me souvenir. — Quand elles ne me feront plus d'effet, je laisserai tomber tout cela, et je vivrai dans la maison paternelle comme un enfant docile et confiant, répétant la parole « *Scio cui credidi*. Je sais en qui j'ai mis ma confiance ». Il ne se dérobera pas.

Alors qu'il n'était plus capable de reconnaître ses visiteurs, il était rare qu'en lui parlant de Dieu la question demeurât sans réponse. Celui qui écrit ces lignes garde le souvenir d'une formule parfaite, prononcée distinctement entre deux phrases inintelligibles : « Père, je veux vous dire ce que je comprends mieux depuis quelques semaines : Dieu, c'est une transcendance qui nous attire, c'est une force qui nous soulève, beaucoup plus qu'un objet de connaissance qui se dérobe » et, comme se parlant à lui-même : « je n'irai pas plus loin dans cette voie, de peur de paraître agnostique ».

Le 5 juillet 1956, Dieu, qu'il avait si passionnément voulu connaître, lui donnait enfin la vision de sa face.

René d'Ouince.

ACTUALITÉS

Patronat et syndicalisme chrétien

Au cours des Assises régionales de l'Ouest du Centre français du patronat chrétien, qui se sont tenues à Angers en juin, Mgr Chappoulie, évêque d'Angers, a prononcé un discours très important sur « les conditions chrétiennes du dialogue entre chefs d'entreprise et monde du travail ». Il a d'abord souligné dans quel mauvais climat général s'encadrent aujourd'hui les relations entre employeurs et salariés; il a ensuite rappelé les « devoirs et vertus du chef d'entreprise ». Enfin devant ces patrons de l'Ouest, qui ont vécu les grèves dures et parfois tragiques d'il y a un an, il a estimé qu'il avait le devoir de préciser le jugement à porter sur les syndicats chrétiens, qui ont été en bien des cas à la pointe de ces grèves. Après avoir rappelé que les Papes « encouragent le syndicalisme chrétien comme un des moyens normaux d'assurer la juste protection des intérêts du monde du travail et de guider sa promotion vers un avenir meilleur », il a ajouté :

« Vous seriez déçus, Messieurs, si je m'arrêtais sur cette évocation du syndicalisme chrétien sans aller un peu plus avant. En débutant, je vous ai annoncé que j'apportais un témoignage. Si maintenant je ne le donnais pas jusqu'au bout, beaucoup parmi vous pourraient m'accuser de manquer de courage.

« Nous sortons d'une crise aiguë où dans notre région de l'Ouest les syndicats chrétiens se sont heurtés durement au patronat. Vous n'oubliez pas qu'ils n'ont pas été les moins âpres à présenter les revendications ouvrières et à vouloir les imposer. On leur reproche de s'être associés à des actes violents qui ne traduisaient pas beaucoup de volonté d'accord dans la négociation. Nombre de catholiques, qu'ils soient patron ou non, en ont été scandalisés jusqu'à renforcer le chœur de ceux qui, par principe, sont opposés à tout syndicalisme chrétien.

« Bien sûr il n'y a personne ici pour s'imaginer que le syndicat chrétien puisse être à l'avantage des patrons un syndicat de complaisance qui jouerait le rôle du cheval de Troie pour abattre, en période de conflit, le front uni de la solidarité ouvrière. Et même peu nombreux dans cette assistance sont ceux qui s'étonnent que le militant d'un syndicat chrétien apporte dans son action une intransigeance particulière, une sorte de pureté adamantine, qui en fait parfois au cœur d'une grève le plus intraitable des adversaires. Vous l'admettrez, Messieurs, plus facilement qu'on ne le fait autour de vous, parce que l'objectivité est une de vos qualités maîtresses.

« Essayons donc, en profitant d'un recul de quelques mois, de nous

souvenir des événements avec sang-froid. La violence qui vous a blessés, elle est indubitablement blâmable en soi comme toute violence. Mais replaçons-là dans le contexte passionné d'une grève. Reconstituons l'atmosphère de tension et de surexcitation dans laquelle mûrit un mouvement ouvrier qui calcule que, pour réussir contre un adversaire puissamment soutenu qui le vaincrait certainement à l'usure, au pourrissement, il doit utiliser une tactique de surprise et de rapidité. Un observateur neutre ne découvrira pas dans une explosion de violence, au cours d'une bataille, une intention particulièrement maligne; il ne s'y attardera pas. Lui aussi, le patron, chrétien ou non, qui met son point d'honneur à juger les hommes avec équité, n'ira pas plus loin. Je lui conseillerai cependant de réfléchir aux causes profondes qui ont été à l'origine de ce déchaînement de passions. Est-ce que moins de lenteur de sa part et de la part de ses collègues à écouter les plaintes souvent justifiées, et parfois à les prévenir, n'aurait pas évité cette heure d'exaspération? A remonter aux sources, ne croyez-vous pas que, dans les conflits du travail comme dans tous les autres, les culpabilités vraies finissent parfois par changer de sens?

« D'autre part, l'opinion générale entend juger l'attitude des syndicats chrétiens et de leurs dirigeants en leur appliquant les canons de la morale évangélique. Des catholiques veulent juger leurs frères. Bien. Mais l'Evangile lui-même nous enseigne que rien n'est plus délicat que de juger son frère. N'oublions pas aussi que les syndiqués ont le droit de manifester une exigence identique vis-à-vis de vous. Et quel patron, surtout le plus chrétien, oserait dire qu'il vit vraiment selon l'Evangile? Humilité, détachement des richesses, amour du prochain jusqu'à tenter de se mettre à sa place quand on veut porter un jugement sur lui, tout autant de freins à notre impétuosité à exiger d'autrui ce que nous renonçons à imposer à nous-mêmes. Faut-il faire souvenir chacun d'entre nous, clercs et laïques, de la parabole sur la paille et la poutre et aussi de ces hommes qui veulent faire porter aux autres des fardeaux qu'eux-mêmes ne remuent pas du petit doigt?

« Voilà quelques considérations rapides sur ce problèmes des syndicats chrétiens, qui est une pierre d'achoppement pour un bon nombre d'entre vous. Puissent-elles vous aider à ne pas porter un jugement trop sommaire sur le comportement du syndicalisme chrétien, mais plutôt à vous rallier avec sérénité et noblesse de vue à l'estime et aux encouragements que l'Eglise lui témoigne...

« Il y a dans le patronat chrétien de notre pays des « interlocuteurs valables » suivant le mot à la mode, pour engager le dialogue avec les éléments chrétiens du monde ouvrier sur un ton de totale et fraternelle liberté au sein de nos groupements d'Action catholique dont le rôle ici me paraît irremplaçable. Qu'ils n'aient pas peur d'aller de l'avant. Votre mouvement possède, j'en suis profondément convaincu, assez de sérénité dans la foi, de générosité consen-

tie, de lucidité d'esprit dans la critique de vos vertus professionnelles, de loyauté dans l'obéissance filiale à l'Eglise, pour regarder avec confiance vers l'avenir. »

Est-il permis de désirer, pour le bien de l'Eglise, que tous les patrons catholiques méditent avec un grand esprit de foi ces paroles de l'évêque d'Angers?

J. V.

L'Association de Cadres Dirigeants de l'industrie

Vu de dehors l'Acadi * est une association de quelque 500 personnes exerçant des fonctions de direction dans des entreprises industrielles privées ou nationalisées.

Elle publie un Bulletin mensuel et des documents de même périodicité, tient sous des formes diverses des réunions de travail, d'information et de contact qui ne touchent jamais qu'un public restreint, et auxquelles elle donne peu de publicité.

Constituée officiellement en 1946 sous le régime de la loi de 1901, elle vient de célébrer son dixième anniversaire. On ne lui connaît aucune attache définie : confessionnelle, politique ou doctrinale, en dépit de quoi elle compte des sympathies dans les milieux les plus divers.

Son recrutement basé sur le principe de la cooptation interdit de penser qu'elle connaîtra jamais un développement quantitatif considérable; il est en revanche garant de son homogénéité.

Ses moyens matériels et son appareil administratif sont faibles. Il ne semble pas qu'elle ait jamais pris à tâche de faire parler d'elle.

Tels sont les éléments que pourrait fournir un enquêteur indifférent et superficiel à quelque « client » curieux qu'il ne laisserait pas de profondément décevoir par son objectivité même. Pour le satisfaire une investigation plus sérieuse paraît nécessaire.

* Association de Cadres Dirigeants de l'Industrie, pour le progrès social et économique, 30, rue Gay-Lussac, Paris (5e). Tél. : ODE 36.21. *Président :* M. René PERRIN, Membre de l'Institut, Vice-Président, Directeur Général de la Sté d'Electro-Métallurgie et des Aciéries électriques d'Ugine. *Vice-Présidents :* M. Paul BASEILHAC, Directeur Général des Charbonnages de France; M. Louis DE MIJOLLA, Administrateur, Directeur Général de la Sté Métallurgique d'Imphy; M. Joseph ROOS, Président, Directeur Général de la Sté des Usines Chausson.

⁂

Les origines réelles de l'Acadi remontent à la période de l'occupation. Un petit groupe d'hommes parmi lesquels figurait notamment Aimé Lepercq, futur ministre des Finances du Gouvernement provisoire, avait pris alors l'habitude de se réunir pour mettre en commun leurs soucis du moment. Ils possédaient ce trait commun : d'assumer des fonctions importantes dans des entreprises de grande envergure, et nourrissaient une commune inquiétude quant aux difficultés matérielles et morales avec lesquelles le Pays allait se trouver aux prises — sa liberté reconquise et la paix revenue.

Peu à peu, ils ont été amenés à prendre conscience de la position originale et des responsabilités particulièrement lourdes qui étaient et, davantage encore, allaient devenir les leurs dans le monde dont ils entrevoyaient la naissance.

Par des voies différentes, ils arrivaient en somme à des conclusions voisines de celles de James Burnham, l'auteur de *l'Ere des Organisateurs,* savoir que dans une civilisation marquée par l'extrême complexité de l'appareil de la production, le démantèlement de la fonction d'entrepreneur devenait une quasi-fatalité, et que les techniciens de la direction des affaires, même purs de toute velléité technocratique, étaient appelés à y jouer un rôle décisif.

Bref, en face de ces deux impératifs, d'ailleurs solidaires : reconstruire matériellement le Pays, et contribuer à refaire son unité, les fondateurs de l'Acadi ont pensé que les cadres dirigeants de l'industrie, tels que l'évolution des structures les a fait sortir de l'ombre, devaient d'entrer en lice en tant que tels, et s'unir pour remplir au mieux de l'intérêt général les tâches qui allaient leur incomber.

Restait à déterminer sous quelle forme et sur quelles bases?

S'ils avaient voulu défendre des intérêts personnels, sans doute eussent-ils constitué quelque super-syndicat. S'ils avaient eu les arrière-pensées que Burnham leur prête, c'est à un parti, ou à quelque maffia plus ou moins occulte, qu'ils eussent songé. Pensant avant tout à *servir,* ils ont fondé au grand jour une Association de *personnes* dont l'objet est la recherche objective du progrès social et économique; association dont un premier manifeste précisait l'esprit et les objectifs :

« Economie et technique y lisait-on, ne sont que des moyens au service du progrès social et de l'homme. »

Et plus loin :

« Le temps est passé où les chefs d'entreprise semblaient n'avoir d'autre but ou d'autre mission que de gagner de l'argent pour eux-mêmes ou les propriétaires de leur entreprise. »

« Rien n'est possible que par l'effort conjugué de tous ceux qui travaillent pour la production, de leurs mains ou de leur esprit. »

« Cet effort implique que chacun se sente directement intéressé par

ses résultats et que la conscience de l'intérêt commun l'emporte sur celle des intérêts particuliers. »

« Les cadres dirigeants de l'industrie sont placés au point de jonction de l'économie et de l'humain. »

« Ils exercent une fonction sociale au service de la collectivité tout entière et se reconnaissent des responsabilités à son égard aussi bien que vis-à-vis de leurs mandants, de leurs collaborateurs de tous rangs, des clients de leur entreprise. »

Et plus loin encore :

« Responsabilité suppose autorité indiscutée, mais l'autorité se mérite, elle ne repose avec solidité que sur la confiance, l'adhésion active de ceux sur qui elle s'exerce; elle n'exclut pas pour ceux qui la détiennent, ni soumission aux instances supérieures (et d'abord l'Etat, juge suprême du bien commun), ni respect d'une discipline professionnelle constructive. »

Enfin :

« Le rôle des cadres dirigeants ne saurait se borner à l'exécution en quelque manière servile d'un devoir d'état, ni à l'application constante de tactiques défensives où rien ne transparaît de leur volonté de coopérer activement au progrès social et économique... »

⁂

Par diverses voies l'Acadi s'est constamment efforcée d'assurer, epuis sa création, l'information et la formation de ses membres, ussi bien que de faire connaître à l'extérieur leur pensée sur les rands problèmes à l'ordre du jour.

Son Bulletin, qui rend compte des travaux de ses commissions et ont des numéros spéciaux ont été consacrés à des sujets tels que « la ulture ouvrière », « l'Humanisation des rapports dans l'entreprise », l'expansion économique régionale », constitue avec ses études documentaires sur : l'autofinancement, la structure des salaires, le prolème de l'investissement, etc., son moyen normal d'expression.

Son souci primordial reste, toutefois, d'une part de faire prendre onscience à ses membres de l'étendue de leurs responsabilités dans la ie du Pays, d'autre part, de faire tomber les barrières qui cloisonnent ouvent arbitrairemet le corps social, en favorisant les contacts entre e milieu dont elle peut s'estimer représentative et tous les autres. Dans ce but elle a organisé des rencontres avec des hommes politiques, des fonctionnaires, des syndicalistes, des agriculteurs, des universitaires et jusqu'à des représentants des Eglises.

En 1950, après un an de travail en commun avec tous les syndicats libres, elle a mis sur pied des journées d'études des comités d'entreprises qui ont permis d'utiles échanges de vues entre toutes les parties en cause et marqué sa volonté de voir vivre et prospérer l'institution.

confrontations dans la recherche de la vérité, tous ceux qui ont participé aux Congrès d'Avon peuvent porter témoignage.

Ce qu'il est possible de mesurer maintenant, c'est la prudence authentique qui inspirait celui qui entreprit d'ouvrir aussi largement les phénomènes religieux et mystiques à l'investigation des psychologues et des médecins. Bien loin de nuire au rayonnement des manifestations du spirituel, les débats et les recherches des Etudes Carmélitaines n'ont fait que les mettre davantage en valeur. Si la mystique la plus pure attire aujourd'hui tant d'âmes, c'est en partie aux Etudes Carmélitaines qu'on le doit; tant il est vrai qu'un discernement exigeant est toujours au service de la vérité.

Pour avoir su s'ouvrir, à chaque étape de leur développement, à tout apport nouveau, hier à la psychanalyse, demain peut-être à la phénoménologie, les Etudes Carmélitaines ont évité l'écueil qui guette toute entreprise de ce genre : la fossilisation. Peut-être y fallait-il cette grâce dont les fils spirituels d'un grand saint, le Carme et le Catholique Jean de la Croix, ont su recueillir la chaleur et la lumière dans le couvent d'Avon où se tenaient les Congrès des Etudes Carmélitaines. Elle était là, donnant à nos échanges et à nos débats leur unité secrète et leur poids.

Louis BEIRNAERT.

Deux nouvelles revues universitaires

Deux revues universitaires viennent de naître : les *Cahiers d'Histoire* publiés par les Universités de Clermont-Ferrand, Lyon, Grenoble et la *Revue de l'Enseignement supérieur*, éditée par le Service d'Edition et de Vente des Publications de l'Education Nationale (le S.E.V.P.E.N., 13, rue du Four, à Paris).

Les *Cahiers d'Histoire*, dirigés par M. A. Latreille, doyen de la Faculté des Lettres de Lyon, ne sont pas seulement un recueil périodique d'histoire locale, mais une véritable revue d'histoire générale, présentée par deux grandes universités provinciales, Lyon et Grenoble, auxquelles s'adjoint l'université plus modeste de Clermont-Ferrand. Ils viennent s'ajoufer aux revues, d'importances inégales d'ailleurs, que publient déjà les universités de Bordeaux, Toulouse, Montpellier, Rennes Nancy, Dijon, Grenoble, les deux facultés de théologie de Strasbourg...

Il est regrettable qu'en France l'Université de Paris soit devenue pléthorique, tant par le nombre de ses étudiants que par l'attraction qu'elle exerce sur les professeurs de province; c'est au point que, souvent, une thèse de doctorat ès lettres soutenue devant une Faculté de province est considérée, sans raison, comme de second ordre. En

Allemagne, en Angleterre, aux Etats-Unis, la vie universitaire est moins centralisée; les Universités importantes sont réparties à travers le pays; elles constituent des centres intellectuels autonomes auxquels les maîtres restent fidèles. Ne parlons pas d'Oxford et de Cambridge, tellement différentes des universités continentales; mais de petites villes comme Durham, Bonn, Tubingue, Fribourg en Suisse, Insbruck, Louvain, Coïmbre, possèdent d'illustres unversités.

Il faut donc souhaiter un large succès aux courageuses revues universitaires de province qui contribuent à une décentralisation de la vie intellectuelle et scientifique du pays.

Le premier fascicule des *Cahiers d'Histoire* de Lyon, Grenoble et Clermont-Ferrand contient des articles importants qui ne sont pas d'ailleurs tous dus à des universitaires de métier. Ainsi, le sous-préfet de Vienne y donne de bonnes pages sur les fouriéristes lyonnais et leur projet d'établissement en Algérie d'une communauté d'exploitation rurale, qui est fort proche des essais actuels de communautés de travail. Un professeur de l'Ecole Normale d'instituteurs de Bonneville publie, sur les élections de 1869 en Savoie, un essai intelligent et équilibré, qui est de portée générale, et qui prolonge les magistrales études de J. Maurain sur la politique ecclésiastique du Second Empire.

Mais on s'arrêtera surtout à un article du doyen Latreille *Innocent XI, pape « janséniste », directeur de conscience de Louis XIV.* Travail qui revêt même une certaine actualité du fait de la prochaine béatification du pape Odescalchi. Cet article est complété, d'ailleurs, par une autre publication récente de M. Latreille, *Les nonces apostoliques et l'Eglise gallicane sous Innocent XI* (*Revue d'Histoire de l'Eglise de France,* juillet-décembre 1955, p. 211 sqq.)

Innocent XI, tel que nous le révèle M. Latreille, d'après un dépouillement complet des archives de la *Nunziatura di Francia,* n'est pas un faible pontife versatile, soumis aux influences de son milieu, en particulier de l'« Agence janséniste » de Rome, comme on l'a présenté souvent.

C'est un pape essentiellement religieux, non politique, qui suit à la lettre le conseil que lui donnait, au début du pontificat, le P. Oliva, préposé général de la Compagnie de Jésus : « lorsqu'il s'agit des âmes que rien ne soit négligé par les papes et par leurs délégués; quant aux affaires privées qu'on ne leur accorde rien, aux intérêts temporels peu de choses ». Persuadé de son devoir et de sa responsabilité de pontife, sûr de son bon droit, d'ailleurs incontestable, dans les affaires qui l'opposent à Louis XIV, celles de la Régale et des « Quartiers » (immunité des ambassades à Rome, devenues des lieux de refuge des criminels de droit public), peu souple, le pape néglige délibérément tout moyen humain de négociation, il se refuse à tout compromis; il veut simplement faire appel à la conscience du Roi Très Chrétien, le convertir à son devoir de souverain catholique; il voudrait que le Roi fît, chaque jour, dix minutes d'oraison, pour se

confrontations dans la recherche de la vérité, tous ceux qui ont participé aux Congrès d'Avon peuvent porter témoignage.

Ce qu'il est possible de mesurer maintenant, c'est la prudence authentique qui inspirait celui qui entreprit d'ouvrir aussi largement les phénomènes religieux et mystiques à l'investigation des psychologues et des médecins. Bien loin de nuire au rayonnement des manifestations du spirituel, les débats et les recherches des Etudes Carmélitaines n'ont fait que les mettre davantage en valeur. Si la mystique la plus pure attire aujourd'hui tant d'âmes, c'est en partie aux Etudes Carmélitaines qu'on le doit; tant il est vrai qu'un discernement exigeant est toujours au service de la vérité.

Pour avoir su s'ouvrir, à chaque étape de leur développement, à tout apport nouveau, hier à la psychanalyse, demain peut-être à la phénoménologie, les Etudes Carmélitaines ont évité l'écueil qui guette toute entreprise de ce genre : la fossilisation. Peut-être y fallait-il cette grâce dont les fils spirituels d'un grand saint, le Carme et le Catholique Jean de la Croix, ont su recueillir la chaleur et la lumière dans le couvent d'Avon où se tenaient les Congrès des Etudes Carmélitaines. Elle était là, donnant à nos échanges et à nos débats leur unité secrète et leur poids.

Louis BEIRNAERT.

Deux nouvelles revues universitaires

Deux revues universitaires viennent de naître : les *Cahiers d'Histoire* publiés par les Universités de Clermont-Ferrand, Lyon, Grenoble et la *Revue de l'Enseignement supérieur*, éditée par le Service d'Edition et de Vente des Publications de l'Education Nationale (le S.E.V.P.E.N., 13, rue du Four, à Paris).

Les *Cahiers d'Histoire*, dirigés par M. A. Latreille, doyen de la Faculté des Lettres de Lyon, ne sont pas seulement un recueil périodique d'histoire locale, mais une véritable revue d'histoire générale, présentée par deux grandes universités provinciales, Lyon et Grenoble, auxquelles s'adjoint l'université plus modeste de Clermont-Ferrand. Ils viennent s'ajouter aux revues, d'importances inégales d'ailleurs, que publient déjà les universités de Bordeaux, Toulouse, Montpellier, Rennes Nancy, Dijon, Grenoble, les deux facultés de théologie de Strasbourg...

Il est regrettable qu'en France l'Université de Paris soit devenue pléthorique, tant par le nombre de ses étudiants que par l'attraction qu'elle exerce sur les professeurs de province; c'est au point que, souvent, une thèse de doctorat ès lettres soutenue devant une Faculté de province est considérée, sans raison, comme de second ordre. En

Allemagne, en Angleterre, aux Etats-Unis, la vie universitaire est moins centralisée; les Universités importantes sont réparties à travers le pays; elles constituent des centres intellectuels autonomes auxquels les maîtres restent fidèles. Ne parlons pas d'Oxford et de Cambridge, tellement différentes des universités continentales; mais de petites villes comme Durham, Bonn, Tubingue, Fribourg en Suisse, Insbruck, Louvain, Coïmbre, possèdent d'illustres unversités.

Il faut donc souhaiter un large succès aux courageuses revues universitaires de province qui contribuent à une décentralisation de la vie intellectuelle et scientifique du pays.

Le premier fascicule des *Cahiers d'Histoire* de Lyon, Grenoble et Clermont-Ferrand contient des articles importants qui ne sont pas d'ailleurs tous dus à des universitaires de métier. Ainsi, le sous-préfet de Vienne y donne de bonnes pages sur les fouriéristes lyonnais et leur projet d'établissement en Algérie d'une communauté d'exploitation rurale, qui est fort proche des essais actuels de communautés de travail. Un professeur de l'Ecole Normale d'instituteurs de Bonneville publie, sur les élections de 1869 en Savoie, un essai intelligent et équilibré, qui est de portée générale, et qui prolonge les magistrales études de J. Maurain sur la politique ecclésiastique du Second Empire.

Mais on s'arrêtera surtout à un article du doyen Latreille *Innocent XI, pape « janséniste », directeur de conscience de Louis XIV.* Travail qui revêt même une certaine actualité du fait de la prochaine béatification du pape Odescalchi. Cet article est complété, d'ailleurs, par une autre publication récente de M. Latreille, *Les nonces apostoliques et l'Eglise gallicane sous Innocent XI* (*Revue d'Histoire de l'Eglise de France,* juillet-décembre 1955, p. 211 sqq.)

Innocent XI, tel que nous le révèle M. Latreille, d'après un dépouillement complet des archives de la *Nunziatura di Francia,* n'est pas un faible pontife versatile, soumis aux influences de son milieu, en particulier de l'« Agence janséniste » de Rome, comme on l'a présenté souvent.

C'est un pape essentiellement religieux, non politique, qui suit à la lettre le conseil que lui donnait, au début du pontificat, le P. Oliva, préposé général de la Compagnie de Jésus : « lorsqu'il s'agit des âmes que rien ne soit négligé par les papes et par leurs délégués; quant aux affaires privées qu'on ne leur accorde rien, aux intérêts temporels peu de choses ». Persuadé de son devoir et de sa responsabilité de pontife, sûr de son bon droit, d'ailleurs incontestable, dans les affaires qui l'opposent à Louis XIV, celles de la Régale et des « Quartiers » (immunité des ambassades à Rome, devenues des lieux de refuge des criminels de droit public), peu souple, le pape néglige délibérément tout moyen humain de négociation, il se refuse à tout compromis; il veut simplement faire appel à la conscience du Roi Très Chrétien, le convertir à son devoir de souverain catholique; il voudrait que le Roi fît, chaque jour, dix minutes d'oraison, pour se

remettre en face de ses fins dernières et du jugement de Dieu. Il menace, même, Louis XIV d'excommunication et l'assigne au tribunal de Dieu. En face de lui, le Roi n'a pas la culture historique qui lui permettrait de se rendre parfaitement compte de la portée des positions qu'il prend : « il n'a jamais rien lu », prétend un nonce. Louis XIV est donc convaincu qu'il défend simplement les privilèges sacro-saints de sa toute-puissante couronne. Il semble, d'ailleurs, que s'il n'est pas encouragé dans sa résistance à Rome par son confesseur le P. de la Chaize, du moins il n'en est pas détourné, au grand scandale, assez compréhensible, des nonces. La Chaize, sans doute, craint que l'intransigeance absolue du pape n'amène son royal pénitent à des mesures irréparables. Toujours est-il que le Roi Très Chrétien reste absolument sourd aux objurgations du pape, d'autant plus sourd qu'il est absolument résolu à ne pas imiter Henri VIII et à ne pas se séparer de Rome par un schisme. Deux absolutismes se heurtent ainsi. Celui du Roi, à l'apogée de sa puissance, devant qui tout le monde plie et à qui personne, pas même son confesseur n'ose ni ne peut faire comprendre que, dans son conflit avec le Saint-Siège, il s'est engagé à l'aveugle dans des positions intenables. L'absolutisme aussi de cette Rome du XVIIe siècle, « où les nonces n'osent que très humblement, et en multipliant les circonlocutions, et en ayant soin de proclamer toujours l'admiration soulevée par les gestes du pape, faire parvenir des conseils très enveloppés. » Mais, à tout prendre, la rigidité, d'Innocent XI a sa grandeur et elle vaut mieux que les excès de *combinazione* qu'elle compense.

Reste un problème que M. Latreille pose nettement, mais qu'il ne résoud pas. Pourquoi Innocent XI, pape religieux, si ferme, n'est-il pas un Grégoire VII, pourquoi n'a-t-il pas excommunié le Roi, qui au fond le méritait largement, au risque de provoquer un schisme gallican analogue à celui de Henri VIII? Pourquoi le pape n'a-t-il pas condamné ouvertement les *Quatre Propositions* gallicanes de 1682? Ce n'est certainement pas à cause de cette indécision de caractère que lui reprochent tant d'historiens et dont M. Latreille fait justice. Ce n'est pas non plus par souplesse et prudence politique. Sans doute, cette modération inexpliquée est-elle une prudence surnaturelle; Innocent, après tout, malgré ses limites, était un saint authentique et canonisable, et cela aussi est un fait historique et qui pèse sur la marche de l'histoire.

Quant à la *Revue de l'Enseignement Supérieur*, elle se donne une mission du plus haut intérêt; elle voudrait être un lien entre les spécialistes des différentes facultés, de plus en plus étrangers les uns aux autres; elle se propose d'exposer les problèmes spéculatifs, méthodologiques, culturels et même pédagogiques de chaque discipline, pour donner, de ces problèmes, une intelligence sympathique aux érudits et savants d'autres secteurs. Elle entend, également, fournir une large information sur la vie et l'activité administrative

:n 1924, à l'autre bout de Paris, sur les hauteurs de Belleville, bé Maillet constitue un autre groupe d'enfants chanteurs. Bientôt deux groupes fusionnent sous sa direction. Ils se perfectionnent, ɔlifient leur répertoire, unissant le chant folklorique à la musique gieuse. Alors ils se mettent à parcourir la France, l'Europe, le monde er, charmants apôtres du chant populaire et du beau chant d'église. 'oici que de toutes parts surgissent, à leur exemple, d'innombrables ıpes d'enfants chanteurs, *Pueri cantores,* qui, en 1945, commencent constituer une immense Fédération internationale comptant ɔurd'hui quelque cent-trente mille enfants disséminés en soixante-huit pays différents. Les six mille réunis l'autre jour à Paris aient ainsi qu'une bien faible fraction de cette étonnante et ènile armée répandue sur toute la surface du globe.

ée en plein cœur de Paris, on comprend que le Conseil Municipal la Capitale, que le Président de la République, que les hautes auto-s religieuses du diocèse aient voulu lui témoigner leur particu-'e faveur. Lui-même, le Pape Pie XII, qui avait daigné célébrer messe à Saint-Pierre de Rome en présence de plusieurs milliers ntre eux et les féliciter paternellement, les citait encore à l'ordre jour en sa toute récente Encyclique sur la musique sacrée. Ces lliers et ces milliers d'enfants, de toutes langues et de toutes races, s pour chanter d'une seule voix la Paix de Dieu : ne faut-il pas voir bien au-delà d'une extraordinaire réussite artistique, un grand mple donné au monde divisé?

M. J. Rouet de Journel.

REVUE DES LIVRES

QUESTIONS RELIGIEUSES

Georges DIDIER, s. j. — **Désintéressement du chrétien. La rétribution dans la morale de saint Paul.**. Aubier. Editions Montaigne. Coll. *Théologie*, n° 32. 1955. 254 pages 840 francs.

« Est-ce pour faire son salut que le chrétien, que Paul, prêche le Christ, aime ses frères, agit droitement? » — « Parmi les mobiles proposés au chrétien, la crainte du châtiment et l'espoir de la récompense occupent une place modeste ». Ce serait simplifier outrageusement et défigurer une remarquable étude que de la résumer en cette question et cette réponse. Elles aideront, du moins, à situer le problème traité par le P. Didier.

Une citation de Maurice Thorez pour première phrase, une référence à Luther et Calvin dans les dernières lignes! C'est que ce problème est, si l'on peut dire, à la fois permanent et très actuel : le chrétien est-il moral par calcul? Trop de nos contemporains le soutiendraient volontiers. L'apologétique se doit de réfuter ce simplisme.

Mais cette étude n'est point d'apologétique proprement dite. Elle se propose seulement de montrer que la doctrine paulinienne n'autorise pas la réduction de la morale chrétienne à un eudémonisme calculateur. C'est donc surtout une étude de textes.

Elle est remarquablement conduite. Dans l'ordre chronologique des épîtres, tous les passages relatifs à la question sont examinés, replacés dans leur contexte, interprétés à la lumière des commentaires les plus autorisés sans doute, mais avec une rigueur toute personnelle de méthode et une fermeté de raisonnement où se mêle à peine parfois un rien de subtilité.

Sans entrer dans « ce labyrinthe où chaque pas impose une option », disons que les options du P. Didier sont toujours raisonnables et copieusement étayées. Cette abondance ne doit pas, d'avance, effrayer le lecteur. Tout a été mis en œuvre pour lui rendre la lecture toujours agréable, possible même s'il ignore le grec, même s'il n'a pas sous les yeux son Nouveau Testament.

Pourtant, c'est avec tout saint Paul sous les yeux, et c'est la plume à la main, que cette lecture lui sera le plus profitable. En suivant l'exégèse de tel passage ou de tel groupe de mots, il constatera les difficultés du texte sacré. Cela ne refroidira en rien son enthousiasme — cet élan biblique qui est une grâce faite à notre époque —, mais l'équilibrera en éliminant les interprétations fantaisistes, si faciles...

Que l'auteur manifeste à l'égard de tel commentateur une hostilité constante, qu'il cite une édition périmée du Bailly, qu'il se permette un sous-titre destiné à faire choc et quelque peu recherché, ce sont là de légères défaillances. Nous regretterions davantage qu'il n'ait pas, quoi qu'il en soit de l'authenticité paulinienne de l'Epître aux Hébreux, ajouté quelques pages ou quelques lignes pour traiter de certains passages (ch. 2, 4, 6, 10), dans lesquels la possession des promesses et l'obtention de l'héritage jouent un rôle important. Un index des principaux thèmes ou vocables traités ou largement abordés dans les notes, eût rendu service... et souligné l'extraordinaire richesse de ce livre.

On aura plaisir à en suivre les brillantes analyses, on aimera en méditer la conclusion : tout s'ordonne et se hiérarchise, parmi les motivations du chrétien. Le désintéressement de son service n'implique pas un renoncement à l'espérance de la béatitude, il suppose un accueil du rythme de la vie trinitaire, une ouverture par la charité à la générosité de Dieu.

Roger TANDONNET.

BRUNET. — **Initiation à l'orai-** Préface de S. E. Mgr de aire. Beauchesne. 1955. 316 pa-

a préface, Mgr. de Bazelaire félicite de « n'avoir pas voulu faire un d'ascétique et de mystique ». Si, n trouve en cet excellente initiation qu'on demande à un manuel, on ait en vain la sécheresse, et, si t dire, l'extrintécisme de trop de M. Brunet s'adresse d'abord aux stes qu'il a charge de former au éminaire de Nancy, et aux prêtres , étaient ses élèves. Et, par eux, à d'âmes qui cherchent direction, stimulant et encouragement dans de l'oraison. Des conférences qui rigine de ces pages, le livre conserve néité, la simplicité, en même temps clarté qui sait parfaitement faire dre, au besoin par quelque savou- ecdote, les différents états spirituels Car — et c'est là un autre mérite nt ouvrage — M. Brunet ne se pas de montrer la nécessité de d'y introduire en analysant, avec et un sens très averti de la diver- mes et des appels du Saint-Esprit, ents de l'oraison et les méthodes s. Il traite également, non seule- l'oraison affective et de l'oraison icité (ces pages sont parmi les s), mais aussi, dans une seconde le l'oraison mystique et de ses pects : passage à la contemplation a nuit; l'oraison de quiétude; d' « union » et son évolution. écieuses pour les directeurs, sou- armés devant les problèmes qui posés. La doctrine est classique, principalement de sainte Thérèse nt Jean de la Croix. Elle est pré- ec un tact parfait et dans la pers- leinement spirituelle qui est la tique de ce livre. C'est un maître qui livre simplement, avec la des docteurs catholiques, son e. Indispensable aux prêtres et êtres, pour qui il a été écrit, et bienfaisant à toutes les âmes t la nécessité et le bienfait de la son, ce volume deviendra vite un des bibliothèques de séminaires sons religieuses. Puisse-t-il contri- ppeler à ceux qui risqueraient, lèvre des activités apostoliques, de l'oublier, le primat de l'union à Dieu par l'oraison...

H. HOLSTEIN.

Saint AUGUSTIN. — **La Trinité.** *Deuxième partie : les images* (livres VIII-XV). Traduction par P. Agaesse, s. j.; notes en collaboration avec J. Moingt, s. j. Desclée de Brouwer, 1955. 708 pages.

A quelques mois d'intervalle, la *Bibliothèque augustinienne* nous donne, après les sept premiers livres, la seconde partie du *De Trinitate*. Trompé par les apparences, on a parfois voulu opposer trop catégoriquement les sept premiers livres, plus « théologiques » par leur méthode comme par leur objet, aux huit derniers, plus « philosophiques » par leur réflexion sur l'expérience psychologique. Dès leur préface, puis dans leurs notes abondantes, les deux auteurs de cette édition insistent à juste titre sur l'erreur d'une telle perspective. Le commentaire très riche qu'ils donnent du texte montre, au contraire, combien tous ces livres ne se comprennent que dans une perspective fondamentale : seuls l'acte de foi et l'adhésion à la vérité révélée permettent l'intelligence du mystère divin. Et, malgré les longs détours qu'elle doit suivre parfois, cette recherche d'une plus profonde intelligence du mystère, poursuivie à travers une expérience chrétienne elle-même éclairée et dépassée par le mystère, demeure extrêmement émouvante et enrichissante. Ce n'est pas le lieu de redire ici l'importance capitale des huit derniers livres, qui nous sont présentés; nous nous contenterons, modestement, de signaler l'exceptionnelle qualité de la traduction du P. Agaesse. On sait combien difficile est l'enteprise de saisir, comme de rendre, les multiples nuances d'un style et d'une phrase au dessin tantôt sinueux, tantôt souligné de multiples oppositions verbales, tantôt illustré d'images « intraduisibles. » Et cependant, tout en restant très fidèle à l'original, le traducteur a su utiliser toutes les possibilités de la langue française pour nous proposer un texte aussi agréable à lire que riche de toutes les richesses d'Augustin. Le volume se termine par deux précieux *index* (index scripturaire et index analytique) qui permettront une meilleure utilisation de cette œuvre capitale.

Antoine LAURAS.

Fulton OURSLER. — **La vie passionnée du Galiléen.** Préface de l'abbé Pierre. Seghers. 1956. 375 pages.

Le titre et la présentation de ce livre ne m'avaient pas mis en confiance : quelle idée d'écrire une vie du Christ dans une collection de « biographies romanesques », entre Goya et Rimbaud? Une lecture attentive m'a montré que ce livre, pourvu de l'*Imprimatur* de l'archevêché de Paris, a été écrit avec foi, amour et délicatesse, et un effort marqué de s'en tenir aux données évangéliques. La présentation, très vivante, utilise fréquemment le dialogue; des conversations entre galiléens renseignent sur le messianisme juif au temps de Jésus; Anne raconte à Caïphe les apparitions du ressuscité (et c'est une manière fort habile de présenter la résurrection du Christ). Malgré tout, une vie romancée de Jésus est pénible à lire; en particulier pour les événements qui précèdent la naissance de Jésus. Sujet délicat, traité avec respect, et pourtant de façon gênante : les fiançailles de Marie et de Joseph ressemblent à trop à celles de bons enfants de patronage... Je sais bien que certains liront ce livre, et en seront touchés, qui ne peuvent avoir accès immédiatement à l'Evangile; et cette « vie passionnée » leur fera connaître, de manière authentique, la vie et la personne de Jésus. L'auteur a eu raison de travailler pour eux. Mais qu'il fait bon, ensuite, retrouver la simplicité inspirée de Marc et de Jean...

H. HOLSTEIN.

Gaston Fessard. — **La dialectique des Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola.** Aubier. Coll. *Théologie* n° 35. 1956. 363 pages. 1980 francs.

Saint Ignace de Loyola n'était pas un philosophe. Tous, cependant, s'accordent à reconnaître, dans le mouvement interne des *Exercices spirituels*, une progression marquée qui est, au service de la grâce, d'une rare puissance. Trente années de réflexion, dont la préface évoque brièvement les moments, ont conduit le P. Fessard à mieux comprendre et dégager la structuration interne des Exercices, à mettre en valeur la loi dialectique de l'évolution existentielle qu'ils font accomplir à celui qui s'abandonne à leur conduite. Centrés autour de l'élection, les Exercices spirituels représentent la maturation d'un acte de liberté, et leur plan en souligne, en s'y adaptant, le développement normal, selon l'*avant* qui dispose au choix décisif, et l'*après* qui manifeste la conséquence réelle du choix. « Notre liberté ne peut devenir que par la mise en œuvre de notre libre arbitre, c'est-à-dire à travers un choix : choix entre deux possibles qui s'opposent comme le positif et le négatif, le résultat du choix étant l'exclusion de l'un et la position de l'autre ». A partir de ce schéma, par une série d'analyses extrêmement lumineuses pour qui accepte de se soumettre à leur technicité, le P. Fessard « déduit » la progression des quatre semaines des Exercices, et montre comment l'élection est véritablement le gond autour duquel tout s'organise. Des schèmes géométriques, très étudiés, illustrent cette analyse et la rendent parlante, soulignant par une alternance de couleurs et de traits cette union vivante de la liberté et de la grâce, si caractéristique de la spiritualité de saint Ignace.

De longs appendices complètent le volume, consacrés aux règles du discernement des esprits (magistrale analyse des règles de IIe semaine) et à l'exégèse d'une sentence attribuée à saint Ignace sur la confiance en Dieu et l'initiative de l'homme. Tel est ce livre déconcertant, même pour les philosophes et les spécialistes des Exercices, qui s'y trouveront, les uns et les autres, dépaysés à première lecture; mais d'une intelligence et d'une acuité d'analyse tellement marquées qu'il découvre des perspectives toutes nouvelles en des pages que l'on croyait pourtant posséder. Il ne semble pas faux de dire que, sur bien des points (notamment l'élection, la Cène, la contemplation *ad Amorem*) aussi bien que sur la structure d'ensemble, le P. Fessard aura renouvelé notre intelligence des Exercices. Parmi les livres suscités par le quatrième centenaire de la mort de saint Ignace, celui-ci, un peu hors série peut-être, occupera une place de choix.

Henri HOLSTEIN.

Henri SEROUYA. — **Le mysticisme.** Coll. *Que sais-je?* P. U. F., 1956. 126 pages.

Ce petit livre est respectueux et bien intentionné. Il reconnaît dans l'état mystique une « expérience du divin », et cite volontiers les écrits des grands mystiques catholiques, avec lesquels l'auteur semble assez familier. Cependant, il ne nous satisfait pas. Car il considère le « mysticisme »

ı état psychologique, marqué par ı nombre de phénomènes psycho- s soigneusement analysés, plus lié à une excitation nerveuse et à ement sexuel (d'où le chapitre ır l'amour mystique et le mariage

Des techniques appropriées, elle des yogi, peuvent « produire mystiques », et il existe des métho- « guider les mystiques », comme ces spirituels d'Ignace de Loyola ıde partie énumère les principaux ges mystiques du judaïsme, du sme, de l'Islam et de l'Inde, et chacun d'eux une notice succincte, par ex. pour saint François de t banale... La lecture de ces pages ne fois de plus qu'il est impossible les mystiques chrétiens du dehors, ımunier avec l'expérience spiri- ıt ils nous font confidence.

Henri HOLSTEIN.

FLORISOONE. — **Esthétique et que d'après sainte Thérèse et Jean de la Croix.** Au Seuil, in- 8 pages.

nd intérêt qui s'attache à cette est qu'elle soulève l'un des pro- pirituels les plus passionnants. Il ici dans son acuité extrême, puis- oque le témoignage des mystiques incontestablement ravis dans l'a- s pur de Dieu, libérés de toute aux créatures. Or, il apparaît, rt que Thérèse est toujours demeu- ensible à la beauté des sites où elle ses couvents, très émue par cer- nages du Christ, dont l'humanité ses yeux la voie authentique de Quant à Jean de la Croix, les textes par M. Florisoone, montrent com- venu aux suprêmes détachements, ns la beauté des choses était pour ırovocation à l'amour, en sorte que é jouait dans sa *Montée* vers Dieu ue pour d'autres la Vérité. Poète à qui l'amour dictait les plus beaux évidemment épris de musique, il cile de reconnaître en lui, sur les papiers qu'on nous en présente, nateur de génie. On suivra difficl- I. Florisoone dans ses admirations. qui ne peut être mis en doute, c'est ıent éperdu de la beauté qui accom- dépouillement héroïque d'une âme ar la possession de Dieu. L'appen- dice qui oppose Jean de la Croix à Greco serait injuste, s'il contestait la qualité spirituelle du plus r ligieux des peintres, qui, s'il n'est pas un saint — Dieu seul le sait — est un chrétien saisi par le mystère et qui sut par son génie enflammé nous en proposer ce que la main de l'homme peut en exprimer.

Paul DONCŒUR.

Leo MOULIN. — **Les Formes du Gouvernement local et provincial dans les Ordres religieux.** Les Editions de la Librairie encyclopédique, Bruxelles, 104 pages.

M. Léo MOULIN avait déjà eu l'occasion de traiter, en plusieurs conférences ou articles, du gouvernement des communautés religieuses. Dans la présente étude consacrée à leur Gouvernement local et provincial, il examine « les pouvoirs subordonnés » dans les trois grands types de structures qui se sont constitués dans l'Eglise : le système confédératif des bénédictins noirs, le système de déconcentration démocratique des dominicains, le système de centralisation monarchique des jésuites. Exposé clair et objectif. L'étude sur la Compagnie de Jésus est particulièrement intéressante, et nous sommes reconnaissants à l'auteur d'avoir su dépasser la lettre de textes, qu'il apprécie cependant beaucoup, pour souligner fortement que le « secret » des Jésuites c'est « de toute évidence, le sentiment direct, constant et concret de vivre une vie où un élément de surnaturel s'ajoute, chaque jour, à la nature humaine, où, plus exactement, la compénètre pour la transfigurer ».

J. VILLAIN.

Pierre CHARLES s. j. — **Études missiologiques.** Desclée DE BROUWER, 1956. 436 pages. 1.400 francs.

Ouvrage précieux à plus d'un titre. Non seulement parce qu'il perpétue le souvenir d'un homme qui fut un prodigieux animateur des missions modernes et qu'il fournit une nomenclature détaillée de ses nombreux écrits, mais parce qu'il rassemble un certain nombre de travaux inédits ou dispersés dans des revues plus ou moins accessibles : Nouvelle Revue Théologique, Revue de l'Aucam, Zaïre, Revue Internationale du Travail, etc. Le P. Masson qui a préparé l'édition du présent volume l'a conçu comme une somme complète de l'œuvre du P. Charles. Voilà pourquoi le tiers du volume est occupé par des textes repris de *Missiologie* (Desclée

De Brouwer, 1939), ouvrage sans doute épuisé d'ailleurs. Nous avons spécialement remarqué deux textes inédits sur *Mission et société chrétienne* et *La Méthode missionnaire*. Missionnaires, religieux et laïcs cultivés tiendront à posséder cet ouvrage de base sur la doctrine missionnaire de l'Église contemporaine. André RÉTIF.

André RÉTIF. — **Pauvreté spirituelle et mission d'après le Père Libermann.** Spes. 1956. 204 pages. 330 francs.

Ce livre n'est pas une biographie du Père Libermann, fondateur des Pères du Saint-Esprit, ni même une étude complète de sa spiritualité. Mais la mise en lumière de l'axe central de sa vie, de sa doctrine et de sa direction : l'esprit de pauvreté. Dieu l'y a conduit par d'étranges chemins : la triste enfance juive de Libermann, la maladie, qui l'arrêta longtemps au seuil du sacerdoce, des échecs répétés ont développé en lui, dans un contexte d'humilité un peu maladive, un sens étonnant de la pauvreté spirituelle. La créature, redit-il, est néant; elle ne peut quelque chose qu'en se rendant disponible, par un dépouillement intérieur total, au don de Dieu. Attitude indispensable à tout prêtre, estime Libermann, mais plus encore au missionnaire envoyé par l'Église à des peuples alors méprisés, aux pauvres noirs d'Afrique. Cet enseignement qui s'exprime chez Libermann à travers la rhétorique de son époque, certains préjugés raciaux dont sa correspondance n'est pas totalement exempte, et des outrances verbales (il revient sans cesse sur son néant, sa nullité, sa malice, sa totale culpabilité, l'horreur de sa corruption), rend un son d'indéniable authenticité; le climat de vérité, de confiance, dans lequel le Fondateur répète ces leçons austères les apparente à la spiritualité de sainte Thérèse de Lisieux et les accorde fortement aux meilleures préoccupations de l'apostolat contemporain. Henri HOLSTEIN.

J. M. TAURIAC. — **Miracles à Lourdes.** Les colporteurs de la Bonne Nouvelle. 2, rue Candolle. Paris V^e^. 1956. 188 pages. 390 francs.

Ce petit livre, qu'annonce une lettre de S. Em. le Cardinal Feltin, présente au grand public un certain nombre de miracles de Lourdes. Présentation sobre, critique, qui fournit au lecteur de bonne volonté des faits d'une incontestable authenticité. Ce volume se complète par une brève histoire des apparitions, et un florilège de quelques écrivains qui disent ce qu'ils ont vu à Lourdes et la profonde impression qu'ils ont conservée de leur contact avec « la cité de la prière vivante ». H. HOLSTEIN.

Robert SCHILLING. — **La religion romaine de Vénus.** De Boccard, 1955. In-8° de 442 pages.

Déesse des jardins, l'antique divinité romaine connue sous le nom Vénus s'est identifiée, sous l'influence de la civilisation grecque, à la déesse de l'amour, Aphrodite. Cette affirmation, répétée depuis plusieurs décades, a heurté M. Schilling : et ceci nous a valu de patientes recherches et un livre riche en apports nouveaux.

Dès le début, l'image classique est rejetée avec raison; et peu à peu se dégage une nouvelle image, plus romaine et plus satisfaisante à la fois. De l'étude des textes comme des rapprochements suggérés par la linguistique naissent non seulement une meilleure intelligence de faits (v. g. développement du culte de Vénus à Rome sous différents vocables : *Obsequens*, *Libitine*, *Erycine*) et de fêtes (en particulier celles des *Vinalia* du 23 avril et du 19 août), mais aussi des caractéristiques importantes de la religion romaine elle-même. A la religion romaine formaliste, tout empreinte d'esprit juridique et caractérisée par le groupe Jupiter-Fides, M. Schilling oppose un autre aspect, aussi romain, une religion plus soumise aux dieux, « faisant appel à la grâce divine », caractérisée par le groupe Jupiter-Vénus. Poursuivant son enquête à travers l'histoire et la littérature, l'auteur éclaire d'une manière indiscutable nombre de légendes, à première vue aberrantes, et de textes dont on n'avait pas toujours compris la portée.

Il est évident que tout, dans ce travail, n'emporte pas également la conviction; appuyer tout un développement concernant le sens de *vinum* sur le rapprochement fait par Isidore de Séville entre *vinum* et *venenatum* me semble quelque peu fragile! l'analyse de la place de Vénus chez Lucrèce ma paraît peu satisfaisante : l'auteur semble ignorer l'explication si juste qu'en donnait récemment C. Bailey dans son monumental commentaire de Lucrèce. Mais le livre est riche et suggestif en bien des points : professeurs d'histoire ancienne comme de littérature latine ne pourront l'ignorer. Et que d'éléments importants pour l'explication et le commentaire de nombreux textes de Virgile par exemple!

A. LAURAS.

PHILOSOPHIE

ESMAT. — **Dialectique. Ha-**
: **la philosophie chrétienne.**
de l'Institut catholique de
n° 3. Bloud et Gay. 1955.
:s.

rtant ouvrage — dont une
ıl répondrait à ses dimensions
leur des problèmes soulevés
es limites d'un compte rendu —
xion constructive sur la philo-
lamelin. Il se divise en deux
première présente une critique,
e, mais lucide et exigeante, de
les éléments principaux de la
n, qui, tout en notant les élé-
cs et les faiblesses de cette
en valeur la richesse de l'hypo-
tique qui permet à Hamelin
: de tout le réel. La seconde,
t neuve, se présente comme une
vre de l'hypothèse dialectique »,
nstruire un système cohérent,
nt par son armature l'ordre
choses, nous le fasse comprendre
ntelligibilité même de cette
(p. 291). Un dernier chapitre
ar référence à l'Aristotélisme,
ıent par une confrontation de
e hamelinienne avec l'ontologie
ıne, l'hypothèse de travail ici
La dialectique améliorée paraît
vir de cadre à une doctrine
où le meilleur de tout l'acquis
ıe et scientifique s'intégreront
nt » (p. 347).

ıous apercevons, au terme de
:, les linéaments de l'édifice
ıe, qui, à partir d'une philo-
tifique justement soucieuse de
cun aspect valable de la science,
ısqu'à une théodicée, sur la
tique entrevue par Hamelin.
: de ce philosophe, en effet,
M. l'abbé Sesmat « assez riche
reconstructeur avisé puisse lui
a plupart des matériaux de son
:z facilement perfectible aussi
puisse en conserver l'esprit,
ière et même l'allure générale,
t simplement de la corriger, de
et de la compléter » (p. 331).
de critique du système hameli-
ınc une préface à une œuvre
ıe originale, dont les dernières
:re nous donnent, mieux que le plan, l'organisation et la structure. Elle promet plus encore qu'elle ne donne. Dès maintenant nous sommes assurés que l'ampleur de l'information de M. l'abbé Sesmat, son exigence métaphysique, son souci d'intégrer à la philosophie l'apport des théories récentes, notamment de la nouvelle physique, l'attention qu'il porte constamment aux problèmes de méthode en même temps qu'à l'objet de la réflexion critique inspireront une synthèse dialectique capable de « répondre aux désirs de nombreux esprits d'aujourd'hui, avides de vérité claire et solide » (p. 351).

Henri HOLSTEIN.

Edith STEIN. — **La femme et sa destinée.** *(Frauenbildung und Frauenberufe).* Traduit de l'allemand par Martie-Laure Rouveyre. Amiot-Dumont. Paris, 1956. 190 pages.

Ces articles et conférences d'Edith Stein éducatrice, où tous les problèmes de la femme sont abordés, nous reportent au climat d'active recherche philosophique et théologique des années 30 en Allemagne, qui virent éclore d'admirables livres comme ceux de G. von Le Fort, Doms, Hildebrandt. Mais, si l'ouvrage d'Edith Stein est ainsi daté, il s'élève cependant sans effort au-dessus du temps — précisément par sa préoccupation d'éclairer spirituellement le destin de la « Femme éternelle ». Après les ardentes et légitimes revendications féministes d'aujourd'hui, et malgré l'avènement d'un nouveau type de femme, on sera surpris de la hardiesse du féminisme d'E. Stein, de la netteté de ses loyales controverses, de l'exigence de ses questions dogmatiques. Mais la lucidité de son intelligence de philosophe se trouve merveilleusement équilibrée par un sens très sûr de la « nature féminine », la docilité à sa mission de dévouement, par l'absence totale de ruse et de complexe d'infériorité. Cette femme, image de la vocation féminine, était au delà de toute mesquinerie, parce qu'elle avait accédé à ce domaine du don de Dieu pour lequel la femme est créée. Pas une page qu'elle n'ait pu illustrer de son vivant exemple, tout en la traçant selon le Modèle virginal. On sait comment elle y a été fidèle, en le suivant jusqu'au bout de l'offrande et du sacrifice, bénie par la Croix. X. TILLIETTE.

Ferdinand ALQUIÉ — **Descartes, l'Homme et l'Œuvre.** Connaissance des Lettres, Hatier-Boivin, 1956. 175 pages.

Écrire sur Descartes incite à la clarté et à la distinction des idées. L'excellent cartésien qu'est M. F. Alquié n'y a pas manqué, et son petit livre, destiné aux étudiants, se recommande par la netteté et la précision habituelles de ses cours professoraux. Notons qu'en dépit du magistral *Descartes selon l'ordre des raisons* de M. Guéroult, publié dans l'intervalle, M. Alquié n'a pas varié d'un pouce dans l'interprétation historique proposée naguère par *La Découverte métaphysique de l'homme chez Descartes.*

X. TILLIETTE.

Romano GUARDINI. — **La mort de Socrate.** Éditions du Seuil, 1956. In-12. 266 pages. 600 francs.

Les spécialistes ne trouveront pas dans ce livre de conclusions nouvelles appuyées sur tous les signes extérieurs d'un travail scientifique. Mais suivant la démarche intellectuelle propre à l'auteur cette étude permet mieux en un sens : une vraie rencontre avec le personnage de Socrate en son moment le plus existentiel, face à la mort. Il suit de très près pour cela les quatre dialogues de l'Eutyphron, Apologie, Criton et Phédon, dont les citations forment plus de la moitié de l'ouvrage. Le commentaire, aux antipodes de tout faux brillant spéculatif, — il faut passer le premier moment d'irritation devant une fidélité aussi immédiate à la pensée de Platon — nous introduit progressivement à une véritable objectivité par l'intérieur, et l'effacement devant le texte finit par constituer à nos yeux la valeur la plus irremplaçable et la plus décisive dans cet essai de saisie existentielle d'une attitude philosophique. L'influence du platonisme n'a d'égal que les déformations qu'on lui a fait subir, qu'elles aillent dans le sens d'un « platonisme » éthéré ou d'un esthétisme, suivant que l'on fait bon marché du substrat physique et politique auquel Platon attachait tant d'importance, ou que l'on évacue l'élan spirituel vers le monde idéal. La valeur d'un livre comme celui-ci est d'approcher, avec un très sûr instinct, de l'essentiel, à ce niveau d'existence profonde où la réalité philosophique, morale et religieuse de l'Idée ne fait qu'un et sans lequel la pensée philosophique de Platon nous échappe. Les dernières pages sur l'apollinisme de Socrate sont très éclairantes et confirment la compréhension existentielle de Socrate qui est celle de Guardini.

François PARTOIS.

LUCRÈCE. — **De la nature des choses.** Préface et commentaires par Georges Cogniot. Les classiques du peuple. Éditions sociales. 1954. In-16. 170 pages. 240 francs.

On sait combien le culte de Lucrèce est grand chez les matérialistes modernes. La célébration par la Russie soviétique du bimillénaire de sa mort a montré quel rôle les marxistes lui reconnaissaient dans la lutte menée par l'humanité pour sa « libération ». Une nouvelle preuve nous en est donnée ici par M. G. Cogniot.

Après avoir indiqué dans un avertissement quelle dette de reconnaissance il avait envers les spécialistes soviétiques, l'auteur consacre la moitié de son petit livre à une préface où il s'efforce de présenter un Lucrèce essentiellement « progressiste ». Évidemment il a manqué à Lucrèce d'être un révolutionnaire vraiment militant; il n'a aucune idée des « lois véritables de la société »; son matérialisme est encore grossier. Mais la faute en est à « l'immaturité de l'Histoire » qui l'empêchait d'agir et au système social de son temps qui freinait le progrès technique. Mais qu'importe! Ses intuitions sont géniales et la grande lignée des matérialistes qui ont suivi ses traces devait aboutir à Marx, Engels, Lénine et Staline (le livre est antérieur au 20e Congrès) : les hypothèses du poète sont enfin confirmées par les marxistes qui seuls « sont aujourd'hui capables d'aborder dignement la pensée scientifique du passé, d'apprécier à leur valeur les hommes de progrès des époques révolues ».

Il va sans dire que, dans sa préface aussi bien que dans ses commentaires des textes choisis de Lucrèce, M. Cogniot s'efforce de montrer le caractère « obscurantiste » de toute religion.

Jacques WALDMANN.

Traité de psychologie appliquée : livre V, *Le Maniement Humain*, par H. PIÉRON, M. COUMÉTOU, G. DURANDIN, G. de MONTMOLLIN. PUF, 1956. In-8, 280 pages. 1.200 francs.

Voulant à toute force désigner par un titre unique un ensemble de questions disparates, les auteurs de cet intéressant

volume ont qualifié du terme peu évocateur et discutable « maniement humain », trois séries d'études, sur la perception visuelle et auditive, envisagée en général d'abord et ensuite dans le cadre du travail; sur la propagande et la publicité; et enfin sur le commandement (leadership).

Nous avons là une somme d'informations un peu massives et pas toujours très dominées, mais claires et bien ordonnées, sur des recherches qui ont pris depuis dix ans un essor considérable. Ces questions, qui n'avaient eu longtemps qu'un intérêt philosophique et littéraire et n'avaient guère fait l'objet d'études positives, sont maintenant traitées de façon très scientifique. Les résultats obtenus, déjà assez remarquables, apparaissent d'une grande utilité pour la vie pratique. Ils permettent d'accroître le rendement et la sécurité de nombreuses tâches, conduite d'engins notamment, et en même temps d'assurer à la vie humaine une ambiance plus favorable. Le recul du savoir-faire traditionnel devant la technique psychologique moderne n'est pas sans poser de sérieuses questions. On aurait tort cependant de se désintéresser de techniques qui, sans doute, peuvent être un instrument de mécanisation et d'asservissement de l'homme, mais qui, bien utilisées, peuvent l'aider à s'élever et peuvent servir le bien commun.

F. Russo.

HISTOIRE ET BIOGRAPHIES

Paul Goubert, s. j. — **Byzance avant l'Islam.** Tome II. **Byzance et l'Occident.** Livre 1er. **Byzance et les Francs.** Editions Picard, 1955. 224 pages, avec 16 planches hors texte et 4 cartes dépliantes. 1.750 francs.

Ce second tome était très attendu. Appuyé sur une documentation considérable, dont témoigne l'abondance de notes et de bibliographies, il révèle un aspect généralement peu connu de l'histoire : les rapports de Byzance avec les descendants de Clovis. On peut distinguer deux parties dans cette étude : les épisodes, la correspondance. L'empereur Maurice veut faire intervenir les Francs contre les Lombards pour libérer ses territoires italiens et détourner ses alliés de l'Espagne qui les tente. Pour cela, sans se compromettre, il favorisera l'aventure de Gondovald, un bâtard de Clotaire Ier, qu'il tenait en réserve à Constantinople et que des leudes sont venu chercher. Il s'efforcera ensuite de gagner à sa cause le Franc Syagrius en lui octroyant titres et cadeaux. La diplomatie impériale semble avoir finalement réussi en jouant d'un jeune otage gardé au palais sacré, le petit-fils de Brunehaut et neveu de Childebert II, ainsi qu'il ressort de la correspondance étudiée dans une seconde partie. Ces lettres sont échangées entre la cour d'Austrasie et différents personnages de l'empire, comme le basileus et son épouse, le patriarche de Constantinople et l'apocrisiaire romain, l'exarque de Ravenne et l'évêque de Milan. Une étude critique très fouillée permet de considérer porteurs et destinataires, dates et faits saillants, caractères et mœurs de l'époque. L'ouvrage, qui n'est que le volume 1 du tome II, s'arrête brusquement, tandis que le lecteur continue d'évoquer par lui-même, dans une vision dramatique, les découvertes faites en compagnie du savant chercheur. En attendant de goûter les conclusions d'ensemble vivement désirées, rendons hommage au P. Goubert pour les richesses qu'il vient d'amasser dans ce livre érudit, à la présentation aérée et fort bien illustré.

B. Leib.

André Bonnard. — **La civilisation grecque.** De l'Iliade au Parthénon. La Guilde du Livre, Lausanne, 240 pages.

Cet ouvrage, qui en annonce un second, présente en quelques pages succintes les grands moments de la civilisation grecque. Son mérite est de n'en pas ignorer les tares et de montrer, jusque dans ses plus brillantes réalisations, les causes de son échec et de sa décadence : l'esclavage, le mépris de la femme, la fermeture sur elle-même d'une société qui, démocratique de nom, reste celle de quelques privilégiés. C'est le point de vue original du livre. Les meilleurs chapitres sont ceux qui s'en inspirent. On y passe sans peine sur des

affirmations discutables, heureux de voir chaque événement, celui même du « siècle de Périclès », prendre sa proportion exacte et remis à sa place, sans recours au mythe du miracle grec.

Par ailleurs ce livre n'a pas de prétention scientifique, bien qu'il se fonde sur la lecture des textes et la connaissance des travaux érudits. Il veut être, à la portée du grand public, un ouvrage de vulgarisation. Aussi, la présentation est soignée, le texte est magnifiquement illustré de réproductions bien choisies, les références nous sont épargnées. La lecture peut s'en faire d'une traite.

Malheureusement une telle lecture en fait apparaître le défaut et la limite. Un style haletant et prophétique. Des incidentes, des parenthèses, des exclamations. Des images étudiées, des antithèses forcées. Un manque de discrétion pour appuyer d'un trait trop lourd sur des choses délicates. Les poèmes de Sapho demanderaient une touche plus fine, celle du Père Festugière s'y promenant du pas léger de l'Enfant d'Agrigente. Pourtant les traductions qui figurent dans le livre sont élégantes et fortes : on se rappelle que l'auteur a traduit Œdipe-Roi et Antigone pour le théâtre. Ce qui est d'autant plus dommage. L'on sort fatigué de ce clinquant. On voudrait, pour parler des Grecs, plus de simplicité.

Jean LAPLACE.

Ombline de la VILLEON. — **La Congrégation des Petites sœurs des Pauvres.** Grasset, 1956. 288 pages. 585 francs.

Après un bref rappel de la biographie de Jeanne Jugan, ce livre entreprend, et nous invite à l'y suivre, un voyage à travers le globe, où les étapes sont jalonnées par les fondations des Petites sœurs des pauvres, depuis cent ans. Voyages passant par les régions les plus diverses où seul le dévouement reste identique sous tous les climats.

Voyage aussi, forcément hâtif, qui accumule les détails, à la façon d'un film et retrace les carrières mouvantes des Supérieures générales jusqu'à nos jours.

Elles sont maintenant 5.300 les Petites sœurs, de 40 nationalités différentes, soignant, en 300 maisons, 50.000 vieillards. Si l'on est quelque peu en peine pour suivre les itinéraires de ces initiatives, il est tout à fait impossible d'évaluer la somme d'abnégation que couvre pareille page dans l'histoire et la géographie de la charité.

Henri du PASSAGE.

K. M. PANIKKAR. — **L'Asie et la Domination occidentale du XVe siècle à nos jours.** traduit de l'anglais par Paule et Ernest Bolo. Préface d'Albert Béguin. Le Seuil, 1956. 450 pages. 1 200 francs.

Nous ne présenterons pas longuement cet important ouvrage puisque nos lecteurs ont pu lire dans les *Études* d'avril 1956 l'excellente chronique consacrée par le P. Quéguiner à l'édition anglaise. Il faut méditer aussi la judicieuse préface d'Albert Béguin déjà parue dans *Esprit* et amendée ici sur quelques points de détail. Les traducteurs ont enrichi le volume de notes utiles, mais ils n'ont pas cru devoir reproduire la bibliographie de l'auteur, ce que l'on peut regretter.

A. R.

Gretta PALMER. — **Le maquis de Dieu en Asie.** Editions du Rocher. Monaco. 1956. 330 pages.

Cet ouvrage, malgré des erreurs et des invraisemblances (voir en particulier la conclusion), semble moins sujet à caution que le précédent du même auteur sur le maquis de Dieu en Russie; il écrit l'histoire de la résistance religieuse en Chine de 1941 environ à la fin de 1952. Il n'est donc pas tout à fait à jour, mais il apporte des renseignements peu connus et sûrs concernant la terreur rouge des années 1941-1949, avant le changement d'attitude apparent des communistes à l'égard de l'Église, avant la nouvelle tactique d'étouffement insensible et d'asphyxie progressive par désintégration intérieure et corruption des esprits. Sur le temps de Yenan, nous n'avions pas encore de livre aussi complètement informé. Le but du communisme chinois est resté le même : seules les méthodes ont changé. Ouvrage utile pour cette première période à lire pour le reste avec discernement et sans prendre tout à la lettre. Une action religieuse clandestine est à l'heure actuelle pratiquement impossible et donc inexistante en Chine.

A. R.

Benjamin FRANKLIN. — **Mémoires.** Aubier. 1955. 240 pages. 630 francs.

Carl van DOREN. — **Benjamin Franklin.** Aubier. 1956. 504 pages. 990 francs.

G. CHINARD. — **L'apothéose de Benjamin Franklin.** Librairie orientale et américaine. 1955. 182 pages.

L'année 1956, entre autres anniversaires, sera la 250e depuis la naissance de Franklin. Aussi à cette occasion, les éditions Aubier

ıeureuse idée de rééditer la l'*Autobiography* publiée en in du XVIIIe siècle. Cette tra- louble charme de la langue parla Franklin lui-même et uvre inimitable que consti- *oires*. A travers ces pages, se ·u la physionomie de l'homme ıit lui-même et toujours prêt :r son expérience à autrui; le ton « bonhomme », trop ose pour ne pas être une qui devait tant contribuer à ·gende du bonhomme Frank-

e la circonstance, on nous .e temps une traduction de la de van Doren sur Franklin, ıx Etats-Unis en 1938. Utili- *Mémoires* et les lettres et les ·tis de la plume féconde de teur a réussi une biographie celui qui domina de sa riche (scientifique, philosophique, un siècle décisif pour l'his- ts-Unis. On pourra ainsi le ses modestes origines jusqu'à ıale, sur un chemin (déjà bien ue jalonnent succès toujours ants et proclamations de foi rès, la liberté, la bonté de ivre de van Doren est volumi- comprend que l'éditeur fran- on de l'abréger. Mais on aurait ɔus avertisse de ses coupes. ıe le traducteur anonyme ait tant d'anglicismes qui alour- bscurcissent son œuvre (en ıx du type : « il resta toute sa : »; « son père était *un* mar- ..) et regrettons que l'on ait nieusement mesuré les marges ı si compact, aggravant encore la suppression de tout titre ı première à la dernière page. ıx volumes émergeait nette- ır, mais aussi les limites d'un di découvreur, mais médiocre · aisément satisfait d'un bon- ·is, sans profondeur ni grand urtant c'est cet homme qui ·er l'enthousiasme de la cour : des philosophes d'alors. En 'unanimité des manifestations ·nt le séjour à Paris du « phi- ·icain », on est tenté de parler ctive. Mais que dire de celles t à l'occasion de sa mort? Le ınard sera fort utile pour mesu- rer jusqu'où peut aller un peuple dans l'admiration et la louange : rassemblant décrets officiels, gravures, éloges funèbres, qui, partout en France, rendirent hommage à celui qui mourait en pleine révolution française (1790), il groupe un précieux ensemble de documents qui parlent mieux que de longues analyses.

A. LAURAS.

NEWMAN. — **Ecrits autobiographiques.** Etablissement du texte et introduction par Henry Tristram, de l'Oratoire, traduction par Isabelle Ginot, ancienne bibliothécaire de la bibliothèque Thiers, révision, notes et avant-propos par Louis Bouyer, de l'Oratoire. (Textes newmaniens, publiés par H. Tristram, Louis Bouyer, M. Nédoncelle). Desclée de Brouwer, in-16, 1956, 443 p.

Cette publication des textes autobiographiques de Newman (texte anglais avec traduction française) est d'un intérêt absolument exceptionnel. Elle permet de pénétrer au fond de la conscience d'un des plus grands génies, sans doute du plus grand génie, du catholicisme du XIXe siècle. Newman, selon le mot de Bremond, était « le plus autobiographique des hommes », replié sur lui-même, poussé à l'introversion par le subjectivisme autocentrique de l'évangélisme protestant par lequel il est passé, conscient à juste titre de sa valeur unique, il a une véritable passion de se raconter à lui-même. D'une rare lucidité d'esprit, formé aux mathématiques, (ce qu'on oublie souvent), énergique, il est nécessairement fort entêté; avec cela, et par là-même, il possède une spéciale puissance de sentir, en les multipliant, les injustices, les méchancetés, les manquements qui l'atteignent. Chez un moins grand homme ce serait presque susceptibilité morbide; chez lui c'est honnêteté intellectuelle : sa maxime n'est pas paradoxale selon laquelle « l'égotisme est la vraie modestie ».

On trouve dans ce premier volume trois séries de textes. D'abord des mémoires autobiographiques portant sur sa vie dans l'anglicanisme, surtout le long mémoire destiné à Anne Mosley l'éditrice de ses lettres d'avant la conversion au catholicisme. En second lieu, un long écrit, plus que déconcertant, où il analyse pour lui seul, avec une précision pénible, sa maladie en Sicile; rien ne nous est épargné des

affirmations discutables, heureux de voir chaque événement, celui même du « siècle de Périclès », prendre sa proportion exacte et remis à sa place, sans recours au mythe du miracle grec.

Par ailleurs ce livre n'a pas de prétention scientifique, bien qu'il se fonde sur la lecture des textes et la connaissance des travaux érudits. Il veut être, à la portée du grand public, un ouvrage de vulgarisation. Aussi, la présentation est soignée, le texte est magnifiquement illustré de réproductions bien choisies, les références nous sont épargnées. La lecture peut s'en faire d'une traite.

Malheureusement une telle lecture en fait apparaître le défaut et la limite. Un style haletant et prophétique. Des incidentes, des parenthèses, des exclamations. Des images étudiées, des antithèses forcées. Un manque de discrétion pour appuyer d'un trait trop lourd sur des choses délicates. Les poèmes de Sapho demanderaient une touche plus fine, celle du Père Festugière s'y promenant du pas léger de l'Enfant d'Agrigente. Pourtant les traductions qui figurent dans le livre sont élégantes et fortes : on se rappelle que l'auteur a traduit Œdipe-Roi et Antigone pour le théâtre. Ce qui est d'autant plus dommage. L'on sort fatigué de ce clinquant. On voudrait, pour parler des Grecs, plus de simplicité.

Jean LAPLACE.

Ombline de la VILLEON. — **La Congrégation des Petites sœurs des Pauvres.** Grasset, 1956. 288 pages. 585 francs.

Après un bref rappel de la biographie de Jeanne Jugan, ce livre entreprend, et nous invite à l'y suivre, un voyage à travers le globe, où les étapes sont jalonnées par les fondations des Petites sœurs des pauvres, depuis cent ans. Voyages passant par les régions les plus diverses où seul le dévouement reste identique sous tous les climats.

Voyage aussi, forcément hâtif, qui accumule les détails, à la façon d'un film et retrace les carrières mouvantes des Supérieures générales jusqu'à nos jours.

Elles sont maintenant 5.300 les Petites sœurs, de 40 nationalités différentes, soignant, en 300 maisons, 50.000 vieillards. Si l'on est quelque peu en peine pour suivre les itinéraires de ces initiatives, il est tout à fait impossible d'évaluer la somme d'abnégation que couvre pareille page dans l'histoire et la géographie de la charité.

Henri du PASSAGE.

K. M. PANIKKAR. — **L'Asie et la Domination occidentale du XVe siècle à nos jours.** traduit de l'anglais par Paule et Ernest Bolo. Préface d'Albert Béguin. Le Seuil, 1956. 450 pages. 1 200 francs.

Nous ne présenterons pas longuement cet important ouvrage puisque nos lecteurs ont pu lire dans les *Études* d'avril 1956 l'excellente chronique consacrée par le P. Quéguiner à l'édition anglaise. Il faut méditer aussi la judicieuse préface d'Albert Béguin déjà parue dans *Esprit* et amendée ici sur quelques points de détail. Les traducteurs ont enrichi le volume de notes utiles, mais ils n'ont pas cru devoir reproduire la bibliographie de l'auteur, ce que l'on peut regretter.

A. R.

Gretta PALMER. — **Le maquis de Dieu en Asie.** Editions du Rocher. Monaco. 1956. 330 pages.

Cet ouvrage, malgré des erreurs et des invraisemblances (voir en particulier la conclusion), semble moins sujet à caution que le précédent du même auteur sur le maquis de Dieu en Russie; il écrit l'histoire de la résistance religieuse en Chine de 1941 environ à la fin de 1952. Il n'est donc pas tout à fait à jour, mais il apporte des renseignements peu connus et sûrs concernant la terreur rouge des années 1941-1949, avant le changement d'attitude apparent des communistes à l'égard de l'Église, avant la nouvelle tactique d'étouffement insensible et d'asphyxie progressive par désintégration intérieure et corruption des esprits. Sur le temps de Yenan, nous n'avions pas encore de livre aussi complètement informé. Le but du communisme chinois est resté le même : seules les méthodes ont changé. Ouvrage utile pour cette première période; à lire pour le reste avec discernement et et sans prendre tout à la lettre. Une action religieuse clandestine est à l'heure actuelle pratiquement impossible et donc inexistante en Chine.

A. R.

Benjamin FRANKLIN. — **Mémoires.** Aubier. 1955. 240 pages. 630 francs.

Carl van DOREN. — **Benjamin Franklin.** Aubier. 1956. 504 pages. 990 francs.

G. CHINARD. — **L'apothéose de Benjamin Franklin.** Librairie orientale et américaine. 1955. 182 pages.

L'année 1956, entre autres anniversaires, sera la 250e depuis la naissance de Franklin. Aussi à cette occasion, les éditions Aubier

ar spontanéité, que ne voile
isme, ni même aucune
gales sont assez parlantes
peu l'histoire religieuse
nières années). Cela
: un prêtre a-t-il
public un journal,
ant à propos de
chie de l'Église,
ion, ses impressions
l'el accès de mauvaise
ble dans une conversation
. l'est pas dans un écrit que tout
ude peut lire. Il est des délicatesses
ntaires que nous regrettons de ne pas
assez respectées dans ces pages qui
ent trop sur les « malfaçons » du
e chrétien et manquent souvent de
té et d'objectivité; il est pénible de
ouvoir retrouver un accent de soumis-
lliale que tout catholique, plus encore
prêtre, doit conserver quand il parle
Église.

H. HOLSTEIN.

e TEILHARD DE CHARDIN. — **tres de voyage** (1923-1939). Gras-, 1956. 228 pages.

lettres, rassemblées par la délicate
lèle diligence de Claude Aragonnès
Teillard-Chambon), sa cousine, consti-
un document de première valeur
Père Teilhard de Chardin. Elles
t adressées les unes à Mlle Teillard,
ıtres à Monsieur Joseph Teilhard de
in, frère du Père, à Monsieur Max-
Begouën et à Monsieur l'abbé Breuil.
saisira mieux, grâce à ces pages,
leur des vues du Père, sa sensibilité
ne, son inlassable curiosité, son goût
terre, de la vie, des hommes, ses dons
ıtact; mais en même temps la pro-
ır de sa vie spirituelle : au milieu
servations du géologue, du paléon-
e, du voyageur, nous avons, comme
at naissant, et jaillissant du sein
de cette vie quotidienne si active,
otations religieuses d'une force et
pureté qui nous font atteindre en
ource les grands desseins qui ani-
t cette âme.
si ce livre nous fait connaître la
e la plus féconde de l'activité scien-
du Père et spécialement son œuvre
ne, mais nous montre aussi combien
t en lui intimement unis le savant et
ituel.
opportunément ont été insérés
en hors-texte, deux portraits du Père, sans doute les meilleurs que nous connaissions.

F. RUSSO.

Félix GARAS. — **Bourguiba et la naissance d'une nation.** Julliard, 1956. 286 pages.

Sorti des presses une semaine après la signature, en mars, du protocole d'accord qui « reconnaît solennellement l'indépendance de la Tunisie », le livre de Félix Garas, fondateur du Comité d'études des problèmes d'Outre-Mer, et spécialiste des questions de l'Afrique du Nord, vient bien à son heure et bénéficie de l'actualité de son titre. Autour de Bourguiba, dans la lutte ouverte ou la clandestinité, la Tunisie cristallise ses aspirations nationales. Livre d'un auteur qui a pris parti, les affirmations, les louanges ou les faits, si exacts soient-ils, y perdent de leur valeur d'objectivité, les ombres elles-mêmes allant toujours au profit exclusif ou à la justification sans contre-partie du Néo-Destour et de Bourguiba. Tel que, cependant, il apporte assez de lumière pour juger avec plus de recul les événements récents et à venir du jeune État Tunisien, guidé par un chef dont les qualités nous sont apparues en ces pages.

Pierre M. FONDEVILLE.

H. FAURE. — **Un éveilleur d'âmes Joseph Moureux.** Marseille, Imprimerie don Bosco et chez l'auteur : Villa Pasté, Sainte Marguerite. 1956. 186 pages.

Formé, au début du siècle, par un patronage salésien, où il connut l'esprit de dom Bosco, Joseph Mouroux demeura toute sa vie un apôtre et un entraîneur. Commerçant, industriel, père de onze enfants, il sut toujours consacrer le meilleur de son temps et de son cœur aux jeunes des œuvres marseillaises. A la manière des années d'avant 1914, forte, autoritaire, un peu militaire : les grandes heures des vieux patronages, défilant au grand soleil de Marseille, revivent dans cette biographie où l'on découvre quelle solide piété ils surent inculquer et quelles convictions vigoureuses ils enseignèrent. A ceux qui seraient tenté de sourire de cet apostolat qui nous semble lointain, une vie comme celle de Joseph Mouroux suffirait à montrer ce qu'ont accompli, il y a cinquante ans, les disciples de M. Allemand, du P. Timon-David et de saint Jean Bosco.

Henri HOLSTEIN.

détails les moins victoriens de l'état de ses entrailles; petitesse d'un grand homme. Enfin, d'une importance primordiale, le texte pour la première fois publié intégralement du *Journal catholique*, où s'exprime, profonde et acceptée, la douleur intérieure du génie méprisé, calomnié, réduit à l'impuissance par cette Église catholique à laquelle il reste inébranlablement fidèle et dont il est un si lucide défenseur. Newman troublait les vieilles routines des catholiques anglais, et il inquiétait les esprits moins pénétrants que le sien en sentant à l'aigu les problèmes capitaux qui se posaient à la pensée de son temps, à celle d'aujourd'hui encore.

Les éditeurs ne nous disent pas pourquoi ils ont choisi de publier d'abord cette partie du *Journal* qui porte sur la fin de la vie de Newman, et de réserver pour un prochain volume ce qui traite de sa vie dans l'anglicanisme.

Robert ROUQUETTE.

Jacques VIER. — La Comtesse d'Agoult et son Temps I. (1805-1839) : Le Faubourg Saint-Germain et les Années de Pèlerinage. Colin, 1955. In-8°, 432 pages. 1500 francs.

On voudrait que M. Jacques Vier ne perdit pas courage devant l'accueil probablement discret qui sera fait à son livre. Tous ceux qui préfèrent aux vies romancées les recherches personnelles et de première main lui sauront gré de nous faire connaître tant de documents inédits ou difficilement accessibles. Comme écrivain, Mme d'Agoult manque de génie, M. Vier le reconnaît, mais elle se trouve au centre d'un tourbillon littéraire, artistique, mondain, politique. Autour de cette image un peu légère, que d'ombres plus importantes sont évoquées, qui vont nous apparaître ainsi d'une façon moins conventionnelle. L'étude, qui s'étendra depuis le Premier Empire jusqu'au début de la Troisième République (ce premier tome doit être suivi de quatre autres) intéresse au premier chef l'évolution du sentiment religieux. Trop de détails, dira-t-on! Ne nous plaignons pas. Reconnaissons pourtant que, tel qu'il se présente, l'ouvrage est difficilement utilisable. Les volumes suivants ne pourraient-ils comporter un sommaire pour chaque chapitre et une table générale des noms?

André BLANCHET.

Mgr Ronald KNOX. — Un spirituelle, adapté de l'an E. DELPIERRE-DELATTRE. *Conversions.* Aubier, 195. 219 pages. 540 francs.

Sous ce titre paradoxal un anglais fort connu, Mgr Knox, évêque anglican et ancien fellow raconte sa conversion du « pa anglican au catholicisme romain. imite fidèlement son maître C et il nous promène au long de s dans un récit charmant et désor référence constante à l'Enéide, artificielle, risque d'agacer le lec çais qui aura peut-être du m que l'auteur, avec un demi s moque de lui. Mais ce désordre, doxes, cet humour de goût dou plongent à plein dans cette déc et séduisante Église d'Angleterre sa *comprehensiveness*, juxtapos même institution des « papaliste sigeants et des « évangéliques nistes. La conversion de R. K peu d'intérêt théologique; rien rable à celle de Newman ou d mais elle est d'un incontestal psychologique : elle nous pré âme qui dans l'anglicanisme a vie religieuse, liturgique et sac profonde, d'inspiration toute r qui, peu à peu, douloureusem conscience de l'incohérence d' qui se prétend fidèle à la tra premiers siècles et qui est radic physiquement incapable de dé tradition. Malheureusement l'ab plète de notes rendra la lecture presque impossible à un lecte qui n'a pas une sérieuse conna l'anglicanisme, de ses institution problèmes.

Robert Rou

Ignace LEPP. — Le monde c ses malfaçons. Aubier. 1956.

L'an dernier, l'abbé Ignace I raconté sa conversion et analysé du chemin qui l'a conduit *de K Jésus-Christ* (cf. *Etudes*, octo p. 129). Les pages de journal, ic disent les réactions que susci prêtre qui l'ignorait, le « milieu à Marseille d'abord, puis au Ma divers points de la France où l son activité de conférencier. Ce sont d'une belle franchise, «

reconnaître leur spontanéité, que ne voile aucun conformisme, ni même aucune discrétion (les initiales sont assez parlantes pour qui connaît un peu l'histoire religieuse française de ces dernières années). Cela pose un grave problème : un prêtre a-t-il le droit de jeter dans le public un journal, où, au jour le jour, et souvent à propos de faits qui engagent la hiérarchie de l'Église, il a noté, sans atténuation, ses impressions et ses réflexions? Tel accès de mauvaise humeur, tolérable dans une conversation intime, ne l'est pas dans un écrit que tout le monde peut lire. Il est des délicatesses élémentaires que nous regrettons de ne pas voir assez respectées dans ces pages qui insistent trop sur les « malfaçons » du monde chrétien et manquent souvent de sérénité et d'objectivité; il est pénible de n'y pouvoir retrouver un accent de soumission filiale que tout catholique, plus encore tout prêtre, doit conserver quand il parle de l'Église.

H. HOLSTEIN.

Pierre TEILHARD DE CHARDIN. — **Lettres de voyage** (1923-1939). Grasset, 1956. 228 pages.

Ces lettres, rassemblées par la délicate et fidèle diligence de Claude Aragonnès (Mlle Teillard-Chambon), sa cousine, constituent un document de première valeur sur le Père Teilhard de Chardin. Elles étaient adressées les unes à Mlle Teillard, les autres à Monsieur Joseph Teilhard de Chardin, frère du Père, à Monsieur Max-Henri Begouën et à Monsieur l'abbé Breuil.

On saisira mieux, grâce à ces pages, l'ampleur des vues du Père, sa sensibilité extrême, son inlassable curiosité, son goût de la terre, de la vie, des hommes, ses dons de contact; mais en même temps la profondeur de sa vie spirituelle : au milieu des observations du géologue, du paléontologue, du voyageur, nous avons, comme à l'état naissant, et jaillissant du sein même de cette vie quotidienne si active, des notations religieuses d'une force et d'une pureté qui nous font atteindre en leur source les grands desseins qui animaient cette âme.

Ainsi ce livre nous fait connaître la période la plus féconde de l'activité scientifique du Père et spécialement son œuvre en Chine, mais nous montre aussi combien étaient en lui intimement unis le savant et le spirituel.

Très opportunément ont été insérés en hors-texte, deux portraits du Père, sans doute les meilleurs que nous connaissions.

F. RUSSO.

Félix GARAS. — **Bourguiba et la naissance d'une nation.** Julliard, 1956. 286 pages.

Sorti des presses une semaine après la signature, en mars, du protocole d'accord qui « reconnaît solennellement l'indépendance de la Tunisie », le livre de Félix Garas, fondateur du Comité d'études des problèmes d'Outre-Mer, et spécialiste des questions de l'Afrique du Nord, vient bien à son heure et bénéficie de l'actualité de son titre. Autour de Bourguiba, dans la lutte ouverte ou la clandestinité, la Tunisie cristallise ses aspirations nationales. Livre d'un auteur qui a pris parti, les affirmations, les louanges ou les faits, si exacts soient-ils, y perdent de leur valeur d'objectivité, les ombres elles-mêmes allant toujours au profit exclusif ou à la justification sans contre-partie du Néo-Destour et de Bourguiba. Tel que, cependant, il apporte assez de lumière pour juger avec plus de recul les événements récents et à venir du jeune État Tunisien, guidé par un chef dont les qualités nous sont apparues en ces pages.

Pierre M. FONDEVILLE.

H. FAURE. — **Un éveilleur d'âmes Joseph Moureux.** Marseille, Imprimerie don Bosco et chez l'auteur : Villa Pasté, Sainte Marguerite. 1956. 186 pages.

Formé, au début du siècle, par un patronage salésien, où il connut l'esprit de dom Bosco, Joseph Mouroux demeura toute sa vie un apôtre et un entraîneur. Commerçant, industriel, père de onze enfants, il sut toujours consacrer le meilleur de son temps et de son cœur aux jeunes des œuvres marseillaises. A la manière des années d'avant 1914, forte, autoritaire, un peu militaire : les grandes heures des vieux patronages, défilant au grand soleil de Marseille, revivent dans cette biographie où l'on découvre quelle solide piété ils surent inculquer et quelles convictions vigoureuses ils enseignèrent. A ceux qui seraient tenté de sourire de cet apostolat qui nous semble lointain, une vie comme celle de Joseph Mouroux suffirait à montrer ce qu'ont accompli, il y a cinquante ans, les disciples de M. Allemand, du P. Timon-David et de saint Jean Bosco.

Henri HOLSTEIN.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

C. DROBROWSKI. — **La Yougoslavie socialiste.** Cahiers de la Fondatiou Nationale des Sciences politiques, n. 77. Colin, 1956. In-8°. 240 pages. 750 francs.

Nous avons fort peu d'études d'ensemble sur la Yougoslavie contemporaine. Celle qui nous est offerte dans cette excellente collection se recommande par son objectivité, sa clarté et sa compétence. N'abordant pas directement le point de vue idéologique largement développé par François Fejto dans son *Histoire des Démocraties populaires* et par Jules Moch dans sa belle étude *Yougoslavie Terre d'espérance*, M. Dobrowski s'attache à montrer comment l'expérience yougoslave a été dominée par le souci de tenir compte des particularités propres au pays. Comme le dit dans la préface M. Vedel, l'auteur « a mis en relief tout ce qu'a de délibéré, de volontaire et souvent d'héroïque, au sens « carlylien » du mot, la voie où la Yougosolavie s'est engagée. » Le réalisme de cet effort est incontestable. Il explique en partie l'indépendance du titisme vis-à-vis de l'U.R.S.S. Une compréhension complète du fait yougoslave ne peut hélas se limiter à cette seule perspective; il faut joindre à la connaissance de ces réalités économiques et sociales si bien analysées par M. Dobrowski, celle de « réalités » idéologiques, notamment religieuses, sur lesquelles l'objectivité nous impose de ne point faire le silence.

Le travail de M. Dobrowski n'en mérite pas moins d'être lu. Il nous fera mieux connaître un pays auquel nous sommes unis par des liens de profonde amitié et dont les possibilités économiques et spirituelles sont encore bien au delà des réalisations actuelles.

F. R.

Claude ARTHAUD, Françoise HEBERT-STEVENS. — **Andes, toit de l'Amérique.** Arthaud, 1955. Coll. *Les Imaginaires*, In-4°, 184 pages dont 124 d'illustrations. 3.900 francs.

Madeleine HALLADE. — **La Chine.** Coll. *Arts de l'Asie ancienne, Thèmes et motifs.* Fascicule III. Publications du musée Guimet. P. U. F., 1956. In-4 carré, 94 pages, illustré. 800 francs.

Après une introduction de vingt pages au texte à la fois dense, suggestif et littéraire, les très belles images d'Arthaud et Stevens nous établissent de plein pied dans la connaissance typique de ces vingt millions d'Indiens qui peuplent les Andes. A la fois étude folklorique, ethnologique et sociologique, ce livre nous fait aimer ces populations vivant à une altitude moyenne de 4.000 mètres sur de hauts plateaux désolés. Leurs mythes, danses et traditions millénaires nous restituent encore vivaces les rites des civilisations précolombiennes et les souvenirs des empires aztèques et incas. Les illustrations, judicieusement groupées, insistent cependant sur le folklore et la danse avec tous les attributs dont elle se pare et en particulier le masque. Quelques traductions de jolis poèmes s'ajoutent aux textes éclairant les titres de distribution des images. L'on ne peut que louer une telle publication servant d'introduction artistique aux études ultérieures de leurs auteurs.

Le livre de Madeleine Hallade ne cherche pas à constituer une histoire de l'art ni une analyse d'esthétique, mais à donner un aperçu des principaux thèmes et motifs artistiques le plus fréquemment rencontrés en chaque région de la Chine. Les dessins au trait limitent obligatoirement le choix des exemples tout en les rendant plus typiques. Ouvrage utile au connaisseur désirant une classification sérieuse et sobre et une synthèse rapide de ses connaissances.

Pierre M. FONDEVILLE

Arthur CAMPBELL. — **L'Ecole de la jungle.** André Bonne, 1956. 300 pages 650 francs.

Richard WRIGHT. — **Bandoeng. 1.500.000.000 d'hommes.** Traduit de l'américain par Hélène Claireau. Calmann-Lévy, 205 pages.

Liou CHAO-TCHI. — **Pour être un bon communiste.** Traduit par Paul Jamati. Editions Sociales, 1955. 117 pages. 180 francs.

Luce-Claude MAITRE. — **Introduction à la pensée d'Iqbal.** P. Seghers, 1955. 93 pages.

Michel LEIRIS. — **Contacts de civilisation en Martinique et en Guadeloupe.** Unesco-Gallimard, 1955. 192 pages. 450 francs.

1° Plus palpitant qu'un roman policier, ce récit de guérillas en Malaisie contre les communistes chinois. On admire le courage de ces hommes aux prises avec la jungle, les longues patiences, la peur. On apprécie

la psychologie et la tendresse humaine du chef. On prie pour que de telles chasses à l'homme n'aient plus de raison d'être.

2° Le célèbre écrivain noir américain, auteur de *Black boy*, est allé à Bandoeng en journaliste indépendant. Après une série d'interviews un peu longuets, il décrit la fameuse conférence qui inaugure une nouvelle ère du monde et le rôle joué par les diverses grandes personnalités. L'habileté de Chou En-lai en particulier mettant la Chine au rang des autres nations sous-développées. L'importance de deux éléments a frappé l'observateur : la religion et le racisme. Ses interlocuteurs sont durs pour le christianisme, présenté comme avant-coureur de l'impérialisme. Même si c'est injuste, nous devons le savoir. La conclusion du livre qui ne dépasse guère le bon reportage est que l'Occident doit aider de façon désintéressée les pays que menacent la misère et la haine, et par conséquent le communisme.

3° De l'idéologue du communisme chinois, un petit livre, recueil de conférences faites à Yenan en 1939 et publiées en 1949. Conseils aux membres du parti où revient assez souvent le nom de Staline... mais où est invoquée aussi l'autorité des anciens sages chinois. Un développement a pour titre : Subordination inconditionnelle de l'intérêt personnel d'un membre du Parti à l'intérêt du Parti... Un laboratoire d'hommes, quoi!

4° Mohammed Iqbal (1873-1938) est un grand poète indo-pakistanais. Sa pensée philosophique et religieuse, un peu floue, veut réconcilier Orient et Occident, spiritualité et personnalité. Musulman convaincu il fut le disciple passionné du poète persan Rumi (XIII° s.). Viendra un temps où les hommes cultivés de notre pays connaîtront à leur tour et apprécieront les poèmes d'Iqbal : ils font partie du patrimoine de l'humanité.

5° L'Unesco a déjà publié une vingtaine de volumes sur les problèmes raciaux. Celui-ci, après avoir présenté les Antilles françaises et la culture qui y est donnée, consacre 70 pages aux relations raciales et aux frictions qui existent entre gens de couleur et métropolitains ou Blancs créoles. Le problème le plus grave semble être d'ordre économique et la métropole ferait bien de s'en soucier activement, sans quoi se produiraient de douloureux réveils.

André RÉTIF.

Gabriel FAURE. — **Venise.** *Les Beaux Pays.* Arthaud, 1956. 216 pages, 176 héliogravures. 1 800 francs.

M. RIVIÈRE-SESTIER. — **Venise et les Iles de la lagune.** *Visages du Monde.* Éditions Horizons de France, 1956. 144 pages, 100 héliogravures. 1 350 francs.

Pierre du COLOMBIER. — **Sienne.** *Les Beaux Pays.* Arthaud. 84 pages, 124 héliogravures. 1 800 francs.

La dernière édition de l'ouvrage de Gabriel Faure sur Venise date de 1950. Cette nouvelle édition nous offre des héliogravures d'une qualité très sensiblement supérieure et quelques clichés nouveaux excellents. Mais nous supportons de moins en moins la reproduction en noir des tableaux et mosaïques, qui demeure de règle dans la conception de cette collection. Qui a connu l'enchantement des couleurs vénitiennes accepte difficilement que des œuvres soient à ce point trahies.

L'ouvrage de la collection *Horizons de France* n'est pas sans mérite, mais il double inutilement et en moins bien le volume précédent. Commentaire vivant et intelligent cependant.

Quant au volume sur Sienne, plus soigné encore et plus évocateur que celui sur Venise, de la même collection, il nous apporte sur cette cité moins somptueuse, plus discrète et sur sa délicate école de peinture, une documentation et un commentaire de première qualité.

F. R.

Edouard MOURNAT. — **Comment on cherche... et on trouve une place Outre-Mer.** Chez l'auteur, rue Descartes, Brive (Corrèze). 80 pages. 325 francs.

Une brochure qui contient une présentation des divers territoires et les adresses des maisons commerciales. La conclusion est à retenir : « ... l'on doit toujours déconseiller aux personnes désirant s'expatrier de s'embarquer avant de s'être très exactement documentés sur les possibilités d'emplois qui sont, pour la plupart du temps, nulles sur place pour ceux qui ne bénéficient pas d'un engagement en bonne et due forme ».

A. R.

Jean-Paul FAIVRE, Jean POIRIER, Pierre ROUTHIER. — **Géographie de la Nouvelle-Calédonie.** Nouvelles Editions Latines, 1955. 312 pages.

René BRUNEL. — **Le Monachisme errant dans l'Islam. Sidi Heddi et les Heddawa.** Publications de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines. Larose, 1955. 19 × 28 de 475 pages avec illustrations. 2.600 francs.

Médecin Colonel Léon PALES, avec la collaboration de Marie TASSIN de SAINT PÉREUSE. — **L'Alimentation en A.O.F.** O. R. A. N. A. Dakar, 1955. 434 pages illustré.

L'actif comité parisien du Centenaire de la présence française en Nouvelle-Calédonie ajoute un nouveau fleuron à ses excellentes publications. Le titre intérieur de celle-ci est plus exact que le titre extérieur : il porte en effet « La Nouvelle-Calédonie. Géographie et histoire — économie — démographie — ethnologie ». Le volume traite en effet successivement du milieu physique, de l'histoire (de la découverte à l'Union française), des ressources économiques, de la société calédonienne. Une précieuse bibliographie termine l'ouvrage. Nos connaissances sur ce territoire lointain étant sommaires et insuffisantes, il faut nous réjouir qu'une somme mise à jour nous soit offerte par des spécialistes dont la documentation est précise et abondante.

Le second ouvrage est plus technique. Il présente une monographie détaillée d'un saint marocain mort vers 1805 et de la confrérie qu'il a fondée. Etrange secte qui pratique le célibat sinon la continence, et professe un culte particulier pour les chats et les démons ou djinns locaux. Cet ouvrage prodigieusement documenté et narré d'un style alerte, intéressera passionnément les spécialistes de l'histoire comparée des religions, du monachisme et de la mystique. La culture de l'auteur lui permet presque à chaque page des rapprochements avec les moines chrétiens, les derviches, les mystiques indiens et ceux de l'Islam orthodoxe. Le livre est en même temps une contribution capitale à l'histoire du Maroc. L'intérêt du volume est donc beaucoup plus large que ne ferait croire à première vue son objet restreint.

La Mission anthropologique en A. O. F. publie pour l'année 1954 le résultat détaillé de ses enquêtes sur l'alimentation en ce pays : ses conditions naturelles, économiques et sociales; méthodes et résultats d'enquêtes qualitatives et quantatives; techniques alimentaires du Sénégal, du Soudan et de la Guinée. Travail admirable de patience et de rigueur, entrepris en faveur de populations dont certaines sont dans un état proche de la famine...

André RÉTIF.

André VILLEBŒUF. — **Sérénades sans guitare.** Plon, 1956. 288 pages.

Les amis et visiteurs de l'Espagne éprouveront un vif plaisir à lire ce livre haut en couleurs. L'auteur, écrivain et peintre, est un *aficionado*, familier des gens et des paysages, plus séduit à chaque séjour par les mille facettes de la vie espagnole, où belle humeur et gravité se donnent la main. L'Andalousie, la « grâce sévillane », l'attirent par dessus tout, et on pourrait lui reprocher de peindre une Espagne de keepsake, anecdotique, d'un pittoresque encore avivé par les couleurs de sa palette. Mais cet aspect superficiel appartient aussi à l'Espagne, et le voyageur est toujours libre de choisir pour les filmer ses images préférées. Villeboeuf est un conteur-né : de ses cartons bourrés d'esquisses, il n'a extrait qu'un lot de réussites, mais bien suffisant pour estimer qu'il a le coup d'oeil, la touche lumineuse, le trait et, comme épices délicates, l'humour et la tendresse.

X. TILLIETTE.

Venise. Coll. *Villes et Lieux célèbres vus par les peintres.* Skira, 1956. 17 × 18 cm., 150 pages. 90 hors-texte en couleurs.

Cette nouvelle série de la collection « Le goût de notre temps » est conçue de façon particulièrement heureuse. Autant le groupement de peintures consacrées à une même scène ou à un même personnage nous paraît artificiel, autant le rassemblement des visions diverses qu'ont eus les maîtres de la peinture, d'une cité ou d'un site nous paraît intéressant, surtout quand il s'agit de cette ville enchanteresse qu'est Venise. Nous voici cette fois consolés de ces reproductions en noir, que nous trouvons même dans de bonnes collections et qui prétendent évoquer sans les trahir un paysage ou un tableau. Dans la féerie des couleurs, nous sommes conduits de la Venise des miniatures, à la Venise de Carpaccio puis aux tableaux classiques de Canaletto et de Guardi. Nous terminons avec Claude Monet et Dufy.

F. R.

SCIENCES

Pierre de LATIL et Jacques BERGIER. — **Quinze hommes... un secret.** Coll. *L'air du temps*. Gallimard, 1956. In-8° soleil, 300 pages, 650 francs.

Joindre à quinze portraits d'hommes de science, contemporains ou récemment disparus, des renseignements convergents sur le secret de la constitution de la matière, l'entreprise ne manque pas d'originalité et nous vaut un livre de facile et agréable lecture.

Mais le souci du pittoresque et de l'anecdotique nuit à celui de l'exactitude, soit historique soit scientifique. Ainsi le nom de Lawrence, l'inventeur du cyclotron, est orthographié Lorenz. Le récit de la célèbre expérience de Davisson et Germer, qui apporta la première confirmation à la mécanique ondulatoire, est du pur roman, de moindre intérêt d'ailleurs que l'authentique histoire. Il est inexact que l'effet Zeeman ait attendu Schroedinger pour être expliqué. Lorentz en avait donné une théorie qui, bien qu'incomplète, était cependant valable et le reste en première approximation. L'objectif assigné aux recherches de Frank et Hertz ne peut qu'égarer le lecteur sur le but et l'importance des travaux qui leur valurent le prix Nobel. Il est certes louable de mêler l'agréable à l'utile, mais pas aux dépens du vrai.

Jean ABELÉ.

Vincent de CALLATAY. — **Atlas du Ciel.** Bruxelles, Éditions de Visscher, Paris, Gauthier-Villars, 1955. 32 × 24 cm. 158 pages. 3 200 francs français.

Cet ouvrage, conçu par un amateur, s'adresse à des amateurs. Sa formule toute nouvelle vise à éveiller chez le profane le goût de l'astronomie. Il comprend tout d'abord trente-six planches muettes à fond noir couvrant ensemble la totalité de l'univers; ensuite quarante-cinq cartes complémentaires et des textes succincts permettant d'identifier les différents objets du ciel. De plus l'ouvrage comporte des développements théoriques au fait des plus récentes découvertes.

Cette très belle réalisation constitue un ouvrage de culture; elle est en même temps susceptible d'éveiller des vocations pour cette science si vivante et en pleine évolution qu'est l'astronomie moderne.

F. R.

Charles-Noël MARTIN. — **L'Atome maître du monde.** Collection *Les Étoiles*, n. 1. Le Centurion, 1956. 220 p., 8 héliogravures.

Léon CRISTIANI. — **Monstres et merveilles de la préhistoire.** Collection *Les Étoiles*, n. 2. Le Centurion, 1956. 180 pages.

Dirigée par Michel de Saint-Pierre, cette nouvelle collection, excellemment présentée, se propose d'offrir à un large public un exposé des grands problèmes scientifiques de notre temps, élémentaire sans doute, mais faisant réfléchir, et susceptible d'être facteur de culture dans un sens spirituel.

Ces deux premiers volumes nous paraissent bien répondre à ce propos. Ils sont informés, de lecture agréable et au fait des plus récentes découvertes. L'étude sur l'atome donne les connaissances essentielles en même temps qu'elle décrit l'état présent de l'industrie atomique et les problèmes biologiques, économiques et politiques qu'elle pose.

Quant à l'ouvrage du chanoine Cristiani, il n'est point sans doute d'un biologiste; mais d'un homme qui, spécialiste d'histoire et de théologie, applique aux problèmes de la paléontologie sa grande facilité d'assimilation, son ouverture d'esprit et un sens averti des aspects philosophiques et théologiques des problèmes posés par les progrès des sciences biologiques.

La vulgarisation scientifique est une entreprise urgente mais difficile. Nous savons gré à l'éditeur de ces ouvrages et à l'équipe qui anime cette collection d'un effort si opportun et si heureusement orienté.

F. RUSSO.

Dr Paul CHAUCHARD. — **Les mécanismes cérébraux de la prise de conscience.** Masson, 1956. In-8°. 240 pages.

Bien connu par ses travaux et ses ouvrages de neurophysiologie, le Dr Chauchard nous offre comme une synthèse de notre connaissance présente des mécanismes nerveux supérieurs. Nous vivons une importante révolution de la psychophysiologie, par la découverte des processus nerveux qui sont à la base de la conscience et de la réflexion. Cette révolution est due

à la convergence de quatre types de recherches : les travaux de Pavlov et de son école, ceux de Sherrington et de ses disciples sur le cerveau, ceux de Lapicque et de Piéron, enfin la zoopsychologie, notamment avec Lorenz et Tinbergen.

Le Dr Chauchard expose successivement les processus d'excitation et d'inhibition dans l'écorce cérébrale, les processus d'intégration cérébrale, base de la neuroconscience, distinguant les deux niveaux de prise de conscience, celui de la zooconscience et celui de la conscience réfléchie humaine. Enfin la dernière partie de l'œuvre est consacrée à la pathologie de la conscience humaine; l'unité psychosomatique y est particulièrement bien soulignée.

Cet exposé d'une extrême richesse est du plus haut intérêt et nous ouvre bien des perspectives nouvelles. Il intéresse très directement la philosophie. L'auteur s'en prend assez vivement au spiritualisme dualiste de Platon et de Descartes et entend montrer combien la neurophysiologie moderne est proche du réalisme d'Aristote et de Saint Thomas. Les spécialistes de philosophie auront peut être ici des observations à faire, demandant des précisions et signalant quelque risque de confusion. Souhaitons que de plus fréquents dialogues sur ces questions entre scientifiques et philosophes aboutissent à des perspectives élargies, intégrant convenablement ces données scientifiques nouvelles si importantes, que la philosophie tarde sans doute un peu à prendre en considération.

F. Russo.

André Senet. — **L'homme à la découverte de son corps.** Collection *D'un monde à l'autre*, alias *Ceram*. Plon, 1956. In-12, 246 pages.

Nous retrouvons dans ce volume le talent et l'intelligence de l'auteur de *L'Homme à la découverte de ses ancêtres*. Il s'agit ici, sous un titre qui peut prêter à équivoque, d'une histoire des problèmes majeurs de la physiologie. Hors les ouvrages si excellents, mais plus limités, de Jean Rostand, nous n'avions jusqu'ici rien d'équivalent.

La plus grande partie de l'ouvrage est consacrée à l'histoire de la vivisection, de la circulation du sang, de la respiration, de l'embryologie, de la génétique, de la lutte contre les microbes. La part faite à la neurophysiologie nous paraît insuffisante.

60 gravures dans le texte et autant de hors-texte contribuent à rendre ce livre extrêment vivant et évocateur.

F. R.

Paul Chambadal. — **Les Turbines.** Collection Armand Colin, 1956. In-16, 216 pages, 300 francs.

Les turbines auxquelles est consacré ce volume ne sont pas les turbines hydrauliques, mais les turbines à vapeur et à gaz. Après l'étude d'une turbine idéale, soit à action, soit à réaction, l'auteur aborde les conditions de fonctionnement d'une turbine réelle, fondées sur l'étude du mode d'écoulement des fluides et de ses lois. Spécialistes aussi bien qu'amateurs éclairés trouveront dans ce livre tous les renseignements essentiels à une exacte compréhension du fonctionnement des turbines, dont l'emploi se développe sans cesse.

Jean Abelé.

Édouard Galic. — **L'univers polaire.** Editions André Bonne, 1955. Un vol. 14 × 19, 224 pages, 12 pages de photos hors-texte.

Ce qui fut le royaume de l'aventure, le monde du mystère à découvrir, la carrière ouverte au courage et au goût du risque sera-t-il le champ de bataille de la guerre totale? Cette inquiétude hante M. Galic tout au long d'un voyage de sympathique exploration. On a envie après avoir lu ce livre de partir pour l'Arctique.

Jean Rimaud.

Dr Pierre Mauriac. — **Libre histoire de la médecine française.** Stock 1956. In-16. 286 pages. Prix : 780 francs.

Le Dr Mauriac, doyen honoraire de la Faculté de Médecine de Bordeaux, nous offre, sous une forme vivante et nullement pédante, un récit bien informé et intelligent qui intéressera un large public. La première moitié du livre retrace l'évolution de la médecine en France jusqu'à la fin du XIXe siècle. L'auteur nous présente ensuite quelques aspects de l'évolution médicale au XXe siècle : Pasteur, victoire sur l'infection, l'endocrinologie et les vitamines, l'anesthésie, les maladies des voies respiratoires, du cœur et des vaisseaux, du sang. L'ouvrage s'achève par un tableau des grandes étapes de la neuropsychiâtrie et par quelques pages brillantes sur la médecine et les lettres.

H. Noel.

LITTÉRATURE

Géraud VENZAC. — **Les origines religieuses de Victor Hugo. — Les premiers Maîtres de Victor Hugo.** — Bloud et Gay, 1955. 2 volumes in-8°, 680 et 526 pages. 1.860 et 1.800 francs.

Ces savantes études de M. Géraud VENZAC renouvellent complètement sur deux points importants, en connection étroite l'un avec l'autre, ce que nous savions ou pensions savoir du problème de la religion chez Hugo. Basée surtout sur les confidences du poète et sur l'interprétation (courante jusqu'ici) des œuvres afférentes à la période de 1820, une légende s'était créée. Celle d'un Victor Hugo de formation royaliste et catholique dès l'enfance, nous donnant à travers les *Odes* le plus haut témoignage de sa double foi héréditaire, puis s'acheminant à partir de 1827 (n'a-t-on pas parlé « d'apostasie »?) vers toujours plus d'agnosticisme, voire d'athéisme. M. Venzac détruit cette légende et renverse diamétralement la perspective. De descendante qu'elle apparaissait, la courbe de la foi religieuse chez Victor Hugo nous est montrée dans son livre tout au contraire ascendante. L'auteur, documents à l'appui, s'en prend d'abord au mythe de l'éducation religieuse de « l'enfant sublime ». Celle-ci fut à peu près nulle. Le jeune Victor ne fut pas baptisé, et, même plus tard, vraisemblablement ne reçut jamais le sacrement. Il resta donc toujours un « infidèle ». Le catholicisme des *Odes* n'est rien d'autre qu'un « catholicisme » littéraire, auquel l'âme profonde n'a point de part. C'est seulement à dater de sa rencontre avec Lamennais que le sens religieux s'éveille chez le poète. Ce sens ira jusqu'au bout croissant. Au « catholique » de pure étiquette succède un « chrétien » convaincu, mais anticonfessionnel, dont les sympathies, durant vingt ans, iront à l'Évangile et au Christ d'un certain catholicisme libéral. L'argumentation de M. Venzac est solide. Son livre, d'agréable lecture, constitue un document psychologique et littéraire dont la critique hugolienne devra désormais tenir compte.

Le second livre, qui traite des premiers maîtres de Victor Hugo, fait justice d'une autre légende, corollaire de la première. On sait les imprécations du poète contre es anciens éducateurs :

Philistins! magisters! je vous hais, pédagogues!

Victor Hugo, dans la condamnation générale qu'il en viendra à porter contre « le Passé », déformera plus ou moins sciemment sa propre histoire. Son éducation première ne fut, en fait, nullement « cléricale », et ceux qui la prirent en mains ne furent point des « prêtres » comme il voudrait nous le faire accroire. Des Feuillantines à la pension Cordier, du Collège des Nobles à Louis le Grand, l'auteur retrace sous leur jour exact ces années d'étude, restées rigoureusement « étrangères aux valeurs proprement religieuses de sentiment, de pensée, de vie ». Le procès fait par Victor Hugo à son passé personnel n'est qu'un argument d'opportunisme au service du Prophète de l'Avenir, qui associe désormais dans une réprobation commune, selon l'erreur d'optique propre à son siècle, l'Église et la Monarchie.

Louis BARJON.

Auguste VALENSIN. — **Regards sur Dante.** Aubier, 1956.

Étincelles dérobées au feu d'une longue méditation, les conférences groupées en ce volume ne peuvent remplacer le grand commentaire sur la *Divine Comédie* que l'auteur avait l'ambition d'écrire. Telles quelles ces notes en marge d'un texte inépuisable tendent à faire briller dans le masque mort du poète la chaleur et l'éclat d'un regard que peut-être nous ne connaissions pas. A part les deux derniers chapitres (et notamment l'excellente étude sur l'Ulysse dantesque, précédemment publiée dans les *Études*), l'ensemble du livre est en effet consacré à des épisodes de la vie de Dante : sa jeunesse, son âge mûr, son exil, ses amitiés. L'histoire humaine et spirituelle du Florentin projette ainsi sur les diverses faces de la *Divine Comédie* « un peu de cette lumière frisante qui fait vivre les marbres. »

Peu de choses nouvelles pour les dantologues, sinon la prise de position de l'auteur sur l'attribution à Dante des 252 sonnets d'*Il Fiore* découverts au début du siècle avec les *Rime Pietrose*, et devant lesquels la plupart des critiques reculent encore scandalisés. Impossible d'attribuer au

Poète du Paradis, disent-ils, ces chants de plaisir et d'orage, et surtout l'effrayante passion qui gonfle les *Rimes de Pierre*, où la haine a plus de part que l'amour! Le Père Valensin au contraire verrait volontiers dans les sonnets d'*Il Fiore* — d'une abondance merveilleusement facile — les « gammes » galantes du jeune Dante s'exerçant à écrire, et rejette avec sagesse toute objection contre le caractère de ces poèmes. Le poète ne fut pas fidèle à Béatrice, nous le savons, (et il l'avoue lui-même au Chant 30 du Purgatoire), pendant de longues années non seulement volage mais livré au moins une fois, témoin ces *Rime Pietrose*, à la passion la plus sauvage, la plus mortelle. Ces ténèbres embrasées font mieux saisir le sens de l'interminable marche à travers les trois Royaumes vers le visage de la Très-Pure, aimée d'un long désir...

A noter parmi d'autres l'analyse proposée de la rencontre entre Dante et Cavalcanti, dans le Chant Dixième de l'Enfer. Elle nous paraît décisive, et nous pensons avec le Père qu'il faut lire « a quella cui » au verset 63e; mais la douleur finale du vieillard évoque à notre sens la douleur de Dante devant la mort de Beatrice plutôt que devant celle de Guido (car « ebbe » suggère un évènement passé, trahit la mémoire toujours blessée par le souvenir de l'Absente). Voir encore la controverse sur le sens du sonnet de Guido Cavalcanti, où l'auteur épouse, non sans délicatesse, la solution de Zingarelli et de Barbi. Chaque page offre ainsi sa moisson de détails, de nuances. Les textes desséchés se redressent, retrouvent souplesse et fraîcheur. Si vives et précises paraissent les traductions que l'on ne s'étonne point de leur jeunesse. Certes rien de plus juste que le titre de ce livre, qui évoque non pas le coup d'œil distrait d'un dilettante mais la patience ardente du regard où l'amour aiguise l'attention. C'est un art de lire qui se propose ici.

Jean MAMBRINO.

Albert MAQUET. — **Albert Camus ou l'invincible été.** Nouvelles Editions Debresse, 1956. In-12. 130 pages. 450 francs.

Ce nouveau livre de présentation d'Albert Camus se distingue par la clarté toute didactique de l'exposé et une objectivité qui n'exclut pas une secrète chaleur. On en reste cependant, avec cette méthode uniquement littéraire, à l'extérieur de Camus — et nous attendons les commentateurs à l'analyse de ce roman imprévu, *La Chute*. De toute manière, les très jeunes gens, fervents de Camus, peuvent tirer profit de telles introductions qui se mettent à leur portée.

X. TILLIETTE.

MONTESQUIEU. — **Œuvres complètes. L'Esprit des Lois, Tome second** (livres IX-XVIII). Les Textes Français, Collection des Universités de France. Société Les Belles-Lettres, 1955. In-16. 470 pages. Texte établi et présenté par J. Brethe de la Gressaye.

Depuis la publication du T. I de l'Esprit des Lois dans cette collection, en 1950, d'importants documents et textes inédits concernant Montesquieu ont été découverts, notamment le catalogue de la Bibliothèque de Montesquieu (Voir *Études*, 1955, T. 286, p. 272). Dans une longue introduction, M. Brethe de la Gressaye nous montre l'intérêt de cet apport pour la connaissance de *l'Esprit des Lois*.

Chacun des livres de cette édition est suivi de notes très développées. Nous avons là un commentaire du texte plus étendu que dans les deux autres éditions récentes de Montesquieu, de Roger Caillois dans la Bibliothèque de la Pléiade (2 vol. 1949 et 1951) et d'André Masson (3 vol. Nagel, 1950-1955).

H. N.

Jean BERGEAUD. — **Je choisis mon théâtre.** Editions Odilis. 1956. 661 pages.

Devant l'affiche, ou la réclame du journal nous restons souvent en arrêt. Car, avant de louer notre place, il est normal que nous sachions si le spectacle en vaut la peine. Comment se reconnaître parmi tant de titres? Ce répertoire, très à jour (il va des auteurs grecs et latins aux dernières pièces crées cet hiver) nous renseignera. Sobrement, en quelques mots précis, il présente l'auteur, et ses œuvres : analyse concise, qui suggère un jugement de valeur. Ce répertoire n'est pas seulement commode, il constitue un guide sûr, un instrument d'éducation et de discernement.

H. H.

ROMANS ET RÉCITS

Francis STUART. — **La Porte d'Espérance.** Traduit del'anglais par Suzanne Voyenne. Edit. du Seuil 1956.

Face au monde moderne, un monde sans âme où l'argent est roi, l'œuvre de Francis Stuart est une douloureuse, une pathétique revendication des droits de l'âme. Ses héros, écrasés par une société impitoyable, assoiffés d'amour et de simple communion humaine, sont les frères de Salavin, de Plume, de Malone, de ces épaves tragiques que la vie du siècle semble rejeter et qui pourtant sont plus vivantes qu'elles. Sous le titre *La Porte d'Espérance*, Suzanne Voyenne vient de nous donner une excellente traduction de *The Chariot*, paru à Londres en 1953.

Le thème en est des plus romantiques : la rédemption d'une courtisane par la pitié, puis l'amour d'un brave homme et le bonheur qu'ils créent en unissant leurs solitudes pour le meilleur et pour le pire. Mais nous sommes loin des fadeurs du siècle dernier; le romantisme de notre temps est dur, sec, sans illusion. Ce qu'il accuse c'est le froid matérialisme qui condamne à la misère, qui voue à la mort lente les êtres « irrécupérables », incapables de se caser dans un monde où seul compte le rendement. Le héros du livre, Selby, dont personne ne lit les romans, occupe une place de prote dans un journal du matin : il travaille toute la nuit mais, au détriment de sa santé, gagne à peu près sa vie. Quand il recueille chez lui Léna et sa vieille mère infirme, son geste de pitié détruit le précaire équilibre de son budget. Nous le voyons descendre de la pauvreté à la misère. Mais, tandis que l'énorme indifférence du monde semble le condamner, une sorte de subtil bonheur émane de son geste de charité et se répand sur sa vie jusqu'alors si falote. L'amour de Léna compense les pires avanies. S'il éprouve un moment de détente, invité chez elles par des admiratrices de ses livres, c'est pour s'apercevoir qu'on l'a confondu avec un autre auteur, si un producteur de films fait miroiter à ses yeux la fortune, c'est pour oublier bientôt le scénario qu'il lui a commandé. Il semble qu'il n'y ait d'autre issue pour lui que d'accepter n'importe quel gagne-pain, quelque humiliant, quelque sordide qu'il soit. Et lentement Selby s'engloutit...

Le livre pourrait être écrasant et morbide mais l'épisode final nous rend le paradis : dans un cimetière de campagne Selby trouve un poste de gardien. Le voilà délivré. Il peut, dans la vieille maison délabrée où il a entraîné Léna et voituré sa vieille mère sur son *chariot* d'infirme, créer « loin du monde et du bruit », sous la protection d'un ange de pierre mystérieusement exhumé du sol, un bonheur pur et sans ride, un bonheur d'Eden.

Livre douloureux, où l'on sent affleurer sans cesse une sensibilité à vif, livre pessimiste sans doute — mais le spectacle de notre monde serait-il gai? — le roman de Francis Stuart n'est nullement démoralisant. Au contraire il nous fait puiser aux vraies sources du bonheur, il nous montre le chemin des vraies richesses qui sont, dans le dénuement et le mépris des hommes, les richesses obscures et secrètes du cœur. Et ce livre sombre se trouve être finalement un livre tonique, d'un mot un beau livre et qu'il faut lire.

Jean ONIMUS.

John KNITTEL. — **Arietta.** traduit de l'anglais par Marguerite Gay et Jane Veil. Albin Michel, 1956. 336 pages. 600 francs.

On n'a pas oublié l'énorme succès de *Via Mala*, où l'intrigue charmante contrastait avec le cadre tourmenté. John Knittel, qui avait situé en Égypte un autre roman : *Terra Magna*, choisit maintenant le Maroc. Une fois de plus, c'est au milieu d'un bouillonnement de passions et de luttes plus ou moins sordides que se rejoignent deux êtres assoiffés de pureté. Arietta, séduisante Allemande, est l'épouse du Grec Rozidès. Écœurée d'un mari avide et jouisseur, elle s'enfuit de Casablanca vers le sud, s'arrête au hasard sur la côte, plonge dans la mer et manque de se noyer. L'Anglais Pio Mansfieki, qui la sauve, est celui qui pourrait aussi la sauver ud désespoir. La suite de l'aventure ne saurait nous surprendre : Rozidès, malgré son or et ses maîtresses, tient à sa femme et refuse le divorce. Au cours d'une discussion dramatique entre les deux hommes, Pio est gravement blessé; mais c'est Rozidès

qui s'écrasera sur la route au volant de sa voiture. Arietta fait échouer les basses manœuvres d'un secrétaire arabe, et reste à la tête d'une immense fortune que le couple enfin réuni emploiera généreusement.

Une certaine fadeur romanesque s'oppose à la vigoureuse peinture des mœurs locales; et les courants divers qui se croisent sur cette terre menacée, parfois stylisés ou simplifiés, n'en gardent pas moins une vérité sympathique. L'agréable conteur que demeure John Knittel trouve ici une nouvelle occasion de se pencher en homme de cœur sur les problèmes des peuples ravagés. Et le cri d'espérance final de cet idéaliste invétéré, qui fera hocher quelques têtes sceptiques, reste en tout état de cause réconfortant : d'ailleurs ce ne sont pas toujours les pessimistes qui ont raison.

Madeleine de CALAN.

William GOLDING. — **Sa Majesté des Mouches.** traduit de l'anglais par Lola Iranec. Gallimard NRF. Coll. *Du monde entier*, 1956. 259 pages. 570 francs.

Voilà un roman insolite, séduisant et dur à la fois, où l'intention, voilée sous le symbole de l'enfance, laisse sur un malaise. Car l'auteur n'a pas voulu choisir entre deux propos, entre « Robinson Crusoé » et « la Peste », entre « Le Petit Prince » et « Macbeth. » L'imagination et la conscience, également émues, ne font bientôt plus trop bon ménage et restent toutes deux sur leur faim. Le livre refermé, faut-il s'abandonner au rêve, ou faire son autocritique?

Un naufrage fait rouler sur une île déserte une bande de garçons de six à douze ans. Après l'ivresse de vacance et de liberté, il faut s'organiser. Ralph sera le chef, avec un ministre intellectuel et myope : Porcinet, et un second : le robuste et sauvage Jack. Le signal sonore d'une conque sera le symbole sacré de l'autorité. Pour signaler la présence humaine aux sauveteurs éventuels, un feu devra être entretenu jour et nuit. Tout va bien quelque temps, puis l'exploration prend « un caractère fastidieux » et les mauvais instincts se réveillent : la peur nocturne, qui se cristallise sur un monstre mystérieux (en réalité, il s'agit d'un parachute gonflé par le vent au sommet de la montagne) et le goût sanguinaire de la chasse. Ralph et Jack s'affrontent violemment; un à un, les garçons passent du côté du plus fort et se livrent à des jeux incantatoires et sauvages. Porcinet le souffre-douleur, qu'on ménageait à cause de ses lunettes (seul procédé pour allumer le feu), est précipité dans la mer; un autre enfant meurt. Ivres de cruauté, les garçons poursuivent Ralph, le dernier civilisé. L'île n'est plus qu'un brasier, lorsqu'un cuirassé sauveteur paraît à l'horizon. Alors les adultes ne trouvent plus que des gamins « sanglotant, couverts de crasse, la chevelure emmêlée »...

Parmi les brillantes qualités de ce roman (fort bien traduit), deux sont à souligner. D'abord il est bon de répéter que le mal de l'humanité réside en elle-même, et non dans l'évolution des circonstances. Et puis, pour nous convaincre de cela, Golding nous gratifie d'un récit haletant, coloré, savamment dosé d'humour et d'horreur, inoubliable.

Madeleine de CALAN.

Robert BOURGET-PAILLERON. — **Le rendez-vous de Quimper.** Roman. Albin Michel, 1956.

M. Bourget-Pailleron réussit à nous intéresser au cas particulier, très particulier, de deux rejetons d'une noble famille scindée en deux branches, l'une allemande, l'autre française, par le hasard de l'émigration. L'occupation de 1944 les met en présence. L'amitié du sang prend tant et si bien l'avantage sur les fidélités hitlériennes de Bernard et même sur la sensibilité patriotique d'Alain, que celui-ci ne craint pas d'amener à son père, aux environs de Quimper, ce Bernard, chargé en Bretagne, comme au Béarn où ils se sont rencontrés, de traquer les réfractaires à la collaboration. Mais tel fils, tel père; et Patrice, un peu compromis des deux côtés par sa désinvolture de gentilhomme, reçoit cependant en cousin cet hôte discrètement camouflé. Sous le couvert d'un manoir hanté par les souvenirs et les portraits de famille, on se découvre plus proches encore qu'on ne le pensait. Aussi, comme Alain s'entête à chercher, sur la côte étroitement surveillée, un point d'évasion vers l'Angleterre, c'est Bernard lui-même, qui l'a deviné, dont l'automobile va l'attendre la nuit, par surprise, sur son périlleux chemin, et le déposer au rendez-vous clandestin. Las de sa besogne ingrate et le cœur partagé, l'Allemand reprend du service sur le front; il meurt, les yeux fixés sur un petit château de Belgique, pimpan-

dans sa verdure, symbole de cette grâce d'élection que ne veulent plus connaître le totalitarisme de la guerre et celui de la paix. Les femmes de ce roman ne sont que silhouettes, destinées à provoquer les bizarreries, voire les mufleries, mais surtout le non-conformisme spécial d'Alain et de Patrice, son père. Ainsi se trouvent campés, d'une touche fine et sûre, ces deux spécimens d'une humanité en qui l'indépendance survit à l'autorité, pour ne pas dire au sens de la responsabilité.

Hedwige LOUIS-CHEVRILLON.

André DHOTEL. — **L'Ile aux oiseaux de fer.** Collection *Libelles*, Fasquelle, 1956.

Il est permis d'être agacé par la littérature dite d'anticipation. On se lasse, n'est-ce pas, de ces rêveries moroses que déroule une voix généralement anonyme. Mais André Dhôtel est entré du premier coup dans ce sujet avec une poésie et une force merveilleuse. Il a seulement laché un de ses personnages — humain, tant humain! — dans l'univers des parfaites machines. Monde sans vraisemblance et si ressemblant, auquel ne manque même pas la séduction des îles inconnues et des cieux vermeils de la mer Pacifique. Que l'histoire soit grave, et peut-être terrifiante, nous le croyons volontiers à jouir la voix unie et paisible du conteur. S'il y a quelque beauté en effet dans cette île, elle gèle le cœur, et le calme qui y règne n'est qu'un sommeil désespéré. Dhôtel nous fait sentir le vide, la tristesse surhumaine de ce pays sans blessures, mais Julien Grainebis, son héros, se défend à tort et à travers par l'insouciance, la bienveillance, la plus malicieuse gaieté. Et finalement la joie de chaque jour se remet à vivre autour d'une conjugale tarte aux cerises, la joie, ou je ne sais quelle espérance plus vive que la lumière...

Jean MAMBRINO.

Stig DAGERMAN. — **L'enfant brûlé.** Roman traduit du Suédois par F. Backlund. Gallimard. 1956.

Tout remarquable et même génial qu'il soit, parfaitement traduit d'ailleurs, ce roman morbide, dont les ressorts ne sont qu'obsessions et réflexes, dont aucune lumière ne s'élève, sombre dans l'inceste et le suicide pour s'achever dans la victoire de la volupté sur la honte et sur le désespoir. Son immoralité, qu'une folie pénètre, ne menace guère que les lecteurs déséquilibrés; elle se condamne elle-même, et l'intérêt majeur du livre, c'est peut-être d'en démasquer la mortelle profondeur.

Sous chaque geste, chaque parole de ce drame, s'ouvre un abîme. Les êtres qui s'y meuvent ont peur, d'une peur essentielle. Leur refuge est dans « le monde des tricheurs », des « petits chiens » où « tout ce qui arrive, arrive pour rire ». Quand ils osent se regarder dans les yeux, alors la peur se mue en haine, car chacun décèle dans l'autre un danger ou un dégoût. Tel est du moins e cas de Bengt, en qui s'incarnent à la fois l'angoisse inhérente à la vie consciente et le tourment de l'amour qui tente d'en émerger. Bengt, « le Fils », s'est brûlé à la bougie allumée, au repas des funérailles de sa mère, devant l'assiette réservée à la morte. Cette brûlure se confond en lui avec la fièvre de vengeance, qui le fait épier son Père et Gun, sa maîtresse. Mais le marécage viscéral où baignent les passions de ces personnages fait se rejoindre, chez « l'Enfant brûlé », la haine et le désir, la soif lésée de l'intimité filiale et son assouvissement dans l'incestueuse possession de Gun. Il accède ainsi au plaisir « noir et vertigineux », « où tous les autres sentiments se perdent », qui abolit peur, crime, haine et jalousie et « fait tout tomber dans le néant ». Ce qui est goûté, poursuivi à travers ces sombres étreintes, c'est l'anéantissement, poursuite dont l'hallucinante progression s'achève par le suicide manqué de Bengt. Si la vie a le dernier mot, s'il est dit que « la honte de l'amour est le seul mal », c'est que cet amour et cette vie ne sont qu'une expression de l'immense absence de soi où les scrupules sont dissous avec la conscience.

Tout cela semblerait bien étranger à notre climat mental et moral si Sartre et Kafka n'existaient pas. Le thème du froid, du gel, image omniprésente du Néant, crée à cette atmosphère d'envoûtement une réalité toute nordique. Il ne me semble pas qu'elle puisse être pour un esprit de notre tradition d'une quelconque attirance. Il convient d'en écarter ceux qui en laisseraient échapper le sens poignant. Stig Dagerman s'est tué. Ces pages s'ouvrent vraiment sur une profondeur inversée, infra-humaine, où s'entrevoit, comme en un miroir, le mystère de la transcendance de l'homme.

Hedwige LOUIS-CHEVRILLON.

Pierre-Henri SIMON. — **Elsinfor.** Editions du Seuil. 1956. 261 pages.

La famille Elsinfor, d'origine nordique, possède maintenant, en Charente, un fief où s'élabore un cognac de renommée mondiale. La direction est aux mains des deux frères, Erik et Jaënk. Bourgeois cossus, sportsmen, ils se sont, par ailleurs, voués au service, au culte de leur maison séculaire. Vis-à-vis des ouvriers, ils se piquent, Jaënk surtout, d'observer les règles d'un paternalisme éclairé. La jeune génération masculine a surtout comme représentants trois fils d'Erik, moins zélés pour le travail que pour la fête. Les femmes se conforment aux rites d'une existence frivole ou pire.

De l'autre côté de la barricade, le premier rôle revient à Augustin Robineau, fils d'un vieil ouvrier des Elsinfor. Pourvu d'une instruction qu'ont payée les patrons, il est revenu au pays pour être promu chef du personnel. Il est revenu, ayant au cœur, non la haine des hommes, mais celle du régime social qu'il juge inique.

Il aura bientôt pour associée Sarah, la jeune juive allemande, dont le père a été victime du nazisme et que Jaënk, veuf et quinquagénaire, vient d'épouser sous l'impulsion d'une passion soudaine.

Sarah est partagée entre sa crainte de contrister son vieux mari qu'elle estime et sa rancœur contre la société bourgeoise. Une de ses amies, juive comme elle, professeur de philosophie, entretient sa révolte intime. Un célibataire, homme de lettres lui tient des propos blasés. Et puis, un coup de foudre la rend amoureuse d'Augustin Robineau. Désormais, le cœur et les sens seront complices de l'idéologie.

Où sera la solution? Les perspectives révolutionnaires d'Augustin excluent le communisme, tenu, par lui, pour un rêve chimérique et néfaste. La religion est sans pouvoir : Augustin et Sarah sont incrédules. Et, chez les Elsinfor, quelques gestes sont tout ce que les fils d'Erik, en particulier, ont gardé d'une éducation superficielle au collège Saint Fortunat. Il est vrai que leur plus jeune frère, par réaction contre le milieu, deviendra un prêtre sincère. Mais, après un stage dans un faubourg, il sera réclamé par l'administration diocésaine.

Finalement, l'histoire se termine par un drame. Des blindés allemands ont fait halte dans les chais Elsinfor, en allant combattre les Américains débarqués sur la côte normande. Pour les détruire, Augustin met le feu aux réservoirs d'alcool, et meurt, tué par les gardiens. Sarah, qui, après hésitation, a voulu le rejoindre, est consumée dans les flammes.

La famille Elsinfor est disloquée. Tout l'espoir repose sur le jeune Samuel, issu du mariage de Jaënk et de Sarah, qui, dans ses rêves d'écolier, songe à devenir architecte pour aider ses semblables en leur procurant un abri.

Cette conclusion, tirée de circonstances anormales, apparaît comme un épisode erratique. Elle laisse sans solution le problème général que M. Pierre-Henri Simon expose, avec talent, dans ce livre amer et fort. Il appartient aux lecteurs avertis d'inscrire, à sa place exacte, cette fiction trop véridique dans la tragédie de nos jours.

Henri du PASSAGE.

Jean CAYROL. — **Le Déménagement.** Editions du Seuil, 1956. In-12, 222 pages, 480 francs.

Un ménage déménage et, au cours de cette opération délicate, achève de se disloquer. La femme était trop bien « dans ses meubles ». L'amour était mort étouffé, et les voitures des déménageurs n'avaient pu exhiber que son cadavre. Le couple se sépare, et la femme se suicide au gaz (asphyxiée surtout par son mensonge). — C'est tout. Mais c'est un roman de Cayrol, c'est-à-dire un poème plus vrai que le récit le plus réaliste.

Cayrol oblige toujours ses personnages à quitter leur chez soi. Il les jette dans la rue, les faisant errer entre leur avenir brumeux et leur enfance qui s'embrume. Des voyageurs sur la terre, des clochards de l'existence : voilà bien en effet e que nous sommes devant Dieu. Impossible, après avoir lu Cayrol, de ne pas aimer un peu plus les vies ingrates et les visages pauvres.

André BLANCHET.

Henri-Jean DUTEIL. — **Gens de rencontre.** André Bonne. 1956. 234 pages. 650 francs.

Simples récits qui évoquent, avec un talent discret et une belle facture littéraire, quelques étapes d'une carrière de journaliste à travers le vaste univers. Rencontres fugitives, au hasard des missions, des hôtels et des cafés. Une profonde sympathie s'y révèle pour l'homme, toujours en quête, sous toutes les latitudes, d'un bonheur qui trop souvent lui échappe, et auquel, cependant, il n'accepte jamais de renoncer.

H. H.

Pierre-Marie FOND'URLE. — **Première neige.** Comédie dramatique en trois actes. Editions de *Promesses*, 32 rue Serpente, Paris VIIIe. 1956.

A ceux qui, justement mécontents de la médiocrité de trop de spectacles hâtivement montés par des œuvres ou des troupes paroissiales, cherchent à renouveler le répertoire et à éveiller le goût, nous signalons cette comédie dramatique, écrite pour jeunes filles. *Première neige* est un charmant divertissement, qui ne demande que des interprètes simples et sincères. Ces adolescentes, que le mauvais temps tient enfermées au sana, ne sont pas des échappées de Saint-Germain-des-Prés. Un peu de cafard, beaucoup d'énervement, et chez les plus âgées, une impatience agacée de l'austère réglement exigé par la cure, autant de petits nuages que dissipera le retour du soleil. Cette pièce, qui fait réfléchir, n'est pas triste; jouée de manière alerte, elle amusera et distraira. Elle est tonifiante, parce qu'au travers de scènes très vivantes, elle évoque discrètement la communion des saints, et dit la vraie dimension de l'humble dévouement de la vieille Anna : « C'est très bien; c'est comme cela qu'il faut que ce soit ». Car, pour que ces jeunes filles énervées apprennent, non seulement à se soigner, mais à devenir spirituellement adultes, il faut le sacrifice sans phrases d'une vieille bonne. « C'est bien : il fera beau demain ». Elles n'auront pas perdu leur temps à l'« hôtel de cure ».

H. H.

Eugène LE MOULT. — **Mes chasses aux papillons.** Editions Pierre Horay, 1955. In-16 soleil, 352 pages. 4 planches hors-texte en quadrichromie et 16 planches hors-texte en noir.

Le titre dit assez mal ce qu'est ce livre où un vieillard conte les souvenirs de ses années d'aventure dont les forêts de la Guyane furent le principal théâtre. Les hommes, parmi lesquels les forçats, y tiennent autant de place que les papillons que M. le MOULT aimait tant et qui le lui rendirent en le faisant célèbre et riche. Une certaine misanthropie laisse deviner que les hommes ont été moins bons pour lui. Très différent de tant de récits d'aventures vécues qui enthousiasment aujourd'hui notre jeunesse, celui-ci n'est pas sans amertume.

Jean RIMAUD.

Thomas BYRNES. — **Mes neuf chéris.** Traduit de l'américain par Michel Bourdet-Pléville. — Editions Horay 1955. In-16, 255 pages.

Ce livre rappelle *Treize à la Douzaine*. L'humour en est moins cocasse; le sentiment se mêle plus ouvertement à la drôlerie. Mais c'est la même inspiration. Inutile donc de dire que ce livre d'amour droit, de courage à vivre, de bonne humeur est sain. Je me demande toutefois si des enfants de familles très nombreuses le goûteraient aussi bien que leurs parents. Peut-être même des parents français seront-ils parfois gênés par cette effusion de sentiments profonds.

Jean RIMAUD.

Norbert CASTERET. — **Sondeurs d'abîmes.** Librairie Académique Perrin, 1955. In-16, 254 pages. 44 photographies.

Nous n'avons à présenter ni le spéléologue ni l'écrivain. Ce nouveau volume comprend une étude sur les débuts de la spéléologie, le récit de l'expédition à la Pierre Saint-Martin qui permit de remonter le corps de Loubens, une discussion sur la spéléologie comme sport et comme science, une étude sur les chiens des cavernes. Le texte est sobre et précis. Les photographies en disent parfois plus sur les difficultés vaincues.

Jean RIMAUD.

Jean GADOUX, Jean LAVIGNE, Geo MATHIEU, Louis POTIE. — **Opération.** — 1.000. — Préface d'André Bourgin. — Collection « Exploration ». Arthaud, 1955. Un vol. 15,5 × 21; 263 pages. 45 héliogravures. 4 dessins à la plume. 7 plans.

Notre jeunesse allie le souci de la technicité et l'intérêt scientifique au goût de l'aventure. Elle se reconnaîtra dans ce récit d'exploration souterraine, exaltante et dangereuse. Elle respirera la ferveur d'une amitié d'hommes. Trois parties : les Cuves de Sassenage, le Gouffre Berger, vers le Record du Monde. Rien de sec, le journal vivant d'une grande aventure menée entre compagnons. Livre jeune et sain. Il est inutile sans doute de lui souhaiter le succès. A l'âge où leurs aînés cherchaient l'expérience de la vie dans des romans d'ailleurs valables ou dans des livres d'histoire, nos adolescents petits et grands préfèrent des récits d'aventures actuellement vécues.

Jean RIMAUD.

ARTS

Charles-Pierre BRU. — **Esthétique de l'abstraction : essai sur le problème de la peinture,** Presses Universitaires de France (éditions Privat), 1955.

Cet essai, qui s'adresse à un large public, cherche à préciser et à définir ce qu'est la peinture contemporaine, en analysant un fait nouveau, souvent incompris et qui pourtant s'impose au public : l'abstraction.

L'abstraction, c'est la non-figuration. Elle s'oppose à la figuration avec laquelle elle rompt, à la décoration dont elle se distingue : la décoration ne modifie pas la structure de la surface peinte, au lieu que la peinture abstraite, parce que *pictural pur*, crée un espace nouveau, un *spectacle pur*

Mais cette nouveauté radicale, pour être jugée valablement, doit être située dans le contexte historique où elle s'est formée. A partir de là, une analyse des formes dans leurs structures et leurs fonctions permet à l'auteur de juger l'abstraction, ou mieux de poser des jalons pour son dépassement.

Ce livre, rempli de notations exactes, d'intentions heureuses notamment sur l'*espace* du tableau abstrait, pèche souvent par imprécision, si bien que l'auteur est conduit à des développements qui auraient pu être écourtés et à des affirmations qui sont discutables. En outre un minimum d'illustration aurait grandement augmenté l'intérêt du livre.

Louis BOULIGAND.

Marcel BRION. — **L'Art en Sicile.** Album grand in-4°, 152 planches. Editions des Deux-mondes.

Ne suffit-il pas d'entendre ces noms prestigieux d'Agrigente, Syracuse, Ségeste, Sélinonte, Casane, Taormina, Palerme, Cefalu... pour se sentir emporté vers les régions du rêve, ruines antiques accumulées sous le plus beau ciel, évoquant quinze siècles de la plus brillante histoire. Pays entre tous d'invasion, où Grecs, Carthaginois Romains, Vandales et Wisigoths, empereurs byzantins, émirs sarrazins, rois Normands, empereurs allemands, rois angevins ou aragonais ont couvert la terre de temples, de châteaux ou d'églises, pour aboutir au règne pacifique de l'envahisseur Baroque! L'introduction de M. Brion situe admirablement ces œuvres diverses de style, mais également attachantes, dont Henri Engelman précise le caractèr brèves notices. Cet album a de quoi j ner l'archéologue et ravit l'amat offrira à l'historien philosophe l'occa méditer sur les bouleversements d lisations et des empires, en cette il terranéenne que tous les conquéra marqué de leur génie.

Paul DONCŒ

Paul GUINARD. — **Greco.** Album et planches en couleurs. Skira.

Un tout petit *Greco*, en format mi nous laisse bien un regret. Mais, u consenti le propos de réduire, par centième, les surfaces peintes, on ne plus que la joie de tenir en mains viaire précieux. C'est le grand peir gieux des temps modernes, le plus le plus pur et le plus évocateur du n Tous les autres ne se dégagent jam faitement de quelque équivoque. I le haut ton sacral de Byzance, l'orchestre aux passionnées sonor l'Espagne. Et que nous font dès subtilités érudites qui, pour nous goûter, alignent les généalogies fal de ceux que l'on prétend lui avoi quelque étincelle de leur génie? retrouve, nous dit-on, du Taddeo Z puis du Corrège, ailleurs du Pontor Salviati, voire du Dürer, etc. Il res du Greco, qui est l'essentiel. Et les ali les oculistes, polémiqueront sur l'a matisme, la dégénérescence ou la fol rapprocheront des mangeurs de hach savants manieurs de scalpel qui sor incapables de faire sentir ce qu'à d'i tible le génie. Les belles images de parlent heureusement par elles-mêr moins à ceux qui veulent bien les vo entendre.

Paul DONCŒ

L. BRION-GUERRY. — **Philibe l'Orme.** 1510-1570. Coll. *Art et* Librairie A. Hatier. 1955.

Il n'y a pas encore de musée ima de l'Architecture mondiale, et les architectes de France ne sont bien s que des noms désaffectés dans nos mé C'est pourquoi le ravissant petit livr en Italie, que Mme Liliane Brion- vient de consacrer à l'un des plus d'entre eux, Philibert de l'Orme -

chitecte d'Anet et de Fontainebleau, de Chenonceaux et des Tuileries —, apparaît très précieux : il remplit assurément un vide. Une brève introduction présente admirablement ce « génie inventif » et audacieux, exubérant d'œuvres et d'idées, homme de métier et artiste « imitant la nature dans son opération », selon l'adage célèbre. Puis les illustrations (photos et croquis) parlent d'elles-mêmes et font le texte plus persuasif encore. Pourquoi faut-il, hélas, qu'à l'admiration se mêle le poignant regret que tant de chefs-d'œuvre de ce prince des architectes aient été détruits ou surtout défigurés?

X. TILLIETTE.

Guy de LIONCOURT. — **Un témoignage sur la musique et sur la vie au XXe siècle.** Editions « l'Arche de Noé ». 1956. 384 pages.

C'est bien un témoignage qu'a voulu rendre l'auteur. Ayant consacré toute sa vie à la musique, et pour lui-même qui l'a toujours aimée, et pour tant d'autres à qui il l'a fait connaître et goûter, ayant vécu un demi-siècle en cette *Schola Cantorum* devenue par une sorte de révolution de palais l'Ecole César Franck, ayant été l'élève de V. d'Indy, puis son collaborateur, puis son continuateur, et aussi, sur le plan familial, son neveu par alliance, ayant eu tant de contacts avec cette jeunesse musicienne dont il a été le guide apprécié, M. Guy de Lioncourt apporte en cet ouvrage des brassées de souvenirs, d'appréciations sur ce qu'il a vu et entendu dans sa vie d'artiste comme dans sa vie familiale. Car avec la même franchise et l'aimable simplicité qui est la marque des âmes nobles, il fait pénétrer dans l'intimité de sa famille, comme il met au courant de toutes les péripéties par lesquelles l'Ecole César Franck, aujourd'hui connue du monde entier, est née de la *Schola Cantorum* et en a gardé les authentiques traditions. Livre plein d'intérêt tant par la documentation qu'il fournit sur la vie de notre grande école de musique depuis sa fondation, que par son style alerte et naturel à souhait. Les dessins qui l'illustrent le complètent à merveille.

M. J. ROUET de JOURNEL.

Sh. et M. GIUGLARIS. — **Le Cinéma Japonais.** Coll. 7e *Art*. Éditions du Cerf, 1956. 245 pages.

Le cinéma japonais, éblouissante révélation des festivals depuis 1951, est un inconnu. Or ces chefs d'œuvre qui ont nom *Rashomôn*, *La Porte de l'Enfer*, *Okasân*, etc., sont l'aboutissement d'une histoire et la gloire d'une industrie que nous décrivent avec sympathie et pittoresque un journaliste établi depuis longtemps à Tokio et sa femme japonaise. Le cinéma est là-bas l'art national. Le petit livre en question, anecdotique et rapide, bien documenté, est précieux parce que nous avons tout à apprendre; mais le critique restant sur sa faim peut se reporter à un long et remarquable article de *Bianco Nero* (Nov.-Déc. 1954).

X. TILLIETTE.

Henri et Geneviève AGEL. — **Précis d'initiation au cinéma.** L'Ecole 1956. 375 pages.

Ce livre est comme un signe des temps « Premier livre méthodique concernant l'initiation, dans les cadres scolaires, au langage cinématographique », publié en collaboration avec la Cinémathèque de l'Enseignement privé, il témoigne à la fois du fait que cet Enseignement n'oublie pas sa vocations de pionner, et de cet autre fait que le cinéma devient de plus en plus un élément de culture et un facteur d'éducation. Le programme est réparti sur trois ans : production, découpage et tournage pour la Classe de Troisième; montage et grands auteurs pour celle de Seconde; genres, adaptation et avant-garde pour les deux classes supérieures. Le tout agrémenté d'illustrations et de cent pages de fiches filmographiques. Prédire à un outil aussi précieux un bel avenir ne relève point de la prophétie...

André RÉTIF.

TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
Maurice QUÉGUINER	Intolérance hindoue et tolérance indienne.....	161
André BLANCHET.....	Marietta la radieuse.....	177
Louis BEIRNAERT	Le jeune Freud et sa découverte	195
Pierre LEJAY *de l'Académie des Sciences*....	L'Année géophysique internationale (1957-1958).....	217

Chroniques.

Pierre RONDOT.....	L'Égypte, forge de Constitutions	239
Henry HUGAULT	La renaissance de la cathédrale de Rouen.....	246
Henri de CARSALADE du PONT	Le centenaire de Mozart.....	256
René d'OUINCE.....	Le Père Jules Lebreton	274

Actualités.

Patronat et syndicalisme chrétien — L'Association de Cadres dirigeants de l'industrie — Les Études carmélitaines et la psychologie religieuse — Deux nouvelles revues universitaires — Les 6.000 « Petits Chanteurs »..... 281

Les Livres.

Questions religieuses : G. DIDIER; P. BRUNET; SAINT AUGUSTIN; F. OURSLER; G. FESSARD; H. SEROUYA; M. FLORISOONE; L. MOULIN; P. CHARLES; A. RÉTIF; J.-M. TAURIAC; R. SCHILLING..... 294

Philosophie : A. SESMAT; E. STEIN; F. ALQUIÉ; R. GUARDINI; LUCRÈCE; H. PIÉRON; M. COUMÉTOU; G. DURANDIN et G. de MONTMOLLIN..... 299

Histoire et biographie : P. GOUBERT; A. BONNARD; O. de la VILLÉON; K.-M. PANIKAR; G. PALMER; B. FRANKLIN; C. van DOREN; G. CHINARD; NEWMAN; J. VIER; Mgr R. KNOX; I. LEPP; P. TEILHARD de CHARDIN; F. GARAS; H. FAURE..... 301

Géographie et voyages : C. DROBROWSKI; C. ARTHAUD et F. HEBERT-STEVENS; M. HALLADE; A. CAMPBELL; R. WRIGHT; L. CHAO-TCHI; L.-C. MAITRE; M. LEIRIS; G. FAURE; M. RIVIÈRE-SESTIER; P. du COLOMBIER; E. MOURNAT; J.-P. FAIVRE, J. POIRIER et P. ROUTHIER; R. BRUNEL; L. PALES; A. VILLEBŒUF; Venise..... 300

Sciences : P. de LATIL et J. BERGIER; V. de CALLATAY; C-N.. MARTIN; L. CRISTIANI; P. CHAUCHARD; A. SENET; P. CHAMBADAL; E. GALIC; P. MAURIAC..... 309

Littérature : G. VENZAC; A. VALENSIN; A. MAQUET; MONTESQUIEU; J. BERGEAUD:..... 312

Romans et récits : F. STUART; J. KNITTEL; W. GOLDING; R. BOURGET-PAILLERON; A. DHOTEL; S. DAGERMAN; P.-H. SIMON; J. CAYROL; H.-J. DUTEIL; P.-M. FOND'URLE; E. LE MOULT; T. BYRNES; N. CASTERET, J. GADOUX; J. LAVIGNE, G. MATHIEU et L. POTIÉ..... 315

Arts : C.-P. BRU; M. BRION; P. GUINARD; L. BRION-GUERRY; G. de LIONCOURT; Sh. et M. GIUGLARIS; H. et G. AGEL..... 318

Le Directeur gérant : J. VILLAIN. Imp. FIRMIN-DIDOT, Mesnil-sur-l'Estrée (Eure)
Dépôt légal : 3e trimestre 1956. N° d'éditeur : 158.

Stanford Library
OCT 22 1956

ÉTUDES

OCTOBRE 1956

M.-F. GUYARD — *PEUT-ON CONNAITRE LA FRANCE A TRAVERS SA LITTÉRATURE?*
M. de HÉDOUVILLE — *FRÈRE ET SŒUR : UN ÉVÊQUE ET UNE ABBESSE JANSÉNISTES AU XVIIIe SIÈCLE*
Dr L.-P. AUJOULAT — *LA PLACE DE L'ÉCOLE CHRÉTIENNE DANS L'ÉVOLUTION DE L'AFRIQUE NOIRE*
L. BARJON — *ALBERT CAMUS : « LA CHUTE »*
J.-J. BAUMGARTNER — *LE PROBLÈME DE LA RÉUNIFICATION ALLEMANDE*

CHRONIQUES

P. de BOISDEFFRE — *RACINE APRÈS TROIS SIÈCLES*
C. LHOTTE — *LA SORTIE DE PRISON ET SES PROBLÈMES*
X. TILLIETTE — *LES CONFESSIONS D'UN GRAND ÉCRIVAIN*
R. ROUQUETTE — *LA SEMAINE SOCIALE DE MARSEILLE*
J. RIMAUD — *PSEUDO-CHRONIQUE D'ÉDUCATION*
R. ABIRACHED — *« LE MAL COURT » D'AUDIBERTI*

ACTUALITÉS

LE CONGRÈS DES ÉGLISES PROTESTANTES D'ALLEMAGNE — ORIENT ET OCCIDENT DEVANT LA CRISE DE SUEZ — LA MISE EN VALEUR DU SAHARA — LIBERTÉ DE PRESSE ET D'OPINION EN CHINE COMMUNISTE — SEMAINES DE FORMATION MISSIONNAIRE.

LES LIVRES — LES DISQUES

A PARIS, 15, RUE MONSIEUR 7e — SEG. 74.77

LE NUMÉRO : 150 francs

ÉTVDES

Revue mensuelle fondée en 1856
par des Pères de la Compagnie de Jésus

TARIFS DES ABONNEMENTS

	Un an	Six mois	le N°
FRANCE (et Union Française).	1.350 fr.	800 fr.	150 fr.
ÉTRANGER	1.800 fr.	1.000 fr.	170 fr.
BELGIQUE (et Congo belge) .	250 fr. belges	130 fr. belges	25 fr. belges
SUISSE	22,70 fr. suisses	12,60 fr. suisses	
U. S. A., CANADA	$6.00		

Abonnement de soutien : 2.000 fr.

Les abonnements partent du début de chaque trimestre.

Le montant de l'abonnement peut être réglé par mandat, chèque bancaire ou postal à l'ordre de M. l'Administrateur des *ÉTUDES*, 15, rue Monsieur, PARIS (7e) C. C. P. Paris 155-55.

Des conditions spéciales sont faites au clergé diocésain.
Les demander à l'Administration de la Revue.

L'échéance de l'abonnement est indiquée sur la bande-adresse, la bande rose signale la fin de l'abonnement.

Selon l'usage, prière de joindre l'ancienne étiquette et 25 fr. à toute demande de changement d'adresse; et à toute demande de renseignements, un timbre pour la réponse.

L'encyclopédie des catholiques cultivés

CATHOLICISME

HIER — AUJOURD'HUI — DEMAIN

publiée sous la direction de

G. JACQUEMET

L'ouvrage comprendra 7 tomes, dont 4 ont paru, au prix de 21.000 fr, port en plus

Souscription

Les souscripteurs bénéficient d'un tarif spécial; les tomes I à IV leur sont livrés au prix de 16.900 fr. franco (cartonnés 18.950 fr.) Les tomes V à VII seront facturés à mesure qu'ils paraîtront avec une réduction de 25% sur le prix de vente courant.

LETOUZEY ET ANÉ, 87, Bd Raspail, PARIS-6e

Un diplôme peu connu, actuellement très recherché :

Le diplôme de la Chambre de Commerce Britannique

● Plus de la moitié des transactions mondiales se font en anglais.

● Beaucoup d'hommes et de femmes savent plus ou moins l'anglais. Mais cette connaissance est rarement utile, "payante". Particulièrement pour les jeunes, voici des débouchés sûrs :

● Dans les milieux commerciaux, industriels, bancaires, administratifs... le diplôme pour la langue anglaise, qui possède le plus de prestige est celui de la Chambre de Commerce Britannique.

● De même, le diplôme d'Interprète Commercial de la S. P. L. E. est très estimé.

● Comment mieux connaître ces débouchés ? Comment obtenir rapidement ces diplômes en les préparant par correspondance ? Demandez sans tarder la documentation gratuite T 689 "Rentables connaissances d'anglais" à :

ETUDES ET CARRIÈRES Préparations par correspondance (Section Technique du **COURS CATHOLIQUE**), 70, rue Michel-Ange, PARIS 16e

Connaissez-vous une jeune fille désireuse de se documenter sur les Carrières Féminines Sociales?

● Elle peut être rapidement Infirmière, Assistante Sociale, Puéricultrice, Jardinière d'Enfants, Sage-femme, Monitrice Ménagère, Educatrice Spécialisée, etc.

● Nombreuses spécialisations. Ainsi, l'Infirmière peut être : Assistante en médecine générale, en chirurgie, en psychiatrie, rééducatrice fonctionnelle, kinésithérapeute, diététicienne, pilote secouriste, infirmière coloniale... etc.

● Carrières libérales, bien rémunérées, d'avenir assuré. Professions captivantes, où le cœur et l'idéal trouvent leur large place.

● Dès maintenant, si elle a moins de 34 ans, toute jeune fille ou femme peut commencer par correspondance, sa préparation à l'examen d'entrée dans une école spécialisée (toutes régions).

● Une abondante documentation M 629 "Carrières Féminines Sociales" est envoyée sur simple demande (joindre 1 timbre s.v.p.).

COURS CATHOLIQUE, 70, rue Michel-Ange, PARIS 16e

"L'Ecole des Carrières Féminines"

LES CAHIERS MISSIONNAIRES

JEAN DESCOLA

QUAND LES JÉSUITES SONT AU POUVOIR

Cette nouvelle publication comporte un sujet imp tant traité en détail, ici l'extraordinaire histoire républiques jésuites au Paraguay et en Uruguay, et partie consacrée à l'actualité missionnaire dans le mor

Prix : 400

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD — PAR

DOCUMENTS

REVUE MENSUELLE DES QUESTIONS ALLEMA

JUILLET 1956

Bonn à la recherche d'idées neuves pour provoquer la re- François COURTET.

Les partis montent en ligne, par A. WISS-VERDIER.

Évolution du catholicisme allemand, par MGR GROSCHE.

LE DIALOGUE de VEZELAY :

Le réalisme dans la littérature par Karl KORN.

Nouveaux problèmes du réalisme, par Roland BARTHES.

Dialogue entre écrivains, par Walter HOELLERER.

Le retour, par Ilse AICHINGER.

La confession, nouvelle de Walter SCHLORHAUFER.

Et des chroniques politiques, économiques, lit graphiques.

LE NUMÉRO :

Abonnement d'essai de

Spécimen récent gra

REVUE DOCUMENTS, 3, rue Bour

ÉDITIONS [illegible]

Vient de paraître :

REGARD [illegible]
LA PHILOSOPHIE [illegible]

[illegible] DE [illegible]

En un style vif et aiguisé [illegible] conduire droit à l'essentiel. [illegible] table coup de sonde qui dégage [illegible] moderne. Le non-initié [illegible] trouvera sujet à méditation [illegible]

14,5 × 21 cm., 260 pages [illegible] 210 fr.

COLLEC[illegible]

Vient de paraître :

ERMITES DU [illegible]

par Jules [illegible]

Un essai d'intégration [illegible] Deux missionnaires, messagers [illegible] la terre indienne jusqu'à [illegible] une pâte. Une pâte qui a [illegible] Un levain adopté à la [illegible] indiens vivant en ermites [illegible] à lire et à relire.

14,5 × 21 cm., 208 pages ..... 1080 fr.

AMBASSADEURS [illegible]

Les maîtres de la [illegible] son destin à celui de [illegible] fondée? Et le christ[illegible] immense continent [illegible] naires s'échelonnant [illegible] ment de réponse [illegible] missionnaire et les [illegible] faire accepter le [illegible] En dehors même [illegible] un grand intérêt [illegible] humain, des [illegible]

14,5 × 21 [illegible]

[illegible] néanmoins dans chaque pays [illegible] ur et directeur de la collection [illegible] holicismes », de donner une meil- [illegible] la vie chrétienne dans de grands [illegible] ité plus étroite entre les catho-

[illegible] ce cahier. Ils ont traité une ques- [illegible] n dans sa spécialité et leur témoi-

[illegible] aru en France jusqu'à présent » [illegible] malgré ses imperfections inévitables,

[illegible] » est *consacré au cinéma :*
[illegible] MORALE, 148 pages ..... 480 fr.

[illegible] DU CERF

Un vrai plébiscite

« Aimeriez-vous mieux que Fêtes et Saisons eût une COUVERTURE EN COULEURS et que le prix de vente soit porté à 50 francs ».

A cette question posée aux propagandistes de Fêtes et Saisons des centaines de voix ont répondu « oui » insistant même dans des lettres personnelles pour que l'on fasse au plus tôt cette modification.

Désormais, Fêtes et Saisons aura une couverture en couleurs.

L'album liturgique

LA TOUSSAINT

paraîtra le 1er Octobre

Au sommaire :

Les saints sont les vivants,
Ils sont rassemblés autour du Christ.
Ils vivent dans la foule.
Ils sont innombrables.
Ils appartiennent à tous les peuples.
Ils s'entraînent les uns les autres.
Ils nous entraînent avec eux.
Ils nous appellent vers la Jérusalem Céleste.
La Toussaint c'est notre fête.

Le numéro : 50 Francs
Prix spéciaux par quantités

FÊTES ET SAISONS
29-31, Bd Latour-Maubourg — PARIS 7e
C. C. P. Paris 6977-01

La Vie Intellectuelle *publie en numéro double d'Août-Septembre un cahier en hom-* *: à la mémoire du P. Maydieu qui dirigea cette Revue pendant de nombreuses années.*

Le Père Maydieu

La vie du P. Maydieu s'est passée au contact des grands événements et des ants de pensée qui ont agité la première moitié de notre siècle. Il a su les vivre ciemment et y participer à sa place de religieux profondément attaché à la foi Église et en homme libre qui attendait certes de la grâce de Dieu, mais aussi du ıil des hommes, la solution des problèmes qui leur étaient posés. Ses amis retrou- nt dans ce cahier le souvenir des travaux et des combats qu'ils ont menés mble. Ceux qui ne l'ont pas connu pourront prendre contact avec un homme et pensée qui n'ont jamais cessé d'affronter les événements et les idées de notre ıs et qui, s'ils n'ont pu apporter une solution à toutes les questions se sont tou- ; efforcés de les poser loyalement.

ıméro ..... 210 fr.

•

Collection « RENCONTRES »

: *de paraître :*

CATHOLICISME ALLEMAND

olume in-8° couronne de 564 pages ..... 1080 fr.

Bien qu'il soit universel, le Catholicisme prend néanmoins dans chaque pays 'isage particulier. L'idée du P. Maydieu, fondateur et directeur de la collection ncontres », était, en inaugurant la série des « Catholicismes », de donner une meil- e connaissance de ce visage particulier que prend la vie chrétienne dans de grands autres que la France, et de préparer ainsi une unité plus étroite entre les catho- es du monde entier.

Ce sont des catholiques allemands qui ont écrit ce cahier. Ils ont traité une ques- qu'ils connaissent particulièrement bien, chacun dans sa spécialité et leur témoi- ;e a, de ce fait, tout son prix.

L'ensemble ainsi réalisé « le plus complet paru en France jusqu'à présent » larth, *Allemagne d'aujourd'hui*), a certainement, malgré ses imperfections inévitables, valeur d'authenticité et de vie indéniables.

Le dernier cahier de la collection « Rencontres » *est consacré au cinéma :*
ś LUDMANN, c.ss.r. : **CINÉMA, FOI ET MORALE**, 148 pages ..... 480 fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

RENÉ BOUVIER
ANDRÉ LAFFARGUE

LA
VIE NAPOLITAINE
AU XVIIIe SIÈCLE

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
HACHETTE

REVUE
DE
L'ACTION POPULAIRE
SEPTEMBRE-OCTOBRE 1956

P. BIGO : *L'Expansion économique : justice et pouvoir.*
LE CANAL DE SUEZ
I. DUCRUET : *Le retrait d'une concession.*
BILANS ÉCONOMIQUES
H. CHAMBRE : *Les tensions de l'économie soviétique.*
J. SERVE : *Revenu comparé des agriculteurs.*
SOCIOLOGIE RELIGIEUSE
J. LABBENS : *Orientations et convergence.*
E. PIN : *Types d'instruction et Pratique religieuse.*
REGARDS SUR LE MONDE
H. JOMIN : *Les chances de l'Indonésie.*
L'ÉVÉNEMENT
P. BADIN : *Le Congrès d'Amsterdam.*
J. LEEBER : *La Semaine Sociale de Marseille.*
H. BRUET : *L'Actualité sociale en France.*
Revue des livres.

Administration : ÉDITIONS SPES, 79, rue de Gentilly, PARIS - 13e
Abonnement un an : 1.200 frs ; 6 mois : 600 frs ; le n° : 180 frs.

ÉTUDES ET DEVIS SUR DEMANDE

AMEUBLEMENT
D'ÉGLISES ET DE CHAPELLES

MONTAGNIER

ORFÈVRERIE

BRONZE

CHASUBLERIE

RUE DE GRENELLE, PARIS-VIIe LIT. 16-41

BIBLIOTHÈQUE ECCLESIA
dirigée par DANIEL-ROPS de l'Académie française

CARDINAL GRENTE
de l'Académie française
ARCHEVÊQUE-ÉVÊQUE DU MANS

LE PAPE DES GRANDS COMBATS

SAINT PIE V

Le prêtre, le souverain de ROME, le diplomate, le vainqueur des Turcs, le réformateur : une des plus hautes aventures humaines, transfigurée par la foi.

un volume : 500 frs

librairie Arthème Fayard - PARIS

PLON

GERHARD RITTER

ECHEC AU DICTATEUR

Histoire de la Résistance allemande

La découverte de documents ignorés jusqu'ici a permis à l'auteur de reconstituer dans le détail l'activité clandestine de Goerdeler et de son groupe, ses efforts pour sauver la paix, ses contacts avec l'étranger, ses tentatives de coup d'État.

Dans la même collection :

★ KONRAD ADENAUER : **Souvenirs, témoignages et documents recueillis par Paul WEIMAR**
★ **Archives secrètes de la Wilhelmstrasse,** 5 volumes
★ PETER KLEIST : **Entre Hitler et Staline**
★ PAUL SCHMIDT : **Sur la scène internationale**
★ HEINZ GUDERIAN : **Souvenirs d'un soldat**
★ ROBERT D'HARCOURT : **Catholiques d'Allemagne**

RECHERCHES DE SCIENCE RELIGIEUSE

N° 3. Juillet-Septembre 1956

GUSTAVE MARTELET . . **Sacrements, Figures et Exhortation en 1 Cor., X, 1-11.**

André FEUILLET . . . . . **La Demeure céleste et la Destinée des Chrétiens (II Cor., V, 1-10)** (suite et fin).

Notes et mélanges, de C. Wiener, L. Froidevaux.

Bulletins critiques.

Donatien MOLLAT . . . . **L'interprétation du quatrième Evangile par C. H. Dodd.**

Joseph LECLER . . . . . **Histoire des doctrines ecclésiologiques.**

Tarifs d'abonnement : FRANCE : 1.300 frs. Union Postale 1.500 frs ou 4,50 $
Le Numéro : 350 frs.

Compte chèque postal : RECHERCHES DE SCIENCE RELIGIEUSE, Paris 8372.61

15, rue Monsieur, PARIS-7e

AMATEURS DE LIVRES

Vous vous trouvez éloignés de tout centre vraiment actif de librairie.

Vous êtes souvent déçus par les délais que vous devez subir avant de recevoir les ouvrages commandés.

Vous désirez être tenus au courant, chaque mois, des nouveautés ou réimpressions de valeur.

LE CLUB DES JEUNES PRESSES

Vous mettra en mesure d'apprécier chaque mois la production du moment.

Vous enverra par retour du courrier le ou les ouvrages dont vous avez envie.

Vous assurera en outre des conditions spéciales par quantité.

AMATEURS DE DISQUES

Vous trouverez tous les mois dans notre bulletin mensuel une sélection des meilleurs disques, établie par un critique éminent particulièrement au courant de l'édition phonographique et de tout ce qui touche à la musique.

Vous pourrez recevoir à domicile, franco de port, les disques de cette sélection que vous désirerez acquérir.

Si vous voulez devenir membre du Club, écrivez-nous en us recommandant des " ÉTUDES ". Vous recevrez un spécimen ı bulletin que nous envoyons mensuellement à nos adhérents, ısi qu'une notice sur les avantages et conditions qui leur sont ts.

LUB DES JEUNES PRESSES, 11, r. Cujas, PARIS-5e

Tél. : DANton 80-62

« *Vetera Novis Augere et Perficere* »

ÉCOLE MODERNE D'ENSEIGNEMENT GÉNÉRAL PAR CORRESPONDANCE

Depuis de nombreuses années, l'École Moderne assure un se d' « *EXAMENS de PASSAGE* » aux chefs d'institutions qui désirent four leurs élèves un contrôle différent de celui de leurs professeurs habitu la demande des intéressés, l'École Moderne établit des classements « *Maisons* » instructifs et fort appréciés.

Si vous désirez participer à ces compétitions, adressez sans tar **l'École Moderne d'Enseignement Général par Correspond** *50 bis*, rue Violet, Paris, 15e, l'indication des programmes vus par vos é en chaque matière.

Viennent de paraître :

Monseigneur BROS
Vicaire général de Meaux

RELIGION ET RELIGIONS LA RÉVÉLATION CHRÉTIENNE

Un volume in-8° écu (13 × 20 cm) sur papier surglacé avec 35 illustrations..

Synthèse de la vérité catholique basée sur des textes de l'ancien e du Nouveau Testament, sur les témoignages des grands mystique

Trois parties : Nature du christianisme — Personne de Jésus — Mystère de l

Illustrations et citations complètent le texte en mettant en relief la be de la vie chrétienne.

Henri THIBEAUD
Chanoine honoraire de Paris — Licencié en philosophie

A DIEU ET A JÉSUS-CHRIST PAR LA PHILOSOF

Un volume in-8° carré (14 × 21 cm) de XVI-326 pages.....

Démonstration de l'existence de Dieu, preuve rationnelle des fondeme la foi chrétienne à partir des signes divins.

Exposé clair et documenté,
basé sur l'histoire de la philosophie de Socrate aux Existentialistes.

P. LETHIELLEUX, éditeur, 10, rue Cassette, PARI

LIBRAIRE
Tél. : DAN. 03-88

MIGNARD

ÉDITEUR
C.C.P. PARIS 6249-19

38, rue Saint-Sulpice, PARIS (VIe)

Publications de TOUS LES ÉDITEURS CATHOLIQUES, dépositaires des Éditeurs pontificaux et Imprimeurs de la Sacrée Congrégation des rites.

NOUS SOMMES SPÉCIALISÉS de longue date :

POUR LE LIVRE - LA LITURGIE pour le clergé et les fidèles - LE MISSEL - L'IMAGE - L'OBJET RELIGIEUX ET DU CULTE, art sacré ancien et moderne - LE CHEMIN DE CROIX en tout genre, en exclusivité " Le Chemin de Croix des Maîtres " - LA STATUE, statuettes et statues pour l'intérieur ou l'extérieur, etc...

Nous adressons notre **Catalogue Général** 80 pages illustrées sur simple demande, véritable encyclopédie de la librairie religieuse.

EXPÉDITIONS EXPORTATION

HENRY BORDEAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE
COMTE DE BOIGNE

GÉNÉRAL DES MAHRATTES (1751-1830)

conquérant de l'Inde
bienfaiteur de la Savoie

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

HACHETTE

CHRISTUS

Cahiers spirituels

Revue trimestrielle

n° 12 Octobre 1956

Stanislas LYONNET La méditation des Deux Éte dards et son fondeme scripturaire

Charles KANNENGIESSER Un débat chrétien sur la Chi

Etienne GIRARDON Du silence dans la prière

François ROUSTANG Pénitence et liberté

Henri RONDET L'expérience personnelle Seigneur

TEXTE ANCIEN

Julien HAYNEUVE Quelques maximes toucha l'oraison mentale

CHRONIQUES

Jacques GUILLET Mounier et son Dieu

Blaise ARMINJON Les manuscrits autobiog phiques de sainte Thérè de l'Enfant-Jésus.

François ROUSTANG La dialectique des Exercice

Rédaction et Administration : 15, rue Monsieur, PARIS, 7e

C. C. P. Revue CHRISTUS, Paris 10.439.65.

France : abonnement annuel : **700** frs, le n° : **200** frs

Étranger : abonnement annuel : **900** frs, le n° : **225** frs

Abonnement de soutien : **1 000** frs.

Tous les abonnements partent de janvier.

ÉTVDES

REVUE FONDÉE EN 1856

par des Pères de la Compagnie de Jésus

89e ANNÉE — TOME 291 DE LA COLLECTION

OCTOBRE-NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1956

PARIS

15, RUE MONSIEUR, 15

1956

PEUT-ON CONNAITRE LA FRANCE A TRAVERS SA LITTÉRATURE?

La culture éclaire; elle aveugle aussi. Les lettrés, et plus encore les spécialistes d'histoire littéraire, sont tentés de voir leur temps et d'imaginer le passé à travers les livres familiers. La « lumière de Stendhal » baigne certes son époque d'un jour éblouissant, mais un regard ébloui est un regard troublé, et le lecteur du *Rouge* risque de ne pas même soupçonner tels aspects essentiels de la vie française autour de 1830 : le libéralisme chrétien par exemple ou la misère des ouvriers. A coup sûr, plus étendue et plus variée sera la lecture, plus nuancée et proche de la vérité sera la connaissance. Mais l'illusion de la littérature-reflet subsistera, plus dangereuse encore s'il s'agit d'un pays étranger : on imaginera l'Angleterre victorienne à travers Dickens, celle d'entre les deux guerres à travers D. H. Lawrence ou Huxley. Je ne dis pas qu'on ait tort; je vois seulement dans le passage de la littérature à l'histoire, de Racine au siècle de Louis XIV ou de Flaubert au Second Empire une démarche imprudente, inspirée par une conception erronée du rapport entre l'œuvre littéraire et son milieu originel.

Les théories tainiennes, qui longtemps guidèrent les recherches d'histoire littéraire, ont fortement contribué à répandre et à entretenir une équivoque. Si vraiment la race, le milieu, le moment expliquent la naissance d'une œuvre, il est légitime de remonter de l'œuvre à ses causes. Taine, historien de l'Ancien Régime, citait gravement *Les Liaisons dangereuses* comme un document précieux et significatif sur la corruption des mœurs au temps de Louis XVI.

On dira que Taine passe de mode; voici pourtant que la critique marxiste reprend, sous d'autres noms, ses idées directrices. Dans la réalité littéraire elle voit l'expression d'un état social; toute œuvre devient la manifestation d'un épisode de la lutte des classes; le matérialisme historique détermine

tout destin d'écrivain. Ainsi Henri Lefebvre montre en Diderot un témoin et un interprète de la crise de croissance de la bourgeoisie au XVIIIe siècle. Ses contradictions reflètent l'insatisfaction d'une classe qui a déjà le pouvoir économique sans détenir la puissance politique. La revendication bourgeoise va dans le sens de l'histoire qui verra, en 89, son triomphe sur les résistances aristocratiques. Mais, en attendant cette victoire, la situation de cette classe demeure ambiguë. Solidaire de ce malaise, Diderot, en son temps, ne pouvait être que ce qu'il fut : un écrivain progressiste, qui n'arrive pas à choisir entre le matérialisme qu'il entrevoit et ce moralisme qui, à chaque époque, fournit un alibi aux exploiteurs ou aux vaincus. Né cent ans plus tôt, au sein d'une classe encore soumise et se sentant à sa juste place, il fût devenu quelque ecclésiastique érudit, assuré dans ses croyances.

Telle est la thèse. Quel malheur que de la même famille soit issu, en même temps que Denis, un frère qui fut précisément ce prêtre conformiste? De quel droit décrétera-t-on l'encyclopédiste plus représentatif que le chanoine? Et, pour revenir à l'exemple de Taine, de quel droit juger *Les Liaisons dangereuses* plus représentatives que cet autre *best-seller* contemporain, *Paul et Virginie?*

Pour retracer la genèse d'une œuvre littéraire, on aurait tort de négliger l'éclairage indispensable des théories marxistes et même tainiennes. Sans nier leur valeur, on peut simplement les appliquer avec plus de circonspection que Taine lui-même ou que tel critique d'avant-garde. *Les Liaisons* ne sont pas *le* document sur la moralité aristocratique vers 1780; il est même sûr que l'intérêt du roman n'est pas d'abord documentaire. Reste qu'il est *un* document sur certaines formes de sensibilité, sur un style de vie que Laclos n'a pas inventé de toutes pièces. L'esprit de Voltaire n'est pas *l'esprit* du XVIIIe siècle, mais il représente évidemment l'esprit d'un certain milieu, aux confins de la bourgeoisie et de la haute société. Ces distinctions faites, on risque encore de très graves erreurs, faute d'avoir défini ce fameux « milieu » de l'écrivain, faute aussi de reconnaître que le génie peut éclairer un secteur de la vie nationale, en laissant dans l'ombre d'autres régions autrement étendues et importantes.

I

Le milieu de l'écrivain ne se confond pas avec son origine sociale. Celle-ci le marque certainement : Lamartine demeurera toujours un gentilhomme, Mauriac un bourgeois de Bordeaux. La révolte même contre sa classe maintient entre l'auteur et elle une solidarité : Hugo, fils d'un soldat de l'Empire, ne se déprendra jamais tout à fait du culte de Napoléon le Grand, et toujours Aragon aimera flâner dans « les beaux quartiers ». Mais, du jour où ils deviennent écrivains, l'aristocrate, le bourgeois, le paysan ou l'ouvrier s'intègrent le plus souvent à un nouveau milieu : le monde littéraire. Parfois celui-ci est un microcosme reproduisant les divisions et les hiérarchies de la société; il peut être aussi plus ou moins coupé de la vie sociale : la Pléiade, les salons du XVIIIe, les réunions du mardi chez Mallarmé, le groupe surréaliste, autant de laboratoires où se forge peut-être l'avenir, mais aussi de sociétés closes où le présent est réfracté à travers le prisme de préjugés, de doctrines, d'intérêts étrangers au siècle. Tous les écrivains ne vivent pas dans des chapelles. Rares pourtant ceux qui restent à l'écart, sinon des écoles ou des cénacles, du moins de ce milieu aux contours vagues, mais à l'emprise certaine, qu'est le monde des gens de lettres. On s'y dédie des livres, et ces dédicaces dépassent la simple politesse : habileté tactique, acte d'allégeance, preuve d'amitié ou geste de défi, elles manifestent que le premier public que l'auteur souhaite atteindre est celui de ses pairs. Baudelaire offre à Gautier ses *Fleurs du Mal,* Valéry à Gide sa *Jeune Parque;* Gautier, Gide sont bien les lecteurs dont le suffrage compte le plus aux yeux de Baudelaire ou de Valéry. Si l'œuvre doit refléter une réalité sociale, ce sera d'abord ce groupe amical, ce cénacle autour d'un maître assemblé, cette équipe de revue, dont les réactions, plus que celles des barbares, ont préoccupé l'écrivain au travail.

Restent les isolés et les amateurs : un Saint-Simon, un Stendhal. Parce qu'ils ont exercé un autre métier que d'écrire, parce qu'ils ont noué avec les hommes de leur temps d'autres

rapports que ceux de la confraternité littéraire, leur œuvre souvent sera plus représentative d'une société que celle des professionnels de la plume. Soldat, courtisan, homme d'Etat, Saint-Simon nous en apprend plus long sur une certaine France que Racine dont le théâtre n'exprime ni le bourgeois qu'est l'auteur par sa naissance, ni la Cour pour laquelle il écrit, mais Jean Racine, ce composé unique de bourgeois, de courtisan et de poète.

La connaissance du monde littéraire, voilà ce que nous offre d'abord l'écrivain. Gardant plus ou moins nettement la marque de ses origines, il nous renseigne aussi sur sa classe, mais, si scrupuleux qu'il soit, il ne peut éviter que son témoignage ne soit coloré par les préjugés, orienté par les curiosités, non seulement de sa classe mais de son milieu adoptif. Bordeaux n'explique pas tout Mauriac : il est aussi ce jeune homme que lance Maurice Barrès et qui imite Francis Jammes, avant de se lier avec Cocteau, de hanter les salons et le *Bœuf sur le toit.* Flaubert, bourgeois normand, est aussi l'habitué des dîners Magny : d'où les contradictions entre l'homme de lettres qui se doit et doit à ses amis d'épater et de railler le bourgeois et l'homme tout court que la Commune affole, comme un vulgaire personnage de Flaubert. Chez Flaubert, chez Mauriac, nous retrouverons le Rouen du milieu du siècle dernier, le Bordeaux d'avant 1914, mais baignés d'une lumière qui n'est pas seulement la lumière de l'auteur, qui est l'éclairage de tout un monde littéraire. L'œuvre reste un document, mais le milieu qui l'a engendrée et qu'elle éclaire en retour n'est ni la classe ni la chapelle : laissant de côté l'essentiel, qui est le génie de l'écrivain, on reconnaîtra que c'est le milieu originel revu à travers le milieu artificiel de la littérature.

On reposera en termes tainiens le rapport écrivain-société en soulignant qu'entre le monde littéraire et la classe qui détient l'argent et les faveurs existe une solidarité économique et morale. Selon les époques, les gens de lettres formeraient une annexe de la Cour, de l'aristocratie ou de la bourgeoisie. Leur allure excentrique, leurs propos scandaleux masqueraient mal leur dépendance. Molière a besoin de Louis XIV, les philosophes des financiers, comme Flaubert des affreux bourgeois qui achèteront ses livres. Sartre a magistralement

dénoncé dans l'Art pour l'Art, dans la littérature dégagée, la complicité de fait avec l'ordre établi. Puisque ne pas choisir est encore choisir, Flaubert et Leconte de Lisle sont complices de Napoléon III. Cependant réduire Molière à l'amuseur de la Cour, Flaubert à l'invité de Compiègne, n'explique rien, ou presque rien. A plus forte raison est-il aventuré de recréer la Cour à partir de Molière, les cercles dirigeants du Second Empire à partir de Flaubert. Par le choix même d'un métier insolite et parasitaire — écrire — l'écrivain s'isole, totalement ou en compagnie de ses confrères. Quand Simone de Beauvoir a voulu romancer la vie des écrivains engagés, elle a dû les nommer « mandarins ». Son livre est justement un des plus représentatifs qui soient, un de ceux qui permettent le mieux de connaître un coin de France : c'est qu'il a pour objet le monde même de l'auteur, le monde des journaux, des revues et des comités politico-littéraires. Imprudent qui chercherait un tableau de la France au lendemain de la Libération dans cette littérature d'intellectuelle sur les intellectuels pour les intellectuels.

Le milieu explique dans une très large mesure l'écrivain, et l'œuvre à son tour aide à connaître le milieu. Simplement, il ne s'agit pas, du moins pas essentiellement, d'une classe, d'une province : il s'agit de ces groupes éphémères, anarchiques et clos, avant-hier salons, cénacles hier, aujourd'hui revues, il s'agit toujours de l'*intelligentsia*.

A ce premier malentendu sur la qualité représentative de l'œuvre un autre s'ajoute, né des caprices de la nature dans la répartition du génie littéraire. Parce que telle province, telle philosophie, telle mode artistique ou telle profession ont trouvé pour interprètes de grands écrivains, l'attention du public cultivé se portera longtemps sur des secteurs privilégiés. A cause de Pascal, Port-Royal devient l'un des sommets du XVIIe siècle, alors que l'Oratoire, par exemple, eut un rayonnement plus étendu. La grandeur de Chateaubriand nous masque le véritable goût Empire qui était néo-classique. Nous oublions que Sainte-Beuve mettait sur le même plan que Baudelaire Joséphin Soulary; et, si nous le savons, nous oublions encore que le goût même de Sainte-Beuve était excep-

tionnel, en un temps qui préférait *La Belle Hélène* aux *Lundis*, Octave Feuillet à Gustave Flaubert.

Les Mémoires achèvent de brouiller les cartes. On devine qu'ils donnent à leurs auteurs un relief qui ne correspond pas toujours à leur importance réelle. Mais c'est toute la vision du passé qu'ils troublent. Proust a écrit là-dessus des pages savoureuses. Pourquoi les gens d'autrefois semblent-ils toujours avoir eu de brillantes relations, mené une vie passionnante? Parce que les mémorialistes choisissent les épisodes de leur existence qui peuvent, croient-ils, attirer le public. Ont-ils rencontré deux ou trois fois un grand homme? Ils narrent ces rencontres avec un luxe de détails, tandis que des années sans importance, mais peut-être plus représentatives, seront expédiées en quelques lignes. Il faut être un Rousseau pour s'intéresser et nous intéresser à d'humbles souvenirs, que la personnalité et le style imposent seuls à notre attention. Le mémorialiste classique écrira : « Chateaubriand me disait un jour... Comme je le faisais remarquer à l'Empereur... »

Que d'erreurs évitées si l'on définissait mieux le milieu véritable de l'écrivain, si l'on savait le situer en son temps! On ne chercherait pas toute la France dans l'œuvre d'un humaniste claustré dans sa bibliothèque; on ne prendrait plus l'arbre pour la forêt, parce que cet arbre a trouvé un grand peintre.

La littérature française n'a-t-elle donc rien à nous apprendre sur la France? D'un abus ne tombons pas dans un paradoxe. Distinguons plutôt, car à cette question il n'est pas de réponse simple.

II

Les grands massifs romanesques du siècle dernier, où l'on cherche et trouve traditionnellement une image de la société française, seront pour une telle enquête un exemple de choix, qui dispensera d'en développer d'autres. Si les auteurs les plus soucieux de coller au réel, si le genre littéraire qui se prête le

mieux à la peinture des réalités sociales se révèlent infidèles à leurs ambitions et à leurs programmes, il sera inutile d'insister sur des écrivains plus rares, sur des genres ouvertement étrangers à la vie contemporaine.

Depuis longtemps on a marqué les limites de l'observation sociale chez Balzac ou chez Zola. Au crédit du premier on inscrit généralement un tableau minutieux et véridique de la bourgeoisie; mais on se moque de ses duchesses et de ses marquis. Quant à Zola, on lui accorde un sens des masses, un « unanimisme » avant la lettre. En lui refusant les dons du psychologue, on pense volontiers qu'il a rendu assez exactement l'âme ouvrière ou paysanne (sous-entendu : parce que des êtres plus frustes ne requièrent pas un spécialiste des détours du cœur). L'origine des deux romanciers, leurs partis pris politiques restreignent et altèrent leur vision. Bourgeois monarchiste et snob, Balzac rêvera l'aristocratie plus qu'il ne l'observera. Bourgeois républicain, Zola en dessinera une caricature. Ni l'un ni l'autre n'ont le sang-froid nécessaire à une description objective. Quand il s'agit de leur classe en revanche, l'idéologie n'interdit pas de noter ces petits faits vrais, ces détails de langage ou de costume qui en disent plus qu'une longue analyse. Mais devant le peuple des villes et des campagnes, l'homme de droite et l'homme de gauche se rejoignent dans l'ignorance. Ils ne voient plus les êtres que de loin et de haut : pas d'ouvriers dans le monde balzacien; chez Zola, une documentation livresque et des conversations avec quelques amis bourgeois, complétées par une promenade en voiture à travers la Beauce, aboutissent à *La Terre,* ce chef-d'œuvre « naturaliste ». En somme, la seule partie de la société française qui ait des chances d'être fidèlement décrite dans *La Comédie Humaine* et *Les Rougon-Macquart,* c'est la bourgeoisie urbaine.

En arrêtant ici la critique sociale de ces œuvres, on aurait balayé quelques illusions; on oublierait l'essentiel, ce qui fait la grandeur littéraire de Balzac et de Zola, mais diminue encore la valeur objective de leur témoignage. Tous deux consacrent à l'observation, à la documentation, des efforts considérables, mais tous deux ont un tempérament romantique. Ce qu'a noté l'observateur, le visionnaire le transmue.

La Comédie Humaine, dont le titre réplique à celui de Dante, est bien une épopée. *Les Rougon-Macquart*, cette « histoire naturelle d'une famille », chantent le combat des forces de vie et des forces de mort : vue grandiose et simpliste, qui dicte à Zola quelques-unes de ses plus belles pages, mais retire à son œuvre beaucoup de son exactitude. La fièvre qui secoue le monde des affaires balzacien évoque le Second Empire plus encore que les années 30; tels propos des ouvriers de *Germinal* seraient plus vraisemblables vingt ans après. Dans le cas de Balzac, on saluera une intuition prophétique de l'avenir du capitalisme à partir des faits où se serait cantonné un pur réaliste. Chez Zola, on discernera la projection dans le passé des réalités du présent. L'historien se méfiera de ces anachronismes.

Il lui arrivera en revanche de reconnaître une valeur documentaire à des romans que la critique croyait beaucoup plus éloignés de la vie que ceux de Balzac ou de Zola : aux *Misérables*, par exemple, ou aux *Mystères de Paris*. La critique en effet, lorsqu'elle dépasse le style, pense atteindre le fond d'une œuvre quand elle en apprécie la psychologie; et elle n'a pas tort de préférer les caractères de Balzac aux sommaires héros de Hugo. Celui-ci pourtant projette sur la vie populaire des lueurs qu'on chercherait en vain chez Balzac : il sent et exprime le malaise ressenti par les vieux Parisiens devant l'établissement, aux portes de la cité, d'immigrants provinciaux venus travailler dans les fabriques. Il se montre attentif aux métamorphoses de la ville autour de 1830, et, à trente ans de distance, se dirige avec sûreté dans les Champs-Elysées comme dans le faubourg Saint-Marceau. L'infériorité psychologique peut fort bien cohabiter avec la supériorité sociologique.

Si l'on tient compte de ce qu'ils ont pu observer et de l'esprit dans lequel ils ont observé, les romanciers du XIXe siècle nous renseignent donc sur la vie et la société françaises. Mais on n'entrera pas sans méfiance dans le faubourg Saint-Germain de Balzac ni dans les fermes de Zola. De chaque œuvre n'attendons que ce que l'auteur voulait et pouvait y donner. La connaissance de la France à travers sa littérature, entreprise hasardeuse, exige beaucoup de sens critique et d'éclec-

tisme. Songeons au naïf qui voudrait choisir entre Sartre et Bernanos.

Refuser de tels choix, en affirmant que Laclos et Bernardin, Bourget et France sont également vrais et représentatifs, ne suffit pas. Sans être un spécialiste, on devine que la vérité de chaque écrivain est partielle, limitée par sa formation, orientée par ses intérêts, colorée par son tempérament. On le devine d'autant plus aisément qu'on songe à une littérature, à une société plus proches : si Proust et Aragon ne voient pas le grand monde sous le même éclairage, on pressent qu'il serait vain de préférer l'un à l'autre, puisque chacun, dans son ordre, est véridique. Pourquoi n'en irait-il pas ainsi pour les témoignages contradictoires que le passé a portés sur lui-même? Mais si une mosaïque, juxtaposant au faubourg Saint-Germain de Proust, aux Bordelais de Mauriac, les ouvriers de Van der Meersch et les paysans de Giono, est encore concevable, comment juger le travail qui rassemblerait Rimbaud, Bourget et Maupassant pour dresser la carte idéologique de la génération née vers 1850? Cet exemple nous fait douter qu'il y ait correspondance entre la répartition des forces spirituelles en France et leur distribution dans le microcosme littéraire. Jusqu'ici nous avons négligé cette donnée fondamentale : les plus grands écrivains ne sont pas de leur temps.

Ils sont de tous les temps; ou, quand on peut les dater, la date n'a rien à faire avec l'état-civil : ils retardent ou prophétisent. C'est encore trop peu de noter que, liés par leur origine à une classe, par leur travail à un milieu artificiel, ils reflètent fatalement cette classe et ce milieu ou leur point de vue sur les autres classes; on n'obtient ainsi qu'une approximation extérieure. Les bourgeois de 1830 avaient bien le train de vie que leur prête Balzac; Swann représente bien non seulement son modèle Charles Haas, mais toute une catégorie de snobs éclairés. Mais l'interprétation de ces destinées, le sens donné à ces vies sont-ils ceux que leur donnaient ces bourgeois, ces snobs ou la majorité des contemporains? Non, car si les idées mènent le monde, celui-ci emboîte le pas avec un retard constant.

III

Quelle que soit la vérité du détail social noté par les écrivains, il y a entre littérature et société un décalage qui interdit — au plan idéologique — de passer de l'une à l'autre.

Voici notre XVIIIe siècle. Malgré nuances et oppositions, sa littérature est presque toute au service des « lumières ». L'homme de sentiment comme le philosophe échappent à l'emprise catholique. Pas un écrivain marquant qui fasse profession de catholicisme, même si tel ou tel, dans le privé, pratique. Il existe, c'est évident, un esprit du siècle qu'illustrent des hommes aussi divers que Montesquieu, Voltaire, Rousseau ou Diderot. Est-ce pourtant la France vivante, la France de Louis XV et de Louis XVI, que nous découvrons en les lisant? Tout au plus la sensibilité, les opinions d'une très mince couche de la population : « fermiers » éclairés, salons aristocratiques et littéraires. La grande majorité de la bourgeoisie, la quasi-totalité du peuple forment encore un royaume digne d'être appelé « très chrétien ». L'importance sociologique que prend alors le jansénisme — dans la classe parlementaire, dans l'épiscopat — confirme, par rapport au siècle précédent, ce décalage entre l'actualité littéraire et la vie. La résistance du clergé et de nombreux fidèles à la Constitution civile, l'échec des divers cultes révolutionnaires, l'éclatant retour du Concordat montrent assez que le catholicisme, au temps de Voltaire et de Rousseau, de Beaumarchais et de Chénier, était resté la religion « de la majorité des Français ».

Inversement, la religiosité littéraire de la Restauration jointe aux spectaculaires « missions », la foi ou les aspirations d'un Lamennais, d'un Lamartine, d'un Hugo semblent faire de cette époque celle du catholicisme triomphant. En réalité, jamais l'œuvre de Voltaire n'a connu une telle diffusion, et la déchristianisation du prolétariat commence.

De nos jours, les catholiques affichés, convaincus, tiennent une grande place dans notre vie littéraire. Depuis le début du siècle, nombre des écrivains les plus marquants, Bourget, Claudel, Péguy, Mauriac, Bernanos sont des chrétiens qui écrivent des livres chrétiens. Au même moment l'inquiétude reli-

gieuse traverse l'œuvre d'incroyants comme Duhamel, d'hésitants comme André Gide. L'étranger qui imaginerait notre pays à travers sa littérature le croirait pour le moins à moitié peuplé de chrétiens militants, alors que, selon le mot de Gabriel Le Bras, il l'est surtout de « catholiques saisonniers ». Tout près de nous, si la critique juge commode de répartir, depuis la Libération, nos écrivains en catholiques, existentialistes et marxistes, elle fourvoierait singulièrement le lecteur qui verrait dans cette division ternaire celle de nos forces spirituelles. En fait, l'une au moins de ces étiquettes s'applique à un groupe encore plus restreint que celui des « philosophes » du XVIIIe siècle.

Bien loin que la littérature donne une photographie de la réalité, on constate un décalage continu entre ses problèmes, ses convictions et les problèmes, les convictions de la plupart des Français. Quand ils vont tous à la messe, la littérature produit *Candide*. Quand la France est radicale ou modérée, deux tiers des écrivains valables sont du côté de Maurras ou du côté d'André Breton. Les œuvres les plus représentatives seraient-elles en fin de compte les plus médiocres? Après tout, médiocre signifie moyen.

Pour connaître la France faut-il donc délaisser Marcel Proust pour Henry Bordeaux? Inutile de rappeler longuement que la fin propre de la littérature n'est pas de représenter mais de recréer : roman, elle n'est pas l'état-civil, elle lui fait concurrence; poésie, si elle décrit, elle sombre dans la prose rythmée et parée; théâtre, si elle se borne aux problèmes du jour, elle passe de mode avec eux; philosophie, si elle collectionne les idées reçues, elle ne progresse pas. Les plus grands écrivains valent comme créateurs d'univers dont le rapport ambigu avec la vie n'est pas ce qui permet d'abord de les juger. Toutefois, du seul point de vue qui nous préoccupe, le bilan de la vraie littérature n'est pas entièrement négatif : oui, elle fait connaître la France, mais pas la France qu'on y cherche trop souvent.

C'est d'abord une certaine société. J'ai souvent parlé de bourgeoisie : c'est que, de Louis XIV à nos jours, la plupart de nos grands écrivains, Racine, Voltaire, Hugo, Claudel, sont des bourgeois. Reste à savoir pour qui ils écrivaient. En tenant ces deux bouts de la chaîne, l'auteur et son public, on saura ce qu'il faut attendre et ce qu'il serait imprudent d'espérer. Courtisan, snob ou monarchiste, l'écrivain bourgeois flattera le goût et les opinions d'une aristocratie plus ou moins idéalisée. Esthète, il s'acharnera sur son milieu nourricier, sans pouvoir s'en arracher. Révolté, il flattera le peuple comme le courtisan flattait la noblesse, dénigrera la bourgeoisie comme la dénigrait l'esthète. Ainsi les classes populaires demeureront absentes de notre littérature ou n'y seront vues que de haut, peintes avec une nuance méprisante, apitoyée ou chaleureuse. Peuvent-elles trouver en elles-mêmes des interprètes plus fidèles? Ce n'est pas sûr. La notion d'écrivain populaire enferme une contradiction. L'aristocrate peut être *aussi* écrivain : La Rochefoucauld, Montesquieu, Vigny. Le bourgeois qui écrit reste un bourgeois : Boileau, Voltaire, Flaubert; il continue souvent d'exercer un métier bourgeois : diplomate comme Claudel, industriel comme Maurois, professeur comme Sartre. L'homme du peuple qui commence à écrire cesse d'être un ouvrier ou un paysan. Il plaidera pour les siens, il racontera son expérience, il ne sera plus du peuple. La situation n'est pas liée à la structure capitaliste de la société : en U. R. S. S., le statut de l'écrivain arrivé lui assure une vie assez différente de la condition ouvrière. En France d'ailleurs, l'espèce de l'écrivain populaire est rare; aujourd'hui encore nos meilleurs auteurs progressistes sont des bourgeois comme Aragon.

La France littéraire retarde ou avance sur la France réelle. Il y a beaucoup d'attardés chez les écrivains, parce qu'ils cherchent à s'évader du présent et que la culture pèse plus lourdement sur eux que sur la plupart de leurs contemporains. La nostalgie du passé, rêve de l'aristocrate comme de l'humaniste, est parfois la révolte du faible. Les prophètes du vieux temps ne représentent évidemment pas le leur. Ils intéressent l'historien à titre de survivance ou de résurgence. Malgré ses opinions avancées, Anatole France est un homme de la veille.

Quant aux « néos », ce sont toujours des retardataires, qu'ils soient néo-classiques, néo-romantiques, néo-monarchistes : Ponsard, Rostand, Maurras.

Les plus forts, les plus imaginatifs devancent au contraire leur époque. Si Voltaire n'est pas le XVIIIe siècle, son œuvre en exprime bien l'esprit, l'aspiration; mais cette aspiration n'est encore consciente que chez Voltaire et ses semblables. Elle se réalisera, en se dégradant, chez tous ces bourgeois voltairiens du siècle suivant dont Balzac a campé des types inoubliables. Henri de Bornier nous renseignerait mieux que Rimbaud sur la sensibilité moyenne vers 1870, mais Rimbaud vit une révolte qui sera celle de notre temps : il inspirera Claudel aussi bien que Breton. Pour le sociologue, Claudel, Mauriac et Bernanos représentent et expriment un mouvement de rechristianisation de la bourgeoisie. Dans l'histoire spirituelle de la France, leur ferveur aujourd'hui exceptionnelle préfigure peut-être le christianisme du XXIe siècle, comme Voltaire et Rousseau préfiguraient un certain XIXe siècle.

Plus grand est l'écrivain, moins son œuvre est typique d'un moment ou d'une situation, plus elle tend à représenter l'une des aspirations permanentes de l'humanité. Mais l'écrivain le plus dégagé n'échappe pas à son temps : il porte sur lui un témoignage d'exception, nostalgique ou prophétique. Tous ces témoignages composent, à travers notre littérature, non la photographie de la France historique, mais le visage spirituel de notre patrie. Port-Royal fut un très petit secteur de la vie religieuse au grand siècle; les Français du XVIIIe siècle n'étaient pas voltairiens; mais longtemps encore en chacun de nous se poursuivra le dialogue de Pascal et de Voltaire.

Marius-François GUYARD.

FRÈRE ET SŒUR
UN ÉVÊQUE ET UNE ABBESSE JANSÉNISTES AU XVIIIe SIÈCLE

La veille de Noël de l'an 1697, messire Henri-Joseph de Ségur, gouverneur et lieutenant-général pour le roi Louis XIV, sénéchal du comté de Foix, lieutenant-général de Champagne et de Brie, Grand Croix de l'Ordre militaire de Saint-Louis, et son épouse, née Claude Binet, célébraient joyeusement la venue en ce monde de leur quatrième enfant, Marie-Anne-Françoise. Leur fils aîné, Henri-François, destiné comme son père et ses aïeux au métier des armes, allait servir de parrain au nouveau-né; après lui venaient une fille, puis un garçon, Jean-Charles, âgé seulement de deux ans. Durant les années qui suivirent, les deux derniers enfants, que l'âge rapprochait, furent élevés ensemble, et une étroite intimité en résulta.

Mais ces beaux jours en famille ne devaient pas être de longue durée. Une sœur du comte de Ségur, carmélite à Paris sous le nom de Sœur Sainte-Cécile-Jésus-Maria, conçut pour ses nièces des inquiétudes à la pensée des dangers du monde, et persuada son frère et sa belle-sœur de confier les fillettes à un couvent réputé pour sa ferveur, l'abbaye de Notre-Dame du Val de Gif. Françoise de Ségur, âgée seulement de six ans et demi, y fut donc conduite avec sa sœur le 30 août 1705. S'il faut en croire un manuscrit du temps [1], la cadette, faisant déjà montre de la fermeté de caractère qui devait la distinguer plus tard, retint les larmes que cette séparation d'avec les siens était sur le point de provoquer, et passa stoïquement des bras de sa mère dans ceux de l'abbesse, Mme d'Orval.

Celle-ci, acquise aux idées jansénistes, gouvernait pourtant l'abbaye dans un esprit de conciliation. De caractère doux et

1. *Vie de Mme de Ségur de Ponchat, abbesse de Gif*, par une religieuse de Gif. (J. M. de Walles, en religion Mère Sainte-Perpétue.) Des copies de ce manuscrit se trouvent à la Bibliothèque des Amis de Port-Royal et à celle de l'Arsenal.

bienveillant, intelligente, modérée, elle avait signé sans réticence le formulaire qui devait assurer la paix à son couvent, cette paix fortement compromise avant elle, et définitivement perdue après sa mort.

L'abbaye de Gif, située dans la vallée de l'Yvette, était très ancienne : au XIIe siècle, il est question, non de sa construction, mais de sa restauration! Ses moniales, de l'Ordre de Saint Benoît, vivaient à cette époque sous la juridiction de l'archevêque de Paris, sans grilles ni hautes murailles, enseignant les enfants du pays; elles étaient vêtues de blanc, en dépit de l'usage adopté par les bénédictines. Durant près de cinq siècles, l'abbaye connut des périodes de relâchement coupées d'essais de réformes, mais il semble que les descentes y furent plus longues que les remontées [1], jusqu'au jour où le voisinage de Port-Royal y fit sentir son influence. Une contagion de réforme gagna Gif. On commença par le costume, qui redevint noir pour se conformer à la règle bénédictine. Poussée par la Mère Angélique, l'abbesse de Gif, Catherine Morant, se reconnut indigne de gouverner le monastère et démissionna en faveur de Françoise de Courtilz; cédant partiellement à l'ardeur des jeunes religieuses qui réclamaient toutes les rigueurs de la règle primitive, celle-ci adopta certaines sévérités remises en honneur à Port-Royal, mais refusa les plus rigoureuses. Avec l'abbesse suivante, les pénitences corporelles, le lever de nuit furent rétablis, toujours sur le modèle de Port-Royal, mais sans que le jansénisme doctrinal fût introduit à Gif, où les moniales signèrent le formulaire sans en comprendre la portée. Toutefois une nièce de l'abbesse, Victoire de Clermont, qui depuis longtemps montait les jeunes têtes, obtint de sa tante qu'elle démissionnât en sa faveur (1676) et se mit en devoir de janséniser l'abbaye sur le plan dogmatique. Elle rencontra une dizaine d'opposantes, mais six d'entre elles ayant été emportées par une épidémie, elle put, en des discours enflammés, présenter ces morts comme un coup de la justice divine. Les livres jansénistes furent répandus et commentés dans le monastère; des

1. D'après *Histoire de l'abbaye et des religieuses bénédictines de N. D. du Val de Gif*, par l'abbé J. N. ALLIOT, Paris, 1892.

prêtres et des laïques, jouant un peu le rôle des Solitaires de Port-Royal, eurent pour mission de veiller à ce que nulle personne étrangère au parti ne communiquât avec les religieuses. Celles-ci, par contre, recevaient en secret bon nombre de visiteurs se rendant à Port-Royal, qui les entretenaient de la « bonne doctrine », des miracles opérés par les saints jansénistes et des persécutions qui faisaient d'eux des martyrs.

C'est à cette Mme de Clermont, démissionnaire, que succéda en 1683 Mme d'Orval. Avec elle, nous l'avons vu, l'intransigeance fit place à la conciliation; les vocations, qui avaient hésité sous les abbatiats précédents, se firent nombreuses. Parmi les religieuses, qui ne comprenaient pas grand chose aux débats sur la grâce et sur l'Augustinus, le jansénisme était plutôt affaire de sentiment que de conviction : par principe, elles défendaient Saint-Cyran, Arnauld, Port-Royal, mais n'incriminaient ni le Pape ni le Roi dont « la religion, disaient-elles, avait été surprise ». C'est surtout du « relâchement » qu'elles avaient horreur, et elles le prouvaient en réclamant toujours plus de rigueur dans la règle.

Dans cette maison austère, mais où Mme d'Orval faisait régner la charité et la douceur, Françoise de Ségur allait vivre ses années d'enfance ou, plus exactement, ses jeunes années : car le drame est que, justement, elle ne semble pas avoir eu d'enfance! A sept, dix, douze ans, elle met sa joie à suivre de longs offices, à secourir les pauvres, à cultiver en elle la crainte de Dieu, passant des nuits à trembler à la pensée du jugement. Le désir de la vie religeuse lui vient automatiquement, et elle supplie le confesseur de la maison, Ambroise Morna, de lui obtenir par ses prières la grâce de la vocation. Silence, mortifications, lectures sérieuses, mépris de la parure, tels sont les goûts de cette fillette de moins de dix ans, goûts qui vont bientôt être mis durement à l'épreuve.

A cette époque, en effet, la sœur aînée de Françoise fut retirée de Gif par ses parents, qui comptaient la marier à Bordeaux. Toute la famille s'installant en Bordelais, on offrit à la cadette d'y venir également : ce n'était pas, d'ailleurs, pour jouir des séductions du monde, mais bien pour vivre avec sa grand-mère, retirée chez les Carmélites! La décision, qu'on la laissait libre de prendre, fit souffrir à l'enfant mort

et passion : l'amour de ses parents et de sa sœur l'emporta d'abord sur son goût prématuré pour la retraite, et elle dit adieu, toute en larmes, à sa chère communauté, puis s'en fut prendre congé de l'aumônier, Morna; mais celui-ci allait bouleverser tous ses projets. Ayant « fait avouer » à la fillette que son départ était décidé par des sentiments naturels, aussi bien son affection filiale que sa confiance en Mme d'Orval qui l'approuvait, Morna fit le siège de l'enfant; il lui représenta le danger que courrait son âme si elle se séparait de ses premières maîtresses, et « lui parla avec tant d'onction et d'efficace » que Françoise de Ségur renonça à suivre sa famille.

Le résultat de cette contrainte ne se fit pas attendre. Cette enfant précoce mobilisa toute sa volonté pour lutter contre un chagrin trop dur pour elle; elle s'efforça de le dissimuler aux autres, mais la tension qu'elle s'imposa détermina des accès de fièvre et dérangea sa santé. En même temps, elle perdit peu à peu son goût de la retraite et de la prière, inquiétant les religieuses qui craignirent à nouveau de la perdre. Il fallut, pour la rattacher à Gif, une nouvelle proposition d'en sortir : sa sœur, en effet, dont les projets de mariage avaient été rompus, se retirait à Jouarre pour s'y faire religieuse et la réclamait auprès d'elle. Françoise refusa, mais dut consentir à suivre quelque temps ses parents à Paris; la vue du monde rebuta cette habituée des cloîtres; aussi, dit sa biographe la Mère Sainte-Perpétue, « imitant la colombe qui, au sortir de l'arche, ne trouvait point où pouvoir asseoir son pié, elle se hâta de rentrer dans sa chère solitude ».

Là, nouveaux dangers! N'a-t-elle pas l'idée, pour mieux suivre l'office divin, d'apprendre le latin? « Ruse de Satan! » dit sa biographe. Elle y prit goût, se « livra à des recherches pleines d'écueils ». Sa ferveur se ralentit, son « cœur se dessécha, la dissipation et la légéreté prirent la place d'un maintien jusqu'alors grave et modeste ». Elle eut conscience de l'abîme où elle roulait et, en l'absence de Morna, se confia au P. Malinghen, de l'Oratoire, qui lui fit faire une retraite de dix jours pendant laquelle elle pleura ses fautes et se promit de s'enfoncer dans l'austérité et l'humilité.

Elle approchait de ses dix-sept ans et se sentait de plus en

plus décidée à rester dans le cloître pour échapper au monde et à ses dangers. Elle passa donc directement du pensionnat au noviciat, et prit l'habit le 24 avril 1715 sous le nom de Sœur Saint-Basile.

Cependant Mme d'Orval, qui avait toujours eu une estime particulière pour la jeune religieuse, projeta, dès l'entrée de celle-ci dans le cloître, de se l'attacher comme coadjutrice avec future succession, non sans prévoir une forte résistance. De son côté, Françoise de Ségur, qui se doutait de ces projets, s'en croyait à l'abri par sa résolution de ne signer ni formulaire, ni acceptation de la « fatale Bulle » *Unigenitus*, promulguée en 1713. Elle comptait sans son abbesse, approuvée et appuyée par le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, qui obtint du Roi, à l'insu de l'intéressée, un brevet de coadjutorerie. Françoise de Ségur eut beau protester et résister pendant sept mois, prendre conseil de Morna, du P. d'Albizzi, dominicain, et même du P. Quesnel, ce « défenseur intrépide et victime de la vérité », tous se liguèrent contre elle et elle n'osa plus se dérober. Restait la signature du formulaire, mais Mme d'Orval, qui connaissait le caractère intraitable de sa fille, convainquit le cardinal de Noailles que l'exiger était inutile. On n'en parla pas, de sorte que « la main de Mme de Ségur demeura vierge de l'horrible serment ».

C'est avec des larmes abondantes qu'elle prit possession de la coadjutorerie le 27 novembre 1719. Les honneurs lui semblaient intolérables, tant elle avait d'elle-même de bas sentiments; sa santé en fut si bien affectée qu'une attaque de paralysie la priva pendant dix-huit mois de l'usage d'une jambe, mais dans le couvent on ne l'en admira que davantage, tant elle accepta cette épreuve avec patience.

Que devenait, pendant ce temps, son frère préféré, ce Jean-Charles qui fut son premier compagnon de jeu? Il embrassa d'abord la carrière des armes, puis, dégoûté du monde lui aussi, entra à l'Oratoire, congrégation fortement touchée par les doctrines jansénistes. Là, il reçut la tonsure des

mains de l'évêque de Senez, Soanen, l'un des quatre évêques « appelants » de la Bulle *Unigenitus*, et conçut pour le sacerdoce une estime telle qu'il n'osa l'envisager pour lui-même et décida de ne recevoir que les ordres mineurs. En 1718, il adhéra à l'Appel des quatre évêques. Mais bientôt, étant allé demeurer au séminaire de Saint-Magloire qui, depuis la mort de Louis XIV, était rempli d'aspirants à l'épiscopat, le désir lui vint d'être évêque et, en 1721, il sortit de l'Oratoire dans l'intention de recevoir la prêtrise. Cette démarche fut considérée par les Jansénistes comme une défection. Tandis que sa sœur, dit la biographe de celle-ci, « marchait à pas de géant dans la voie de la perfection évangélique », le frère « allait d'abîme en abîme ». Il renonça à son appel de la Bulle, fut pourvu de l'abbaye de Vermand et, une fois prêtre, nommé grand vicaire de M. de Saint-Albin, évêque de Laon. Il se fit l'auxiliaire de son évêque dans sa lutte contre le jansénisme. En 1723, Saint-Aubin étant nommé archevêque de Cambrai, Ségur devint évêque de Saint-Papoul. Il y donna deux mandements en faveur de la Bulle et condamna les avocats de l'évêque de Senez. Comme sa conduite était très régulière, on parla de lui, en 1731, pour l'archevêché de Lyon, et peu après, M. de Janson, archevêque d'Arles, le demanda pour coadjuteur [1].

*
* *

Mais s'il était apprécié de ses confrères dans l'épiscopat, Jean-Charles de Ségur soulevait, chez sa sœur cadette, la réprobation la plus violente. Dans sa régularité et sa bonté, elle ne voyait que « justice de pharisien », du moment qu'il avait trahi la cause sacrée de « la vérité ». Elle prescrivit dans son monastère des prières publiques pour la conversion du transfuge, écrivit à l'évêque de Senez, lui demandant pardon pour son frère et le suppliant d'adopter les religieuses de Gif pour ses filles. C'était là, dit sa biographe, « une sainte

1. La plupart des détails sur Jean-Charles de Ségur sont empruntés à *l'Abrégé de la vie de Messire Jean-Charles de Ségur*, ancien évêque de Saint-Papoul, mort en odeur d'une éminente piété. Anonyme, Utrecht, 1749.

ruse... pour faire réparer en la meilleure manière qu'elle pût la faute que Mme d'Orval et celles de nos sœurs qu'elle entraîna par son exemple commirent en acceptant la Bulle *Vineam Domini* et en souscrivant le formulaire d'Alexandre VII ».

Par réaction et protestation contre l'attitude de son frère, Mme de Ségur s'attacha avec plus de ténacité à la doctrine et à la morale jansénistes. Mme d'Orval l'ayant nommée maîtresse des novices (qui presque toutes étaient plus âgées qu'elle), elle fit venir pour les instruire des prêtres ayant refusé d'adhérer à la Bulle, tels M. M. Bazin, Martelly, théologal d'Agde, le P. d'Albizzi, et d'autres.

Elle obtint de l'abbesse que les ouvrages « propres à dévoiler les dogmes proscrits par la Bulle » fussent mis entre les mains des novices; elle les leur commentait elle-même, faisant observer que les propositions condamnées « renferment la doctrine fondamentale de l'Eglise, que les vérités qu'elles présentent sont l'âme de la religion et que, par une suite nécessaire, les maximes perverses et corrompues qu'on s'efforce de leur substituer sont ce nouvel évangile auquel il faut dire anathème de toutes ses forces ». Le reste de la communauté venait souvent faire ses « chastes délices » de ces conférences.

Dans ses rapports avec les novices, Mme de Ségur se montrait bonne et serviable, les exhortait à la confiance en Dieu et en la grâce, poursuivait dans leurs derniers retranchements l'orgueil et les liaisons particulières, rendant elle-même aux sœurs mille services pratiques pour éviter de fréquentes rencontres entre elles. Très exigeante pour elle-même au point de ne s'approcher de l'Eucharistie qu'une fois par mois et de s'en abstenir pendant six carêmes de suite, elle n'en détournait pas ses novices, mais au contraire les y encourageait.

En 1729, Mgr de Vintimille succéda au cardinal de Noailles sur le siège de Paris : « Hé! de quels maux cette translation ne fut-elle pas suivie! » s'écrie la biographe de Françoise de Ségur. « Sous ce nouveau pontificat, la fatale Bulle, source féconde de tous les maux qui ravagent l'Eglise, prit le dessus. » Pour Gif, en particulier, le nouvel archevêque devait se montrer rigoureux, mais, des maux qu'allait endurer le

monastère, il est certain que Mme de Ségur porte une grande part de responsabilité. Son intransigeance, son zèle pour la diffusion des doctrines jansénistes, sa violente réprobation de la conduite de son frère, la sympathie ouverte que les *Nouvelles Ecclésiastiques*, journal du parti, accordaient à Gif, compromirent ses religieuses aux yeux de l'archevêque. Le visiteur que leur avait donné peu auparavant le cardinal de Noailles, l'abbé d'Eaubonne, ayant refusé de se rallier à la Bulle, fut interdit; interdit également le confesseur de la maison, qui en demeura cependant chapelain; interdit encore, en 1732, un nouveau confesseur, M. Baudoin.

Devant la suspicion visible de l'archevêque, peut-être aussi parce que l'intransigeance de Mme de Ségur avait transpiré au dehors du monastère, les vocations se firent rares. Dans les trois dernières années de sa vie, Mme d'Orval ne reçut qu'une seule profession, bien qu'elle continuât, malgré les soucis, à gouverner sa maison dans le calme et la charité. Elle mourut à la fin de 1733.

Mme de Ségur avait alors trente-cinq ans. Sitôt après les obsèques de Mme d'Orval et en présence de quarante ecclésiastiques venus à Gif pour cette circonstance, la prieure, Mme Feydeau, conduisit la coadjutrice précédée de la crosse, au siège abbatial, où la communauté lui baisa la main en lui vouant obéissance; au milieu des larmes générales, celles de la jeune abbesse étaient si amères qu'elle tomba en faiblesse et qu'on dut l'emporter. Les évêques de Senez et de Montpellier, à qui elle confia ses angoisses, lui répondirent par des félicitations à l'occasion de sa nouvelle charge; elle se résigna donc à la remplir de son mieux, se montrant, comme l'avait été Mme d'Orval, bonne, affable, prévenante, charitable; mais elle n'eut pas, comme l'abbesse précédente, le souci primordial de faire régner la paix dans son monastère. Le zèle de la « vérité », lui semblait l'emporter sur tout autre devoir. Sous ce mot de « vérité », elle comprenait, dit sa biographe,

> le dépôt sacré du dogme, de la morale et de la discipline que la Révélation a consigné dans les Livres Saints ou transmis jusqu'à nous par la tradition de tous les siècles. Mais elle nous rendait particulièrement attentives à la portion de ce précieux dépôt que l'erreur soutenue

par une puissante cabale s'est efforcée de nous ravir par un décret surpris à la religion du pape Clément XI. Que de maux, s'écriait notre zélée Mère, cette fatale Bulle n'a-t-elle pas introduits, occasionnés, fomentés dans l'Eglise! Ne peut-on pas dire qu'elle est ce sanglier de la forêt qui nous ravage?...

En même temps qu'elle veillait à la doctrine, elle maintenait fermement, non seulement chez les moniales, mais chez tous ceux qui approchaient du couvent, l'esprit de pénitence et le souci de la conversion. Elle tâchait de faciliter la pénitence

aux jeunes personnes qui entraient dans la maison, après avoir été malheureusement empoisonnées par le venin du monde; mais à leur égard elle s'en tenait d'abord à ce qu'il y a d'indispensable pour ne pas les effaroucher. Elle leur apprenait ensuite que ce n'est que par de grands travaux que l'on recouvre l'innocence perdue, que la conversion n'est pas l'ouvrage d'un jour et qu'il est utile au pécheur pénitent de porter la confusion et le poids de son péché avant que d'en vouloir obtenir le pardon par l'absolution...

Son abbaye servait d'asile aux jansénistes persécutés, elle y recevait des prêtres qui,

touchés de ses vertus, instruits et convaincus par la force de ses raisons et par les savants écrits qu'elle mettait entre leurs mains, descendaient de l'autel pour pleurer dans cette solitude leurs erreurs et leur péché.

Enfin, n'ayant plus pour la maison de confesseur attitré, elle avait l'art d'en découvrir qui avaient échappé aux recherches, surtout parmi les dominicains appelants du couvent de Saint-Jacques de Paris.

C'est à peu près à l'époque où sa sœur devint abbesse que se manifesta chez l'évêque de Saint-Papoul le revirement qu'elle avait tant souhaité. Depuis un certain temps déjà, sa conduite passée lui paraissait répréhensible, des remords de son adhésion à la Bulle et de son action en sa faveur le poursuivaient avec une telle acuité qu'il conçut le projet de démissionner de son évêché pour vivre dans la retraite et la péni-

tence. Il consulta secrètement les évêques de Senez et de Montpellier, ainsi que l'abbé Duguet : le premier lui conseilla de garder son siège épiscopal, tout en changeant de conduite; le second l'engagea à le quitter; le troisième pesa minutieusement le pour et le contre dans une lettre datée du 31 mars 1733. Faut-il rester évêque? demandait-il. *Non*, car « la première partie de votre pénitence consiste à renoncer à un état qui est incompatible, par ses fonctions et par ses devoirs, à l'humiliation et à la satisfaction que Dieu exige de vous »... *Non* encore, car « une entrée injuste dans l'épiscopat, jointe à beaucoup d'autres fautes très importantes, ne peut être réparée que par une sainte démission, qui serait le premier degré de la pénitence »...

Mais d'autre part, comment réparer dans la retraite des fautes publiques? Comment vivre dans cette retraite sans succomber aux attaques des parents, des amis, et surtout de sa propre faiblesse? Enfin, démissionner, ne serait-ce pas trahir l'Eglise? car

> depuis que l'entrée dans l'Episcopat est presque toujours infectée, ce serait priver l'Eglise de l'unique ressource qui lui reste que de lui ôter tous les ministres qui se repentent d'avoir usurpé le ministère et qui sont en état de lui rendre des services qu'elle refuserait, si elle était plus heureuse, mais qu'elle ne doit pas mépriser, parce qu'elle n'a pas la liberté de faire un choix plus digne d'elle.

Finalement, sans conclure, l'abbé Duguet conjurait l'évêque repentant de ne pas agir à la légère. Celui-ci se résolut à démissionner, mais de peur que la mort ne le surprît avant qu'il eût donné ce témoignage éclatant de sa conversion, il composa et porta sur lui un écrit dans lequel, à la manière de saint Augustin, il s'humiliait de ses fautes et spécialement de ses démarches en faveur de la Bulle, et « finissait par une adhésion pleine et entière à l'appel des quatre évêques ».

En même temps, il préparait un mandement qu'il fit imprimer secrètement. Du château de la Motte, près d'Orléans, où il s'était retiré, inconnu de tous sauf du maître de maison, M. de Bagnols, il envoya ce texte, en 1735, au Cardinal Fleury, à M. Chauvelin, garde des Sceaux, à quelques évêques, au chapitre de Saint-Papoul, à celui de Castelnaudary, à l'archevêque de Toulouse, son métropolitain, etc... Il y présen-

tait sa vie de la façon la plus sévère, s'accusant d'avoir par ambition trahi la cause de la vérité, en demandant pardon à Dieu et à tous ceux qu'il avait offensés.

A ces causes, ajoutait-il, après nous être humilié profondément devant la Vérité que nous avons offensée, et avoir demandé pardon à l'Eglise de toutes les démarches que nous avons faites en faveur de la Bulle Unigenitus, pour réparer autant qu'il est en nous le scandale que nous avons causé, le saint Nom de Dieu invoqué, nous rétractons nos mandements du mois d'août 1724 et du mois de février 1727 en ce qu'ils contiennent de favorable à la dite Bulle. Rétractons pleinement celui que nous avons publié en 1728 contre la consultation des avocats, adhérons à l'appel interjeté au futur concile général, le 1er mars 1717, par NN.SS. les Evêques de Mirepoix, de Senez, de Montpellier et de Boulogne; et à tous les autres actes qu'ils ont faits pour le soutenir...

C'est le 25 mars 1735 que ce texte fut connu; il fit grand bruit dans un camp comme dans l'autre.

Je reçois, écrivit à l'auteur l'évêque de Montpellier, des visites de personnes de tout état qui viennent se réjouir avec moi de ce grand événement. La lecture de votre mandement touche et tire les larmes des yeux. Il n'y a qu'une voix pour approuver le parti que vous avez pris, et chacune convient qu'en vous mettant à la dernière place, vous êtes plus grand que ceux qui occupent les premières...

Soanen, qui fait suivre sa signature des mots : prisonnier de Jésus-Christ, chante son *Nunc Dimittis* devant ce miracle de la grâce; Mme d'Orléans, abbesse de Chelles, les avocats du Parlement de Paris et bien d'autres voient dans cette démission un acte héroïque. Mais d'autre part, que de réprobations! Par arrêt du Conseil d'Etat du Roi du 2 avril, ce mandement fut supprimé comme « injurieux à l'Eglise, contraire à son autorité, attentatoire à celle du Roi, tendant à inspirer la révolte contre l'une et l'autre puissance et à troubler la tranquillité publique ». L'archevêque de Tours, les évêques de Lectoure et de Marseille qualifièrent publiquement la conduite de leur collègue de scandaleuse et déshonorante, les *Nouvelles Ecclésiastiques* prirent le parti de Ségur et commentèrent aigrement les actes royaux et épiscopaux...; bref, le bruit fut violent et durable, mais celui qui le causait vivait caché chez des amis sûrs, où il pouvait sans crainte pleurer les maux de l'Eglise dont il se recon-

naissait partiellement coupable. Il ne manifestait d'ailleurs que respect pour le Pape, pour les évêques « même les plus déclarés en faveur de la Bulle », et pour « la personne sacrée de Sa Majesté ».

∴

Mais s'il se trouvait à l'abri des recherches, les répercussions de son acte se firent sentir dans l'abbaye de sa sœur. La joie y fut grande à la nouvelle de sa « conversion » et on l'y reçut en cachette jusqu'au jour où, le bruit en ayant transpiré par l'indiscrétion d'une personne de service, le Cardinal Fleury menaça l'abbesse d'exil et le couvent de suppression. Sur son ordre, l'archevêque de Paris, Vintimille, envoya comme visiteur à Gif un bénédictin, dom Lataste, prieur des Blancs-Manteaux (octobre 1735). L'abbesse, s'appuyant sur le droit de l'abbaye d'élire ses visiteurs, refusa de le recevoir jusqu'à ce que l'archevêque, ayant reconnu ce droit, eût demandé, « par une lettre pleine de politesse », que son envoyé fût accepté.

Dom Lataste ne put obtenir aucun renseignement sur les confesseurs de l'abbaye, mais il n'en fut pas moins conquis pas l'abbesse, et son rapport à l'archevêque fut favorable; Fleury, toutefois, ne désarmait pas, et demanda à l'archevêque de faire lui-même une nouvelle visite. Celui-ci, à qui les religieuses de Gif reprochent son « asservissement à tout ce qu'ordonnait la grosse cloche (le cardinal Fleury) », vint donc à Gif en octobre 1735. Il y fut reçu par des paysans armés de bâtons, persuadés qu'on voulait leur enlever les religieuses; il fallut parlementer pour les convaincre des intentions pacifiques du prélat.

Mgr de Vintimille voulait surtout interdire aux religieuses les *Réflexions morales* de Quesnel; il se heurta de la part des moniales au silence, et de la part de l'abbesse à un refus respectueux et ferme. Les livres avaient été soigneusement cachés en prévision d'une visite de la police. Aussi, voyant qu'il n'obtenait rien, l'archevêque se fit donner la liste des pensionnaires et des novices et interdit d'en recevoir de nouvelles; il obligea l'abbesse à renvoyer le chapelain déjà privé

de ses pouvoirs, interdit les confesseurs de la maison et donna une liste de vingt-trois prêtres qui auraient seuls le pouvoir d'absoudre les religieuses. Ce n'était pas de lui-même qu'il agissait ainsi, mais par ordre de Fleury; une certaine sympathie entre l'archevêque et l'abbesse — qui adopta son nouveau bréviaire — alarma même les austères jansénistes qui craignirent un manque de fermeté chez Mme de Ségur.

Celle-ci, pourtant, n'avait jamais été aussi ardente. Elle commentait sans cesse à ses filles les livres condamnés et se livra à une vaste opération de nettoyage de la bibliothèque du couvent, brûlant tous les ouvrages « molinistes » et « jésuitiques » qui pouvaient encore s'y trouver. Quant aux confesseurs de la liste, elle n'en voulut point, considérant que, « recevoir... un confesseur de la main de Mgr l'archevêque, c'était introduire le loup dans la bergerie ». Elle fit à grand peine accepter par Vintimille un dominicain nommé Siméon, et, dix ans durant, des dominicains firent le service de la chapelle.

Tandis que ces événements et d'autres non moins pénibles se déroulaient à Gif, l'évêque de Senez mourait le 25 décembre 1740, léguant à l'abbesse un rochet qu'elle lui avait brodé. Elle l'exposa comme une relique à la vénération des sœurs et demanda qu'on le lui mît après sa mort. La douleur qu'elle ressentit de la perte de l'évêque « martyr » ne trouvait d'allègement que dans la conduite nouvelle de son frère.

Car Jean-Charles ne restait pas inactif dans la retraite. Non content d'expier ses fautes, il se montrait aussi dévoué pour le parti des Appelants qu'il l'avait autrefois combattu. Sans cesse occupé « des ravages que cause la Bulle *Unigenitus*, du malheur de ceux qui fléchissent le genouil devant cette idole et des récompenses qui doivent attendre ceux qui auront l'avantage de persévérer jusqu'à la fin dans leur opposition à ce funeste décret », il écrivit un mémoire sur la doctrine des Appelants et sur celle des Jésuites, ainsi que sur le « triste état où la Bulle *Unigenitus* a réduit la religion en France ». En même temps, il entretenait une correspondance

suivie avec des évêques, ses amis, soit pour les engager à faire, comme lui, une démarche publique de refus de la Bulle, soit pour les féliciter de leurs prises de position dans certaines circonstances délicates. C'est ainsi que, le 6 janvier 1748, il écrivit à l'évêque d'Auxerre qui venait de condamner le livre d'un Jésuite, le P. Pichon, sur la fréquente communion; l'intérêt de cette lettre est d'exposer la pensée inchangée des jansénistes du milieu du XVIIIe siècle sur cette question si longtemps débattue :

Le grand principe du P. Pichon, dit Ségur, est que la simple exemption de péché mortel suffit pour la communion de tous les jours. Il appelle cela avoir la sainteté de précepte : tout ce qui va au-delà n'est que de bienséance. *Sainteté de précepte, sainteté de bienséance;* indépendamment de cette profane nouveauté dans le langage, on est frappé d'étonnement quand on voit n'exiger pour la communion de tous les jours que ce qui a toujours été regardé dans l'Eglise comme le plus bas degré de la conversion du pécheur.

Mais l'étonnement devient tout autre quand on voit pousser à la table du Seigneur ceux mêmes qui n'ont pas acquis ce premier degré de justice. L'esprit du P. Pichon dans tout son livre est de persuader aux pécheurs les plus invétérés dans le crime qu'ils ont *la sainteté de précepte* quand ils ont été à confesse. Point d'épreuve, point de délai, point de cessation de crime; la pénitence médicinale n'entre pour rien dans la préparation à la réconciliation du pécheur. Aujourd'hui pécher, se confesser, communier; c'est à quoi le P. Pichon ne trouve pas le moindre inconvénient. Cent fois j'ai promis à Dieu de ne plus retomber dans mon crime : je sens que je retomberai, quoique j'aie quelque désir de ne plus retomber; dans cette disposition, puis-je recevoir l'absolution du prêtre? Non seulement je le puis, mais je le dois; et l'on m'assure qu'en recevant l'absolution, je deviendrai saint, mais saint à communier tous les jours.

Quelle doctrine, Monseigneur! Vous l'avez foudroyée, et elle le méritait.

Dans le livre du P. Pichon, Ségur voit une reviviscence de celui du P. de Sesmaisons qui, cent ans plus tôt, provoqua celui d'Arnauld, mais il le juge encore plus « difforme » et en rend coupable toute la Compagnie de Jésus : « Les Jésuites ne se corrigent point, dit-il. Ce qu'ils étaient il y a cent ans, ils le sont aujourd'hui; ou, pour mieux dire, ils l'ont toujours été. »

Pour compléter l'aperçu des activités de l'évêque retraité, ajoutons qu'il dirigeait « quelques personnes qui, voulant marcher dans la route étroite de la pénitence, le consultaient

sur une science dans laquelle il était devenu grand maître en peu de temps ». Il leur recommandait la prière, le silence, la méditation de l'Ecriture, la pénitence; s'efforçait de détruire en elles l'amour-propre, de les mettre en garde contre le monde flatteur, de leur faire aimer la souffrance qui seule mène à Jésus-Christ. Austère, mais non décourageante, sa direction insistait beaucoup sur la confiance en Dieu : « Craignons encore plus le trouble touchant nos fautes que nos fautes mêmes, disait-il. Le trouble porte au découragement et par là nous fait perdre bien du terrain. »

Dans sa solitude active et pénitente, l'ancien évêque vécut treize ans; sa santé s'y altéra car, dit son biographe, « son âme s'engraissait (si on peut ainsi parler) aux dépens de son corps ». A Noël 1747, il fit un dernier séjour à Gif où résidaient maintenant ses deux sœurs. Il leur parut triste et souffrant. En septembre 1748, se trouvant pour se reposer chez l'évêque d'Auxerre, il y tomba gravement malade, fit son testament et reçut les sacrements « habillé, prosterné, pénétré de douleur à la vue de ses péchés, dont il fit une espèce d'amende honorable par un aveu public ». Il mourut le 28 septembre, à cinquante-trois ans, ayant sur la poitrine son mandement de démission, « seule pièce, disait-il, avec laquelle il oserait se présenter avec quelque confiance au trône de la miséricorde divine ».

La douleur de sa sœur l'abbesse fut immense, mais elle lutta de toutes ses forces contre ce qu'elle considérait comme une faiblesse de la nature; les raisons que donne sa biographe de ses efforts pour se dominer sont pour le moins curieuses : « Un des motifs qui arrêta ses larmes fut, dit-elle, la pensée de se punir... de l'excessive sensibilité avec laquelle elle avait pleuré la mort de Mme d'Orval, mais son corps succomba sous les efforts de son courage. »

Un rhume négligé devint une toux continuelle, puis « la bile s'alluma, le sang s'aigrit et porta une sorte d'incendie dans tout le corps ». Un terrible mal de gorge ne lui permit, durant les vingt et un derniers jours de sa vie, que d'avaler des liquides goutte à goutte. Le 2 novembre, elle reçut les derniers sacrements, demanda pardon à ses sœurs pour les fautes

« énormes » qu'elle avait commises dans l'exercice de sa charge, et voulut rendre une dernière fois « témoignage à la vérité ». « En s'unissant à l'Appel des quatre évêques et à ses plus généreux défenseurs, elle exprima tout ce qu'elle sentait d'horreur pour la Bulle *Unigenitus*, qu'elle caractérisa de pièce abominable qui ravage l'Eglise, détruit tout bien et introduit tout mal... » Son exaltation en exhortant ses filles était telle que celles-ci la crurent « aliénée », mais ce n'était que l'expression ultime de la passion de toute sa vie.

Elle mourut le 29 novembre 1749, âgée de près de cinquante-deux ans; sur sa demande, on la revêtit du rochet de l'évêque de Senez et on mit sur son cœur le mandement de son frère.

Françoise de Ségur fut la dernière abbesse de Gif. A sa mort, Mme Feydeau gouverna l'abbaye avec le titre de prieure, mais ne put obtenir nomination d'une nouvelle abbesse. Plusieurs religieuses quittèrent le couvent dans lequel la zizanie commençait à régner. De vieilles dames, des « Messieurs » laïques et quelques prêtres interdits vivaient dans l'ombre du monastère, se durcissant dans un jansénisme étroit, fait de haine contre la Bulle et de vénération pour les saints du parti. De toutes parts, l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, recevait des lettres de plaintes contre l'abbaye, qui réclamaient sa suppression. Il refusa de l'ordonner, faisant remarquer que ce serait une cruauté inutile puisque la maison, ne se recrutant plus, ne tarderait pas à s'éteindre.

Sous le supériorat de Mme de Walles — cette mère Sainte-Perpétue, biographe enthousiaste de Mme de Ségur, à qui nous avons fait tant d'emprunts —, la décadence s'accentua. La discipline disparut, l'inimitié et la méfiance régnèrent parmi les religieuses, la mort creusa des vides qui ne furent pas comblés... Les années passèrent, la Révolution vint, détruisit les couvents, mais quand l'abbaye de Gif fut vendue, comme les autres, c'était déjà une abbaye morte.

Marthe de HÉDOUVILLE.

LA PLACE DE L'ÉCOLE CHRÉTIENNE DANS L'ÉVOLUTION DE L'AFRIQUE NOIRE

« Soignez-nous, éduquez-nous, aimez-nous ». C'est par cette triple requête qu'un jeune Noir exprimait devant moi en 1948 l'attente des populations africaines vis-à-vis de la France. Avec le temps, les exigences ont pu changer. Il en est une au moins qui demeure : c'est l'avidité d'instruction. Lors d'une tournée accomplie au Cameroun avec l'Assemblée Territoriale de ce territoire dans une région particulièrement peuplée — le pays Bamiléké — nous avions, de chefferie en chefferie, cette vision inoubliable d'innombrables grappes d'enfants qui partout nous assaillaient en réclamant des écoles.

« Des écoles, toujours plus d'écoles », telle demeure la revendication primordiale de l'Afrique Noire, et il faut bien dire qu'elle n'a rien perdu de son actualité : malgré l'effort très réel — et, en certains territoires, spectaculaire — accompli durant la dernière décade, le chemin à parcourir reste encore illimité. A l'heure qu'il est, plus de quatre millions d'enfants devraient aller en classe : les écoles existantes n'en peuvent recevoir que six ou sept cent mille.

I. — L'ÉLOQUENCE DES CHIFFRES

Si l'on s'en tient aux statistiques de l'an dernier, en Afrique Noire française c'est seulement 16 % de la population enfantine scolarisable qui est touchée. Le Cameroun et le Togo viennent théoriquement en tête avec respectivement 30 et 35 %. L'A.E.F., qui a marché à pas de géant depuis quinze ans, atteint 20 % (Mais en A.E.F. le Moyen Congo dépasse 56 % et le Gabon 47 %). L'A.O.F. suit loin en arrière

avec 9,8 % seulement. Notons dès à présent que, là où l'effort missionnaire a été faible (et c'est le cas pour de vastes régions islamisées d'A.O.F.), les pouvoirs publics n'avaient pas davantage réussi jusqu'à ces dernières années à déployer un réseau scolaire important.

Et l'ancien Secrétaire d'Etat, chargé de l'enseignement dans la France d'Outre-mer, qui est le signataire de ces lignes, se trouve d'autant plus à l'aise pour rétablir des comparaisons, qu'il n'a rien ménagé pendant trois ans pour donner un élan énergique à toutes les formes de l'enseignement : primaire, secondaire, technique et même supérieur sans oublier l'enseignement féminin, en favorisant et en encourageant tous les concours qui s'offraient.

Comment aurait-il pu d'ailleurs se laisser impressionner par les menaces ou les avertissements de M. Albert Bayet (je songe ici notamment au fameux congrès de Bordeaux), alors que la France accuse un tel retard par rapport à la progression scolaire du reste de l'Afrique. 50 % d'enfants scolarisés au Congo belge, 47 % au Ruanda, 42 % en Gold Coast, 35 % en Afrique Orientale britannique. Et la Nigeria même, malgré un vaste secteur islamisé, dépasse les 20 %. Rien qu'à l'évocation de ces chiffres, on saisit mieux en tout cas la naïveté de certaine proposition déposée par un élu africain et qui requérait sans délai la scolarisation obligatoire dans des pays où il y a si peu d'écoles... Et encore cette proposition ne faisait elle-même pas mention du concours apporté par les missions à l'enseignement de la jeunesse!

C'est précisément cette participation — trop considérable pour être négligée ou oubliée — qu'il paraît opportun de souligner à un moment où certaines tournées ou manifestations « laïques » sembleraient vouloir troubler la paix scolaire, au moins relative, établie en Afrique depuis dix ans.

A qui voudrait nier la place prise par l'école chrétienne dans l'évolution de l'Afrique, il faudrait tout aussitôt rappeler quelques points d'histoire. Et tout d'abord le fait que les Missions ont été les premières à ouvrir des écoles. Gorée, Dakar, Saint-Louis, Libreville, le Sénégal, le Gabon,

le Congo peuvent se vanter d'avoir reçu, grâce aux missions, les premières écoles africaines auxquelles sont attachés le souvenir d'un Mgr Bessieux et le renom de congrégations de frères enseignants qui n'ont pas eu peur de faire œuvre de pionniers (Frères de Saint-Gabriel ou Frères de Ploermel notamment). Et l'on ne saurait oublier les premières Sœurs enseignantes :les filles de Mère Javouhey et plus tard les Sœurs bleues de Castres. Pendant longtemps les missionnaires ont été les seuls éducateurs de la jeunesse africaine : ils ont formé au Sénégal ou au Gabon, les premières générations d'intellectuels et de fonctionnaires.

Aujourd'hui encore ce sont les missions qui scolarisent la plus grande partie des effectifs de l'enseignement primaire au Congo belge ou en Angola, et tout de même près de 50 % en Afrique française.

Le bulletin officiel de l'enseignement d'Outre-mer publié par la Direction de l'enseignement et de la jeunesse à la France d'Outre-mer le reconnaît très volontiers à travers un ensemble de statistiques tout à fait suggestives [1].

Analysant ces chiffres, le R. P. Michel relève que, pour l'enseignement du premier degré, les Missions scolarisent :

48 % de l'effectif total au Togo
46 % de l'effectif total en A.E.F.
28,8 % de l'effectif total en A.O.F.
71 % de l'effectif total au Cameroun

Il est vrai que ces pourcentages risquent de faire illusion et c'est pourquoi le Père Michel a eu raison d'établir un tableau des taux comparés de la scolarisation primaire dans différents pays africains en mettant face à face l'effort missionnaire et l'effort officiel.

J'emprunte à ce tableau les chiffres les plus évocateurs :

1. Le R. P. Michel, C. S. Sp., aumônier des étudiants catholiques d'outre-mer en France, a eu l'heureuse idée de publier l'an dernier un numéro spécial de la revue TAM-TAM consacré à la scolarisation en Afrique Noire. Il a su faire parler les chiffres et commenter avec beaucoup de clarté les statistiques officielles (Bulletin Tam-Tam, 6, rue Thibaud, Paris 14e).

	Écoles privées	*Écoles officielles*
Congo belge	57,4 %	0,6 %
Afrique orientale britannique	36 %	4 %
Afrique occidentale britannique	28,8 %	3,2 %
Cameroun français	27,9 %	11,1 %
Gabon	23,3 %	24,2 %
Moyen Congo	31,3 %	25,7 %
Togo français	17 %	18 %
Dahomey	13 %	11 %
Côte d'Ivoire	5,3 %	9,8 %
Sénégal	2,7 %	15,3 %

C'est volontairement que j'ai limité cette évocation aux territoires dont la scolarisation est déjà suffisamment avancée. Si nous passions maintenant dans les territoires dits soudaniens, les comparaisons perdraient de leur intérêt à raison même du pourcentage infime d'enfants scolarisés : 6,6 % au Soudan, 5,3 % en Mauritanie, 4,7 % en Haute-Volta, 4,2 % au Tchad, 3 % au Niger. Comment rendre compte du retard considérable accusé par ces différents territoires et qui a donné lieu à des débats souvent passionnés?

La Haute-Volta mise à part [1], il s'agit en fait de territoires largement ou totalement islamisés dans lesquels l'action missionnaire s'est très peu développée. Du moins les pouvoirs publics auraient-ils pu compenser cette carence par un effort accru. Il n'en a rien été ainsi qu'en témoignent éloquemment — et tristement — les chiffres de l'A.O.F.

A cette apathie, deux explications : pendant longtemps et jusqu'à une époque toute récente, les pays islamisés d'Afrique Noire ne témoignaient que peu d'enthousiasme pour nos écoles françaises et spécialement pour des écoles qui ignoraient la religion. Ce sont d'ailleurs des documents officiels édités par la Présidence du Conseil qui font foi d'un état d'esprit qu'on peut constater sans peine dans le Nord Cameroun ou au Tchad; il traduit une réticence très explicable à l'égard d'établissements fréquentés par des « païens » et dirigés par des maîtres « infidèles » venus d'autres contrées.

1. On sait que la reconstitution de la Haute Volta est récente (1947). Jusque là et depuis 1932 elle avait été absorbée par la Côte d'Ivoire. L'action entreprise tant par l'administration que par les missions ne remonte pas très loin.

Ajoutons à cela un motif non moins déterminant : tout le monde s'est précipité en même temps vers les régions les plus ouvertes et les plus avides de savoir. Parfois une certaine compétition entre missions et services officiels n'a pas été sans jouer un certain rôle. Il n'est pas douteux par exemple que la progression considérable de l'enseignement privé au Cameroun a constitué l'aiguillon le plus efficace pour déclencher le développement des écoles officielles. Et si celui-ci ne s'était pas fait au prix de la stagnation des écoles missionnaires, le Cameroun serait actuellement très largement en tête des territoires français [1].

Ainsi, non content d'avoir lancé le mouvement, le christianisme en Afrique a-t-il encore rendu ce service supplémentaire de stimuler l'effort officiel. On regrette simplement qu'il n'aît pas réussi davantage à cet égard en A.O.F. : pendant des années, dans beaucoup de territoires de cette fédération, l'élargissement rapide et continu de la base de la pyramide scolaire a été freiné par une politique louable en soi, mais néfaste dans ses effets; celle-ci consistait à ne multiplier les écoles qu'avec des maîtres sérieusement qualifiés, quand ne s'y ajoutaient pas des normes impératives relatives aux bâtiments. Comme si les écoles métropolitaines de la République n'avaient pas fonctionné à l'origine et durant des décades avec des maîtres qui n'étaient même pas brevetés et dans des locaux qui n'avaient rien de somptueux. Promouvoir des écoles de qualité représente un but

1. Les effectifs scolaires publics du Cameroun sont passés de 10.000 environ en 1938 à 51.000 en 1954. Dans le même temps, la progression de l'enseignement privé a été plus lente (de 95.000 à 130.000). Il est cependant faux d'affirmer que la politique suivie pendant dix ans par le Cameroun a eu pour objet de stopper l'enseignement privé. Le décalage entre les deux était tellement criant que l'enseignement officiel a pratiquement obligé les écoles privées à marquer un temps d'arrêt. Mais les subventions accordées aux écoles privées sont passées tout de même de quelques millions en 1947 à plus de 400 millions en 1954. Il est vrai que le Cameroun demeure — et j'ai eu l'occasion de le démontrer en 1955 devant l'Assemblée Territoriale — l'un des territoires qui consacre le plus faible pourcentage du budget aux dépenses de l'enseignement. Et c'est en cela que le Cameroun se montre très en retard par rapport à des territoires aussi peu favorisés que le Dahomey, le Gabon ou le Moyen Congo.

Il convient d'ajouter d'ailleurs que les Missions du Cameroun elles-mêmes ont été submergées par la masse des élèves sans avoir le temps de former des moniteurs qualifiés. Ou quand elles en avaient, beaucoup ne résistaient pas aux situations plus avantageuses qui leur étaient offertes ailleurs.

fort légitime; mais songer à une scolarisation étendue de la masse n'est peut-être pas moins urgent.

Ce sera précisément le mérite des missions que de n'avoir pas posé d'option préalable entre la qualité et la quantité. Est-ce qu'en définitive le nombre n'est pas la condition même d'une meilleure et d'une juste sélection?

Au vrai, si les Missions du Cameroun, du Gabon, du Moyen Congo, du Dahomey ne s'étaient pas mises à l'œuvre bien avant la guerre et sans attendre d'avoir tous les moyens requis, au lieu d'enregistrer des effectifs d'enfants scolarisés qui dépassent 30 % ou atteignent 40 %, nous en serions encore à des pourcentages aussi minces que ceux qui caractérisent l'ensemble de l'A.O.F.

Si en Afrique Occidentale les Missions avaient eu la possibilité d'agir aussi librement et avec autant de détermination qu'ont pu le faire, dans les pays sous tutelle, les missionnaires qui s'y trouvaient, il est probable que l'A.O.F. n'afficherait pas à l'heure actuelle le retard si regrettable qu'elle accusait au lendemain de la guerre et que dix ans d'action continue n'ont pas permis de rattraper.

Comment ne pas souligner enfin l'hommage rendu aux missions à plusieurs reprises en matière d'enseignement féminin par la Conférence des Directeurs de l'Enseignement de la France d'Outre-Mer? Soucieuse d'efficacité et de progrès plus que de laïcisme stérile elle n'hésitait pas à inviter l'enseignement privé à accentuer son effort vers la création d'internats de filles et vers le développement de l'enseignement ménager.

Elle aurait pu tout aussi bien l'encourager hardiment à développer un enseignement technique si nécessaire, et si embryonnaire jusqu'à présent. Nous touchons là à un domaine difficile dans des pays où l'assiette économique est encore très instable et le travail manuel peu encouragé. Il est regrettable néanmoins que, dans le même temps où l'administration accomplissait un effort sans précédent pour doter les territoires d'un équipement professionnel complet, allant des centres de préapprentissage dispersés dans la brousse au collège technique, les missions aient trop souvent reculé devant la difficulté de la tâche.

Malgré une aide plus que généreuse du F.I.D.E.S. (fonds d'investissement pour le développement économique et social des territoires d'outre-mer), elles se sont tournées plus volontiers vers la création de collèges. Ceux-ci exigent évidemment un équipement plus simple et soulèvent moins de problèmes pour le recrutement de maîtres qualifiés.

Toujours est-il que, de 1949 à 1956, le budget de l'Etat français a accordé aux Missions au titre du F.I.D.E.S. plusieurs milliards. Ces sommes ont permis de financer (pour moitié au moins) plus d'une centaine de réalisations parmi lesquelles on ne comptait qu'une trentaine d'établissements professionnels, dont la moitié au moins d'écoles ménagères.

Depuis l'année 1952, les crédits alloués à l'enseignement privé par le F.I.D.E.S. ont été considérablement augmentés et avec eux la priorité donnée par le Comité du F.I.D.E.S. à l'enseignement technique.

Quoi qu'il en soit de ce décalage encore regrettable entre la formation professionnelle et l'enseignement général, il n'en reste pas moins que les écoles chrétiennes ont tenu et tiennent encore dans l'ensemble de l'Afrique une place de premier ordre. Les tenants du laïcisme pourraient bien sûr s'alarmer s'il n'avait pas été entendu une fois pour toutes que le laïcisme n'est pas article d'exportation. Qui oserait d'ailleurs parler de concurrence dans des pays où tant de milliers d'enfants sont encore privés d'instruction nous rappellerait l'inconscience de ce Ministre des Colonies du siècle dernier (peut-être était-ce alors le ministre de la Marine qui supervisait les colonies) : il demandait au Gouverneur du Gabon de faire respecter la laïcité dans ses écoles. Au Gabon! c'est-à-dire dans un territoire où il n'y avait pas encore d'écoles laïques.

Il n'empêche qu'au début de ce siècle, les lois anti-religieuses ont porté leurs fruits jusqu'aux extrémités de l' « Empire », puisque successivement les Frères de Ploermel, les Sœurs de Cluny, les Pères du Saint-Esprit ont dû fermer les portes de leurs établissements. Tant d'autres ont dû se résigner à faire vivoter quelques écoles primaires privées de tout subside.

Il a fallu que ce soit le Gouverneur Général Eboué qui, pendant la guerre, remette en honneur le concours que les missions sont susceptibles d'apporter à l'instruction de l'enfance outre-mer et plus encore à son éducation. Rappelons-nous ce document magistral qui a fait date dans la politique de la France en Afrique :

J'ai recherché, déclarait Félix Eboué, la collaboration des missions religieuses françaises. J'ai trouvé auprès d'elles la plus exacte compréhension de nos défaillances et le désir le plus sincère de m'aider à les corriger. Ainsi en sommes-nous venus à considérer que l'enseignement des écoles publiques et celui des écoles chrétiennes ayant un même but et des méthodes semblables doivent être l'un et l'autre l'objet d'une semblable sollicitude de la part du Gouvernement.

Voilà en tout cas un texte, dont on souhaiterait qu'il devienne objet d'importation à l'usage de la Métropole elle-même.

Aux moyens financiers, ajoutait le Gouverneur Eboué, que nous espérons définitivement attribuer à l'enseignement chrétien corresdront de sa part une activité scolaire plus grande et l'amélioration progressive de son personnel autochtone. Ennemi de tout autoritarisme et de tout ce qui brise l'initiative, je n'entends pas étatiser les écoles des Missions, mais la liberté de gestion qu'elles conserveront se maintiendra dans un statut d'intérêt public; nous créerons l'entraide et l'harmonie dans l'effort librement consenti.

Et pourquoi après tout la lumière ne viendrait-elle pas d'Afrique? Le Gouverneur Eboué n'était pas un catholique spécialement marquant; du moins avait-il compris le rôle bienfaisant que pouvaient jouer les Missions sur tous les plans en faveur de la jeunesse; il n'hésitait pas à en tirer les conséquences, et nous lui devons la politique libérale pratiquée depuis non seulement en Afrique Equatoriale, mais dans l'ensemble des territoires d'outre-mer qui sont confiés à la sollicitude de la France.

Le Congo belge aurait pu connaître à son tour, voici peu de temps, les rigueurs d'une laïcisation que le changement de gouvernement laissait apparaître comme inéluctable. Mais, bien vite, le réalisme a pris le pas sur les querelles de doctrine et un modus vivendi est intervenu sans tarder.

En territoire français comme ailleurs, pas un Africain en

tout cas n'oserait proposer de ralentir le progrès de son pays, sous le prétexte d'attendre que les pouvoirs publics soient en mesure de faire intégralement face aux exigences d'une Jeunesse qui, elle, ne peut pas attendre.

II. -- L'Ecole chrétienne en Afrique devant les nécessités du présent et les incertitudes de l'avenir

Disons tout de suite cependant que le problème de l'école chrétienne en Afrique ne réside pas seulement dans des chiffres. Pas plus dans des volumes de crédits que dans des pourcentages d'effectifs. C'est un groupe d'évolués Congolais, réunis au foyer culturel de Poto-Poto à Brazzaville, qui me rappelait fort opportunément le caractère particulier de l'enseignement des missions en me donnant communication d'une supplique adressée au gouverneur général et par laquelle ils le priaient de favoriser l'installation d'un collège religieux. — « Si nous sommes partisans des écoles de missions, déclaraient les signataires de cette supplique, c'est parce que les missions ne se contentent pas de nous donner l'instruction; elles nous apportent l'éducation ».

On ne saurait mieux dire, ni mieux rappeler aux écoles libres, quel est le sens — et le prix — de leur liberté. L'enseignement chrétien a cette chance — comme le rappelait un jour, devant la conférence des directeurs de l'enseignement d'outre-mer, l'un d'entre eux — de pouvoir « *être à la fois ouvert sur la vie et ouvert sur le ciel* ».

Ouverture sur la vie et ouverture vers le ciel : deux nécessités et deux objectifs sans lesquels il n'est pas possible d'apporter à l'enfance africaine la formation qui lui est nécessaire pour la préparer à son rôle de demain dans une société en pleine transformation. Ouverture vers le ciel : qui ne voit que c'est la raison profonde du succès de l'enseignement chrétien en Afrique.

Un député musulman me disait un jour ses craintes devant certain enseignement qui, faisant abstraction de Dieu, risquait d'écarter l'enfance musulmane elle-même de ses croyances et de son idéal. Il m'expliquait comment, dans ces

conditions, même des musulmans n'hésitaient pas à confier leurs enfants aux Frères ou aux Sœurs, de manière que, Dieu gardant sa place dans la formation de l'âme africaine, ces enfants sortent de l'école avec un idéal d'abord, avec une discipline de vie ensuite. C'est pourquoi on ne peut que sourire lorsqu'on voit certains critiques de l'effort scolaire accompli en Afrique, se plaindre que dans les écoles de Missions on accorde trop d'importance à la morale et à la formation religieuse. Quel malheur que l'on ne puisse pas lui en accorder davantage encore; et, si j'avais une critique à formuler à l'encontre de l'enseignement chrétien en Afrique Noire, ce serait peut-être de se laisser trop absorber par les exigences des programmes et de ne pas donner une importance accrue à cette formation de base sans laquelle nous aurons bien vite une enfance africaine désaxée.

Ouverture vers le ciel, mais aussi sur la vie, et là encore je suis heureux de rendre aux enseignants chrétiens ce témoignage qu'ils ne se sont pas seulement préoccupés de préparer des diplômés; ils se sont inquiétés de ce que deviendraient plus tard ces diplômés, du rôle qu'ils pourraient jouer dans la société africaine; ils ont eu ce souci de préparer des diplômés branchés sur la vie africaine, qui ne soient pas déplacés ou décalés par rapport à elle et qui puissent par conséquent sans difficulté reprendre leur place une fois sortis de l'école dans leur société et dans leurs milieux villageois ou familial.

Mais il est certain que pour réaliser ce double idéal ouverture vers le ciel, ouverture sur la vie — les enseignants chrétiens se trouvent dans l'obligation de former des éducateurs valables. Si c'est la chose peut-être la plus difficile en Afrique Noire, c'est aussi la plus nécessaire. Et c'est pourquoi j'ai accepté avec tant d'enthousiasme de venir apporter récemment un témoignage de sympathie aux Frères des Ecoles chrétiennes en pensant à cet admirable effort qu'ils ont accompli à Toussiana où ils nous ont donné le modèle de ce que doit être une école chargée de préparer les maîtres chrétiens responsables de l'élite africaine de demain [1].

1. Ce témoignage a été rendu à Paris le 14 avril 1956, en la salle La

Les maîtres chrétiens sont, il faut bien le dire, difficiles à recruter. Ils sont difficiles à recruter parce que les Africains, qui sont tellement empressés de réclamer des écoles et de demander qu'il y en ait si possible dans chaque village, ne se sont pas encore tournés avec un enthousiasme suffisant vers la vocation d'instituteur. Je me souviens d'une visite à l'école normale William Ponty, près de Dakar, au cours de laquelle, demandant à ces futurs maîtres qui étaient devant moi quelles étaient leurs ambitions pour demain, j'ai eu la surprise de constater que six d'entre eux seulement acceptaient de se consacrer à la carrière enseignante; les autres estimaient que c'est déchoir ou s'abaisser que de devenir instituteur.

Nous nous trouvons à cet égard devant une difficulté qui se rencontre, je crois, dans tous les territoires, et qui est commune à l'enseignement privé et à l'enseignement officiel. Il y a par conséquent un immense effort à accomplir pour décider les Africains, qui sont si pressés de voir leur pays évoluer, à s'occuper eux-mêmes et le plus vite possible de l'instruction et de l'éducation de leurs enfants.

Mais je dois dire que, pour ceux des Africains qui ont choisi cette carrière enseignante, ils l'accomplissent avec un dévouement et une intelligence admirables. Je pense ici à ce lépreux, un jeune lépreux que j'avais soigné vers 1942 et qui, guéri de sa lèpre et ne pouvant pas devenir prêtre, avait choisi précisément la carrière d'instituteur. Je le revois me présentant en novembre dernier dans une école de brousse dont il avait la charge avec l'aide de trois autres moniteurs africains, quelque deux cents enfants auxquels il avait le souci de donner une instruction très poussée en même temps qu'une éducation parfaite. Cet exemple on devrait le reproduire à des centaines d'exemplaires. Le malheur est qu'il n'y ait pas davantage d'Africains qui se tournent vers cette carrière enseignante et qui pensent qu'une fois le baccalauréat obtenu il soit possible de devenir instituteur ou professeur.

Rochefoucauld, à l'occasion de la présentation du film en couleur *Kisitto*, tourné en Haute Volta. Le scénario de ce film se situe dans le cadre de l'Ecole Normale de Toussiana; il révèle les problèmes, les difficultés et les espoirs de la préparation de maitres chrétiens africains.

Il est vrai qu'en Afrique la difficulté n'est pas seulement de trouver et de former des maîtres, c'est aussi d'obtenir la collaboration des familles à l'effort de scolarisation. En Afrique plus peut-être qu'en Europe, cette collaboration est nécessaire : trop souvent lorsque les parents ont confié leurs enfants à une école, surtout s'il s'agit d'une école de mission, ils ont le sentiment que leur tâche est terminée et que leur responsabilité est dégagée. Comme le disait un père de famille, qui venait de conduire son enfant au directeur d'une mission, « cet enfant maintenant t'appartient, fais-en tout ce que tu voudras ». Or précisément, et je voudrais souligner ici jusqu'à quel point est difficile la tâche des enseignants, il s'agit d'obtenir de la famille qu'elle accepte de suivre et de soutenir l'effort d'éducation accompli à l'école. Peut-être verrons-nous un jour les familles africaines prendre en charge elles-mêmes le soutien des écoles et considérer que ce n'est plus seulement l'affaire de l'Etat, ni l'affaire des Missions, mais que c'est aussi leur affaire.

En attendant, quelques incertitudes demeurent accompagnées de certaines menaces pour l'avenir.

Quelques incertitudes, parce que par delà l'école il y a la vie, et que la vie, en Afrique plus qu'en Europe, risque de détourner la jeunesse de l'idéal qui lui a été enseigné à l'école.

Je songe ici à la réflexion d'un Vicaire Apostolique qui, devant la désaffection manifestée par les évolués d'une manière massive à l'égard de la Mission, disait : « Nous faisons des chrétiens, la vie nous les enlève. »

J'entends bien que ce problème n'est pas spécifiquement africain, mais il se révèle en Afrique plus aigu et plus grave qu'en Europe, car ces enfants qui ne peuvent pas encore compter sur le soutien de leur famille, risquent fort à la sortie de l'école, s'ils ne sont pas soutenus et encadrés, d'oublier l'idéal, les principes ou la discipline qui ont pu leur être inculqués. D'où la nécessité d'enchâsser l'effort scolaire dans un effort chrétien d'ensemble pour avoir la certitude qu'après l'école, la jeunesse ne soit pas abandonnée.

Mais si nous avons parlé de menaces c'est parce que l'évo-

lution même de l'Afrique n'est pas sans nous causer qu ques soucis. Un important parlementaire africain disait jour : « D'accord, pour apporter aux missions dans domaine scolaire tout l'effort, tout le concours qu'elles pe vent demander de nous; mais il faut qu'elles sachent qu'il s'agit pour elles que d'un sursis; un sursis qui doit no permettre d'attendre que l'Etat ait eu la possibilité de mett en place, jusque dans le fond de la brousse un appar scolaire englobant l'ensemble de la jeunesse; après qu ajoutait-il, les écoles chrétiennes ne seront pas condamné pour autant, mais il leur appartiendra de se débrouiller tout seules. »

Or comment pourraient-elles dans des pays qui so très pauvres, se débrouiller toutes seules? Comment pou raient-elles assurer l'instruction et l'éducation de la jeunes si elle ne sont pas aidées par les finances publiques. Cet notion de sursis accordé aux écoles libres doit nous fai réfléchir car là-bas aussi le matérialisme pénètre. Il s'intr duit jusque dans les assemblées locales. Ce ne sont plus seul ment des conseillers territoriaux européens qui font la mo devant les exigences de l'enseignement chrétien. Ce so maintenant de temps en temps des conseillers africai gagnés par des idées qu'ils croient modernes ou par ce taines propagandes effectuées à travers les territoires.

Le matérialisme menace aussi l'Afrique. C'est pourqu il faut se dépêcher de mettre en place un enseignement chr tien dont la valeur et la qualité soient absolument indi cutables, pour que, le jour où les difficultés viendront, ceu qui seraient tentés de demander sa mort, puissent hésite ne serait-ce qu'à raison des services qu'il aura rendus à u moment où l'Afrique n'avait rien. A un moment où el n'avait personne pour mettre en route un enseignement à un moment où les pouvoirs publics eux-mêmes n'étaie pas tellement convaincus qu'il soit nécessaire d'éduquer masse ou de former des élites.

Un étudiant africain posait récemment en Sorbonne, un interrogation curieuse au cours d'une conférence qu'il ava intitulée « l'Afrique a-t-elle gagné à connaître le Dieu de chrétiens? » Question bizarre sans doute. Pourquoi voulo

exiger que l'implantation, le développement du christianisme sur le Continent africain se traduise par des résultats tangibles, par des manifestations sociales, par une utilité au demeurant? Mais la suite de la Conférence était particulièrement suggestive. Elle nous montrait comment le christianisme, à travers ses écoles notamment, a eu le grand mérite de favoriser l'épanouissement total de sentiments religieux profondément enracinés dans l'âme africaine et de vertus naturelles qui ne demandaient qu'à être reprises et assumées par la grâce et par le christianisme. Elle montrait au surplus comment le christianisme a en fait apporté un antidote combien précieux et combien nécessaire aux menaces que la technique, l'économie et les idéologies modernes font peser sur l'âme africaine.

Je crois qu'il faudrait être aveugle ou de mauvaise foi pour refuser de reconnaître que, même sur un plan simplement humain et dans ce travail de promotion de l'Afrique à laquelle la France prétend consacrer tous ses efforts, la part prise par les Missions à l'effort général a été grand.

J'affirme que la seule considération des services rendus et des résultats obtenus devraient conduire la France à garder pour elle les notions de laïcité, ou en tout cas de laïcisme, qui ne constituent décidément pas une denrée exportable ou en tout cas rentable.

Mais je préfère aller plus loin : je souhaite que, devant la valeur de ses expériences africaines, la France comprenne combien l'Eglise est capable de faire œuvre utile et désintéressée en matière d'éducation. Aussi bien la République n'a-t-elle pas hésité à reconnaître droit de cité à l'enseignement chrétien dans la France d'Outre-Mer.

Désormais en effet, ce ne sont plus seulement les Africains qui proclament la valeur de l'enseignement chrétien, mais ce sont les assemblées locales elles-mêmes et jusqu'au gouvernement central. L'histoire des dix premières années de la IVe République nous permettra tout de même de rendre justice aux différents gouvernements qui n'ont pas hésité à reconnaître, d'une manière officielle et presque solennelle, l'effort accompli par l'enseignement chrétien en lui appor-

tant une aide substantielle. Il est vrai qu'en cette matière les gouvernements de la République ont été aidés et, si je puis dire, poussés d'une part par les élus Africains, quelle que soit leur confession, et surtout par les Assemblées Territoriales qui, partout et dans tous les territoires, n'ont pas hésité à consentir, sur les modestes budgets dont disposent les territoires africains, les plus larges sacrifices pour permettre à l'enseignement chrétien de se maintenir et de se développer.

Et alors qu'avant guerre il fallait péniblement mendier au gouverneur, ou chef de territoire, quelques subsides qui permettent à l'enseignement chrétien de subsister, à partir de 1946, c'est-à-dire à partir de la création des Assemblées Territoriales, ce sont les élus africains eux-mêmes qui sont venus au devant des besoins des Missions et qui d'année en année ont intensifié l'effort accompli en leur faveur.

La IVe République ne pourrait-elle pas pousser jusqu'au bout, puisqu'aussi bien elle n'a pas estimé que l'aide à l'enseignement chrétien dans la France d'outre-mer puisse la mettre en danger! Pourquoi ne transposerait-elle pas — une fois n'est pas coutume — ses expériences ultra-marines, l'Afrique ayant servi de banc d'essai? Ce qui s'est révélé opportun sur le continent Africain pourrait être aussi valable sur le territoire métropolitain.

Que la paix scolaire en tout cas, que la sagesse des Assemblées Territoriales a introduite et maintient dans la France d'Outre-Mer, puisse nous être un jour ramenée dans la Métropole. Nous permettra-t-on de formuler ce vœu et d'exprimer l'espoir que l'Afrique puisse ainsi, en retour de tant de bienfaits, rendre à la France cet inestimable service [1].

Dr Louis-Paul AUJOULAT,
Ancien Ministre.

1. Cet article fait partie d'un ouvrage (actuellement en préparation) sur l'évolution de l'Afrique Noire, qui paraîtra dans quelques mois chez Castermann.

ALBERT CAMUS
" LA CHUTE "

Sisyphe est excédé. On le serait à moins. Las de manœuvrer sans profit son roc, et parvenant mal, en dépit des exhortations des sages, à « s'imaginer heureux », il s'est décidé à tout planter là, et à partir en week-end. Un peu de linge frais (il en était besoin!) dans sa valise, une fausse carte d'identité, un saut sur le marchepied d'un rapide trans-continental à destination des Pays-Bas (le plus loin possible des montagnes...); et voilà! Le tour est joué. Quelle tête feront demain les dieux jaloux! En vain le chercheront-ils. Plus personne! Et comment, diable, sauraient-ils le retrouver dans ce bar à matelots d'Amsterdam, où, par la faveur du dernier roman de Camus, s'organisent ses loisirs clandestins [1]? L'ex-forçat des Enfers s'y présente sous les dehors d'un bourgeois paisible, rompu à l'usage des imparfaits du subjonctif, les joues nettes et les ongles faits. Quoi? Vous avez percé l'avatar? Gardez-vous surtout d'en rien dire aux dieux!

Mieux vaut prendre place à sa table, comme le bonhomme nous y invite. Et écoutons-le se raconter. Ne voyez-vous pas qu'il en meurt d'envie? Le disert compagnon que voilà! Et qu'il a de choses à nous apprendre! Il a soif? C'est trop compréhensible. Souffrons donc qu'il nous entretienne, le flacon de genièvre à portée de la main. Est-il plus sûr remède à l'angoisse? L'alcool noie les problèmes les plus compacts. Et, pris sans abus, il vous confère une extraordinaire lucidité.

Jean-Baptiste Clamence (tel est le nom du nouveau héros de Camus) nous en administre ici la preuve. Avec la complaisance en soi, pour laquelle lui-même se déclare imbattable (« Il faut le reconnaître humblement, mon cher compatriote, j'ai toujours crevé de vanité »), une certaine intelligence

1. Albert Camus, *la Chute*. N.R.F., 1956.

froide est son fort. Chez ce raté de l'existence, le muscle est mou, mais la substance grise en plein exercice. Nul plus apte que lui à disséquer les choses, à soumettre le réel à une telle subtilité d'analyse que finissent par se confondre à ses yeux, — et par contre-coup bien vite aux nôtres, — les frontières de la vérité et du mensonge. Clamence est, pour tout dire, un cérébral. Avec ce que cela suppose de complication mentale, de sécheresse dédaigneuse, de souriante perversité, de cynisme et de cruauté.

Qu'on en juge, au seul résumé de cet âpre document où l'homme se confesse à longueur de pages.

Clamence se souvient d'avoir été jadis un avocat parisien à la réputation bien établie. Que la vie lui semblait facile alors! La bienveillance du sort l'avait placé du bon côté de la barricade : entendez, par là, c'est clair, du côté des gens de bien. La seule vue de la veuve et de l'orphelin mettait ses manches en action. Ses passe-temps favoris, au sortir du prétoire? Aider les aveugles à traverser les rues, prêter main-forte aux promeneuses succombant sous leurs paquets. En somme : une situation très honorable, une conscience satisfaite. Tous les éléments enviables d'une vie bien réussie. De quoi fortifier chez Clamence ce sentiment de supériorité sur ses semblables, hors duquel — l'homme en fait ingénument l'aveu — il lui eût paru difficile de supporter l'existence.

Mais tout cela n'a duré qu'un temps : jusqu'au fameux soir où un petit fait est venu démolir l'image avantageuse qu'il se faisait de lui-même. Un fait dont ce narrateur, passé maître dans l'art de la mise en scène, retarde savamment la confidence pour nous la faire mieux désirer. La place qu'il occupe ainsi au centre même du récit, souligne l'importance d'un tel aveu. Passant jadis, la nuit tombée, sur le Pont des Arts, Clamence a assisté, à quelques mètres de distance, au suicide d'une désespérée qui se jetait dans la Seine. Ma foi, n'est pas un héros qui veut! Il s'est bien gardé d'intervenir. Et pour endormir sa conscience, ni le lendemain, ni les jours suivants, il n'a fait l'achat des journaux.

Précaution bien inutile. De ce jour il a perdu la paix. Le voilà sommé sans sursis d'avoir à s'installer dans l'inconfort.

De temps à autre, derrière lui il croyait entendre se lever un grand rire mystérieux. Rire justicier, ou rire complice? Un rire qui semblait lui dire : « Oh! l'homme intègre, te voilà devenu toi-même en tous points semblable à nous! »

Clamence a tout essayé pour s'étourdir : le vin, l'amour, voire la débauche. Rien n'y fit. Le rire retentissait toujours.

Cependant il lui fallait vivre. Et c'est alors, s'il faut l'en croire, que la fine astuce lui est apparue. Faire étalage au grand jour de son ignominie secrète, loin de s'obstiner à la masquer. Renchérir sur le vrai, et se proclamer le dernier de tous. Devenir un véritable professionnel du *mea culpa*. L'habile homme s'aperçoit bien vite qu'il gagne par là sur tous les tableaux. Voici découragée la médisance, du seul fait de la promptitude qu'il met lui-même à se charger. Et voici retrouvé du même coup le droit d'accabler tous les autres. Il suffit par une transition insensible de savoir passer du « je » au « nous ». Tout le monde est mis dans le bain et l'on savoure la volupté de laver son linge sale en famille. Enfin, réussite suprême, le faux juste qu'il était naguère a reconquis, et cette fois de façon solide et définitive, ce sentiment de supériorité sur autrui, jadis fragilement basé sur sa complaisance illusoire en lui-même. La conscience de son excellence n'a plus qu'à se nourrir aujourd'hui de l'acharnement sans égal qu'il déploie pour se dénigrer et s'avilir. En cela consiste cet étrange métier de « juge-pénitent » dont, avec un luxe de détails aussi morbide qu'intarissable, Jean-Baptiste Clamence s'applique à nous décrire la technique savamment complexe et les obligations prétendues rentables.

Une vilaine histoire, en somme. Et de quel ton d'humour féroce — un ton chez l'auteur assez inhabituel — tout cela nous est conté! Impossible à la lecture d'un tel livre de ne pas se sentir tout d'abord quelque peu déconcerté. Un Camus d'un genre assez nouveau s'y découvre, que nous arrivons mal à reconnaître en continuité logique avec celui que jus-

qu'ici laissaient supposer ses autres ouvrages. En vérité, que s'est-il donc passé? Et en quel sens entendre le titre énigmatique de l'ouvrage : la « *Chute* »? De quoi provoquer l'ironie facile de ceux qui depuis quelque temps pronostiquent le déclin d'Albert Camus.

Un premier contact avec l'ouvrage pourrait incliner le lecteur à donner à ces derniers raison. L'auteur, sur les pas de son Sisyphe embourgeoisé, ne semble-t-il pas aspirer lui-même à changer d'air et à s'accorder quelques vacances? Pour la première fois, nous le voyons déserter ces pays méditerranéens où de *Noces* à *l'Eté*, de *l'Etranger* à *la Peste* se situaient tous ses livres. Prendrait-il en dégoût ces terres chaudes où les problèmes se posent en un jour cru sous le soleil? Veut-il se soustraire aux séductions de cette mer étincelante, image des pures libertés, vers laquelle s'exaltait le désir des femmes du *Malentendu*, sur laquelle Caligula prétendait établir son exigeant empire? Renierait-il ces climats fortunés, où le sûr retour de la lumière préserve du désespoir absolu les habitants des clairs rivages? Pourquoi ce dépaysement volontaire? Qu'espère-t-il de cette plongée dans le silence et la solitude : cette solitude d'un genre si particulier que semble garantir au voyageur étranger le tumulte d'une grande cité commerçante? L'homme épris jusqu'ici de réalités tangibles et d'évidences bien définies s'enfonce sous l'écran protecteur des brouillards du Zuydersée. Le voici qui s'abandonne au rêve, et, qui pis est, au mauvais rêve, au cœur de cette atmosphère débilitante que seuls les ratés de l'existence, tels qu'un Jean-Baptiste Clamence, peuvent se complaire à respirer. Ce pessimisme des plus noirs, est-ce l'indice chez ce lutteur d'un fléchissement ou d'un abandon?

Autre fait significatif, et, à maints égards, non moins troublant. Jamais les valeurs de l'art et du style n'ont pris chez Camus plus d'importance. Avec ce livre, dussions-nous y perdre un penseur — mais c'est ce qui n'est point prouvé — nous conservons à coup sûr un écrivain, et un écrivain qui ne fut jamais en plus parfaite possession de ses moyens. L'espèce en est aujourd'hui trop rare, pour ne point du moins s'en féliciter. A quel régal littéraire nous convie ici

Camus! Finesse de l'humour, satire mordante, plénitude et concision de l'expression, formules à l'emporte-pièce dont certains se sont plu déjà à dresser un copieux florilège, sans oublier l'extraordinaire vivacité du dialogue (un dialogue, il est vrai, à une voix, car Clamence fait à la fois les demandes et les réponses) qui dénote chez l'auteur, mieux peut-être que dans ses livres directement écrits pour la scène, des dons de dramaturge averti.

Mais ce progrès même dans l'écriture ne comporte-t-il pas sa rançon? Camus se rangerait-il, après Malraux, parmi ces pionniers déçus par l'action, qui cherchent dans la création artistique et littéraire un dérivatif à cette volonté d'agir sur les choses qui n'a pu trouver dans la vie même son entière satisfaction? Un critique pouvait parler à propos de ce livre, de « l'absurde devenu décadent ». Tant de grands et épineux problèmes, soulevés depuis quelque vingt ans par tous les écrits de Camus, seraient-ils pour finir reconnus insolubles, et n'auraient-ils plus d'autre objet que de devenir prétexte à de rejaillissants paradoxes, matière à virtuosité intellectuelle et subtile dissertation?

C'est un fait qu'avec *la Chute* nous semblons déserter les champs de bataille de l'absurde, où de façon plus ou moins efficace et généreuse, mais avec une émouvante opiniâtreté, nous paraissaient engagés les héros précédents de Camus, pour rallier aux côtés de Clamence le camp des stratèges de l'absurde. Nous voici, autour du tapis vert, discutant dans ce « Café du Commerce » que représente ce bar d'Amsterdam curieusement baptisé du nom de Mexico-City. Il ne s'agit plus ici de prendre à bras le corps les difficultés concrètes de l'existence et de s'efforcer de « s'arranger » avec l'absurde, au sens actif et militant que définissait jadis le *Mythe de Sisyphe*. Il n'est plus question, semble-t-il, que de s'abandonner passivement au flux irrépressible des événements et des circonstances, et d'imaginer les mille et un moyens d'un arrangement sans effort. Clamence vous enseigne les bons trucs pour réussir dans la vie sans avoir à mouiller sa chemise ni à compromettre sa sécurité. Une fois de plus, que s'est-il passé?

⁂

Telles sont les questions que se poseront inévitablement, une fois achevée la lecture de *la Chute,* non seulement les esprits chagrins, jaloux de surprendre Camus en perte de vitesse, mais ceux-là peut-être surtout qui portaient un intérêt plus exigeant et plus attentif au cheminement d'une pensée qui, d'étape en étape, durant tant d'années, nous apparut toujours en marche.

On sait avec quelle constance et ténacité, depuis qu'avait paru *l'Etranger* en 1942, s'est poursuivi chez l'écrivain cet effort de réflexion destiné à fournir à l'homme le secret de parvenir à vivre au sein d'un univers hostile, en ne faisant appel qu'à lui-même et aux seules valeurs dont il dispose. Ce faisant, Camus, fidèle à ce réalisme scrupuleux mais un peu court qu'il n'entendit jamais dépasser, travaillait à nous mettre en garde, tout ensemble, et contre les solutions de la foi et de la mystique chrétiennes, estimées par lui, faute d'expérience assez directe de la réalité religieuse, comme de simples moyens de facilité, et contre la volonté de puissance des sur-hommes, égarés par leur orgueilleuse prétention à dépasser leurs propres limites. Gardé soigneusement sur ses deux flancs de toute tentation de démesure, l'homme s'installait dans la voie moyenne, la seule où sa pensée d'artisan honnête et d'athée résolu lui faisait obligation de s'établir. Une progression apparaissait pourtant. Echappée successivement aux impasses du stoïcisme inefficace où nous fourvoyait le *Mythe de Sisyphe,* et de la révolte anarchique et meurtrière, dont *le Malentendu* et *Caligula* s'appliquaient à dénoncer les périls, l'œuvre en venait à prôner avec *la Peste,* par la bouche de Tarrou, les exigences d'une certaine sainteté laïque aux horizons encore mal définis, et à poser la question essentielle, à laquelle il faudra bien que l'écrivain se décide à répondre un jour : « Est-il possible d'être un saint sans Dieu? » Etrange gageure, en vérité, supposant de la part de Camus une confiance un peu présomptueuse aux possibilités de la nature humaine, mais quel chemin parcouru depuis *l'Etranger!* A ceux-là mêmes qui devaient déplorer l'étroitesse des horizons spirituels où elle demeurait

enfermée, la pensée d'Albert Camus par son obstination à ne pas désespérer des hommes et à exiger d'eux les efforts les plus virils ne laissait pas d'imposer respect.

Pourtant, depuis quelque temps, de façon visible, cette pensée marquait le pas. Déjà, peu de jours avant sa mort, Emmanuel Mounier l'avait noté :

« Un certain essoufflement de l'œuvre de Camus, depuis *la Peste,* ne semble guère contestable, au moment même où elle se fait plus émouvante : ce n'est pas l'homme qui est à sec, ce sont les sources qui se tarissent. On lui souhaite d'en trouver de nouvelles. Car est-il plus désolant spectacle que de voir une grande force spirituelle menacée d'inanition? »

Confirmant les craintes de Mounier, avait paru récemment *l'Eté.* Admirable livre, sans aucun doute, et d'une écriture sans défaut, mais décevant par l'équilibre même où, revenu de bien des problèmes, l'auteur semblait se résigner à s'installer. Faisant retour aux lieux de son enfance où, jadis (*Noces* en est témoin), le bonheur l'avait visité, Camus avouait y venir chercher, l'âme instruite mais alourdie désormais par les tragiques expériences de l'âge mûr, « cette force, nous disait-il, qui m'aide à accepter ce qui est, quand une fois j'ai reconnu que je ne pouvais le changer ». Et, décidé à faire accueil tout ensemble « à ce qui transporte et à ce qui accable », il professait ne plus désirer d'autre chose « que de ne rien exclure et d'apprendre à tresser de fil blanc et de fil noir une même corde tendue à se rompre ». Paroles d'un sage. Mais paroles trop sages. Camus avait mieux à faire, nous semblait-il, qu'à finir ses jours adonné à pareil travail de Pénélope, qu'à se résoudre, à l'exemple du pèlerin désabusé de Voltaire, à se détourner des quêtes décevantes pour « cultiver son jardin ». Trop jeune, pensions-nous, et trop vivant encore pour tracer le bilan de ses aventures.

Il fallait rappeler les grandes lignes de cette évolution spirituelle pour situer *la Chute* à sa vraie place. A cette lumière, il apparaîtra, qu'en dépit des impressions premières laissées par une lecture hâtive, ce nouveau livre ne s'inscrit nullement dans le prolongement de la courbe descendante que semblait amorcer *l'Eté.* Nous voici très loin avec *la Chute* de la sérénité factice du « *Retour à Tipasa* ». Par

delà l'humanisme trop apaisé de son précédent ouvrage, Camus replonge au cœur de la vieille angoisse où jadis nous introduisait *l'Etranger*. Mais les perspectives ne sont plus les mêmes et le problème s'est intériorisé. Jamais sans doute l'écrivain ne s'était appliqué de façon plus aiguë, plus directe et plus loyale, à l'examen des questions brûlantes auxquelles depuis toujours son œuvre s'était affrontée. A cet égard, *la Chute* annonce non point l'abandon mais la reprise. Voici posées les bases et les conditions d'un nouveau départ : un départ qui peut conduire Camus vers le pire, mais peut-être aussi vers le meilleur. Et cette alternative même suffirait à mettre en lumière l'importance d'un tel écrit.

Regardons les choses d'un peu près.

Pour la première fois, avec *la Chute*, Camus s'efforce de prendre distance d'avec lui-même. Et c'est par là qu'il faut expliquer, sans doute, ce changement soudain d'atmosphère, ce volontaire dépaysement, cette fuite aux Pays du Nord. Il s'agit pour l'écrivain de s'arracher à ses horizons familiers afin de réviser ses certitudes, de faire retraite dans la solitude pour s'interroger d'un regard neuf au prix d'une exigeante introspection.

« Les œuvres d'un homme, écrivait naguère Camus, retracent souvent l'histoire de ses nostalgies ou de ses tentations. »

Jamais peut-être cela ne fut plus vrai que pour *la Chute*. A travers Clamence qui déclare avoir « l'œil renseigné des quadragénaires qui ont à peu près fait le tour des choses », l'auteur ne semble-t-il pas vouloir exorciser ce démon de la quarantaine qui, aux heures de découragement et de lassitude, ne manque pas de l'assaillir? Mais, du même coup, grâce à ce volontaire changement d'optique, Camus semble remettre en question le bien-fondé des solutions vitales prônées par ses précédents ouvrages et qui prenaient assise jusqu'ici dans sa confiance excessive en l'homme. C'est un fait que tous les grands thèmes chantés par lui (rencontre avec le monde absurde, vertus et inefficacité de la révolte, obligation d'avoir à lutter « sans appel », acceptation de nos limites, découverte du principe d'une « culpabilité raisonnable ») se trouvent repris dans ces pages, mais envisagés cette fois, si j'ose dire, par le petit bout de la lorgnette, perçus

sous leur forme caricaturale au travers du prisme déformant de la mauvaise conscience de Clamence. Par là le livre renferme une part courageuse et salutaire d'auto-critique.

⁂

Ce faisant, Camus ne se contente pas de se débattre avec ses propres fantômes. Par delà les tentations qui l'assaillent, beaucoup plus sûrement songe-t-il encore à tant d'êtres autour de lui qui semblent avoir définitivement renoncé à l'effort nécessaire pour être des hommes. Ainsi son livre dresse-t-il le procès de la faillite de la société contemporaine. Car Clamence n'est point un isolé. Il est le mauvais ange de cet univers sans Dieu où s'enferme encore Camus, et son nom, pareil au démon de notre Evangile, n'est-il pas Légion? C'est ce que la fin du livre clairement nous fait entendre. Reportez-vous aux dernières pages. En son interlocuteur d'occasion, Clamence découvre un autre lui-même : un être, qui, s'il venait à se confesser à son tour, n'aurait sans doute rien d'autre à raconter que la même histoire qu'il vient d'entendre.

> Je m'en doutais, voyez-vous. Cette étrange affection que je sentais pour vous avait donc un sens. Vous exercez à Paris la belle profession d'avocat! Je savais bien que nous étions de la même race. Ne sommes-nous pas tous semblables, parlant sans trêve et à personne, confrontés toujours aux mêmes questions, bien que nous connaissions d'avance les réponses? Alors, racontez-moi, je vous prie, ce qui vous est arrivé un soir sur les quais de la Seine et comment vous avez réussi à ne jamais risquer votre vie.

Tels sont incurablement les hommes. Tous pareils, tous conscients d'être pareils, et puisant dans le sentiment de cette trouble complicité le moyen de trouver excuse à leur propre démission. Tous rassurés de se savoir « dans le même bouillon », heureux que la confession de leurs fautes leur permette de « recommencer plus légèrement », et de « jouir deux fois » : de leur nature d'abord et ensuite « d'un charmant repentir ». Tous empressés à se moucher le nez mutuellement à la condition qu'un plus grand travail ne soit pas

exigé d'eux, et répétant à qui mieux mieux : « Nous voudrions en même temps ne plus être coupables et ne pas faire l'effort de nous purifier. »

La satire est implacable. Evoquant quelque part la méchanceté des hommes qui les pousse à la liquidation systématique de leurs semblables, Clamence nous avait parlé de ces « minuscules poissons des rivières brésiliennes qui s'attaquent par milliers au nageur imprudent, le nettoient, en quelques instants, à petites bouchées rapides, et n'en laissent qu'un squelette immaculé ». C'est à pareil travail de nettoyage que s'emploie la verve sans pitié d'Albert Camus lorsqu'il dénonce en cet ouvrage les secrètes abdications de tant de nos contemporains et leur pitoyable refus d'être des hommes. Sous les coups de ces phrases brèves, incisives, au feu de ce style qui mord et ronge comme le vitriol et l'acide, tous les faux-fuyants, les petites hypocrisies, les dehors avantageux de la conscience humaine sont l'un après l'autre attaqués. L'opération terminée, il ne reste rien : rien que l'homme dans sa vérité, sa nudité, sa misère. Telle est donc la réalité sur laquelle Camus dans ses précédents ouvrages osait prétendre à faire fond ! L'idole trop complaisamment caressée révèle soudain ses pieds d'argile. Et l'acharnement déployé par l'écrivain pour en dénoncer l'inconsistance est-il autre chose que la rançon même de ses illusions d'antan aujourd'hui cruellement démenties par ce regard nouveau, plus exigeant, qu'il ose désormais porter sur l'homme ?

Quoi qu'il en soit, jamais Camus n'avait fait entendre appel plus solennel au monde, adjuration plus pathétique à ceux qu'il voit autour de lui prêts à se laisser glisser aux abîmes avec une criminelle indifférence. N'entendons-nous pas annoncer par la voix de Clamence (sur un ton que les récentes leçons de l'histoire rendent, hélas ! trop facilement prophétique) l'heure où les polices d'Etat viendront imposer aux hommes défaillants l'ordre arbitraire et meurtrier qu'il faudra par force substituer à l'ordre vrai qu'ils n'ont pas su construire ?

⁂

C'en est assez pour reconnaître la place exacte de *la Chute* dans l'évolution spirituelle d'Albert Camus. Nous replongeons en plein « absurde ». Mais la réalité désignée par ce mot apparaît ici tout autre qu'elle n'était dans les précédents ouvrages. L'absurde, au regard de Meursault, c'était d'abord les iniques conditions de vie faites à l'homme, c'était pour les héros du *Malentendu* ou de *la Peste* le spectre de la maladie, de la guerre et de la mort : pour tout dire, cet enfer dont la porte — Camus nous le rappelait un jour — s'était devant nous ouverte, et sur nous sitôt refermée, où l'homme juste demeurait prisonnier par le révoltant abus de pouvoir de quelque implacable fatalité. Que faire, dès lors, sinon maudire le sort ou les dieux? Aujourd'hui, l'absurde nous est montré comme une dimension intérieure à l'homme, et dont ce dernier au premier chef nous apparaît responsable. Et, sans doute, est-il dans ce cas moins urgent d'accuser les dieux que de nous en prendre à nous-mêmes. Telle est bien, semble-t-il, la leçon première que nous recueillons dans ce livre terrible et désenchanté.

Plusieurs, à propos de *la Chute,* ont cru pouvoir évoquer Bernanos. Et, de fait — mis à part bien sûr l'athéisme qui demeure chez Camus à l'état d'opiniâtre constante — la comparaison s'impose. Camus accède aux portes du mystère où le regard du grand romancier catholique avant lui avait pénétré : voici l'homme reconnu l'enjeu tragique des Puissances du Mal et du Bien.

« Oui, nous avons perdu la lumière, les matins, la sainte innocence de celui qui se pardonne à lui-même », s'écrie Clamence. Une phrase qu'on ne s'étonnerait pas de rencontrer sur les lèvres d'un personnage de Bernanos. Et ce même Clamence, lorsqu'il s'examine, ne reconnaît-il pas que la lumière a commencé de s'éteindre en lui, à partir du jour où son cœur s'est fermé à l'appel de détresse d'un de ses semblables? C'est en optant pour l'égoïsme qu'il s'est enfoncé au cœur de cette absurdité, dont il fut à lui-même le propre artisan, et que naguère Camus définissait ainsi : « Il y a seulement de la malchance à n'être pas aimé : il y a du malheur

à ne point aimer. Nous tous, aujourd'hui, mourons de ce malheur.»

Est-ce à dire que Camus désespère des hommes? Les dernières lignes de son ouvrage pourraient certes le laisser penser. Evoquant l'hypothèse qu'une seconde occasion lui soit offerte d'avoir à se jeter dans la Seine pour y sauver quelque désespérée, Clamence assez cyniquement conclut ainsi : « Supposez, cher maître, qu'on nous prenne au mot? Il faudrait s'exécuter. Brr...! L'eau est si froide! Mais rassurons-nous! Il est trop tard, maintenant, il sera toujours trop tard. Heureusement. »

Privé de tout recours à la grâce, l'univers de Camus ignore la rédemption. Rejoignant le pessimisme amer d'un Anouilh ou d'un Montherlant, l'auteur de *la Chute* ne met guère d'espoir en ceux chez qui la lâcheté s'est installée à l'état d'habitude, pour qui l'occasion des options décisives et libératrices paraît irrémédiablement perdue. Mais, à l'exemple de Faulkner, c'est vers les jeunes que Camus se tourne encore :

« Je doute parfois, écrivait-il dans *l'Eté,* qu'il soit permis de sauver l'homme d'aujourd'hui. Mais il est encore possible de sauver les enfants de cet homme dans leur corps et dans leur esprit. »

Il reste que pour sauver ceux-là mêmes, Camus désormais devra répondre à la question primordiale posée en fait par tous ses livres, mais restée jusqu'ici sans réponse : est-il possible à l'homme seul de se définir à lui-même ses propres valeurs et de réussir à s'y fixer?

⁂

A en juger par Clamence et par tous ceux qui lui ressemblent, l'espoir dont s'est longtemps bercé à cet égard l'écrivain semble se solder par un échec. C'est le mérite de celui-ci de nous en faire loyalement l'aveu. Mais l'écroulement constaté de l'unique pierre de base, sur laquelle reposait tout l'édifice de sa pensée, ne risque-t-il pas de conduire Camus, s'il se refuse à élargir ses horizons spirituels, vers le nihilisme absolu?

Jadis, à travers l'hallucinante figure de M. Ouine, Bernanos avait cherché à se libérer une bonne fois de ses doutes et de ses angoisses, à purger cette obsession morbide du satanisme qui paralysait encore en son cœur l'invasion de la sainte espérance. Utile plongée dans l'horreur, puisqu'elle amorçait chez le romancier chrétien l'accession désormais plus ferme et plus sereine aux certitudes de la foi. Au contact du pervers Clamence, Camus lui aussi se délivre d'un mauvais rêve, cherche à exorciser tout ensemble la tentation qu'il éprouve de renoncer à la lutte et les illusions de sa confiance excessive en notre pouvoir à nous accomplir. Mais, lui, risque de s'éveiller d'un tel cauchemar sur les confins du désespoir, dans la mesure où, par delà l'homme condamné, son regard restera fermé à toute réalité supérieure.

Nihilisme ou dépassement? Le dilemme paraît inéluctable. C'est déjà beaucoup, me semble-t-il, que, parvenu à ce point de sa réflexion, Camus ne puisse éviter, s'il reste logique avec lui-même, d'avoir à se poser la question. Mais en quel sens conclura-t-il?

Après ce sondage vertical dans les fonds troubles de la veulerie et du cynisme, l'écrivain saura-t-il donner, comme le nageur expérimenté, le coup de pied qui d'un élan sûr le ramènera vers la lumière? Rien ne permet encore de l'espérer. Quoi qu'il en soit, un fait est acquis. Si la foi de Camus en l'homme entend de quelque manière survivre, elle devra ressortir de cet examen sans merci poursuivi à travers *la Chute* d'autant plus pure et plus exigeante qu'elle sera désormais moins tranquille.

Louis BARJON.

LE PROBLÈME DE LA RÉUNIFICATION ALLEMANDE

STATU QUO SUR L'ELBE OU SOCIALISATION GÉNÉRALISÉE ?

Le problème de la Réunification de l'Allemagne dont nous avons souligné la complexité ici même, il y a quelques mois [1], s'est engagé depuis lors dans une phase nouvelle.

L'année à venir pourrait bien être pour le peuple allemand l'occasion d'un engagement décisif. En 1957 les électeurs de la République Fédérale iront en effet aux urnes pour renouveler leur Parlement. En 1953, le chancelier Adenauer et ses amis de L'Union Chrétienne Démocratique avaient fait triompher leur politique étrangère. Contre leurs adversaires socialistes, ils affirmaient que seule une politique d'intégration atlantique et européenne pourrait assurer la Réunification désirée par le peuple allemand. Depuis lors, trois années ont passé. Ce fut le rejet par la France de la C.E.D., puis la création de l'Union européenne occidentale, dont la conséquence dernière pour l'Allemagne a été le vote récent du service militaire obligatoire. La Réunification s'en trouve-t-elle plus avancée? Une partie de l'opinion publique commence à s'inquiéter de l'attentisme trop passif, à son gré, de son chancelier. L'opposition socialiste a ouvert le feu; elle dénonce hautement ce qu'elle appelle l'incompréhension et l'entêtement du chancelier, dont la politique multiplie à ses yeux les obstacles à la Réunification par une inféodation trop absolue à la diplomatie atlantique, le vote de la conscription obligatoire venant encore d'aggraver ces difficultés.

Les deux grands partis de l'Allemagne de l'Ouest, la C.D.U. (Union Chrétienne Démocratique) et la S.P.D. (Parti Social-Démocrate) vont donc opposer pendant la campagne électo-

1. *Etudes* de février 1956 : J.-J. Baumgartner, *Réalités allemandes*, 1956.

rale leurs slogans réciproques. « Sécurité et Liberté de l'Allemagne », affirmera la C.D.U. — « Revision de la politique actuelle, assouplissement des engagements avec l'Ouest et pourparlers avec Moscou », proclameront les partisans de la Social-Démocratie.

Tête-à-tête Bonn-Pankow?

Mais avant d'aller plus avant dans notre étude, arrêtons-nous à une considération préalable. Si la diplomatie internationale continue à souligner à toute occasion l'importance pour la consolidation de la paix d'un aboutissement rapide de la Réunification de l'Allemagne, il est par ailleurs avéré que personne n'est décidé à brusquer la décision par la violence. Reste donc la voie des pourparlers. Or aucun des Grands ne semble marquer d'empressement pour reprendre les conversations de Berlin et de Genève, qui ont surtout mis l'accent sur l'opposition des thèses en présence. D'autre part, les Occidentaux ont pour le moment des préoccupations qui cristallisent leur attention beaucoup plus sur le canal de Suez que sur les rives de l'Elbe. Notons, entre parenthèses, que l'affaire de Suez n'est pas sans influer sur le problème de la Réunification de l'Allemagne. En effet, dans ce conflit, Bonn se trouve aux côtés de ses alliés occidentaux, tandis que Pankow demeure fidèle satellite de la politique de Moscou. Le fossé entre les Deux Allemagnes, loin de se combler, va s'élargir.

Or c'est dans ces circonstances que la diplomatie soviétique voudrait provoquer un « Tête-à-Tête » entre Bonn et Pankow, car Moscou incline de plus en plus à vouloir convaincre les Allemands, qu'après tout la Réunification est une affaire qui ne regarde qu'eux, qu'à eux seuls il revient de résoudre le problème, et c'est dans le dialogue entre les « Deux » Gouvernements allemands que la solution doit être trouvée. Il faut reconnaître que la tactique est assez habile, en cette veillée électorale, où il sera demandé au peuple allemand de se prononcer pour ou contre une politique déterminée de Réunification. Le moment n'est-il pas venu pour le peuple souverain de choisir par lui-même, de faire

sa propre politique et de dire comment il conçoit la réunification de son pays? Les élections de 1957 risquent donc d'être pour l'Allemagne un tournant décisif dans l'affrontement qui oppose sur l'Elbe l'EST et l'OUEST. De ces élections sortiront un nouveau parlement, un nouveau gouvernement, peut-être une nouvelle majorité, une nouvelle politique à l'égard de l'Est. L'espoir soviétique est évidemment de voir les sociaux-démocrates de M. Ollenhauer faire la relève de M. Adenauer et de sa majorité C.D.U. Le télégramme de félicitations adressé par le parti communiste de Moscou au congrès social-démocrate, qui s'est tenu à Munich du 12 au 14 juillet dernier, a beau avoir produit une impression de gêne et être resté sans réponse, sa signification ne perd rien de son importance.

La lassitude ne finira-t-elle pas par gagner le peuple allemand? Las d'attendre une réunification problématique, optera-t-il finalement pour l'Ouest, se résignant à la coupure fatale, au fait *(Tatsache)* de « deux Etats allemands », ou, dans un sursaut de sentiment national, triomphant de sa répulsion idéologique, acceptera-t-il les conditions soviétiques de la Réunification? C'est la question que veut soulever cet article; *Statu quo sur l'Elbe ou socialisation généralisée?*

Pour l'instant, donc, la politique soviétique voudrait laisser la parole aux Allemands, laisser les « Allemands » discuter entre « Allemands » d'un problème « allemand ». Le chancelier, aussi bien d'ailleurs que l'opposition, a flairé le piège. Mais qu'en pense l'opinion publique? C'est elle qu'il convient d'interroger en tout premier lieu.

L'opinion publique.

De prime abord un Français pourra paraître surpris de voir un Allemand éprouver quelque hésitation à souhaiter la réunification de son pays. Prenons garde de nous y méprendre. Ces hésitations ne portent que sur les modalités de la Réunification, les formes qu'elle revêtirait. Pour comprendre tergiversations et réactions allemandes à cet égard, il ne faut pas perdre de vue les craintes allemandes de voir les structures économiques, sociales et politiques de Pankow

s'étendre, grâce à l'appui de l'Union Soviétique, à l'ensemble d'une Allemagne réunifiée sous le signe d'une soviétisation générale. Nous écrivions déjà en février dernier : « L'Allemand, par peur de l'homme soviétique, préfère la protection américaine. » Il y a quelques semaines, les autorités de Berlin-Est, ayant proposé de recevoir dans la République démocratique des enfants de la République fédérale, pour y passer leurs vacances, l'on vit les murs de certaines villes se couvrir d'affiches mettant les familles en garde contre le piège de la bolchevisation de leurs enfants. Ainsi pourrait-on résumer l'opinion publique allemande de l'Ouest, en disant qu'elle récuse toute soviétisation larvée, et dès maintenant nous pourrions conclure que, tant que l'Allemagne occidentale sera dans ces dispositions, elle préférera le « Statu quo sur l'Elbe » à une réunification sous l'égide d'un Front Populaire fourrier d'une socialisation générale.

Il serait erroné cependant de croire que les attitudes à l'encontre du problème de la Réunification ne se ressentent pas des tempéraments particuliers, de certaines vues personnelles et d'options politiques. Une enquête même superficielle laisserait apparaître très vite de nombreuses divergences.

L'Institut démoscopique situé à Allensbach, sur les bords du lac de Constance, et qui est passé maître dans l'art de sonder l'opinion publique, n'a pas manqué de procéder à une enquête particulièrement soignée sur la question. Les résultats nous livrent des indications précieuses sur l'opinion de l'Allemagne de l'Ouest. En voici l'essentiel.

Il s'agissait tout d'abord de déterminer l'ordre d'urgence des nombreux problèmes que l'Allemagne doit résoudre. Celui de la Réunification, en 1951, recueillait 18 % des suffrages, contre 23 % en 1952, 38 % en 1953 et 34 % en 1955. Il ressort donc de cette enquête que, pour une fraction de l'opinion, la Réunification a gagné en urgence. Fraction importante, mais qui reste tout de même minoritaire.

Une deuxième question, qui semblerait d'ailleurs préalable à toute autre, portait sur les possibilités mêmes d'une Réunification. Si en 1951, 47 % des interrogés et 51 % en 1954, affirmèrent leur confiance en une Réunification laborieuse,

mais paisible, grâce à de longs pourparlers, 43 % en 1951 et 35 % en 1954 déclaraient la Réunification impossible par des moyens pacifiques. Il y a donc peu de temps encore, l'opinion allemande paraissait partagée sur cette possibilité.

Au début de cette analyse nous avons montré l'opposition entre ceux qui insistent sur la « Sécurité » d'abord et ceux qui accordent la priorité à la Réunification. Il est donc intéressant de voir les résultats de l'enquête sur ce point. En 1952, 51 % ont fait passer le souci de la sécurité avant celui de la Réunification et ce pourcentage a été croissant : 52 % en 1953 et 59 % en 1954. Parallèlement le pourcentage de ceux qui ont marqué leur préférence pour une réunification préalable est tombé de 33 % en 1952 et 36 % en 1953, à 27 % en 1954. Qui l'emportera en 1957?

Lorsqu'en 1953, année des élections, les enquêteurs d'Allensbach voulurent savoir ce que l'Allemagne pensait de la politique de Réunification du chancelier, 52 % des Allemands questionnés se déclarèrent en plein accord avec M. Adenauer; 15 % marquèrent leur désapprobation, 13 % se montrèrent indécis et 20 % s'affirmèrent sans opinion. Les élections qui suivirent et qui donnèrent à M. Adenauer 51 % des suffrages devaient confirmer les pronostics des enquêteurs d'Allensbach.

Ces enquêtes n'ont sans doute que valeur statistique, sans plus. Toutefois la rigueur des méthodes de travail de l'Institut d'Allensbach leur confère une grande autorité. Par ailleurs nos contacts personnels presque quotidiens avec la population nous ont permis de faire des recoupements qui mènent à des conclusions analogues [1].

Mais voici que le vote du service militaire obligatoire place le peuple allemand devant des réalités concrètes. On lui demande de faire face à ses obligations atlantiques. On entre dans le réel. Et ce réel, c'est le sac au dos pour les jeunes de dix-huit ans. La Sécurité d'abord, c'est cette caserne où

1. Un dernier et tout récent sondage semble marquer la remontée du S.P.D. que 34 % de l'opinion consultée déclare plus sympathique que la C.D.U. de M. Adenauer; pour la première fois, la C.D.U. passe ainsi au second rang avec 32 % de suffrages. Mais nous ne sommes pas encore en 1957.

il va falloir s'entraîner et reprendre le vieux « drill » que les vainqueurs avaient cependant déclaré mort à tout jamais. Dans ces conditions, une Allemagne réunifiée et neutre ne serait-elle pas plus belle à vivre? Pourquoi ne pas essayer de parler avec Moscou? Et c'est ce moment que l'Union soviétique choisit pour faire des Allemands eux-mêmes les arbitres du destin de leur pays et de sa Réunification. Dans les mois qui viennent l'opinion publique allemande sera sollicitée par les leaders de la politique, par les partis. Que pensent ceux-ci?

L'opinion des partis politiques.

Position et attitude des partis politiques s'inspirent de l'idée fondamentale que les uns et les autres se font du marxisme soviétique. Pour les uns, le bolchevisme repose sur une métaphysique dont les dogmes absolus dictent leur attitude dernière aux responsables des conquêtes messianiques du prolétariat russe. Seule une conversion intérieure, c'est-à-dire un abandon des principes, peut constituer une véritable détente. Or les signes d'un tel revirement feraient jusqu'à présent entièrement défaut.

D'autres au contraire, familiarisés davantage avec le marxisme occidental plus souple, pensent qu'un compromis pourrait être tenté au sujet de la Réunification. Ils ne sont pas loin de ne voir dans les dirigeants actuels du Kremlin que des techniciens dont la foi marxiste s'est affaiblie et dont le prosélytisme s'est refroidi. Avec eux, on pourrait tenter d'engager des conversations analogues à celles qui se nouent avec d'autres peuples. Il suffirait pour cela de se placer sur le terrain de l'économie pure et d'une politique de réciproque compréhension.

Ces deux conceptions du bolchevisme soviétique paraissent dicter leur attitude aux leaders politiques allemands actuels.

La coalition gouvernementale.

Le chancelier Adenauer et sa majorité gouvernementale, composée de l'Union Chrétienne Démocratique, du Parti

Allemand et du Parti Populaire Libre (F.V.P., nouveau parti des Libéraux dissidents) veulent bien reconnaître des signes de détente, mais se refusent de croire à un renversement radical de la politique soviétique, commandé par un revirement interne, une conversion. Le marxisme, même déstalinisé, reste marxiste et soviétique. Ses principes demeurent identiques, son but inchangé. Sa fin est, comme avant, la conquête spirituelle du monde, la soviétisation de l'Univers. Ce qui a changé, ce sont les méthodes, la tactique. La politique de la coexistence n'a qu'un but : obtenir la reconnaissance juridique, une sorte de législation du fait accompli, elle ne recherche que la consolidation d'un état de fait. D'ailleurs, à la moindre faille, au moindre indice de craquement, le Kremlin se ressaisit, redevient dur et brutal. Témoins les répressions du 17 juin 1953 à Berlin et celles toutes récentes de Poznan. En Allemagne même, la politique soviétique ne poursuivrait qu'une socialisation générale. Voilà ce qui incite le chancelier à opter, comme il le proclame, pour « la liberté », en fait pour « la politique de l'OTAN » : Sécurité d'abord, Réunification ensuite. Selon le chancelier, il ne saurait être question pour le gouvernement fédéral d'entrer en pourparlers directs avec Moscou au sujet de la Réunification, en dehors des alliés. Encore moins peut-il être question d'entrer en contact avec les séparatistes de Pankow, les traîtres à la patrie allemande, qui ne songent qu'à jouer le jeu de Moscou, dont ils demeurent les fidèles stipendiés.

Ce point de vue, les enquêtes d'Allensbach l'ont montré, semblerait partagé jusqu'ici par la majorité des Allemands, qui n'ont pas confiance dans Moscou; ils redoutent un Front Populaire analogue à celui de Prague, qui préparerait la soviétisation générale de toute l'Allemagne. Cependant, l'opinion publique a été vivement secouée par les reproches des sociaux-démocrates au chancelier et à ses amis de faire fausse route, de poursuivre une politique qui, loin de mener à la Réunification, ne fait qu'entraver la restauration de l'Unité allemande et accumuler les obstacles qui risquent de la rendre irréalisable.

L'opposition.

Sans doute, même dans la coalition gouvernementale, et jusque dans les rangs de l'Union Chrétienne Démocratique, des voix se sont assez clairement élevées pour conseiller au chancelier plus de souplesse. Mais c'est l'opposition social-démocrate qui incarne la thèse de la conciliation avec l'Est, tout en rejetant toute idée de soviétisation. Le parti des réfugiés et le Parti libéral démocrate soutiennent des thèses analogues. Nous nous en tiendrons à l'opinion du Parti social-démocratique, le deuxième des deux grands partis entre lesquels se partagent les électeurs allemands.

Le S.P.D. vient de tenir son congrès à Munich, en juillet dernier. Naturellement, le problème de la Réunification y occupa la place d'honneur. Les sociaux-démocrates affirment qu'il faut renverser la vapeur, s'orienter vers une politique plus réaliste, plus constructive. La politique atlantique du chancelier serait de plus en plus néfaste. Le vote du service militaire obligatoire a mis le comble aux méfaits de cette politique. Une inféodation aussi absolue à l'OTAN rend la Réunification de plus en plus improbable, sinon impossible. Pour les responsables de la social-démocratie allemande, MM. Ollenhauer, Carlo Schmidt, Melliès, Erler, Wehner, s'il n'y a pas en fait conversion radicale chez les maîtres du Kremlin, si leur politique reste dictatoriale, il y a tout de même du nouveau à « l'EST ». Des pourparlers ne paraissent plus impossibles. Ces pourparlers éviteront qu'il y ait, à la longue, prescription. Les sociaux-démocrates croient à la réalisation de la détente, à un changement réel, et ils estiment que jamais le moment n'a été aussi propice pour engager des conversations, ou du moins pour prendre des contacts préliminaires. M. Wehner a ardemment défendu cette thèse. Son opinion est de quelque poids. Avant d'être touché par la grâce socialiste et d'avoir été envoyé au Bundestag par les électeurs du S.P.D., il a fait l'expérience du communisme. Il connaît donc la tactique soviétique.

Mais si le S.P.D. se prononce pour une révision de la politique allemande à l'égard de l'Ouest et de l'Est, il rejette catégoriquement lui aussi le tête-à-tête Bonn-Pankow. Une majo-

rité écrasante s'est élevée au congrès contre les motions minoritaires des délégués de Hesse (Francfort) et du Lauenbourg réclamant l'ouverture immédiate de conversations entre les autorités de Bonn et celles de l'Est, ou du moins entre le S.P.D. et le S.E.D. (parti socialiste unifié communiste de Berlin-Est). Les dirigeants socialistes semblent avoir assez facilement convaincu les congressistes que ces contacts feraient le jeu de Moscou et consolideraient la position des chefs de l'Allemagne orientale. Le congrès s'est donc prononcé contre toute collaboration avec Berlin-Est et a repoussé l'idée même d'un Front Populaire. A ceux qui ont osé objecter que c'était peut-être là un complexe d'infériorité, M. Erler a répondu avec indignation que la social-démocratie a toujours été à la hauteur de sa tâche, qu'elle ne craint pas les hommes de Pankow et qu'elle ne doute pas un instant de sa prédominance dans les débats qui s'engageraient. Personne parmi les congressistes n'accusa M. Erler de présomption, son assurance répondant trop bien à la foi de militants convaincus de leur supériorité occidentale. Mais, si cette conviction est fondée, on peut se demander, et M. Erler n'a pas dû manquer de le faire, pourquoi MM. Pieck et Grottewohl réclament avec tant d'insistance ce tête-à-tête, dont ils seraient, selon M. Erler, assurés par avance d'être les victimes?

Toutefois ceux des congressistes qui réclamaient l'ouverture de pourparlers directs avec Berlin-Est n'ont pas été entièrement déçus. En effet que se passerait-il si le S.P.D. arrivait au pouvoir ou du moins parvenait, par un nombre accru de mandats, à obliger la majorité actuelle à composer dans une coalition élargie? Le S.P.D. engagerait des pourparlers avec Moscou et ne bouderait pas l'ambassadeur soviétique comme ce fut le cas, ces temps derniers, au point que M. Zorine a été rappelé et que Moscou a laissé à Bonn un simple Chargé d'affaires. Le S.P.D. réclame aussi la révision des traités avec l'Ouest et veut abolir le service militaire obligatoire; sans vouloir renier ses engagements occidentaux, il entend les réadapter aux exigences de la Réunification. Il se pourrait alors, et c'est là la fiche de consolation des minoritaires qui réclamaient des entretiens directs avec

Pankow, que des contacts soient pris avec Berlin-Est, après une entente générale sur des détails techniques, intervenue entre les Grands. Mais en aucun cas, ne serait reconnue la souveraineté des autorités de Berlin-Est.

Une question demeure. Comment le S.P.D. se représente-t-il concrètement la Réunification? On a beau affirmer ne pas vouloir parler avec les dirigeants de Berlin-Est, M. Ollenhauer, pas plus que M. Adenauer, ne peuvent nier le fait : il y a un Berlin-Est. Et ainsi que nous le disions dans notre article du mois de février, une simple restauration, comme l'ont imaginée certains services de M. Jakob Kayser, est une hypothèse largement dépassée. Que propose donc M. Ollenhauer?

Restauration de l'Orthodoxie marxiste?

Si les sociaux-démocrates rejettent tous contacts officiels avec Berlin-Est, qui risqueraient de consolider les positions de M. Walter Ulbricht, M. Ollenhauer s'élève aussi contre tout retour au passé. Pas de restauration capitaliste en Allemagne de l'Est, pas de rétablissement des monopoles bourgeois et des privilèges, ni du monopole intellectuel des classes possédantes. Sans doute conviendra-t-il d'indemniser les anciens propriétaires, mais leurs biens resteront acquis au service de la communauté et des collectivités. Ces déclarations ont le mérite d'être précises, de représenter un programme et de donner une idée de ce que serait une Réunification dans les perspectives d'un gouvernement S.P.D. C'est la première fois qu'un homme politique allemand occidental, dont le parti est susceptible de fournir le chancelier de demain, esquisse l'image que pourrait refléter une Allemagne réunifiée [1].

D'autre part n'est-il pas curieux de retrouver dans les propos de M. Ollenhauer comme l'écho de ceux qu'en hiver

1. M. Ollenhauer semble donc admettre dans une Allemagne réunifiée la coexistence de deux systèmes, de deux régimes, de deux économies. Cette thèse est-elle si éloignée de celle de Pankow et de Moscou? Mais quelle serait la durée d'une telle coexistence? Un système ne tarderait pas à prévaloir. Lequel? La réponse est-elle si difficile à imaginer?

dernier tenait à Bad-Neuen-Ahr le Père jésuite Nell-Breuning, réclamant, pour certaines structures de l'Est, leurs lettres de naturalisation occidentale? Mais prenons-y garde. Analogie n'est pas identité. Le Père Nell-Breuning veut bien naturaliser des structures décantées de leurs catégories marxistes. M. Ollenhauer au contraire, tout en vitupérant contre le socialisme ou marxisme stalinien, propose comme idéal le retour à l'orthodoxie marxiste. Comme Marx n'a pas institué d'interprète infaillible de sa pensée, les églises marxistes peuvent porter plusieurs noms. Tout montre cependant que Moscou ne verrait pas sans déplaisir arriver au pouvoir des interlocuteurs aussi bien disposés.

Un Revenant.

Nous ne serions pas complets si nous passions sous silence un « Nouveau Venu », qui n'est au fond qu'un « Revenant », Otto Strasser. L'ancien directeur-fondateur du « Front Noir » (die Schwarze Front) et, avec son frère Georges, propagandiste du parti nazi jusqu'en 1930, avait dû s'exiler au Canada à cause de ses attaques contre Hitler et Goebbels, après sa rupture avec le parti. Il vient d'être autorisé à rentrer en Allemagne. Le voici déjà à la tête d'un nouveau parti, la D.S.U. (parti social allemand).

La Réunification est au premier plan des revendications d'Otto Strasser. Pour la D.S.U., il faut ouvrir des négociations immédiates avec Moscou et même avec Pankow. Il ne faut pas abuser des rapprochements, mais n'est-il pas significatif de voir d'anciens nazis n'éprouver aucune répugnance à se mettre à table avec les représentants du marxisme, qu'ils déclarent par ailleurs vouloir exterminer? On ne peut s'empêcher d'évoquer la rencontre Ribbentrop-Molotov.

Statu quo ou socialisation générale?

Deux conceptions concernant la Réunification s'opposent donc et l'opinion publique aura à choisir entre leurs parti-

sans au moment des élections au Bundestag. Il est certain que les sociaux-démocrates en maints endroits ont ému, voire ébranlé les consciences, surtout depuis l'introduction du service militaire obligatoire. A cela s'ajoute le sentiment que les alliés ne peuvent pas grand chose pour hâter la Réunification. En outre de singuliers conseils parviennent d'Amérique aux oreilles allemandes. N'est-ce pas M. John Mac Cloy, redevenu banquier à New-York après avoir été Haut-Commissaire américain à Bonn, arrière-petit-cousin par ailleurs du chancelier, qui conseille aux Allemands de faire la part du feu, de renoncer aux territoires silésiens et prussiens et de trouver eux-mêmes avec les Russes une formule de paix? La lassitude ne finira-t-elle pas par gagner le peuple allemand? Jusqu'ici, il a suivi son chancelier, moins dans la conviction que sa politique hâterait la Réunification, que dans l'espoir d'échapper ainsi à une soviétisation généralisée. Tant que le peuple allemand aura l'impression, qu'il a à choisir entre cette dernière solution et le statu quo actuel, il risque de rester sourd aux argumentations socialistes, malgré sa répugnance au service militaire et malgré le fossé qui se ferait plus profond entre les deux tronçons de l'Allemagne.

Dans les mois qui vont venir, l'électeur de la République fédérale devra peser les arguments qu'on lui fera valoir.

Le S.P.D. a beaucoup misé sur son congrès pour ouvrir la campagne électorale. Il est certain que son argumentation a fait impression. Mais déjà il doit déchanter. Il y eut d'abord, le télégramme de Moscou dont nous avons parlé; le S.P.D. ne risque-t-il pas de faire figure d'homme de Moscou? Puis les déclarations de M. Ollenhauer prophétisant le retour à l'orthodoxie marxiste. Or le peuple allemand dans son ensemble n'a guère plus de sympathie pour une expérience titiste que pour une expérience stalinienne. Il a été échaudé par Hitler. Il se méfie. Adenauer, malgré toutes les critiques qui lui sont adressées, l'a installé dans un confort auquel il ne voudrait pas renoncer.

Sans doute y a-t-il eu le rappel de l'ambassadeur Zorine, le « voyage Kommando » de toute l'équipe gouvernementale de Berlin-Est dans la capitale soviétique, pour sa visite « ad

limina ». Déjà l'on parlait du limogeage de Walter Ulbricht, du cours nouveau qui allait enfin montrer la bonne volonté des Russes, des hommes de Pankow désavoués, destalinisés et lâchés par les maîtres du Kremlin. Décidément, Adenauer se serait-il trompé et M. Eric Ollenhauer aurait-il tout de même raison? Un peu plus, certains milieux allaient illuminer. Il fallut bientôt déchanter. L'équipe revint de Moscou au complet avec à sa tête MM. Pieck, Grotewohl et Walter Ulbricht; leur disgrâce se fait décidément attendre! Elle revenait renforcée plus que jamais. Diminution de 50 % des frais de stationnement des troupes russes, crédits et devises considérables, pour que le D.D.R. puisse assurer ses achats à l'étranger, construction d'une centrale électrique atomique... Tout sera mis en œuvre pour montrer à l'Ouest ce que serait une république socialiste bien organisée.

Quant à M. Grotewohl, fort sans doute à la fois du soutien de Moscou et du programme de M. Ollenhauer, il explique comment il entend la Réunification : elle ne se fera, a-t-il déclaré, que sur la base de l'extension des structures économiques et sociales réalisées dans la République Démocratique Populaire. On ne pouvait plus clairement annoncer l'intention de soviétisation générale. C'est à ce prix que Moscou traitera.

Ainsi l'espoir des sociaux démocrates de faire leur campagne électorale sur la Réunification pour faire échec au chancelier reçoit un coup sérieux. Les événements semblent donner raison au vieillard de Rhoendorf. Il faut chercher autre chose.

Dernier coup : le maréchal Boulganine annonce aux Polonais qu'ils peuvent dormir tranquilles, car la Russie s'engage à défendre les frontières de la Pologne sur l'Oder. Sans doute, dans la République fédérale on n'a voulu voir dans ces déclarations que des apaisements donnés à la Pologne et une nouvelle preuve que l'U.R.S.S. n'a pas encore arrêté ses décisions. Nous pensons au contraire que le maréchal Boulganine a voulu révéler la position russe dans la controverse qui oppose le ministre des affaires étrangères de Bonn, M. von Brentano, et sa politique du possible, à ceux qui réclament non seulement la réunification des deux Alle-

magnes, mais encore le retour de la Silésie et de la Prusse [1].

Ainsi donc, les choses paraissent claires. Réunification par une socialisation générale de toute l'Allemagne avec frontière germano-polonaise sur l'Oder ou statu quo actuel avec coexistence sur l'Elbe. On ne voit pas quelle échappatoire la diplomatie internationale, dans les circonstances actuelles, pourrait inventer. Sans doute convient-il de s'en remettre aux impondérables. Et c'est peut-être là l'explication dernière de la politique de M. Adenauer.

Le 13 septembre 1956.

Jean-Jacques BAUMGARTNER.

P. S. Notre article était déjà à l'impression quand parut le memorandum adressé par Bonn aux Quatre Grands. Cette note fait preuve de plus grande souplesse. Les bases de discussions proposées par M. Adenauer rejoignent les grandes lignes du Plan Eden. Toutefois, la Réunification en est-elle plus avancée? Le raisonnement du memorandum demeure une argumentation occidentale très éloignée de la logique politique de Moscou. Si M. Adenauer veut bien parler directement avec Moscou en commun avec les alliés occidentaux, il se refuse catégoriquement à tous contacts directs avec les autorités de Pankow. Or c'est précisément ce tête-à-tête Bonn-Pankow, que veulent les Russes. Aussi, la riposte ne s'est-elle guère fait attendre. M. Adenauer, a déclaré M. Gromyko, s'est trompé d'adresse. « Ce n'est pas à Moscou, mais à Pankow, qu'il fallait envoyer le memorandum. » Par ailleurs, Moscou et Pankow sont d'accord pour garantir aux Polonais la frontière de l'Oder-Neisse. M. Adenauer est-il prêt à souscrire à l'abandon des provinces orientales? Et le voudrait-il, son opinion publique le lui permettrait-elle? Sans doute, M. Adenauer propose la création d'une zone démilita-

1. Au maréchal Boulganine, le ministre fédéral Kraus, dans le bulletin officiel du gouvernement fédéral, vient de répondre en revendiquant, au nom du droit des peuples de disposer d'eux-mêmes, le retour à l'Allemagne de la Silésie et de la Prusse. Les Russes et les Polonais rétorqueront sans doute que le pourcentage d'Allemands restants dans ces territoires est relativement infime et que les « transplantés » ont retrouvé leur patrie en Allemagne.

risée. Mais que vaut encore cette solution, à l'heure des armes atomiques? Reste d'ailleurs le problème fondamental : la structure économico-sociale de l'Allemagne réunifiée. L'URSS n'a cessé de répéter qu'en cas de réunification les structures économiques et sociales de la République démocratique devront être maintenues — et, sans doute, dans la pensée soviétique, s'agit-il même de les étendre à l'ensemble de la nouvelle Allemagne réunifiée. — Il va de soi que Bonn ne l'entend pas de cette oreille. Mais M. Ollenhauer, président du SPD, n'a-t-il pas promis, à Munich, qu'en cas de Réunification, un gouvernement SPD confirmera les structures socialistes de la DDR, tout en veillant au retour à la véritable orthodoxie marxiste? Alors ne vaut-il pas mieux pour Moscou d'attendre patiemment la possibilité d'une relève SPD en 1957? Certes le SPD s'indignerait à son tour devant une soviétisation générale. Mais que pourrait-il offrir de plus que le memorandum dont il est bien forcé d'approuver les termes? Lui sera-t-il encore loisible de maintenir son slogan électoral stigmatisant l'attentisme et l'indifférence du chancelier? Sa campagne va s'en trouver considérablement gênée. Les concessions du memorandum sont de celles au delà desquelles nul gouvernement de Bonn ne peut aller sans risquer la socialisation générale poursuivie par Moscou. Le memorandum aurait-il pour but de démontrer publiquement l'impasse où est parvenue présentement la Réunification, à en faire endosser la responsabilité ouvertement par Moscou, à dégager la propre responsabilité du chancelier? De leur côté les sociaux-démocrates ne sauraient maintenant se permettre de surenchère sans risquer d'apparaître comme les fourriers involontaires et inconscients de cette socialisation soviétique à laquelle les uns et les autres s'efforcent d'échapper à tout prix. Du coup le parti du chancelier regagnerait le terrain perdu. Le memorandum est sans doute l'un de ses atouts électoraux.

RACINE APRÈS TROIS SIÈCLES

Le destin d'une œuvre est étrange : la postérité en décide d'une manière qui surprendrait les contemporains. Racine ne fait pas exception à cette règle. A peine est-il mort que la légende — celle de Port-Royal — s'empare de l'enfant prodigue. Les drames sacrés, trois mille vers de piété, une demi-retraite ont amorcé cette métamorphose qu'achèvera l'hagiographie d'un fils plus doué de bonnes intentions que de sens critique. Pendant tout le XVIIIe siècle, la gloire de Racine ne sera pas contestée — si ce n'est par Fontenelle, fidèle à Corneille — mais elle abritera plus d'un malentendu. Voltaire tient *Athalie* pour le chef-d'œuvre de l'esprit humain « en dépit de son fanatisme ». Laclos passe pour « un petit Racine ». Et la postérité de l'auteur de *Phèdre* réunit Campistron et Lagrange-Chancel, Pompignan, Marmontel, Crébillon...

Exaspérés par de tels disciples, les romantiques — Chateaubriand et Sainte-Beuve exceptés — s'en prennent, avant Montherlant, au « mythe » de Racine. « Le vieux préjugé que Racine est un grand écrivain est tenace », murmure Hugo, qui affecte de lui préférer Pradon. Pour l'école d'*Hernani*, Racine n'est qu'une sorte de Casimir Delavigne: un puceron à côté de Shakespeare. Renan trouve insignifiant l'*Abrégé de l'Histoire de Port-Royal*, Taine voit dans les héros raciniens « des êtres abstraits plutôt que des hommes réels ». Mais, comme Sainte-Beuve avait tiré Ronsard de l'oubli, les « humanistes » de la fin du XIXe siècle — Anatole France, Faguet, Lemaître — reviennent au « tendre » Racine.

La métamorphose de la littérature française qui débute dans les premières années du XXe siècle modifie cet éclairage. Sous la somptueuse ordonnance racinienne, Péguy[1] — dont Corneille est le dieu — décèle un « désordre organique », dans ses dialogues policés un combat sans merci. Claudel est l'élève de Shakespeare et des tragiques grecs; pour lui, le vers dramatique n'est pas l'alexandrin, mais l'ïambe. Mais son admiration pour Racine grandit avec les années; au soir de sa vie [2] il

1. « ...ce grand psychologue connaissait son mal secret; cette impuissance intime d'ordre... Plus le don du vers lui venait... du vers à retentissement illimité... par contre plus l'ordre lui manquait... Un jeûne de quatorze ans ne lui apporta aucun soulagement, s'il est vrai que le même désordre...n'éclate nulle part autant que dans *Esther* et *Athalie*... Corneille ne travaille jamais que dans le domaine de la grâce... du salut... Racine ne travaille jamais que dans le royaume de la perdition... le personnage racinien parle constamment pour mettre l'adversaire dans son tort, ce qui est le principe de la cruauté ». *(Victor-Marie, comte Hugo.)*

2. Cf. les *Mémoires improvisés*, ainsi que cette *conversation sur Jean Racine* qui s'ouvre sur l'évocation de Macbeth et se clôt sur celle de Phèdre (Gallimard).

ne met rien au-dessus de ces « chefs-d'œuvre extraordinaires » que sont *Britannicus*, *Phèdre* et *Athalie*. Le Racine de Valéry est un musicien qui aurait lu Mallarmé. L'auteur de *la Jeune Parque* ne procède-t-il pas de l'un autant que de l'autre [1]? Mais surtout, deux grands romanciers vont faire de Racine, chacun à leur manière, un portrait inégalable : Giraudoux et Mauriac.

***

On ne résume pas le paradoxal et merveilleux Racine [2] de Giraudoux : on le cite. S'il fallait croire l'auteur de *Suzanne*, « le premier écrivain de la littérature française » devrait à une civilisation « qui est elle-même le génie » une « connaissance congénitale » du cœur humain. A partir de ce postulat audacieux, Giraudoux édifie une démonstration étourdissante de brio. Il nous peint un Racine délivré, par une sorte de grâce d'élection, des risques, des malheurs et des joies de la condition humaine, un homme de lettres à l'état pur qui n'aurait rien connu de l'enfance (« privé de son père et de sa mère, on s'étonne, à voir les personnages singuliers qui l'entourent, qu'il s'en soit trouvé un seul pour lui apprendre à marcher ») — ni de l'adolescence (« une ronde de vieillards jansénistes » protégeant la pelouse en fleurs où le petit Racine se livrait « entre visiteuses et visiteurs uniquement grecs et latins, aux occupations les plus imaginaires ») — ni même de l'amour (« sa période de dissipation ne comprend que des distractions d'ordre professionnel... S'il a une affaire de cœur, c'est avec une comédienne »). Il n'aurait même pas connu Dieu, mais Port-Royal (« Il a eu avec les jansénistes les disputes de l'enfant de chœur avec les diacres, Pascal les a eues avec Dieu »), et encore fort peu, « s'étant enfui comme mousse à la première escale et ayant réintégré le navire alors qu'il était devenu ponton ». Il n'aurait, en somme, connu « que des opérations et des gens costumés ». L'étude, le théâtre et le Roi lui auraient masqué la vie, le monde et Dieu. Pourtant, de cette vie sans expérience et toute d'illusion, est née « l'œuvre la plus directe et la plus réaliste du siècle ». C'est que Racine a trouvé d'instinct « l'altitude parfaite de la tragédie », celle « des grands meurtres ». Il se meut avec aisance dans le sang, le crime, l'inceste même. Innocent de leurs crimes, il est sans pitié pour ses personnages. Mais, du jour où il prend conscience de sa responsabilité, il cesse d'écrire. « Il n'y a pas eu silence mais suicide. » Alors, il aurait tout oublié : l'amour d'Andro-

1. Valéry loue en Phèdre " un amour sans métaphysique " *(Variété V)*. Que de vers de Valéry semblent directement issus de Racine, à commencer (Thibaudet l'a noté) par le premier vers de la *Dormeuse :*

Quels secrets dans son cœur brûle ma jeune amie.

2. In *Littérature.*

maque, la fureur de Phèdre, et jusqu'à son style. La « granulation de l'âme en hexamètres » ne s'opérait plus parce que ses vers étaient devenus « le dialecte d'un pays qu'il avait abandonné ».

Qu'on y prenne garde : sous l'apparence d'un « canular » normalien, ce portrait de Racine va loin. C'est celui d'un poète qui n'attend pas la vie pour connaître les passions : il les découvre à quinze ans, et pour toujours, dans les livres.

***

Si le Racine de Giraudoux représente l'apothéose de l'écriture, celui de Mauriac [1] incarne tour à tour le bonheur du pécheur et les souffrances du chrétien. Comme Mauriac aime le jeune Racine! Comme il le justifie de l'usage délicieux et criminel du monde! Il fait mine de blâmer ses vilenies de jeune homme, sa méchanceté envers Port-Royal. Mais, « c'est une grande hypocrisie que de se voiler la face... Le jeune Racine songe à son avancement, ainsi que tous les garçons de son âge. Il est fort désireux de se pousser dans le monde et ne néglige aucun de ceux qui le peuvent servir. Cela est de tous les temps » [2].

En prenant la défense de Racine, mauvais confrère, impitoyable envers ses rivaux, fussent-ils le vieux Corneille, rebelle au Dieu des Solitaires, complice des passions qu'il décrit, Mauriac plaide pour lui-même et pour ce perpétuel accusé : l'écrivain catholique, qui ne se connaît pas « de devoir supérieur à celui de servir son ouvrage et d'empêcher qu'il périsse ». « Faut-il choisir? devait songer le jeune Racine. Dieu ne peut exiger que je me détruise et c'est me détruire que d'étouffer l'œuvre que je porte. Suis-je même libre d'empêcher qu'elle naisse? »

Ce qui fit dire à Gide avec le sourire que nous imaginons : « Vous vous félicitez que Dieu, avant de ressaisir Racine, lui ait laissé le temps d'écrire ses pièces, de les écrire *malgré* sa conversion. En somme, ce que vous cherchez, c'est la permission d'écrire *Destins*. »

Au Racine hors de la vie, indifférent à l'amour, que nous peignait Giraudoux, Mauriac oppose un habitant de la terre, perdu dans le dédale des passions; ses aventures ne se limiteraient pas à la Du Parc et à la Champmeslé, parce qu'il n'existe pas « d'être créé pour l'amour, doué pour l'amour qui n'ait passé sa vie à aimer ». Le « déclin boueux d'une liaison finissante », le scandale des Poisons, qui faillit le perdre, la crainte de voir se tarir la source de sa poésie, expliqueraient sa conversion : « la religion peut lui être apparue comme la chance suprême, comme la

1. *La Vie de Jean Racine* vient d'être rééditée chez Plon.
2. F. Mauriac, *op. cit.*

carte dernière ». *Phèdre* trahirait cette certitude fatale au bonheur que « l'amour charnel est le mal, le mal que nous ne pouvons pas ne pas commettre ».

Mauriac parle avec cruauté de l'orpheline riche et féconde auprès de laquelle Racine expia dans la vertu et dans l'ennui les premiers débordements de son génie. Il nous peint sa sévère vieillesse avec une sorte d'admiration terrifiée. Racine éleva ses enfants dans la crainte de Dieu et dans l'horreur du théâtre. « Il n'apparaît à aucun moment gêné par le souvenir de sa propre jeunesse » lorsqu'il adresse à ses fils des lettres si édifiantes qu'elles ressemblent fort aux missives exécrées qu'il reçut de la Mère Agnès. « Un bon éducateur doit d'abord perdre la mémoire. » Mauriac ne peut s'empêcher de nous montrer, en bon romancier, l'expiation continuant au delà de la mort du poète, en la personne de ses enfants. « C'est en eux qu'il consomme enfin son sacrifice et qu'il s'élève jusqu'à vouloir n'être plus rien. »

***

Un homme de lettres, dit Giraudoux : aucun drame. Un homme et un chrétien, rectifie Mauriac : d'où le drame. Sur quels traits vont insister ses derniers biographes? Sur l'ambition et sur l'inspiration. M. Raymond Picard — qui a publié le Racine de la Pléiade — a réexaminé tous les aspects de sa carrière [1]. Le Racine qu'il nous peint est d'abord un ambitieux — il a même tous les défauts du « carriériste » —, et il le reste jusqu'aux derniers mois de sa vie où sa conversion cesse seulement d'être de façade. Le critique aurait pu mettre en exergue à son portrait le mot de Pascal [2] : « Qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et finit par l'ambition! »

Nul n'avait douté jusqu'ici que le jeune Racine ait été un ambitieux : pour lui, comme pour tant de jeunes gens un peu doués, la grande affaire fut d'arriver. Avec de l'esprit, on arrive à tout, à condition de se plier à tout : voilà ce qu'il a dû se dire, préoccupé par la place modeste faite alors aux Lettres dans l'ordre social. Il n'a pas vingt ans qu'il écrit déjà des vers de circonstance pour obtenir la protection des Grands. Le bon M. Vitart le présente à Chapelain, à Perrault. Racine n'en reste pas là : tout de suite, il s'attaque aux grands seigneurs (Saint-Aignan, Condé, les Luynes) avant d'en venir aux Princesses (Madame, Henriette d'Angleterre), sans oublier les hommes d'État (Colbert). Ce qu'il vise,

1. *La Carrière de Racine* (« Bibliothèque des Idées », Gallimard, 1956).
2. Pour autant que l'auteur du *Discours sur les passions de l'Amour* soit bien Pascal : ce que M. Lafuma conteste.

c'est la protection du Souverain — son aîné d'un an — avec l'espoir d'attacher son nom à sa gloire. Pour y arriver, il ne se contente pas de lui dédier son *Alexandre*, il comprend qu'il a besoin des femmes. Il devra son triomphe à Mme de Montespan d'abord, à Mme de Maintenon ensuite. Succès matériel : il est pensionné dès 1664[1]. Succès moral surtout, qui parut incroyable à beaucoup de contemporains : historiographe du Roi, puis gentilhomme ordinaire dans des conditions exceptionnelles pour l'époque, il finira par avoir sa chambre à Marly.

M. Raymond Picard met en évidence tous ces points[2]. Mais il éclaire d'une lumière nouvelle la fameuse et inexplicable retraite de 1677. Selon lui, il n'y a pas *conversion* mais *adaptation :* Racine aurait seulement quitté le théâtre pour la Cour et la poésie dramatique pour l'historiographie, ne mettant désormais rien au-dessus de la gloire de « conserver la splendeur des entreprises du roi et le détail de ses miracles ». Ce n'est pas seulement son œuvre mais une habile stratégie qui permit à Racine de mériter ce titre d'homme de cour que Saint-Simon ne d stribuait pas à la légère. Ce n'est que dans les dix-huit derniers mois de sa vie que Racine se serait détaché de la Cour, et il faudrait en somme postdater de vingt ans sa conversion.

***

A la carrière, M. Lucien Goldmann, critique marxiste et disciple de Lukacs, oppose l'œuvre; à l'ambitieux, il substitue le janséniste. Son Racine[3] est « avant tout un écrivain tragique », si l'on entend par tragédie « toute pièce dans laquelle les conflits sont nécessairement insolubles » (par opposition au drame, où ceux-ci peuvent être résolus). Selon M. Goldmann, les pièces de Racine tournent toutes autour de ce thème : l'impossibilité de faire son salut dans le monde. Dans les premières, « tragédies sans péripétie ni reconnaissance », les héros sauraient qu'aucune conciliation n'est possible avec le monde : phase extrémiste, celle de Barcos, qu'illustrent *Andromaque*, *Britannicus* et *Bérénice*. *Bajazet*, *Mithridate*, *Iphigénie*, appartiendraient à une seconde phase, celle du « Compromis » : au héros *tragique*, qui refuse le monde, Racine aurait substitué, sous l'influence d'Arnauld, le héros *dramatique*, qui essaie de se le concilier. *Phèdre*. « tragédie avec péripétie et reconnais-

1. M. Picard chiffre cette réussite (plus de 20.000 livres de revenus vers 1680).
2. Il nous montre un Boileau moins favorable à Racine que nous ne l'imaginions jusqu'ici; loin d'imposer une œuvre discutée aux contemporains, le critique se serait borné à voler au secours de la victoire.
3. *Racine* (« Les grands dramaturges », l'Arche, 1956). Cf. aussi *Le Dieu caché* (« Bibliothèque des Idées », Gallimard, 1956).

sance », aurait mis en évidence le caractère illusoire d'un tel espoir. Enfin, les drames sacrés — *Esther* et *Athalie* — seraient déjà hors du temps, la Providence intervenant directement dans l'action. M. Goldmann ne fait pas pour autant de Racine un chrétien, mais « un écrivain qui exprime dans son œuvre les valeurs qu'il n'a pas réalisées dans sa vie ».

***

Que conclure? Chacun de ces portraits, partiel, nous livre une part de la vérité : homme de lettres *et* janséniste, chrétien *et* courtisan, Racine fut, comme chacun de nous, déchiré par des postulations contradictoires. Il a été d'abord un enfant prodigue, grisé par ses dons, peu soucieux d'être « tout à Dieu dans quelque emploi honnête » comme le voulait la terrible Mère Agnès, mais de faire des vers, d'être célèbre et d'être aimé. S'il avait eu moins de pudeur, il aurait pu dire avec Balzac : « Rien, rien que l'amour et la gloire ne peut remplir la vaste place qu'offre mon cœur. » Il n'est pas facile d'être chrétien, surtout lorsqu'on a du génie, toute l'histoire de l'Art depuis la Renaissance est là pour nous l'apprendre. « Rien ne pourra faire, dit justement Mauriac, que le péché ne soit l'élément de l'homme de lettres et les passions du cœur le pain et le vin dont chaque jour il se délecte. » N'exagérons pas, toutefois, sa dissipation, ses liaisons de théâtre, moins significatives qu'un mariage accepté comme une ascèse et pour suivre le conseil de l'Apôtre : mieux vaut se marier que brûler.

Racine s'est montré plus ambitieux que libertin. Mais, ambitieux, Racine l'est-il plus que ses pairs et peut-on lui reprocher d'avoir conduit sa barque avec plus d'adresse que le bonhomme Corneille? Il ne s'ensuit pas que sa dévotion ait été simulée, comme le laisse entendre M. Picard. Sans doute, parfait chrétien, il ne le fut vraiment que dans les dernières années de sa vie. Mais, dès les années 1680, il a fait son choix, il s'est jeté aux pieds du Grand Arnauld, enseveli dans le mariage. Il entre de l'humilité dans cette conversion discrète.

Comme chaque chrétien, Racine est un *juste pécheur*, constamment tenté et souvent succombant. On l'a vu déchirer ses confrères, cribler ses ennemis d'épigrammes sans épargner les arguments *ad hominem*, user d'hypocrisie (se vantant d'être « régulier avec les réguliers comme j'ai été loup avec vous et les autres loups vos compères », écrit-il d'Uzès à La Fontaine), flatter les Grands, s'engager dans des passions indignes de sa foi et même de son génie, côtoyer le crime (il n'a pas empoisonné la Du Parc, comme l'en accusa la Voisin, mais il l'a peut-être fait avorter)...

Les critiques que l'on est tenté de faire à son théâtre sont d'un autre

ordre; elles tiennent à une inspiration tributaire du jansénisme, où les passions sont indestructibles, le monde indéformable, où les héros ne sont pas libres. Théâtre de la nécessité, d'une perfection close, toute formelle, par opposition au tragique moins concerté, moins efficace, mais plus exaltant, d'un Shakespeare ou d'un Corneille. Comme l'a noté M. Georges Poulet, « la tragédie racinienne est une action au passé »[1], la fatalité y est irréversible. Les héros de Racine, comme ceux de Mauriac, sont « dépourvus de tout projet qui puisse changer quoi que ce soit à leur situation »[2]; leur perte est consommée dès qu'ils entrent en scène : pour eux, se reconnaître et disparaître, c'est tout un. *Phèdre* reste l'incarnation exemplaire de cette fatalité où se conjuguent le Fatum des Anciens et la Prédestination des Solitaires (elle a d'ailleurs le « chagrin superbe » et la « fastueuse singularité » que dénonçait chez eux Bossuet).

Il y a un « mythe » de Racine, fâcheusement lié à celui de la mesure, de l'élégance, de la grâce françaises, contre lequel Montherlant, avec brutalité, et Malraux, avec plus de nuances, se sont élevés. « On en a plein le dos, s'écrie Montherlant, d'entendre ânonner que Racine incarne le génie français. » Le doux Joubert s'élevait déjà contre ce « tabou » : « Ce n'est point un écrivain inimitable... Pradon a fait beaucoup de vers pareils aux siens. » Montherlant compare Racine à « une langouste dont il faut enlever péniblement et interminablement la carapace, qui est de taille, pour arriver ici et là à un petit brin de chair exquise ». Selon Malraux, « les Français aiment Racine parce qu'ils ont posé une fois pour toutes que Racine incarnait la France », mais *Phèdre* n'est qu'un faux chef-d'œuvre. Ce point de vue gagnerait à être nuancé, mais la superstition de Racine n'est pas défendable. Entre Racine et Pascal il y a un monde...

Après trois siècles, Racine garde son mystère. Fut-il tendre ou cruel, bon ou méchant, du côté de Port-Royal ou de celui du Roi, a-t-il trempé dans le crime ou côtoyé la sainteté, nous nous posons encore ces questions parce qu'il a dit lui-même : « Je vois deux hommes en moi. » Ce libertin fut un époux et un père exemplaires. Cet ambitieux a quitté vivant le lieu de sa gloire. Cet homme de cour a commencé et fini par la solitude (rien à voir avec celle des romantiques : c'est Dieu qui l'inspire, non l'orgueil du génie). Il ne s'est pas contenté de plaire à cette Cour qu'il avait eu tant de mal à conquérir, et il a fini par faire sienne la maxime de saint Augustin qui consolait fort la Mère Angélique : « Que celui-là est trop ambitieux auquel les yeux de Dieu spectateur ne suffisent pas. »

Pierre de BOISDEFFRE.

1. *Études sur le Temps Humain* (Plon).
2. B. DORT. *Cahiers J.-L. Barrault.*

LA SORTIE DE PRISON ET SES PROBLÈMES

A peu près personne désormais n'ignore le gros effort tenté depuis dix ans par le ministère de la Justice, pour la réforme du système pénitentiaire français, effort dont on commence à apprécier les résultats, tout à l'honneur des méthodes nouvelles et de leurs applications.

Mais ce dont on ne se préoccupe guère, en dehors des milieux spécialisés, c'est de la sortie de prison.

Où est le problème? demande-t-on encore fréquemment. Un homme a commis une faute, il a payé, on le libère. Désormais on l'aura à l'œil, un point, c'est tout.

En réalité, la question est complexe, elle est même une des plus complexes qui soient, beaucoup plus que la réadaptation à l'existence normale des malades physiques, sortants d'hôpitaux, de sanas, infirmes divers, car il s'agit ici d'infirmes moraux, d'impulsifs, parfois d'êtres tarés, eux aussi, physiologiquement, souvent inadaptés à la vie, toujours de volonté faible.

Ce problème de la sortie de prison, nous pouvons le considérer sous trois aspects : du point de vue du libéré lui-même, du point de vue familial, du point de vue de la société.

Le libéré

Nous allons remonter un peu haut et faire sa connaissance au début de son incarcération [1].

Nous ne nous appesantissons pas sur une certaine catégorie d'individus antisociaux, qui entendent vivre hors de la légalité. Il s'agit là d'un monde spécial, que les prisons ne sauraient ni améliorer, ni pourrir davantage. Ils appartiennent à un milieu — « le milieu », ainsi qu'on dit — qu'ils regagneront sitôt libres. Ils sont d'ailleurs une petite minorité. Pour eux la détention n'est valable qu'à titre d'exemplarité. Mais, dans l'ensemble, les hommes qui entrent en prison sont amendables, rééducables, et c'est dès le jugement prononcé qu'il convient de s'en

1. On s'étonnera peut-être de voir traiter ici uniquement de la clientèle masculine. La raison en est certains chiffres qui vont sans doute surprendre; d'après les statistiques officielles, la population pénale, en date du 1er janvier 1956, se répartissait ainsi; sur 19.540 personnes détenues en France on comptait 18.037 hommes et 1.503 femmes, soit douze fois plus d'hommes que de femmes.

Le problème de la prison est donc, avant tout, un problème masculin: le vrai problème féminin c'est celui de la prostitution.

préoccuper, car « le temps d'emprisonnement joue contre le condamné et contre la société [1] ».

En effet, dès son incarcération, le détenu devient un « dirigé », soumis à une règle stricte, à une discipline à laquelle il lui faut se soumettre sans discussion. Apprendre à obéir n'est pas mauvais en soi, certes, mais à condition de n'y point abolir toute énergie, de ne pas aboutir à une mécanisation, à une dépersonnalisation. Or, dans le régime carcéraire, tout y prête, ne serait-ce que l'anormale claustration.

D'autre part, coupée du monde réel, l'imagination du détenu travaille, il finit par n'avoir plus l'exacte perception des choses.

Qu'il soit au courant de tout ce qui se passe dans le monde, c'est exact. Les nouvelles pénètrent généralement intactes dans les prisons, mais elles s'y déforment vite, et, sur le plan économique notamment, les données sont totalement faussées : prix des choses, état du marché du travail, tout ce qui concerne le logement, et les difficultés matérielles que peuvent rencontrer la femme et les enfants — voire les vieux parents — demeurés au dehors, pendant la durée de l'incarcération.

Dès cet instant, s'amorcent de multiples conflits familiaux possibles, dans lesquels, nous le verrons, l'épouse adopte trop souvent, de son côté, une optique particulière.

Pendant ce temps, théoriquement pour certains détenus, pratiquement pour les autres, une rééducation s'effectue. Les « longues peines » passent automatiquement par le C.N.O. (Centre National d'Orientation de Fresnes) où médecins, psychiatres et orienteurs professionnels, à l'aide de tests et d'examens divers, déterminent les possibilités de chacun. Les détenus iront alors purger leur peine dans la maison spécialement adaptée à leur cas. Il s'agit moins, désormais, on le voit, de punition que d'éducation ou de rééducation.

Notre propos n'est pas de nous étendre davantage sur cet aspect du problème, qui a été récemment traité dans cette Revue [2], mais il paraissait nécessaire de rappeler d'un mot ces orientations préalables en vue du reclassement.

Celui qui a un métier avant d'entrer en prison doit le conserver; celui qui n'en a pas, doit en acquérir un.

Là non plus ce n'est pas si simple, l'habileté manuelle ou les dispositions d'intelligence ne sont pas tout :

« Il y a danger — c'est le R. P. Vernet, qui le signale — à orienter vers des carrières où les faibles se trouveraient isolés ou exposés : carrières agricoles, qui exigent des forces physiques et morales, qui sont dures, solitaires. Dans les villes est dangereux tout travail en des collectivités

1. Me Nicolet.
2. Joseph Vernet, Pour une détention éducative, *Etudes* de juin 1955.

irresponsables. Le contrôle strict, constant, stimulant, ne se trouve guère que dans l'artisanat et les petites entreprises ».

Voici donc notre homme prêt à sortir. On a fait, nous l'avons vu, de louables efforts pour l'y préparer durant la durée de sa peine. En outre, Aumôniers [1], Assistantes Sociales, Visiteurs de prisons [2], chacun est intervenu dans son domaine propre.

Cet aspect de la question est, lui aussi, trop connu désormais pour qu'il soit utile de s'y appesantir. Disons que, malgré tout cela, notre homme sort rarement armé pour des lendemains difficiles. S'il n'est pas exagérément durci et revendicatif, il est démoli pour longtemps, sinon pour toujours, affligé d'un complexe d'infériorité, de culpabilité, que les événements et les hommes ne feront rien pour atténuer.

Même plein d'une bonne volonté sincère, notre libéré reste fragile. « La punition commence à la sortie de prison » disent ceux qui viennent à notre permanence demander du travail ou un hébergement, souvent les deux. Notre expérience prouve qu'il n'y a pas tellement lieu de s'étonner si l'un ou l'autre se suicide quelques jours après sa levée d'écrou.

La famille

Pour certains, la famille n'existe pas, ou, si elle existe, mieux vaudrait qu'il n'en fût rien. Ils n'ont abouti à la prison que faute d'un foyer digne de ce nom, d'un père honorable, d'une mère attentive. Grandis au hasard, jamais élevés, enfants de la rue, des garnis sordides, des cages d'escaliers et des terrains vagues; enfants de l'Assistance Publique ou d'orphelinats, grandis, sinon toujours sans amour, du moins sans l'irremplaçable amour maternel.

Pour d'autres, il y a le foyer honorable, des parents, une épouse, des enfants que la faute du condamné a plongés parfois dans la misère et toujours dans la honte.

L'homme, en prison, se raccroche aux affections familiales à un point qu'on n'imagine que si on l'a constaté maintes fois de visu; que la femme écrive régulièrement, que le mari n'ait aucun doute sur la fidélité de son épouse, et c'est, pour la sortie, la meilleure garantie d'une possibilité d'un nouveau départ normal dans la vie.

Mais, même dans ce cas, le plus favorable qui soit, des heurts sont à prévoir, à moins d'un tact parfait chez l'épouse, car celle-ci s'est habi-

1. La liste des aumôniers de prisons a été publiée dans la revue trimestrielle « *Prisons et Prisonniers* » éditée par le Secours Catholique, 120, rue du Cherche-Midi, Paris (6e), tél. Littré 41-71).

2. Pour tout ce qui concerne les visiteurs de prisons, s'adresser à l'Œuvre de la Visite des Détenus dans les prisons, 5, rue du Pré-aux-Clercs, Paris (7e).

tuée à l'indépendance; elle a pris seule des décisions, acquis de l'autorité, elle s'est créé des relations nouvelles, de travail ou de voisinage.

Il arrive aussi et c'est plus grave — et plus fréquent — que, sur le conseil de l'entourage, des beaux-parents du coupable, pour ne pas paraître se solidariser avec un malfaiteur (quoique unie à lui pour la bonne et la mauvaise fortune), pour garder la tête haute parmi les honnêtes gens, la femme demande le divorce; on sait qu'il lui est automatiquement accordé sans que l'homme ait, si peu que ce soit, voix au chapitre.

Il est aussi beaucoup d'unions irrégulières; les femmes, dans ce cas, se lassent d'attendre (trois ans c'est dur, six ans c'est extrêmement rare), elles prennent un compagnon qui les fait vivre, cessent peu à peu d'écrire au détenu, et finissent par disparaître en emportant les meubles.

Qu'on se mette à la place du malheureux qui a quitté — par sa faute, c'est entendu! — un foyer stable et qui, libéré, ne trouve plus que des ruines!

La société

Même dans le voisinage immédiat de la famille, il est rare que la société ait réagi chrétiennement. Elle s'est bornée à manifester son mépris, tout au moins sa réprobation. La Paroisse n'a pas eu le geste spontané qu'il eût fallu : l'affirmation que cet enfant coupable continuait à appartenir à la communauté. Elle ne réalise pas — ou rarement — sa part de responsabilité dans la défaillance d'un de ses membres. Ce faible a-t-il été suffisamment paulé? gardé de lui-même et des mauvais contacts?

La preuve de cette carence est, chaque jour, constatable. Alors que la femme, dont le mari est victime d'un accident de la rue ou d'une maladie brutale, n'hésite pas à se précipiter en larmes chez la voisine de palier, la boulangère ou le curé de sa paroisse, sûre de trouver là appui et réconfort, rares sont celles dont le mari vient d'être emmené, menottes aux mains, entre deux gendarmes, qui n'hésiteraient pas à en faire autant.

N'y a-t-il pas là matière à méditation et à révision d'attitude?

Ceci est pour l'entourage. Que dire alors des autres, les inconnus, employeurs éventuels, logeurs, etc...?

Il est rare que le libéré, livré à lui-même, parvienne à retrouver un travail valable, un travail qui lui permette de vivre dignement et soit autre chose que du bricolage et des corvées saisonnières et occasionnelles.

Le reclassement sérieux ne se fait guère que par l'intermédiaire des organismes officiels ou privés, spécialisés dans la question. Nous les énumérerons brièvement.

Les *Comités Post-Pénaux*, créés par la circulaire du 1er février 1946, organisés légalement sur le plan départemental en date du 1er avril 1952, ont pour but — très partiellement atteint jusqu'à présent par la plupart d'entre eux — de continuer, dès la sortie de prison, l'effort de reclassement poursuivi pendant la détention, d'éviter au libéré l'isolement et ses effets nocifs, de poursuivre au lieu de son travail une assistance discrète par l'action de délégués, etc... [1].

Le Ministère du Travail (Direction de la Main-d'Œuvre) a créé en 1947 un service spécial de reclassement dit « service des caractériels ». Ce service est devenu national en 1950 et a, désormais, des filiales dans nombre de grandes villes. Il se substitue aux candidats dans les demandes auprès des employeurs. En cas de refus, il épargne au moins les contacts pénibles, les dépenses inutiles, voire les affronts [2].

Le *Service Social privé pour l'aide aux familles et le reclassement des détenus* (Secours Catholique), dont la permanence tenue par des Assistantes Sociales spécialisées, fonctionne depuis près de 10 ans [3].

Centres d'accueil. — Maints centres d'accueil existent désormais en France, soit réservés en grosse majorité aux sortants de prison (type Foyer Etoile du Matin, 33, rue des Cévennes à Paris) soit les recevant par priorité, parmi d'autres sans-abri (type Cité Notre-Dame du Secours Catholique) [4].

Ces différentes formules nécessiteraient à elles seules une longue étude qui ne nous paraît pas avoir sa place ici. Disons simplement que les plus efficaces sont celles qui savent demeurer à l'échelle humaine.

Conclure?

« A la libération, dit le professeur Lafon, l'homme a payé, mais il n'est pas réellement libéré. Il retourne à la vie avec une lourde charge : s'il était taré, il n'est pas guéri; s'il était simplement troublé, il n'est pas soulagé; s'il était normal, il est marqué. »

Et Mr Albert Mëeus, Substitut du Procureur Général à Bruxelles, dans un rapport qu'il a présenté récemment déclare :

> Lorsque les cas de certains libérés évoluent favorablement, c'est souvent qu'ils n'avaient pas de vrais problèmes à résoudre, mais lorsqu'un libéré rencontre des difficultés, spécialement au début de sa libération, l'expérience prouve que l'action des organismes officiels et des organismes privés est insuffisante (...) Il y a un fossé profond entre la théorie et la réalité (...) une contradiction entre

1. Le siège du Comité Post-Pénal de la Seine est au Palais de Justice.
2. A Paris : 5 rue d'Aligre (12e).
3. Cité Notre-Dame : 6, rue de la Comète, Paris (7e).
4. La liste de ces centres est en cours de publication dans la revue « *Prisons et Prisonniers* ».

la conception actuelle de la peine et la situation des libérés. L'exécution des peines est commandée par les conceptions des milieux pénitentiaires acquis aux idées nouvelles. La situation des libérés dépend, au contraire, des conceptions du milieu social où ils doivent reprendre leur place. L'évolution des idées est plus lente dans le grand public que dans les milieux spécialisés.

Ceci pose, on le voit, le problème de l'information et de la formation du public sous un angle assez neuf. En effet, jusqu'à présent, les réformes sociales en vue de plus de justice et de compréhension ont toujours eu leur origine dans une poussée de l'opinion publique. Il n'en est rien cette fois, l'opinion publique ne suit guère, ou pas. Ce n'est pas à la collectivité que ces réformes profitent, pense-t-elle sans doute. En quoi elle se trompe gravement.

Un sortant de prison qu'on épaule intelligemment a de fortes chances de tenir désormais une place honorable dans le monde des honnêtes gens. Livré à lui même, c'est un récidiviste en puissance, donc un danger permanent pour la société tout entière.

Ce que d'aucuns ne se sentent pas disposés à accomplir par esprit chrétien, souci de justice ou amour fraternel, qu'ils le fassent au moins comme mesure de sécurité. Il n'y a pas, en effet, d'autre solution valable au problème de la sortie de prison.

Céline LHOTTE

LES CONFESSIONS D'UN GRAND ÉCRIVAIN

THOMAS MANN ET LES MÉMOIRES DE FÉLIX KRULL

Les *Confessions du Chevalier d'Industrie Félix Krull*, « première partie des Mémoires »[1], n'auront jamais de suite. Le grand écrivain Thomas Mann, en effet, est mort voici un an, le 12 août 1955, dans l'éclat glorieux de son quatre-vingtième anniversaire. Son œuvre, accumulée au long de soixante années de production ininterrompue, a pris fin sur un roman inachevé. Or il se trouve que ce dernier livre est une sorte de paraphe incongru, truculent, qui remet en suspens le sens de l'ensemble. S'il est vrai qu'au moment où il le composait dans une sorte de félicité créatrice, l'artériosclérose le minait infailliblement, on s'étonne qu'il ait glissé dans la main du passeur cette étrange obole funéraire, à l'effigie cocasse. Le magicien de la mort, l'analyste des maladies du corps et de l'âme — car c'est l'image prévalente de Thomas Mann, du moins en France — a pris congé sur un sourire amusé,sans crispation, son ultime page emportée par une houle d'amour sensuel.

Félix Krull nous oblige peut-être à réviser l'idée que nous nous faisons de Thomas Mann. La critique littéraire, toujours si bavarde lors de la disparition de ses grands hommes — c'est le moment où le vif saisit le mort —, demeure cependant perplexe. Comment interpréter l'apparition du *Schelmenroman*, du roman picaresque, au terme de la longue carrière de l'illustre écrivain? Est-ce le point d'aboutissement d'une évolution, ou

1. Traduit de l'allemand par Louise Servicen. Éditions Albin Michel 1956. Un vol. in-12 de 425 pages, 890 francs.

Né le 6 juin 1875 à Lübeck, Thomas Mann, comme son aîné Heinrich, s'est voué très jeune à la littérature. Dès 1901, son grand roman, *Buddenbrooks*, le rendit célèbre. Il s'était alors fixé à Munich. En 1914, il donna sa caution, de façon imprévue, au militarisme prussien, mais après la guerre il devint un partisan convaincu de la République de Weimar. En 1929, le Prix Nobel consacra sa renommée internationale. En 1932, contraint de quitter l'Allemagne nationale-socialiste, il émigra d'abord en France, puis en Suisse, et enfin en Californie. Il ne revint en Europe qu'après la deuxième guerre mondiale, pour s'installer à Kilchberg, près de Zürich. C'est là qu'il est mort le 12 août 1955. Ses principaux ouvrages — à l'exclusion des essais littéraires et des écrits politiques — seront mentionnés incidemment au cours de cette chronique. Pour une information plus complète et précise, on consultera l'excellent opuscule de Louis Leibrich (Classiques du xxe siècle, 12, Éditions Universitaires 1954).

le signe extrême d'une ambiguïté non résorbée? Ou faut-il le regarder comme une œuvre mineure, et par conséquent à minimiser?

Le destin de ce livre est d'ailleurs singulier. Le début en fut écrit vers 1911, d'un seul jet, et publié à l'état de fragment. La veine comique s'étant vite épuisée, Thomas Mann avait abandonné *Krull* pour *Der Tod in Venedig* (La Mort à Venise), la plus connue de ses nouvelles, toute saturée de pénétrante mélancolie. Il revenait ainsi à l'atmosphère des *Buddenbrooks* et de *Tonio Kröger*. Le fragment de *Krull* était trop court pour qu'on décelât à travers lui une nouvelle inflexion du romancier. Du moins une pierre d'attente, comme aurait dit Charles du Bos, était-elle posée. Puis quarante années passèrent, remplies d'œuvres et d'événements. C'est seulement après *Doktor Faustus* et *Der Auserwählte* (L'Élu) que l'écrivain presque octogénaire reprit son projet. Sur le même cahier où il avait jadis transcrit son texte, et sans changer une ligne des feuillets précédents, à la suite il se remit à écrire, d'une traite, jusqu'à couvrir quatre cents pages, servi par un bonheur constant d'expression et comme en état de grâce littéraire. C'est là un cas exceptionnel, cette refloraison tardive par-dessus les saisons de la vie et de l'esprit. L'étoffe neuve se joint par une couture invisible à la pièce ancienne, la rallonge s'ajuste si habilement à l'ébauche que les érudits des thèses futures auront peine à discerner le changement de date et de style.

Ce démenti pardonnable au proverbe évangélique du vêtement ancien ne manque pas d'intriguer. La surprise s'atténue si l'on sait que Thomas Mann n'a en réalité jamais abandonné complètement son entreprise de 1911. Au contraire, il conservait le dessein de la poursuivre et continuait à nourrir une secrète tendresse pour son pittoresque et pitoyable héros. Pendant les affres de la genèse de *Doktor Faustus*, qu'il a racontée dans un journal publié [1], il méditait de revenir au *Schelmenroman* et à son garnement de prédilection. Ainsi, disait-il, — sans grande persuasion peut-être — tout ce qui a paru dans l'intervalle n'apparaîtrait que comme une parenthèse, une sorte de considérable interpolation. L'unité de l'œuvre s'arrondirait donc sous le signe du menteur au prénom symbolique. La chance de Thomas Mann a voulu qu'il réussît, au moins en partie, sa tentative, léguant par là à ses critiques un difficile problème. Nous ne sommes pas obligés de suivre un auteur dans la vue d'ensemble qu'il prend sur son œuvre, surtout lorsqu'elle est nuancée par la forme dubitative, mais, lorsqu'il s'agit d'un écrivain comme Thomas Mann, à la rare longévité créatrice, et soucieux de tracer et de retracer son itinéraire, il vaut la peine d'envisager l'hypothèse. Nous n'avons d'ailleurs pas le choix. L'œuvre entière est là, qui requiert interprétation — avec sa

1. *Die Entstehung des Doktor Faustus.*

post-face déconcertante, avec cet enfant reconnu légitime du patriarche, s'il est permis de parler irrévencieusement de l'auteur de *Joseph.*

***

Il n'est pas facile de donner un argument de *Félix Krull.* Non seulement parce que le roman est inachevé, mais parce que Thomas Mann y a subtilement enfoui quantité de résonances, de contrepoints et de références qui en réservent la pleine saveur aux connaisseurs de la littérature allemande. Le bon entendeur découvre avec un plaisir raffiné les échos de *Simplicissimus*, de *Wilhelm Meister* (le parangon des œuvres romanesques!), des *Mémoires d'un vaurien*, de *Henri le Vert*, etc... D'autre part, presque tout l'intérêt du récit, qui n'est qu'une succession de scènes et de tableaux, réside dans le ton impertinent, dans l'impayable manière de dire. Car l'ouvrage, nous le disons, n'est que duperie de langage, semblance chatoyante. La personnalité du héros consiste à n'en pas avoir : personnage ondoyant, caméléon, il n'a pas de véritable histoire, sa vocation de trompeur fait de lui le singe et le reflet d'autrui, ses avatars lui tiennent lieu d'aventures.

Ceci dit, il est censé raconter lui-même sa vie et, par définition, le lecteur n'est pas obligé de lui faire crédit. A le croire sur parole, Félix Krull est l'heureux fils d'un joyeux négociant en vins de la vallée du Rhin, que sa belle humeur insouciante n'empêche pas de terminer son existence failli et suicidé. Quant au jeune Félix, dûment stylé par son parrain Schimmelpreester, il a commencé fort précocement une carrière de chenapan gourmand, en dévalisant régulièrement la confiserie locale, et de simulateur fainéant, en feignant l'épilepsie pour sécher l'école. Il n'est sincère que dans la constance du mensonge, et besogneur que pour Vénus. Après la ruine familiale, Félix vit d'astuces et d'expédients, il songe même à s'engager dans un cirque, où l'aguiche une quelconque Mignon. Il échappe de justesse à la conscription en se livrant, devant le Conseil de revision, à une grande mise en scène de pseudo-crise de haut mal. Rien d'étonnant à le voir débarquer un beau matin à Paris, paradis des mauvais garçons. Liftier d'un grand hôtel, il séduit facilement une richissime et volage romancière, Mme Houpflé, qui l'entretient. Cependant il mène de front d'autres bonnes fortunes, par exemple le siège d'une très pudibonde jeune Miss, et s'occupe surtout de louches négoces et de trafics clandestins — la main toujours preste à glisser dans la poche d'autrui. Par l'entremise d'une amie, Zouzou, il lie connaissance avec un jeune aristocrate décavé, du même acabit que lui, et que ses parents veulent expédier à Lisbonne, pour l'aider à rompre un flirt. Le maître-chanteur, toujours obligeant et officieux, s'offre comme substitut

et, revêtu d'une personnalité d'emprunt qui lui sied, et d'un style épistolaire à narguer le critique le plus soupçonneux, s'installe en invité d'honneur chez le très pédant Professeur Kuckuck (= Coucou), Trissotin germanique niché dans l'Université portugaise. Le hasard narquois a voulu d'ailleurs que Krull et Kuckuck voyageassent de conserve. La pétulante fille du Professeur, Zaza, vite éprise de l'irrésistible menteur, est à point nommé comme un double de Zouzou. Mais — dernière substitution d'un récit qui jongle avec les transferts — la flamme la première couronnée est celle de sa mère, l'opulente et sévère Senhora Maria Kuckuck, dont la poitrine pâmée accueille l'hôte dans un tourbillon de générosité. Le livre s'arrête là.

***

Que Thomas Mann reste identique à travers ses métamorphoses, c'est ce qu'atteste la lecture attentive de ses livres. Ils portent tous la marque de fabrique, l'empreinte d'un style soigneusement poli, l'écho répercuté des mêmes préoccupations. L'œuvre massive de Thomas Mann, en effet — dominée par les sommets égaux des *Buddenbrooks*, du *Zauberberg* (La Montagne Magique) et de *Doktor Faustus*, autour de la chaîne des *Joseph* [1] —, n'est pas issue d'une espèce de profusion titanique, comme celle de Victor Hugo ou de Gerhard Hauptmann, par exemple, ni d'une vision polygonale, aux perspectives indéfinies, comme *la Comédie Humaine* ou *La Recherche du Temps perdu*. Thomas Mann est avant tout un observateur aigu et un narrateur passionné, qu'obsèdent quelques problèmes autour desquels il décrit de longs circuits. Il est authentique romancier, cependant. Ce n'est pas une omniprésence du « moi » parmi les récits et leurs personnages, à la manière de Gide, qui ferait de sa bibliographie un perpétuel commentaire personnel et un multiple miroir de Narcisse. Il possède la faculté démiurgique de produire des êtres romanesques doués de vie autonome; ce n'est pas le cas de tous ses héros, c'est même surtout l'apanage des figures secondaires, mais bien des fantômes de l'imaginaire ont reçu en propre le souffle et la voix : Thomas et Toni Buddenbrook, Grünlich et Permaneder *(Buddenbrooks)*, Aschenbach *(Der Tod in Venedig)*, Joachim, le Dr Behrens et Mynheer Peeperkorn *(Der Zauberberg)*, Jacob le patriarche et la femme de Putiphar *(Joseph)*, Rosalie *(Die Betrogene)*, Schleppfuss *(Doktor Faustus)*, Félix Krull, Schimmelpreester, Mme Houpflé, le Professeur Kuckuck *(Félix Krull)* etc... Mais il n'y a pas de monde « mannien » comme il y a un univers de

1. La tétralogie *Joseph und seine Brüder* a été traduite par Louise Servicen chez Gallimard : I. *Les Histoires de Jacob* (1935). — II. *Le jeune Joseph* (1936). — III. *Joseph en Égypte* (1938). — IV. *Joseph le Nourricier* (1948).

Balzac et de Dostoïevski. L'être des personnages, sauf peut-être dans les *Buddenbrooks*, s'efface ou se fond dans les problèmes de l'écrivain. L'atmosphère même, cependant toujours caractéristique, émane d'une intention, est subtilement diffusée par l'idée; le déclin, l'échec, l'amour interdit, l'éros, la musique, le temps... A mesure qu'on avance dans l'œuvre, la matière romanesque est de plus en plus exténuée par la forme, l'étoffe se moire d'effets de style, l'art d'écrire et de disserter prime la vitalité créatrice.

Ce rapport ambigu qu'il entretient avec son œuvre, Thomas Mann l'a appelé ironie. C'est-à-dire une position interrogative qui, dans la tradition allemande fixée par Schlegel, n'exclut pas le déchirement. Mais l'ironie est quand même un dédoublement, une façon de se distancer, de ne pas prendre parti. En sorte que le drame n'est pas si déchirant qu'il paraît, la tristesse est moins affreuse qu'on ne la décrit, et la vérité moins vraie qu'on ne croit. Cette attitude de recul empêche toute classification hâtive, et interdit qu'on reporte sur l'écrivain le climat et l'âme de ses héros. En ce sens, Thomas Mann, c'est l'anti-Flaubert. Mais l'ironie mannienne est surtout la conscience qu'écrire, c'est dépasser l'événement et le sentiment, et un peu les relativiser, en faire des objets de littérature. L'ironie épargne l'écrivain, le défend contre le destin de ses personnages. Elle lui donne du champ, de l'espace pour évoluer. Il ne s'est pas mis tout entier dans cette provisoire image. C'est ainsi que les *Buddenbrooks*, qui ont fait la renommée de Thomas Mann, peuvent donner le change avec leurs tons fanés, leur morose douceur.

Mais l'ironie est elle-même un concept voué aux métamorphoses. Elle a toute une gamme, de l'aversion à la tendresse. Si elle est la constante et la clef de l'œuvre de Thomas Mann, elle se diversifie trop pour n'être pas à son tour sujette à interprétation. L'ironie, en effet, change de signe. Elle a comme deux versants, l'un d'enjouement, l'autre de mélancolie. Ou bien risquons ce schéma : l'ironie a gagné de plus en plus, mais en recouvrant sans le chasser un drame antérieur. Thomas Mann a progressé dans le sens de la sérénité enjouée, de la sagesse de la vie. Il s'est guéri, mais sans anéantir les germes microbiens qu'il a minutieusement décrits : le temps, l'éros, la solitude, la musique. Et, à plusieurs reprises, le drame reprend, provoque des explications, remet violemment en question l'unité de l'œuvre. Deux grandes crises au moins le prouvent, marquées par les *Betrachtungen eines Unpolitischen* (Considérations d'un apolitique) et *Doktor Faustus*. Ces deux livres gothiques et douloureux ont été suscités par la guerre. Le premier a retardé la rédaction de la *Montagne Magique*, le second a démenti la quiétude de *Joseph et ses frères*. L'événement, dans sa brutalité, a mis en pièces l'ironie et rompu la courbe de l'évolution. L'écrivain attaqué, l'écrivain exilé, a été atteint dans sa substance. Car à quoi sert la littérature, quand le monde où elle s'exprime

devient atrocement inhabitable? Mais l'émouvante et parfois généreuse vulnérabilité de Thomas Mann confirme encore que son grand problème, le ressort de son œuvre, est le problème de l'artiste. Car il arrive que notre histoire soit faite de la même étoffe que nos songes.

Les termes de l'antithèse dramatique sont posés dès les *Buddenbrooks*, dans le langage sans doute inadéquat de la philosophie de la vie, mais l'illustration étonnante de talent justifie les préférences des admirateurs du Thomas Mann précoce. L'analyse du déclin des Buddenbrook au long de trois générations relève d'un phénomène historique : c'est la fin du monde bourgeois et de l'ère wilhelminienne que Thomas Mann décrit. Mais le facteur réel de décomposition réside bien plutôt, irréfutable et perfide, non dans la nature des choses, mais dans l'être des hommes. C'est l'esprit, au sens de Schopenhauer et de Nietzsche, et plus tard de Klages (« L'esprit comme adversaire de l'âme »), qui active la disparition des Buddenbrook, qui ronge, comme une latente fatalité, la vieille famille des marchands de Lubeck. L'éthique de la ponctualité et du labeur qu'incarne Thomas Buddenbrook est impuissante à conjurer l'action inquiète et corrosive de l'esprit, sa négation, son pessimisme. L'esprit conspire contre la vie... Mais l'esprit soupire aussi après la vie. *Tonio Kröger*, conversation qui est une confession, donne à ce thème fondamental une expression célèbre. Il y a deux races d'hommes : les heureux, les vivants, insouciants et inconscients, les blonds aux yeux bleus — et, d'autre part, leurs envieux, les souffrants et les inquiets, les artistes. Mais ces adversaires ne sont pas irréconciliables. Car la vie a besoin de l'esprit, la vie aussi appelle son contraire. Dans *Königliche Hoheit* (Altesse Royale), préfiguration très approximative du mariage de Monaco, l'idylle du prince sensible et de la radieuse héritière américaine symbolise une union d'un autre ordre. Un début d'équilibre s'établit. C'est le moment où Thomas Mann commence le manuscrit de *Krull*. Mais *Der Tod in Venedig* démontre que cette équation reste instable et fragile. L'illustre poète Gustav von Aschenbach, dont tout l'effort a consisté à discipliner son génie, à harmoniser en lui l'art et la vie, vient mourir sur la plage du Lido, le cœur désert et consolé, fasciné par la grâce inaccessible d'un adolescent...

Mais l'insertion de l'artiste dans la société n'est que l'aspect subjectif d'une question plus vaste à laquelle la *Montagne Magique* s'efforce de répondre. Entre temps, la voie où s'engageait Thomas Mann est barrée par la guerre, d'où sont issues les *Betrachtungen eines Unpolitischen*. Dans ce livre chaotique et prenant. Thomas Mann se fourvoie dans la défense de la Kultur et de la germanité contre la démocratie et la « civilisation ». Il ferraille maladroitement contre son frère Heinrich et Romain Rolland. Le plaidoyer s'embrouille, les contradictions se heurtent. Lui-même a plus tard qualifié son livre de « combat désespéré d'arrière-garde ». Les *Betrach-*

tungen font comme une brèche béante dans l'œuvre de Thomas Mann. Elles n'ont pas été rééditées. Mais leur bloc erratique, à la croisée des routes, signale à l'artiste sa place au cœur menacé d'un problème d'époque et de valeurs.

L'interminable *Zauberberg* entreprend de frayer le passage, de mener la transition entre le monde ancien et le nouveau monde, bien que le récit s'arrête dans la fournaise de l'été 14. La construction du roman est complexe, au point qu'on peut parler *ad libitum* de disparate ou de savant entrelacement de thèmes. Individuel jusqu'à l'intimité dans le climat et le déroulement de la narration, universel jusqu'à la philosophie de l'histoire dans les copieuses discussions où s'affrontent les deux acharnés duellistes, l'Aufklärer Signor Settembrini et le sinistre Naphta, ex-jésuite et « possédé » dostoïevskien. Le cadre — le sana de Davos — est ésotérique, mais la société cosmopolite y forme un microcosme. Parmi les neiges éternelles, le temps est suspendu, mais ses vibrations imperceptibles, annonciatrices de l'avalanche, communiquent au récit l'impulsion. Le héros, Hans Castorp, ingénieur ingénu, n'est pas un artiste, et cependant il tombe malade. Mais sa maladie n'est pas son tourment, au contraire elle l'enrichit d'une expérience qui finalement se volatilise au dernier chapitre sur le champ de bataille de la Grande Guerre. L'amour forme, au lieu de ravager, et l'éros ne conduit pas à la mort. Etc... Thomas Mann s'est complu à raffiner ainsi la présentation de ses débats, sous le couvert d'une ironie qui se confond avec l'écriture, une ironie qui est parade et parodie des « romans d'éducation ».

Toutefois la Montagne Magique charrie un contenu d'idées, de motifs, un pathos de considérations qui rendent l'ensemble confus. L'important, pour nous qui cherchons l'unité de signification de l'œuvre de Thomas Mann, est cet accès à l'universel. L'adhésion de l'auteur du *Zauberberg* va ouvertement à la raison, aux « lumières ». La sagesse de Gœthe, dans les traits duquel Thomas Mann se mire désormais — au culte gœthéen il apporte l'hommage de plusieurs grands essais et d'un brillant pastiche discuté, *Lotte in Weimar*, — supplante l'influence de Schopenhauer et de Nietzsche. L'immense et insolite entreprise de *Joseph et ses frères* peut être regardée comme le triomphe de la raison habile, de la *Klugheit*, non seulement pour le compte du héros biblique, mais pour la part de l'auteur, qui s'approprie le domaine des « mythes » — selon sa terminologie — et l'interprète souverainement comme l'imagerie de l'éternel humain. *Joseph* est un tour de force, le triomphe de l'écrivain — analogue, sous ce rapport, et la différence trop évidente mise à part, à cette éblouissante performance qu'est l'*Ulysse* de Joyce. Thomas Mann gonfle le récit biblique d'un monde de culture et de *Weltweisheit*. L'ironie est pour ainsi dire incantatrice. C'est-à-dire, l'art se joue de la difficulté, l'écrivain impose insidieusement sa présence, le sujet

importe moins que la manière de dire, la plume est ensorcelée, la forme sertit si bien le contenu qu'elle ne s'en distingue plus. Le problème de l'écrivain a trouvé sa solution. D'un plus haut refuge que le sanatorium de Davos, il contemple sereinement la profondeur du passé et, dans le cours des générations, sa raison éclairée discerne l'essence de l'humain. Reprenant une suggestion de Gœthe, dans les Conversations avec Eckermann, il a hérité son esprit. Le drame a disparu. A la fragile alliance de l'esprit et de la vie, succède la coïncidence de l'esprit et de la vie, comme dans les œuvres de la nature pour les philosophes optimistes. Thomas Mann est, comme Gœthe son modèle, « né pour être écrivain ».

Pourtant le dernier mot n'est pas dit, la conclusion n'est pas définitive. Il faut en effet se rappeler à travers quelles calamités Thomas Mann a conduit son arche du langage : l'agonie de la république weimarienne, la prise du pouvoir nazie, l'exil et ses errances, la guerre. Leur contrecoup retentit plus tard, au tournant de la guerre, quand la fortune change de camp. Et, comme un navire sombre en arrivant au port, l'unité de l'œuvre prestigieuse se défait devant la tragédie de l'Allemagne. Si l'on fait abstraction des éléments culturels et autobiographiques qui le surchargent, *Doktor Faustus* (1943-1947) est l'histoire exemplaire d'un déclin fatal. L'ouvrage est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'évoquer le contenu de cette ultime explication de l'écrivain avec ses thèmes, la germanité, la musique, la maladie, la mort, le nihilisme, le démoniaque. L'atmosphère est celle d'une catastrophe, celle de Nietzsche, celle de l'Allemagne, et peut-être de la civilisation. *Doktor Faustus* renoue, en les accentuant jusqu'au tragique, avec les inflexions les plus désolées des premières productions. Même si les nombreux éléments du récit ne parviennent pas à fusionner parfaitement, l'impression finale est oppressante. La polarité de l'œuvre entière reparaît de façon stridente.

A ce point, — laissons *Der Auserwählte* (L'Élu), qui n'est qu'un long et laborieux exercice, — surgit la reprise de *Félix Krull*. Les dimensions du livre semblent interdire *a priori* qu'on en fasse une simple vignette décorative, un fermoir au dessin fantaisiste. Plus encore, l'amour et le soin que Thomas Mann lui a portés. Et nous nous demandons comment y déchiffrer la signature du grand écrivain et son identité.

Malgré sa surabondance, le travail littéraire de Thomas Mann est un travail d'établi, appliqué, économe, à l'allure ménagère. Pas de jour sans quelques lignes, et peu de lignes sans l'envoi à l'impression. Or il apparaî que la maîtrise ouvrière et manuelle est allée de pair avec une baisse de l'influx créateur. Ceci a facilité l'entrée des problèmes de l'époque et le gain de l'universel. Mais en vitalité, en séduction, en pouvoir magique — jusqu'à *Félix Krull* —, Thomas Mann n'a cessé de décliner. Que l'on compare *Der Tod in Venedig* et sa réplique tardive *Die Betrogene* (Le Mirage)! Parallèlement, l'ironie a varié. Elle ne peut être considérée

comme l'indice immuable qui donne le ton, comme la mince cellophane qui protège uniformément des produits divers. La dualité que nous avons soulignée s'écorche en discordance, en dissonance — entre l'ironie élégante, détachée, qui aère constamment *Joseph* et l'ironie parcimonieuse de *Doktor Faustus*, concentrée sur le personnage prudhommesque du narrateur. Finalement, quelle interprétation devons-nous privilégier? La tension du drame et de la sérénité? La patiente conquête de la sérénité? Le gain problématique de l'enjouement ou la virulente persistance du déchirement? Il semble qu'avec *Félix Krull* Thomas Mann ait voulu dépasser ces questions et porter, par personne interposée, son cas d'écrivain illustre devant le tribunal permanent où la morale juge la littérature.

Félix Krull atteste d'abord le souhait conscient de Thomas Mann d'envelopper son œuvre dans un climat d'euphorie et de réussite. Le vieil écrivain reverdit et récupère une verve perdue. Car c'est bien comme écrivain qu'il entend quitter la scène en saluant, jusqu'à ce que le rideau ne se relève plus. *Félix Krull* est une comédie en plusieurs tableaux, un étourdissant exercice d'écriture, dont le « clou » est la conférence géologique et burlesque du professeur Kuckuck dans le wagon de Paris à Lisbonne. Mais, dans la brillante démonstration, le problème de l'écrivain conserve ses termes et ses antinomies. L'ironie s'est tournée contre elle-même. L'artiste si doué, si chanceux, auquel tout réussit, est le menteur, l'escroc professionnel. Krull est l'image de la littérature, le songe du mensonge, la creuse richesse, le tragi-comique de la tromperie. Tout y est double et confondu, comme dans le conte indien *Die vertauschten Köpfe* (Les têtes interverties) : le drame et le rire, la vérité et la fausseté, l'éros et le langage, la vilenie et le raffinement... Félix est lui-même un double, à travers lequel l'ironie de Thomas Mann se prend à son propre jeu et se moque de la littérature, Gœthe y compris.

Mais il faut encore retoucher cette image ou en atténuer la portée. Car les aventures de Félix Krull sont inachevées. Et pas seulement par la mort. Déjà auparavant, Thomas Mann avait interrompu une seconde fois le manuscrit pour se mettre à une pièce de théâtre : Luthers Hochzeit (Les Noces de Luther) — cinquante ans après sa seule tentative théâtrale *Fiorenza*. Le discours ou *Essai sur Schiller* — où l'on a pieusement vu son testament — ne sort pas des limites de l'hommage commémoratif. Thomas Mann n'échappe pas à cette loi, que nul écrivain ne lègue de lui-même une copie conforme, même si l'écriture est son propos unique et son unique problème. Il se perd dans le jeu des miroirs. En ce sens, on peut dire que Thomas Mann, comme son ami André Gide, rejoignant sans le vouloir la conscience aiguë d'auteurs contemporains qui viennent d'un tout autre horizon, a avoué que la littérature est imposture et que l'écrivain vit de duplicité.

12-VIII-56. Xavier TILLIETTE.

LA SEMAINE SOCIALE DE MARSEILLE

Une jeune femme qui dirigeait avec énergie le bataillon des serveuses bénévoles au restaurant de la Semaine Sociale m'a dit avec une légère pointe d'accent : « Cette Semaine Sociale c'est bien fatigant; mais ce qui me fait plaisir c'est que je comprends tout ». Je ne peux guère faire mienne cette belle satisfaction de soi-même. Je dois avouer que je me suis trouvé plongé dans un monde de problèmes économiques qui me dépassent. Je pense que c'est le sens de l'humour bien connu des polytechniciens qui a poussé le Directeur de cette Revue à me demander de faire le compte rendu de la Semaine Sociale de Marseille. C'est donc le point de vue naïf d'un parfait profane que j'apporte ici. Or, contre toute attente, l'homme de la rue, fort candide, que je suis, a été extrêmement intéressé par le monde qui se découvrait à lui, et par les problèmes que cette découverte éveillait. Nul doute que cette Semaine Sociale ait une exceptionnelle importance.

D'abord par la qualité des professeurs. Il n'est pas banal, il faut le reconnaître, de réunir en une même session, des économistes célèbres, professeurs à la Faculté de droit de Paris, le Directeur de la Caisse des Dépôts, le directeur général d'Ugine, président de l'Association de Cadres dirigeants de l'Industrie, le Président d'une grande centrale syndicale, le Directeur du Commerce intérieur, l'ancien Chef du personnel de l'E. D. F, un Gouverneur général et enfin un membre de la Haute autorité de la Communauté Européenne Charbon-Acier, pour ne parler pas de moindres seigneurs de la technocratie.

Ce qui frappait le plus dans les exposés de ces hommes d'une compétence technique incontestable, c'était leur optimisme devant le phénomène de l'expansion économique française.

Si au Sud d'une ligne qui va, en gros, de la Normandie aux Alpes, toute l'économie agricole, commerciale et industrielle est en régression, sauf en quelques régions, par contre, depuis une dizaine d'années, au Nord de cette ligne, l'industrie accroît de manière spectaculaire son potentiel et sa production : il suffira de rappeler ici l'industrie automobile, passée de l'indice 100 en 1939 à un indice supérieur à 400 actuellement.

Parallèlement à cet énorme accroissement de potentiel et de production économique, un autre phénomène caractéristique est la poussée démographique si importante qui continue en France depuis l'après guerre. De là d'ailleurs de gigantesques problèmes : aménagement du territoire,

reconversion des industries déficientes, revalorisation de l'agriculture, politique d'investissements et d'étude des marchés, préparation des techniciens nécessaires, intégration de la masse de jeunes qu'il faudra utiliser à partir de 1960.

Mais je ne veux et ne peux m'arrêter ici qu'à l'incidence humaine, morale et religieuse de ces faits et de ces problèmes; je ne puis d'ailleurs qu'effleurer à peine des questions difficiles et qui engagent toute une philosophie et une théologie de l'homme et du monde.

***

Je note d'abord une tension entre les exigences évangéliques de la pauvreté et l'inéluctable expansion économique. Le chrétien est le « synerge » du Dieu créateur, il est placé dans un monde inachevé qu'il a mission et vocation de perfectionner; c'est pour lui un devoir de charité de rendre pour la race humaine la vie moins dure, plus légère, plus ouverte à la culture et à la spiritualité; il a donc le devoir d'accueillir avec sympathie le progrès des techniques capables d'améliorer et de libérer la vie matérielle. Mais, en même temps, le chrétien doit maintenir la valeur de la pauvreté, se rappeler et rappeler qu'il ne sert à rien à l'homme de conquérir l'univers s'il en perd son âme. En même temps donc qu'il cherche à diminuer la peine et la souffrance, il doit maintenir la valeur seule salutaire de la Croix. Dialectique essentielle et difficile dont les termes ont été bien dégagés à Marseille, mais dont la synthèse vivante et vécue restera jusqu'à la fin des temps à chercher.

De là, une question connexe qui a été posée en particulier dans le remarquable exposé du P. Laurent, mais qui, elle non plus, n'est pas près de recevoir une solution parfaite : l'expansion économique est-elle un progrès tout court, un progrès pour l'humanité? — Pas de notion plus équivoque. Certes, on nous a précisé excellement et répété abondamment que l'expansion économique n'est pas une fin en soi; elle peut être une idolâtrie et l'expression d'une volonté de puissance désastreuse; elle n'a de valeur pour un chrétien que si elle sert l'homme, sa liberté, son intelligence, sa culture, sa vie de relations, sa spiritualité, la civilisation. Mais s'est-on assez demandé ce qu'est le progrès, et la civilisation? Non pas seulement théoriquement, mais positivement à travers ce champ d'observation que forment les sept ou huit millénaires de la proto-histoire et de l'histoire? Nous constatons, certes, de nos jours un progrès technique formidable, qui n'est comparable qu'à ces totales révolutions de la vie matérielle qu'ont provoquées la découverte du feu, de la roue, du métal, dans la pré-histoire ou la proto-histoire. Mais, en dehors du développement de la révélation divine, peut-on

constater dans l'humanité un progrès moral, artistique, intellectuel, religieux? La réponse n'est ni évidente ni simple. Bien plus, ne peut-il pas sembler, à tort ou à raison, que les progrès techniques connus de la proto-histoire et de l'histoire entraînent généralement une régression largement compensatrice en d'autres domaines? Davantage encore, le signe de Babel n'est-il pas l'expression d'une loi de comportement historique de l'humanité? Nous ne pouvons pas ne pas construire des tours pour escalader le ciel et dominer l'univers, mais n'est-il pas nécessaire aussi que ces tours, d'une manière ou d'une autre, s'effondrent sur nous, pour nous rappeler que nous ne sommes démiurges que par délégation gratuite de la puissance divine, et que nos escalades humaines ne nous permettent pas d'atteindre par elles-mêmes notre bonheur, notre réalisation, notre salut? On n'a peut-être pas assez souligné, en cette Semaine Sociale, que même un progrès authentique et libérateur de l'homme peut contenir en lui-même son péché virtuel et (plus qu'une tentation) sa punition.

***

Ces problèmes ne sont pas seulement théoriques, mais bien spirituels; ils engagent tout notre comportement vital, toute notre attitude concrète vis-à-vis du monde et des hommes. A côté d'eux, d'autres problèmes, plus immédiats sont soulevés par le progrès économique.

Surtout des problèmes de *Justice Sociale*. Une des leçons les plus importantes et les plus remarquables de la session a été celle du Père Bigo. Malheureusement le professeur se l'est lue à lui-même au lieu de l'adresser à son auditoire; il faudra donc relire et méditer cette leçon quand elle aura été publiée, car elle éclaire très heureusement la notion même de justice sociale. La théologie morale catholique admet traditionnellement, d'une part la légitimité et même la nécessité de la propriété privée, condition et signe de liberté de la personne, et d'autre part, la destination universelle des possessions humaines; tellement qu'en cas de nécessité *extrême*, on a le droit de s'approprier le bien d'autrui pour satisfaire ce besoin vital, sans avoir le devoir de justice d'en restituer ensuite l'équivalent, si on l'a consommé. Mais poussant plus loin les conséquences de ces principes, certains moralistes contemporains se demandent si, en cas de nécessité *non extrême, mais grave*, où l'individu n'a pas le droit de s'emparer de lui-même du bien d'autrui, les détenteurs de biens superflus ne sont pas tenus, eux, par un devoir de justice sociale, de satisfaire à ces besoins de leurs frères humains défavorisés; bien que ceux-ci n'aient le droit d'exiger d'aucun d'eux en particulier la satisfaction de ces besoins.

Certes il n'est pas facile (et on l'oublie trop parfois) de déterminer les limites de ces besoins essentiels. Mais il est des cas où il est évident qu'ils ne sont pas satisfaits; il est des inégalités de niveau de vie et de liberté effective qui sont d'incontestables injustices sociales. Ces cas ont été mis rigoureusement en lumière par un grand nombre des leçons de la Semaine; l'inégalité énorme des niveaux de vie entre les peuples économiquement développés où les ressources moyennes annuelles des individus sont supérieures à 500 dollars et les peuples sous-développés où les ressources annuelles moyennes ne dépassent pas 50 dollars; or, c'est la situation des trois quarts de l'humanité, la tragique situation de la plus grande partie de la race humaine qui est sous-alimentée, c'est-à-dire que la plupart des hommes d'aujourd'hui ne disposent pas des 2 500 calories journalières nécessaires à l'entretien normal de la vie; — dans un pays comme le nôtre la différence de niveau de vie entre les régions en expansion économique et les régions en régression; — le fait troublant que, dans une France en expansion économique constante les salaires effectifs n'aient pas augmenté en pouvoir d'achat depuis l'avant-guerre et que donc le niveau général de vie soit resté inchangé seuls les pères de famille de deux enfants en province et de trois ou plus à Paris ont un pouvoir d'achat légèrement supérieur à celui de 1939

***

Cependant en face de ces problèmes cruciaux, au moins au niveau national, une remarquable convergence d'attitudes s'est manifestée entre les économistes, les technocrates, les hommes d'action, les grands patrons et les dirigeants syndicalistes qui ont professé à cette Semaine. Convergence étonnante et qui marque sans doute un tournant capital dans notre histoire sociale, comme n'hésitait pas à le dire Gaston Tessier, au repas de la F.N.A.C., le samedi 21 juillet.

Tous reconnaissaient que l'expansion économique n'est pas une fin en soi, mais qu'elle doit servir les besoins essentiels de la masse des hommes, c'est-à-dire permettre d'amener progressivement la réduction des inégalités sociales trop injustes. Tous admettaient que la puissance publique seule peut efficacement assurer cette finalité humaine d'expansion par son contrôle, son intervention, ses directives, ses organismes de statistique, ses « planifications ». Tous, en même temps, cherchaient à concilier ce nécessaire dirigisme avec la liberté politique, une relative autonomie de la profession, un respect du syndicalisme et de ses moyens de défense, une collaboration étroite de la profession et des centrales ouvrières à l'organisation de l'économie : on donnait volontiers à cet ensemble le nom de « démocratie économique ».

Sous ce climat créé, d'une part par les récents accords Renault, d'autre

part par le rapport Kroutckhef, tous les professeurs répudiaient d'une même voix le mythe progressiste de la révolution violente considérée comme le seul facteur possible de justice sociale; tous répudiaient explicitement la lutte des classes, mais, au contraire, ils préconisaient une recherche de collaboration entre le patronat, privé ou public. la main-d'œuvre et aussi les consommateurs.

Les représentants des Syndicats pour autant n'abdiquaient rien de leurs revendications de justice sociale, mais, loin de voir dans la grève et la force les seuls moyens de les faire triompher, ils acceptaient de les poursuivre par une collaboration avec le patronat. De leur côté, les représentants des technocrates et des grands patrons qui, dans le passé, avaient si souvent manifesté leur volonté de puissance en refusant de céder aux pressions ouvrières, reconnaissaient maintenant la nécessité de faire participer les représentants des salariés à la gestion et au contrôle de l'entreprise; ils souhaitaient que le salariat, considéré comme l'achat contractuel du travail, fût remplacé par un mode nouveau de rémunération, qui serait fonction à la fois des besoins humains des travailleurs et des profits généraux des entreprises.

Le moment le plus important, et véritablement historique, de la Semaine fut certainement celui où M. Perrin, un des plus grands patrons de France et le président de l'Association de cadres dirigeants de l'Industrie, déclara très explicitement son accord pour l'essentiel avec les vues développées par le président de la C.F.T.C., M. Bouladoux, qui, se réclamant d'un syndicalisme « constructeur », préconisait l'accession du monde du travail à une participation au pouvoir économique par un « ensemble d'institutions démocratiques à base collégiale, recouvrant toute la vie économique depuis l'entreprise jusqu'aux organismes nationaux de décision ».

***

Cependant, pendant toute cette Semaine, le profane que je suis a été poursuivi par l'impression qu'on construisait la Jérusalem céleste plus que la cité de la terre. Ceci n'est pas une critique négative : je ne saurais assez dire combien cette session, souvent austère, m'a intéressé et m'a paru riche d'enseignements et excitante pour l'esprit. Mais, pendant toute la session, j'ai eu l'impression qu'on ne pouvait aborder qu'une moitié du problème, parce que, tout en attribuant à l'État un rôle essentiel pour mettre l'expansion économique au service de la justice sociale, on était contraint, pour des raisons multiples et impérieuses, de dissocier économique et politique. Comment donc, dans les conditions politiques concrètes de la IVe République, dans un régime politique fatigué, faible et prisonnier d'intérêts particuliers et de passions par-

tisanes anciennes et durcies, obtenir pratiquement de la puissance publique cette mise de l'économique au service de la personne humaine et de la justice sociale? Sans adorer le mythe, trop enfantin, de la création miraculeuse du régime enfin parfait par un changement de constitution, il faut reconnaître que nos institutions politiques sont désuètes et impuissantes et nos mœurs politiques néfastes. Comment pratiquement les améliorer pour les rendre plus capables de jouer leur rôle de régulatrices de l'économie du pays et de promotrices de la justice sociale? Tant qu'on n'aborde pas, en se dépouillant des passions aveugles et affectives, ce problème essentiel, ne reste-t-on pas trop dans une spéculation inefficace? Terrible problème, spécialement délicat pour des catholiques français, à qui l'histoire de leur pays et l'expérience du passé imposent d'éviter tout cléricalisme, toute formation d'un parti catholique.

Le problème est plus vaste encore. Les institutions et les mœurs politiques sont fonction de la « mentalité » générale du pays. Nous sommes un peuple épuisé par deux guerres, par la défaite et l'occupation, tiraillé entre les deux puissances directrices de l'histoire contemporaine; nous n'avons pas pris conscience des extraordinaires possibilités de réveil que manifestent notre expansion économique et notre poussée démographique; nous rêvons de solutions magiques proprement enfantines, dictature, poujadisme, révolution définitive et absolue; ou bien nous roulons dans l'impuissance du désespoir, ce qui revient à peu près au même. Comment agir sur cette réalité sociologique qu'est la conscience collective, la mentalité de la nation pour lui redonner un peu de confiance en soi, d'allégresse créatrice, de discipline, toutes qualités nécessaires à cette démocratie économique qu'on nous a dessinée à Marseille et qui serait notre salut temporel?

Un des plus hauts dirigeants des Semaines Sociales constatait avec tristesse combien peu connu et appliqué avait été l'enseignement des Semaines Sociales sur le problème colonial; et pourtant cet enseignement avait mis au point, dès 1930, les principes qui eussent évité les crises mortelles d'aujourd'hui. Comment ne pas laisser la lumière sous le boisseau? Comment monter sur les toits pour crier les vérités salutaires et les faire mettre en pratique?

Robert ROUQUETTE.

PSEUDO-CHRONIQUE D'ÉDUCATION
LES ENFANTS ET LES HOMMES

Qui donc a dit du philosophe qu'il met tout en question, s'étonnant de ce qui est ordinaire, commun, banal? Aristote déjà voyait dans l'admiration et non la curiosité le premier mouvement de l'intelligence. Aujourd'hui que la psychologie de l'enfance et la pédagogie sont devenues des disciplines savantes, on voudrait parfois oublier les livres, ouvrir sur les enfants des yeux lavés de toute science, les regarder d'un regard neuf. Les poètes voient ce que ne voient pas non plus les adultes sérieux, qui ont donné congé à leur enfance. Chaque fois que je relis la vie de saint Jean Bosco, je me persuade que le véritable éducateur est un poète. Il est donné à notre liberté de respecter et d'aimer les enfants. Mais les comprendre? Or, la plupart des erreurs en éducation viennent de là. Avec les meilleures intentions et la plus sincère bonne volonté, nous pensons et agissons en hommes. Dans le monde des enfants, il faudrait que le sage Baloo, comme à Mowgli dans la jungle, nous révélât les maîtres-mots. La controverse au sujet d'un examen d'entrée en Sixième a ravivé en moi cette persuasion. Nous allons en parler. Mais qu'on me permette, avant, de revenir à un drame dont les protagonistes n'étaient plus des enfants, si puérils cependant, les malheureux. C'est le cœur lourd que je m'y attarde malgré moi. Si étrangers qu'ils fussent à ce drame, en en suivant les affreux débats, je pensais aux enfants.

Malheur à l'homme par qui le scandale arrive...

Le verdict venait d'être prononcé, mettant fin à l'horrible procès de Blois. Les deux condamnés l'avaient accueilli avec dignité. Autour de la voiture qui les emmenait, des cris de mort se firent entendre. Quelle que fût leur appréciation de la sentence, les journalistes ont flétri l'indécence de ces cris. Etait-ce de leur part respect de la justice qui exclut la haine? Ou pitié, puisqu'aux auteurs de ce crime sordide et monstrueux, étrange et d'une tragique absurdité, les jurés ont accordé les circonstances atténuantes? Responsables, ils l'étaient, au sentiment des juges. Mais dans quelle mesure? Et l'étaient-ils seuls? C'est à cette seconde question que des réponses ont été données qui semblent vouloir absoudre le scandale.

« Quels sont les responsables de la mort de Catherine Labbé? » Se le demandant, dans *Réforme* (9 juin), Pierre Boissier s'interroge sur les ombres, qu'il aperçoit derrière la mère meurtrière et son amant, leurs pères, celui de la petite victime, les auteurs dont s'est nourri le jeune homme, la mère de l'un de ces écrivains. « Et combien d'autres encore, morts ou vivants, que nous ignorons. Il eût suffi peut-être qu'un seul de ces personnages assumât plus courageusement ou lucidement sa tâche pour que Denise Labbé et Jacques Algarron ne devinssent pas les sombres vedettes du procès de Blois. » Et, plus loin : « Oui les actes et les paroles comptent. Ils deviennent des causes, ils sont suivis d'effets. De grands maux peuvent en résulter ».

L'efficacité des actes, qui oserait la contester? En est-il de même des paroles? Oui, sans doute, s'il s'agit de la parole vivante, celle qui, avec un timbre et un accent, commande, conseille, suggère, insinue, se moque. Pas n'est besoin de croire à l'envoûtement. Un « chevalier de la nuit », un « beau parleur » aurait « saoulé de mots jusqu'au délire, jusqu'au coma, la fille sans défense et sans moyens de s'exprimer » (*France Observateur*, 7 juin). Sans aller jusqu'à l'ivresse, de ténébreux discours, d'absurdes paradoxes, un galimatias philosophique peuvent jeter le trouble dans un esprit simple. Le jeu n'est pas innocent. Mais ne savons-nous pas quelle redoutable puissance est celle d'un orateur, pour le mal comme pour le bien? Dans les conversations mondaines et les commérages de porte à porte, médisances et calomnies ruinent des réputations et sèment la haine. « N'est-ce pas une étincelle qui met le feu à une grande forêt? La langue, elle aussi, est un feu. » Ainsi parle saint Jacques. Pas de contestation possible jusqu'ici. Dans tous les comptes rendus d'audience et les articles écrits sur le procès, aucun doute ne s'est exprimé, à une exception près, sur la responsabilité morale du jeune homme dont la parole avait ému, étourdi, égaré son amie.

La parole écrite serait-elle plus innocente? Pour que son auteur n'en fût pas responsable, il faudrait qu'elle fût sans efficace. Il semble absurde de le prétendre. S'il s'agit de lettres anonymes, nul ne s'y risquerait. Là n'est pas la question, vous le devinez bien. Ce que l'avocat de Denise Labbé a osé mettre en cause, en la personne d'André Gide, c'est la responsabilité des maîtres de la littérature. Quel tapage! Et de la part d'un homme distingué et fin lettré, quel pas de clerc! Ironiques ou indignées, les protestations ont fusé de partout. *Le Figaro littéraire* (9 juin) a interrogé quelques écrivains plus ou moins notables. A côté de réponses qui reconnaissent la responsabilité de qui écrit, d'autres sont de lecture édifiante. « On a déjà fait faire à Gide une cure à Vichy, en 1940, pour le désintoxiquer. Ne recommençons pas. Même pour les besoins de la défense, il me paraît tout à fait abusif que la responsabilité de Gide ait pu, une fois de plus, être alléguée. C'est à dessein de restreindre la liberté

que nombreux sont ceux qui s'accordent aujourd'hui à prendre Gide comme bouc émissaire. — Je ne crois pas à ce qu'on appelle l'influence des œuvres littéraires. Chaque lecteur prend dans un livre ce qu'il veut bien y prendre. — Il n'existe pas d'œuvres morales ou immorales, il n'existe que des lecteurs qui les rendent telles, à leur image. — Faulkner vient de déclarer qu'un écrivain doit être complètement dénué de scrupules et que sa seule responsabilité concerne son art. — Aucun lecteur ne lit le livre que nous avons écrit. — Personnellement, rien ne me rend meilleur plus efficacement que le spectacle ou le récit d'une mauvaise action. » En guise de conclusion à cette enquête, une caricature : un écrivain à sa table, devant un bloc de papier vierge; et pour légende : « J'écrirais volontier une pièce sur Jeanne d'Arc, mais je crains que cela donne une idée à des incendiaires ». De *Combat* (4 juin) : « Maître Maurice Garçon afficha un tel culte de la valeur traditionnelle qu'il déclara officiellement la guerre à André Gide — prix Nobel parce qu'il avait des mœurs! — et à la littérature qui pervertit la jeunesse ». Et le grave *Monde* (5 juin) fait d'Algarron, d'après Maître Garçon, le portrait suivant : « Un imbécile, assimilant mal les livres d'un auteur à qui le prix Nobel avait été attribué en raison sans doute de ses mœurs anormales. »

Il fallait ces citations. Certes, je n'ai pas le cœur à rire; mais si des âmes n'étaient en jeu, perverties, détournées de Dieu, nous aurions prétexte à nous moquer. Comment? Les moindres romanciers tant soit peu notables sont si pénétrés de leur personnage qu'en toute saison ils signent des manifestes où ils décident des questions les plus étrangères en apparence à leur art. Ils croient donc avoir une influence. D'où leur vient-elle sinon de leur œuvre littéraire? Et de cette autorité que leur confère leur art ils n'auraient pas à assumer la responsabilité? On me dira que c'est tout le problème de l'art et de la morale que je soulève ainsi. Beau sujet de discussions sereines entre intellectuels! Mais il arrive que la vie le pose brutalement en cour d'Assises. Hochez la tête, gens délicats! Haussez les épaules! Parlez-nous, serrant les lèvres, de la condamnation des *Fleurs du Mal*. Bossuet, déjà, au lendemain de la mort de Molière... Mais que disait-il? « Ceux qui ont laissé sur la terre de plus riches monuments n'en sont pas plus à couvert de la justice de Dieu : ni les beaux vers, ni les beaux chants ne servent de rien devant lui; et il n'épargnera pas ceux qui, en quelque manière que ce soit, auront entretenu la convoitise. »

Les enfants sont-ils préservés de cette contagion? Bien vite, vous le savez, ils s'emparent des livres qui ne sont pas pour eux. Il arrive qu'on les y porte sans le vouloir, en citant prématurément des auteurs et des œuvres qu'ils auraient intérêt à ignorer encore. La littérature française, celle même d'aujourd'hui, est pourtant assez riche pour qu'on y trouve des textes de dictée. Pour former au style de petits élèves de Cinquième,

Madame Bovary est-elle bien nécessaire? Mais, nous en tenant à ce qui est écrit pour les enfants, que n'aurions-nous pas à dire de tant de magazines qui suent la violence? Or, vous savez à quelles résistances se heurte la police de ces publications. Quant aux films interdits aux moins de 16 ans! On ridiculise les pères de famille qui protestent. Telle est la complaisance de l'opinion qu'à certains jours on en vient à douter d'avoir raison contre elle. Et pourtant nul n'effacera de l'Évangile le terrible avertissement du Seigneur : « Quiconque serait un sujet de scandale pour un seul de ces petits qui croient en moi, mieux vaudrait pour lui qu'on suspendît autour de son cou une meule d'âne et qu'on le précipitât en pleine mer ».

Une bille pareille à toutes les billes

Il y a des coïncidences fâcheuses. Tandis que s'achevait le procès de Blois, l'examen d'entrée en Sixième soulevait, à Paris, de telles protestations que le Ministre de l'Éducation Nationale tendit une main paternelle aux candidats malheureux, les admettant sans délai à de nouvelles épreuves. Et Gide était mis en cause à nouveau.

Malheureux Gide! Il payait, cette fois, pour un autre. Car la cause de l'hécatombe, ce fut la dictée. Un fort beau texte de Gabriel Hanotaux, grave et délicat témoignage d'un homme à sa mère. Pourquoi ne pas l'avouer? En le lisant, il ne me parut pas d'abord si difficile. Mais, qu'il s'agisse de dictée, de version ou de problème, quiconque a été professeur a eu de ces surprises. Ses élèves butaient contre un devoir qu'il avait cru facile et se jouaient d'un autre qu'il leur avait tendu comme un piège. Les plus vieux routiers de l'enseignement ne sont pas à l'abri de pareilles mésaventures. C'est que le problème est toujours, pour deviner les réactions d'un enfant, de se mettre à sa place et, en quelque sorte, de redevenir enfant. A le relire de près, le texte d'Hanotaux avait le tort d'exprimer des pensées et des sentiments de grande personne dans une langue abstraite. Et les questions qui accompagnaient la dictée supposaient les jeunes candidats capables de décider si et pourquoi la mère d'Hanotaux avait été une bonne éducatrice, et de définir l'abnégation.

Que des professeurs se soient émus de l'indulgence du Ministre, qu'ils aient vu dans sa décision un dangereux précédent, on le comprend. Mais l'importance des examens et les conséquences d'un échec sont devenues telles que les candidats et leurs parents sont fondés à protester quand il y a erreur ou méprise manifeste. Ne jetons pas la pierre à ceux qui ont choisi cette dictée. Il est humain de se tromper. Mais le fair-play veut qu'on sache perdre. Et aucun psychologue ne fera de la définition de l'abnégation un test de développement normal pour enfants de 10 à 12 ans.

Mais Gide, direz-vous? C'est une autre affaire. Le texte était lu deux fois aux candidats qui devaient le résumer et répondre à quelques questions. Il ne comportait pas les difficultés de la dictée. Ce souvenir d'enfance simplement conté était à la portée des enfants. Vous le connaissez. Dans une porte très épaisse, au fond d'un trou, un petit garçon a fait tomber une bille et n'a pu la retirer. Des années après, son fils découvre, un jour, le trou et la bille. N'ayant pas réussi d'abord où son père avait échoué, il laisse pousser l'ongle de son petit doigt, et le glissant sous la bille parvient à la sortir. Il se sent alors tout bête, rougit d'avoir voulu faire le malin et laisse retomber dans le trou « cette bille grise, désormais pareille à toutes les billes, et qui n'avait plus aucun intérêt dès l'instant qu'elle n'était plus dans son gîte ».

Le récit est simple. Mais que le petit André était donc déjà compliqué! Pourquoi rougir? Un enfant normal aurait été fier de cet exploit à sa taille; il aurait couru montrer la bille à la vieille Rose qui se serait récriée en l'embrassant. Or, voilà l'absurdité, car il ne s'agit plus de méprise, on ne laissait pas les candidats libres d'apprécier la conduite de Gide, on leur demandait expressément de l'approuver. « Pourquoi la bille récupérée ne présente-t-elle plus aucun intérêt? Qu'est-ce donc qui faisait l'intérêt de toute l'affaire? » Vous avez bien lu. Pour être digne d'entrer en Sixième, il fallait souscrire à cette sagesse désabusée. Quelques-uns de mes jeunes amis m'ont confié que le petit Gide était un nigaud, que la bille n'était pas pareille à toutes les autres parce qu'elle était celle qu'il avait pris la peine de retirer de son trou, et qu'il aurait dû la garder en souvenir de son papa. Pauvres innocents tout juste bons à devenir scouts! Les éminents professeurs qui demandaient à des enfants de 10 à 12 ans de justifier la réaction de Gide, étaient déjà, à cet âge, sortis d'enfance. On ne les imagine pas jouant à la marelle, ou piétinant, plus tard, dans la boue, pour faire passer entre deux poteaux un ballon qui sera remis en jeu. Sans doute même n'ont-ils jamais eu l'idée de faire un effort pour le seul plaisir de le faire et de le réussir. William James le conseillait pourtant à quiconque veut apprendre à vouloir. Mais il ne pensait pas qu'on dût rougir de cet effort gratuit. Les anglo-saxons ont cette faiblesse; ils font consister la liberté dans la maîtrise de soi qui ne s'acquiert qu'à l'école de l'effort. Il est assez probable que, en descendant de l'Everest, Hillary ne se trouva pas « tout bête, tout penaud » d'avoir voulu faire le malin, et que l'Everest ne devint pas dès lors pour lui une montagne pareille à toutes les montagnes.

Qu'on ne se récrie pas! Fouler un sommet inviolé, battre un record, marquer des buts au football, bien jouer à la marelle, s'ingénier à retirer une bille d'un trou sont des entreprises comparables. Leur valeur vient de ce qu'un homme ou un enfant ose affronter une difficulté et, par

un effort courageux et bien conduit, en triompher. Pour avoir réussi une tentative à sa taille, le petit Gide aurait eu tort de se croire un héros ou un génie. Mais il fut un sot de rougir. Et qu'il la conservât comme trophée ou la remît dans son gîte, cette bille n'était pas n'importe quelle bille. Que des éducateurs donnent ce comportement anormal en exemple à des bambins et exigent d'eux qu'ils le justifient, il est permis de le regretter. Quel que soit l'art de Gide, sa fausse sagesse n'est pas celle dont ont besoin les hommes, aujourd'hui moins encore que jamais, et qu'il convienne d'enseigner aux enfants. Jeu ou travail, apprenons-leur plutôt à prendre au sérieux toute tâche, s'y appliquer, mettre une simple fierté à la réussir.

Avant la Réforme de l'Enseignement

Le Parlement s'est mis en vacances avant de discuter la Réforme de l'Enseignement. Le temps viendra d'en examiner les intentions et le plan. Je serais fort embarrassé de le faire sans en savoir davantage. Hier, les passerelles, aujourd'hui, le tronc commun, ces métaphores me laissent perplexe. Et, à mon âge, on ne va pas demander la clef du champ de tir. Les quelques réflexions qui suivent sont autant de questions que je me pose.

Il s'agit, nous dit-on, d'une Réforme générale de l'Enseignement, et non pas d'un simple aménagement, mais d'une réforme profonde. Or, quand on étudie le projet, on s'aperçoit que l'enseignement du second degré est seul en cause. Voilà de quoi surprendre. Autrefois, quand les deux enseignements primaire et secondaire étaient comme deux mondes, ayant chacun ses intentions, son esprit, ses méthodes, on aurait peut-être compris pareille façon d'aborder le problème. Mais aujourd'hui comment transformer l'enseignement au niveau de la Sixième et ne se préoccuper pas des études qui doivent y conduire? Dans les dernières années au moins, les examens d'entrée en Sixième étaient inquiétants. Un grand nombre d'enfants studieux et intelligents arrivaient au lycée sans y avoir été préparés. Dire que le problème pédagogique ne se posait qu'alors, ce serait prétendre qu'une maladie éclate gratuitement sans avoir couvé. L'ignorer n'est pas le résoudre. Cette indifférence pour l'enseignement du premier degré a quelque chose de proprement scandaleux. Quand bien même on voudrait nier un fait patent, quand il serait, cet enseignement, parfait dans son genre, n'y aurait-il pas à l'adapter à l'enseignement tout nouveau auquel il devra préparer demain? Pour autant que j'ai compris, on demandera aux enfants, pendant deux ou trois ans, une disposition d'esprit, faite de docilité et d'initiative dans l'étude de leurs intérêts, goûts et aptitudes, dans la recherche de leur voie. Osera-t-on soutenir que cette attitude

est celle que développe l'actuel bachotage du certificat? Alors, pourquoi limiter la réforme? C'est risquer de la compromettre dès le départ.

La deuxième question que je me pose concerne les programmes et les horaires. Le prédécesseur du ministre actuel estimait, m'a-t-on assuré, que le Parlement n'avait à connaître que des intentions et du plan d'ensemble de la réforme. Cette opinion, qu'il l'ait ou non soutenue, me semble indéfendable. Une pédagogie est un art; on n'en juge pas comme d'une philosophie. C'est par la composition des programmes, l'agencement des heures de travail, l'importance relative donnée à chaque discipline, l'accord entre les divers enseignements que des intentions pédagogiques se réalisent, qu'un esprit anime une école. Vous me dites — c'est une supposition — que, pendant la première année, les élèves étudieront le français, les mathématiques, une langue vivante, l'histoire et la géographie. Que me voilà donc renseigné! Une ou deux heures de plus ou de moins données au français ou aux mathématiques, un programme plus ou moins chargé d'histoire, voilà ce que je devrais savoir pour juger. Car l'éducation intellectuelle est un équilibre. Or, un des maux de notre enseignement actuel est, précisément, de n'être pas équilibré. Ce défaut sera-t-il corrigé? Nos élèves de Sixième ressemblent au jeune campeur novice à qui sa prévoyante maman a préparé un sac de 25 kg dont l'ordre admirable est devenu, au bout de deux jours au plus, un original fouillis. Au point de vue pédagogique, aucune réforme ne sera autre chose que la construction d'une maison inhabitable et branlante, tant qu'on ne se décidera pas à porter la hache dans la forêt touffue des programmes et à rétablir une hiérarchie entre les disciplines. Aussi longtemps que durera le silence sur ces deux points, il m'est impossible de savoir si le projet de réforme marquera ou non ce retour au bon sens.

Ma troisième question, j'en ai peur, fera sourire les idéalistes pour qui la nature n'existe pas. Qu'est-ce qu'un enfant? Les auteurs du projet se le sont-ils demandé? Car, tandis que la psychologie découvre et nous apprend que l'enfant n'est pas un petit homme mais un petit d'homme, notre enseignement le traite en adulte. Par un souci légitime de préparer l'homme de demain dont la société aura besoin, on voudrait anticiper sur la croissance. On agit en tout cas comme si on le voulait. Qu'il est donc difficile, en devenant un homme, de ne pas oublier les maîtres mots de l'enfance! Je rêve d'une réforme profonde, très profonde, qui adapterait l'école à l'enfant. Les manuels scolaires redeviendraient un outil léger entre ses mains et non une massue. Les programmes seraient proportionnés au nombre des jours de classe. La journée scolaire, compte tenu du travail à la maison, n'aurait pas plus de huit heures. Les dimanches et les jeudis seraient réellement libres. Le droit de dormir et jouer serait reconnu en fait. Les compositions et examens stimuleraient au travail sans engendrer une inquiétude sourde, moins encore l'angoisse

du lendemain. Plus les enfants seraient jeunes, moins ils auraient de professeurs différents. Horaires et maîtres ne changeraient pas pendant l'année. Les classes de 30 élèves et surtout davantage deviendraient une exception scandaleuse. Pour les enfants de France, l'étude du français passerait avant toute autre; et nul, fût-ce à la Sorbonne, n'aurait liberté de professer que notre langue est trop irrationnelle pour être apprise. L'année scolaire enfin se déroulerait avec une paisible lenteur; aussi, une appendicite ne serait plus une catastrophe, ni la paresse normale et honnête, une maladie. Mais je rêve...

On demandait à Agésilas ce que les enfants devaient apprendre. « Ce qu'ils auront à faire, étant hommes », répondit-il. Propos digne d'un roi de Sparte. Erreur cependant, dont il serait injuste de lui faire grief, à plus de 24 siècles de distance. Mais serions-nous excusables de la commettre, nous qui savons mieux ce qu'est l'enfance et que, pour devenir homme, il faut avoir été enfant? Le bon roi Henri en jugeait autrement. Ayant à approuver le programme d'études du dauphin, il fit confiance au précepteur qui proposait bonnement d'enseigner au jeune prince ce que celui-ci était capable d'apprendre. Courte sagesse aux yeux des pédagogues, mais qu'un Don Bosco eût aimée. La pédagogie ne devrait-elle pas être la modeste servante de l'éducation?

A la Banne d'Ordanche.

Souvent, en ces dernières années, des lecteurs m'ont reproché de ne parler du scoutisme que par allusions. Parce que je l'aime trop peut-être et par discrétion? Un peu, mais surtout parce que sa vertu paradoxale n'est intelligible qu'à ceux qui l'ont longuement pratiqué. Et que prétendrais-je ajouter au livre maître du R.P. Forestier, *Scoutisme, route de liberté?* (Presses d'Ile-de-France, 1953. Une deuxième édition vient de paraître.) Chef de Troupe, au temps légendaire des premières années, premier commissaire à la Route, successeur du Vieux Loup à l'aumônerie générale des Scouts de France, c'est à lui que notre scoutisme catholique doit d'être resté fidèle à sa tradition, sa spiritualité, sa doctrine, d'éducation et ses méthodes. Il manquait à la Banne d'Ordanche.

C'est là, sur un immense plateau au-dessus du Mont-Dore, balayé par le vent ou brûlé de soleil, que les Scouts de France, avaient convoqué une centaine de troupes raiders, près de 4 000 garçons de l'âge éclaireur, douze à seize ans. Pour les réunir, il avait fallu surmonter des difficultés peu ordinaires d'accès, d'installation, de ravitaillement en bois pour les feux, en eau potable et en nourriture plus solide. Pendant ces deux jours, de la messe du matin — et celle du 31 juillet fut émouvante de foi et de joie partagées — jusqu'à la prière du soir, se succédèrent, sans confusion ni bousculade, activités sportives, ateliers techniques, service, jeu,

veillées, cérémonies. Les invités d'honneur et visiteurs de marque, aussi bien que les journalistes, ne turent pas leur contentement de ce qu'ils virent et d'avoir pu le voir à leur gré, sans que leur jugement fût sollicité par des guides discrètement attachés à leurs pas. Et les garçons, me demanderez-vous? Car on sait que les adolescents de chez nous ne goûtent pas beaucoup les manifestations de masses et se méfient des activités dirigées, les scouts autant que les autres, davantage peut-être. Les garçons sont partis joyeux d'avoir participé à ce rallye et fiers de leurs chefs, ayant éprouvé, plus ou moins confus ou distinct, le sentiment d'appartenir à un mouvement jeune et vivant.

Pourquoi ne pas le dire? Au lendemain de la guerre, le scoutisme semblait vieilli. Il perdait, chaque année, des centaines de garçons. Les petits scouts étaient nombreux encore; mais le scout de quinze ans devenait rare. C'est pour arrêter cette hémorragie que les Scouts de France créèrent, à l'automne de 1948, les troupes raiders. Qu'est-ce à dire? De bonnes troupes scoutes qui ont dû, pour être reconnues, satisfaire à des exigences d'esprit et de compétence, et qui, aux activités caractéristiques du scoutisme, en ont ajouté d'autres parce qu'elles répondaient aux intérêts et goûts des garçons d'aujourd'hui. Quiconque a lu et relu les livres de Baden-Powell sait d'ailleurs que le scoutisme authentique s'ouvrait à ce renouvellement et cet élargissement, et que les chefs devaient en avoir le constant souci, ne s'enfermer jamais dans des programmes, inventer, puisqu'aussi bien il ne s'agit pas de classe mais de jeu. Comme il fallait cependant s'y attendre, les critiques n'ont pas manqué. Le raider, demandaient d'anciens scouts, serait-il encore un scout? On parlait mécanique, moteurs, radio. Était-ce toujours l'école de la nature? On parlait judo, boxe, descentes en parachute, raids. Les troupes n'allaient-elles pas se modeler sur les commandos? De là à conclure que les Scouts de France reniaient leur idéal chevaleresque et spirituel, il n'y avait qu'un pas. De la part d'anciens scouts qui devaient tant à la magnifique aventure de leur adolescence, on comprend ces craintes. Ceux qui ont pris la responsabilité de lancer les raiders ne l'ont pas fait sans mesurer le danger. Mais l'événement leur a donné raison. Dans ces troupes nouvelles, ni le sens du service gratuit et délicat n'a disparu, ni le souci de la vie spiritulle. Un de nos évêques disait un jour qu'on peut juger de la vitalité surnaturelle d'un mouvement de jeunes aux vocations qui en sortent. Nombreux sont déjà les raiders qui ont entendu l'appel au plus haut service et y ont répondu. Le scoutisme en même temps a retrouvé, pour beaucoup de garçons, en particulier dans les milieux plus populaires, sa force d'attraction. Les effectifs des troupes remontent et l'âge moyen des scouts. On l'a vu à la Banne d'Ordanche. Mais parce que tout effort tend à se ralentir en durant, parce que tout mouvement de jeunesse ne se maintient vivant qu'en rebondissant sans

cesse, la leçon du rallye raider n'a surpris personne : pour que le scoutisme garde la qualité retrouvée, il faut avant tout ne pas transiger sur les exigences [1].

Et pourtant, en redescendant vers le Mont-Dore, comment n'aurais-je pas médité une fois de plus sur le paradoxe que demeure le scoutisme ? Beaucoup de grandes personnes, parmi les intellectuels surtout, en seront toujours déconcertées. Devenus prêtres, d'anciens scouts se demandent parfois si le scoutisme a bien été pour quelque chose dans l'épanouissement de leur vocation. Il arrive que tel ou tel parvienne à se persuader du contraire. Nous-mêmes, après trente ans de scoutisme, sommes-nous sûrs de comprendre l'aventure que nous avons vécue? Par quelle mystérieuse vertu, ce grand jeu libre en plein air produit-il ces fruits, forme-t-il des caractères, ouvre-t-il le cœur au service du prochain, dispose-t-il à entendre parler Dieu? Comment cette évasion rejoint-elle le réel? Il ne suffit pas de dire que nous avons oublié notre enfance. La vérité est que le secret du scoutisme est celui même de l'adolescent.

Les mamans sourient à la joie des louveteaux, heureuses que leurs petits chéris s'ébattent et s'apprivoisent. Que leurs grands fils deviennent routiers, pourvu que les activités du clan ne fassent pas tort au travail, les papas y consentent volontiers, car enfin ces grands chéris de leur maman ne sont plus des gamins. Le problème est celui de l'âge obscur et ingrat où maman soupire en embrassant son « pauvre chéri ». Or, c'est précisément l'âge scout, le printemps fragile de la première adolescence. Le scoutisme a été inventé pour ces garçons inquiétants, riches et décevants, qui ne sont plus des enfants et ne sont pas encore des jeunes gens. On le fausse dès qu'on méconnaît qu'il est *scouting for boys*. Louveteaux et routiers ne sont venus qu'après, parce qu'il y avait des scouts. Louvetisme et Route n'ont d'originalité que celle qu'ils empruntent au scoutisme de l'éclaireur, dans la mesure où ils y préparent ou le continuent. Mais quand on entreprend de réfléchir à cette pédagogie du jeune adolescent qu'est le scoutisme, quand on veut la démonter pour se l'expliquer, on se trouve devant les morceaux d'un puzzle. Ainsi, en vrac, ces bouts de contreplaqué biscornus ne font pas sérieux. Pour qu'ils aient une forme, il faut en retrouver l'unité, qu'ils deviennent les parties d'un

1. L'expérience par les Scouts de France des troupes raiders a été suivie avec intérêt par d'autres associations scoutes, adoptée ou imitée. Mais une autre expérience beaucoup plus ample va commencer en Angleterre, offerte à tous les adolescents, les garçons d'abord, et aprés un essai de trois ans, les filles. Il leur faudra réussir quatre épreuves pour recevoir une récompense, sorte de brevet, du duc d'Édimbourg. Or, ces épreuves, service public, expédition, sport, habileté manuelle ressemblent comme jumeaux aux brevets raiders. Il n'y manque que le brevet missionnaire. Ceci invite à penser qu'en Angleterre, comme en France, ailleurs encore, les jeunes adolescents ont des besoins et des goûts semblables et caractéristiques.

tout. Le puzzle, c'est l'adolescent et non pas le scoutisme, ce garçon puéril et grave, qui se cherche hors de lui-même dans le jeu et par l'aventure, s'inventant ainsi, s'affirmant par opposition et contradiction, jusqu'au jour où dans le miroir de sa conscience il aperçoit et reconnaît son visage et se donne son nom d'homme. Le scoutisme n'est pas plus raisonnable, au sens que la sagesse adulte donne à ce mot. Jeu toujours un peu fou, absurde parfois, improvisé sans cesse, bruyant et rude, auquel le garçon se prend, bien qu'il s'en moque. Mais s'il n'y avait pas la Loi, un idéal silencieusement mûri, nourrissant des songes de grandeur, il le rejetterait comme un jouet d'enfant. Que le chef soit trop sérieux, moralisant surtout, et manque d'humour, les scouts s'ennuient. Qu'il ne les traite pas en hommes, mais les amuse, ne leur demandant ni virils efforts ni vrais travaux, ils le méprisent.

Il y a bien des années déjà, un soir de 14 juillet, nous avions monté le camp dans un pâturage de haut plateau. La nuit était magnifique de sérénité. La lune qui s'était levée éclaboussait les tentes de sa lumière indécise. Les garçons dormaient, après une rude journée, dans un abàndon d'enfants. Vers minuit, un berger vint à passer, remontant du village où il avait bu à la Bastille. Il s'arrêta, interdit, écarquillant les yeux sans doute et se dandinant. Je l'entendais se parler : « Mais qu'est-ce que c'est? Un village, ici? Un cirque? Tout d'un coup. C'est à n'y pas croire ». Ainsi sont la plupart des hommes devant le monde des enfants et des adolescents, un monde de rêve et de désir qu'ils construisent, démolissent et rebâtissent sous nos yeux, l'insérant, sans que nous sachions comment, dans l'univers réel où nous vivons. Eux vivent dans ce monde plus léger encore que les tentes de toile, où nous n'avons pas accès. Ils n'en sortent que pour y rentrer. Mais enfin se lève un matin viril. Le dur soleil dissipe la traîne de la nuit. Ils s'éveillent dans l'univers des hommes. Et la plupart, comme si le lutin des collines leur avait jeté au nez son bouquet de feuilles, oublient. Jusqu'à ce que, parfois, ils s'émerveillent à voir leurs enfants reprendre ce jeu secret et magnifique où de l'enfant naît l'homme.

Jean RIMAUD.

LE MAL COURT D'AUDIBERTI

Voici le moment venu où le chroniqueur de théâtre, en attendant que les scènes de Paris s'illuminent à nouveau, s'interroge sur la saison écoulée et la repasse en sa mémoire. Que retenir du faste de nos soirées enfuies? Je ne crois pas beaucoup à l'utilité des bilans et des palmarès, mais nous devons constater avec mélancolie que la vie se fait dure pour le théâtre, pour les troupes ardentes et libres au service du théâtre : la compagnie Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault n'a désormais plus de salle à Paris et va créer des pièces à Zurich ou à Montevideo; après Roger Blin, Jacques Fabbri et ses comédiens font face à de graves difficultés; sur plusieurs scènes, le strip-tease remplace la comédie... Les conditions deviennent telles, en un mot, que, pour monter une pièce, il ne faut plus se demander si elle est bonne, mais si elle aura du succès.

Le public heureusement ne se trompe pas toujours et il revient parfois sur son premier jugement : il faut compter parmi les sujets de réconfort le triomphe, au théâtre La Bruyère, de la pièce de Jacques Audiberti, intitulée *Le Mal Court*. Audiberti est l'un des premiers écrivains d'aujourd'hui, et Georges Vitaly, en le faisant enfin reconnaître pour tel par un vaste public, a vu dix ans d'efforts récompensés : c'est en 1947, en effet, qu'il avait créé cette pièce à la Huchette, avant la *Tête Noire* et *Pucelle*. Vitaly, depuis, a émigré sur la rive droite et, depuis, Suzanne Flon est devenue l'une des actrices les plus admirées de Paris. Le succès du *Mal Court* a, sans nul doute, valeur de symbole : il est émouvant de voir aujourd'hui acclamés par la même ovation, l'auteur encore obscur, le metteur en scène tenace et pauvre, la comédienne inconnue de 1947. Ce pourrait donner matière à une assez jolie image d'Épinal.

Nous sommes au XVIIIe siècle. Époque Louis XV, sur la frontière de l'Électorat de Saxe et de l'Empire d'Occident : Audiberti aime toujours à situer exactement ses pièces, tout en tissant autour d'elles un climat de légende. Il obtient de nous dépayser à force de précision. C'est une histoire très simple qui nous est contée ici, une histoire qui aurait pu être très simple et ressembler à celles qui ont bercé notre enfance : une jeune princesse, comme l'Elsbeth de *Fantasio*, est promise par son père à un roi qu'elle ne connaît pas. Et la jeune fille est partie pour les États de son futur époux, accompagnée de sa gouvernante et du maréchal du palais. La voici, Alarica, qui cherche le sommeil, pour la dernière fois son sommeil de jeune fille : elle est belle, aiguë et pure comme le diamant,

parcourue de rêves. Elle veut qu'on lui explique, qu'on lui raconte : comment sera la vie, à quoi reconnaîtra-t-elle le bonheur? Mais voici qu'on frappe violemment à la porte : c'est le roi Parfait, dix-septième du nom, qui n'a point su attendre, qui arrive « à nuit mourante, ardent comme le feu ». Est-ce le roi Parfait? Il entre, il enveloppe Alarica de poèmes et de phrases soyeuses, il l'embrasse. « Tout mon être va vers vous », dit la princesse, et l'imposteur est pourtant démasqué et blessé. Il y a quelque chose de sali déjà dans la vie : cet homme, qui n'est pas le roi, a volé le roi puisqu'il a pris, un instant, dans le cœur de la princesse, la place de son époux. Comment garder encore la pureté de son cœur?

Mais tandis que le blessé repose sur un lit, on frappe de nouveau à la porte de la chambre. Cette fois, sans entrer, c'est le roi Parfait, et son ministre, le cardinal de la Rosette : Audiberti jongle avec les noms de ses personnages, les colorant tantôt de tendresse et tantôt de bouffonnerie. Le roi est un petit roi, légèrement gras, parlant avec emphase, soumis à son ministre comme un élève à son professeur, assez niais au demeurant, et volontiers sournois. Mais c'est le Cardinal qui dirige la conversation et qui, visiblement, cherche à créer un incident. Il raille la Courtelande et sa misère, il ironise, il insinue, il méprise : le mariage n'aura pas lieu, c'est la raison d'État qui en décide ainsi. Alarica ne verra pas les iris d'Occident. Tous ses rêves sont brisés, et dissipée la poésie des noms inconnus, des villes racontées; à quoi bon chanter la chanson des épousailles, puisque les ministres bâtissent leur politique avec des abstractions et ignorent le cœur des jeunes filles : nous épousons l'Espagne... Mais voici enfin que le Cardinal franchit le dernier pas, sort son dernier argument et insinue qu'au demeurant la beauté de la princesse dissimule de graves imperfections. Tous les moyens sont bons pour atteindre le but : Alarica est déchirée. Et la vérité se dévoile peu à peu dans son horreur : le mariage avec la Princesse de Courtelande n'a jamais été sérieusement envisagé; c'était une comédie pour chatouiller l'Espagne.

Qu'importe maintenant que Parfait se rebelle et se réveille, qu'importe qu'il soit saisi d'amour et rudoie enfin son ministre? L'innocence d'Alarica est morte, et la coquetterie naît en elle, la femme naît en elle elle parle désormais beaucoup, elle aussi, et de longues tirades; elle ment, elle veut se venger. En une minute, la colombe a changé; elle est toute cruauté, tout désespoir. Elle, la toute simple, se joue du Parfait, excite son désir, accroît son amour; Alarica la pure laisse croire qu'elle a un amant : il faut que le petit roi souffre, il faut qu'il comprenne, lui aussi. Ce mariage ne se fera pas, parce qu'Alarica ne veut plus qu'il se fasse.

Le mal court, il ne s'arrêtera pas : Alarica a beau vouloir se persuader que « le monde est clair », toutes les turpitudes de la vie se révèlent à ses yeux, l'une après l'autre. On la force à voir qu'elle a pris le faux pour le

vrai et qu'elle a consciemment préféré le faux; la vie ne ressemble pas à un rêve de jeune fille. Tout est mensonge : les mots d'amour de son amoureux qui s'était fait passer pour le roi, l'affection de sa bonne vieille gouvernante. Tout, tout, puisque l'amoureux est un espion et la gouvernante sa complice. « Ainsi, partout l'on triche. Partout l'on fait comme si... c'est insupportable. C'est horrible. Le monde est ignoble. » Mais la plus grande ignominie du monde, c'est de condamner à la mort les êtres purs ou de les corrompre. Alarica va désormais pactiser avec rage, avec désespoir, avec mépris. « Le mal court. Le crime serait de prétendre l'arrêter. » Que la terre aille son chemin, que la férocité, que l'ambition d'Alarica se démasquent. Elle ne sera plus qu'une femme parmi les hommes, un être à la recherche de la puissance, un anneau dans la ronde du mal.

Tel est ce conte philosophique : aucune amertume, aucune complaisance dans le désespoir; une tristesse sourde et infiniment respectable sous le torrent des mots. Époque Louis XV : le monde comme il va, le mal court. Une résignation du monde dans l'absence de tout Dieu. S'il est une œuvre contemporaine qu'on ne saurait « baptiser », c'est bien celle d'Audiberti.

Mais Audiberti est d'abord un poète, c'est-à-dire quelqu'un qui transforme le monde par le verbe, quelqu'un qui a reçu la royauté des mots. Le paradoxe, c'est qu'Audiberti est un poète joyeux : il s'ébroue dans le vocabulaire, il fait miroiter les vocables, il ordonne avec volupté les phrases, il subjugue la syntaxe, il savoure les syllabes. Sous ce rapport, on ne saurait le comparer qu'à Hugo, à un Hugo en liberté. Le vocabulaire le plus riche et la syntaxe la plus neuve : les phrases déferlent, tendres, oratoires, bouffonnes, populaires tour à tour, toujours surprenantes. C'est un poète inventeur, c'est un auteur dramatique qui nous propose vraiment un langage : sans doute est-il aujourd'hui notre premier *écrivain* de théâtre.

Les comédiens du théâtre La Bruyère ont admirablement servi la pièce, dans une mise en scène animée et allègre de Georges Vitaly. Ils ont joué *Le Mal Court* comme on danserait un ballet, autour d'Alarica : Suzanne Flon, célèbre depuis l'*Alouette* de Jean Anouilh, incarnait la petite princesse; mobile, spontanée, rêveuse, avide, violente, mutine, implacable : elle fut tout cela d'une scène à l'autre, dans l'un des plus difficiles et dans l'un des plus admirables rôles féminins du répertoire contemporain. Le succès du *Mal Court* n'est probablement pas épuisé : souhaitons que Georges Vitaly reprenne cette pièce et qu'il puise à nouveau dans les trois volumes du théâtre de Jacques Audiberti.

Robert ABIRACHED.

Le Congrès des Églises Protestantes d'Allemagne

Le dernier congrès des Eglises Protestantes d'Allemagne, qui s'est tenu à Francfort du 7 au 12 août 1956, aura été profondément marqué par la présence de participants venus par dizaines de milliers de la zone orientale d'Allemagne. Les comptes rendus estiment que, sur les 500.000 personnes qui ont pris part aux cérémonies de clôture du Congrès, 25.000 environ venaient de la République démocratique d'Allemagne Orientale. Proportion inattendue, qui se renouvellera du reste quelques semaines plus tard au Congrès annuel des catholiques d'Allemagne à Cologne. A Francfort, c'était la première fois que des habitants de l'Est participaient d'une façon aussi massive à une manifestation organisée à l'Ouest, en dehors des secteurs occidentaux de Berlin. Aussi n'est-il pas étonnant que, dans cette rencontre de membres des deux Allemagnes, le thème de la réunification ait tenu une place importante. Non seulement il a été souvent évoqué dans les allocutions et les conférences, mais il a été profondément vécu par cette foule qui, pour la première fois, se retrouvait par-delà le mur qui, depuis plus de dix ans, la divise. Dans ces conditions, il était normal que, même dans une manifestation qui se voulait avant tout religieuse, le sentiment national d'unité s'exprime aussi, en même temps que la fraternité spirituelle de chrétiens, heureux de pouvoir vivre ensemble leur foi. Seuls pourraient se scandaliser de cette coexistence, au plan des sentiments, de l'élément national et de l'élément religieux, ceux qui oublient trop vite que le chrétien est un être de chair et de sang qui doit vivre son christianisme dans une histoire très concrète. Dans une foule si nombreuse, prenant collectivement conscience de cette unité dont elle est privée, il était inévitable qu'à certains moments les réflexes nationaux paraissent prendre la première place; ce qui permettra à la presse de l'Est de parler d'exploitation politique d'une manifestation religieuse. Tous les observateurs de bonne foi s'accordent cependant pour souligner la volonté de fraternité chrétienne qui a marqué cette rencontre. Elle s'est exprimée de façon visible dans la simplicité et la spontanéité joyeuse des contacts personnels comme dans l'intensité de la prière commune. Lorsque, dans un recueillement impressionnant, cette foule immense a repris les vieux cantiques luthériens, c'était bien une assemblée chrétienne qui priait pour son unité et qui mettait en Dieu sa foi, son espérance et son amour.

On pourrait souligner dans le même sens le souci des orateurs du Congrès de ne pas laisser leurs auditeurs s'enfermer dans leurs

préoccupations nationales. Toutes les occasions ont été saisies d'ouvrir le cœur et l'intelligence de cette foule aux besoins matériels et spirituels du monde entier, les conclusions officielles du Congrès ne laissent subsister aucun doute sur l'authenticité de cette volonté : « La souffrance de notre séparation actuelle ne doit pas nous rendre aveugles aux souffrances des autres peuples. Nous avons à leur égard une obligation qui nous atteint tous dès aujourd'hui. Plus d'un demi-milliard d'hommes, dans toutes les parties du monde, sont menacés dans leur existence. Ils nous est demandé à nous et à nos peuples de partager avec eux ce que Dieu nous a donné pour soulager leur faim... Dieu veut que la chrétienté donne en son Nom un exemple d'amour authentique. »

Sur le plan de la vie religieuse elle-même, l'événement le plus marquant a été, sans aucun doute, l'appel à la confession individuelle contenu dans la motion finale adoptée par la commission « Eglise et communauté paroissiale ». Plus de 5.000 personnes ont pris part pendant trois jours aux réunions de cette commission avant de conclure ainsi leurs travaux : « Les Protestants doivent se confesser. Nous avons besoin de la confession. Au premier abord cette affirmation étonnera beaucoup d'entre nous, et pourtant elle demeure vraie. Votre pasteur accepte-t-il d'entendre vos confessions? Alors confessez-vous de nouveau, nous vous le demandons au nom du Christ. » Ce texte répondait, semble-t-il, à un appel profond de la conscience religieuse des fidèles qui s'est manifesté de bien des manières, en particulier par le nombre inattendu de ceux qui se sont adressés, à Francfort même, aux pasteurs qui acceptaient d'entendre les confessions. On a pu avoir l'impression que, en face de la complexité croissante des problèmes posés par la vie chrétienne dans le monde moderne, les fidèles se sentaient de plus en plus incapables de discerner seuls, dans le désarroi de leur conscience, ce qui était en eux authentique lumière de l'Esprit et qu'ils attendaient de leur Eglise et de leurs pasteurs d'être guidés et aidés dans cette œuvre de discernement par une vraie direction de conscience. On a regretté publiquement à Francfort que les pasteurs soient mieux préparés à prêcher ou à enseigner qu'à écouter, conseiller et diriger spirituellement. Allant plus loin, le pasteur Schönherr a rappelé que, pour Luther, la confession individuelle était une chose qui allait de soi, et il a montré que, loin d'être une consolation à bon marché, elle tire au contraire sa valeur du fait qu'en elle, le péché est pris au sérieux, de ce qu'il est reconnu comme péché, confessé comme tel devant un frère dans le Christ. Ce sérieux de la confession, qui exclut toute complaisance, toute recherche de soi, dans l'aveu, va permettre au chrétien, le pardon de Dieu obtenu, d'être vraiment libéré de son péché et de commencer une vie nouvelle. Il semble qu'on ait voulu à Francfort éviter soigneusement de confondre la confession avec tout ce qui se rapprocherait d'une libération d'un complexe de culpabilité, obtenue par un aveu. On a souligné le

caractère religieux de la confession, la réalité du pardon qu'elle apporte. On a pensé pouvoir le faire sans prendre parti sur la question théologique du caractère sacramentaire de la confession, et certains commentateurs ont loué le Congrès d'avoir eu le courage de répondre à un besoin des fidèles sans attendre que les théologiens se soient mis d'accord sur la nature de la confession [1]. Faut-il les approuver? Peut-on vraiment éviter toute équivoque et ne pas confondre la confession avec une libération psychologique du sentiment de culpabilité, si l'on n'affirme pas d'abord son caractère sacramentaire?

Nous ne le pensons pas. Ce qui est essentiel, en effet, dans la confession, on l'a souligné à Francfort, c'est le pardon de Dieu. Sans lui, même à supposer que s'amorce une évolution heureuse au plan psychologique, il n'y a pas pour autant vie nouvelle au sens que l'Ecriture donne à ce mot. Car si l'humble reconnaissance du péché et la volonté de se réconcilier avec son frère sont des conditions nécessaires du pardon divin, elles ne constituent pas encore ce pardon, et le Nouveau Testament distingue, sans les séparer, ces attitudes de l'homme des paroles du Christ qui apportent le pardon. Dieu seul en effet peut remettre les péchés; plus précisément, le Christ seul, parce qu'il nous a rachetés, peut nous réconcilier avec Dieu. La parole du pasteur ou du prêtre qui nous apporte le pardon divin ne peut donc le faire valablement que si elle est réellement parole du Christ, geste du Christ, en un mot si elle est un sacrement du Christ. Tant qu'on ne lui reconnaît pas ce caractère, il semble difficile de voir ce qui la distingue d'une parole de consolation prononcée dans l'espérance et dans la foi. Nous dirions volontiers qu'à Francfort on a bien montré que la confession pouvait aider les fidèles à se mettre dans les dispositions nécessaires pour recevoir le pardon divin. A-t-on dit pourquoi et comment elle pouvait apporter ce pardon? Il ne nous semble pas. D'une façon plus technique on pourrait dire qu'il y a été question de la confession, au sens strict du mot, plus que de la Pénitence au sens plénier que ce mot a dans l'expression « sacrement de Pénitence ».

La conférence du pasteur Schönherr a du reste provoqué de nombreuses questions. La plupart avaient trait à la pratique de la confession : secret, pouvoir d'absoudre... et pouvaient paraître, à première vue, d'importance secondaire. Il nous semble cependant que, de près ou de loin, toutes se rattachent à ce point central du caractère sacramentaire de la confession et ne pourront recevoir de réponse que lorsque celui-ci aura été tiré au clair. Si le mouvement en faveur d'une pratique renouvelée de la confession qui vient de se manifester à Francfort se développe dans la ligne authentiquement religieuse que ses promoteurs ont voulu lui donner, nous pensons que cela conduira nécessairement à un approfondissement théologique

1. Par exemple Ariana Giachi dans son compte rendu de la revue « Gegenwart » du 25 août 1956, n° 267, p. 531.

des notions de sacrement et d'Eglise. Et de cela nous ne pouvons que nous réjouir.

En voyant leurs frères protestants s'orienter vers une redécouverte de la confession, les catholiques comprendront quelle responsabilité cela leur donne. En effet, lorsqu'il faudra définir une pratique, renouer avec une tradition interrompue, les églises protestantes regarderont inévitablement vers l'Eglise catholique. Puissions-nous alors les aider à redécouvrir toute la profondeur du sacrement de pénitence. Réciproquement, nous pouvons espérer aussi que leur effort, dans sa nouveauté et sa loyauté, nous aidera nous-mêmes à prendre une conscience plus vraie de la grandeur du pardon du Christ dans lequel l'Eglise nous introduit par le Sacrement de Pénitence.

Joseph BLANK et Michel RONDET.

Orient et Occident devant la crise de Suez

En nationalisant le Canal de Suez, l'Egypte a montré combien désormais l'Orient était sensible à l'égard de toute menace de domination indirecte. Dès 1951, la saisie de l'Anglo-Iranian Oil Company par le gouvernement du Dr Mossadegh avait manifesté pareille tendance. Après avoir observé la première phase de la crise iranienne, on croyait pouvoir écrire :

> Ce qui est en jeu sur les bords du Golfe Persique, c'est... la possibilité du maintien des influences indirectes que les grandes puissances s'efforcent d'exercer outre-mer, sous des formes suffisamment souples pour ne point éveiller trop de réactions. Mais les susceptibilités politiques orientales sont de plus en plus vives; elles s'alimentent des moindres inégalités de traitement; et la manière même dont agissent les puissances occidentales, isolées sinon rivales, offre à leurs partenaires orientaux des possibilités de manœuvre qu'ils exploitent mieux chaque jour... Le problème des influences indirectes a été, cette fois, posé trop clairement pour que les meneurs de l'opinion d'outre-mer n'y soient pas désormais particulièrement attentifs [1].

L'Occident aurait-il en l'occurrence, à l'égard de l'Egypte, comme naguère à l'égard de l'Iran, négligé l'importance des facteurs psychologiques? C'est un quotidien libanais, très soucieux cependant du contact amical avec l'Occident, qui s'exprime en ces termes :

> Qu'est-ce qui justifiait la publication d'un communiqué pour annoncer le

1. P. RONDOT, « Quelques aspects de la crise iranienne des pétroles », *L'Afrique et l'Asie*, III/1951, p. 29 et 30.

refus anglo-américain de financer le barrage d'Assouan ? Et qu'est-ce qui justifiait le ton humiliant et l'intention de nuire au crédit de l'Egypte qui caractérisaient ce communiqué ? Quand on accuse Nasser de démagogie, peut-on oublier toute la démagogie de cette publicité donnée au plus maladroit des refus [1] ?

Sans doute a-t-on allégué que l'affaire d'Assouan n'avait constitué qu'un prétexte, et que depuis deux ans la nationalisation du Canal était prévue et préparée par l'Egypte. Dès lors il est étonnant que l'Occident et particulièrement le monde anglo-saxon ait paru si complètement surpris. Pourtant de simples observateurs privés avaient flairé l'événement. L'un d'eux écrivait peu de jours auparavant :

> Les signes ne manquent pas, qui font craindre que le nationalisme égyptien ne tente de créer un autre Abadan à Suez [2].

L'Egypte avait d'ailleurs, dès 1950, mis en question le libre accès du Canal; c'était, il est vrai, à l'encontre de navires battant pavillon d'Israël, Etat avec lequel elle était en guerre, un simple armistice ayant été conclu. Le 1er septembre 1951, le Conseil de Sécurité de l'O. N. U. avait enjoint au gouvernement égyptien, qui était encore celui du roi Farouk, de laisser librement transiter les navires israëliens. Mais cet ordre n'avait pas été suivi d'effet, circonstance sur laquelle la presse occidentale a d'ailleurs fort peu appelé à l'époque l'attention de ses lecteurs.

Encore est-il volontiers soutenu, en Orient, que l'Egypte tirait, de l'article 10 de la Convention de Constantinople de 1888 sur le Canal de Suez [3], le droit de fermer celui-ci aux navires israéliens [4]. Et l'on a fait remarquer que le précédent créé par le Conseil de Sécurité jouait aussi bien au détriment de la thèse occidentale qu'à son avantage : si les instances internationales avaient confirmé la liberté de navigation, les Puissances n'avaient nullement insisté pour que cette décision prenne effet. Par ce biais comme par bien d'autres, la question de l'Etat d'Israël (qui ne fut pas invité à Londres, pas plus qu'aucun Etat arabe à l'exception de l'Egypte) pèse sur la question de Suez comme sur l'ensemble des affaires orientales.

Devant les conséquences possibles de la crise de Suez, et en particulier le danger de perturbations dans l'afflux des pétroles d'Orient,

1. R. A., « Au delà du Canal », *L'Orient* (Beyrouth), 1er août 1956.
2. F. Courtal, « Evacué par les troupes anglaises, le Canal de Suez devra-t-il aussi être abandonné par la Compagnie Universelle? », *L'Orient*, 15 juillet 1956. (L'article est daté du 22 juin; la nationalisation, rappelons-le, est intervenue le 26 juillet.)
3. Texte dans la *Note* n° 2.205 du 16 août 1956 de la « Documentation Française », *Documents relatifs au Canal de Suez.*
4. Edmond Rabbath, « Aspects juridiques de la question du Canal de Suez », *L'Orient*, 16 août 1956.

d'aucuns taxent les Etats de l'Europe occidentale de quelque légèreté, pour avoir négligé de garantir leur ravitaillement en carburants. Certes, les risques inhérents à la région n'avaient pu être ignorés par les compagnies pétrolières. Une politique avisée pouvait, non sans doute les éliminer, mais les réduire; encore devait-elle se concilier non seulement les Etats producteurs (Arabie Séoudite, Iraq, etc.), mais les Etats transitaires (Egypte, pour le Canal; Jordanie, Syrie, Liban, pour les pipe-lines). Les exigences des premiers ont été satisfaites par un partage égal des bénéfices; celles des pays traversés par les pipe-lines portaient moins sur l'octroi d'une redevance que sur le partage des économies réalisées par comparaison avec le coût des autres modes de transport; en ce moment même, la question est âprement débattue entre l'Iraq Petroleum, la Tapline et le Liban.

Des détours héroïques peuvent bien être envisagés : pipe-line de Kirkouk à Alexandrette par la Turquie, ou du golfe d'Akaba à la Méditerranée par Israël, détour de supertankers par le Cap. Mais de telles mesures nécessiteraient de vastes investissements nouveaux, en rendant inutiles et stériles d'immenses dépenses antérieures d'équipement; on conçoit qu'elles n'aient pas été envisagées de gaîté de cœur tant que la crise n'était qu'hypothétique, et qu'aujourd'hui encore elles fassent tout d'abord l'objet de longues réflexions.

Ce qui peut-être rassurait surtout l'Occident, c'était l'espoir confus que les Etats arabes, entraînés par l'exploitation et le transit du pétrole dans l'orbite des grants intérêts économiques, se trouveraient animés d'un sens plus vif de la solidarité internationale. C'était, une fois encore, mal connaître la psychologie orientale. Les peuples arabes, éblouis par la richesse virtuelle des pétroles, comprennent mal que celle-ci ne prend sa véritable valeur que par des concours techniques étrangers, où ils ne voient souvent au contraire qu'une exploitation éhontée. Aussi sont-ils portés à surestimer naïvement leur puissance, surtout quand ils entrevoient la possibilité de mettre les Soviets dans leur jeu.

Enfin, ces peuples dont l'accession à l'indépendance est récente cultivent, on ne saurait en être surpris, une notion particulièrement vive et intransigeante de leur souveraineté. Ils sont d'ailleurs d'autant moins disposés à en céder une parcelle à des commissions internationales qu'ils craignent de voir se glisser, sous le couvert de celles-ci, une de ces dominations indirectes dont nous avons dit quelle appréhension elles soulevaient. Aussi, les arguments par lesquels la Compagnie du Canal entend établir que sa concession était intimement liée à la Convention de 1888 et qu'elle possède un caractère international [1], sont-ils contestés avec force par l'éminent juriste libanais que nous avons déjà cité, Me Edmond Rabbath, lequel ne cache

1. Déclarations de M. François Charles-Roux au *Monde*, 4 août 1956.

pas son hostilité de principe à toute gestion internationale du Canal [1].

Il semble pourtant que l'idée d'un régime international des « portes de mer », entraînant quelque atténuation de la souveraineté des Etats possesseurs, corresponde à l'évolution récente du droit international. Un des plus considérables maîtres de cette discipline, le Professeur George Scelle, s'y est de longue date expressément rallié :

> L'idéal à proposer, en ce qui concerne le régime des portes de mer, est celui de leur classement dans le Domaine public international, sur une base normative uniforme, avec des réglementations techniques locales, et sous l'autorité d'organismes ou Commissions internationales armés d'un pouvoir de contrôle et de moyens d'exécution ou de police effectifs... C'est à la communauté internationale qu'il appartient de concevoir et d'élaborer le régime nécessaire de liberté et de sécurité, en le dotant au besoin des organismes d'exécution adéquats [2].

On remarquera que, dans d'autres domaines, pareille limitation de souveraineté a déjà été acceptée par plusieurs Etats... En confiant leurs industries de la houille et du fer à la gestion superétatique de la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier (C.E.C.A.), la France et ses cinq partenaires de l'Europe occidentale ont consenti, en vue d'un intérêt commun dont chacun retrouverait pour sa part le bénéfice, à grandement atténuer leur autorité directe sur des éléments essentiels de leur patrimoine national.

Mais, si frappant que puisse être ce précédent, qui ne semble d'ailleurs guère avoir été invoqué, l'état d'esprit des peuples orientaux les prépare mal à accueillir pareille conception, surtout lorsqu'elle émane d'un aéropage international réduit qui, fût-ce à tort, leur paraît le simple couvert de Puissances à la recherche de dominations occultes. Peut-être ne faudrait-il pas moins que l'autorité de l'O. N. U., à laquelle les nations arabes, pour s'être souvent fait écouter à sa tribune, font encore quelque crédit, pour incliner l'opinion orientale vers une solution d'ordre international. On sait que des considérations d'urgence, ainsi que le souvenir de l'inexécution de l'ordre émané du Conseil de Sécurité en 1951, ont porté l'Occident à préférer une autre procédure. Cependant, bien des commentateurs de la presse américaine songent derechef à l'O. N. U., et rejoignent ainsi les idées exprimées dès les premiers jours d'août dans certains pays arabes et en particulier au Liban. C'est là une indication importante; cependant les dernières semaines ont montré de nouveau les difficultés éprouvées par les Etats-Unis à faire valoir leurs intentions médiatrices, faute peut-être, en particulier, d'avoir su concevoir clairement une politique originale en Orient.

6 *septembre* 1956.

Pierre RONDOT.

1. *Article précité.*
2. Georges SCELLE, *Cours de Droit international public,* Domat-Montchrestien, Paris, 1948, pages 448 et 449.

La mise en valeur du Sahara

De récents événements, en particulier l'affaire de Tindouf, ont contribué à faire comprendre aux Français que le Sahara n'était pas seulement un océan de sable. Il recèle des richesses minérales considérables dont l'exploitation sera bientôt rentable. Le Conseil Economique vient de consacrer un remarquable rapport, présenté par M. Louis Charvet, à ce problème si actuel, chargé de tant d'espérances mais en même temps d'interrogations complexes et délicates [1].

Ce rapport repose sur une documentation de première main fournie par les personnalités les plus qualifiées : techniciens, économistes, géologues. On ne saurait trop en souligner l'intérêt.

On sait que la coordination des études sur le Sahara en vue de sa mise en valeur est assurée par le Bureau des Ensembles industriels africains (B.I.A.), que dirige M. Louis Armand, président de la S.N.C.F. Ainsi ont pu être élaborées des orientations fondées d'une part sur une étude poussée des données géographiques et géologiques, et d'autre part sur les possibilités de la technique, si considérablement accrues dans ces dernières décades.

D'une superficie à peu près égale à celle de l'Europe occidentale, le Sahara pose des problèmes qui sont à l'échelle d'un continent. Relevant, comme on le sait, de plusieurs régimes administratifs et, depuis peu, politiques, le Sahara connaît de plus une grande variété de conditions géographiques.

Le rapport débute par une étude des conditions des recherches et des exploitations minières et pétrolières dans le Sahara, il aborde ensuite les problèmes d'ensemble de mise en valeur. Ce sont les idées fondamentales de cette dernière partie que nous voudrions brièvement noter.

En premier lieu se pose un problème humain. S'agissant des conditions de vie des Européens, qui, pendant longtemps encore, pourront seuls fournir les techniciens nécessaires à la conduite des entreprises industrielles, qui vont être créées au Sahara, le rapport souligne que les progrès de l'hygiène et de la climatisation de l'habitat doivent permettre à l'Européen de s'adapter à la vie saharienne; mais s'il peut être rendu moins harassant, le travail intellectuel ou physique de l'Européen au Sahara restera toujours pénible et exigera un régime spécial de coupures et de vacances.

En ce qui concerne l'utilisation de la main-d'œuvre locale, le problème semble beaucoup plus complexe. La mise en valeur du Sahara doit viser à fournir des conditions de vie meilleures à une

1. Conseil Economique, séance du 27 juin; le rapport est publié dans le numéro du 20 juillet 1956 des *Avis et Rapports du Conseil Economique*. On peut se procurer ce texte qui a l'ampleur d'un petit ouvrage pour la somme dérisoire de... 15 francs.

population indigène de 1.700.000 habitants, dont il faut prévoir la croissance. Mais l'industrialisation risque de bouleverser le rythme de la vie saharienne, notamment l'équilibre entre les modes de vie nomades et sédentaires, actuellement complémentaires; il sera malaisé d'autre part d'habituer ces populations à un travail continu, leur tempérament les poussant plutôt vers des occupations saisonnières ou temporaires. Le rapport fait état à ce sujet des préoccupations exposées récemment par Mgr Mercier, et conclut sur ce point que « dans la mesure où, à côté des problèmes techniques de mise en valeur, on prendra conscience des problèmes humains qu'elle pose, il n'y aura pas à craindre que l'industrialisation soit au désert, comme elle l'a été souvent ailleurs, créatrice de richesses et destructrice des communautés humaines ».

Quant aux problèmes techniques ils sont essentiellement de trois ordres : transports, eau, énergie solaire.

M. Louis Armand a maintes fois signalé que la mise en valeur des pays neufs est avant tout un problème de transports. Or le Sahara est pratiquement dépourvu d'infrastructures routière et ferroviaire. L'aviation, l'automobile, le pipe-line y joueront un rôle essentiel. Mais, pour le transport des matières pondéreuses, la voie ferrée est indispensable.

Quant à l'eau, elle est sans doute fournie directement, en partie par une pluviosité qui, en certaines régions, n'est pas négligeable; mais elle proviendra surtout des ressources de l'hydrogéologie. On fonde de grands espoirs sur les nappes souterraines emmagasinées dans les grands bassins secondaires et tertiaires, surtout dans ceux de l'albien. Il y a là des possibilités considérables. Sans même diminuer le capital ainsi existant, la seule réalimentation des nappes par la pluviosité pourrait compenser les prélèvements. Mais cette eau n'est pratiquement exploitable que dans les régions assez limitées où elle affleure. Ailleurs, la trop grande profondeur entraînerait pour le pompage des dépenses d'énergie excessives. La qualité de ces eaux, assez bonne d'ailleurs dans l'ensemble, n'est pas non plus un obstacle véritable en raison des progrès des techniques de purification; toutefois, il se pose ici aussi un problème d'énergie.

Quant à l'énergie solaire, bien que les réalisations soient encore trop coûteuses pour être économiquement utilisables, elle suscite cependant de grands espoirs.

a) Les photo-piles, basées sur l'emploi de corps semi-conducteurs (sélénium et surtout silicium), qui transforment directement le rayonnement solaire en énergie électrique, ont vu depuis quelques années leur rendement très accru. Si actuellement un tel mode de production d'énergie n'est pas rentable, il n'est pas déraisonnable d'espérer qu'il puisse le devenir dans quelques années.

b) On peut aussi faire appel à des méthodes thermiques : « dans un premier temps on capte l'énergie lumineuse pour la transformer

en énergie calorifique qui est à son tour transformée en énergie électrique au moyen d'une machine thermique ». Là encore se pose une question de rentabilité.

L'avis du Conseil Economique émis après l'audition de ce rapport dégage les principales directives suivantes :

— poursuite et intensification dans tous les domaines et sur tous les territoires sahariens des recherches entreprises,

— développement dans l'ensemble des territoires sahariens d'une législation économique homogène,

— amorçage effectif de la mise en valeur des richesses minérales reconnues en Mauritanie et dans le Sud algérien,

— exécution des mesures susceptibles de donner à la région de Colomb-Béchar, considérée comme l'étape de tête de cette mise en valeur, le développement que comportent les programmes actuellement établis.

La tâche qui s'offre ainsi à notre pays est sans doute encore pleine d'imprévus. Mais la part de risque qu'elle comporte n'est pas telle qu'elle doive conduire à l'abandon. Le mérite du rapport que nous venons d'analyser est d'allier à un sens très aigu des possibilités un dynamisme et une foi dans l'avenir dignes d'entraîner ceux qui ont le goût des grandes et belles entreprises.

Henri NOËL.

Liberté de Presse et d'opinion en Chine communiste

Certains voudraient croire qu'existe là-bas une liberté analogue à celle qu'on connaît en Occident; et ils se trompent. Mais d'autres se trompent aussi, en imaginant une presse uniformément louangeuse des réalisations du régime. Bien moins louangeuse en vérité que les relations de quelques visiteurs, invités de la Chine, qui auraient pu s'édifier en se faisant traduire ces documents non suspects. Le régime se vante d'admettre et de favoriser la critique, et il prétend tout ensemble recueillir à chaque instant l'unanimité des adhésions. Comment s'aménage en fait cette situation qui déroute les catégories habituelles de la réflexion occidentale? Il vaut la peine de s'y arrêter, si l'on désire comprendre avant de louer ou de blâmer.

Ouvrons par exemple la Revue « Jeunesse de Chine » du 1er août 1956 (imprimée en chinois évidemment). Sur quarante pages de texte, il en est onze qui contiennent ou bien des critiques des organes administratifs, ou bien des caricatures et des historiettes stigmatisant les

erreurs commises, ou bien des lettres de lecteurs exprimant leur mécontentement ou leurs revendications. En voici quelques exemples.

Un article (p. 20) est intitulé : « Les directeurs d'écoles ne remplissent pas leur fonction ». Le rédacteur y relate son entretien avec un directeur d'école secondaire. Celui-ci avoue qu'il ne peut guère s'occuper de son établissement : il doit passer 28 jours sur 31 à assister à des réunions, à écouter des rapports et à en rédiger. Toute cette « activité » lui est imposée par les Bureaux d'éducation et les différents comités urbains.

La direction du Bureau des Logements pourra réfléchir en lisant l'anecdote suivante. Les demandes de logements, ou de réparations aux logements alloués, se font chaque jour très nombreuses, car il existe une crise générale des locaux. On se plaint donc. Le responsable réplique par les formules habituelles : l'argent doit être d'abord employé à la reconstruction nationale; il faut savoir vaincre les difficultés; il ne faut pas être égoïste, etc... (citations non dépourvues d'humour, parce qu'empruntées aux clichés de la prose officielle). — Survient le petit Yang à qui l'on fait les mêmes réponses. Il téléphone sur-le-champ à son chef de service : « Chef Hsü, le Bureau des logements ne peut rien pour vous. » Mais le chef du Bureau s'empare de l'appareil : « Chef Hsü, nous allons régler votre affaire. Oui, oui... aucune difficulté, tout sera arrangé ce soir. » Puis il se tourne vers le petit Yang : « Pourquoi ne m'avoir pas dit qu'il s'agissait d'un chef de service? » — La Revue ne fait pas de commentaires; le lecteur a compris.

Ce même numéro de la Revue « Jeunesse de Chine » contient six lettres de lecteurs exposant leurs plaintes. Nous citerons l'essentiel de trois d'entre elles.

Kang Pi-ch'eng, élève à l'école secondaire de Kung Shih dans la province du Sze Chwan, appartient à une famille très pauvre où il y a dix bouches à nourrir. Il a obtenu une bourse pour ses études. Elle ne lui permet cependant pas de subvenir à tous les frais de la vie scolaire. Un ami ému de sa misère lui a obtenu dans l'école une place de porteur d'eau. Il gagne quatre sous par seau d'eau. Il peut ainsi continuer ses études et arriver à se nourrir. Un jour il rencontre sa maîtresse de classe qui lui reproche de vouloir gagner de l'argent et de contrevenir à la discipline de l'école. Incapable de payer sa cotisation de membre de la Jeunesse néodémocratique, il se fait critiquer publiquement pour manque de respect à l'égard de l'organisation de la jeunesse. Comme il veut se disculper, on lui reproche de ne pas « accepter la critique » (signe d'esprit contre-révolutionnaire). Il demande donc au rédacteur de la Revue de lui indiquer où est sa faute. Pourquoi l'injurier, le calomnier?

Ma Fang, une mère de famille très attachée à ses deux enfants, doit quitter la Banque où elle travaille et aller, sur ordre, s'occuper d'un magasin de vente à la campagne (Application de la mobilisation civile générale, qui permet d'envoyer impérativement tout citoyen en

n'importe quel lieu pour n'importe quel travail). Ma Fang ne peut revenir en famille qu'une fois par an, au Nouvel An, et pour une seule journée. Même quand il n'y a pas d'affaires urgentes, la direction du magasin lui refuse un jour de congé. Comme elle insiste, on lui reproche son égoïsme : elle ne sait pas se mettre au service de la collectivité; elle est égoïste avant tout. — N'est-il pas légitime pour une mère de famille, demande Ma Fang à la Revue, de vouloir vivre avec ses enfants? Ses enfants lui demandent si elle reviendra au jour de l'An et elle n'ose leur répondre par l'affirmative. (Ma Fang évidemment n'a pu songer à emmener ses enfants dans son nouveau poste, où elle mène probablement la vie commune des dortoirs et des réfectoires.)

Le téléphoniste She Lin est employé au Bureau de Poste de Choei-Ning au Sze Chwan. Il doit travailler tous les jours de 5 heures du matin à 1 heure de la nuit le jour suivant. Le jour du marché il n'a pas une minute à lui : les soins personnels et les repas posent un vrai problème, car les clients ne veulent pas attendre la communication. Pendant des périodes de plus de quinze jours il n'a pas de remplaçant. Sa santé est ébranlée par le manque de sommeil, le manque d'hygiène dans les repas et une maladie d'yeux. Il se demande pourquoi la Direction des Postes n'accorde pas à ses employés le repos nécessaire...

Ces critiques montrent à l'évidence combien la vie est dure dans cette Chine nouvelle pour la masse des travailleurs. Mais ce qui nous intéresse ici c'est cette liberté d'expression en apparence singulière et qui peut éclairer la psychologie du régime.

Il faut noter d'abord qu'aucune critique n'effleure jamais ni le Parti communiste ou son Comité central, ni l'idéologie officielle, ni les institutions fondamentales de la discipline collective : cercle d'études obligatoires pour tous, critique mutuelle, autocritique, dénonciations, confessions... Les blâmes visent toujours et uniquement les organismes intermédiaires de direction. C'est le Comité de l'Ecole des infirmières qui agit sans discernement, sur des soupçons non fondés pour affirmer son autorité et son prestige... C'est le Comité de l'Education qui charge ses directeurs d'écoles de travaux incompatibles avec leurs fonctions... C'est le Comité local de la Jeunesse qui ne tient pas compte de la situation d'un élève pauvre et travailleur, etc... — Le Prince agit toujours bien et « ne peut mal faire » ; seuls ses serviteurs peuvent être mauvais ou négligents. « Si notre bon Roi le savait... » disaient les masses d'autrefois. Et c'est cette même réaction, favorable en définitive à l'autorité du régime, qu'on suscite parmi les masses d'aujourd'hui en pays communiste. On suppose toujours implicitement que les malfaçons de détail n'entament pas la bonté essentielle du plan d'ensemble. Permettre de les signaler, c'est non seulement fournir une soupape nécessaire au mécontentement, mais c'est aussi faire ressortir l'infaillibilité du centre par contraste avec les faiblesses des exécutants.

En outre, ces dénonciations tiennent les cadres en haleine. Le pouvoir discrétionnaire dont ils dépendent possède là un moyen efficace de les garder attelés à des tâches très dures. Aucun statut de fonctionnaires ne les protège contre l'arbitraire de leurs chefs. La menace toujours présente de dénonciations assure la rectitude de pensée et d'action dans la ligne officielle, ainsi que l'obéissance aveuglè aux instances supérieures.

En effet les déviations signalées ne sont pas seulement les malfaçons dans l'application des consignes, mais aussi des « erreurs de pensée » à l'endroit de l'idéologie professée par le régime ou de son actuelle orientation politique. On proclame la « liberté », mais on lui assigne en même temps un champ très délimité. M. Lu Ting-Yi, chef de la Propagande du Comité central du Parti disait à un groupe de savants, de sociologues, de médecins et d'artistes : « Le Parti encourage la liberté de pensée indépendante, la liberté de discussion, celle d'initiative créatrice, celle d'exprimer, de retenir, de réserver son opinion. Mais cette liberté est une « liberté *à l'intérieur du camp du Peuple,* en vue de consolider le régime du Peuple. »

La même conception s'applique évidemment en matière de liberté de presse, comme le montrent les exemples que nous avons cités. Cette « liberté » restreinte constitue encore un moyen de gouvernement.

E. DÉPRET.

Semaines de formation missionnaire

Aux mois d'été fleurissent congrès et sessions. Le domaine missionnaire n'échappe pas à cette loi du monde moderne où l'on ne sait trop qui l'emporte, de la civilisation de la parole ou de celle du papier.

Du 5 au 11 août se tenait à Burgos la neuvième *Semana intensiva de Orientacion misionera* sur un double thème : La vocation missionnaire — Saint Ignace et les Missions. Comme les années précédentes, cette semaine était organisée par l'Institut espagnol de Saint François-Xavier pour les Missions étrangères, institut qui groupe des prêtres séculiers formés dans un séminaire spécial et dont le supérieur général est l'archevêque de Burgos. Cette année encore, la présence du Nonce et de plusieurs évêques, la participation de quelques centaines de congressistes (prêtres et séminaristes surtout), dont, en raison du sujet, plusieurs provinciaux de la Compagnie de Jésus, montrèrent l'intérêt vivant que porte l'Espagne à la cause missionnaire.

A Louvain, la disparition du Père Charles n'a pas ralenti la marche en avant des Semaines de Missiologie qu'il avait longtemps animées.

Du 22 au 25 août, les participants de la XXVIe Semaine étudièrent les problèmes de sociologie religieuse, tels qu'ils se posent dans les grandes villes d'outre-mer. Louvain demeure un vivant carrefour où sont exposées et confrontées les expériences intéressant tous les pays du monde. Après le rappel des principes théoriques, successivement les cités du Congo belge, du Japon, de l'Inde, de l'A. O. F., de l'Amérique du Sud, etc..., livrèrent les données parfois tragiques de leur évangélisation, données en partie semblables, mais avec les nuances de situations infiniment diverses. Comme chaque année, le recueil des rapports présentés fournira une ample matière à réflexion.

Nous ne pouvons décrire ici tout ce qui se fait en notre pays pour l'éducation et la formation missionnaires : expositions de Lourdes et de Montmartre, sessions médicales de Lyon et de Lille, mois de travail des Pères Blancs, camp de formation des membres d'Ad Lucem, etc... Contentons-nous de signaler, entre beaucoup d'autres, deux initiatives, dont l'une est toute récente. La première, due au P. Delattre c.s.s.p., groupe à Lille deux fois par an (juin et septembre) plus d'une centaine de missionnaires qui s'initient aux problèmes d'Action Catholique. A la première de ces sessions, se sont ajoutées cette année des semaines d'information sur les questions sociales, l'éducation de base, les moyens de publicité et d'influence sur les masses.

Pour la première fois par ailleurs, la Propagation de la Foi a ouvert aux futurs missionnaires deux sessions de formation technique : l'une pour les religieuses du 25 au 30 août à Neuilly-sur-Seine, l'autre pour les aspirants missionnaires du 1er au 6 septembre à Bièvres, au séminaire de philosophie des Missions Etrangères de Paris.

A. R.

REVUE DES LIVRES

QUESTIONS RELIGIEUSES

prophète. I. — Selon les Écri- et les traditions chrétiennes ; II ı Carmel ; dans le Judaïsme et m. *Les Etudes Carmélitaines.* ée de Brouwer. 1956. 267 et pages.

eux volumes richement présentés, et accompagnés de cartes, *les Carmélitaines* nous proposent une encyclopédie élianique. Saint Elie pas le Père de l'ordre carmélitain? nier volume, après une vivante ion, par le P. Paul-Marie de la Croix, ı où vécut, pria et souffrit le grand e, étudie sa place dans l'Ecriture : Elie dans l'Ancien Testament, pré- ans le Nouveau. « Elie fut sans : le plus grand des prophètes de l'An- tament, et c'est pourquoi sa lumière :ore son éclat à l'aurore de l'Alliance », comme l'Etoile du matin ». Trois ıen documentés s'attachent à l'inter- n d'Elie dans les traditions catholi- riaque, latine et orientale. Un réper- es représentations iconographiques ermine ce volume. La majeure partie ıd est consacrée à la place qu'il tient ordre carmélitain, héritier de son t de sa vocation de contemplatif rophète. La question de la filiation e de l'Ordre, longtemps discutée en question par les bollandistes, uement étudiée : la conclusion est eur d'une filiation spirituelle; Carmélitain a reçu et conserve la lité du prophète. Une dernière narque la part faite aux traditions s à Elie dans le judaïsme rabbinique, l'importance qu'il conserve dans Un curieux appendice évoque le Elie » que prétendit, au XIXe siècle, tras, et, à sa suite, le prêtre interdit . Ce monument de dévotion filiale quera pas d'intéresser tous ceux ent à méditer l'austère figure du Prophète, qui se tenait, fidèle, devant le Dieu vivant.

H. HOLSTEIN.

Relations humaines et société contemporaine. Synthèse chrétienne. Directives de S.S. Pie XII. Version française, d'après les documents originaux, selon l'édition allemande de A. F. Utz, O. P. et J. F. Groner, O. P. Préface de S. E. le cardinal Feltin. Éditions Saint-Paul. Fribourg & Paris, 1956. Tome I. 1310 pages.

Les RR. PP. Utz et Groner ont entrepris de réunir et de grouper, selon un plan didactique, et en les citant largement, les textes de Pie XII concernant la doctrine sociale de l'Église. Ce travail, dont les proportions étonnèrent les auteurs eux-mêmes, tant est riche, varié, complexe, l'enseignement du Saint Père, vient d'être adapté en français. Il constituera deux gros volumes : le premier paraît au printemps de 1956, le second est annoncé pour la fin de l'année et contiendra les tables et instruments de consultation de l'édition allemande. Cette traduction a revu et complété, sur les originaux, les textes pontificaux. Nous avons ainsi, selon le mot de S. E. le cardinal Feltin, qui la présente aux catholiques français, une véritable « somme » de la pensée et des directives de Pie XII sur tous les problèmes de la vie sociale dans le monde contemporain.

H. HOLSTEIN.

René CARPENTIER, s.j. — **Témoins de la cité de Dieu. Initiation à la vie religieuse.** Museum Lessianum. Desclée de Brouwer, 1956. 203 pages.

La direction du Museum Lessianum a demandé au R. P. Carpentier une refonte du *Catéchisme des vœux* des Pères Cotel et Jombart, qui a, dans le passé, rendu de grands services. Si l'apport des anciens

auteurs est maintenu, le titre même du présent ouvrage prouve qu'il a été refondu selon des perspectives toutes nouvelles. En effet, il apparaît de plus en plus nécessaire, pour comprendre la nature de la vie religieuse, de montrer quelle est sa place dans l'Église. C'est pour répondre à cette exigence que l'auteur donne aux trois divisions de son ouvrage les trois titres respectifs suivants : les fondements de la cité de Dieu; la description de la cité de Dieu; les obligations de la cité de Dieu. Et si, en raison même de la nature de l'œuvre, les exposés sont réduits à l'essentiel, les maîtres et maîtresses des novices trouveront cependant dans ces pages une richesse d'aperçus qui leur permettra, dans leur enseignement, de dépasser le plan du juridisme pour atteindre à la théologie de la vie religieuse.

E. Tesson.

Léonce de Grandmaison. — **La vie intérieure de l'apôtre.** Beauchesne. 1956. 179 pages.

L'influence du Père de Grandmaison demeure, survivant, après trente ans, à la disparition de l'apôtre. Madame Daniélou, qui, déjà, avait édité plusieurs écrits spirituels du grand religieux, groupe aujourd'hui quelques-unes des meilleures pages, soit inédites, soit plus accessibles encore en ce nouveau recueil. Et ces pages redisent ce qu'a illustré la vie de l'auteur lui-même dans l'union d'une vie active intense et de l'intimité avec Notre Seigneur le Maître.

Henri du Passage.

F. de Dainville. s. j. — **Livre d'heures du maître.** Beauchesne. 1956. 180 pages.

« Seigneur mon Dieu, je vous ai recommandé ce matin tous mes élèves individuellement... » Ainsi priait Amédée Guiard, dont nous lisons d'admirables oraisons d'un maître pour les enfants qui lui sont confiés. Beaucoup, qui veulent l'imiter, souhaitent y être aidé par quelque « livre d'heures ». Le P. de Dainville y pourvoit dans un petit livre lentement composé, comme un bouquet de fleurs cueillies une à une en de beaux jardins. Prières anciennes, échos d'anciennes liturgies scolaires. Prières de saints pédagogues. Prières modernes qui nous touchent. Prières pour toutes les occasions, les états d'âme, les rencontres : depuis la rentrée jusqu'au départ en vacances, en passant par les heures d'étude, la *lectio divina*, et « la prière du maître pour punir avec douceur ». Il y a aussi les prières de l'écolier, avant le catéchisme, avant le jeu, pour le succès aux examens... et même pour son maître : « O Dieu qui justifiez l'impie et ne voulez pas la mort du pécheur... » Cet âge est décidément sans pitié! Dévotions du maître, calendrier « scolastique » de ses saints patrons (dont plusieurs furent de pieux écoliers), et pour terminer la splendeur de « l'hymne triomphal au Christ divin pédagogue » de Clément d'Alexandrie. Les trésors de piété et de goût réunis par les vieux maîtres sont élégamment proposés à leurs successeurs en ces pages où rien n'est banal et où tout concourt à sanctifier dans la prière la « belle tâche » de l'éducateur chrétien. Il ne lui reste plus qu'à se mettre en oraison...

H. Holstein.

Paul de Jaegher, s. j. — **La vertu d'amour.** Méditations traduites de l'anglais par Pierre Messiaen. Desclée de Brouwer. 1956. 200 pages. 450 francs.

Seize méditations, selon la méthode de saint Ignace. Dans leur succession, on retrouve sans peine le plan des Exercices, avec une insistance marquée sur les mystères de la Passion. A l'amour que Jésus me témoigne dans sa vie, et spécialement au Calvaire, doit répondre, de ma part, un amour courageux, loyal, confiant. Tous ceux qui ont aimé les précédents volumes d'un auteur spirituel personnel et exigeant se serviront de ce volume pour alimenter leur prière et se laisseront conduire « au sommet de la montagne d'amour, à l'amour pur, parfait et unitif ».

H. H.

André Brien. — **Dieu est là.** coll. *Homélies et catéchèses.* Les éditions du Cerf. 1956. 130 pages.

Causeries radiophoniques qui veulent, à leur manière, simple et directe, annoncer à l'homme d'aujourd'hui que Dieu est là, et que ce Dieu vivant, il ne le peut connaître qu'en Jésus-Christ. L'abbé Brien excelle à faire prendre conscience à ses auditeurs de cette présence concrète de Dieu, dans leur vie agitée : ce Dieu qui n'est pas un principe métaphysique, ou une loi morale, mais Quelqu'un de très proche. « Dieu est

lans la nature, en ceux qui nous
, dans notre cœur. Si nous
voir, nous le trouverons. » Dieu
elle, et nous déconcerte, il nous
nous sauve. Pas un Dieu à notre
is un Dieu qui nous demande de
à ce qu'il veut faire de nous,
ils. Parlant de Dieu, M. Brien
is cesse du Christ, et à travers
, dont les citations incessantes
à ces causeries un climat très
il nous fait entendre l'appel de
s le Christ. « Nous devons com-
et appel du Christ. Il est simple
omme tout ce qui est de Dieu. »

H. HOLSTEIN.

ENSKA DE LENVAL. — **La li-
du geste.** — Casterman. 106 pa-
00 francs.

voir rappelé les Gestes liturgiques
-Christ, puis ceux de l'Ancien
t, l'auteur analyse les gestes de
turgie, et montre en eux une
un engagement de l'homme tout
y puisera une intelligence meil-
nos comportements cultuels,
ar ceux que réfère la Bible. Il
ue certaines affirmations ne sont
rigoureuses. Est-il vrai que « la
omaine de la semaine sainte est
eu près intacte depuis le ve siècle »?
uant aux représentations de Jésus
me, le plus généralement Jésus
é entièrement nu et non point
nmergé par dessus la tête. (p. 16).
étails qui disparaissent dans un
excellent.

P. DONCOEUR.

s chrétiens et action jociste.
tés par M. BOUCHET, M. J.
ND, G. QUINET et M. ZINTY.
II : Pâques-Pentecôte. Éditions
res. 1956. 217 pages. 510 francs.

le précédent, dont nous avons
ompte (cf. *Etudes*, juin 1956,
ce volume évoque, par des faits
la présence des mystères de
iturgique dans la vie ouvrière
'hui, grâce au témoignage et à
e la J. O. C. Simples récits, lettres
s de journal sans apprêt, toute la
abrupte et bouleversante de
nilières où se découvre, à travers
s évangéliques, l'action du Saint-
iques, c'est la rencontre du Christ
ssuscité, dans les heures lourdes,
les tentations, la joie dans la souffrance et la mort. La Pentecôte, c'est l'œuvre de l'Esprit qui répand ses dons dans un monde las et écrasé, qui fait lever le Royaume et grandir l'Eglise à travers les luttes et les incompréhensions des heures difficiles que nous vivons... Les pages les plus belles de ce livre sont sans doute celles qui disent le rayonnement de la J. O. C. parmi les malades, dans les sanas et les hopitaux...

Henri HOLSTEIN.

René GUERRE et Maurice ZINTY. — **Des prêtres pour la jeunesse ouvrière.** Les Editions ouvrières. 1956. 136 pages. 270 francs.

Comment aborder les jeunes ouvriers et ouvrières? Comment les connaitre et les comprendre? Comment les conduire au Christ et transmettre à ces jeunes, délaissés et tentés, le message du Seigneur? Que de prêtres, dans le ministère paroissial, se posent ces questions, en constatant les difficultés de contact avec ces jeunes de 15 ou 18 ans, qui sont si loin de l'Eglise... Un groupe d'aumôniers jocistes s'efforce de répondre à ces questions, de « préciser les tâches sacerdotales » en face de la jeunesse ouvrière. Pas des recettes, mais une sorte de « propédeutique » apostolique, par l'étude d'un certain nombre de *cas* vécus. Ils aideront les prêtres à porter un regard de foi sur la vie des jeunes travailleurs, à leur révéler le Christ, à susciter et à former des militants. Guide de pastorale dont la simplicité et l'expérience seront appréciées de ses destinataires.

H. HOLSTEIN.

Paul BARRAU. — **Quand les ouvriers prient.** coll. *Eglise et monde ouvrier.* Les éditions ouvrières. 1956. 239 pages. 480 francs.

Ce livre inaugure une nouvelle collection de spiritualité dirigée par l'Action catholique ouvrière. Ecrit à partir de témoignages de militants longuement transcrits, il constitue un document de grande valeur sur la prière d'ouvriers et de foyers ouvriers engagés dans l'A. C. O. Deux traits le marquent principalement : la loyauté de l'analyse et l'authencitité spirituelle des expériences ici rapportées. A travers l'aveu de difficultés, de tâtonnements, de défaillances, s'exprime un désir et un besoin de prière, inspirés par le Saint-Esprit. Réaliste, tenaillé par de dures conditions

d'existence, l'ouvrier part, dans sa prière comme dans sa réflexion, des situations concrètes où il se trouve. Il en cherche, dans la foi, l'intelligence et s'efforce de découvrir, pour le réaliser en des options courageuses, le plan de Dieu sur sa vie. Enracinée dans l'existence, cette prière, loin de demeurer pragmatique ou intéressée, s'élève souvent à d'admirables sommets de contemplation ou d'abnégation. Et cela est dit dans une langue simple, drue, sans floritures : c'est solide et vrai. Ces témoignages sont souvent marqués d'une optique de « classe » qu'il faut comprendre; les meilleurs s'en dégagent pour accéder, dans la charité, à une sérénité admirable.

Leur présentation, très analytique, suivant un plan logique, a le tort de les fragmenter à l'excès. Certains témoignages majeurs, cités *in extenso* en appendice, retrouvent une vigueur de vie que leur découpage sacrifiait un peu à une préoccupation didactique.

Ce petit reproche ne doit pas empêcher d'être reconnaissant à l'abbé Barrau d'avoir enrichi la littérature spirituelle, peu habituée à ce réalisme direct, d'une anthologie qui aidera les aumôniers à mieux comprendre l'appel de l'Esprit aux chrétiens du monde ouvrier et à diriger en conséquence ces militants si avides d'être formés à l'oraison. Du coup, il nous révèle le niveau de vie spirituelle suscité chez les meilleurs militants par l'A. C. O. En conclusion, parmi des textes empruntés à la tradition (certains, bien connus, ne s'imposaient pas) quelques splendides prières ouvrières.

H. HOLSTEIN.

Pierre HERBIN. — **Maladie et mort du Chrétien.** Édit. du Cerf, 1956. 166 pages.

Ces excellentes pages sont à lire par tous es foyers, qui recevront au jour du Seigneur la visite de la souffrance. Elles contiennent des avis très sages et fort pratiques sur le comportement chrétien devant la maladie et la mort. Il importe que, dans un monde qui se laïcise et se matérialise à la fois, ceux qui croient à la vie éternelle se replongent dans la vérité du dogme et trouvent dans l'espérance que donne la foi, la sérénité, la force et, pourquoi ne pas le dire, la joie que l'approche du Seigneur doit leur apporter. P. Herbin puise dans une connaissance avertie de la Liturgie une doctrine très sûre, dont la richesse sera pour le lecteur une grâce.

Paul DONCOEUR.

GUILLAUME DE SAINT-THIERRY. — **Lettre d'or aux Frères du Mont-Dieu.** Introduction, traduction et notes par J.-M. DÉCHANET, O.S.B., Desclée de Brouwer, 1956. 192 pages.

Un abbé bénédictin devenu cistercien dut un jour remercier ses hôtes, les solitaires de la Chartreuse du Mont-Dieu. Il leur écrivit, en s'adressant à toutes les catégories de religieux, une longue épître familière dont la fortune fut si célèbre qu'on l'appela « la Lettre d'Or ». Dom Déchanet, spécialiste averti et fervent de Guillaume de Saint-Thierry, en donne aujourd'hui une traduction nouvelle augmentée de notes, en attendant la grande édition critique qu'il prépare. La Lettre d'Or a longtemps circulé sous le nom de saint Bernard, ce qui a ajouté encore à son immense diffusion et à son extraordinaire influence au long des siècles. Elle n'est pas seulement un document d'histoire monastique ni un recueil de maximes ascétiques, mais aussi le témoignage de la culture et de l'originalité d'un des plus grands auteurs spirituels du XIIe siècle qui fut capable de transposer à l'usage de solitaires les enseignements d'Origène. Pleine de franchise, saupoudrée d'humour, elle décrit avec pénétration les étapes de la vie solitaire et multiplie les conseils, notamment sur la prière. Après les débutants, commençants et parfaits y reçoivent aussi l'enseignement que nécessite leur itinéraire vers Dieu. Qu'on ne dise pas trop vite que tout cela est d'un autre âge. Les valeurs spirituelles que détaille la Lettre d'Or peuvent encore aujourd'hui nourrir les âmes.

Gervais DUMEIGE.

Michaël de LA BÉDOYÈRE. — **Christianisme de vie.** Traduit de l'anglais par J. Boulangé, s. j. et A. de la Croix-Laval, s. j. Spes. 1955. 240 pages. 500 francs.

On ne peut que recommander la lecture, ou plutôt la méditation de ces quelques chapitres. Ils ne sont pas exactement « sans suite », comme le redoute l'auteur, mais il est vrai qu'ils sont faits, en grande partie, d' « impressions ». D'où leur allure

le, familière, sans précipitation. voir le temps, pouvoir s'arrêter aragraphe et comparer sa propre à celle de ce chrétien qui, la une passée, s'interroge sur sa comportement, son témoignage. e qu'alors, avec lui et comme lui, r ne découvre en sa propre vie urs spirituelles encore latentes, nnées, et ne s'ouvre à la plénitude nce et d'action du Dieu vivant. te investigation des valeurs vitales ristianisme, le laïc à qui s'adressent s d'un laïc, y trouvera tout à la cadre, de nombreux éléments et, la stimulation d'un exemple.

R. TANDONNET.

ugustin BAKER, bénédictin de igrégation anglaise. — **La Sainte nce**, ou les voies de la prière mplative. Tome II. Traduction ne moniale bénédictine du Mont-t. Introduction et notes de Jean Juglar, O. S. B. Plon. Edi- d'histoire et d'art. 1956. ages.

tudes (novembre 1955, p. 266) ont la parution du premier tome de duction du grand ouvrage de dom mort en 1641). Avec le présent l'œuvre complète est mise à la dis- des historiens et des spirituels. Il le « troisième traité » consacré à la après des généralités, dom Baker successivement la méditation, le volonté dans la prière (important sur les distractions) et enfin la lation. Divers « exercices » complè- enseignement, où, dans la ligne de tion bénédictine, dom Baker se personnel. De brèves notes, dues à glar, éclairent les passages plus dif- n particulier lorsque l'auteur s'ins- ntoine de Rojas, qui fut suspect de ie.

H. H.

EAN DE LA CROIX. — **Le Can- spirituel. Poèmes et maximes.** établi, présenté et annoté Michel Léturmy. Préface de el Jouhandeau. Le Club fran- iu livre, 1956. 242 pages.

s élégante présentation des Poèmes Jean de la Croix par le Club fran- livre sera estimée à sa valeur, non nt par les bibliophiles, mais par les fervents de saint Jean de la Croix. A la lecture des Poèmes et du commentaire des Cantiques, M. Léturmy utilisant des traductions existantes (celle de Migne pour les textes en prose, celle de R. L. Doyon pour les poèmes) nous introduit par de sobres présentations. L'introduction caractérise, assez heureusement, mais du dehors, l'originalité mystique du docteur carmélitain. Les rapprochements qu'elle fait, de façon trop unilatérale, avec les mystiques musulmans n'empêchent pas son auteur de marquer que la seule inspiration du saint est à chercher dans la Bible : la Parole de Dieu, et spécialement l'Ancien Testament, est la source de la mystique sanjuaniste. La courte préface de M. Jouhandeau exprime avec ferveur une admiration développée par un contact prolongé avec l'œuvre de saint Jean de la Croix.

H. H.

Le récit du pèlerin. Autobiographie de saint Ignace de Loyola. 3e édition entièrement refondue par A. THIRY, s. j. Museum Lessianum. Desclée de Brouwer. 1956. 150 pages. 480 francs.

Alain GUILLERMOU. — **La vie de saint Ignace de Loyola.** Postface de Ch. Larrère, s. j. Editions du Seuil. 1956. 275 pages. 600 francs.

Gaétan BERNOVILLE. — **Saint Ignace de Loyola et les Jésuites.** *Le livre chrétien.* A. Fayard. 1956. 125 pages. 190 francs.

Louise ANDRÉ-DELASTRE. — **Saint Ignace de Loyola, le capitaine du roi Jésus.** Lyon. Librairie et Editions et imprimeries du Sud-Est. 1956. 81 pages. 290 francs.

Béatrice CLÉMENT. — **Chevalier du roi.** Montréal. Les Editions de l'Atelier. 1956. 128 pages. 1 dollar.

Après avoir longtemps résisté à leurs nstances, saint Ignace de Loyola consentit, vers la fin de sa vie, à confier à ses intimes le récit de sa conversion et du long itinéraire qui prépara la fondation de la Compagnie de Jésus. Transcrits par le P. Gonçalvez de Camara, ces souvenirs constituent ce qu'on appelle improprement l'autobiographie de saint Ignace. Ce document de première valeur, en sa simplicité, avait été traduit pour la première fois en français, en 1922, par le P. Eugène Thibaut, qui lui donna le titre de *Récit du pèlerin* (saint Ignace aime à se désigner par ce vocable).

On souhaitait depuis longtemps une réédition de cette édition épuisée. A l'occasion du quatrième centenaire de la mort du saint, le P. Thiry a repris le travail et nous donne une traduction entièrement nouvelle, qui sait unir l'exactitude parfaite au souci de demeurer lisible; il accompagne le texte de notes précieuses. Ce petit volume aidera à mieux connaître la physionomie spirituelle du Fondateur de la Compagnie de Jésus.

La vivante biographie de M. Guillermou s'inspire avec bonheur, pour la période que couvrent ces souvenirs, du *Récit du Pèlerin*. Elle doit à cette source, et à une étude très précise des documents rassemblés par les savants éditeurs des *Monumenta historica S. J.*, une valeur historique de grand prix. Nouveau venu en hagiographie, M. Guillermou unit deux qualités rarement conjugées : une stricte exactitude, à partir d'une information étendue et maîtrisée, et un vrai talent d'écrivain. Le récit de la vie mouvementée de saint Ignace ne traîne jamais en longueur et se lit très agréablement. L'auteur sait utiliser les textes, met en valeur d'un bref, et parfois savoureux, commentaire, une formule plus riche ou plus déconcertante. Dans l'œuvre des historiens de saint Ignace et de la Compagnie, qui lui est devenue familière, M. Guillermou a trouvé la solution de bien des petits problèmes; l'opinion qu'il propose est d'ordinaire plausible et souvent heureuse. On aura cependant quelques peine à reconnaître un disciple d'Erasme dans l'étudiant et le mendiant d'Alcala (p. 99-107). Moins à l'aise dans l'exposé des doctrines spirituelles que dans l'anecdote significative, il sait pourtant, quand il le faut, éclairer le lecteur et faire saisir les principes de la spiritualité ignatienne. Un souci apologétique, parfois un peu voyant, réagit contre les poncifs et les jugements tout faits, notamment contre l'opinion tenace qui fait d'Ignace une manière de militaire obstiné, transposant en ascèse d'obéissance « de cadavre » la discipline, force des armées. Du récit des longs cheminements par lesquels Dieu l'amena à la sainteté apostolique d'un Fondateur se dégage avec bonheur la physionomie complexe de saint Ignace. Au lecteur désireux de connaître de l'intérieur l'énigmatique fondateur des Jésuites, il faut recommander cette biographie, qui montre dans sa vraie lumière, celle du Saint-Esprit, l'étonnante aventure d'un homme en quête de la volonté de Dieu.

M. Bernoville a écrit jadis dans la collection *les grands ordres religieux* un livre fervent sur la Compagnie de Jésus. De cette présentation devenue classique, il a extrait, à l'occasion du centenaire de saint Ignace, les chapitres essentiels consacrés à la vie et à l'œuvre du Fondateur : *Exercices*, *Constitutions*, action apostolique de la Compagnie, et les propose aujourd'hui sous un format commode et élégant.

Présenter aux enfants l'austère figure de saint Ignace semble difficile. C'est à cette tâche que s'attachent, en deux alertes recueils d'images et d'anecdotes, Mme André-Delastre et Clément. Des deux côtés de l'Océan, même préoccupation et même réussite. Les auteurs insistent sur les années de la conversion et de la préparation apostolique, choisissant des épisodes capables d'émouvoir leurs jeunes lecteurs et de les passionner pour le « chevalier du roi Jésus ». A travers tant d'aventures de pauvreté et de confiance ils découvrent le visage de la sainteté, font connaissance avec les compagnons qu'Ignace réunit autour de lui à Paris, et assistent à la fondation de la Compagnie. Le livre de Mme André-Delastre, dans une excellente collection qu'il faut recommander aux jeunes, est une fervente biographie de saint Ignace, haute en couleurs et riche en pittoresque. Celui de Mme Clément, bien illustré, plaira aux adolescents de France, comme à leurs cousins canadiens, pour qui il est écrit; il se termine par un chapitre qui évoque l'essor de la Compagnie de Jésus après la mort du Fondateur, sa suppression et sa restauration.

H. Holstein.

André Merlaud. — **Jean-Baptiste de la Salle, Maître de l'enfance et de la jeunesse.** Préface de Joseph Folliet. Editions Spes, 1955. Un vol. 20 × 13. 264. pages.

Nous avions déjà plusieurs vies de Saint Jean Baptiste de la Salle, fondateur des Frères des Ecoles chrétiennes. L'originalité de celle-ci est l'allure du récit. M. Folliet dit justement que nous lisons « une véritable épopée ». Certains reprocheront peut-être à l'auteur d'avoir insisté sur les oppositions dont dut triompher le Saint. Nous estimons qu'il a eu raison de le faire. Dans l'homme qui voulait s'effacer et qui y réussit en partie, le courage né de la foi, l'obstination à faire l'œuvre de Dieu,

narque d'une héroïque sainteté. grand public catholique connaît connaître le pédagogue, il ignore rent le Saint.

Jean RIMAUD.

LANT et R. AIGRAIN. — **Histoire des Religions, Tome IV.** Bloud ay, 1956. 384 pages.

volumes déjà parus dans cette n (cf. Etudes, T. 280, p. 254; p. 118; T. 288, p. 287), s'ajoute IV, qui ne peut manquer de susvif intérêt. Il concerne les religions antérieure ancienne, et se termine posé de la Religion d'Israël. Cette partie a été confiée à M.A. Vindispose de 75 pages pour terminer d'une façon à la fois instructive ble. Il avait moins à défoncer un if qu'à faire preuve de compétence iscernement, pour donner la provoulue à une histoire dense et vant lui (le contraste est parlant), rties avaient besoin de plus de s pour initier à l'étude de l'Arabie ique (Nord : J. Starky; Sud : me) basée sur l'archéologie et hie. Ces travaux, parmi les plus x et les plus méritants, seront plus ardus. Et si nous poursuivons à reculons, voici la magistrale tion de R. Largement, traitant en 80 pages de la religion de Canaan (étoffée des données d'Ugarit) et surtout celle de Sumer et d'Akkad. Là, pour reprendre une image de l'auteur, le but est de rétablir « les pièces éparses d'un puzzle compliqué échelonnées sur deux millénaires », mais au moins dispose-t-on d'une large base littéraire. La première partie veut être un inventaire général des données sur les religions asianiques, en 110 pages, où, forcément il est déjà question de Sumer, Une note, p. 119, avertit que les positions des deux travaux n'ont été concertées ni harmonisées. Devant le volume entier, on pensera que rarement tant de renseignements ont été réunis par des compétences de cette valeur en collaboration. Cet ouvrage, auquel M. Rutten, assistante à l'Ecole du Louvre, a donné son remarquable concours, est dû surtout à des professeurs des Instituts Catholiques, de Paris, Strasbourg, et Washington, et témoignerait, s'il en était besoin, de la place qu'occupe l'orientalisme dans des Instituts auxquels un tel livre fait honneur. L'organisation de l'œuvre laisse place à une question que l'on peut ajouter sans grande malice. Pourquoi la numérotation des parties est-elle différente, dans la couverture, dans le corps de l'ouvrage, et dans la Table des matières?

R. PAUTREL.

PHILOSOPHIE

VARET. — **Manue de Bibliothèque philosophique.** Tome I : *philosophies classiques.* P. U. F. xx-500 pages. 1 800 francs.

ouvrage qui sera complet en deux , voici le Livre Premier, que ise son sous-titre. Le Livre Second era les sciences philosophiques phies de l'histoire et de la culture, ences de l'homme). « Le présent , bibliographie de premier degré, *sélection* d'ensemble de la littérahilosophique, opérée dans une n déterminée », déclare l'avant- Même réduite à une sélection, rise était immense, redoutable; t dire qu'en dépit d'une certaine ambiguïté de facture (on la verra plus facilement se dissiper en utilisant le livre qu'en méditant l'avant-propos!) et en dépit de certaines négligences d'exécution, cette entreprise a été menée avec bonheur.

Donnons quelques exemples de ces négligences, au hasard. A la p. 348, dans la même colonne, on n'aura pas de mal à rétablir *Strémooukhoff* et *Onufrievich* (au lieu de *Stremoukoff* et *Onubrievich*), mais il est plus grave de trouver l'ouvrage de Soloviev, *La Russie et l'Eglise universelle*, mentionné d'abord dans une traduction anglaise de 1948, puis donné comme une traduction française, alors que son auteur l'a rédigé et publié en français en 1889. A la page précédente, alors qu'on déplore

l'absence du livre de Quénet sur Tchaadaev, on s'étonne de trouver le *Penthos* de Hausherr (d'ailleurs mal orthographié à la p. 110) qui est à citer, certes, mais non point sous la rubrique de la philosophie « contemporaine ».

Les traductions existantes sont mentionnées, mais pas toujours : ainsi pour tel livre de Rahner (p. 256) ou de Losski (p. 347), ou encore pour les études de Kologrivof (p.261), plus accessibles dans l'ouvrage français qui les rassemble.

Scheler est sans doute réservé pour le Tome II, mais puisque tel de ses épigones est mentionné, il semble que *Das Ewige im Menschen* méritait une petite place dans la section III du chapitre V.

Il faut lire *Ortiz de Urbina*, *Janelle*, etc. et non *Ortitz* (p. 215), *Javelle* (p. 303), etc. *Bremond*, qu'il s'agisse d'Henri (p. 260, 302) ou d'André (p. 96), n'admet pas d'accent aigu. Par contre, *Baader* a droit à la particule (p. 260), Chrysostome à un *y* (p. 217), *Goossens* à deux *s* (p. 235), *Häring* à l'*umlaut* (p. 302) et *Vacandard* au *d* final (p. 236)!

On aurait beau jeu — et mauvaise grâce — à relever à chaque page quelque inexactitude, le plus souvent vénielle et facile à corriger. L'ampleur du champ embrassé excuse largement les omissions. Les fautes de typographie auraient pu être plus aisément évitées : il suffisait, pour la plupart des cas, de lire une fois de plus les épreuves!

Mais ne soyons pas trop exigeants. Nous pouvons et devons exprimer notre gratitude. Non seulement dans le domaine propre de la philosophie, mias aussi en bien des secteurs annexes (religions, Bible, patristique), on trouvera dans cet ouvrage toujours presque tout l'essentiel et souvent beaucoup plus que l'essentiel.

On attend donc avec impatience et avec confiance le Tome II qui, en fournissant les Index, rendra possible, sans perte de temps excessive, la consultation de ce manuel, somme toute très précieux.

R. TANDONNET

Emile BRÉHIER. — **Études de philosophie antique.** P. U. F. 1955. 312 pages 1 200 francs.

Nous ne ferons que mentionner cet ouvrage qui rassemble trente-trois études des plus diverses sur la pensée antique, études déjà publiées à des dates diverses par le regretté Emile Bréhier. Mais la rapidité de cette mention ne doit pas cacher l'intérêt considérable que présente le regroupement de ces textes, jusqu'ici dispersés dans une vingtaine de publications. Ils ne permettent pas seulement d'apprécier une fois de plus l'érudition de l'historien et la finesse du critique : M. Davy, dans sa préface, montre excellement comment le philosophe authentique s'y révèle; il faut ajouter que, dans telle ou telle page, l'homme lui-même se laisse deviner, derrière cette objectivité, derrière cette discrétion dont il s'était fait une loi. Mais Emile Bréhier n'aurait pas accepté qu'à le lire notre attention se portât d'abord vers lui : c'est aux mille richesses de la pensée antique qu'il a voulu intéresser son lecteur. Ces textes, rassemblés par M. Schuhl, feront évidemment la joie du spécialiste; ils ne peuvent manquer de plaire à tout esprit cultivé.

R. TANDONNET.

Maurice COLINON. — **Esprit, es-tu là?** Editions du Centurion, Bonne Presse, 1956, 235 pages.

C'est un reportage. M. Colinon est journaliste et, depuis quelque dix ans, nous dit-il, il mène son enquête dans les régions troubles où opèrent les médiums de tout acabit. Ecrivain catholique, il s'est muni du passe-port qu'exigent et rarement délivrent les autorités religieuses pour ces explorations. Et son but, en livrant aujourd'hui le résultat de ses recherches, est de détourner ses lecteurs de fangeux marécages.

Pour sa part, il n'y a jamais rencontré les « esprits », qui, d'ailleurs paraît-il, se refusent de plus en plus aux appels même des initiés convaincus, En revanche, il a souvent constaté la supercherie ou la naïveté prodigieuse dont font preuve parfois même des savants authentiques.

Restent des phénomènes étranges qui, dans la mesure où ils sont contrôlés, n'ont pas reçu d'explication adéquate : M. Colinon les attribue aux ressources encore inconnues du subconscient, de la télépathie, de la clairvoyance. On pénètre, avec eux, dans un domaine qui, sans être celui de l'au-delà, dépasse les limites du champ où se développe la vie courante.

Henri du PASSAGE.

HISTOIRE ET BIOGRAPHIES

Ethelbert STAUFFER. — **Le Christ et les Césars.** Traduit de l'allemand par Gaston Duchet-Suchaux. Editions Alsatia. 1956. 319 pages. 975 francs.

Ce livre évoque l'affrontement du christianisme avec l'empire romain, et la victoire qui, finalement, terminera ce duel étonnant : l'édit de Milan, proclamé par Constantin en 312. A partir d'une base historique très sérieuse, d'une étude des monuments, et spécialement des médailles, M. Stauffer brosse un tableau haut en couleurs, grandiose et pathétique. Peut-être le traducteur aurait-il pu, ici ou là, acclimater à notre langue un lyrisme plus accordé au génie allemand. Il reste que M. Stauffer a écrit un récit complet, en suivant la succession des empereurs, de « ce conflit des âmes et des puissances » qui se poursuivit plus de trois siècles entre le christianisme et « le faisceau de forces religieuses, culturelles et politiques que lui opposait l'Empire romain ». Faisceau polarisé par une sorte de messianisme impérial, plus ou moins marqué, mais toujours présent : « Durant trois cents ans, cet état de guerre se maintint, non pas entre l'État et l'Église, mais entre la foi en l'empereur et la foi dans le Christ ». Les persécutions n'ont pas d'autre cause, et les martyrs, malgré le loyalisme des chrétiens envers l'État (« Rendez à César ce qui est à César»), ont articulé une seule réponse : « Nous n'adorons que le Christ ».

« La lutte entre le Christ et les Césars se déroule en trois phases. Au début viennent, comme en une guerre éclair, l'attaque de Domitien et la contre-offensive de l'Apocalypse. Suit, durant presque cent ans, une guerre de position au siècle des empereurs sénatoriaux. Avec Commode débute le combat final, qui atteint son paroxysme dans quelques grandes batailles et se termine par la victoire de la Croix en 312 ».

Cette première période, sanglante et glorieuse, de l'histoire de l'Église, qui est celle du déclin de l'Empire romain, est racontée en style d'épopée par un historien qui a longuement étudié la carrière et l'œuvre des différents empereurs. Ce livre intéressera à la fois les historiens de l'antiquité, les historiens de l'Église, et tous ceux qui veulent savoir avec précision comment au mythe de l'empereur divinisé s'est substitué la véritable épiphanie de ce Fils de l'homme qui répondait à Pilate : « Tu l'as dit; je suis roi ».

H. HOLSTEIN.

Roland MARTIN. — **L'urbanisme dans la Grèce antique.** Picard, 1956. In-4°. 300 pages.

On n'aura probablement jamais fini d'explorer les divers aspects de l'art et de la civilisation helléniques. Et c'est assurément un canton assez nouveau qu'a étudié dans ce volume M. Roland Martin. Sans doute avions-nous des études fragmentaires sur la maison grecque, les temples ou les théâtres des grandes cités. Mais voici, groupés ici sous un même aspect central, les résultats d'études et de recherches touchant à ces domaines... et à beaucoup d'autres! Les travaux personnels de l'auteur joints à ceux de toutes les équipes archéologiques de Grèce permettent, dès maintenant, non seulement un bilan, mais une interprétation raisonnée des données les plus diverses; et tous les problèmes que soulevèrent (et soulèvent encore) l'histoire et les exigences de l'urbanisme se trouvent évoqués aussi bien dans la pierre que dans les textes littéraires.

Suivant un plan tripartite, l'auteur tente en premier lieu de rassembler tous les principes et réglements qui cherchèrent à organiser ce qui n'était d'abord qu'anarchie, individualisme et empirisme. Une seconde partie s'attache à l'histoire de l'évolution architecturale des villes, et tout particulièrement à la naissance de l'urbanisme fonctionnel à Milet, d'une part, à celle de l'urbanisme monumental, d'autre part. Enfin une dernière partie groupe très heureusement tout ce qui concerne les éléments de la composition et de l'esthétique urbaine : on y aimera spécialement les pages consacrées au rôle de Périclès dans l'organisation monumentale de l'Acropole, celles aussi consacrées à l'agora et aux fontaines dans les grands centres urbains. C'est surtout à cette troisième partie, me semble-t-il, qu'il faudra souvent recourir pour un commentaire sérieux de nombreuses pages de la littérature grecque. Faut-il ajouter que les éditions Picard ont,

pour ce beau livre, réalisé une somptueuse présentation? Qualité des planches, abondances des illustrations, perfection du papier et de la typographie font de cette œuvre un plaisir pour l'œil autant que pour l'esprit.

Antoine LAURAS.

M. J. DE LACROIX DE LAVALETTE. — **Arria.** Éditions de l'École. 1956. 228 pages.

On saura gré à l'auteur d'avoir fourni à la jeunesse (et pourquoi pas aux grandes personnes?) cette ingénieuse évocation de la vie quotidienne à Rome vers l'an 30 avant Jésus-Christ. Événements, usages, institutions sont évoqués ou décrits avec une précision suffisante, mais d'une façon moins systématique et sous une présentation moins austère que dans les manuels courants : texte pouvant être utilisé pour la lecture ou pour le théâtre, illustrations nombreuses et fort belles, style toujours accessible à des jeunes.

Les moins expérimentés y puiseront l'envie de compléter ce qu'ils y trouvent en se référant aux auteurs latins indiqués dans les notes. Au contraire, les latinistes plus chevronnés se plairont à y retrouver l'utilisation ou la transposition de textes qu'ils connaissent bien déjà : le *Tityre, tu patulae* de Virgile; le *nescio quid meditans nugarum* d'Horace (p. 88). Précisons seulement, à propos de ce dernier exemple, qu'il s'agit de la satire 9 du livre I, ou encore de la satire 3 du livre II : mieux vaut que les écoliers n'aillent pas voir ce qu'il y a dans la satire 2, ici indiquée!

Les notules littéraires et historiques, les appendices chronologique et bibliographique montrent que l'auteur n'est pas dupe de son jeu et invitent l'usager à dépasser ce jeu. L'index atteste la masse et la diversité des éléments mis en œuvre. Aux ouvrages de référence signalés en appendice nous aurions volontiers ajouté le *Dictionnaire* de Grimal, l'*Histoire de l'éducation dans l'antiquité* de Marrou, le *Guide romain* publié chez Hachette. Et nous trouvons trop favorable le jugement exprimé au début de la p. 10 : en réalité « les études approfondies font partie des privilèges de l'élite » à Rome, comme le remarque Marrou. Il n'aurait pas été inutile de l'indiquer.

R. TANDONNET.

COLIN-SIMARD. — **Découverte archéologique de la France.** La préhistoire au grand soleil. Amiot-Dumont, 1955. 340 pages.

La préhistoire entre dans les préoccupations du grand public. Cause ou effet de cet engoûment, les livres se multiplient, qui nous plongent au temps retrouvé de lointains ancêtres.

Le succès de Ceram a conduit bien des auteurs à suivre la même voie, et, dans le domaine de la préhistoire, A. Senet (*L'homme à la recherche de ses ancêtres*, Plon, 1954) et H. Wendt (*A la recherche d'Adam*, La Table Ronde, 1955) ont tous deux tenté de jalonner la découverte successive des temps préhistoriques. Livres touffus, au dessein trop vaste, mêlant à l'histoire des idées le récit des trouvailles célèbres, et prolongeant jusqu'au coelacanthe l'exploration de nos origines.

M. Colin-Simard s'est gardé de tomber dans le même défaut. Sa *Découverte archéologique de la France* est strictement consacrée à l'histoire, aux progrès de la préhistoire dans les limites du paléolithique. Le livre y gagne en clarté. Au surplus malgré le récent manuel de G. Bailloud (*Les civilisations néolithiques de la France dans leur contexte européen*, Picard, 1955), tout n'est pas encore bien situé, il s'en faut, dans le néolithique français.

Région par région, l'auteur campe avec bonheur les silhouettes pittoresques des premiers fouilleurs, dans un parti pris de bienveillance, trop rare pour ne pas être signalé. De Boucher de Perthes à Leroi-Gourhan (excellent chapitre sur *Les grottes d'Arcy à l'ère atomique*), c'est tout le panorama d'une science, française dans ses origines, qui se déroule sous nos yeux. Les gens du métier relèveront çà et là quelques erreurs, quelques imprécisions. En dehors de Grimaldi, le Midi est un peu sacrifié, la moitié Est de la France est complètement passée sous silence. Mais tel quel le livre de M. Colin-Simard donne une idée exacte de la préhistoire dans un pays où elle occupe une place de choix.

Francis HOURS.

Charles MORAZÉ. — **Les Français et la République.** A. Colin. 1956 (Cahiers de la Fondation Nationale des Sciences politiques) grd. in-8°, 256 pages. 69 cartes et graphiques. 900 francs.

« Fils de l'angoisse de l'hiver 1955-56 », « écrit en six semaines », ce livre est un effort lucide et passionné pour comprendre, par-delà ses contradictions apparentes, la structure politique, et donc économique, sociale, humaine de la France. Il bouillonne de faits et d'idées qui jaillissent en formules frappées au coin, et se concrétisent en multiples cartes et graphiques.

Deux idées surtout s'en dégagent. D'une part, la France a dû, et doit encore, surmonter de très grosses difficultés d'ordre géographique pour accéder au rang de nation industrielle. Elle y a puisé les qualités qui font sa force (passion du théorique, courage aventureux et généreux) et sa faiblesse (phobie de l'économique, malthusianisme pratique, désir de compensation guerrière). D'autre part, située au point de confluence et souvent à l'origine de tous les grands courants qui ont secoué le monde moderne, la France a, de ces courants, réalisé une synthèse très riche mais très complexe.

Son appareil politique reflète cette richesse et cette fragilité, et fait avec le parlementarisme anglais, dont on le rapproche parfois de façon fort inexacte, un contraste que M. Morazé met fort justement en lumière : de multiples partis s'y disputent la place enviée du Centre antichambre du pouvoir, mais d'un pouvoir où l'on ne peut se maintenir que par l'instabilité des programmes et des personnes ou l'immobilisme.

Malgré sa hâte, qui rend parfois confus tel ou tel développement, ce livre est un acte d'intelligence frémissante de vie, toute tendue vers le sursaut d'énergie qui seul pourra tout à la fois préserver et promouvoir cette richesse française qu'il analyse si vigoureusement.

Étienne CELIER.

Maurice BAUMONT. — **Gloires et tragédies de la Troisième République.** Hachette. 1956. 416 pages. 1.100 francs.

Les morts vont vite... A notre époque, l'ignorance ou l'oubli a vite fait de les reléguer chez les ombres. M. Baumont veut rafraîchir les mémoires et parer aux lacunes.

Cette histoire, comprimée dans les limites d'un volume, oblige l'auteur à des simplifications qu'il s'efforce de ne pas rendre déformantes. Et si la critique peut s'arrêter sur tel ou tel détail, elle doit reconnaître l'ampleur de l'information.

La tâche était d'autant plus malaisée que la scène s'est trouvée trop souvent occupée par la succession de gouvernements éphémères, par le défilé monotone de personnages parfois plus encombrants qu'efficients.

Les « gloires » ont-elles été finalement plus nombreuses que les « tragédies », dans ce bilan certainement lourd? C'est de quoi l'on peut discuter.

Parmi les heures du passé exposé dans ce livre, il en est qui retrouvent aujourd'hui une spéciale résonance. Ce sont les heures où la Tunisie, l'Indo-Chine, Madagascar, le Maroc, le Soudan sont entrés dans la mouvance française.

Henri du PASSAGE.

Charles LEDRÉ. — **La Franc-Maçonnerie.** A. Fayard. 1956. 124 pages. 300 francs.

M. Ledré est trop averti des questions historiques et religieuses pour croire encore possible ou loisible d'apporter sur la Franc-Maçonnerie une information inédite. Des livres, de taille plus ou moins imposante, fournissent à qui veut s'instruire, toute la documentation désirable. Le voile du Temple ne cache plus aucun mystère.

Il arrive seulement que des informations, partielles ou insuffisamment contrôlées, refont l'obscurité de cette histoire par l'opacité de leurs légendes.

Le petit volume de M. Ledré est, au contraire, une excellente mise au point sérieuse et garantie. Sur les origines de la Franc-Maçonnerie, sur son action actuelle et internationale, ces quelques pages apportent la note très objective de leur résumé vigoureux.

Henri du PASSAGE.

Louis NOGUÈRES. — **La dernière étape. Sigmaringen.** Fayard 1956. 251 pages. 650 francs.

Cette « dernière étape » est dure à suivre pour le lecteur, car elle est jalonnée à peu près uniquement de documents. On se rappelle que M. NOGUÈRES (mort depuis) avait d'abord complété dans un copieux dossier (V. *Études*, mai 1956), le procès du

maréchal Pétain. Devenu lui-même Président de la Haute Cour de Justice, après ce fameux procès, il en avait relevé les lacunes, sans montrer alors beaucoup d'indulgence compréhensive pour l'accusé.

Dans ce nouveau volume sont relatées les dernières heures où, après le transfert forcé du personnel de Vichy en Allemagne, Hitler, avec quelques malheureux Français, avait encore tenté de rétablir un gouvernement fantôme. Le maréchal Pétain, pressé de concourir à cette entreprise, a refusé de se prêter à cette tragi-comédie lamentable. Le Dr Ménétrel, tant qu'il lui fut permis de rester auprès de son malade, a soutenu cette ultime résistance.

Henri du PASSAGE.

Colonel GOUTARD. — **1940. La guerre des occasions perdues.** Hachette 1956.

C'est ainsi que le colonel Goutard nomme la guerre défensive qui dura un mois à peine, de mai à juin 1940, et se termina par une défaite sans précédent dans nos annales militaires.

La cause en est résumée par ce mot de Mr. d'Hoop : « Les responsabilités étaient diluées et l'autorité nulle part... » Ce fut la raison majeure de notre défaite.

Cette carence d'autorité, déjà éclatante bien avant l'attaque sur la Meuse, a engendré l'inertie des chefs, en premier lieu celle du Généralissime mûré dans un lointain P. C., fractionnant son autorité en diverses délégations à des généraux d'armées, entre lesquels manquait une liaison effective, des idées arrêtées et des principes directeurs d'action. A chacun d'eux fit défaut l'esprit de hardiesse, de décision, de cohésion au moins.

Weygand, disciple de Foch, l'un de ses meilleurs seconds, arrive de Syrie alors que l'armée disloquée glissait vers la débâcle.

Le Colonel Goutard était en Afrique, à la déclaration de guerre... et y est resté jusqu'au printemps 1944 où il combattit glorieusement en Italie et vint débarquer en Provence au 15 août suivant. Son livre rappelle le *Louis XVI* de Lafue : le règne des occasions perdues...

Je crois qu'il faut conclure comme d'Hoop : « En 1940, l'autorité n'était nulle part, ni dans l'Armée, ni dans l'État... » Le même malheur fit tomber le sceptre des mains trop débiles de Louis XVI. On comprend que le rapprochement de deux époques anarchiques ait attiré l'historien consciencieux qu'est le Colonel Goutard.

Georges LENOIR.

Adrien POULIOT, s. j. — **Aux origines de notre dévotion à l'Immaculée Conception.** *Cahiers d'histoire* n° 8. Québec, Université Laval. 1956.

Cette élégante plaquette, publiée par les soins de la Société historique de Québec, donne pour origine à la dévotion canadienne à l'Immaculée Conception le vœu que prononcèrent les missionnaires jésuites en 1635 : ils consacraient à la Vierge la Nouvelle France, et promettaient de dédier à la Conception Immaculée la première église qu'ils y bâtiraient. Parmi les signataires de ce vœu figurent les principaux martyrs canadiens : c'est donc à la piété de saint Jean de Brébeuf et de ses compagnons que remonte une ferveur mariale dont le Canada est justement fier.

H. HOLSTEIN.

Fernand HAYWARD. — **L'énigme des Borgia**, Le Centurion, 1956. 126 pages.

Démêler l'histoire et la légende, écarter les interprétations malveillantes pour demeurer sur un plan objectif semble avoir été le but que M. F. HAYWARD, spécialiste des papes méconnus ou inconnus, s'est assigné. On pourra trouver qu'il avait fort à faire avec Alexandre VI et sa famille, ce clan d'origine catalane qui étend sa puissance dans l'Italie des débuts du XVIe siècle où les condottierre et les humanistes sont plus nombreux que les saints. Ce cardinal espagnol, vice-chancelier de l'Église Romaine, s'est révélé excellent administrateur et a promu des réformes religieuses en son pays. Il fit sans doute des promesses avant son élection, mais pas plus qu'en d'autres cas. Il porta à sa famille, à ses enfants, un intérêt très vif, trop vif. Mais il faut le situer dans son temps. « Il ne perdait jamais de vue les intérêts supérieurs de l'Église, même s'il les envisagea généralement, et de préférence, sous leur jour temporel. » On pourra trouver que M. Hayward est un peu favorable à son héros. Si son ouvrage est meilleur que bien des pamphlets et plus mesuré que bien des panégyriques, il trahit parfois une certaine indécision. Les interpolations du *Journal* de Burckhardt, cérémoniaire de la Cour pontificale, présentées d'abord comme une hypothèse (p. 44) sont une certitude un peu plus loin (p. 109). De même pour la paternité d'Alexandre VI. L'énigme des

Borgia est surtout située dans les gestes médiévaux d'un pape de la Renaissance. Elle est aussi dans la question suivante : « Pensait-il Borgia? pensait-il famille? pensait-il Église? »

Gervais DUMEIGE.

Georges MONGRÉDIEN. — **L'affaire Foucquet.** Hachette, 1956. in-8°, 256 pages. 600 francs.

Le procès de Foucquet fut avant tout une affaire politique. Il a coïncidé avec l'arrivée au pouvoir d'une équipe nouvelle (d'où l'acharnement de Colbert contre son malheureux rival), la remise en ordre des finances publiques et la substitution du pouvoir personnel au « ministériat ». Il a suscité dans l'opinion publique un intérêt passionné. Par sa longueur, et aussi par ce qu'eurent souvent d'odieux les procédés mis en œuvre contre l'accusé, il a « cristallisé » autour de ce dernier « l'opposition politique naissante à la monarchie absolue », sans autre résultat que d'attirer sur Foucquet les rigueurs du courroux royal.

Telles sont les principales données que M. Mongrédien met en lumière dans ce nouvel ouvrage. Clair, alerte, bien documenté, jamais empêtré dans le maquis de la procédure, ce récit est d'un connaisseur qui sait aussi bien évoquer les mœurs financières du temps, si propices à la confusion entre caisse de l'État et fortune privée, que camper les protagonistes du drame ou choisir le détail savoureux et suggestif parmi les nombreux documents contemporains qu'il nous cite.

Sur un point cependant, il nous laisse insatisfaits : on est surpris du petit nombre et de la relative inaction de cette « opposition politique naissante ». Hormis les lettres rédigées par quelques grandes dames reconnaissantes, les placets présentés au roi par la famille de l'accusé, les poèmes dus à des écrivains restés fidèles, mais qui n'en finiront pas moins Académiciens et pensionnés par Louis XIV, qu'ont-ils fait? Où sont les financiers, les parlementaires, les « libertins », les grands seigneurs, les « dynasties ministérielles » évincées? Bien peu agissante, leur sympathie pour l'accusé. Tout compte fait, on est tenté de conclure, contre l'auteur, que le pouvoir personnel de Louis XIV n'a guère eu de peine à s'imposer.

Étienne CELIER.

P.-G. LORRIS. — **Le Cardinal de Retz,** Albin Michel, 1956 410 p.

La personnalité du cardinal de Retz est complexe. On ne l'embrasse pas en une formule. Retz aimait le ténébreux; il avait l'âme d'un agitateur et d'un démagogue. Il était à l'aise avec la crapule et savait flatter les foules. Par-dessus tout, un amour démesuré de la gloire. Mais Retz est plus qu'un aventurier. Il eut une plume alerte et ses *Mémoires* révèlent une connaissance peu commune et parfois géniale des « choses politiques ». Il lui manquait pourtant les dons du caractère qui font les hommes d'État. L'épreuve ou l'échec avaient souvent raison de son énergie et le vrai courage lui faisait défaut. L'histoire de son emprisonnement et de son évasion sont l'exemple frappant de cette alliance d'audace et de lâcheté qui frappent tant au long de sa vie. Le récit de Lorris se lit comme un roman d'aventure. Le sujet, certes, s'y prête. Mais l'auteur, en suivant l'ordre chronologique des faits, nous peint l'homme en pleine action. L'auteur ne disserte pas. Lorris — nous lui en savons gré — est un chroniqueur; un chroniqueur fidèle à l'histoire : témoin l'abondance des documents cités et qui néanmoins n'alourdissent jamais le récit. Peut-être l'auteur se complaît-il à souligner les aventures amoureuses d'un homme d'Église chez qui une foi et une orthodoxie de doctrine réelles ne suffisaient à voiler une vie privée dénuée de toute morale et de tout scrupule. Un livre que liront avec intérêt les historiens de la Fronde et tous ceux qui veulent entrer en contact avec un homme qui fut une des vedettes du XVIIe siècle et dont les écrits, par la suite, devaient avoir une si profonde influence sur les hommes politiques, de Talleyrand à nos jours.

Paul-François de TORQUAT.

Pierre VARILLON. — **Joffre.** A. Fayard. 1956. 602 pages. 1.200 francs.

Ainsi que l'auteur nous en prévient, ce n'est pas une biographie. Mais il s'agit de présenter le portrait du Maréchal Joffre dans plusieurs des attitudes ou dans les principaux rôles d'une longue et glorieuse carrière.

C'est la période de 1914 à 1916 qui, après les étapes de Tombouctou, de l'Indo-Chine, de Madagascar, a retenu davantage l'attention chaleureuse de M. Varillon. Il a été aidé par les souvenirs de nombreux survivants et témoins qui lui ont permis de

consigner bien des détails inédits. C'est pourquoi les opérations militaires d'Alsace, de la Marne, de la Somme sont ici étudiées avec ampleur.

Un peu à l'arrière-plan de la bataille avec l'ennemi du dehors, sont aussi relatées les querelles intestines où la politique a plus d'une fois entravé l'action du général en chef. M. Varillon les expose, sans s'interdire d'y joindre son propre commentaire.

Enfin, dans le cadre de ces événements, apparaît la physionomie de l'homme privé avec des traits, moins connus d'ordinaire, mais propres à nuancer heureusement l'apparence extérieurement un peu fruste du grand soldat.

Henri du PASSAGE.

R. P. Irénée VALLERY-RADOT. — **La mission de dom Vital Lehodey.** Éditions du Cerf. 1956. 246 pages.

Écrites avec une ferveur filiale, ces pages font revivre une grande figure monastique. Entré à la Trappe de Briquebec après dix ans de ministère sacerdotal dans le diocèse de Coutances dont il était originaire, dom Lehodey devint très vite abbé. Sa vie se partagea entre la direction de sa communauté et la composition de livres spirituels, qui l'ont fait connaître comme un maître de l'oraison. Son biographe montre quelle fut, à l'intérieur de l'Ordre cistercien, la mission de ce grand religieux : faire retrouver, par delà l'ascétisme excessif de la réforme rancéenne, le sens de la grande tradition mystique issue de saint Bernard. Ce qu'il enseignait, dom Lehodey le vécut, dans une union constante aux mystères de l'Enfance de Jésus et dans la pratique du saint abandon.

H. HOLSTEIN.

Albert GRANDVAL. — **Ma mission au Maroc.** Plon. 1956. 273 pages. 690 francs.

M. Grandval n'a été que durant six semaines, en l'été de 1955, Résident général au Maroc. Mais ce court laps de temps a suffi pour inclure de graves événements.

Partisan d'une politique « libérale », convaincu que le Sultan improvisé et débile, Moulay Arafa, n'était pas l'homme de la situation, M. Grandval ne croyait pas pourtant réalisable le retour, sans transition, de Ben Youssef sur le trône.

Il préconisait alors des solutions, qu'il ne donnait pas toutes pour définitives, mais dont il espérait un apaisement relatif, si elles étaient rapides.

Les lecteurs profanes, sans être en situation d'apprécier l'opportunité, l'efficacité de toutes les mesures ainsi prises ou proposées, constateront la clarté avec laquelle M. Grandval raconte l'histoire mouvementée qu'il a vécue.

S'il a rencontré des oppositions parfois vives chez certains Européens du Maroc, c'est à Paris que les principaux obstacles ont entravé son action. Il en accuse moins encore les hommes que « le fonctionnement, ou, pour mieux dire, la paralysie de nos institutions ».

Henri du PASSAGE.

Luc ESTANG. — **Ce que je crois** Grasset. 1956. 166 pages. 360 francs.

Invité à collaborer à une collection où diverses convictions se sont déjà librement exprimées, un catholique répond en commentant son signe de croix. « Je crois au Père, au Fils, à l'Esprit ». Sans prétentions théologiques ou apologétiques, cette analyse, par un chrétien adulte, de ce que signifie pour lui, et pour toute sa vie, la Vérité vivante que lui révèle l'Ecriture lue dans l'Église, constitue un beau témoignage. Et l'auteur a raison de souligner que le catholique a moins le sentiment de posséder la vérité, que d'être possédé par elle — entouré et baigné par elle, comme d'une pénétrante lumière...

H. HOLSTEIN.

Jean DELAGE. — **Un homme comme vous.** André Bonne. 1956. 186 pages.

Simple récit d'une vie sans histoire. Un petit paysan ardennais, venu à Paris pour y apprendre un métier, rencontre par hasard les frères de Saint Jean de Dieu et leurs jeunes infirmes de la rue Lecourbe. Attiré par cette vocation de dévouement et de charité, il demande son admission. Toute sa vie, ou presque, se passera rue Lecourbe, au service des enfants, dans la joie de ne penser qu'aux autres. Le frère Denis (que les petits paralysés appellent « Maman Denis ») était bon, d'une bonté inépuisable et jamais lasse. C'est là le secret de l'action profonde que nous révèle la vie de cet humble religieux.

Henri HOLSTEIN.

Frank THEISS. — **Tsoushima.** Une poignante épopée de la mer. Traduit de l'allemand par D. Geneix. 7 cartes dans le texte. Flammarion. 1956. 312 pages. 650 francs.

Récit épique, à partir d'une documentation sérieuse, de l'activité de la flotte russe

durant la guerre russo-japonaise, et du désastre de Tsoushima où elle fut anéantie le 27 mai 1905. Tandis que, dans les derniers mois de 1904, Port-Arthur était menacé par l'escadre japonaise (il devait tomber en février 1905), l'Amirauté russe conçut le projet audacieux, et un peu romantique, d'envoyer, de la Baltique, une flotte pour le débloquer, en passant par l'Atlantique, le Cap et l'Océan Indien : soit 20.000 milles de navigation avant d'attendre un ennemi, qui, dûment averti par la presse, l'attendait tranquillement dans les eaux nippones. Fr. Theiss raconte en détail ce périple, contrarié par la vétusté de certains cuirassés, l'inexpérience des équipages, les difficultés de ravitaillement en charbon suscitées constamment par l'Angleterre, favorable au Japon. Mais un chef de haute valeur, l'amiral Rojestvensky, commandait cette armada; à force d'énergie, il amena jusque dans les eaux japonaises son escadre au complet. Les deux flottes ennemies se rejoignirent à Tsoushima, au large de la Corée. Quelques heures suffirent à l'amiral japonais Togo pour détruire, à coups de canon, les principaux navires de Rojestvensky. Le courage des équipages ne put empêcher un désastre aisément prévisible, coup de grâce d'une Russie déjà minée par les intrigues de cour et la révolution. Rojestnevsky savait, au départ, que sa flotte allait au sacrifice, et en pure perte. Il eut la loyauté intraitable d'exécuter jusqu'au bout l'ordre injustifiable qu'il avait reçu de la cour de Petersbourg.

H. HOLSTEIN.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

E. PÉPIN. — **Géographie de la circulation aérienne.** Coll. *Géographie humaine.* Gallimard. 1956. In-8°. 342 pages, 28 figures, 16 planches. 1.200 francs.

Cet ouvrage nous expose un des chapitres les plus neufs de la géographie humaine, puisque la circulation aérienne est née en 1919. Il évoque d'abord les étapes de son développement, l'organisation progressive de ses premiers réseaux sous l'impulsion des grandes liaisons intercontinentales et transocéaniques, les progrès considérables dûs aux transports massifs de la seconde guerre mondiale, qui ont fait qu'en 1954, 140.000 aéronefs environ, dont 4.600 en service régulier, ont dû parcourir approximativement 4 milliards et demi de kilomètres.

Après quoi il décrit l'infrastructure terrestre de cette circulation, aérodromes et complexe agencement des services qui assurent sa sécurité : réseaux de stations au sol, d'avions de reconnaissance et de navires stations, qui fournissent chaque jour les 100.000 observations de surface et 10.000 d'altitude d'après lesquelles sont établies les prévisions atmosphériques; réseaux de radars qui balisent les voies aériennes; services de recherches et de sauvetages. Un dernier chapitre traite de la cartographie particulière qui s'est constituée pour répondre aux besoins de la navigation aérienne.

Une troisième partie décrit les courants actuels de la circulation aérienne : grands courants intercontinentaux, souvent transocéaniques, essentiellement internationaux — courants régionaux et locaux.

Avec ses avantages propres de rapidité, de transport direct et d'indépendance à l'égard des obstacles naturels, ce nouveau mode de circulation facilite grandement les contacts humains, la parfaite découverte et la mise en valeur de la terre.

Liée aux progrès de la technique, aux circonstances politiques et économiques, cette géographie est en perpétuelle évolution. L'ouvrage de M. PÉPIN, éclairé d'excellents schémas, aidera l'honnête homme à en avoir une idée et à en comprendre le mécanisme.

François de DAINVILLE.

Pierre GOUROU. — **Atlas classique.** Tome II : **Le monde.** Hachette. 1956. 114 planches et un index. de 16 pages.

Le corps de cet atlas, dont les *Etudes* ont signalé le premier tome (t. 288, mars 1956, p. 471), est constitué d'un ensemble de cartes, concernant la géographie générale, les divers continents et les principaux pays du monde (1-96). Il est précédé de quelques extraits de cartes à grande échelle de l'I. G. N. et suivi de cartes statistiques en noir et en rouge, qui expriment d'un point de vue mondial les

principaux faits démographiques et économiques et permettent de se faire une idée de la richesse des nations (97-112). Par sa conception, cet atlas est essentiellement un atlas d'étude, qui se prête aux commentaires du maître et requiert de l'usager un effort d'intelligence de la complexité des faits géographiques.

François de DAINVILLE.

Hermann et Georg SCHREIBER. — **Villes ensevelies.** Traduit de l'allemand par Henri Daussy. Grasset. 1956. In-16. 280 pages. 16 planches. 1 260 francs.

Ceux qu'a fait rêver la légende du roi d'Ys et ceux qui méditent sur le destin de Babylone ou de Palmyre, ceux que passionne la thèse de Heyerdahl sur les déplacements de Kon-Tiki et ceux qu'intrigue l'irritante énigme de l'Atlantide, tous les curieux d'un passé qui offre toujours quelque intérêt ou quelque leçon pour notre histoire présente, liront avec délices cette vaste enquête sur les villes qu'ont fait disparaître les fureurs des éléments, les cupidités des hommes ou les rivalités des nations.

L'heureuse abondance des détails ferait souhaiter parfois des références un peu moins discrètes. Il est vrai qu'un appareil plus scientifique eût enlevé quelque chose de son charme à un récit qui sait n'être jamais ennuyeux. L'art du traducteur est sans doute pour beaucoup dans l'agrément de cette lecture, que de nombreuses cartes et de bonnes photographies rendent plus agréable encore.

On lira *Gygès*, *Tirynthe* et *Xerxès*. Et l'on ne se laissera pas trop émouvoir par telle ou telle réflexion d'ordre religieux.

R. TANDONNET.

Les albums des guides bleus. Hachette. 1956. Vol. 16 × 20 cm. 128 pages. 60 planches en héliogravure et 8 en couleur. 975 francs.

Hachette poursuit l'agréable collection d'*Albums*, qui illustrent avec bonheur les *Guides bleus*. E. HENRIOT présente la beauté charmante, la familière grandeur de l'*Ile de France*, ses églises, ses châteaux et leurs parcs, ses petites cités et la grâce de ses rivières. Deux de nos académiciens se sont partagés le soin d'exprimer l'extrême diversité du Languedoc. M. de LEVIS-MIREPOIX brosse le drame cathare qui a marqué d'une ineffaçable empreinte le *Haut-Languedoc*, églises, donjons et vieilles murailles, paysages farouches. M. A. CHAMSON croque avec amour les gens de son *Languedoc méditerranéen*, qui vont d'un extrême à l'autre, peuple bâtisseur qui a édifié tant d'églises fortifiées, de beaux hôtels et de portails monumentaux, descendu de la montagne où souffle en seigneur le Vent Haut, vers la garrigue et les horizons de sable et d'eau de sa côte basse. M. H. QUEFELLEC évoque avec tant d'amour les cent visages de sa *Bretagne* natale, sa beauté marine, la solitude de ses monts lentement érodés, ses rivières qui serpentent sans hâte, quelqu'une des choses qu'elle dissimule dans les plis de son passé, ses légendes et son charme mystique, ses menhirs et ses calvaires, qu'il éveille en nous la mystérieuse attirance des terres ultimes.

François de DAINVILLE.

Jean DÉCARREAUX. — **Une République de moines.** *Bibliothèque Ecclesia* n° 22. Arthème Fayard. 1956. 153 pages. 500 francs.

Inspiré par un séjour de plusieurs semaines parmi les moines du Mont Athos, voyage dont les Etudes ont publié le récit (*Etudes*, mai 1954), ce petit livre est à la fois un journal de voyage et la présentation d'un aspect moins connu de la vie spirituelle des chrétiens « orthodoxes ». Une information historique, théologique et spirituelle de bonne qualité, une excellente culture classique, une bonne humeur qui supporta avec le sourire les incommodités d'un séjour en un pays où le confort semble une dangereuse concession à l'esprit du siècle, ont permis à M. Décarreaux de voir avec une intelligente sympathie cette curieuse fédération de monastères qu'est le mont Athos, et de la présenter agréablement au lecteur français. Monde inconnu, étrange survivance du Moyen Age en notre siècle, mais qui témoigne de la valeur imprescriptible de la prière et de la contemplation, sous la protection de la Mère de Dieu.

H. HOLSTEIN.

Wendel PHILLIPS. — **Qataban et Saba.** Traduit de l'américain par Gabrielle Rivas. Julliard, coll. *La croix du Sud*, 1956. 379 pages.

De 1950 à 1953, Wendel Phillips, assisté de plusieurs spécialistes des langues et civilisations de l'Ancien-Orient, et spécialement du professeur Albright, a dirigé trois

expéditions archéologiques dans la péninsule arabique. Sur l'ancienne route de l'encens, suivie par les caravanes qui montaient du golfe d'Aden vers la Palestine, il a retrouvé la capitale du royaume de Qataban, Timna, qu'il a dégagée du sable qui la recouvrait, et plusieurs villes d'étapes au royaume d'Oman. L'ambition de l'expédition et de son jeune animateur était la découverte des restes prestigieux de Mareb, la capitale de la reine de Saba. Mais Mareb est aujourd'hui située dans le territoire du Yemen, et les indigènes opposèrent aux fouilles, qui durent être abandonnées brusquement, la plus tenace mauvaise volonté. Wendel Philips raconte avec beaucoup de charme et d'humour ces trois années de travail sous le soleil brûlant, les difficultés qu'il eut à surmonter, l'opposition, finalement invincible, des Yemenites et de leurs chefs, les résultats très riches de ces campagnes alertement menées. Ce journal d'expédition archéologique, où la petite histoire tient une large place, sans jamais se départir d'une bonne humeur méritoire, intéressera non seulement les spécialistes, mais tous ceux que la Bible a fait rêver aux trésors de Saba, portés à Jérusalem par les dromadaires de Madian...

Henri HOLSTEIN.

J.-M. de KERMADEC. — **Cholon, ville chinoise.** Société Asiatique d'Editions, 1955. 148 pages.

Bernard AULAS. — **Indonésie, puissance asiatique.** Chronique Sociale de France, Lyon. 72 pages.

1. Un bel album à tirage limité, une impression soignée sur papier glacé, des photos artistiques et bien choisies illustrant un texte simple et clair ne constituent point pour autant un livre parfait. Le *Cholon* de J.-M. de KERMADEC tient à la fois du livre d'images et de la formule « Digest » où la simplification des problèmes et les affirmations qui en découlent ne résistent pas à un examen sérieux ou d'ensemble. Puisse du moins cette promenade folklorique, ethnique et sociologique éveiller le désir d'étapes et de lectures plus substantiellement bénéfiques sur les différents sujets effleurés avec art et sympathie en ce documentaire.

2. Signalons l'intérêt de cette première étude d'ensemble, due à un disciple de Joseph Folliet, sur l'archipel indonésien constitué en République unitaire le 15 août 1950. Ses divers groupes ethniques (Malais, Hindous, Arabes, Européens et Chinois forment une population de 80 millions d'âmes. Après six années d'autonomie chèrement et durement acquise, l'unité nationale de ces territoires multiples semble s'affirmer au delà des divergences politico-sociales et religieuses où l'Islam prédomine à 88 % et les syndicats communistes à 70 %. Un relèvement économique et agricole s'impose d'urgence pour répondre à la sous-alimentation et développer à la fois l'enseignement et l'équipement sanitaire notoirement insuffisants. Une collaboration franco-indonésienne est acquise. La présente étude permet d'en mieux comprendre l'importance et l'intensification souhaitable par des investissements à long terme. Détail significatif, en 1950, année de l'indépendance, 80 % des nouvelles sociétés crées en Insulinde furent financées par les Chinois ne représentant cependant que 2,5 % de la population totale. Placement intéressé sans doute, mais aussi leçon de confiance et d'entraide fraternelle à méditer utilement au moment où des engagements similaires et plus proches requièrent nos décisions et nos choix.

Pierre-M. FONDEVILLE.

Jacques CHEGARAY. — **Hawaï, îles de rêve.** Amiot-Dumont. 1956. 208 pages.

Leonardo BONZI. — **Continent perdu.** Texte de Gilberte Sollacaro. Hachette 1956. 96 pages illustrées.

En ce sixième livre de ses voyages à travers le monde, le journaliste-reporter et cinéaste Jacques CHEGARAY nous fournit un documentaire au goût du jour sur Hawaï, ces « îles de rêve » dont il écrit : « Hawaï, c'est la plaque tournante du Pacifique, l'île trépidante, sillonnée de routes que les autos suivent roue à roue, le ciel bruissant d'avions, la télévision, l'opulence des banques, les usines, les grands hôtels, le pays du « business is business »... D'indigènes on n'en voit plus guère... Il s'agit d'un paradis mécanisé à outrance, où la loi du travail a balayé la douceur de vivre. » Libre au lecteur, attiré par le titre du livre, d'y découvrir malgré tout « une existence de rêve dans une île de rêve », où « le rythme américain s'est imposé peu à peu », où « l'artificiel est partout », et de dire enfin avec son auteur : « Il faudra que je revienne. »

Aux amateurs d'exotisme et de belles images, le texte discret et évocateur de

Gilberte Sollacaro et les photos choisies éditées par Draeger, recomposent avec art le charme indonésien et l'incantation spirituelle éprouvés à la vision du film *Continent perdu* de Leonardo Bonzi, film de grand public et non d'ethnologie.

Pierre-M. FONDEVILLE.

FRÉDÉRIC-DUPONT. — **Mission de la France en Asie**; Editions France-Empire. 1956. 350 pages.

Retraçant en la plus grande partie de son livre les événements de la guerre d'Indochine et les causes de notre défaite, l'auteur nous fait bénéficier de sa compétence et de sa documentation précise, en raison des diverses fonctions politiques et gouvernementales exercées par lui au cours de leur développement. Il expose ensuite ce qui peut être maintenu et sauvé par nous dans le sud-est asiatique en fonction d'une Union Française rénovée, dont la structure permettrait de s'accorder aux nouveaux éléments en présence; nous invitant enfin à « penser Pacifique », il esquisse un programme d'action économique et démographique applicable en Nouvelle-Calédonie et aux Nouvelles-Hébrides. En conclusion, l'auteur affirme que notre maintien en Afrique est fonction de notre mission à poursuivre en Asie.

Livre d'histoire, l'ouvrage de M. FRÉDÉRIC-DUPONT, engagé personnellement en ce qu'il écrit, tourne parfois au réquisitoire en tels de ses chapitres où les positions politiques intérieures ou internationales en présence sont lumineusement établies. Resteraient d'autres aspects à considérer, dont le spirituel et l'humain. L'auteur se contente de nous les signaler discrètement en ce passage : « La fin du XXe siècle doit assurer la relance de cette collaboration occidentale à l'œuvre du siècle précédent, en y ajoutant la spiritualité et l'adaptation psychologique qui lui ont parfois manqué. »

Pierre-M. FONDEVILLE.

Youssef HELBAOUI. — **La Syrie. Mise en valeur d'un pays sous-developpé.** Librairie Générale de Droit et de Jurisprudence. 1956. 305 pages.

Les premiers chapitres de cet ouvrage analysent sommairement les données géographiques, historiques et politiques de la Syrie. L'auteur étudie ensuite avec précision l'évolution et les caractéristiques actuelles de l'économie syrienne. Il évoque enfin les problèmes des diverses branches de l'activité économique et propose un ensemble de solutions nuancées qui constituent pour la Syrie un plan cohérent de progrès économique et de justice sociale.

Les documents qui sont à la base de ce travail de synthèse sont bien connus des économistes européens, notamment par les Rapports annuels des Nations Unies et celui de la Banque Internationale. L'auteur, moins que personne, n'ignore la pauvreté des statistiques globales qu'il utilise. Il souligne par ailleurs le caractère artificiel des frontières syriennes et, en matière de commerce, la nécessité où il est d'utiliser des chiffres communs à la Syrie et au Liban.

Il reste que ce livre nous offre d'excellentes analyses économiques et des remarques pleines de bon sens capables d'éclairer toute politique syrienne de développement économique. Faut-il d'autre part relever que le chapitre, d'ailleurs secondaire, consacré aux réalisations et aux lacunes du mandat, fait preuve d'une rare objectivité et qu'une même franchise constructive analyse avec courage le rôle économique des classes dirigeantes de la Syrie d'aujourd'hui? Au total, un livre qui s'inscrit dans la lignée des excellentes thèses auxquelles nous ont habitués ces dernières années les universitaires syriens.

Jean DUCRUET.

Gabriel FAURE. — **Riviera.** Arthaud. Collection « les Beaux Pays ». 1900 francs.

De Vintimille à Pise, l'auteur, familier des belles choses italiennes, nous conduit aimablement et profitablement dans ces enchantements. Un riche ensemble de gravures soutiennent le rêve ou rappellent le souvenir.

P. D.

Joris CEUPPENS. — **Annuaire des Missions en Belgique**: 1956. Œuvres Pontificales Missionnaires, 29, rue du Moulin. Bruxelles, 3.256 pages. 30 francs belges.

Les techniciens apprécieront la qualité de cet annuaire qui porte pour la première fois les noms et adresses de tous les missionnaires belges résidant aussi bien hors du Congo, dans le monde entier, qu'au Congo même. Des pages brèves et précises sur l'organisation missionnaire de l'Église et le développement de l'expansion chrétienne dans le monde. Des renseignements très complets sur les œuvres catholiques

du Congo belge et les œuvres missionnaires de Belgique. La place de celle-ci dans la mission est remarquable et ne peut que stimuler notre zèle. A. R.

Mgr Léon-Etienne DUVAL, archevêque d'Alger. — **Paroles de paix.** Editions N. O. P. N. A. Alger, 1955. 178 pages.

Etudes du Secrétariat social d'Alger. 1955. **La cohabitation en Algérie : recherche d'une communauté.** Editions du secrétariat social d'Alger. 1956. 204 pages.

1. Recueil de dix-sept discours ou extraits d'allocutions, lettres pastorales ou radiomessages, échelonnés de 1947 à 1955, les *Paroles de Paix* de Son Excellence Mgr Duval méritent l'attention que requièrent les événements actuels. A la préoccupation pastorale d'un évêque s'y joint le souci constant de redire aux chrétiens d'Algérie le devoir impérieux qu'ils ont, suivant les enseignements de l'Eglise et des Papes, de promouvoir plus de justice sociale, et de s'engager vers une action constructive et fraternelle, dans le primat de l'amour facteur de paix.

2. L'importante étude de sociologie humaine sur la cohabitation en Algérie, publiée par le Secrétariat social d'Alger, est le fruit d'un travail de collaboration technique extrêmement sérieux et documenté. En situation de juxtaposition, offrant le maximum de tensions entre individus et groupes ethniques, l'Algérie doit s'acheminer rapidement vers la réalisation d'une communauté de cohabitation véritable, requérant le sens de l'autre et la volonté de services mutuels (être les uns pour les autres). A l'encontre d'une assimilation ou fusion impossible en fait, « la cohabitation algérienne a besoin d'une zone intermédiaire de population, maghrébine ou européenne, dans laquelle puissent s'intensifier les liens entre les communautés ». Puisse cette étude et ses conclusions servir de base à l'action politique et économico-sociale qui s'impose.

Pierre-M. FONDEVILLE.

Le drame de l'Afrique du Nord et la conscience chrétienne. Editions du Vitrail, Paris, 1956. 248 pages, 540 francs.

Après *Paroles de Paix* de Mgr. Duval archevêque d'Alger, le présent recueil apporte une documentation précieuse et dense sur l'enseignement doctrinal et pratique de l'Eglise en référence aux problèmes cruciaux actuels de l'Afrique du Nord. Il rassemble en effet les principaux discours, messages, déclarations ou lettres du Pape et de l'episcopat relatifs à ces questions pour la période récente de 1953 à 1956. S'y ajoutent également quelques déclarations ou notes de mouvements et organismes catholiques. L'importance et la valeur d'une telle documentation mise ainsi à la portée de tous les chrétiens voulant étayer leur jugement sur le drame de l'Afrique du Nord n'a guère besoin d'être soulignée.

Pierre M. FONDEVILLE

René SCHAEFER. — **Révolution en Algérie.** Editions France-Empire, 1956. 416 pages.

Ce second livre de René Schaefer sur l'Afrique du Nord (cf. *Etudes*, t. 277, p. 421), nous situe cette fois au cœur du problème algérien actuel. En des analyses solidement étayées sur les aspects religieux, sociaux, familiaux, démographiques, culturels et économiques de l'Algérie, l'auteur esquisse les solutions et programmes de rénovation qui s'imposent. Son témoignage, profondément humain et objectif, bénéficie des années vécues par lui en Algérie, et spécialement en Aurès. Se gardant de toute solution politique absolue, il nous engage « à trouver la manière de remonter le courant de telle sorte que l'Algérie accepte qu'avec la France on la prépare à être très rapidement majeure et à déterminer la nature d'une telle garantie..., la fin de la révolution ne pouvant être le retour au passé ». Livre véritablement actuel et à connaître par ceux que les nouvelles dites d'actualité ne peuvent satisfaire.

Pierre M. FONDEVILLE.

Robert de MONTVALON. — **Ces pays que l'on n'appellera plus colonies.** Bibliothèque de l'homme d'action. Édition Témoignage Chrétien, 1956. 110 pages. 350 francs.

Aux chrétiens et aux autres, nous recommandons très vivement ce petit ouvrage de l'animateur du Secrétariat Social d'Outre-Mer. C'est la meilleure introduction au délicat problème des relations avec les anciens pays colonisés, envisagé successivement sous ses points de vue politique, social, économique et religieux. Le jour où beaucoup d'hommes de bonne volonté auraient médité ces pages, denses et modérées, le dernier mot de l'auteur, qui est malgré tout un mot d'espoir : « La conversation des peuples recommence », se réaliserait.

André RÉTIF.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

Dictionnaire des Sciences économiques, publié sous la direction de Jean ROMEUF. Tome premier A-I. Presses Universitaires de France.. 1956. 630 pages. 2.400 francs

Ce dictionnaire rendra de grands services grâce aux excellents articles, rédigés avec concision et clarté sur les principaux mots du vocabulaire de l'Économie, par les meilleurs de nos professeurs d'Économie Politique. Nous regrettons seulement que l'on ait voulu être trop complet en citant un grand nombre de mots peu importants, expliqués en quelques lignes d'un intérêt médiocre; en élaguant largement, il serait possible de nous donner une seconde édition moins volumineuse et plus homogène, à la portée des bourses modestes. On supprimerait avantageusement par exemple l'explication du mot âme : « terme employé dans les anciennes statistiques pour désigner la personne humaine ».

Émile VILLEDIEU.

Michèle AUMONT. — **Monde ouvrier méconnu.** Éditions Spes, 1956. 424 pages. 750 francs.

Ancienne professeur de philosophie, devenue, par vocation, ouvrière dans la métallurgie parisienne, Michèle Aumont nous avait déjà donné un témoignage bouleversant, dans ses deux premiers livres (*Femmes en Usine* et *Dialogues de la vie ouvrière*, Éditions Spes, cf. *Études*, tome 278, p. 132 et tome 284, p. 272). Ce nouvel ouvrage mérite encore davantage l'attention; groupant un nombre considérable de faits, petits et grands, observés en usine et exposés en toute objectivité, Michèle Aumont nous met au contact de la réalité ouvrière et nous fait saisir la place essentielle que l'organisation actuelle du travail tient dans la vie et dans a psychologie du monde ouvrier. L'ouvrage est écrit avec une grande sympathie, disons plutôt, puisque l'auteur est chrétienne, avec un profond amour pour la classe ouvrière, mais un amour clairvoyant qui n'hésite pas à signaler les déficits avec la même simplicité que les vertus. Un premier chapitre traite de l'existence à 'usine, un second du travail, le troisième aborde le mouvement ouvrier et s'attache ensuite à la situation de la femme et des jeunes; le quatrième enfin examine le problème religieux. Dans ces pages impossibles à résumer, tant elles sont bourrées de faits éclairants, nous avons goûté particulièrement celles qui décrivent le militant ouvrier, en montrant à la fois son dévouement, son esprit de sacrifice et les « risques d'excès et de déformation » qui résultent des conditions dans lesquelles s'exerce son action, et celles qui étudient avec finesse les difficultés de « croire » du monde ouvrier. Livre à lire et à méditer par tous les chrétiens.

Jean VILLAIN.

Gilbert BLARDONE, Michel CHARTIER, Joseph FOLLIET, Henri VIAL. — **Initiation civique.** Collection *Savoir pour agir*. Chronique sociale de France, 16, rue du Plat, Lyon, 2e, 272 pages.

Ce livre comprend à la fois des parties descriptives : les institutions politiques de la France, les partis en France..., et des parties doctrinales : l'Etat, les libertés, le totalitarisme, christianisme et politique, le devoir civique...; il s'achève par quelques textes pontificaux. Ouvrage d'initiation, il a pour but de fournir un instrument de travail à tous ceux qui se préoccupent des problèmes civiques à une heure où ils apparaissent particulièrement graves. Une grande clarté et une parfaite sérénité, en abordant les problèmes les plus délicats, le recommandement spécialement aux cercles d'études.

Emile VILLEDIEU.

Charles H. POUTHAS. **La population française pendant la première moitié du XIXe siècle.** INED., Cahier n° 25, Paris PUF, 1956. In-8°, 226 pages, 62 cartes, 26 tableaux. 700 francs.

Pour donner à l'histoire économique et sociale de la Monarchie constitutionnelle le moyen d'aller plus avant, Ch. POUTHAS a eu le courage d'affronter les statistiques démographiques de la première moitié du XIXe siècle, jamais étudiées jusqu'ici, et

de les analyser minutieusement. Après avoir considéré la population dans sa masse, il l'étudie dans sa répartition, par départements et par régions naturelles. Une géographie démographique se dessine, dont la diversité et l'évolution doivent être recherchées dans la distinction des genres fondamentaux de vie et de la part qu'ils ont dans la vie régionale ou nationale. Des chapitres consacrés à l'évolution des grandes villes, aux migrations extérieures et intérieures, encore très restreintes, à Paris, phénomène démographique très singulier, complètent l'analyse des faits. Les reprenant d'un point de vue de synthèse, l'auteur présente ensuite la perspective géographique de la densité et essaie « une coupe sociale » d'après la composition professionnelle.

Il ressort de ce remarquable travail, éclairé par un grand nombre de cartes, que la population française a conservé pendant la première moitié du XIXe siècle la plupart des caractères qu'elle avait au XVIIIe siècle, bien qu'à partir de 1831 des indices d'évolution se manifestèrent. Vers 1848-1850 se déclara une crise qui bouleversa cette physionomie. On assiste à l'arrêt et à la régression de la population, à une accélération des migrations intérieures et de l'émigration,... qui n'affectent ni les grandes régions industrielles, ni les grandes villes en augmentation, mais les campagnes les plus peuplées, dont la vie reposait sur une combinaison de l'agriculture avec l'industrie artisanale. Cette révolution marque l'achèvement de l'ère démographique de l'Ancienne France et sans doute la mort d'une société.

Ce bilan fournit des données essentielles qui précisent ou renouvelleront notre connaissance de l'histoire économique du XIXe siècle, car il appelle des prolongements.

François de DAINVILLE.

André TOULEMON. — **L'art de gérer son patrimoine.** R. Pichon et R. Durand-Auzias. 20, rue Soufflot. 1956 200 pages. 800 francs.

Comme il distingue avec soin l'épargne du capital excessif, comme il condamne les spéculations malhonnêtes ou même hasardeuses, M. Toulemon sera certainement accusé de vues étroitement « bourgeoises»

Il le sera par tous les détracteurs de la propriété privée. Il le sera aussi par certains adeptes des jeunes générations sollicitées par tant de dépenses qui paraissaient inutiles ou du moins superflues à leurs pères et qui leur semblent aujourd'hui nécessaires.

M. Toulemon, avocat parisien connu, ne s'embarrasse pas de ces critiques, et plaide avec une chaleur, parfois humoristique, la cause de l'épargne. Il en détaille les bienfaits individuels et sociaux. Et la compétence du financier qui se joint, chez lui, à celle du juriste, indique les conditions d'une gestion moralement intègre en ses profits substantiels.

Mais parfois le plaidoyer se fait réquisitoire. M. Toulemon s'attaque non pas à l'impôt, mais à la tendance qui le transforme « en un moyen d'exercer un droit de répartition » sur les biens.

« En somme, dit-il, le système fiscal français est devenu un système de spoliation heureusement tempéré par la fraude... On peut le déplorer, mais c'est ainsi... » (p. 116).

Est-ce que le « système fiscal français » diffère beaucoup de celui généralement adopté sur le globe? Et cette unanimité des exigences ne marque-t-elle pas, en dépit de leurs exagérations possibles ou certaines, une nécessité répondant aux besoins contemporains?

C'est pourquoi il importe — et M. Toulemon n'y contredirait certes pas — d'affirmer et d'essayer de préciser le devoir fiscal, avant d'ouvrir la porte aux évasions toujours prêtes.

Henri du PASSAGE.

Marc BLOCH. — **Les caractères originaux de l'histoire rurale française,** Tome II. Supplément établi d'après les travaux de l'auteur (1931-1944) par R. Dauvergne. Paris, Colin, 1956. In-8, 230 pages.

Michel AUGÉ-LARIBÉ. — **La Révolution agricole,** Bibl. de synthèse historique, Paris, Albin Michel, 1956. In-12, 460 pages, 14 hors-textes. 1.100 francs

Pierre GEORGE. — **La Campagne. Le fait rural à travers le monde,** Paris, PUF, 1956, in-8°, 397 pages, 29 figures, 8 planches, 1.600 francs.

M. BLOCH, exécuté par les Allemands en 1944, n'a pu donner l'édition nouvelle des *Caractères...* (1931). Les articles, notes, comptes rendus si personnels qu'il a publiés de 1930 à 1944 sur l'histoire rurale, nuancent ou retouchent sa pensée et peuvent être considérés comme les matériaux de l'édition qu'il projetait. R. Dauvergne a rendu un très grand service en recueillant et résumant toute cette documentation, en

a présentant en glose dels divers chapitres des *Caractères* réédités en leur texte primitif (1952). Son volume apporte les additions et les corrections que M. BLOCH s'est données à lui-même. Ce sont parfois de simples remarques, souvent de vrais chapitres, ainsi sur la seigneurerie, les communautés rurales, les régimes agraires, l'assolement...

M. BLOCH devait également écrire l'ouvrage dont M. AUGÉ-LARRIBÉ a laissé le manuscrit avant de mourir. Il est grand dommage que l'auteur de *la Société féodale* n'ait pu achever lui-même l'œuvre, car l'exposé de M. A. L. déçoit le lecteur. Après avoir très superficiellement décrit l'agriculture traditionnelle (1600-1750), l'œuvre des Physiocrates et de la Révolution Française jusqu'en 1815, il présente es débuts de l'agriculture méthodique (1815-1871), c'est-à-dire l'application de la science aux pratiques agricoles, la transformation de celles-ci par le développement des transports et de l'organisation commerciale. Enfin « l'agriculture internationale », de 1871 à nos jours, concerne la concurrence mondiale, les rapports entre la propriété, la production et le travail, les réformes agraires et les plans nationaux des divers pays, les efforts vers une communauté européenne. L'ouvrage s'achève par des perspectives prudentes sur les relations entre villes et campagnes, les rapports entre l'augmentation de la population et les ressources alimentaires. Faute d'avoir su recourir aux grandes thèses de géographie régionale, publiées depuis cinquante ans, l'auteur se tient trop souvent loin du concret. Pour le passé il procède par affirmations générales. Il voit la période contemporaine trop uniquement sous le jour particulier des documents administratifs. Il s'arrête trop aux institutions, insuffisamment aux réalités humaines.

P. GEORGE intitule improprement son nouveau livre *La Campagne*. Que n'a-t-il médité Dion et Roupnel? Ce vieux mot de chez nous désigne essentiellement l'étendue de terre conquise en plaine sur la forêt par la charrue. L'objet de son ouvrage est tout autre. Il énonce d'abord de façon abstraite les caractères spécifiques de la vie rurale, recherche les aspects communs et différents du travail, les fins diverses de l'agriculture, définit les rapports fondamentaux de l'homme et de la terre ramenés à cinq catégories (rapports numériques, juridiques et sociaux, géographiques et techniques, résidentiels et économiques.) Puis, trois autres parties, qu in'en font à vrai dire qu'une, décrivent et expliquent à l'aide d'échantillons typiques les quatre grands groupes économiques selon lesquels P. GEORGE classe les agricultures l'agriculture traditionnelle essentiellement vivrière, qui nourrit insuffisamment un milliard de paysans; — les agricultures transformées de l'intérieur par l'économie marchande et industrielle, à haute productivité et spécialisées, mais inégalement équipées, des campagnes de l'Europe industrielle de l'Ouest; — les agricultures spéculatives sans paysans, sensibles aux crises, instables, de type américain, ou les plantations coloniales. Face à ces « campagnes capitalistes », l'auteur présente les campagnes organisées suivant les normes du socialisme, caractérisées par des expériences audacieuses de rationalisation et, d'accroissement de la production agricole, appuyées par une aide massive de la production et des techniques industrielles, telles, avec des variantes importantes, les campagnes de l'Union soviétique, d'Europe centrale et de la Chine moderne.

On retrouve dans ce plan le schéma cher à l'auteur, appliqué plus systématiquement encore en un sujet qui étant plus chargé d'histoire se dérobe davantage aux classifications. Il en résulte que de très nombreux aspects proprement géographiques ont été laissés de côté. Sans doute l'État est-devenu dans notre monde un si éminent facteur d'organisation géographique qu'il n'est plus possible de traiter de blé ou de bétail sans recourir à des références politiques. Le géographe a à connaître de ces problèmes, ils importent à la compréhension même des constructions régionales économiques et sociales. Il ne saurait pour autant subordonner son analyse et ses essais d'explication à une idéologie politique quelconque sans manquer à sa tâche. Le présent ouvrage est moins une étude géographique générale du fait rural qu'une économie agricole marxiste.

François de DAINVILLE.

J. K. GALBRAITH. — **Le capitalisme américain.** Traduction de M. Th. Génin. Librairie de Médicis, 1956. 270 pages. 900 francs.

Les docteurs du libéralisme classique ont cru trouver l'équilibre économique dans la concurrence entre les producteurs. On sait que le système a fréquemment abouti au capitalisme et à ses injustices. Les États-Unis, au siècle dernier, étaient

connus pour la dimension de leurs monopoles. Puis sont venues les lois *anti-trusts*, la grande crise de 1929, les mesures du *New Deal*. En ce climat nouveau, sous forme plus ou moins modifiée, les entreprises ont pourtant souvent conservé ou repris la pratique des coalitions. Mais M. Galbraith, professeur à l'Université de Harvard, estime que l'immense majorité des Américains, dans l'euphorie de la prospérité actuelle, et devant les promesses d'avenir, s'en trouve fort aise.

C'est que le capitalisme, ancien style, est maintenant freiné par le « pouvoir compensateur » des associations puissantes qu'ont formées les acheteurs et les syndicats ouvriers. En sorte que la résultante de ces forces est finalement celle du succès pour tous.

L'explication est peut-être valable. On pourra penser que son optimisme est un peu simple pour englober tous les éléments du problème présent ou futur.

Henri du PASSAGE.

D'AGUESSEAU. — **Essai d'une institution du Droit Public**, présenté par L. Rigaud, doyen honoraire de la Faculté libre de Droit de Paris. Sirey, 1955. In-8, 134 pages.

Ce texte n'est pas inédit mais il était difficilement accessible. Cette réédition, faite à l'occasion du second centenaire de la mort du Chancelier (1751-1951), est opportune : elle nous offre des réflexions sur le droit naturel, pénétrantes et toujours actuelles; sujet hélas délaissé par nos contemporains, subjugués par l'efficace et le positif et mal disposés à l'égard de ce qui ne leur semble pas vraiment dynamique. On appréciera la pertinente introduction de M. Rigaud.

F. R.

MAG-VINCELOT. — **Quand tombe le fruit.** Les drames de la maternité clandestine. Essai. Téqui, 1955. In-16. 195 pages.

La première partie est le récit d'histoires vécues. Une seconde partie groupe quelques témoignages d'enfants victimes de leur naissance. La troisième partie nous fait entendre les voix de quelques personnalités plus compétentes et l'avis de l'Action Catholique Féminine Française. Cet ouvrage est destiné à émouvoir, pour que l'opinion se soucie d'un problème humain et social à résoudre.

Jean RIMAUD.

Jean FOURASTIÉ. — **La prévision économique au service de l'entreprise et de la nation.** Presses Universitaires, 1955. In-8°. 150 pages. 600 francs.

Ce livre n'est en rien un ouvrage savant et systématique. Mais son grand mérite est de nous alerter sur des questions cruciales que le grand public soupçonne à peine : importance de la prévision économique, à long terme (25 ans) et à court terme (5 ans), essor des techniques de prévision, problème des investissements. Livre extrêmement suggestif qui contribue à combler la grave insuffisance de formation économique des élites françaises. Signalons tout spécialement de pénétrantes analyses sur les conditions de mise en œuvre des idées techniques nouvelles, et un appendice sur la question, très à l'ordre du jour, des échanges interindustriels.

F. R.

François PREVET. — **La moralité professionnelle des origines à nos jours.** Sirey, 1956. In-8. 8 volumes, pagination continue, 1.756 pages. Prix : 8.460 francs.

Spécialiste des corporations d'apothicaires dont il a publié les Statuts et les Réglements (15 vol. Sirey, 1950), docteur de quatre facultés parisiennes, M. Prévet nous offre un des ouvrages les plus déconcertants qu'il nous ait été donné de rencontrer. La bonne volonté de l'auteur, son immense lecture sont incontestables. Mais il est hélas non moins incontestable qu'il nous présente une étude diffuse, ne serrant aucune question, ne dégageant aucune conclusion précise, et débordant à ce point son titre qu'elle mériterait plutôt d'être considérée comme une tentative d'histoire universelle. On comprend mal qu'un éditeur sérieux ait donné l'hospitalité à un travail de ce genre que certaines personnes risquent d'acheter au vu du titre alors qu'il n'apporte à peu près rien d'original et qu'il est pratiquement inutilisable.

F. R.

LES DISQUES

MUSIQUE RELIGIEUSE DE J. S. BACH

Quand on évoque la première moitié du XVIIIe siècle, c'est pour immédiatement associer les noms de Bach et d'Haendel. Ils sont nés la même année, tous deux en Saxe; tous deux avaient une force de travail prodigieuse, un pouvoir d'invention inépuisable, une remarquable facilité d'improvisation; ils étaient, dès que leur art était en cause, aussi intransigeants l'un que l'autre; les œuvres les plus merveilleuses de l'un et de l'autre n'ont été appréciées à leur juste valeur qu'après leur mort... Enfin — et surtout — tous deux furent chantres de Dieu, et ils ont porté la musique religieuse à des sommets qui n'ont plus été atteints depuis.

S'ils ne se connurent pas — quoique Bach eût offert son hospitalité à Haendel en 1721 à Leipzig — c'est qu'ils avaient, au service du même Dieu, deux conceptions radicalement différentes de l'art musical et par conséquent peu de choses à se dire.

La musique religieuse de Haendel est expansive, généreuse, parcourue de rythmes majestueux, de grands frissons dramatiques. Elle est simple, confiante, peu mystique quoique chrétienne, sans détours ni sous-entendus, quoique profonde : elle est à l'image de celui qui l'a écrite : un homme rude et tout d'une pièce.

Bach aussi semble avoir été un homme « direct ». Il était gros, calme, réaliste, bougon : il cachait difficilement ses sentiments, voire ses humeurs, aimait un certain confort, tenait minutieusement ses comptes. Mais sa musique révèle une personnalité complexe, une âme mystique : elle est intérieure, méditative, volontiers tendre. Elle est plus individualiste que celle de Haendel. Tandis que celle-ci préfère exalter la Création, rassembler en un hymne tumultueux la prière de tout un peuple, Bach a avec son Seigneur des relations personnelles et intimes. A côté des chœurs, qu'il réserve à la prière collective, il cultive les soli, par lesquels s'exprime l'oraison individuelle. Il part de l'apparence des choses, de la joie ou des souffrances de la vie, des textes évangéliques pour nourrir sa prière et atteindre les profondeurs ineffables du dialogue avec Dieu.

Luthérien convaincu (mais sans hostilité pour le catholicisme et adversaire du « piétisme »), Bach avait, des relations de l'homme avec Dieu, une conception assez individualiste, où la place laissée à l'Église était strictement mesurée. Pourtant dans la Messe en Si Mineur, et surtout dans la Messe brève en Fa Majeur, il s'est efforcé de concilier l'individualisme des réformés et la vision catholique de l'Église. Son humilité, son amour de Dieu, sa lecture si religieuse des textes évangéliques, bien compris dans leur simplicité et leur transcendance, nous bouleversent et doivent nous aider à prier, à retrouver la confiance et la joie lorsque nous les avons perdues, à louer le Seigneur et à le remercier. « Soli Dei gloria... », écrivait Bach en tête de chacun de ses manuscrits; et il ajoutait souvent : « et pour l'instruction du prochain. »

Le Cantor dictait à ses élèves les règles de la « basse générale »; et il commençait son cours par ces mots : « le but final de la basse générale, comme de toute musique, doit être la Gloire de Dieu et la récréation de l'âme. Si cela n'est pas pris en considération il n'y a pas de véritable musique, mais seulement un glapissement et un mouvement diabolique. »

Que de musiciens, hélas, n'ont fait que glapir!

Oratorio de Noël, Solistes anonymes, Chœurs de l'Akademie Kammerchor, Orch. Symphonique de Vienne, direction F. Grossmann (3 disques 30 cm Pathé-Vox 77-13).

Voici un magnifique enregistrement. Les solistes, tous anonymes, ont des voix justes et ferventes; les chœurs sont excellents. Toutefois, une autre version rivalise avec celle-ci : réalisée par les chœurs (sensationnels) et l'Orchestre de Dermuld, sous la direction de K. Thomas, elle a été éditée par l'Oiseau-Lyre.

(3 disques 04 -4 D 40-42).

Magnificat à cinq voix pour soli, chœurs et orchestre, A. Fahberg, soprano, Margaret Bence, alto, Helmut Krebs, ténor, P. Roth Ehrang, basse, Chorale Philippe Caillard, Orch. de Chambre Pro Arte de Munich, dir. Kurt Redel (1 disque 30 cm Erato 4 D E 30-47).

Cet enregistrement est le meilleur qui soit actuellement disponible en France : la partie de ténor est tenue par le grand Helmut Krebs. L'orchestre et la dynamique chorale Ph. Caillard composent un ensemble équilibré, attentif aux subtilités et à la signification religieuse de l'œuvre.

Les voix jeunes de la chorale font merveille. La prise de son est de M. A. Charlin dont nous avons mainte fois vanté l'habileté technique : équilibre entre chœur, solistes et orchestre, respect des valeurs et relief des plans sonores, authenticité de l'acoustique (on se croirait dans l'Église Saint-Eustache de Paris où fut réalisé l'enregistrement).

Oratorio de Pâques, L. Dutoit, soprano, M. Nussbaumer, alto, F. Gruber, ténor, O. Wiener, basse, Akademie Kammerchor et Orch. Pro Musica de Vienne, dir. F. Grossmann (1 disque 30 cm Pathé-Vox P L 86-20)

Cette version de l'une des œuvres les plus joyeuses de Bach, vient en compétition avec un enregistrement assez ancien de Félix Prohaska (Orch. de Vienne — C. I. D., 1952 — Distribution Decca), et elle paraîtra peut-être, comparée à lui, un peu terne et lourde. Elle n'est pourtant pas sans qualités : les solistes sont honnêtes, les chœurs excellents, et l'allure ralentie adoptée par F. Grossmann n'est pas déplaisante.

La Passion selon Saint Mathieu. Version de concert, Karl Erb, ténor, L. Van Tulder, ténor, W. Ravelli, basse, H. Schey, basse, Jo Vincent, soprano, I. Durizo, alto; The Concertge bow Orchestra, The Amsterdam Toonkunstchoir, The boy's choir « Zanglust », Direction Willem Mengelberg (3 disques 30 cm Philips A 00320/2.L).

Cette version historique « repiquée » sur microsillons à partir d'un enregistrement sur bandes, réalisé en 1939, le dimanche des Rameaux, dans la salle du Concertgebouw, est extraordinaire de vie et d'émotion. Elle dépasserait largement, à notre avis, les autres versions éditées à ce jour, si elle n'était amputée de toutes les coupures traditionnelles au concert et dont certaines (dans la seconde partie surtout) sont proprement scandaleuses.

Jo Vincent a une voix puissante, bien timbrée, avec quelque chose d'un peu rauque qui émeut; W. Mengelberg était en 1939 à l'apogée de son talent : il dirige avec un sens admirable du drame, n'hésitant pas à prendre d'audacieuses libertés avec le tempo classique.

Si l'enregistrement est imparfait, sa qualité est exceptionnelle pour l'époque de sa réalisation. La nouvelle édition, que nous venons de recevoir, corrige beaucoup de ses défauts, sur lesquels d'ailleurs le mélomane passe bien volontiers, trop heureux de posséder une grande interprétation de la Passion selon saint Mathieu en même temps qu'un émouvant souvenir de W. Mengelberg.

CLAUDIO MONTEVERDI (1567-1643)

Ballo Delle ingrate, opéra madrigal (1608), soli, chœurs et orchestre de Milan, direction E. Gerelli (Pathé, Vox PL 8090).

Combat de Tancrède et Clorinde, madrigal.

Balle delle ninfe d'istro (en l'honneur de Ferdinand II, Empereur d'Autriche). Ensemble de Milan (Pathé-Vox PL 8560)

Couronnement de Poppée, opéra (1642). Enregistrement intégral, chœurs et orchestre de Zurich, direction W. Goehr (Classic. CLP 6240)

Madrigaux : 3e *et* 4e *livres.* Ensemble M. Couraud (Discophiles Français D. F. 102/3).

Orféo, opéra. Enregistrement intégral (1607), soli, chœurs et orchestre de Berlin, direction H. Koch (Discophiles Français D. F. 42/4).

Monteverdi fut un grand génie et un précurseur, voire « si l'on entend par art moderne celui qui veut pénétrer les plus secrètes arcanes de la sensibilité » le premier musicien moderne. Passablement oublié, il fut redécouvert par Vincent d'Indy. C'est à la Schola Cantorum que l'on doit les premières interprétations

récentes d'*Orféo* et du *Couronnement de Poppée*.

Toutefois, ni d'Indy, ni le public mélomane du début du siècle ne comprirent complètement l'originalité et le modernisme du grand italien. L'influence wagnérienne était même si forte que les éditions de Monteverdi réalisées sous l'inspiration de d'Indy étaient — pour satisfaire au goût du public (ou pour ne pas heurter son oreille) — « adaptées, résumées, édulcorées ».

On commence à peine aujourd'hui à reconnaître en Monteverdi un ancêtre direct de Claude Debussy, un musicien d'une extrême audace, révolutionnaire non pour son temps seulement, mais pour le nôtre.

Créateur de l'opéra moderne, Monteverdi fut aussi un musicien inspiré. C'est, plus que sa technique ou son style, ce qui le place en dehors du temps. La musique de Monteverdi pleure, médite, supplie, ironise. Elle est merveilleusement expressive. Mais, à part quelques intermèdes de caractère léger ou pastoral, elle est sévère, concentrée, souvent tragique.

Monteverdi ignore le désespoir; sa foi semble absolue; mais, le tragique de la vie l'étreint — il ne parvient jamais à l'oublier : la vision de la mort le hante —; pour lui, les joies humaines, l'amour même, ont goût de mort.

Quoi qu'on ait dit, la vie du musicien ne fut ni plus triste ni moins réussie que n'importe quelle autre. Certes, il vit tôt la mort de près, puisque, jeune, il perdit sa femme qu'il aimait tendrement — et plus tard son fils, emporté par la peste. Mais il connut aussi la vie paisible et superficielle des cités italiennes, l'aisance, la gloire.

Ce n'est donc pas le reflet d'une vie particulièrement douloureuse que nous trouvons dans sa musique, mais l'expression de sa conception de l'existence : le monde est tragique parce que l'homme est pécheur. Tout ici-bas est provisoire; les constructions humaines sont vouées à la décomposition — rien ne vaut, si ce n'est racheté par Dieu, vivant de Dieu...

Quel extraordinaire message chrétien en un siècle d'humanisme, d'œuvres orgueilleuses, de Cours princières dévorées de vanité, d'élites artistiques rivalisant de snobisme.

Le musicien le plus génial et le plus audacieux du siècle, le plus révolutionnaire, est aussi le plus humble, celui qui croit le moins à la valeur de son art, à la pérennité de ses créations.

***

Par maints côtés l'époque de Monteverdi ressemblait à la nôtre : des conceptions de l'art, des esthétiques diverses s'y affrontaient, mettant en question le fonds du langage musical.

Comme aujourd'hui, les faussaires et les charlatans côtoyaient les musiciens authentiques, et le public confondait parfois innovations et extravagances.

En 1600, à Florence, un cénacle de poètes et de musiciens, fidèle à l'idéal de la Renaissance, décide de ressusciter le théâtre grec, en partant de l'idée que le texte des tragédies devait être chanté de bout en bout et que, par conséquent il fallait créer, pour accompagner les drames imités de l'antique, un style musical nouveau, sans dessins polyphoniques, qui se moule sur le discours, en épouse les contours et les sentiments. Parmi ces réformateurs, certains tels Rinuccini et Peri, auteurs d'une *Eurydice* rapidement célèbre, avaient un réel talent. Mais, sans Monteverdi, leur réforme eût avorté, faute d'avoir été poussée dans toutes ses conséquences et d'avoir été ratifiée par un homme qui la dépasse assez pour n'en être pas esclave. Chez les prédécesseurs de Monteverdi, la musique nouvelle en *stile recitativo* n'est que l'humble servante de la poésie, et les nuances du sentiment se limitent à l'alternance du lent et du vif, du majeur et du mineur.

D'un coup Monteverdi débarrasse la réforme de ce qu'elle avait d'arbitraire, crée le drame musical, le mène à sa perfection, en tire tous les effets expressifs qu'on en pouvait attendre. Avec Monteverdi la musique fait bien corps avec le texte (comme le voulaient les Florentins), le sert, le complète, mais à la manière d'une libre associée, ayant sa valeur propre, collaborant directement à l'émotion du spectateur.

Dans son *Orfeo*, Monteverdi, pour la première fois dans l'Histoire de l'Art, réalise l'union intime et parfaite de la poésie et de la musique. Il fait du récitatif l'élément essentiel du drame, lui confiant les passages les plus significatifs du livret (au contraire de ce que feront les auteurs des XVIIe et XVIIIe siècles). Il invente le leit-motiv, chaque personnage étant caractérisé par une couleur orchestrale, ce qui l'amène à renouveler l'appareil musical (tonalité, orchestration, tempo) à chaque réplique. Enfin, il généralise l'emploi des accords de septième mineure, jusque-là tenus pour dissonances honteuses.

Les richesses d'*Orféo* sont innombrables Chaque détail mériterait qu'on s'y arrête, car tout dans l'œuvre témoigne de l'originalité, du sens dramatique de son auteur. On évoque Boris Godounov ou Pelléas et Mélisande. Et, comme pour ces deux chefs-d'œuvre, une connaissance approfondie de la partition permet seule d'en saisir et d'en goûter les richesses : ici un mouvement mélodique original, ou, variée rythmiquement, la fameuse cadence mélodique monteverdienne avec sa chute de quinte en deux sauts; là une progression rythmique étonnamment déformée par des syncopes et des silences avec des diminutions et des augmentations de la cellule métrique initiale; ailleurs des combinaisons instrumentales inédites, d'adorables chansons construites selon la métrique antique, des chœurs flamboyants...

Nous possédons un seul enregistrement intégral d'*Orféo*. Fort réussi, il permet d'apprécier les subtilités de l'œuvre sans pour autant la réduire à une suite d'acrobaties.

Des instruments anciens tiennent leurs parties originales; les voix des interprètes sont parfaitement homogènes; chœurs et instrumentistes sont bien dirigés par Helmut Koch. La prise de son est excellente.

***

Orféo est la plus connue des œuvres de Monteverdi parce que sa date de parution est aussi importante en histoire de la musique que l'est la prise de la Bastille en histoire tout court. Mais tout ce qu'a écrit Monteverdi mérite d'être connu et aimé. Nous avons parlé ici récemment du *Combat de Tancrède et Clorinde* et des *Madrigaux*. Recommandons aujourd'hui à nos lecteurs le *Ballo delle ingrate*, composé pour le mariage de François de Gonzague, héritier du Duc de Mantoue, et surtout l'admirable *Couronnement de Poppée*, écrit par Monteverdi à l'âge de soixante-seize ans, chef-d'œuvre du théâtre italien du XVIIe siècle, synthèse du style représentatif florentin et de l'Opéra-Cantate romaine.

Le livret du Vénitien Busenello, suite de tableaux où alternent les scènes de mœurs et les peintures de caractères permet au compositeur d'étaler à profusion les inventions mélodiques et rythmiques, et de multiplier les contrastes. Quoique variée à l'extrême, l'œuvre conserve une unité musicale absolue. Elle est comme une somme et un testament. Dernière étape d'une progression magistrale, elle résume le génie de Monteverdi et rassemble ses conquêtes. On pense à l'un de ses contemporains qui savait aussi, en des raccourcis saisissants, peindre des personnages, animer tout un peuple, recréer la vie et ses scènes d'amour et de désespoir, de galanterie et de fureur : William Shakespeare.

La version du *Couronnement de Poppée*, présentée il y a deux ans par Walter Goehr, est très satisfaisante. L'interprétation lyrique, telle qu'on pouvait la concevoir au début du XVIIe siècle, a été intelligemment reconstituée. Les solistes sont excellents, leur style est pur, leurs voix sont belles. Les chœurs et l'orchestre sont dirigés avec distinction. L'enregistrement est remarquable pour sa date de réalisation.

NOUVEAUTÉS

Richard Wagner : *Ouverture du Vaisseau fantôme — Parsifal : l'enchantement du Vendredi-Saint — Tristan et Yseult : Prélude et chant de l'amour et de la mort — Siegfried : Murmures de la forêt.* Orchestre symphonique de Detroit, direction P. Paray (Mercury-Living presence. MLP 7538)

Nous ne sommes pas partisans des disques « pots-pourris ». Il faut toutefois f ire une exception pour les enregistrements d'extraits des opéras de Wagner. La plupart des mélomanes reculent — on les comprend — devant l'achat d'intégrales coûteuses dont de longs passages peuvent être inintéressants. La sélection enregistrée par l'orchestre symphonique de Detroit sous la direction du grand chef Paul Paray, est intéressante. L'exécution est brillante. L'enregistrement est malheureusement inégal et les aigus sont trop « métalliques ».

Francesio Manfredini (1680-1748), *Concerto en ré majeur.*

Benedetto Marcello (1686-1739), *Concerto grosso en fa majeur.*

Giovanni Paisiello (1741-1816), *Symphonie en ré majeur.*

Giovanni Battista Sammartini (1701-1775) *Symphonie en ut majeur.* Ensemble instrumental de Paris, dir. L. de Froment. (Pathé Vox DTX. 182).

Francesco Biscogli (dates inconnues) : *Concerto en ré majeur.*

Antonio Vivaldi (1678-1741) *Deux concerti en do majeur pour petite flûte.* Ensemble J. M. Leclair, direction et réalisation J. F. Paillard (Erato LDE. 3035).

Il ne se passe pas de mois que les éditeurs ne nous offrent plusieurs enregistrements de musique italienne du XVIIIe siècle. Et comme il semble que les Français aiment la trompette autant que la prisaient les musiciens de cette époque, chacun de ces disques porte un concerto pour trompette. Bravo! Dynamique et charmante, la musique des Italiens du XVIIIe ne nous lasse pas : elle offre un si reposant contraste avec les riches monuments des romantiques dont on nous a accablés pendant des années... Comment n'être pas transporté par elle au cœur d'un paysage de Toscane, sous les arcades de Modène ou de Mantoue, dans les ruelles gaies et populeuses de Venise?... Legrenzi Torelli, Corelli, Vivaldi, Lotti, Marcello, Geminiani, Sammartini, Locatelli, Boccherini... Ces noms dont la dernière syllabe sonne allègrement à nos oreilles nous sont aujourd'hui familiers. Nous savons que celui-ci était un virtuose du violon, que celui-là a inventé le concerto, que tel autre a contribué largement à la création de la forme symphonique... et que tous, d'une merveilleuse fécondité, ont laissé des centaines et des centaines d'œuvres encore largement ignorées : on en retrouve tous les jours, grâce aux recherches de quelques mélomanes avertis dont nous avons souvent eu l'occasion de citer les noms.

Mais voici que l'on découvre des manuscrits d'auteurs inconnus, tel ce charmant concerto pour hautbois, trompette et basson, de Biscogli, dont une copie imparfaite, exhumée de la Bibliothèque du Conservatoire de Paris, a permis à Jean-François Paillard une habile reconstitution. La plupart des partitions du XVIIIe siècle sont incomplètes ou contiennent des fautes de copie : avant toute exécution il faut donc effectuer un difficile travail non seulement pour corriger les erreurs, « boucher les trous », mais pour reconstituer les parties de tels ou tels instruments délibérément omises dans le manuscrit.

Dans le concerto de Biscogli l'absence d'altos laissait un vide que l'on pouvait combler soit en réalisant une partie pour clavecin, soit en composant carrément une partie d'alto. Étant donné ce que nous savons de la musique italienne du XVIIIe, cette dernière solution a paru plus conforme à l'esprit de l'œuvre et à la date présumée de sa composition. La réussite est totale et cette œuvre jeune évoque à certains moments Haydn ou Mozart adolescent.

Frantz Schubert: *Quatuor n° 15 en sol majeur* op. 161 *par le quatuor à cordes de Budapest* (Philips Ao. 1172 L.).

L'Académie Charles Cros a couronné ce disque, récompense doublement méritée : le quatuor n° 15 de Schubert était peu connu en France et c'est l'un de ses plus purs chefs-d'œuvre; l'enregistrement que nous offre le quatuor de Budapest est très satisfaisant.

On a souvent comparé les derniers quatuors de Schubert à ceux de Beethoven : il est avéré que Schubert les connaissait et les admirait; leur influence est indéniable dans le quatuor en sol. Mais si l'on a pu écrire que Schubert est en avance sur sa génération, combien plus Beethoven! Il n'y a jamais de longueurs, de mouvements baclés, de « facilités », dans les quatuors de Beethoven, ...il y en a dans ceux de son cadet. On sait que Schubert aimait composer dans le bruit et l'ambiance fumeuse des tavernes viennoises, entouré de nombreux camarades : il en résulte un certain relâchement de l'écriture, du remplissage... De tous ses quatuors, le 15e, écrit en 10 jours, est pourtant le plus soigné et le plus émouvant. La fin du premier mouvement âpre, hachée, pareille à une hallucination d'où émergent des fragments de thème, évoque la mort — toute proche pour le musicien : il sera emporté par le typhus deux ans plus tard...

Le second mouvement est une sorte de berceuse mélancolique coupée d'acclamations violentes. Le quatrième mouvement est certainement le plus beau : après un début dramatique, les violons nous emportent dans un tourbillon sauvage qui peu à peu se transforme en un volubile discours qui, s'il n'était mêlé de sanglots, pourrait être signé Rossini.

Jean-Pierre et Malc HADENGUE.

L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX PAR LE DISQUE

Le catéchisme, par le R. P. Jacques ZAIGLE (Philips, microsillon 33). Disque 1 (P. 76; L 25 R.) : le plan de l'amour de Dieu sur l'homme — Disque 2 (P. 76. 126 R.) : Dieu fait alliance avec l'humanité en la Personne de son Fils et lui rend le bonheur perdu.

Ces deux disques inaugurent une collection d'enseignement religieux par le disque. Leur but n'est pas de se substituer au catéchiste, mais à la fois de lui suggérer un plan, et de permettre, en fin de leçon ou de groupes de leçons, une révision.

Le plan suivi par le R. P. Zaigle marque bien l'unité et la progression de la catéchèse : elle expose la réalisation du projet d'amour de Dieu, accompli en Jésus-Christ, qui demeure parmi nous dans l'Église et nous donne sa grâce par les sacrements. La continuité, qui, sur une même face, donne à la suite un ensemble de leçons, marque l'unité indispensable de l'enseignement catéchétique, reflet de l'unité du plan salvifique. Au catéchiste de la faire sentir, à travers l'inévitable multiplicité des leçons, dont chaque pochette donne le titre, avec références au catéchisme et à l'Évangile.

Mais nous avouons avoir été déconcertés — et d'assez nombreux catéchistes avec nous — par le style de cette « catéchèse ». A qui s'adresse-t-elle? Aux enfants, aux adolescents? C'est beaucoup trop théologique et abstrait (par exemple le petit cours de « théodicée » des premières leçons dépasse manifestement la faculté de compréhension des jeunes); de trop rares comparaisons, d'ailleurs excellentes, sont comme noyées dans un développement philosophique ou théologique, véritablement « inaudible » par des jeunes. Aux éducateurs et catéchistes? Ceux que nous avons interrogés sont d'accord pour demander qu'au lieu de disques, on leur donne un texte imprimé sur lequel ils pourraient préparer tranquillement leurs leçons. Au reste, ces leçons, en soi fort estimables, tiennent-elles compte de l'âge de leurs destinataires? Si le projet est biblique, la mise en œuvre semble trop « scolastique » pour rendre vraiment service à notre enseignement catéchétique.

L'enregistrement soigné nous présente un texte distinctement articulé, mais le ton est monotone et emphatique; l'attention est vite émoussée, et, à l'expérience, il semble presque impossible d'écouter, sans distraction, un disque entier, à la suite, en raison de la conjonction du style difficile et de la diction fatigante.

Il nous est pénible de critiquer de la sorte une entreprise aussi sympathique. Dans l'intérêt de la catéchèse, nous devons exprimer loyalement (la vraie charité le commande) les réactions justifiées des éducateurs et éducatrices à qui nous avons fait entendre ces disques, et qui sont unanimes à reconnaître qu'une mise au point s'impose, pour que cette discothèque apporte aux catéchistes l'aide qu'ils en espèrent.

H. HOLSTEIN.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Marius-François GUYARD.. Peut-on connaître la France à travers sa littérature ?..... 3

Marthe de HÉDOUVILLE... Frère et sœur : un évêque et une abbesse jansénistes au XVIIIe siècle. 16

Dr Louis-Paul AUJOULAT.. La place de l'école chrétienne dans l'évolution de l'Afrique noire..... 32

Louis BARJON..... Albert Camus : « La Chute »..... 47

Jean-Jacques BAUMGARTNER..... Le problème de la réunification allemande..... 60

Chroniques.

Pierre de BOISDEFFRE..... Racine après trois siècles..... 75

Céline LHOTTE..... La sortie de prison et ses problèmes. 82

Xavier TILLIETTE..... Les confessions d'un grand écrivain. 88

Robert ROUQUETTE..... La semaine sociale de Marseille... 97

Jean RIMAUD..... Pseudo-chronique d'éducation..... 103

Robert ABIRACHED..... « Le mal court » d'Audiberti..... 114

Actualités.

Le congrès des églises protestantes d'Allemagne — Orient et Occident devant la crise de Suez — La mise en valeur du Sahara — Liberté de presse et d'opinion en Chine communiste — Semaines de formation missionnaire..... 117

Les Livres.

Questions religieuses : Elie le prophète; Relations humaines et société contemporaine; R. CARPENTIER; L. de GRANDMAISON; F. de DAINVILLE; P. de JAEGHER; A. BRIEN; H. LUBIENSKA de LENVAL; Mystères chrétiens et action jociste; R. GUERRE et M. ZINTY; P. BARRAU; P. HERBIN; GUILLAUME de SAINT-THIERRY; M. de la BÉDOYÈRE; Dom A. BAKER; SAINT JEAN de la CROIX: Le récit du pèlerin; A. GUILLERMOU; G. BERNOVILLE; L. ANDRÉ-DELASTRE; B. CLÉMENT; A. MERLAUD; M. BRILLANT et R. AIGRAIN..... 131

Philosophie : G. VARET; E. BREHIER; M. COLINON..... 137

Histoire et biographie : E. STAUFFER; R. MARTIN; M.-J. de LACROIX de LAVALETTE; COLIN-SIMARD; C. MORAZE; M. BAUMONT; C. LEDRÉ; L. NOGUÈRES; Cel GOUTARD; A. POULIOT; F. HAYWARD; G. MONGRÉDIEN; P.-G. LORRIS; P. VARILLON; I. VALLERY-RADOT; A. GRANDVAL; L. ESTANG; J. DELAGE; F. THEISS..... 139

Géographie et voyages : E. PÉPIN; P. GOUROU; H. et G. SCHREIBER; Les albums des guides bleus; J. DÉCARREAUX; W. PHILLIPS; J.-M. de KERMADEC; B. AULAS; J. CHEGARAY; L. BONZI; FRÉDÉRIC-DUPONT; Y. HELBAOUI; G. FAURE; J. CEUPENS; Mgr DUVAL; La cohabitation en Algérie; Le drame de l'Afrique du Nord et la conscience chrétienne; R. SCHAEFER; R. de MONTVALLON..... 145

Questions économiques et sociales : Dictionnaire des sciences économiques; M. AUMONT; G. BLARDONE; M. CHARTIER; J. FOLLIET; H. VIAL; C.-H. POUTHAS; A. TOULEMON; M. BLOCH; M. AUGÉ-LARIBÉ; P. GEORGE; J.-K. GALBRAITH; D'AGUESSEAU; MAG-VINCELOT; J. FOURASTIE; F. PREVET..... 150

Les Disques..... 154

Le Directeur gérant : J. VILLAIN.
Dépôt légal : 4e trimestre 1956.

Imp. FIRMIN-DIDOT, Mesnil-sur-l'Estrée (Eure)
N° d'éditeur : 158.

ui! TOURNE-DISQUES

6 plus grands enregistrements **MICROSILLON** le tout . . . **7.650 f.**

HAUTE-FIDÉLITE EN VALISE DE LUXE

BACH Toccata en la — A. Schreiner, orgue
CHOPIN Fantaisie Impromptu — R. Goldsand, piano
BERLIOZ Carnaval Romain — Orch. Phil. Néerlandais, Dir. Goehr
VIVALDI Concerto en ut pour 2 trompettes — Sevenstern et Hausdoerfer, trompettes, Orch. Phil. Néerland. Dir. Ackermann
MOZART Symphonie n° 26 en mi bémol — Orch. Ph. Néerlandais. Dir. Ackermann
BEETHOVEN Sonate n° 24 en fa dièse — Grant Johannesen, piano

GARANTIE contre tout vice de fabrication **DROIT DE RETOUR**

rveille d'électro-acoustique. Voici le ié de la technique moderne : le isques 3 vitesses « haute fidélité » Guilde Internationale du Disque. simplement sur votre poste de et appareil sensationnel vous per- de jouer tous les disques de votre il atteint dans la reproduction du legré de fidélité qui tient du prodige. s tout derniers perfectionnements : : réglage sur chaque vitesse, moteur ne 110-220 volts, cellule Piezo e avec protection des 2 saphirs, . dans une ravissante mallette de *st absolument garanti pendant un an.*

qui semble invraisemblable. C'est l'elle s'adresse *directement* aux ama- musique que la Guilde peut offrir ureil de grande valeur à *moins de la* u prix normal. Si elle offre en outre -uns des chefs-d'œuvre qu'elle a n microsillon, c'est pour donner à sesseur d'un poste de radio conve- e moyen d'apprécier la qualité de gistrements en les essayant sur *un tourne-disques.* Cet essai fait, tout de musique pourra, s'il le désire ngagement, se joindre aux adhérents Guilde possède déjà dans le monde rès de 1.000.000) et compléter peu la discothèque inaugurée par les d'œuvre gracieusement offerts.

ofiter de cette offre, si vous habitez ous n'avez qu'à venir à la Guilde l'appareil et écouter les enregistre-

HOUSIASME DE LA PRESSE

de la musique tique (Regards) *musique vivan- prêtes excelle* Revue "Disques") Libre) *...gravu tion est excel- impeccables (* oix des Parents) *...perfection te* *valeur artis-* (Ouest-France).

Si vous n'avez pas de poste de radio, demandez-nous une documentation sur L'ELECTROPHONE : prix également sensationnel !

ments avant d'acheter. S'ils vous plaisent, vous pourrez emporter immédiatement le tout pour 7.650 fr. Si vous n'habitez pas Paris, envoyez le bon de commande joint accompagné de 8.150 fr. : 7.650 + 500 fr. (frais d'envoi).

Aucun risque : droit de retour. Vous pourrez, dans les cinq jours qui suivront la réception, retourner, après essai, le tout dans l'emballage d'origine (et vous serez *immédiatement remboursé*). Mais passez commande *aujourd'hui* même car le stock est limité et les commandes seront servies par ordre strict de réception.

GUILDE INTERNATIONALE DU DISQUE,
4, rue de Vienne ★ 222, rue de Rivoli ★ 49, rue Vivienne, PARIS — 9, place de Béthune, LILLE.

BON DE COMMANDE

Guilde Int. du Disque, 222, r. de Rivoli, Paris

Envoyez-moi le tourne-disques et les 6 enregistrements, étant bien entendu que si après essai, je n'en suis pas entièrement satisfait j'aurai le droit de vous le renvoyer 5 jours après réception et serai immédiatement remboursé

Veuillez trouver ci-joint 8.150 fr. (7.650 fr. + 500 fr. de frais d'envoi) par ☐ *chèque* ☐ *mandat-lettre* ☐ *chèque postal à C.C.P. 7.12000 Paris.*

☒ Cocher le mode de règlement choisi

NOM .....

ADRESSE ET-10

Vient de paraître

MAME

NOUVELLE ÉDITION

MISSEL QUOTIDIEN DES FIDÈLES

par le Père J. FEDER s

DES TEXTES RIGOUREUSEMENT A JOUR :

La nouvelle Semaine Sainte, les offices de Saint Pie de Saint Joseph, de la Royauté de Marie, sont insé à leur place.

UNE PRÉSENTATION ENCORE AMÉLIORÉE :

Impression entièrement Noire et Rouge, nouv choix de reliures.

à partir de 1.950 F

TOURS — MAME — PARIS

NOUVEAUTÉS DES ÉDITIONS DU SEUI

Jeanne Ancelet-Hustache, MAITRE ECKHART et la Mystique rhé Un des plus grands parmi les mystiques catholiques, situé dans ce XIVe siè fut une des époques les plus bouillonnantes que connut la chrétienté. Les d ciations et les débats qui marquèrent cette histoire ne sont pas sans évoque des événements d'aujourd'hui. Vol. n° 7 de la coll. " *Maîtres Spirituels* ", 192 p 100 images : 350 fr.

S. de Sacy, DESCARTES par lui-même. Le vrai Descartes : Homme vie ardente et souvent passionnée, homme d'aventure (et non pas seulement le domaine intellectuel), homme de ce temps de Louis XIII où chacun, selon l d'Alain, " *est d'épée et d'entreprise* ", — homme enfin. Vol. n° 35 de la coll. " *vains de toujours* ", 192 pages, 100 images : 350 fr.

H. URS von Balthazar, LE CHRÉTIEN BERNANOS. Non seulement l de l'œuvre de Bernanos, mais aussi la vision la plus saisissante de la situati chrétien dans l'Église et dans le monde d'aujourd'hui. Un vol. 576 pages. Tr de l'allemand par Maurice de Gandillac : 1.200 fr.

NOUVEAUTÉS DES ÉDITIONS DU SEI

ÉTVDES

STANFORD LIBRARY
DEC 26 1956

1856

L. BARJON — *LE CENTENAIRE DES ÉTUDES*
M.-J. ROUËT de JOURNEL — *ORIGINES ET PREMIÈRES ANNÉES*
R. TANDONNET — *LE FONDATEUR ET L'UNION DES ÉGLISES*
J. LECLER — *DANS LA CRISE DU CATHOLICISME LIBÉRAL*
H. HOLSTEIN — *AU TEMPS DU MODERNISME*
A. RÉTIF — *CENT ANS DE CHRONIQUE MISSIONNAIRE*
A. BLANCHET — *LA CRITIQUE LITTÉRAIRE*
J. RIMAUD — *VERS LA PRIMAUTÉ DE L'ÉDUCATION SUR LA PÉDAGOGIE*
L. BEIRNAERT — *DE CHARCOT A RENÉ GUÉNON. L'ŒUVRE DES PÈRES DE BONNIOT ET ROURE*
P. DONCŒUR — *LE RAYONNEMENT SPIRITUEL DU PÈRE LÉONCE DE GRANDMAISON*
A. BONNICHON — *TÉMOIN ET GUIDE D'UNE ÉPOQUE : LE PÈRE YVES DE LA BRIÈRE*
H. du PASSAGE — *DANS LA BANLIEUE PARISIENNE : LE PÈRE LHANDE*

LES LIVRES

1956

ÉDITIONS CASTERMAN

Vient de paraître :

NEWMAN

Le développement du dogme
par J.-H. Walgrave, o. p.

« Pour écrire un tel ouvrage, il fallait unir en soi trois qualités en général fort séparées et qui se montrent en des sujets différents : la finesse du psychologue, la clarté du logicien et la rectitude de l'esprit théologique. Joignez-y un sens humain, une connaissance concrète de l'histoire ancienne et moderne, une belle clarté d'exposition, une information parfaitement tenue à jour et qui affleure dans de nombreuses notes, enfin un sens du dialogue qui donne beaucoup de prix aux appendices... Il faut ajouter que l'ouvrage du Père Walgrave souligne à plusieurs reprises l'étonnante actualité de Newman, notamment par rapport à la Phénoménologie. »

Jean GUITTON

Collection CAHIERS DE L'ACTUALITÉ RELIGIEUSE

14,5 × 21 cm., 400 pages ..... **1.200** fr.

REGARDS SUR LA PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

par Henry Duméry

« En un style vif et alerte Mr Duméry sait provoquer l'attention et conduire droit à l'essentiel. Chacune de ses brèves études est un véritable coup de sonde qui dégage le sens et la signification d'un grand courant moderne. Le non-initié peut les aborder sans crainte et le philosophe y trouvera sujet à méditation personnelle. »

Jean LACROIX

14,5 × 21 cm., 260 pages ..... **675** fr.

LA VOIX VIVANTE DE L'ÉVANGILE AU DÉBUT DE L'ÉGLISE

par Mgr Lucien Cerfaux

« L'auteur nous fait assister à l'éclosion de chacun des Évangiles, telle que l'examen attentif du texte permet de la restituer : leurs lignes de force, leur plan implicite, sont dégagés au même titre que les circonstances particulières dans lesquelles ils furent écrits et le milieu humain auquel ils s'adressaient. Mais il y a ici plus que les documents eux-mêmes et leur histoire : la Voix vivante jaillie du cœur du Christ et passant de bouche en bouche pour aller porter la joie par-delà les frontières des pays et des langues, au monde entier. Cette Bonne Nouvelle, à jamais neuve, Mgr Cerfaux apprend au chrétien d'aujourd'hui à mieux l'entendre. »

Collection BIBLE ET VIE CHRÉTIENNE

14,5 × 21 cm., 160 pages ..... **480** fr.

66, RUE BONAPARTE, PARIS VI - DANTON 97-

MAHARANI

SOUVENIRS DE LA PRINCESSE
BRINDA DE KAPURTHALA

De l'Inde des rajahs au Paris d'aujourd'hui

HACHETTE

ÉTUDES ET DEVIS SUR DEMANDE

AMEUBLEMENT
D'ÉGLISES ET DE CHAPELLES

MONTAGNIER

ORFÈVRERIE

BRONZE

CHASUBLERIE

24, RUE DE GRENELLE, PARIS-VIIe LIT. 16-41

PROBLÈMES D'ORIGINES

L'UNIVERS - LES VIVANTS - L'HOMME

par Michel GRISON, P.S.S.

Un volume de 312 pages, format 15 × 24 illustré de 95 gravures, 6 planches et 2 tableaux. **1.200** F.

ÉGLISES ORIENTALES ET RITES ORIENTAUX

par R. JANIN, A. A.

Un volume de 548 pages, format 12 × 18 cm. **1.200** F.

LETOUZEY ET ANÉ, 87, Bd Raspail, Paris-VIe

COLLECTION

Nouveauté : SOUS LA MAIN DE DIEU

Basée sur les conclusions les plus autorisées de la science contemporaine de la Bible, cette nouvelle collection présente une spiritualité biblique accessible à tous les chrétiens.

SOUS LA MAIN DE DIEU

TOME I

LE PROPHÉTISME ET L'ÉLECTION D'ISRAËL

R. P. Evode Beaucamp, O. F. M.

D'Amos au second Isaïe l'expérience religieuse d'une nation sur laquelle Dieu a posé une main aussi ferme qu'exigeante. Les moments essentiels de l'Élection d'Israël.

280 pages 490 Frs (T. L. incl.)

TOME II (en préparation)

SAGESSE ET ENGAGEMENT PERSONNEL

EDITION FLEURUS

BEAUCHESNE

RÉCENTES PUBLICATIONS :

ARCHIVES DE LA PHILOSOPHIE

NOUVELLE SÉRIE

REVUE TRIMESTRIELLE PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS DU C. N. R. S.

FRANCE . . . . . 1.900 fr. — ÉTRANGER . . . . . 2.100 fr.

JULES CHAIX-RUY

Professeur à la Faculté des Lettres d'Alger

DONOSO CORTÈS

Théologien de l'histoire et prophète

Un volume in-8° carré . . . . . 600 fr.

F. DE DAINVILLE, S. J.

LIVRE D'HEURES DU MAITRE

Un vol. in-8° cour., sous couv. illustrée, avec grav. hors texte tirée par DRAEGER. . . 600 fr.

LÉONCE DE GRANDMAISON, S. J.

LA VIE INTÉRIEURE DE L'APÔTRE

Textes présentés par M. DANIÉLOU

Un volume in-8° couronne . . . . . 500 fr.

ROBERT JACQUIN

JEANNE D'ARC, MESSAGÈRE DE LA PAIX

MARIA

Étude sur la Sainte Vierge

Sous la direction d'HUBERT DU MANOIR, S. J. *Professeur à l'Institut Catholique de Paris*

TOME IV. In-8° raisin, avec gravures hors texte tirées par Draeger . . . . . 3.600 fr.

JEAN SÉGUY

LES SECTES PROTESTANTES

dans la France contemporaine

Un volume in-8° couronne . . . . . 600 fr.

DOM FRANÇOIS VANDENBROUCKE, O. S. B.

DIRECTION SPIRITUELLE ET HOMMES D'AUJOURD'HUI

Un volume in-8° couronne . . . . . 300 fr.

COURS DE PHILOSOPHIE THOMISTE

I. — PHILOSOPHIE DE L'HOMME

par R. VERNEAUX

Un volume in-8° carré . . . . . 500 fr.

AMATEURS DE LIVRES

— *Vous vous trouvez éloignés de tout centre vraiment actif de librairie.*

— *Vous êtes souvent déçus par les délais que vous devez subir avant de recevoir les ouvrages commandés.*

— *Vous désirez être tenus au courant, chaque mois, des nouveautés ou réimpressions de valeur.*

LE CLUB DES JEUNES PRESSES

— *Vous mettra en mesure d'apprécier chaque mois la production du moment.*

— *Vous enverra par retour du courrier le ou les ouvrages dont vous avez envie.*

— *Vous assurera en outre des conditions spéciales par quantité.*

AMATEURS DE DISQUES

— *Vous trouverez tous les mois dans notre bulletin mensuel une sélection des meilleurs disques, établie par un critique éminent particulièrement au courant de l'édition phonographique et de tout ce qui touche à la musique.*

— *Vous pourrez recevoir à domicile, franco de port, les disques de cette sélection que vous désirerez acquérir.*

Si vous voulez devenir membre du Club, écrivez-nous en vous recommandant des " ÉTUDES ". Vous recevrez un spécimen du bulletin que nous envoyons mensuellement à nos adhérents, ainsi qu'une notice sur les avantages et conditions qui leur sont faits. •

CLUB DES JEUNES PRESSES, 11, r. Cujas, PARIS-5e

Tél. : DANton 80-62

AUBIER ÉDITIONS MONTAIGNE
13, QUAI CONTI - PARIS

C. DE VOGEL
Professeur à l'Université d'Utrecht

Du protestantisme orthodoxe à l'église catholique

Longue et douloureuse quête de la vérité au travers de l'histoire de l'Église et des écrivains des premiers siècles, qui conduit l'auteur, savant philosophe, du dogme calviniste au catholicisme romain. Le caractère concret et personnel de ces méditations, les jugements parfois sévères de l'auteur sur les déformations de l'apologétique catholique et sur certaines formes de piété, sa grande loyauté qui lui permet de percevoir les difficultés psychologiques des protestants, tout ceci devra impressionner profondément les milieux protestants autant que catholiques.

Un volume : **900 fr.**

DITIONS SAINT-AUGUSTIN, St-Maurice (Suisse)

iennent de paraître deux nouveaux volumes des

DOCUMENTS PONTIFICAUX

de Sa Sainteté Pie XII
1953 et 1954

Réunis et présentés par R. KOTHEN
Préfaces du Cardinal FELTIN et Cardinal LÉGER

olumes parus et disponibles :

Années 1948 et 1949 à fr. 1200. (fr. s. 16.)
Années 1950-51-52-54 à fr. 1560. (fr. s. 19.)
Année 1953 à fr. 1800. (fr. s. 21.)

La collection continue sous la direction de Mgr. S. DELACROIX

ɔur la France : **ÉDITIONS CATHOLIQUES** 23, r. Visconti, Paris VIe

Un événement liturgique pour les prêtres et l'élite chrétienne

Le BRÉVIAIRE LATIN-FRANÇAIS
devient, à l'usage du clergé et chrétiens de France,
un instrument missionnaire.

Emmanuel Card. Suhard † Archevêque de Paris

à paraître, début 1957.

LE NOUVEAU BRÉVIAIRE LATIN-FRANÇAIS

du R.-P. ROGUET
Directeur du Centre de Pastorale liturgique.

Nouvelle édition à jour, comprenant les derniers offices.
Uun bréviaire conforme aux nouvelles rubriques, expurgé de tous les textes dont la lecture a été abolie.

Votre ministère est absorbant,
Vous avez besoin de tranquillité d'esprit pour réciter votre bréviaire,
Libérez-vous de la contrainte quotidienne et fastidieuse de tourner des pages que vous ne lisez plus,

en souscrivant dès aujourd'hui au

NOUVEAU BRÉVIAIRE LATIN-FRANÇAIS

Documentation et spécimen gratuits chez votre libraire ou à défaut aux

ÉDITIONS LABERGERIE,
13, Rue de Tournon - PARIS VIe

LE CENTENAIRE DES ÉTUDES

Fondées en 1856 — « par des Pères de la Compagnie de Jésus » : comme le rappelle un sous-titre qui connut au cours des âges d'assez inexplicables disgrâces suivies de non moins mystérieuses résurrections! — les *Etudes*, héritières du *Journal de Trévoux*, ont aujourd'hui cent ans.

En cette fin du mois d'octobre 1956, diverses manifestations s'organisent à Paris pour souligner le sens de cet anniversaire. Une Messe d'action de grâces en l'église de la rue de Sèvres, deux grandes conférences, l'une à l'Institut Catholique, l'autre au Palais de Chaillot, une réception à l'Hôtel de Condé, diverses réunions de travail dans les locaux de la rue Monsieur, auxquelles ont été invités les Directeurs et Rédacteurs des autres revues jésuites à l'étranger : tout a été mis en œuvre pour célébrer dignement la continuité d'un effort poursuivi durant un siècle.

Continuité, dont un simple regard sur la collection complète de la Revue suffit à rendre compte. Dans la succession chronologique de ces quelque trois cents volumes alignés côte à côte, trois interruptions seulement : un silence de treize mois entre août 1870 et septembre 1871 à la suite de la capitulation de Sedan, huit années de suppression (1880-1888) consécutives celles-là à la promulgation des décrets Jules Ferry, enfin plus proche de nous la coupure de la dernière guerre (1940-1944), comblée d'ailleurs en partie par la publication des volumes *Construire* et le lancement en « zone libre » des numéros de *Cité nouvelle*. Seule la contrainte physique et morale engendrée par l'occupation étrangère ou la persécution a pu paralyser pour un temps le zèle persévérant des rédacteurs. Dès le rétablissement des conditions normales, les *Etudes* reparaissaient, soucieuses de se remettre sans retard à la tâche par force interrompue.

De ces activités et de ces combats plusieurs des articles qu'on va lire s'appliquent à retracer l'histoire. Rétrospective moins faite pour nous inviter à nous complaire dans l'œuvre

jadis accomplie, que pour nous presser de retrouver la trace des intentions qui présidèrent au travail de nos aînés, de puiser dans l'exemple qu'ils nous laissent dès leçons et des orientations précises, en même temps qu'un stimulant pour l'avenir.

*
* *

L'esprit dont furent animés nos devanciers, il n'est pas difficile de le connaître. Il ressort de l'examen attentif de leurs principaux écrits. Il s'exprime de façon plus explicite encore dans ces éditoriaux successifs publiés par la Direction de la Revue aux heures importantes de son histoire [1].

Partout s'y révèle un double souci. Devoir tout d'abord de présence au monde. Cette préoccupation, chose notable, se fait jour dès la préface du premier tome. On sait pourtant que le P. Gagarin, fondateur de la Revue, immédiatement intéressé par les problèmes oecuméniques, n'entendait d'abord ouvrir ses pages qu'aux seules études de théologie. Nous ne l'en voyons pas moins écrire : « Parmi les questions théologiques, nous traiterons de préférence celles qui ont une relation plus directe avec les besoins du temps où nous vivons. » Et il donne aussitôt les raisons d'un tel choix : « C'est notre devoir, puisque c'est par là surtout que le labeur solitaire de la pensée, trouvant accès auprès de ceux-là mêmes dont la vie est toute d'action, devient une sorte d'apostolat. » Aussi bien, ce premier manifeste laisse-t-il déjà présager l'ouverture progressive des perspectives : « Nous ne croirons pas faillir à notre mission, ni nous détourner du but, en élargissant notre cadre pour donner entrée dans ces *Etudes*, soit à la littérature proprement dite, soit aux Sciences physiques et naturelles. Là aussi, il y a parfois des luttes à soutenir pour les plus saintes causes. »

Dernière remarque suggérant du même coup l'autre but

1. Voir notamment : Etudes, 1856, Préface. — Etudes, janvier 1888, R. de Scoraille; « Léon XIII et la défense de la Vérité », — Etudes, janvier 1913, J. Brucker, « Cinquante ans d'*Etudes* ». — Etudes, janvier 1914, « Critiques négatives ou Tâches nécessaires », — Etudes, janvier 1945, R. d'Ouince, « A nos Lecteurs ».

qu'entendent se proposer les *Etudes*, marquant le devoir non moins urgent et nécessaire de présence à la Vérité chrétienne. Devoir que ces mêmes pages liminaires, dans un ton que notre sensibilité moderne trouvera peut-être un peu combatif, clairement du moins définissent ainsi : « établir solidement et mettre à couvert des entreprises de l'ennemi les fondements mêmes de la foi chrétienne ».

Ainsi, dès le départ, est affirmée l'obligation pour les rédacteurs d'avoir à faire face aux exigences complémentaires du contact avec le monde et de la fidélité première à Dieu.

*
* *

Toute l'histoire de ces cent années manifestera la volonté des directeurs et rédacteurs de la Revue de tendre vers les objectifs proposés par cette double consigne.

L'ouverture toujours plus large de la Revue aux problèmes du temps présent ne tarde pas à se dessiner, au prix de tâtonnements successifs que révèle la variation du titre : *Etudes de théologie, de philosophie et d'histoire* (1856), *Etudes religieuses, historiques et littéraires* (1864), *Etudes religieuses, philosophiques et littéraires* (1893), jusqu'à ce qu'enfin soit adoptée, à partir de 1900, avec la suppression de tout qualificatif adventice, la simple mention *Etudes* qui sera jusqu'à nos jours conservée. Signe de la volonté des rédacteurs d'échapper aux cloisonnements de toute optique restrictive, et de faire place en leurs pages à un nombre toujours accru de questions susceptibles d'intéresser l'homme d'aujourd'hui.

Particulier effort en ce sens, en 1910, où, sur l'initiative du P. de Grandmaison, a lieu la création des *Recherches de Science Religieuse*. A cette nouvelle publication sera désormais confiée la prise en charge des problèmes réservés aux spécialistes de la théologie et de l'exégèse. Dès lors, conformément aux espoirs du fondateur, et par delà les horizons d'abord restreints de leur terrain d'action, les *Etudes* vont pouvoir introduire une plus grande variété dans leurs sommaires, et devenir cet instrument de pensée plus souple et

dynamique, mieux adapté aux exigences des préoccupations contemporaines.

Parallèlement à cette extension des horizons, se constate le développement matériel de la Revue. Le format s'agrandit en 1865. Au cours des trois premières années, les rédacteurs se sont contentés de ne publier qu'un seul volume par an. Un essai de périodicité plus ou moins stable, mais d'abord modeste, est tenté en 1859 (4 livraisons dans l'année). Restée trimestrielle en 1860 et 1861, la Revue paraîtra tous les deux mois en 1862 et 1863. Elle sera mensuelle en 1864 et deviendra enfin bi-mensuelle à partir de 1897, rythme qui sera gardé jusqu'en 1940.

Enfin, dès 1859, une place est faite à la bibliographie : copieuse rubrique d'information et instrument de travail qui se révèleront de jour en jour et demeurent encore actuellement particulièrement appréciés des lecteurs.

Les *Etudes* vont ainsi rapidement s'ouvrir à un public toujours plus vaste. Elles comptent, en 1890, déjà 3.881 abonnés. Jusqu'en 1921 ce chiffre demeurera à peu près stationnaire, si l'on néglige une baisse transitoire au cours des années de guerre (1914-1918). Mais, à partir de 1921, sous l'impulsion de son Directeur d'alors, le Père du Passage, la courbe des abonnements monte en flèche. En dix ans, le nombre a presque quadruplé. 13.000 en 1931. Et la progression, de façon constante bien que moins spectaculaire, continuera, pour atteindre en 1951 le chiffre record de 15.131 abonnés, autour duquel depuis lors, avec d'insignifiantes oscillations de gains ou de pertes, la Revue s'est maintenue.

Pareille faveur rencontrée auprès du grand public, voilà certes un titre d'honneur pour les *Etudes*. Et voilà sans doute la meilleure preuve, qu'en dépit des lacunes et des déficiences inhérentes à toute entreprise humaine, les rédacteurs se sont efforcés de réaliser activement les tâches désignées par le fondateur.

C'est un fait que durant ce siècle écoulé, la Revue s'est trouvée engagée dans tous les grands problèmes qui se posèrent à la conscience des hommes de leur temps, particulièrement sous l'angle de l'histoire religieuse qui ne cessa jamais d'être d'abord sien. Controverses théologiques autour du

Concile du Vatican, question du Ralliement, crise du Modernisme, condamnations successives du Sillon et de l'Action Française, discussions autour des problèmes de l'Evolution et du Transformisme, nécessité au lendemain des déchirements de la dernière guerre de s'efforcer à rassembler — selon le mot du P. d'Ouince, qui dirigeait alors la Revue — « les éléments d'une histoire de la conscience française », problèmes de l'œcuménisme, contribution au renouveau liturgique et pastoral, critique du Communisme et du Progressisme : à chaque stade les *Etudes* se seront fait devoir d'être présentes aux préoccupations du moment. Leur histoire, en fait, s'identifie avec celle des grands événements du siècle.

*
* *

Mais ce souci de se maintenir en contact avec l'époque ne les devait pas détourner, tout au contraire, du rôle essentiel qui leur incombait. Permettre aux esprits de juger des événements transitoires à la lumière des vérités supérieures. Travailler à la formation d'une conscience chrétienne authentique, c'est-à-dire largement ouverte à toute réalité présente, mais scrupuleusement attentive et fidèle aux valeurs de la morale et de la foi.

Déjà, en 1913, un des rédacteurs pouvait écrire : « Nous n'avons jamais négligé de leur fournir (à nos lecteurs), suivant nos forces, ce qu'ils attendent avant tout de notre Revue, c'est-à-dire des lumières, et, autant que possible, des solutions sûres pour les grandes questions qui viennent se poser chaque jour, surtout dans le monde intellectuel et dans la société religieuse. »

Fidélité à l'esprit de l'Eglise que les *Etudes* se sont bien gardées toutefois de concevoir et d'observer sous son aspect purement passif et négatif. Affirmer la Vérité et dénoncer l'erreur reste une tâche insuffisante. Le vrai service du Christ et des hommes exige un travail plus positif et à bien des égards plus courageux.

C'est ici qu'il convient de relire ces pages demeurées fort actuelles, publiées en 1914 par les PP. Eymonet et de Grand-

maison, sous la signature « les Etudes », à propos des querelles du Modernisme. Pages qui soulevèrent alors bien des tempêtes. Aux contradicteurs abrités « sous le pavillon du catholicisme intégral » la Revue faisait réponse. Elle définissait sans équivoque le rôle qu'elle estimait devoir assumer :

« Veulent-ils faire entendre par leur inaction que la critique négative suffit à tout? Qu'il n'y a plus de travail scientifique possible dans l'Eglise? Qu'il n'y a plus rien à trouver en exégèse, en histoire, en philosophie; que tout a été dit, qu'il n'y a plus même de manière nouvelle de le dire? Non, la vraie solution de l'Encyclique *Pascendi* n'est pas l'inertie intellectuelle par crainte du Modernisme; c'est le travail, un travail mieux contrôlé, plus méthodique, mais intense et opiniâtre pour aller jusqu'aux fondements du Modernisme et les ruiner. »

Et donc, par delà la simple polémique doctrinale, irritante et souvent stérile, s'appliquer aux « tâches nécessaires », au patient travail constructif, apte à façonner de vrais et solides chrétiens, sur lesquels l'erreur n'aura plus prise.

Simple exemple, mais typique entre tous, de l'esprit dans lequel les rédacteurs des *Etudes* s'appliquèrent à demeurer dans la ligne d'une pensée à la fois généreusement humaine et fidèlement chrétienne, aussi étrangère aux prises de position hasardeuses et téméraires qu'aux facilités de l'immobilisme et d'un conformisme paresseux.

Traçant le bilan des cinquante premières années, la Revue pouvait déjà s'autoriser d'un tel exemple pour proposer en ces termes aux continuateurs de cet effort l'idéal dont eux-mêmes auraient à cœur de s'inspirer : « Servir sans servilité, parler sans crainte, luire sans aveugler, ne chercher d'autre intérêt que la gloire de leur Maître. »

*
* *

Dernier mot d'ordre, qui, en évoquant la devise ignatienne, souligne la fidélité que l'entreprise de ces ouvriers de la plume aux XIXe et XXe siècles entend garder aux principes et aux exigences de la spiritualité particulière qu'ils héritent du fondateur de la Compagnie.

Par une providentielle coïncidence le 4e Centenaire de saint Ignace vient d'être célébré l'année même du Centenaire des *Etudes*. Comment rester sourd aux leçons qui se dégagent d'un aussi significatif rapprochement?

Qui fut plus réaliste que saint Ignace? Avec cette époque de la Renaissance, fiévreuse et mouvante, universellement curieuse, exaltée, ouverte aux multiples influences du dehors, lui, si délibérément étranger pourtant à « l'esprit du monde », n'éprouve nulle peine à s'accorder. Ce n'est pas d'Inigo de Loyola qu'on pourrait dire qu'il fut l'homme de l'évasion! Ce Basque, au clair regard, sait aller droit aux réalités vivantes et concrètes. Il fondera un Ordre où l'observance de la Règle monastique s'accommodera du cadre même de la vie commune aux simples clercs. Il s'agit d'être présent d'abord et de faire face de tous côtés. Œuvres de bienfaisance, collèges, apostolat de la plume ou de la pensée, missions aux contrées lointaines : tout doit satisfaire aux besoins d'un monde en crise, qui voit de façon soudaine et troublante s'élargir ses horizons.

A la mort du fondateur, ses fils, pourtant encore peu nombreux, sont installés à tous les points névralgiques de la terre pour y répandre le ferment du témoignage et gagner les âmes à Jésus-Christ. Efficace présence au monde qui nous dicte les exigences de notre devoir aujourd'hui. Nul doute que s'il revenait parmi nous, comme le rappelait, non sans une pointe d'humour pittoresque, André Frossard dans un article donné au *Monde* à l'occasion des récents anniversaires, saint Ignace saurait « prendre ce siècle, comme il a pris le sien : de face, par le travers et au besoin par la queue, suivant les nécessités du combat ».

Mais, par ailleurs, comment l'ignorer? Ce lutteur toujours sur la brèche, si pleinement engagé dans le temps, demeure extraordinairement affranchi de toute servitude à l'égard des contingences humaines. L'action reste commandée chez saint Ignace par un unique et très pur regard de foi, par cette certitude acquise dans le silence et la prière à Manrèse qu'il n'est qu'un moyen de servir les hommes : coopérer de toutes nos forces à la réalisation en eux des desseins divins. Invincible foi dans le Seigneur et l'Eglise, qui le pressera d'écrire pour

ses fils ces règles d'orthodoxie (*sentire cum Ecclesia*) auxquelles il les veut voir inébranlablement fidèles. Rien de plus nécessaire et de plus urgent aux yeux de cet audacieux novateur et de ce réaliste impénitent que de rétablir le monde, et d'abord ce monde qui est le sien, sur les bases de la vérité du Christ.

Exemple que ne sauraient trop méditer ceux de ses disciples qui, voués aujourd'hui au travail de la réflexion et de l'écriture, encourent de ce fait vis-à-vis des hommes de leur temps une plus lourde responsabilité.

Le Centenaire de saint Ignace vient ainsi à propos nous rappeler à quelles exigences devront satisfaire les *Etudes* pour poursuivre leur marche, non seulement sans démériter, mais avec un élan raffermi, dans l'étape nouvelle qui va s'ouvrir.

*
* *

A cette heure de son Centenaire, la Revue se retourne vers ses abonnés fidèles, pour leur dire sa reconnaissance. Pourrait-elle oublier l'encouragement que fut pour elle la constance de leur attachement?

Elle ne doute pas de pouvoir à l'avenir comme autrefois compter sur eux. Elle espère voir croître leur nombre. Elle voudrait aussi profiter de l'occasion qui lui est offerte, pour raviver, à la lumière de cet anniversaire, sa volonté de correspondre à la confiance qui lui est faite.

Cent ans, c'est un beau titre d'honneur, mais c'est un lourd et compromettant héritage, sur la solidité duquel il conviendrait mal de songer à se reposer et à s'endormir.

Dans la ligne hier amorcée, les *Etudes* auront à cœur de se maintenir, mais avec un souci d'adaptation plus étroite et plus constante aux exigences des temps nouveaux.

Dans une époque comme la nôtre, en perpétuelle recherche et transformation, quiconque prétendrait marquer le pas, perdrait bien vite l'audience des éléments les plus jeunes et les plus actifs des milieux intellectuels et spirituels. Jamais il ne fut plus nécessaire de serrer de près l'événement, de s'exercer à coller aux faits, de suivre le mouvement de ce

siècle jusque dans son ardente et impatiente mobilité. Nécessité exigeant de l'écrivain des réactions particulièrement promptes, des prises courageuses de position qui n'attendent pas pour se formuler de se voir justifiées ou démenties par les faits mêmes, une application à fournir aux esprits et aux consciences aux prises avec l'événement quotidien la possibilité d'un jugement à la fois immédiat et sûr.

De cette volonté d'adaptation, témoigne déjà la place plus importante faite aux brèves chroniques, l'ouverture depuis janvier 1954 d'une nouvelle rubrique « Actualités », comme aussi l'apport toujours croissant de collaborateurs laïques susceptibles de mieux informer le lecteur sur les questions afférentes à leurs diverses spécialités.

Comme il en fut en 1910, pour les *Recherches de Science Religieuse,* une nouvelle publication, la jeune Revue *Christus,* qui connut d'emblée un essor prometteur, vient de prendre place aux côtés des *Etudes.* Dans l'un des secteurs les plus importants de la pensée religieuse, celui de la spiritualité, cette équipe s'acquitte désormais d'un rôle auquel nos rédacteurs n'auraient pu suffire sans risquer de se voir détournés de ces problèmes plus variés et d'intérêt plus général qui restent leur immédiat terrain d'action.

Voilà qui peut permettre aux *Etudes* une insertion plus directe et plus mordante au cœur des événements quotidiens.

Ce faisant, la Revue n'oubliera point le rôle essentiel, auquel ses plus pures traditions l'astreignent à demeurer fidèle, ni le service que ses lecteurs sont en droit d'abord d'attendre d'elle.

Les *Etudes* sont loin certes de méconnaître cette forme de courage qui consiste à se porter, à ses risques et périls, sur des positions avancées : hardiesse souvent nécessaire pour faire progresser la vérité. Telle n'est point cependant leur mission propre. Un devoir particulier de vigilance leur incombe, auquel elles ne se pourraient soustraire sans trahir la confiance qu'elles s'honorent d'avoir avec le temps acquise de façon solide auprès des lecteurs. Vigilance exigeant de ses rédacteurs l'attention à s'inspirer dans leurs jugements d'une grande fermeté et sûreté dans la doctrine, exigeant aussi d'eux cette autre forme de courage non moins certaine qui consiste

de la Russie était d'être demeurée depuis des siècles étrangère au courant de vie intellectuelle et morale de l'Europe occidentale, c'est-à-dire séparée de cette Eglise catholique, qui avait été pour l'Occident la mère de la civilisation. Le remède était donc dans un retour à l'unité religieuse autour d'un chef; et quel pouvait être ce chef, sinon le Pape de Rome?

On imagine la profonde impression que produisait sur l'ardent patriote qu'était Gagarine cette conception longuement mûrie et solidement étayée du mal dont souffrait son pays. « Ces relations, a-t-il écrit, exercèrent sur mon avenir une puissante influence ». Influence d'autant plus curieuse que Tchaadaiev, qui avait vu si clair et osé le dire et l'écrire, n'était pas catholique et ne le devint jamais. Il avait jeté la semence dans l'âme de son jeune ami. Elle leva au cours des premières années qu'il passa à Paris. Elle leva dans la réflexion, dans la lecture, dans la prière, bien plus que dans la discussion. Lorsque le soir, après son travail à l'ambassade, il allait passer quelques heures dans le salon de sa tante, ce qui le frappait tout particulièrement, c'était de rencontrer chez tous les gens qu'il y voyait et qui discouraient librement à propos des sujets les plus divers, l'unanimité de pensée sur certains points de doctrine que nul ne mettait en doute, ou, comme il l'a écrit dans son *Journal* intime, « cette société des esprits soumis à une même loi librement acceptée par eux ». Quant à Mme Swetchine, « ce qui, écrit-il encore, me frappait le plus en elle, c'était l'amour passionné, le culte inaltérable de la vérité ».

Ce fut ce culte de la vérité qui fit qu'un beau soir, quatre ans après son arrivée à Paris, il déclara à sa tante qu'il était attendu le lendemain matin chez le P. de Ravignan et décidé à se soumettre à lui sur le temps et le mode de son abjuration. Mme Swetchine en fut d'autant plus étonnée qu'il l'avait très peu mise au courant de ses progrès sur la route lumineuse où elle l'avait précédé. Le P. de Ravignan lui-même reçut les confidences du prince Jean Gagarine seulement à l'heure où sa résolution était irrévocablement prise. « Je n'ai pas été converti par les jésuites, a-t-il écrit. Je dois le principe de ma conversion à Tchaadaiev; Mou-

raviev a consommé l'œuvre par son livre : *Vérité de l'Eglise œcuménique*. Les jésuites ne m'ont nullement « obsédé », comme le prétendait M. Samarine. Mais une fois décidé à me faire catholique, il m'a fallu entrer en relation avec un prêtre de cette Eglise. Je n'en connaissais aucun. Je ne consultai personne : je faisais mes affaires moi-même. Je me mis à fréquenter les églises et à écouter les sermons. Le prêtre qui m'inspira le plus de confiance fut un jésuite, le P. de Ravignan. Je m'adressai à lui. Mais lorsque je franchis pour la première fois le seuil de la maison des jésuites, tout était décidé ».

Cette décision, ce témoignage rendu à la vérité, comportait pour l'héritier des Gagarine des conséquences devant lesquelles il n'hésita pas : perte de ses droits et privilèges nobiliaires ainsi que de son patrimoine, bannissement de sa patrie, qu'il était considéré comme ayant trahie en abandonnant la religion nationale. Le prince Jean savait tout cela. Il n'en aimait que davantage cette patrie qui le rejetait, et l'on verra tout à l'heure comment cet amour fut le mobile de tout ce qu'il entreprit dans la suite. Car il n'eut plus qu'une idée : travailler à faire pénétrer en sa chère Russie quelque chose de cette lumière et de cette vérité qui venaient de le conquérir.

Les Russes ne connaissent guère les atermoiements. Jean Gagarine était devenu catholique le 19 avril 1842. Moins d'un an plus tard il prenait une autre décision, encore bien plus étonnante de sa part : celle d'embrasser la vie religieuse dans l'Ordre des jésuites. Etant donné sa personnalité et aussi le bruit que pouvait faire, aussi bien en France qu'en Russie, l'entrée de ce jeune prince au noviciat — car la Compagnie de Jésus connaissait un renouveau de persécution en cette année 1843, année des trop fameux cours de Michelet au Collège de France — il lui fut demandé de mettre par écrit les raisons qui l'attiraient vers les jésuites. Il le fit; et de Rome lui vint une longue lettre autographe du supérieur général, le R. P. Roothan (13 mai 1843). On y lisait ces lignes : « Prince, ...Entre tous les motifs qui vous feraient désirer d'entrer dans la Compagnie, vous vous contentez, dites-vous, de m'en manifester un seul : c'est qu'elle porte

avec tant d'éclat l'ignominie du nom de Jésus... » Il l'en félicitait et lui conseillait de faire une retraite pour bien connaître la volonté de Dieu. Elle était bien telle que Gagarine l'avait déjà comprise. Dès septembre il était au noviciat.

Or tout de suite se font jour pour lui les grands projets d'avenir. Il pense aux moyens d'obtenir le retour à l'unité des peuples slaves; il songe à l'utilité de missions dans les pays slaves; il réfléchit à la question du passage de prêtres latins au rite oriental : toutes choses bien nouvelles en ce temps-là.

Cependant, pour Jean Gagarine, comme pour tous ses frères en religion, de longues années d'études philosophiques et théologiques doivent préluder à une vie d'apostolat. Ses idées, ses projets s'y mûrissent. D'autant plus qu'entre temps deux de ses compatriotes, Jean Martynov et Eugène Balabine, se sont comme lui convertis au catholicisme et sont aussi devenus jésuites. N'y a-t-il pas là une équipe destinée par Dieu à réaliser quelque œuvre importante pour le plus grand bien de l'Orient? Les vastes ambitions de Gagarine n'ont pas faibli. Il les écrit de nouveau au Père général en 1855 : « La conversion de la Russie, la réunion des peuples slaves à l'Eglise Romaine, et l'extinction du schisme d'Orient ». On le modère en lui répondant qu' « on ne peut encore que préparer les voies du Seigneur, peut-être en écrivant ou publiant quelques écrits ».

Il tient à s'expliquer plus complètement, et pour cela il obtient d'aller passer plusieurs mois à Rome pour s'entretenir plus à loisir avec les Supérieurs de son Ordre. Il leur fait connaître, mieux qu'il n'avait pu le faire par lettres, la situation religieuse de la Russie et des pays slaves, et il leur expose ce qu'il pense pouvoir être fait par lui et les collaborateurs qu'on lui donnerait dans le sens d'un apostolat, peut-être indirect d'abord, ensuite plus direct, destiné à rapprocher deux mondes qui s'ignorent et à les réconcilier dans l'unité du Christ. L'autorité qui s'attache à son nom, la compétence et les relations que son ancienne situation lui assure, amènent le P. Beckx, qui a succédé au P. Roothan comme Général des jésuites, à des résolu-

tions. Ce n'est pas encore l'approbation pure et simple des projets immenses, et quelque peu chimériques, du P. Gagarine. Du moins va-t-on mettre la main à la charrue.

Nous voilà en octobre 1855. Le P. Beckx adresse au Provincial de France une lettre dont nous donnerons ici un large extrait, puisque c'est d'elle que va naître l'année suivante cette Revue dont nous retraçons les origines :

Vous connaissez assez le P. Gagarine pour comprendre combien les événements politico-religieux doivent l'occuper en ce moment, et je dois avouer que la situation en Russie, que mes anciennes relations avec plusieurs personnes de ce pays m'ont mis à même de connaître, m'intéresse vivement, et qu'elle est pour moi depuis plusieurs années un sujet fréquent de réflexions sérieuses. J'ai donc parlé souvent avec le P. Gagarine, j'ai examiné les choses et j'ai prié beaucoup; et il me paraît qu'effectivement la divine Providence a mené le tout à un point où nous devons mettre la main à l'œuvre. J'ai donc cru devoir entrer dans les idées du P. Gagarine, au moins pour le fond.

En apprenant l'entrée du P. Gagarine et de quelques-uns de ses compatriotes dans la Compagnie, mon vénérable prédécesseur ne put s'empêcher de manifester l'espoir que la bonté divine daignerait un jour se servir d'eux pour le bien de la Russie. La mise en œuvre du projet proposé est un essai de la réalisation de cet espoir.

Ce projet renferme deux choses, qu'on emploiera selon que la divine Providence nous le permettra. D'abord on fondera une espèce de bibliothèque, qui pourra porter le nom de Saint-Cyrille et de Saint-Méthode, apôtres des Slaves. En même temps on essaiera de fonder des missions pour la conversion des Slaves. En attendant qu'on sonde le terrain pour pouvoir commencer les missions et, s'il se peut, fonder un noviciat, on commencera par publier quelques ouvrages, qui, avec la bénédiction de Dieu, prépareront les cœurs et dissiperont les préjugés. Cette publication se fera en deux manières :

1° On tâchera de réunir des livres en différentes langues, qui ont rapport au schisme, à l'histoire ecclésiastique des pays slaves et surtout de la Russie, en un mot des livres qui peuvent être utiles en vue de la conversion de ces peuples. Une bibliothèque ainsi composée n'existe probablement nulle part, et elle serait cependant de la plus grande utilité, pour ne pas dire de première nécessité à tous ceux qui veulent s'instruire sur ces matières.

2° On fera ensuite des publications, traductions, réimpressions, ouvrages originaux en diverses langues, toujours en vue du même objet; de sorte que chaque année on puisse faire imprimer un ou plusieurs volumes contenant une série de documents et dissertations analogues au but principal de la bibliothèque.

Les deux décisions formulées ici répondaient bien aux désirs de Gagarine. Elles étaient d'ailleurs intimement liées

l'une à l'autre. Pour faire d'utiles publications, livres ou articles, sur les questions religieuses intéressant la Russie et autres pays slaves, il fallait tout d'abord constituer une bibliothèque spécialisée, qui en effet n'existait nulle part. Elle commença, et elle aussi s'est continuée depuis un siècle sous le nom de *Bibliothèque Slave des SS. Cyrille et Méthode*. Elle constitue à l'heure présente un des plus beaux fonds russes en Europe occidentale. Nous n'avons pas à en parler ici davantage.

Quant aux publications « analogues au but de la bibliothèque », Gagarine, aidé de son confrère Martynov, s'employa immédiatement à déterminer sous quelles formes elles se feraient. L'idée très nette était la suivante : pour préparer la réunion des Eglises orientales séparées avec le Saint-Siège, il fallait s'adresser à la fois et aux catholiques et aux schismatiques, faire connaître aux catholiques les Eglises d'orient, aux schismatiques l'Eglise catholique. Il y avait en effet, en ce milieu du siècle dernier, une méconnaissance mutuelle dont nous nous rendons mal compte aujourd'hui. Le meilleur moyen paraissait donc être la publication, soit en volumes séparés, soit en recueil, d'articles ou de travaux plus importants sur les questions religieuses d'Orient et d'Occident, susceptibles d'intéresser la double série de lecteurs qu'on voulait atteindre.

Nous ne parlerons pas ici de ce qui fut publié en volumes séparés. Tel petit livre de Gagarine intitulé *La Russie sera-t-elle catholique?* fit cependant beaucoup de bruit jusqu'en Russie même, et fut traduit en plusieurs langues.

Pour ce qui est des articles à publier en recueil, ils constitueraient comme une revue franco-russe, ou franco-slave, nous dirions aujourd'hui une revue unioniste, œcuménique, quoique dans un sens très large. Elle serait évidemment rédigée en français, et l'on tâcherait de la rendre périodique, si le succès s'affirmait et si les circonstances le permettaient.

L'organe ainsi créé fut intitulé *Etudes de théologie, de philosophie et d'histoire*. Etant donné le but poursuivi, il était bon que la direction fût aussi franco-russe. On adjoignit donc au P. Gagarine un français, le P. Daniel, et l'on eut de la sorte deux co-directeurs. Ils étaient assistés d'un petit

comité de rédaction, et la charte d'organisation fut élaborée sans retard. Les articles destinés au premier volume ne se firent pas non plus attendre. Ce qui alarma davantage les directeurs, ce furent les lenteurs de l'impression. Les éditeurs, Julien Lanier et Cie, possédaient une imprimerie au Mans, et l'on pouvait penser que le travail s'y ferait rapidement. La patience de Gagarine fut mise à l'épreuve. Avant la fin d'avril il écrivait bien au Général des jésuites : « Le premier volume de notre recueil est sous presse ». Il en profitait pour mentionner avec une égale satisfaction les débuts de l'*Œuvre des Ecoles d'Orient*, auxquels il avait d'ailleurs aidé, et divers projets de l'archevêque de Paris, tels que la fondation dans la capitale d'un séminaire de rite grec, toutes choses qui concordaient si bien avec ses propres désirs. Mais les mois passent, et à la fin d'octobre il doit déchanter : « Grâce aux imprimeurs, le premier volume de nos *Etudes de théologie, de philosophie et d'histoire*, qui est sous presse depuis si longtemps, n'a pas encore paru; nous espérons l'avoir avant la fin de décembre ». On avait eu l'intention de donner quatre volumes par an; et voilà près d'un an qu'on attendait toujours le premier. Quand les imprimeurs en finirent-ils? Probablement dans les derniers jours de l'année. Toujours est-il que ce dernier volume ne put être daté que de 1857.

Si, à cent ans d'intervalle, on ouvre ce premier volume d'une série aujourd'hui très longue, on y trouve une courte préface destinée à présenter ce qui, écrit-on, « n'est qu'un essai », mais d'autres volumes sont annoncés comme devant suivre « à des intervalles plus ou moins rapprochés ». Formule prudente, et qui laisse entrevoir à la fois de nouveaux retards toujours possibles, ou la périodicité souhaitée. Est-ce aussi raison de prudence? Toujours est-il, — et l'on peut s'en étonner — que cette préface n'indique en aucune manière l'idée de rapprochement des Eglises, qui a cependant présidé à la fondation de cet organe de presse. Peut-être cette imprécision a-t-elle été pour quelque chose dans les difficultés qui n'ont pas tardé à se montrer au sein du comité de direction. Le reste du volume, qui n'a pas moins de quatre cent soixante pages, est constitué par cinq articles

copieux, et qui nous paraissent aujourd'hui assez lourds; mais la mode n'était pas encore aux articles brefs de nos revues actuelles, et l'on prétendait offrir aux lecteurs, et particulièrement au clergé, un recueil de travaux originaux. Le regard était dès l'abord tourné vers l'Orient, puisque le premier article, signé par Gagarine, s'intitulait *De l'enseignement de la théologie dans l'Eglise russe;* et le P. Daniel, co-directeur, donnait pour sa part un vrai opuscule, qui n'avait guère moins de cent quarante pages, ayant pour titre *La morale philosophique avant et après l'Evangile.*

Si l'on avait dû beaucoup attendre pour ce premier volume, le second suivit très rapidement. Il était, comme le précédent, daté de 1857, et plus encore il contenait des travaux de théologie et d'histoire relatifs à l'Eglise russe, qui n'ont guère perdu de leur valeur. Le troisième parut en 1858.

On ne saurait douter que le public ne fit un accueil favorable à cette nouvelle publication, puisqu'il fallut en 1864 rééditer la première série des *Etudes,* c'est-à-dire les trois premiers volumes. « Grande et belle revue », écrivait M. Laurentie dans un article qu'il lui consacrait, en ajoutant à propos du troisième volume qui venait de paraître : « C'est là désormais une œuvre fondée, et nous ajoutons : une grande œuvre, œuvre à la fois de critique savante et d'exposition lumineuse... »

Une « nouvelle série » fut inaugurée l'année suivante, 1859, qui devait comprendre elle aussi trois volumes, un pour chaque année. Mais d'une part on avait changé d'éditeur : on s'adressait désormais à Jacques Lecoffre. Surtout la modification importante consistait en un commencement de périodicité. Chaque trimestre paraissait un fascicule de cent soixante pages. De nouveaux noms de rédacteurs signaient des articles : tels les PP. Matignon, Mertian, Taupin. La revue cherchait à être plus variée, mais le public qu'on voulait atteindre était encore, semble-t-il, assez mal défini. En 1859 chacun des quatre fascicules se termine par l'énoncé en latin d'un « Cas de conscience », que les lecteurs, les prêtres évidemment, pourraient étudier, et dont la solution serait donnée dans la livraison suivante. L'essai ne dura

qu'une année. Les articles, en général plus courts que précédemment, roulaient toujours, comme le portait le titre, sur des questions de théologie, de philosophie et d'histoire, plus destinés encore aux ecclésiastiques qu'aux laïcs. Plus rare et plus dispersée se montrait la collaboration du P. Gagarine et de ses confrères russes. Manifestement on s'éloignait de l'idée qui avait présidé à la fondation des *Etudes :* faire connaître aux lecteurs français les problèmes posés par la séparation des Eglises, et particulièrement par le schisme russe.

D'autres documents inédits confirment qu'il y eut ces années-là comme une crise intérieure dans la direction de la Revue. Alors que Gagarine, fidèle au plan primitif, et d'autant plus que c'était son *Œuvre de Saint Cyrille et de Saint Méthode* qui était à l'origine, voulait continuer de publier avant tout des articles relatifs aux questions religieuses d'Orient, ses confrères français estimaient, non sans raison, qu'il y avait lieu d'élargir les plans pour obtenir une plus grande diffusion. Plusieurs solutions étaient à envisager. Solution radicale : supprimer les *Etudes,* ou bien les laisser entièrement entre les mains de ceux qui voulaient les consacrer à l'union des Eglises, puis fonder une autre revue, celle-ci d'intérêt plus général. Mais six ans plus tôt on avait eu de bonnes raisons pour créer cet organe à direction « franco-russe », et en voulant le diviser, on risquait de restreindre dangereusement le nombre des lecteurs. Autre solution aussi peu nuancée : supprimer l'*Œuvre de S. Cyrille,* tenue pour responsable des difficultés. Mais c'est après mûre réflexion qu'elle avait été crée et dotée de la publication qui faisait aujourd'hui litige. On ne voulut prendre aucune de ces décisions trop catégoriques. On s'appliqua à ménager l'avenir, si l'on ne ménagea pas toujours les hommes. L'année 1862 fait dans l'histoire des *Etudes* figure d'un nouveau départ. Le format s'agrandit légèrement pour atteindre ce qu'il restera jusqu'à nos jours. Une fois de plus le nom de l'éditeur change : c'est désormais le libraire-éditeur Charles Douniol. La périodicité augmente de fréquence : on a chaque année six livraisons, qui font un volume de près de neuf cents pages. Quant aux noms des fondateurs, le français

Daniel et le russe Gagarine, ils disparaissent de la couverture : les *Etudes* paraissent maintenant sous la responsabilité globale des « Pères de la Compagnie de Jésus ». L'un d'eux, un français, le P. Mertian, dirige cependant l'équipe. Sans doute Gagarine et Martynov ne cessent pas du jour au lendemain leur collaboration. Mais elle devient plus rare et plus fragmentaire. Ce qu'ils y auraient inséré, si leur influence y était restée la même, ils le publieront à l'avenir soit en opuscules séparés, qui auront un certain retentissement, soit dans un petit périodique rédigé en russe qu'ils fondent, mais qui n'aura qu'une existence éphémère. Et ceci démontre peut-être que, tout comme plus d'un de ses compatriotes, Gagarine, s'il manquait parfois de sens pratique, avait aisément de grandes initiatives, dont les résultats seraient un jour, fût-ce beaucoup plus tard, d'une rare fécondité. Qu'il s'agisse de la fondation de Séminaires orientaux ou d'Instituts d'Etudes orientales, de maisons d'éducation pour des enfants de familles russes, ou bien de l'adoption du rite oriental par des prêtres d'occident, sa vie, si elle était écrite, montrerait combien il a été précurseur.

Quant aux *Etudes,* puisqu'elles aussi étaient promises à une existence durable et de plus en plus florissante, malgré de nouvelles périodes difficiles qu'elles connurent encore, il convenait que l'histoire de leurs débuts, humbles et quelque peu hésitants, fût ici retracée, en souvenir et à l'honneur de ceux qui les fondèrent.

Marie-Joseph ROUET DE JOURNEL.

LE FONDATEUR ET L'UNION DES ÉGLISES

Si notre siècle mérite, au jugement de la postérité, le titre de « siècle de l'œcuménisme », il n'est pas interdit de penser que le siècle précédent lui aura, à certains égards, préparé ce titre. Donner quelque idée de la part qui revient à Jean-Xavier Gagarine dans cette préparation, tel sera l'objet de ces pages. A cent ans de la fondation des *Etudes*, à cent ans de la publication d'une brochure qui devait avoir un certain retentissement : *La Russie sera-t-elle catholique?*, il est inutile de prouver qu'un tel propos est légitime. Mais il faut, dès l'abord, en reconnaître les limites.

« Œcuméniste », Gagarine ne le fut ni au plein sens du terme, ni par principe, mais dans un sens restreint et du simple fait de ce que l'on peut bien regarder comme des dispositions providentielles. D'une part, en effet, son horizon se borna presque exclusivement aux chrétientés orientales, aux Slaves surtout, aux Russes avec prédilection. D'autre part, il se trouvait préparé à travailler utilement dans ce champ restreint par la rencontre heureuse de ces deux traits en lui : un héritage authentiquement russe qu'il ne renia jamais, une adhésion sans réserve au catholicisme tel que le professe l'Eglise catholique romaine.

En dépit de ces limites, Gagarine, par bien des côtés, peut passer pour un précurseur. Si l'extension de son champ de vision demeura réduite, si ses perspectives furent parfois trop étroites, il reste que la profondeur de son attitude spirituelle mérite l'attention et le respect de tout chrétien désireux d'œuvrer pour l'Unité. C'est pourquoi, dans cet exposé nécessairement restreint, après avoir rappelé sur quelles intuitions fondamentales repose cette pensée étonnamment une, il sera équitable de signaler certains aspects caducs que le temps nous a révélés, pour être plus libre enfin d'y

retrouver telles valeurs permanentes que notre siècle a faites siennes[1].

*
* *

Une seule pensée, en effet, l'anime, « la pensée qui m'occupe uniquement depuis ma jeunesse et à laquelle j'ai dévoué toute ma vie » [2], avoue-t-il; et aux premières pages du premier numéro des *Etudes*, retentit la même confession : « Le plus cher de mes vœux, le plus ardent de mes désirs, c'est de voir l'Eglise russe reconciliée avec le Saint-Siège » [3]. Dans ce désir de se consacrer au rapprochement, à la réconciliation, se révèle une conviction profonde : le schisme qui sépare le catholicisme romain et les chrétientés orientales peut et doit être dépassé. Toute la valeur de la pensée œcuménique de Gagarine tient à quelques intuitions qui motivent et sous-tendent son inlassable activité.

Le caractère accidentel ou extérieur de bien des difficultés le frappe; ce n'est « que d'une manière fort indirecte que l'Eglise russe se trouva entraînée dans le schisme », par une espèce de « contre-coup »; aussi peut-on dire que « pendant un temps considérable il n'y eut entre l'Eglise russe et l'Eglise romaine qu'un schisme purement matériel » [4]. Certes, par la suite, les préventions et les haines se sont établies solidement; mais il ne faut pas les attribuer aux divergences doctrinales, que l'on devra se garder de majorer : « Nous ne croyons pas que, dans la grande œuvre de la réunion, il faille attacher une trop grande importance au côté dogma-

1. Outre les articles des grandes encyclopédies : *D. T. C.* (Bernard), *Enciclopedia Cattolica* (Kologrivov), *Catholicisme* (Du Passage), etc., où l'on trouvera les éléments d'une biographie et l'énumération des principaux travaux, il n'existe, à notre connaissance, d'autre étude un peu sérieuse de la pensée de Gagarine que la série d'articles de G. Remmers dans *Het christelijk Oosten en Hereniging*, d'oct. 1940, de janv. et avr. 1950 et de janv. 1953. Nous lui sommes redevable de plus d'un élément du présent travail.

2. Dans la Préface de *La Russie sera-t-elle catholique?* (Paris, Douniol, 1856). p. VI. Nous donnerons ci-après la référence en abrégé : *La Russie*.

3. *Etudes*, I (1857), p. 2.

4. *La Russie*, p. 35-36.

tique, et cela par une raison bien simple, c'est qu'au fond on est d'accord » [5].

Aussi aime-t-il insister sur cet accord. Il a le sens d'un héritage commun. Il se plaît à magnifier « cette armée de docteurs et de pères que l'Eglise grecque se glorifie d'avoir vus sortir de ses rangs », à reconnaître « à la liturgie grecque un caractère éminemment dogmatique » et à l'appeler « un arsenal inépuisable contre l'erreur » [6]. Il insiste en maint passage sur tout ce qui nous rapproche et même, en dépit du schisme, nous réunit : les sacrements, la hiérarchie, la doctrine et la discipline même. Et il ne craint pas d'affirmer avec une belle confiance : « Le jour où l'on voudra s'entendre, on s'entendra » [7].

Pour que cette entente se fasse, il faut reprendre le dialogue, un dialogue depuis longtemps interrompu. A plusieurs reprises, Gagarine en indiquera les conditions; la première, « c'est que tous ceux qui y prennent part non seulement soient de bonne foi, mais encore croient à la bonne foi les uns des autres... Une discussion ainsi conduite est un témoignage éclatant d'estime que l'on se donne réciproquement... Il faut que le même esprit de concorde et d'estime mutuelle se retrouve en tous » [8].

Le dialogue sera nécessairement mise au point. C'est dire l'urgence d'une tâche intellectuelle, d'une tâche d'éclairement des esprits. Le monde russe est « passablement étranger » au public européen. « Il faut un intermédiaire qui fasse connaître à l'Europe savante les travaux des ecclésiastiques russes, et qui transmette à ceux-ci les observations et les critiques qui pourraient leur manquer dans leur pays. C'est cette place que nous voudrions prendre [9]. » Voilà défini à la première page des *Etudes* le propos de ses fondateurs. A tort ou à raison, Gagarine est persuadé que la difficulté réside « uniquement dans les préjugés qui existent en Russie

5. *Etudes*, nouv. sér. I (1859), p. 66.
6. *La Russie*, p. 27.
7. *Etudes*, n. s., I (1859), p. 67.
8. *Etudes*, n. s., I (1859), p. 62.
9. *Etudes* I (1857), p. 1.

à l'égard du catholicisme » [10]. Et donc « le seul moyen de les combattre, c'est de saisir l'opinion publique de la question ». Oui, la paix sera bien près d'être faite « le jour où l'on saura d'une manière précise de quoi il s'agit ».

Or, parmi ces préventions qu'il est urgent de dissiper, vient au premier rang la crainte que Rome n'exerce tyranniquement son autorité. Que les Russes soient rassurés : « Pour ma part, je ne crois pas qu'on puisse songer à des négociations sérieuses entre la Russie et le Saint-Siège, s'il faut partir du principe que les Russes doivent se présenter en suppliants » [11]. Gagarine a le sens des légitimes exigences de son interlocuteur; il lui reconnaît le droit à ses formes propres d'existence : « L'Eglise romaine est loin de blâmer les différences qui existent entre la discipline de l'Orient et celle de l'Occident. Il fut un temps où, malgré toutes ces différences de rite et de discipline, l'Orient et l'Occident ne formaient qu'une seule Eglise dont les enfants étaient unis entre eux par les liens d'une même foi et d'une même charité. C'est ce temps que nous aspirons à voir renaître » [12].

« Il ne s'agit donc nullement, on le voit, de l'absorption de l'Eglise russe par l'Eglise latine; il s'agit d'une réconciliation [13]. » Tout Gagarine tient, peut-être, dans ces quelques mots.

*
* *

Tout Gagarine... avec ses insuffisances. Si avisé que soit, à bien des égards, son sens œcuménique, si surnaturel que soit son zèle, si généreuse son ardeur, il est trop clair que certaines de ses positions, après cent ans, ne peuvent que nous paraître périmées.

Il s'agit d'une « réconciliation », affirme-t-il. Or, il a son plan : « Pour y arriver, l'accord de trois volontés suffit. Lorsque le Pape, l'Empereur de Russie et l'Eglise russe, représentée par ses Evêques ou par son Synode, se seront

10. *Etudes*, n. s., I (1859), p. 67.
11. *L'Univers* du 20 janvier 1857.
12. *La Russie*, p. 3.
13. *Ibid.*

entendus, qui pourra empêcher la réconciliation de s'accomplir [14]? » Et Gagarine de parler de « transaction libre et intelligente », de « négociations », de « concordat », de « traité de paix religieuse »... Cette confiance accordée à des considérations politiques, ou plus exactement diplomatiques, nous la trouverions excessive aujourd'hui. Elle s'expliquait alors. Non point par les goûts et les talents de l'ancien attaché d'ambassade. Non point, selon l'injuste critique de Khomiakov, par le « caractère terrestre » du « romanisme » [15]. Mais tout simplement par les faits : les rapports étroits de l'Eglise et de l'Etat en Russie exigeaient que l'on tînt compte de l'une et de l'autre, que l'on se ménageât l'agrément non seulement des évêques, mais du tsar.

Le gouvernement impérial avait son mot à dire dans l'orientation de l'Eglise russe, et ce mot pouvait être décisif. Qu'à l'avènement d'Alexandre II, Gagarine ait cru pouvoir et devoir faire appel au tsar pour qu'il apporte à la réconciliation un appui qui eût été déterminant, quoi de plus naturel? C'était peut-être simplement un peu naïf : le tsar, jaloux de son autorité sur l'Eglise russe, ne pouvait être spontanément favorable à une réconciliation avec Rome, qui eût entraîné la reconnaissance de la primauté du Pape.

C'est en tenant compte de cette réticence possible et probable du tsar que l'on comprendra tel argument d'ordre politique sur lequel Gagarine insiste particulièrement. Il veut démontrer que le tsar n'a rien à perdre à l'union : en effet, la seule alternative qui s'offre à la Russie, c'est, affirme-t-il, le catholicisme ou la révolution. Si donc le gouvernement russe doit consentir « une certaine restriction de cette plénitude de puissance en matière ecclésiastique, qui est devenue en Russie un des attributs du pouvoir impérial » [16], cette considération doit l'amener à conclure qu'au lieu d'une

14. *La Russie*, préf., p. VII.
15. *L'Eglise latine et le Protestantisme au point de vue de l'Eglise d'Orient*. Recueil d'articles sur des questions religieuses, écrits à différentes époques et à diverses occasions, par A. S. Khomiakoff (Lausanne et Vevey, Benda, 1872), p. 205. Cette critique de Gagarine date de 1858.
16. *La Russie*, p. 60.

perte, ce sera un gain. Quoi qu'il en soit des explications souvent nuancées qui l'accompagnent et qui remplissent une quarantaine de pages, quoi qu'il en soit de la mise au point de Gagarine à propos de l'interprétation tendancieuse qu'en donnait Khomiakov [17], quoi qu'il en soit de l'apparente confirmation que les événements ultérieurs lui auraient apportée, on est en droit d'estimer ce dilemme un peu simpliste.

Aussi peu satisfaisantes, aujourd'hui, certaines interprétations de l'histoire. Nous ne verrions pas aussi facilement que Gagarine dans les « starovères » (les vieux-croyants) « de touchantes victimes d'un attachement sincère à l'indépendance de l'Eglise » [18] contre les empiètements du pouvoir temporel. Surtout, traitant de l'origine et de la nature du schisme, nous serions enclins à y reconnaître une plus grande complexité.

Gagarine met bien en relief, mais sans doute en un relief trop exclusif, les facteurs politiques du schisme, voire ceux que l'on a appelés, depuis, les facteurs politico-religieux. « La cause première de tous les maux qui pèsent sur les Eglises orientales est la subordination de l'Eglise à l'Etat [19]. » Mais cette perte de l'indépendance est elle-même, selon notre auteur, une conséquence de la perte de l'unité, en quoi consiste précisément le schisme. Pour expliquer comment l'Eglise grecque en vint à se séparer de Rome, il forge le terme de « byzantinisme », désignant un ensemble de tendances qu'il définit ainsi : « Transporter dans l'Eglise l'esprit national pour l'y opposer à l'esprit catholique, tendre à concentrer le gouvernement de cette Eglise nationale entre les mains d'un prélat ou d'une assemblée de prélats dociles aux influences du gouvernement politique, et en même

17. *Etudes*, n. s., I (1859), p. 89. « ...je disais que tous les hommes qui ont à cœur les intérêts de la foi chrétienne parviendraient à se rapprocher, à s'entendre, à s'unir, et reconnaîtraient l'action tutélaire de la papauté; tandis que les autres se rapprocheraient aussi dans un même sentiment de haine contre l'Eglise catholique, le christianisme et l'ordre social. Il me fallait un mot pour résumer cet esprit antichrétien avec les conséquences qu'il ne peut manquer d'entraîner après lui; j'ai pris celui de *révolution*, mais je suis resté en dehors de toute appréciation politique ».

18. *Etudes* II (1857), p. 82.

19. *Etudes* VII (1865), p. 339-340.

temps relâcher autant que possible les liens qui rattachent cette Eglise à l'Eglise universelle[20]. » Il faudrait évidemment creuser plus profond, reconnaître d'autres facteurs à côté de ces facteurs, surtout ne pas attribuer l'éclosion et le développement de ces tendances aux seules « suggestions de l'orgueil national » ou à l'incompétence des légistes de Constantinople.

Ces derniers mots invitent à remarquer chez Gagarine des traces d'une attitude qui n'a plus cours : celle d'une apologétique sans « mea culpa ». Il est de règle dans les milieux œcuménistes d'aujourd'hui que chacun fasse son « mea culpa »; et c'est une bonne règle, si nul ne prétend découvrir à travers l'humilité d'autrui des arguments pour son propre triomphe; c'est une bonne règle, puisque de la sorte nul ne s'affirme impeccable. Gagarine n'en a pas pressenti la grandeur; s'il lui arrive de mentionner et d'admettre quelques « torts des Latins »[21], c'est toujours avec quelque réticence et plutôt comme « dato, non concesso » ! Mais il faut comprendre qu'une autre attitude eût été un anachronisme, dans un temps où l'apologétique ne concédait rien aux adversaires; il était surtout difficile de l'attendre d'un « converti » qui, sensible à la beauté de l'Epouse du Christ, a toujours une certaine répugnance à souligner les quelques rides qui en altèrent encore le visage humain.

Il faut ajouter enfin que les années ont rendu caducs certains éléments de la pensée ou de l'argumentation de Gagarine, en ce sens que les réalités actuelles ne leur correspondent plus. Les situations, sur lesquelles se fondent ses raisonnements, ont changé : le tsar n'est plus, le clergé russe est mieux informé, la figure visible de l'Eglise même rebute moins, etc. Par contre si, sur aucun dogme, le chrétien russe n'avait alors de divergence fondamentale par rapport au catholique, il est certain que, depuis la définition de l'infaillibilité pontificale, cette situation se trouve modifiée.

*
* *

20. *La Russie*, p. 29.
21. *Etudes*, n. s., I (1859), p. 60.

Il serait bien injuste de s'en tenir, pour apprécier la pensée et l'œuvre de Gagarine, au constat de quelques faiblesses ou de quelques insuffisances. Assez souvent ces insuffisances mêmes ne proviennent que d'une mise en œuvre encore tâtonnante d'intuitions extrêmement justes.

Lorsqu'il parle de « réconciliation », lorsqu'il propose un « plan » pour y parvenir, il est guidé par une exigence parfaitement clairvoyante. Madame Swetchine n'avait pas entièrement raison quand elle lui reprochait quelque impatience à ne pas se contenter de la « pêche à la ligne » [22], des adhésions individuelles de Russes à la profession de foi catholique. Pour Gagarine, il ne suffisait pas que tel ou tel pût montrer par son exemple qu'il n'y avait pas d'incompatibilité entre les deux épithètes de « Russe » et de « Catholique ». Il visait à un règlement d'ensemble, à une levée institutionnelle du schisme, de ce schisme qui était uniquement « matériel » pour tant de ses compatriotes. Ce souci des ensembles, et non pas seulement des individus, est un élément capital d'une mentalité œcuménique.

Mais les ensembles eux-mêmes ont chacun sa légitime individualité. Le rétablissement de l'unité ne sera pas le fruit d'une uniformisation. C'est ce qu'entend affirmer Gagarine, lorsqu'il oppose si délibérément, si constamment, « réconciliation » et « absorption » [23]. Il fallait que cette assurance fût donnée aux Orientaux. Les pionniers de l'œcuménisme catholique ne cessent de la proclamer [24]. Et l'on est heureux de la trouver, tout récemment encore, sous la plume de l'exarque des catholiques de rite grec : « Il n'est pas question, par la restauration souhaitée de l'unité des Eglises, d'un asservissement ou d'une absorption d'une Eglise quelconque par une autre » [25].

Le même prélat rejoint également une autre position de Gagarine, lorsqu'il écrit un peu plus loin : « Grâce à un

22. Cf. M. J. Rouët de Journel, *Madame Swetchine et les conversions*, dans *Etudes*, t. 191 (1927), p. 329.
23. Cf. *La Russie*, p. 3; *Etudes* I (1857), p. 2-3, etc.
24. Cf. M.-J. Congar, *Chrétiens désunis* (Paris, Cerf, 1937), p. 338-339 et 320.
25. Mgr Calavassy, cité dans *Istina* 1955, p. 173.

accord possible de la hiérarchie des Eglises en un Concile œcuménique, pourrait se réaliser heureusement, par la grâce de l'Esprit-Saint, l'union désirée. » Et Gagarine : « Que l'Orient et l'Occident se réunissent dans un concile œcuménique, cette auguste assemblée aura aux yeux des deux parties une autorité infaillible... et la décision d'une assemblée reconnue comme l'organe infaillible de l'Eglise universelle obtiendra l'assentiment de tout le monde [26]. » C'est dire toute la part qui revient nécessairement à la hiérarchie dans la restauration de l'unité. Ce n'est aucunement dire, comme feindra de le comprendre Khomiakov, que « l'Eglise, c'est le clergé » [27] !

Les perspectives optimistes de Gagarine s'appuient sur une analyse du passé et du présent du schisme, dont bien des éléments gardent toute leur valeur. Il est des premiers à noter que l'état de schisme est l'aboutissement d'un processus complexe et souvent insensible. Les deux moitiés de l'Empire romain tendaient « chaque jour à se séparer davantage et à devenir de plus en plus étrangères et hostiles l'une à l'autre » ; « il y eut de temps à autre des ruptures éclatantes qui, après s'être renouvelées plusieurs fois, finirent par prendre ce caractère de permanence que nous voyons aujourd'hui » [28].

Et ailleurs encore, se refusant à « déterminer d'une manière précise l'époque » où la rupture s'est accomplie, il écrit : « La ligne de démarcation que nous voyons tracée si nettement aujourd'hui ne s'est creusée qu'à la longue » [29]. On peut savoir gré à Gagarine de proposer dès le milieu du siècle dernier une thèse « admise assez généralement aujourd'hui ». Et ce n'est ni forcer les textes ni déprécier les mérites de ses successeurs que d'y reconnaître la première prise de conscience un peu nette de ce processus que l'on a pu appeler un « estrangement », une aliénation progressive, processus dont une brillante étude vient d'analyser plus complètement les ressorts [30].

26. *La Russie*, p. 54.
27. *L'Eglise latine...*, p. 211-212.
28. *La Russie*, p. 26, 29-30.
29. *Etudes* VII (1865), p. 117-118.
30. Cf. Yves Congar, *Neuf cents ans après* (Ed. de Chevetogne 1954).

Au point où nous sommes arrivés de cette aliénation progressive, existe-t-il des obstacles dirimants non seulement à une reprise de contact, mais au rétablissement même de l'unité? Sans consentir à se laisser « bercer par de vaines illusions » [31], Gagarine estime que « le grand obstacle est dans l'ignorance et dans les préjugés »; il dit même ailleurs, nous l'avons vu : « uniquement », car à ses yeux « les questions dogmatiques ne sont que des prétextes ou des malentendus » [32]. Ce n'est pas qu'il les traite par le mépris : il leur consacre des pages nombreuses et il pourra protester contre les attaques de Khomiakov : « Je n'ai pas sacrifié le côté dogmatique de la question ». Seulement, il entend les situer à leur place. « Si l'on parvenait à s'entendre sur la procession du Saint-Esprit et sur la primauté du Pape, on n'aurait aucune peine à se mettre d'accord sur le reste [33]. »

Ce caractère relatif des difficultés dogmatiques, Gagarine l'établit à l'aide de deux sortes d'arguments. L'un s'appuie sur un fait historique récent : lorsque, en 1839, un certain nombre d'évêques et de prêtres grecs-unis passèrent à la communion et à l'obédience du Synode, celui-ci déclara qu'aucune abjuration n'était nécessaire; et Gagarine d'en conclure : « Pouvait-il reconnaître d'une manière plus authentique que la foi de l'Eglise romaine ne contient à ses yeux aucun erreur? » [34]; procédé très habile, mais très légitime, pour ruiner le grief articulé par Khomiakov : Rome est devenue hérétique.

L'autre argument, le premier qu'il ait avancé, est d'ordre théologique et doit retenir davantage notre attention : « Quoi qu'il en soit des points controversés entre l'Eglise russe et l'Eglise romaine, ils ne tiennent pas la même place dans les croyances des deux communions » [35]. C'est une question de rythme différent dans le développement ou l'explicitation du dogme. Par la définition dogmatique, certains points sont devenus, pour le catholique, articles de foi; pour le Russe,

31. *La Russie*, p. 40.
32. *Etudes*, n. s., I (1859), p. 67.
33. *La Russie*, p. 50.
34. *Etudes*, n. s., I (1859), p. 63.
35. *La Russie*, p. 50.

ces points, n'ayant fait l'objet d'aucune définition dogmatique, ne peuvent être considérés comme des hérésies : « ce sont de simples opinions que chacun est libre d'admettre ou de rejeter ». On voit l'habileté d'un raisonnement qui amène à conclure : eh bien, tout fidèle russe se trouve libre d'adopter le credo explicite de l'Eglise romaine!

Dirons-nous que c'est trop habile? On serait tenté, peut-être de dire que c'est trop occidental, que cela suppose une conception de l'Eglise et de l'autorité dans l'Eglise qui n'est pas celle du monde oriental. Telle sera, en effet, la réaction de Khomiakov; mais elle émane d'une ecclésiologie à certains égards contestable [36] et que Gagarine n'a pas manqué de contester sur le point précis de l'autorité magistérielle des conciles œcuméniques et du corps des pasteurs [37]. Aussi n'est-il pas étonnant de voir l'argument de Gagarine repris, de nos jours, dans le monde oriental même, par le prélat grec que nous avons déjà cité : aucun des dogmes définis par l'Eglise romaine « n'est ni ne peut être en opposition ou incompatibilité avec les dogmes définis et les enseignements des Conciles œcuméniques ou des Pères antérieurs à la séparation des Eglises; au contraire, ils sont fondés sur eux. Examinés par conséquent avec un esprit sincère de compréhension et à la lumière de la tradition et des enseignements des Pères, ils s'éclairent aux yeux de tout théologien orthodoxe de bonne volonté et ne pourraient constituer un obstacle à l'union désirée » [38].

On trouvera une autre confirmation du jugement de Gagarine sous la plume d'un des plus actifs artisans de l'œcuménisme catholique : « Nous demeurons persuadé, quant à nous... qu'en matière doctrinale il ne s'agit en fin de compte, entre nous, que de graves malentendus » [39].

Gagarine a saisi que la source de bien des incompréhensions est ailleurs : il y a chez les Orientaux qui envisagent

36. Cf. notre traduction du traité de A. S. Khomiakov, *L'Eglise est une*, et l'Avertissement du P. Congar, dans A. Gratieux, *Le mouvement slavophile à la veille de la Révolution* (Cerf, 1953).
37. *Etudes*, n. s., I (1859), p. 74 ss.
38. Mgr Calavassy, cité dans *Istina* 1955, p. 174.
39. C. J. Dumont, dans *Istina* 1955, p. 174.

leur situation par rapport à l'Eglise romaine la pensée que leur rite et leur discipline sont par elle condamnés ou tenus en suspicion; toute Eglise séparée croira volontiers que « Rome conserve l'arrière-pensée de lui imposer la liturgie et la discipline de l'Eglise latine » [40]. Il entend lever cette hypothèque, en réaffirmant la possibilité de rites divers dans l'unique Eglise. Ce disant, il n'innove point; il s'appuie au contraire sur des textes pontificaux formels. Mais il y insiste vigoureusement, car « de tous les préjugés qui s'opposent à ce que la Russie devienne catholique, il n'y en a guère qui exerce une plus fâcheuse influence sur les esprits que cette confusion du catholicisme avec le rite latin » [41]. Et on le voit soucieux d'éviter cette confusion par la distinction très nette qu'il établit entre Eglise catholique ou romaine d'une part, et Eglise latine ou Eglise d'Occident, d'autre part.

Lorsque, toujours pour rassurer ses interlocuteurs et leur faire comprendre qu'ils n'ont « rien à perdre » à la réconciliation, Gagarine affirme qu' « après cette réconciliation, l'Eglise orientale continuera à croire ce qu'elle a toujours cru, seulement elle croira quelque chose de plus » [42], il se sert d'une expression dont, devant les protestations de Khomiakov, il doit reconnaître qu'elle « n'est pas rigoureusement exacte », car « l'Eglise ne peut rien ajouter à ses dogmes, jamais elle n'a cru à quelque chose qui ne lui ait pas été révélé dès l'origine » [43]. Mais il fallait juger de l'expression d'après son contexte, dont l'esprit était rigoureusement exact. C'est dans le même esprit qu'on a pu, de nos jours, écrire qu'en face d'un frère séparé « à aucun moment il ne s'agit de lui *enlever* quoi que ce soit, mais de lui *ajouter*, de l'aider à se dégager de la négation pour nous accomplir ensemble dans la plénitude de l'affirmation et du *oui* » [44].

Ce qui nous frappe peut-être le plus, en fin de compte, chez Gagarine, c'est cette attention à l'autre, ce souci de ne

40. *La Russie*, p. 4.
41. *La Russie*, p. 18.
42. *La Russie*, p. 54.
43. *Etudes*, n. s., I (1859), p. 70 ss.
44. M.-J. Congar, *Chrétiens désunis*, p. 334.

pas blesser. Si l'on a pu remarquer chez lui « le ton de parfaite courtoisie, de modération, de respect même et, pour tout dire, les ménagements à l'égard des adversaires » [45], il faut bien y voir aussi — chose rare chez un polémiste, chez un « controversiste », comme on disait alors — l'expression d'une authentique et délicate charité. « Lorsqu'on traite une question aussi grave que la réconciliation de l'Eglise russe avec l'Eglise catholique, je ne crois pas qu'on puisse y mettre trop de charité, trop de procédés. Je ne puis m'empêcher de croire que si l'on avait dépensé pour se rapprocher autant d'encre qu'on en a employé pour se séparer davantage de jour en jour, il y a longtemps que l'union serait faite [46]. »

On ne mettra jamais en œuvre trop de charité, trop de procédés. Comprenons ce dernier mot. Non point ce que reprocha Khomiakov à Gagarine : une habileté à présenter les choses, un sens manœuvrier au service d'un instinct de domination. Mais bien une faculté d'initiative animée par l'amour en vue des rapprochements. C'est dans le même sens que l'on a pu récemment écrire : la réunion « ne peut être le fruit que d'une reprise de rapports pleins d'estime et de sympathie (deux petits noms de la charité)... Les modalités concrètes n'en sont pas difficiles à imaginer. Quand le cœur désire, il est inventif de moyens » [47].

Le travail pour l'unité ne saurait être affaire de dilettante. « Moi qui ne soupire qu'après cet heureux moment, moi qui voudrais l'acheter au prix de ma vie » [48], nous confie Gagarine, dont l'engagement fut sans réserve et sans repentance, dont toute l'activité : publications, démarches, voyages, entretiens, n'eut jamais que ce seul but. Mais il nous rappelle aussi, en tout premier lieu, l'urgente nécessité de la prière, sans laquelle tous ces efforts seraient bien vains, « la prière, parce que c'est une œuvre surnaturelle qui ne peut réussir qu'avec le secours de la grâce de Dieu »; et, joignant

45. J. Burnichon, *Histoire d'un siècle*, t. IV, p. 138 (Beauchesne, 1922).
46. *L'Univers* du 20 janvier 1857.
47. Yves Congar, *Neuf cents ans après*, p. 93.
48. *Etudes*, n. s., I (1859), p. 67.

l'exemple au conseil, le voilà qui termine tel de ses articles par une prière, — une prière dont les mots sont ceux-là mêmes que prononce l'Eglise russe [49].

Ces exigences de prière, d'engagement, de charité délicate et compréhensive, de fermeté doctrinale et de respect des différences légitimes, nous ne revendiquerons pas pour Gagarine l'honneur de les avoir fait triompher. Mais qu'il ait contribué, un des premiers, à les préciser et à nous les rendre familières, personne ne saurait le lui refuser sans injustice.

*
* *

Se connaître pour se comprendre afin d'arriver à s'unir, telle est la grande loi de l'œcuméniste. Le drame de Gagarine, lui-même si convaincu de cette loi, fut sans doute de n'avoir pu atteindre des hommes qui auraient accepté une telle loi. Ce n'est pas la hiérarchie russe qui fit écho à ses appels, mais des particuliers dont la théologie, souvent, n'engageait qu'eux-mêmes. Il eut le mérite de ne se laisser décourager par aucune rebuffade. « C'est à nous d'aller vers eux », avait-il déclaré; il continua de marcher, lors même qu'en face on restait immobile.

Cette activité inlassable, débordante, a naturellement rencontré bien des échecs. Ainsi de ce projet de scolasticat pour séminaristes orientaux, qui put paraître chimérique et qui n'était sans doute que prématuré. Ainsi de cette mission russe catholique qu'il tenta vainement d'établir dans les lieux les plus divers, selon que l'occasion lui paraissait plus favorable pour entrer en contact avec l'Orient séparé. Projets généreux, dont il serait injuste d'imputer l'échec à lui seul.

On le trouve, par contre, à l'origine d'œuvres appelées à une destinée durable, voire glorieuse. Il réunit le noyau de jeunes autour de qui se formera la future Conférence Olivaint. Il est des tout premiers qui jettent les bases de l'œuvre

49. *Etudes*, n. s., I (1859), p. 91.

des Ecoles d'Orient. lI aide aux premiers pas du *Petrusverein*. lI est la cheville ouvrière du quatuor qui lance en 1856 les *Etudes*. Et si l'Œuvre des SS. Cyrille et Méthode ne survit pas à nos malheurs de 1870, du moins a-t-il rassemblé pour elle les précieux documents que nous pouvons consulter à la Bibliothèque Slave.

D'aucuns l'ont présenté comme un esprit aventureux, formant plus de projets qu'il ne poursuivait de réalisations. Le bilan que nous venons d'esquisser nous autorise à trouver ce jugement excessif. Et quand bien même l'ardeur et l'abondance de ses desseins le feraient paraître quelque peu agité, les esprits de ce genre sont nécessaires : leur agitation même, si un zèle pur les anime, ne laisse pas de porter des fruits. Peu importe, après tout, que ce soient d'autres qui les cueillent.

Roger TANDONNET.

DANS LA CRISE DU CATHOLICISME LIBÉRAL

Toute l'histoire de l'Eglise de France, pendant la seconde moitié du XIXe siècle, est marquée par l'opposition célèbre des catholiques ultramontains et des catholiques libéraux : Louis Veuillot et *l'Univers* contre Montalembert et *le Correspondant*. L'enjeu de la lutte était la société moderne, telle que l'avaient faite la Révolution française et ce qu'on est convenu d'appeler la « révolution industrielle ». Rejet ou conciliation? Ce grave dilemme atteignit en France des proportions dramatiques. Précisons tout de suite qu'il s'agissait moins de doctrine que de conduite pratique. Au temps du concile du Vatican, par exemple, l'opposition des catholiques libéraux à la définition de l'Infaillibilité pontificale n'équivalait nullement de leur part à un rejet du dogme; par contre ils la trouvaient « inopportune », susceptible d'accentuer encore vis-à-vis de l'Eglise l'hostilité du monde moderne. De même pour la liberté des cultes : s'ils la rejetaient en principe, — en « thèse », comme l'on disait depuis 1863, — ils étendaient beaucoup plus loin que leurs adversaires l' « hypothèse », le souci des accommodements pratiques dans un pays divisé.

Fondées sous l'Empire, en 1856, les *Etudes religieuses* ne pouvaient rester étrangères à un aussi grave débat. Quelles positions ont-elles prises? Faut-il les ranger du côté du *Correspondant?* Faut-il les inscrire avec *le Monde* et *l'Univers?* Ou bien encore ont-elles observé une telle prudence qu'elles se seraient soustraites à tout engagement? C'est à ces questions que nous voudrions répondre, après consultation des principaux articles et de quelques correspondances inédites. Histoire épisodique sans doute, mais bien significative tout de même des divisions des catholiques de France, sous Pie IX et Léon XIII.

*
* *

Dans les premières années de l'Empire, bien des motifs rapprochaient les Jésuites de France des chefs les plus influents du catholicisme libéral. Ne devaient-ils pas à Montalembert, à Falloux et à Dupanloup la loi de 1850 sur la liberté d'enseignement? Par ailleurs, les outrances de Louis Veuillot ne choquaient pas seulement le P. de Ravignan, comme l'a montré récemment Mgr Martin (*Etudes*, juin 1956, p. 344-363); elles semblaient à beaucoup de ses confrères aussi dangereuses que maladroites. En 1851, lorsque parut le fameux manifeste : *Le ver rongeur des sociétés modernes*, dirigé contre l'étude des classiques païens dans les collèges, les Jésuites défendirent Mgr Dupanloup contre l'abbé Gaume et Louis Veuillot. C'est dans le *Correspondant* (1851-1853), que l'un des futurs fondateurs des *Etudes*, le P. Charles Daniel, justifia contre ses adversaires la légitimité des études classiques. N'imaginons pas encore une tension violente, à cette époque, entre l'aile droite et l'aile gauche du catholicisme français. Il faudra l'apparition du *Syllabus* (1864) et l'annonce du concile pour transformer ces frictions et ces divergences en hostilités sans merci.

Lorsque les *Etudes* furent fondées, en 1856, par le P. Gagarine et le P. Daniel, on prévoit dans quel sens elles allaient s'orienter. Personnellement le P. Daniel était un religieux paisible et d'humeur conciliante. Il se reconnaissait lui-même un peu trop d'optimisme dans sa façon de juger les hommes. Il avouera, dans une de ses retraites annuelles (1872), qu'il avait quelque peine à admettre l'opportunité, dans l'Eglise, des moyens coercitifs. En 1860, résumant dans la revue (p. 175-201) deux ouvrages de Mgr Landriot, il invitait les apologistes à éviter toute aigreur, toute violence de paroles, à saisir autant que possible le point de vue de l'adversaire. En mai 1864 (p. 263), il enregistrait avec joie les témoignages de sympathie que venaient d'échanger le *Correspondant* et l'organe des jésuites romains, la *Civiltà cattolica* : « De part et d'autre on a été heureux de constater qu'on n'est pas séparé par un abîme; que mal-

gré certaines divergences dans la manière d'entendre les libertés modernes, l'accord est non seulement possible, mais facile. » Après tout, concluait-il, l'Italie n'est pas la France et l'on peut admettre entre les catholiques de ces deux pays quelque diversité de jugement. Vers la fin de cette même année, Mgr Pie, évêque de Poitiers, avouait au directeur des *Etudes* que sa revue « manquait peut-être d'un certain mordant »; mais « je ne saurais vous reprocher, ajoutait-il, de n'avoir pas l'accent de la *Civiltà cattolica* ».

Parmi ses collaborateurs, le P. Daniel comptait un religieux de grand avenir, le P. Ambroise Matignon. Dès 1859, celui-ci était intervenu dans la polémique qui opposait Dom Guéranger, et l'historien Albert de Broglie. L'Abbé de Solesmes avait dénoncé l'ouvrage, *L'Eglise et l'Empire romain au* IVe *siècle*, comme une apologie du libéralisme. Le P. Lacordaire lui répondit dans le *Correspondant;* le P. Matignon, dans les *Etudes*. Beaucoup plus nuancé que l'ancien orateur de Notre-Dame, tempérant l'éloge par de sérieuses réserves, le P. Matignon s'efforçait de rendre justice à l'illustre historien (p. 447-455). Comme Dom Guéranger avait vivement répliqué dans l'*Univers*, le P. Daniel prit très courtoisement, mais très résolument, la défense de son subordonné.

Ami de Montalembert, dont il devint le confesseur à partir de 1863, le P. Matignon n'entérinait pas pour autant toutes ses formules et toutes ses hardiesses. Il est sûr cependant qu'en annonçant le deuxième Congrès de Malines, en 1864, il avait cru trop vite éteinte l'émotion causée par le discours du grand orateur au Congrès de 1863, discours publié ensuite sous le titre : *L'Eglise libre dans l'Etat libre*. Peut-être ne se rendait-il pas compte qu'à cette date, les excès de parole des catholiques libéraux, malignement relevés par leurs adversaires, inquiétaient de plus en plus le Saint-Siège et les milieux romains. C'est à la fin de cette même année (1864) que parut, le 8 décembre, l'encyclique *Quanta cura*, et avec elle le *Syllabus*, dont le dernier article semblait condamner définitivement, au même titre que le libéralisme irréligieux, tout essai pour « réconcilier l'Eglise avec le progrès et la civilisation moderne ».

Il paraît bien toutefois que le soupçon de « libéralisme » formulé par certains contre les *Etudes*, à partir de 1866, ait eu sa source dans d'autres essais postérieurs du P. Matignon. De 1864 à 1867, celui-ci publia onze articles sous le titre général : *Les doctrines de la Compagnie de Jésus sur la liberté*. Il y étudiait successivement les positions prises par les Jésuites dans les controverses théologiques, depuis Calvin et Baius jusqu'aux récentes disputes autour du traditionalisme et du menaisianisme. A cette époque, en effet, on représentait partout la Compagnie de Jésus comme l'alliée de toutes les formes du despotisme, aussi bien sur le plan politique que dans le domaine théologique et spirituel. L'auteur n'avait pas de peine à montrer, au contraire, que les docteurs de la Compagnie de Jésus ont toujours défendu les doctrines les plus nettement favorables à la raison et à la liberté :

> Sur le terrain doctrinal, comme sur le terrain pratique, conclut-il, la Compagnie de Jésus semble avoir reçu pour mission spéciale, non pas seulement de maintenir la loi divine, mais encore de défendre et de protéger la liberté humaine. Toutes les fois qu'on a voulu nier celle-ci ou l'altérer par des explications qui l'auraient détruite, les Jésuites se sont levés pour revendiquer ses droits; a-t-on cherché à rétrécir son domaine dans l'ordre moral, ils ont combattu pour faire prévaloir une doctrine plus douce et plus favorable; volontairement étrangers aux questions politiques, ils n'en ont pas moins posé clairement les principes qui assurent au libre arbitre tous ses légitimes développements dans nos sociétés (1867, XIX, p. 23).

« Le P. Matignon, remarque le R. P. Burnichon, soutenait une thèse historique incontestable; était-elle également opportune, il est permis d' « en douter » [1]. Onze articles sur la liberté! Etait-il sage vraiment de lancer un pareil plaidoyer, au plus fort des controverses entre catholiques, sur la valeur et la légitimité des « libertés modernes » ? Il est vrai, l'auteur visait avant tout les ennemis de l'Eglise qui faisaient des Jésuites les plus redoutables auxiliaires du despotisme et de l'intolérance. Mais comment ne pas voir qu'il offrait lui-même une cible au parti de l'*Univers?* Et

1. *La Compagnie de Jésus en France. Histoire d'un Siècle* (1814-1914), t. IV (Paris, 1922), p. 154.

qui pis est, avec son titre malencontreux : *Les doctrines de la Compagnie de Jésus sur la liberté*, n'est-ce pas son Ordre lui-même qu'il risquait de compromettre aux yeux des intransigeants? Cette dernière remarque avait été faite, dès le 9 octobre 1866, par le T. R. P. Beckx, Général des Jésuites, dans une lettre confidentielle au Provincial de France, le P. de Ponlevoy. Un avertissement plus grave se fit entendre, à la fin de l'année 1868, celui de Pie IX lui-même, dans l'audience qu'il accorda aux délégués de toute la Compagnie de Jésus, réunis en « congrégation des procureurs ». Après avoir insisté sur le devoir de ne pas transiger avec les principes, le Pape ajouta, écrit le T.R.P Beckx, que «si notre P. Matignon était présent, il lui dirait les mêmes choses et lui demanderait s'il veut accommoder les doctrines de l'Eglise aux doctrines modernes ». On voudrait, continua-t-il, « modifier le *Syllabus*, et je ne puis le modifier; les vérités resteront toujours des vérités, et il est impossible de concilier la vérité avec l'erreur, Jésus-Christ avec Bélial ». Les paroles du Souverain Pontife furent prononcées avec un accent très paternel. Malgré tout, elles exprimaient un reproche qui ne laissa pas sans inquiétude les supérieurs du P. Matignon.

Ceux-ci ne l'empêchèrent pas d'écrire néanmoins. Ils l'envoyèrent même à Rome, à l'époque du concile. Par la suite, le P. Matignon n'eut pas à se déjuger pour contredire vigoureusement, dans les *Etudes*, les thèses de Mgr Maret et du P. Gratry (nov.-déc. 1869, mars 1870). Il ne s'agissait plus cette fois de catholicisme libéral, mais des positions proprement gallicanes, anti-infaillibilistes, qu'il n'avait jamais admises. Malheureusement l'action des intransigeants, en Italie et en France, rendait à ce moment l'atmosphère irrespirable. Une plainte du P. de Ponlevoy au T. R. P. Beckx en dit long sur ce climat de suspicion qu'entretenaient alors les *zelanti* : « On ne nous sait gré de rien, écrivait-il, on tourne tout en crime, et ce que nous disons et ce que nous ne disons pas. » Dans son article, *Préparation et attente du concile* (nov. 1869), le P. Charles Daniel, directeur des *Etudes* se voyait reprocher de trop peu citer les lettres épiscopales favorables à la définition de l'Infaillibilité; de réser-

ver au contraire ses meilleures épithètes pour Mgr Dupanloup, l'*illustre* évêque d'Orléans, pour Mgr Ginouilhac, le *savant* évêque de Grenoble, pour Mgr Ketteler, *le Dupanloup de l'Allemagne*. Quant au P. Matignon, on lui fit grief de n'avoir rien dit sur l'opportunité d'une définition dogmatique. Simple théologien et publiciste, il n'avait pas cru bon de devancer sur ce point le jugement du concile. Ce qui n'était que sagesse de sa part devenait ainsi, sous la plume de ses adversaires, réserve malencontreuse.

Il est certain qu'en France, les Jésuites eux-mêmes restaient divisés. Certains d'entre eux, dans le Midi notamment, estimaient qu'aux *Etudes*, on manquait d'enthousiasme, que l'influence des catholiques libéraux empêchait les principaux rédacteurs de soutenir à fond la politique ultramontaine. Le P. de Ponlevoy, Provincial de Paris, était si désolé de ces divergences que, le 28 juin 1870, dans une lettre au Général de l'Ordre, il proposa, en vain d'ailleurs, sa démission.

*
* *

Au lendemain du vote final par le concile de l'Infaillibilité pontificale, la France déclarait la guerre à la Prusse (19 juil. 1870). Les *Etudes* parurent encore au mois d'août, puis, avec le désastre, elles durent interrompre leur publication.

Reprendraient-elles? Grave question qui fut mise à l'ordre du jour après la guerre, au lendemain de la Commune. Le nouveau directeur, le P. Chauveau, obtint leur parution provisoire, de septembre à décembre 1871, pour satisfaire aux droits des abonnés. Leur sort n'était pas réglé pour autant. Sur la demande de Rome, il fit l'objet, entre les quatre Provinciaux de France, d'un important débat. Finalement on permit aux *Etudes* de vivre, même de garder leur titre, un instant menacé. Mais on prit deux mesures que l'on croyait susceptibles de calmer les préventions. On élargit d'abord l'équipe de rédaction. Plus exactement on écarta les rédacteurs que l'on estimait plus compromis (les PP. Daniel et Matignon), et l'on en choisit d'autres, jugés moins

favorables aux catholiques libéraux. Ainsi fut appelé un jésuite de Toulouse, fondateur de l'Apostolat de la Prière, le P. Henri Ramière, qu'on n'avait jamais soupçonné de tendresse vis-à-vis des principes de la Révolution. En outre, pour mieux soustraire les *Etudes* à certaines influences libérales, on décida de transférer à Lyon, sur la colline de Fourvière, le centre de rédaction. Les « parisiens » de l'équipe, cela va sans dire, en furent quelque peu mortifiés. Ils craignaient surtout, comme l'écrivait le P. Sommervogel, que ne triomphât désormais sans conteste l'esprit de Louis Veuillot.

La nouvelle installation de la revue s'accomplit pacifiquement vers la fin de 1871. Elle n'aurait guère troublé l'opinion publique sans l'intervention inopinée d'un publiciste rouergat. Maurice de Bonald, petit-fils du célèbre écrivain catholique, avait hérité de son grand-père une intransigeance farouche à l'égard de l' « esprit moderne ». Dès qu'il eut appris, par voie privée, le transfert à Lyon de la rédaction des *Etudes*, il s'empressa d'en informer à sa manière les lecteurs de *l'Aveyronnais* (1er nov. 1871) :

> Nous apprenons avec plaisir que les *Etudes religieuses* des Révérends Pères Jésuites de Paris vont subir des modifications assez importantes. Il est question de les tranformer entièrement et d'en faire une œuvre nouvelle. En effet, les amis de la bonne doctrine étaient contristés profondément de trouver dans quelques membres de la famille de saint Ignace le libéralisme et tout ce qui est agréable à la civilisation moderne. Des plaintes nombreuses s'étaient élevées depuis longtemps. Elles ont enfin abouti, et, d'après les désirs du pape et la volonté formelle du R. P. Général, il a été arrêté qu'une revue serait fondée avec la mission expresse de soutenir les vrais principes catholiques, à l'exemple de la *Civiltà cattolica*.

Cet entrefilet d'un journal de province ne devait avoir normalement qu'un écho limité. Mais l'auteur se chargea de le diffuser dans plusieurs diocèses de France et même de Belgique. Quelques *Semaines religieuses* le reproduisirent ou le signalèrent avec des commentaires parfois peu bienveillants : « C'est avec une profonde satisfaction et un grand soulagement, écrivait un rédacteur de la *Semaine religieuse de Tournai* (4 nov. 1871), que nous apprenons la prochaine disparition des *Etudes* de Paris : que cette épave

du catholicisme libéral *abeat quo libuerit.* » Des réflexions du même genre parurent dans les bulletins de Versailles, de Rodez, d'Angers... Il semble que la bonne foi des rédacteurs ait été surprise dans quelques cas. Grâce aux interventions du P. Chauveau et du P. Ramière, des rectifications furent insérées, un peu plus tard, dans plusieurs de ces organes diocésains.

Simple incident en définitive. Il n'en était pas moins pénible pour les débuts du P. Reynaud et de son équipe de Fourvière. Que l'on fut épié pour tout ce qui concernait de près ou de loin la question du libéralisme, on en eut encore la preuve l'année suivante. Dans le numéro de juillet 1872, le P. Clément de Laage avait publié un article sur *le Concordat et les Articles organiques* (p. 46-69). Travail de tout repos, selon nos idées actuelles; l'auteur gardait encore l'ancienne théorie des canonistes et faisait des concordats de simples concessions du Saint-Siège. Il n'en fut pas moins attaqué par le même Maurice de Bonald, dans un journal belge, le *Bien public* de Gand (26 août 1872). Dans les matières mixtes, déclarait celui-ci, c'est-à-dire dans les domaines communs à l'Eglise et à l'Etat (éducation, mariage, biens temporels...), le rédacteur des *Etudes* n'avait pas suffisamment sauvegardé la supériorité du pouvoir spirituel. Une controverse s'ensuivit jusque dans le journal *Le Monde* (15 déc. 1872). Ne risquait-elle pas de faire renaître contre les jésuites des *Etudes* l'accusation de libéralisme? Dans cette affaire, M. de Bonald avait encore obtenu l'appui d'un chanoine de Rome; d'un canoniste français, l'abbé André; d'un chanoine de Versailles, V. Davin; enfin de l'abbé de Ladoue, futur evêque de Nevers. Pour parer à cette nouvelle et ample manœuvre, le P. Ramière intervint résolument auprès du P. Général. Il ne craignit pas de demander, à propos de l'article de son confrère, un jugement des tribunaux romains. En fait il n'y eut pas de procès canonique, mais, ce qui valait mieux, un bref du pape aux *Etudes*. Datée du 23 juin 1873 et insérée dans le numéro de juillet, la lettre pontificale réprouvait d'abord les procédés abusifs de ceux qui sont toujours prêts à condamner leurs compagnons d'armes « pour une

expression moins claire, une phrase moins précise, au risque de détruire leur influence et leur autorité sur les gens de bien ». Elle souhaitait ensuite que les rédacteurs de la revue continuassent à marcher d'accord avec leurs frères « les yeux fixés sur le Siège de Pierre », pour attaquer, et les ennemis déclarés de l'Eglise, et les astucieux propagandistes de l'erreur.

Pour tout dire, le bref de Pie IX n'était pas qu'un éloge et un encouragement. Mgr Mercurelli, son rédacteur, ne cachait pas aux Supérieurs de la Compagnie ses préventions contre certains Pères. Il ajoutait même, dans une lettre au P. Ramière (25 juin 1873), qu'à son avis, on ne guérit pas plus du virus libéral que du virus maçonnique. Il en reste toujours quelque chose! Le prélat invitait en conséquence les rédacteurs à discerner dans l'approbation pontificale « un avertissement paternel et une direction ».

*
* *

Il ne semble pas que dans la suite, jusqu'à leur suppression temporaire en 1880, les *Etudes* aient donné le moindre gage au catholicisme libéral. On ne saurait les accuser pour autant de s'être réfugiées dans un prudent silence et d'avoir évité systématiquement tous les sujets brûlants. Bien au contraire, elles sont passées délibérement, sous l'influence du P. Marquigny et du P. Ramière, du côté des intransigeants. Ce n'est pas que toute l'équipe de rédaction ait été unanime derrière ses leaders. Il y eut des résistances, sinon des divisions; mais il est certain que la virulence croissante de l'anticléricalisme ne favorisait guère alors l'idée de conciliation. Pour reprendre une expression de M. Dansette, la République apparaissait, non seulement aux curés de campagne, mais à bien des catholiques, « sous les traits de la Terreur, rajeunis par la Commune » [1].

En novembre 1873, le P. Ramière, dans son article : *Les principes, les intérêts et les passions* (p. 734-745), fit suc-

1. *Histoire religieuse de la France contemporaine*, t. I (Paris, 1948), p. 451.

cessivement le procès des radicaux, du parti libéral et des catholiques libéraux. Il a parfaitement exprimé au passage ce que les catholiques intransigeants reprochaient au parti de Falloux et de Montalembert :

> Abusant d'une distinction parfaitement juste entre la *thèse* et l'*hypothèse*, c'est-à-dire entre les principes absolus et leur réalisation relative aux différents états de la société, ces hommes affectent de reléguer la thèse dans un monde idéal, et de se renfermer dans l'hypothèse. Ils veulent bien consentir à ne pas contester les principes, pourvu qu'on leur permette de les tenir en pratique pour non avenus. Et quand ces principes leur sont rappelés par les organes les plus sincères de la pensée de l'Eglise, ils se récrient hautement et taxent d'imprudence cette inopportune proclamation (p. 741).

Après ces préliminaires, l'auteur arrivait au vif du sujet. Il s'agissait de glorifier le parti des « principes », celui qui professe tout ensemble un attachement indéfectible au pape et une fidélité sans défaillance à la monarchie traditionnelle :

> Pour représenter la vérité complète dans ces deux ordres (religieux et politique), la Providence a choisi deux hommes que leurs vertus et leurs qualités rendent parfaitement dignes du principe qu'elles personnifient. Comment désirer dans un Pape plus de sainteté, d'abnégation, de clémence, de vraie grandeur que nous en voyons en Pie IX? Comment souhaiter dans un prince une vie plus pure, des sentiments plus élevés, une parole plus loyale que dans Henri V?... Il semble donc que les catholiques et les hommes d'ordre ne peuvent hésiter à s'unir autour de ces deux chefs pour faire face à la ligue des incroyants et des hommes de désordre (p. 742-743).

Le comte de Chambord, ajoutait l'auteur, a refusé énergiquement le drapeau tricolore. Il a montré par là qu'un vrai catholique ne saurait faire aucune concession, si minime soit-elle, aux principes révolutionnaires.

Dans la même livraison, le P. Marquigny s'exprimait en termes analogues : « Toute la rhétorique libérale et républicaine ne nous empêchera pas de le dire et de le redire, notre idéal, c'est ce pouvoir chrétien, tel que le comprend et le veut Henri de France » (p. 797). Ce prince ardemment catholique n'a accepté avec le libéralisme aucune compromission.

Ces deux « manifestes » nous semblent peu compatibles

avec la manière d'envisager, à l'heure actuelle, les rapports de la politique et de la religion. De dures expériences nous ont appris à mieux distinguer ces deux domaines. Il y a même pour nous quelque chose de choquant dans le fait de mettre en parallèle le successeur de Pierre, chef incontesté de l'Eglise, et un prétendant au trône, qui tentait sa chance dans de difficiles conjonctures. Il faut bien avouer toutefois que la logique des intransigeants les portait d'elle-même vers cette collusion des intérêts politiques et des intérêts religieux. Ils faisaient naturellement confiance au prince, dont le règne devait assurer, pour l'avenir, la liquidation définitive de l'esprit de la Révolution. Beaucoup de milieux catholiques vivaient alors dans une atmosphère d'Apocalypse. Quelques rédacteurs des *Etudes* s'en rendaient compte. L'un d'eux notamment, le P. Toulemont, faisait part de ses craintes au R. P. Mourier, Provincial de Paris (18 mars 1874) :

> Nos deux bons Pères d'extrême droite (Ramière et Marquigny).... paraissent avoir une foi en l'avenir qui les dispense de tout calcul de prudence. Il est positif que le bon Père Ramière professe un *millénarisme sui generis*. Croiriez-vous qu'il nous a dit le plus sérieusement du monde ceci : « Les *deux témoins* de l'Apocalypse (XI, 3), ce sont Pie IX et Henri V ». Ceci vous donne la clef de la phrase suivante du P. Marquigny, en tête de sa chronique de décembre 1873 (p. 947) : « Il nous est donné d'admirer sans réserve ceux que Dieu s'est choisis pour rendre devant le monde témoignage de la vérité. »

L'ajournement de la restauration monarchique n'interrompit pas, dans la revue, l'offensive engagée contre toutes les formes du libéralisme. Très curieux à cet égard est l'article du P. J. Brucker : *Les ancêtres historiques des libéraux. Etude sur les Pharisiens* (nov .1874, p. 671-693). Les libéraux, comme les pharisiens, sont les adversaires du Christ. Sans doute, ils n'ont pas mis à mort le Messie, comme leurs « ancêtres historiques », mais ils s'efforcent de toute manière de tuer l'œuvre du Fils de Dieu. Leur but dernier est de « soustraire les nations chrétiennes à la loi de Jésus-Christ ». En outre les libéraux, comme les pharisiens, ont leurs « Nicodèmes » : ce sont tous ces catholiques dits *modérés*, « auprès de qui l'Eglise a le seul tort d'affirmer trop haut et trop clairement la vérité divine » (p. 672).

L'attaque massive devait être menée par le P. Ramière, en huit articles, répartis en trois séries d'études : *La banqueroute du Libéralisme; Libéralisme et Césarisme; Le Libéralisme catholique* (1874-1875). Ces derniers articles analysent, non sans clairvoyance, les erreurs et les illusions pratiques des catholiques libéraux. Mais il y avait dans l'ensemble une raideur, un manque de mesure, que de bons juges, comme le P. Chambellan, futur Provincial de France, étaient les premiers à déplorer. Le souci de ménager les personnes ne pouvait pallier l'âpreté du verdict final : « Tandis que nous reconnaissons de grand cœur l'habileté, la loyauté, le courage et le dévouement des catholiques libéraux, nous résumons dans ces quatre mots le bilan de la banqueroute du libéralisme catholique : duperie, lâcheté, révolte, trahison » (sept. 1875, p. 374).

Le combat contre le libéralisme s'est poursuivi dans les *Etudes* jusqu'aux premiers mois du pontificat de Léon XIII. Le *Syllabus* et sa valeur dogmatique fait l'objet de trois articles du P. Dumas (1875-1876); il est interprété, selon la théorie la plus rigide, comme relevant tout entier de l'infaillibilité pontificale. L'ouvrage célèbre d'Emile Ollivier, *L'Eglise et l'Etat au concile du Vatican* (Paris, 1879), trouve un juge sévère dans le P. Hippolyte Martin. Au terme d'une longue étude en trois articles, où la Révolution française est sans cesse qualifiée de « satanique », le censeur conclut : « Il faut que le libéralisme soit une doctrine étrangement fausse pour qu'un esprit aussi droit que celui de M. E. Ollivier, en suivant ses principes, puisse conclure à l'asservissement de l'Eglise au nom même de la liberté » (oct. 1879, p. 584-585).

Que les *Etudes* ne fussent plus suspectes de tiédeur, nous en avons la preuve dans la *Somme contre le Catholicisme libéral*, publiée en 1876 par l'abbé Jules Morel, chanoine d'Angers et consulteur de la Congrégation de l'Index. L'auteur écrit dans la Préface, avec une satisfaction ironique :

Les *Etudes religieuses* de Paris fléchissaient de temps en temps... Le Pape est intervenu et a fait changer d'air aux *Etudes religieuses*. L'air de Notre-Dame de Fourvière les a guéries. Aujourd'hui elles ont ce teint florissant d'un tempérament qui n'a plus à sa racine le

vers rongeur. Elles déploient un grand talent, un grand courage, une grande unanimité, sous la plume de tous ses rédacteurs, qui nous sauront gré de distinguer entre eux les noms des Pères Marquigny et Dumas. Dans le monde entier, excepté peut-être deux ou trois têtus de belges, un jésuite libéral est un phénomène et un contre-sens que l'on ne rencontre plus (I, p. XLIV).

Que le P. Desjardins ait accueilli favorablement cet ouvrage (déc. 1876), passe encore, en raison des circonstances. Qu'il n'ait formulé presque aucune réserve, ni même relevé la longue attaque dirigée contre le P. Matignon, il est bien permis de s'en étonner.

La seule note « libérale », si l'on peut dire, nous la trouvons, avec quelque surprise, dans les deux derniers articles du P. Ramière (août 1879, janv. 1880). Au *libéralisme tyrannique*, celui de Rousseau et de la Révolution française, il oppose le *libéralisme libéral* de ce qu'il appelle l' « école américaine ». Le meilleur représentant de cette école en France lui paraît être Edouard Laboulaye : « Il est avec nous, écrit-il, contre le libéralisme hypocrite pour lequel la séparation de l'Eglise et de l'Etat n'est autre chose que le dépouillement de l'Eglise et son asservissement à l'Etat. » Ne pouvons-nous pas dès lors lui tendre la main, « sans quitter le terrain des principes et lutter d'accord avec lui contre le pire des despotismes, le despotisme anarchique de la Révolution »? Gravement déçu sans doute par l'échec définitif de la restauration monarchique, le P. Ramière a cru trouver alors, du côté des « libertés américaines », des alliances favorables à la défense de l'Eglise et de l'ordre social chrétien.

⁂

Les décrets du 29 mars 1880, prononçant la dispersion des Jésuites de France, vinrent interrompre une fois encore la publication des *Etudes*. Celle-ci ne sera reprise qu'après huit années de silence. De l'aveu général, l'expérience lyonnaise n'avait pas été une réussite. La réinstallation à Paris fut donc décidée, dans le courant de l'été 1887. Sept rédac-

teurs s'établirent peu après, 15 rue Monsieur, sous la direction d'un supérieur toulousain, le R. P. de Scorraille.

Quand la revue reparut, en janvier 1888, il y avait quelque chose de changé dans l'atmosphère religieuse. De grandes voix s'étaient éteintes, dans les premières années du nouveau pontificat. Après Mgr Dupanloup, le cardinal Pie et Louis Veuillot avaient disparu. Les controverses de jadis autour du discours de Malines et du *Syllabus* entraient peu à peu dans l'histoire. De plus et surtout, un fait nouveau s'était produit, d'une importance extrême pour la pacification des esprits. Le P. de Scorraille l'a relevé, avec une intuition très sûre, dès son premier article : *Léon XIII et la défense de la vérité* (janv. 1888, p. 5-22) :

> Les Papes précédents, écrit-il, ne parlaient guère sans qu'une nécessité impérieuse les y contraignit, ou sans qu'une occasion particulière les y invitât. Alors, s'ils ne faisaient pas de polémique, car l'Eglise enseigne et ne discute pas, ils signalaient du moins et condamnaient les erreurs qu'on leur avait dénoncées. Leur but était de défendre la vérité catholique. Celui de Léon XIII est plutôt de l'exposer et de la faire resplendir de tout son éclat. Aussi n'attend-il pas qu'on le provoque à parler; il choisit l'heure et le sujet de ses enseignements d'après la fin qu'il poursuit et le plan qu'il s'est tracé.

Grégoire XVI et Pie IX avaient fait œuvre de défense, vis-à-vis des erreurs modernes, par de vigoureuses condamnations. A l'expérience, de telles mesures ne pouvaient suffire pour éclairer pleinement, dans le domaine pratique, les consciences catholiques. On peut citer en exemple la dernière proposition condamnée par le *Syllabus* (80) : « Le Souverain Pontife peut et doit se réconcilier et s'accorder avec le progrès, le libéralisme et la civilisation moderne. » Sur le sens exact et la portée de cette condamnation, les plus irritantes discussions s'étaient produites entre les intransigeants et leurs adversaires. Les pages précédentes en ont montré les pénibles contre-coups sur la marche d'une grande revue religieuse, durant le pontificat de Pie IX. C'est la gloire de Léon XIII d'avoir entrevu aussitôt qu'une grande tâche lui était réservée, pour parfaire, sur le plan doctrinal, l'action de son prédécesseur. Il n'y avait pas à revenir sur les condamnations antérieures; mais il y avait beaucoup à

faire pour exposer positivement la doctrine de l'Eglise sur toutes les questions touchant à la politique, à la liberté religieuse, au progrès technique, à la culture et aux relations sociales. Spontanément il se mit à l'œuvre, dès les premières années de son pontificat. Ainsi parut, de 1879 à 1888, l'admirable série des encycliques sur la philosophie chrétienne, le mariage, l'origine du pouvoir civil, la question religieuse en France, les rapports de l'Eglise et de l'Etat, la liberté humaine, en attendant la plus célèbre de toutes, l'encyclique *Rerum Novarum* (1891), sur la condition ouvrière.

Dans les *Etudes* redevenues parisiennes, on n'aborde plus désormais avec la même passion la querelle du libéralisme catholique. En septembre 1888, un membre de l'ancienne équipe, le P. Desjacques, sembla vouloir la ranimer un instant, à l'occasion de l'encyclique *Libertas* (p. 51-75). Une polémique s'engagea avec l'abbé Lagrange, rédacteur à *la Défense*. Elle n'eut pas de suite. La doctrine si ferme des encycliques pontificales, sans faire cesser toutes les divergences, en avait tempéré l'âpreté. Les consignes de Léon XIII vinrent d'ailleurs rappeler aux catholiques qu'il ne convenait plus de regarder la restauration monarchique comme une exigence nécessaire de la lutte anti-libérale. L'encyclique sur le *Ralliement* (16 fév. 1892) vint surprendre assez désagréablement le P. de Scorraille. De très vieille noblesse auvergnate, le directeur des *Etudes* n'avait aucune sympathie pour la République et le régime républicain. Il ne consacra tout d'abord à la lettre pontificale que quelques lignes trop brèves et un peu tendancieuses (mars 1892, p. 223). On lui fit comprendre en haut lieu que les temps étaient changés, depuis les manifestes du P. Ramière et du P. Marquigny. Quelques mois plus tard (oct. 1892, p. 177-192), le P. Desjardins, professeur à l'Institut catholique de Toulouse, exposait en toute franchise les nouvelles directives du Saint-Siège aux catholiques français.

Nous pouvons arrêter sur ce dernier épisode ces quelques notes d'histoire sur les *Etudes* et la crise du libéralisme catholique. A la distance où nous sommes, il est possible d'évoquer sans passion, sans parti-pris d'apologie, ces lon-

gues et ardentes querelles, où se sont opposés trop souvent de fidèles et loyaux serviteurs du Saint-Siège. Léon XIII a ressenti vivement tout le tort que faisait à l'Eglise ce climat de suspicion réciproque qu'entretenaient, chez les catholiques de France, les imprudences des uns et le zèle ombrageux des autres. Ses premières encycliques sont remplies d'appels à l'union des cœurs, au support mutuel des différences d'opinion. Ces mêmes encycliques, modèles de plénitude doctrinale, suggéraient aussi de quelle manière devait s'opérer entre catholiques ce retour à la paix. Comme elles le laissaient nettement entendre, l'heure était passée des polémiques amères et stériles; une grande tâche incombait désormais aux théologiens, aux historiens et aux publicistes : l'examen patient, loyal et méthodique, des problèmes nouveaux que posait à l'Eglise le développement de la civilisation.

Joseph LECLER,
doyen de la Faculté de théologie
de l'Institut catholique de Paris.

AU TEMPS DU MODERNISME

La lecture des *Etudes,* entre 1900 et 1914, permet de revivre mois par mois les péripéties de la crise moderniste, à travers les réactions de théologiens attentifs à la soupçonner, à la pressentir, à la dénoncer. En filigrane de copieux articles, qui s'allongent, vraies dissertations, sur des dizaines de pages et souvent s'étendent sur plusieurs livraisons, on devine l'inquiétude des rédacteurs de la revue. A tâtons, jusqu'en 1905, ils cherchent à s'orienter, pour éclairer les autres, soucieux à la fois de démasquer les mauvais maîtres et de ne pas jeter, sans motifs sérieux, le discrédit sur des chercheurs à qui l'on pouvait faire confiance. Discernement délicat, compliqué par la multiplicité des périodiques où écrivaient, sous des pseudonymes qui voilaient leur identité, un Loisy ou un Turmel, par l'obligation de suivre une publication assez dispersée, où la polémique tint une grande place, par les nécessités d'une périodicité bi-mensuelle qui réclamait des rédacteurs une production un peu haletante. Pour comble d'infortune, les expulsions obligeaient, à l'automne 1902, la communauté des *Etudes* à se disperser, la privant de sa bibliothèque et de ses intruments de travail.

Jusqu'à la création des *Recherches de science religieuse,* en 1910, les *Etudes* se présentent comme une revue de science ecclésiastique. Ses rédacteurs sont des théologiens qui écrivent principalement pour les prêtres et ne craignent pas d'aborder longuement, en de savantes monographies, les problèmes exégétiques, théologiques et philosophiques à l'ordre du jour. Ces sujets tiennent dans la revue une place prépondérante : dans les quatre années 1899-1903, on ne relève pas moins de soixante-dix articles ou bulletins techniques consacrés aux divers aspects des sciences ecclésiastiques. Ils représentent des prises de position de spécia-

listes qui sentent mûrir une crise, et sont attentifs à des prodromes dont ils comprennent la gravité.

Ils ne seront pas surpris par les événements des années suivantes. L'influence de la science allemande, en matière biblique, pose d'importantes questions; elle crée chez nous un malaise qui va s'amplifiant, et elle se conjugue avec l'audience que trouvent les philosophies de Hegel, de Schleiermacher, de Nietzsche. Dans les dernières années du XIXe siècle, les PP. Brucker et Méchineau suivent attentivement, avec une sympathie fort modérée, du reste, les tendances de l'exégèse, tandis que le P. Le Bachelet, sous le titre significatif : *Catholicisme et progrès,* consacre un long article au « mouvement Schell » [1] et que le P. de Grandmaison analyse l'œuvre, alors mal connue chez nous, de Nietzsche encore vivant [2]. Les livres de Sabatier sont discutés à mesure qu'ils paraissent. Nos théologiens ne seront pas pris au dépourvu par Loisy. D'où à la fois la rapidité et la sérénité de leur réaction à l'événement moderniste.

Cette réaction ne sera pas identique chez tous. Certains rédacteurs de la revue semblent surtout soucieux de combattre l'exégèse dite « progressiste » ou la philosophie « nouvelle », et de montrer l'inanité de leurs prétentions. Au nom même de la science, un P. Brucker, exégète sérieux mais très traditionnel, refuse sans ménagements le progrès en exégèse. Un bon sens un peu étroit guide ses réactions; on retrouvera la même tendance chez le P. Moisant critiquant Blondel [3], chez le P. Portalié dans sa réponse à l'article de Le Roy [4], chez le P. Harent s'inscrivant en faux contre l'interprétation de Newman par l'abbé Dimnet [5]. Attitude « conservatrice » que, dans un article récent, le P. Levie opposait à l'attitude « ouverte » de rédacteurs plus jeunes, faternellement accueillis dans la même revue [6].

Ceux-ci — et parmi eux on peut déjà nommer les PP. Prat et A. Durand pour les questions bibliques, les PP. de Grand-

1. 5 mars 1899, t. 78, p. 622 sq.
2. 20 décembre 1899, t. 81, p. 798 sq.
3. 5 août 1901, t. 88, p. 313 sq.
4. 20 juillet et 5 août 1905, t. 104, p. 145 sq.; 318 sq.
5. 20 décembre 1905, t. 105, p. 763 sq.; 5 février 1906, t. 106, p. 349 sq.
6. *Nouvelle revue théologique,* juin 1956, p. 574.

maison, Lebreton, Bainvel pour la philosophie et le dogme — sont surtout préoccupés de *discernement*. Des théories nouvelles, ils éprouvent à la fois l'intérêt et le danger. Moisson complexe où le bon grain se mêle à l'ivraie. Une attention presque anxieuse s'impose, pour ne rien rejeter de valable, pour ne rien accueillir de suspect. D'où la finesse des analyses, qui contraste avec les simplifications un peu massives des précédents, les nuances des conclusions — et, finalement, l'espoir toujours marqué que, de la crise, sortira un renouveau de la science et des études ecclésiastiques. L'avenir donnera raison à cet optimisme sans faiblesse. Nos théologiens pouvaient-ils le prévoir, en 1905, autrement que par un acte d'espérance?

En parcourant les *Etudes*, trois périodes se distinguent assez nettement. Une première, d'incertitude et de malaise grandissants, se termine vers 1904, date des premières prises de position franches de Loisy : c'est l'incubation de la crise, et le centre d'intérêt est alors la question biblique. La seconde période, qui va de la fin de 1903 à 1907, représente, en face d'affirmations inacceptables, le temps des dénonciations motivées. Des ruptures s'imposent avec des chercheurs à qui l'on ne peut plus faire confiance : Loisy a démasqué ses secrètes pensées, et Turmel, sous divers pseudonymes, multiplie ses attaques contre le dogme catholique. Le décret *Lamentabili* (3 juillet 1907) et l'encyclique *Pascendi* (8 septembre 1907) clarifieront la situation et obligeront à se prononcer, suscitant, avec d'admirables soumissions, de tristes et irrémédiables refus. La troisième période aurait dû être celle de la pacification des esprits dans l'obéissance; elle fut, hélas! le temps des surenchères et des suspicions, qui empoisonnèrent l'atmosphère jusqu'à la guerre de 1914. Les *Etudes* elles-mêmes auront à souffrir de ce zèle rageur et de son injustice.

Cette division guidera notre enquête et lui servira de cadre.

*
* *

Au début du siècle, la « question biblique » est, selon le

mot du P. Durand, l'objet « d'une lutte pour la vie » [7]. En face de la science allemande, les exégètes français se trouvent divisés en deux camps, les « progressistes » et les « conservateurs ». Il ne s'agit pas seulement d'accepter ou de refuser telle hypothèse sur la date ou l'auteur de la Genèse, d'admettre ou de récuser la théorie documentaire du Pentateuque. Mais d'une question de principe, infiniment grave : la critique nous oblige-t-elle à réviser les positions traditionnelles sur la révélation, l'inspiration des livres saints et leur contenu dogmatique? Accepter le principe, c'était, disait-on, faire droit au progrès; mais, du même coup, s'engager sur une pente dangereuse, sans savoir où l'on pourrait s'arrêter. Le refuser, c'était, semble-t-il, condamner l'exégèse biblique au mépris de la science, à la routine bornée et systématique. Dilemme trop simpliste assurément, mais qui fournissait à la passion un indice commode de classement, chacun ayant tendance à annexer au parti opposé ceux qui ne pensaient pas comme lui.

Ces dénominations (progressiste et conservateur), notera le P. Durand, n'ont qu'une portée relative, prises qu'elles sont uniquement de l'esprit et du caractère dominant des deux méthodes. Personne, parmi les savants catholiques, ne veut rejeter en bloc la tradition, ni méconnaître les droits de la critique. Les uns s'attachent par-dessus tout au sentiment traditionnel, tandis que les autres font, de cette même tradition, une critique sévère, facilement excessive [9].

Le P. Prat a silhouetté, d'une plume alerte, en vis-à-vis,

les théologiens trop étrangers à l'esprit et à la méthode scientifiques, incapables de distinguer les opinions courantes des traditions véritables... décidés d'avance à repousser toute interprétation nouvelle de l'Ecriture, comme si les textes dont l'exégèse est fixée irrévocablement étaient si nombreux...; et les critiques présomptueux, trop enclins à persifler le passé... à porter aux nues tout ce qui sent l'hétérodoxie, à réserver leurs sévérités pour tout ce qui vient des catholiques, hardis derrière leurs pseudonymes, moins jaloux d'être neufs que de le paraître..., habiles à mettre une étiquette française sur des produits déjà démodés ailleurs... et qui ne veulent être qu'historiens ou critiques [10].

7. 20 novembre 1901, t. 89, p. 434.
8. 20 novembre 1907, t. 113, p. 501 sq.
9. 20 novembre 1901, t. 89, p. 442.
10. 5 novembre 1902, t. 93, p. 310.

Conserver son sang-froid au milieu de « cette petite guerre d'épigrammes engagée entre les ultra-conservateurs et les hypercritiques », c'était, d'ordinaire, s'exposer à recevoir les coups des deux côtés. Les rédacteurs des *Etudes* en firent l'expérience : au dire du P. Durand, le sage et prudent P. Brucker, dont nous dirons la sévérité excessive pour l'école de Jérusalem, était « classé par plusieurs, avec Cornély et Vigouroux, parmi les exégètes hardis, voire présomptueux » [11].

Les *Etudes*, qui ont consacré, dans les premières années du siècle, tant d'articles et de bulletins aux questions bibliques, ont le mérite de n'avoir jamais accepté de se ranger dans un camp. Cependant on peut, en respectant leur souci d'objectivité et leur sens des nuances, rattacher ses rédacteurs, selon leurs tendances, à l'un ou l'autre parti.

A l'école conservatrice se rallient volontiers les PP. Méchineau et Brucker. Le premier, qui sera bientôt appelé à l'Université Grégorienne, est surtout un théologien. Ses trois articles de 1901-1902 sur *l'autorité divine des livres saints*, contiennent d'excellentes précisions sur la notion de canonicité et une critique détaillée des positions protestantes [12]. Son examen de l'interprétation proposée, dès 1900, par Loisy, du quatrième Evangile, est clairvoyante [13]; le dernier article de cette série, qui traite, avec une prudente réserve, du problème, fort débattu alors, des genres littéraires et des sens de l'Ecriture, se termine par une rude apostrophe à l'audace de la « critique », « dont l'érudition ne sert qu'à engendrer le trouble et la confusion des esprits » [14].

Le P. Brucker rédige régulièrement des bulletins bien informés d'Ecriture sainte [15]. S'il ne refuse pas le principe des « genres littéraires », ni l'hypothèse de documents (écrits ou

11. 20 novembre 1901, t. 89, p. 441.
12. 5 décembre 1901, t. 89, p. 639 sq.; 5 et 20 avril 1902, t. 91, p. 53 sq.; 206 sq.
13. 5 juillet 1900, t. 84, p. 71 sq.; 5 septembre 1900, t. 84, p. 632 sq.; 20 décembre 1900, t. 85, p. 777 sq.
14. 20 décembre 1900, t. 85, p. 802.
15. 20 décembre 1899, t. 81, p. 818 sq.; 5 septembre 1903, t. 96, p. 680 sq.; 5 février 1904, t. 98, p. 386 sq.; 20 janvier 1905, t. 102, p. 258 sq.; 5 janvier 1906, t. 106, p. 99 sq.; 20 mars 1906, t. 106, p. 847 sq.; 20 février 1907, t. 110, p. 533 sq.

oraux) utilisés par le rédacteur de la Genèse, il maintient fermement que ce rédacteur fut le seul Moïse, qui « mit par écrit, en les triant et en contrôlant à la lumière de l'inspiration, les récits qu'il avait entendu répéter dans sa famille » [16]. Le Père, on le voit, n'est guère tenté par les théories de Wellhausen!

D'où son attitude sévère à l'égard des tendances de l'Ecole biblique de Jérusalem. Même après que le P. Lagrange — ce dont il prend acte — eut rompu avec Loisy, en avril 1903, le P. Brucker s'acharne contre lui [17]. Il lui reproche « de faire trop bon marché (dans la *Méthode historique*) des premiers chapitres de l'histoire de la révélation » et « de ne pas tenir un compte suffisant des décisions de l'Eglise » [18].

Dans les mêmes livraisons de la revue, une attitude plus « ouverte » s'exprime avec autant de franchise. Les articles, déjà cités, des PP. Durand et Prat, sortent de la ligne un peu étroite du P. Brucker.

En novembre 1901 et février 1902 [19], le P. A. Durand consacre deux articles à *l'état présent des études bibliques en France*. Brillant tableau d'une situation confuse, ces articles constituent une mise au point très nuancée. Si le P. Durand critique fermement Loisy et ses disciples, il met en garde ses lecteurs contre un usage massif, et trop facile, de la notion de « tradition » [20] et contre la séduction d'un fallacieux « concordisme » [21]. Pour conclure par ce souhait :

> Tous les amis des saintes lettres font des vœux pour que les essais de haut enseignement biblique tentés dans nos instituts catholiques, et notamment à Jérusalem chez les RR. PP. Dominicains, soient couronnés d'un plein succès [22].

La livraison du 20 février 1901 publiait, sous la signature du P. Prat, un article qui est un modèle d'équilibre et d'audacieuse prudence : *Les historiens inspirés et leurs sources* [23]. Le jeune exégète ne craint pas d'aborder les problèmes

16. 20 décembre 1906, t. 109, p. 785.
17. 5 janvier 1906, t. 106, p. 99 sq.
18. 5 janvier 1906, t. 106, p. 102.
19. 20 novembre 1901, t. 89, p. 433 sq.; 5 février 1902, t. 90, p. 330 sq.
20. 20 novembre 1901, t. 89, p. 448-449.
21. 5 février 1902, t. 90, p. 338.
22. 20 novembre 1901, t. 89, p. 447.
23. 20 février 1901, t. 86, p. 474 sq.

brûlants : utilisation de documents par l'hagiographe, et présence, dans le texte biblique, de « citations implicites » : récits ou généalogies que l'auteur sacré insère dans son œuvre sans les prendre à son compte. Que le cas se présente, le P. Prat le montre par un choix d'exemples, en soulignant que, pour adopter cette solution, il faut qu'une étude attentive du texte l'impose [24]; des raisons sérieuses sont nécessaires pour penser que l'auteur sacré se contente de transcrire sans approuver [25]. Il examine ensuite le problème fort débattu des *genres littéraires* de la Bible. Alors que le P. Méchineau, se référant à Aristote, ne reconnaissait que deux genres possibles : le genre didactique et le genre narratif, et tenait, en conséquence, qu'il ne pouvait exister dans la Bible d'autres genres que ceux-là (le second, à vrai dire, se subdivisant en historique et en fictif!) [26], le P. Prat fait preuve d'une autre générosité :

> Aucun genre littéraire, en usage chez les écrivains profanes, n'est indigne des auteurs sacrés : apologue, allégorie, fiction, ce que nous nommerions aujourd'hui roman historique ou roman de mœurs, tout cela est capable d'instruire et peut être, en conséquence, l'objet de l'inspiration divine [27].

Ici encore, il faut juger de chaque cas en particulier. C'est ainsi que le P. Prat « n'écarte pas a priori l'hypothèse de la fiction » pour le livre de Job, dont, peu auparavant, dans la même revue, le P. Méchineau défendait résolument le caractère historique [28].

Deux autres articles du P. Prat, dans les dernières livraisons de 1902, ont pour titre : *Progrès et tradition en exégèse* [29]. Ils s'attaquent à des points essentiels, sources d'irritants et incessants débats. Le premier distingue nettement

24. Solution qui sera celle de la Commission biblique (réponse du 13 février 1905), comme le note le P. Prat en commentant cette décision : 20 octobre 1905, t. 105, p. 234 sq.
25. 20 octobre 1905, t. 105, p. 238.
26. 20 décembre 1900, t. 85, p. 778 sq.
27. 20 février 1901, t. 86, p. 482.
28. Méchineau, 20 décembre 1900, t. 85, p. 780 — Prat, 20 février 1901, t. 86, p. 482.
29. 5 novembre et 5 décembre 1902, t. 93, p. 289 sq.; 610 sq.

« le domaine de la révélation et celui de la science ». Il affirme que « le caractère religieux de la révélation biblique donne à l'auteur le droit d'employer un langage peu scientifique » et conclut par cette phrase libératrice : « L'explication prétendue scientifique (je ne dis pas savante) de l'Ecriture est une erreur et un danger : erreur, car elle méconnaît la fin et la dignité propre des livres saints; danger, car elle engage imprudemment la Bible dans des questions auxquelles elle devrait rester étrangère [30]. »

Le second article aborde un sujet plus délicat : en quel sens la Bible est-elle un livre d'histoire? Reprenant les problèmes envisagés dans ses précédents articles (citations implicites, genres littéraires), le P. Prat montre combien est complexe cette notion d'*historicité*, quand on l'applique aux livres saints, si variés et ressortissants à des « genres » tellements divers. Seule une étude précise de chaque livre permet des conclusions valables. Le dernier mot revient à une critique saine, modeste et courageuse.

C'est également l'opinion que propose le P. Condamin, dans des bulletins d'assyriologie où, avec sérénité, il expose d'après les documents récemment mis au jour, l'état présent des rapports de la Bible avec la civilisation et la religion babyloniennes [31] :

> L'inspiration, conclut le premier article, n'empêche pas les prophètes d'être des hommes, des poètes et de parler hébreu. Une fois leur genre de littérature bien compris, nous n'exigerons pas de leurs écrits plus que ne comporte ce genre et le but de leurs auteurs, et nous verrons s'évanouir une foule de difficultés et d'erreurs prétendues qui venaient seulement de notre ignorance [32].

L'honnêteté scientifique, « qui ne néglige aucune des découvertes valables de la science moderne » [33], représentait, pour nos exégètes, la réponse valable aux difficultés qui troublaient alors tant d'esprits. Loin de refuser la science dont se targuaient les novateurs, il convenait d'être plus

30. 5 novembre 1902, t. 93, p. 308-309.
31. 20 novembre et 20 décembre 1902, t. 93, p. 433 sq.; 748 sq.; 20 mars 1903, t. 94, p. 782 sq.
32. 20 novembre 1902, t. 93, p. 452.
33. cf. 5 décembre 1902, t. 93, p. 580.

au courant qu'eux des travaux consacrés à la Bible. Annonçant la fondation de la Commission biblique (30 octobre 1902), Léon XIII encourageait dans cette voie. Mais « l'obstacle au mouvement d'études dont le Pape avait donné le signal » allait venir du modernisme, enfin contraint de se démasquer [34].

Le rappel de quelques dates aidera à suivre les événenements :

Le 8 novembre 1902, Loisy fait paraître *l'Evangile et l'Eglise*. Le 17 janvier 1903, le Cardinal Richard condamne cet ouvrage, imité par plusieurs évêques. Le 2 février, il reçoit, de celui qui s'appelait encore l'abbé Loisy, une lettre ambiguë de soumission. En octobre 1903, Loisy publie *Autour d'un petit livre*, où il tente de se justifier. Le 16 novembre 1903, le Saint Office met à l'Index cinq ouvrages de Loisy : *La religion d'Israël, Etudes évangéliques, l'Evangile et l'Eglise, Autour d'un petit livre, Le Quatrième Evangile*. Sentence approuvée le lendemain par saint Pie X, récemment élevé au Souverain Pontificat .

Le 16 avril 1905, la revue *la Quinzaine* publie l'article d'Edouard Le Roy : *Qu'est-ce qu'un dogme?* et invite ses lecteurs à lui envoyer leurs opinions, qu'elle publiera dans ses livraisons, entre le 16 mai et le 1er août 1905.

En novembre 1905, A. Fogazzaro publie son roman *Il Santo;* la *Revue des Deux Mondes* en donne la traduction en janvier, février et mars 1906 [35].

Le 1er février 1906, G. Tyrrell quitte la Compagnie de Jésus [36], et peu après publie *Lex credendi*, que suivra, en 1907, *Through Scylla and Charybdis*.

Le 3 juillet 1907, décret *Lamentabili*, et, le 8 septembre 1907, encyclique *Pascendi*.

34. cf. Lagrange, *M. Loisy et le modernisme*, Editions du Cerf, 1932, p. 135.

35. Sur ce roman, qu'on a appelé « la Divine Comédie du modernisme », voir, dans les *Etudes*, les articles des PP. Ferchat, 5 et 20 juin 1906, t. 107, p. 600 sq., et de la Taille, 5 décembre 1906, t. 109, p. 607 sq.

36. cf. *Etudes*, 5 mars 1906, t. 106, p. 693.

En mars-avril 1907, M. Saltet, dans le *Bulletin de Littérature ecclésiastique de Toulouse*, démasque l'abbé Turmel sous les pseudonymes de Dupin et de Herzog[37].

Le 7 mars 1907, Alfred Loisy est déclaré par le Saint Siège excommunié *vitandus*.

Dès que parut *l'Evangile et l'Eglise*, les *Etudes* prirent position par un article du P. de Grandmaison, publié dans la seconde livraison de 1903[38]. Familier de la pensée de Harnack, à qui il avait déjà consacré un article en 1902 et dont il critiquera bientôt les vues sur l'expansion du Christianisme[39], le P. de Grandmaison était bien placé pour juger l'inspiration du livre de Loisy et en déceler le danger : sa recension, ferme et nette, demeure loyale et ne se refuse pas à une certaine bienveillance envers l'auteur :

> *L'Evangile et l'Eglise* est le livre d'un homme qui connaît à fond le Nouveau Testament et l'immense littérature, surtout la protestante, inspirée par les Evangiles. Mais les idées philosophiques de l'auteur appellent d'expresses réserves, et plus encore sa façon de présenter et de circonscrire la doctrine personnelle du Sauveur. Le Christ qu'on nous présente ici n'est, j'en ai peur, ni celui de la théologie, ni (et pour un catholique, la première conclusion emporte la seconde) celui de l'histoire. C'est une louable intention de vouloir concilier le christianisme catholique intégral avec la hardiesse des nouvelles méthodes critiques. Nous doutons que M. Loisy ait réussi dans cette tâche ardue[40].

D'un ton plus dur, plus cassant, seront les réactions du P. Brucker commentant, dès sa parution, la condamnation du livre par le cardinal Richard[41], et, un an après, la mise à l'Index des ouvrages de Loisy[42]. L'attitude prise par l'ancien professeur de l'Institut catholique, et les faux-fuyants de ses prétendues soumissions demandaient pareille sévérité, que l'on retrouve dans l'analyse lucide que donne

37. cf. les articles et réponses du P. Portalié dans les *Etudes :* 5 et 20 août; 5 et 20 septembre 1908, t. 116, pp. 335 sq.; 506 sq.; 605 sq.; 763 sq. — 5 octobre 1908, t. 117, p. 76 sq.; 5 décembre 1908, t. 117, p. 675 sq.

38. 20 janvier 1903, t. 94, p. 145 sq.

39. *Le Christ de M. Harnack*, 20 mars 1902, p. 90, p. 737 sq. — *L'expansion du Christianisme d'après M. Harnack*, 5 et 20 août 1903, t. 96, p. 300 sq.; 459 sq.

40. 20 janvier 1903, t. 94, p. 173-174.

41. 20 février 1903, t. 94, p. 495 sq.

42. 5 février 1904, t. 98, p. 386 sq.

le P. Emonet du « *cas de conscience de M. Loisy* »[43] : comment prétendre concilier, si l'on est sincère, la fidélité aux principes sous-jacents à ces livres et la fidélité à l'Eglise? Distinguer, comme prétend le faire Loisy, histoire et foi est inadmissible. Ce que disait déjà, rendant compte de *Autour d'un petit livre*, le P. Prat, qui soulignait justement l'influence de Sabatier et du protestantisme allemand sur le système de Loisy[44].

Il est regrettable que le P. de Grandmaison — qui avait, dans de remarquables articles antérieurs publiés dans les *Etudes* de 1899 : *l'Elasticité des formules de foi*, traité avec un rare bonheur d'expression et avec une justesse d'analyse étonnante les problèmes historiques et théologiques posés par les formules de foi[45] — n'ait pas donné à la revue la réponse qu'il fit à Le Roy dans le *Bulletin de littérature ecclésiastique de Toulouse*, et qui sera recueillie dans le livre posthume : *le Dogme chrétien*. Les deux articles du P. Portalié[46] sont nets, mais le ton demeure bien scolastique en même temps que polémique. On ne trouve pas la « manière » nuancée, la finesse et l'art du discernement qui donnent au P. de Grandmaison une telle autorité.

De plus en plus fréquente, la collaboration du P. de Grandmaison à la revue y fait passer, en ces heures dures, où s'imposent mises en garde et condamnations, un souffle de bienveillance avertie, de prudente sagesse, et, si l'on peut dire, de courtoisie apostolique: on sent que le Père ne veut pas, dans l'exigence de son intelligence et de son cœur, se laisser entraîner aux refus massifs et au simplisme de la polémique à courte vue. Il le montre dans la critique, sévère à juste titre et même secouée d'un frisson d'indignation contre « ce contempteur de la Vierge », qu'il fait de l'article du pseudo-Herzog sur la conception virginale du Christ[47], cependant que le P. d'Alès, dans une livraison précédente avait réfuté le pseudo-Dupin traitant à sa manière des ori-

43. 20 mars 1904, t. 98, p. 737 sq.; 5 avril 1904, t. 99, p. 25 sq.
44. 5 novembre 1903, t. 97, p. 305 sq.
45. 5 et 20 août 1898, t. 76, p. 341 sq.; 478 sq.
46. 20 juillet et 5 août 1905, t. 104, p. 145 sq.; 318 sq.
47. 20 mai 1907, t. 111, p. 503 sq.

gines du dogme de la Trinité [48] : on sait maintenant que ces deux pseudonymes (et bien d'autres depuis...) cachaient le malheureux Turmel.

Mais il faut relire les deux articles sur *Newman « considéré comme maître »*, et, de fait, revendiqué comme tel par les modernistes, pour saisir la maîtrise du P. de Grandmaison, son don de sympathie et sa clairvoyance nuancée [49]. Il s'agit là, évidemment, d'un travail commandé par les circonstances, d'une réponse *ad hominem*. Des études récentes et une connaissance plus exacte de la personnalité du converti d'Oxford rendent caducs certains aspects de cette interprétation. Il demeure que le P. de Grandmaison a su, avec bonheur, discerner ce qu'il y avait de valable et aussi d'insuffisant dans les requêtes authentiques d'âmes généreuses séduites par Newman, tel que le présentaient les modernistes : défiance de l'intelligence, appel à une connaissance directe et à une sorte d'immédiation de la vérité sentie, primat de la foi vécue et expérimentée, ces attitudes qui furent analysées par l'auteur de la *Grammar of Assent* et le prédicateur des *Plain and parochial sermons* ne se retrouvent-elles pas chez beaucoup de ces hommes que risquent de séduire Loisy et Tyrrell? Pour en montrer l'insuffisance et le danger, une étude sympathique de Newman n'était-elle pas plus heureuse que de massives condamnations? Le P. de Grandmaison l'a pensé, et il a écrit ces pages bienfaisantes...

Déjà, Rome a parlé : coup sur coup, le décret *Lamentabili* et l'encyclique *Pascendi* articulent les condamnations devenues indispensables. La revue se devait de les expliquer et de les commenter : elle l'a fait avec une générosité loyale. Avant même d'essayer de présenter ces articles, qui conservent chacun leur originalité, il faut noter leur ton modéré, leur refus d'accabler, leur volonté de montrer que l'espoir demeure et que, de ces condamnations, un vrai progrès doit sortir. C'est sensible déjà dans le commentaire,

48. 5 janvier 1907, t. 110, p. 104 sq.
49. 20 décembre 1906, t. 109, p. 721 sq.; 5 janvier 1907, t. 110, p. 39 sq.

forcément hâtif puisqu'il sera publié un mois exactement après *Lamentabili*, qu'en donne le P. Portalié [50]. Plus marqué dans les trois articles du P. Mallebrancq des mois de septembre et octobre 1907 : *Y a-t-il une crise du catholicisme?* [51] Trop verbeux, manquant de vigueur, parfois animés d'une éloquence facile, ces articles ont le mérite de mettre en valeur le bilan positif de la crise : une « lutte courtoise, loyale, bien armée, soutenue directement contre les nouveautés dangereuses » ne saurait suffire; il importe, par un retour « à la seule philosophie vraie et féconde, fondée sur les principes d'une saine raison », par « des travaux sérieux dans les différentes branches de la science sacrée », de redonner aux esprits inquiets vigueur et confiance. Et le P. Mallebrancq met en garde contre « les exagérations en sens opposé » et le danger de confondre, dans la polémique, « ce qui est dogme défini et ce qui reste opinion libre ou question indifférente ».

Deux mois après *Lamentabili*, paraissait l'encyclique *Pascendi*. Dans le trouble des esprits, le document pontifical représentait la vigoureuse intervention indispensable. Le P. de Grandmaison, en une page souvent citée, en a dit l'importance et la signification.

Après avoir évoqué l'atmosphère de confusion que « contribua à étendre et à perpétuer l'équivoque moderniste », et le mouvement qui portait beaucoup de « jeunes bonnes volontés » à faire confiance à des revues où « ils voyaient figurer le nom des catholiques notoires », le Père continuait :

> Qu'on imagine, dans cette fermentation, au milieu de ces malentendus, entretenus et épaissis par la perfidie des uns, l'imprudence des autres, l'agitation de tous, l'éclosion de ces livres étranges, de couleur religieuse, de prétention apologétique : *L'Evangile et l'Eglise* de M. Loisy, *Il Santo* d'Antonio Fogazzaro, *Lex orandi* de M. Tyrrell; qu'on songe au retentissement donné, dans certains groupes de catholiques, à des essais de philosophie religieuse trop dépendants de

50. 5 août 1907, t. 112, p. 393 sq.
51. 5 et 20 septembre 1907, t. 112, p. 593 sq.; 751 sq.; 5 octobre 1907, t. 113, p. 47 sq.

données idéalistes ou pragmatistes : ici les volumes aventureux de Hermann Schell, là les articles de M. Le Roy... Attaques virulentes, répliques passionnées; questions de personnes, de tendances, voire de gloriole nationale, compliquant le tout! Qu'on réalise l'état d'esprit de jeunes étudiants catholiques, même ecclésiastiques, voyant réunis du même côté : le succès, la nouveauté, la séduction des noms retentissants, la vertu très vantée de certains chefs, la faveur de presque tous les grands établissements scientifiques : universités, académies, revues. Qu'on calcule l'appoint, indirect mais efficace, apporté au modernisme par les livres, les collections, les commentaires, les instruments nécessaires de travail, œuvre le plus souvent des protestants libéraux et portant leur empreinte. Qu'on se souvienne, enfin, qu'il y a toujours des progrès à faire, une adaptation aux temps nouveaux des vérités anciennes, adaptation dont nul catholique sincère ne saurait, s'il s'occupe des sciences religieuses, se désintéresser — et l'on aura, peut-être, une idée du danger qui menaçait l'Eglise.

L'on aura aussi une idée de ce que fut le geste de Pie X. Dominant d'assez haut la science qui se fait, pour voir les grandes lignes et résister aux entraînements, conscient du sourd travail de désaffection qui s'opérait, sans presque qu'elles le sussent, dans nombre d'âmes catholiques, voire sacerdotales; pénétré jusqu'à l'anxiété du sentiment de sa responsabilité de chef de l'Eglise, le Pape vit qu'il fallait parler. Et sentant pleurer en lui la Mère dont on ravissait les enfants, il comprit que n'importe quelle parole ne suffisait plus, que le temps des ménagements et des palliatifs était passé, qu'il fallait dire une parole qui fût, au sens biblique du mot, un acte — *verbum quod, qui audierit. tinnient ambae aures eius...* [52].

Il ne suffisait pas de présenter et d'analyser sommairement l'encyclique. Une double tâche incombait aux rédacteurs des *Etudes* : d'abord montrer que l'encyclique, très construite, représentait un exposé authentique de la doctrine moderniste et de ses présupposés philosophiques; ensuite présenter les mises au point nécessaires, plus encore d'ordre philosophique qu'exégétique, des thèses modernistes dénoncées par l'encyclique.

La première tâche fut remplie par le remarquable article du P. Lebreton, publié deux mois à peine après *Pascendi* : *L'encyclique et la théologie moderniste* [53] « Ces pages érudites, substantielles et modérées, a écrit M. Rivière, comptent parmi les meilleures qui aient été écrites chez nous sur les origines du modernisme et la profondeur de son opposition à la foi catholique » [54]. A la base du modernisme,

52. 5 novembre 1908, t. 117, p. 303-305.
53. 20 novembre 1907, t. 113, p. 497 sq.
54. *Le modernisme dans l'Eglise*, p. 473.

le Père trouve une double influence : la philosophie religieuse, où l'influence de Schleiermacher a développé, dans un climat sentimental et anti-intellectualiste, « l'autonomie de la conscience »; les sciences positives, spécialement l'exégèse et l'histoire. « Le développement des sciences religieuses a dû en grande partie son orientation à la philosophie religieuse, et en a, à son tour, accru la portée ». S'estimant indépendant de l'autorité religieuse, le savant ne connaît aucune règle autre que celle du progrès de sa discipline, dont les prétendues exigences deviennent la seule norme de sa pensée, le critère de sa foi, « affranchie de tout contrôle extérieur » [55].

Le problème posé, estime le P. Lebreton, est celui de la « connaissance religieuse »; sur ce point, le libéralisme et la philosophie religieuse protestante ont conduit les modernistes à de graves erreurs. Aussi le Père oppose-t-il à l'erreur moderniste, la conception catholique de la connaissance religieuse, « considérée dans son origine : la révélation; dans son expression : le dogme; dans sa règle : l'autorité de la conscience et l'autorité de l'Eglise ».

La sérénité du P. Lebreton semble ignorer les remous suscités, au moment où il écrit, par l'encyclique; comme dans sa chaire de l'Institut catholique, il enseigne calmement, tranquillement, s'interdisant les allusions trop personnelles et les dénonciations. Ces hommes, qu'on nomme modernistes, il les a lus; chaque page de son article, en note, reproduit les passages les plus significatifs de Loisy et surtout de Tyrrell. Mais une déclaration liminaire a laissé entendre une sympathie et deviner une prière :

> Nous n'avons point à condamner ici ceux que ce mirage à séduits; nous ne sommes point leurs juges, et leurs écrits, d'ailleurs, portent la trace de trop de souffrance pour que nous puissions les lire sans pitié. Nous nous attachons seulement à décrire leurs idées... [56].

En marge de ce commentaire magistral des thèses centrales de l'encyclique, d'autres contributions, dans les *Etudes*, fournissent aux prêtres et aux laïcs philosophes les mises

55. 20 novembre 1907, t. 113, p. 501.
56. *id.* p. 504.

au point qui le complètent. C'est ainsi qu'en trois articles le P. S. Harent étudie la foi dans la perspective de la théologie catholique opposée à la doctrine protestante. La foi catholique n'est pas une expérience religieuse, une adhésion sentimentale, mais « une connaissance absolument différente de l'expérience et de l'intuition, basée sur le témoignage divin » [57]. Article de professeur, très clair, distinguant bien révélation, foi et dogme, mais un peu sec : le P. Harent, qui n'eut jamais beaucoup de sympathie pour le protestantisme, réfute et condamne les « adversaires » de sa thèse. Et ceux-ci, en l'occurrence, ont nom : Loisy, Tyrrell, Laberthonnière.

Deux articles du P. X. Moisant font suite à ceux du P. Harent : *Qu'est-ce que le modernisme?* se demande-t-il? [58] Il répond avec assurance (lui aussi est professeur chevronné, et connaît sa matière) : en philosophie, un nominalisme; en théologie, une nouvelle forme de protestantisme. Au reste, le modernisme pénètre partout, en politique, en sociologie. Socialisme, Démocratie, Sillon... en tous ces mouvements inquiétants, on retrouve, originellement, le « nominalisme », donc le modernisme!...

La polémique commence à prendre une trop vaste amplitude : de purement religieuse, elle s'étend à des domaines connexes, sociaux et politiques. Une brillante conférence que le P. de la Taille, jeune professeur à l'Université catholique de l'Ouest, prononçait à Angers à la rentrée solennelle de 1907, et qu'accueillirent les *Etudes* [59] est assez caractéristique de ce glissement. Qui sont donc ces modernistes que vient de condamner *Pascendi?* Tous ceux qui s'émancipent de la tradition, en théologie, en exégèse, bien sûr; mais aussi, en philosophie, ceux qui ne souscrivent pas aux vingt-quatre thèses du thomisme le plus rigide; en politique, les adeptes d'un libéralisme de dupes, « ensemble de vanité et de naïveté ». Pour tous ces gens, que le Père fustige avec brio, pas de quartier : la « chasse aux sorcières » est ouverte... :

57. 20 octobre 1907, t. 113, p. 221 sq.; 5 et 20 avril 1908, t. 115, p. 20 sq.; 164 sq.
58. 5 et 20 mai 1908, t. 115, p. 289 sq.; 463 sq.
59. 5 décembre 1907, t. 113, p. 645 sq.

Le premier pas (dit le Saint Père) fut fait par le protestantisme; le second par le modernisme; le prochain précipitera dans l'athéisme. Ce jour-là, le Pape n'aura plus besoin de réserver le jugement de leurs intentions à Dieu. Car il sait fort bien quel est l'état théologique de la question de la bonne foi chez les athées. Il n'y a pas de bonne foi dans l'athéisme: il n'y a pas de bonne foi dans l'irréligion : la Tradition et l'Ecriture le crient; la raison théologique le proclame. Et, par conséquent, il est parfaitement inutile de respecter les intentions des sectaires. Il n'y a qu'à les suspecter, et à les flétrir [60].

Nous sommes loin ici de la sérénité du Père de Grandmaison!

En juillet suivant, au congrès de l'*Alliance des Grands Séminaires,* le P. Bainvel présentait un rapport sur l'enseignement de la théologie. Les *Etudes* d'octobre 1908 le publièrent [61] : réflexion fort sage, riche de bons conseils et de remarques savoureuses. En voici la conclusion :

Il faut que nos élèves soient avertis et ouverts, qu'ils connaissent les erreurs contre lesquelles ils auront à lutter et les difficultés qu'ils rencontrent sur leur route... Comment les armer? Nos séminaristes doivent avoir l'esprit critique : savoir juger par eux-mêmes, se rendre compte, ne pas jurer sur la parole d'autrui. Mais comment les préserver de cet esprit d'indocilité qui pénètre partout?...

Le dernier mot doit être à la formation intellectuelle, solide et sérieuse... Que le professeur soit pour ses élèves une leçon vivante de conviction éclairée, de sincérité parfaite, d'amour loyal de la vérité; qu'il ait les méthodes rigoureuses de la critique, et qu'il fasse preuve, en tout, de savoir et d'ouverture d'esprit. Cet exemple vaudra mieux que toutes les paroles [62].

Il est réconfortant de constater que de pareils propos étaient tenus — et imprimés — en 1908...

*
* *

Les mesures sévères édictées par l'encyclique, renforcées par le *Motu proprio* du 18 novembre 1907 [63], ont assaini l'atmosphère. Rapidement, sauf en des groupes très cir-

60. *id.* p. 666.
61. 5 octobre 1908, t. 117, p. 83 sq.
62. *id* p. 94-95.
63. Publié dans les *Etudes* du 5 décembre 1907, t. 113, p. 641 sq.

conscrits, il semble que le calme soit revenu. Quand fut prescrit le serment, les prêtres le prêtèrent, dans les divers pays touchés par le modernisme, « avec un ensemble peut-être inattendu » [64]. Reprise en main vigoureuse, assurément, mais finalement bienfaisante.

L'*état de siège,* avec les rigueurs qu'il entraîne, écrivait le P. de la Brière dans les *Etudes* en novembre 1910, devient, en certaines circonstances graves, une mesure bienfaisante, une mesure légitime, réclamée par l'intérêt général et pour le salut commun. Or les mesures adoptées dans l'Eglise contre le modernisme ressemblent un peu à l'*état de siège;* elles en ont quelques-unes des rigueurs, et certains hommes d'étude en ressentent parfois le douloureux contre-coup; mais, considérées dans leur inspiration générale, ces mesures correspondent — comme l'*état de siège* — à la nécessité des circonstances et à la gravité du péril [65].

Ce texte nuancé, où l'expression *état de siège* (soulignée par l'auteur) revient plusieurs fois, ne cache pas que la nécessaire répression du modernisme a pu, ici ou là, sembler bien rigoureuse. Du malaise ressenti sont principalement responsables ces exploiteurs de la crise qui se donnèrent mission de suspecter et de dénoncer. L'histoire en est assez connue. Nous devons reconnaître, avec tristesse, que deux meneurs, en France, furent les anciens jésuites Emmanuel Barbier et J. Fontaine. Les *Etudes* eurent à souffrir de leur intolérance. « Les deux principaux docteurs de l'intégrisme français, a écrit J. Rivière, étant des jésuites sécularisés, la Compagnie de Jésus recevait dans leurs censures la part du lion. Em. Barbier surtout semblait s'être donné le mandat spécial de surveiller les moindres affleurements de «libéralisme» dans les œuvres sociales ou les publications théologiques de ses anciens confrères » [66].

De ce remous, nous ne trouvons pas d'écho dans les *Etudes* avant 1914. L'activité des théologiens contre le modernisme est moins marquée à partir de 1908. Quelques batailles d'arrière-garde : en décembre 1908, le P. Lebreton, reprenant plus en détail un point de son article écrit au

64. J. Rivière, *Le modernisme dans l'Eglise,* p. 537.
65. 5 novembre 1910, t. 125, p. 421.
66. J. Rivière, *Le modernisme dans l'Eglise,* p. 516-517.

lendemain de l'encyclique, détermine avec précision, contre Le Roy et Laberthonnière, comment le mystère révélé est connu et exprimé par le dogme catholique [67]. Contre Le Roy, encore, écriront le P. Roure [68], qui, à propos du problème de Dieu, dénonce l'agnosticisme de la philosophie nouvelle, et le P. Harent, dont les deux articles de 1913 constituent une ferme mise au point de l'ensemble des questions touchant la foi [69].

En juillet 1909, Tyrrell était mort, brusquement terrassé par une attaque qui lui avait enlevé, durant dix jours d'agonie, tout usage de la parole. Ses amis publièrent, en 1910, le livre auquel il travaillait : *Christianity at the Cross-Roads*. L'article que le P. Bainvel consacra à cette œuvre inachevée [70], loin d'accabler l'égaré, met en lumière, avec une belle loyauté, les nuances d'une pensée fuyante, qui prétend à la fois « montrer l'union intime du Christ et de l'Eglise », et demeurer fidèle au Christ en se détachant de l'Eglise... [71]

Au lieu de prolonger la polémique et de renchérir sur les condamnations, les *Etudes* d'alors préfèrent se consacrer à un travail constructif. De sérieuses analyses tiennent au courant des publications récentes, notamment en matière scripturaire : bulletins d'Ancien Testament du P. Calès, chroniques d'assyriologie du P. Condamin, appréciation sereine des monographies consacrées à saint Luc ou à saint Marc par Harnack ou le P. Lagrange. Les origines chrétiennes font l'objet de longs articles des Pères de Grandmaison [72], de la Brière [73], Rousselot [74], ces collaborateurs confient à la revue les « bonnes feuilles » de publications magistrales qui nous sont, depuis lors, devenues familières : articles du

67. 20 décembre 1908, t. 117, p. 731 sq.
68. 5 mars 1909, t. 118, p. 625 sq.
69. 20 mars 1913, t. 134, p. 721 sq.; 5 décembre 1913, t. 137, p. 593 sq.
70. 20 juin 1910, t. 123, p. 737 sq.
71. *id.* p. 773.
72. 5 et 20 janvier 1914, t. 138, p. 26 sq.; 171 sq.; 5 février 1914, t. 138, p. 333 sq.
73. 5 et 20 juin 1909, t. 119, p. 585 sq.; 729 sq.; 5 juillet 1909, t. 120, p. 55 sq.
74. 5 décembre 1910, t. 125, p. 593 sq.; 20 septembre 1911, t. 128, p. 721 sq.

Dictionnaire apologétique, chapitre terminal du manuel *Christus* que le P. Huby va bientôt faire paraître...

Conscients de l'agitation qu'entretenaient des *zelanti* toujours plus impatients de condamnations, les rédacteurs des *Etudes* se taisaient. Ils étaient pourtant, selon le mot de J. Rivière, « poursuivis avec une particulière âpreté » [75]. Mais ils n'étaient pas seuls en cause; et le moment vint où il leur fut impossible de se taire. Le numéro du 5 janvier 1914 publiait, en liminaire, une solennelle protestation : *Critiques négatives et tâches nécessaires*, qui eut, immédiatement, une grande répercussion [76]. Ce texte, signé : *Les Etudes*, apparaît à distance comme une œuvre de courage nécessaire et bienfaisante. Si les contemporains furent surtout sensibles en ces pages à la dénonciation des dénonciateurs, nous sommes plus attentifs au programme positif proposé à toutes les bonnes volontés, qui ont mieux à faire qu'à s'entre-déchirer. Après avoir débridé la plaie, on montre la voie de la guérison, la seule qui puisse enfin dissiper les miasmes du modernisme.

Bien loin de harceler de critiques, au risque de décourager les jeunes et bonnes volontés, faut-il saluer comme les vrais héritiers de la pensée du Pape, comme des catholiques intégraux, de fidèles dispensateurs de la doctrine, ces ouvriers obscurs qui, sans tapage..., ont mené contre le modernisme la seule bataille qui soit définitive, en travaillant à le rendre impossible... Faut-il rejeter tout cet effort, parce qu'au milieu de tant d'ouvriers modestes, il s'en est trouvé d'orgueilleux et de vains? Tout, certes, n'y est point parfait. Mais faut-il couper l'arbre parce qu'il porte du gui? L'œuvre à faire demeure immense...

Veulent-ils faire entendre par leur inaction que la critique négative suffit à tout, qu'il n'y a plus de travail scientifique possible dans l'Eglise? qu'il n'y a plus rien à trouver en exégèse, en histoire, en philosophie;que tout a été dit, qu'il n'y a même plus de manière nouvelle de le dire? Non, la vraie solution de l'encyclique *Pascendi* n'est pas l'inertie intellectuelle par crainte du modernisme, c'est le travail, un travail mieux contrôlé, plus méthodique, mais intense et opiniâtre pour aller jusqu'aux fondements du modernisme et les ruiner... Nous ne laisserons pas dire par les incroyants, sur les dénonciations d'hommes incapables de s'y associer, que Pie X condamne cette tâche. Il l'encourage, il la surveille, il la bénit. C'est une des gloires de son pontificat.

75. *Le modernisme dans l'Eglise*, p. 519.
76. 5 janvier 1914, t. 138, p. 5 sq.

Les deux notes que publièrent les *Etudes*, sous la responsabilité de la rédaction, dans les livraisons du 20 janvier et du 20 février, ne laissent guère deviner, dans leur modération, la répercussion de cet article. Elle fut considérable. Certains, sans doute, lui témoignaient, selon le mot de la revue, « une sympathie intéressée ou suspecte », mais beaucoup se sentirent libérés, et surent gré aux *Etudes* d'avoir parlé net .

Ceux que visaient ces pages vibrantes ne se tinrent pas pour battus. Ecoutons l'historien du *Modernisme dans l'Eglise* :

> La contre-attaque ne se fit pas attendre. Polémiste retors, Emmanuel Barbier essayait de retourner contre ses accusateurs le titre même de leur réquisitoire. B. Godeau prenait l'offensive contre la Compagnie, pour reprocher à ses théologiens les plus cotés leur carence ou leur mollesse dans la lutte contre le modernisme. Le procès des *Etudes* y était instruit en bonne et due forme, avec de violentes personnalités à l'appui : pour avoir usé de quelques ménagements, les PP. de Grandmaison et Lebreton étaient incriminés de timidités coupables; le P. d'Alès se voyait accusé de « libéralisme modernisant ». Aussi le P. Brucker estima-t-il nécessaire de riposter par une apologie en règle (encartée dans le tome 139 de la collection). Les meneurs de l'antimodernisme avaient beau plastronner ou risquer de nouvelles menaces : leur pseudo-magistère n'en était pas moins ébranlé [77].

Les archives des *Etudes* conservent l'abondant courrier que valut au P. Brucker sa brochure : *les Etudes contre le modernisme*. Nombre d'évêques et de prélats, et plusieurs sur trois ou quatre pages, le félicitent et disent combien ils apprécient l'œuvre des *Etudes*. « J'ai lu avec grande satisfaction, lui écrivait le Cardinal Amette, la réponse péremptoire du P. Brucker à des attaques vraiment injustifiées. »

Moins de deux mois après ces propos, éclatait la guerre; et Benoît XV, dès les premiers actes de son pontificat, mettait fin, par autorité, aux querelles entre catholiques. Il semble bien que l'été 1914 ait été celui de la mort du modernisme.

Vingt ans après l'avènement de Pie X, le P. de Grand-

77. *Le modernisme dans l'Eglise*, p. 519-520.

maison, évoquant la crise, et les causes qui l'avaient rendue possible et si dangereuse, se demandait : *Une nouvelle crise moderniste est-elle possible*[78]? Sa réponse était finalement négative : « La perspective d'une crise moderniste généralisée, comparable à celle des années 1895-1910, nous paraît, grâce à Dieu, fort improbable ».

Il en donnait trois raisons : la nature des erreurs condamnées en 1907 est maintenant mieux connue, et le malaise imprécis d'où sortit le modernisme ne se reproduirait pas, tel quel, aujourd'hui; un approfondissement de la philosophie, plus ferme qu'au début du siècle, aiderait les esprits à dissiper les mirages; la science catholique fournit aux chercheurs des instruments de travail bien au point : ils n'ont plus besoin de faire appel aux exégètes protestants.

Car il demeure que le modernisme a suscité, par la force même de son pouvoir de séduction et des appuis qu'il trouvait, pour ainsi dire, dans la faiblesse intellectuelle des catholiques, un effort étonnant de recherches et de travaux, notamment en matière biblique, historique et théologique. Par là, Dieu a permis que cette crise grave s'avérât finalement bienfaisante. Nous bénéficions actuellement des effets heureux du coup de fouet vigoureux que fut, pour la théologie, l'exégèse, et en général, la science ecclésiastique, le modernisme.

Ce bienfait, nous en sommes redevables à ceux qui, au lieu de se buter dans des refus purs et simples, se sont mis au travail au milieu même de la crise. Il n'est que juste de compter parmi eux le P. de Grandmaison, ses confrères et collaborateurs des *Etudes*, la revue à qui ils ont su donner et maintenir une attitude constructive, convaincus, ainsi qu'ils le disaient à la fin de l'article collectif du 5 janvier 1914 « que, si le mot d'ordre est de démasquer l'erreur, il est aussi et plus encore de la vaincre par le travail ».

Henri HOLSTEIN,
Professeur à l'Institut catholique de Paris.

78. 20 septembre 1923, t. 176, p. 641 sq.

CENT ANS DE CHRONIQUE MISSIONNAIRE

Aux alentours de l'année 1856, la situation des missions lointaines est encore loin d'être brillante. Grégoire XVI (1831-1846) a réorganisé la Congrégation de la Propagation de la Foi et jeté les bases de l'expansion future. Pourtant son successeur, Pie IX, doit faire face à d'énormes obstacles dans les pays d'outre-mer. Ce qu'on a appelé le schisme goanais est en voie de résorption, mais dans le continent indien tout est à remettre sur pied. La Chine, la Corée, l'Indochine, malgré les traités signés sous la pression de l'étranger, sont encore en proie aux persécutions. Le Japon ne s'ouvrira vraiment que plus tard à l'évangélisation. La progression est lente en Océanie, en Indonésie et en Afrique, et souvent dépendante de l'expansion politique. Grégoire XVI avait établi les cadres d'un programme d'ensemble, mais ceux-ci étaient loin d'être remplis en 1856, malgré la vigoureuse impulsion donnée par Rome et la générosité des catholiques, en particulier des catholiques de notre pays.

Le développement prodigieux de l'œuvre missionnaire durant les cent dernières années, bientôt les *Etudes* vont le suivre et le décrire avec attention. Les chroniques participeront bien entendu de l'esprit du temps et l'on pourrait distinguer trois grandes périodes où les préoccupations des chroniqueurs apparaissent teintées de couleurs différentes : la première va jusqu'aux années 1890, période de ce qu'on pourrait appeler la défense de la religion contre les rationalistes ou les athées; puis, jusqu'en 1920, une période de défense du catholicisme français contre les anticléricaux du régime; enfin depuis cette date, la mise en relief d'un apostolat d'Eglise selon les directives du Siège romain.

La première mention de l'œuvre missionnaire dans les *Etudes* remonte à 1859 et n'est qu'épisodique : « Nos lecteurs verront sans doute avec intérêt, dans la lettre suivante,

adressée par un commandant du génie franais à un curé de Lorraine, les succès déjà obtenus, au moyen de l'éducation, par les missionnaires qui s'efforcent de conquérir à la civilisation et au christianisme la population malgache. » Madagascar, la Chine, le Proche-Orient, les Indes donnent lieu à de nombreux articles documentaires qui s'étendent soit sur les difficultés de l'apostolat, soit sur les particularités de ces divers pays. Et ceci ne doit pas nous étonner, car c'est dans ces régions que travaillent les jésuites français, avec lesquels les rédacteurs de la Revue sont naturellement en relations plus suivies.

La préoccupation, nous l'avons dit, est surtout d'ordre apologétique. Il s'agit ou bien de justifier la Providence contre les attaques du moment, ou bien de faire valoir la fécondité de l'Eglise catholique en terres lointaines. Le livre tendancieux et déplaisant de Marshall qui compare l'œuvre misionnaire catholique et l'évangélisation protestante a les honneurs de deux articles en 1865. La conclusion fait penser au Concile du Vatican qui bientôt exaltera, en parlant de l'Eglise « le signe levé devant les Nations ».

> Les Missions catholiques, disent les *Etudes*, sont la véritable *Démonstration évangélique* des temps modernes. Sentinelles avancées de la vraie civilisation, elles indiquent à tous le chemin de la *cité placée sur la montagne;* elles désignent la vraie lumière, elles signalent le vrai royaume de Dieu parmi les hommes. Elles sont en un mot devenues, pour nos générations positives, comme la note et le signe caractéristique de la vérité.

La comparaison avec l'islamisme et le paganisme d'une part, avec les missions protestantes de l'autre, permet d'exalter la supériorité de l'œuvre catholique qui a pour elle « la vie, le mouvement, le progrès, la civilisation, l'avenir ». Même son de cloche en 1867, lors de la publication de statistiques qui gardent leur intérêt : « Le mouvement catholique, de nos jours, est un fait prodigieux, irréfutable. L'Evangile est vivant au XIXe siècle; sa force d'expansion est, peut-être, plus prodigieuse encore qu'aujourd'hui qu'à bien d'autres époques. » Ceci parce qu'il n'a plus comme autrefois la puissance des moyens humains ni l'appui des princes chrétiens. Durant de longues années ce raisonnement apo-

logétique restera classique et quasi exclusif de toute autre considération dans les manuels d'enseignement religieux[1].

Au même ordre de préoccupations se rattache un article du P. Brucker commentant en 1879 la publication d'un livre du P. de Prémare. Ce savant jésuite du XVIIIe siècle croyait retrouver dans les ouvrages sacrés de la Chine non seulement l'unité de Dieu, le souvenir de l'innocence primitive et de la chute, mais « des allusions claires aux mystères les plus sublimes du christianisme, en particulier à la Trinité et à l'Incarnation[2]. » Le directeur des *Annales de philosophie chrétienne*, M. Bonnetty, avait traduit et présenté ce curieux ouvrage, honoré plus curieusement encore d'un bref élogieux de Léon XIII. Le P. Brucker fait force réserves sur les thèses par trop excessives de son confrère, mais il en reconnaît les « mérites très réels ». « Exploité avec intelligence, dit-il, (ce livre) peut rendre, croyons-nous, de grands services pour le but auquel il est destiné ». Occasion pour lui de défendre la Compagnie de Jésus et sa conduite traditionnelle envers les civilisations d'Extrême-Orient.

Les articles ont alors pour thèmes les informations venues des pays de mission ou les nécessités de l'actualité générale ou religieuse en France même. Il n'existe d'ailleurs aucun vrai spécialiste des questions missionnaires. Avouons qu'à ces articles dictés par l'opportunité, nous préférerions aujourd'hui une soigneuse analyse des efforts accomplis par les évêques français au Concile du Vatican en faveur de l'évangélisation du monde, ou encore du schéma de constitution sur le missionnaire apostolique que le Concile n'eut pas le temps de mettre à l'étude. Mais le vent n'était guère aux travaux de théologie missionnaire et il faut nous contenter durant cette première période de suivre les progrès de l'Evangile en terre lointaine, progrès qui manifestent la transcendance de notre foi.

*
* *

1. Cf. l'article du P. Holstein dans *l'Union Missionnaire du Clergé de France*, 1956-3.
2. Voir sur ce système, appelé figurisme, H. Pinard de la Boullaye, *L'étude comparée des religions*, I, Beauchesne, 1932, p. 188.

Les jours viennent cependant où la vie de notre pays va être marquée par la persécution religieuse à l'intérieur et par l'expansion coloniale à l'extérieur. Période qui prend son départ dans les dernières années du siècle. L'apologétique sur le plan religieux va faire place à l'apologétique sur le plan national. Il s'agira de montrer l'utilité des congréganistes dans le développement extérieur de la France et dans la diffusion de sa culture, pour aboutir à la conclusion suivante : ceux qui sont nos meilleurs serviteurs à l'étranger le sont aussi dans la métropole, il serait en tout cas criminel de tarir leur recrutement par une politique sectaire et à courte vue.

Cette arrière-pensée des rédacteurs (plus d'une fois exprimée) et le souvenir de la conjoncture politique d'alors nous permettront de juger équitablement leurs écrits où l'intérêt national et l'intérêt religieux ne semblent pas toujours assez fermement distingués à notre goût. C'est l'époque où abondent les études sur ce qu'on a appelé improprement le « protectorat » de la France sur les missions de Chine et du Proche-Orient, les contributions enthousiastes sur l'épopée française outre mer et la part que les missionnaires y ont prise, la défense des intérêts français contre les menées de gouvernements étrangers qui voudraient nous ravir charges ou privilèges mérités. A la rescousse sont apportés en 1901 une déclaration de Léon XIII [1], en 1904 un article de la *Civiltà Cattolica* et, à diverses dates, une circulaire de la Propagande, une lettre de Léon XIII, le Livre Blanc publié par Pie X, une lettre du Cardinal Gasparri durant la première guerre mondiale. Les missionnaires sont les premiers d'ailleurs à reconnaître, au-delà des avantages actuels du « protectorat », le caractère transitoire de cette situation. Ainsi écrit de Chine le P. Bizeul, « quand la Cour de Pékin demandera des prédicateurs..., quand le tribunal des Rites aura agréé une Constitution dont les articles relatifs au christianisme agréent au Pape, alors la Chine pourra voir l'aurore de son émancipation. Le protectorat des Missions au jour de cette renaissance aura fini sa glorieuse et

1. T. 86, p. 577.

pénible épopée ». Sur ces questions délicates, nous reviendrons dans notre seconde partie.

Il serait injuste pourtant de réduire à cette seule optique nationale le contenu des articles de cette période. Vers 1907, les critiques du chanoine Joly provoquaient, comme cela arrive souvent, une réfutation immédiate, mais à plus ou moins longue échéance un dépassement des points de vue admis jusque-là. De plus, large place est déjà faite à l'œuvre positive entreprise par les missionnaires pour évangéliser les païens et développer les institutions d'Eglise en terre lointaine. Ainsi le P. Colin décrit longuement les vicissitudes de la fondation et des successives restaurations de l'observatoire de Tananarive, le P. de Grandmaison raconte la fondation de l'hôpital de Beyrouth, le problème des Noirs aux Etats-Unis fait en 1918 l'objet d'un exposé.

La science a sa part dans l'œuvre missionnaire. Dès 1910, le P. Brou décrit les débuts de la missiologie allemande et regrette que les Français n'y prêtent pas la même attention. Deux ans après nous assistons à la naissance des Semaines d'ethnologie religieuse animées par le P. Bouvier et le P. Schmidt, et destinées à offrir aux futurs missionnaires une initiation technique appropriée. Deux séries d'articles doivent être relevées à cause de leur importance : la première est consacrée par le P. de Grandmaison à l'examen critique du livre de Harnack sur l'expansion chrétienne dans les premiers siècles de l'Eglise (1903), la seconde par le P. Le Bachelet au livre de Capéran, bientôt classique, sur le salut des infidèles (1913). Ainsi la fièvre nationaliste de ces années d'avant-guerre et de guerre n'a pas accaparé toute l'attention des rédacteurs des *Etudes*. Plus profondes que ces remous de surface, la vie de l'Eglise et la réflexion théologique sur les gens et les choses continuaient. Quand la fièvre sera tombée, l'on y verra plus clair et l'apostolat de l'Eglise en sera aidé.

***

Maximum illud de Benoît XV, la première des encycliques missionnaires modernes (1919), donne le signal de ce

changement d'optique qui s'esquissait déjà depuis un certain temps. L'approfondissement des études théologiques, la clarté des directives romaines, une certaine nausée aussi des excès du nationalisme font que la mission devient plus que jamais une affaire d'Eglise. Le sujet de la mission n'est pas tel individu admirable et étrange, encore moins tel pays à la vocation particulière, c'est l'Eglise elle-même qui pousse de nouvelles ramifications en terre lointaine.

Sans difficulté, les *Etudes* mettent en relief ces nouvelles perspectives. Dès 1918, avant la publication de l'encyclique de Benoît XV, le P. de la Brière soutenait, dans un article amputé de dix-sept lignes par la censure militaire, la volonté du Saint-Siège d'établir une nonciature à Pékin, et ceci malgré la résistance déjà ancienne du Gouvernement français à un tel projet. Sept ans plus tard, le P. Doncœur campera l'idéal missionnaire dans toute sa force. Après avoir évoqué de fortes pages écrites par le P. Charles, il conclut :

De tels appels vont à coup sûr faire surgir dans notre vieille France missionnaire, dans bien des jeunes cœurs de garçons et de filles, l'ardente réponse des apôtres. Leur nombre, sachons-le bien, sera d'autant plus grand que nous leur présenterons plus purement l'idéal véritable seul digne de leur sacrifice : Gagner des âmes à Jésus-Christ. Je ne suis pas sûr des intentions qui dictaient à M. le Président du Conseil un beau mot qu'il a récemment prononcé, mais c'est une joie de le faire nôtre en lui donnant un sens magnifique : « Non, disait-il, ce n'est pas le catholicisme qui en Orient sert la France, c'est la France qui y sert le catholicisme. » Voilà qui définit admirablement l'effort de nos missionnaires français. C'est bien pour apporter au Christ l'ardent service de leur pays qu'ils sont tous partis, pour cela seulement. Que si ce service demeure dans les vues de Dieu la raison d'être de notre patrie et la sauve des crises où elle aurait certainement depuis longtemps succombé, nous bénirons le Seigneur de ce qu'ayant cherché avant tout le règne de Dieu, le reste nous ait été donné par surcroît!

Nous nous en voudrions de ne pas faire allusion au moins à un beau développement du P. Lebreton à propos du livre de Massis, *Défense de l'Occident*, où il affirme fortement le caractère supra-national et universel du catholicisme [1]. Mais ceci est désormais le ton courant des articles

1. Juillet 1927... : « l'Eglise catholique vivifiera toutes les nations de l'humanité. Elle ne leur imposera pas le moule uniforme de la civilisation

de la Revue. A tel point que des survivances de l'ancien état d'esprit étonnent et sonnent un peu faux dans l'ensemble. L'Eglise occupe désormais toujours l'avant-scène, soit pour l'impulsion qu'elle donne à l'élan missionnaire, soit pour ses développements en terre étrangère.

La mention des initiatives pontificales revient souvent dans les *Etudes* : documents majeurs comme *Maximum illud* (1919) ou *Rerum Ecclesiae* (1926), ou lettres à des pays ou des institutions particulières, actes spectaculaires comme l'Exposition missionnaire de 1925 ou la consécration des premiers évêques chinois l'année suivante, transfert de la Propagation de la Foi à Rome, etc...

Les lecteurs de la Revue assistent dès lors à l'organisation et à l'implantation de l'Eglise en pays de mission. Les Bulletins du P. Brou les renseignent avec abondance et précision sur les vicissitudes de l'action missionnaire dans le monde entier; tous les sujets intéressant la vie des missions sont successivement abordés, au hasard des circonstances : développement du clergé et de l'épiscopat indigènes, marche en avant de l'Action catholique, progrès de l'enseignement chrétien des divers degrés, rayonnement des œuvres de charité, développement numérique des chrétientés, conversions en masse au Congo belge et au Cameroun... Sans doute on peut regretter que l'inlassable historien qu'était le P. Brou, absorbé par une tâche écrasante, n'ait pas eu le loisir d'approfondir, à l'exemple du P. Charles, les grands problèmes de théologie missionnaire qui nous préoccupent aujourd'hui. Il n'en reste pas moins que le P. Brou a eu l'immense mérite de faire connaître et aimer le travail des missionnaires non seulement par les lecteurs des *Etudes*, mais par bien des catholiques de France; ses chroniques, comme l'a écrit Georges Goyau, lui-même collaborateur occasionnel de la Revue [1], donnent le tableau de *l'Eglise en*

occidentale; elle se complaira dans la diversité de leurs dons et de leurs génies; elle aimera, transformées par l'esprit du Christ, la tenacité chinoise et la courtoisie chevaleresque des Japonais, et même les humbles traditions des peuplades du Dahomey ou de la Côte d'Ivoire... »

1. Articles sur les Catéchismes de Marie-Immaculée dans l'Indoustan, t. 218, p. 137; sur les missions papoues, t. 225, p. 433; sur Marie de l'Incarnation, t. 227, p. 145, sur les apôtres des Noirs au XIXe siècle, t. 230, p. 433.

marche, et sans elles le travail de réflexion théologique d'aujourd'hui n'aurait pas eu une base aussi solide.

*
* *

Il nous reste à examiner quelques points particuliers sur lesquels nous nous montrons à l'heure actuelle plus rigoureux et plus chatouilleux qu'autrefois. Le P. Brou les signale dans un article de 1929 : ce sont le « protectorat » français sur les missions de Proche-Orient et de Chine, le rôle des missionnaires dans la conquête coloniale, le nationalisme des missionnaires.

Le mot *protectorat* est mal choisi, car il fait penser à une domination politique, à une colonisation déguisée. Il s'agissait en fait d'une *protection* des missions et des missionnaires catholiques, et indirectement des chrétiens européens et autochtones, assumée par la France et reconnue par le Saint-Siège. Protection qui, au dire même d'historiens non-français [1], a été utile et nécessaire, tout en se prolongeant peut-être plus longtemps qu'il n'aurait été besoin. Il faudrait d'ailleurs distinguer fortement la protection telle qu'elle s'est exercée en Chine et ses modalités assez différentes au Proche-Orient. Ce « protectorat » tient, pour les raisons que nous avons rappelées, une grande place dans les *Etudes* qui ne lui consacrent pas moins de huit articles de 1893 à 1918 [2]. Dans la pratique, l'intervention des gouvernements d'Europe créait des problèmes incessants pour la conduite prudente des chefs de mission et du Saint-Siège, mais elle était acceptée d'emblée par la conscience chrétienne. Il fallait attendre l'évolution provoquée par la première guerre mondiale, pour que la protection des missions par la France devienne brusquement caduque.

Il est regrettable sans doute que les missionnaires et les chrétiens aient dû leur sauvegarde à des canonnières et des garnisons, à des consuls qui menaçaient d'employer la violence (et qui l'ont fait) en cas de mauvais traitements, à

1. Ainsi le P. D'Elia dans *Studia Missionalia* (Rome), VI, 1951, p. 65.
2. Cf. l'article synthétique du P. de la Brière, t. 159 (1919), pp. 606-628.

des Gouvernements qui mêlaient habilement prétextes religieux et ambitions commerciales ou politiques. Mais dans l'état de choses du moment, y renoncer eût été non seulement abandonner toute pénétration chrétienne, mais abandonner moralement et spirituellement les chrétientés existantes. Disons que ce fut un mal inévitable et nécessaire, un risque qu'il fallait courir avec la volonté de s'en libérer dès qu'une vraie liberté serait donnée. Ce qui advint avec l'écroulement de l'empire chinois et de l'empire ottoman. D'ailleurs les missionnaires ont été fort discrets dans le recours à la protection civile de la France.

Durant la période intensive de la conquête coloniale (1890-1910), qui coïncide d'une part avec le redressement consécutif à la défaite de 1870, d'autre part avec la persécution religieuse en France, les articles se multiplient sur l'étonnante expansion de la France à l'extérieur. Une vingtaine sont consacrés à la conquête de nouveaux territoires en Océanie, en Indochine, en Afrique centrale et à Madagascar. Dans l'euphorie de cette revanche sur l'humiliation nationale, il ne faut pas s'étonner que l'ivresse des esprits et des cœurs provoque des confusions verbales regrettables. Les apologistes de l'Eglise et des congrégations religieuses vont d'ailleurs plus loin que les missionnaires au travail dans les régions du globe où apparaît notre drapeau. C'est ainsi que Mgr Puginier, nous rapporte le P. Brou [1], fait au commandant Garnier cette noble déclaration :

> Je serai toujours heureux de vous rendre tous les services en mon pouvoir; mais si je suis Français, je dois me souvenir aussi que je suis évêque au Tonkin. Veuillez donc ne rien me demander qui puisse faire tort au gouvernement annamite; car je ne pourrais jamais m'y prêter, me devant à ma patrie d'adoption, aussi bien qu'à mon pays d'origine.

Il y a certes moins d'écart entre la mentalité d'aujourd'hui et celle d'hier, à constater dans la collection des *Etudes* avec quelle liberté évangélique missionnaires et religieux ont sans cesse reproché à la colonisation ses abus criants et défendu les droits des indigènes. Déjà en 1890,

1. T. 199 (1929), p. 590.

un missionnaire des Indiens d'Amérique du Nord prend avec vigueur leur défense contre les Américains sans scrupule et sans pitié. Il raconte « cette histoire sanglante qui crie vengeance vers le ciel » dans des termes passionnés où l'on sent une âme bouleversée des forfaits accomplis par les Blancs. Une remarquable série d'articles sur l'Algérie et l'Afrique du Nord mériterait d'être relue et méditée, car elle éclaire le drame présent [1]. Dès 1918, est abordé le problème noir aux Etats-Unis. En 1931, le P. Jalabert décrit la grande pitié de l'Afrique noire, le dépeuplement. Après avoir rappelé l'étendue et les causes du mal et suggéré les remèdes, il évoque le mot féroce du baron de Mandat-Grancey : « L'Afrique a résisté à trois siècles de traite des esclaves; elle ne résistera pas à cinquante ans de civilisation. » L'alcool, l'immoralité, la désorganisation sociale menacent ces races sous-alimentées, que seul le christianisme peut sauver. Signalons encore le compte rendu de la Semaine Sociale de Marseille (1930) sur les problèmes coloniaux; citons ce texte prophétique de 1928 où il est dit que l'avenir colonial de la France est « dans l'association »; il faudrait relever bien d'autres passages empreints de charité à l'égard des peuples d'outre-mer. Ne nous dissimulons pas cependant qu'il existe aussi de nombreux articles qui exaltent et défendent, sans les nuances indispensables, l'œuvre coloniale de la France.

Il nous reste à considérer dans son ensemble le nationalisme des missionnaires. Durant une première période, allant jusqu'au début du XXe siècle, les chroniqueurs des *Etudes* sont comme tous les Français : ils ne se posent pas le problème. Il est entendu que l'on sert d'abord l'Eglise et subsidiairement sa patrie. Il est entendu aussi que la supériorité occidentale éclate à tous les yeux. Un missionnaire de Chine, qui aime par ailleurs les Chinois, a ce mot incroyable : « Les mœurs, le caractère, les instincts du peuple chinois ne m'ont jamais paru capables de soutenir une comparaison quelconque avec la *loyauté*, le *dévouement*,

1. Voir les tomes 54, 194, 196, 205, 206, 222, 224 et *Cité nouvelle*, 1941, III. Au tome 224 (1935), p. 679 et ss., un bulletin sur Guerre coloniale et théologie morale.

les qualités naturelles du peuple français. » Il est vrai qu'il ajoute : « Cependant pourquoi juger les institutions et les mœurs d'un pays par les abus et les désordres qui s'y sont introduits? Pourquoi refuser à un peuple le sens et l'instinct religieux... [1]? » Quatorze ans plus tard, le P. Coubé n'a même pas cette réserve, lorsqu'il parle des Indiens et de leur dégénérescence. Œuvre missionnaire et œuvre nationale, comme nous l'avons déjà noté, sont mal distinguées. Ainsi le P. Brucker définit la mission malgache :

> une œuvre qui, depuis trente-cinq ans, a fait honorer, aimer le nom de la France à Madagascar; une œuvre qui nous a donné les amis les plus solides, pour ne pas dire les seuls amis que nous possédions en ce pays; enfin, une œuvre qui, par les services rendus dans un passé difficile, a prouvé abondamment qu'elle peut encore en rendre de plus grands dans l'avenir nouveau qui s'ouvre pour notre belle colonie [2].

N'auraient-ils pas pu citer pour leur défense le mot de Léon XIII : « Si admirable est l'activité des congrégations françaises, qu'elle n'a pu rester circonscrite aux frontières nationales, et qu'elle est allée porter l'Evangile jusqu'aux extrémités du monde, et, avec l'Evangile, le nom, la langue, le prestige de la France [3] ». Encore une fois n'oublions pas que ce texte date de 1901.

Pourtant des scrupules se font jour, des voix mettent en question la légitimité du nationalisme des missionnaires. Le

Le P. Brucker montre quelle a été l'attitude patriotique des missionnaires, mais il note qu'ils se sont communément gardés de toute intervention dans le domaine politique. On est plus sensible aux dangers de confusion chez les autres, les Allemands par exemple! Cette sensibilité grandissante a deux sources entre autres : les attaques et critiques bruyantes du chanoine Joly, qui reproche aux missionnaires d'avoir trop fait œuvre nationale, les accusations analogues des catholiques étrangers, qu'ils aggravent du reproche (injustifié semble-t-il) qu'ils font à la Propagation de la Foi,

1. 1875, t. 8, p. 198.
2. T. 71 (1897), p. 97.
3. T. 86 (1901), p. 577.

dont le siège est alors en France, de manquer d'équité dans la répartition des subventions aux différentes missions.

En 1909, le P. Brou se posera la question : les missionnaires ont-ils le droit d'être patriotes? Sa réponse se précisera peu à peu, et, vingt ans plus tard, il distinguera clairement un attachement naturel et légitime à la patrie du service actif de ses intérêts et de sa politique. Après la première guerre mondiale, les esprits s'affranchissent d'une dévotion excessive à l'idée de nation. Dans l'article de 1929, le P. Brou adhère entièrement à l'idéal supra-national dont Benoît XV et Pie XI ont fait aux missionnaires une obligation; il emploie lui-même le mot : le missionnaire, comme l'Eglise, doit être supranationaliste.

Cent ans de chronique missionnaire permettent de mieux mesurer la contribution de la France à la mission universelle. Presque seule pendant longtemps, elle n'a ménagé ni son or, ni ses enfants; elle voit naître en son sein des œuvres inédites d'aide à l'évangélisation du monde et de nouvelles congrégations missionnaires. Si elle y mêle durant un temps quelques traits de prestige et d'intérêt national, elle se range très vite et avec une parfaite docilité aux directives des papes; elle rachète ainsi ce qui aurait pu être impur ou erroné dans son dévouement passé. Elle accepte le transfert de la Propagation de la Foi, de Lyon à Rome, voit finir sans regret le « protectorat » en Chine et dans le Proche-Orient, entre généreusement dans la formation d'un clergé local qui accède progressivement à l'épiscopat et à la direction des diocèses. Que sa fierté des services éminents qu'elle a rendus à l'Eglise lui soit une raison de plus de rester fidèle à sa vocation missionnaire et de tenir actuellement sa place dans la cause sacrée du salut du monde!

André Rétif.

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

Cent ans de poussière! va penser le lecteur, qui me plaint, qui s'attend à me voir sortir tout poudreux. Il se trompe. L'avouerai-je? Je n'avais jamais mis le nez dans ces milliers de pages, les croyant mortes. Elles sont vives toujours, et souvent passionnées.

Des premiers volumes surtout, on sort animé et combatif. L'Eglise, nous allons le voir, est alors attaquée de toutes parts. Les *Etudes* sont sur la brèche. Ses pages crépitent. Le P. Longhaye commande le feu. — Puis s'insinue un souffle plus doux, qui fait nos rédacteurs délacer leur cuirasse : avec Henri Bremond, la critique tâte de l'impressionnisme. — Inspirée par le P. de Grandmaison, elle atteint enfin, après 1914, à un équilibre à peu près parfait entre la fermeté et l'accueil.

Sur cette immense carrière, il nous faudra courir, hélas, ne retenant guère que quelques noms, et nous taisant, bien entendu, sur les vivants.

*
* *

Au début, ai-je dit, critique de combat. Indignée et éloquente. En prose et en vers. Critique naïve quand elle fait siffler le fouet de Boileau au-dessus de la littérature naturaliste. Critique amère, quand elle rivalise avec celle de Veuillot. Critique rigide, parce qu'elle s'adosse à des « principes », comme à un mur. Quelques arguments aujourd'hui désuets. Des malices un peu faciles. Des coups bas? Cela, non.

Et la lutte n'est pas sans grandeur. Rappelons-nous. Les *Etudes* commençantes (1856) ont affaire à la fameuse génération de 1850; elle supporte donc le premier choc de cette équipe de grands « clercs » : Littré, Taine, Renan, qui croient devoir se substituer au clergé dans la direction des esprits. L'Ecole Normale est alors un Saint-Sulpice laïc, d'où sortent des professeurs dignes, pénétrés de leur responsabilité et armés d'une panoplie complète : philosophie, morale, esthé-

tique. Trop sérieux, les rédacteurs des *Etudes?* Le sérieux est dans les deux camps. Contre les dogmes chrétiens, on dogmatise. Renan, il est vrai, dépasse son époque : seul, et quand il y va de tout, ce sphinx inquiétant ose sourire.

Littré ne sourit pas. Comment put-on s'en prendre au « saint laïc »? C'est que Littré n'est pas encore l'auteur du *Dictionnaire,* mais le porte-drapeau du positivisme. Et c'est bien à ce titre qu'entre 1860 et 1871, il est discuté savamment dans cinq longs articles des *Etudes*. Mais les *Etudes* eurent-elles raison de soutenir Mgr Dupanloup quand le véhément « évêque d'Orléans » combattit la candidature de Littré à l'Académie (1863) ? Le geste était peu généreux. Inutile, au surplus : l'élection de Littré, huit ans plus tard, prendrait ainsi le caractère d'une revanche.

Hippolyte Taine était plus redoutable encore. Ce « cacique » de l'Ecole Normale prétendait donner à son siècle une philosophie et une esthétique, l'une et l'autre inspirées du XVIIIe siècle, mais fondées sur la science. Invoquant sans cesse la méthode et la clarté, peut-être mettait-il nos rédacteurs dans quelque embarras, les Jésuites n'ayant que trop prisé jusqu'alors, du moins dans le domaine littéraire, et la méthode et la clarté. Mais on sut parfaitement discerner ce que la construction tainienne avait de fragile, ce que cette pyramide de définitions (le fameux « axiome éternel », par exemple) avait de verbal. La théorie de « la race », du « milieu » et du « moment » — tarte à la crème des professeurs pendant tant d'années, mais dont chacun se gausse aujourd'hui — se trouve déjà percée à jour dans deux articles de 1867. (Piqué, M. Taine exigea l'insertion dans les *Etudes* d'une note rectificative, sur un point d'ailleurs insignifiant.) On lui signalait enfin les dangers, pour la vie morale, de sa théorie déterministe. Parler à l'influent professeur de sa « responsabilité terrible » à l'égard de la jeunesse, c'était devancer de vingt ans la thèse du *Disciple* (1889). (Toutefois, dès 1878, les *Etudes* rendront pleine justice à l'œuvre, plus solide, de l'historien.)

Mais voici Ernest Renan. « Durant les trente dernières années du XIXe siècle, a écrit Thibaudet, le tétrasyllabe Taine-et-Renan rendait dans la langue des lettres un son indivisible comme Tarn-et-Garonne. C'était le nom des deux maîtres,

associés et complémentaires, d'une génération, le nom d'une magistrature collégiale. » Devant Renan, qui dissolvait les croyances chrétiennes tout en se proclamant le plus religieux des hommes, on fut déconcerté. Voici les premières lignes du premier des nombreux articles consacrés à Renan dans les *Etudes* (1859, trois ans seulement après leur fondation) :

> Une nouvelle école d'exégèse antichrétienne paraît, qui, donnant la main à ses aînées pour le résultat qu'elles poursuivent, s'en sépare par la méthode et la forme de ses attaques. Elle laisse au XVIIIe siècle l'injure, le sarcasme, le ridicule; ces armes seraient réputées de mauvais goût. Aujourd'hui c'est la critique calme, impartiale, désintéressée, qui s'applique au christianisme comme à tout autre produit de l'esprit humain. Ce procédé, qui se donne pour inoffensif, devient pourtant, entre les mains qui l'emploient, une arme fort redoutable.

Avec les francs voltairiens, on était plus à l'aise! Les *Etudes* se jetèrent ce jour-là sur la première arme venue : un livre d'Ernest Hello, suite de déclamations assez creuses où Renan était accusé de nier « la religion, la société, la science et l'art ». On était pris de court? Sans doute, mais n'allait-on pas déjà à l'essentiel en dénonçant l'arbitraire des postulats, et les incertitudes d'une pensée que trahissait un style « flasque et fondant »? Prenant mieux la mesure de l'adversaire, un autre article reconnaissait le talent de l'écrivain et la valeur de l'érudit. Quand éclate le scandale depuis longtemps annoncé, c'est un orateur, le P. Félix, que l'on charge d'improviser sans tarder *Quelques mots sur la Vie de Jésus* (1863). Quelques mots d'orateur, cela donne 42 pages! C'est un long cri d'indignation. Mais c'est aussi une exhortation au travail : le P. Félix ne peut qu'en appeler de « la science apparente » à « la science réelle ». Puis M. Le Hir, professeur d'hébreu à Saint-Sulpice, vient dire à son ancien élève, en termes déjà plus précis, ce qu'il pense de ses *Apôtres*, en même temps qu'il l'invite au respect du souvenir (1866). A la fin, les *Etudes* ne voudront plus voir en Renan qu'un astucieux bonhomme, habile à jouer sur tous les tableaux et avec les plus grandes choses. Quand il mourra, déifié par les bistrots, les journaux, les agents électoraux et les grands Corps de l'Etat, les *Etudes* estimeront que le virtuose du *Oui et Non* n'a pas volé cette bouffonne apothéose anticléricale. Vous vous étonnez? Plus

proche que nous de ces temps affreux. Péguy ne dira pas autre chose. C'est Renan lui-même, écrira-t-il, qui a « donné la naissance à ce peuple de grossiers ». La cérémonie de Tréguier,

bien qu'elle soit en un sens tout ce que l'on peut imaginer de plus étranger, de plus hostile même et de plus contraire au caractère, au style, à la personnalité même de Renan, par ailleurs, en un autre sens, elle n'est que le couronnement de toute une vie,... elle n'est que le cheminement continu dont le point d'origine était à *l'intérieur de Renan lui-même...* [1].

C'est bien là ce qu'avaient subodoré et dénoncé les *Etudes* depuis trente ans. N'empêche : parce que leur ton est celui des luttes inexpiables, les pages consacrées à la mort de Renan sont de celles qu'on préfère ne pas relire. Quel soulagement quand nous arriverons enfin aux célèbres articles du P. de Grandmaison! Renan s'y trouvera investi par une lumière si précise que le jugement tombera d'aplomb, avec la sérénité d'un jour d'été, sans que subsiste la moindre trace d'affolement et de violence.

Avouons-le donc : tout au long de leur premier demi-siècle, les *Etudes* ne présentent pas une critique littéraire digne de ce nom, ou du moins telle qu'on l'entend aujourd'hui, je veux dire accueillante à tous les dons et soucieuse de saluer les réussites où qu'elle les trouve. Mais gardons-nous d'être injustes.

Que l'on se rappelle, dira Claudel, ces tristes années quatre-vingts, l'époque du plein épanouissement de la littérature naturaliste. Jamais le joug de la matière ne fut mieux affermi. Tout ce qui portait un nom dans l'art, dans la science et dans la littérature, était irréligieux. Tous les (soi-disant) grands hommes de ce siècle finissant s'étaient distingués par leur hostilité à l'Eglise [2].

Journaux, revues, Sorbonne, Collège de France, Académie, l'adversaire occupait toutes les positions clés. L'Eglise, dit encore Claudel, se trouvait dans la situation d'une ville assiégée, et il semblait qu'une main invisible eût donné le signal de l'assaut. On conçoit que les écrivains catholiques — Veuillot, Barbey d'Aurevilly, Léon Bloy — aient été, presque

1. *Situations*, p. 78.
2. *Contacts et Circonstances*, p. 9.

tous, des violents. Leur existence même de catholiques paraissait une insulte à leur temps, et c'est elle qu'ils défendaient. Claudel lui-même gardera longtemps l'habitude, fâcheuse et devenue anachronique, du défi et de l'anathème.

Il n'est donc pas surprenant que le P. Longhaye (1839-1920), pour ne citer que lui, ait laissé paraître, dans sa critique des *Etudes,* une allure de spadassin et une raideur malgracieuse. Ce professeur de grande classe, cet Alain d'une « cagne » jésuite, pour s'être opposé aux « débordements » de son temps, ne s'est-il pas tenu en dehors de son courant, qui ne pouvait être tout mauvais? Hélas! les constructeurs de digues ne sont pas ceux qui canotent sur le fleuve. Au dévergondage de la pensée, le P. Longhaye opposait « l'éternel bon sens »; il subordonnait à la raison les facultés sensibles et imaginatives; celui qu'on a appelé « le plus aristotélicien des humanistes » crut pouvoir dégager, non seulement les règles (ou les recettes) de l'art d'écrire, mais ses « lois ». Reconnaissons que chez cet esprit puissant et trapu, la tyrannie des principes laisse peu de champ libre à cette part du goût qui ne relève d'aucune justification rationnelle. Ce sont là défauts d'époque : Taine était-il moins systématique, et Brunetière, qui l'admirait, moins logicien? Qu'il ait lié à l'excès la valeur littéraire d'une œuvre à la qualité d'âme de son auteur, et la poésie à la morale, le P. de Grandmaison l'admettra volontiers dans les articles consacrés plus tard à son vieux maître [3]. Le P. Longhaye a donc vieilli. Mais c'est une question de savoir si un apôtre fortement « engagé » ne doit pas sacrifier la survie de son œuvre à son efficacité présente. Courant au plus pressé, qui était de clarifier les idées, le P. Longhaye, écrivain de race et d'un goût sûr, a consenti à passer — le mot est de lui — pour un « croquemitaine littéraire ». Il est permis de voir dans ce choix quelque héroïsme.

*
* *

Génération sacrifiée? Peut-être. Mais, à l'abri des « principes », les bases étaient solidement posées d'une critique dont

3. Novembre 1900 et avril 1920.

il faut bien admettre que le P. Longhaye ne la condamnait pas, ni ne l'avait d'avance stérilisée, puisque nous la voyons tout à coup pratiquée par toute une pléiade de jeunes religieux formés par lui ou dans son esprit : le P. de Grandmaison, les (trois frères) Bremond, les (deux frères) Valensin, Victor Poucel, Joseph de Tonquédec, Louis de Mondadon, Alphonse de Parvillez, Paul Doncœur, pour n'en citer que quelques-uns. Critique intuitive et nuancée, ennemie des simplifications, curieuse des contrastes et même des contradictions qui peuvent exister dans l'œuvre la plus une, attentive surtout à sauver, chez les écrivains incroyants, « ce qui était perdu ».

Il faut le dire aussi : un nouveau climat littéraire s'était peu à peu et partout établi, qui permettrait de substituer la nuance à l'éloquence, le dialogue à la mise en garde, l'accueil à la défense hérissée. La jeune génération s'était insurgée contre la dictature idéologique de Taine et de Renan, laquelle s'était faite tentaculaire en passant du Collège de France à chaque lycée. L'impertinence du jeune Barrès contre ses professeurs tainiens, dans *Le Culte du Moi,* devint révolte déclarée dans *Les Déracinés.* Déjà Paul Claudel a vomi un enseignement qu'il n'a pu « digérer ». Le *Disciple* de Bourget institue le procès des maîtres. Et Péguy va dénoncer « le parti intellectuel » et la dégradation de la « mystique » en « politique ».

La voie est libre pour autre chose. Pour le sentiment religieux? Mais oui, et c'est à Renan qu'on le doit. L'incroyable, ici, est le vrai. De Barrès jusqu'à nous, la littérature sera désormais hantée par le problème religieux, centré par Renan sur le problème de Jésus; mais c'est aussi Renan qui empêchera les jeunes générations de passer de la simple « sensibilité » catholique à la foi, — en sorte que, pour le dépasser, il faudra le renier.

Lisez Barrès, le premier des « catholiques sans la foi ». Tandis qu'à la mort de Renan la presse catholique tirait à boulets rouges sur « l'apostat », le jeune Barrès déclarait au *Figaro :*

Le bienfait dont nous remercions le maître qui vient de mourir, c'est qu'il a trouvé un joint pour conserver à l'esprit moderne le bénéfice

de cette prodigieuse sensibilité catholique dont la plupart d'entre nous ne sauraient se passer, car elle a façonné trop longtemps nos ancêtres.

Barrès sera plus explicite encore en 1923 : « Renan soulevait la tristesse, la réprobation, les colères du monde catholique. Eh bien, à nous, il faisait aimer le catholicisme. » Il nous apprenait à lire « avec un respect nouveau les textes sacrés [4]. » « De Renan sort l'immensité du monde moderne », a écrit Péguy. Toute une postérité du vieux maître restera marquée par son scepticisme; travaillée par le poison du *oui et non*, elle ne cessera d'errer autour des vieilles églises, de les défendre même contre les grossiers, sans y entrer : ainsi Barrès lui-même, Gide, Montherlant, Malraux, Camus; mais d'autres — tels Péguy et Claudel — pénétreront jusqu'au sanctuaire. Des uns aux autres, toutefois, un dialogue deviendra possible. La critique catholique va connaître de beaux jours. Sa tâche est double : faire le départ du vrai et du faux chez les écrivains restés au dehors, et encourager les jeunes écrivains franchement ralliés à l'Eglise. J'allais oublier une troisième tâche, la plus laborieuse : acclimater à un art insolite (celui de Péguy et de Claudel, précisément) des fidèles qui ont beaucoup trop lié la sensibilité chrétienne aux formes classiques.

Aux *Etudes*, c'est le P. de Grandmaison qui va donner la note, dès avant 1900, aux équipes qui se relaieront durant cinquante ans. L'opposer au P. Longhaye? Le parallèle est tentant, trop facile, injuste,... inévitable. La photo du P. Longhaye est d'un homme qui vit de quelques vérités très simples et qui les défendra jusqu'au bout. Au-dessus du menton péremptoire, la bouche trace une ligne nette. Le regard, comme aux aguets, fixe durement l'horizon. Tout le corps, ramassé, paraît prêt à bondir. Que me rappelle donc le faciès tendu de ce religieux, qui fut si bon, paraît-il, et même si bonhomme? J'y suis : le zouave des *Dernières Cartouches*. Et voici le disciple : corps penché, tête inclinée, le P. de Grandmaison est tout accueil et toute bonté. Il plie un peu : tant de choses sues, si variées, si subtiles! Mais qu'une âme contemplative domine pourtant avec une souriante aisance. Ne par-

4. Textes cités dans *Chroniques barrésiennes*, II, p. 107 et 110.

lons plus de symétrie dans les traits, mais d'harmonie. Toute l'âme est livrée et tout le visage éclairé par les yeux : lumineux et graves.

Accabler le maître? Je n'y pense pas. Car l'élève lui doit tout, tout ce que précisément le maître souffrait — ses dernières lettres en témoignent — de n'être pas : ouvert aux disciplines les plus variées et capable de travailler en savant, c'est-à-dire de première main. Il lui doit surtout l'unité d'une vie menacée de dispersion. Avec sa tendance simplificatrice — qu'il faut dire ici salvatrice — le P. Longhaye, on le sait, « enjoignit » au jeune religieux de « chercher en tout objet d'étude » « le rapport de toutes choses divines et humaines à Jésus-Christ ». « Là, lui dit-il, est le tout de tout [5]. » Ici, nous retrouvons Renan. La génération des Dernières Cartouches avait été atteinte au cœur par la *Vie de Jésus*. Au cœur, mais l'esprit ne savait que répondre [6]. Cette façon de faire confluer toutes les disciplines : philosophie, histoire, philologie, littérature dans un exposé fluide et dans un style bien fondu, ne pouvait que déconcerter des hommes — et le P. Longhaye plus que tous — attachés à la sacro-sainte distinction des genres. Chez le P. de Grandmaison s'opérera le passage aisé d'un niveau de l'âme à un autre : l'artiste viendra en aide à l'érudit, et le contemplatif au psychologue. Mais « le tout de tout » sera pour lui Jésus-Christ. En sorte qu'il faut bien risquer ce paradoxe : le monumental *Jésus Christ* du P. de Grandmaison, somme de tous ses efforts et but de toute sa vie, résulte d'une collaboration inattendue : celle de Renan et du P. Longhaye.

Constatons que le Grandmaison critique — le seul que nous

5. Cité par le P. Lebreton. *Vie du P. de Grandmaison*, p. 39.

6. Comment ne pas rappeler ici les vers de Claudel qui expriment la fidélité, au sein des ténèbres, de toute une génération :

O mon Dieu, je me rappelle ces ténèbres où nous étions face à face tous les deux, ces sombres après-midi d'hiver à Notre-Dame,

Moi tout seul, tout en bas, éclairant la face du grand Christ de bronze avec un cierge de 25 centimes.

Tous les hommes alors étaient contre nous et je ne répondais rien, la science, la raison.

La foi seule était en moi et je vous regardais en silence comme un homme qui préfère son ami.

(*Cinq grandes Odes*, p. 167.)

retenions ici — se colleta beaucoup avec Renan. Jamais le vieux magicien ne trouva adversaire aussi souple dans ses prises, mais aussi ferme. Protée, serré de près par une psychologie d'un délié égal à la sienne, est contraint de livrer son visage définitif. Désabusée de la séduction renanienne, libérée du *terror academicus* qui disqualifiait d'avance, quelques années plus tôt, quiconque se posait le problème religieux, la jeune génération se tourne d'elle-même vers l'Eglise, étonnée d'y trouver autre chose que « le parfum d'un vase vide ». Se gardant bien d'annexer, craignant toujours « le manque de nuances et de moelleux », le P. de Grandmaison suit de près ce « renouveau du sentiment religieux hors de l'Eglise ». La conversion du petit-fils de Renan, Ernest Psichari, sera relevée par lui comme un symbole.

*
* *

Un autre critique des *Etudes*, plus curieux de littérature pure (sinon, déjà, de « poésie pure ») mais ne séparant pas, lui non plus, la littérature du « sentiment religieux » (au point de rapprocher plus tard, à l'excès, au goût de certains, « prière et poésie »), c'est le P. Henri Bremond [7]. Sa collaboration aux *Etudes* est très importante : 55 articles. Neuf années d'apprentissage (1894-1903). Dons et méthode, tout ce qui fera l'originalité si vive de l'historien du *Sentiment religieux en France*, se trouve déjà chez le rédacteur des *Etudes*. Là sont ses sources les plus fraîches que voilera sur la fin la subtilité un peu sèche de certaines disputes. Pour venir aux *Etudes*, le P. Bremond a dû quitter les collèges, et il s'en console en parlant des enfants. Ecrivain, il restera toujours, comme son cher Fénelon, un éducateur, curieux de ces âmes balbutiantes dont le secret est si souvent piétiné par les balourds : pour protéger le paradis des enfants et des mystiques, la plume de Bremond se change en épée de feu. Non seulement éducateur,

7. N'ayant pas été l'élève du P. Longhaye, le jeune P. Henri Bremond lui soumit du moins ses premiers essais. La rencontre est plaisamment racontée par le P. André Bremond (5 octobre 1933).

mais professeur : il écrit comme on fait la classe, interpelle son lecteur, l'instruit en l'amusant. « Citateur » incomparable, il ne furète à travers les gros livres que pour en ramener quelques « morceaux choisis », dix lignes que sa présentation fait rutiler. A l'excès parfois, mais ne faut-il pas que les têtes se relèvent et que les yeux brillent? Style parlé, semé de surprises et d'artifices, et pourtant naturel. N'oublions pas la pointe d'humour anglais (que d'articles, déjà, sur Newman, Manning, le mouvement d'Oxford!). Pas d'idées personnelles? Oh que si! Mais longtemps tenues cachées, par pudeur. Cet Ariel traversé de fantaisies, frivole en apparence, est d'une sensibilité qui, heurtée, peut devenir farouche. Le fringant Bremond fut-il bridé aux *Etudes?* Il n'y paraît guère. Dans la suite, écrivant plus au galop, il fera plus d'étincelles. Libéré de l'actualité, il n'aura plus un regard pour tant d'écrivailleurs, demi-dieux du jour, gonflés par l'opinion, et dont, critique, il était obligé, comme nous tous, de vérifier l'inexistence, fût-ce en les perçant d'un coup de plume. Devenu théoricien de la poésie, il sera moins poète, me semble-t-il; et sur le silence, qui resta longtemps son fécondant secret, il discourra beaucoup.

On expliquera plus tard ses positions idéologiques, défendues non sans nervosité, par l'humeur, le caprice, le goût du paradoxe. Parlons plutôt d'un choix du cœur. S'il ne parvient pas à annexer à la littérature le mot « prière » — son maître-mot — c'est que ce mot est trop grand pour elle. Mais quelle noble audace! Elle situe Bremond très au-dessus de Sainte-Beuve dès que l'un et l'autre touchent aux mêmes écrivains spirituels. Décidément, oui, c'est bien à ce mot « prière » que l'œuvre de Bremond, fragile en bien des endroits, irritante à d'autres, doit son unité et sa gravité [8].

L'équipe des *Etudes* n'eut jamais un mot amer pour celui qui lui avait fait faux bond. C'est avec ferveur que furent salués, et les premiers volumes de l'*Histoire littéraire,* et l'élection à l'Académie. Le geste, pour ceux qui savaient, ne manquait pas d'élégance, mais il n'étonna personne, venant

8. Henri Bremond a recueilli ses articles des *Etudes* (mais pas tous, la moitié à peine) dans les volumes suivants : *L'Inquiétude religieuse,* I (1901) et II (1909); *L'Enfant et la Vie* (1902); *Ames religieuses* (1902).

de ce religieux grand seigneur qu'était le P. de Grandmaison [9]. Plus tard, en 1929, les articles du P. Lebreton sur la *Métaphysique des Saints* provoquèrent, il est vrai, un échange assez vif, — vif du côté du seul Bremond [10]. A la mort de leur ancien rédacteur, les *Etudes* voulurent que se fît entendre une note nettement affectueuse, et c'est le propre frère d'Henri, le P. André, qu'on en chargea [11].

*
* *

... *Non deficit alter!* La signature d'Henri Bremond n'a pas encore disparu des *Etudes* que nous y lisons celle de Victor Poucel [12]. Oserai-je, de l'un à l'autre, voir un progrès? Non, bien sûr, quand je pense à l'agilité étourdissante du premier, à la nouveauté des domaines qu'il nous ouvre, à la passion qui anime et fait étinceler ses phrases apparemment les plus détachées. Du critique, toutefois (je ne dis pas de l'écrivain), nous exigeons d'autres qualités, dont le P. Poucel me paraît avoir été mieux pourvu.

Critique, oubliez un instant votre personnalité encombrante, ces choix et partis pris qui s'interposent entre vous et ce que vous lisez. Faute de quoi, parlant d'un autre, c'est de vous encore, de vous toujours que vous nous parlez. Ne fignolez pas sans cesse votre portrait : nous vous demandons celui des autres. Bremond, peut-être, ne s'oublie pas assez.

Le critique peut penser ce qu'il veut, du moins doit-il avoir la sensibilité de son temps. Or, bien qu'il ait assez subi Chateaubriand pour comprendre Barrès, Bremond, comme Longhaye, est de goût classique — à la manière de Boileau moins qu'à celle de Voltaire. Touchant à tout avec génie, il est donc chez lui partout, ... sauf dans la littérature moderne, qui commence avec Balzac pour la prose, avec Rimbaud pour la poésie. Imaginez, si vous le pouvez, un Voltaire mystique : il ne verra dans Huysmans qu'un pieux barbare et ne se

9. 5 et 20 janvier 1917; 20 janvier 1921; 5 juin 1923.
10. 20 janvier, 5 février, 5 mars 1929.
11. 5 octobre 1933.
12. 25 octobre 1902. Le dernier article d'Henri Bremond est de juillet 1903.

retrouvera que dans Valéry, ramené d'ailleurs à Racine. S'en est-on avisé? Bremond n'est pas de goût beaucoup plus large que son maître Sainte-Beuve, lequel resta fermé à Baudelaire. Poucel, lui, est généreusement, douloureusement ouvert à son temps. A ce temps ouvert lui-même sur des abîmes. A ce temps qui va faire, dans une même œuvre, communiquer le conscient et l'inconscient, se mêler le réel et le rêve, se heurter Dieu et Satan. Comprendre? Non. Le critique devra d'abord flairer, humer, sentir. Il habitera son auteur avant de risquer sur lui un seul mot. Et plutôt qu'à un mot décisif, il aboutira à des formules contrastées (Poucel dira de Gide : « Sa corruption est de grand style ») où la louange est cousue au blâme.

Bremond dessine : à la diable et avec tant de brio qu'il paraît — à tort, d'ailleurs — tirer de son inventif génie les visages qu'il évoque. Poucel peint : après quelles patientes poses! Moins intuitif, peut-être, sûrement moins vif que Bremond, Poucel procède par approches plus lentes, finalement plus sûres et qui inspirent plus de confiance. Il investit son auteur, et bientôt vous ne sauriez dire si cette adhésion très étroite évoque davantage la chaleur de la sympathie ou la rigueur de la prise. Car si ondoyant que soit son homme — Anatole France, par exemple, ou André Gide — il ne le lâche plus et lui dit son fait avec une autorité qui ne permet aucune échappatoire.

*
* *

Parmi tous nos rédacteurs, force m'était de ne retenir que quelques-uns : ceux qui permettent le mieux de suivre l'évolution de la critique aux *Etudes*. Mais que de morts assiègent ma plume! Tandis que des vivants m'enjoignent de me taire : le P. de Tonquédec, le P. Doncœur, par exemple, dont la physionomie violemment accentuée tente si fort le portraitiste! Que de pages trop vite parcourues, plus solides que brillantes, en général, mais que la justesse du ton, la bonhomie, un bon sens à goût de terroir rendent, aujourd'hui encore, délectables. Pages trop fermes pour leur temps, et que le

changement des saisons littéraires a mûries, loin de les rendre, comme il arrive trop souvent, ridicules. Style nullement démodé, parce qu'il n'a jamais suivi la mode. Cherchez donc, dans les *Etudes*, le style crinoline ou cubiste!

Mais l'important est ailleurs : les *Etudes* ont-elles fait ce qu'on attend d'elles? Et qui est, non pas de signaler toutes les singularités littéraires (elles ne sont pas une revue proprement littéraire), mais de donner une réaction catholique aux œuvres qui comptent et qui influent. Il semble qu'elles aient assez bien visé. On l'a vu pour Renan. Passons vite — trop vite! — sur le trio Barrès, France, Bourget. Ce dernier — familier de la maison, il est vrai — spécialement bien traité. Par contre, un seul article, et tardif, sur Léon Bloy : je le regrette! Sur la façon, prompte ou différée, douce ou brutale dont les *Etudes* accostèrent Mauriac et Duhamel, Valéry et Giraudoux, Saint-Exupéry et Malraux, plus tard Sartre et Camus, j'aurais à dire! Ne retenons que *Péguy, Claudel, Gide, Bernanos* et *Montherlant* [13].

L'importance de Charles Péguy fut très tôt signalée par le P. de Grandmaison qui désarma, de son doigt toujours délicat, des préventions tenaces. La voie était ouverte pour les copieux essais des Pères de Mondadon, Poucel et Doncœur : une inondation!

Dans le public catholique, l'abrupt Claudel rencontra, on le sait, plus de résistances. Est-il juste de voir dans notre revue « un des îlots de résistance les plus obstinés à la pleine acceptation du poète des *Grandes Odes* »? Ainsi parle M. Ernest Friche dans son livre *Etudes claudéliennes*. Holà! C'est dès 1913 (20 février), avant la *Revue des Deux Mondes* et le *Correspondant*, que les *Etudes* présentent l'œuvre de Claudel, la faisant ainsi sortir de la « chapelle littéraire » où elle était jusqu'alors confinée. J'accorde que l'amour immodéré du P. de Mondadon pour la « clarté française » le préparait mal à comprendre l'auteur des *Grandes Odes*. Mais l'ahurissement du cher homme se nuançait déjà d'une très

13. L'espace me manque pour parler des littératures étrangères. Mais comment ne pas rappeler que c'est le P. André Bremond qui a révélé au public français, dans son article du 5 octobre 1934, le grand poète anglais Gerard Hopkins?

nette sympathie, alors que les critiques en place en étaient encore à bouffonner. M. Friche écrit trente ans plus tard, exactement (1943) : son enthousiasme effervescent a peut-être un peu moins de mérite [14]! Surtout, il n'accorde pas assez d'importance aux retentissants articles — à la fois intuitifs et aigus — du P. de Tonquédec. Les premiers sont de 1917, et l'ensemble parut en volume en 1927 [15], bien avant *le Génie de Paul Claudel,* de Jacques Madaule (1933). Les réserves faites par Tonquédec — d'ordre stylistique pour la plupart — désolent M. Friche. Moi aussi. « L'essentiel est ailleurs », dira le P. François Varillon [16]. Mais ce n'est pas à tel ou tel grief, c'est à toute réserve faite sur Claudel que paraît en avoir M. Friche. Pareille attitude n'est pas d'un critique, et le claudélien résolu que je suis appelle de ses vœux une étude vraiment critique de l'œuvre de Paul Claudel : elle n'existe pas encore.

A la différence de Claudel, qui était seulement incommode — et ne le fut d'ailleurs pas pour notre revue, à laquelle il collabora — Bernanos, homme terrible, et qu'il faut aimer tel, nous décocha, comme à tant d'autres, quelques ruades. L'avions-nous maltraité? A peine apparu, son *Soleil de Satan* fut aussitôt signalé comme une œuvre d'une originalité fulgurante, parce qu'elle vous jette, avec une sorte de furie, en plein surnaturel. Lisant, après tant d'autres travaux, ce tout premier article visiblement écrit à chaud, je suis stupéfait d'y trouver le génie de Bernanos pénétré en son centre [17]. Habitué à des teintes plus douces, le très barrésien Poucel avait subi le coup de « Soleil » de cette beauté aveuglante et tellement insolite! Insister sur les défauts lui parut déplacé. Ces défauts apparurent à plein dans l'*Imposture,* et il fallut crier casse-cou. Dans la présentation du *Journal d'un Curé*

14. Où allaient les préférences du public au moment où les *Etudes* consacraient à Claudel leur premier essai important? Je l'apprends, par grand hasard, des *Etudes* elles-mêmes qui relèvent à la même date (5 février 1913) le résultat d'une enquête ouverte par une « jeune revue », *Pages modernes,* « auprès du public compétent ». Loti arrive en tête (677 suffrages), puis viennent Anatole France (304), Paul Adam (119) et Henri Bataille (86)!

15. *L'Œuvre de Paul Claudel* reprenait les articles de mars et avril 1917, 5, 20 octobre et 5 novembre 1926.

16. Article du 5 mai 1935.

17. Article du 5 mai 1926.

de campagne — « un beau livre », concluait-on simplement — j'eusse aimé plus de ferveur. Mais c'est à l'occasion des *Grands Cimetières sous la Lune* que les relations se gâtèrent : Bernanos exigea l'insertion d'une lettre, dans laquelle il se déclarait d'ailleurs « entièrement d'accord sur les principes [18] ». Mais oui,(Bernanos, d'accord sur l'essenticl. Et vos adversaires étaient les nôtres; ce n'est pas dans votre polémique, trop souvent étourdie, c'est dans vos romans que vous les avez marqués au fer rouge : ce sont les apôtres du *Oui-Non*. Disons donc un mot de Gide et de Montherlant.

Vous parlez trop d'André Gide, nous a-t-on dit parfois. Mais non. La séduction exercée par Gide entre 1925 et 1940 n'est comparable qu'à celle de Renan un demi-siècle plus tôt. Même obsession des textes sacrés, même façon de les caresser pour les amener à dire ce qu'ils ne disent pas; même répugnance pour tout choix net. Dans les ouvrages de Gide, chargés de blandices sensuelles, mais festonnés de sentences évangéliques, épicuriens et catholiques se croyaient également chez eux. Une sincérité étalée, mais aussi un style d'une souplesse et d'une distinction rares, intimidaient toute critique. Contester ce délicat, c'était passer pour un butor. Je crois que Gide fut étudié chez nous avec une attention scrupuleuse, et sous tous ses aspects par des hommes aussi différents que les Pères de Tonquédec, Poucel et Doncœur, M. Gabriel Marcel, Paul Archambault. Le bilan fut d'une sévérité qui étonna même des catholiques, s'il n'étonne plus personne aujourd'hui. Mais Gide lui-même, qu'allait-il en penser?

> Quant à ce que Gide en personne pourra dire ou penser de moi, peu m'en chaut, concluait Poucel. Ma conviction personnelle est que notre rigueur le blessera moins que de sottes louanges [19].

En quoi il se trompait : Gide se montra vexé comme un enfant par une étude délicate, certes, mais de ton viril. Il pleura dans son *Journal* — grosses larmes mêlées de fiel, d'accusations de « mauvaise foi ». Il écrit à Poucel, qui lui répond, et auquel il réplique à nouveau. « Ah! que je voudrais,

18. 20 juillet 1938.
19. 20 octobre 1927.

note-t-il dans son *Journal*, que tout cela fût publié plus tard, pour la plus grande édification des lecteurs. » Ce qui ne traîna guère : la *Nouvelle Revue Française* de juillet 1928 donnait en effet les lettres de Gide, mais en taisant avec soin la réponse de Poucel. Gide stimagtisait la « mauvaise foi » d'un interlocuteur... auquel il fermait la bouche [20].

Et Montherlant? « Une paternité douloureuse remuait au fond de ces hommes condamnés à être appelés : Mon Père. » Une telle phrase, dans son premier livre, était bien faite pour désarmer des critiques qui sont en même temps des prêtres. Montherlant, qui s'est plu, toute sa vie, à déconcerter tout le monde, peut se vanter d'avoir jeté d'abord dans l'embarras nos rédacteurs. Fallait-il signaler, dès 1920, dans la fraîche *Relève du matin*, une ambiguïté déjà inquiétante? A peine sorti de Sainte-Croix de Neuilly et mal guéri de l'adolescence, l'auteur était visiblement en pleine crise : chrétien et païen à la fois, catholique et sceptique. C'est peu de dire que le *refus* de tout choix, dont il allait faire l'unique règle de sa vie, n'avait encore rien d'agressif : on pouvait croire à une simple *absence* de choix, à ces états flous dans lesquels l'adolescent lui-même ne démêle pas le meilleur du pire. Quelle sorte d'appréhension fit notre jeune auteur, au moment de jouer son va-tout, soumettre son manuscrit au directeur des *Etudes?*

> Je craignais, a-t-il dit, qu'une culture humaniste ne rendît mon catholicisme suspect à des âmes simples. Je m'en ouvris à l'éminent directeur des *Etudes*. Au cours de la clairvoyante critique qu'il me fit l'honneur de m'envoyer, le P. Léonce de Grandmaison me répondait : « Je n'ai rien vu de choquant en ce sens. Soit dans la *Gloire du Collège*, soit dans les autres morceaux, le fond est élevé, inspiré par des sentiments chrétiens sincères. Est-ce de la littérature « catholique » ? Cela est difficile à dire, parce que le point de vue religieux n'est pas assez central, dominateur, ou est trop caché, trop *implicite*... Mais c'est de la littérature saine, et faite par un catholique.

On le voit : le P. de Grandmaison *voulait* croire à la « sincérité » de l'auteur, bien que déjà, sur le catholicisme du livre, il hésitât. *La Relève* fit grand bruit. « Autour de *La Relève*,

20. André Gide, *Journal*, 30 novembre et 13 décembre 1927. Cf. sur cette querelle : Victor Poucel. *L'Esprit d'André Gide*. — Barrès tint mieux le coup devant les critiques. Voir sa lettre au P. Poucel dans *Essais catholiques*, p. 213.

écrira plus tard le P. Poucel, tout un vol d'espérances tournoyait. » Déjà, pourtant, Montherlant prenait ses distances. De la lettre du P. de Grandmaison, reproduite à la fin du livre, il concluait hardiment : « Si vingt fois (l'auteur) affirmait : Je suis athée, le livre n'en serait pas moins écrit par un catholique [21]... » L'avait-on mal lu? Déjà, sous le décor catholique, l'athéisme perçait-il? Plus tard, dans la préface qu'il ajoutera en 1933, Montherlant signalera lui-même les passages de *La Relève* qui eussent dû alerter un critique ou plus éveillé, ou moins pitoyable [22]. Deux ans après *La Relève*, parut *Le Songe*, et malgré des relations « affectueuses » dont témoignent certaines dédicaces, force fut aux *Etudes* de parler franc. Un article du 20 juin 1923 concluait : « Vous n'avez pas le droit de vous dire catholique. » Un an encore, et *Le Paradis à l'Ombre des Epées* nous contraignait à reprendre le mot d'Henri Bremond à Maurras, au sujet d'un autre paradis (*Le Chemin de Paradis*) : « Votre paradis n'est pas le nôtre. » Impitoyable cette fois, le P. de Grandmaison avertissait l'auteur qu' « on ne gagne pas sur tous les tableaux ». « Il faut choisir, sous peine de mort. » Ancien professeur de Montherlant à Sainte-Croix de Neuilly, Paul Archambault viendra témoigner, en 1927, que ceux mêmes qui l'ont le plus aimé voient clair, désormais, dans son « jeu ». A quoi bon poursuivre? Les articles suivants qualifieront comme elle le mérite la prétention d'être catholique sans être chrétien et de parer le nihilisme de splendeurs empruntées : catholicisme de plumes de paon.

*
* *

C'est sur ce cas douloureux que j'arrête l'examen — trop cursif, et imparfait à tous égards — de la critique littéraire aux *Etudes* pendant cent ans. Il explique en effet certaine gravité de ton, ordinaire chez nous, et qui étonne en une matière réputée légère. C'est que l'hésitation est permise, et même l'angoisse, à qui se trouve pris entre l'auteur et les

21. *La Relève du Matin*. Société littéraire de France, 1920, p. 230 et 231.
22. *La Relève du Matin*. Grasset, 1933, p. 26.

lecteurs et doit répondre devant Dieu de l'un comme des autres. Risque et danger partout. Risque de rejeter prématurément un jeune écrivain dans les ténèbres extérieures; mais danger, d'autre part, à ne pas dévoiler aux lecteurs l'arrière fond païen d'une œuvre qui, par ses dehors engageants, va tromper leur bonne foi et menacer leur foi. Là trouvent peut-être leur excuse certains retards [23], compensés d'ailleurs par des essais plus mûris, plus synthétiques, pris de plus haut.

Non, la critique n'est pas pour nous une occupation comme une autre et purement profane. Certains lecteurs se sont étonnés — et tel écrivain s'étonne encore aujourd'hui — qu'un prêtre consacre à l'actualité littéraire un temps dérobé, dit-on, à l'apostolat. C'est se faire une idée singulièrement étroite et de la littérature et de l'apostolat. Le temps est loin des madrigaux et des bouts-rimés, et aussi des petits abbés coureurs d'académies. L'écrivain d'aujourd'hui ne sépare plus la littérature de la vie, et ses ouvrages font connaître, défendent et propagent une conception *totale* de l'existence qui se réfère nécessairement au christianisme, soit qu'elle coïncide avec lui, soit qu'elle le heurte et le combatte. L'écrivain est devenu un « directeur de conscience ». Il est donc nécessaire qu'il se rencontre des théologiens humanistes : assez humanistes pour aborder avec compétence et sympathie les œuvres nouvelles, assez théologiens pour situer ces œuvres par rapport au christianisme. Si la critique a pris, aux *Etudes*, depuis leur fondation, une importance sans cesse accrue, c'est parce qu'elle est devenue l'une des formes les moins contestables de l'apostolat.

André BLANCHET.

23. Si nous étions tentés d'oublier que la hâte, elle aussi, peut avoir ses inconvénients, certain article sur Jean Cocteau (5 juillet 1926) nous en ferait souvenir.

VERS LA PRIMAUTÉ DE L'ÉDUCATION SUR LA PÉDAGOGIE

On m'a fait lire récemment quelques pages d'un livre dont l'auteur n'a sans doute pas connu ses grands-parents. Il se les imagine, et tous leurs contemporains, aveugles et sourds. Ils n'ont vu aucun nuage monter à l'horizon, n'ont entendu aucun grondement de tonnerre. Aussi ont-ils vécu dans un univers fermé, une maison solide inspirant confiance, ouvrant sur un jardin potager, protégés par de hauts murs contre l'indiscrétion et la curiosité. Du monde où nous vivons et de nos problèmes, ils n'ont rien soupçonné, absolument rien. Devant un vieil album de famille, les enfants ont souvent une illusion semblable. Comment des gens qui s'habillaient de façon si ridicule auraient-ils pu penser et aimer comme nous?

De mon excursion d'un siècle à travers la collection des *Etudes,* je reviens avec un tout autre sentiment. Certes, nos prédécesseurs n'écrivaient pas notre langue, les plus anciens surtout comme il s'entend. Ils avaient fait beaucoup de discours latins et d'amplifications françaises, avaient étudié les préceptes de la rhétorique et s'étaient exercés à ses figures. Aux questions diverses qu'ils abordaient, ils ne donnaient pas toujours la même valeur relative que nous. Des idées pédagogiques, des attitudes, des méthodes qui nous sont familières leur ont apparu comme des nouveautés étranges, hasardeuses parfois ou même inquiétantes. N'empêche que leurs soucis majeurs étaient déjà les nôtres. Sans doute, s'ils revenaient, leur arriverait-il de s'étonner de ce que nous écrivons, voire de se scandaliser un peu. Mais je me persuade que nous tomberions vite d'accord. Parce que le présent, s'il ne répète pas le passé, le continue. Plus encore, parce que, lorsqu'il s'agit d'éducation, la nature résiste aux idéologies, survit aux aventures, impose sa vérité.

I

Jusqu'en 1870, les questions d'éducation et d'enseignement n'occupent que peu de place dans la revue. A n'en juger que par les *Etudes,* il semble que la loi Falloux ait apporté la sécurité et la paix. Les réformes pédagogiques de Victor Duruy, les discussions sur l'orthographe ou le baccalauréat n'opposent pas les catholiques aux héritiers de la Révolution. Mais voici venir Jules Simon. Dès 1870, le feu reprend. Le problème qui préoccupe déjà et préoccupera plus encore les religieux, rédacteurs de notre revue, est celui de la liberté de l'enseignement, en droit et en fait, ses raisons et ses conditions. Il ne pouvait en être autrement. Dans son *Histoire de la Pédagogie,* René Hubert, rationaliste laïque intégral, respectueux d'ailleurs des croyances religieuses, le reconnaît. « Le problème qui suscita les plus ardentes polémiques, sinon celui qui présente pour les éducateurs le plus grand intérêt, a été le problème de la liberté de l'enseignement... Le problème de la laïcité est étroitement lié à celui de la liberté de l'enseignement... Les problèmes de la liberté et de la laïcité de l'enseignement intéressaient directement la politique et indirectement la pédagogie. » Engagée comme elle le fut, la guerre scolaire ne pouvait prendre fin. Car — et c'est ce que M. Hubert n'a pas vu, — l'enjeu pour les catholiques en était la foi des enfants.

Hélas! Dès qu'une question devient politique, il est difficile que la polémique reste sereine et mesurée. Chez nous en particulier, car les Français sont trop latins pour ne pas aimer l'éloquence et se laisser emporter par elle, trop gaulois pour n'être pas indulgents au démon de la division. Soyons justes cependant. Les habitants de Pompéi sont excusables de n'avoir pas eu, quand le Vésuve crachait du feu, la sérénité des touristes qui se promènent sur des laves refroidies. N'en déplaise à certains pour qui Jules Ferry par exemple et Waldeck-Rousseau appartiennent au Musée Grévin, la résistance de nos pères aux promoteurs de l'école sans Dieu n'était pas la querelle du Lutrin. De 1870 à 1880, les Pères Dumas, Marquigny, Dechevrens, Vadon, de Scoraille, Rouvier ont fait face au

laïcisme. Loin du combat, tous leurs arguments ne nous semblent pas de même valeur. Tel d'entre eux maniait le Syllabus un peu comme un tomahawk. Ils réprouvaient en bloc la Révolution. Mais, le plus souvent, ils ne font que défendre la doctrine de l'Eglise sur l'école telle que Pie XI, en 1929, l'exposera avec sa vigoureuse fermeté. Nul enfin ne peut contester leur clairvoyance. A une époque où, pour la masse des catholiques, l'athéisme semblait impensable, où l'on répétait volontiers que Voltaire même croyait en Dieu, ils ont, dans la laïcité, discerné le laïcisme. Dès 1872, le P. Dumas rejette l'école obligatoire de Jules Simon, parce que, dit-il, il s'agit d'imposer une école laïque, nécessairement neutre et qui, demain, sera l'école sans Dieu, seule accessible aux plus pauvres.

Quand, en 1888, après huit ans d'interruption, la revue reparaît, le P. Burnichon prend la chronique de l'enseignement. Il la gardera jusqu'à l'arrivée du P. de la Brière, en 1910. Batailleur, comme le sont souvent des hommes de petite taille et d'apparence chétive, disputeur inconfusible, que la contradiction stimule et pour qui toute idée a un visage et un nom, remarquablement informé de ce dont il parle, mais tirant de son carquois cent flèches qui ne vont pas toujours au but, il combat pied à pied pour la liberté de l'enseignement, sans ménagement aucun pour l'adversaire. Il n'est pas dupe des propos lénifiants, des prudentes manœuvres et des bombes à retardement. Sa méfiance l'aveugle parfois, et par exemple quand il boude un enseignement de culture pour les filles. Il relève, avec une joie maligne, tout ce qui ne va pas dans l'école officielle. On comprend qu'il ait hérissé tous ceux qui ne voyaient pas comme lui venir l'abject régime d'Emile Combes, les proscriptions, le dépeuplement massif des écoles libres, la crise des vocations enseignantes, les tracasseries mesquines qui dureront jusqu'au tocsin de 1914. Nous qui avons vécu ces années et ne pourrons jamais en oublier l'odeur fétide, nous nous défendons mal parfois, en le relisant, contre l'agacement. Mais quand il faut descendre dans la rue, les légères touches du fleuret ne valent pas le coup de poing. Tout ce qu'on est en droit de demander à qui le porte, c'est de se battre à la loyale.

Entre le P. Burnichon et le P. de la Brière, aucune compa-

raison n'est possible tant ils contrastent. Gentihomme, d'une courtoisie prévenante, toujours égale, presque cérémonieuse parfois, le P. de la Brière est né de bonne humeur. Il aime la vie et fait confiance aux hommes. Rien ne lui est plus pénible que d'avoir à soupconner des intentions. Il était fait pour décerner des prix de vertu plus que pour prononcer des réquisitoires. En réunissant ses chroniques du mouvement religieux, il les intitulera : *les Luttes présentes de l'Eglise.* L'événement l'y a contraint. Car il a horreur de la guerre et de la polémique dès qu'elle lui ressemble. Homme de conversation et de conférence, il a besoin de croire à la bonne foi de ses interlocuteurs, à une commune volonté de vérité et de justice dans le respect mutuel. Sa vocation eût été de négocier des concordats. Puisqu'il faut cependant défendre une liberté qui a pour elle le droit, qui est aussi la cause de la paix, il le fera résolument, courtoisement, avec la patience jamais lassée des pacifiques. Il laissera à d'autres les questions proprement pédagogiques qui ne l'intéressent pas. Le problème étant politique, il le traitera comme tel, qu'il s'agisse des manuels scolaires, de la répartition proportionnelle, des projets divers de « défense laïque », de stratégie parlementaire laïque, de menaces contre la liberté, tantôt en Bretagne, tantôt en Alsace, de l'école unique, de monopole avoué ou camouflé... Toujours, il n'aura en vue que la paix à réaliser et les conditions de cette paix. Trop clairvoyant pour se faire la moindre illusion sur n'importe quel totalitarisme, son souci grandissant, pendant ses dernières années, aura été que la liberté d'enseignement fût condamnée en France à mourir de faim.

Au lendemain de la Libération, tandis qu'il était question de réformes de structure, un grand espoir s'était éveillé, celui d'un statut de l'enseignement libre, lui donnant sa place au plein jour dans l'unité nationale restaurée, garantissant son existence. Les rédacteurs de cette revue se sont efforcés de ne pas renouveler les querelles. Trop d'autres graves problèmes d'éducation et de pédagogie nous pressent, qui ne pourront être résolus que dans un climat de sécurité et de concorde! Mais, tant que des droits sacrés n'auront pas été sincèrement et réellement reconnus, il ne dépendra pas de

nous que le problème de la liberté de l'enseignement cesse d'être le premier, ni hélas qu'il relève de la politique. Le taire serait lâcheté. Dans les *Etudes* de mars 1955, S. E. Mgr Chappoulie, évêque d'Angers, le rappelait avec autorité, fermeté et sérénité.

II

Dès que, après quelques années d'existence, les *Etudes* s'ouvrent aux questions d'enseignement, un problème est déjà posé, de pédagogie celui-là, qui ne peut laisser des jésuites indifférents. Qu'est-ce que l'enseignement secondaire et que doit-il devenir ou rester? Existe-t-il un autre enseignement de culture désintéressée que les Humanités classiques? De 1852 à nos jours, les réformes vont succéder aux réformes, sans que le problème soit enfin résolu. L'équilibre est encore à trouver entre la culture désintéressée et l'enseignement utilitaire, la formation de l'esprit et l'acquisition de connaissances. Le nouvel humanisme se cherche toujours. De l'autre, celui de la tradition classique, il faut beaucoup d'illusion ou d'ignorance pour croire qu'il reste plus qu'une ombre.

Héritiers d'une pédagogie dont la Compagnie de Jésus ressuscitée avait réassumé la tradition, les jésuites ne pouvaient hésiter sur l'attitude à prendre quand les premiers coups furent portés contre les vieilles Humanités. Jusqu'en 1880, cependant, elles ne semblent pas sérieusement menacées. La plupart des universitaires leur restent fidèles. Sous la plume des PP. de Gabriac et Sengler, les débats gardent une académique sérénité. Plus encore, les articles où les PP. Alet, Monneret et Daniel exposent l'histoire, les principes et les méthodes du *Ratio studiorum*. Mais était-il bien, dans les collèges du XIXe siècle, ce qu'il avait été? Après une interruption de cinquante ans — et quels cinquante ans en France! — on ne reprend pas une tradition comme on lie à la soirée d'hier le matin qui se lève.

Entre 1888 et la guerre de 1914, la situation est tout autre. Deux réformes, en 1891 et 1902, vont modifier profondément l'enseignement secondaire. La naissance des « humanités

modernes » est laborieuse. Quant aux « humanités classiques », leurs jours sont comptés. Les jésuites les défendront jusqu'au bout. Les PP. de Gabriac, Peeters, Bainvel, Burnichon feront valoir leur excellence. « Les lettres anciennes, écrit le P. Peeters en 1896, justifient de conditions assez exceptionnelles pour que leur privilège en matière d'éducation n'ait rien de surprenant. » Ce que le P. Bainvel, en 1891, dit du latin comme instrument de formation intellectuelle, Alain le dira encore, en 1932, dans ses *Propos sur l'Education*. En 1936, un humaniste exquis, le P. André Bremond, écrira trois articles à la louange d'une éducation dont il était un fruit savoureux d'arrière-saison. Tandis que se prépare, puis se réalise, la réforme de 1902, avec ses deux cycles et ses quatre sections, et quand on peut la juger sur ses premiers résultats, le P. Burnichon en dénonce les dangers avec clairvoyance. D'autres avec lui, nombreux. Mais comment se défendre aujourd'hui contre une impression pénible? Toutes les forces ont été jetées dans ce combat d'arrière-garde, sur des positions démantelées, pour sauver l'honneur. Leur fidélité même à une tradition magnifique semble avoir condamné nos prédécesseurs à une attitude toute négative et de refus à l'égard de la culture nouvelle dont un monde nouveau sentait le besoin. Ni pour les mathématiques et les sciences, ni surtout pour les langues vivantes, ils n'ont été accueillants.

Sans doute ne pouvaient-ils pas croire que le vieil humanisme fût définitivement condamné. Et il parut prêt à reverdir, au lendemain de la guerre de 1914. Ce fut, en 1923, la réforme de Léon Bérard, rose d'un matin, coupée avant d'avoir eu le temps de se faner. Un homme de collège, d'une longue expérience, compétent, précis, discret et mesuré, le P. Datin, va en saluer la naissance. Mais déjà commence le combat autour de l'Ecole Unique : gratuité de l'enseignement secondaire, afflux massif dans les lycées et collèges d'un grand nombre d'enfants dont les parents s'intéressent aux diplômes plus qu'à la culture, sélection rendue nécessaire sans avoir été préparée. Le P. Datin met nos lecteurs en garde contre les illusions, ouvre les yeux à la réalité. Un article, entre autres, en 1929, « Surmenage ou Malmenage », semble avoir été écrit hier, sur la condition des élèves de l'enseignement secondaire.

Depuis, cet enseignement ne se survit que comme une des branches de l'enseignement du second degré. Les bûcherons ne manquent pas qui s'offrent à la couper.

Où nous en sommes, nos lecteurs le savent. A la veille d'une nouvelle réforme, plus radicale encore, dont les *Etudes* ont attendu jusqu'ici pour parler, car, pour juger des intentions profondes et prévoir les résultats, il faudrait connaître les programmes et l'équilibre des horaires. Que les craintes des Agrégés soient justifiées, nous avons trop de raisons de le penser. Nous aurons alors à déplorer, et nous dirons pourquoi, un nouveau coup porté à la culture classique. Le passé cependant est le passé. Que savent de latin nos bacheliers? Combien d'entre eux en ont-ils lu une page pour le plaisir de la lire? Ceux mêmes, qui sont capables de triompher d'une version de 20 lignes en trois heures, le seraient-ils d'ouvrir Cicéron ou Virgile, à plus forte raison Tacite, sans le secours d'une traduction? Mais, si grandes qu'aient été les vieilles Humanités, l'humanisme ne doit pas périr avec elles. Certains de nos rédacteurs tournent leurs regards vers l'enseignement moderne et technique. Le devoir est en effet aujourd'hui de travailler à l'avènement d'une culture moins refermée peut-être sur l'homme, épanouissant cependant sa nature et respectueuse de son âme, ouverte à la diversité des élites, donnant à l'esprit de maîtriser la technique et de faire servir le savoir à la vertu. A ceux, si peu nombreux soient-ils, qui continueront à boire aux sources délaissées, vives toujours et fraîches, une mission restera de présence discrète et de témoignage. Et si, d'aventure, l'Université, persuadée ou contrainte, cessait d'enseigner le latin, l'Eglise continuerait à prier dans la langue de Rome. Sa pérennité est au-dessus des remous de la politique et des tâtonnements de la pédagogie.

III

Education et Enseignement. Celui-ci n'est qu'une des tâches de celle-là. Mais les deux problèmes de liberté et de culture, dont il a été question ci-dessus, ont, plus que tout autre, préoccupé les rédacteurs de notre revue. Leur urgence confis-

quait l'attention. Les luttes scolaires, qui, depuis plus de cent ans, opposent les Français, ont eu cette autre conséquence déplorable, rejeter à l'arrière-plan les problèmes d'éducation. Ils existent cependant. Il nous reste à voir comment ils ont été abordés dans les *Etudes*.

Quand se fonde la revue, les jésuites, en France, sont d'abord des hommes de collège. Contrairement à la tradition première, la plupart de ces collèges sont des internats. Le P. Clair, en 1867, l'explique par la Révolution et Napoléon, la transformation de la vie et celle des mœurs familiales. Tout en reconnaissant que l'externat est un idéal, il accepte l'internat come une nécessité. Rien d'étonnant donc à ce que l'éducation des collèges soit la première à retenir l'attention de nos rédacteurs. Et cet intérêt restera privilégié jusqu'à la veille de la guerre de 1914, ce qui surprend davantage. Les sujets les plus divers seront traités. En 1879, le P. de Scoraille consacre deux articles aux distributions des prix qui ont bien changé depuis que Louis XIV, âgé de douze ans, se réjouissait d'y être invité et d'assister à une tragédie latine. Les jésuites n'ont pas pour autant abandonné le théâtre, et le P. Longhaye, en 1888, expose la valeur pédagogique des drames de collège. En 1897, c'est la question des cantiques à laquelle le P. Burnichon consacre un curieux article. L'année suivante, le même Père présente l'école apostolique du Valentin, dans la province de Lyon, comme une réalisation de l'idéal pédagogique. La même année, le P. Delbrel traite longuement de l'instruction religieuse et de la vocation. Les PP. Burnichon, de la Brière, Baron parleront tour à tour des congrégations mariales. D'autres articles concernent l'obéissance, la pureté, voire les jeux athlétiques. L'éventail des questions étudiées est large. Souvent, les données des problèmes ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles étaient alors. Bien que le ton et l'éclairage aient changé, nous ne relisons pas sans intérêt ni gain ces pages jaunies.

D'autres nous gênent un peu qui ne s'expliquent que par leur contexte historique. De la réapparition de la Compagnie de Jésus à 1880, et même jusqu'aux expulsions de 1902, l'anti-jésuitisme a été virulent. Pour les premiers promoteurs de la laïcité scolaire, les jésuites étaient l'ennemi numéro un, et

leurs collèges, la forteresse à raser. L'éducation qu'ils y donnaient était l'objet d'incessantes attaques. On lui reprochait de soumettre les enfants à un dogmatisme étroit et intolérant, de les dresser à l'obéissance passive. D'autre part, au lendemain de la loi Falloux, les catholiques restaient divisés. Enfin, comme il y a des familles spirituelles dans l'unité de l'Eglise, diverses conceptions de l'éducation s'accordent à sa doctrine. La polémique, malheureusement, mêlait tout, le juste et l'injuste. A distance, nous voyons sans peine le tri à faire dans les critiques, et que, par exemple, les internats du XIXe siècle avaient trop pris au lycée napoléonien pour prétendre continuer simplement la tradition de l'ancienne Compagnie, ou que la fidélité littérale au *Ratio* devenait anachronisme. Entre 1850 et 1880, il était difficile aux jésuites de s'en apercevoir. Fallait-il pour autant rejeter d'emblée et presque sans examen toute critique, d'où qu'elle vînt, comme attaque perfide et pure injustice. Montalembert n'était pas un ennemi. Dans la campagne pour la liberté de l'enseignement, il en avait donné la preuve. Hélas! Dans une lettre au P. de Ravignan, auquel le liait une respectueuse et fidèle amitié, il s'était permis, un jour, de regretter la place trop mince laissée, dans nos collèges, à l'initiative et la responsabilité. On pouvait discuter ce jugement. Il aurait fallu essayer d'abord de comprendre, au lieu de se répandre, pendant près d'un demi-siècle, en plaintes amères, ou de répliquer comme dans les disputes scolastiques par un « nego majorem ». Ce n'est qu'un exemple d'une attitude de raideur, hautaine en apparence, en réalité naïve. L'éducation de nos collèges étant parfaite, la sentence théologique lui convenait : « Nihil innovetur nisi quod traditum est ». Qu'il fût question de méthodes nouvelles pour enseigner les langues vivantes, de l'éducation physique, des responsabilités données aux élèves, de la formation du caractère chez les anglo-saxons, nous n'avions rien à apprendre. La clef du *Ratio* ouvrait tout. Tant de candeur désarme le lecteur d'aujourd'hui, surtout s'il est jésuite.

Quatre faits, à partir de 1900 surtout mais déjà un peu avant, vont concourir à transformer certaines conditions de l'éducation et provoquer la réflexion.

La loi sur les congrégations frappe les collèges, oblige les

jésuites à s'effacer et faire de plus en plus appel à des collaborateurs dévoués. Des ministères divers vont solliciter les religieux dispersés. L'éducation des collèges, maintenus envers et contre tout, reste un apostolat majeur de la Compagnie de Jésus. La plupart des jésuites s'y forment, quelques années; beaucoup lui donnent encore toute leur vie, dans une féconde humilité et une patiente abnégation. D'autres œuvres cependant les sollicitent, multiples, où ils portent, avec leur préparation pédagogique, leur connaissance des enfants et des adolescents. Beaucoup découvrent une autre jeunesse que celle de nos internats et externats, qui n'a pas moins besoin d'aide spirituelle, d'autant plus disponible souvent qu'elle a été parfois délaissée. La guerre faite à l'école a laissé le champ libre aux œuvres des heures et des jours de loisir, comme aux œuvres d'étudiants. En 1880 déjà, et de nouveau en 1902 et pour de plus longues années, les jésuites trouvent en Angleterre la plus libérale et discrète des hospitalités. Or, les Anglais ont le sens de l'enfance. Pour corriger ce qu'il y a de trop sérieux, de trop adulte dans notre éducation française, nulle influence ne pouvait être meilleure. Au lendemain de la mort de Newman, le P. Prat avait fait à Oxford un voyage dont il rapportait, pour les *Etudes*, des impressions et réflexions heureuses. Devant des portraits d'enfants, le P. H. Bremond donnait la parole à Tom Tulliver et Maggie, les héros de George Eliot, en 1901. Et en 1902, il faisait entendre un prédicateur de collège, Arnold de Rugby. D'Angleterre encore, après la guerre de 1914, le P. Sevin nous apportera le scoutisme authentique, celui de Baden-Powell.

Si on leur avait prédit que les *Etudes* parleraient souvent du scoutisme, les plus anciens titulaires de nos chroniques d'éducation auraient été fort étonnés. Un fait nouveau est intervenu de grande portée, la naissance de ce que nous appelons aujourd'hui les mouvements de jeunesse, fort différents des œuvres anciennes par les responsabilités qu'y assument les laïques, dirigeants ou chefs, mais aussi par leur ambition de collaborer avec la famille et l'école à une éducation plus ouverte de la jeunesse, en faisant appel à un libre engagement des adolescents. L'A. C. J. F. avait paru la première, dès 1886. Elle n'avait cessé de grandir, ouvrant la voie

dans l'Eglise au laïcat. Une nouvelle forme d'apostolat était proposée au prêtre : conseiller, éclairer, animer sans commander. Avec une particulière sympathie, les *Etudes* s'intéresseront à l'A. C. J. F. et en suivront l'histoire. Citons en particulier les articles du P. de la Brière en 1911, du P. Emonet en 1925, des PP. Emonet et Doncœur en 1936. La naissance, à l'intérieur de l'A. C. J. F. des mouvements spécialisés est une date dans l'éducation. Un article comme celui du P. Décout, en 1926, sur l'ouverture des collèges, témoignait de la transformation des idées sur l'éducation dont nous sommes redevables aux mouvements de jeunesse.

Troisième fait majeur, les grands progrès de la psychologie de l'enfant. C'est le P. Roure qui, le premier, en entretiendra les lecteurs de notre revue, à partir de 1894. Quel long chemin parcouru depuis lors! Ce qui semblait ne devoir retenir l'attention que des savants intéresse aujourd'hui tous les éducateurs. Nous ne sourions plus à la boutade de John Dewey : « Que faut-il connaître pour enseigner le latin à John? — Le latin. — Non, John. » Les *Etudes* n'étant pas une revue de pédagogie, on y chercherait en vain une chronique du mouvement d'Education nouvelle. L'article du P. Datin, en 1923, fort sympathique à Mme Montessori, restera longtemps une exception. D'autant que les origines du mouvement le rendaient assez suspect à beaucoup de catholiques. Mais c'est par leur caractère psychologique que les techniques de l'Education nouvelle ont attiré peu à peu l'attention de quelques-uns de nos collaborateurs. Pareillement, si, plus d'une fois, depuis un premier article, assez sévère, du P. Jalabert en 1921, les *Etudes* ont abordé le problème d'éducation que pose le cinéma, c'est par la réflexion sur les raisons psychologiques de son influence.

Le quatrième fait, et sans doute de beaucoup le plus important, est le mouvement de restauration de la famille, dans sa dignité d'éducatrice première. Le temps est loin où, pour justifier l'internat, les PP. Clair et Noury, plus tard le P. Burnichon, invoquaient la nécessité de suppléer à une éducation familiale insuffisante. Le premier article s'adressant aux parents pour les aider dans leur tâche est du P. Grosjean en 1905. Devant les attaques croissantes à leur liberté et leur

autorité, les familles ont réagi, prenant en même temps conscience de leur responsabilité. D'autre part l'approfondissement par une élite de la spiritualité du mariage devait nécessairement aboutir à un renouveau de l'éducation familiale. Celle-ci est redevenue la première. Les deux articles du P. Datin, en 1939 et 1940, étaient significatifs d'une préoccupation qui n'a cessé de grandir. Depuis la fin de la dernière guerre, la chronique de l'éducation dans les *Etudes* s'est orientée résolument dans cette direction, aider, en quelque mesure, les pères et les mères à conduire l'éducation de leurs enfants.

L'avenir justifiera-t-il le titre de cet article? Nous en avons l'espoir. Pendant cent ans, les problèmes scolaires ont préoccupé et divisé les Français. Lutte pour et contre la liberté de l'enseignement. Réformes successives qui ont fait ressembler l'Université à un terrain de camping. Longtemps l'école et la famille ont travaillé sans véritable collaboration à l'éducation des enfants. Ce n'est pas sans peine que les associations de parents ont commencé à prendre une place qui leur revient. Puis sont venus les mouvements de jeunesse. Or, l'éducation veut l'union des éducateurs. Mais à ceux qui sont les premiers responsables, l'ordre naturel exige que soit reconnue la primauté. A condition qu'ils ne revendiquent et n'exercent leurs droits que pour remplir la mission sacrée qui est la leur. La paix civique y gagnera, mais plus encore l'enfant qui ne sera plus, pour reprendre le titre d'un roman douloureux, « l'enfant partagé ».

Jean RIMAUD.

DE CHARCOT A RENÉ GUÉNON
L'ŒUVRE DES PP. DE BONNIOT ET ROURE

La pensée chrétienne ne peut se désintéresser de l'évolution de la psychiatrie. Toute conception de la maladie mentale lui importe, en effet, dans la mesure où elle met en question l'idée même de l'homme et la signification des conduites religieuses. Elle ne peut davantage se dispenser de prendre position sur ces manifestations de la religiosité, qui, sous forme d'engouement pour le merveilleux ou de recherche ésotérique, mettent en danger la rectitude de la foi.

Entré à la Salpêtrière en 1862, Charcot inaugure une révolution en psychiatrie. Non seulement il fonde la neurologie sur la même méthode anatomo-clinique que les autre branches de la médecine, mais il fait émerger le problème proprement psychologique posé par le trouble mental. Au cours de ses fameuses expériences d'hystéries provoquées artificiellement par la suggestion hypnotique, il est amené à s'interroger sur les relations entre ces névroses expérimentales d'origine psychique, et les névroses présentées par ses malades.

Venu de la philosophie et de la psychologie, Pierre Janet devait reprendre le problème posé par les expériences de Charcot. Dès 1882 il utilise la technique hypnotique, et analyse avec soin l'état des malades avant, pendant, et après la suggestion. Il en tire ce qui fit l'objet de sa retentissante thèse de 1889 : les lois dynamiques de l'Automatisme psychologique. Les anesthésies hystériques sont comparables à des amnésies. Le sujet garde les sensations, mais celles-ci ne sont plus rattachées à la synthèse psychique, à cause d'un déficit de nature psychologique. Il s'agit donc là d'un trouble de la personnalité scindée en deux parties, l'une consciente, l'autre inconsciente. La thérapeutique à employer sera donc essentiellement une thérapeutique d'apport, consistant à « semer » une image ou une idée qui comble le déficit et rétablisse la synthèse.

Janet découvrait l'inconscient. Il était réservé à Sigmund Freud dont les recherches furent contemporaines aux siennes

d'explorer celui-ci, et d'introduire les symptômes névrotiques dans le royaume du « sens ». Ces derniers ne sont pas simplement la manifestation d'un déficit de la synthèse mentale, ils veulent « dire » quelque chose, ils ont une intentionnalité.

Le bouleversement des conceptions théoriques va de pair avec l'adoption de méthodes psychologiques de traitement. Suggestion hypnotique, persuasion, réminiscence cathartique, psychanalyse, tels en sont les principaux modes. Les traitements proprement neurologiques et pharmaco-dynamiques ne sont pas abandonnés, mais la psychothérapie, sous ses diverses formes, est promue au rang de thérapeutique scientifique.

Cette révolution, à la fois théorique et pratique, ne fut pas sans heurter la pensée chrétienne. Opérée dans le climat scientiste qui était celui de la seconde moitié du XIXe siècle, elle s'accompagnait d'une tentative pour réduire les phénomènes religieux, et notamment les phénomènes mystiques, à des manifestations névrotiques provenant d'un psychisme perturbé. L'étude des extatiques et des possédés de jadis donnèrent à Charcot et à Janet l'occasion de mettre en doute la signification spirituelle des manifestations extraordinaires de la vie religieuse. En même temps, la découverte du contenu sexuel de certaines névroses entraîna fatalement la critique d'une ascèse qui aboutissait, selon certains, à des troubles graves de la personnalité.

Le problème posé ainsi à la conscience chrétienne se doublait d'un autre. La conception d'un psychisme inconscient, et d'un trouble de la synthèse psychique jetait bas l'image d'un homme psychologique, dont les actes éclairés par une conscience sûre, étaient tous explicables par des motifs rationnels. Le dualisme cartésien était commode pour une pensée attachée à maintenir le primat et la suffisance des facultés dites supérieures. Dans la mesure où le trouble mental peut être tout entier expliqué par un dérangement d'ordre somatique, il est possible de s'en tenir à une représentation simple des processus psychologiques, et de ne remettre en question ni la théorie des facultés, ni la conception de la liberté et de la responsabilité humaines. Comment concilier désormais la représentation de l'homme impliquée dans la

morale et la religion, avec le surgissement de la nouvelle image d'un être qui n'est pas maître de lui-même, jusque dans son « âme »? Comment concevoir l'efficacité de ces techniques psychologiques qui semblent ne rien avoir de commun avec les méthodes classiques d'éducation de la volonté?

A ces questions posées par la psychiatrie s'en joignaient d'autres, venues d'un horizon différent : celui du « merveilleux ». L'intérêt pour des phénomènes extraordinaires échappant à la fois à l'explication scientifique et à l'intégration religieuse n'est certes pas nouveau. Mais dans les époques de foi, il alimente un courant qui reste souterrain. Avec l'avènement du rationalisme, celui-ci apparaît au jour. Dès 1852 l'Europe se passionna pour le spiritisme qui prétendait mettre en communication avec le monde invisible. Des sectes diverses se fondèrent autour de personnalités plus ou moins médiumniques, qui prétendaient disposer de pouvoirs extraordinaires, notamment du pouvoir de guérir. L'occultisme ésotérique, enfin, sortit de l'ombre pour proposer aux âmes détachées des croyances établies une sorte de religion des religions qui formerait l'essence secrète de toutes les dogmatiques et de tous les rituels. La religiosité naturelle à l'homme tendait ainsi à se constituer en système autonome, plus ou moins élaboré, et à s'alimenter par ses propres voies, en dehors de toute appartenance à une religion positive.

Il y avait là un danger d'autant plus subtil pour l'Eglise, que sous des formes diverses, ce courant se présentait comme un allié. Une opération de critique et de discernement s'imposait aussi de ce côté.

Comment nos auteurs ont-ils réagi?

*
* *

Dès 1874, le P. de Bonniot aborda dans la revue les problèmes que la psychopathologie posait à la mystique et à l'ascèse chrétiennes. Les apparitions sont-elles réductibles à des hallucinations? L'extase des grands spirituels peut-elle être assimilée à la suspension des sens et des mouvements

que l'on constate dans certains états pathologiques? L'ascèse est-elle source de névrose?

Il n'hésite pas à faire rentrer les apparitions imaginaires dans la catégorie des hallucinations, et à reconnaître une similitude phénoménale entre l'extase pathologique et l'extase mystique. Mais il faut, selon lui, se garder d'en conclure à une similitude de nature. Les apparitions religieuses se présentent avec une ordonnance et une signification qui ne peuvent s'expliquer sans l'appel à une cause intelligente proportionnée. De même, la suspension externe des sens et des mouvements chez les mystiques est-elle conjointe à une intense concentration intérieure dont nous avons déjà un prélude dans la simple attention soutenue. Des phénomènes semblables peuvent donc avoir des significations différentes. Point de vue fécond d'un homme qui n'hésitait pas à définir la compréhension d'un phénomène par la découverte de son sens. « Comprendre, écrivait-il en 1873, c'est en un sens très vrai interpréter ».

Le P. de Bonniot est moins heureux quand il s'agit de défendre l'authenticité des voix entendues par Jeanne d'Arc. Selon lui, s'il s'était agi en réalité de paroles prononcées mentalement, et simplement projetées dans le réel extérieur, la sainte aurait dû reconnaître dans ce qui semblait lui venir du dehors, cela même qu'elle articulait au dedans, car, écrit-il « rien n'est aussi peu opposé que ce qui est identique ». Or, Jeanne a résisté à ses voix. C'est donc que celles-ci venaient de quelqu'un d'autre. Et l'auteur d'en appeler au principe même de non-contradiction : « Une pensée qui ne se reconnaît pas elle-même sous deux aspects différents, qui s'exprime sans se comprendre, qui se met en opposition avec elle-même, est-ce autre chose qu'une contradiction métaphysique, une impossibilité »? Pouvons-nous lui faire grief de sa totale ignorance d'un dédoublement possible de la personnalité en conscient et en inconscient, et surtout du fait établi aujourd'hui cliniquement que dans l'hallucination verbale le sujet articule mentalement cela même qu'il croit recevoir du dehors?

C'est à un argument du même genre que notre auteur a fait appel pour défendre l'ascèse chrétienne contre le reproche

d'être une cause de névrose par la continence qu'elle impose. « L'auteur de la nature étant l'auteur de la morale, il est déraisonnable de supposer un instant que la morale soit jamais en contradiction avec la nature. » Proposition inattaquable, bien sûr, mais sans portée sur ceux qu'il s'agissait de convaincre. Le P. de Bonniot semble d'ailleurs embarrassé quand il traite de la névrose hystérique que d'aucuns attribuent à la continence. Selon lui, il faudrait évacuer de ce trouble toute la signification sexuelle que lui confère l'étymologie du terme, et le définir comme « une aptitude extraordinaire des nerfs à éprouver vivement les impressions douloureuses, et une difficulté très grande à réagir contre ces impressions ». Dès lors, ce n'est pas la continence, mais au contraire l'incontinence qui serait la cause de l'hystérie : « la continence résume à peu près toute la prophylaxie de l'hystérie ». Un seul remède à cette névrose : « Se dominer... voilà la résistance qui rendra l'hystérie toujours impossible. »

On saisit ici sur le vif la démarche d'une pensée plus attachée à la défense des positions traditionnelles, qu'à leur reprise par le fond, en fonction de données nouvelles.

A vrai dire, on peut se demander si le P. Bonniot eut quelque idée de la question que la psychiatrie commençait alors à poser à la conscience chrétienne. Dans la notice nécrologique que les *Etudes* lui consacrèrent en 1889, il est écrit : « Nul plus que lui ne contribua à faire des *Etudes* une œuvre de défense religieuse et sociale », après quoi on le loue pour des études psychopathologiques dues au fait que « les caprices de la mode transportèrent l'intérêt du public sur le terrain de l'hypnotisme et des névroses ».

Répondre à « un caprice de la mode », en réaffirmant fortement les positions traditionnelles, tel semble bien être son dessein. Il ne songe pas à intégrer à la vision chrétienne de l'homme ce que la médecine apprenait alors de l'homme malade. Avec beaucoup de ses contemporains il se défie d'une science qui apparaissait alors dans une perspective hostile à la foi. Il prend ses distances par rapport à un Joly « qui parle de l'extase... comme un médecin de la Faculté de Paris », et ne manque pas l'occasion de signaler que les prêtres et les psychiatres du XVIIe siècle savaient fort bien distinguer une pos-

session authentique d'une maladie nerveuse : « Notre siècle, écrit-il, se vante de sa science... Dans les siècles précédents à certains égards aussi on a eu plus de véritable savoir, et en général plus de modestie et de bon sens », ce qui n'est pas d'ailleurs entièrement faux, mais qui trahit tout de même une méfiance foncière pour la science de l'époque. Mais celle-ci n'y prêtait-elle pas?

Il devait, dans cette méfiance, être distancé par le P. Martin. Chez celui-ci, tout est subordonné aux impératifs d'une certaine défense sociale. Il proteste contre l'indulgence manifestée envers les criminels par les jurys et les magistrats. La seule différence entre le criminel et l'homme vertueux, c'est que ce dernier sait maîtriser ses passions. Quant à la névrose elle est partout : chez les poètes symbolistes dont le culte excessif du « moi » est une sorte de mégalomanie » qui peut aller jusqu'à l'aliénation mentale », chez cet homme fin de siècle qui se transporte pour un rien d'un lieu à un autre : comportement qui favorise « la multiplication de ces névropathes que l'on a appelés migrateurs » ; chez les défenseurs d'un Dreyfus qui donnent « l'accolade fraternelle à l'anarchie ». Tout le mal vient de la démocratie, car « de la compétition dans la société égalitaire surgit l'asthénie des lobes frontaux » (*sic*).

En face de tels excès, heureusement uniques dans la revue, l'attitude du P. de Bonniot est nettement plus ouverte. Et quelques réserves que l'on puisse faire sur une méconnaissance qu'il partageait avec nombre de ses contemporains, il faut lui savoir gré d'avoir placé la question de la valeur des apparitions et des extases dans le christianisme sur le terrain du sens. Son successeur, le P. Roure, l'y suivra, tout en manifestant à l'égard de l'évolution de la psychiatrie une finesse compréhensive toute nouvelle.

*
* *

Est-ce changement de climat, ou effet de la tendresse humaine qui le baignait, le P. Roure va faire entendre dans les *Etudes* une voix tout aussi ferme, mais plus positive. Pen-

dant plus de trente ans, il tiendra soigneusement les lecteurs de la revue au courant de tout ce qui paraît dans le domaine psychiatrique. Dans le névrosé il voit l'homme souffrant à soulager : « Le malade imaginaire est peut-être malade par autosuggestion, mais sa maladie, pour être surtout mentale, n'en est pas moins réelle. » Il porte une attention toute particulière aux méthodes de traitement et à la psychothérapie naissante. Dès 1901 il parle avec sympathie des traitements par suggestion dont sont l'objet les enfants, et expose à ce sujet les efforts de Janet, de Liébault, et du Dr Bérillon. De la technique hypnotique à la persuasion, il rend compte de tout et informe honnêtement ses lecteurs des travaux consacrés aux méthodes nouvelles. C'est ainsi qu'en 1920 il consacre un article sympathique à l'ouvrage de Pierre Janet sur « Les médications psychologiques ».

On trouvera peut-être aujourd'hui que cette ouverture n'était pas soutenue par une réflexion assez poussée. Il est vrai que le P. Roure donne l'impression de suivre le mouvement plus que de le dominer. Essayiste à la fois fin et prudent, il manquait un peu d'expérience clinique et de pénétration philosophique. Quand il lui faut concevoir le mode d'action des thérapeutiques psychologiques, il en reste à la notion vague d'un renforcement de la volonté. L'évocation de l'inconscient le laisse déconcerté. Il voit une contradiction dans la notion janétienne d'une sensation qui serait un phénomène psychologique tout en échappant à la conscience, et préfère s'en tenir à la persistance d'un état organique. Lors de la parution en français du travail de Freud « Introduction à la psychanalyse », il conclut avec une certaine audace que la psychanalyse peut fournir la clef de certains troubles, mais manifeste en même temps qu'il n'a pas saisi le sens de l'explication freudienne des lapsus : « ce sont, écrit-il, les circonstances extérieures qui ramènent un mot pour un autre ».

Nous avons certes beau jeu, à vingt ou trente ans de distance, de relever de telles faiblesses. Il reste que grâce au P. Roure les lecteurs de la revue ont été informés avec probité de tout ce qui concernait le mouvement psychiatrique, et qu'ils se sont ouverts à ses apports, sans rien perdre de leur fermeté doctrinale. Car cet homme sensible était un spirituel

authentique dont la plume abordait volontiers les plus hautes manifestations de la vie religieuse et de la charité chrétienne.

Son talent d'essayiste chrétien devait s'épanouir encore plus largement sur un autre terrain, celui du « merveilleux ».

Son information ne se limite pas ici aux ouvrages publiés. Ses contemporains se souviennent encore de l'avoir vu endosser le costume civil pour aller assister à quelque réunion de l'Institut de métapsychique ou à quelque séance de voyance dans une salle de la Société de Géographie. C'est qu'il avait vite perçu le danger que faisait courir à la foi, aussi bien qu'au simple équilibre humain, l'engouement pour le spiritisme. Il voulait voir, se rendre compte par lui-même. Il eut vite fait de déceler les supercheries par lesquelles de nombreux charlatans tentaient d'accréditer la possibilité d'une communication sensible avec le monde invisible. Non pas qu'il fût *a priori* hostile à toute manifestation paranormale — il croit possibles des actions qui échappent aux lois ordinaires —, mais il entend que l'on soumette d'abord à une critique serrée les faits allégués, et n'est pas satisfait des expériences contrôlées dont on fait état. Par ailleurs il est très sensible au mal que fait courir aux âmes la recherche passionnée des expériences métapsychiques, et rappelle à chaque instant que la communion dans l'invisibilité de la charité est le seul mode authentique de présence réciproque. Quant au diable que d'aucuns prétendent découvrir derrière toutes ces manifestations, il lui assigne son véritable rôle : se servir de l'engouement pour le merveilleux à ses fins perverses, à savoir détourner des croyances et des pratiques de la véritable religion.

Sans s'indigner, sans tomber à son tour dans le travers de voir partout à l'œuvre le préternaturel diabolique, avec un ton toujours mesuré, et en tentant de faire aux explications humaines leur place, le P. Roure a accompli pendant plus de trente ans une œuvre salubre. Il se peut que telle explication par « le fluide nerveux » nous apparaisse aujourd'hui un peu courte; il n'en reste pas moins qu'elle maintenait ouverte la possibilité d'une recherche dans laquelle allaient s'engager les plus sérieux parmi ceux qui croient à l'existence de phénomènes paranormaux.

La curiosité apostolique du P. Roure ne s'en est pas tenue là. La floraison des sectes religieuses et la vogue d'un occultisme rénové ont également trouvé en lui un observateur attentif, et un théologien averti. Il traite, à leur heure, des antoinistes, des adventistes du septième jour, des « Grands Initiés » d'Edouard Schuré, du secret de l'Orient et de René Guénon. Sa compassion est grande pour ceux qui demandent aux sectes le soulagement de leur souffrance, mais sa fermeté reste entière. Quant aux doctrines ésotériques et à leur proposition d'une religion dernière, dont chaque fondateur de religion positive, y compris Jésus, serait le dépositaire au même titre que tous les autres, il y voit surtout un recueil d'affirmations incontrôlables, et une entreprise de séduction, qui oriente les esprits vers une gnose réservée à quelques initiés. A l'ésotérisme de René Guénon, le P. Roure oppose la Révélation qui a été faite aux petits et aux humbles.

Son action en ce domaine a soulevé quelques réserves. N'y aurait-il pas dans l'ésotérisme et dans la Tradition, au sens où Guénon l'entend, une part de vérité à dégager? Les grands symbolismes universels, l'harmonie entre l'homme et le cosmos, entre les « choses célestes » et les « choses terrestres » ne peuvent-elles être l'objet d'études? Il y a sans doute chez l'homme une religiosité naturelle dont on peut rechercher les manifestations et les lois. Le P. Roure l'a-t-il entrevu? Il ne semble pas. Pouvait-il d'ailleurs pressentir les possibilités qu'allaient ouvrir ici l'œuvre d'un Jung? Il est resté de son temps, avec les lumières qui étaient les siennes, plus préoccupé de reportage fidèle et d'apologétique, que de recherche des vérités devenues folles pour les ramener au bercail et accroître le troupeau.

*
* *

Au cours de ce bref retour sur le passé n'avons-nous pas eu le regard trop critique? Certes, on attend de nous aujourd'hui plus de technicité et de réflexion dans le domaine des sciences de l'homme. Mais aussi bien le climat est-il changé. Le droit de cité est maintenant reconnu à la pensée chrétienne dans

le royaume des esprits. Nous avons le temps de creuser, de discerner et d'intégrer. Il est d'ailleurs probable que si les *Etudes* fêtent un jour leur deuxième centenaire, nos successeurs mettront le doigt sur des faiblesses qui échappent aujourd'hui à notre plume. L'essentiel n'est-il pas pour chacun de ne pas faillir à cette mission de « discernement des esprits » qu'il tient de sa vocation? C'est pour y avoir été fidèle en leur temps que les PP. de Bonniot et Roure ont bien servi les desseins de la revue.

Louis BEIRNAERT.

LE RAYONNEMENT SPIRITUEL DU PÈRE LÉONCE DE GRANDMAISON

L'œuvre de l'apologiste est, sans doute, ce qui définit le plus apparemment le P. Léonce de Grandmaison. Le fait qu'il ait abordé la théologie au moment où se dévoilait, puis s'affirmait, si dangereuse, la crise moderniste, devait marquer, pour toute sa carrière, son enseignement. Durant trente ans — de 1897 à 1927, mais surtout depuis 1908, lorsqu'il en devint le directeur, — sa contribution aux *Etudes*, alors qu'elle semblait s'attarder aux romans de son ami Paul Bourget ou aux poèmes de Péguy, a toujours progressé dans la même perspective. D'Ernest Renan à Auguste Sabatier, de Harnack à Loisy ou à Tyrrell, c'est l'analyse du dogme chrétien et son histoire, ainsi que les problèmes posés par la psychologie religieuse et la science des religions, qui occupèrent sa pensée. Quand il se fut assigné son grand travail sur Notre Seigneur Jésus Christ [1], sa préoccupation apologétique gouverna manifestement son travail de vingt ans.

Ce serait néanmoins méconnaître le plus profond de sa pensée que de la réduire à une recherche érudite au service de la vérité du christianisme. Trop probe pour le défendre par un appel au sentiment ou à l'esthétique, il s'imposa la plus vaste enquête critique de la littérature française, anglaise ou allemande, hétérodoxe ou catholique, consacrée à l'histoire des religions. Trop secret aussi pour en faire état, il ne laissa que soupçonner, au hasard semble-t-il, d'une étude sur Newman, Pascal ou saint Ignace, à quel point c'était un mystique qui soutenait le travail du savant. Parlant, dans ses études sur *La Religion personnelle*,

1. L'article considérable consacré à Jésus Christ, dans le *Dictionnaire apologétique*, est de 1910, synthèse de ses recherches de dix années; et l'ouvrage à quoi il aboutit au terme de sa carrière ne s'acheva qu'en 1927, à sa mort.

du secret intérieur que l'homme spirituel ne livre qu'à sa mort, il écrivait :

> Dieu permet parfois que cette religion intérieure, dont la réserve est la note distinctive, et le secret la sauvegarde, soit révélée après la mort de ceux qui l'ont pratiquée. Des mots retenus ou rappelés, des fragments de lettres ou d'écrits intimes, des démarches ignorées ou mal connues, se rapprochent, se fondent, dessinent une figure aimée, mais plus pure, plus haute et véritablement nouvelle. Il semble qu'on découvre avec l'âme invisible et agissante de cette vie, le chiffre d'une énigme, la clé d'un sanctuaire. Et les plus proches et les plus unis s'aperçoivent qu'eux-mêmes n'ont pas tout connu, ni tout compris; et qu'à une profondeur où nulle affection humaine ne saurait atteindre, sans rien enlever aux amours légitimes, mais les harmonisant tous en juste hiérarchie, a dominé, souffert, combattu, espéré, consolé et rayonné un meilleur amour [1].

Tous ceux qui l'ont connu estiment que dans ces lignes, d'un crayon si léger et dont le trait est si ferme, le P. de Grandmaison s'est un jour livré.

Ce meilleur Amour « qui a dominé, souffert, combattu, espéré, consolé, rayonné », et qui ne s'est avoué qu'après sa mort, c'est là qu'il faut chercher l'inspiration profonde de tout son enseignement, parce que ç'avait été l'âme de toute sa vie.

Certes, en lui, nulle fulgurance et nul éclat même. Il a certainement charmé tous ceux qui l'approchèrent. Il en a doucement subjugué plusieurs qui se sont livrés à sa direction. Mais un voile jaloux ne laissait passer dans ses écrits ou sa parole qu'une discrète lumière, tamisée et d'autant plus pure.

Il est rare que les spirituels parlent de *l'élégance* comme du sceau de la plus haute vertu. Avec saint Thomas, le P. Léonce estimait que certaine réserve, n'admettant « rien qui tire l'œil, rien de souligné ni de bizarre », était la marque authentique de l'homme vraiment dévot. En lui les grandes désappropriations, les plus durs renoncements « paraissent faits sans effort, avec une élégance qui est dans l'ordre surnaturel ce qui est la distinction dans le

1. *La Religion personnelle*, p. 42-43.

naturel, et où saint Thomas voit le dernier mot de la vertu » [1].

Le P. de Grandmaison était l'élégance même, parce que sans apprêt ni complaisance. Il disait volontiers avec un sourire que la *bonhomie* était la marque de la grandeur.

Ce sont bien les traits qui nous ont tant séduit, dans ce grand seigneur, le plus humble, le plus bienveillant envers les importunités, fussent-elles ingrates.

Mais tout ceci n'était que le voile derrière lequel se cachait le secret de ce « meilleur amour », qui se consumait dans la recherche passionnée de Jésus Christ et qui inspira son enseignement et la direction qu'il devait imprimer aux *Etudes*.

Dans ce substantiel traité de *La Religion personnelle*, le plus révélateur de sa pensée, ayant analysé les œuvres et les vertus de l'ascèse chrétienne, il avait déjà marqué vouloir « les ramener... à la personne de Celui qui en fut l'initiateur, qui en reste le motif et qui en sera la récompense, Jésus Christ » [2].

Aussi bien, le don suprême de l'ascèse n'allait-il pour lui qu'à s'enfoncer dans ce mystère de « l'Amour crucifié », qui donne aux cris des vrais amants

> cette note profonde, de tendre et douloureuse compassion, ...qui a jailli des mains, des pieds, du Chef, du flanc percé de Jésus, la source qui féconda des millions de cœurs d'hommes, et, d'un sol pauvre, avare et sec, fit germer les fleurs blanches de la virginité, les fleurs vermeilles des immolations volontaires... Chacun de nous, si pauvre qu'il soit en foi généreuse, n'a-t-il pas senti à certaines heures qu'il était bon pour le serviteur de mettre ses pas dans les pas de son Seigneur, et qu'alors, alors seulement, on commençait à l'aimer [3].

Et ce n'était pas le « Dieu connu à la fine pointe de l'esprit, ...le Dieu des philosophes et des savants »; mais celui dont « on sent obscurément l'immense attrait; (dont) on goûte l'adorable miséricorde, (dont) on écoute au fond de soi cette voix si différente des autres » [4].

1. *Op. cit.*, p. 42.
2. *Op. cit.*, p. 62.
3. *Op. cit.*, p. 130-131.
4. *Op. cit.*, p. 143.

De cet amour, le P. Léonce goûtait singulièrement le chant inspiré de saint Bernard :

Je te salue, salut du monde; je te salue, Jésus aimé. M'attacher à ta croix, je le voudrais bien, tu en sais la cause.

Tes plaies rouges, tes blessures profondes, grave-les dans mon cœur, afin que, t'aimant totalement, je sois avec toi percé.

Debout sur cette croix, regarde-moi bien, mon bien-aimé. Attire-moi. Dis-moi : Je te guéris; Je te pardonne tout.

Voici qu'épris de ton amour, je t'embrasse tout rougissant; j'adhère à toi. Tu n'en sais que trop la cause. Supporte-moi, ne dis rien.

Que mon audace ne te déplaise. Malade et souillé que je suis, puisse ton sang qui coule ici partout me laver, me guérir et me rendre sans tache [1].

Aussi bien ce petit traité de la vie intérieure, où le P. Léonce a docilement recueilli les plus humbles disciplines de l'ascèse et des vertus, s'achève-t-il sur ces lignes où l'on ne peut se défendre de reconnaître, là aussi, cette voix qui ne ressemble à aucune autre. Non pas celle d'un théoricien qui disserte, celle d'une âme qui ne peut s'empêcher de s'avouer :

On peut assurer qu'il existe dans le cloître et hors du cloître, un assez grand nombre d'hommes qui ont largement développé en eux la vie mystique par la prière, le détachement, la pénitence, par l'exercice du recueillement et la pureté habituelle du cœur. Leur oraison est le plus souvent très simple et surtout affective. A certaines heures, un vif sentiment de la présence de Dieu les investit et persiste en s'atténuant lentement; ou, au rebours, un sentiment pénible de déréliction, de vide, de solitude désolée. D'autres fois, c'est un besoin de la conversation divine qui les travaille, un désir de prière, de recueillement. Ils ont faim de plaire à Jésus Christ, de l'imiter, de travailler pour lui, de se configurer à sa vie souffrante et à sa rédemption. Crainte anxieuse de ne pas bien servir, de ne pas faire assez; componction cruelle et chère, amertume désirable à la vue de sa propre misère, humiliation intime qui abaisse sans décourager, qui mortifie l'amour-propre sans suggérer ni désertion ni désespoir. Telle prière se sent exaucée, telle démarche est distinctement perçue comme souhaitable; tel sacrifice comme devant être accompli; tel reproche est rapporté, sans illuminisme, mais sans crainte d'erreur, à la voix du maître intérieur — une voix qui ne ressemble à nulle autre [2].

Nul de ceux qui ont approché le P. de Grandmaison ne s'y

1. Ce poème attribué à saint Bernard, sans doute d'un de ses disciples, le Père le cite, *op. cit.*, p. 147-148.
2. *Op. cit.*, p. 170-171.

est trompé : jeunes polytechniciens ou sévriennes, normaliens ou ingénieurs, prêtres, ses frères dans la Compagnie de Jésus, ou celles qu'il appelait « très chèrement, mes enfants, mes chères enfants », les *Associés de saint François Xavier*, témoignent que c'est à la personne tendrement aimée de Jésus Christ que tout son enseignement conduisait ceux qui se confiaient à lui.

Durant des années, le P. Léonce avait été le grand animateur spirituel des cercles et des retraites qui marquèrent si profondément toute une génération de jeunes intellectuels. On se tromperait fort si l'on ne discernait en cet humaniste raffiné qu'un maître de haute culture. Le seul fait qu'il consacra une grande part de ses forces jusqu'à sa mort à la création de *l'Association de saint François Xavier*, dont on sait le puissant rayonnement pédagogique et universitaire, montre assez que toute sa parole, toute son activité inlassable, n'allaient que vers un seul but : faire connaître et aimer le Seigneur Jésus Christ.

Ce que l'un de ses disciples dira, tous le répètent :

« Il nous a donné le désir de l'amitié de Jésus Christ. »

Résumant son apostolat à la conférence des Sévriennes :

> Faire connaître Jésus Christ, faire aimer Jésus Christ; faire vivre de Jésus Christ; telle a été la substance de son enseignement pendant douze ans... Son enseignement parmi nous fut toujours Jésus Christ.

Traçant aux prêtres un vaste programme de culture, allant de l'histoire ecclésiastique et profane à la géographie et aux voyages, en passant par l'art, lui-même concluait :

> Mais, avant tout, le Christ, le Christ dans sa vie historique, qui est l'Evangile; le Christ dans sa vie mystique, qui est l'Eglise et les âmes; le Christ dans sa vie combattue et conquérante, qui est l'histoire spirituelle de l'humanité.

Ce sera enfin, son grand ami et confident le P. Jules Lebreton [1] qui portera le plus sûr témoignage :

« Tout, en lui, ne respirait que Jésus Christ. »

1. Dans la pénétrante biographie qu'il lui a consacrée (Beauchesne, 1932).

N'était-ce pas l'émouvante réponse au testament qu'à ses premières heures de vie religieuse, son maître, le P. Longhaye, avait légué à son jeune disciple. Ayant discerné en lui le don, la vocation qui commanderait toute sa vie, après les conseils qu'il lui donnait pour son travail d'humaniste :

Quant au fond des choses et aux objets à étudier, ayez toujours les yeux tournés vers l'objet suprême qui est Jésus Christ. Là est le tout de tout. Si ce testament avait une force obligatoire, je vous y enjoindrais une seule chose : chercher en tout objet d'étude le rapport à Jésus Christ, le moyen de faire de toute connaissance acquise un témoignage en faveur de Jésus Christ. Tout le reste est curiosité. Et si Dieu vous donne quarante ou cinquante ans de vigueur intellectuelle, ce sera toujours trop peu pour étudier Jésus Christ et le rapport de toutes choses divines et humaines à Jésus Christ...

Aimez Jésus Christ, allez jusqu'au dernier soupir, vous passionnant chaque jour davantage pour sa personne adorable. Qu'il soit toujours de plus en plus le centre de vos pensées, le nœud de vos connaissances, le terme pratique de vos études... Ayez, s'il plaît à Dieu et pour sa seule gloire, une large et noble renommée, mais obscur ou célèbre, occupé des plus grands ministères ou des plus humbles, soyez connu pour l'homme rempli et possédé de Jésus Christ, qui, à propos et hors de propos, parle sans relâche de Jésus Christ et en parle de l'abondance du cœur...

Jésus Christ médité, Jésus Christ connu, Jésus Christ aimé d'une passion toujours croissante, c'est la dignité de votre vie religieuse, c'en est la force, la consolation, la joie, la puissance utile; ....recommandation suprême d'un homme qui va mourir [1].

Rarement sans doute présage fut-il comme celui-ci réalisé à la lettre.

Dieu en effet donna au jeune étudiant quarante ans de vigueur intellectuelle et toujours au cours de ces quarante ans le même but poursuivi : faire connaître et aimer Jésus Christ. Lui-même était de plus en plus attiré vers le Maître qui, peu à peu se révélait à lui. Le mystère se faisait plus proche et, sans troubler la sérénité de son amour, il y éveillait une ardeur plus passionnée. Mais, plus il sentait la transcendance de ce mystère, plus il défaillait à l'écrire, et sans cesse il reprenait une rédaction toujours inégale, non seulement à son objet, mais même à sa pensée [2].

Lui-même, le P. de Grandmaison écrivait :

1. LEBRETON, *op. cit.*, pp. 39 à 43.
2. *Op. cit.*, p. 402.

J'ai beau y travailler depuis vingt ans, un livre écrit en cinq ou six périodes, séparées chacune par une année, en porte les traces, hélas! je ne sais que penser de la valeur : il est sûr que j'ai mis là toute ma pensée et toute mon âme [1].

Les lignes de cette esquisse ne se sont que peu référées aux *Etudes*, et cependant tout ce qu'il y écrivit, toute la direction qu'il leur imprima trouve en ces citations, la lumière qui en donne le sens. L'épigraphe que le P. de Grandmaison avait inscrite au fronton des *Recherches de Science religieuse* prend ici toute sa signification. Lorsqu'il transcrivait le πάντα δοκιμάζετε τὸ καλὸν κατέχετε de saint Paul, c'est à coup sûr finalement, au Christ qu'il pensait. On comprendra que ses successeurs, de l'œuvre si diverse du P. de Grandmaison, retiennent avant tout cet amour de Jésus Christ, le meilleur de son héritage.

Paul DONCŒUR.

1. *Op. cit.*, p. 407.

TÉMOIN ET GUIDE D'UNE ÉPOQUE
LE P. YVES DE LA BRIÈRE

Un professeur de théologie enseignait à de jeunes clercs les vérités éternelles du Traité de l'Eglise, et il eût pu continuer de longues années cette utile carrière. Mais, comme ce théologien se doublait d'un historien, on l'estima propre aussi à juger des conjonctures concrètes à travers lesquelles avançait l'Eglise de son temps. Il abandonna sa chaire magistrale pour la collaboration régulière à une revue catholique. En 1910, le P. de la Brière entrait à la rédaction des *Etudes*. Il quittait ainsi la posture de Docteur avec ce qu'elle implique de recul et de retrait à l'égard des faits du jour. Immergé comme les autres dans les remous de son époque, il allait en être un témoin; cherchant et montrant les directions à suivre, il aspirait légitimement à lui être aussi un guide.

Pendant trente ans, il rédigera pour les *Etudes* une Chronique du mouvement religieux qui acquerra avec les années toujours plus d'audience et d'influence, grâce à la clarté de son exposé, la fermeté et l'équilibre de ses positions.

De 1910 à 1914, le P. de la Brière se fait surtout l'écho des luttes de l'Eglise de France contre les séquelles du combisme et ce que les gouvernements d'alors appellent « la défense laïque ». Il doit aussi guider ses lecteurs dans les controverses entre catholiques : c'est l'époque de la condamnation du *Sillon* par Pie X. Même ceux qui différèrent légèrement d'opinion avec lui, ont rendu hommage non seulement à la force de sa dialectique, mais « à son effort presque toujours heureux pour pénétrer la pensée de ceux qu'il était amené à combattre, pour se placer à leur point de vue et rendre justice à leurs intentions ».

Mais la guerre de 1914 et l'entre-deux guerres allaient orienter ses études et son action dans des directions plus neuves : c'est par là qu'il a laissé une marque sur l'opi-

nion catholique française, et c'est ce qui mérite surtout d'être retenu et souligné dans ce panorama du passé des *Etudes*.

Au cours des années 1914-1918, il était bien difficile à un publiciste de dépasser l'horizon enflammé et sanglant d'un pays qui luttait héroïquement pour son existence. Les catholiques avaient eu le mérite de maintenir chez eux intact un sens de la patrie auquel d'autres revenaient instruits par les leçons de l'heure. Le salut du peuple, loi suprême que dictait l'instinct de conservation des valeurs les plus hautes, n'exigeait-il pas qu'on tût provisoirement l'autre aspect des problèmes : celui de l'entente entre nations et de l'organisation de la paix?

Cette étude de l'organisation de la paix et l'effort parallèle pour l'exposer à une opinion qu'il fallait gagner, le P. de la Brière y fut amené par une docilité clairvoyante aux vues du Saint-Siège, et elle prit d'abord l'allure d'une défense de la Papauté, parfaitement cohérente avec toute la tradition des *Etudes*.

Benoît XV avait offert aux belligérants le 1er août 1917 ses bons offices et sa médiation en vue d'une paix selon le droit. Le Pape proposait, avant le Président Wilson dont le message fameux est de janvier 1918, l'institution de l'arbitrage obligatoire et de sanctions internationales contre les Puissances qui refuseraient de recourir à une solution pacifique, en même temps qu'il suggérait des principes pour résoudre le conflit en cours.

L'accueil à ces ouvertures pontificales fut fort mauvais en France. « Le Temps », le journal grave de l'époque, se montra particulièrement hostile et fielleux, et nombre de catholiques parurent déçus et réservés. Chez le P. de la Brière au contraire la fidélité à Rome engendra comme il arrive souvent, la clairvoyance et l'instinct de l'avenir. Dès ce moment il entreprit l'étude des nouvelles institutions internationales dont Benoît XV et Wilson lançaient l'idée. Dès ce moment il travailla à éclairer sur ce point une opinion catholique traditionnellement réticente.

Ne faisons point du P. de la Brière un prophète. Il appartient à son époque, en partage la mentalité et par cela

même en rend témoignage devant le lecteur qui reprend ses anciennes chroniques. Mais en même temps il devance assez cette époque pour la guider vers de nouveaux horizons. En 1918 l'idée d'une Société des Nations flottait dans l'air et une série d'articles du P. de la Brière exposa les antécédents historiques de cette conception. Pourtant le Père concluait à ce moment que le projet se révélait chimérique. Il entrevoyait seulement un élargissement et un affermissement des institutions de La Haye qui avaient précédé la guerre; et il réclamait pour elles une sorte de supplément d'âme et de vigueur morale par une association de la Papauté à leur travail.

Et puis vinrent le Traité de Versailles et la naissance de l'organisme de Genève. Les grands espoirs que suscita la Société des Nations puis les déceptions devant ses insuccès et son impuissance se trouvent fidèlement reflétés dans l'œuvre du P. de la Brière. Vis-à-vis de l'organisation internationale issue de la guerre de 1914, sa position pourrait se résumer en ces termes : confiance optimiste dans les principes, mais réaliste clairvoyance devant les applications. Position d'équilibre qui n'avait pas son origine dans le goût des ménagements opportunistes ou dans une sorte de cautèle ecclésiastique, que certains, bien mauvais juges, lui reprochèrent.

Face à des catholiques attardés dans un nationalisme non pas immoral mais un peu borné, trop prudent ou trop sceptique, le Père sut montrer et la nécessité de l'organisation d'une communauté des nations et l'affinité de ces efforts avec l'esprit chrétien. Face à des rêveurs qui crurent la paix assurée par des effusions faciles ou des pactes laborieux, il sut toujours mesurer la fragilité de l'œuvre en cours. Sans décevoir l'opinion en majorant les quelques succès obtenus, il lui montrait là des encouragements pour l'avenir. Il nous souvient d'une affiche apposée sur les murs de Paris où des catholiques « engagés » (le mot n'avait pas encore fait fortune) clamaient leur foi en Genève, comme si cette foi eût pu détourner la montagne de boue qui glissait déjà en avalanche sur l'Europe. Le P. de la Brière ne l'eût point signée cette affiche, mais il pensait que faire confiance à

l'organisation qui s'ébauchait c'était la fortifier d'autant, en même temps qu'empêcher les catholiques de bouder un futur même problématique. Il serait donc bien injuste de le représenter comme un naïf, ainsi que le fit René Benjamin dans une page moqueuse d'un livre bien oublié : « Les Augures de Genève ». Toute l'œuvre du P. de la Brière dans cette entre-deux-guerres : chroniques aux *Etudes*, Cours à l'Institut catholique, et au Centre Européen de la Dotation Carnegie, manifeste au contraire un vigoureux bon sens, non pas ce bon sens étriqué des racornis de l'intelligence à qui l'on n'en peut conter, mais un bon sens ouvert, grâce à la foi en l'homme et en Dieu, à des réalités nouvelles qui peuvent naître mais aussi s'étioler et mourir.

Dans une conférence donnée en Belgique en 1934, le Père se posait franchement la question : « La Société des Nations garde-t-elle encore sa raison d'être? Les faits n'auraient-ils pas donné tort à l'institution? » Et il répondait « non pas au nom d'une sorte d'enthousiasme messianique et mystique, en déclarant que *je crois* à la Société des Nations; mais au nom d'observations expérimentales et positives d'où il me semble résulter que les mêmes nécessités, qui ont donné sa raison d'être à l'institution, continuent quant à l'essentiel d'avoir la même valeur et la même certitude. »

Tout en accordant raisonnablement cette confiance à un avenir qui pourtant devait la trahir en enfantant une nouvelle guerre, le P. de la Brière se retrouvait historien pour exposer les développements antérieurs de la pensée internationale. Avec la fierté légitime du catholique conscient des richesses intellectuelles accumulées par son Eglise, il exposait les théories des ancêtres du Droit des Gens : Vitoria et Suarez. Des lourds in-folios latins ressuscitaient des textes trop oubliés, que pouvait reprendre à son compte la recherche juridique moderne [1]. Service rendu tout ensemble à la science et à la foi.

La période de l'entre-deux-guerres, qui correspond à la maturité du P. de la Brière, vit aussi, au milieu des transformations d'un monde, un renouveau dans l'importance

1. Le Droit de juste guerre, Paris, Pedone, 1938.

mondiale de la Papauté. Les nouvelles nations issues du Traité de Versailles concluaient des concordats avec le Saint-Siège. La France renouait des relations malheureusement interrompues. L'Italie enfin se voyait débarrassée de l'importune « question romaine » par un Pacte et un concordat qui constituaient pour la Papauté une victoire morale de grande envergure. Dans cette activité diplomatique et juridique, le P. de la Brière ne joua évidemment aucun rôle actif; mais il en fut devant l'opinion française et même au delà de nos frontières, l'écho sonore et inlassable. Sa double connaissance du droit profane et canonique, ainsi que ce don de clarté dans l'exposition qui fut une de ses qualités maîtresses, en firent comme un spécialiste du Droit public concordataire et de la situation juridique de la Cité du Vatican. Si les auteurs d'aujourd'hui s'écartent un peu des solutions théoriques données par le Père, notamment en ce qui concerne le caractère proprement *étatique* de l'enclave pontificale, on peut dire pourtant que cette partie de son œuvre, moins liée aux contingences de la politique quotidienne, n'a pas du tout vieilli. L'Académie du Droit international de La Haye lui demanda plusieurs fois des cours sur ces sujets et d'autres connexes [1]. Il eut maintes occasions de faire connaître ces questions devant des auditoires français, belges, suisses, allemands et aussi sud-américains dans un voyage au Brésil. Un excellent livre de vulgarisation sur « Le gouvernement de l'Eglise » rend encore de grands services à qui veut s'initier aux réalités nullement mystérieuses que recouvrent des noms antiques comme Rote, Signature, Saint-Office ou Dicastère.

...Articles, chroniques, cours, conférences se déroulèrent des années durant, comme la trame unie des jours studieux voués au service de l'opinion catholique ou non-catholique. Puis, en 1939, le fragile édifice de la Paix, que le P. de la Brière avait rêvé de consolider, s'écroulait. Le Père devait s'embarquer pour une tournée de conférences en Amérique latine en juin 40. Il eut le temps de goûter l'amertume

1. Par exemple en 1931, *La Condition juridique de la Cité du Vatican;* en 1929, *Evolution de la doctrine et de la pratique en matière de représailles;* en 1937, *Le droit concordataire de la nouvelle Europe.*

de l'exode vers Bordeaux. Un navire du convoi qui l'emmenait vers Casablanca fut torpillé à la hauteur de Gibraltar. La vie studieuse finissait dans les aventures. Lui pendant ce temps travaillait à son dernier article pour les *Etudes*, sur le Concordat du Portugal. Après une tournée de plusieurs mois en Argentine et Uruguay, à la veille de partir pour le Chili, le P. de la Brière mourait subitement à San Miguel.

A-t-il deviné avant de mourir qu'on reprendrait l'œuvre de Genève sans pouvoir malheureusement en améliorer les matériaux? Il a su en tous cas que la Papauté, le grand dévouement de sa vie, demeurait sur son roc battu des vents, tandis que lui, bon ouvrier de la plume, sa journée finie, s'endormait là-bas de l'autre côté de la terre.

André BONNICHON.

DANS LA BANLIEUE PARISIENNE

LE PÈRE LHANDE

Quand le P. Lhande arriva à Paris, en 1925, il venait de son pays basque. Déjà, au cours de sa jeunesse religieuse, à plusieurs reprises, il l'avait quitté. Un stage au-delà des Pyrénées avait fait de lui un hispanisant. Et les exigences de sa formation l'avaient conduit dans les régions du Nord, aux scolasticats de Gémert en Hollande, d'Enghien en Belgique. Mais depuis son sacerdoce, c'était surtout dans le Sud-Ouest que son ministère s'exerçait.

Les *Etudes* avaient, de longue date, pour ami, ce petit homme à la taille bien prise, à l'allure souple du pelotari. Elles avaient aussi déjà, et très largement, profité de ses dons. Car ce prédicateur à la parole chaude, au verbe coloré, était aussi un romancier dont le renom commençait à s'établir, *Luis, Mirentchu, les Mouettes, les Lauriers coupés, Mon Petit Prêtre,* d'autres encore, étaient des œuvres qui connaissaient déjà, qui connaîtraient plus encore, les gros tirages. Les *Etudes* en avaient d'ordinaire la primeur. Car, à cette époque, la Revue, bimensuelle, disposait d'assez d'espace pour accueillir volontiers des pages plus fantaisistes. La plume du P. Lhande, même quand elle allait être officiellement affectée à la rédaction des *Etudes,* continuerait occasionnellement à lui fournir une contribution de cette veine.

Pourtant cet apport, en dépit de sa valeur, ne suffisait plus au rôle plus large qui allait échoir au nouveau venu. Lui-même s'interrogeait sur l'orientation qu'il convenait de donner à son travail pour lui assurer plein rendement dans l'équipe où il prenait place.

Ce fut le hasard, ou mieux l'inspiration providentielle, qui détermina le choix de la rubrique. L'idée vint d'un reportage sur la banlieue dont la misère spirituelle faisait le souci de l'Archevêque de Paris, le Cardinal Verdier. Et le P. Lhande se mit en campagne. En sa première

démarche il eut pour compagnon l'un de nos Pères de l'Action Populaire, le P. Croizier. L'Action Populaire est sise à Vanves. C'est donc aussi à la Porte de ce nom que s'inaugura l'exploration de la « zone »... de cette « ceinture noire » qui, à l'époque, enveloppait Paris sur une partie de son pourtour[1]. Ce que le P. Lhande découvrit dans ce domaine des chiffonniers, stupéfia, bouleversa, ce montagnard habitué aux clairs espaces de ses Pyrénées. Dans ce chaos sordide où de mauvaises planches, quelques tôles ondulées étaient les matériaux de logis d'infortune, vivait, si l'on peut ainsi dire, toute une population, en marge de la capitale dont elle fouillait, le matin, les poubelles. Crasse, ignorance, promiscuité, étaient les éléments qui composaient l'ambiance.

Cette première visite (le premier article, à ce sujet, est daté du 5 septembre 1925) fut, pour le P. Lhande, le choc révélateur. Désormais, et pour longtemps, sa ligne était fixée.

Déjà la zone lui offrait un champ où s'étalaient, s'épandaient de multiples tares. Et, plus loin, à quelques kilomètres de Paris, la banlieue en plus d'un secteur, formait un cercle concentrique où « la ceinture rouge » doublait, en lui ressemblant plus ou moins, « la ceinture noire ». Au Nord, à l'Est, au Sud-Est, à Saint-Denys, Drancy, Bagnolet, Montreuil et autres lieux, ce n'était plus la misère loqueteuse de la zone qui frappait de prime abord les regards. Mais l'inspection n'avait pas besoin d'être longue pour y découvrir encore les taudis. Et les « mal lotis », dans des agglomérations hâtivement formées, manquaient souvent de l'espace et du confort vital. Tout en remarquant, en signalant ces aspects sinistres, le P. Lhande s'attacha sourtout à relever les besoins des âmes.

Il avait entrepris la visite méthodique de ces régions tout à la fois proches et si lointaines. Très vite il eut, pour lui permettre ces pérégrinations, l'usage d'une voiture que la charitable propriétaire mettait à sa disposition constante.

1. Cette première visite se fit sur la paroisse Saint-François d'Assise, de Vanves, dont le curé était alors M. Mortier, le futur fondateur de l'église Saint-Antoine de Padoue.

La carrosserie démodée de la vieille Panhard ne risquait pas de faire scandale dans les parages où elle s'aventurerait.

Les résultats de l'enquête s'enregistraient, à mesure, dans les articles des *Etudes*, avant de prendre la forme des volumes dont la vente se multipliait. En 1931, le *Christ dans la banlieue* sera parvenu à sa 135e édition. Le livre qui lui faisait suite, *Le Dieu qui bouge*, en comptait alors 60, pour sa part. Et le troisième de la série, *Le Christ sur les fortifs*, suivait la trace et la fortune de ses aînés.

Ce succès était dû à la gravité du sujet et au talent qui le mettait en œuvre. Le P. Lhande, en quittant quelque peu la sphère de la fiction, pour aborder le plan de la réalité noire, n'avait pas oublié qu'il était romancier. Ses chroniques, en fixant les scènes vécues, n'omettaient pas d'enchâsser les propos savoureux d'une matrone, la trouvaille d'un poulbot.

Mais ce n'était pas la chasse à ces joyaux populaires qui menait le P. Lhande dans la boue des lotissements.

Ce qu'il y découvrait à chaque pas, d'abord, représentait des valeurs d'autre sorte. Et lui, qui ne faisait que passer, s'inclinait devant les prêtres, les religieuses, les hommes et femmes d'œuvres dont l'existence était un don permanent à une cause difficile. En constatant les efforts du passé, la disproportion des ressources aux besoins, il entendait du moins que sa visite rapide, en leur apportant une aide, exprimât d'abord à ces pionniers l'hommage de son admiration.

Puis le visiteur voulait être mieux qu'un passant dont la sympathie resterait platonique. Son ambition était de se ranger parmi les amis secourables. Déjà à cette époque, la banlieue parisienne se développait au rythme d'une accélération presque décourageante. Pour des causes diverses, en cette période d'après guerre, la capitale attirait, dans son entourage, mais renonçait à loger dans son enceinte, les foules ouvrières venues de province ou de l'étranger. Les bourgs suburbains croissaient en quelques mois, à la taille des cités géantes, annexant, dans leur périphérie mouvante, les champs qui, hier encore, étaient terre arable authentique.

Les malfaçons furent trop souvent la revanche de ces

improvisations. Mais, dans le foisonnement des toits plus ou moins stables, une des lacunes les plus graves était celle des clochers trop rares. L'Eglise ne parvenait pas à suivre par les jalons de ses églises l'expansion de l'industrie envahissante.

Le P. Lhande constatait ce handicap et, pour sa part, il résolut d'y remédier. Dans ses articles, ses sermons, ses conférences — déjà sa renommée croissante lui valait de vastes auditoires parisiens — il alertait les catholiques financièrement pourvus en faveur de la pénurie spirituelle qu'ils ne soupçonnaient pas toujours.

Et son appel fut entendu.

Quelque temps plus tard, il établira le bilan des réalisations religieuses dans la banlieue entre 1925 et 1930. Le total comprendra 52 chapelles ou églises, 80 terrains acquis, 90 locaux de patronages, 53 maisons achetées ou construites, 40 dispensaires, 12 écoles, 8 garderies, 14 pouponnières.

On voudra bien croire que le P. Lhande n'avait pas l'outrecuidante sottise de s'attribuer le mérite de ces résultats. Il savait trop que les sources de ce Pactole, d'un bien insuffisant débit, n'avaient pas été découvertes par la vertu de sa baguette. Certes son obole n'était pas négligeable, elle se chiffrait par plusieurs millions, des millions de l'entre deux guerres. Mais ces offrandes, fruit de son initiative, ne représentaient qu'une fraction du capital que formaient, que formeraient plus encore, par la suite, tant de générosités connues ou anonymes. Et lui-même, en se félicitant devant Dieu, d'avoir été un ouvrier des premières heures, saluait d'avance l'entreprise des Chantiers du Cardinal qui aurait, après lui, plus de durée et d'envergure.

Pour sa part, le P. Lhande est resté quelque cinq ans sur le chantier. Mais sa tâche prenait chaque jour plus d'ampleur. S'il se faisait souvent entendre dans les grandes chaires, il rêvait maintenant d'atteindre à domicile tout un public que la négligence, la maladie... retenaient loin du sanctuaire.

On imagine difficilement aujourd'hui, sous l'action de l'accoutumance, l'effet produit naguère par la transmission

des premiers radio-sermons. Le lendemain du jour où le P. Lhande inaugura sur les ondes, lors du Carême de 1927, la série des allocutions qui composerait *l'Evangile par-dessus les toits*, une centaine de lettres déferla sur le bureau des *Etudes*. Elles provenaient d'auditeurs qui disaient leur surprise et leur joie. Toutes les catégories d'esprits étaient représentées parmi ces correspondants dont plusieurs avouaient leur incroyance tout en exprimant leur gratitude. C'est aussi que, là encore, le prédicateur avait la manière. Il dessinait des tableaux évangéliques très simples, adaptés aux intérieurs où ils iraient s'accrocher un instant, suscitant des émotions familiales, porteurs souvent, sur leur cadre, de la petite fleur bleue.

Mais la vie du P. Lhande devenait de plus en plus la proie de toutes les sollicitudes que lui valaient les églises dont il avait aidé et dont il suivait l'essor. Elle était aussi dévorée par les conférences, visites, correspondances qui s'en disputaient les heures et les minutes.

Ce ne fut point cependant pour l'alléger qu'on résolut d'éloigner quelque temps cet homme devenu célèbre du théâtre d'opérations trop absorbantes. Seulement il sembla que l'enquêteur au « pays de mission », que sont devenues certaines régions de France, serait aussi qualifié pour recueillir des impressions de choix sur la terre à peine plus inconnue des Missions de l'extérieur.

C'est ainsi que le P. Lhande, en 1931, partit pour Madagascar. Il devait en rapporter un journal de voyage dont les *Etudes* encore insèreraient les pages.

A son retour, il aurait voulu, pour raviver des souvenirs, peut-être pour instituer des comparaisons suggestives, parcourir à nouveau, la banlieue parisienne. Les loisirs lui manquaient. Il dut se contenter d'une vue panoramique, au cours d'une randonnée aérienne, survolant le terrain où s'était attardée l'exploration d'antan.

Et puis, assez vite, dès 1933, il s'embarqua, cette fois pour les Indes, d'où il reviendrait avec un bagage lesté d'un volume et d'un film.

Mais quand il retrouva, au bout de quelques mois, la

France, la série des conférences reprit et s'intensifia, où se monnayaient ces richesses exotiques. Et la fatigue pour l'orateur fut peut-être plus grande que celle du voyageur. Il était déjà affaibli, sans en avoir pleine conscience, quand, un soir de 1934, au cirque de Rouen, il dut occuper, lui seul, la séance par suite de la défection imprévue du second conférencier. Et ce fut l'effort fatal provoquant le trouble des mots, sinon des idées. Désormais cette carrière si pleinement active est close, les jours appartiennent à la retraite et à la prière.

*
* *

Mais l'action du P. Lhande fut assez brillante et profonde pour marquer, d'une pierre très blanche, une étape dans la marche centenaire des *Etudes*. Ce n'est point vantardise de rappeler que la Revue fut intimement associée à une œuvre dont elle a été l'efficace instrument, d'autant que ce regard, dans son tour d'horizon terrestre, ne fait aucune difficulté d'apercevoir des ombres.

Le P. Lhande était trop préoccupé du rendement immédiat, trop absorbé par un travail qui suffisait certes à son zèle pour analyser, en théoricien, les conditions du drame apostolique où s'insérait son rôle. Peut-être d'ailleurs son tempérament ne le disposait-il pas à ces examens.

D'où sans doute une première erreur du psychologue. Mais faut-il ici parler d'erreur ou plutôt d'optimisme volontaire?

En tout cas, dans le décor sombre, le P. Lhande regardait surtout les humains, petits ou grands, avec des verres qu'avait, au préalable, teintés sa native bienveillance.

Il aimait à rappeler un épisode vieux de soixante années. Il y trouvait la preuve du courage toujours nécessaire aux témoins de l'Evangile en territoire hostile ou neutre. Mais il y relevait aussi un test qui, par sa valeur périmée, permettait de mesurer l'assainissement de l'atmosphère.

Donc, en octobre 1896, un prêtre, l'abbé Macchiavelli parcourait, en explorateur, les ruelles boueuses du quartier de « Cayenne », à Saint-Ouen, où il était chargé de fonder

une paroisse. Sa venue soulevait une curiosité exempte de sympathie. Jusque-là on en était resté aux regards farouches, aux propos ou aux murmures injurieux. Mais un groupe de jeunes vauriens devait passer aux actes. L'un d'eux lança une pierre dans la direction du prêtre qu'elle atteignit au visage d'où le sang coula.

Alors ramassant le projectile, l'abbé Macchiavelli cria à l'agresseur : « Mon ami, je te remercie, sache-le bien, cette pierre, que tu m'as jetée, sera la première de l'église que je bâtirai en ce lieu ».

Il devait magnifiquement tenir parole.

Le P. Lhande, pour sa part, et sauf peut-être exception très rare, n'avait entendu aucune insulte lorsque sa soutane surgissait à l'improviste. Et si les enfants s'attroupaient à son approche, ce n'était pas pour lui lancer des pierres mais pour lui demander des médailles.

Comment alors son pinceau, guidé par son cœur, n'aurait-il pas coloré les portraits en des teintes où des juges plus sévères avaient quelque peine à reconnaître les modèles?

L'autre erreur, plus générale, était du domaine de la sociologie religieuse.

Le P. Lhande croyait et disait un peu vite que l'agglomération récente des foules ouvrières autour des centres urbains créait un élément favorable pour leur évangélisation nouvelle. Il estimait que la banlieue, pourvu qu'on la dotât des lieux de culte suffisants, deviendrait le milieu où les déracinés, qui affluaient, trouveraient un terrain propice pour y transplanter et faire reverdir l'arbre d'une foi robuste. Et déjà, il apercevait ces cortèges reprenant le chemin de l'église, dès que cette église ouvrirait son porche en un site accessible à tous.

Il fondait cet espoir sur l'évaluation des enfants reçus en d'accueillants patronages. Il s'autorisait de statistiques peut-être plus encourageantes sur le nombre des baptêmes, des mariages...

C'étaient là, tout au moins, des anticipations hâtives, où le désir prenait indûment la place de la réalité.

Non, l'érection nécessaire des temples ne suffit pas à les remplir. Il est vrai que les nouvelles églises voient d'ordi-

naire se presser, autour d'elles, une clientèle qui semblait attendre, peut-être assez passivement, leur venue pour se rapprocher d'elles. Mais, parmi ces fidèles retrouvés, la population ouvrière ne représente encore qu'une proportion infime. La pierre reste froide et ne parle guère à des voisins qui n'ont pas désiré voir s'élever l'édifice ni contribué à sa mise en place.

Dans le désert spirituel qu'est encore, sous ce rapport, la banlieue, le P. Lhande était donc victime d'un mirage. Et ses pronostics portent un peu la note de leur illusion.

C'est ce que remarque, à bon droit, M. Henri Queffélec, après avoir repris, sur plus récent informé, l'enquête, et non sans rendre pleinement hommage à son devancier.

> Les belles études que le P. Lhande a consacrées à la banlieue parisienne, dit-il, ont, en leur temps, remué les catholiques. Il faut en avoir beaucoup de reconnaissance à l'auteur dont les pages ont conservé leur fraîcheur, leur sincérité de touche et leur valeur de témoignage. Mais le tableau qu'elles donnent de la banlieue, une des réalités spatiales et humaines les plus mouvementées qui soient, est devenu obligatoirement celui d'une autre époque.

Nous n'avons pas à redire ici les tentatives qui s'efforcent d'allumer des flambeaux dans la nuit. Peut-on espérer que viendra l'aube? Du moins des lueurs diffuses passent dans les ténèbres. S'il leur donnait peut-être trop d'importance, le P. Lhande n'avait point tort d'en suivre le sillage.

Et que M. Queffélec, dont nous venons de dire les prudentes réserves, n'en inscrit pas moins au frontispice de son livre : *Le jour se lève sur la banlieue.*

Le P. Lhande doit aimer ce titre prometteur de lumière. Et, sans revendiquer jalousement comme sienne, une œuvre à laquelle il a donné beaucoup de sa peine, il applaudirait aux efforts qui, munis d'informations et de méthodes nouvelles, mèneront peut-être à de nouveaux succès.

Henri DU PASSAGE.

REVUE DES LIVRES

GÉOGRAPHIE

de DAINVILLE. — **Cartes nes de l'Église de France.** *ique. Répertoire. Guide d'usage* ›thèque de la Société d'His- ecclésiastique de la France). 1956. Gr. in-8°, 324 pages. francs.

ıes cartes, anciennes et modernes, auxiliaires indispensables de l'his- général, de l'histoire de l'Église en er. Les anciens bibliographes fran- ‹VII° siècle l'avaient fort bien com- ont enrichi leurs répertoires d'indi- précieuses sur les cartes ecclésias- : la France, de ses diocèses et de ses autés religieuses. A notre époque re, nous manquions jusqu'à présent vail de ce genre, répondant aux exi- ıctuelles, pour seconder les recher- ıistoire et de sociologie religieuses. ge du R. P. de Dainville comblera les es historiens et des sociologues. Il euvre, avec une méthode et une pré- ımirables, les résultats d'une longue nte enquête. On devra le considérer le supplément nécessaire à l'*Intro- aux Études d'Histoire ecclésiastique* etté Victor Carrière.

lan général est donné par le sous- ,a première partie est une histoire fait remarquable de la cartographie stique du XVI° au XVIII° siècle, depuis ancienne carte du diocèse du Mans, par Macé Ogier vers 1539, jusqu'aux diocésaines qui ont tiré parti de la carte générale de Cassini (1750- Nul n'avait exposé auparavant, avec le connaissance des sources, les étapes cartographie française, depuis les :es « descriptions » du XVI° siècle, ıux levés géométriques de Cassini Belleyme. On remarquera que, dans es cas, le clergé a prêté activement ›ncours à l'œuvre des géographes; souvent seul à pouvoir leur fournir les renseignements nécessaires sur les lieux, les limites des diocèses, des doyennés et des paroisses. La deuxième partie est un répertoire des cartes ecclésiastiques de l'ancienne France, imprimées et manuscrites. Il n'est pas exhaustif sans doute, mais jamais encore on n'avait rassemblé, avec une telle ampleur et un tel souci d'exactitude, la documentation contenue dans les archives et les grandes bibliothèques. L'ordre suivi est celui des provinces ecclésiastiques. Pour chaque diocèse, on trouvera toutes les indications utiles sur les cartes existantes, leur auteur, leur date et d'ordinaire leur cote à la Bibliothèque Nationale. Une bibliographie indique également les travaux qui ont été faits sur chacune d'elles. Notons enfin un répertoire des cartes des Congrégations religieuses et un autre des cartes concernant les protestants. La troisième partie facilitera beaucoup au lecteur moderne l'usage de ces cartes. Elle contient, en effet, des renseignements précieux sur les termes de la géographie ecclésiastique, sur les diverses marques, signes, lettres, dont se servaient les cartographes, sur les procédés de la gravure des cartes et leur évolution. Des extraits d'un ouvrage de l'abbé de Dangeau viennent compléter ces éléments géographiques par des données de premier ordre sur l'administration ecclésiastique de la France à la fin du XVII° siècle. Des cartes, des planches hors-texte, des tables détaillées, rien ne manque enfin pour faire du beau livre du P. de Dainville le guide indispensable pour tous les travaux sur l'ancienne Église de France, ses lieux de culte et son organisation.

Joseph LECLER.

L. H. PARIAS. — **Histoire Universelle des explorations.**

T. I. — L. R. NOUGIER, J. BEAUJEU, M. MOLLAT — **De la préhistoire à la**

fin du Moyen Age. In-8°, 416 pages, 64 planches hors-texte en noir, 12 en couleur, 50 cartes et plans.

T. II. — J. AMSLER. — **La Renaissance** (1415-1600). In-8°, 414 pages, 64 planches hors-texte en noir, 12 en couleurs, 45 cartes et plans.

T. III. — P. J. CHARLIAT. — **Le Temps des grands voiliers** (1600-1815) in-8°, 366 pages, 64 planches hors-texte en noir, 9 en couleurs, 35 cartes et plans.

T. IV. — Ct J. ROUCH, P. E. VICTOR, H. TAZIEFF. — **Epoque contemporaine.** 446 pages, 64 planches hors-texte en noir, 8 planches en couleurs, 33 cartes et plans. Paris, Nouvelle Librairie de France, 1955-1956, les 4 volumes cartonnés 14 800 francs.

On n'a pas oublié la très belle *Histoire de la Découverte du Monde*, publiée en 1938 par Ch. de la Roncière, H. PARIAS en a repris le dessein avec plus d'ampleur dans cette *Histoire Universelle des explorations* en quatre volumes. Mais l'ouvrage n'est pas une simple amplification, il offre au lecteur des aspects jusqu'ici négligés de la grande aventure humaine, qu'est la prise de possession collective par les sociétés de l'Univers terrestre. H. Parias a su grouper pour le réaliser des collaborateurs compétents. Aussi l'œuvre bien que diverse est-elle dans son ensemble de qualité.

Le premier volume ne craint pas de prendre son départ aux temps préhistoriques. Idée excellente qui nous vaut un exposé neuf sur les premières étapes de l'expansion des hommes. Mais les pages de L. NOUGIER eussent gagné à être allégées de développements en marge du sujet. J. BEAUJEU évoque avec brio les phases successives des explorations antiques; l'activité entreprenante des Egéens, relayés par les commerçants phéniciens et par les Grecs à la découverte du bassin méditerranéen, aboutissant à l'unification culturelle de l'hellénisme et à la naissance de la géographie. D'audacieux périples utilitaires ou scientifiques poussés hors de la Méditerranée par Hannon et Pythéas, l'expédition d'Alexandre, qui orientalise l'hellénisme, marquent cette période (VI°-II° siècle) que suivra un élargissement du monde antique sous l'hégémonie politique de Rome. Ces chapitres vivants et brillants laissent insatisfaites nos curiosités, ils ramènent à tort l'histoire de l'Humanité à l'échelle de l'univers gréco-romain.

M. MOLLAT a le grand mérite d'échapper à ce défaut et de nous montrer par quelles voies, sous quelles formes la solidarité de la race conduisait les hommes du haut Moyen Age Occidental, de l'Islam naissant, de l'Inde bouddhique et de la Chine des T'ang à leur réciproque découverte. Il révèle ensuite le rôle essentiel joué par ces « peuples charnières », comme il les appelle, que furent les Scandinaves et les Arabes : les uns sur leurs « coursiers des vagues » découvreurs du Nord et de l'Ouest, les seconds à la faveur de ce passeport qu'était la foi au Prophète, infatigables agents de liaison par les routes de terre et par l'Océan Indien, entre l'Occident recueilli et la Chine repliée sur soi. C'est eux qui ont rendu possible la rencontre réalisée entre l'Orient et l'Occident par Rubrouck, Plan Carpin ou Marco Polo, qui éveilla en Occident des pensées missionnaires.

Quelle déception, après la lecture excitante de ces pages intelligentes qui sont les meilleures de l'ouvrage, où l'histoire des découvertes, des techniques et des sciences coopèrent étroitement à éclairer les contacts entre les hommes, que de lire M. AMSLER sur la période capitale de la *Renaissance* (1400-1600). Il disposait d'un volume entier pour évoquer la bouleversante dilatation de notre planète par la surgie imprévue d'un continent nouveau et d'Océans infinis, la découverte de la rotondité de la terre et des antipodes, l'éclatement de tout un univers d'essentielles références. Il se contente de nous conter d'une plume facile, de façon anecdotique, l'épopée bien connue des découvreurs, des conquistadors portugais et espagnols, des « tards venus » anglais ou français, aux Amériques. Quant à nous aider à comprendre quelles conditions ont permis ou favorisé cette geste unique, à connaître la vision émerveillée qu'elle a suscitée (dont témoigne l'énorme littérature étudiée par Atkinson dans ses belles études sur les « horizons géographiques de la Renaissance »), — à saisir les conséquences des découvertes sur la géographie, il n'y songe guère. Il ignore enfin les cartes, lacune d'autant plus grave que comme le remarque pertinemment le commandant Rouch : « C'est le fait de dresser une carte qui distingue l'explorateur du simple voyageur. »

Le tome III est heureusement d'une autre classe. P. CHARLIAT, avec une science avertie des choses de la mer et de la cartographie nous entraîne dans le sillage des

grands voiliers." L'exploration marque au XVIIe siècle un ralentissement, les bourgeois organisent avec méthode et persévérance l'exploration des mondes découverts au siècle précédent, ce qui amène d'ailleurs à d'autres découvertes. Parallèlement s'organisent les connaissances et les sciences géographiques, auxquelles l'opinion porte en Europe un large intérêt. Laissant aux corsaires et aux flibustiers l'aventure, l'exploration est désormais une entreprise menée scientifiquement, grâce à quoi la Chine et l'Amérique étaient à la fin du XVIIe siècle mieux connues dans les pays de l'ouest européen que certaines contrées de l'Europe scandinave ou balkanique.

Durant la première moitié du XVIIIe siècle, de grandes expéditions, souvent organisées par les Académies, vers l'Océan Indien, la Péninsule sud-américaine et l'Eurasie russe, s'appliquent à établir des cartes exactes. Au lendemain de la guerre de Sept Ans, les marins d'Angleterre et de France entreprenent à travers le Pacifique, de grands voyages de circumnavigation, qui modifient la carte du monde. Grâce au chronomètre, longitudes, directions et vitesses des courants marins se précisent. Cependant, les naturalistes qui les accompagnent se livrent à de larges enquêtes sur les faunes, les flores, l'ethnologie des îles et des côtes. L'expédition d'Égypte et les voyages d'Humboldt sur terre obéissent aux mêmes soucis.

Au dernier volume, dans un premier livre, le Commandant ROUCH évoque les expéditions de 1815 à nos jours. Sur les Océans, elles ont pour but non plus l'exploration des rivages, mais celles de l'Océan lui-même : sa profondeur, ses températures, ses eaux, ses courants et ses faunes et la topographie sous-marine. Nul n'était plus qualifié pour exposer avec maîtrise les moyens, les méthodes et les développements de l'Océanographie.

Dans le même temps, sur terre, de courageux explorateurs découvraient l'intérieur des continents asiatique, australien, américain et africain. La découverte aérienne de la terre et l'exploration des dimensions, du magnétisme et de la pesanteur terrestres parfont aujourd'hui notre connaissance du vrai visage de la terre.

Il revenait à P.-E. VICTOR de relater l'histoire particulière des expéditions polaires. Son récit précis et dramatique montre d'abord les Anglais à la recherche des fameux passages N.-O. et N.-E. du Canada (1818-59), puis les routes polaires des Scandinaves, des Américains et des Russes (1852-1915), enfin la course des nations aux pôles (1883-1912). Depuis, l'exploration de l'Arctique et de l'Antarctique s'est poursuivie grâce aux virtuoses du traîneau à chien (1913-1926), enfin par la mise en œuvre des moyens mécaniques (avions, tracteurs à chenilles). Ainsi l'effort concerté de dix nations achève d'explorer la dernière tache blanche de la carte du globe.

En conclusion, H. TARZIEFF brosse une vue de synthèse des nouveaux champs d'investigation qu'offrent à l'homme d'aujourd'hui les explorations en profondeur sous la terre, sous la mer et dans le ciel. Une annexe très utile dans un ouvrage dépourvu d'index, donne la liste alphabétique des explorateurs, dont il est traité.

Si telle partie du texte mérite des réserves, on ne peut que louer l'illustration, abondante, d'une haute valeur documentaire, bien tirée, les planches hors-texte en couleurs sont fort belles. Signalons enfin le grand nombre et la clarté des cartes réparties à travers l'ouvrage. C'est un vrai atlas des explorations qui est mis à la disposition du lecteur.

François de DAINVILLE.

Maurice HERZOG. — **La Montagne.** Larousse. 1956. In-4° relié, 480 pages, 700 illustrations en noir, 26 hors-texte en couleurs, 8 cartes, Index. 6 200 francs.

Sous la direction du vainqueur de l'Annapurna une cordée d'alpinistes, de géographes, d'écrivains, a fait pour nous le point des connaissances sur la Montagne et des œuvres qu'elle a inspirées.

D'entrée, SAMIVEL évoque l'*aura* de mythes et de légendes qui l'enveloppe. Puis, H. de SÉGOGNE et J. COUZY décrivent en leurs aspects essentiels les principaux massifs montagneux du monde. Aux techniciens ensuite de nous expliquer la montagne. L. NELTER, géologue, expose en quelques pages très claires la genèse et la destruction des monts. Le géographe P. VEYRET analyse le milieu naturel montagnard (altitude, relief, climat, glaciers, flore et faune) et les conditions et les solutions diverses de la vie humaine en montagne.

Après l'examen par le d^r GRAND-PIERRE du retentissement physio-pathologique du climat de montagne sur l'individu, de ses bienfaits et de ses méfaits, J. FRANCO retrace l'histoire de la conquête de la montagne par l'homme, une des formes de l'exploration dans le sens vertical. De ses réussites et

de ses échecs sont nées les techniques de l'ascension.

L'ouvrage s'achève par l'étude des variations littéraires et artistiques sur le thème Montagne, par ESCARRA, B. KEMPF, LANGUEPIN.

On relève quelques lacunes étonnantes dans ce bel ouvrage. Il n'y est point question des montagnes de l'Antarctique, ni, ce qui est plus grave, de topographie, de géodésie, des représentations du terrain (cartes et plan en relief), qui constituent un chapitre essentiel de la connaissance des montagnes, en même temps que la plus immédiatement utile aux usagers de cette encyclopédie. On attendrait ici la substance de la belle étude d'Éd. Imhof, *Terrain et Carte* (Zurich, 1951). L'éditeur se doit de réparer cette omission dans la prochaine édition.

L'illustration, sauf sur ce point et pour les hors-texte en couleur tirés trop bleu, ne laisse rien à désirer pour l'abondance, l'intérêt et la qualité.

François de DAINVILLE.

Dominique AUBIER et Manuel TUNON DE LARA. — **Espagne.** Collection *Petite Planète.* Ed. du Seuil, 1956. In-12. 192 pages. 350 francs.

Il faut déjà connaître très bien l'Espagne pour lire avec profit ce livre raffiné, plein de conscientes omissions, typique de la passion espagnole à nier tout ce que l'on ne veut pas reconnaître. Les deux premiers chapitres « de la difficulté d'être espagnol », « petit vocabulaire pour un grand secret » introduisent d'emblée le lecteur au cœur du mystère espagnol (mais pourquoi ce style prétentieux? pourquoi ces phrases en un français parfois à peine intelligible?). Comme on pouvait s'y attendre, « les violences de l'histoire » sont retracées dans les chapitres suivants, à la manière espagnole, avec un parti-pris absolu, avec une absence totale d'objectivité. Je n'aime point l'Escorial, et guère Philippe II, mais dans un ouvrage qui se prétend sérieux, trois lignes méprisantes résument-elles équitablement une époque, qui fut celle du Siècle d'Or? Le lecteur qui connaît déjà l'histoire d'Espagne finit par s'y retrouver, et même à y prendre plaisir; mais le débutant ne comprendra pas grand chose à ces raccourcis énigmatiques : on lui en dit trop, ou trop peu. Passe encore qu'on veuille lui faire croire que toute l'histoire de l'Eglise en Espagne se ramène à l'Inquisition, ou que le tempérament espagnol est foncièrement athée, il sourira de ces simplifications et de ces naïvetés qui pourraient être répétées, avec la même justesse, à propos de tous les pays et de tous les « tempéraments »! Mais même l'histoire si intéressante des luttes ouvrières en Espagne à la fin du XIXe et au début du XXe siècle est racontée sans ordre, sans vue d'ensemble. Les meilleures pages sont celles consacrées à la génération de 1898 : elles sont écrites avec intelligence et amour, et plairont, je crois, à tous les hispanisants. Pour les autres, — les non-hispanisants qui sont sans doute la masse des lecteurs auxquels s'adresse la collection « Petite Planète », — nous formulons le vœu que l'on mette vite en chantier un livre qui serait, cette fois, une véritable initiation à l'Espagne.

R. BOSC.

Yves BOTTINEAU. — **Le Portugal.** Arthaud. Collection : les Beaux Pays. 1900 fr.

Perdu à ce balcon de l'Atlantique et hors des routes de circulation européenne, le Portugal réserve à ses visiteurs la surprise d'un pays de soleil et de fleurs, où vous reçoit le plus accueillant des peuples, heureux qu'on vienne jusqu'à lui. Sait-on seulement les richesses architecturales que le moyen âge et la Renaissance ont accumulées, lorsque le Portugal était le plus audacieux des découvreurs de mondes. Un texte excellent commente de parfaites images, où l'on ne regrette que la couleur! Par une heureuse disposition, les éditeurs inaugurent une présentation toute nouvelle, en groupant les images, qui ne viennent plus couper un texte typographique, le plus souvent décalé par rapport aux photographies et faisant avec elles une mosaïque de hasard. L'ouvrage est pour les vrais touristes, amis de la beauté, une invitation à laquelle ils ne résisteront pas.

P. DONCŒUR.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

P. CHOMBART DE LAUWE. — **La Vie quotidienne des familles ouvrières.** 307 pages. 1.000 francs.

M. GUILBERT et V. ISAMBERT-JAMATI. **Travail féminin et travail à domicile.** 226 pages. 1.000 francs. (Centre National de la Recherche Scientifique. 1956. Travaux du Centre d'Etudes Sociologiques.)

Dans la collection déjà réputée du Centre d'Études sociologiques, deux volumes nous sont offerts qui méritent la plus grande attention en raison de l'actualité et de l'importance des problèmes qu'ils soulèvent, du sérieux et de la richesse de leur information, de la clarté et de la pénétration de leurs analyses.

Ces deux ouvrages utilisent les travaux déjà nombreux qui ont été consacrés aux questions qu'ils traitent, mais ils donnent en même temps le résultat d'enquêtes sur échantillons menées avec le plus grand soin par leurs auteurs. On sait combien est délicat le maniement de cette technique nouvelle assez rigoureuse.

L'ouvrage de M. Chombart de Lauwe, après une première partie assez générale sur les conditions de vie et les comportements des familles ouvrières, se limite dans une deuxième partie aux comportements de consommation et, dans une troisième encore plus restreinte, au comportement alimentaire. D'autre part ces analyses ne portent que sur des familles de travailleurs manuels salariés-horaires de la région parisienne.

Le second ouvrage comporte, après un aperçu historique général très suggestif sur le travail à domicile, une étude du travail à domicile dans la confection féminine : type de travail, distribution du travail, équipement des ouvrières à domicile, avantages et inconvénients du travail à domicile, mentalité des ouvrières à domicile.

On regrette de devoir évoquer aussi brièvement des études aussi riches. A beaucoup elles révéleront des réalités sociales et psychologiques qu'ils soupçonnent à peine. Certes — et les auteurs ne tombent pas dans ce travers, — d'enquêtes aussi limitées on ne peut tirer des conclusions générales. Toutefois, on y perçoit mieux la gravité de certains problèmes : insalubrité et exiguïté du logement, insuffisance des ressources de trop de familles ouvrières, et hélas — nous croyons parler ici sans passion et en toute objectivité — de flagrantes inégalités sociales et surtout, spécialement dans le cas des ouvrières à domicile, une " trop fréquente exploitation de l'homme par l'homme ".

H. NOEL.

Académie des Sciences de l'U.R.S.S., Institut d'Economie. — **Manuel d'économie politique**, traduction française, Editions sociales, 1956.. 701 pages, 600 francs.

Le *Manuel d'Economie politique* est un ouvrage collectif, fruit des travaux de nombreux auteurs qui sont aussi bien des économistes patentés comme K. Ostrovitianov que des spécialistes de l'idéologie marxiste comme D. Chepilov, l'actuel ministre des Affaires étrangères, ou P. Ioudine, pour ne citer que quelques-uns des noms les plus connus. Le *Manuel* est de plus un ouvrage officiel, mis en chantier depuis de longues années, et rédigé sous la surveillance des plus hautes autorités du Parti, en particulier sous celle de Joseph Staline. C'est à propos des discussions préparatoires à l'élaboration du texte définitif que Staline a publié en octobre 1952 ses *Problèmes Economiques du socialisme*.

Que le lecteur ne s'attende donc pas à trouver ici un ouvrage conforme au plan de nos manuels courants d'économie politique. Il s'agit bien plus d'une présentation de la doctrine philosophique et politique du marxisme selon l'interprétation reçue en Union soviétique. Le plan est historique conformément aux canons du matérialisme historique, et les trois parties principales sont intitulées : les modes de production pré-capitalistes; le mode de production capitaliste; le mode de production socialiste. Nous n'avons pas pour autant affaire à une étude d'histoire économique originale. Les sources mises en œuvre ne sont autres que les ouvrages déjà anciens de Karl Marx et de V. I. Lénine. Si ces divers traits diminuent l'intérêt scientifique du *Manuel*, ils en accroissent

au contraire la portée politique. Aussi bien les éditions successives sont-elles soumises aux changements des orientations politiques et idéologiques imprimés par la direction du Parti Communiste de l'Union soviétique. La première édition, parue à Moscou en 1954, n'a pas tardé à être la cible de critiques issues du nouvel esprit qui avait commencé à régner dans certains cercles soviétiques. La traduction que présentent les Editions Sociales a été faite sur l'édition de 1955, révisée et corrigée. Les critiques adressées à Staline par le XXe Congrès du Parti Communiste de l'Union soviétique (février 1956), les doutes émis par Mikoian sur la validité des opinions formulées par Staline dans les *Problèmes économiques du Socialisme* de 1952, contraindront sans doute à de nouvelles corrections, sinon à une refonte globale. Telle quelle, la présente traduction constitue un document auquel il est indispensable de se référer pour tout ce qui touche à l'état de l'idéologie soviétique jusqu'en 1955.

Jean-Yves CALVEZ

René SAVATIER, Jean-Marie AUBY, Jean SAVATIER, Dr Henri PÉQUIGNOT. — **Traité de droit médical.** Paris. Librairies Techniques. 1956. 374 pages.

Le lecteur non-spécialisé ne se rendra peut-être pas compte combien il pouvait paraître ambitieux de confronter la médecine d'aujourd'hui, dont les conditions techniques et sociales sont en perpétuelle évolution, avec le Droit, dont les exigences de précision et de clarté n'ont pas besoin d'être soulignées. L'œuvre que nous signalons à nos lecteurs est la première tentative de cette envergure faite dans notre pays. Et le plus bel éloge qu'on peut en écrire, c'est que ce volume répond parfaitement à l'intention qui a présidé à son élaboration. Aucune des questions du sujet n'a échappé à l'examen, et l'ampleur du plan n'a nui en rien à la minutie des exposés et des discussions.

Après trois chapitres d'introduction consacrés aux données générales du Droit médical, le volume se divise en quatre parties. La première traite de la profession en elle-même : conditions d'accès, monopole, organisation professionnelle, statut fiscal et social du médecin, statuts spéciaux des médecins des services publics. La seconde étudie les relations du médecin libre avec son client; la troisième les rapports des médecins avec les tiers, tandis que la quatrième expose les relations du médecin et des services publics. Deux tables, enfin, l'une alphabétique, l'autre analytique, rendent le maniement du livre on ne peut plus facile.

Aucun de ceux qui ont à connaître de ces problèmes, à un titre quelconque, médecins, juristes, hommes politiques, etc... ne pourra désormais se dispenser d'avoir cet ouvrage à portée de la main, et de s'y reporter souvent.

E. TESSON.

Gustave WELTER. — **L'amour chez les primitifs**, collection *Mémoire du monde*, Editions Pierre Horay, 1955, in-12, 223 pages.

S'il n'est pas de sujet interdit pour le savant, le littérateur, lui, peut abuser de la confiance de son public, en lui offrant dans une lumière ambiguë une pâture libertine. Nous craignons que G. Welter n'ait pas échappé à ce travers. «Ne soyons pas sévères pour le primitif. Ne le condamnons pas. Ne le jugeons même pas; nous n'en avons ni le droit, ni les moyens. Il n'est pas de notre ressort, et il n'est pas de notre monde ». C'est la conclusion de l'auteur, qui vient d'exposer tout au long comportements, rites et coutumes de la vie sexuelle et amoureuse des primitifs. Mais cette conclusion n'est qu'un leurre, car l'auteur n'a cessé de juger les primitifs et de juger, par comparaison, les hommes des siècles modernes informés de morale chrétienne et de vie spirituelle. A ses yeux, les « hommes de la nature » ne connaissent pas de morale sexuelle. A l'encontre de Westermarck, et avec de faibles arguments, Welter soutient cavalièrement que la promiscuité a précédé l'institution matrimoniale. En tout cas, il ne cesse de regretter cette belle liberté naturelle des mœurs sexuelles, en leur opposant les conventions hypocrites de la morale catholique « périmée ». Il ne se fait d'ailleurs pas faute de ne concevoir la morale catholique que comme un système de « tabous », ni de la confondre subrepticement avec un conventionalisme bourgeois dont on sait assez l'origine et aussi la décadence.

La thèse de Welter vaut ce qu'il semble entrevoir de la morale catholique et ce qu'il affirme des mœurs des primitifs. Il imagine encore, après tant de démentis des ethnologues, que l'animisme et la magie sont absolument primitifs et recouvrent tout le champ de la conscience des

« sauvages ». Sauvage, barbare et animale est en effet l'humanité telle qu'il l'a décrit en maintes pages. Pour le reste, il n'a pas vu que les rites, les coutumes, les interdits dont il apporte le témoignage, appartiennent à des sociétés indifférenciées où utilité sociale et morale peuvent bien être fondues sans que pour autant la morale soit absente. En partant de l'incompréhension de l'auteur pour les réalités sociales et psychologiques des primitifs, en scrutant d'autre part ses constants a-peu-près et les contradictions de ses affirmations successives, un ethnologue n'aurait pas de peine à écrire pour nos contemporains un utile traité du bon et du mauvais usage de la science anthropologique! Il ne convient pas de juger les primitifs à la lumière de nos mœurs, mais il faut encore moins juger nos mœurs à la lumière d'un tableau hâtif des comportements des primitifs.

Jean-Yves CALVEZ

Sœur MARIE-ANDRÉ du SACRÉ-COEUR.— **Civilisations en marche.** Grasset, 1956. Illustrations et cartes. 250 pages 690 francs.

Le précédent ouvrage de cette Sœur Blanche, docteur en droit, *La Condition humaine en Afrique Noire* (Grasset, 1953), avait analysé la désagrégation des institutions tribales surtout dans l'Afrique française. Elle nous fait connaître ici l'Uganda, le Ruanda-Urundi, le Congo belge, mais, estimant acquises ses analyses antérieures, elle se tourne davantage vers l'avenir que vers le passé. L'évolution juridique, sociale et morale, pour chacun des territoires envisagés, est décrite à partir d'expériences concrètes et d'une longue enquête sur les lieux. L'éducation des femmes, les situations matrimoniales, les rapports entre Africains et Européens, retiennent à bon droit son attention. Tout ceci avec infiniment de sympathie, de respect pour les valeurs locales, de confiance dans les virtualités des Africains. Constamment des rapprochements sont établis avec les réalités d'Afrique française et même avec l'Europe d'autrefois. Il est peu de livres qui nous découvrent aussi bien le visage humain, séduisant et incertain, de l'Afrique d'aujourd'hui et de l'Afrique de demain.

André RÉTIF.

Face au choix d'une carrière. Monographies de quelques carrières féminines dans une perspective chrétienne. *Caritas*, 32, rue Saint-Dominique, avril 1956. Paris 7e. 64 pages. 200 francs.

Cette plaquette s'adresse aux jeunes filles, qui terminent leurs études secondaires. Elle présente, dans une perspective chrétienne de service des autres, un certain nombre de carrières qui s'offrent plus spécialement à elles. Elle indique les aptitudes, les diplômes, les compétences requises, où et comment s'y préparer. Elle mentionne spécialement les écoles et instituts supérieurs, qui, annexés à nos cinq instituts catholiques, forment les jeunes filles à l'enseignement, à la psychopédagogie, aux carrières sociales, médicales et paramédicales, littéraires, artistiques, administratives, commerciales, techniques... Ces renseignements, dont la précision rendra service aux jeunes et à leurs parents, seront, pour plusieurs, une révélation de la vitalité de l'enseignement libre supérieur français et de son constant souci d'adaptation aux exigences de notre temps.

H. H.

ROMANS ET RÉCITS

Julien GREEN. — **Le Malfaiteur.** Plon, 1956. In-12. 262 pages.

C'est, j'en suis convaincu, la pensée de Julien Green lui-même, que la lecture de son dernier roman ne saurait être conseillée à beaucoup. Le sujet, on va le voir, en est délicat, et, d'autre part, bien rares sont les lecteurs capables de discerner, dans cette vue désespérée de la vie présente, le besoin éperdu d'une *autre* vie.

Une famille bourgeoise corrodée par la mesquinerie et l'ennui. Des monstres que la geôle a rendus méchants. Dans cet enfer, une jeune fille candide. Pour les démons,

aucun espoir. Mais pour elle? L'évasion par l'amour? L'amour tombe sur Hedwige comme une maladie : maladie soudaine, inexplicable, paroxystique et, nous le voyons bientôt, mortelle. Gaston, le garçon qu'aime Hedwige, est de ces hommes qui ne peuvent aimer aucune femme. Nulle issue. Les murs de la prison se rapprochent. Hedwige (pour sauver son âme?) se suicide. Parallèlement à celui-ci un autre drame se déroule : Jean appartient à la même race d'hommes que Gaston. La société ne lui pardonne pas « d'être tel que Dieu l'a créé » : elle le méprise, le traque, le bannit; elle voit en lui un « malfaiteur ». Pour lui aussi la vie est donc impossible. Le salut, s'il en est un, ne saurait être que dans la fuite. A son tour il se suicide .

Les familiers de l'œuvre de Green trouvent rassemblés ici tous ses thèmes : fatalité, ennui, solitude, sadisme, quête des signes, rêve, fugue, fascination de la mort; enfin, strident comme l'appel au secours d'une âme qu'on assassine, *le cri*, ce cri irrépressible qui retentit (personne ne l'a remarqué, me semble-t-il) dans *tous* les ouvrages de Julien Green. On a l'impression d'avoir déjà lu plusieurs fois certaines phrases spécifiquement greeniennes. (De là, avouons-le, quelque monotonie.) Par exemple : « Où (les autres) trouvent-ils la force d'aller d'une heure à l'autre jusqu'à ce que la vie prenne fin? » «...La longue plainte de l'âme qui n'aspire qu'à *la mort* et gémit dans son corps comme une *emmurée*. » Elle « abandonnait son corps pour voler dans *la nuit*, à travers une immensité *vide* ». « Il lui sembla qu'elle devenait la proie d'une *force irrésistible*... Elle *cria* et glissa... comme au fond d'un *gouffre*. »

C'est autour de ces mots et de ces phrases-clés que sont construits tous les récits de Green. Chez lui, les êtres élus sont ceux précisément que « l'effroi d'être au monde » tient éveillés, tous les autres gisant dans le sommeil de l'habitude. Souvent jugés impurs par le monde, les purs sont ceux qui récusent le jugement du monde, que rien ne peut réconcilier avec lui et qui le fuient par tous les moyens, fût-ce par la porte du suicide. Le cas de Jean échappe donc à la morale commune : ne voyons plus en lui qu'un homme méprisé, traqué, banni, un pauvre semblable à ce Christ qui a condamné le monde et a été condamné par lui.

On voit pourquoi de tels romans ne peuvent être dits spécifiquement chrétiens (malgré l'apparition, trop furtive, dans *Le Malfaiteur*, d'une certaine petite croix). Car le Christ nous a délivrés de la fatalité et de ses épouvantes. Sa pauvreté n'est pas celle dont on nous parle ici. Sa grâce permet la lutte morale. Et puisqu'il a vécu de notre vie et dans notre chair, la vie n'est pas impossible ni la chair maudite. Ce qui nous gêne, non pas certes dans le *Journal* mais dans les romans de Julien Green, c'est que la condition humaine y est décrite comme si l'Incarnation n'avait pas introduit dans le monde la lumière de Dieu et sa présence, comme si ce monde était condamné sans espoir.

Remarquons toutefois que de tels romans sont des sortes de rêves, à la faveur desquels affleure l'inconscient. Ils amènent au jour des tendances authentiquement religieuses, mais à l'état sauvage. Ils sont pré-chrétiens. Peut-être ce fascinant cauchemar qu'est *Le Malfaiteur* fera-t-il découvrir à plus d'un incroyant la vérité sur lui-même et une dimension de son âme qu'il ignorait encore.

André Blanchet.

Kingsley Amis. — **Jim-la-Chance.** Roman traduit de l'anglais par R. Celli. Coll. *Feux croisés*. Plon. 1956. 304 pages.

Médiocre chargé de cours dans une petite université de province, Jim Dixon abhorre et l'histoire, qu'il enseigne, et les recherches scientifiques qu'il doit faire pour ne pas perdre sa place. Maladroit, timoré, malchanceux, il a su — malgré tout — garder un sens aigu de l'humour. La science, pour laquelle il n'est pas fait, apparait sous les traits d'un tyrannique et suranné professeur passionné d'histoire et de musique : malgré toute sa bonne volonté et ses efforts, Jim déçoit enfin cet homme qui voulait assurer son avenir universitaire; et par la voix d'un échec retentissant et d'un scandale sans précédent, il trouve la liberté et le bonheur. Excellent dans la notation des détails savoureux, l'auteur a donné à son héros cet humour inimitable, seule chance de salut pour ceux qu'écrase une fausse science. On regrettera sans doute quelques pages d'une sensualité trop appuyée. Mais ce premier livre de K. Amis le situe certainement parmi les auteurs dont on peut attendre beaucoup.

A. Lauras.

Joan HENRY. — **L'abandon à la nuit.** Roman traduit de l'anglais par A. de Cambiasy. Coll. *Climats* Grasset. 1956. 230 pages. 660 francs.

Ce court roman, qui inaugure une nouvelle collection dirigée par A. Maurois, ne saurait laisser ses lecteurs indifférents. Condamnée à mort pour meurtre, Mary Hilton vit durant trois semaines les derniers jours d'une vie malheureuse. L'auteur réussit à recréer, non seulement les bouleversements pathétiques d'une femme qui voit le terme fatal se rapprocher inexorablement, mais aussi tous les petits aspects du quartier des condamnés à mort : gardiennes de prison, visites de parents, femmes charitables, directrices et sous-ordre, tout et tous sont vus à travers les états d'âme de celle qui hésite entre la haine, la peur et la révolte. Œuvre courte, ce récit très dense et très vigoureux situe certainement à part son auteur jusqu'ici inconnu.

Antoine LAURAS.

Gilbert CESBRON. — **Vous verrez le Ciel ouvert.** Robert Laffont. 1956. 408 pages.

Cette fois-ci, ce n'est pas un cri du cœur que jette le plus tendre de nos romanciers, mais deux, mais trois en vérité. Qui mieux que Gilbert Cesbron eût ressenti la complexité du drame qui se noue autour d'un grand barrage en construction? Blessure des paysans expropriés, angoisse des ouvriers qu'on paye plus cher pour travailler dans des conditions dangereuses, frustration d'une enfance élevée dans un milieu sordide; enfin, pour échapper à toute cette misère, véhément appel au miracle. « Vous verrez le ciel ouvert », c'est un peu comme un buisson d'épines, touffu, déchirant. Pourtant l'écrivain qui débride ces plaies ne se départit jamais d'une étrange douceur, semblable à son héros, ce « rocher » qui fait « jaillir à la face du ciel cette écume inutile et belle, ce sourire »...

Les critiques ne manqueront pas à cette œuvre riche : trop de problèmes ouverts, trop d'êtres attachants dont aucun ne fait centre, une architecture moins habile qu'à l'ordinaire (le sacrifice d'une cinquantaine de pages assez ternes eût grandement allégé le roman). Chacun pensera que G. Cesbron a voulu trop en dire à la fois, que son mépris délibéré du respect humain en matière de sensibilité met la nôtre à rude épreuve, et que le lecteur, comme un cheval fourbu, « refuse » parfois l'obstacle. Mais tous garderont le souvenir de l'extraordinaire aventure. Quelques scènes ont le ton du meilleur Cesbron : la conversation entre le sage évêque et le curé déprimé (qui n'ont pas le même sens du prodige), celle entre l'ingénieur et le vieux professeur (avec leurs formes différentes de charité). Le personnage le plus frappant reste celui de la petite comédienne, inventrice de miracle, sauvée de l'odieux par son amour filial... Nous attendions son châtiment, mais un fiasco général n'eût pas été une fin vraiment chrétienne. Car la foi de Claire au cœur pur devait, in extremis, soulever la montagne : du ciel ouvert, la Vierge descendra pour lui dire : « Je vous aime ».

Madeleine de CALAN.

Jeanne GALZY. — **Le parfum de l'œillet.** Gallimard. 1956. In-12. 319 pages.

Mme Jeanne Galzy, qui est surtout connue par son livre sur les « allongés », s'essaie au roman policier avec un rare succès. On pourrait comparer son *Parfum de l'œillet* aux meilleures réussites de Dorothy Sayers ou d'Agatha Christie : une énigme bien menée, une solution imprévue et originale, rien d'artificiel ou de forcé, des personnages vivants et bien typés. L'action se passe aux débuts de la Troisième République dans un Avignon et une Camargue légitimistes, qui nous éloignent heureusement du Scotland Yard habituel.

Robert L. PETIT.

Dimitri REBIKOFF. — **En avion sous la mer.** Editions Pierre Horay. 1956. 224 pages illustrées de photos. 690 francs.

Explorateur et cinéaste de la vie sous marine, M. Rebikoff a mis au point un certain nombre d'appareils qui lui permettent à la fois de longues randonnées sous l'eau et de belles photographies du monde des poissons. Avec humour, il raconte quelques-unes de ses expériences, et prévoit, audacieusement, grâce à ses appareils, des performances plus remarquables encore. Des photos illustrent ces récits de l'ingénieux ingénieur suisse, émule et collaborateur de Cousteau et autres aventuriers de la mer.

H. H.

Richard WRIGHT. — **Le Transfuge.** Roman traduit de l'américain par G. de Montlaur. Gallimard, 1955. 490 pages. 1200 francs.

Les lecteurs de romans seront probablement quelque peu déconcertés par ce dernier ouvrage du grand écrivain noir américain. Le récit est long, les événements par trop souvent extraordinaires, la narration fréquemment interrompue par des réflexions ou de longues tirades qui ralentissent le rythme de l'ensemble. En quelques semaines à peine le héros du roman, le noir Cross Damon, perdu de dettes, poursuivi par sa femme qu'il a abandonnée et une jeune fille qu'il a séduite, peut se refaire une vie et une identité à New York, grâce à un accident de métro dont il réchappe alors qu'il y est « officiellement » mort. Il ne tarde pas à entrer en contact avec les communistes qui pressentent en lui un homme de valeur, tout en redoutant un inconnu; mais bientôt, pour se défendre et défendre ceux qu'il a rencontrés, il commet assassinat sur assassinat; recherché par la police, il est abattu en pleine ville par le Parti et meurt désespéré en répétant : « Nous sommes étrangers à nous-mêmes. » C'est bien là le sens et le drame de ce roman mal composé, sous certains aspects. Cet « outsider », ce noir qui a rejeté sa famille, que son pays n'a pas accepté et qui cherche désespérément l'indépendance et la sécurité, ne se trouve nulle part chez lui; aucun idéal, aucun dévouement, aucune foi ne peuvent l'animer. Malgré leur longueur, certaines pages sont d'une terrible lucidité et font pénétrer jusqu'à ces froides régions du cœur où tout n'est qu'absence et désert.

A. LAURAS.

William FAULKNER. — **Descends, Moïse.** Traduit de l'américain par R. N. Raimbault. Gallimard, 1955. In-8° de 320 pages. 650 francs.

En attendant la traduction du dernier roman de Faulkner, paru il y a trois ans aux États-Unis, voici un ouvrage que les fervents de cet auteur seront heureux d'accueillir. Ce sont sept nouvelles, de longueur très inégale (l'une ne dépasse pas 20 pages, une autre en compte plus de 100), mais où se retrouvent et le Sud et les conflits entre gens du Sud (pas nécessairement entre noirs et blancs). Bien que chacune de ces nouvelles se suffise à elle-même, leur ensemble forme cependant une trame continue où les mêmes personnages ou leurs descendants s'affrontent avec la même violence ou la même naïveté. Des thèmes plusieurs fois évoqués ou développés dans les romans sont ici repris ou suggérés; si bien que des non-initiés pourraient fort bien commencer par ce recueil si un et si riche pour pénétrer dans un univers et une pensée qui en ont déconcerté plusieurs.

A. LAURAS.

Thrasso CASTANAKIS. — **Tasso Tassoulo et autres nouvelles.** Traduites du grec modernes et présentées par André Mirambel. Ed. « Les Belles Lettres », 1955. In-8°, 325 pages.

La collection de l'Institut d'Études Byzantines et Néo-helléniques de l'Université de Paris nous présente ici un romancier grec contemporain, presque inconnu du public français. Plusieurs des vingt nouvelles traduites ont pourtant paru entre 1934 et 1952 dans diverses revues littéraires françaises, mais en fait la très intéressante préface de M. Mirambel sera pour beaucoup de lecteurs le premier contact avec M. Castanakis et peut-être même avec la littérature néo-hellénique. Les meilleures nouvelles, — surtout Tasso Tassoulo, qui donne son nom au recueil et qui est une histoire de la résistance grecque pendant la dernière guerre, — sont celles qui mettent en scène de simples hommes et femmes d'Athènes. Et ce n'est pas un des moindres charmes du livre que de voir évoqués au détour d'une phrase les paysages de l'Hymette ou d'Egine. Les grands souvenirs que ces noms évoquent font ressortir malheureusement par contraste une certaine banalité de pensée chez l'auteur : celui-ci ne semble avoir aucune « inquiétude métaphysique », ainsi que le fait remarquer fort justement M. Mirambel dans sa préface.

R. Bosc.

Pierre LASSIEUR. — **L'amour prétexte.** Roman. Flammarion. 1956.

Une femme qui louvoie entre son mari et son amant, c'est un thème usé, repeint à neuf dans les couleurs un peu voyantes de l'actualité. Il serait difficile de trouver l'adultère muni d'autant de flegme et d'équilibre dans le libertinage que la gracieuse Isabelle en montre au jeune niçois qui se risque à l' « aimer ». Mot abusif. C'est une femme du monde qui a beaucoup

à lui apprendre. L'aventure part d'un laboratoire où tous deux pratiquent en dilettantes la vivisection des chats, sous le patronage intermittent d'un professeur à la Sorbonne, parvenu de la science, « ganache bigote », comme le désigne charitablement un « Père » attaché à l'Institut catholique. On ne voit pas bien ce que le *curriculum vitae* du professeur et son caricatural portrait viennent faire ici. C'est un hors d'œuvre un peu lourd pour une histoire si légère.

Celle-ci se situe, à peu de chose près, entre les deux suicides du mari, dont le premier discrédite passablement le second, n'étant que l'extravagance d'un fou, au désespoir d'être un raté. Une certaine pitié, assaisonnée d'une demi-franchise, retient Isabelle dans le cadre élégant de sa vie conjugale. Cependant, le mari mis au repos, elle s'élance à cent à l'heure sur les routes de France et d'Italie, dûment accompagnée. A Rome, comble du mauvais goût, l'époux agité la rejoint, non parce qu'il l'aime réellement, mais parce qu'il ne peut se passer d'elle. Comme elle hésite et tarde, il saute du train qui le ramène seul à Paris. Rien n'est perdu, puisque le maladroit novice de l'amour-prétexte sait à présent sa leçon; il saura désormais profiter des occasions, tout comme Isabelle; en dépit de quoi, leur aventure, qui va rebondir, s'interroge et se surprend en humeur d'être prise au sérieux.

Nous ne la suivrons pas jusque là, car, ni dans la pensée de l'auteur, ni sous sa plume, elle n'a de gravité : c'est le divertissement quelque peu scabreux d'un homme d'esprit qui ne s'embarrasse pas de moralité Résumer un tel roman suffit pour en suggérer l'appréciation; des lecteurs soucieux d'hygiène spirituelle ont mieux à faire qu'à perdre leur temps à pareille lecture.

Hedwige LOUIS-CHEVRILLON.

Nikos KAZANTZAKI. — **La liberté ou la mort.** Roman traduit du grec par Gisèle Prassinos et Pierre Fridas. coll. *Feux croisés*. Plon. 1956. 466 pages. 990 francs.

Ce nouveau roman de Nikos Kazantzaki exalte la révolte de la Crète contre l'occupant turc. L'événement, qui se situe en 1889, ne fut qu'une rébellion sans lendemain, vite mâtée par une répression sévère et d'habiles tractations avec les meneurs de bandes de paysans. Les irréductibles, encerclés dans leurs montagnes, seront finalement abattus par des renforts venus de Constantinople. Kazantzaki évoque cet épisode de l'histoire de son pays en des pages frémissantes et hautes en couleur : c'est l'épopée de la résistance grecque, animée par un chef d'une grandeur primitive et sauvage, le terrible « capétan Michel », dont le père, le vieux Sifakas, qui mourra centenaire, entouré de son innombrable famille, a conduit avant lui bien des luttes pour la liberté. L'implacable vendetta rend coup pour coup, meurtre pour meurtre, jusqu'à l'extermination finale des quelques braves qui se sont refusés à la capitulation. Ces héros hugolesques, grands mangeurs et buveurs vigoureux, sont aussi prompts à l'amour qu'à la bataille : une sensualité lourde, animale, imprègne ce roman, dont on ne saurait recommander indistinctement la lecture. Je regrette de n'y rien retrouver du climat évangélique, rude et beau, que j'avais aimé dans *le Christ recrucifié* (cf. *Etudes*, juillet, août 1955, p. 132-133). La religion de ces Crétois, qui, en toute occasion un peu importante, invitent le pope à bénir la table ou la maison, est trop rituelle, trop marquée de superstition, pour atteindre à la véritable spiritualité. Leur seule mystique est une passion charnelle pour leur île natale, et l'inflexible volonté de lui rendre sa liberté perdue.

H. HOLSTEIN.

RÉMY. — **Les mains revêtues de lumière.** Plon. 1956. 243 pages. 580 francs.

Ces mains, ce sont celles des éducateurs des sourds-muets-aveugles, dont le Colonel Rémy, en d'émouvants reportages, évoque la patience. Sœurs grises de Larnay, auprès de Poitiers, frères de Saint Gabriel de l'avenue de la Libération, à Poitiers, se consacrent à la rééducation de ces enfants qui ne peuvent ni voir, ni entendre, et sont ensevelis dans une nuit totale. C'est par le toucher, on le sait, que l'on parvient à atteindre ces « âmes en prison ». Rémy expose les techniques éprouvées de cette difficile pédagogie; mais, surtout, il dit la vitalité intellectuelle de ces enfants, qu'il a vus, avec qui il a « parlé », leur joie de pouvoir s'exprimer, et surtout de quel amour ils sont entourés par ces éducateurs qui consacrent leur vie, simplement, à donner la lumière à ceux qui semblent, inexorablement, en devoir être privés.

H. HOLSTEIN.

Evelyn WAUGH. — **Officiers et gentlemen.** Roman traduit par G. Vivier et J.-G. Chauffeteau. Stock. 1956. Un vol. in-12 de 334 pages.

Voici donc la suite (tant attendue des fervents d'E. Waugh) d'*Hommes en armes.* Les mêmes héros, la même armée britannique, la même guerre 1940-1945 en constituent la toile de fond. Dirons-nous : le même humour? Assurément, toute une première partie, qui se déroule quelque part dans une île perdue d'Écosse, fera rire ou sourire sans arrière-pensées tout lecteur sensible aux ridicules des « hommes en armes », des « officiers », des « gentlemen »... et des civils de toutes sortes. Mais que dire de la seconde partie, qui nous emmène en Crète et, impitoyablement, nous fait assister à la déroute de l'armée anglaise? Sans doute, le sourire demeure. Mais comme il devient soudain amer et corrosif! Car — nous le savons trop bien — il ne s'agit plus ici d'une histoire imaginaire, ni d'un événement sans importance, mais d'une cuisante défaite qui coûta la vie à tant d'hommes, officiers, gentlemen et simples « private »... Seul un Anglais, et qui aime sa patrie, pouvait écrire de telles pages, dont l'ironie mordante est souvent plus véhémente, sous son extérieur réservé, que la plus violente mise en accusation!

A. LAURAS.

A. C. SWINBURNE. — **Lesbia Brandon,** roman inachevé traduit par L. Tranec. Gallimard. 1956. Un vol. in-12 de 264 pages. 590 francs.

Joseph CONRAD, — **Angoisse,** roman traduit par G. Jean-Aubry. Gallimard, 1956. Un vol. in-12 de 360 pages, 720 fr.

La publication d'inédits de grands écrivains est toujours tâche délicate et dangereuse; tous ne sort pas des Pascal dont les brouillons sont des chefs-d'œuvre; et la gloire de plusieurs ne sort pas nécessairement grandie des fonds de tiroirs que des admirateurs passionnés tiennent à livrer au grand public! Assurément, les lecteurs de Swinburne, le poète si retenu de l'époque victorienne, ont-ils été étonnés de découvrir ce roman inachevé, tout rempli d'une passion qui n'ose pas dire son nom. Une excellente édition anglaise, accompagnée d'un très bon commentaire, paraissait récemment; et tout amateur de littérature de langue anglaise se doit de la connaître. Mais fallait-il, par une traduction, livrer au grand public français ces chapitres sans suite, parfois à peine ébauchés, où abondent redites, contradictions et incohérences?

Le cas du roman « napoléonien » de Conrad, par contre, semble différent. Sans doute s'agit-il encore d'une œuvre inachevée. Mais l'auteur laissait à sa mort un roman déjà construit et dont le récit était assez cohérent et avancé pour constituer un ensemble se suffisant à soi-même. Nul doute que, vivant, Conrad eût abrégé bien des pages, repris certaines narrations. Cependant, telle qu'elle se présente, cette histoire d'un jeune Anglais errant en 1815 dans une Italie qui se cherche, au sein d'intrigues internationales de mille sortes, demeure une histoire très attachante et méritait une traduction française.

A. LAURAS.

Vasco PRATOLINI. — **Metello.** Traduit de l'italien par Juliette Bertrand. Albin Michel. 1956. in-8, 352 pages. 750 francs.

Voici, de Vasco Pratolini, une nouvelle « chronique » de la vie populaire en Italie au tournant du siècle. Cette fois-ci, c'est dans le milieu des maçons de Florence que nous transporte l'auteur. Un jeune orphelin, élevé à la campagne, vient travailler à la ville. Apprentissage, service militaire, premières expériences amoureuses, premiers contacts avec la prison à cause de ses relations anarchistes, mariage : Metello nous apparaît comme un type d'ouvrier humainement sain et équilibré, mais que son succès même écarte de la masse plus misérable de ses camarades de travail. Une grève, longue et coûteuse, dont le récit occupe les deux tiers de l'ouvrage, l'amène à prendre conscience de ses responsabilités sociales et à assumer un rôle de chef.

Le grand mérite de ce livre est d'avoir su exprimer cette simple et noble histoire en un récit dru, savoureux, habilement conduit et qui, malgré quelque longueurs ici ou là, soutient l'intérêt jusqu'à la dernière ligne. Sans doute, quelques pages et le vocabulaire propre au milieu dépeint interdisent de mettre ce livre entre toutes les mains. Mais l'inspiration en reste constamment saine, exaltante même par sa foi en l'homme, tempérée d'un réalisme de bon aloi et sachant aussi bien camper un « type » savoureux « qu'insérer chaque détail concret de la vie quotidienne dans une fresque largement ouverte sur tous les

aspects de la vie du menu peuple florentin. On sort de cette lecture heureux de l'avoir faite.

Etienne CELIER.

Henri QUÉFFELEC. — **Un feu s'allume sur la mer.** Roman. Amiot-Dumont. 1956. 291 pages.

Dans la brume et les paquets de mer, au milieu des tempêtes, le phare parvient lentement à s'élever. Et le feu s'allumera sur Ar-men, signalant l'écueil. Une invincible patience, de la part de toute une équipe, a triomphé des vagues... Alain et Louise se rejoindront enfin, et connaîtront la joie d'un amour partagé. Deux drames, imbriqués l'un dans l'autre, ballotés par le remous, et menacés sans cesse, jusqu'à ce que brille enfin la lumière attendue. La poésie âpre et la mélancolie sauvage de l'île de Sein sont évoquées dans ce roman, où l'on retrouve avec plaisir le beau talent de M. Quéffelec.

H. HOLSTEIN.

Jane ROUCH. — **Le rire n'a pas de couleur.** Gallimard. 1956. 270 pages. 650 francs.

« J'ai moi-même atterri en Afrique noire suivant la loi du meilleur et du pire qui veut que la femme suive son mari, même si ce dernier souffre d'ethnographite, maladie qui s'attrape au contact des personnes de couleur », écrit l'auteur. Du Niger au golfe de Guinée, et spécialement en Gold Coast, se situe le journal de voyage de Jane Rouch. Cocktail de route, ou, de tout un peu. Telles nous apparaissent les notations souriantes ou originales des diverses péripéties, rencontres ou réflexions qui jalonnèrent son périple. S'y trouvent également mêlés, en un langage savoureux et plein d'humour, de larges extraits du journal de route de leur interprète Damouré. Le tout finit « par ressembler à un dialogue *noir sur blanc* entre deux univers », dit l'auteur de ces notes « griffonnées au hasard » mais dont le premier jet nous vaut une lecture imprévue et divertissante.

Pierre M. FONDEVILLE.

André DAVID. — **Pleins feux sur Hollywood.** Ed. A. Bonne. 240 pages. 650 francs.

Ce titre au néon est un peu trop hollywoodien, au mauvais sens du mot, pour annoncer tout simplement des extraits du journal que, durant la guerre, André David avait tenu à Los Angelès. Réfugié, il y retrouva nombre d'artistes et écrivains français ou européens, et il nous fait la confidence de ses amitiés. On sait qu'il n'y a rien de faux comme ce genre littéraire qui, sous couleur de soliloque intime, parle constamment à tout un public situé au-delà de la rampe, Cela relève du théâtre. Une fois avouée la feinte, ces pages donnent une image fidèle de ce monde artiste, qui est tout autre que ce que les magazines nous dépeignent. Gens intelligents, fins, agréables. « Une découverte que l'on ne se passe jamais de faire en Amérique, est celle de la camaraderie ». Cette camaraderie est souvent exquise amitié. On en chercherait difficilement l'équivalent en Europe. Ces notations en donnent une sincère image. Mais ce serait une grande erreur de croire qu'elles font connaître autre chose que certain monde cosmopolite qui limite son horizon aux somptueux domaines de *Beverly Hills*.

P. DONCŒUR.

TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
Louis BARJON	Le centenaire des *Études*	161
Marie-Joseph ROUET de JOURNEL	Origines et premières années	171
Roger TANDONNET	Le Fondateur et l'Union des Églises	181
Joseph LECLER	Dans la crise du catholicisme libéral	196
Henri HOLSTEIN	Au temps du modernisme	212
André RÉTIF	Un siècle de chronique missionnaire	234
André BLANCHET	La critique littéraire	246
Jean RIMAUD	Vers la primauté de l'éducation sur la pédagogie	264
Louis BEIRNAERT	De Charcot à René Guénon : l'œuvre des Pères de Bonniot et Roure	276
Paul DONCOEUR	Le rayonnement spirituel du Père Léonce de Grandmaison	286
André BONNICHON	Témoin et guide d'une époque : le Père Yves de la Brière	293
Henri du PASSAGE	Dans la banlieue parisienne : le Père Lhande	299

Les Livres.

Géographie : F. de DAINVILLE; L.-H. PARIAS; L.-R. NOUGIER, J. BEAUJEU, M. MOLLAT; J. AMSLER; P.-J. CHARLIAT; J. ROUCH, P.-E. VICTOR, H. TAZIEFF; M. HERZOG; D. AUBIER et M. TUNON; Y. BOTTINEAU..... 307

Questions économiques et sociales : P. CHOMBART de LAUWE; M. GUILBERT et V. ISAMBERT-JAMATI; Académie des Sciences de l'U.R.S.S.; R. SAVATIER, J.-M. AUBY, J. SAVATIER, Dr H. PEQUIGNOT; G. WELTER; Sœur MARIE-ANDRÉ du Sacré-Cœur; Face au choix d'une carrière..... 311

Romans et récits : J. GREEN; K. AMIS; J. HENRY; G. CESBRON; J. GALZY; D. REBIKOFF; R. WRIGHT: W. FAULKNER; T. CASTANAKIS; P. LASSIEUR; N. KAZANTZAKI; RÉMY; E. WAUGH; A.-C. SWINBURNE; J. CONRAD: V. PATROLINI; H. QUÉFFELEC; J. ROUCH; A. DAVID..... 313

Le Directeur gérant : J. VILLAIN.
Dépôt légal : 4e trimestre 1956.

Imp. FIRMIN-DIDOT, Mesnil-sur-l'Estrée (Eure)
N° d'éditeur : 158

LECTROPHONE

TESSES
de classe,
se de luxe
ulement : 15.500 f

NTIE
tout vice
rication.
DE RETOUR

- Haut-parleur détachable
- Cellule interchangeable
- 2 pointes en saphir
- Changement tension
- Démarrage et arrêt par contact du bras
- Changement vitesses
- Correction tonalité
- Potentiomètre logarithmique interrupteur

Courant alternatif 110/130 et 220 v. Ampli 3 lampes. Courbe de réponse high-Fidelity 40 à 15.000 h.

et gratis

GRANDS ENREGISTREMENTS

6 MICROSILLON

ZART Symphonie n° 26 en mi-bémol Orch. n. Neerland. Dir. : Otto Ackermann

VIVALDI Concerto en ut pour 2 trompettes Orch. Phil. Neerland. Dir. : Otto Ackermann

LIOZ Carnaval Romain Orch. Philharmonique dals. Direct. : Walter Goehr

BEETHOVEN Sonate n° 24 en fa dièse à "Thérèse" Grant Johannesen, piano

CH Toccata en fa Orgue : A. Schreiner

CHOPIN Fantaisie impromptu Rober Goldsand, piano

le **Tournedisques** 3 vitesses avec les 6 chefs-d'œuvre
GRATUITS
7.650 f
appareil que tout possesseur d'un poste de radio convenable peut brancher pour jouer les disques de son choix

in l'appareil que tous les amateurs ue attendaient. Et il vous est offert *le la moitié du prix* des électrophones s. Surmontant mille difficultés, la nternationale du Disque a doté des perfectionnements cette merveille acoustique, présentée dans une ravisallette de luxe, gainée de maroquin . Platine 3 vitesses, fin réglage de haut-parleur détachable; vous n'au- brancher cet instrument sur une ourant alternatif pour jouir de toute e de sons offerte par les meilleurs aute fidélité.

ette offre incroyable ? En cédant ainpareil au prix coûtant avec certains -d'œuvre qu'elle a gravés en micro- Guilde n'a qu'un but : permettre à amateurs de musique d'apprécier gistrements en les essayant sur un one de grande classe, pour qu'ils ensuite, à leur guise et sans engagempléter leur discothèque aux condiidiennes.

ssai - sans engagement - L'appareil est oit 15.500 f. comptant, soit 15.700 f. versements (5.000 f. aujourd'hui et cinq jours après réception). Si vous z pas venir le prendre dans un de , après l'avoir essayé en écoutant nos ements, envoyez le bon de comi-contre avec le premier versement 500 f. pour les frais d'envoi.

AUCUN RISQUE : Droit de retour - Garantie d'un an. Vous pourrez dans les 5 jours qui suivront la réception retourner le tout dans l'emballage d'origine et serez immédiatement remboursé. Le seul risque que vous courriez donc serait de manquer cette occasion ! Ecrivez-nous ou venez *aujourd'hui même*, car notre cadence de production est limitée et les commandes seront servies par ordre de réception.

GUILDE INTERNATIONALE DU DISQUE,
4, rue de Vienne ★ 222, rue de Rivoli ★ 49, rue Vivienne. PARIS ★ 9, place de Béthune, LILLE ★ 52, rue du Vieux Marché aux Poissons, STRASBOURG ★ 23, place Terreaux, LYON.

BON DE COMMANDE

Guilde Internationale du Disque, 222, rue de Rivoli, Paris.

Veuillez m'envoyer avec les 6 enregistrements, l'appareil que je choisis aux conditions que j'indique en cochant d'une des 3 formules ci-dessous :

☐ Électrophone, paiement comptant : 15.500 f. (+ 500 f. de frais d'envoi). Ci-joint 16.000 f.

☐ Electrophone, en 2 versements : 15.700 f. : Ci-joint acompte 5.000 f (+ 500 f. de frais d'envoi). soit 5.500 f. Le solde : 10.700 f. suivra 5 jours après réception (sauf si je renvoie le tout).

☐ Tourne-disques : 7.650 f. (+ 500 f. de frais d'envoi). Ci-joint 8.150 f.

Il est bien entendu que mon versement me sera immédiatement remboursé si après essai, je retourne appareil et enregistrements dans les 5 jours qui suivront la réception

Je règle ci-joint (*Cochez ci-dessous*) par
☐ chèque ☐ mandat-lettre ☐ chèque postal à v/C.C.P. 7.120.00 Paris

NOM _____

ADRESSE _____ TE-11

Édition illustrée et re

448 PAGES EN 2 COULEURS AVEC 130 I
UN VOLUME RELIÉ PLEINE TOILE : 19

MARCELLE AUCLAIR

LA VIE DE

SAINTE THÉRÈSE D'AVI

dans la même collection :

DIALOGUES DES CARMÉLITES. 1.500 Fr.
REMBRANDT ET L'ÉVANGILE SELON SAINT LUC. 1 500 F

Éditions du SEUIL 27, rue Jacob

Vient de paraître

NOUVELLE ÉDITION

MISSEL QUOTIDIEN DES FIDÈLES

par le Père J. FEDER s.

DES TEXTES RIGOUREUSEMENT A JOUR :

La nouvelle Semaine Sainte, les offices de Saint Pie de Saint Joseph, de la Royauté de Marie, sont insé à leur place.

UNE PRÉSENTATION ENCORE AMÉLIORÉE :

Impression entièrement Noire et Rouge, nouve choix de reliures.

à partir de 1.950 F

TOURS — MAME — PARIS

STANFORD LIBRARY
DEC 26 1956

ÉTUDES

DÉCEMBRE 1956

Lettre autographe de Sa Sainteté Pie XII au directeur et aux rédacteurs des « Études »

R. TANDONNET — *QUELQUES JOURNÉES APRÈS CENT ANS*
E. RIDEAU — *PÈLERINAGE EN FRANCE*
Mme A. PIETTRE — *LE THÈME DE LA CHUTE DANS LES MYTHES DE L'ANCIENNE GRÈCE*
M. RIQUET — *UN ANNIVERSAIRE SPIRITUEL*
A. BLANCHET — *LES PRÊTRES OUVRIERS A LA SCÈNE*

CHRONIQUES

E. TESSON — *L'ÉGLISE ET LA RÉGULATION DES NAISSANCES*
P. DONCŒUR — *RÉFORMES LITURGIQUES ET REQUÊTES PASTORALES. — LA VISION DE GERMAINE RICHIER*
P. RONDOT — *RÉFORMES MUSULMANES EN TUNISIE*
J. MOREL — *REQUIEM POUR UNE NONNE*
H. AGEL — *LE DOMAINE DE L'ENFANCE*
H. de CARSALADE du PONT — *PANORAMA DE LA MUSIQUE CONTEMPORAINE*

ACTUALITÉS

LE PAPE ET LES ÉVÉNEMENTS. — LE CARDINAL SALIÈGE. — EN SOUVENIR D'UNE ÉDUCATRICE. — LE MONDE MODERNE ET LE PÉCHÉ. — LE CONGRÈS DE « LUMEN VITAE »

LES LIVRES

LIVRES D'ÉTRENNES

TABLES DES MATIÈRES DES TOMES 288, 289, 290, 291.

A PARIS, 15, RUE MONSIEUR 7e — SEG. 74.77

LE NUMÉRO : 150 francs

ÉTVDES

Revue mensuelle fondée en 1856
par des Pères de la Compagnie de Jésus

TARIFS DES ABONNEMENTS

	Un an	Six mois	le N°
FRANCE (et Union Française).	1.350 fr.	800 fr.	150 fr.
ÉTRANGER	1.800 fr.	1.000 fr.	170 fr.
BELGIQUE (et Congo belge) .	250 fr. belges	130 fr. belges	25 fr. belges
SUISSE	22,70 fr. suisses	12,60 fr. suisses	
U. S. A., CANADA	$6.00		

Abonnement de soutien : 2.000 fr.

Les abonnements partent du début de chaque trimestre.

Le montant de l'abonnement peut être réglé par mandat, chèque bancaire ou postal à l'ordre de M. l'Administrateur des *ÉTUDES*, 15, rue Monsieur, PARIS (7e) C. C. P. Paris 155-55.

Des conditions spéciales sont faites au clergé diocésain.
Les demander à l'Administration de la Revue.

L'échéance de l'abonnement est indiquée sur la bande-adresse, la bande rose signale la fin de l'abonnement.

Selon l'usage, prière de joindre l'ancienne étiquette et 25 fr. à toute demande de changement d'adresse; et à toute demande de renseignements, un timbre pour la réponse.

le cadeau de l'homme cultivé

un abonnement aux
NOUVELLES LITTÉRAIRES
artistiques, scientifiques ★ Toute la vie intellectuelle. Le jeudi : le numéro 30 F. Abonnement d'un an : 1 250 F.

un abonnement au **LAROUSSE MENSUEL**
documentation complète sur les grandes questions à l'ordre du jour. Le 15 du mois. Le numéro : 200 F. Abonnement d'un an : 2 000 F.

un abonnement à **VIE ET LANGAGE**
la seule revue " grand public " consacrée aux questions de mots et de langage. Le 15 du mois. Le numéro : 95 F. Abonnement d'un an : 970 F.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET LAROUSSE

chez Grasset
EXCLUSIVITÉ HACHETTE

/ient de paraître :

DANIEL-ROPS
de l'Académie française

NOCTURNES

oll. LES CAHIERS VERTS

JEAN GUITTON

JÉSUS

oll. ÉGLISE ET TEMPS PRÉSENT

GAÉTAN BERNOVILLE

Le Cloître dans le monde

ANNE DE XAINCTONGE

Fondatrice de la Compagnie de Sainte-Ursule
1567-1621

BERTHE RAVARY
Docteur de l'Université de Paris

UNE CONSCIENCE CHRÉTIENNE

DEVANT LA PENSÉE RELIGIEUSE

de J.-J. ROUSSEAU
Préface de PIERRE MOREAU

Abonnés de la Revue ÉTUDES,

vous êtes **dix mille** pour qui l'abonnement se renouvelle en fin décembre...

Voulez-vous nous rendre un service appréciable et nous éviter des frais importants?

Sans attendre,
faites-nous parvenir le montant de votre réabonnement pour 1957.

MERCI.

AMARIE DENNIS

Jeanne la Folle

MÈRE DE CHARLES QUINT

HACHETTE

LON

Collection **CREDO**

dirigée par H.-I. MARROU et A. HAMMAN

une synthèse remarquable sur le mystère de la foi.

le mystère du salut

PAR LE P. A. HAMMAN

la première étude sur un problème fondamental.

la théologie de l'histoire

PAR H. URS. VON BALTHASAR

un livre qui eût ravi Pascal.

la condition du théologien

PAR THADDÉE SOIRON

un dialogue loyal entre catholiques et protestants à partir de la Bible.

la vocation de l'église

PAR M. VILLAIN ET J. DE BACIOCCHI

VIENT DE PARAITRE

L'APOSTOLAT DU CHRÉTIEN *par* **A. HAMMAN**

FÊTES ET SAISONS

Magazine mensuel illustré en héliogravure publie

LA VIE DU CHRIST

hier... et aujourd'hui

nuit de Noël, saint François d'Assise a installé dans une église une vraie crèche, 'ec du vrai foin, un vrai âne et un vrai bœuf.

Il voulait faire voir ce que fut la pauvreté de Jésus à sa naissance.

OURD'HUI nous sommes tellement habitués à voir de « jolies crèches » que ɔus ne comprenons plus l'Évangile.

ES ET SAISONS *reprend la méthode de saint François d'Assise* pour présenter la e de Jésus. *Des photos prises dans la vie d'aujourd'hui* permettent de retrouver dans ɔute sa vigueur le message de l'Évangile.

Ce numéro de FÊTES ET SAISONS consacré à

LA VIE DU CHRIST hier et aujourd'hui

28 pages, de bandes photographiques d'actualité sous couverture en couleurs : 50 F

ılbum missionnaire **DIEU EXISTE** vient d'être réédité.

★ **FÊTES ET SAISONS** ★

31, Bd Latour-Maubourg, Paris (7e) C. C. P. Paris 6977-01

L'encyclopédie des catholiques cultiv

CATHOLICISMI

HIER — AUJOURD'HUI — DEMAI

publiée sous la direction de

G. JACQUEMET

L'ouvrage doit comprendre sept tomes, les quatre premiers ont paru au prix de 21.000 *fr.*

Souscription

Les souscripteurs bénéficient d'un tarif spécial; les tomes I à IV leur sont livrés au prix de 16.900 fr. franco (cartonnés 18.950 fr.). Les tomes V à VII seront facturés à mesure qu'ils paraîtront avec une réduction de 25% sur le prix de vente courant.

LETOUZEY ET ANÉ, 87, Bd Raspail, PARIS-6e

REVUE

DE

L'ACTION POPULAIR

NOVEMBRE 1956

Deux ans déjà.
R. SEILLON : *Progrès technique et marxisme.*

FAIM ET ABONDANCE

J. MERAUD : *Remèdes aux disparités du niveau de vie.*
H. de FARCY : *Les surplus agricoles aux États-Unis.*

HUMANISATION DU TRAVAIL

P. BADIN : *La sociométrie et les relations industrielles.*
M. CARRÉ : *Le travail à feu continu.*

TÉMOIGNAGE

C. MAURY : *Auxiliaire familiale en " cité de transit ".*

L'ÉVÉNEMENT

J.-J. JUGLAS : *La république autonome du Togo.*
P. VIRTON : *Les rapports collectifs du travail.*
J.-H. : *Relance européenne.*
L'Actualité sociale dans le monde.

Revue des livres.

Administration : **ÉDITIONS SPES, 79, rue de Gentilly, PARIS-1**
Abonnement un an : 1.200 frs ; 6 mois : 600 frs ; le n° : 180 frs.

SIÈCLE ET CATHOLICISME

MICHAEL PFLIEGLER
Doyen de la Faculté de Théologie de Vienne

PRÊTRES ET SACERDOCE

Les bases de l'existence sacerdotale, les crises suceptibles d'entraver son évolution. Les divers types de prêtres, la façon dont les divers types d'hommes réagissent à l'intrusion du divin.

Le premier exposé complet et systématique sur les problèmes de Pastorale. Un livre nécessaire qui permettra aux prêtres de mesurer la grandeur de la lutte dans laquelle ils sont engagés.

Un volume 12,7 × 18 broché
sous jaquette couleurs
pelliculée 402 pages
930 Fr.

FULTON J. SHEEN

IL FAUT CHOISIR SA VIE

Dans un monde caractérisé par la coexistence de deux blocs antagonistes, où la recherche des satisfactions égoïstes et le fanatisme aveugle se partagent le cœur des hommes, il faut repenser nos vies et œuvrer sous le signe de la fraternité et de la vérité.

Un volume 12,7 × 18 broché
sous jaquette couleurs
pelliculée, 288 pages
660 Fr.

Rappel. DU MÊME AUTEUR :

LE PREMIER AMOUR DU MONDE
LA VIE VAUT D'ÊTRE VÉCUE

TOURS — MAME — PARIS

ÉDITIONS CASTERMAN

Collection ÉGLISE VIVANTE

Vient de paraître :

John Ching-Hsiung WU

Le carmel intérieur

par l'auteur de

Par-delà l'Est et l'Ouest

traduit de l'anglais par Franz Weyergans

14,5 × 21 cm., 232 pages..... 600 fr.

Réimpressions :

Shanghaï : Les enfants dans la ville

CHRONIQUE DE LA VIE CHRÉTIENNE A SHANGHAI 1949-1955

par Jean Lefeuvre, S. J.

Une telle documentation suffit à nous déplacer dans un autre monde : dans le climat et ce qu'on pourrait appeler le « réel » propre à la Chine populaire... C'est une page d'histoire de l'Église, par endroits aussi tragique et aussi apaisante qu'une page d'Évangile... Le chroniqueur nous convie au rendez-vous des faits et tient sa promesse.

ÉTUDES

14,5 × 21 cm., 368 pages, nombreuses illustrations dans le texte et hors texte, 13e mille ..... 780 fr.

Je ne suis pas un homme libre

(TELL FREEDOM)

par Peter Abrahams

traduit de l'anglais par Denise SHAW-MANTOUX

« Le livre de M. Peter Abrahams est l'un des plus bouleversants de cette année. »

LA VIE SPIRITUELLE, Paris.

«Le document est d'autant plus saisissant que l'auteur est un grand artiste. Il fait mieux que de raconter : il recrée, il force les lecteurs à entrer dans l'univers de l'homme bafoué et traqué... Écrit sans haine, mais avec une lucidité confiante et une impitoyable netteté. C'est un chef-d'œuvre. »

TÉMOIGNAGE CHRÉTIEN.

14,5 × 21 cm., 308 pages, 3e édition, 12e mille..... 750 fr.

66, RUE BONAPARTE, PARIS VI - DANTON 07-

CLAUDE ARAGONNÈS

LINCOLN

HÉROS D'UN PEUPLE

"A la découverte du plus grand des Américains"

HACHETTE

LIBRAIRE
Tél. : DAN. 03-88

MIGNARD

ÉDITEUR
C.C.P. PARIS 6249-19

38, rue Saint-Sulpice, PARIS (VIe)

PUBLICATIONS DE TOUS LES ÉDITEURS CATHOLIQUES

Dépositaire des **Éditeurs Pontificaux** et Imprimeur du **Saint-Siège**
PUSTET — DESSAIN — MAME — DESCLÉE — MARIETTI — LABERGERIE, ETC...

CHOIX IMPORTANT DE CADEAUX VARIÉS POUR LES FÊTES

Nous sommes SPÉCIALISÉS de longue date :

POUR LE LIVRE en général - LA LITURGIE pour le Clergé et les Fidèles - LE MISSEL, toutes Éditions recommandées, Choix unique de reliures - L'IMAGERIE et les Souvenirs Mortuaires - L'OBJET RELIGIEUX, Art Ancien et Moderne : Christs, Chapelets, Médailles, etc... OBJETS DU CULTE - ORFÈVRERIE - CHASUBLERIE - Le CHEMIN DE CROIX en tout genre

En exclusivité « LE CHEMIN DE CROIX DES MAITRES »

STATUETTES - STATUES intérieur ou extérieur - ALBUMS - BEAUX LIVRES d'Art ou Reliés, Etc.

Nous adressons notre

CATALOGUE GÉNÉRAL, 83e année, sur simple demande

80 page illustrées, véritable encyclopédie de la librairie religieuse

EXPÉDITIONS **EXPORTATION**

SALLE PLEYEL, 252 Fbg Saint-Honoré
Location CAR 06-30

A 21 heures, mercredi 5, vendredi 7, mercredi 12, mercredi 19 décembre 1956

A 18 h. 30 dimanche 9 décembre 1956

IÑIGO DE LOYOL

OU « LE SECRET DES JÉSUITES »

ÉVOQUÉ A L'ÉCRAN PAR
LE PÈRE MERVEILLE S.J.
SUR UNE DÉCORATION
MUSICALE DE J. HERSAN

LES ARCHIVES DE PHILOSOPHIE

publieront dans leurs prochains cahiers, des articles su

Philosophie de la nature et méthode chez le P. TEILHARD de CHARI
La Philosophie de N. BERDIAEFF.
Théologie et Philosophie d'après K. BARTH et R. BULTMANN.
Les Catégories augustiniennes de la temporalité.
La Philosophie à la Flèche au temps de DESCARTES.
La causalité d'après SAINT THOMAS.
La vocation philosophique du chrétien.
Actualité et inactualité de l'Histoire.

des études sur LAVELLE, RILKE, JASPERS, BERGSON.
des enquêtes sur l'actualité philosophique au **Japon, Dannemark,** aux **Indes,** en **Suède** et en **Italie.**

Abonnement : Beauchesne 117, rue de Rennes, **PARIS VIe.**
Un an : 4 numéros : **1 900** fr. CCP Beauchesne PARIS 35
Rédaction M. RÉGNIER & F. EVAIN : Vals-près-Le Puy (Haute-Lo

AMATEURS DE LIVRES

— *Vous vous trouvez éloignés de tout centre vraiment actif de librairie.*

— *Vous êtes souvent déçus par les délais que vous devez subir avant de recevoir les ouvrages commandés.*

— *Vous désirez être tenus au courant, chaque mois, des nouveautés ou réimpressions de valeur.*

LE CLUB DES JEUNES PRESSES

— *Vous mettra en mesure d'apprécier chaque mois la production du moment.*

— *Vous enverra par retour du courrier le ou les ouvrages dont vous avez envie.*

— *Vous assurera en outre des conditions spéciales par quantité.*

AMATEURS DE DISQUES

— *Vous trouverez tous les mois dans notre bulletin mensuel une sélection des meilleurs disques, établie par un critique éminent particulièrement au courant de l'édition phonographique et de tout ce qui touche à la musique.*

— *Vous pourrez recevoir à domicile, franco de port, les disques de cette sélection que vous désirerez acquérir.*

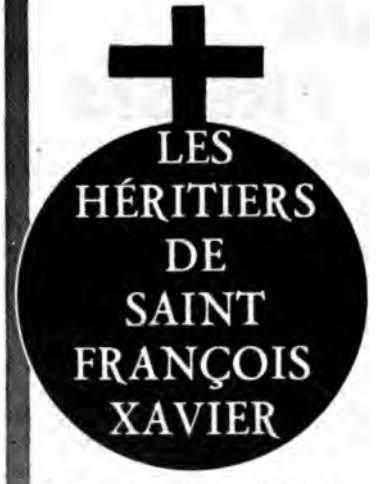
Si vous voulez devenir membre du Club, écrivez-nous en vous recommandant des " ÉTUDES ". Vous recevrez un spécimen du bulletin que nous envoyons mensuellement à nos adhérents, ainsi qu'une notice sur les avantages et conditions qui leur sont faits.

CLUB DES JEUNES PRESSES, 11, r. Cujas, PARIS-5e

Tél. : DANton 80-62

LES CAHIERS MISSIONNAIRES

ANDRÉ RÉTIF



Cette nouvelle publication comporte un sujet important traité en détail, — ici les missionnaires jésuites du passé et du présent, — et une partie consacrée à l'actualité missionnaire.

Prix : 400 Fr.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

COLLECTION
"APOTRES D'AUJOURD'HU

Son but : présenter quelques-u de ces âmes dont on peut dire qu'el ont été à l'avant-garde de l'aposto contemporain en France et dans autres pays.

Viennent de paraître :

Léonce CELIER
Vice-Président général de la Soc de Saint-Vincent de Paul

FrédéricOZANAM (1813-185

Préface de Robert d'Harco
de l'Académie française

Un vol. sous couverture originale... 55

Portrait nouveau du grand chré dont la cause est en cours : sa vie i rieure ; son œuvre écrite ; son a tolat charitable et social. — L'aut établit la véritable origine de la Soc de Saint-Vincent de Paul, grâce à nombreux documents inédits.

M.-Th. LOUIS-LEFEBVRE

UN PRÊTRE :
L'ABBÉ HUVELI

Un vol. avec 8 hors-texte 8

Ame sacerdotale jusqu'à l'héroïs l'abbé HUVELIN exerça une influ considérable à la fin du XIXe siè qu'il suffise de citer les noms *Charles de Foucault*, de *Littré*, de *Hügel* etc...

Toute une époque revit en o dans les pages, appuyée sur une d mentation inédite.

Quelques ouvrages parus antérieurement :

DELVAUX : **Jérôme JAEG** *banquier mystique* (1841-1919). 14

GARNIER-AZAIS : **Le cardi MANNING,** *prélat des ouvriers* (1 1892)..... 14

JACOBS : **Edouard POPPE,** *p et apôtre* (1890-1924)..... 50

O' RAHILLY et LEMAIRE S.-J.: **Père DOYLE,** *jésuite, apôtre et as* (1876-1919) 50

P. LETHIELLEUX, Éd., 10, rue Cassette, Pari

ÉTUDES ET DEVIS SUR DEMANDE

AMEUBLEMENT
D'ÉGLISES ET DE CHAPELLES

MONTAGNIER

ORFÈVRERIE

BRONZE

CHASUBLERIE

, RUE DE GRENELLE, PARIS-VIIe LIT. 16-41

Vetera Novis Augere et Perficere »

ÉCOLE MODERNE D'ENSEIGNEMENT GÉNÉRAL PAR CORRESPONDANCE

50 bis, RUE VIOLET — PARIS (XVe)

Cours complets, primaires et secondaires
(TOUTES CLASSES)

REVISION
sérieuse - méthodique - complète
des programmes des
Baccalauréat et Brevets pendant les vacances
COURS DE VACANCES TOUTES CLASSES

CORRECTION D' **" EXAMENS BLANCS "** *POUR LES INSTITUTIONS, EN COURS D'ANNÉE SCOLAIRE*

A qui est indispensable le Cours de Connaissances de Bas

(Orthographe, style, calcul, sciences... etc.

● De nombreux jeunes et adultes sont handicapés par les déficiences en français, orthographe, mathématiques, notions scientifiques, etc.

● Dans la vie privée : c'est une source d'humiliations. Dans la vie professionnelle et sociale : c'est un obstacle à toute ascension.

● A ceux et celles qui ne possèdent que le C.E.P. (ou proche), le Cours de Connaissances de Base permet d'aborder les préparations B.E., B.E.P.C., aux Ecoles Com ciales, Sociales. Il permet une intellectuelle plus intense, de tuations plus élevées, une grande efficacité sociale.

● Tous renseignements sont do par la notice gratuite G 5' " Connaissances nouvelles, nouvelles" que vous demand ou ferez demander au :

COURS CATHOLIQUE, 70, rue Michel-Ange, PARIS

Tous enseignements par correspondance

Connaissez-vous une jeune fi désireuse de se documenter s les Carrières Féminines Social

● Elle peut être rapidement Infirmière, Assistante Sociale, Puéricultrice, Jardinière d'Enfants, Sage-femme, Monitrice Ménagère, Educatrice Spécialisée, etc.

● Nombreuses spécialisations. Ainsi, l'Infirmière peut être : Assistante en médecine générale, en chirurgie, en psychiatrie, rééducatrice fonctionnelle, kinésithérapeute, diététicienne, pilote secouriste, infirmière coloniale... etc.

● Carrières libérales, bien r nérées, d'avenir assuré. Profes captivantes, où le cœur et l' trouvent leur large place.

● Dès maintenant, si elle a n de 34 ans, toute jeune fille ou fe peut commencer par corres dance, sa préparation à l'exc d'entrée dans une école spécic (toutes régions).

● Une abondante document M 653 "Carrières Féminines ciales" est envoyée sur simple mande (joindre 1 timbre s.v.p

COURS CATHOLIQUE, 70, rue Michel-Ange, PARIS

"L'Ecole des Carrières Féminines"

Dilectis Filiis
Moderatori et Scriptoribus Commentarii « Les Études »
Lutetia Parisiorum editi.

Pius P. P. XII

Dilecti Filii,
salutem et Apostolicam Benedictionem.

Cum iam centum anni elapsi sint, ex quo prima volumina Commentariorum in lucem edita sunt, in quos conferi bendo incumbitis, memoriam praetermittere nolumus tot tantorum que Societatis Jesu sodalium, qui vos in hac insigni apostolatus forma praecesserunt.

Nobilis vero huius incepti finis erat veram catholicamque fidem adversus hodiernos errores exponere ac tutari, ita ut

scientiae investigatione disquisitionequi refellerentur; nec parvi quidem meriti fuit, per diuturnum hoc temporis spatium, christianam doctrinam contra rationalistarum sententias fulcire, laudabili etiam moderatione, sed integra firmitate usi, collegii vestri scriptores sanctae sedis iura et praecepta per elapsum saeculum illustrarunt et propugnarunt. Neque inquis insectationibus aut exsilio impediti, a generoso proposito destiterunt, sed mirabili constantia usque ad hodiernos dies prosecuti sunt opus, quod quidem inter praecipuos magisque propagatos huius generis commentarios computandum est.

Qui ter fere centum volumina adhuc composita perlustravit, quot egregias tractationes et sagaces commentationes ad res religiosas illustrandas inveniet! Nec mirum est catholicos lectores, ac praesules etiam non paucos, testatos esse magno sibi auxilio fuisse prudentiam iudiciumque vestrum. Non tamen eiusmodi poterat quin inter plurima argumenta minus quid iustum semel aut iterum irreposuit, sed non propterea labefactatur diuturna sanctamque auctoritas, quam sibi praeclarus iste societatis sesu in

Gallia Commentario conciliavit.

Ob fidelitatem quam sancti Ignatii filii erga Ecclesiae magisterium semper professi sunt, ob exempla antiqua et recentia debitae obedientiae, confidimus fore ut non tantum inoffenso pede laudabilem decessorum viam prosequamini, sed etiam ut, Deo invante, efficaciore semper et ampliore impulsu regnum Dei in animos et in universam civilem societatem promovatis.

Quam ob rem vobis omnibus, dilecti filii, caelestium gratiarum auspicem, largam et paternam Nostram Apostolicam Benedictionem ex animo impertimus.

Datum Romae, apud Sanctum Petrum, die XXII mensis Octobris, anno MDCCCCLVI, Pontificatus Nostri duodevicesimo.

Pius P.P. XII

A NOS FILS BIEN-AIMÉS, AU DIRECTEUR ET AUX RÉDACTEURS DE LA REVUE " ÉTUDES ", PUBLIÉE A PARIS

PIE XII, PAPE

Fils bien aimés,

Salut et Bénédiction apostolique.

Cent années se sont écoulées depuis la publication du premier volume de la Revue à laquelle se consacre votre travail d'écrivains; nous ne voulons pas oublier les nombreux et méritants religieux de la Compagnie de Jésus qui vous ont précédés dans cet apostolat si important.

Le but de cette grande entreprise était d'exposer et de défendre la vérité de la foi catholique contre les erreurs modernes, et d'utiliser pour les réfuter une stricte méthode scientifique.

Cela n'a pas été un mince mérite d'avoir, pendant si longtemps, soutenu la doctrine catholique contre le « rationalisme ». Usant tout ensemble de louable modération et de fermeté sans défaillance, les collaborateurs de votre Revue ont, au cours du siècle écoulé, mis en lumière et défendu les droits et les enseignements du Saint-Siège. Loin de se laisser abattre par les persécutions injustes et l'exil, ils ne se sont pas détournés de leur généreux dessein, mais avec une admirable constance ils ont continué jusqu'à nos jours une œuvre qui met cette Revue au rang des périodiques les plus importants et les plus répandus.

Que de travaux et d'articles pénétrants on trouve en parcourant les quelque trois cents volumes publiés jusqu'à ce jour! C'est un fait que les lecteurs catholiques, et même nombre de prélats, ont trouvé grand secours dans la pru-

Mgr Marella, a bien voulu prendre à chacune des manifestations de ce centenaire, fut pour la revue à la fois un honneur et une joie. Elle y vit la traduction et l'expression vivante du témoignage écrit du Saint-Père; elle y vit aussi la marque des sentiments personnels de Mgr Marella qui, dans l'exercice de ses hautes fonctions, en divers pays, eut l'occasion d'entrer en contact avec tant de Pères de la Compagnie de Jésus, de s'intéresser à leurs travaux et de les apprécier.

S. Em. le cardinal Feltin apporta à ces journées sa présence et sa parole avec une générosité dont nous sommes presque confus, mais aussi profondément reconnaissants : rien ne pouvait davantage nous stimuler à poursuivre notre tâche. Cette tâche, au cours de la Messe jubilaire, le Cardinal indiqua les caractéristiques qui lui donnent toute sa valeur : fidélité sans défaillance à l'Eglise, ouverture à tous les problèmes qui sollicitent les catholiques d'aujourd'hui, prises de position où s'allient la fermeté et la prudence, le sens de l'instant et le sens de la tradition, voilà ce qui, aux yeux de Son Eminence, fait des *Etudes* non pas précisément une revue d'avant-garde, mais une revue de marche en avant. Peu après, dans un repas plus intime, le Cardinal devait, avec humour et cordialité, narrer quelques traits de ses rapports avec la revue, rapports qui, pour n'être pas centenaires, couvrent pourtant déjà plusieurs lustres, depuis le jour où, jeune vicaire, il prit l'habitude de la lire chaque mois. Oui, rien ne pouvait nous être plus précieux que le satisfecit donné par Son Eminence, en son propre nom comme au nom de son clergé et de son diocèse, à nos efforts pour être utiles.

*
* *

Il est rare qu'une revue ait l'occasion de prendre contact avec tous ses collaborateurs à la fois. Une telle occasion était fournie aux *Etudes* par leur centenaire; elle fut mise à profit. L'hôtel de Bourbon-Condé, au 12 de la rue Monsieur, réunit dans ses salons tous les noms qu'éparpillent

nos sommaires, tous ceux aussi qui, restant inconnus de nos lecteurs, assurent, par la fidélité de leur service anonyme, la bonne marche de l'entreprise. Parmi les diverses formes de « réceptions », le « cocktail » est un genre qui peut revêtir des aspects fort variés; celui-ci fut, si l'on ose dire, presque familial. Rehaussé par la présence du Cardinal, du Nonce, de maint prélat, de tel ou tel académicien, il n'en resta pas moins la rencontre, dans l'extrême simplicité d'entretiens amicaux, de gens qui travaillent à une même œuvre dans le même esprit. Ces amis actifs des *Etudes*, venus de tant d'horizons divers : gens de lettres ou syndicalistes, animateurs de mouvements catholiques ou bienfaiteurs de la revue, prêtres diocésains ou réguliers, clercs ou laïcs, nous avons particulièrement goûté que, parmi nous, ils se sentissent chez eux.

Deux manifestations d'une ampleur plus grande devaient permettre à la revue de prendre contact non seulement avec ses collaborateurs, mais avec nombre de ses lecteurs de la région parisienne. La première eut lieu dans la grande salle des Actes de l'Institut catholique, et le Recteur, Mgr Blanchet, voulut bien la présider lui-même, ouvrir la séance et la conclure, trouvant à l'adresse de la revue des paroles aimables dont l'accent ne trompait pas. A l'adresse du conférencier aussi, car c'est avec brio que M. Dansette situa « les *Etudes* dans l'histoire religieuse des cent dernières années », faisant face, selon les exigences du moment, au libéralisme, au sectarisme, au modernisme, aux problèmes les plus brûlants du monde contemporain. Cet exposé objectif, à la fois sérieux et plein d'humour, devait satisfaire les historiens et les universitaires les plus exigeants, venus nombreux pour l'écouter, tout comme il était de nature à convaincre l'auditeur le plus prévenu qui se fût, d'aventure, trouvé dans la salle.

Une autre manifestation était destinée à un public beaucoup plus large encore. Au Palais de Chaillot, le P. Merveille présentait, selon la formule « Son et Lumière », une évocation de la vie de saint Ignace de Loyola. La revue voulut y convier ses abonnés parisiens : quel ne fut pas l'embarras, quand on enregistra plus de six mille demandes

pour les quelque trois mille places disponibles! C'est devant une salle archi-comble que ces images parfaites se déroulèrent, accompagnées d'un texte très simple et mises en valeur par une décoration musicale de J. Hersan, originale et sobre. La qualité du spectacle eût suffi, toute seule, à justifier pareille affluence. Beaucoup de lecteurs, cependant, tinrent à dire dans leurs lettres que ce motif-là n'était pas le seul à jouer et qu'ils voulaient, par leur présence, manifester aux *Etudes* un témoignage de leur attachement.

Il est impossible, évidemment, de citer ici ces multiples assurances; révéler l'une ou l'autre d'entre elles serait indiscret. Mais il est bien permis de dire quel encouragement elles constituent pour les rédacteurs; il est nécessaire de dire qu'ils y voient aussi comme un appel. Ce dialogue, quand il s'établit entre une revue et ses lecteurs, est toujours à la fois réconfort et exigence; cela suffit pour que, de part et d'autre, on souhaite le voir s'établir, d'une façon toujours plus large et plus constante. Les *Etudes* savaient depuis longtemps combien nombreux étaient les « abonnés » fidèles; elles n'avaient sans doute pas, jusqu'à ce centenaire, conscience de compter tant de véritables « amis ».

***

L'évocation de tant d'amitiés, de tant de présences affectueuses, serait encore bien incomplète si, après avoir rappelé avec gratitude toutes ces sympathies de l'Eglise hiérarchique, de nos collaborateurs, de nos lecteurs, nous n'accordions pas quelques mots à une autre présence et à une autre affection : celles de la Compagnie de Jésus.

Il était naturel qu'une revue française « fondée et dirigée par des Pères de la Compagnie de Jésus » reçût des jésuites français, à l'occasion de son centenaire, les félicitations les plus fraternelles. Que leur nombre et leur chaleur aient particulièrement touché les rédacteurs des *Etudes*, c'est là joie d'ordre tout intime, dont on aurait scrupule à entretenir longuement les lecteurs.

Mais il ne leur sera pas indifférent d'apprendre qu'à ce centenaire vingt revues analogues, animées par la Compa-

gnie de Jésus à travers le monde, avaient tenu à se faire représenter, et seize d'entre elles par leur propre directeur. Si l'Europe était évidemment la plus abondamment représentée, avec l'Italie, sa doyenne (la *Civiltà Cattolica* est de six ans l'aînée des *Etudes*), l'Allemagne, l'Angleterre, la Belgique et la Hollande, le Danemark, l'Espagne, l'Irlande, le Portugal, la Suède et la Suisse, l'apport des autres continents fut considérable aussi : Canada et Etats-Unis, Argentine, Brésil, Chili, San Salvador, Vénézuela, et jusqu'au lointain Japon! Seules les circonstances avaient empêché d'autres participations : Australie, Inde, Mexique, etc. Constater, en face de problèmes parfois bien différents et de possibilités d'action fort diverses, un même souci d'aborder les réalités contemporaines dans un unique esprit de charité généreuse au service de Dieu et des âmes, fut sans doute le privilège le plus réconfortant et le plus stimulant d'une telle rencontre.

Il appartenait enfin au R. P. Visiteur de France, le R. P. Plaquet, de représenter personnellement le Préposé Général de la Compagnie de Jésus. Ceux qui purent l'entendre au repas qui suivit la Messe jubilaire, ne sont pas près d'oublier ce message paternel. Mais, par delà les rédacteurs des *Etudes,* il s'adresse aussi à leurs lecteurs. Car c'est une invitation à rendre grâces pour tout le travail que Dieu a donné d'accomplir, c'est une invitation à maintenir et à accroître la « qualité » de ce travail. Or cette qualité est, avant tout, qualité d'âme : il a fallu celle d'un Grandmaison, d'un Lebreton, de tant d'autres, pour que le Seigneur bâtît la maison; il a fallu la fidélité à l'esprit de cet Ignace de Loyola qu'un de ses contemporains qualifiait de « *sapienter imprudens* »...

*
* *

Cette sagesse qui se moque des petites prudences, cette audace qui, gardant les yeux fixés sur l'étoile, peut affronter la haute mer, nous savons après ce centenaire que nos lecteurs, nos amis, nous aideront à les maintenir.

Roger TANDONNET.

PÈLERINAGE EN FRANCE

Vacances : dénouement provisoire des liens du métier, joyeuse offrande annuelle de loisir et de liberté, innombrable sollicitation de voix multiples qui m'appellent au départ, qui m'invitent à la connaissance et au dialogue. O mon pays, France, où plonge tout le passé inscrit en mes veines; sol nourricier de mon sang, de ma pensée et de mon cœur; communauté de mes frères dispersés, mais présents dans la profondeur de mon être et reliés à moi par tant d'échanges quotidiens...! Après tant d'années, je t'ignore encore et c'est comme un étranger que je te frôle chaque jour. Voici le moment de te découvrir en détail, tes paysages, ton travail et tes fils; ta situation, tes douleurs et tes espoirs, dans l'histoire qui s'agite et qui t'entraîne, bousculant tes sagesses et ton expérience. O femme vieillie et vénérable, pourtant désirable encore et jeune, vers qui se portent les regards du monde! Je suis parti vers le cœur de tes provinces cachées; en amateur et en ami, sans plan d'enquête ni méthode scientifique, pour te voir seulement et m'étonner. Et aujourd'hui, après peu de temps, je reviens, sans notes, mais pesant de souvenirs et d'amour.

Je dirai d'abord ces routes, souple réseau de liens vivants, caresse tenue sur les courbes des collines, brune carapace d'asphalte qui permet à la vitesse de rétracter l'espace. Je suis dans l'admiration de l'énorme travail qui réussit à les entretenir, à les maintenir saines, à les élargir ou à les réparer. Est-il pays, de taille analogue, aux chemins aussi denses et aux communications aussi faciles entre ses groupes humains? Routes ici et là sans doute trop étroites pour l'abondance de la circulation et encore calquées sur l'empattement des carrioles et des diligences, mais qui perdraient de leur charme et de leur attrait à devenir toutes des fleuves rigides de transport anonyme.

Sur plus de 3.000 kilomètres, j'avoue n'y avoir pas constaté

trop d'imprudences, ni un mépris évident pour le Code : un accident seulement, matériel, d'un de ces monstres, trop bien suspendus pour être assurés de leurs tournants sur route humide, et embouti par le platane de faction. Mais pourquoi cette hâte, trop générale, qui, en accélérant le train, rend incapable de goûter la séduction du ciel ou des lieux, d'assimiler le don gratuit et le sourire des choses? La plupart des accidents proviennent moins d'inattention et de fautes définies que d'un état d'âme infantile et inculte. Il m'est arrivé bien des fois, d'ailleurs, de retrouver, à quelque « bouchon » ceux qui m'avaient dépassé. Quant à moi aussi, je n'oublie jamais d'adresser un salut de courtoisie amicale aux agents de gendarmerie ou de police qui protègent ma course.

Quelle que fût l'humeur du temps, joyeuse ou inclémente, je n'ai pas eu de peine à m'émerveiller, jusqu'à l'émotion, des paysages, indéfiniment offerts à mes yeux dans une sorte de générosité profuse, et tiens que même les plus humbles et les moins pittoresques, une route de Beauce, de Champagne ou des Landes, délivrent une parole cachée, couvrent un sens mystérieux, appellent au recueillement. Que dire alors des vallées vosgiennes, des combes du Jura, des puys du Cantal, du déchirement des côtes bretonnes, de la danse échevelée des chaînes alpestres? Par soleil d'exception, j'eus le privilège de gravir lentement les lacets de la Faucille et de glisser vers l'incomparable panorama de Gex et du Lac; et, quelques jours plus tard, de me faufiler, de Lyon à Aurillac, en jouissant des surprises continues d'une Auvergne solitaire et rude, trop délaissée des touristes. Mon pays est le pays de la variété et chacune de ses provinces forme un monde original et unique, raciné sur toute une tradition géologique et humaine, fier et mûr sans orgueil, et jamais tellement clos sur lui-même qu'il ne se relie, par d'infinies transitions, à ses voisins, qui le complètent dans une synthèse plus large. Toute la France est ainsi faite : d'âmes dissemblables et qui pourtant se « co-naissent », comme dirait Claudel. Et on sent qu'il leur faut, à tout prix, se rassembler sous une autorité forte, un pouvoir centralisé, qui, à son tour, leur permette, par des franchises concertées, de s'épanouir dans leur vocation. Pays

de la mesure sans doute et de l'ondulation rythmée, hexagone circulaire de forme parfaite, mais aussi, par contraste dialectique, des jaillissements fous, des éclatements imprévus (et, dans cette campagne modérée de l'Ouest, pourquoi ce clocher inutile, haute aiguille d'ardoises?). Pays de basalte et de granit, de fissures et d'arrachements, mais aussi de velours et de mousses, de douceurs et de berceaux. J'ai bien des fois, et presque sans défaillir, participé sans effort, à l'immense acclamation des choses envers leur Créateur libéral, qu'il faut vraiment beaucoup de parti pris ou de sotte contraction pour ne pas reconnaître dans cette première révélation où la Sagesse infinie s'ébat comme au premier matin, en structurant l'autel de pierre de la Rédemption.

Mais ce monde de la nature est le monde de l'homme et du travail; posée sur le socle bouleversé des ères, la géographie est « humaine ». Et, maintenant que tous les sommets, les plus vertigineux, ont été reconnus, est-il un point qui ne porte la marque de l'artisan, la signature du maître? Chaussées et ponts (symbole même de la « relation » métaphysique et religieuse), bourgs et villes sur leur mont ou leur fleuve, églises et châteaux, usines et mines, barrages et ports..., et il n'est pas nécessaire de monter en avion pour apercevoir, d'un haut lieu, le quadrillage ordonné, et tour à tour coloré en vert, en violet et en brun, de toute la terre française. Et elle n'a pas fini de se transformer, au point qu'il faut sans cesse reviser les cartes par de nouvelles photos aériennes! Par rapport à mes « routes » d'avant-guerre, le Massif Central, où des plans d'eau étagés sur les rivières amassent des centaines de millions de mètres cubes d'eau, est méconnaissable. Voici la Tarentaise, la Maurienne, couvertes de fumées d'alumine. Et, entre elles, de l'Isère à l'Arc, un tunnel de 15 kilomètres est maintenant achevé. Et je ne parle pas de cette extraordinaire aménagement des eaux du Gave de Pau, qui sur les turbines de Pragnères déverse le lac de Cap-De-Long, lui-même enrichi de multiples captations, et où je travaillai quelque temps.

Si un certain nombre de structures (économiques, sociales et politiques), où se discerne peut-être le reflet d'une sagesse, mais qui ne sont pas toutes excusables, ralentissent l'élan

commun, font baisser le rendement collectif, toute cette œuvre manifeste une somme peu ordinaire de travail. Du haut en bas de l'échelle, dans toutes les classes de la société, et plus spécialement dans certains métiers, le Français m'apparaît acharné au travail. C'est même, en quelque sorte, son péché, sa tentation permanente, si bien que cet excès bloque le spirituel, par le remplissage de l'existence et la frénésie de l'action. Journées paysannes à la limite du soleil alloué par la saison; double travail, fréquent, de l'ouvrier qui, au retour de la mine ou de l'atelier, se mue en jardinier ou en cultivateur; harassement quasi universel de la femme, épouse, mère et « domestique » du foyer, ouvrière aussi parfois ou mobilisée par le dur travail de la ferme ou des champs; soirées, samedis et dimanches, de travail « noir », qui allongent la sauce d'un salaire insuffisant; innombrables petites entreprises, plus ou moins familiales, où il n'y a pas d'heure; patrons et hommes d'affaires, accablés de responsabilités et de soucis, et dont les dossiers pénètrent, hélas, au foyer familial. Tout cela, favorisé par l'anarchie relative de l'économie, l'âpreté des concurrences, nécessité par la lutte pour la vie, mais animé du dedans par la séduction du gain, le refus (bien français!) de certaines sobriétés, et attisé par un curieux plaisir du travail en soi, de la dépense physique ou morale, en vue et dans l'espoir d'une œuvre, d'une « récolte » (à l'incertaine jouissance), par la fuite métaphysique aussi et l'angoisse du vide intérieur... Et puis, à l'encontre des apparences, la France n'est pas un pays tellement riche [1], et, sauf exceptions, il n'est guère de production ou de rendement qui ne représente une conquête.

Laborieux, trop laborieux, ce peuple (difficile, indiscipliné, « qu'on dit ») apparaît, à la moindre ponction du regard, éclatant de qualités à la fois enviables et dangereuses. Pétillant, comme ses crus, amateur de la vie, cordial et spontané, affectif jusqu'à la démesure et sage jusqu'à l'égoïsme, incroyablement résistant à tous les facteurs dissolvants, et présentant surtout l'éventail le plus étendu de formes d'intelligence, depuis les plus lourdes et les plus paysannes

1. Cf. Charles Morazé. *Les Français et la République*. Colin, 1956.

jusqu'aux plus aiguës, aux plus abstraites, aux plus créatrices, aux plus critiques aussi. Ainsi, comme je l'ai vu, la main-d'œuvre, venue de la campagne à des industries décentralisées, se révèle assez vite adaptable. Dans telle région, il arrive même que les idées « personnelles » de l'ouvrier soient une gêne pour des besognes méthodiquement préparées et qu'il faille mettre une sourdine à ses initiatives!

Il est bien rare qu'un séjour provincial, même ambulant, n'occasionne la rencontre fortuite des élites qui, comme des bulles vivantes, se dégagent de cette masse, inégale, mais riche de virtualités. A l'usine en construction du barrage de Fessenheim, la troisième du canal d'Alsace le long du Rhin, j'eus la chance d'assister au montage d'un alternateur par une équipe spécialisée : travail de haute précision pour l'ajustage de très lourdes pièces. Et c'était merveille de voir travailler ces ouvriers, sous les ordres du chef d'équipe, l'un des leurs : récemment, ayant eu la main coincée jusqu'à l'écrasement, il était demeuré sur place, dirigeant la manœuvre malgré la douleur. Conscience professionnelle et amour du métier, moins rares qu'on ne croit. Quant au monde paysan, il recèle aussi, dans les moindres villages, des élites, dont l'activité cachée est un modèle, dont la conversation est un enrichissement pour le visiteur des villes; j'ai souvenir de ce fermier d'Auvergne, dont le visage et la parole exprimaient un mélange unique de bon sens, de finesse et d'optimisme, et qui, sur des terres difficiles, menait à bien la culture d'un assez grand domaine. Peu pratiquant sans doute et parfois travailleur du dimanche, il était pourtant celui qui rend service à tous et dont le tracteur dépanne les voisins, retardés ou malchanceux. Je tiens à saluer ici le magnifique travail de la J. A. C., dont les élites, arrivées à maturité, s'imposent par leur valeur et leur esprit, et refoulent peu à peu un vieux radicalisme méridional. Enfin comment ne pas évoquer ces prêtres qui assurent, sans grandes consolations, mais avec une fidélité de factionnaires, un minimum de vie religieuse dans des pays impossibles? Il faut voir ce que représentent les allées et venues du dimanche matin, par neige et verglas, sur vieille moto, pour desservir des églises à moitié vides.

Or, comme elle en pouvait sans doute donner le spectacle dans des temps plus anciens, la France apparaît partagée, hésitante, entre l'avenir et le passé, le progrès et la routine. Dans l'ensemble, le Français n'est vraiment pas pressé d'accueillir les techniques nouvelles. Le pourrait-il, au juste? Dans cette ferme d'Auvergne, j'ai vu tour à tour le maître au volant de son tracteur américain et « toucher » une magnifique paire de bœufs fauves, seuls capables de certains efforts et dociles au mystérieux langage du bouvier. Il regrette ses meilleures prairies, noyées par le barrage de la vallée. Mais l'EDF, qui a dépensé une somme folle pour relier son « écart » au transformateur, ne lui facture pas le courant moins cher. Et, alors qu'il obtient des rendements de blé remarquables, par l'emploi d'engrais fort coûteux, la grange séculaire sera bientôt une épave : où trouver les millions pour une charpente métallique comme en Beauce? Pas d'eau courante encore à la ferme, ni pour les hommes ni pour le bétail : il faut la chercher à 200 mètres, en brisant la glace de février. Image assez exacte d'une condition fréquente. On tient le coup, à force de travail et de patience; la bonne année compense la mauvaise; les mille petits profits de la ferme accumulent quelque modeste épargne. Avec quelque chance et quelque mariage, le domaine s'arrondit d'une pièce. Le progrès s'infiltre lentement, de manière fort peu spectaculaire et, en éliminant goutte à goutte les entreprises trop marginales, fait émerger les meilleurs. Le Français se rend-il compte pourtant de toute la protection économique qui soutient un pareil système et le préserve de certaines invasions étrangères? Mais est-il un pays qui n'en soit pas là, même parmi les plus riches? A cette sagesse paysanne, à ce vieil instinct du « possible », on souhaiterait pourtant un peu plus d'ouverture à l'évolution du monde, un peu plus de hâte vers l'avenir, un peu plus de risques courus.

L'industrie offre les mêmes caractères ambigus, soit dans son ensemble, soit dans ses unités particulières : poussières et concentration, usines-artisanats et usines géantes, recherches en flèche et lanternes rouges, installations archaïques et modernisations incomparables. Tout cela en coexistence, souvent plutôt qu'en concurrence, en grande anarchie appa-

rente, mais anarchie qui se résout peu à peu en organisation professionnelle et qui se structure en ordre relatif. Car, ici encore, les protections frontalières suffisent à peine à écarter certaines pressions, et des conjonctures brutales font durs certains réveils. L'Indochine perdue n'achète plus ce quart ou ce tiers de la cotonnerie des Vosges ou d'Alsace, qui lui était réservé. Et c'est alors la fermeture d'un bon nombre de filatures ou de tissages, qui jusqu'alors menaient une vie paisible dans les petites et délicieuses vallées, là où, sur la chute d'eau, l'aïeul avait implanté un modeste atelier. A contre-courant d'un individualisme tenace, on en vient aujourd'hui, lentement et sous la contrainte, à des formules d'association et de collaboration. Je dois dire aussi que toutes les entreprises, qui ont intelligemment et à temps réinvesti leurs bénéfices et modernisé leur équipement, non seulement réussissent à survivre, mais ne présentent aucun signe de faiblesse. Partout où un patron, un directeur, se donnent le mal voulu pour jouer le jeu, au reste difficile, où ils sont engagés, ils se maintiennent et progressent, jusque dans l'exportation. On ne se trompe pas à une certaine qualité! C'est, au contraire, presque toujours, par incompétence, par ignorance de leur métier, que les patrons « se coulent » et entraînent, hélas, dans leur ruine toute une population surprise. Le cas n'est pas rare dans certaines entreprises, prisonnières des exigences du « cercle de famille »; mais il existe aussi dans la société « anonyme », tellement anonyme qu'elle n'a plus d'âme et qu'elle est devenue une administration.

Même distance, dans l'ordre social, entre le paternalisme, si fréquent toujours, et l'impersonnalité des rapports humains dans la grande entreprise. Paternalisme inévitable et, au reste, de fort différent degré, dans ces provinces écartées, ces populations enracinées sur leur terre et serrées autour de ces toits en dents de scie, de cette cheminée fumeuse, qui les fait vivre. C'est un petit château qu'occupe parfois le patron, « notable » du lieu : hérité de la belle époque, et qui le gêne plutôt. Or, le patron réside : on le connaît, on le voit de près. Il vit mieux sans doute et met ses fils au collège; mais il se donne un mal de chien pour son usine. Jalousé, détesté? Il ne semble pas. D'autant qu'un important réseau d'œuvres

sociales enveloppe l'entreprise et pare à tout risque. Aucun désir, aucune possibilité non plus de partir ailleurs : on demeure sur place, des années et des années, jusqu'à la retraite. Salaires souvent très moyens; cadences de production parfois rapides et épuisantes. On vit pourtant, et finalement assez heureux (sans l'avouer), grâce à des facteurs de compensation : plusieurs salaires dans la même famille, jardin, économie et simplicité de l'existence. Telle est la France, bien souvent. Contre-partie : faiblesse du syndicalisme, divisé en lui-même et, à tort ou à raison, mal supporté par le patronat. Pas question de contrôle sur l'affectation des profits, pas d'ingérence dans certains secrets ou certaines décisions, peu de consultation même sur les conditions de travail! Une certaine subordination, subtile, de l'homme à l'homme, en dehors même du métier. Difficile à définir, mais injustifiable et sans avenir, un certain écartement par rapport à toutes les exigences de la justice, une crainte de l'éveil de la conscience, un coup de pouce permanent pour prolonger des situations révolues, finalement un manque de confiance en l'homme, une timidité mal assurée de ses certitudes. Mais, de fait, où est la mesure? Et, une fois défalquées les idéologies abstraites, la poussée d'en-bas est-elle si forte et si lucide? Que de confusion dans l'amalgame des aspirations les plus légitimes et quelle imprécision dans les épures de la cité nouvelle! Tout en souhaitant, quant à nous, une amélioration du climat humain dans l'entreprise et, pour l'équilibre des forces, un renforcement du syndicalisme, nous croyons surtout, avec l'Eglise, que la phase prochaine du progrès économique et social doit comporter une organisation professionnelle, elle-même intégrée dans un statut politique nouveau de l'Etat.

Vers ce but, encore nébuleux, et sous le grincement des individualismes myopes, la marche en avant s'opère tout de même, irrésistible, comme celle d'une infanterie, par une sorte de débordement aux ailes ou d'infiltration dans les fissures. Tout tient encore, mais tout est fragile et tout s'écoule autour des points d'appui et des « hérissons ». Mon fermier de tout à l'heure cherche en vain un couvreur pour son toit; et, dans ce patelin, il n'y a plus de cordonnier, ni de maréchal-ferrant, ni d'épicerie valable. On s'y arrache les « journa-

liers » agricoles. Alors, une seule solution : motoriser, s'entraider, faire appel au marchand ambulant. Et, sur les cadres qui craquent, voici une ébauche de structures neuves, un pointillé de l'avenir. — De même, après avoir résisté jusqu'à la limite de ses forces, l'entreprise inviable et marginale finit par céder; et voici des problèmes de transfert de main-d'œuvre, de rééducation professionnelle, de déplacements d'industrie. Peu à peu, sur d'autres bases, la vie renaît dans cette vallée, un moment désemparée. Ailleurs, des exigences syndicales, des agitations sociales, en accélérant l'automatisation, provoquent une libération partielle du personnel. D'autres équilibres se cherchent alors, pour être, à leur tour, dépassés... La France donne ainsi l'impression d'un effort, sans grand enthousiasme, retardé par toutes sortes de résistances, mais finalement assez réussi, pour rattraper le rythme du monde actuel. On peut regretter cette lenteur, mesurer mélancoliquement certaines distances, prophétiser des décadences... Après tout, à longue échéance, qui sait si le « calcul » français ne se révèlera pas plus juste que certaines inflations techniques?

Or, par le jeu des forces, l'évolution s'opère sous le signe d'une notable inégalité dans sa répartition, ses axes de route et ses points d'impact : les déséquilibres résistent aux efforts de redistribution. Des zones noires voisinent avec des trous de lumière; des décalages s'accentuent entre les preneurs du revenu national, entre les provinces, les classes, les industries. Et, dans le monde ouvrier lui-même, que de distance entre le privilégié et le prolétaire pur! Le gaz de Lacq, le barrage de la Rance suffiront-ils à ranimer un Sud-Ouest, une Bretagne, qui fléchissent? Heureuse Moselle en expansion, heureuses vallées normandes d'herbe grasse et humide; mais allez donc vous étonner de la poussée communiste dans le Cher ou la Creuse! Et, pendant que l'appel mécanique insensé sourit aux ouvriers de l'auto, le textile fait grise mine, et la chaussure perd pied... Mais tout cela peut-être, en attendant l'heure des renversements imprévus. — Et, dans l'ordre social, je ne puis que constater, un peu partout, la reconstitution rapide de donjons ébranlés par les secousses des crises ou des guerres. Les châteaux ne sont pas tous achetés par la Sécurité Sociale,

les colonies de vacances ou les communautés religieuses. Nouvelles ou anciennes, d'immenses fortunes, un peu mystérieuses dans leur origine, se manifestent, plus ou moins discrètement : bancaires ou commerciales, industrielles ou agricoles, elles détiennent une part importante des différentes sources de production et n'hésitent pas en dépenses de luxe. Voyez plages, autos, constructions : l'aspect même de certaines petites vallées de l'Ile-de-France (l'Essonne près de Malesherbes, Chevreuse...) en est, d'année en année, méconnaissable. Disons que, pauvre en bien des secteurs, la France regorge pourtant. — Et, à côté de cette fortune, souvent à son service ou dans son ambiance, une masse « moyenne » ou populaire, extrêmement variée aussi dans ses « chances » et ses revenus, rarement misérable, soumise à bien des servitudes de travail et de logement, inquiète ici et là d'un lendemain obscur, mais, en somme, et malgré les justes plaintes ou les révoltes amères, suffisamment heureuse pour oublier (dangereusement) ou ignorer les grands problèmes actuels du monde et de l'histoire : il n'est guère de Français, clochard ou rentier, qui peu ou prou n'émarge à la prospérité du jour. Mais c'est peut-être cette méconnaissance d'autrui, ce refus de lumière, cette fermeture sur soi, qui est le symptôme le plus alarmant de la situation : l'Indochine et l'Algérie, le sort des pays à 15.000 francs par an de revenu individuel, le réveil des races, n'émeuvent que fort peu le bonheur français.

Tout relatif qu'il soit, et conquis par un dur labeur, ce bonheur présent accentue la capacité d'oubli, propre à notre peuple : pour lui, que représente la guerre de 14, et même celle de 39? Que de cimetières militaires pourtant, de la Champagne à l'Hartmann, dont je contemplais récemment les 30.000 morts, tous de régiments d'élite! Que de stèles de maquis ou de simples plaques au long des routes : « ici, fusillé par les Allemands ». Voici Saint-Malo, neuf dans sa ceinture de remparts et que reconnaîtraient les corsaires; Saint-Lô, naguère entièrement rasé, aujourd'hui tout coquet de villas roses, avec son hôpital, œuvre de mégalomanie américaine; Caen, et sa grandiose université, ses églises; Le Havre, et sa géométrie aérée de larges avenues courant vers la lumière de la Porte Océane, débouchant sur le large et l'aventure. Partout encore des

plaies, mais qui parfois ne sont plus que des cicatrices. Et demain, au rythme d'un million de Français en plus chaque troisième année, c'est une innombrable jeunesse qui, elle aussi, va déboucher sur la maturité, redonner un sang neuf à ce pays meurtri.

Présage lumineux, dans un ciel inquiétant, que ce jaillissement de vie, partout perceptible, cette floraison de berceaux. Irréductible à ses explications, ce phénomène manifeste à la fois un sursaut mystérieux de l'âme qui fait la France et une volonté consciente de renouveau et de survie. Il est, tout ensemble, un don et un acte. Deux choses bien nécessaires à la continuité d'un peuple, car la tension de sa volonté doit être nourrie par une source et s'appliquer à la générosité d'une « nature ». Endormies parfois, la France ne manque pas de réserves vitales, mais plutôt de cette volonté persévérante de les mettre en œuvre, au service de sa mission : trop élégante et trop femme pour les affrontements sévères, et préférant les jouissances de l'instant, les réveils ultimes, au sérieux du combat quotidien. Il lui faut vouloir, et elle ne veut pas assez.

Si tout est suspendu à cet acte permanent, cet acte dépend lui-même d'une Grâce et d'une Miséricorde, d'une prière et d'un appel. Car le fameux « supplément d'âme » ne relève d'autre technique que celle du Dialogue avec le Maître transcendant des destinées et des consciences. Or, un « pèlerinage en France » découvre à la fois des signes d'abandon et des signes de présence du divin : églises désertes et indifférence des foules, mais aussi sérieux de la foi et ferveur des élites. Et puis ce cheminement invisible, mais palpable au toucher, de la grâce dans le hérissement même de l'incrédule et le malaise des égarements collectifs. Partout Dieu est encore là : dans le péché et dans l'innocence, dans le sceptique et dans le fidèle, dans le tabernaclé vivant des âmes généreuses et celui des autels. Et la caravane de secours remonte l'avalanche : prière du cloître, flamme des jeunesses, humbles dévouements, soifs de sacrifice et inventions de charité. (Et je n'oublie pas, dans la Creuse païenne, cette équipe de la Mission de France qui me reçut un jour, ou ce petit prêtre timide, atterré devant un sermon, mais qui, à force d'entêtement et de sympahie, reconquiert sa paroisse). Semences d'automne et douloureuse

béatitude de l'attente. Mystère de l'avenir, d'où le triomphe est exclu et dont l'espérance même comporte la lutte et le glaive. Naissance d'un monde inquiétant, vain effort de l'homme pour rentrer au Paradis, alors qu'il porte désormais les blessures de la Croix...

Pèlerinage en France, qui s'achève dans le souvenir des choses, la chaleur des amitiés vérifiées, et qui, en symbole, ouvre aux horizons de la véritable Patrie.

Emile RIDEAU.

plaies, mais qui parfois ne sont plus que des cicatrices. Et demain, au rythme d'un million de Français en plus chaque troisième année, c'est une innombrable jeunesse qui, elle aussi, va déboucher sur la maturité, redonner un sang neuf à ce pays meurtri.

Présage lumineux, dans un ciel inquiétant, que ce jaillissement de vie, partout perceptible, cette floraison de berceaux. Irréductible à ses explications, ce phénomène manifeste à la fois un sursaut mystérieux de l'âme qui fait la France et une volonté consciente de renouveau et de survie. Il est, tout ensemble, un don et un acte. Deux choses bien nécessaires à la continuité d'un peuple, car la tension de sa volonté doit être nourrie par une source et s'appliquer à la générosité d'une « nature ». Endormies parfois, la France ne manque pas de réserves vitales, mais plutôt de cette volonté persévérante de les mettre en œuvre, au service de sa mission : trop élégante et trop femme pour les affrontements sévères, et préférant les jouissances de l'instant, les réveils ultimes, au sérieux du combat quotidien. Il lui faut vouloir, et elle ne veut pas assez.

Si tout est suspendu à cet acte permanent, cet acte dépend lui-même d'une Grâce et d'une Miséricorde, d'une prière et d'un appel. Car le fameux « supplément d'âme » ne relève d'autre technique que celle du Dialogue avec le Maître transcendant des destinées et des consciences. Or, un « pèlerinage en France » découvre à la fois des signes d'abandon et des signes de présence du divin : églises désertes et indifférence des foules, mais aussi sérieux de la foi et ferveur des élites. Et puis ce cheminement invisible, mais palpable au toucher, de la grâce dans le hérissement même de l'incrédule et le malaise des égarements collectifs. Partout Dieu est encore là : dans le péché et dans l'innocence, dans le sceptique et dans le fidèle, dans le tabernaclé vivant des âmes généreuses et celui des autels. Et la caravane de secours remonte l'avalanche : prière du cloître, flamme des jeunesses, humbles dévouements, soifs de sacrifice et inventions de charité. (Et je n'oublie pas, dans la Creuse païenne, cette équipe de la Mission de France qui me reçut un jour, ou ce petit prêtre timide, atterré devant un sermon, mais qui, à force d'entêtement et de sympahie, reconquiert sa paroisse). Semences d'automne et douloureuse

béatitude de l'attente. Mystère de l'avenir, d'où le triomphe est exclu et dont l'espérance même comporte la lutte et le glaive. Naissance d'un monde inquiétant, vain effort de l'homme pour rentrer au Paradis, alors qu'il porte désormais les blessures de la Croix...

Pèlerinage en France, qui s'achève dans le souvenir des choses, la chaleur des amitiés vérifiées, et qui, en symbole, ouvre aux horizons de la véritable Patrie.

Emile RIDEAU.

plaies, mais qui parfois ne sont plus que des cicatrices. Et demain, au rythme d'un million de Français en plus chaque troisième année, c'est une innombrable jeunesse qui, elle aussi, va déboucher sur la maturité, redonner un sang neuf à ce pays meurtri.

Présage lumineux, dans un ciel inquiétant, que ce jaillissement de vie, partout perceptible, cette floraison de berceaux. Irréductible à ses explications, ce phénomène manifeste à la fois un sursaut mystérieux de l'âme qui fait la France et une volonté consciente de renouveau et de survie. Il est, tout ensemble, un don et un acte. Deux choses bien nécessaires à la continuité d'un peuple, car la tension de sa volonté doit être nourrie par une source et s'appliquer à la générosité d'une « nature ». Endormies parfois, la France ne manque pas de réserves vitales, mais plutôt de cette volonté persévérante de les mettre en œuvre, au service de sa mission : trop élégante et trop femme pour les affrontements sévères, et préférant les jouissances de l'instant, les réveils ultimes, au sérieux du combat quotidien. Il lui faut vouloir, et elle ne veut pas assez.

Si tout est suspendu à cet acte permanent, cet acte dépend lui-même d'une Grâce et d'une Miséricorde, d'une prière et d'un appel. Car le fameux « supplément d'âme » ne relève d'autre technique que celle du Dialogue avec le Maître transcendant des destinées et des consciences. Or, un « pèlerinage en France » découvre à la fois des signes d'abandon et des signes de présence du divin : églises désertes et indifférence des foules, mais aussi sérieux de la foi et ferveur des élites. Et puis ce cheminement invisible, mais palpable au toucher, de la grâce dans le hérissement même de l'incrédule et le malaise des égarements collectifs. Partout Dieu est encore là : dans le péché et dans l'innocence, dans le sceptique et dans le fidèle, dans le tabernacle vivant des âmes généreuses et celui des autels. Et la caravane de secours remonte l'avalanche : prière du cloître, flamme des jeunesses, humbles dévouements, soifs de sacrifice et inventions de charité. (Et je n'oublie pas, dans la Creuse païenne, cette équipe de la Mission de France qui me reçut un jour, ou ce petit prêtre timide, atterré devant un sermon, mais qui, à force d'entêtement et de sympahie, reconquiert sa paroisse). Semences d'automne et douloureuse

béatitude de l'attente. Mystère de l'avenir, d'où le triomphe est exclu et dont l'espérance même comporte la lutte et le glaive. Naissance d'un monde inquiétant, vain effort de l'homme pour rentrer au Paradis, alors qu'il porte désormais les blessures de la Croix...

Pèlerinage en France, qui s'achève dans le souvenir des choses, la chaleur des amitiés vérifiées, et qui, en symbole, ouvre aux horizons de la véritable Patrie.

Emile RIDEAU.

plaies, mais qui parfois ne sont plus que des cicatrices. Et demain, au rythme d'un million de Français en plus chaque troisième année, c'est une innombrable jeunesse qui, elle aussi, va déboucher sur la maturité, redonner un sang neuf à ce pays meurtri.

Présage lumineux, dans un ciel inquiétant, que ce jaillissement de vie, partout perceptible, cette floraison de berceaux. Irréductible à ses explications, ce phénomène manifeste à la fois un sursaut mystérieux de l'âme qui fait la France et une volonté consciente de renouveau et de survie. Il est, tout ensemble, un don et un acte. Deux choses bien nécessaires à la continuité d'un peuple, car la tension de sa volonté doit être nourrie par une source et s'appliquer à la générosité d'une « nature ». Endormies parfois, la France ne manque pas de réserves vitales, mais plutôt de cette volonté persévérante de les mettre en œuvre, au service de sa mission : trop élégante et trop femme pour les affrontements sévères, et préférant les jouissances de l'instant, les réveils ultimes, au sérieux du combat quotidien. Il lui faut vouloir, et elle ne veut pas assez.

Si tout est suspendu à cet acte permanent, cet acte dépend lui-même d'une Grâce et d'une Miséricorde, d'une prière et d'un appel. Car le fameux « supplément d'âme » ne relève d'autre technique que celle du Dialogue avec le Maître transcendant des destinées et des consciences. Or, un « pèlerinage en France » découvre à la fois des signes d'abandon et des signes de présence du divin : églises désertes et indifférence des foules, mais aussi sérieux de la foi et ferveur des élites. Et puis ce cheminement invisible, mais palpable au toucher, de la grâce dans le hérissement même de l'incrédule et le malaise des égarements collectifs. Partout Dieu est encore là : dans le péché et dans l'innocence, dans le sceptique et dans le fidèle, dans le tabernaclé vivant des âmes généreuses et celui des autels. Et la caravane de secours remonte l'avalanche : prière du cloître, flamme des jeunesses, humbles dévouements, soifs de sacrifice et inventions de charité. (Et je n'oublie pas, dans la Creuse païenne, cette équipe de la Mission de France qui me reçut un jour, ou ce petit prêtre timide, atterré devant un sermon, mais qui, à force d'entêtement et de sympahie, reconquiert sa paroisse). Semences d'automne et douloureuse

béatitude de l'attente. Mystère de l'avenir, d'où le triomphe est exclu et dont l'espérance même comporte la lutte et le glaive. Naissance d'un monde inquiétant, vain effort de l'homme pour rentrer au Paradis, alors qu'il porte désormais les blessures de la Croix...

Pèlerinage en France, qui s'achève dans le souvenir des choses, la chaleur des amitiés vérifiées, et qui, en symbole, ouvre aux horizons de la véritable Patrie.

Emile RIDEAU.

LE THÈME DE LA CHUTE DANS LES MYTHES DE L'ANCIENNE GRÈCE

Le mystère des origines du Mal a tourmenté la réflexion humaine bien avant que philosophes et théologiens ne lui proposent leurs solutions.

Les peuples anciens ont évoqué le problème sous la forme de Mythes, comme ils ont évoqué, sous la même forme, leurs croyances les plus chères, leurs nostalgies les plus profondes. Parmi eux, les Grecs, dont le patrimoine mythique fut considérable, nous ont légué quelques vieux récits tentant d'apporter une explication à l'inquiétante énigme.

Deux préoccupations fondamentales traversent la Mythologie grecque, et lui donnent souvent un visage d'adulte, déjà marqué par de longues méditations : expliquer l'univers, expliquer la destinée humaine. Aussi le problème du Mal est-il évoqué sous deux aspects. D'un côté on cherche à justifier les imperfections et les brutalités de la Nature, la cruauté mécanique de l'univers; dès le poète Hésiode, le pieux collectionneur de vieux mythes, au VIIIe siècle avant Jésus-Christ, apparaît l'explication qui sera longtemps celle de la physique grecque : ces maux sont des séquelles du désordre initial, le Cosmos ne s'étant formé que peu à peu, n'ayant évolué que lentement vers les formes supérieures de l'ordre et de la beauté.

Le second aspect concerne le problème de la destinée souffrante de l'humanité. C'est celui qui retiendra notre attention.

⁂

Une tradition fortement assise — et qui d'ailleurs n'est pas spéciale à la Grèce — affirmait qu'à ses origines, l'espèce humaine avait connu une félicité sans nuage. Dieux et

hommes demeuraient ensemble; dans un monde parfait, ils jouissaient d'une béatitude parfaite; la Terre produisait spontanément des biens sans nombre; « la race humaine vivait à l'abri des peines, de la dure fatigue, des maladies douloureuses qui apportent le trépas aux hommes » [1]. « Les dieux étaient pour les hommes comme des bergers pour leurs troupeaux [2] ». C'était l'Age d'or [3].

Merveilleuse aurore de l'humanité, qui ne fut pas seulement un rêve de poètes ou de penseurs, mais que des traditions populaires colportaient aussi. Les richesses spontanées de l'Age d'or étaient placées par les Grecs sous le signe de Kronos, et par les Latins sous celui de Saturne, vieux dieux des profondeurs du sol qui assuraient le travail souterrain de la germination et l'heureuse venue des récoltes.

En Attique, les « Kronies » étaient des fêtes agricoles qui se célébraient à la fin de la moisson; de joyeux banquets réunissaient maîtres et esclaves en souvenir de l'époque où tous les hommes étaient égaux et vivaient au sein de l'abondance... [4].

Cette image d'un passé idéal a excité la verve des Grecs. Ainsi, nous assurent-ils, l'Age d'or fut l'apanage exclusif du sexe masculin... Toute une race humaine connut, pendant un temps donné, un bonheur sans mélange et une vie sans souci et sans complication; l'une des raisons est facile à discerner : la Femme n'existait pas encore! C'est, au

1. Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 90-92, trad. P. Mazon.
2. Platon, *Politique*, 261 d.
3. Une autre tradition venait corroborer celle-ci, celle que contenait le Mythe des Races : la croyance en une progressive perversité des races humaines. La première race, appelée *Race d'Or*, fut moralement parfaite et jouit pleinement de la félicité primordiale. Hésiode juxtapose le Mythe des Races et celui de l'Age d'Or, et une difficulté apparaît dans la confrontation des deux textes au sujet de la mort. Les hommes de la Race d'Or s'endormaient dans la mort comme dans un sommeil, dit le poète (v. 116). Or, quelques vers plus haut, l'auteur semble indiquer que la première humanité ignorait le trépas, Κῆρας (v. 92, Κῆρας étant la correction la plus généralement admise pour γῆρας, la vieillesse). Certains proposent de traduire par « mort violente » pour concilier le v. 92 et le v. 116. La « chute » consisterait alors en la transformation du caractère de la mort et non en la mort elle-même...
4. Les Anciens ne cherchaient guère à concilier cette vision avec les sombres récits du Kronos titanesque. A moins que ce vieux dieu ne personnifiât à la fois une croyance en la déchéance de l'humanité et la puissance divine latente qui ramènera le monde au bonheur originel.

contraire, la création de la première femme qui mettra fin au bonheur primitif de l'humanité.

Quant à la génération des hommes, elle était alors assurée par la Terre. C'est d'elle et non de la Femme qu'était issue, selon les croyances des Anciens, cette première race humaine.

Une autre explication du même ordre humoristique venait compléter celle-ci. Les contes populaires rapportaient les facéties de deux personnages, deux frères, qui répondaient à deux sobriquets : l'un s'appelait Prométhée « celui qui pense avant », l'autre s'appelait Epiméthée, « celui qui pense après » (On reconnaît ici, semble-t-il, l'opposition folklorique entre deux frères, l'un astucieux et dégourdi, l'autre benêt et naïf). On attribuait au plus malin, Prométhée, un certain nombre d'exploits irrévérencieux (le vol du Feu divin était le plus célèbre) [1]. On lui imputait aussi la disparition d'une certaine jarre mystérieuse, appelée par les commentateurs anciens la « jarre aux maux »... Nous savons par Homère qu'une jarre de ce genre existait dans la profondeur du palais des dieux.

« Deux jarres sont plantées dans le sol de Zeus : l'une renferme les maux, l'autre les biens dont ils nous font présent. » (*Iliade*, XXIV, v. 526-528).

Ces provisions divines sont conçues à l'image des provisions humaines. Les fouilles ont mis à jour, en effet, dans les palais crétois, à Troie, dans les habitations pré-helléniques, de ces immenses jarres, souvent de hauteur plus qu'humaine et qui étaient enfoncées dans le sol presque jusqu'à l'orifice. Elles servaient en quelque sorte de silos, on y conservait le grain, les semences, les légumes secs, les figues, les raisins, l'huile, le vin, etc...

Mais, à la différence de l'épopée, dans notre vieux conte, les dieux ne sont pas encore retirés dans des demeures inaccesssibles, et si le palais de Zeus contient déjà deux jarres divines, il ne doit pas être très éloigné des maisons des hommes.

Il est bien certain qu'à l'époque privilégiée que nous évo-

1. Cf. M. A. Séveryns. *Prométhée*, héros de conte populaire. Nouvelle Clio. 1953, n° 14, p. 159 sq.

quons, la jarre contenant les Maux était inutilisée par les dieux. Mais l'humour hellénique se plut à en imaginer la disparition et à attribuer cet exploit à l'audacieux Prométhée, qui, ayant dérobé le dangereux récipient, l'enterra dans sa demeure, en recommandant à son frère — dont la naïveté était à craindre — de le maintenir bien clos.

Ainsi l'Age d'or était vraiment une époque idéale : il n'y avait pas de femmes, et les dieux ne possédaient que des Biens à distribuer aux humains!

On devine, dès lors, comment va se terminer ce temps paradisiaque : Zeus, dans un mouvement de mauvaise humeur, voire de grande colère, créera la Femme; celle-ci découvrira la jarre funeste et la catastrophe se produira...

La colère de Zeus fut provoquée par les audaces répétées de Prométhée [1]. Le maître des dieux et des hommes médita alors un châtiment pour l'humanité; il revêtit ce châtiment de formes séduisantes (κάλον κάκον, « une belle calamité », dit Hésiode); il fit la Femme.

Il chargea Héphaïstos, le grand technicien des dieux, de prendre un peu de terre et un peu d'eau et d'en modeler un beau corps semblable à celui des déesses immortelles. Ce fut une merveilleuse beauté qui sortit des mains de l'artiste divin. Athéna, les grâces et les autres divinités s'ingénièrent pour la revêtir des plus belles parures. Mais Hermès, d'ordre de Zeus, l'arma pour le rôle vengeur que lui destinait le maître des dieux : « il glissa en elle un esprit impudent et un cœur artificieux » [2]. Puis le héraut des dieux lui donna la parole et la nomma « Pandore », ce qui signifie « don de tous », car tous les dieux avaient contribué à faire ce présent aux hommes.

Et Zeus conduisit Pandore au lieu où étaient réunis dieux et hommes, et « les dieux immortels et les hommes mortels allaient s'émerveillant... à la vue (de la jeune fille) superbement parée ». Mais « c'était un piège pour la race humaine que Zeus avait créée ». « Car c'est d'elle qu'est sortie la race,

1. Celles-ci sont trop complexes pour être évoquées en quelques mots. Elles constituent un mythe tout à fait distinct.

2. Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 67-68. En réalité, cette précaution sera inutile, au moins dans une des deux versions de la légende.

l'engeance maudite des femmes, terrible fléau installé au milieu des hommes mortels... » [1].

Il est visible que dans cette version, la création de la Femme constitue *en soi* le châtiment dont est frappée l'humanité [2].

Mais sur cette toile de fond, d'un tissu un peu rêche, les Grecs ont finement brodé le joli tableau de Pandore et de son geste fatal.

On se souvient que Prométhée avait un frère appelé Epiméthée, « celui qui pense après coup ». Maladroit et distrait, mais surtout profondément artiste, tel la tradition nous peint ce personnage. Platon, dans un mythe célèbre a évoqué ses extraordinaires dons artistiques... et aussi sa distraction [3]. Or, donc, Zeus, poursuivant toujours son projet de châtiment, chargea Hermès, son messager, de présenter Pandore à Epiméthée. Celui-ci fut tellement émerveillé, ébloui par la beauté de la première femme qu'il en perdit la tête; il oublia les conseils de son frère qui lui avait instamment recommandé « de n'accepter aucun cadeau venant de Zeus... car il causerait un grand malheur aux humains » [4]. L'étourdi reçut Pandore dans sa demeure... Hélas! c'était là qu'était cachée la fameuse jarre! Semblable à tous les « pithoi » de ce genre, elle aurait pu passer inaperçue dans le sous-sol de la maison de Prométhée et d'Epiméthée. Mais la première femme, être tout neuf et tout spon-

1. Hésiode, *Théogonie*, v. 585-592.

2. Sur la valeur et la portée de cette misogynie, cf. l'étude de L. Séchan, Pandore, l'Eve grecque. *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, Paris, 1929.

3. C'est le Mythe de Protagoras (320 c). Au moment de la naissance des races mortelles « les dieux ordonnèrent à Prométhée et à Epiméthée de distribuer convenablement entre elles toutes les qualités dont elles avaient à être pourvues ». Mais Epiméthée voulut accomplir seul la merveilleuse répartition. Il donna aux uns la force, aux autres la vitesse, ... revêtit les uns de pelage, les autres de fourrures épaisses, ... et maintint l'équilibre entre toutes les espèces. « Mais la sagesse d'Epiméthée était imparfaite. » Il oublia l'Homme et le laissa nu comme un ver... Notons par curiosité que dans un joli mythe californien, le « dieu bon » avait chargé aussi deux frères d'organiser le bonheur primitif de l'humanité. Mais l'un d'eux se laissa séduire par l'adversaire du dieu bon. L'œuvre fut détruite. Et désormais le travail et la mort furent le lot des pauvres humains. (Cf. Satan, *Etudes carmélitaines*, p. 112.)

4. *Les Travaux et les Jours*, v. 86-88.

tané, ignorante de tout et curieuse comme toutes celles de sa descendance, ne tarda pas à visiter la demeure et à découvrir la jarre fatale. Elle en souleva le couvercle pour entrevoir le contenu... : tous les maux sortirent en trombe et se répandirent précipitamment à travers le monde! Pandore referma le vase. Trop tard! Seule demeura au fond de sa prison, l'Espérance!

L'Age d'or avait pris fin!

« La Terre aussitôt fut pleine de maux, et la mer en fut pleine »... Depuis lors, « des tristesses innombrables errent au milieu des hommes; les maladies, les unes de jour, les autres de nuit, à leur guise visitent les hommes, leur apportant des souffrances... » [1]. Et Zeus, à tous ces maux, a imposé le silence. C'est sans bruit, sans voix qu'ils viennent surprendre les mortels. Rien ne fait présager leur approche. L'homme est aussi ignorant de l'avenir lointain que de l'instant immédiat. Platon ne nous dit-il pas que Zeus avait chargé Prométhée de retirer aux hommes la connaissance de l'heure de leur mort... [2]? Dans ce sombre tableau, une seule lueur : un bien, un unique bien reste aux hommes, l'Espérance! Sans doute, dira la réflexion désabusée des siècles postérieurs, l'Espérance n'est qu'Illusion; elle est aveugle, elle est trompeuse; chez Hésiode, elle n'a pas encore un caractère si pessimiste, mais néanmoins, elle apparaît, dans une certaine mesure, comme un leurre que Zeus a placé devant les hommes pour les obliger à un labeur sans fin... Cependant, plus d'un siècle après Hésiode, le poète Théognis chantera encore — bien avant Péguy — les bienfaits de la divine Espérance :

Seule des divinités bienfaisantes, l'Espérance habite encore chez les Hommes; les autres les ont abandonnés pour regagner l'Olympe. Elle est partie, la Bonne Foi, cette grande déesse; elle est partie la Modération; et les Grâces aussi, ô mon ami, ont quitté la terre... Mais tant qu'un homme demeurera vivant et verra la lumière du soleil, s'il a quelque piété envers les dieux... que ce soit à l'Espérance qu'il offre ses premiers comme ses derniers sacrifices [3].

1. Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 100-103.
2. Platon, *Gorgias*. 523 d; cf. Eschyle, *Prométhée enchaîné*, v. 248.
3. *Théognis* I, v. 1135-1146.

⁂

La boutade est parfois le voile léger qui sert à cacher la gravité d'une situation. Sous le couvert de l'humour, les Grecs laissent entendre qu'ils ont eu la notion d'un grand drame originel qui avait bouleversé les conditions premières de l'humanité.

L'analyse de l'allégorie va nous permettre de préciser les dimensions du drame.

« Pandore » était, en effet, une épithète de la déesse Gé ou Gaia, la Terre; et cette épithète signifiait en son sens premier « celle qui procure tous les dons », « celle qui donne tout » [1]. N'était-ce pas elle, la Terre, qui avait engendré tous les êtres vivants, et qui produisait naguère, spontanément, et en abondance toutes sortes de biens...?

Or, voici que cette Terre maternelle, si généreuse, devient soudain la dispensatrice des maux. Elle cesse brusquement ses bienfaits. Elle ne produira plus rien désormais sans le travail de l'Homme! Et c'est ce *dur labeur* qui est la véritable cause de tous les maux, c'est lui qui engendre la fatigue, les maladies, les soucis, l'usure, la mort pénible et douloureuse.

Devenue stérile, la Terre cessera aussi d'engendrer les races humaines. La Pandore divine va céder la place à la Pandore humaine. Toute pétrie de cette terre qu'elle représente, Pandore, humanisée, devient le *Prototype de la Femme.* Platon qui décrit dans le « Politique », avec une brillante fantaisie, le temps où, sous le règne de Cronos, les lois de la vie étaient toutes différentes [1], évoque aussi dans le Ménéxène, cette transmission de la puissance maternelle de la Terre à la Femme [2].

A partir de la Pandore humaine, c'est à la Femme désormais qu'incombera la charge de perpétuer le genre humain. Lourde charge!... Inéluctable et tragique nécessité, qui

1. *Politique,* 268 d, 274 e.
2. « Ce n'est pas la Terre qui a imité la Femme dans la conception et l'enfantement, mais la Femme qui a imité la Terre » (Menexène, 238 a.)

arrachera à la Médée d'Euripide une des plus émouvantes plaintes sorties de lèvres féminines [1].

Enfin, c'est parce que le nom de Pandore évoquait la Terre et les puissances recélées en ses profondeurs que le symbolisme de son « pithos » revêt lui aussi un sens particulier.

La Terre, en effet, n'était pas seulement l'antique génératrice des vivants; elle était aussi le *réceptacle des morts.* C'est dans son sein que retournaient ceux qui venaient d'elle. La croyance en une localisation des Enfers dans les entrailles de la Terre était de beaucoup la plus répandue. Or un « pithos » n'évoquait pas seulement pour un Grec, l'image d'un instrument domestique, c'était aussi un *objet du culte des morts.* On a longtemps utilisé de grandes jarres pour l'ensevelissement des corps, et l'usage s'en est perpétué pour les enfants en bas âge. Et, en Attique, lors de la fête des Anthestéries, fête de printemps (littéralement fête des fleurs) qui, à l'époque historique, était placée sous le patronage de Dionysos, — on évoquait pendant trois jours la pensée des morts [2]; la première journée était consacrée à « l'ouverture des jarres » (« Pithoigia », le mot le dit). Ce geste signifiait que pendant trois jours on laissait aux morts la liberté de revenir parmi les vivants, et de jouir de quelques heures d'existence terrestre. Mais ce n'était pas sans appréhension que les vivants laissaient se dérouler ces vieux rites, car les « Kères » qui circulaient pendant ces trois jours étaient des puissances mystérieuses et redoutables dont il fallait savoir capter la bienveillance... [3].

1. « On dit de nous que nous menons une vie sans péril à la maison, tandis qu'ils combattent à la guerre! Raisonnement insensé! Etre en ligne trois fois, bouclier au flanc, je le préfèrerais à enfanter une seule! » Euripide, *Médée*, v. 230 sq.

2. C'est un trait assez général des religions antiques que d'évoquer au printemps — époque de vie et de renaissance — le souvenir des morts, exemple de l'irréductible espérance humaine.

3. Nous rejoignons ici des pratiques religieuses répandues dans les civilisations les plus diverses. Chez les Etrusques, le « mundus » était une cavité profonde que l'on ouvrait à jours fixes pour donner aux morts la possibilité de visiter leurs descendants. Le rite passa aux Romains. « Lorsque le mundus est ouvert, c'est pour ainsi dire la porte des tristes divinités infernales qui est ouverte », dit Varron. Chez les Hébreux c'est un puits qui jouait ce rôle; il était fermé par une trappe que l'on ouvrait pour permettre aux morts de s'échapper. Divers peuples indo-européens paraissent avoir célébré

Des thèmes de folklore se sont développés autour de ces rites, et en particulier le thème des « *bouches infernales* ». Tout objet profondément enfoncé dans le sol pouvait passer pour entrer en contact avec le monde « d'en bas », comme toute cavité importante pouvait être un accès au séjour des morts. En Israël, une tradition voulait que le temple de Jérusalem fût construit sur une pierre qu'il ne fallait soulever à aucun prix car elle était un couvercle de l'Enfer et tous les démons seraient sortis [1]. Peut-être le Christ fait-il allusion à cette croyance lorsqu'il dit à Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle. »

Les peuples orientaux voyaient volontiers dans les Enfers le lieu d'origine de tous les maux. « Où sont tes fléaux, ô Mort? où est ta peste, ô Schéol? » s'écrie Osée [2]. Dans les récits babyloniens, lorsque la déesse Ishtar pénètre aux Enfers, la reine des morts, Ereschtigal, crie à son acolyte : « Lâche contre elle les soixante maladies... » [3]. En Grèce, Hésiode compare le Tartare, lieu des châtiments éternels, à une énorme jarre de laquelle sortent les racines du monde, « celui-ci se déployant au-dessus de cette bouche infernale comme un bouquet au-dessus d'un vase » [4].

C'est à cette famille d'images que s'apparente le « pithos » de Pandore dont l'ouverture fut fatale.

Ainsi se précise l'aspect profond du drame : la Terre, frappée de stérilité — tant dans sa production des êtres que dans celle des fruits du sol — et laissant échapper ses puis-

des rites analogues. On les retrouve chez les Slaves. Le jour de la fête appelée « Gody », « il y a foison d'âmes qui viennent rôder autour des demeures des hommes et réclamer des offrandes ». (Schuhl, *Essai sur la Formation de la Pensée grecque*, p. 28, note 2.)

1. Le rocher du Temple de Jérusalem enfermait la bouche du Tehôn, et recouvrait une cavité qui donnait sur les eaux primordiales. Une tradition analogue existait à Babylone. Cf. Mircea Eliade, *Traité d'Histoire des Religions*, Paris, 1953, p. 223.
2. Osée, XIII, 14.
3. « Le mal d'yeux contre ses yeux
le mal de côté contre son côté
le mal des pieds contre ses pieds etc... (Texte acadien, VIIIe s. av. J.-C.)
4. Théogonie, v. 727-728, trad. P. Mazon, p. 58, note 4.

sances infernales. Tel fut, à la fin de l'Age d'or, le grand châtiment de Zeus.

Le mythe de Pandore appartient, de toute évidence, à la catégorie des mythes dits « paradisiaques », c'est-à-dire de ceux qui traduisent la nostalgie quasi universelle de l'humanité pour un bonheur primordial perdu. Son pessimisme foncier à l'égard de la vie humaine est peut-être aggravé du fait que l'auteur qui nous le transmet a des raisons personnelles d'évoquer la dureté de l'existence [1]. Quant au pessimisme à l'égard de la Femme, il n'est pas neuf. On le perçoit déjà dans l'épopée [2] et il annonce cette veine misogyne qu'exploiteront inlassablement les poètes légers, les satiristes, les comiques.

Cependant ce mythe plonge, par ses éléments constitutifs, dans le plus profond passé hellénique. On le pressent déjà par ses liens avec le culte des morts et les antiques superstitions. On peut préciser davantage. Ce discrédit jeté sur la Déesse-Terre, réduite avec son seul et funeste « pithos » à n'être plus qu'une divinité redoutable des profondeurs chthoniennes (de χθών la Terre), porte la marque d'une époque : celle du refoulement des cultes féminins pré-helléniques à tendance mystique, qui s'adressaient, à travers une image divine, à la maternité universelle, au grand mystère de la Vie. Les envahisseurs indo-européens qui, vers la fin du IIe millénaire, ruinèrent par la force la civilisation achéenne, héritière de la civilisation minoenne, apportèrent avec eux des conceptions religieuses profondément différentes et orientèrent les adorations des hommes vers des dieux célestes, principalement masculins et véritables dispensateurs, à leurs yeux, des Biens et des Maux. Hérodote

1. Hésiode est le fils d'un réfugié oriental installé en Béotie. Il cultive, aux flancs de l'Hélicon, quelques lopins de terre sur un sol aride et ingrat, desséché l'été et exposé au vent glacial l'hiver.

2. Notamment dans l'Iliade et dans le cycle épique thébain. Mais l'Odyssée fait preuve d'une conception de la femme nettement supérieure.

ne nous dit-il pas qu'à cette rude époque des invasions doriennes, le culte de la douce Déméter ne put survivre qu'en se cachant? Pandore-Gé, si proche de Déméter, ne serait-elle pas une autre victime de ces clans semi-barbares dont l'esprit patriarcal et le mépris de la Femme ont marqué plus d'un mythe grec? Et par ricochet, le dénigrement de la Pandore divine n'a-t-il pas atteint la Pandore humaine, la première femme, qui est restée définitivement marquée de ce stigmate originel [1]?

D'autre part, les découvertes archéologiques ont permis de retrouver le groupe des deux jarres divines dans le monde préhellénique et minoen. Ces deux jarres étaient les attributs de divinités de la Fécondité, de celles qui président aussi bien à la désolation de l'hiver qu'à la reviviscence du printemps et qui veillent sur les morts comme sur les vivants. Ces deux jarres étaient, semble-t-il, dans cet ancien symbolisme, la jarre de la Vie et la jarre de la Mort. « Fallait-il une très forte transposition symbolique chez ces Indo-européens qui apportaient en eux le germe des spéculations sur l'éthique, pour qu'un jour nous eussions, avec les deux jarres parallèles, le symbolisme parallèle aussi du Bien et du Mal? Les poèmes homériques l'ont enregistré au passage... Ainsi, vu à la lumière de l'archéologie, le mythe de Pandore se situe à la limite des temps minoens et de la réaction indo-européenne [2] ».

Il conviendrait d'ajouter encore que la notion d'une création tardive de la Femme, le rêve d'une humanité qui aurait dû son bonheur primitif à l'absence du sexe faible sont des thèmes que les érudits ont rapprochés d'un fait linguistique curieux : l'apparition tardive du genre féminin dans les langues indo-européennes. Mais on ne saurait nier cependant que d'autres peuples aussi ont connu la tradition d'une création de la Femme nettement postérieure à celle de l'Homme. D'après certaines légendes sémitiques très

1. Le mythe d'Hélène subit une transformation très analogue. Divinité de la végétation, aux disparitions périodiques (avec arrière-plan mystique aussi) elle n'est plus, dans l'épopée, que la femme volage, enlevée puis rendue à son époux. On le voit, même désacralisation, avec le même « assaisonnement » misogyne que pour la pauvre Pandore.

2. M. Charles Picard, *Acropole*, 1932. « Le péché de Pandore ».

anciennes, l'Homme aurait d'abord vécu, semble-t-il, dans une longue familiarité avec les animaux (et peut-être comprenait-il leur langage), avant de jouir de la compagnie d'un être semblable à lui...

⁂

Après Hésiode, le mythe de Pandore essuiera la fantaisie des poètes. Le premier en date, Sémonide d'Amorgos se plaira à en accentuer l'aspect misogyne. Imaginant, d'après un thème populaire, toutes sortes d'origines burlesques à la Femme, il évoque aussi la créature que fabriquèrent les Olympiens. Comme elle était stupide! Elle ne savait pas travailler; elle ne savait que manger. Elle ignorait que le feu chauffât; et l'hiver, toute transie de froid, elle restait éloignée de la flamme. Enfin et surtout, elle ne savait pas distinguer le Bien du Mal. Sémonide songerait-il aux deux jarres du Bien et du Mal et à un choix inconsidéré de la première femme? Ce genre de thèmes sera très prisé. Le temps est proche où le char de Parménide, emporté par les Muses, passera au carrefour de la route de l'Etre et de celle des Apparences, et où l'Héraclès de Prodicos aura à choisir, au croisement des chemins, entre la voie du Vice et celle de la Vertu...

Bien différente est la version d'Esope, dans sa fable « Zeus et la jarre des Biens ». Zeus rassemble dans une grande jarre à provisions tous les biens possibles pour les humains et il la remet à l'Homme en lui recommandant de ne pas l'ouvrir. Mais l'Homme cède à la curiosité, et tous les Biens s'empressent de reprendre leur envol vers l'Olympe; seule, l'Espérance reste au fond de sa prison d'argile...

Mais on oublia, un jour, les palais crétois et leurs silos à provisions... on s'étonna qu'un objet aussi considérable et aussi peu portatif qu'une jarre ait été l'attribut de la première Femme. De là naquit l'image d'un coffret, — la fameuse « boîte de Pandore »...

Ainsi le mythe de Pandore s'est-il amenuisé en un joli

conte... Et pas plus que Thucydide ne fit peser sur Hélène la responsabilité de la guerre de Troie, aucun Grec ne s'avisa de voir en Pandore la cause première des malheurs des humains. Phidias représenta sa naissance sur le socle même de l'Athéna chryséléphantine, au Parthénon. « Eût-il choisi ce sujet pour le principal sanctuaire de la Vierge protectrice, si la légende de Pandore n'eût évoqué qu'une faute amère, péché originel, fatalité destructrice du bonheur humain [1] ? »

Aussi est-ce bien à tort que Voltaire exerce à propos de Pandore son sarcasme : « Rien n'est plus spirituel et plus agréable que le conte de Pandore et de sa boîte. Rien de plus enchanteur que cette origine de nos souffrances. Mais il y a quelque chose de bien plus estimable encore dans l'historiette de Pandore : c'est qu'il ne fut jamais ordonné d'y croire [2]. »

En réalité, *Pandore n'est pas la figure de la Faute. Elle est celle du Châtiment.* Elle n'a été que l'instrument de la vindicte de Zeus. C'est lui qui guida ses gestes pour assurer l'exécution de son dessein : imposer à l'humanité la loi du labeur et de la souffrance. Le coupable est autre. Hésiode le nomme expressément : c'est Prométhée, qui avait bravé Zeus. Mais avec lui s'ouvre un tout autre et très vaste chapitre de l'inépuisable mythologie.

Comment après ces évocations païennes, ne pas être saisis par la qualité du récit biblique? Pour l'usager des littératures antiques qui quitte soit les fantasmagories orientales, soit le trop piquant humour hellénique, quelle découverte soudain de simplicité et de grandeur, tout à la fois! En face de ce Zeus qui crée la Femme avec la volonté explicite de causer le malheur de l'Homme, nous découvrons un Yaweh-Dieu qui, méditant le bonheur de sa Créature, proclame qu'il n'est pas bon que l'Homme reste seul, et qu'il lui faut « une compagne semblable à lui ». Et dans cette créa-

1. Ch. Picard, *Acropole*, 1932, p. 56.
2. Voltaire, *Œuvres complètes*, éd. Kehl, t. XXXII, p. 186.

tion de la Femme, de la même chair que l'Homme, quel mystère d'union, d'unité. Au sein de civilisations où la condition inférieure, sinon méprisée, de la femme était la règle la plus courante, n'est-ce pas là une promotion? Il est permis de penser sans doute, que la verve misogyne attribuant à la première femme la responsabilité de l'entrée des maux dans le monde, avait dépassé les frontières helléniques. Le texte de Sémonide prouve que dans le dernier tiers du VIIe siècle av. J.-C. une version plus cruelle encore que celle d'Hésiode circulait dans les Sporades. Mais, dans le texte sacré, qui escompte sa victoire de la faiblesse de la Femme? Non le Créateur, certes, comme dans la version hellénique, mais le Tentateur! Quel renversement! Et, au surplus, ne peut-on se demander si le narrateur de la Genèse n'a pas cherché, précisément, à viser des récits païens qui tendaient à amenuiser le péché de l'Homme, jusqu'à faire de l'origine du Mal une sorte d'accident, imputé par boutade à l'inconscience féminine? En face de Pandores ignorantes, jouets d'une volonté divine hostile, l'écrivain sacré n'aurait-il pas entendu situer une Eve libre et consciente de son geste?

Mme André PIETTRE.

UN ANNIVERSAIRE SPIRITUEL

Voilà tout juste cinquante ans, le 11 juin 1906, dans l'Eglise Saint-Jean l'Evangéliste, au pied de la colline de Montmartre, le tumultueux Léon Bloy, l'auteur de la *Femme Pauvre*, du *Désespéré*, du *Salut par les Juifs*, se faisait le parrain de deux jeunes gens qui, à vingt ans, demandaient à recevoir le baptême dans l'Eglise Catholique. Malgré cet âge, la décision était pour l'un et l'autre le terme d'une série, déjà longue, d'expériences, de réflexions, d'épreuves et de luttes douloureuses.

Elle, petite, blanc visage ovale rehaussé de cheveux noirs, illuminé d'un regard de geai, venait à la fois de cette Russie qui l'avait vue naître, à Rostoff sur le Don, et du judaïsme religion de ses parents. Lui, grand, mince, pâle, et blond, appartenait par sa mère, la fille de Jules Favre, au protestantisme libéral, tandis que, par son père, ancien bâtonnier du barreau de Mâcon, il s'enracinait dans le même terroir que Lamartine. Elle et lui, s'étaient rencontrés à la Sorbonne, un jour où il y récoltait des signatures pour un manifeste des écrivains et universitaires français contre les mauvais traitements dont les étudiants socialistes russes étaient alors victimes en leur pays.

Dans ces premières années du siècle, la jeunesse des Ecoles frémissait encore des scandales de l'Affaire Dreyfus. Charles Péguy tenait boutique à l'enseigne des *Cahiers de la Quinzaine* où se rencontraient avec Jaurès et Georges Sorel d'autres qui préféraient Jeanne d'Arc à Karl Marx. Là aussi, elle et lui, Raïssa Ourmançof et Jacques Maritain, se retrouvaient dans une même ferveur. Péguy avait une profonde amitié pour Mme Maritain-Favre, la mère de Jacques. Il aimait en elle, « une fidélité religieuse à l'idéal ardent qui animait sous l'Empire l'opposition républicaine, un indomptable esprit de liberté, un espoir passionné dans l'avenir spirituel de l'humanité ». Il considérait son fils Jacques, « comme un frère plus jeune qui l'aiderait et lui succé-

derait plus tard et poursuivrait son œuvre aux *Cahiers de la Quinzaine* ». Un autre jeune accompagnait Jacques et Raïssa dans la boutique de Péguy, rue de la Sorbonne, comme chez Mme Maritain, rue de Rennes; c'était Ernest Psichari, le petit-fils de Renan. Son amitié pour le petit-fils de Jules Favre datait de leur première rencontre au Lycée Henri IV. A Bussières, en Bourgogne, chez les Maritain, ils avaient passé de lumineuses vacances. Ensemble, avec Péguy et ses amis, ils cherchaient à s'évader de ce rationalisme romantique qui avait enchanté leurs grands-pères, Favre et Renan, mais qui leur paraissait inconsistant. Ils ne souhaitaient pas moins se délivrer du carcan de ce scientisme positiviste et matérialiste qui triomphait alors à la Faculté des Sciences, qu'ils fréquentaient en même temps que celle des Lettres. La rencontre et l'amitié d'un Félix Le Dantec ne les dissuada pas de chercher plus haut des raisons de vivre. Le respect et l'affection que leur inspirèrent aussi Emile Dürkheim et Lévy-Brühl n'allèrent pas jusqu'à faire d'eux des disciples convaincus. Leurs âmes inquiètes de vérité et d'absolu ne pouvaient se satisfaire du positivisme sociologique de l'un et de l'autre; Nietzsche et Spinoza leur donnèrent un moment quelque allégresse, mais bientôt ils sentirent que « l'*Ethique* était sans force devant le moindre cri d'un être humain vraiment atteint dans son cœur », cependant que « le mépris des faibles et des pauvres, l'exaltation forcenée de l'orgueil et de la violence, dansant sur le néant », qui s'étalaient chez Nietzsche, les désabusaient de l'attrait que leur avait, un moment, inspiré sa passion désespérée de la vérité, sa vigueur à balayer les préjugés de la médiocrité et à dévoiler le tragique de la vie.

Un jour, au jardin des Plantes où volontiers ils venaient respirer en sortant des cours de la Sorbonne, les deux jeunes gens font le bilan de leurs études et de leurs recherches :

Notre parfaite entente, notre propre bonheur, toute la douceur, du monde, tout l'art des hommes ne pouvaient nous faire admettre sans raison — en quelque sens que l'on prenne l'expression — la misère, le malheur, la méchanceté des hommes. Ou bien la justification du monde était possible et elle ne pouvait se faire sans une connaissance véritable; ou bien la vie ne valait pas la peine d'un instant d'attention de plus.

— Quand il n'y aurait qu'un seul cœur au monde à souffrir certaines souffrances, un seul corps à connaître l'agonie de la mort, cela exigerait une justification; et quand il n'y aurait que la souffrance d'un seul enfant; et quand même les animaux seuls souffriraient sur la terre, cela, tout cela, exigerait une satisfaction.

— En aucun cas l'état de chose n'est acceptable sans une lumière vraie sur l'existence. Si une telle lumière est impossible, l'existence aussi est impossible et il ne vaut pas la peine de vivre [1].

Allaient-ils donc aboutir au suicide? — Ils n'éludaient pas cette éventualité. « Nous voulions mourir par un libre refus s'il était impossible de vivre selon la vérité. » Mais avant d'en venir là, leur jeunesse voulait encore prolonger l'expérience de la vie. « Nous allions faire crédit à l'existence, comme à une expérience à faire, dans l'espoir qu'à notre appel véhément le sens de la vie se dévoilerait, que de nouvelles valeurs se révèleraient si clairement qu'elles entraîneraient notre adhésion totale et nous délivreraient du cauchemar d'un monde sinistre et inutile. »

C'est alors, écrira Mme Raïssa Maritain, « que la pitié de Dieu nous fit trouver Henri Bergson ». L'instrument de cette découverte fut, précisément, leur ami Charles Péguy. Les voyant désemparés, il les avait emmenés au cours que Bergson faisait au Collège de France. « Avec Péguy, Sorel, Ernest Psichari, nous arrivions de bonne heure pour trouver sûrement une place. Henri Focillon, Jean Marx, Masson-Oursel, la poètesse Anna de Noailles se trouvaient aussi dans la salle. « Ils formaient tous deux avec Péguy et Psichari, « un quator exultant, parce que des perspectives de vie spirituelle et de certitude intellectuelle s'ouvraient à nouveau devant eux. »

La subtile dialectique et la pénétrante psychologie de Bergson réussit en effet à dégager leur esprit des étroites lisières où les enfermaient les postulats matérialistes du scientisme. Il leur révéla ce qu'il y a dans la conscience d'irréductible à l'espace et au mouvement, tels que les conçoit et les mesure le physicien. Par delà les déterminismes que la physique mathématique met en équation, il leur fit discerner le pouvoir propre à la personne humaine de se déterminer et de s'engager elle-même par elle-même.

1. (*Les Grandes Amitiés*, 1949, pp. 89-90).

C'était pour eux l'essentiel. Ayant repris confiance en la valeur et dans la possibilité de l'esprit, intelligence et liberté, ils allaient par une suite de rencontres providentielles aboutir à celle-là qui seule peut être définitive, car elle inclut toutes les autres.

D'abord ce fut, sous la conduite de Bergson lui-même, la rencontre de la vie mystique dans les Ennéades de Plotin. De Plotin ils passèrent à Platon et à Pascal. En celui-ci se retrouvait ce qu'ils avaient éprouvé jusqu'à l'angoisse, « le besoin de la vérité pour vivre, la nécessité de l'absolu pour y attacher son âme ». Ils poursuivirent leur découverte en lisant *L'Ornement des Noces spirituelles* de Ruysbroeck traduit du flamand par Maurice Maeterlinck. Une phrase les frappa : « La simplicité d'intention est le principe et l'achèvement de toute vertu. »

Il y avait déjà deux ans qu'ils étaient fiancés; ils décidèrent, alors, de se marier, le 26 novembre 1904. Une ultime rencontre les conduira au baptême. Un mot de Maurice Maeterlinck, cité par un chroniqueur du journal *Le Matin*, leur révéla le roman de Léon Bloy : *La Femme Pauvre*. « Nous en traversâmes la forme littéraire pour aller directement non pas à l'auteur, mais à l'homme, à l'homme de foi illuminé par cette étrange chose, si inconnue de nous — le catholicisme — et comme identifié à lui. »

Ils furent éblouis par « l'immensité de cette âme de croyant, son zèle brûlant de la justice, la beauté d'une haute doctrine qui, pour la première fois, surgissait à leurs yeux ». Ils eurent la chance de ne pas s'arrêter à certains jugements « intolérablement sommaires, comme ceux qu'il porte sur Tolstoï par exemple », ni à ses « commentaires implacables, si éloignés de toute justice humaine » de catastrophes tels que l'incendie du *Bazar de la Charité* ou le tremblement de terre de la Martinique. « Cette grâce de ne voir dans toute l'œuvre de Léon Bloy que Léon Bloy lui-même, la foi et l'amour divin dont il vivait réellement, nous a permis, écrit Raïssa Maritain, de ne pas commettre à son égard l'injustice tant de fois commise, et dont il a réellement souffert toute sa vie, de ne voir en lui qu'un « pamphlétaire » et un « vociférateur », un orgueilleux et un « mendiant ingrat ».

Emu de la misère que révélait son journal, *Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne,* le jeune couple lui envoie une petite somme d'argent, vingt-cinq francs de 1905, des francs or. Celui qui s'appellera « le mendiant ingrat » répondit avec effusion : « Si vous êtes des âmes vivantes, comme je le suppose, le vieil homme douloureux que je suis vous aime déjà et sera content de vous voir ». Le 25 juin 1905 ils montèrent « l'escalier sempiternel qui grimpe jusqu'au Sacré-Cœur ». Léon Bloy habitait, alors, 40, rue du Chevalier de la Barre. Dans sa préface aux *Lettres* de Léon Bloy à ses *filleuls,* Jacques Maritain nous dit quel était encore à ce moment leur état d'âme :

> Ils portaient en eux cette détresse qui est le seul portrait sérieux de la culture moderne, et une sorte de désespoir actif, éclairé seulement, ils ne savaient pourquoi, par l'assurance intérieure que la Vérité dont ils avaient faim, et sans laquelle il leur était presque impossible d'accepter la vie, un jour leur serait montrée... (...) Au demeurant ils tenaient l'Eglise, cachée à leur vue par d'ineptes préjugés et par les apparences de beaucoup de gens bien pensants, pour le rempart des puissants et des riches, dont l'intérêt aurait été d'entretenir dans les esprits « les ténèbres du moyen âge ». Ils allaient vers un étrange mendiant, qui, méprisant toute philosophie, criait sur les toits la vérité divine et, catholique intégralement obéissant, condamnait son temps et ceux qui ont leur consolation ici bas avec plus de liberté que tous les révolutionnaires du monde.

L'entrevue fut suivie de beaucoup d'autres. « Ce qu'il leur découvrait ne peut se raconter; la tendresse de la fraternité chrétienne, et cette espèce de tremblement de miséricorde et de crainte qui saisit en face d'une âme, une âme marquée de l'amour de Dieu. » La rencontre de cet homme, le spectacle de sa vie les amenait à considérer les principes, les sources, les motifs d'une telle vie. « Cette fois, la question de Dieu était posée et de toute sa force et dans toute son urgence. »

Le livre de Léon Bloy, le *Salut par les Juifs* qu'ils lisent à la campagne, en août 1905, les jette dans la découverte des deux Testaments et de leur unité dans le Christ. Un séjour à Chartres leur révèle, par sa cathédrale, la symbolique du Moyen Age chrétien. Peu à peu ils s'initient, dans l'amitié de Léon Bloy, à l'univers si complexe de la religion catholique. Il leur arrive d'ébaucher une prière très humble

à ce Dieu qu'ils cherchent encore, mais qu'ils ont déjà trouvé. Surtout ils se mettent à l'école des saints et mystiques que leur fait connaître Léon Bloy, Angèle de Foligno, Ruysbroeck, Catherine Emmerich. Mais c'est Georges Sorel qui leur signale le *Catéchisme Spirituel* du P. Surin. Ce livre eut sur eux une action décisive. Il leur découvrait que « la perfection où tendait tout le labeur de l'ascète ne pouvait être véritablement atteinte que par les voies d'une vie passive de l'esprit où Dieu conduit lui-même les âmes qu'il veut combler de ses dons ». Ils comprenaient que la foi est un don de Dieu. Mais déjà le désir qu'ils en éprouvaient était un fruit de sa grâce.

Dans le même temps, leur amitié pour Léon Bloy leur fait partager celle qu'il inspire à George Rouault et à Pierre Termier, qu'ils rencontrent chez lui au début de 1906. Une grave maladie de Raïssa Maritain les fait réfléchir à la nécessité de prendre une décision.

Tout ce qui avait précédé la rencontre de Bloy et tout ce qui avait suivi, lectures, réflexions, amitiés nouvelles, nous avait d'une part amenés à convenir qu'aucune des objections faites au catholicisme n'était décisive, et d'autre part nous avait donné un ardent désir du bonheur et de la sainteté des saints.

Mais en même temps que les attirait le bonheur d'être chrétiens, ils se sentaient retenus par la crainte de se voir séparés de leurs parents, de leurs camarades dont l'incompréhension leur semblait devoir être totale. Jacques Maritain pensait qu'en se faisant catholique il devrait renoncer à la vie de l'intelligence. « Maintenant que nous nous disposions à entrer parmi ceux que le monde hait, comme il hait le Christ, nous souffrions, Jacques et moi, une sorte d'agonie. » Elle dura deux mois. Léon Bloy les avait adressés à un prêtre de la Basilique du Sacré-Cœur, l'abbé Durantel. Il attendait leur décision. Le 1er juin, Léon Bloy écrivait à Termier : « Rien n'est encore fait du côté des Maritain. » Mais le 9, il confie au même : « Jacques Maritain, sa charmante femme Raïssa et la sœur de cette dernière, Véra, seront baptisés lundi 11, fête de saint Barnabé, à Montmartre. Ma femme, Véronique et moi seront les parrain et

marraine. Vous êtes de ceux qui peuvent comprendre l'immensité et la splendeur fort inaperçues d'un tel événement. C'est quelque chose de penser qu'en mourant je laisserai à genoux et pleurant d'amour des gens qui ne savaient rien de cette attitude avant de me connaître. »

De ce baptême qui eut lieu, comme convenu, le 11 juin 1906, à 11 heures du matin, Raïssa Maritain qui était venue « dans une absolue sécheresse », nous dit ensuite : « une paix immense descendit en nous, portant en elle les trésors de la Foi. Il n'y avait plus de questions, plus d'angoisse, plus d'épreuves, il n'y avait que l'infinie réponse de Dieu. L'Eglise tenait ses promesses. Et c'est elle la première que nous avons aimée. C'est par elle que nous avons connu le Christ. » Le 3 août, à la Basilique du Sacré-Cœur, les trois baptisés firent leur première communion.

Comme prévu, les parents de Raïssa et de Véra virent d'abord dans leur baptême « une trahison à l'égard de leur peuple et de ses souffrances ». Mme Maritain-Favre reprochera à son fils d'avoir trahi « l'idéal de l'émancipation des hommes ». Elle comptait sur Péguy pour défaire ce que Léon Bloy, seul, pensait-elle, avait fait. Mais quand Jacques Maritain raconta sa conversion à Péguy, lui s'écria : « Moi ausi, j'en suis là ! » Et il ajouta : « Le corps du Christ est plus étendu qu'on ne le pense. »

⁂

Lorsque dix ans plus tard — octobre 1916 — la classe de philosophie de l'Institution Notre-Dame de Grandchamp, à Versailles, accueillait son nouveau professeur, nous n'imaginions guère les étapes de cette conversion qui, à travers tant de tourments et par la rencontre d'un Léon Bloy, après celle de Bergson et de Péguy, avaient amené notre maître à ce catholicisme intégral qui inspirait tout son enseignement. Nous étions fiers d'avoir, pour nous préparer au bachot de philosophie, un brillant agrégé de l'Université. Nous savions qu'après s'être distingué parmi les disciples de Bergson il avait, en 1913, publié une impitoyable criti-

que des insuffisances et erreurs qu'il discernait dans l'œuvre de son maître, notamment dans *l'Evolution Créatrice,* que n'avaient pas encore complétée et rectifiée ses ultimes réflexions sur les *Deux sources de la Morale et de la Religion.* Nous savions aussi qu'une intime amitié l'avait lié à Péguy et à Psichari, tous deux tombés glorieusement dans les premiers combats d'août 1914. *Le Voyage du Centurion* venait de paraître et nous y avions relevé avec une pointe de malice le portrait de notre professeur esquissé par Maxence : « Cette face blanche qu'il revoyait avec ses joues transparentes, sa barbe rare et mal venue, ses yeux tranquilles et sûrs, cette face blanche inclinée sur l'épaule fragile, était vraiment la face de son ami. »

Pour le comprendre pleinement il fallait, précisément, devenir son ami. Mais comment ne pas l'être lorsqu'après la classe nous l'accompagnions chez lui à travers les avenues royales du vieux Versailles, échangeant mille propos sur l'art, la politique, la vie spirituelle. Il nous avait, malgré notre âge et la nouveauté du fait, communiqué sa ferveur pour la *philosophia perennis* de saint Thomas d'Aquin. Elle n'était pour rien dans sa conversion. Pour trouver Dieu il n'avait emprunté aucune des cinq voies par lesquelles la Somme Théologique conduit à l'affirmation de son existence. Après son baptême, — étant depuis 1905 agrégé de philosophie — il avait, grâce à une bourse d'études, complété une licence de sciences naturelles par un stage de deux ans à Heidelberg dans le laboratoire du biologiste Hans Driesch. Mais sa vie spirituelle continuait alors de s'épanouir en marge de toute spéculation philosophique, bien plus, dans un sentiment de méfiance à l'égard de tous les systèmes dont aucun ne lui avait apporté la lumière et la sérénité qu'il trouvait dans sa foi.

Il avait fallu, en 1909, la rencontre du R. P. Clérissac, dominicain, pour que les deux convertis reviennent à la philosophie par une voie qu'ils n'avaient point soupçonnée, celle de saint Thomas d'Aquin. Ils trouvèrent dans sa Somme Théologique une méthode sûre et des formules éprouvées pour analyser le contenu de leur foi et rassembler dans une synthèse cohérente et solide toutes les données de leur expé-

rience religieuse. Mais celle-ci avait précédé toute scholastique et c'est elle qui leur faisait trouver tant de saveur aux formules abstraites et aux constructions rigoureuses de la théologie thomiste. Dans la lumière et la ferveur de sa foi intégralement et généreusement vécue, Jacques Maritain, avec l'inséparable compagne de sa vie et de sa pensée, retrouvait une singulière confiance en la valeur de l'intelligence et de la raison. Puisqu'il croyait en Dieu de toute son âme, comment aurait-il douté des facultés dont l'homme fut doué par son Créateur pour le connaître et l'aimer? Certes il avait fait l'expérience douloureuse des erreurs, des incohérences, des incertitudes de la raison humaine abandonnée à elle-même, dans l'ignorance ou la méconnaissance de Dieu. Mais c'était là une séquelle évidente du péché par lequel l'homme s'écarte des voies normales et divines de la connaissance et de l'amour. Ayant retrouvé Dieu il récupère plus ou moins complètement la santé de l'intelligence et du vouloir.

Analysant les motifs et le cheminement qui avaient amené son ami Psichari à la plénitude de la foi chrétienne, en 1913, Jacques Maritain écrira :

> Chez beaucoup de ceux qui ont grandi dans l'atmosphère du monde moderne et qui sont, en raison même de leur ardeur intellectuelle, saturés de ses miasmes, l'intelligence, si brillante et si pénétrante qu'elle puisse être, est encombrée d'obstactes qui lui font perdre de sa vigueur naturelle : elle est beaucoup plus malade et languissante en réalité que ne l'imaginent certains philosophes qui ignorent, grâce à Dieu, le puits de la plus profonde amertume. L'action de sanation de la grâce était d'abord requise avant qu'une telle intelligence pût saisir toute la valeur des démonstrations rationnelles.

A travers la conversion de Psichari et ses étapes, il revit et analyse le mouvement qui l'amena, par Bergson et Léon Bloy, jusqu'à cette plénitude de foi dans laquelle désormais il a trouvé le salut de son âme mais maintenant, aussi, le goût et la passion de la philosophie chrétienne. Il écrit dans le même temps : « La philosophie scolastique, en tant qu'elle est la philosophie soumise à la parole de Dieu, nous donne, et elle seule, la liberté de l'esprit. »

Paradoxe? Mais il s'en explique lucidement. « Cette liberté

d'esprit vient de ce que la raison naturelle, dans la philosophie chrétienne, est en état d'atteindre, autant qu'il est possible ici bas, son maximum d'être et d'activité. » En effet, pense-t-il,

> En même temps qu'elle élève la raison à la vie surnaturelle, la foi, la foi vivante rétablit la raison dans la santé de sa nature : non seulement elle la protège contre les pires erreurs et lui garantit les vérités primordiales, mais encore la fortifie de l'intérieur, en restaurant l'équilibre de la nature humaine et la hiérarchie normale des facultés, en intensifiant l'inclination naturelle de l'intelligence vers la vérité, en la délivrant de la curiosité hâtive et fiévreuse de l'ambition d'épuiser la réalité avec les seules forces naturelles et d'expliquer toutes choses avec ce qu'elle connait déjà, en la mettant dans une atmosphère de vérité, en lui donnant d'avance comme le goût de la vérité. Ainsi la philosophie scolastique est chrétienne non seulement parce qu'elle est d'accord avec les vérités du christianisme, mais aussi et surtout, parce qu'elle est stabilisée et nourrie en nous par la vie chrétienne.

Ces lignes, écrites en 1914, éclairent singulièrement la vie et l'œuvre de Jacques Maritain. Elles montrent que, depuis sa première rencontre avec la philosophie et la théologie de saint Thomas d'Aquin jusqu'à ses plus récentes publications, il n'a pas dévié de cette orientation foncièrement chrétienne de sa réflexion. Elle n'a cessé de se développer dans la lumière de sa foi, stimulée sans cesse par un surnaturel amour de Dieu et de l'homme, soutenue et fortifiée par la grâce inlassablement puisée dans la prière et la fréquentation des sacrements. Il n'est pas de ceux qui pensent qu'on peut construire une philosophie du monde et de l'histoire en faisant abstraction de leur ordination essentielle à Dieu et très précisément à Dieu tel qu'il nous est connu par la révélation chrétienne. Impossible de le comprendre et d'interpréter son œuvre si l'on ne tient pas compte de cette option fondamentale qui le fit chrétien voilà cinquante ans.

Ceux qui furent ses élèves, en 1916, au Petit Séminaire de Versailles n'ont pas oublié à quel point son enseignement de la philosophie, même pour le baccalauréat, voulait être avant tout un appel à la vie intérieure, un ressourcement de notre vie en Dieu. Son thomisme était une authentique dévotion, qui s'enracinait dans une filiale fidélité à l'Eglise

catholique. Il n'aspirait qu'à nous la communiquer en nous faisant communier à sa ferveur chrétienne. Cela ne s'oublie pas. Depuis cette classe où nos dix-sept ans exploraient à sa suite les mystères de l'être et du devenir, de la vie divine et de l'âme humaine, jusqu'au Palais Taverna, où nous l'avons un jour retrouvé Ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, comme dans ce salon de Meudon qui fut, pendant vingt ans, le lieu providentiel de tant de rencontres invraisemblables mais toujours bienfaisantes, toujours nous l'avons retrouvé étonnamment fidèle à ses innombrables amis dans la constante anxiété de les conduire ou de les ramener à Dieu.

Pour cela il n'est pas de domaine où sa philosophie et sa charité ne se soient aventurées. Comme l'écrit M. Etienne Gilson,

> Nul métaphysicien n'aura jamais trouvé, dans la familiarité de l'éternel, le secret d'une familiarité plus parfaite dans son commerce intime avec les soucis quotidiens de son temps. Pas une question posée où que ce soit dans le monde, pourvu seulement qu'elle trahisse l'inquiétude sincère de la vérité, que Jacques Maritain ne l'entende et ne lui donne réponse. Pas un appel de ceux qui ont faim et soif de justice, auquel sa voix ne se soit jointe, que ce fût celle de César ou celle du Christ. Littérature, art, science, éthique, politique nationale ou internationale, on ne voit aucun domaine de la vie et de la pensée de son temps qu'il n'ait personnellement habité, exploré et reconnu jusqu'à l'extrême limite de ses frontières, lieux naturels d'une pensée attentive à « distinguer pour unir ». Parmi tant de philosophes « modernes », extrême pointe d'avant garde d'une armée de hardis penseurs tout occupés à répéter ce qu'ils ont lu dans des livres vraiment « modernes », notre « anti-moderne » ne permet pas qu'il se fasse rien de grand et d'authentique, qu'aucun problème vital pour l'homme ne se pose, qu'aucun drame humain ne se noue en aucun point de la planète, sans que la sagesse ne s'y porte avec lui pour rendre témoignage à la vérité.

A ce beau témoignage d'un philosophe et d'un historien, il suffirait de joindre, en guise de preuve, la simple liste des ouvrages écrits par Jacques Maritain ou de nommer simplement ceux qui se rencontraient dans son salon de Meudon, entre les deux guerres mondiales.

D'une visite à l'autre on passait d'une discussion sur l'art, dont Rouault et Chagal fournissaient l'appoint, à un débat sur la propriété humaine où se rencontraient Nicolas Ber-

diaeff, Emmuanuel Mounier, Georges Izard, Etienne Borne et bien d'autres. D'autres fois le salon qui avait entendu de graves théologiens, comme le P. Garrigou-Lagrange et Mgr Journet, voyait surgir quelque enfant prodigue du surréalisme, tel Jean Cocteau et Maurice Sachs. Aucun pays qui ne fut représenté par quelque enthousiaste ou fidèle. Il en venait du Brésil et du Chili, du Canada et des Etats-Unis, d'Inde et de Chine, plus souvent encore d'Angleterre, d'Allemagne, de Pologne, de Hongrie ou d'Espagne, voire de Russie et de Turquie. Frère Thomas d'Aquin retrouvait à Meudon son auditoire international et bigarré de jadis. Et, — comme alors l'illustre théologien médiéval ne laissait jamais sans réponse les questions et les cas de conscience que lui soumettaient aussi bien la jeunesse des Ecoles que le Roi de France ou de Chypre, la duchesse de Brabant que les banquiers de Florence —, notre ami s'employait à trouver la réponse chrétienne à chacun des problèmes qui pendant ces vingt ans émurent l'opinion publique ou tourmentèrent plus secrètement les âmes.

Ni la crise de l'Action Française, ni le surgissement du Front Populaire, ni la crue du fascisme et du national-socialisme, ni la guerre d'Espagne ou d'Ethiopie, non plus que les problèmes de l'expansion missionnaire de l'Eglise, en Chine ou dans les Indes, ne trouvèrent indifférent ou passif celui dont les débuts furent marqués par la double amitié de Péguy et de Léon Bloy. Tout en les dépassant par la vigueur et la rigueur d'une philosophie qu'ils ignorèrent, il garde d'eux le sens aigu du nécessaire engagement du chrétien dans le temporel pour y travailler courageusement à l'avènement du royaume de Dieu.

« Par le thomisme », disait-il, en 1943, à ceux qui fêtaient ses soixante ans, « il s'agit de s'attacher aux principes de la raison et aux principes de la foi dans la synthèse doctrinale la plus stricte, pour avoir la vue la plus libre et affronter le plus hardiment possible les problèmes de notre temps ».

Un émouvant témoignage de cette constance préoccupation, nous l'avons trouvé dans ces pages qu'il écrivait et publiait, à New-York, le 21 novembre 1940 : *A travers le*

désastre et qui, clandestinement rééditées en France par les Editions de Minuit, apportèrent un si lumineux réconfort à ses amis de France aux prises avec le drame de l'occupation allemande. Un moment, il avait craint de dire un mot qui pût être en dissonance avec l'expérience immédiate vécue par eux. Mais il avait surmonté ce risque car, écrivait-il, « j'espère que l'instinct du cœur peut suppléer en quelque mesure à la séparation physique et que ce que je pense ici dans l'angoisse correspond à ce qu'ils pensent là-bas, sous l'oppression étrangère ». Son cœur ne l'avait pas trompé; d'un bout à l'autre nous nous trouvions pleinement d'accord avec lui sur les attitudes qui convenaient alors à un chrétien de France; se refusant la médiocre satisfaction d'accabler qui que ce fût, mais dénonçant avec équité les erreurs et les faiblesses des uns et des autres, rendant hommage au courage, à l'héroïsme, aux vertus dont, malgré tout, un grand nombre avaient fait preuve, il exprimait sa foi dans le redressement final, mais ne déguisait pas quelle condition était, à ses yeux, essentielle.

> Le génie politique français a besoin du christianisme. Je ne crois pas qu'il puisse s'épanouir vraiment si la rosée évangélique ne le pénètre. Peut-être verra-t-on apparaître le commencement d'une politique chrétienne, — qui n'est ni une politique théocratique ou cléricale, ni une politique de faiblesse pseudo-évangélique et de non-résistance au mal, mais une politique authentiquement politique, c'est-à-dire sachant qu'elle est située dans l'ordre de la nature et des vertus naturelles, et travaillant dans cet ordre, — armée de justice concrète et réelle, de force; de perspicacité, de prudence et tenant le glaive attribut de l'Etat; mais sachant que la paix n'est pas l'œuvre seulement de la justice, mais aussi de l'amour; et attentive à la destinée éternelle de l'homme et connaissant dans son ordre propre, qui convient à sa fin temporelle — quelque chose de l'Esprit, de l'amour et du pardon.

Dans la densité de cette phrase, Jacques Maritain résume l'essentiel de plusieurs de ses livres d'avant 1939, du *Régime Temporel et de la Liberté* (1933), *Humanisme Intégral* (1936), *Questions de Conscience* (1938). Il aborde là toutes les questions qui faisaient frémir Péguy et Léon Bloy — la responsabilité des chrétiens dans les malheurs et les faiblesses de leur pays, de leur civilisation et du monde. Il s'efforce de préserver les chrétiens d'aujourd'hui de l'erreur qui consis-

terait à vouloir « refaire le passé », calquer les institutions d'aujourd'hui sur celles d'hier, — revenir à la féodalité, à la chevalerie, au Saint Empire, comme s'il n'y avait point d'autres voies pour refaire un monde chrétien. « Plus que jamais, le christianisme cherchera à pénétrer la culture et à sauver la vie temporelle elle-même de l'humanité et moins que jamais il sera en paix avec le monde. Mais nous croyons que ce sera autrement que jadis. »

Fidèle à sa maxime « distinguer pour unir », il s'applique, à la fois, à ne pas lier le christianisme à des systèmes politiques inadaptés, à des institutions périmés et à réagir contre la timidité ou la fausse prudence, qui évitent d'affirmer l'urgente nécessité d'imprégner d'esprit chrétien toutes les réalités politiques.

Il est clair que l'ordre de la Rédemption, ou du spirituel, ou des choses qui sont à Dieu, doit vivifier jusqu'en ses plus intimes profondeurs l'ordre de la civilisation terrestre, ou du temporel, ou des choses qui sont à César; mais ces deux ordres restent nettement distincts. Ils sont distincts, ils ne sont pas *séparés*. Faire abstraction du christianisme, mettre Dieu et le Christ à côté, quand je travaille aux choses du monde, me couper moi-même en deux moitiés : une moitié chrétienne pour les choses de la vie éternelle, et pour les choses du temps, une moitié païenne, ou neutre, c'est-à-dire infiniment faible, ou idolâtre de la nation ou de la race ou de l'Etat ou de la prospérité bourgeoise ou de la révolution anti-bourgeoise, ou de la science ou de l'art érigé en fin dernière — un tel dédoublement n'est que trop fréquent en pratique. (...). En réalité la justice évangélique et la vie du Christ en nous veulent tout en nous, elles veulent s'emparer de tout, imprégner tout ce que nous sommes et tout ce que nous faisons, dans le profane comme dans le sacré. L'action est une épiphanie de l'être. Si la grâce nous prend et nous refait par le fond de l'être, c'est pour que notre action tout entière s'en ressente et en soit illuminée [1].

A la veille du bouleversement de 1939, parlant sur *Le Crépuscule de la Civilisation* il revenait à la même pensée : « une rénovation sociale vitalement chrétienne sera œuvre de sainteté ou elle ne sera pas. » N'est-ce pas assez dire que, cinquante ans après son baptême, le filleul de Léon Bloy garde intacte en son cœur la nostalgie qu'y avait enfoncée un mot de son parrain : « Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints ! »

Michel RIQUET, s. j.

1. (*Humanisme Intégral*, pp. 312-313.)

LES PRÊTRES OUVRIERS A LA SCÈNE

Cela devait arriver. Il n'en faut pas vouloir à M. Costa du Rels : à son défaut, un autre se fût emparé d'un sujet si tentant. Songez que les dramaturges doivent le plus souvent chercher fort loin — dans quelque événement historique refroidi par le temps, dans une médiocre aventure, dans l'irréel — cette chose rare : un sujet, un bon sujet de pièce, bien émouvant et accessible à tous. Or, le drame des prêtres ouvriers n'est que trop réel. Il nous brûle encore. Il a retenti partout : chez les intellectuels comme chez les illettrés, et depuis le plus profond des masses déchristianisées jusqu'aux plus hautes instances de l'Eglise. « Un événement national », a-t-on dit. C'est bien davantage. Car il a illustré d'une façon spectaculaire l'une des difficultés majeures rencontrées par l'Eglise à notre époque. Au plus fort de la crise, l'Eglise et les masses ouvrières se sont trouvées — ce que nous n'avions pas vu en France depuis plusieurs siècles — suspendues dans une même attente, unies dans une émotion commune. Quoi de plus pathétique? Le dénouement fut de ceux dont les dramaturges sont friands, puisqu'il divisa les esprits. Remarquons enfin qu'un tel drame était facile à « centrer », car on retrouve ici la donnée des tragédies antiques : *quelques* hommes chargés de porter dans leur âme fragile l'angoisse de tous. C'est bien en effet dans une poignée d'hommes — déchirés entre l'Eglise et le peuple, déchirés entre eux, déchirés au plus intime d'eux-mêmes — que se situait la tension la plus forte, et que devait jaillir d'elle-même l'étincelle dramatique. Tout concourait à faire des prêtres ouvriers des « héros » éminemment scéniques.

En vérité, il n'y avait qu'à s'en tenir à l'histoire. Inventer eût fait pousser des cris. C'est dans l'effacement de l'auteur qu'est le principal mérite des *Etendards du Roi.* Mais un auteur doit-il s'effacer à ce point? Du moins ne voit-on pas comment, tel qu'il est et que nous allons le discuter, le texte

eût pu être servi par les acteurs avec plus de générosité et de respect [1].

Une mansarde. La tristesse vient moins de la nudité que des quelques objets : une table à tout faire et même à dire la Messe, un lit de camp, une caisse défoncée qui sert de bibliothèque. Absurde, coupant la vue, un tuyau de poêle achève le décor, qui rappelle une toile de Buffet. Sinon par le jeu de l'actrice, la mère Moreau ne m'a guère amusé : encombrante, curieuse et indiscrète, bien sûr, comme toutes les gouvernantes de prêtres dans toutes les pièces de patronages. Mais voici le Père Cramail, Jean-Pierre pour les camarades, ouvrier dans une fonderie. Puis, de passage, car il travaille sur une péniche, le Père Luc de Restorès, du même Ordre religieux. Jean-Pierre est un intellectuel, un chétif qu'exténue le travail à la chaîne : on le sent à bout de nerfs (Flancher? « Je préférerais plutôt mourir. ») Tandis que Luc, nature exubérante et sportive, a trouvé sa voie, si l'on peut dire, sur les canaux. Sa poitrine se gonfle de grand air et d'enthousiasme! (« C'est bien simple. Je ne pourrais plus m'en passer. ») Là, j'arrête l'auteur : si, pour finir, Jean-Pierre quitte l'usine, si Luc reste fidèle à sa péniche, leur décision ne paraîtra-t-elle pas commandée par le tempérament de chacun, plutôt que par les beaux motifs allégués? Passons. L'action se noue vraiment avec l'arrivée du Père Laboureur. « Messager » de l'Ordre, il enjoint aux religieux de réintégrer le couvent dans un mois. La suite est poignante, car les deux amis se déchirent, Jean-Pierre décidé à la soumission, Luc à la révolte; l'un s'accrochant à la prière, l'autre laissant deviner son effondrement spirituel.

Les jeux sont faits? Non, car voici, dans la pauvre chambre, quelques-uns des ouvriers sur lesquels Jean-Pierre a

1. Créée en 1955 à Bruxelles, puis représentée à Paris sur la scène du Vieux-Colombier (11 septembre 1956), la pièce poursuit maintenant sa carrière au théâtre Hébertot. Le texte a paru chez Plon.

exercé une puissante action : une jeune fille qui l'aide dans son activité syndicale et sociale, un communiste devenu son ami, et qui, ayant perdu son enfant, réclame du prêtre il ne sait quel secours.

PHILIPPON. — Dis donc, Cramail, il paraît que tu nous quittes?... Ah! tu ne vas pas nous faire ce coup-là!.,. Il y a des tas de copains qui ont marché... On ne croit pas tous en Dieu, mais tous croient en toi... T'as pris des responsabilités avec les copains... et maintenant, démerdez-vous, les gars, moi, je me tire! Ah non! Jean-Pierre, il y a des choses qu'on ne fait pas.

JEAN-PIERRE. — D'autres viendront, ...plus tard.

PHILIPPON. — Ils n'avaient qu'à ne pas t'envoyer, si c'est pour te rappeler comme cela.

JEAN-PIERRE. — D'autres viendront, ...plus tard.

PHILIPPON. — Ils peuvent venir, ceux-là... On leur dira : « Ça ne prend plus! » Avant ton arrivée, on était seuls. Après ton départ on sera, de nouveau, seuls... C'est peut-être notre destin, à nous, d'être toujours lâchés.

Bouleversé par l'appel qui monte vers lui de toutes parts, Jean-Pierre Cramail se ravise : il restera.

Et voici le jour de l'échéance. Réapparition solennelle du Père Laboureur. Revenant de la péniche où, la mort dans l'âme, il a exclu de l'Ordre le Père Luc, il trouve Jean-Pierre dans l'agonie de l'indécision. Devra-t-il prononcer contre lui la même sentence? Déjà il a extrait de sa poche le document officiel,... quand Jean-Pierre, à la dernière minute, cède : il se soumet à l'Ordre, quitte son galetas, suit le Père Laboureur... Avec quels regrets!

***

Que vont penser les prêtres ouvriers et leurs supérieurs? Je les imagine stupéfaits. Qui donc a jamais reconnu, dans le drame qu'on lui « re-présente », le drame qu'il a vécu? Ainsi l'accusé, aux Assises, entendant le Ministère public, puis l'avocat, dévider au-dessus de sa tête deux récits opposés de sa propre vie. Il se croit au théâtre. Tout est vrai, matériellement, et pourtant tout est faux. Ce n'est pas

lui que l'on va juger, mais un personnage imaginaire créé par ces inconnus avec des lambeaux de lui-même. Absous ou condamné, il le sera injustement. Tout homme jugé par des hommes en appelle, dans son cœur, à un Juge qui ne soit pas un homme. De là, sans doute, l'oppression qui nous saisit quand tombe le rideau des *Etendards*. Nos applaudissements sont gênés. Qui sait si, dans cette salle, des hommes ne se sont pas glissés pour qui la pièce est tout autre chose qu'un spectacle réussi et une heure de plaisir, — et qui sortent, mêlés à nous, mais les lèvres serrées sur un secret décidément incommunicable?

Pour M. Costa du Rels comme pour nous, cette affaire ne pouvait être qu'un dossier. Du moins doit-on reconnaître qu'il en a classé, numéroté, utilisé toutes les pièces. Tout est noté : la générosité de ces prêtres, mais aussi leur impréparation; le mandat reçu au départ, qui les constituait missionnaires de l'Eglise; certaines disputes sur des notions pourtant essentielles comme celles de « charité » et de « sacerdoce »; le contact rétabli entre l'Eglise et les pauvres, et déjà une espérance diffuse courant à travers la classe ouvrière comme l'aube d'une « bonne nouvelle »; mais d'autre part, nettement signalés dans la pièce, le danger de délabrement spirituel et la tentation progressiste... L'impartialité est remarquable. On ne nous demande pas d'adopter une thèse, mais de revivre un conflit.

D'où vient pourtant que, malgré l'intention évidente de l'auteur, la sympathie — peut-être même l'estime — va plutôt à Luc, le révolté, qu'à Jean-Pierre, le soumis? Nous touchons ici à l'essentiel.

Tout expliquer, comme on l'a fait, par le Père Laboureur? Je m'y refuse. Ses procédés, il est vrai, manquent de franchise. (Il se présente d'abord en ami; puis on voit sortir le calepin de l'enquêteur officiel, — avant que ne se démasque le porteur d'une décision déjà arrêtée : ruses assez mesquines.) Et son langage, à la fois pompeux et maniéré, précautionneux et autoritaire, ne pouvait que détonner dans un tel cadre. S'il ne manque pas de sympathie pour les deux religieux (il a été le professeur de Luc, et on sent qu'il a du cœur), le Messager paraît fermé à ce qu'il y a d'authentique-

ment apostolique dans leurs intentions. C'est à un mur que se heurtent leurs adjurations les plus pathétiques. Devant tant de simplisme, le spectateur, dira-t-on, devait nécessairement se cabrer. Je n'en suis pas sûr, et je dirai bientôt pourquoi. De toute façon, pour le langage et les manières, ne fallait-il pas respecter les vraisemblances? Et, pour le reste, faire au moins quelque allusion à des maladresses qui n'ont pu manquer de se produire, de ce côté aussi, et compliquer les choses? Sans quelques petitesses bien humaines, le Messager n'eût été qu'un personnage de convention[1]. Vétilles que tout cela, d'ailleurs. Car enfin reste l'ordre formel intimé par la Hiérarchie, et qu'il eût été inutile et odieux d'enfariner. Dotez le messager d'une meilleure information, d'une ouverture d'esprit plus chaleureuse, d'un charme personnel : le problème restait entier. Rien ne pouvait empêcher que l'ordre de tout quitter n'apparût aux spectateurs ce qu'il fut en effet : atrocement pénible.

Le dramaturge n'a pas minimisé la difficulté d'obéir : il a bien fait. (Le devoir de tout dramaturge n'est-il pas de porter la crise à son maximum de tension?) Mais, pour équilibrer sa pièce, il devait — ce qu'il n'a pas fait — *nous introduire dans une âme de prêtre.* Il devait montrer au laïc et à l'incroyant quelle grandeur revêt, aux yeux de tout prêtre, l'obéissance à l'Eglise. Faute de quoi, le spectateur va saluer dans la révolte de Luc cette revendication de la liberté qui, au théâtre, enlève immanquablement tous les cœurs; tandis que la soumission de Jean-Pierre risque fort d'apparaître comme une démission, ou comme le résultat d'une contrainte exercée sur des nerfs fragiles.

Entrons donc dans les perspectives d'un homme qui a fait vœu ou promesse d'obéir. Tout est changé. Le Père Laboureur — lui, sa faiblesse ou son pouvoir de conviction — disparaît derrière son message. A travers lui, le prêtre ne

1. Notons l'ahurissement comique du P. Laboureur devant le mot « copains », et ses exclamations par trop naïves : « Quelle singulière idée d'aller travailler sur une péniche ! » « Qu'avez-vous donc tous à embrasser un apostolat aussi difficile? »

Quant à l'un des arguments invoqués par lui pour obtenir la soumission : « C'est l'Ordre ! Cette rigueur et cette discipline ont fait, au cours des âges, son prestige, sa puissance », un religieux ne peut qu'en sourire, tristement.

voit que l'Eglise à laquelle il s'est fiancé au fort de sa jeunesse, au plus fort de sa force; et dans la voix de l'Eglise il n'entend que l'appel de Dieu, de ce Dieu auquel il a voué librement sa vie. Il se souvient de cette heure où, comparant le Christ et le monde, l'amour du Christ lui est apparu plus grand que tout au monde, et son service comme une libération et un règne. Que parlez-vous de contrainte? Il s'agit de répondre à une voix chère, de se dilater dans une vocation dont l'immensité fait trembler le cœur comme l'appel du large. Oui, c'est librement que le prêtre a choisi Dieu et le choisit tous les jours, ou plutôt a juré d'être fidèle à la fois à Dieu et aux hommes. Car le prêtre — comme le Christ, comme l'Eglise — ne se conçoit pas sans la *relation au monde;* et pourtant il est tout entier, et non moins essentiellement, *refus du monde*. Horizontal et vertical. Et c'est cette tension qui le met en croix. C'est dans cette perpétuelle mise en croix qu'il « fonctionne », comme dit Claudel, qu'il « attire » et convertit. Par son sacrifice exemplaire, il prouve aux hommes qu'un tel choix est possible et, parce qu'il est leur frère et leur substitut devant Dieu, ce choix déjà devient leur choix. Et c'est au moment même où, à l'appel de l'Eglise, il paraît se séparer d'eux, qu'il en est le plus proche. En fait de spectacle, sait-on rien de plus grand? Car l'Eglise elle-même souffre alors Passion dans son prêtre, offre l'ostension de la Croix, déploie son drapeau : celui qui la désigne aux yeux de tous dans ce qu'elle a d'irréductible, sans confusion possible. *Vexilla Regis prodeunt.*

*
* *

L'auteur objectera que tout cela est dit, au moins par allusion, dans sa pièce. C'est vrai. Mais d'où vient qu'on ne le *sente* pas? D'où vient qu'on croie voir la charité d'un côté, et de l'autre la discipline? D'où vient qu'aux mains du prêtre insoumis « l'Etendard du Roi » paraisse déployé, claquant au grand vent du monde, — replié au contraire, ou mis en berne, quand Jean-Pierre Cramail rejoint son

couvent? Je crois que, par scrupule de fidélité littérale, M. Costa du Rels ne nous a pas introduits au centre invisible du drame. S'il avait réussi à nous montrer un prêtre librement sacrifié, holocauste, allumé entre Dieu et les hommes, lumière dans notre nuit, il eût pu, sans risque, ajouter encore aux difficultés concrètes de l'obéissance, mettre en scène, par exemple, un Messager obtus, ridicule et injuste. Car il n'eût fait qu'alimenter le feu sacrificiel et en accroître l'éclat.

La littérature serait-elle impuissante à exprimer une vue aussi mystique? N'en croyons rien. Au début du *Soulier de Satin*, dominant le monde et conduisant l'histoire, Claudel n'a-t-il pas dressé un prêtre à la fois libre et enchaîné, dans l'attitude du vaincu qui d'avance triomphe? Bernanos n'a-t-il pas pratiqué une vigoureuse saisie du mystère sacerdotal, rendu intelligible et sensible ce qui passe la raison et les sens?

Allons, ne soyons pas trop exigeants. Pourquoi demander chaque matin un miracle littéraire? M. Costa du Rels a été, il est vrai, d'ambition trop modeste. Il n'a forcé ni les hommes ni les mots à se dépasser. Son sujet l'obligeait à la contemplation, et sa pièce manque d'intériorité; au lyrisme, elle manque de style. Du moins est-elle émouvante. Elle est probe. Elle n'a nullement choqué nos sensibilités à vif. Sont-ce là de minces mérites?

André BLANCHET.

L'ÉGLISE ET LA RÉGULATION DES NAISSANCES

Problème intéressant les familles, les individus, les nations, les Églises, le problème du « contrôle des naissances » est nécessairement un des plus vivement débattus de notre époque. C'est pourquoi la moindre occasion suffit pour qu'à son sujet les controverses renaissent et s'animent d'une passion toujours renouvelée, bien que les arguments qui s'affrontent aient été cent fois répétés.

Et ce qui rend la discussion encore plus confuse, c'est la multiplicité des données que la question implique et des domaines qu'elle touche. Tantôt on invoque des intérêts économiques, tantôt des valeurs sociales, et toujours, ouvertement ou dans les arrière-pensées, s'opposent des conceptions morales.

C'est ce dernier aspect que, dans ces pages, nous voudrions examiner avec le plus d'attention, mais ce ne sera qu'après avoir retracé les grandes lignes de la discussion en ce qui concerne les deux premiers.

M. A. Sauvy écrivait récemment (*Le Monde*, 7 août 1956) : « La caractéristique essentielle de notre temps, répétons-le, ce n'est ni l'énergie atomique, ni la télévision, ni le communisme, ni le radar, mais *la diminution de la mortalité*. Fait immense, révolutionnaire, explosif, qui a commencé (ce n'est pas une coïncidence) juste avant 1789 et qui s'étend aujourd'hui au monde entier. »

Et à un rythme sans cesse accéléré, doit-on ajouter. Alors qu'il a fallu cent cinquante ans pour que le nombre des habitants de la terre passe de un à deux milliards, en vingt-cinq ans nous avons atteint la moitié du troisième. Chaque année, la population terrestre augmente de 36 millions, soit presque de la valeur d'une nation comme la France.

Si la progression n'est pas freinée, en 1987, il y aura entre 6 et 7 milliards d'êtres humains. Peut-on espérer que le développement des ressources nécessaires à la subsistance de telles masses suivra une marche ascendante parallèle?

C'est il y a une dizaine d'années que le problème a commencé d'être mis en discussion devant le grand public. Et les pronostics que l'on prétendait baser sur des calculs scientifiques étaient nettement alarmistes.

Aujourd'hui, beaucoup de sociologues estiment que les conclusions pessimistes livrées à la grande presse sont erronées, parce que, dès le

départ, le problème a été mal posé (Cf. A. Sauvy, *Population*, 1949, n° 3, pp. 447 et suiv.).

En effet, parler de population mondiale est une extrapolation abusive. Pour longtemps encore, l'humanité sera, comme elle l'est depuis des millénaires, divisée en secteurs plus ou moins vastes, qui auront leur destinée particulière dont il est, pour le moment, impossible de prévoir les vicissitudes. Rien ne permet donc de faire des calculs d'avenir s'étendant à l'ensemble du globe.

D'autre part, à supposer qu'on puisse le tenter, il n'est pas sûr que la situation soit aussi angoissante qu'on veut nous le faire croire. Toutes les régions de la terre sont loin d'être aussi peuplées qu'elles pourraient l'être et pourquoi ne pas admettre qu'un accroissement considérable du nombre d'habitants ne puisse s'accompagner, avec le secours des techniques en progrès constant, d'une augmentation proportionnelle des ressources? Il est à noter que les marxistes, jusqu'à présent, se sont rangés parmi les partisans de ces théories de l'abondance, et les adversaires du *Birth-Control*.

Mais optimistes ou pessimistes ont le tort de simplifier un problème qui est d'une extrême complexité. Pour donner aux questions que nous posons, en ce domaine, des réponses ayant chance de serrer de près la vérité, il faut laisser la jeune science de la population poursuivre un travail de longue haleine dont les conclusions ne seront probablement pas pour notre génération.

Quoi qu'il en soit, nous sommes obligés de constater qu'une fois de plus les puissances émotives du grand public ont été mises en mouvement par des approximations hâtives et que, désormais, il sera difficile de faire disparaître des esprits l'idée qu'une planification des naissances s'imposera, à plus ou moins longue échéance. Mais depuis deux ans, le débat est passé chez nous du plan mondial au plan national.

Nous avons, en effet, assisté à une offensive menée, avec obstination, dans la presse, et par des interventions diverses, pour obtenir l'abrogation des articles 3 et 4 de la loi du 31 juillet 1920 qui interdisent la propagande en faveur des procédés anticonceptionnels et la vente libre de remèdes présentés comme propres à prévenir la grossesse. Et quatre propositions de loi ont été déposées au Parlement, en quatre mois, tendant à supprimer les deux articles en cause.

Il est trop clair que ce n'est pas sur les risques que ferait courir à notre pays une surpopulation croissante que cette campagne fonde son argumentation, bien que certains responsables de ce mouvement paraissent trouver inquiétant le relatif relèvement de notre natalité. Pensez donc, il force à construire de nouveaux logements et de nouvelles écoles! Les justifications mises en avant sont de deux ordres, assez différents d'ailleurs.

Il s'agit d'abord, nous dit M. Derogy, dans son livre : *Des enfants malgré nous*, de lutter contre l'avortement clandestin [1] et ses conséquences. Il y aurait, en France, un chiffre minimum de 7 à 800.000 avortements de cette espèce. Et des milliers de femmes succomberaient à la suite des manœuvres abortives : « Une vingtaine de milliers, chaque année. »

Dans ces conditions : « Ne vaudrait-il pas mieux empêcher momentanément que ces grossesses indésirables se produisent et que les rapports sexuels puissent avoir lieu sans comporter nécessairement le risque de la conception? » (Derogy, *l. c.*, p. 148) :

Le second argument est un appel en faveur de la maternité harmonieuse : *S'écartant de plus en plus de son origine malthusienne, le mouvement (en faveur du* Birth-Control*) va substituer au concept de « stérilité volontaire », celui de « maternité volontaire » et à la dénomination quelque peu équivoque de* Birth Control *celui de* Planned Parenthood, *c'est-à-dire « parenté planifiée » ou « dirigée ». Il ne s'agit plus d'empêcher ou de freiner les naissances, mais de mieux les répartir dans le temps et dans l'espace, suivant les possibilités économiques et intellectuelles des parents* » (*ibid.*, p. 163).

Que vaut cette littérature? Il convient d'abord de remarquer qu'elle traduit chez les communistes français une tendance contraire à celle que nous avons signalée plus haut.

Sans doute M. Maurice Thorez, dans *l'Humanité* du 2 mai 1956, répondait au « cher camarade Derogy » par une lettre où les positions traditionnelles du parti étaient vigoureusement rappelées et qui constitue un blâme sévère :

Vous m'avez adressé votre livre : *Des enfants malgré nous*, en y inscrivant une dédicace qui se termine par ces mots : « avec le sentiment de contribuer modestement à la libération de la femme qui ne s'achèvera que dans le communisme ».

Malheureusement, je ne pense pas que votre ouvrage contribue à libérer la femme ni à servir le communisme... Avec de bons sentiments vous avez, en ne plaçant pas la question sur son vrai terrain, écrit un livre des plus contestables...

Peut-être, au lieu de vous inspirer des idéologies de la grande et de la petite bourgeoisie, auriez-vous mieux fait de méditer l'article que Lénine a consacré au néo-malthusianisme et où, avec sa clairvoyance habituelle, il définit la position des communistes, comme l'avaient fait en leur temps Marx et Engels, luttant précisément contre les théories de Malthus.

« Le petit bourgeois, écrit Lénine, désespère de son avenir et cherche le salut dans la limitation des naissances. L'ouvrier, lui, sait que sa classe triomphera :

1. Il convient de ne pas oublier que tout avortement, qu'il soit ou non couvert par la loi d'un pays, autorisé ou non par des indications médicales, est toujours en contradiction avec la loi inscrite dans la nature de l'homm e qui interdit de porter atteinte à toute vie innocente.

aussi, est-il « l'ennemi absolu du malthusianisme ». Il lutte pour que ses enfants soient plus heureux et, par ses combats, il prépare leur victoire.

« Nous luttons pour que toutes les femmes puissent connaître les joies de la maternité; nous nous dressons contre le régime qui les condamne à la faim, les entasse dans les taudis, les pousse à l'avortement. »

Comme votre livre contribue à propager des illusions que notre Parti Communiste n'a cessé et ne cesse de combattre, vous ne me tiendrez pas rigueur si cette lettre est publiée. Il ne nous semble pas superflu de rappeler que le chemin de la libération de la femme passe par les réformes sociales, par la révolution sociale, et non par les cliniques d'avortement.

Le secrétaire du Parti communiste français a repris cette condamnation dans son rapport au dernier congrès, au Havre (juillet 1956).

Mais ce refus pur et simple de modifier la ligne du Parti est loin de rencontrer l'adhésion de tous les militants et si les propositions de lois dont il a été question plus haut venaient à être discutées, il serait curieux de voir quelle attitude adopterait le groupe communiste de l'Assemblée Nationale.

Et ce qui rend plus fausse encore la position des communistes français, c'est que, tandis que Thorez pour la justifier fait appel à Marx, Engels et Lénine, le Parti communiste chinois, non moins fidèle à ces intouchables autorités, vient de lancer une vaste campagne de publicité en faveur du *Birth-Control*. Où est donc l'orthodoxie marxiste?

En réalité, pour faire un examen critique des informations qui servent de base à la propagande anticonceptionnelle, c'est à la démographie qu'il faut s'adresser.

C'est pourquoi nous suivrons l'étude parue dans *Population*, n° 2, 1956, pages 208 et suivantes.

Il n'est pas niable que le nombre des avortements clandestins ne soit, dans notre pays, comme dans beaucoup d'autres, malheureusement considérable. Mais quand il s'agit de fournir des précisions sur ce chiffre et même simplement d'indiquer un ordre de grandeur, on s'aperçoit que l'on ne dispose d'aucun élément de statistique permettant de le faire.

L'avortement est, en effet, un phénomène très hétérogène dont la fréquence varie largement selon les classes sociales, la région, le niveau d'instruction, sans parler naturellement de la religion. Les essais, en France, d'évaluation sérieuse, à base scientifique, ont, jusqu'ici, tous échoué (*Population, loc. cit.*, p. 217).

Par ailleurs, comment soutenir le chiffre de 20.000 décès à la suite de manœuvres abortives, alors qu'en 1954, par exemple, sur les 252.001 décès féminins, on n'en compte que 12.357 de femmes de quinze à quarante-cinq ans, toutes causes comprises? Les décès consécutifs aux maladies

de la grossesse, de l'accouchement et de l'état puerpéral ne dépassant pas 548 cas. Et si l'on se reporte aux décès de femmes dont la cause n'a pu être définie, on n'en trouve, pour la même année, et toujours pour la période d'âge de quinze à quarante-cinq ans, que 1.723.

Nous sommes loin des chiffres indiqués plus haut et cette différence flagrante montre avec quelle prudence il faut examiner les affirmations que l'on nous présente comme irréfutables.

On nous dit encore que l'emploi généralisé des contraceptifs aura entre autres résultats bienfaisants, celui de faire baisser le nombre des avortements clandestins. Il est permis d'accueillir ce pronostic avec un certain scepticisme en voyant ce qui se passe dans les pays où la propagande malthusienne s'exerce en toute liberté. En effet, bien que, comme pour la France, il ne soit pas possible de donner pour ces pays des chiffres exacts, il n'est pas douteux qu'aux États-Unis et en Suède, par exemple, le nombre anormal des avortements ne soit important. Bien plus, dans ce dernier pays, pour essayer de faire diminuer le chiffre des avortements clandestins, une loi du 17 juin 1938 a multiplié les indications acceptées pour l'avortement légal, et l'on a dû constater que ces espérances ont été complètement frustrées. Le nombre d'avortements légaux a bien passé entre 1938 et 1951, de 442 à 6.328, mais le Dr. Axel Westman était obligé de reconnaître, à la cinquième conférence de la Parenté Planifiée : « *Les valeurs numériques que nous pouvons avoir sur les avortements criminels sont encore peu sûres, mais apparemment on n'a pas observé de chutes notables dans leur nombre. Il a même été admis que le nombre des avortements criminels n'a été, depuis lors, qu'en s'accroissant.* » *L'augmentation ayant probablement pour cause :* « *que le concept d'avortement s'est généralisé dans la population* » *(cité* dans Population, *n*° 2, 1956, *p.* 48*)*.

Cet aveu nous permet de souligner une fois de plus la complexité du problème. C'est pourquoi, même si l'usage des contraceptifs laissait espérer une baisse dans le nombre des avortements, il est très probable que la propagande pour l'emploi de ces procédés risquerait d'entraîner pour notre pays de graves dangers.

Par un phénomène peut-être unique dans l'histoire, la France a réussi après une baisse prolongée du taux de sa natalité, à opérer une nette remontée. Mais la partie est loin d'être gagnée : l'équilibre ainsi obtenu est encore extrêmement fragile. Et les études démographiques nous apprennent que seule l'existence des familles ayant plus de trois ou quatre enfants assure le renouvellement de notre population. En effet :

Les familles de plus de trois enfants, de plus de quatre enfants et, si l'on veut que la population croisse, de plus de cinq enfants, ne pourraient disparaître que si, en même temps, la proportion des familles d'un enfant se réduisait à celle due à la stérilité physiologique et si celle des familles

de deux diminuaient sensiblement au profit de trois enfants. Rien ne permet de prévoir une telle évolution (Population, *loc. cit.*, *p.* 225-226).

Dans ces conditions, on peut craindre qu'une modification législative, accompagnée d'une propagande antinataliste déjà vigoureusement commencée, ne nous ramène à l'état d'avant-guerre et au malthusianisme alors régnant. Avec toutes ses conséquences si souvent déplorées : vieillissement de la population, nécessité du recours à la main-d'œuvre étrangère et — répercussion encore plus tragique — sclérose du pays. Est-ce le résultat recherché par les partisans des nouvelles théories?

Quant au problème de la maternité volontaire et planifiée, il nous paraît préférable d'en joindre l'examen à la discussion des questions morales qui forment le point central de la question.

En fait, nul ne l'ignore, c'est la position de l'Église catholique qui, dans ce débat, est principalement attaquée. Aussi la campagne en faveur de la contraception a-t-elle pris, dans certaines publications, une allure nettement « laïciste » [1]. Il est donc impossible pour nous d'éviter l'objection préalable, tant de fois répétée aujourd'hui, qui consiste à demander à l'Église ses titres de compétence dans ce domaine.

S'il s'agit de l'amélioration du taux ou de la qualité de la population, n'est-ce pas à l'État qu'il appartient de prendre les dispositions législatives les plus appropriées?

Et si l'on se place au point de vue de la famille, ne revient-il pas aux parents de juger des conditions de l'équilibre de leur foyer et de décider, d'après leurs ressources, leur santé, leurs possibilités d'éducation, du nombre d'enfants qu'ils peuvent appeler à la vie?

N'est-on pas en droit de se demander pourquoi l'Église prétend intervenir en ces matières?. Mais si l'on a le moindre souci d'impartialité, ne convient-il pas, pour essayer de comprendre la position catholique de se placer au point de vue de l'Église et d'abord de l'accepter — hypothétiquement au moins pour l'incroyant — pour ce qu'elle prétend être?

Elle est le Corps mystique du Christ dont les membres sont rassemblés par un commun désir d'adoration et d'amour de Dieu. Et il est donc indispensable que chaque chrétien, pour ne pas se séparer de la communauté organique dans laquelle il est entré par son baptême, ait la volonté constante de conformer sa vie à celle du Rédempteur, dans tous les domaines qui dépendent de sa liberté. L'autorité de

1. Cf. J.-P. Dubois-Dumée : *Va-t-on contrôler les naissances?* Éditions Témoignage Chrétien, On trouvera dans cet ouvrage un exposé de la controverse, un excellent rappel de la position catholique et la reproduction des principaux documents.

l'Église n'existe que pour préciser les exigences essentielles de cette fidélité et pour rejeter les attitudes qui lui seraient contraires. Et par conséquent le chrétien ne peut aller à Dieu que par l'Église et dans l'Église. L'homme est libre d'être chrétien ou non, il ne l'est pas de se forger un christianisme à sa fantaisie ou alors ce n'est plus *le* christianisme.

Et puisqu'à moins de rabaisser l'homme au rang de l'animal, on ne peut nier que les relations conjugales soient — en elles-mêmes, sinon toujours en fait — des actions qui relèvent de la liberté, il faut bien admettre qu'à leur sujet l'Église a le droit d'enseigner souverainement.

Mais une fois reconnu ce pouvoir de l'Église, une autre question ne peut être écartée. Sur quelles bases établit-elle son enseignement? Étant entendu que sa seule prétention est de transmettre la volonté de Dieu, règle souveraine de l'action humaine, où et comment cette volonté s'est-elle manifestée pour fixer les normes de la vie conjugale?

Dans l'Évangile, rien qui puisse se rapporter à notre question.

Quant au passage de la Genèse où la conduite d'Onan est condamnée, s'il a été, pendant des siècles utilisé comme une preuve de la réprobation par Dieu des pratiques anticonceptionnelles, les exégètes d'aujourd'hui nous engagent à plus de prudence dans l'interprétation de ce texte.

Alors que reste-t-il? Il reste que Dieu a inscrit dans l'homme, par l'être même qu'il lui a donné, des exigences foncières auxquelles il doit se conformer pour agir en être humain et qui forment les principes premiers de la morale. C'est donc l'examen de la nature humaine qui nous permet de découvrir les intentions directrices du Créateur. Et il est trop évident que l'Évangile ne libère pas le chrétien de la loi naturelle.

Pour imiter le Christ, nous devons obéir à la morale humaine non moins qu'aux préceptes évangéliques.

Mais il faut reconnaître que cet appel à la nature pour y découvrir des règles de conduite, provoque, chez un grand nombre de nos contemporains, malaise et méfiance, si ce n'est même révolte. La nature n'est-elle pas faite pour être dominée et asservie aux fins que l'homme veut atteindre? Et mieux que la nature, pour diriger notre action n'y a-t-il pas l'amour, que saint Jean et saint Paul, après le Christ lui-même, ont mis comme loi suprême, au-dessus des commandements particuliers?

Et n'est-ce pas à cet amour qu'il conviendrait d'abord d'avoir recours pour tracer la ligne de conduite des époux?

Certes, Dieu a donné à l'homme, l'empire des forces cosmiques. Mais encore faut-il remarquer que notre puissance ne peut s'exercer que par la connaissance des lois de l'univers et par la soumission à leurs exigences. Déjà, dans le domaine scientifique, notre puissance est fonction de notre obéissance. Mais, de plus, notre situation par rapport à la nature humaine n'est pas aussi simple. Notre corps est bien subordonné aux déterminismes biologiques et physiques du cosmos et il est indubi-

table qu'à ce titre il est objet de science. Mais il est aussi partie intégrante de notre personne; il compose un tout avec l'esprit qui l'anime. Et non seulement l'usage que nous en faisons doit être réglé par la morale, mais c'est par l'examen de notre être, sous son double aspect matériel et spirituel, que se découvrent les principes premiers de cette morale. C'est la structure de notre être qui nous indique ce que nous devons vouloir devenir. C'est pourquoi, si la règle suprême de l'activité humaine est à trouver dans l'amour, il est non moins certain que celui-ci ne peut s'exprimer qu'en respectant les autres lois de notre nature.

Et dans aucun autre domaine, cette obligation ne s'impose avec plus d'évidence que dans l'union de l'homme et de la femme.

Dans tout le règne animal la sexualité est une fonction qui est ordonnée à la perpétuité de l'espèce.

Et l'homme ne peut échapper à cette orientation fondamentale. Si, chez lui, l'usage de la sexualité ne trouve son sens plénier qu'inspiré par l'amour, il reste indéniable que les organes d'union sont aussi des organes constitués pour la génération, et que l'union charnelle, quel que soit son retentissement sentimental, ne peut être dissociée de la procréation vers laquelle elle est manifestement ordonnée.

D'ailleurs cette orientation inscrite dans la nature, loin d'être secondaire par rapport à l'amour entre homme et femme, en présente également l'exigence foncière. Sous peine de se perdre dans l'égoïsme à deux, cet amour doit se dépasser lui-même et ouvrir la communauté des époux vers l'avenir. Et ce vœu ne peut être normalement exaucé que par l'enfant. Pour être fidèle à lui-même, l'amour conjugal qui implique l'exercice de la sexualité doit donc prendre à son compte les obligations constitutives de celle-ci et, ce faisant, leur donner une valeur qui dépasse l'animalité.

L'enseignement de l'Église ne fait pas autre chose que maintenir envers et contre toutes les faiblesses et illusions, cet ordre fondamental.

Et, après tout, de nos jours, cette doctrine ne rencontre pas tellement d'adversaires sérieux. Car on est en droit de dire que les partisans d'une liberté sexuelle absolue dans le mariage sont relativement peu nombreux.

La difficulté ne se présente, pour nos contemporains, que lorsque l'Église affirme que cette exigence ne comporte aucune exception. C'est ce caractère absolu de la loi qui soulève une très large opposition. [1]

Il est nécessaire, avant d'en présenter la défense, d'indiquer aussi clairement que possible, où se place cet absolu.

Ce serait une erreur de l'entendre comme l'obligation, pour une famille, d'avoir tous les enfants que la femme peut concevoir, du mariage à l'arrêt

1. Dans *Réforme*, 10 novembre 1956, on trouvera le résumé de la position protestante qui admet le contrôle des naissances « avec quelques réserves ».

de la fécondité. Pie XII n'a pas craint d'employer le terme de régulation des naissances [1] pour indiquer que le rythme de la procréation devait être soumis à la raison et à la prudence chrétienne. Et le Pape reconnaît qu'il existe de nombreuses indications d'ordre divers qui autorisent les époux à différer la procréation et cela, dans certains cas, de façon définitive.

Et ce n'est pas, pour autant, interdire aux ménages qui se trouvent dans une de ces situations toutes relations conjugales.

Celles-ci leur sont légitimement permises aux époques agénésiques [2], tout comme elles le demeurent après la ménopause.

L'absolu de la loi porte donc essentiellement sur l'interdiction de « frauder », c'est-à-dire d'enlever, par volonté humaine, aux relations entre époux leurs possibilités normales de fécondité.

Il est inévitable que devant cet enseignement, on accuse l'Église d'intransigeance et d'incompréhension, quand ce n'est pas d'hypocrisie, puisqu'elle admet l'emploi de la méthode Ogino pour les couples à qui la nature permet d'en bénéficier, alors qu'elle met les autres, même de la meilleure volonté, dans une situation tragique.

Intransigeance? Sans aucun doute. Mais nous sommes au point, qu'on le comprenne bien, où il y va de toute la morale.

Car à partir du moment où l'on refuse d'accepter qu'il y ait des principes intangibles qui s'imposent à l'homme, que devient la vie morale? Où prendra-t-elle sa direction? La conscience est, certes, en nous le guide ultime de l'action, mais c'est un guide qui doit lui-même s'enquérir du chemin. Travail qui exige recherche active et objectivité. Et nous ne l'ignorons pas, c'est en nous-même, dans l'intérêt, l'égoïsme, la passion, que la conscience trouve ses adversaires les plus redoutables. Le grand bienfait que l'Église octroie, ici, au chrétien, c'est de se présenter à lui comme la gardienne de la vérité de l'action.

De plus, dès que l'on entreprend d'écarter ces lois immuables, comment éviter la tyrannie de la société? Et alors, c'est l'État qui deviendra le maître suprême de la conduite humaine. Depuis trente ans, nous avons pu voir quelles étaient les conséquences de cette main-mise totalitaire sur les individus? Est-ce l'instauration d'un tel régime que souhaitent les partisans du *Birth-Control?*

En réalité, c'est parce que, sur quelques points au moins, elle n'admet

[1]. Discours aux Associations de familles nombreuses, 26 novembre 1951.

[2]. *Ibidem.* Le Pape ajoute cette remarque de première importance : « On peut même espérer (mais dans cette matière l'Église se fie naturellement au jugement de la science médicale) que celle-ci réussira à donner à cette méthode permise une base suffisamment sûre, et les plus récentes informations semblent confirmer cette espérance. » On se reportera également au discours capital adressé le 29 octobre 1951, aux sages-femmes italiennes.

aucune exception, que l'exigence morale est pour nous génératrice de progrès. Par là, en dépit de nos faiblesses et de nos fautes, elle nous oblige à toujours regarder en avant. Et si nous nous dérobons souvent à ses appels, elle nous apparaît, malgré tout, comme l'idéal de ce que nous devons chercher à devenir.

L'enseignement de l'Église sur les relations conjugales ne fait que défendre un de ces points fondamentaux de la morale humaine. Car en dépit de toutes les explications et justifications, il est incontestable que porter, volontairement, atteinte à la fécondité des relations conjugales, c'est aller contre les exigences de ces relations, puisque c'est troubler le dynamisme de la nature, et méconnaître le vœu profond de l'amour. Et si la procréation est volontairement refusée, la valeur indéniable des autres fins poursuivies dans l'union charnelle n'apportera jamais une compensation telle que la faute soit évitée. Car sur un point primordial la volonté humaine se dérobe à la volonté divine.

Ce « non licet » est donc un des éléments intangibles de la morale du mariage. Et sur ce point, comme l'a déclaré Pie XII, l'Église ne variera jamais [1].

Ce n'est pas dire pour autant qu'elle réprouve une maternité réglée par une prudence qui s'adapte aux circonstances et qui n'accable pas la mère de famille. Là encore l'enseignement du Pape nous a donné les directives nécessaires que nous rappelions plus haut.

Et ce qu'il faut bien comprendre, c'est que l'on se tromperait gravement, si l'on voulait réduire la morale entière du mariage à l'interdiction dont nous parlons.

Si, en ce domaine, tant d'époux se heurtent à des difficultés qui leur paraissent insurmontables, n'est-ce pas parce qu'ils ne placent pas leur idéal assez haut? Jamais on ne dominera ces obstacles par de simples recettes, par le recours à une quelconque méthode matériellement appliquée, Ogino ou autre. Ce qu'il est urgent de ne pas oublier, c'est que le mariage est une vocation et qu'il doit être animé par une puissante et profonde spiritualité centrée sur l'amour-charité, qu'il exige le secours de la grâce divine demandée par une prière qui se répète sans se décourager. Et on ne dira jamais assez quelle école de don de soi doit être la communauté familiale, don des époux l'un à l'autre dans une compréhension et une aide mutuelles, pour être plus parfaitement dévoués à l'éducation des enfants.

Et c'est aussi de ce point de vue qu'il faut regarder les faiblesses possibles. Tant qu'elles sont jugées et regrettées comme telles, pourquoi interdiraient-elles la marche en avant?

[1]. Cf. également l'affirmation solennelle de Pie XI, dans l'Encyclique *Casti Connubii*, 31 décembre 1930.

L'Église a toujours été l'interprète de la miséricorde de Dieu. Nous n'avons pas ici à insister sur le rôle du confesseur; mais sa mission n'est-elle pas de maintenir l'exigence de l'idéal tout en comprenant que l'homme soumis à mille influences débilitantes, placé parfois dans des situations où il se demande ce qui est bien ou mal, ne s'avance vers Dieu qu'à travers de multiples défaillances? Et ce qui compte, en définitive, c'est que l'effort sans cesse interrompu soit sans cesse repris.

Si l'on veut considérer la doctrine de l'Église d'un regard impartial ne devra-t-on pas reconnaître que sa principale qualité est un équilibre qui refuse les extrêmes; elle accepte l'homme tel qu'il est; mais elle ne consentira jamais à lui voiler les exigences de l'amour de Dieu, parce qu'elle sait qu'on n'a jamais le droit de désespérer de celui que le Christ a aimé.

Toutefois, il y a des circonstances où le rappel des principes, si nécessaire qu'il soit, ne saurait suffire. Car il peut être non moins urgent de créer des conditions qui rendront, à la majorité des hommes, moins pesante l'obéissance à la loi. Et il y a, dans cette action immédiate, exigence de charité et parfois de justice.

Aujourd'hui, il est impossible que la conscience chrétienne ne mette pas au premier rang de ses préoccupations les difficultés des familles nombreuses. On sait l'importance du problème du logement. Et il faut souhaiter que des efforts comme ceux de l'abbé Pierre, ou le Mouvement d'aide au logement patronné par S. E. le Cardinal Feltin et le Pasteur Boegner reçoivent des catholiques tout l'appui possible. Mais ce n'est qu'une partie de l'œuvre à entreprendre. Une campagne vigoureuse auprès des Parlementaires et des Pouvoirs publics s'imposerait pour qu'ils daignent prendre en considération l'ensemble des questions concernant l'enfance et la jeunesse. C'est sans doute beaucoup leur demander. Mais à cette condition seulement, notre pays pourra regarder l'avenir avec espoir.

Eugène TESSON.
Professeur à l'Institut catholique de Paris.

RÉFORMES LITURGIQUES ET REQUÊTES PASTORALES

Le mouvement de renaissance de la Liturgie est l'un des signes de la vitalité actuelle de l'Église. Sous l'impulsion du Souverain Pontife, il s'affirme de plus en plus vigoureux et universel. Pie XII, constatant le progrès accompli en trente ans, estime qu'il « eut été difficile de pressentir alors ce développement ». « C'est, disait-il dans son *Allocution* aux congressistes d'Assise, un passage du Saint Esprit dans son Église. » En effet ce mouvement, sorti des monastères et des cénacles, en est venu à émouvoir non seulement les pasteurs et la hiérarchie, mais aussi les fidèles des jeunes comme des vieilles chrétientés. Phénomène de causalité réciproque : la vitalité chrétienne faisant éclater cette renaissance, et celle-ci suscitant une vitalité nouvelle. « *La pastorale*, disait le magistral rapport du P. Jungmann : *clé de l'histoire de la Liturgie.* » Aujourd'hui, en tous cas, Liturgie et Pastorale sont si intimement conjuguées qu'on ne peut plus concevoir l'une sans l'autre. Elles ne se recouvrent certes pas, et l'*Allocution* de Pie XII marque bien que la Liturgie « n'épuise pas le champ des activités (de l'Église) ». Mais elles ne peuvent plus demeurer étrangères l'une à l'autre et doivent être en perpétuelle référence réciproque [1].

A la parole du Pape maintes fois répétée, l'adhésion de toutes les Églises représentées par leurs évêques et leurs fidèles, réunis à Assise, témoigne que le principe pastoral ne souffre aucune contestation. Pie XII a fortement déclaré que son souci n'était ni archéologique, ni esthétique; et ainsi sont injustifiées les réticences qui ont jadis opposé le réalisme apostolique aux subtilités délectables.

En affirmant son souci pastoral, le premier Congrès international de Liturgie ne pouvait manquer de mettre en lumière les lignes génératrices des réformes accomplies en ce sens; et par là suggérer les étapes ultérieures de la restauration entreprise par le Saint Siège. L'autorité des rapporteurs et celle des cardinaux présents, notamment du cardinal

1. L'intitulé du Congrès d'Assise en témoigne. Italiens, Allemands, Anglais Espagnols disent clairement que c'est de *Liturgie pastorale* qu'il s'agit, plus rigoureux que les Français qui parlent de *Pastorale liturgique.* Les Allemands précisent bien : *Le Renouveau de la Liturgie « aus dem Geiste der Seelsorge ».* Le sujet est Liturgie, substantif, et le déterminant est pastorale. Le texte allemand dit même que ce Renouveau procède « de l'esprit de la pastorale des âmes ». Ce que l'anglais dit mollement en remplaçant *aus* par *and.* Le texte espagnol omet le mot pastoral.

Cicognani, préfet de la Congrégation des rites, donne un grand poids aux plus discrètes anticipations fondées sur les principes qui ont inspiré déjà les réformes de Pie XII.

Renaissance liturgique, Liturgie vivante, Liturgie pastorale, il est à peine besoin de marquer quels liens organiques font l'unité de ces aspects divers. Qu'une re-naissance soit ordonnée à la vie, qu'une Liturgie pastorale requière impérieusement un réveil vital, il apparaît que c'est aux profondeurs que l'effort de réforme doit s'enraciner.

Ce serait se tromper que de croire que la restauration se fasse d'une part par un retour matériel aux origines, et d'autre part que l'allègement comme tel assure à la Liturgie un accueil plus cordial des fidèles. C'est une liturgie plus substantiellement riche que requiert le souci pastoral.

Les réformes ont élagué audacieusement dans les végétations rubricales et dévotieuses qui avaient prolifié depuis des siècles. Mais simplification serait appauvrissement, si ce n'était remise en valeur de l'essentiel.

Si les nombreux offices de Léon XIII en carême, ont été abolis, ce n'est pas que leur objet fut négligeable; mais ils reléguaient dans l'oubli les liturgies pénitentielles préparatoires à la Pâque, au détriment du mystère quadragésimal, ordonné à la reviviscence sacramentelle du Chrétien dans son baptême. Les récentes suppressions de fêtes de saints en ces semaines, si elles nous ramènent aux sévérités encore en vigueur au XVIIIe siècle, obéissent, elles aussi, à des requêtes théologiques et non à des scrupules archéologiques. D'autre part, la précellence rendue aux célébrations dominicales, exigeant l'éviction, non seulement d'octaves envahissantes, mais même de vénérables offices sanctoraux, a pour but de faire revivre par les chrétiens le permanent mystère de la Résurrection du Christ, fondement essentiel du Christianisme. Il n'en est pas autrement des nombreuses prières de dévotion surajoutées à l'Office des clercs, supprimées non tant pour abréger, que pour redresser les perspectives majeures de la prière.

En quoi une authentique pastorale ne craindra pas de résister à ces inclinations de la dévotion populaire qui, répondant à des sentiments superficiels et pas toujours de bon aloi, versent parfois dans des superstitions ruineuses de la vraie foi. Le trop grand succès de certaines pratiques, en rassemblant des foules, peut les détourner du mystère essentiel. La déchristianisation rapide de certaines régions s'explique souvent par les déviations et les superfétations qui ravageaient sourdement les âmes. C'est en ce sens que la liturgie authentique, en puisant aux sources pures de la religion, assurera à l'action apostolique une fécondité moins illusoire. Il ne serait pas téméraire de dire que beaucoup de ceux qui se sont détournés de l'Église par le scandale qu'ils éprouvaient d'un cérémonialisme de mauvais aloi, retrouveraient avec joie, dans une

Liturgie vivante, virile, nourrie de l'Écriture et du dogme, la grâce divine dont ils sont affamés.

En rappelant ces réformes, les conférenciers d'Assise ont beaucoup plus insisté sur ces principes fondamentaux et sur les perspectives qu'elles ouvraient, que sur les détails d'agencements rubricaux. Le R. P. Antonelli, par exemple, a clairement annoncé que les réformes introduites dans le Triduum pascal, telle la suppression des lectures en doublets, trouveraient une application générale. On verrait ainsi l'intervention des fidèles prendre une part plus active dans les rites, telles la procession des cierges dans la Vigile Pascale, ou celle des Rameaux; telles les litanies, et surtout tel le renouvellement des engagements du baptême; telle la restauration de l'*Oratio fidèlium*, qui donne au peuple la parole pour exprimer dans sa langue sa propre prière; telle la récitation par toute la communauté du *Pater* avant la communion, etc.

Entre tous, le rapport du P. Jungmann marquait, en interrogeant le passé de la Liturgie, l'essor que le souci pastoral lui assurerait à l'avenir. Si l'on sait la qualité de l'information historique du professeur d'Innsbruck, et d'autre part l'extrême réserve de sa parole, on mesurera le poids et la portée de ses conclusions. Après avoir rappelé que, dès les origines, le « Repas du Seigneur » incluait la communauté des croyants et que les formes de la prière sur les lèvres du célébrant n'étaient pas la mystérieuse expression de sa propre imploration, à laquelle « les croyants ne participaient que comme des témoins muets », — ce que souligne le pluriel *nos, nostra*, etc. sans cesse répété, ainsi que les *Amen* qui les sanctionnaient, — le P. Jungmann observe que ce n'est ni l'araméen ni l'hébreu que la jeune Église employa dans sa liturgie, mais la langue universelle dans l'Empire, le grec, auquel le décret de Constance substitua le latin, quand le grec ne fut plus en usage général; et que les « nouvelles langues nationales, notamment l'arabe, furent employées pour les lectures et les litanies dialoguées entre le diacre et le peuple. »

Or, non seulement les langues vivantes furent nécessaires dans l'administration des sacrements pour permettre au peuple de comprendre le mystère dont il recevait activement le bienfait, mais il est très remarquable que, durant des siècles, la liturgie, incluant évidemment la prédication, fut, par la constante évocation du Christ, de sa vie et de son Évangile au cours de l'année, la très efficace nourriture de la foi. « Aussi longtemps que les fidèles en comprirent la langue et furent informés par elle, ils ne purent s'égarer, alors même qu'ils ne savaient rien des subtiles distinctions des théologiens. Pendant des siècles fut possible une pastorale qui ne comportait aucune catéchèse méthodique, et que, en l'absence de livres imprimés, vivait un florissant Christianisme,

parce que les vérités majeures du Christianisme étaient conservées vivantes par la Liturgie ».

Aussi bien, c'est dans les formes les plus expressives du rite et du chant commun que s'exprimait cette Liturgie; et, remarque le P. Jungmann, « ce n'est qu'après huit siècles que, pour des raisons particulières en France, le noyau central de la Liturgie, le Canon de l'Eucharistie, fut recélé sous les voiles du silence ». C'est par la prière liturgique que le chrétien apprenait à franchir l'horizon de ses intérêts personnels, pour se hausser au plan de la Louange de la Gloire de Dieu et de l'action de grâce, qui éclatent dans le chant des *Alleluia* et du *Sanctus*. Les prières de demande elles-mêmes s'élargissaient aux grandes intentions de l'Église, et l'imploration des Saints ne se formulait que moyennant la médiation du Christ [1]. Les offrandes apportées à l'autel manifestaient que ce n'était pas seulement l'offrande du Christ, mais celle du Christ et de son Église entière que le Grand Prêtre présentait à la tête « de son peuple sacerdotal », rassemblant ses travaux, ses peines, ses combats, ses sacrifices, pour être par le Christ offerts au Père. « D'où la conscience joyeuse pour le peuple chrétien d'être introduit dans le Royaume de Dieu, de goûter dès ici-bas la sainte joie de chanter les bienfaits de Celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière ». (I *Petri* 2, 9).

Ce fut un malheur quand plus tard « un voile de nuage se glissa entre la Liturgie et le peuple; nuage derrière lequel les fidèles ne pouvaient plus connaître qu'obscurément de qui se passait à l'autel. » Lorsque la langue de la Liturgie devint étrangère au peuple, on chercha à créer des éléments dramatiques de remplacement, lumières, encensements, splendeurs des vêtements, etc... Mais le nuage demeurait... La parole de la Liturgie ne parvenait plus au peuple. Résonnant aux oreilles, c'étaient des mots et des cérémonies mystérieuses, soumis à des règlements précis, qui finalement se durcissaient. »

« Peut-être, conclut le P. Jungmann, ce durcissement était nécessaire, pour se défendre des attaques que l'hérésie dirigeait contre le Sacrifice de l'Église; nécessaire aussi pour sauvegarder, pour les temps à venir, l'héritage sacré; pour les temps de plus pressant besoin et de plus décisives résolutions; pour ces temps que nous vivons; dans lesquels les fidèles ont de nouveau besoin de trouver dans la Liturgie le secours que, durant les premiers siècles, y trouvèrent les chrétiens. Mais voici que le durcissement s'assouplit. Les formes, qui semblaient pétrifiées, redeviennent vivantes. L'Église sent qu'elle n'a plus besoin de se protéger par ce durcissement. Comme sous Pie XI, l'Église a renoncé dans les traités

1. Il est très souhaitable que le Missel excellent du P. Feder, rétablisse la clausule des oraisons : *par Jésus Christ Notre Seigneur*, qui, n'étant pas transcrite, est fâcheusement omise dans les lectures qui s'en font souvent à haute voix.

du Latran, à ces protections extérieures, qui aux temps plus durs du Moyen Age lui semblaient nécessaires, comme puissance temporelle, de même, sous Pie XII, vient à se détendre la cuirasse protectrice qui jusqu'ici enserrait les formes consacrées de la Liturgie. La nuée commence à se dissiper. Un jour lumineux se lève. L'Église se rassemble avec de nouvelles forces. Elle marche résolument à la rencontre des Temps qui viennent, Peuple de Dieu en prière. »

Il est inutile de dire que de telles paroles portaient au cœur du cœur des prêtres réunis à Assise.

« Temps qui viennent. » C'est à eux que la Liturgie vivante doit confronter ses forces renouvelées.

Or, si nous prêtons l'oreille aux grandes voix qui montent et qui éveillent dans le cœur de l'Église une si précise attention, il est facile de discerner qu'elles viennent du *laïcat*, du *monde ouvrier* notamment, de *missions* et de l'*Orient*.

On a beaucoup parlé du *laïcat*, dont on a même construit « une théologie », et dont l'avènement a été salué pieusement. Parfois avec quelque accent de revendication. Qu'il y ait une mission, donc un droit, propres aux chrétiens qui ne sont pas, comme on dit, « dans les ordres », l'Église n'en doute pas. Mais si nous nous reportons aux sources de la pensée chrétienne, un baptisé ne peut plus jamais être appelé un *laïc* [1]. Il n'y a pas de *laïcat* dans l'Église, puisque tous sont consacrés par le triple sacrement de l'initiation, baptême, confirmation et Eucharistie. Il n'y a pas de « profanes » dans le Corps mystique du Christ. Il y a diversité d'organes, dit Saint Paul, et de fonctions, mais tous sont membres et conspirent à l'Unique vie de l'Église totale. Peuple sacerdotal, dont le pécheur même n'est pas exclu, mais l'excommunié, au temps où l'on savait encore ce qu'était ce retranchement que l'on respectait et redoutait.

Il n'y a donc pas de problème du « laïcat » dans l'Église, et, si sa Liturgie réserve certaines fonctions à ceux qu'elle consacre à cet effet, la parole répétée des Papes depuis Pie X proclame assez qu'elle requiert de tous les fidèles, comme membres du Christ, cette *participatio actuosa*, joie et fierté du peuple baptisé. Nulle autorité désormais ne l'en peut frustrer; reste à la Hiérarchie sacerdotale à lui en définir le domaine. On est peut-être surpris que l'invitation formelle des Papes ait été trop souvent sans effet, de par la timidité des fidèles, encore mal préparés à ces honneurs [2], et de par celle des prêtres que la solitude, où ils étaient

1. Les mots laïc et clerc ne s'ordonnaient primitivement qu'au fait d'avoir ou non des lettres, notion toute mondaine, étrangère à l'ordre surnaturel.

2. Pourquoi voit-on si peu d'hommes se proposer à servir le prêtre à l'autel, alors même qu'ils le voient seul, et qu'ils se présenteront à la communion? Sentiment d'indignité, ou ce vieux « respect humain » au nom bizarre, qu'on croyait dépassé.

confinés, a obligés si longtemps à assumer toutes les fonctions du sanctuaire.

Tout autre est la question de plus en plus instante en pays de mission — et en pays de persécution —, de rendre aux ordres mineurs les fonctions auxquelles ils habilitent des chrétiens non destinés peut-être au sacerdoce. Du mandat à l'apostolat, à la consécration écclésiale, ne serait-ce pas un retour aux plus anciennes traditions que de confier légalement et sacramentalement aux diacres, même mariés, comme en maints rites orientaux, la charge de soulager le prêtre dans l'évangélisation des catéchumènes et dans la distribution de l'Eucharistie? L'extrême pénurie des prêtres en pays de mission, où chacun se voit dans la nécessité de courir sans s'arrêter au travers de ses quelque vingt églises, ne rappelle-t-elle pas celle qui, au temps des apôtres, fit précisément ordonner les premiers diacres? Et nos églises persécutées ne réclament-elles pas le même secours. Mais nos vieilles paroisses sans curé ne se réjouiraient-elles pas de pouvoir plus régulièrement célébrer le dimanche par la communion à la Parole et à l'Eucharistie? Nul doute que de telles angoisses déchirent le cœur du Souverain Pontife, à qui revient la charge suprême des âmes, dont il doit rendre compte au Seigneur. Il n'a jamais été interdit aux enfants de présenter leur détresse à leur Père.

La « promotion », comme on dit, du monde ouvrier est un fait trop réel et trop gros de conséquences pour qu'il ne soulève pas dans l'ordre liturgique lui-même de très difficiles problèmes. Les prochains Congrès de Liturgie pastorale ne pourront plus les omettre.

Si fâcheux que soient les mots, les réalités de « classe », le sont encore plus; mais quelle légèreté coupable en ferait abstraction? Est-il possible de nier que le prolétariat ouvrier et encore plus le prolétariat rural, non seulement sont asservis à des conditionnements sociaux propres, et que par suite ils ont des préoccupations, des sentiments, des visions du monde, et en conséquence un langage, un système idéologique, un style, propres? Est-il possible de ne pas voir que notre Liturgie dans ses formes d'expression, est une Liturgie de Classe? Monastique d'origine, cléricale, — on veut dire savante, — elle doit à des siècles de préfiguration juive et orientale, à des siècles de littérature gréco-latine, des formes de pensée, quoiqu'elle le désavoue, ésotériques.

Que l'atmosphère de nos églises bourgeoises leur déplaise et en tout cas les déroute, ce n'est pas tant les prie-dieu de velours qui sont en cause, que ce dont on y traite et le langage qu'on y emploie.

La confrontation loyale avec ces chrétiens (qu'on voudra bien supposer tout aussi capables d'aimer Dieu que nous), n'est-elle pas nécessaire pour éviter que se creuse, infranchissable, dans l'Église un fossé qui n'aura pas ému notre conscience? Il y va pour tout ce monde de connaître ou d'ignorer le Christ. Mais peut-être, pour nous-mêmes, ne serait-ce

pas le moyen providentiel de reconnaître ce qui est caduc dans des formes qui, étant d'un temps et d'un lieu, sont marquées de contingence? Le cérémonial de la cour de Byzance n'a reçu de Dieu ni privilège ni promesse d'éternité. Il y a, par contre, dans le cœur du monde ouvrier certaines exigences de sincérité, d'authenticité, de rudesse même qui ne sont pas si éloignées de ce dont brûlait la parole des prophètes.

Et puis, quand deux ou trois sont réunis en son nom, le Seigneur n'est pas loin de les rejoindre.

Comment dire l'émotion que souleva la voix venue du fond de l'Indonésie, de cette Église de Ruteng, dont nous ignorions le nom, aussi bien que celui de Mgr van Bekkum, son ange, son messager! C'était la voix de ce monde immense que nous nommons encore le monde des Missions, mais qu'il serait plus vrai de nommer la Jeune Église. Voix fraîche, virile, résonnant de la terre et lourde du murmure de ces générations qui jusqu'à la création de l'homme s'enfoncent dans le mystère plus immense que celui des galaxies. Sans Christ! Or, plus que jamais c'était la Pastorale qui ouvrait à la Liturgie les perspectives pleines d'exigences et de promesses. Une Liturgie qui, pour le faire fructueux, insérerait sa greffe sur l'olivier sauvage, attentive à capter les sèves venues des racines et du sol. Souci donc intelligent et respectueux de reconnaître ce qui dans les rites naturels exprimait le sentiment séculaire du sacré; souplesse pour couler l'authentique adoration, le surnaturel amour de charité, dans les formes de la sensibilité et de la pensée des peuples que la civilisation matérialiste que nous leur apportons n'a pas encore vidés d'un originel sentiment de Dieu. « Nos catéchumènes, disait Mgr van Bekkum, viennent encore en grande partie d'un monde dont la pensée et le comportement sont imprégnés de religion et de culte. La communauté cultuelle, la festivité communautaire cultuelle, l'offrande et le repas sacrificiel, y tiennent une grande place... Il faut que ces peuples sentent que l'Église ne leur apporte pas seulement des vérités, mais un culte, où ils retrouvent, purifié et magnifié, ce que leurs traditions religieuses avaient d'aspirations valables. Non seulement on utilisera les possibilités accordées par la Liturgie actuelle, mais, faisant appel au cœur du Père de la Chrétienté, on exprime des vœux qui permettront d'offrir à ces peuples autre chose qu'une sorte, dit Mgr van Bekkum, de « colonianisme » spirituel, puisque tant de fois les Souverains Pontifes ont insisté pour que les missionnaires aient le souci de ne rien détruire des légitimes patrimoines culturels de ceux qu'ils amènent au Christ. Les temps vont vite, poursuit Mgr van Bekkum, si dans dix ans ces peuples ont été gagnés par l'universelle contagion matérialiste, on aura à reconstituer ces bases premières, avant de songer à bâtir un édifice chrétien. Trois conditions lui paraissent permettre un meilleur contact avec l'âme religieuse de ces peuples : l'usage de la langue maternelle pour les lectures destinées aux fidèles, ainsi que

pour le chant de la grand Messe; le rétablissement du diaconat et des ordres mineurs pour les chrétiens qui seront consacrés au service de l'Église; resterait la très délicate question, fort importante, de voir quels éléments de religion naturelle pourraient être introduits dans notre culte, « alors seulement les Néoconvertis se sentiront-ils chez-eux *zu Hause*- dans l'Église et dans la Liturgie » [1].

Nos peuples modernes infrapaganisés ne nous montrent-ils pas que d'arriver trop tard condamne à proposer l'Évangile à des hommes devenus aveugles et sourds aux choses de Dieu?

On ne peut douter que de telles ouvertures sur le monde élargissent singulièrement la pensée et font prendre aux problèmes leurs dimensions. C'est pourquoi la trop brève évocation des Liturgies Orientales par Dom Rousseau ne permettra plus d'ignorer les traditions des Églises sœurs. Qui a, si peu que ce soit, vécu dans leur amitié a mesuré avec douleur quelle profonde blessure la séparation des Latins et des Grecs a porté à l'Église. La Providence de Dieu avait sans doute voulu que les tempéraments des peuples de l'Orient et de l'Occident se complètent, en sorte que les uns ne se raidissent pas dans un juridisme où triomphent la raison et la loi, et que les autres ne s'abandonnent pas à un mysticisme mal défini. On sait combien diffèrent les Liturgies latines et grecques. Il n'a jamais été souhaitable que celles-ci « romanisent », et les Papes ont marqué un respect sans équivoque pour la conservation de leurs rites. Il n'est pas plus question pour nous de « gréciser ». Mais les uns et les autres apprendraient utilement à se connaître, pour discerner en quoi leurs caractères de race demandent à être corrigés ou surveillés pour conserver un bel équilibre humain. Il y a chez les Grecs un sens du mystère, un mouvement d'adoration et d'action de grâce, une joie du chant inépuisable, une liberté, qui, sans modifier en rien nos rites, nous enseigneraient à leur donner toute leur puissance d'expression. Alors nous chanterions sur un autre ton les bondissantes acclamations du *Gloria in excelsis*, avec un autre transport le *Trisagion* des Anges, et dans un autre éclat les psaumes de la jubilation. Avec cet air, qui eût imposé au mépris de Nietsche, « plus sauvé ».

Naguère Georges Bernanos évoquant le soulèvement du « Peuple de la Misère » souhaitait, avec quelque amertume, qu'il ne nous « prenne pas au dépourvu,... en pleine réforme du Bréviaire ou du Plain-chant ». Oubliait-il qu'il n'est de pire Misère que celle de la Prière, de l'Adoration et de la Joie.

Et que « la réforme du Bréviaire » est autre chose que petit jeu de mandarins.

1. Voir dans *les Missions Catholiques*, juillet-août 1956 un long article de Mgr van Bekkum, traduit de *Tijdschrift voor Liturgie*, qui développent ces vues.

Affaire elle aussi de Pasteurs.

Car, c'est bien en tant que pasteurs, que l'Église impose aux prêtres leur Office, célébré au nom de leur peuple et pour lui. Encore faut-il que cette célébration apporte au pasteur la nourriture savoureuse, réconfortante, pourquoi non, exaltante, dont sa solitude lui fait un besoin.

On a dit les récents allègements d'une charge trop lourde pour des ouvriers apostoliques insuffisants en nombre et trop mal secondés. Telle a été l'intention de Pie XII certainement, et la reconnaissance a répondu à cette paternelle charité. Mais les nombreuses suggestions de réforme témoignent que les prêtres conscients de leur devoir pastoral de prière, loin de vouloir s'en affranchir, souhaitent par-dessus tout l'accomplir avec joie. Les consultations adressées à tous les évêques permettront à la Congrégation des rites une révision qui s'annonce comme très importante et difficile. Révision déjà engagée du Calendrier, refonte entière du Lectionnaire de l'Écriture Sainte, où font défaut des textes de grande richesse spirituelle, élaguage sévère des légendes de saints, souvent dépourvues d'authenticité, ou ne rapportant pas la grâce substantielle de leurs exemples, encombrés d'un merveilleux douteux; et surtout réintroduction dans l'Office de la lecture de l'Évangile, nourriture essentielle du chrétien [1]. Est-il normal que sur quelque neuf cents péricopes scripturaires, plus de huit cents soient prises dans l'Ancien Testament pour quatre-vingts environ dans le Nouveau? Si l'on veut que le prêtre s'affectionne à son bréviaire, il faut que celui-ci puisse devenir la forme majeure de sa prière et le soutien de sa vie spirituelle. Nul doute que pour cela ce soit bien plus qu'un agencement de détails qu'il faille envisager.

Car si l'on y porte attention, on verra que l'Office revêt des caractères parfaitement étrangers à la vie des prêtres apôtres et pasteurs. D'un bout à l'autre, il est évident que ce qu'ils appellent leur « bréviaire » est un *Office collégial*. Plus ou moins dérivé de l'Office monastique ou inspiré par lui, il est en tout cas construit pour un corps ou si l'on préfère un *Chœur* de clercs, assumant les fonctions chorales de président, de lecteur, de maître de cérémonies, et répartissant entre deux demi-chœurs le dialogue de la psalmodie. Il suffit d'un coup d'œil pour voir, par exemple, qu'un *répons bref* est la plus gracieuse des formes amœbées, où la réplique enchérit sur l'invocation.

Il est tout aussi évident que cette mise en scène chorale est ordonnée

1. On ne saurait trop déplorer le fait que notre bréviaire donnant, suivant l'usage ancien, les références par l'*Incipit* suivi de l'*et reliqua*, cet *incipit* ait tenu lieu de la lecture de l'Évangile lui-même! En sorte que souvent il est impossible de savoir quel texte sera commenté dans l'homélie. Quant à celle-ci, on sait combien sont décevantes les subtilités qui jouent avec les nombres ou avec des exégèses aussi peu nourrissantes à l'âme que la discussion de saint Jérôme sur le fils de Barachie, ou celle de saint Augustin sur les 38 ans du paralytique.

au chant. Non seulement les hymnes et les cantiques, mais la grande diversité des rythmes, depuis les psaumes jusqu'aux lectures, ne retrouvent leur élan et leur rebondissement, ainsi que la couleur de leur sentiment, que dans la mélodie qui leur est connaturelle. Qui a eu l'honneur et la grâce de participer au chœur à l'Office des moines de Solesmes ou de Sept-Fonts, sait que jamais il n'a pu retrouver dans la « récitation » solitaire l'inoubliable évocation du Mystère de la Passion ou de Pâque, qui lui avait été alors révélée. Fatalement trop rapide et sans accent, la lecture, si elle a le temps de pénétrer dans l'esprit, n'a pas le calme et le tempo nécessaires pour émouvoir le sentiment et susciter ces mouvements profonds de l'adoration, de la tendresse ou de la componction, qui étaient suggérés par le texte. Il est inutile de dire combien et pourquoi la silencieuse lecture d'un texte d'*oratorio* ou d'opéra perdrait presque tout rapport avec ce que chœurs et orchestre eussent fait percevoir du chef-d'œuvre.

Or, la condition générale des pasteurs est la solitude, à laquelle les fervents retours à la vie commune apportent un remède trop souvent d'exception. Dans quel sens évoluera la condition sacerdotale? Reviendra-t-on aux « collèges » ou aux « chapitres » missionnaires? Les expériences en cours le diront. Ou au contraire, comme il avait été tenté par le cardinal Quiñonez, imaginera-t-on quelle forme pourra prendre un Office solitaire? Ce ne sera certes pas par la simple suppression des *Amen* ou des *Dominus vobiscum*, qui, en effet, sont des survivances dépourvues de réalité. Sera-t-il alors possible de réduire la dualité de vie spirituelle, qui a dû doubler d'exercices plus personnels et vécus ce qu'avait de formel un Office, dont on avait oublié le sens ascétique de lecture spirituelle, d'examen, d'action de grâce, soumis à la méditation? Le traditionnel : « *Cherchez, en lisant; frappez, en méditant; et il vous sera ouvert, en contemplant* », que répétait saint Jean de la Croix, deviendra-t-il l'ouvrier miraculeux de cette unité de l'âme qui lui assure la joie intérieure? Osera-t-on aborder ce problème de fond et revenir aux origines naturelles?... Ne peut-on pas l'espérer de ce « passage du Saint Esprit dans son Église » que saluait Pie XII dans son *Allocution*.

En tout cas la conclusion du rapport du R. P. Antonelli ramenait l'attention des congressistes d'Assise à l'essentiel, lorsqu'il déclarait que toutes les réformes de textes, de rubriques ou d'architecture de la Liturgie seraient vaines, si elles n'étaient accompagnées d'un renouvellement intérieur, accroissant dans le sacerdoce l'intelligence profonde, l'amour et la foi dans la Liturgie, selon les grands enseignements des Encycliques de Pie XII.

LA VISION DE GERMAINE RICHIER

La présentation au Musée d'art moderne d'une centaine d'œuvres soulèvera sans doute moins d'émotion que le seul fameux Christ d'Assy. Le nom de Germaine Richier est devenu d'un coup célèbre dans les milieux les moins préparés à apprécier son art. L'exposition récente, si elle ne lui assure pas tous les suffrages, permet du moins de comprendre ce qui inspire l'ensemble de sa création.

Si nous mettons à part trois admirables Visages qui ont la vigueur des plus beaux Bourdelle, et relèvent d'une tradition classique, l'œuvre de Germaine Richier est une rupture violente avec tous les canons et tous les principes. Tenter de la lire dans les schèmes officiels, c'est ne pouvoir rien y percevoir. Ce n'est pas en effet de nouveauté de style qu'il est question, c'est aux plus profonds conditionnements de l'œuvre d'art qu'est opposé un intransigeant refus.

Et tout d'abord est rejeté tout ce que nous étions accoutumés de nommer beauté.

Les sortilèges de la matière sont, à coup sûr, les plus généralement dangereux. La rareté des onyx, la richesse chatoyante des ors et des marbres ne triomphent plus, Dieu merci, que dans les palais ou les basiliques d'un autre monde. « Séduire » a précisément le même sens qu'égarer. Mais le noble ouvrage qui, fort différent de la virtuosité, traite avec tant de science et de respect la plus résistante matière, qu'elle y réalise ses secrètes et naturelles virtualités, nous apporte une authentique joie. L'ouvrier se soumet avec amour. Torturer la matière est une manière d'irrespect, une violence, un viol.

Mais faut-il encore parler de beauté, de cette beauté que nous goûtions dans ce que nous appelions une harmonie des lignes, des formes et des volumes? Si la beauté est « ce qui plaît à la vue », faut-il en chercher le secret dans les rapports mathématiques et les nombres d'or? Faut-il plus candidement le trouver dans une référence au corps de l'homme, dans sa forme de jeunesse vigoureuse? L'art enfin a-t-il pour fin de nous réjouir par l'évocation de cette beauté?

Nul ne contestera, je pense, que les formes monstrueuses données par Germaine Richier au corps de l'homme sont absolument étrangères à ces canons, et qu'elles ne nous offrent aucune joie de l'intelligence esthétique ou du regard. Membres volontairement difformes, griffus ou tordus, ventres gonflés ou crevés, privés de tête ou montés sur des pattes de hérons, « homme-chauve-souris », femme-sauterelle ou araignée,

femme-feuille ou cruche, hommes-oiseaux ou ogres, nulle de ces figures ne nous serait tolérable dans le commerce des vivants.

On dénoncera dans le plaisir esthétique une sensualité qui, elle aussi, détourne d'une contemplation spirituelle; et la dépravation apportée par la Renaissance Italienne a fait assez de ravages pour que nous acceptions courageusement les austérités d'un art supérieur, dépouillé de tout enchantement. Mais ce sera pour que l'œuvre d'art nous apporte un plus précieux message, plus vraiment humain, pénétrant plus profondément dans la vérité de notre destin et de notre mystère.

« L'œuvre de Germaine Richier, écrit Jean Cassou [1], est une initiation aux mystères. » Faut-il s'étonner qu'elle nous déconcerte doublement par son langage et par son objet?

C'est certainement ici que se pose le problème de l'art moderne, tant profane que sacré.

« Notre siècle peut se flatter, affirme Jean Cassou, d'être un des grands âges de la sculpture, car il a fait progresser cet art conformément à sa nature spécifique, et, dans cette conformité créé des formes inédites et un vocabulaire plastique complètement renouvelé. Mais aussi, forçant cette nature spécifique de la sculpture et l'entraînant, contre ses règles mêmes et ses matériaux, aux sphères de la plus libre *expression*, il l'a amenée à dire des choses, et les plus profondes, les plus essentielles, les plus aptes à toucher l'homme, à chanter une fois de plus les grands thèmes du poème universel, les thèmes religieux éternels, les mythes par lesquels l'homme pénètre les arcanes de la nature, et comprend la sainte relation qui les unit tous deux, la nature et lui. ... Devant une œuvre comme celle de Germaine Richier, avec ses personnages à forme d'oiseau ou d'insecte, ses hommes primitifs, encore tout alourdis du limon originel, toute sa palpitation de vie panique et émerveillée, on se demande avec stupéfaction comment l'art moderne a pu être accusé de se séparer de la réalité! Or, non seulement l'art moderne ne s'est point séparé de la réalité, mais encore — et voici l'œuvre de Germaine Richier qui en témoigne — il l'a *consacrée*. »

Ne se ferait-il pas que l'éloquence de ces lignes provoque une inquiétude? Sinon littérature, très certainement philosophie, la tentation n'est-elle pas plus spécieuse et pire le danger? Dans quelles aventures les doctrinaires de toute école n'ont-ils pas engagé l'art trop docile, flatté de la promotion qu'on lui offrait de devenir « penseur ».

Certes le mystère nous enveloppe et nous conditionne malgré nous. L'évasion de la gratuité ne peut être qu'une fiction. L'air que Watteau respire le pénètre et la splendeur où languit Venise, Véronèse n'y peut échapper. L'angoisse où se sent plongé ce temps rendrait insupportable

1. En préface du Catalogue de l'Exposition du Musée d'art moderne.

certaine frivole allégresse. Mais, comme toujours, la fidélité au réel n'exige-t-elle pas cette farouche complexité des contraires, où l'on verrait le tragique conditionner le triomphe et l'espérance faire tragique la détresse?

Je ne crois pas que Germaine Richier obéisse à des systèmes intellectuels, je crois encore moins qu'elle cède à la tentation de dépasser son public en le déroutant. Son œuvre, née de son instinct, respire ce malaise contemporain, de l'homme qui ne sait plus bien ce qu'il est. Il se sent en étrange communion avec le minéral et le limon, avec l'arbre, avec l'oiseau, et aussi la montagne; et ses avatars de guerrier, d'ogre, de crucifié, obscurcissent encore son destin. C'est certainement ce chaos qui s'affirme dans les visions de Germaine Richier.

« Initiation aux mystères », disait Jean Cassou. Mythes, arcanes de la nature. Appréhension par le songe, et parfois par le cauchemar. Si la plongée dans la nuit du chaos nous étouffe, il ne faut pas attendre de la vision de Germaine Richier une lumière qui apaise et dirige. C'est bien cependant ce que nous attendons, trop naïvement sans doute, des voyants.

Paul DONCŒUR.

RÉFORMES MUSULMANES EN TUNISIE

Le gouvernement tunisien a accompli cet été, en matière d'organisation judiciaire et de statut personnel, des réformes considérables, qui manifestent sa volonté de faire de la Tunisie un État moderne. D'une part, il a décidé la suppression des tribunaux religieux (*chraa*). D'autre part, il a profondément modifié les règles du statut personnel applicable aux Musulmans : suppression de la polygamie, intervention d'un représentant de la loi pour la célébration du mariage, nécessité d'un jugement pour le prononcé du divorce, libre choix matrimonial de la fille majeure, etc...

Ces mesures sont les plus révolutionnaires qui aient, jusqu'ici, été prises en la matière par un pays arabe : elles sont à la fois plus complètes, plus cohérentes, et plus respectueuses des droits des non-Musulmans, que les réformes édictées l'année dernière en Égypte. En effet, à la différence de celles-ci, elles portent non seulement sur les juridictions musulmanes, mais encore et surtout sur la loi appliquée par elles, et elles laissent subsister le régime particulier des Israélites.

***

Les femmes et la jeunesse, c'est-à-dire la majorité du peuple tunisien, ont accueilli avec enthousiasme cette réforme, qui dans une large mesure correspond à l'évolution des mœurs et à l'état social. Les deux organes rivaux du Néo-Destour, *Al Amal*, soutien du gouvernement, et *As Sabah*, interprète de l'opposition dirigée par Me Salah Ben Youssef, ont également loué la réorganisation judiciaire et attesté, comme l'avait fait le Président Bourguiba lui-même, sa compatibilité avec l'esprit de l'Islam. Il est vrai que cette réforme est ouvertement présentée comme la première étape vers une unification judiciaire complète qui ferait disparaître à leur tour les tribunaux français; la modernisation des rouages de l'État et de la législation feraient en effet apparaître comme inutiles et désuets ces survivances juridictionnelles, que l'amour-propre national supporte mal aisément.

De très hautes autorités musulmanes, comme le Cheikh Tahar ben Achour, Recteur de l'Université de Zeitouna, et le Cheikh ûl Islam malékite, Cheikh Abdelaziz Djaït, ont initialement cautionné la réforme; le second, il est vrai, a varié par la suite. Et, chez certains magistrats

religieux, chez les bourgeois d'âge mûr, hostiles aux innovations, chez les Bédouins pour lesquels la polygamie, assortie de la répudiation, reste une traditio nassez vivante, il y eut des réticences qui semblent devoir demeurer tenaces. On en trouve l'expression dans l'organe du Vieux Destour, *Al Istiqlal*, en particulier sous la plume de M. Mohammed Moncef Mestiri; il s'agit d'ailleurs d'un parent du jeune ministre de la Justice, M. Ahmed Mestiri, un des principaux auteurs et avocats de la réforme. Aux critiques ainsi exprimées, la presse néodestourienne, la radio et les orateurs officiels répondent vigoureusement; articles et allocutions, très nombreux, constituent une véritable campagne, sans doute jugée nécessaire pour rallier un secteur relativement important de l'opinion.

Cet échange d'arguments illustre, de façon très intéressante, le mouvement des idées dans l'Islam moderne, car il a pu se dérouler pratiquement sans entraves. Certes on a signalé l'arrestation de tel imam hanéfite, qui avait critiqué les réformes au cours de son prêche, mais c'est que le gouvernement n'entend pas tolérer l'indiscipline d'agents appointés par lui; pour le reste, la polémique a été libre; son tour a été, souvent, vif et passionné, et donne de part et d'autre une grande impression de sincérité.

***

On ne saurait relever ici tous les arguments allégués contre la réforme. Une *fetwa*, ou consultation canonique, rendue le 11 septembre par treize hauts magistrats religieux, dont le cheikh ül Islam hanéfite, cheikh Mohammed Abbès, et publiée dans *Al Istiqlal* du 21, a été partiellement reproduite par la presse quotidienne française (*Le Monde*, 29 septembre 1956); elle estime répréhensibles et contraires à la loi musulmane l'interdiction de la polygamie, la non-validité de la répudiation par le mari, l'interdiction pour l'époux de reprendre son épouse après le troisième divorce et certaines dispositions relatives à l'incapacité successorale; elle note encore avec réprobation, trait que *Le Monde* a omis de citer, que le nouveau code « permet à la Musulmane d'épouser un non-Musulman, étant donné qu'il ne mentionne pas cette interdiction ». Cette suppression tacite d'une des principales discriminations imposées aux non-Musulmans par la règle islamique traditionnelle constitue en effet une courageuse attestation d'esprit moderne et libéral.

Notons seulement que, parmi les autres remarques articulées par la presse, certaines relèvent d'une polémique politique assez courte; le gouvernement aurait de la sorte, assure-t-on, essayé de détourner l'opi-

nion des grands problèmes qu'il répugne à aborder. D'autres critiques sont d'ordre sociologique et moral : la polygamie favoriserait la croissance démographique et éviterait l'adultère; elle n'est d'ailleurs plus pratiquée dans les milieux cultivés; si elle est tenue pour nuisible, il convient de l'extirper en éduquant les masses, non en violant les règles de la religion. Parfois est employé l'argument d'autorité : si la polygamie constituait vraiment un danger pour la famille et la société, la religion l'aurait interdite. Enfin, l'on rencontre aussi le ton d'une casuistique subtile : si un mari qui a proféré la formule de répudiation est néanmoins tenu de vivre avec sa femme, faute d'un divorce prononcé par le juge, il est ainsi obligé de commettre un adultère (M. Mohammed Moncef Mestiri, *Al Istiqlal*, 24 août 1956).

***

La justification de la réforme est contenue, tout d'abord, dans les deux allocutions prononcées par le Président Habib Bourguiba les 3 et 10 août 1956 :

« Des idées jadis valables choquent aujourd'hui l'esprit humain, tels la polygamie, le divorce dans ses conditions actuelles... L'Islam a libéré l'esprit et recommandé à l'homme de réfléchir sur les lois religieuses afin de les adapter à l'évolution humaine... Cette réforme, aussi révolutionnaire et moderniste qu'elle soit, a été réalisée avec l'accord et l'appui des gardiens de la tradition et de la foi, éminents jurisconsultes, docteurs de l'Islam... La polygamie devient inadmissible au XXe siècle et ne peut se concevoir par un esprit sain... En approfondissant le sens des versets (du Coran), on s'aperçoit qu'il y a matière à appréciation et que la polygamie n'était pas souhaitée par l'Islam... Nous voulons non seulement élever le niveau de la femme, mais instaurer le respect entre époux et assurer le bien-être des enfants. »

La presse gouvernementale reproduit et développe ces arguments, en les étayant parfois par l'autorité d'un *hadith* : ainsi l'on rappelle que le Prophète a recommandé aux fidèles de remédier, par les moyens qu'ils jugent utiles, aux défectuosités de leur époque. Le Ministre de la Justice, M. Ahmed Mestiri, a très justement rappelé que, dans le passé, bien des actes législatifs complémentaires avaient été édictés sans entraîner d'objection de la part des magistrats religieux : telle, par exemple, l'obligation des contrats de mariage et de divorce. Signalons en passant qu'un des avantages mis à l'actif de la réforme législative consiste dans l'unification des rites, ou écoles juridiques : deux d'entre celles-ci, l'école hanéfite, d'origine turque, et l'école malékite, co-existaient en Tunisie, se différenciant par les détails d'interprétation juridique.

Mais il faut relever surtout l'article très symptomatique dans lequel M. F. Dachraoui, (*L'Action*, hebdomadaire néo-destourien de langue française, 15 octobre 1956) expose comment le geste du Président Bourguiba se place légitimement dans la tradition de l'Islam. Le Chef de l'État étant aussi celui de la communauté musulmane (*umma*), et ayant délégué ses pouvoirs à son Premier Ministre,

« le Président du Conseil est donc habilité à préconiser et à exécuter des réformes non seulement politiques mais aussi religieuses... La décision juridique prise en vertu de l'*idjma* (consensus universalis) fait foi... *L'idjma*... est, par définition même, celui de l'*umma* tout entière (soit le peuple tunisien). Bourguiba, qui agit et parle au nom de l'écrasante majorité du peuple tunisien, peut incontestablement revendiquer l'*umma* tunisienne... On ne saurait, sans verser dans un conservatisme étroit qui frise la réaction, contester au Chef de l'État tunisien le droit d'agir en réformateur et de consacrer les aspirations les plus profondes du peuple tunisien... Si le Président tunisien heurte en cette matière les positions conservatrices des Fakihs enchaînés par l'imitation servile, *taklid*, il marche sur les pas des grands réformateurs de l'Islam, les Djémaleddine Afghani, les Mohammed Abdou ou les Ibn Badis. »

***

L'opinion occidentale eut volontiers vu dans le Président Bourguiba, à cette occasion, un émule d'Ataturk. Mais, très psychologue et soucieux de favoriser l'unanimité nationale, désireux de rallier autant que possible les opposants conservateurs, M. Habib Bourguiba semble avoir préféré se voir présenter, par la presse de son parti, comme un héritier et continuateur du mouvement réformiste arabe du Proche-Orient et de l'Algérie, la *Salafiya*.

L'évolution ainsi amorcée dans le sens de l'État moderne n'en est pas moins très profonde. La Tunisie en tire une grande fierté, qui semble légitime. Peu de pays musulmans d'aujourd'hui auraient pu à la fois, sans risquer de troubler l'ordre public, poser des actes aussi audacieux et en permettre la libre discussion.

L'élite tunisienne a, de la sorte, affirmé sa volonté de faire de sa nation, comme l'écrit *Al Amal* (14 août), « une nation d'un niveau élevé, pouvant servir de guide à beaucoup de nations musulmanes qui n'ont pas trouvé leurs voies ». Elle a aussi marqué une étape importante dans l'histoire de la pensée musulmane.

Pierre RONDOT.

« REQUIEM POUR UNE NONNE »

au Théâtre des Mathurins

Camus adaptateur de Faulkner : c'est à cette passionnante rencontre que nous invite, en ce début de saison, le Théâtre des Mathurins. Rencontre apparemment paradoxale. Est-il univers plus étranger à celui de notre écrivain que cette humanité de Faulkner, si proche, par moment, de la vie instinctive, et qui reste, dans les débats d'une existence tragiquement quotidienne, comme à l'aube de la conscience? Il est vrai que le dernier récit d'Albert Camus pouvait faire pressentir une radicale transformation de son héros familier. *La Chute* ne dénonçait-elle pas, chez ceux qui étaient hier les victimes de l'absurdité du monde, une complicité, secrète ou avouée, avec la société contre laquelle ils s'étaient révoltés jusqu'alors, une sorte de composition, somme toute assez confortable, avec ce monde qui les avait toujours refusés [1]? Au delà de ce nouveau Pharisaïsme, Camus cherche-t-il aujourd'hui, chez les personnages du romancier américain, un nouveau départ dans sa quête de l'homme? Nous savons ses inquiétudes, et ses déceptions renouvelées. Nous savons aussi qu'il est incapable de jamais désespérer totalement de l'humanité. Peut-être nous confie-t-il ici, sous le masque transparent de l'adaptateur, les nouvelles directions de son espoir.

***

Requiem pour une Nonne est l'histoire d'un procès : une négresse, Nancy Mannigoe, ramassée dans le ruisseau par Gowan et Temple Stevens pour devenir la nurse de leurs enfants, a « assassiné de propos délibéré et avec préméditation » la petite fille de ses maîtres. Devant le tribunal de la ville de Jefferson, malgré les objurgations de son avocat, le propre oncle des Stevens, elle a reconnu son entière culpabilité, et refusé de rien dire pour se défendre : elle sera donc « pendue par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive ». De fait, lorsque le rideau se baisse sur le dernier tableau, nous savons que rien ne pourra plus sauver la coupable, malgré une intervention *in extremis* de l'avocat Gavin Stevens et de sa nièce auprès du Gouverneur de l'État. C'est du moins ainsi que la bonne société de Jefferson a dû se représenter les événements. En réalité,

1. Nous renvoyons à l'article éclairant du R. P. L. Barjon (*Études*, octobre 1956.)

l'essentiel de la pièce est ailleurs : quoi qu'il arrivât, Nancy Mannigoe ne pouvait être sauvée. Comme le dit crûment le gardien de la prison, « aucun gouverneur n'oserait gracier une tueuse d'enfant. Nos citoyens aiment la justice : ils foutraient le feu à la prison »... Aussi bien, l'idée d'une grâce possible n'a été pour Gavin Stevens qu'un prétexte destiné à entraîner sa nièce chez le gouverneur. Tous deux y sont allés pour tout autre chose que pour le supplier en faveur de Nancy. C'est ce que nous apprend la longue et lente progression vers la vérité que constituent les cinq tableaux qui séparent la scène du tribunal et la scène de la prison, le jour du jugement et le matin de l'exécution.

A la sortie de l'audience qui ouvre la pièce, Gavin Stevens a reconduit les époux chez eux : tous deux sont dans un état de douloureuse tension intérieure : les derniers mots de Nancy : « Oui, Seigneur; merci, Seigneur », les ont bouleversés. Ils s'efforceront d'oublier : Gowan en se remettant à boire, Temple en s'enfuyant très loin du théâtre du drame, avec son mari et le fils qui leur reste. Mais ni l'alcool ni l'éloignement ne pourront les délivrer de leur souffrance : la clef de cette souffrance est située dans ce même passé qu'ils tentent en vain de rayer de leur mémoire, et que Gavin essaie de leur faire redécouvrir et avouer. C'est Gowan Stevens qui commence à soulever le voile de ce passé : il y a huit ans, il a enlevé une jeune collégienne, Temple Drake; pour lutter contre sa lâcheté, pour retrouver une assurance que la jeune fille lui a fait perdre, il s'est enivré plus qu'il n'est permis, et s'est évanoui, pendant que Temple était enlevée et sequestrée dans une maison de prostitution à Memphis. Il l'a, sans doute, épousée quelques mois après, pour racheter sa faute aux yeux de la société. Mais il n'a pas pu retrouver la paix, et d'autant moins qu'il conçoit d'horribles soupçons sur la vertu de sa femme. La confession de Temple Stevens sera plus laborieuse : au soir du procès, elle se refuse à dire quoi que ce soit, et notamment à répondre à l'avocat, lorsqu'il lui demande d'avouer qu'il y avait un homme chez elle cette fameuse nuit où Nancy a tué l'enfant de sa maîtresse.

Pourtant, elle revient à Jefferson quelques jours avant l'exécution de Nancy : en Californie, elle n'a pas pu retrouver la paix : la retrouvera-t-elle en essayant de sauver Nancy? Rien n'est plus possible en ce sens, selon Gavin Stevens, qu'une démarche auprès du Gouverneur de l'État, où toute la vérité sera étalée au grand jour : une simple déclaration attestant que Nancy était folle au moment du meurtre ne saurait suffire pour la sauver; au surplus, il ne s'agit plus tellement de cela : il n'est pas sûr que rien maintenant puisse justifier sa grâce aux yeux de l'autorité; mais la vérité doit être dite pour la justice, et pour que Temple retrouve « le droit de dormir la nuit ». Gowan a entendu une partie de la conversation entre sa femme et l'oncle Gavin : il a entendu l'avocat interroger Temple sur cet homme qui se trouvait chez elle la nuit du

meurtre : il tente de l'empêcher, en la menaçant de partir, d'aller rejoindre Gavin Stevens chez le gouverneur : « Si quelque chose est arrivé cette nuit-là, elle seule le sait avec toi. Et si elle-même ne veut pas dire ce qui est arrivé, qui es-tu donc pour... » Temple ira cependant chez le Gouverneur : l'heure de la vérité a sonné.

Commence alors la longue confession de Temple, qui occupe toute la seconde partie de la pièce. Elle dit tout devant le Gouverneur : le plaisir qu'elle a goûté à être enlevée successivement par un viveur de la bonne société, puis par un proxénète par surcroît assassin; sa complaisance aux horribles fantaisies de son ravisseur; ses amours avec un « videur de boîtes de nuit » et les honteuses lettres qu'elle lui écrivait; et, après l'assassinat de son amant, après son mariage avec Gowan, sa liaison avec le frère de cet amant, qui avait commencé par la faire chanter au moyen des lettres restées en sa possession. Elle s'apprêtait à partir avec lui, emmenant son plus jeune enfant, la nuit du 13 septembre : c'est pour l'en empêcher, pour la sauver et sauver ses enfants que Nancy, qui l'aimait, a commis son meurtre. C'est elle, Temple, qui est la véritable coupable.

***

Arrêtons-nous ici un moment, à cet instant où Temple ressurgit de cette affreuse plongée dans son passé : au passage, nous avons été invités à découvrir toute une psychologie du mal, aux résonances profondément chrétiennes. Le mal, nous l'avons trouvé d'abord dans cette bonne société où se meuvent les Stevens, avec sa respectabilité dérisoire et hypocrite. C'est elle qui a pudiquement voilé la honte de Temple, en lui faisant épouser Gowan, à Paris, à l'ambassade, avec une réception à l'hôtel Crillon : souvenir qui provoque les sarcasmes des époux eux-mêmes; c'est elle aussi qui accepte que le secrétaire d'une banque piétine dans le ruisseau la malheureuse prostituée noire qui lui réclamait son argent; c'est elle qui fait le partage inique entre les bons qu'il faut rassurer et les méchants qui doivent trembler. En réalité, il n'y a guère de différence entre la pauvre Nancy et la distinguée Temple Drake. *Requiem pour une nonne* affirme fortement cette solidarité implicite de l'humanité dans le mal, inséparable au reste de la volonté de chacun de se distinguer des autres, de marquer ses distances à l'égard de ceux qu'on veut dénoncer comme les seuls pécheurs. Car le mal, c'est aussi l'orgueil : si la pauvre Nancy est incapable du moindre sursaut d'amour-propre — elle est descendue trop bas, et on la méprise trop — Temple et Gowan devront jusqu'à la fin se débattre avec leur suffisance : Temple voudrait bien pouvoir sauver la négresse sans avoir à s'humilier elle-

même, en jouant les mères éplorées, mais généreuses : elle ne le pourra pas. Gowan reste jusqu'à la fin la victime de son orgueil : c'est cet orgueil qui l'a toujours empêché de pardonner à Temple, comme il empêchait Temple de tout lui dire; c'est lui encore qui, après la confession de Temple, qu'il a entendue, caché dans le bureau du Gouverneur, l'incitera à insulter grossièrement sa femme, au lieu d'essayer de comprendre que seul le pardon mutuel peut encore les sauver; c'est cet orgueil enfin qui lui rend insupportable l'idée qu'il n'est un héros ni dans le bien, ni dans le mal, simplement un médiocre assez fade, comme beaucoup d'autres : « Si j'étais le dernier des hommes, avouera-t-il dans le dernier tableau de la pièce, tout serait sauvé. Mais non, je suis un homme parmi d'autres. » Mais l'orgueil condamne l'homme à l'isolement : il n'est pas question pour Temple et pour Gowan, de se confier l'un à l'autre, comme il serait normal entre mari et femme : le mensonge de leur orgueil les sépare, chacun dans son univers mauvais, et les condamne à la solitude de Satan : ils n'ont de recours, l'un que dans l'aveuglement volontaire et douloureux, l'autre que dans la conversation avec les prostituées : Gowan, tant qu'il l'a pu, a feint de n'être pas seul, d'aimer sa femme, de croire en sa vertu pour être rassuré sur la sienne propre. Temple n'a pu échapper à sa solitude qu'en recueillant Nancy, en se confiant à elle, en trouvant en elle, comme elle le répète à plusieurs reprises, « quelqu'un à qui parler » : car l'homme ne peut vivre seul, s'il ne veut devenir fou. Mais ce ne sont là que de dérisoires palliatifs à la souffrance née du péché. La confession de Temple est destinée à lui en faire découvrir, progressivement, la vanité : pour déraciner le mal en elle, il lui faut d'abord en redécouvrir la douloureuse racine : il lui faut avouer qu'elle a, plusieurs fois, et selon les termes du verdict de Nancy, « de propos délibéré », choisi la voie du mal, puis la voie du pire, alors qu'elle était libre de choisir le bien : si elle a été enlevée par Gowan, c'est qu'elle l'a bien voulu, c'est qu'elle l'a désiré, comme une chose mauvaise et qui l'attirait en tant que telle. Si elle est partie avec un proxénète, si elle est restée plusieurs mois dans une maison close de Memphis, si elle s'est donnée successivement à deux brutes, elle en est seule responsable, elle avoue qu'elle y a pris plaisir. Elle reconnaît ainsi que le mal qui était dans sa vie était véritablement, *théologiquement*, le péché, c'est-à-dire l'action mauvaise, consciente et volontaire : celle que le monde ne peut plus pardonner, parce qu'il refuse de s'en sentir solidaire, et que l'homme ne peut oublier qu'en s'y abandonnant tout entier et définitivement : c'est ce qu'a voulu Temple en tentant de s'enfuir avec son amant, la nuit où Nancy est intervenue.

Qu'a donc appris la servante noire à sa maîtresse, et à Gowan lui-même, en tuant leur enfant? elle a empêché Temple de tricher avec sa souffrance, cette souffrance qui était faite, assez confusément, de

remords, de blessure d'orgueil, de rancune sourde envers son mari qui n'a pas su lui pardonner, envers Dieu lui-même, qui ne lui a pas apporté, avec le mariage et la maternité, la paix qu'elle attendait. « Mais moi, dit Temple, je voulais une autre paix, le repos dans le mal, la surdité définitive du péché... » La mort de son enfant l'a obligée à regarder en face sa souffrance, et ses responsabilités de mère et d'épouse : elle l'a arrachée à la drogue du péché totalement assumé, et l'a rejetée dans l'inconfort de la vérité.

Tels sont les principaux thèmes que tisse à nos yeux cette confession hallucinante : et l'on voit combien il importe peu, maintenant, que Nancy meure ou vive; d'une certaine façon, il vaut même mieux qu'elle meure; la grâce accordée à Nancy, par le moyen de cette déclaration sous la foi du serment dont il était question plus haut, compromettrait l'œuvre qu'elle a entreprise, le sacrifice qu'elle a voulu consommer jusqu'au bout : tout comme Gowan a cru mériter le pardon en cessant de boire pendant quelques années, Temple pourrait alors, du point de vue du monde, sentir sa conscience soulagée; le geste de Nancy accompli dans l'inconscience perdrait toute sa signification, et la « mère éplorée » pourrait se croire pardonnée pour avoir elle-même accordé un pardon qu'elle n'avait pas le droit d'accorder; tout pourrait alors recommencer dans la médiocrité et dans le mensonge. Mais la mort est la vérité.

***

Voici donc Temple au bout de sa confession; le Gouverneur a disparu; son mari, secrètement convoqué par Gavin, écœuré par tant de révélations, est parti en vomissant contre elle les pires injures. Temple reste seule avec sa souffrance, qu'elle a assumée jusqu'au bout. Et le rideau se lève sur le dernier tableau, le tableau décisif, celui de la prison.

Nancy qui, le soir même du meurtre, s'est emparée des lettres de Temple à son amant de Memphis, a chargé Gavin Stevens de les remettre à Gowan : démarche essentielle, puisqu'elle mettra le mari de Temple dans le dilemme de l'ignominie ou du pardon. Au début du dernier tableau, après avoir reçu ces lettres des mains de son oncle, Gowan s'enfuit plutôt que de revoir sa femme, qui doit, elle aussi, venir dans la prison pour y voir Nancy une dernière fois. C'est alors qu'apparaît la négresse, et qu'elle livre, dans une scène d'une extrême densité, le pauvre message qu'elle peut laisser à Temple; et cela ressemble à l'élan de foi douloureux, tendre et naïf, des plus beaux negro spirituals d'Outre Atlantique. Au moment de mourir, elle a dépassé le stade de l'espérance; et pourtant, « c'est ça qui est le plus dur à briser, on ne peut pas s'empêcher d'espérer. C'est la dernière chose à quoi le pauvre pécheur puisse

renoncer, peut-être parce que c'est tout ce qu'il possède encore. Du moins il s'y accroche) il s'y accroche. Mais maintenant, pas de miracle, plus d'espoir. C'est mieux. C'est très bien... » Ce qui lui reste, c'est la foi, une foi toute simple et toute nue, celle qui déjà avait guidé son geste du 13 septembre, dans la nursery. Et les pauvres mots de Nancy esquissent une théologie du mal et de la rédemption : « Il ne peut pas nous empêcher de vouloir le mal. Mais pour compenser un peu il a inventé la souffrance qui est la vraie lumière du pauvre monde... », et elle ajoute : « Je sais que notre frère me sauvera. » Nancy disparaît; à nouveau, Temple reste seule, se débattant encore avec la révélation qu'elle vient de recevoir. Mais Gowan vient la chercher : ils vont pouvoir maintenant tous deux reprendre la dure vie commune, revenir à leur foyer et à l'enfant qui leur reste, avec une souffrance qu'ils ne pourront plus éluder désormais, mais en emportant chez eux, avec le pardon mutuel enfin accepté, une lumière d'espérance qui n'éclatera définitivement qu'ailleurs. Le sacrifice de Nancy Mannigoe est consommé. Elle peut maintenant redire à l'instant de sa mort, comme au moment du verdict : « Oui, Seigneur. Merci, Seigneur ! »

***

Il est difficile de juger une telle pièce : on peut bien, sans doute, admirer sa construction sans faille, et cette ligne sans détour qui, du tribunal à la prison, conduit à la fois le spectateur et les héros, étrangement pris dans un même mouvement, sans aucun décalage, de l'ombre du doute et du remords à la lumière de la souffrance et de l'espoir. Il serait hasardeux de porter une quelconque appréciation sur la thèse qu'elle paraît proposer. Car, plus que d'une pièce à thèse, il s'agit ici d'un témoignage humain irrécusable, apportant sur les mobiles de nos actes bons ou mauvais une implacable lumière. L'homme est placé, dans *Requiem pour une nonne*, en face de lui seul, devant un miroir que ne déforme aucune théorie. Son hypocrisie et sa lâcheté naturelles, qui le poussent à la fois à ne pas se vouloir autre qu'il n'est — parce qu'il s'aime trop — et cependant à se parer, à se maquiller devant les autres, voire à accepter avec le monde les compromis mesquins qui lui permettront d'y vivre. Son goût pour ce qui est mal, simplement parce que c'est mal, et parce que le mal lui plaît, et qu'il désire s'y noyer. Et cependant son incapacité à retrouver la paix dans les demi-mesures et dans les grimaces rassurantes de la société, parce qu'il sent profondément qu'il est fait pour autre chose. Et enfin la seule voie où il puisse, d'abord à ses propres yeux, retrouver la paix, serait-ce même dans le plus total inconfort : la reconnaissance de ses péchés, l'acceptation de ses souffrances, seules

susceptibles de le sauver. C'est là ce que Faulkner et Camus amènent leur spectateur à retrouver en lui-même. Et sans doute, ce n'est pas un examen bien glorieux. Mais peut-on se dire un homme tant qu'on n'a pas eu le courage de le faire?

Il serait indiscret d'interroger davantage Albert Camus. Il nous est permis cependant de souligner la parenté de son dernier récit et de sa dernière pièce : ici et là, nous voyons s'effondrer l'honorabilité de toute une partie de la société humaine; ici et là est dénoncée l'hypocrite solidarité des hommes dans le mal. La seule différence, c'est que le héros de *La Chute* croit pouvoir s'installer dans le cynisme de son aveu, tandis que Gowan et Temple, plus faibles peut-être, ou simplement plus lucides, ne trouvent la véritable paix que dans la conversion à une nouvelle vie.

***

La pièce était difficile à mettre en scène et à interpréter. Or la représentation des Mathurins a dépassé toutes nos espérances : il ne s'agissait pas ici de raffiner sur le plan esthétique : Madame Leonor Fini l'a très bien compris; ce qui fait la qualité de ses décors, ce n'est pas leur beauté; ils n'avaient pas à être beaux; c'est leur étrange vérité; dans une soumission parfaite aux indications de l'auteur, elle a voulu qu'ils fussent à la fois réalistes et puissamment symboliques; les affreuses boiseries du tribunal, la médiocrité bourgeoise de l'intérieur des Stevens, les magnifiques moisissures des murs de la prison nous offrent la vision d'un monde d'hypocrisie, de dérisoire confort et, finalement, de pauvreté et de souffrance. Nous ne sommes pas prêts d'oublier cette courageuse abnégation de l'artiste, qui nous rendra désormais insupportables les fonds bien léchés et les élégants portants imposés à tant d'auteurs dramatiques par d'indiscrets décorateurs.

L'équipe des interprètes manifeste une égale modestie : Marc Cassot, dans le rôle de Stevens, Michel Maurette, François Dalou et Jacques Gripel dans ceux du gouverneur, de l'amant de Temple et du gardien de prison ont su donner à leurs rôles la discrétion, voire la pâleur qu'ils requéraient. Quant au trio central, il a été magnifiquement incarné. Michel Auclair a prêté au personnage de Gowan son inquiétante séduction, son visage qui sait inspirer tour à tour la pitié, le mépris et la haine, un métier enfin parvenu à sa pleine maturité, et qui le classe désormais parmi nos acteurs les moins contestables. Catherine Sellers nous a révélé des dons exceptionnels de grande tragédienne. Son texte était lourd; la moindre défaillance, la moindre grimace l'aurait rendu insupportable; elle a su l'animer de son émotion et de son talent, nous faisant découvrir

un registre étonamment large et souple, aussi fourni dans les moments de tension et de colère que dans les moments d'accablement humilié. Tatiana Moukhine, dans le rôle de Nancy, n'était pas moins parfaite : un jeu sobre, parfois brutal et comme primitif; une voix pleine, douce et rauque à la fois, trahissant une ferveur, une flamme intérieure, que l'on ne rencontre que rarement : un beau tempérament de tragédienne, que nous aimerions retrouver souvent sur les scènes parisiennes, et qui promet plus encore qu'il ne donne.

Toute l'équipe s'est montrée digne d'une pièce singulièrement attachante, singulièrement importante aussi, et qu'on ne saurait trop recommander à ceux qui vont chercher au théâtre autre chose que le temps perdu d'une agréable soirée.

Jacques MOREL.

LE DOMAINE DE L'ENFANCE

Ce premier trimestre a vu s'accomplir le renouvellement d'un des genres les plus délicats, voire même les plus ambigus, du septième art : le film d'enfants — qu'il faut bien se garder de confondre avec les films *pour* enfants. Si l'U. R. S. S. et l'Angleterre ont réussi quelques œuvres consacrées à l'enfance, qui peuvent être vues par un public enfantin, en revanche la plupart des bandes qui évoquent l'univers souvent menaçant des premières années ne conviennent nullement à des moins de quinze ans : ni *Los Olivados* ni *Jeux interdits* ni *les Enfants d'Hiroshima*, ni même *Sciuscia* ne pourraient être vus sans danger par des écoliers. Ce n'est d'ailleurs pas un des moindres scandales de notre temps que de constater l'indifférence des directeurs de salles et des pouvoirs publics vis-à-vis de l'âge des spectateurs de tel ou tel film qui ne peut manquer d'ébranler une sensibilité encore friable. Les moins pernicieuses de ces bandes ne sont pas les dessins animés. Mais tout aussi malfaisantes me paraissent ces laborieuses fantaisies à prétentions poétiques qui risquent de fausser le goût et les qualités d'imagination des petits. A cette catégorie se rattache l'interminable conte fabriqué par Jean Tourane — et lourdement commenté par Robert Lamoureux : *Une fée pas comme les autres*. Pour quelques gags assez plaisants, quelques mimiques savoureuses, quel pitoyable carnaval est celui-ci qui, par le moyen d'un truquage minutieux, nous montre des animaux domestiques empêtrés dans des activités réservées aux adultes ! Une sorte de sous-produit de cirque et de music-hall, aggravé par les facilités que donne le cinéma. Une histoire de nursery à l'usage d'adultes sérieusement diminués : une fois de plus les producteurs ont confondu enfance et infantilisme. Heureusement, ce cauchemar une fois dissipé, nous voyons au même programme *Le ballon rouge*.

A vrai dire, la presse et le public cultivé semblent assez divisés sur le dernier film d'Albert Lamorisse. Son *Crin blanc* avait d'ailleurs provoqué les mêmes divergences. Esthétisme gratuit, disent les détracteurs du *Ballon rouge*, images d'Épinal à la fois sommaires et trop fignolées, qui ne peuvent entraîner l'adhésion : le ballon rouge qui suit tantôt docilement tantôt selon sa fantaisie le jeune protagoniste se comporte vraiment (disent les mêmes) comme un petit animal, un gentil petit animal domestique. Cet anthropomorphisme ou, comme l'appelle André Bazin, ce zoomorphisme est d'un goût discutable et atteint son paroxysme dans la mort du ballon : « Un ballon, lorsqu'il meurt, écrit

Robert Benagoum, ne se couvre pas de veinules pittoresques, de caillots sinistres, ni d'une moiteur cadavérique. Un ballon crevé ramollit, devient flasque et ressemble à un vieux chiffon. »

Cette agonie du ballon est au contraire ce qui provoque l'admiration d'autres critiques : il y a là, disent-ils, la cristallisation bouleversante d'un mythe : les images nous imposent le merveilleux et le font vivre sous nos yeux, il devient vrai, émouvant, tout proche de nous. Le film de Lamorisse est au cinéma ce que le *Petit Prince* de Saint-Exupéry est au domaine de la littérature. Quel critère adopter pour savoir de quel côté est le bon sens, si tant est qu'on puisse en pareil cas invoquer la logique et la vraisemblance? Comment deviner si le film pèche par fadeur et par miévrerie ou s'il se hausse au registre de la poésie pure, comme le pense l'éditeur-poète Pierre Seghers? A mon sens, les deux positions sont excessives : *Le ballon rouge* n'est pas une œuvre pleinement réussie, elle n'est pas *une*, son ton n'est point soutenu — et la mort du ballon est peut-être précisément le passage le plus contestable, le plus « littéraire ». Mais au-delà des maladresses, des passages qui tombent à plat (comme l'envol final du petit garçon suspendu à une pyramide aérienne de ballons, ce qui rappelle trop une affiche des grands magasins), il reste quelques moments privilégiés qui enchanteront les enfants et les adultes en les plongeant dans une sorte de rêve éveillé où l'insolite se marie avec grâce au quotidien.

Dès le début, nous pénétrons dans un Paris — celui de Ménilmontant et de ses ruelles — qui est à la fois le Paris vrai du XIe arrondissement et le Paris d'Utrillo ou de Marquet. La grisaille embuée de ces matinées parisiennes ne nous avait sans doute jamais été offerte avec une si tendre fidélité. Et dans cette ville familière voici qu'apparaît l'habitant d'une autre planète ou peut-être de nulle planète, l'énorme et impalpable bulle rouge qui apporte au paysage comme une singulière discordance : « un rien imperceptible et tout est déplacé ». Certes, ce ballon, c'est plus qu'un rien imperceptible, mais enfin il se présente comme une chose à la fois cocasse et dérisoire, un jouet sans conséquence. Or sa présence envoûte la rue et le ciel de la ville, il fait surgir, ne serait-ce que par le contraste entre le gris-bleu des maisons et sa rondeur d'abricot géant qui danse et bondit plus haut que les toits, une sorte de magie réelle qui transfigure l'espace citadin.

Comme l'a très justement dégagé André Bazin, c'est l'osmose entre le documentaire et la fiction qui fait le charme de cette nouvelle. Mieux que dans *Crin blanc*, dont le paysage était par lui-même « poétique », la pénétration de l'élément réaliste par l'élément de merveilleux provoque une sorte de dépaysement privilégié. Sans doute cela est-il compromis par les faiblesses du scénario, la schématisation du conflit entre le nouveau petit prince et les représentants, jeunes ou vieux, de la réalité

sordide. Mais l'esprit souffle ici à travers même l'alourdissement du conte et une complicité affectueuse nous unit au petit garçon. Ce n'est pas rien que d'avoir, en respectant les lignes de notre horizon quotidien, introduit dans cette sécurité de tous les jours ce léger dérèglement, ce doux et tendre frémissement cosmique dont le ballon rouge est le catalyseur ingénu. Autant les règles du jeu que nous propose Jean Tourane nous semblent astreignantes et vaines, autant cette amicale invitation de Lamorisse à entrer dans la danse est conforme aux exigences secrètes de l'enfant silencieux que tout adulte recèle en lui.

***

Une des phrases les plus douloureuses de ce beau poème mélancolique que sont *Les dernières vacances*, c'est : « Il faut bien un jour quitter l'enfance. » Si des films comme *Le ballon rouge* nous prouvent que nous n'avons pas encore dit adieu au *vert paradis des amours enfantines*, d'autres, sensiblement plus nombreux, nous forcent à constater qu'il y a toujours un moment cruel où les constellations du jeune âge se brisent au plus intime du cœur. Toute la poésie de Nilosz, de Rilke et de quelques grands témoins de l'invisible, est imprégnée de cette odeur d'adieu. On en retrouve l'amère douceur dans le film simple et vrai de Franco Rossi, *Amis pour la vie* qui a obtenu le prix de l'O.C.I.C. Assurément le thème des amitiés d'enfant rompues par le hasard ou le simple déroulement des circonstances a déjà été traité avec bonheur à l'écran et beaucoup de spectateurs seront tentés de rapprocher ce film à la fois du *Sciuscia* de Vittorio de Sica et des *Premières armes* de René Wheeler. Mais ce qui sépare *Amis pour la vie* de ces deux films, c'est le refus de tout manichéisme psychologique : pour de Sica comme pour Wheeler, il y a d'un côté les adultes, atteints de surdité mentale et déjà pétrifiés. Ici, au contraire, pas d'opposition rigoureuse entre le monde des deux lycéens et le monde de leurs parents. Cette nuance est peut-être l'apport le plus remarquable du film : comme le ton reste constamment mesuré, on ne s'aperçoit pas d'abord de cette nouveauté et ce n'est qu'à la réflexion qu'on apprécie l'audacieuse justesse d'une peinture qui s'est refusé toutes les facilités dramatiques. Les divergences, les malentendus et enfin la crise qui heurteront Franco et Marione ne viendront que d'eux-mêmes. Leurs familles ne représenteront rien d'autre que ces coordonnées sociales qu'il faut bien accepter : braves gens, ni bons ni méchants, tributaires eux-mêmes de la vie de tous les jours et de ses nécessités inéluctables.

Ici, comme dans ce petit chef-d'œuvre du cinéma soviétique qu'est *Au loin une voile*, l'équilibre ou, plus exactement, la tension interne de

l'histoire est assurée par la disparité des tempéraments : l'un est impulsif, dynamique et fait pour la victoire; l'autre — sans doute à cause de la perte prématurée d'une mère — est rêveur, replié sur soi, soumis à toutes sortes d'inhibitions douloureuses. Ces deux caractères peuvent se compléter mais aussi se heurter. Et tout le film est comme le graphique arachnéen de ces relations amicales qu'un simple changement de zéphir peut mûrir ou briser. Rien d'équivoque ici, aucun relent de cette fétidité qui a empoisonné notre littérature depuis les *Faux monnayeurs* jusqu'aux *Amitiés particulières*. Qu'une si parfaite santé morale s'unisse à tant de subtilité affective, voilà bien le grand mérite du film. Nous n'aurons pas honte des larmes qu'il nous a fait verser. Bien plutôt c'est ceux qui restent froids devant un tel film qui devraient se sentir mal à l'aise. Mais peut-être est-il difficile à des intellectuels français de notre époque, nourris d'une mythologie noire et truquée de l'enfance, d'être émus par le simple constat d'une peine ou d'un désarroi de petit garçon. Peut-être aussi sommes-nous si habitués à l'outrance et à la rhétorique (même chez les meilleurs) que le simple récit, la description sobre et parfaitement dépouillée du premier choc brutal avec la vie n'atteint pas notre sensibilité aussi fortement qu'ils devraient le faire. Certes le lyrisme noir des *Olivados*, la verve pamphlétaire du *Petit fugitif* et sa cocasserie insolite, l'amère densité de *Jeux interdits* haussent le drame enfantin jusqu'à un niveau exceptionnel. Mais précisément Rossi n'a rien voulu dire que d'ordinaire et le dire en mineur. J'aimerais lui appliquer le titre d'un bouleversant film tchèque de l'entre-deux guerres : *Ainsi va la vie*.

C'est assurément dans la séquence centrale du film, la visite dans la maison abandonnée où règne solitairement le portrait de la maman disparue, que l'effacement du style s'exprime, si l'on peut dire, de la façon la plus efficace. Les deux garçons pénètrent lentement dans les douces ténèbres de ce sanctuaire. Moins affermi contre le chagrin qu'il ne l'aurait cru, l'orphelin pleure silencieusement et son ami découvre seulement alors le vide que laisse une telle absence. Rien ne s'interpose ici entre les deux jeunes visiteurs et nous : l'écran joue pleinement son rôle de surface transparente qui nous fait accéder à l'intimité d'un milieu ou d'un groupe humain. Ce cinéma-là n'est pas l'art captatif que nous avons connu il y a vingt ans, ni même l'art insidieux ou, à tout le moins, insinuant d'une certaine école française. Mais je suis injuste pour les films d'hier : ce qu'il y a de plus beau et peut-être de plus durable dans les films de ces quarante dernières années (de Griffith à Tati) ne sont-ce point ces moments qu'on dirait transmis presque sans le truchement d'une caméra, par une simple émission d'ondes? L'auteur d'*Amis pour la vie* n'est peut-être pas un grand auteur de films : il a, en tout cas, cette fervente, cette humble attention aux êtres qui lui permet de restituer

à l'écran ces secondes *où il ne se passe rien* et qui sont, nous le savons bien, celles où l'âme se livre et nous permet d'écouter sa mélodie secrète. Or, rien de plus tendre et de plus secret qu'un chagrin d'enfant : il faut, pour le communiquer, cette esthétique de l'oblation qu'instinctivement sans doute Franco Rossi a adoptée.

Le film convient-il à des jeunes? Nous en sommes convaincus. Ce refus de toute violence et de tout effet appuyé, pour être de mérites négatifs, ne sont pas moins des atouts précieux. Mais surtout l'harmonie presque constante de vérité quotidienne et d'intériorité recommande cette œuvre à l'intérêt de nos enfants. Ils sont déjà, par la faute du cinéma, des journaux illustrés, de la radio et de la télévision, trop abîmés par le goût d'un romanesque de Western au rabais pour ne pas tirer le plus grand profit d'une peinture aussi retenue et aussi vraie. Cette « fine pointe de l'âme » que la civilisation du digest semble prendre plaisir à obscurcir et à émousser, elle est ici induite à vibrer en accord avec les visages des jeunes protagonistes modelés seulement de l'intérieur. Par ailleurs, aucune complaisance ici dans la noirceur ni le pessimisme (ce qui serait peut-être le point faible d'Albert Lamorisse) : si la dernière image nous montre l'un des garçons voyant disparaître l'avion nocturne qui emporte pour toujours sans doute son camarade mal aimé, l'auteur n'insiste point sur le déchirement de cette séparation. Il la dit avec simplicité, avec honnêteté, sans forcer la note. Notre sensibilité est respectée autant que le mystère de l'enfance.

***

Les deux jeunes héros d'*Amis pour toujours* font déjà figure de grands, si on les compare au petit bonhomme — le fils d'Albert Lamorisse — qui a découvert, un beau matin, le féerique ballon rouge. Il y a entre lui et eux le même écart de génération qu'entre eux et les protagonistes de *Premières armes*. Le premier va encore à l'école communale, les seconds en sont aux « classes de grammaire », les adolescents de René Wheeler ont fini (ou plutôt interrompu) leurs études secondaires. On peut déjà discerner des uns aux autres des écarts de goût et des options sensiblement différentes devant la vie. Pourtant quelque chose les unit tous, ce quelque chose de singulier qui précisément les sépare du monde adulte : ils ignorent encore la tiédeur et le compromis. Tout pour eux est absolu, tout relève de l'urgent et de l'immédiat. Ils se cramponnent à leur rêve, à leur mythe même, si le reste de l'univers tend à les en séparer. Et ce qui serait de l'entêtement chez les grandes personnes nous semble ici pathétique et désarmant. Nous savons bien que l'apprentissage de la réalité (et la fin d'*Amis pour la vie* nous le prouve) consistera pour eux à appren-

dre la patience, la résignation. Mais comme le *Petit Prince* ils seront étrangers à cette notion, ils vivent l'instant qui pour eux se charge d'éternel. N'est-ce pas la nostalgie de ce temps soustrait à la durée qui nous rend si chers les vrais films d'enfance? Attachement passionné à un mythe beau comme une belle sphère rouge, attachement passionné à une amitié scellée par des confidences et des évasions partagées. Voilà bien ce qui s'effrite avec les années : nous nous éloignons de ces rives où tout est plein, pur et doré comme dans une île lointaine. Mais si nous croyons que cette île continue à exister, peut-être alors serons-nous moins tristes d'être devenus des hommes.

Henri AGEL.

PANORAMA DE LA MUSIQUE FRANÇAISE CONTEMPORAINE

Le 28 novembre 1942, Arthur Honegger écrivait dans « *Comoedia* » :

Les gens qui vous disent : je ne comprends pas la musique moderne, je ne comprends pas la musique classique, sont des gens qui en réalité ne comprennent ni l'une ni l'autre, seulement ils savent que Beethoven et Bach sont d'immortels génies et ils n'osent pas avouer qu'ils s'embêtent à l'audition de telle symphonie ou de la *messe en si*. Ils feraient figure de barbares. Alors ils se rattrapent sur les auteurs contemporains dont la gloire n'est pas encore inscrite au firmament des arts en lettres étincelantes. Le public le plus rétif aux œuvres nouvelles est celui qui se base sur cette demi-culture dont il est fier et qui lui paraît inextensible.

Il faut cependant reconnaître que la musique contemporaine présente de si nombreux aspects qu'il est parfois difficile de s'y repérer. Aux concerts du Dimanche, le mélomane s'est familiarisé avec les chefs-d'œuvre du XVIIIe et du XIXe siècles, et il cherche instinctivement chez les compositeurs d'aujourd'hui un style du même ordre. On oublie trop vite que la musique a évolué depuis un demi-siècle. Wagner a mis un terme au système tonal et, à part peut-être l'école de Vincent d'Indy, les musiciens français depuis Debussy ont rompu avec la tradition. L'influence du jazz, venu d'Amérique après la guerre de 1914, et l'intérêt que petit à petit on allait porter aux musiques les plus primitives ou les plus lointaines ont également contribué à élargir les cadres. Beaucoup de musiciens furent amenés à réfléchir sur leur art et apportèrent leur solution. Ceci explique pourquoi on peut écouter aujourd'hui des œuvres aussi différentes que *Louiseville Concert* de Jacques Ibert et les *Mouvements en relief* de Maurice Jarre.

Les principales tendances de la musique française contemporaine sont orientées soit vers un aménagement de la syntaxe musicale (polytonalité, dodécaphonisme), soit vers une recherche des rythmes de la nature (Olivier Messiaen, André Jolivet), soit vers l'étude des possibilités qu'offre l'Électronisme, par les instruments (ondes Martenot) ou l'enregistrement (musique concrète). Il faut mentionner, en outre, le groupe très important des indépendants et quelques classiques qui respectent le plus possible les lois de la tonalité, mais ne s'en montrent pas esclaves. Cette classification est évidemment arbitraire car les frontières de ces différentes écoles ne sont pas toujours bien définies. Milhaud, par exemple,

l'inventeur de la polytonalité, témoigne d'un vif intérêt pour la musique folklorique brésilienne et les concertos pour percussion, se rapprochant ainsi des idées de Jolivet. Les musiciens dont nous parlerons sont ceux qui nous ont paru les plus représentatifs de ces divers groupes. Il ne faudrait pas en conclure que ce sont les seuls compositeurs de valeur existant actuellement en France.

Nous avons déjà publié dans les *Études* (déc. 1955) un article consacré à *la Musique dodécaphoniste*. Le lecteur intéressé par cette question y trouvera des explications plus détaillées sur les principes, l'origine et l'évolution de ce mouvement.

Dans *Quelques Aspects de la Musique contemporaine (Études*, mars 1955), nous avons traité assez longuement du musicien André Jolivet. Nous ne reprenons ici que l'essentiel, en le mettant à jour.

Pour compléter ces deux articles, il était indispensable de présenter une étude sur l'ensemble de la musique contemporaine française dont la richesse est souvent méconnue. Il est bon, en effet, de rappeler qu'aujourd'hui, comme autrefois, et contrairement au proverbe : les Français sont musiciens.

*
* *

Nombreux sont encore les adeptes du Classicisme. Ce terme cependant doit être pris dans un sens large. Il désignera en effet les musiciens qui ont continué l'œuvre entreprise par leurs prédécesseurs. Ceux qui ont écrit pour un nouvel instrument rentreront aussi dans cette catégorie car, de tout temps, les compositeurs ont suivi avec le plus grand soin les progrès effectués dans le domaine instrumental.

Le principal représentant de l'école classique est Jacques Ibert, né en 1890. C'est le type même du musicien officiel puisque, après avoir été premier grand prix de Rome, il retourna dans cette ville comme Directeur de la Villa Médicis, puis fut nommé à la direction des théâtres lyriques nationaux [1]. Continuateur de l'œuvre de Debussy et surtout de Ravel, Ibert écrit une musique extrêmement claire. S'il n'a pas toujours les trouvailles harmoniques ni la somptuosité orchestrale de ce dernier, il n'en reste pas moins un des musiciens les plus fins de notre époque. Malgré ses tâches administratives, Ibert a beaucoup écrit. Il donne assez souvent à la Radio les premières auditions au concert de ses œuvres scéniques. Il présenta ainsi le 31 mars 1955 *Le Chevalier errant*, ballet sur le thème de Don Quichotte, créé à l'Opéra en 1951, et, le 15 décem-

1. Un décret du 12 avril 1956 lui a conféré l'honorariat et a de nouveau confié la direction des théâtres lyriques nationaux à Georges Hirsch.

bre 1955 une suite d'orchestre tirée du ballet *Diane de Poitiers*, monté en 1934 pour les ballets d'Ida Rubinstein. Sa dernière œuvre est une pièce symphonique : *Louiseville Concert*, écrite aux États-Unis en 1953 Elle fut donnée en première audition à la Radio le 31 mars 1955.

Son respect pour le langage traditionnel (il a écrit en 1942 une *Suite Élisabethaine* dans l'esprit de l'école anglaise du XVIe siècle) n'empêche pas Ibert d'être éclectique. Il ne cache pas son admiration pour les grandes œuvres contemporaines composées dans un style différent du sien. Quand il était directeur de la réunion des théâtres lyriques il avait envisagé de créer un « théâtre d'essai » d'État, où l'on jouerait « pendant quatre mois, deux fois par semaine » des opéras contemporains de « Britten, Menotti, Dutilleux, Jolivet, Landowski... et des œuvres d'avant-garde. Pourquoi pas, ajoutait-il, un opéra où la musique concrète interviendrait? » Pour renouveler le théâtre lyrique, Ibert veut donner plus d'importance à l'action. Elle doit être « prenante, fertile et répondre à un intérêt actuel ». Il avait même envisagé, il y a une dizaine d'années, d'écrire un opéra policier en collaboration avec Siménon [1].

Nanti d'un tel chef, l'école classique ne risque pas de se scléroser.

Élève de Massenet et de Fauré, Florent Schmitt s'inscrit également dans la ligne traditionnelle. Sa musique présente un double aspect. Une tendance romantique dans les grandes œuvres : *La Tragédie de Salomé*, que l'Opéra vient de remonter, et le *Psaume XLVII*, fresque monumentale où il marie avec un art consommé l'héritage de Wagner et celui de l'école française. Cette dernière œuvre notamment, par sa luminosité, sa grandeur et un sens biblique extraordinaire, est un des sommets de la musique contemporaine [2]. En revanche, dans sa musique de chambre, Schmitt montre parfois un tempérament d'humoriste, que ses compositions orchestrales ne laissaient pas prévoir. Il se révèle assez proche de Satie et ne cherche plus qu'à nous distraire par de petites pièces gaies aux titres cocasses : *Suite sans esprit de suite*, *Habeyssée* (coloration égyptienne des trois premières lettres de l'Alphabet), *En bonne voix*, etc...

Schmitt fait aussi jouer ses œuvres aux concerts publics de la Radio. Le 9 février 1956, une séance lui était exclusivement réservée. On a pu y retrouver les deux principaux aspects de son talent : l'humour, par quelques mélodies très spirituelles, et le romantisme dans *Oriane et le Prince d'Amour*, ballet écrit en 1937. Pour rendre l'argument plus intelligible au concert, Schmitt avait introduit un ténor et des chœurs, mais

1. Ce n'est là que la modernisation des idées de Glück.

2. On ne peut parler de la musique contemporaine sans citer le nom de Florent Schmitt, mais, en raison de son grand âge (il est né en 1870), la plupart de ses œvres maîtresses ont été écrites entre 1900 et 1920. Le *Psaume XLVII* est de 1906 et la *Tragédie de Salomé* de 1907.

l'absence d'élément scénique rendait malgré tout l'œuvre monotone.

Ennemi du piano, Schmitt n'atteint sa véritable mesure qu'à l'orchestre dont il sait marier les timbres avec art, obtenant ainsi une richesse de coloris que beaucoup lui envient [1].

Martenot est plus un inventeur qu'un compositeur. Il a mis au point, entre les deux guerres, un instrument de musique électronique pouvant donner toute l'échelle des sons audibles, grâce à la vibration de deux circuits électriques de fréquence voisine. Ces ondes Martenot descendent dans le grave au-dessous du plus grave des tuyaux d'orgue et montent dans l'aigu plus haut que le piccolo. L'instrument possède un clavier comparable à celui du piano, mais peut, grâce à une bande qui s'applique contre les touches, donner le vibrato des instruments à cordes, La sonorité des Ondes est variable suivant le jeu de ses haut-parleurs, mais demeure curieuse et subjugue facilement l'auditeur. Parmi les pièces les plus connues écrites pour cet instrument, il faut citer le *Concerto* d'André Jollivet pour *Onde et Orchestre* (1947) dont le succès est mérité. On ne saurait trop engager les mélomanes à l'écouter car c'est une très belle œuvre aux résonances profondes.

Dans le domaine de l'Électronisme (champ d'action préféré des inventeurs contemporains), bien d'autres appareils ont vu le jour, mais celui de Martenot est le plus connu et semble le plus parfait. La qualité de sa sonorité, sa relative simplicité d'utilisation et la valeur de son répertoire en sont vraisemblablement les raisons.

*
* *

Darius Milhaud, inventeur de la polytonalité, voulut renouveler le langage musical en superposant diverses tonalités dans un même morceau. Son système ne consiste pas à écrire les différentes mesures d'une même ligne mélodique ou harmonique dans des tons différents [2], mais à construire des harmonies ou un contrepoint dans une tonalité autre que celle de la mélodie principale. Interrogé sur l'origine de ses recherches, Milhaud indiqua que certaines œuvres de Bach présentaient des exemples de bitonalité : dans les passages fugués, disait-il, les harmonies sont bien construites dans une même tonalité, mais il n'est pas rare qu'une des voix évolue pendant un certain temps dans une tonalité

1. Dans cette lignée traditionnelle s'inscrirait également l'école de Vincent d'Indy si la plupart de ses représentants n'étaient morts aujourd'hui. Parmi les plus jeunes représentants de l'école classique on peut citer : Henri Dutilleux, Marcel Delannoy, Tony Aubin, etc...

2. Ceci est le fait de la musique atonale.

différente. Il signalait même un duetto où, pendant six mesures, la partie supérieure est en ut majeur et la basse en fa mineur. De là à généraliser le procédé, il n'y avait qu'un pas [1]. Le choix des diverses tonalités employées par Milhaud au cours d'un même morceau est fonction d'un grand nombre de facteurs et conditionne la qualité de l'œuvre. Ainsi, dans la *Création du Monde* (1923), il imposa à chacun des instrumentistes (une vingtaine au maximum) une tonalité différente sur un rythme inspiré des jazz d'Amérique. Le résultat fut discutable. Dans d'autres pièces cependant, Milhaud se montre moins outrancier et atteint une certaine grandeur.

Né en 1892 à Aix-en-Provence, israëlite militant et grand voyageur, Milhaud a parcouru presque toute la terre. Se déplacer est pour lui « un besoin constant ». « Je travaille merveilleusement en chemin de fer, quant au bateau, nombre de mes œuvres ont été composées sur les océans Atlantique et Pacifique ». « Il faut sortir de son milieu, ajoute-t-il, voir d'autres visages, connaître d'autres civilisations, d'autres mœurs, d'autres langues, chercher à enrichir et à renouveler son décor. » Les pays latins ont sa préférence. « Les sérénades sardes, le cante jondo espagnol, les viras et fados portugais, l'immense folklore brésilien et mexicain » lui permettent « de passionnantes recherches et de fructueuses trouvailles [2] ».

Professeur au Conservatoire, Milhaud partage actuellement son temps entre les U.S.A. et la France, où il passe une année sur deux.

La polytonalité n'est donc qu'un aspect de son talent. Elle n'est pour lui qu'un procédé. L'emploi d'une écriture tonale, atonale, bitonale, polytonale, n'est, affirme-t-il, qu'un élargissement du champ mis à la disposition du compositeur. Rien n'est valable s'il n'y a pas à la base une mélodie solide. Le rythme, le contrepoint, l'harmonie ne sont là que pour l'aider.

La musique d'inspiration religieuse occupe une large place dans son immense production (près de quatre cents œuvres). Parmi elles, on peut citer : le *Festin de la Sagesse* et *Trois Cantates a Capella* écrites en collaboration avec Paul Claudel, un *Service Sacré*, le *Candélabre à Sept branches*, un très bel oratorio : *Moïse*, écrit aux États-Unis en 1940 et donné salle Gaveau le 28 novembre 1955, et enfin *David*, composé pour le troisième millénaire de ce roi biblique. Créé à Jérusalem en 1954, cet opéra fut monté l'année suivante à la Scala de Milan. C'est le Théâtre de la Monnaie à Bruxelles qui le joue aujourd'hui. Il n'a pas encore été représenté en France.

1. *Courrier musical*, 1er février 1923, cité par P. Landormy : *La Musique française après Debussy* (Gallimard, 1943, p. 136).
2. *Entretiens*, Julliard éd.

Parmi les œuvres de Milhaud les plus récemment montées, ou plus exactement remontées, en France, il faut citer *Bolivar*, opéra à grand spectacle, donné l'hiver dernier au Palais Garnier, et *Christophe Colomb* pour Soli, Chœurs et Orchestre, donné en Concert public pour la Radio le 31 mai 1956. Cette très belle œuvre manque malheureusement de base théâtrale. Claudel, qui en avait écrit le livret, ne paraissait pas très fixé sur la façon dont pourraient être représentés ses vingt-sept tableaux. « Le drame, explique-t-il, est à moitié chemin entre les spectateurs et une espèce de pensée invisible dont les auteurs sont les interprètes[1] ». Ceci explique que *Christophe Colomb* fut monté successivement comme Opéra à Berlin en 1930, comme illustration d'un film muet en 1936 à la Salle Pleyel, enfin comme oratorio à la Radio. Au théâtre Marigny, où la pièce de Claudel fut représentée il y a quelques années, Jean-Louis Barrault avait demandé à Milhaud d'abandonner son œuvre primitive et de lui écrire une partition originale.

Esprit très éclectique (il encourage ses élèves de composition à suivre toutes les formes de l'art musical contemporain), Milhaud est une personnalité marquante de notre époque.

*
* *

Les dodécaphonistes, en revanche, ont une discipline rigide. Ils estiment volontiers qu'eux seuls détiennent la vérité et jugent leurs contemporains d'après leur sympathie pour ce mouvement. Les dodécaphonistes sont en quelque sorte les jacobins de la musique moderne. Leur système n'est pas d'origine française : il nous vient d'Autriche. Son fondateur, Arnold Schœnberg (1874-1951), et ses deux disciples Alban Berg (1885-1935) et Anton von Webern (1883-1945) étaient viennois. Leurs idées pénétrèrent assez vite en France, où un petit groupe de musiciens amis du progrès s'intéressèrent à leurs recherches. Ce fut le cas de Milhaud qui dirigea à la salle Gaveau, avant la guerre de 1914, la première audition du *Pierrot lunaire* écrit par Schœnberg en 1912. La théorie dodécaphoniste considère les douze demi-tons de la gamme comme douze sons indépendants que le compositeur peut ordonner à sa guise sans tenir compte des tonalités majeures et mineures. C'est un premier stade (l'atonalité) auquel se sont arrêtés un certain nombre de musiciens français. On peut ensuite choisir dans l'échelle sonore un groupe de douze sons — la série — reliés entre eux par des intervalles fixés librement par le compositeur. Cette série servira de base à toute l'œuvre projetée et pourra être variée suivant des lois assez simples.

1. Cité par P. Landormy, *op. cité*, p 155

Si, avant la guerre, on trouve dans la musique française quelques essais dans ce sens, il faudra attendre la Libération pour voir des jeunes compositeurs s'intéresser au Dodécaphonisme. Pierre Boulez, né en 1926, en est un des plus fervents adeptes. Il travaille depuis 1948 avec Jean-Louis Barrault, pour lequel il compose de la musique de scène. Directeur du Petit Théâtre Marigny, Boulez y présente parfois ses œuvres en première audition, telles ses *Structures pour deux pianos* créées le 4 mai 1955. *Le Marteau sans Maître*, sa dernière œuvre semble-t-il, vit le jour au Festival d'Aix-en-Provence en juillet 1955.

Serge Nigg, né en 1924, fut le condisciple de Boulez au Conservatoire. Il suivit lui aussi en 1946 les cours organisés rue de Condé par René Leibowitz, apôtre de cette doctrine auprès des nouvelles générations. Nigg écrivit à cette époque ses *Variations pour dix instruments* (1946), qui eurent un certain succès tant dans notre pays qu'à l'étranger. Cependant dès 1948 il devait rompre avec le dodécaphonisme, trouvant que ce mouvement bridait trop l'inspiration. Depuis, Nigg devait écrire un très beau *Concerto pour piano et orchestre* sur un thème folklorique recueilli par Canteloube, mais il reconnait volontiers que l'école de Schœnberg est une excellente formation.

*
* *

Olivier Messiaen, né en 1908, fut à vingt-trois ans titulaire de l'orgue de la Trinité. Ses cours de Philosophie Musicale au Conservatoire de Paris lui attirent de nombreux disciples. Sa notoriété grandit; l'Allemagne notamment l'accueillit plusieurs étés. Le but de Messiaen est de rénover la musique en faisant appel à tous les rythmes connus mais en général inemployés. Il étudia ainsi la musique de la Grèce antique et la musique hindoue. Après ces premières recherches, il essaya de capter les voix de la nature. En 1953 à Darmstadt, A. Goléa, qui écouta ses cours, rapporte [1] que Messiaen parla d'études faites pour noter à l'échelle humaine le chant des oiseaux. Sortant alors de ses cartons quelques pages de musique, il montra à ses auditeurs ébahis ce qu'était le chant d'un merle, d'un geai, d'un rouge-gorge ou d'un rossignol, entendu quelques jours plus tôt dans la forêt.

Le Réveil des Oiseaux, les *Vingt regards de l'Enfant Jésus*, les *Sept visions de l'Amen*, le *Livre d'Orgue*, la *Symphonie Turangalila* et bien d'autres œuvres sont nourries de ces influences. Mais à ses recherches modales et rythmiques, Messiaen ajoute un sens mystique extraordinaire dans lequel baigne toute sa production. Comme la plupart des organistes

1. *Esthétique de la musique contemporaine* (Presses Universitaires).

il est catholique, et, pour lui, la musique n'a de valeur que dans la mesure où elle rapproche l'homme de Dieu. Ceci explique les titres presque toujours liturgiques et le caractère ascétique de ses œuvres.

Citant une parole du poète Reverdy, Messiaen déclare : « Si l'artiste veut chanter, qu'il aspire le ciel de tout une haleine », et, seul à la tribune de l'Orgue de la Trinité, il poursuit son ascension vers le Seigneur, étonnant les fidèles par la hardiesse de ses improvisations.

Musicien ardu mais attachant, Messiaen est un chercheur inlassable qui n'aime pas à se livrer. Monter sur la scène pour y commenter une de ses œuvres ne lui plaît guère. Après plusieurs tentatives infructueuses, il s'est enfin décidé à présenter sa *Nativité du Seigneur*, le 7 novembre 1956 à l'église Saint-Roch. Les journaux ont annoncé il y a quelques années la création de son *Livre d'orgue* mais aucune audition marquante n'en a, semble-t-il, été faite. Auteur d'un traité d'harmonie, Messiaen réserve la primeur de ses découvertes à ses élèves. Professeur à la Schola Cantorum, puis à l'École Normale, avant d'être nommé en 1941 au Conservatoire, il préfère sans doute s'adresser à un public averti.

Né en 1905, André Jolivet s'intéresse également au chant du monde. Les rythmes africains, polynésiens ou extrême-orientaux n'ont plus de secret pour lui, mais on ne découvre pas dans ses œuvres l'élan mystique qui caractérise son ancien compagnon du groupe de la « Jeune France ». Jolivet veut renouveler la musique non « par une technique nouvelle, mais par une éthique nouvelle ». Peu importe la tonalité ou l'atonalité, ce qu'il faut, dit-il, c'est la connaissance de plus en plus sincère de l'être humain. L'art doit être « la vibration du monde » et la musique « un moyen d'exprimer une vision du monde qui soit une foi ». Actuellement directeur de la musique à la Comédie-Française, Jolivet, nanti d'un poste officiel, peut tout à loisir se livrer à ses recherches. Il semble depuis la Libération avoir enfin trouvé sa voie dans une synthèse de la musique modale et de la musique atonale. Quatre *concertos*, le premier *pour onde Martenot* (1947), le deuxième *pour trompette* (1948), le troisième *pour piano* (1951), et le quatrième *pour flûte* (1956) ont affirmé avec vigueur sa nouvelle position. Sera-t-elle définitive? On ne pourrait le dire, car Jolivet, comme Messiaen, est toujours à l'affût de nouveaux moyens d'expression.

*
* *

La musique concrète est la forme la plus révolutionnaire de la musique contemporaine. Issue du bruitage fait pour le cinéma ou la radio, elle

remonte à un essai de musique de scène écrit par Roger Désormière en 1937. Le but des musiciens concrets est de rassembler, à titre de matériaux, des bruits divers savamment étudiés et des notes de musique. Tout cela est enregistré sur une bande magnétique et le travail consiste à mélanger toutes ces sonorités. En faisant varier la vitesse de rotation du magnétophone, on peut rendre les sons plus graves ou plus aigus [1]. On peut de la même façon les étirer. En coupant la bande, puis en enregistrant les morceaux dans un ordre différent, on obtient d'autres effets. Avec le temps, les procédés se sont perfectionnés. On utilise couramment aujourd'hui le travelling des micros, l'enregistrement sur magnétophones multisistes, etc... Certains adeptes du concrétisme recherchent les valeurs irrationnelles, c'est-à-dire une suite de notes de musique injouables sur un instrument (succession dans une même mesure d'une croche de triolet et d'une double croche de quintolet par exemple).

Poussant plus loin leurs investigations, d'autres chercheurs ont définitivement exclu l'intervention de l'homme. Le 28 mai 1956, au Théâtre Sarah Bernhardt, on a présenté un robot danseur électronique, dû à Nicolas Schöffer. Un cerveau électronique, des microphones, quelques cellules photo-électriques, etc... lui permettaient de se déplacer, de recevoir et d'émettre des sons. Le même inventeur, l'année précédente, pour l'Exposition internationale du Bâtiment et des Travaux publics, avait construit une tour musicale munie de nombreuses ailettes. La force et la direction du vent imprimaient à ces dernières des mouvements variés qui se transformaient par le jeu d'un circuit électrique fort complexe en sonorités. Il n'y a pas de limites à l'ingéniosité des chercheurs.

Bien que certaines de ces réalisations présentent un caractère outrancier, il ne faut pas négliger le rôle de la musique concrète. Elle rend de grands services au Cinéma, à la Radio et parfois même au Théâtre. On l'utilise pour créer autour des images ou de la parole une ambiance appropriée, sans que les spectateurs ou auditeurs les plus traditionnalistes remarquent son allure révolutionnaire [2].

Les grands maîtres de cette nouvelle technique sont Pierre Schaeffer et Pierre Henry. Ils ont présenté avec succès pendant l'été 1955 des ballets de musique concrète au Théâtre de l'Étoile. C'est Pierre Henry qui composa également la partition sur laquelle a dansé le robot électronique de Nicolas Schöffer.

Le Prix international « Italia », pour la partition la plus originale de musique [3] destinée à la Radiodiffusion, a été fondé il y a quelques

1. Pour vérifier ce phénomène, il suffit de faire tourner sur un simple phonographe un disque normal à la vitesse d'un microsillon ou vice-versa.
2. La partition d'Yves Baudrier dans le film « Le Monde du Silence » en comporte des passages.
3. Généralement concrète.

années. Deux Français en ont été jusqu'à présent les gagnants; en 1952, Marius Constant pour son oratorio *Le Joueur de flûte* d'après un conte de Grimm (l'enregistrement sur disque vient d'en être publié), et Maurice Jarre, couronné à Pérouse durant l'été 1955. Ce dernier compositeur fait partie de la troupe de Jean Vilar et tous les spectateurs du T.N.P. ont remarqué la couleur étrange que sa musique de scène donne aux chefs-d'œuvre classiques.

Pendant l'hiver 1953-1954, Maurice Jarre fit jouer au Palais de Chaillot en première audition des *Mouvements en Relief*, diversement appréciés par le public, et, le 5 mars 1956 à l'École Normale, *Trois danses pour Ondes Martenot et percussion*, œuvre assez terne.

A grand renfort de publicité, Michel Magne présentait, le 26 mars 1955, quelques *Secousses sismiques* et une *Symphonie humaine*, pour laquelle il n'hésitait pas à installer au milieu de l'orchestre un bruiteur qui « travaillait » sur un magnétophone dont les haut-parleurs hérissaient la scène. Malgré l'énormité des moyens employés — un grand orchestre comprenant une dizaine de timbaliers, un piano, deux chorales, deux chanteurs en solistes, le grand orgue du Palais de Chaillot et le dispositif magnétique — la partition était faible, mais le bruit considérable [1].

Les clubs d'essais des différentes radios du monde sont les lieux de prédilection de ces jeunes compositeurs, qui, depuis quelques années, cherchent leur voie, une paire de ciseaux à la main.

*
* *

Il y a enfin le groupe très nombreux des indépendants. Arthur Honegger était l'un des plus illustres [2]. Il ne s'affilia à aucune école, car il aimait écrire simplement au gré de son inspiration. Tonalité, atonalité, polytonalité, dodécaphonisme, chant du monde, etc... peu lui importait. Il façonnait son style d'après la pièce qu'il écrivait; « Je veux être libre, disait-il, Je veux être aujourd'hui un académicien et demain un dodécaphoniste, si tel est mon bon plaisir ».

Mi-Suisse, mi-Français, l'auteur de la *Symphonie liturgique* avait compris que « quand elle perd tout contact avec la foule la musique abandonne son privilège essentiel, qui est de rayonner; elle se confine, elle s'étiole, elle s'appauvrit ». L'audience universelle et non l'admiration d'un cénacle, tel était son but.

Avec le *Roi David* et *Pacific* 231, il conquit rapidement la célébrité. Plus tard, *Jeanne au Bûcher*, *La Danse des Morts*, *Nicolas de Flue*, etc...

1. Depuis cette époque, Michel Magne a sombré dans la chansonnette.
2. Il est mort le 28 novembre 1955.

rendirent son nom encore plus populaire. Honegger préférait l'oratorio pour récitant, soli, chœurs et orchestre, exécutable au concert, à l'opéra coûteux et généralement voué à l'échec. Il utilisait les chansons folkloriques les plus connues (Sur le pont d'Avignon, Trimazo) pour retenir l'attention de ses auditeurs, s'avouant « romantique ou plus exactement néo-romantique », voulant dire par là que « son désir essentiel n'était ni d'étonner, ni même de charmer, mais d'émouvoir. Ma musique n'est à aucun titre de la musique pure, pas plus que la Bible n'est un livre pur. Mais je préfère son impureté et la mienne à l'innocence néo-classique, qui frise souvent la pauvreté ».

Pendant les huit dernières années de sa vie, Arthur Honegger souffrit un véritable calvaire, mais il continua d'écrire. Il s'arrêta en 1953 avec une Cantate de Noël créée à Bâle.

Toute sa production est sérieuse : à l'opposé de certains de ses camarades du Groupe des Six, Honegger ne séduit jamais par une musique légère. La vie, pensait-il, est un événement grave. Ennemi des réceptions officielles, il s'isolait, pour composer, pendant des jours ou des semaines entières — n'ouvrant à personne la porte de son grand atelier. On le croyait en voyage.

Un musicien qui aimait le sport, la vitesse, la radio, le cinéma, un homme du XXe siècle, un indépendant [1], n'était-ce pas là le secret de son art? Honegger touche par sa franchise et son bon sens. Ses grandes œuvres ont une base solide : *Judith*, *David*, *Antigone*, *Jeanne d'Arc*, *Nicolas de Flue* sont des personnages historiques; le compositeur met en musique le récit véridique de leurs exploits, s'écartant de l'affabulation philosophique des héros de légende que pratiquent certains musiciens d'aujourd'hui [2].

Ce souci de garder le contact avec la réalité, de ne conserver des apports musicaux de son époque que les éléments trouvant leur place dans une architecture solide, n'est-ce pas la voie de la sagesse? Les musiciens les plus célèbres n'ont pas agi autrement. Bach a pillé ses contemporains, Mozart et Beethoven ont fait de même. A notre époque, les emprunts sont plus discrets, mais non moins caractéristiques. L'art de ces grands hommes fut de réaliser la synthèse de la musique de leur temps avec une telle perfection qu'il n'était plus possible, après eux de revenir en arrière. C'était également un des buts d'Honegger.

1. Honnegger n'eut jamais de poste officiel ni à la Radio, ni au Conservatoire ni à l'Opéra, alors qu'il lui aurait été facile d'en obtenir un.

2. *Le Chevalier errant* de Jacques Ibert ou *Les Malheurs d'Orphée* de Darius Milhaud, par exemple.

*
* *

L'adaptation que la musique moderne a toujours exigée des auditeurs est rendue plus difficile aujourd'hui par la multiplicité des écoles et par le fait que, dans chacune d'elles, il y a de la bonne et de la mauvaise musique. A l'amateur de faire son choix, en espérant que l'avenir lui donnera raison. Le mépris ou l'ignorance des réalisations contemporaines est une mauvaise politique.

« C'est un genre de musique », disait d'un ton pincé un auditeur à la sortie d'un concert où l'on avait joué, en première audition, les *Trois images pour une légende future* de Jacques Bondon pour quatorze instruments solistes (quatre ondes Martenot, deux vibraphones, etc...). Pourtant, le message que ce jeune compositeur nous transmettait ne manquait pas d'intérêt. Ces trois courtes pièces d'une sonorité neuve étaient construites avec art et témoignaient d'une extrême sensibilité. Que pouvait-on demander de plus à leur auteur?

Chercher dans de telles œuvres une émotion artistique comparable à celle de l'*Offrande musicale* est ridicule; rejeter tout ce qui nous paraît inhabituel par la coupe ou le timbre l'est encore plus. Tous les novateurs ont passé à leur époque pour des révolutionnaires; la postérité les a pourtant consacrés. Qui peut en 1956 se vanter d'avoir entendu, au concert, des œuvres de Vieuxtemps (1820-1881)? Il fut célèbre au siècle dernier : les grandes cours d'Europe se disputaient sa présence et sa popularité s'étendait alors de l'Amérique à la Turquie. Le tsar Nicolas Ier essaya de le retenir, mais en vain. Le Conservatoire de Bruxelles fut plus heureux, mais il dut faire de gros sacrifices. Aujourd'hui Vieuxtemps n'est plus connu que des musicologues. On lui préfère ses deux contemporains Edouard Lalo (1823-1892) et Charles Gounod (1818-1893) dont l'existence fut plus obscure mais l'originalité bien supérieure.

Il est probable qu'un jour toutes les tendances dont nous venons de parler se marieront pour former le style de la « fin du vingtième siècle ». Cependant on ne saurait prévoir le sens de cette évolution, car tous les chefs de file actuels sont des musiciens d'un indiscutable talent. L'influence qu'ils exercent sur leurs jeunes émules est considérable; persistera-t-elle après leur mort? On ne peut le savoir. Ces maîtres laisseront sans doute un nom qui permettra aux exégètes futurs de considérer notre époque comme une ère de transition. Mais aujourd'hui faut-il préférer Messiaen à Darius Milhaud ou Serge Nigg, encore plein de promesses, à Florent Schmitt? Autant dire que Bach est supérieur à Mozart. Chacun a sa valeur, mais ce n'est pas la même.

Henri DE CARSALADE DU PONT.

ACTUALITÉS

Le Pape et les Événements

L'époque la plus dangereuse, pour les régimes de force, est celle où ils commencent à se détendre et laissent entrevoir aux peuples une possibilité d'être libres. Il n'est donc pas étonnant qu'après la déstalinisation, les négociations polonaises, l'entrebâillement du rideau de fer, soit survenu en URSS un brusque raidissement. Il se témoigne par un ultimatum à la France et à l'Angleterre, une menace d'intervention à Suez, et par les affreux massacres de Hongrie. Les premiers jours de novembre ont donc rapproché la crainte, ces derniers mois plus lointaine, d'une conflagration mondiale, avec son cortège immense de ruines et de douleurs.

En trois Encycliques, publiées coup sur coup dans l'*Osservatore Romano :* « *Luctuossimi eventus* », le 28 octobre, « *Laetamur admodum* », 2-3 novembre 1956, et « *Datis nuperrime* », le 4 novembre, le Saint Père a témoigné qu'il partageait l'émotion et l'inquiétude des hommes et rappelé à toutes les nations ce qu'il n'a cessé de prêcher depuis les jours sombres de 1939 : l'amour de la paix.

— Inquiétude, c'est le thème principal de la seconde de ces Encycliques, en raison de l'intervention franco-britannique dans le Moyen-Orient. « D'une petite flamme un immense incendie peut se déchaîner » : nous devons reconnaître que cette inquiétude du Père commun des fidèles est fondée et le monde, depuis quelques jours, est, comme les armées, en état d'alerte. Exhortation aussi à renoncer à la guerre : « aucun bien durable n'en sort ». « La prospérité ne provient jamais de l'effusion du sang fraternel. »

— La première et la troisième Encycliques expriment l'indignation devant l'étouffement d'une liberté nationale et devant le massacre d'un peuple. Cette répression d'une « juste liberté » doit en effet provoquer « l'indignation, non seulement des catholiques, mais de toutes les nations libres » ; « la juste liberté des peuples ne peut être éteinte dans le sang ». Le Saint Père condamne donc cette violence injuste : « nous déclarons que nulle violence, nul massacre, injustement infligés par qui que ce soit, ne peuvent être permis ». « Le sang de la nation hongroise crie vers Dieu. » Et la prière du Saint Père s'élève vers la miséricorde du Rédempteur « pour que l'injustice prenne fin et que toute violence s'éteigne ».

Impossible de n'être pas frappé du retour fréquent, dans la dernière Encyclique surtout, des termes de « justice » et d' « injustice » : il s'agit là d'un jugement absolu, d'une condamnation formelle de la violence injuste et affreuse que souffre le peuple hongrois. Cette condamnation atteindra-t-elle les envahisseurs? Elle paraît, hélas, ne

pas préoccuper beaucoup ceux-là même qu'on aurait pu prendre pour des champions de la paix, M. Nehru, par exemple, qui persiste à trouver dans le gouvernement de l'URSS « le défenseur de la paix »; s'il témoigne d'une « inquiétude » à l'égard des événements hongrois, l'intervention franco-britannique à Suez lui paraît beaucoup plus grave.

A l'égard de celle-ci, il est frappant encore que le Saint Père évite les termes qu'il emploie pour qualifier la violence soviétique. Ce n'est pas là, faut-il le dire, ménagement de personnes, partialité pour des nations occidentales et non communistes. Mais, en dépit des jugements passionnés de certains peuples, ou de certains individus, une distinction est indiquée par là entre le coup de force franco-britannique, avec son effort de mesure, maglré tout, et d'humanité, et le déchaînement de la brutalité à Budapest. Le Saint Père signale l'inefficacité de la guerre, de toute guerre, pour maintenir ou rétablir la prospérité des nations. Il évoque le danger de « l'immense incendie », de la guerre mondiale et totale. Ce ne sont pas là seulement des conseils de prudence humaine ou d'habileté politique, c'est une leçon morale aussi. Car le danger d'allumer, par la violence, les ressentiments durables de peuples à peuples intéresse la moralité; le danger surtout, pour un intérêt limité, même s'il est légitime, de lancer le monde entier dans une guerre si totale qu'elle ne peut apporter à tous que la ruine. Courir, de façon très prochaine, ce risque immense pose un problème moral et c'est évidemment le problème qui domine actuellement toutes les relations de peuple à peuple, en contribuant à les qualifier.

A la suite des provocations, des manœuvres de « guerre froide » ou presque « chaude », la réaction franco-anglaise est certes compréhensible; beaucoup de Français, croyons-nous, ont éprouvé spontanément une satisfaction, mélangée d'un peu de surprise, à voir leurs gouvernants faire acte d'énergie et prendre leurs responsabilités. Tendre la joue gauche après la joue droite peut être, de la part d'un individu, héroïsme de la charité; de la part d'un gouvernement, il est difficile, dans le monde actuel, qu'il en soit de même; ce ne peut en tout cas devenir une conduite habituelle sans péril de lâcheté, et tout homme qui a la charge des autres comprend qu'il ne peut sacrifier, d'un cœur léger, ceux qui lui sont confiés. Les gouvernants n'ont pas non plus à reculer devant tout risque; un peuple, aussi bien qu'un individu, qui refuserait perpétuellement le risque serait déjà esclave : ne confondons pas la moralité avec la veulerie. Il reste que la grandeur du risque et sa proximité jugent, non seulement l'habileté, mais la moralité d'une démarche politique et d'un acte de force, et que c'est non seulement sagesse, mais justice, souci véritable du bien commun, de mesurer le risque au profit qui est cherché. Ainsi, légitime dans son horizon restreint, une entreprise peut devenir illégitime dans une perspective plus large, en regard des conséquences qu'elle peut entraîner.

Il est réconfortant de constater qu'en notre pays s'accentue, surtout chez les jeunes, un sens aigu des responsabilités morales de la nation, et l'on ne peut dire en ce sens que notre âge a perdu tout sens du péché; il a au contraire le souci authentique de la complicité, de la responsabilité collective. Mais il est plus nécessaire que jamais, sur ce terrain, de garder l'esprit clair; devoir des gouvernants, devoir aussi, en notre temps où l'opinion est puissante, de tous les citoyens : cela implique qu'on se dégage de tout mouvement de haine, de tout entraînement aveugle, que l'on s'efforce de comprendre les autres et d'admettre leurs droits.

Si angoissante qu'elle soit, la conjoncture actuelle a pourtant l'avantage de secouer jusqu'au fond, en beaucoup d'esprits, le mythe de l'URSS sauveur des peuples; elle conduit aussi les Français, nous l'espérons du moins, à se regrouper au delà des divisions. A la lumière des enseignements du Saint Père, souhaitons qu'elle ravive en tous un amour, non point lâche, mais moral et chrétien, de la justice et de la paix.

J. M. Le Blond.

Le Cardinal Saliège

« Le prélat de la Résistance, S. E. le Cardinal Saliège, archevêque de Toulouse, est décédé hier matin ». Ainsi titrait le 6 novembre la *Dépêche de Toulouse*. L'article était d'ailleurs excellent. Mais on eût pu renvoyer l'auteur à un menu propos de 1945 : « Il y a la résistance mystique, la résistance politique, la résistance profit. A laquelle appartenez-vous? » Réduit au silence dès 1931, par une hémiplégie qui fut la lourde épreuve de sa vie, le Cardinal Saliège (1870-1956) n'en aura pas moins été l'une des grandes voix de l'épiscopat français contemporain. Longtemps professeur de petit, puis de grand Séminaire dans son diocèse de Saint-Flour, aumônier volontaire pendant la première guerre mondiale, puis vicaire général et trois ans évêque de Gap, Jules Géraud Saliège restera pour l'histoire le cardinal archevêque de Toulouse. Intelligence lucide, il fut aussi un grand caractère; l'alliance est rare, à ce degré, de ces deux qualités. Ajoutons qu'il était foncièrement bon; qui l'avait approché quelque peu se sentait aimé. Enfin, chose encore plus exceptionnelle, il avait le sens de l'humour. Mais ces talents humains ne sauraient faire oublier qu'il fut prêtre avant tout. Sa pensée ne s'est guère exprimée par des lettres doctrinales comme celles du cardinal Suhard, mais dans des allocutions, des communications qu'il fallut hélas! bientôt lire ou traduire, enfin par de *Menus propos* qui sont restés célèbres et dont une première partie a été éditée par les soins d'aumôniers d'Action catholique. Il me souvient d'un discours entendu au Sémi-

naire français. C'était en 1930, avant la grande épreuve, et au lendemain des remous suscités par la condamnation de l'Action française. « Mes chers amis, disait l'Evêque, il faut penser et agir avec l'Eglise, il faut être à la page, non à la page d'hier ou à celle de demain, mais à celle que l'Eglise écrit aujourd'hui ». Excellente consigne donnée à ces jeunes gens épris de nouveauté ou prisonniers de préjugés familiaux. Mais on sentait que, pour son compte, l'archevêque de Toulouse posait déjà le doigt sur le feuillet suivant. N'était-il pas successeur des apôtres, chargé d'aider le successeur de Pierre à orienter la pensée et l'action des chrétiens, dans une fidélité créatrice?

D'autres diront plus en détail ce que lui doit l'Action catholique en France. Comme le Cardinal Suhard, il encouragea les mouvements spécialisés, favorisa le renouveau liturgique, encouragea l'expérience des prêtres ouvriers. Mais il savait aussi ramener dans le droit chemin ceux qui parfois s'égaraient, abusant de son patronage. L'Ecole libre trouva en lui un vaillant défenseur. Il avait par nature et par grâce le don de réagir à l'événement. Il possédait à un degré supérieur, dans la vie apostolique, le discernement des esprits. Son attitude sous l'Occupation, sa défense courageuse des Juifs persécutés, sa lettre très ferme aux jeunes gens réquisitionnés pour le S.T.O., rien de tout cela ne fut mouvement d'humeur, mais bien réaction d'une conscience chrétienne et d'une conscience de chef. Sur le terrain social, ses prises de position furent nettes à l'égard d'un régime « qui fabrique des pauvres en série, des sans toit en série, des ayant faim en série ». C'est le même souci qui fit de lui l'un des plus lucides adversaires du communisme athée.

Jeune professeur, il aimait, dit-on, jouer de bons tours à ses collègues; il garda jusqu'au bout son esprit malicieux et quelque peu gamin. Quelques mois avant sa mort il écrivait dans un joli billet : « A Toulouse tout est rose, même le rouge ». Mais ce sourire et cette malice cachaient une vertu héroïque. Un jour, avec son bon sens auvergnat teinté de soleil toulousain, il écrivit : « La prudence est clairvoyance. L'homme prudent voit clair et loin. Dans le passé et le présent, il entrevoit l'avenir et il agit en conséquence. La prudence n'est pas chose banale? Elle est une vertu cardinale ». Ce sera le dernier mot de notre éloge du Cardinal Saliège.

H. RONDET.

En souvenir d'une Éducatrice

Si le nom de Mme Daniélou est et restera associé à l'histoire de l'éducation en France dans la première moitié du XXe siècle, ce n'est pas seulement qu'elle fut une remarquable éducatrice, mais que, à une difficile époque de transition, elle est de celles qui ont inauguré le

renouveau de cette éducation chrétienne dont tant de jeunes filles bénéficient aujourd'hui.

Pour mesurer la portée de son œuvre, il faut se reporter cinquante ans en arrière. C'est l'époque où s'ouvre, pour les jeunes filles, l'accès à une culture jusque-là réservée aux garçons. Un conflit menaçait d'opposer une formule d'éducation chrétienne, solide, mais repliée sur le passé, à un humanisme universitaire qui, dans le climat rationaliste d'alors, risquait d'apparaître comme une force dissolvante et un alibi de la foi. L'originalité de Mme Daniélou fut d'apporter une solution au problème avant même que nombre de catholiques n'eussent conscience de sa gravité et d'orienter ainsi les esprits vers une formule qui, aujourd'hui, est acceptée de tous. Elle vit dans cet accès des jeunes filles à l'enseignement secondaire ou supérieur, non pas un fait inéluctable auquel il fallait se résigner, mais un bienfait, un progrès, une occasion de prendre conscience d'une valeur restée trop implicite dans l'éducation traditionnelle d'alors. En fondant son premier collège, elle voulut préparer les jeunes filles à remplir leur tâche de femme et à rendre leur témoignage de chrétienne dans des conditions de vie totalement différentes de celles de leurs aînées.

Que cette initiative répondît à un besoin, à une aspiration qui se cherchait encore, qu'elle donnât à un problème urgent une solution neuve, c'est vrai. Mais l'inspiration de Mme Daniélou dépasse de beaucoup la conjoncture historique dont elle semble être née : car le problème qu'elle n'a cessé de se poser et que, à l'épreuve de l'action et de l'expérience, elle s'est efforcée de résoudre, c'est celui d'une éducation intégralement chrétienne et de l'équilibre qu'elle suppose entre « le spirituel et l'humain ».

Une première idée inspire la pédagogie de Mme Daniélou : c'est qu'on ne fonde pas une vie chrétienne sur le mépris ou la méconnaissance des valeurs humaines. Elle était convaincue qu'il y a une relation entre les dons naturels de l'enfant et le plan de Dieu sur lui. « Aucun bien spirituel, écrit-elle, ne peut être transmis par la force : la vérité pour nourrir notre âme doit correspondre à un appel, doit être librement recherchée, reçue avec amour. » Aussi le rôle de l'éducateur était-il pour elle de mettre l'enfant en état de remplir sa tâche d'adulte, de juger par lui-même, de faire ses options, et donc de l'aider à développer des qualités natives qui ne sont encore que des aptitudes. C'est ici qu'entre en jeu une culture largement humaine, équilibrée, harmonisant différentes disciplines, pour former le goût, la rectitude du jugement, développer les qualités de fermeté, de souplesse et de précision de l'intelligence. Si Mme Daniélou a opté pour de fortes études intellectuelles, c'est qu'elle y voyait un instrument privilégié pour forger une personnalité vigoureuse, capable de reconnaître la vérité partout où elle se trouve, de résister à la séduction d'un mode de pensée comme à la sclérose d'un conformisme; c'est qu'enfin elle savait que les solutions n'étaient pas données d'avance, mais que, dans une humanité en marche, le chrétien doit être capable

de résoudre des problèmes qui n'ont pas encore été posés et avoir le sens des questions actuelles.

Mais si cette éducation vise à développer hardiment toutes les qualités humaines, c'est pour les mettre au service d'une foi plus personnelle et plus exigeante. Qu'on le veuille ou non, si l'éducation consiste à aider l'enfant à devenir pleinement adulte, l'orientation donnée sera toujours commandée, en définitive, par l'idée qu'on se fait de l'homme, de sa destinée, de son ultime valeur. Pour un chrétien, c'est l'Evangile qui répond à cette question, c'est le Christ qui révèle à l'homme ce qu'il est. Voilà pourquoi Mme Daniélou ne pouvait pas feindre de présenter un humanisme achevé dans son ordre, auquel se surajouterait un enseignement religieux qui en serait le complément. D'emblée, c'est l'idéal évangélique qui informe, pénètre, transforme de l'intérieur la culture à travers laquelle il s'exprime. La foi est une lumière qui pénètre l'enseignement tout entier : et c'est ce qui justifie à ses yeux la légitimité d'un enseignement libre. Il ne s'agit nullement, dans la pensée de Mme Daniélou, d'imposer du dehors une foi de commande; mais précisément pour que cette foi soit sincère et profonde, pour qu'elle engage l'âme tout entière et non seulement un comportement de surface, il faut que l'enfant soit au contact de l'Evangile non pas seulement dans quelques classes d'instruction religieuse, mais qu'il juge en chrétien, qu'il pense en chrétien, que l'idéal évangélique soit la règle de ses actions, inspire ses choix, et l'aide à discerner les valeurs. Ce n'est pas là seulement une requête de la sincérité chrétienne, mais de l'incroyant lui-même, pour lequel le vrai scandale c'est de ne pas trouver dans le chrétien cette unité de vie qui subordonne tout à une foi loyale et profonde.

Ceux qui ont approchés de près Mme Daniélou savent que cette foi vive était le ressort de son action, la source de sa charité, de son infatigable dévouement. Comme le P. de Grandmaison dont elle avait publié les Conférences spirituelles, elle était aux écoutes du Christ. La méditation de l'Evangile était sa joie, sa nourriture quotidienne, la source de son inspiration et de ses initiatives. Car cette contemplation n'était pas seulement limitée aux moments de prière, de méditation ou de lecture. C'est dans l'action apostolique même qu'elle apprenait à connaître davantage Notre-Seigneur, s'efforçant dans la conversation, les rencontres, les décisions qu'elle avait à prendre, de rester sous sa dépendance et de s'inspirer de son Esprit. C'est par là qu'elle nous livre l'ultime secret d'une éducation chrétienne : pour aider l'enfant à découvrir sa grâce, il faut le voir avec les yeux mêmes de Jésus-Christ.

P. Agaesse.

Le Monde moderne et le sens du péché

Le problème posé cette année à la Semaine des Intellectuels catholiques pouvait paraître assez éloigné des graves préoccupations qui angoissent notre monde. C'était un problème de morale et même — car l'une des premières constatations des conférenciers a été de reconnaître une éclipse du sens du péché dans le monde moderne — un problème de morale chrétienne. Mais très vite les débats ont montré qu'il mettait en cause la situation même de l'homme en face de Dieu, du monde et de sa destinée, et qu'on le retrouvait à l'origine de toutes les grandes faillites collectives de l'ordre social, économique ou international. Il n'y a pas de morale sans métaphysique — et sans spiritualité — et il n'y a pas d'aménagement de la cité humaine sans morale. C'est pourquoi le problème étudié au cours de cette semaine ne rompit jamais le contact avec l'angoissante actualité.

Le nombreux auditoire qui se rendit tous les soirs de cette semaine dans les vastes salles de la Mutualité, malgré la longueur des séances et l'austérité de certaines d'entre elles, était un des plus nombreux, un des plus jeunes et un des plus masculins qu'aient attiré jusqu'à présent les grandes assises annuelles des Intellectuels catholiques.

Le choix des conférenciers avait été fait avec un grand éclectisme; ainsi a-t-on pu voir rapprochés sur la scène et se succédant au micro les représentants des tendances les plus disparates. Un tel éclectisme n'aurait pas été sans danger si la Semaine avait visé à dégager une unanimité de résolutions sur chacun des points soumis à son étude et à formuler un programme d'action. Son but était plutôt de présenter un faisceau de divergences nouées par le seul lien de la Foi chrétienne, également respectables dans leur Foi et dans leur bonne foi, et de laisser d'elles-mêmes se dégager les lignes de force dominantes.

Car, sans recourir aux ressources de l'applaudimètre, auxquelles recourent volontiers des manifestations d'un autre genre, sans procéder à des scrutins et sans même que s'instituent au cours des séances plénières des contradictions publiques, de telles lignes de force se dégagent facilement des réactions de l'auditoire.

La grande ferveur — ceci nous a paru digne de remarque — fut réservée, au cours de la dernière soirée notamment, à tout ce qui faisait appel aux plus hautes valeurs de la mystique chrétienne. La distribution des thèmes, au cours de la semaine, donnait en effet la part prépondérante aux analyses sociologiques du péché dans le monde moderne : le péché, mal de l'homme y fut abondamment disséqué; mais le péché mystère entre l'homme et Dieu, — sujet plus théologique sans doute qu' « intellectuel » — et la notion mystique du salut de l'humanité y furent plus rarement envisagés. Mais il était clair que l'auditoire y était fortement sensibilisé.

Eclipse du sens de Dieu dans le monde moderne, oui certes, et on nous l'a bien montré. Affinement toutefois de ce même sens, on l'a

plusieurs fois noté; il est sûr aussi que les impératifs de la conscience collective ont progressé, au moins dans le monde occidental, depuis un siècle. Mais nous croyons, — et c'est l'auditoire lui-même qui l'a, par la qualité même de son silence, manifesté — à l'enracinement de ce sens dans une spiritualité exigeante, vécue.

Michel ULRICH.

Catéchèse pour notre temps
La session internationale d'études (LUMEN VITAE) à Anvers

« Nous pensons souvent aux enfants des autres religions qui ne connaissent pas le Christ. Il faut aussi penser au Christ que connaissent les enfants catholiques dans leurs propres écoles. »

Cet avertissement d'un médecin-psychologue (De Greeff) ramène l'attention vers un des problèmes les plus graves de notre temps : le catholicisme tel que le transmettent nos écoles et nos familles est-il vraiment digne du *message* de foi et d'amour qu'appelle chez nos enfants la grâce du baptême? L'initiation à la pensée et à la vie chrétiennes est-elle à la hauteur des exigences *culturelles* de notre époque? L'approche du mystère divin, telle que la propose notre catéchèse courante, est-elle suffisante pour que les grandes attitudes et la foi chrétiennes aient quelque chance de survivre et de se développer au temps des options de l'*âge adulte*?

Le courageux examen de conscience, amorcé depuis vingt ou trente ans, est loin de fournir un bilan positif en réponse à ces graves questions. L'ignorance religieuse des catholiques, « cette grande honte des nations catholiques » (Pie XI), fondée sur l'insuffisance d'un enseignement trop exclusivement tourné vers la mémorisation de quelques formules abstraites, constitue cette « plaie ouverte au flanc de l'Eglise » (Pie XII) dont un abbé Colomb, en France, nous a éloquemment montré l'ampleur et indiqué les remèdes.

Il est rare qu'à la prise de conscience du danger ne succède pas un effort vigoureux vers le redressement. Mus par l'Esprit-Saint, encouragés par les Souverains Pontifes, des hommes et des femmes, prêtres, religieux, religieuses et laïcs, ont pris à cœur l'étude approfondie et le relèvement de l'enseignement catéchétique. Cinquante ans se sont écoulés depuis que le *Mouvement de Munich* entreprit de combattre l'allure trop abstraite et souvent rationalisante de l'enseignement religieux. Pour mesurer le chemin parcouru depuis lors, qu'il suffise de mentionner en France les activités de la *Commission Nationale de l'Enseignement Religieux*, dont les congrès nationaux et régionaux font pénétrer rapidement des progrès depuis longtemps acquis par

une élite catéchétique, la publication de livres et de manuels d'enseignement tant au niveau du primaire (Abbé Colomb, Marie Fargues) qu'au niveau du secondaire (P. Holstein et la série « Fils de Lumière », par exemple), la création de l'*Institut Supérieur Catéchétique* de Paris dont les travaux précis permettront de constituer la catéchèse en une véritable science pédagogique, la diffusion de revues spécialisées (*Vérité et Vie, Catéchistes, Documentation catéchistique, Lumen Vitæ*), enfin la réforme, laborieusement poursuivie par de nombreux diocèses européens du texte de base, du catéchisme lui-même, pièce indispensable de l'enseignement religieux dans la seconde enfance.

L'itinéraire du progrès catéchétique semble avoir connu plusieurs phases dont chacune fut marquée par une préoccupation dominante. Si nous en croyons le Père Ranwez : « Le problème se posa d'abord au plan psychologique et pédagogique. Jusqu'en 1940 environ, les préoccupations *méthodologiques* furent dominantes : nécessité de présenter la vérité religieuse dans un contexte imagé, concret, actif et progressif. Durant la guerre, on prit de plus en plus conscience de l'aspect *social* du problème : nécessité d'une collaboration harmonieuse des divers milieux de vie (familles, paroisses, écoles, mouvements d'enfance). Au cours des dix dernières années, enfin, le problème du *contenu* religieux du message s'imposa à l'attention : recours à la Bible, à la liturgie et à l'histoire de l'Eglise pour assurer la dimension surnaturelle de l'éducation religieuse » (*Vérité et Vie*, n° 170-1953).

La session internationale d'Anvers (1-12 août) est venue très naturellement s'insérer dans cette évolution. L'objet de ces journées d'études était double :

1. Faire le point du renouveau religieux en pédagogie et dégager les grandes voies bibliques, liturgiques et doctrinales, en même temps que les conditions psychologiques et méthodologiques d'une catéchèse axée essentiellement sur un développement de la vie de foi, d'espérance et de charité.

2. Mettre en contact enseignants et catéchètes de différents pays et leur fournir l'occasion de carrefours fructueux, en vue d'un échange des recherches et des expériences.

Première grande rencontre de travail et d'études à l'échelle internationale, la session d'Anvers a permis un approfondissement et une large diffusion de l'apport positif des courants catéchétiques des 32 pays représentés. A l'initiative du *Centre International d'Etudes pour la Formation Religieuse* (*Lumen Vitæ*, 184, rue Washington, Bruxelles), plus de 400 enseignants de la religion ont accueilli, discuté, assimilé dans leur perspective propre les vues exposées, au début de chacune des dix journées, par des maîtres incontestés de la catéchèse rénovée. La France venait en tête des pays étrangers, avec 42 participants et l'excellente collaboration de plusieurs catéchètes de renom parmi lesquels : Son Excellence Mgr Garrone (Toulouse), le Frère Vincent Ayel (Paris) et le R. P. Faure, S. J. (Paris). Les confé-

rences du matin, dont la traduction simultanée assurait la compréhension en allemand, anglais, français et néerlandais, étaient reprises et précisées dans les carrefours d'après-midi (le carrefour anglais comptait 43 membres et le carrefour allemand 45). Tous ces travaux furent synthétisés en une séance de conclusions et de recommandations, présidée par son Eminence le Cardinal Van Roey (Malines).

Le programme comportait deux journées consacrées à approfondir le but de l'enseignement religieux, *la croissance de la foi* (exposés du Professeur F. A. Arnold, Tubingue, et de l'abbé Poelman, Bruxelles) et *le message du salut*, contenu essentiel de tout enseignement religieux (exposés des PP. W. Croce, Innsbruck, et M. Van Caster, Bruxelles). Les deux journées suivantes étudièrent *les grandes* voies d'accès vers ce but pédagogique : bible, liturgie, vie chrétienne, doctrine (conférences remarquables du P. K. Tilmann, Munich, et de l'abbé James D. Crichton, directeur de la revue anglaise bien connue « Liturgy »). On aborda ensuite l'examen de certaines conditions *psychologiques, méthodologiques et sociologiques* (les milieux éducatifs : rapports des PP. P. Ranwez et W. Bless), pour terminer par deux journées consacrées aux dimensions *missionnaires* et *culturelles*, qui ne peuvent être atrophiées dans une catéchèse vraiment soucieuse de se conformer aux exigences de la croissance ecclésiale et du développement humaniste dans le monde. L'ensemble de ces conférences paraît actuellement dans deux numéros spéciaux de la revue *Lumen Vitæ*. Ces textes, dont plusieurs serviront longtemps de références fondamentales, fourniront la base des conclusions générales de la session.

Ces conclusions manifestent d'abord le désir des enseignements religieux de ne plus travailler, comme le craignait le pape Pie XII, « trop seuls, trop détachés », mais de se concerter pour approfondir cette formation religieuse, œuvre d'Eglise concevable seulement dans un climat de confiance, de communauté et de fidélité chrétienne. C'était du reste le vœu qu'exprimit le Cardinal Ciriaci, préfet de la Sacrée-Congrégation du Concile, dans le message qu'il adressait, le 16 juin, au R. P. Georges Delcuve, organisateur de la session. De cette mise en commun des préoccupations et des méthodes, se dégageaient les exigences les plus profondes de toute vraie pédagogie religieuse : renouveler non pas d'abord une méthodologie, mais l'assimilation par l'enseignant du contenu de sa foi — se préoccuper non pas d'abord d'une technique d'enseignement, mais d'une convergence des efforts et des témoignages (scolaires, familiaux et sociaux) — s'orienter non pas d'abord vers l'intérêt à susciter chez des enfants ou des adolescents, mais vers la véritable saisie du message chrétien que doivent réaliser des adultes. A cet égard, il est significatif que deux carrefours spontanés, dirigés par Mr. l'abbé Cellier (Lyon), groupèrent immédiatement plus de cent congressistes avides de discuter les expériences et les problèmes du catéchuménat pour adultes. Des communications d'expériences dans cette ligne y furent faites par les Dames

de Béthanie (Pays-Bas), par les Religieuses du Cénacle (Paris), les Petites Sœurs de l'Assomption et la responsable laïque du catéchuménat pour la ville d'Angers.

Les rapports de la catéchèse avec la psychologie donnèrent lieu à des débats originaux. Bien que la psychologie ne puisse jamais, par elle-même, fournir aucune directive décisive au pédagogue religieux, on avait réservé cependant une journée entière à l'examen du retentissement sur la psychologie de l'enfant et de l'adolescent d'un message religieux bien ou mal transmis. Les conclusions de la session paraissent, à ce propos, particulièrement nettes : « L'enseignant devrait acquérir une meilleure connaissance du *terrain psychologique* pour éviter des adhésions religieuses trop exclusivement fondées sur des besoins psychiques et pour favoriser davantage des réponses authentiques à l'appel des valeurs morales et religieuses. Un contact avec la psychologie clinique, en particulier, maintiendrait chez lui la préoccupation de *l'individu* dans la sincérité de ses conflits et de son épanouissement religieux. On souhaite, à cet égard, que les revues pédagogiques accueillent plus largement de bons travaux de psychologie clinique montrant comment les croyances et les conduites religieuses s'insèrent dans l'évolution psychique normale ou se corrompent dans des déviations pathologiques qui en altèrent radicalement la signification. »

A la lecture des conclusions, dans leur ensemble, on dégage facilement cette exigence générale que la session d'Anvers a mise en pleine lumière : la catéchèse pour notre temps n'est pas seulement l'affaire d'une réforme dans les catéchismes, mais elle réclame la réforme intérieure de tous ceux qui s'efforcent de mettre le levain évangélique à sa vraie place et espèrent qu'il pourra un jour faire lever la pâte humaine selon toutes ses dimensions « *in mensuram ætatis plenitudinis Christi.* »

A. GODIN.

REVUE DES LIVRES

QUESTIONS RELIGIEUSES

R. Kothen. — **Documents pontificaux de Sa Sainteté Pie XII. 1953. 1954.** 2 vol. Editions de l'Œuvre saint Augustin, Saint Maurice (Suisse). 1956.

Nous avons déjà signalé (*Études*, janvier 1955, p. 120; décembre 1955, p. 415) le soin élégant avec lequel M. l'abbé Kothen et les Éditions Saint-Augustin présentent, année par année, les documents pontificaux. Le précédent volume contenait les actes de 1952. Nous venons de recevoir, ensemble, les deux tomes consacrés, respectivement, aux années 1953 et 1954 : 151 textes, en majorité allocutions et lettres, pour 1953; signalons l'encyclique *Fulgens corona*, annonçant l'année mariale, la création, le 24 janvier 1953, de 24 nouveaux cardinaux, ainsi que le centenaire de saint Bernard, marqué par une encyclique; 120 textes pour 1954, année mariale, qui amena à Rome de nombreux pèlerins et permit au Souverain Pontife de s'adresser à eux; lettres ou messages radiodiffusés (on en compte 15, y compris celui envoyé au congrès de mariologie de Rome, le 24 octobre) portèrent aux divers congrès qui se tinrent dans le monde la parole du Pape, infatigable à louer la Vierge. Des tables multiples et commodes permettent de retrouver facilement, dans ces solides volumes, un document ou une citation.

H. Holstein.

Georges Auzou, professeur d'Ecriture sainte au Grand Séminaire de Rouen. — **La parole de Dieu. Approche du mystère des saintes Ecritures.** Coll. *Connaissance de la Bible*. Éditions de l'Orante, 1956. 256 pages. 630 francs.

« Comment pourrais-je comprendre, si personne ne me guide? » (Act. VIII, 31). L'actuelle ferveur biblique met sur les lèvres de beaucoup la plainte du fonctionnaire ethiopien. Il ne suffit pas de donner une Bible, d'en recommander la lecture, il faut encore, sans dispenser de l'effort personnel nécessaire, y introduire. Un des dangers de l'heure est que cette ferveur ne s'égare ou ne s'étiole, vite lassée, faute de guide qui apprenne à lire la Bible. D'où l'intérêt de livres comme celui-ci. Il inaugure une collection, qui, si elle reste fidèle au projet qui inspire le présent travail, répondra à l'attente de tous ceux que de trop rapides contacts, sans préparation suffisante, avec l'Écriture laissent inquiets ou découragés. M. Auzou a su dire, au lecteur non-spécialiste, ce qu'il a besoin de savoir pour lire la Bible, et le dire avec assez d'ampleur pour satisfaire sa curiosité : la première partie de cet ouvrage donne sur l'histoire du texte, sa transmission et ses versions, son interprétation et son inspiration, d'excellentes petites monographies qui éclairent et instruisent sans écraser. La seconde partie, après avoir caractérisé « l'esprit hébraïque et son langage », analyse les genres littéraires et silhouette, par l'étude d'un certain nombre de thèmes et de mots, « l'univers biblique » : théologie et anthropologie bibliques. L'originalité, fort pédagogique, de ces pages se trouve, à mon avis, dans les références, assez nombreuses, et prises, à dessein, dans toute la Bible, dont elles dessinent la progression, qui accompagnent chaque paragraphe. Le lecteur est ainsi invité à les rechercher dans l'Écriture, et à accomplir, pour son compte, le travail dont on lui fournit le canevas. Ce procédé, joint à une absence, qui paraît systématique, d'allusion aux travaux contemporains, évite la dispersion et oblige à feuilleter sans cesse la sainte Écriture. Instrument de travail, et non pas dissertation scripturaire : c'est une « nouveauté » que nous sommes heureux de signaler et de recommander. Un second livre doit paraître sous peu, qui, sous le titre *La tradition biblique*, situera dans leur contexte historique et littéraire les livres de la Bible.

Henri Holstein.

BEAUCAMP O. F. M. — **Sous la de Dieu**, tome I, Le prophétisme lection d'Israël. Paris, Editions us, 1955. 286 pages 12 × 18.

tre suggestif exprime heureusement ıitresse de ce livre. C'est une intro- aux prophètes d'Israël, depuis squ'à ceux de l'exil, qui vise avant ire ressortir le rôle que tient chacun ans le développement de l'expé- ·ligieuse par laquelle Dieu conduit ple. Le nom classique de cette ce est celui d'Alliance, et c'est en une théologie de l'Alliance que ici le P. Beaucamp. Mais, fidèle à e de la Bible, il préfère un langage ncret pour montrer, à travers des prophètes, la main divine qui ı serviteurs et façonne la création surgir toute neuve dans le Christ. ɔrmé et cependant toujours alerte, peut-être de certains raccourcis ıteurs, riche d'aperçus féconds, de isons suggestives avec les religions d'Israël, écrit dans un style ferme e livre intéresse et entraîne. C'est cellente initiation religieuse au de l'Ancien Testament, et l'on que le volume suivant, qui doit le la période post-exilique, vienne la compléter.

Jacques GUILLET.

CLAMER. — **Exode.** *La Sainte* . Letouzey, 1956. 305 pages.

nmentaire apprécié de la Bible voit n nouveau volume, dû au directeur le la collection. Introduction très commentaire abondant et docu- On sait les qualités du chanoine érudition très large, sûreté et modé- u jugement, probité de la science. ur bénéficie d'une information tout jour et d'une réflexion fort riche ioctrine et l'importance historique atique de ce livre essentiel. Il cons- ar ailleurs que la place attribuée à ans les faits et leur narration est p plus large qu'elle ne l'était autre-

André RÉTIF.

)AUJAT. — **Idées modernes.** ıses chrétiennes. Coll. Présence ıtholicisme, n° 26. Téqui, 1956. ›ages.

idées modernes » sont, pour la plu- s erreurs; et la réponse chrétienne retour au sain réalisme de la tradition médiévale, et aux pr ncipes de la théologie thomiste. Recueil d'articles, ce volume doit son unité à la fermeté de l'attitude qui l'inspire. M. Daujat analyse moins qu'il ne juge : il trace, avec la netteté d'un penseur passionné de la vérité, un chemin de lumière dans le fouillis des dangereuses illusions dont se nourrit le monde moderne. Il ne s'intéresse qu'à la doctrine, se refusant aux exégèses des textes et aux polémiques, comme à la complaisance qui, sous couleur de bienveillance, tempère subtilement le blâme par l'éloge, et trouve toujours à louer chez celui qu'elle condamne. Disciple de saint Thomas et des enseignements pontificaux, M. Daujat est, on le sait, philosophe et théologien, persuadé que le grand mal de notre temps est l'ignorance religieuse, alliée à l'à peu près d'un « ecclectisme » philosophique. Aux chapitres qui dénonçent la double erreur fondamentale, d'où procède la crise actuelle : matérialisme, mais aussi spiritualisme (j'aime ce refus décidé des « valeurs spirituelles ») font suite des monographies consacrées aux vertus théologales, riches de précisions bienfaisantes sur la foi, l'espérance et surtout la charité surnaturelle, qui n'est pas la philanthropie humanitaire. Ces chapitres, nets et bien charpentés, sont brefs : éditoriaux ou billets de quatre pages, plus qu'articles de longue haleine. Ils ne traitent que d'un sujet délimité, et, si j'ose dire, le décapent pour le rendre lumineux. Austère, lucide, un peu âpre, ce livre est bienfaisant : nous avons besoin de cette vigueur, même et surtout si elle nous paraît bien exigeante.

Henri HOLSTEIN.

Je sais, je crois. Encyclopédie du catholique au XXe siècle. A. Fayard, 1956.

N° 6. Eugène JOLY. — **Qu'est-ce que croire?** 142 pages. 300 francs.

N° 87. André RÉTIF, s. j. — **Catholicité.** 120 pages. 300 francs.

Jadis, à l'intention de ses étudiants, M. l'abbé Joly avait écrit un livre attachant, bien connu des aumôniers de jeunes : *Le beau risque de la foi*. Le présent volume, d'une facture plus classique, conserve la ferveur discrète et le sens de l'engagement chrétien mis en lumière par son devancier. En moins de 150 pages, M. Joly a bien dit ce qu'est la foi, analysant, à partir de la Révélation, les structures de cet acte de foi qu'veac raison il ne définit qu'en fin

d'exposé. Tout ce qu'un homme de bonne volonté désire savoir sur l'acte de croire du catholique, et tout ce que celui-ci doit connaître d'une foi qui, engagement, rencontre, expérience, mais aussi exercice de l'intelligence et don de Dieu, est demandée à l'Église et vécue en Église, se trouve clairement et chaleureusement exprimé dans ce petit volume, qui répond parfaitement, croyons-nous, au but que se propose l'encyclopédie catholique de la librairie Fayard. Accessible à tout lecteur cultivé, nous ne pouvons que lui souhaiter une large diffusion.

La note de catholicité, qui, au temps de saint Augustin, était comme le signalement de la véritable Église, désignée volontiers par le mot *catholica* employé substantivement, a perdu de son relief. Son utilisation apologétique souffre difficulté du fait de certaines absences, de certains reculs géographiques de l'Église. Trop soucieux d'universalisme manifeste et visible, les théologiens modernes n'ont pas toujours assez mis en valeur le fondement et la raison dernière de la catholicité, qui est l'assomption et la récapitulation de toutes choses par le Verbe Incarné. Le petit volume du P. Rétif dessine d'un trait sûr les grandes lignes d'une théologie et d'une histoire de la catholicité. Il insiste justement sur le refus (en droit et en fait) de tout « particularisme » et sur son constant souci missionnaire, qui, de manière variée, manifeste la présence effective de l'Église du Christ à toute race, à toute culture, à toute « valeur » authentique. Le dernier chapitre (la catholicité de l'Église dans le monde d'aujourd'hui) cite largement les consignes missionnaires des Papes : c'est là un sujet familier à l'auteur, qui a déjà beaucoup travaillé à faire connaître ces directives pontificales. Il insiste ici, comme ailleurs, sur l'obligation qui incombe au missionnaire d'être le témoin actif de la « supranationalité » de l'Église.

H. HOLSTEIN.

Thomas MERTON. — **Nul n'est une île.** Traduit par Marie Tadié. Collection *La vigne du Carmel*. Ed. du Seuil. 1956. 215 pages.

Cet ouvrage est à la fois un digest et une somme. L'auteur a rassemblé d'une manière brève l'ensemble des problèmes de vie spirituelle, qui se posent à tout chrétien, qu'il soit moine ou laïc. Comment concilier l'action et la contemplation? Dans quelle mesure la souffrance prend-elle de la valeur dans notre vie? En quoi l'ascétisme qui n'est pas une fin en soi, est-il nécessaire? Quel est le secret de la paix intérieure? Comment le chrétien, prêtre ou laïc, accomplit-il sa vocation? Quelles sont les exigences de la sincérité dans la vie chrétienne, « cette sincérité qui nous met immédiatement en contact avec le Dieu de toute vérité »?

Traité de la perfection, ce livre rappelle à l'âme chrétienne qu'elle ne vit pas isolée dans ce monde, et qu'elle acquerra l'union à Dieu vers laquelle elle tend en sortant d'elle-même. L'auteur s'adresse à l'âme individuelle, lui prodigue parfois des recettes spirituelles, pleines de bon sens, mais n'envisage pas directement l'apport sanctifiant de la communauté ecclésiale, corps du Christ et source actuelle de perfection.

G. CALLIES.

Saint JÉROME. — **Sur Jonas.** Introduction, texte latin, traduction et notes de dom Paul ANTIN coll. *Sources chrétiennes* n° 43. Editions du Cerf. 1956. 118 pages.

Dom Antin, déjà connu par ses travaux sur saint Jérôme, présente, dans la collection *Sources chrétiennes*, le commentaire que l'ermite de Palestine composa, en 396, sur le livre de Jonas. Ce commentaire permet de prendre contact avec l'immense travail exégétique de traducteur de l'Ecriture, et nous introduit dans sa préoccupation d'expliquer exactement chaque verset du texte, sans oublier les exigences de la rhétorique et du style élégant. Il convenait que cette œuvre, une des meilleures de Jérôme, le fît entrer par la grande porte dans la collectiln. Dom Antin a mis beaucoup de soin à en donner un texte aussi valable que possible, à la présenter dans une excellente introduction, à l'annoter avec finesse. Des tables précises aident à se retrouver et facilitent les travaux que ne manquera pas de susciter cette belle édition d'un commentaire classique de l'Ecriture.

H. HOLSTEIN

HISTOIRE ET BIOGRAPHIES

lopédie de la Pléiade. Histoire 'erselle. Tome I. *Des origines Islam.* Volume publié sous la ction de R. Grousset et de ;. Léonard. Gallimard, 1956. °, 1.864 pages. 3.500 francs.

Études ont longuement rendu compte *istoire des Littératures I*, premier : paru de l'*Encyclopédie de la Pléiade* 956, p. 274-278). L'*Histoire univer-* nous rassure pleinement sur le de l'entreprise. Rien qui ressemble, e nouveau volume, aux fantaisies Etiemble dont s'était gaussée la e. C'est le grand historien René et qui avait tout d'abord assumé la on d'ensemble. Nul n'était mieux ; pour cette tâche immense. Il est prématurément, laissant presque le chapitre sur l'Extrême-Orient. onard, son compatriote et ami, nous bien entendre, dans la Préface, qu'il uera dans le même esprit l'œuvre encée.

dizaine de spécialistes se sont par- ı préhistoire et l'histoire du monde, istralopithèques à Charles Martel et ébuts de la conquête musulmane. ue cette première partie de l'histoire selle couvre plus de 1.800 pages, vine aisément qu'elle n'apportera ecteurs qu'une vue sommaire des nents et des institutions. Pourtant il ns cette série d'exposés une densité et chesse qui s'imposent à l'admiration. nassif qu'il paraisse, ce volume sera nent utilisable. Les chapitres sont nent divisés; mais en outre, grâce à lente table analytique, il est aisé de ltre les principales articulations du Les tableaux chronologiques seront nent précieux : en plus de la chrono- niverselle insérée à la fin du volume, une chronologie particulière à la fin aque section. Un index historique, dex géographique, 47 cartes et des graphies sommaires rendront de grands es, même aux érudits.

qualité des historiens qui ont assuré oncours est déjà une assurance pour les lecteurs. Relevons les noms de M. Leroi-Gourhan, pour la préhistoire; de M. G. Goossens, pour l'Asie occidentale ancienne; de M. Y. Béquignon, pour la Grèce; de M. J. R. Palanque, pour l'Empire romain du Ier au IVe siècle; de Mlle E. Demougeot, pour l'établissement des Barbares; de M. R. Guilland, pour l'Empire byzantin; de M. R. Grousset, pour l'Extrême-Orient. Quant aux sujets traités, une omission nous a paru singulière : il n'y a pas de chapitre consacré à Israël sous l'Ancien Testament. Quelques allusions seulement dans le chapitre sur l'Asie occidentale ancienne. Les directeurs de l'entreprise n'ont-ils pas trop exclusivement jugé de l'importance des États et des peuples d'après leur grandeur territoriale et leur puissance politique? Un petit peuple peut être porteur d'une grande mission spirituelle et d'un grand message pour l'humanité : ce serait sacrifier aux thèses du matérialisme historique que de ne pas lui accorder dans l'histoire universelle l'importance qu'il mérite effectivement. Cette lacune sera comblée sans doute dans le volume consacré à l'histoire des religions. Il reste que l'histoire d'Israël ne saurait être négligée sur le plan de l'histoire universelle. En contrepartie, nous reconnaissons volontiers que, pour l'époque chrétienne, le choix même des spécialistes est une garantie, quant à l'esprit et à l'objectivité du récit.

Joseph LECLER.

Histoire générale des Civilisations, publiée sous la direction de Maurice CROUZET. Tome III. *Le Moyen Age* par E. PERROY. Presses universitaires de France, 1955. In-4°, 681 pages et 48 planches hors-texte. 2.600 francs broché.

Quatre collaborateurs spécialistes se sont réparti l'immense matière de ce nouveau volume : Mlle Auboyer, l'Asie; M. Cahen, les mondes musulman, byzantin et slave; M. Duby, l'Europe occidentale jusqu'à la fin du XIIIe siècle; M. Michel Mollat, l'Europe occidentale aux XIVe et XVe siècles. Mais, comme il nous en avertit

lui-même dans la Préface, M. Edouard Perroy a revu et parfois remanié leurs rédactions, pour donner à l'ensemble plus d'unité et de cohésion. Conformément au plan général, la place principale est donnée à l'évolution des éléments techniques, économiques, sociaux, culturels et artistiques, qui constituent la « civilisation ». Les « événements » de l'histoire politique et religieuse ne sont pas mis en relief comme dans les manuels ordinaires. On suppose chez les lecteurs certaines connaissances historiques préalables. Si l'on tient compte de cette idée directrice, on devra convenir qu'une telle œuvre est une assez belle réussite. Il nous a semblé cependant qu'en ce qui concerne le monde musulman et le monde chrétien, on a plutôt cherché à les décrire parallèlement qu'à exposer leur confrontation dramatique dans l'univers médiéval. C'est l'une des difficultés de l'histoire générale, lorsqu'elle est ainsi divisée entre « spécialistes »; elle n'est sûrement pas facile à surmonter.

Pour nous en tenir à l'Europe occidentale, l'histoire de son évolution économique et sociale nous a paru remarquable dans sa présentation. Les causes et les caractères du renouveau général, tel qu'il se dessine à partir du XIe siècle, ont été mis en lumière par M. Duby avec beaucoup de clarté et de pénétration. Il faut en dire autant de l'exposé de la crise européenne, aux XIVe et XVe siècles; il a été fait de main de maître par M. Michel Mollat. Les auteurs ont tenu compte évidemment des diverses inventions techniques qui apparaissent au moyen âge, ainsi que de leurs répercussions sur la marche de la civilisation. C'est un des côtés de l'histoire qu'il conviendrait de mieux mettre encore en relief, comme le suggère un récent article de M. Bertrand Gille dans les *Cahiers d'Histoire mondiale* (1956, III, p. 63-108).

L'histoire religieuse avait sa place dans une œuvre consacrée pour une bonne part, à la civilisation occidentale. Celle-ci a été profondément pénétrée par l'Eglise, durant la période médiévale. On n'a peut-être pas précisé suffisamment l'étendue et les limites de cette action. Il y a du moins d'excellentes pages sur l'organisation de l'Église, ses réformes, ses difficultés intérieures et ses relations avec le monde temporel.

De bonnes indications bibliographiques, des tableaux synchroniques et un index alphabétique détaillé, permettront d'utiliser comme ouvrage de référence cette somme historique sur les civilisations médiévales.

Joseph LECLER.

Jean DESCOLA. — **Quand les jésuites sont au pouvoir.** *Cahiers missionnaires* n° 1. Fayard, 1956. 192 pages. 400 francs.

Sous un titre tapageur, ce premier volume d'une collection trimestrielle nous laisse assez peu satisfaits. Certes l'auteur écrit bien et se fait lire : sa description de la vie des réductions du Paraguay est pleine de vie et de mouvement. Certes il connaît ce dont il parle et il est animé des meilleures intentions. Pourquoi faut-il qu'il gâche son propos en soulignant trop le côté militaire de la Compagnie de Jésus, en accordant trop de crédit à une pièce dont il dénonce lui-même les libertés sur le plan de l'histoire? Son jugement sur l'entreprise est plus celui d'un moderne que celui d'un historien. Un article récent des *Études* (mai 1952) lui aurait rappelé ce que Pie XII disait le 12 juillet 1949 au ministre du Paraguay : « Ces réalisations sociales sont restées là pour l'admiration du monde, l'honneur de votre pays et la gloire de l'Ordre illustre qui les réalisa, non moins que pour celle de l'Église catholique, puisqu'elles surgirent de son sein maternel ».

André RÉTIF.

MARIE-JOSÉ. — **La maison de Savoie.** Albin Michel. 1956. 419 pages. 1.200 francs.

On ne s'attendait guère à voir une reine en exil devenir archiviste. C'est pourtant ce qu'il advient de la reine Marie-José, ex-souveraine d'Italie. Le volume qu'elle présente contient les annales de quelque dix siècles où la maison de Savoie a étendu son domaine de part et d'autre des Alpes, et souvent joué un rôle de premier plan dans la politique européenne.

Les deux figures principales sont celles d'Amédée VI et d'Amédée VII qui, au XIVe siècle, furent surnommés les comtes vert et rouge.

Avec ses nombreux documents, ses tableaux généalogiques, ses illustrations, l'ouvrage (un second tome va paraître) est de ceux dont la place est marquée sur les rayons des grandes bibliothèques.

Henri du PASSAGE.

ROVAN. — **Le catholicisme poli-
ı en Allemagne.** Editions du
l. Paris, 1956. 296 pages.
francs.

catholicisme politique en Allemagne,
ph Rovan, fait suite aux études sur
e de la démocratie chrétienne dans
ıts pays d'Europe que nous présen-
emment M. Vaussard dans la même
on. L'ouvrage élargit un peu le
proposé. Cet élargissement du
était, d'une certaine manière, exigé
sujet.

différence des catholiques français,
près la révolution de 1789, sont
ıps restés attachés, dans leur
ıle, à une forme de monarchie auto-
les catholiques allemands sont
dans la vie politique en luttant pour
r leurs droits et leurs libertés à des
nements autoritaires protestants ou
ent teintés de « despotisme éclairé ».
raction catholique », puis le parti du
re » qui lui a succédé en 1870, ont
ıne voie moyenne entre l'autorita-
le droite et le libéralisme de gauche.
e parti catholique, défenseur des
de l'Église et des libertés constitu-
les, promoteur des réformes sociales,
mais été, jusqu'en 1919, un parti
ration démocratique. S'efforçant de
r les abus du régime, il en acceptait
incipes fondamentaux. En 1919,
ion des catholiques à la république
imar sera encore parfois plus oppor-
que chaleureuse. Il faudra atteindre
pour qu'au sein du monde catholique
nd, les démocrates convaincus for-
a majorité.

cette histoire déjà longue, mais tou-
ıctuelle par les conséquences qu'elle
ıs fini de dérouler, Joseph Rovan
race un excellent tableau dans son
La matière était considérable. L'au-
su dégager les éléments importants
ın sens très averti des réalités alle-
s, tracer les grandes lignes de déve-
ıent et suggérer à l'aide de rappro-
nts intéressants des réflexions qui
amènent vers l'actualité.

ains jugements d'ordre général sur
ıde des catholiques et de l'Église à
de la politique nous ont paru un
ıtifs. Dans une matière aussi délicate
si complexe, on aurait pu souhaiter
lrmations plus nuancées.

les quelques réserves que l'on
faire à ce sujet ne doivent pas faire
oublier les grandes qualités du livre. C'est un ouvrage complet, malgré sa brièveté, précis, suggestif, que l'on prend plaisir à lire.

Jean WEYDERT.

Catholicisme Allemand. Collection *Rencontres*, n° 45. Editions du Cerf, Paris, 1956. 564 pages.

Ce cahier de la collection *Rencontres* avait été préparé par le regretté P. Maydieu. L'idée du P. Maydieu était de donner une meilleure connaissance de ce visage particulier que prend le catholicisme vécu dans des pays autres que la France. Le *Catholicisme Allemand* était presque achevé quand il mourut en 1955. La publication en a malheureusement été retardée. Certains des articles, écrits depuis trois ou quatre ans déjà, ont perdu de leur actualité. Les éditeurs se sont efforcés d'y remédier en faisant ajouter des compléments. Cependant, l'ouvrage présente le très grand intérêt de donner une vue d'ensemble sur la vie catholique en Allemagne à une époque très récente et à partir de points de vue très variés, dont certains ne manquent ni d'originalité ni de vigueur. Ce sont des catholiques allemands qui ont écrit ce cahier. Seul le présentateur et l'ordonnateur des différents articles est un Français vivant depuis plusieurs années en Allemagne.

Le but de l'ouvrage est de présenter aux catholiques français les problèmes qui se sont posés et qui se posent encore à l'heure actuelle aux catholiques allemands et la manière dont ils y font face. Le livre comprend trois parties. Une première partie retrace brièvement l'histoire du catholicisme allemand et permet ainsi de mieux comprendre sa situation présente. La seconde partie, la plus longue, étudie les structures du catholicisme allemand, ses liens avec le catholicisme international, la culture catholique en Allemagne, l'action civique et sociale des catholiques allemands, en faisant ressortir les questions importantes qui peuvent se poser dans les différents domaines. La troisième partie examine un certain nombre de grands problèmes qui se posent en Allemagne, comme la rencontre des chrétiens des deux confessions, catholiques et protestants, l'implantation de l'Église dans la société industrielle allemande ou la position de la théologie catholique en Allemagne dans le cadre de la philosophie actuelle.

Cet ouvrage est utile par les nombreux renseignements qu'il donne. Il l'est aussi par l'esprit qui l'anime et qui vise à préparer entre les catholiques une unité plus étroite, un catholicisme devenu vraiment universel.

Jean WEYDERT.

Léon POLIAKOV. — **Histoire de l'antisémitisme. Du Christ aux Juifs de Cour.** Coll. *Liberté de l'Esprit.* Calmann-Lévy, 1955. In-16. 344 pages. 775 francs.

Jules ISAAC. — **Genèse de l'antisémitisme.** Essai historique. Coll. *Liberté de l'Esprit.* Calmann-Lévy, 1956. In-16. 356 pages. 790 francs.

Voici deux livres traitant du même sujet dans la même collection. Le vieil historien Jules Isaac, dont on n'a pas oublié le retentissant *Jésus et Israël*, s'est efforcé toute sa vie d'aider Juifs et Chrétiens à se comprendre. On retrouve dans son dernier livre le même souci d'honnêteté et d'impartialité, même lorsqu'il dénonce avec la vigueur qui convient le « système d'avilissement » pratiqué par beaucoup de chrétiens à l'égard des Juifs à partir du IVe siècle. Une note de la p. 305 nous apprend que l'intervention personnelle de M. Jules Isaac auprès du Souverain Pontife n'est sans doute pas étrangère au rétablissement du *Flectamus genua* après l'oraison *pro Judaeis* dans la toute récente réforme liturgique de l'*Ordo* du Vendredi Saint : on lira dans son livre la curieuse histoire de cette rubrique. L'ouvrage de M. Jules Isaac s'arrête à la fin du premier millénaire avec le début des Croisades.

Léon Poliakov n'a malheureusement pas la même objectivité ni le même souci d'impartialité que M. Isaac. Son information, surtout pour l'époque des origines, est aussi moins sûre : dans les textes des Pères de l'Église par exemple, ou dans ceux des prédicateurs français du XVIIe siècle (Bossuet, Bourdaloue...), il faudrait mieux distinguer les cas où le mot « juif » est pris au sens ethnique et ceux où il désigne une catégorie théologique et morale. La première partie du livre : « du Golgotha aux Croisades », est particulièrement médiocre.

A partir de l'an mille, M. Poliakov est sur un terrain qu'il connaît mieux. Les textes qu'il cite pour décrire le progrès de l'antisémitisme en Europe au moyen âge sont connus depuis longtemps : il sera utile cependant de les trouver commodément réunis dans son livre. Cet ouvrage n'est d'ailleurs que le premier tome d'une trilogie, il concerne seulement les Juifs « askenazis » jusqu'à leur émancipation; un second volume traitera des Juifs qui ont vécu alternativement en territoire chrétien et en territoire musulman (« sephardis ») ou uniquement en territoire musulman; le troisième volume sera consacré au phénomène de l' « assimilation » juive, caractéristique du XIXe siècle, et à la recrudescence de l'antisémitisme au XXe siècle. Le programme est ambitieux, trop ambitieux même, croyons-nous, pour la force d'un seul écrivain qui voudrait faire œuvre vraiment historique et non simple compilation.

R. Bosc.

James BRODRICK, s. j. — **Saint Ignace de Loyola. Les années du pèlerin.** Traduit par J. Boulangé, s. j. Editions Spes. 1956. 1.100 francs.

L'auteur d'*Origines et expansion des Jésuites* et de tant de biographies des saints jésuites se devait de compléter son œuvre par la vie du Fondateur. Ce volume, dont la traduction française marque le centenaire de la mort de saint Ignace, ne comble qu'à demi notre attente. Car il ne dépasse pas l'arrivée à Rome, au printemps 1538; il est vrai que l'auteur nous fait espérer un second volume qui nous présentera l'histoire de l'apostolat romain, de 1540 à sa mort, du Fondateur de la Compagnie. Les « années du pèlerin » que raconte le P. Brodrick dans ce premier volume sont assurément capitales : Dieu y forme un saint en le contraignant à chercher, comme à tâtons, sa volonté. Après tant d'autres, le P. Brodrick en fait un récit pittoresque et plein de vie, à partir d'une documentation très poussée, qui n'ignore rien des problèmes, petits et grands, auxquels se sont attachés les spécialistes de l'histoire ignatienne. Récit un peu décousu, parfois trop anecdotique, ponctué de notes savoureuses où l'auteur ne peut dissimuler ses préférences et ses aversions (il en veut à Haussmann d'avoir saccagé le vieux Paris) : au travers de cette petite histoire, où revivent les milieux si divers que traversa Ignace durant son « pèlerinage », transparaît l'âme d'un « caballero » affronté à la grâce et conduit par elle à la sainteté.

H. HOLSTEIN.

Paul Broutin. — La Réforme pastorale en France au XVIIe siècle. Desclée et Cie, 1956. 2 vol. : I, 372 pages, II, 567 pages.

La pastorale préoccupe de plus en plus notre époque. Chaque année voit se confronter recherches et initiatives et nous connaissons les réalisations prescrites en ce domaine par le Saint-Siège. L'important ouvrage que le P. Broutin vient d'écrire, le seul à notre connaissance qui traite avec une telle ampleur des problèmes encore trop peu connus de l'église de France au XVIIe siècle, montre combien était forte alors la conscience d'une fidélité à garder et d'une adaptation à promouvoir dans l'intérêt des âmes. Coordonnant, retouchant ou prolongeant des monographies antérieures, ces deux volumes présentent un tableau richement documenté de la situation religieuse du Grand Siècle.

Il n'était pas facile de réformer les églises particulières, comme l'avait demandé le Concile de Trente. Les ruines des guerres, la politique gallicane et la faiblesse des hommes constituaient autant d'obstacles. Tout était à reprendre. Pas de réforme du peuple sans réforme du clergé. Pas de bons prêtres sans de bons évêques, eux-mêmes réformés — ou au moins réformateurs! De ces chefs de diocèses appliqués à leur tâche, le P. Broutin donne dix-huit exemples, que leur tempérament, le lieu ou le temps de leur épiscopat, leur spiritualité ou leurs méthodes pastorales rendent éminemment représentatifs. La belle galerie que ces hommes d'église qui, différenciés par leur origine sociale ou leur vocation, tendent toutes leurs énergies vers le même but de réforme! Il est parmi eux des saints personnages dominés par l'exemple de Charles Borromée; d'autres qui tiennent leur mitre de la faveur royale, mais qui emploieront leur pouvoir en faveur de Dieu. L'Oratoire en a formé ou donné tel ou tel. Mr Tronson retrouve parmi d'autres ses dirigés, tandis que Port-Royal enseigne à certains le zèle réformateur et la voie étroite. Un groupe bien curieux est celui que forment trois évêques du type « Grand Siècle » : un noble, un parvenu et un politique. Riches ou pauvres, courtisans ou loin de la Cour, résidents ou absentéistes, tous rétablissent le contact avec leur clergé et savent se faire aider. Aucun d'eux ou presque n'arrivera à avoir de séminaire. La diversité de leurs attitudes pastorales manifeste que la réforme de Trente n'avance pas sur un front continu, tant les conditions particulières sont différentes. On eût aimé voir souligner davantage si les uns profitaient de l'expérience des autres.

Ces hommes ont un mérite, parmi d'autres : celui de mettre en route des institutions ecclésiales longtemps recommandées et vitales pour leurs églises. Malheureusement, synodes diocésains et conciles provinciaux s'essoufleront vite. Trois des manifestations collectives de l'épiscopat citées appartiennent au XVIe siècle finissant. Et déjà, dans la quatrième, le Concile de Bordeaux de 1625, le souci particulariste révèle des traits pré-gallicans. Il est d'ailleurs d'autres initiatives rénovatrices. A Chancelade, à Sainte-Geneviève, on tente de restaurer la vie canoniale. Sans succès, hélas! On se tourne vers une organisation presbytérale communautaire et missionnaire, où d'autres noms s'illustrent que M. Bourdoise et César de Bus. Avec les tentatives pour trouver la formule des séminaires prescrits par le Concile de Trente et dont traitent huit chapitres, nous sommes dans une des parties les plus intéressantes de l'ouvrage. Formera-t-on le futur prêtre au contact de la réalité paroissiale? Accentuera-t-on la vie intérieure avec Monsieur Vincent? S'érigera-t-on en sodalité ecclésiastique comme à Besançon? Est-ce l'orientation de Saint-Sulpice, « incarnation la plus féconde de la réforme post-tridentine » qui prévaudra avec M. Olier? Toutes ces expériences s'effectuent dans une grande liberté qu'inspire un profond sens spirituel.

Les livres — quelques-uns du moins de ceux qui agirent sur le clergé — sont passés en revue dans la troisième partie. Ouvrages destinés aux évêques, initiations pastorales, directoires sacramentaires, livres de spiritualité où l'Oratoire et Saint-Sulpice ont leur grande part, sont analysés et cités abondamment.

Qu'on ne pense pas, devant cet immense tableau, qu'il ne s'agit que d'histoire passée. Les groupements missionnaires de prêtres, la pauvreté sacerdotale, le renouveau liturgique, la pénurie des prêtres, une catéchèse et une pratique fortement sacramentaires nous sollicitent, tout comme au XVIIe siècle. Voir ce qui a réussi dans ces tentatives peut susciter une réflexion utile encore aujourd'hui. Les conclusions du P. Broutin seront elles aussi matière à réflexion. Malgré les efforts de tous ces hommes, la réforme post-tridentine en

France s'est soldée par un échec partiel. Le régime bénéficial en est cause, qui montre la résistance apportée à l'œuvre pastorale par des structures sociologiques trop solidement établies. Cause aussi, le mal chronique que représentaient les querelles entre évêques et réguliers. Enfin, le dynamisme spirituel du jansénisme, s'il attirait des âmes généreuses, faussait le sens de la réforme de Trente et tarissait la pratique sacramentaire. Ces périls ne nous guettent plus aujourd'hui. Mais les considérer en suivant le détail des analyses objectives contenues dans ce grand livre pourra aider les héritiers de Trente que nous sommes à éviter les leurs.

Gervais DUMEIGE.

Claude G. BOWERS, ancien ambassadeur des Etats-Unis en Espagne. — **Ma Mission en Espagne. 1933-1939.** Flammarion, 1956. In-8°. 412 pages. 975 francs.

Claude G. Bowers a fréquenté les hommes politiques les plus en vue de la République Espagnole, Azaña, Lerroux, Prieto, Largo Caballero, Gil Robles, Negrin, Calvo Sotelo; il a assisté à des scènes décisives. Son témoignage devra être retenu par les historiens, surtout pour la période qui précède le déclenchement de la guerre civile : à partir de juillet 1936, il ne put être mêlé d'aussi près aux événements politiques. Claude G. Bowers ne cache pas sa sympathie pour les hommes de la gauche modérée, et son témoignage vise à prouver que tous les désordres des années 1934-1936 (qui ensuite, dans la propagande fasciste, devaient servir à justifier la rébellion) furent provoqués par des éléments de droite incapables de se réconcilier avec la République et vite encouragés d'ailleurs par les gouvernements de Rome et de Berlin. La thèse est sans doute excessive : l'ambassadeur américain, si désireux qu'il fût, au cours de ses voyages, de connaître les réactions authentiques du peuple espagnol, vivait tout de même dans un monde diplomatique et politique assez étroit : les réactions spontanées du peuple espagnol contre certaines manifestations tapageuses d'antireligion ne paraissent pas l'avoir frappé. En tout cas, il faudrait contrôler chacun des faits rapportés avec les témoignages parfois contradictoires de la partie adverse : la version de l'assassinat de Calvo Sotelo rapportée par C. Bowers ne me paraît pas entièrement exacte. Nous ne demanderons pas d'ailleurs à ces mémoires la sérénité et la sécurité de l'histoire. Tels quels, ils jettent une lumière neuve sur certains hommes et sur certains faits, l'auteur est certainement sincère et veut être juste. La lecture de ces pages est passionnante.

R. Bosc.

Robert RICARD. — **Etudes hispano-africaines.** Tetuan, 1956. 250 pages.

François CHARLES-ROUX et Jacques CAILLÉ. — **Missions diplomatiques françaises à Fès.** Larose, 1955. 16 × 25 de 280 pages.

Récemment l'Université de Coimbre publiait un recueil de travaux de M. Ricard et voici qu'un Institut espagnol de Tétouan procède à la publication d'un autre recueil. Ce sont des études techniques intéressant les relations historiques de l'Afrique du Nord et de l'Espagne. On y trouve entre autres plus d'un détail curieux sur Louis de Grenade, Jérôme Gratien et Pedro de la Conception, martyr à Alger en 1667, ainsi qu'une ample contribution à l'étude du mouvement africaniste en Espagne de 1860 à 1912. Un index alphabétique fort précieux facilite les recherches. Le tout manifeste une science sagace et rigoureuse.

Dans le cadre des publications de l'Institut des Hautes-Etudes marocaines une description attentive des missions diplomatiques françaises à Fès de 1532 à 1912. Au moment où le Maroc échappe en partie à notre influence politique, on relira sans déplaisir l'histoire de nos relations traditionnelles avec la Cour de Fès. Avec une certaine nostalgie aussi, car c'est le souvenir de temps révolus. Dans quelque temps, l'autre face de l'histoire nous sera retracée par les nouveaux historiens arabes formés à l'occidentale...

A. R.

A. MAURICE. — **Thomas Basin, évêque de Lisieux (1412-1491),** chez l'auteur, Fresquienres. 170 pages avec nombreuses illustrations. 400 francs.

Thomas Basin occupe une place brillante parmi les historiens du XVe siècle, par son *Histoire de Charles VII* et par celle de *Louis XI*. Mais il nous intéresse particulièrement pour le traité qu'il composa en vue de la Réhabilitation de Jeanne Darc. Evêque de Lisieux, il joua un rôle politique important, lors de la reconquête de

la Normandie, puis comme conseiller de Charles VII. Il s'attira l'inimitié farouche de Louis XI, pour sa fidélité au roi Charles. D'où tous ses exils, et finalement sa mort à Utrecht, où il fut enterré. L'auteur, par le dépouillement des archives normandes et nationales, a parfaitement mis en lumière cette figure d'un évêque lettré, un peu trop mêlé aux conflits politiques. M. le curé Maurice, grand chercheur, a écrit un livre précieux, non seulement pour l'histoire locale, mais pour celle de ce temps si troublé où la France conquit péniblement son équilibre intérieur après avoir recouvré sa liberté.

P. DONCŒUR.

LITTÉRATURE

Alfred R. DESAUTELS. — Les Mémoires de Trévoux et le mouvement des idées au XVIIIe siècle (1701-1734), Bibliotheca Instituti Historici S. I. Rome. 1956. in-8. 256 pages.

Les manuels et les cours d'histoire de la littérature parlent des *Mémoires de Trévoux* et disent l'importance de cette revue publiée au XVIIIe siècle par les jésuites français. Ils entrent rarement dans le détail. Jusqu'à maintenant à qui cherchait quelque renseignement sur les sujets traités, les opinions émises, les positions prises dans la célèbre revue, il fallait recourir à la collection, dont la rareté et l'ampleur rendaient l'abord difficile et laborieux. Le P. Desautels, professeur au collège Holly Cross à Worcester (U.S.A.) nous rend désormais aisé de faire connaissance avec la revue des jésuites du XVIIIe siècle. Il s'est livré à un dépouillement méthodique des 33 premières années de la revue et nous livre aujourd'hui le résultat de sa prospection, réservant pour un second tome les années 1735-1762. Dans un ouvrage bien composé, clair, alerte et parfois ironique, il répond aux questions les plus obvies, qu'un lecteur français aussi bien qu'étranger pouvait se poser à l'occasion des *Mémoires* : quelle fut l'attitude des rédacteurs jésuites en face des auteurs et des idées de leur temps? Le P. Desautels nous montre ainsi les rédacteurs des *Mémoires* de Trévoux aux prises avec les questions essentielles et les auteurs les plus en vogue : les cartésiens, Malebranche, Newton, Bayle, les partisans des anciens et les défenseurs de modernes, les jansénistes et le gallicanisme, la morale sévère et le probabilisme, les nouvelles de Chine et l'exégèse biblique. L'auteur n'a pas prétendu nous rendre toujours raison des attitudes constatées ni pénétrer les arrière-pensées, que pouvait couvrir telle prise de position officielle; mais il nous donne une peinture fidèle, telle que la donnerait au lecteur cultivé la lecture de la revue elle-même. A tous ceux qui par curiosité personnelle ou devoir professionnel auront besoin de prendre connaissance du contenu des *Mémoires*, le P. Desautels épargnera une recherche laborieuse. Que si après lui d'aucuns veulent encore approfondir, comparer, rechercher l'influence réelle des *Mémoires* et l'œuvre des rédacteurs, le présent ouvrage leur offre un point de départ solidement fondé sur les textes, met en valeur les problèmes capitaux et pousse à la recherche en montrant l'intérêt du sujet. Nul doute que ses lecteurs n'attendent avec impatience le second volume dans lequel il nous montrera les rédacteurs des *Mémoires* aux prises avec « les philosophes » et leur ancien élève Arouet.

P. BLET.

Visages de l'Aventure. — Textes présentés par M. Th. MAY-MASSE, avec 4 documents hors texte. Plon, 1956. In-16. 325 pages.

Il y a place encore dans ce monde pour les chercheurs d'aventure. Le journaliste, l'explorateur, le militaire, l'artiste, le mystique, l'amoureux, le père de famille, d'autres aussi. Chacun de ces chapitres alertes semble vouloir nous défendre contre le désenchantement d'une existence banale. On les lit tous avec intérêt, sans pourtant être toujours d'accord sur la valeur de l'aventure. Est- il besoin de signaler que le livre n'est pas pour les enfants, au moins tel ou tel chapitre.

Jean RIMAUD.

SCIENCES

G. H. R. Von Koenigswald. — **Les premiers hommes de la terre.** Traduit de l'allemand par Paul Stephano. 36 dessins in-texte, 20 planches hors texte. Editions Denoël, 19 rue Amélie, Paris VIIe.

Le titre de cet ouvrage risque d'induire en erreur car certaines formes, les Néanderthaliens d'Europe en particulier, sont passés sous silence et pour d'autres, les renseignements sont très réduits. Il s'agit là plus exactement du Journal de voyage de celui qui s'illustrera dans la découverte des Pithécanthropiens de Java. Journal pittoresque, attrayant, qui nous fournirait la preuve, s'il en était besoin, qu'un chercheur de fossiles ne procède pas toujours les yeux rivés au sol, mais qu'il sait voir autour de lui.

Au point de vue scientifique, la partie la plus intéressante de l'ouvrage est évidemment celle qui a trait à Java. Non seulement la description anatomique des Pithécanthropiens — appuyée sur une bonne illustration — y est précise, mais la stratigraphie est également traitée de main de maître.

Même lorsqu'il est question de pièces d'autres pays — Chine, Afrique du Sud — que l'auteur a pu consulter sans y travailler personnellement, le lecteur est constamment en contact avec la science du paléontologiste et l'expérience de l'homme de terrain. Eclairage bien différent de ce que nous offrent les vulgarisations où les pièces fossiles sont traitées comme des objets à propos desquels on agite des idées plus ou moins sensationnelles.

L'auteur reste fidèle à la théorie de Weidenreich dans laquelle les formes souches de l'humanité sont de grande taille. Si la différence des niveaux stratigraphiques — maintes fois soulignée par l'auteur — entre le Méganthrope et les autres Pithécantropiens, semble offrir quelque fondement à la théorie, les arguments anatomiques invoqués sont loin de présenter la même valeur.

Les australopithécinés ne lui semblent pas constituer un stade ancestral de l'homme. Certes la seule question de leur âge trop récent l'interdit en effet. Mais cela ne signifie pas pour autant qu'ils ne puissent offrir une image structurelle d'un tel stade ancestral. En se plaçant au point de vue de la capacité crânienne, l'auteur revient encore ici à la théorie de Weidenreich.

Une lacune est à signaler : l'absence de carte géographique et de coupe stratigraphique permettant de situer, même sommairement, les découvertes.

S. d'Assignies.

Jean Roubier. — **La photographie et le cinéma d'amateur.** Larousse. 1956. In-4o. 447 pages.

Ce gros volume constitue une encyclopédie à la fois exhaustive et parfaitement pratique de la photographie et de la cinématographie d'amateur. Accessible à tous, sans demander de spéciales connaissances de physique et de chimie, cette encyclopédie est cependant complète, permettant toujours de comprendre les phénomènes qu'elle présente et explique. On y trouvera une description et une appréciation du matériel optique et sensible moderne, un utile traité de la prise de vue, de l'art difficile de l'éclairage qui a fait tant de progrès depuis quelques années, tant pour la photographie noir et blanc que pour la photographie en couleurs, entrée maintenant dans la pratique courante. Les chapitres sur les travaux de laboratoires photographiques et cinématographiques, sont particulièrement remarquables par le choix intelligent et raisonné des formules pratiques qu'ils offrent. Les chapitres sur la microphotographie et la macrophotographie, moyens de plus en plus développés de documentation, seront appréciés de tous les savants et érudits pour qui la photographie n'est pas seulement un amusement ou un art, mais un instrument de travail. Des appendices, eux aussi très intelligemment rédigés et sélectionnés, complètent heureusement le volume : caractéristiques des produits chimiques pratiquement employés, correspondances

des mesures de capacité françaises et anglaises, tables diverses de correspondances, lexique des termes étrangers, répertoire alphabétique des matières. Une abondante illustration photographique fait de ce volume une œuvre d'art. C'est aussi un petit-chef d'œuvre de pédagogie et d'initiation sans vulgarisation.

Robert. L. PETIT

Daniel VINCENDON. — **La Science des catastrophes.** Denoël, 1956. In-12. 180 pages. 550 francs. *Les Grands Problèmes de la Vie.* (Collection dirigée par Pierre Gendron).

Cet ouvrage très suggestif inaugure une nouvelle collection de vulgarisation scientifique. Il réunit un ensemble de données intéressantes et au fond mal connues sur les grandes catégories de catastrophes et les moyens mis en œuvre pour les conjurer : tremblements de terre, éruptions volcaniques, ouragans, inondations fluviales, invasion de la mer, avalanches, désertification, nuages de sauterelles, accidents d'automobiles, radiations nucléaires. L'auteur aurait pu réserver pour un autre ouvrage les maladies de la vieillesse et la mort...

Cet exposé est certes un peu rapide, mais les perspectives sont justes et nous en dégageons une vue plus exacte de la situation de l'homme dans la nature.

F. R.

O. BECKER et J. HOFMANN. — **Histoire des Mathématiques.** Tr. de l'allemand. Lamarre, 1956. 374 pages.

Après la physique, la chimie, l'astronomie, la chirurgie, voici les mathématiques, dans cette collection fort bien présentée et déjà réputée, qui nous offre des traductions françaises d'ouvrages d'histoire des sciences parus à l'étranger. Celui-ci, dont la publication en Allemagne date de 1953, sera particulièrement apprécié. Il n'a point d'équivalent : l'ouvrage récemment édité de M. d'Ocagne est beaucoup plus élémentaire, et les autres Histoires générales des mathématiques en un ou deux volumes sont beaucoup moins maniables; il n'en existe d'ailleurs pas en langue française, exception faite pour la traduction de Rouse Ball qui date d'un demi-siècle.

L'exposé de ce petit livre est sans doute assez dense; on n'y trouve point les larges développements qu'appelleraient certains grands problèmes. Mais il informe excellemment. La bibliographie est très abondante; bon index des noms et ouvrages cités. Un élève de Mathématiques élémentaires trouvera profit à posséder ce livre aussi bien qu'un mathématicien chevronné et un spécialiste d'histoire des sciences.

F. RUSSO.

Techniciens des industries modernes. Guide pratique Néret. Éditions Néret, 23, rue Chabrol, Paris X^e^. In-12. 256 pages. 780 francs.

On trouvera dans ce guide un grand nombre de renseignements précieux jusqu'ici dispersés et peu accessibles, sur la formation des ouvriers qualifiés et des cadres moyens. Après des indications générales sur l'enseignement technique d'État dépendant du Ministère de l'Éducation Nationale et des autres Ministères sur la formation professionnelle dans les Industries Nationalisées, les principales industries sont passées en revue. Les différents emplois sont bien caractérisés et l'ouvrage nous fournit aussi les conditions d'admission aux écoles et leurs adresses.

En dépit de ces qualités, ce guide souffre de graves lacunes : la formation professionnelle donnée par l'artisanat et les Chambres de Commerce est à peine mentionnée, et aucune indication n'est donnée sur l'enseignement privé catholique. On déplorera aussi un souci insuffisant de préciser le niveau exact des écoles et diplômes. En particulier le niveau du technique supérieur n'est pas bien mis en évidence.

F. R.

L'Année ferroviaire 1956. Plon, 1956. In-8°. 255 pages. 795 francs.

Ce volume annuel demeure de la qualité de ceux qui l'ont précédé. Nous ne reviendrons pas sur les mérites de cette publication, signalés antérieurement. Le présent ouvrage s'ouvre sur des considérations élevées de Daniel Rops, de l'Académie Française, sur « l'Homme et le Rail ». Signalons surtout deux études, l'une sur le chemin de fer et l'intégration européenne, l'autre sur la notion de service public dans les transports terrestres. Les passionnés de chemin de fer trouveront en outre dans cet annuaire tous détails sur les travaux de modernisation en cours et sur l'évolution du matériel, notamment sur la réforme des classes de voyageurs.

H. N.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

Robert GUILLAIN. — **600 millions de Chinois**, Julliard, 290 pages. 1956.

Expérience quasi-unique à l'heure actuelle, et qui dépasse de très loin le niveau des meilleurs reportages. R. Guillain a vécu des années en Extrême-Orient; il a connu le Japon d'avant et d'après guerre et la Chine d'avant le communisme; il revient maintenant en Chine les yeux grands ouverts. Il épargne donc à son lecteur les étonnements naïfs et le pittoresque facile. Il saisit d'un coup d'œil ce qui n'apparait qu'en arrière-plan, et pénètre sous-entendus et arrière-pensées. Il peut, insigne privilège, comparer le passé et le présent : non pas le passé de la légende forgée par les nouveaux maîtres, mais celui qu'il a connu; non pas le présent officiellement exhibé, mais celui qu'enregistre un regard exercé. Les reportages ordinaires nous placent comme devant un tableau sans perspective ni profondeur, superficiellement étalé sur deux dimensions seulement. En lisant le livre de R. Guillain, on découvre enfin la troisième dimension : l'air circule autour des figures, et la description nous donne enfin les volumes, les épaisseurs, les profondeurs de la réalité.

Juge impartial et sans passion, l'auteur reconnait volontiers les progrès matériels accomplis non pas au bénéfice de l'individu mais de la collectivité. Mais il exprime aussi de façon saisissante à quel prix — inutile — ils ont été payés : écrasement de l'homme, règne quotidien de la peur. La fabrication en série des bien-pensants est décrite avec une clarté et une précision extraordinaire, jamais égalée à ma connaissance. Le lecteur comprend alors ce qui paraît si difficile à croire en Europe, cette socialisation complète des cerveaux, qui est le parfait moyen de gouvernement. Une compréhension très déliée de la psychologie de masse chinoise face à ces méthodes de domination permet de réaliser l'emprise totale exercée par le régime. D'autres voyageurs (Caude Roy, par exemple) tentent de confisquer le charme de la Chine ancienne, encore apparent dans son théâtre par exemple, au profit de la Chine d'aujourd'hui. Plus perspicace, R. Guillain voit succomber le génie de la race sous la pire des occidentalisations, une russification sans limites.

Une partie de ce livre avait déjà paru dans le *Monde* et fait justement sensation. Mme S. de Beauvoir, dans les *Temps modernes*, s'est déjà attaquée violemment à une description qu'elle déclare fausse évidemment, comme ne concordant pas avec le sens assigné par elle-même à l'Histoire. R. Guillain a écrit là véritablement un livre-clé : ceux qui s'intéressent de bonne foi aux cheminements de l'histoire et au plus grand pays du monde se doivent de lire et de relire ce livre capital.

André BONNICHON.

Pierre et Renée GOSSET. — **Terrifiante Asie. Chine rouge, An VII.** 1 vol. 279 pages. — **D'Istambul à la mer du Japon.** 1 vol. 345 p. Julliard. 1956.

Les pages du premier livre ont paru en grande partie déjà dans la revue *Réalités*, mais soigneusement amputées de passages que nous devons relever ici. Les deux reporters ont fait preuve souvent d'esprit critique et n'ont pas accepté sans réfléchir toutes les explications fournies par leurs guides : « Pourquoi, dit Renée, p. 79, nous avoir emmenés voir un village modèle, un village pour étrangers? » Malheureusement cette heureuse faculté de doute s'est manifestée trop rarement : « Le Chinois moyen a cessé d'être en guenilles (p. 39 et 75). » Il ne l'a jamais été. Pourquoi n'avoir pas médité davantage cet avis d'un bon juge que les auteurs rapportent eux-mêmes : « Les chiffres concernant la situation présente sont vrais; ce sont ceux qui concernent le passé qui sont sujets à caution... pour en rajouter, on en enlève (p. 72.) » Ce qui est vrai des comparaisons chiffrées l'est aussi des autres.

Malheureusement quand ils en viennent à la situation de l'Église catholique, les deux auteurs font preuve de la crédulité la plus aveugle et même d'une imagination dévergondée. Que la Légion de Marie ait eu « des bataillons levés et financés pour une guerre de partisans », c'est là une navrante sottise, que les journaux commu-

nistes n'ont même jamais préférée : la Légion possédait autant d'armes que les enfants de Marie en possèdent en France. L'histoire (« classique ») du néophyte qui s'attend à recevoir un dollar d'argent à la place de l'hostie, constitue une offense gratuite à la dignité du Chinois. Dire l'évêque chinois de Shanghai arrêté parce qu'il était « un opposant actif et dangereux pour le régime » est une calomnie involontaire. Qu'il soit permis à ceux qui l'ont connu de très près de redire que Mgr Kiung a toujours été un parfait patriote chinois, qu'il ne s'est jamais livré à aucune activité politique contre le gouvernement populaire, et qu'il est actuellement en prison pour n'avoir pas consenti à échanger l'obédience de Rome et les dogmes catholiques contre l'obédience d'un gouvernement laïque et les dogmes changeants du marxisme de Pékin.

Pierre et Renée Gosset « n'aiment pas » le régime, et ils en glissent à chaque page de fort bonnes raisons. Mais le régime déteint sur eux, quand ils se reprochent leur « pitié bêlante » pour de misérables forçats (p. 111), quand ils affirment que le problème chrétien est sans importance pour la Chine, car il ne concerne qu'une petite minorité. — Y a-t-il encore une valeur de l'homme qui ne se laisse pas peser dans les balances du nombre?

Reportage plus cursif encore, celui par lequel les deux globe-trotters nous mènent de la Turquie aux Philippines et au Japon, en passant par le Pakistan, l'Inde et le Siam. On admire leur aisance à retenir l'attention du lecteur, par le choix heureux de traits significatifs et de descriptions-symboles. Sans doute, ne font-ils qu'effleurer les proboèmes dans cette rapide course aux images. C'est déjà un grand mérite d'en indiquer les éléments, souvent contradictoires. L'Inde a reçu, semble-t-il, la meilleure part d'attention, et l'analyse colorée de la situation indienne paraît la meilleure du livre.

André Bonnichon.

ROMANS ET RÉCITS

Jean Dutourd. — Les Taxis de la Marne. Gallimard, 1956. In-12, 275 pages. 590 francs.

Drôle de livre! Lisez-le. Il se peut qu'il vous exaspère, et c'est déjà quelque chose. Quant à moi, enchanté! J'aurais voulu présenter plus à loisir cette fantaisie passionnée. Fantaisie, car c'est avec une parfaite indépendance, l'air bon garçon et une fleur à la bouche que l'auteur se promène à travers les vingt dernières années de l'histoire de France. Et puis le voilà qui s'indigne : contre la génération précédente, celle des jolis cœurs et des optimistes, des intellectuels à manifestes, des humanitaires pleurnicheurs, de tous ces Français de l'entre-deux-guerres, pleins de soi, et qui se sont si proprement laissé berner, rosser et gifler (et qui continuent). Battus et contents. La dégradation des mots en dit long sur l'abaissement moral. Un « héros » n'est plus un soldat vainqueur, c'est toujours un combattant *malheureux*. (« Quand on commence à dire qu'une troupe déploie des prodiges d'héroïsme, c'est que les choses vont mal. ») « Martyr »? On l'est à bon compte : le martyr n'est plus celui qu témoigne de Dieu, c'est une bête passive (« Dieu sait si on les fête, une fois morts, ces pauvres bœufs! ») Mystique de l'échec : on donne maintenant aux rues de Paris des noms de défaites. Patriotisme? Bon pour les autres peuples, le mot, dès qu'il s'agit de la France, est jugé ridicule. Les Français passent, sans transition, des cocoricos vaniteux et fanfarons (ici, une page impayable sur le coq des monuments aux morts) à la dépression mentale. « Nous sommes passés de l'aigle au coq; le dernier stade, c'est celui de l'autruche qui se cache la tête dans le sable pendant qu'on lui plume le derrière. ») Aux coups de fusil nous répondons par des considérations philosophiques. Le bonheur avant tout, n'est-ce pas! « Le bonheur vaut tous les sacrifices, y compris celui de l'honneur. » Le résultat, c'est « de gros lapins de clapier, dont le destin est de mourir mangés, en gibelotte ». Le Français paraît avoir perdu le sens du risque, c'est-à-dire de la vie. Il suffirait pourtant de quelques hommes ayant gardé le sens de l'honneur...

Tout cela, de vues un peu courtes et pas toujours cohérentes, nous ragaillardit,... et serait parfaitement sain si Jean Dutourd ne croyait pas devoir préciser qu'il écrit par anticonformisme. (En 1917, « je me serais rangé du côté des mutins ».) L'avenir nous dira si l'auteur du *Bon Beurre* s'est livré ici à un simple exercice de plume (plume de coq, dans ce cas), ou s'il exprime, comme je le crois, un sentiment profond, celui des enfants du demi-siècle.

André BLANCHET.

Roger BÉSUS. — **Le scandale.** Roman. La Table Ronde, 1956. 268 pages.

Pour agir sur l'homme et le monde, faut-il avoir connu par expérience leur péché? Ne sauve-t-on que ceux dont on a concrètement « assumé » la condition de pécheurs? Tel est le problème qu'affrontent deux hommes, un romancier et un prêtre, rapprochés fortuitement par la résidence de l'un dans la paroisse de l'autre. Le romancier nous est présenté comme un catholique; son œuvre (on nous l'affirme au moins) se révèle hautement bienfaisante à la génération dont il est un des guides. Mais pour la connaissance du monde qu'il peint, comme pour son propre épanouissement, l'écrivain doit vivre une vie que la morale chrétienne réprouve, passer d'une liaison à l'autre et même entretenir des secrétaires au dévouement suspect. Le prêtre combat vainement ce prétendu droit à s'élever au-dessus des normes universelles. Si vainement, que lui-même va résoudre son propre problème dans le même sens que le romancier. Son impuissance à faire le bien provient, lui souffle-t-on, de son ignorance pratique du mal. Il se décide : « Je suis né un jour au Christ, il faut que je naisse au mal... le mal je le connais... il ne s'agit plus de connaître, il s'agit de vivre. ». Sa maladresse seule, et peut-être aussi la miséricorde de Dieu, lui épargnent au dernier moment cette triste plongée.

L'auteur du roman se défendra sans doute de prêter un appui à l'une ou l'autre thèse : celle de la rectitude sans exception (p. 178) ou celle d'une « assomption » du péché, nécessaire pour éclairer et pour convertir. Il semble bien cependant pencher pour la seconde et la trouver courageuse. Logique spécieuse et toute abstraite, qui veut que le semblable ne soit changé que par le semblable, *similia similibus curantur*. Mais l'observation psychologique, comme la théologie de la Rédemption, montrent que le faible n'est pas guéri par le faible, ni l'impur par l'impur, *contraria contrariis curantur*. Faux problème : il faut pour le poser sérieusement méconnaître les rapports essentiels de la morale et du salut; tant de littérature fantaisiste sur le prêtre et la religion ont pavé la voie à cette illusion, et R. Bésus emboîte le pas sur la route sonore.

Le talent de l'auteur lui fait fort bien camper certains personnages, surtout celui de la secrétaire passionnée et frustrée. Le prêtre, bien entendu, et selon un procédé qui sent le poncif, est humainement déshérité. Si l'on tient à introduire des prêtres dans le roman, ne pourrait-on nous en présenter qui soient des hommes normaux, fils légitimes de parents normaux? Il doit bien en exister quelques-uns de par le monde.

André BONNICHON.

Armand LANOUX. — **Le commandant Watrin.** Roman. Julliard, 1956. 327 pages.

En achevant la lecture de ce roman, je me suis demandé s'il pouvait intéresser d'autres lecteurs que ceux qui ont vécu les « aventures » qu'il décrit avec une stricte fidélité : la fuite harassée d'un bataillon d'infanterie, en juin 1940, devant l'implacable avance allemande; les mornes années de l'Oflag prussien, occupées à des riens : le théâtre du camp, si important dans nos hivers désœuvrés, la marche indéfinie autour des baraques, l'amabilité mensongère de l'interprète chargé par l'Abwehr de nous espionner, la promenade exceptionnelle, avec à nos trousses de lourds « anges gardiens », dans la triste campagne allemande. Évoquer cela en 1956 est singulièrement anachronique; à nous-mêmes ce semble si lointain et si irréel!

Et pourtant, c'est autre chose que j'ai aimé dans le roman d'A. Lanoux : la figure même du héros, qui, peu à peu, se dégage, s'affermit, prend un relief émouvant. Ce vieil officier d'active, monté par le rang, ne connaissant que la consigne, catholique rigide de surcroît, se découvre à nous, finalement, comme un homme capable de susciter la sympathie. Nous le déchiffrons — tout le roman est là, et c'est ce qui le rend attachant — par les yeux de son lieutenant, jeune instituteur socialiste et incroyant. Tout les séparait, au départ; longtemps ces deux officiers, obligés à vivre ensemble, ont eu peur l'un de l'autre, le

nant redoutant le commandant « ser-
, et l'autre redoutant les idées subver-
de son subordonné. Lentement, ils se
ochent, et entre eux se noue une
ion gauche, mal exprimée, vollée de
ité réciproque.

Capitaine Conan — le rapprochement
ose — était un « héros » dont la fih
guerre a fait un pauvre type. Le
nandant Watrin trouve sa mesure à
g, d'où il sait qu'il ne reviendra pas
émouvante où il charge son lieutenant
r chez lui, au retour). De fait, une
ielle nerveuse tuera Watrin, au
iché de la sape qu'on forée les officiers
s'évader : le vieil officier supérieur,
e s'est décidé qu'à la fin à se joindre
t, a tenu à sortir le premier...

man viril et sain, en dépit de grossière-
ıi font partie du « climat » et rappelle-
le camp à ceux qui furent, comme
sait là-bas, des « embarbelés ».

H. HOLSTEIN.

e MASSIP. — **La petite Anglaise**.
man. Gallimard, 1956. 237 pages

e histoire bien souvent contée. La
ı du jeune homme avec une femme plus
se rompt quand paraît la fille triom-
e de jeunesse. Gauche et pompeux,
ne quitte l'abri commode que lui
fait la tendresse de Julie, pour courir
petite Anglaise, que d'ailleurs il
ıasera pas. Julie, fille de pasteur, fine
irituelle, n'a plus qu'à s'acheminer
indifférence : « Victoire? Non. Hiver. »
it s'encadre dans la description d'une
é bourgeoise huguenote campagnarde,
et bien rentée, assez cynique. La
re de l'auteur, fluide, aisée, piquante,
e, ironique, d'amusantes trouvailles
e celles du frigidaire de la p. 200,
ns portraits plutôt cruels, évitent à
nan le stigmate du déjà vu.

André BONNICHON.

É DE RICHAUD. — **L'étrange visi-
r**. Roman. Grasset. 1956.

trange visiteur a failli être un roman
r : la nuit du crime, le soupçon qui
, le prestigieux malfaiteur, tout y est;
tout n'est, pour André de Richaud
e pour nous, qu'une tentation dont
le son thème central : l'occulte pou-
u Destin dont l'homme est la proie
ıtante.

ıme un somnambule attirerait dans
ève les démarches des passants, le
Destin tisse ses fantasmagories avec les fils empruntés aux vies humaines. Aloys, innocent enjeu des intrigues de cette divinité sournoise, la voit se dresser devant lui sous deux masques : l'étrange visiteur, qui lui apporte un héritage imprévu, et sera, cette nuit même assassiné, dans la villa campagnarde qu'il peuple secrètement d'un musée Grévin de ses grands rôles. L'autre est son complice dans cette fabrication clandestine, un avocat faiseur de marionnettes et de sortilèges. Les deux histrions sont symboliques. Au dernier acte, la fatalité tient la balance entre Aloys et le sinistre survivant. Qui des deux aura l'autre, c'est-à-dire le tuera? L'euphorie de l' « accomplissement » s'empare d'Aloys vengeur. Mais il e t volé : le suicide de l'homme, sous un déguisement, bien entendu, le prive d'être l'instrument du Destin. Ce meurtre rentré lui gâche la vie.

André de Richaud se soucie peu de convaincre, il essaye, nonchalamment, de fasciner. En ce qui concerne l'action d'un Fatum mystérieux, son cauchemar tant soit peu burlesque est peu probant; mais, en trempant sa plume dans quelque folie, il la dérouille. Après un long silence, laissons-lui la liberté de réveiller à son gré ses dons d'illusionniste.

Hedwige LOUIS-CHEVRILLON.

Christine GARNIER. — **Elsa de Berlin**. Roman. Grasset, 1956. 255 pages. 585 francs.

L'actuel Berlin, déchiré entre l'Est et l'Ouest, qui s'y rencontrent comme deux attractions antagonistes. La guerre froide se prolonge, entre la séduction de l'austérité marxiste et l'appel d'un Occident plus confortable. Avec talent, Christine Garnier a situé le conflit dans le cœur d'une Berlinoise, revenue après la tourmente dans la capitale en reconstruction. L'ancienne « star », devenue, par force, secrétaire de bureau, cherche à refaire sa vie, en surmontant la contradiction de son pays et de son cœur. Deux amants, deux attraits qui semblent tour à tour l'emporter. A qui reviendra la victoire? A la dernière page, Elsa oublie de descendre à la dernière station « occidentale » du métro... Distraction, ou bien option? Sur cette interrogation s'achève un roman bien mené, sobre, sans sécheresse, réaliste sans complaisance, qui évoque le drame d'une capitale divisée.

H. HOLSTEIN.

Nelson ALGREN. — **L'homme au bras d'or.** Roman traduit de l'américain par Boris Vian. Gallimard, 1956. In-8° de 356 pages. 800 francs.

Ce long récit des aventures d'un toxicomane, lâche et sans envergure, risquera de lasser des lecteurs pressés. Surtout si l'on n'aime guère la manière de traduire de Boris Vian, tellement à l'aise dans l'argot du milieu qu'il semble bien en « rajouter ». Et cependant cette histoire lamentable, qui se passe entièrement au milieu de la pègre la moins spectaculaire de Chicago, porte en elle un véritable message d'humanité. Ces hommes, ces femmes qui vivent en marge de la société ne sont ni des révoltés, ni des meneurs, mais de pauvres épaves à travers lesquelles se matérialisent les détresses et les faiblesses de toute une société. Avec ses crudités et son réalisme, qui ne veut rien cacher des déchéances humaines, ce roman laisse percer une tendresse profonde pour ceux qui sont plus des victimes d'une société inhumaine que des menaces pour son ordre et sa tranquillité.

A. LAURAS.

Nadine CHAUVIN. — **Les chats morts.** Roman. Pierre Horay. Editions de Flore. 1956.

Un village obsédé, une jeune femme sauvage contre laquelle se concentrent les poisons de la superstition paysanne : n'est-ce pas depuis son retour au pays que meurent sournoisement étranglés, tous les chats du voisinage, ces dieux lares des fermes et des maisons?

Son mutisme, son comportement farouche conspirent pour faire de Mathilde un être à part, inquiétant, menaçant. C'est qu'elle a été honnie du village dès son enfance, étant née d'un adultère scandaleux. L'homme trompé l'a élevée, aimée; grief de surcroit. Aussi a-t-elle perdu le sens de la communication, même à l'égard de ceux qui l'aiment. Entre elle et les « autres », il y a la défiance de l'être né hors du jeu social. Depuis son mariage à Paris, elle n'a donné aucune nouvelle à celui qui lui a servi de père. Elle revient sans une explication se terrer chez lui. Les premières pages du livre nous ont appris qu'elle a quitté son jeune mari de même, sans explication; il a trouvé son foyer vide de femme et d'enfant. Sur le sort du bébé plane un suspens tragique, dont le roman garde jusqu'au bout le secret. Le petit Remi a été étouffé dans son berceau *par un chat*. Pour n'avoir pas à montrer ce cadavre à son mari, Mathilde l'a jeté dans une rivière, en fuyant.

Il manque à cette histoire, pour trouver force de vérité, la profondeur d'une perspective plus intérieure. Trop schématique, trop abruptement posée, elle fait figure d'une donnée arbitraire. Plus un personnage a partie liée avec le mystère, moins il doit être contestable. Mathilde se présente toute équipée de ses infortunes, sans aucun recul, sans cette progression dans les divinations du lecteur qui peut, en fin de compte, accréditer même les faits les plus surprenants.

Il y a cependant au moins un personnage bien venu dans ce roman d'un tout jeune auteur, c'est le « parrain » naïvement généreux et timoré par horreur de la brutalité.

Des dons certains s'annoncent : celui de créer l'atmosphère, d'en envelopper les événements et les choses, une sobriété de bon aloi. Toutefois cette sobriété tourne par endroits à la carence, l'histoire est alors sous-alimentée. Nul doute qu'une expérience plus ample, une prise plus forte sur la vie n'amènent à maturité de si réelles promesses.

Hedwige LOUIS-CHEVRILLON.

Jim CORBETT. — **Mangeurs d'hommes dans l'Himalaya.** Traduit de l'anglais par Collin Delavaud. « Les Livres de Nature illustrés ». Stock. 1956. In-16. 199 pages.

Du même auteur, nous avions lu déjà deux livres de chasses aux mangeurs d'hommes, tigres et léopards. Deux livres extraordinaire qui font rêver. On se demandera comment l'auteur peut éviter la monotonie dans de nouveaux récits. Parce que chacune de ces aventures est contée avec une précision extrême, parce que surtout on ne peut se lasser d'admirer un courage d'une très rare qualité. Une lecture passionnante pour des adolescents qui ne sont pas portés au cauchemar.

Jean RIMAUD.

Malek OUARY. — **Le Grain dans la Meule.** Roman. Éditions Corrèa, 1956. 200 pages. 450 francs.

Idhir, de la lignée des Ath Sammer, pour venger le ridicule infligé à sa tribu par Akli second fils de Da-Tibouche des Ath Qassy, le tue et s'enfuit en méditant « Mon burnous est poisseux de sang. Ils

vont me tuer. » C'est la loi du talion qui se déclenche : « Une gorge appelle une gorge, c'est connu. » Djigga, sœur d'Akli et fiancée d'Idhir le meurtrier, devient la vestale du foyer. Son amour tué crie doublement vengeance. Poursuivi vainement depuis trois mois, Idhir, un soir, vient se livrer à ses ennemis. Au dénouement de sang qui s'impose, Da-Tibouche aidé de Cheikh Mohand, sage et saint musulman, fait substituer par les siens et tout le village une solution d'honneur et de rachat, où « sans lâcheté ni compromission s'allient les impératifs irréductibles des vieilles traditions ». Idhir, incrusté comme un grain dans la meule des Ath Qassy, ne sera pas écrasé par elle. Incorporé corps et âme à la tribu offensée il suscitera de Djigga devenue son épouse un nouvel Akli dont le sang vivant vengera le sang répandu.

Un tel résumé ne peut que déflorer le livre et les intentions de l'auteur dont le style retenu, évocateur et poétique ne nous livre que peu à peu les fils entremêlés tissant la trame du sujet. A un moment de son histoire où nous avons tant besoin de connaître l'âme kabyle traditionnelle, M. Malek Ouary nous apporte un livre de classe, attachant au triple point de vue descriptif, psychologique et spirituel dont certaines pages ont une résonnance biblique d'Ancien Testament.

Pierre M. FONDEVILLE.

Jean-Pierre MONNIER. — **La clarté de la nuit.** Roman. Plon, 1956. 186 pages. 450 francs.

Solitude de l'homme, qui, à travers les propos utilitaires et les formules banales de la vie quotidienne, ne parvient pas à s'exprimer à autrui; solitude du cardiaque, qui sent venir, à des indices qu'il est seul à percevoir, la crise peut-être décisive; solitude plus douloureuse de l'homme de Dieu qui éprouve son impuissance à communiquer sa foi et à dire aux affligés, aux tentés, aux moribonds, des paroles *vraies* qui soient paroles de Dieu; et aussi son impuissance à prier, c'est-à-dire, à s'oublier devant Dieu. Toutes ces solitudes, ramassées dans le cœur d'un vieux pasteur de montagne proche de la mort, sont discrètement évoquées dans ce roman. Deux journées de courses, une nuit traversée de cauchemars, dans le cadre admirable d'un village suisse ouaté de neige : le pasteur se traîne, car il veut remplir sa tâche jusqu'au bout. Visite d'un moribond dans une ferme isolée, culte et prêche du dimanche, service de la desserte lointaine... Et puis ce sera la fin. Jusqu'au bout, il aura porté la détresse humaine, sans autre récompense que l'incompréhension, pauvre de toujours donner et douloureux de ne pouvoir apporter une paix qu'il ne connaît pas lui-même. « La seule réponse à nos questions, c'est la croix », dira le pasteur, comme malgré lui, dans son sermon... Un beau livre, qui sait, par un art subtil de la « suspense », nous mettre au contact du spirituel, et le suggérer, sans jamais le décrire.

H. HOLSTEIN.

A. J. CRONIN. — **La Tombe du Croisé.** traduit de l'anglais par Henri Thies. Albin Michel, 1956. 480 pages. 690 francs.

Cronin demeure aujourd'hui l'un de rares romanciers dont la lecture soit d'abord pleine d'attrait. Une écriture simple et claire, l'habileté d'un récit fertile en rebondissements, une certaine qualité de sensibilité foncièrement humaine, apparentent l'écrivain britannique à la lignée presque éteinte des Cervantès, des Le Sage, des Stendhal. Cette *Tombe du Croisé*, où l'auteur dit « avoir mis davantage de lui-même que dans n'importe laquelle de ses œuvres précédentes », n'atteint sans doute pas au niveau de « la Citadelle » ou des « Clés du Royaume , mais nous paraît un ouvrage plus achevé, plus émouvant que les derniers en date. Il est cependant à regretter que ce roman vienne après *Servitude Humaine* de Somerset Maugham.

Stephen Desmonde, apparemment destiné à devenir pasteur, ne songe qu'à la peinture. Bravant le chagrin paternel et l'opinion de son village, il part travailler en France. Déceptions et difficultés fondent sur lui : amis futiles ou malhonnêtes, impécuniosité (un des meilleurs passages du livre nous montre Stephen en province, donnant des leçons pour vivre et subissant l'assaut d'une épicière refoulée), cruauté d'une jeune saltimbanque qui l'a envoûté, incompréhension des marchands de tableaux, mort de son meilleur ami au terme d'un incroyable périple espagnol, maladie qui s'aggrave du manque de soins, refus de coopérer à la guerre de 14-18 (s'il déserte, c'est à la fois par conviction et par amour de l'art). A travers tout cela, Stephen se sent « au pouvoir de forces qui le poussent irrésistiblement vers des fins

prédestinées, irrévocables ». Il peint. Revenu au pays natal, il scandalise le village par l'aspect violent et révolutionnaire de ses fresques. Il se terre dans un quartier obscur de Londres, épouse une brave femme dévouée qui l'assistera dans sa lutte contre l'univers et contre la maladie. Il peint toujours, avec une sorte de frénésie. Et la gloire viendra in extremis couronner ce mourant pathétique, qui reposera enfin à l'ombre de l'église, à côté de son ancêtre le croisé. Avec quelle mélancolie son père, méditant sur cette étrange destinée, se posera la question éternelle : « Qu'est-ce donc que la beauté, après tout, pour que des hommes meurent, martyrs, en la pourchassant, comme les saints d'antan? »

Madeleine de CALAN.

Guy VAES. — **Octobre, long dimanche.** Coll. *Roman*. Plon, 1956. 310 pages. 690 francs.

Ce premier roman d'un critique intrigue à plusieurs égards. Mais s'il est vrai, comme l'écrivait récemment Thierry Maulnier, que « ce qui fait le romancier,... c'est le pouvoir de nous imposer son univers », Guy Vaes n'y réussit que partiellement. Fervent admirateur de Henry James, il se complait aux visions brumeuses, aux images en surimpression, au style subtilement travaillé (en voici un exemple : « Un soleil d'un jaune gras, au cerne sans violence, se risquait à éclairer sans conviction une cour aux murs chaulés. ») Il en résulte chez son lecteur une série d'impressions mitigées et contradictoires, où se succèdent l'envoûtement complice et la lassitude presque irritée. Et cette irritation ne vient pas tant de l'invraisemblance du sujet que d'un certain artifice dans la réalisation.

Laurent Carteras s'entend un jour reprocher : « Il ne faut pas substituer sa vision personnelle à l'univers, tu as tort. » Est-ce pour l'avoir fait qu'il subira son incroyable aventure? Par l'évanouissement de sa personnalité, par la progressive désagrégation de son cadre d'intellectuel, une sorte de métempsychose incomplète, mais définitive, lui attribuera le destin d'un obscur jardinier. Mais la vraie cause, il faudrait plutôt la chercher dans la « torpeur , dans l' « anesthésie qui depuis son enfance enveloppe Laurent d'une taie protectrice, » Puisque tous s'accordent à le prendre pour un autre, il accepte sans lutte la métamorphose. Si même l'amour de Régine ne peut le raccrocher à sa véritable existence, c'est que Laurent l'apathique « se recroqueville dans sa paresse d'âme », littéralement « fasciné » par la « vulgarité. » Ce garçon essentiellement passif excite une compassion sympathique plutôt qu'un intérêt durable. Quant au jeune romancier, à qui les dons ne manquent pas, il gagnerait à simplifier sa manière.

Madeleine de CALAN.

Mario SOLDATI. — **Les Lettres de Capri.** Roman traduit de l'italien par Paul-Henri Michel. Coll. *Feux Croisés*. Plon, 1956. In-16. 310 pages. 660 francs.

Le talent de Mario Soldati, qui s'était affirmé déjà plusieurs fois comme romancier et comme cinéaste, atteint ici son point de maturité. *Les Lettres de Capri* révèlent une parfaite maîtrise de la technique romanesque. Sur un thème assez banal, — deux époux américains, Jane et Harry, vivant en Italie, qui poursuivent chacun un rêve adultère, — l'auteur a greffé une étude contrastée du paganisme latin et du puritanisme anglo-saxon. A la fin du récit, après la mort de Jane, la puritaine bourrelée de remords, mais dont les lettres sensuelles à son amant Aldo donnent tout de même le ton (et le titre) au roman, l'Italienne Dora qui symbolise la sensualité latine la plus déchaînée, épouse Harry et réalise son rêve à elle aussi : elle devient une petite bourgeoise américaine, sage et consciencieuse, pendant qu'Harry décontenancé par ce changement d'humeur de son ancienne maîtresse, ne songe plus qu'à quitter de nouveau l'Amérique pour retrouver le brûlant climat romain. Résumée ainsi, l'intrigue peut paraître artificielle, mais Mario Soldati a paré ce sec scénario de toutes les splendeurs d'un art raffiné et sensuel (trop sensuel pour les lecteurs adolescents).

R. Bosc.

Guy DES CARS. — **Amour de ma Vie.** Flammarion. 1956. Un vol. in-8°. 345 pages. 575 francs.

Cette peinture des milieux de cinéma — que Guy des Cars connaît bien — n'ouvre pas d'horizon très nouveau. Nous faisons la connaissance d'un producteur sans scrupules, d'un acteur-metteur en scène plein de lui-même, d'une vamp prétentieuse et d'une petite bouquetière qui séduit un aristocrate sportif. Le tout dans un cadre

italien. Malheureusement écrit sans recherche, le roman possède un mérite plus original en laissant entrevoir un drame assez subtil. Ce drame, que l'auteur eût pu rendre mieux perceptible, c'est celui-ci : « le tintamarre, le bluff » envahissent l'existence et la personne de l'artiste au point de créer en lui l'inaptitude aux sentiments vrais. La seule émotion que nous sentions authentique chez cet acteur saturé de gloire vaine, c'est la tristesse qui perce dans sa plainte finale : « Le cinéma seul m'a empêché d'être aimé comme tout homme a le droit de l'être au moins une fois... »

Madeleine de CALAN.

Virginie DE SABLIAUX. — **Le pied fourchu.** La Table Ronde. 1956.

Dans cet étrange récit, aux allures de cauchemar, l'auteur de *Manou* montre un nouvel aspect de son talent. Au fond d'une sauvage vallée Basse-Alpine un monastère ruiné abrite une famille inquiétante : Chris l'ivrogne, sa femme la candide Evélina, sa sœur Oda dont les seuls jouets ont toujours été les rêves, et Jérôme le vieux bandit de serviteur. Ces êtres assez pitoyables sont liés par une commune passion : ils entretiennent jalousement une collection d'androïdes danseurs et joueurs de musique Pour garder les automates, dont la compagnie est la seule raison de vivre de ces demi-fous, il faudra abattre l'ivrogne, incendier la maison...

Malgré la façon tendue, volontairement pénible et parfois légèrement artificielle dont est mené le récit, il faut en souligner la qualité poétique et passablement envoûtante.

Madeleine de CALAN.

Georges BORNET et Georges IOVLEFF. — **Sous les cases Moïs.** Plon, 1956. 345 pages. 795 francs.

Ce livre se présente comme un livre de Club sous un vêtement typographique impeccable. Il conte une histoire vraie : l'évasion de deux jeunes gens prisonniers des Japonais et leur longue marche à travers le Sud-Vietnam et le Laos. Livre tonifiant et humain : il fait appel au meilleur de nous-mêmes et nous rend aimables les gens simples de la forêt. Leçon d'énergie et d'amour universel.

A. R.

Stella BENSON. — **Tobie et l'Ange.** Roman, traduit de l'anglais par G. Camille. Paris, Plon, coll. *Feux Croisés*, 1956. In-12, 366 pages.

Ce curieux roman est une transposition, poursuivie jusque dans les moindres détails, du livre de Tobie, où l'on voit même s'intercaler une caricature du livre de Judith. Mais l'histoire se passe entre les deux dernières guerres, dans une Mandchourie qui nous est assez mal connue. Et j'aimerais sans doute encore plus cette religiosité mythique et paysanne, cet arrière-fond lumineux du quotidien sans cette perpétuelle référence au texte sacré qui n'est guère qu'un prétexte. L'histoire a beau être connue d'avance, on ne peut guère imaginer la tournure que vont prendre les événements. Comment prévoir que l'ange Raphaël, par exemple, va être incarné par un bouffon, ami de la bouteille, du nom de Wilfred Chew? Mais l'intérêt, d'ailleurs très vif, de ce roman me semble ailleurs. Il est dans l'atmosphère que je signalais plus haut, dans la description de la foule bariolée qui grouille autour des acteurs principaux, dans cette sorte de documentaire sur une région mal connue, dans les acteurs eux-mêmes, quoi qu'on pense du décalque, dans la forme même du récit qui, à travers l'exotisme, rejoint à la fois le fabliau et la chanson de geste.

A. JEANNIÈRE.

Benjamin SCHLEVIN. — **Les Juifs de Belleville.** Roman traduit du yiddish par Marcel Arnaud. Préface de Roger Ikor (Prix Goncourt 1955). Coll. *Les Maîtres Étrangers*, Nouvelles Editions Latines, 1956. In-12. 254 pages.

B. Schlevin est né à Brest-Litowsk en 1913; il quitte la Pologne antisémite de la première après-guerre et vient vivre à Paris; engagé dans l'armée française en 1939, il connait la captivité jusqu'en mai 1945. Ses romans et nouvelles (une dizaine de volumes), écrits en yiddish, ont été publiés en Pologne ou en France. Le roman qui vient d'être traduit nous montre en plein Paris une communauté singulièrement vivante et pittoresque d'immigrants juifs entre 1920 et l'époque des déportations massives de la deuxième guerre mondiale. B. Schlevin n'essaye pas d'attendrir par des images idylliques : il y a parmi les Juifs

de Belleville des honnêtes gens et des fripouilles comme par tout le vaste monde. Nous souhaitons que les autres romans de B. Schlevin soient à leur tour traduits en français : ils nous apprendront beaucoup.

R. Bosc.

Uéda Akinari. — **Contes de pluie et de lune.** Traduction et commentaire de René Sieffert. *Connaissance de l'Orient.* Gallimard, 1956. 230 pages. 750 francs.

Ces contes d'un auteur japonais du XVIIIe s. où se mêlent magie, poésie et réalité déconcerteront le lecteur occidental. Aussi nous conseillons de lire d'abord les excellents commentaires du traducteur. On découvrira mieux par ce moyen l'intérêt littéraire, philosophique et religieux de ce classique de la littérature japonaise. Ce volume est le second de la collection Unesco d'œuvres représentatives, destinée à rapprocher Orient et Occident.

A. R.

Jean Anglade. — **L'Immeuble Taub** Roman, N. R. F. 1956. In-12, 335 pages. 690 francs.

« Un monde complètement foutu à l'envers, dans lequel le cul devenait tête et la tête devenait cul » (p. 78). Ce monde, évoqué sur un mode tour à tour ironique, vulgaire même, ou tendre, est celui d'une ville rhénane détruite par les bombardements alliés. Au milieu des décombres, « l'immeuble Taub » demeure inexplicablement debout, hanté par une humanité désaxée, abandonnée aux instincts les plus veules. Ces gens, qui ont connu les années délirantes de la guerre, ont survécu à la catastrophe pour subir la misère et la défaite, et doivent encore (nous sommes en 1948) se livrer à une âpre lutte pour la vie. Et l'auteur a choisi ses personnages parmi les moins capables d'un raidissement sauveur. Tandis que ses voisins glissent vers le désespoir, l'assassinat ou la folie, Fred, un jeune orphelin, héros le plus sympathique du livre, devient, comme malgré lui, et presque sans le vouloir, un mauvais garçon. Univers sordide, que l'auteur décrit pourtant avec une étrange émotion.

A. Jeannière.

Ernesto Sabato. — **Le tunnel.** Roman traduit de l'espagnol par Carmen Sangrador. Coll. *La Croix du Sud.* Gallimard. 1956. In-8°. 220 pages. 590 francs.

Avec persévérance, la collection *La Croix du Sud* tente de populariser en France l'œuvre des romanciers sud-américains. Ernesto Sabato est argentin. *Le tunnel* est la confession d'un peintre à demi-fou qui a tué sa maîtresse. Le récit, sous forme de monologue, entièrement à la première personne, est assez habile. Mais, autant qu'on en puisse juger par la traduction, le style de l'œuvre originale paraît assez lâche et grandiloquent.

R. Bosc.

ARTS

Sicile Grecque. — Photographies de G. et V. de Miré. Grand album in-4°, de 335 pages, avec 258 planches. *L'Inventaire Monumental.* Girodias éditeur.

Nous avons dit, à propos d'un autre album évoquant la Sicile, le merveilleux confluent de civilisations que représente la Sicile. Ce volume consacré particulièrement à l'art grec témoigne de l'immense richesse des monuments, tout au moins des ruines, qui couvrent ce sol prestigieux. Il y a là un véritable *corpus*, où figurent les moindres fragments de colonnes ou de statues. Syracuse, Agrigente, Sélinonte, créées par les colons Ioniens d'Eubée, Doriens de Mégare, de Corinthe, nous montrent encore les amoncellements où s'écroulèrent tant de temples. Richesse certainement, mais aussi sens religieux très vif qui consacra architecture, sculpture et peinture, ainsi que tous les arts mineurs aux dieux et aux déesses de la Grèce. En quoi s'affirme le tempérament robuste, un peu lourd de cette terre paysanne, qui nous vaut ces temples bien architecturés, mais surtout ces admirables figures qui sont de dignes rivales des sculptures égyptiennes de la meilleure antiquité. De précis commentaires, introductions et notes, dus à F. Villard et H. Herzfelder, situent les œuvres. Il faut regretter que la gravure

et peut-être la photographie, desservent plus qu'elles n'illustrent ce volume. Une grisaille uniforme efface tout relief et accable sous des cieux de plomb. La lumière, qu'on imagine si belle, ne fait jamais jouer et vivre le soleil sur les colonnades. On éprouve de ce fait une déception, d'autant plus pénible que les procédés modernes de gravure obtiennent des blancs et des noirs intenses, quand ce ne sont pas les couleurs elles-mêmes qui chatoyent sur la page. On rêvait une Sicile dorée, sous un ciel de méditerranée. Et ce sont les cendres de l'Etna qui en voilent les splendeurs.

Paul DONCŒUR.

Pierre COURTHION. — **Montmartre** Skira. 1956.

La nouvelle Collection ouverte par l'éditeur Skira a tout le charme de ses grandes et petites Collections, où triomphe a gravure en couleurs : *Villes et lieux célèbres vus par les peintres*. Le titre est prometteur, et peut-être convenait-il de commencer par ce haut-lieu qui, si étrangement, a été au XIXe siècle le « pays » d'élection de tous nos grands peintres, jusqu'au pauvre Utrillo, en passant par Corot, Cézanne, Renoir, Latrec... Mais il faudrait tous les nommer. Les petites images qu'on nous offre, si humbles de proportions, sont charmantes et forment un secret musée réservé aux heures intimes.

P. D

Notre-Dame de Paris. Introduction historique et archéologique de P. M. AUZAS. Photographies de N. BOYER. Hachette. In-4° de 108 pages.

Très belles photographies, mises en valeur par la gravure lumineuse et de beau relief. Qu'avons-nous à dire du monument qui n'ait été dit? Mais l'édition permettra de fouiller ses secrets, comme de saisir ses ensembles. L'honneur que lui fait S. E. le cardinal Feltin de la présenter au lecteur témoigne assez de l'attention que mérite ce noble album, que commente avec compétence le texte fort intéressant de P.-M. AUZAS.

P. DONCŒUR.

L'Aisne, Saint-Quentin, Laon, Soissons — Un album de Jean ROUBIER. Editions du Cerf.

D'admirables images témoignent de la noblesse de cette terre, où les chefs-d'œuvre de l'époque médiévale constituent un incomparable patrimoine. Cathédrales de Laon et de Soissons, abbatiales, ruines, hélas trop nombreuses de Longport, de la Ferté-Milon, de Saint-Jean-des-Vignes..., petites églises villageoises qui elles aussi ont de la race. Un bel album pour vous donner le désir de visiter cette France terrienne, qu'un peuple au clair génie a fleurie de ces merveilles.

P. DONCŒUR.

Saint-Philibert de Tournus. — Photographies de G. DE MIRÉ. Texte de J. VALLERY-RADOT. Notices de V. LASSALLE. L'inventaire Monumental. Grand in-4°, Girodias éditeur. 225 pages. 174 planches hors texte.

L'abbatiale de Tournus est sans doute l'un des plus purs et des plus saisissants monuments de l'époque romane. Alors qu'il ne reste que des débris de l'abbaye, l'église est intacte dans son austère noblesse. Nulle part ailleurs peut-être ne s'affirme aussi évidemment que le dépouillement, laissant aux masses architecturales leur native harmonie, offre au regard la plus vive expression du caractère sacré d'un édifice. Il n'est rien de plus pauvre que ces admirables colonnes, de médiocre appareil, mais dont la montée puissante et sûre est le symbole parfait de la prière. Une austérité suave émane de la Règle monastique de Saint Benoît, simplicité divine où le chant d'amour s'empreint d'une telle majesté. La photographie offre une riche documentation, mais déçoit quelque peu par la tonalité grise de la gravure, qui ne donne pas à la pierre le relief de la lumière et de l'ombre, qui fait du mystère jaillir la joie.

Paul DONCŒUR.

Denise PAULME-SCHAEFFNER. — **Les Sculptures de l'Afrique Noire.** Presses Universitaires de France. 1956. 130 pages. 1 200 francs.

Dresser un répertoire de la sculpture africaine est tâche difficile. Le seul Congo belge groupe une centaine de sociétés ou groupes dont beaucoup possèdent un art qui leur est propre. Se limitant à l'Afrique occidentale et équatoriale, domaine de l'art nègre proprement dit, l'auteur énumère les principaux styles et leurs significations en chapitres clairs appuyés de nombreux croquis. Trente-deux planches hors texte, dont huit en couleurs y ajoutent leur complément visuel indispensable. Deux chapitres d'introduction résument la décou-

verte de l'art nègre et les techniques diverses employées sur bois, pierre, ivoire, terre cuite, bronze, etc... Un chapitre terminal intitulé « Collections et Collectionneurs » fournit quelques points de repères indispensables à l'amateur ou au profane pour juger de la valeur ou de l'ancienneté des objets au regard des nombreuses copies ou productions récentes. Mais le critère important de cet art reste son aspect religieux. « On ne saurait, écrit l'auteur, exagérer l'importance du facteur religieux dans toute l'activité esthétique des Africains... Vouloir juger un masque ou une statue de ces régions sur le seul plan esthétique, en ignorant volontairement le dessein de son auteur, n'apparait pas moins absurde que prétendre étudier la sculpture médiévale en faisant abstraction du christianisme. » Les futurs missionnaires et laïcs chrétiens trouveront en ce livre un intérêt accru.

Pierre-M. FONDEVILLE.

Jean BOISSELIER. — **Tendances de l'art Kmer** PUF. In-12, 118 pages 600 francs.

Ce petit volume témoigne de l'évolution de l'art Kmer en reproduisant et commentant 24 statues qui se distribuent du VIe au XIVe siècle. Presque toutes sont de dieux et de déesses. Art qui nous demeure hermétique, tant il appartient à un monde supra-terrestre, ou extraterrestre, où les formes nous déconcertent autant que l'esprit qu'elles incarnent. Sans être destiné aux savants, cet exposé intéressera les étudiants déjà introduits dans ce domaine ésotérique.

P. D.

Anne GLANDY. — **L'Œuvre de Maxime Real del Sarte.** Plon. 1956. In-4°. 37 pages. 60 planches.

Cet album, fait d'amitié, a voulu rendre présent le souvenir de M. Real del Sarte. Ses planches évoquent les principaux aspects de l'œuvre du sculpteur, dramatique dans ses monuments aux morts, tendre avec la Vierge, passionnément dévoué à Jeanne d'Arc, dont il a laissé d'innombrables évocations.

F. D.

Robert SIOHAN. — **Horizons sonores.** Évolution actuelle de l'art musical. Bibliothèque d'Esthétique. Flammarion. 800 francs 1956.

La thèse d'université de M. SIOHAN est un ouvrage plus philosophique que musical. Dans un avant-propos très documenté, l'auteur démontre que le système tonal ne repose pas, comme on le croyait depuis Sauveur et Rameau, sur les phénomènes naturels de la résonance des cordes vibrantes. Par des considérations sur le dynamisme, le cinétisme et le concept de forme, M. SIOHAN explique la conquête de l'espace sonore, c'est-à-dire la formation de notre système musical actuel et les efforts faits par les contemporains pour s'en échapper. Dans la deuxième partie de son livre l'auteur cherche à édifier « des moyens techniques qui soient indépendants des fonctions tonales et qui puissent néanmoins rendre compte des structures qualitatives ». Pour y parvenir, il étudiera les structures exharmoniques verticales, les structures atonales horizontales et les polyphonies harmoniques. M. SIOHAN termine par un essai sur les architectures transtonales, abandonnant « toute référence à un quelconque principe scalaire ». Il découvrira ainsi « que le concept de pôle, échappant à cette inéluctabilité que recèle le son privilégié permettra de réaliser des architectures qui, tout en répondant aux nécessités fondamentales des formes esthétiques, se trouvent pourtant libérés du (système) tonal ».

Cet ouvrage est donc « une recherche de solutions techniques à des problèmes posés par l'esthétique ». On regrettera seulement que l'auteur ait employé parfois des expressions que Littré n'aurait pas conseillées.

H. de CARSALADE.

Michelle BEAULIEU et Jeanne BAYLÉ. — **Le Costume en Bourgogne de Philippe le Hardi à Charles le Téméraire.** — P. U. F. 218 p. avec nombreuses illustrations en et hors texte.

C'est le vêtement humain de cette grande période de la Bourgogne que les auteurs nous présentent, avec un raffinement de documentation qui en fait un véritable monument culturel. Bel exemple de conscience qui recueille dans les archives les moindres mentions de comptes, de quittances, d'inventaires, que les manuscrits par leurs miniatures, les vitraux, les statues, permettent d'interpréter aux yeux. Il serait à souhaiter que les archivistes de nos provinces se livrent à de semblables explorations qui exigent de très particulières compétences.

P. DONCŒUR.

Parmi les livres d'étrennes

Comme les années précédentes, ces notes ont été rédigées à mesure que nous recevions les envois des éditeurs. Elles sont strictement limitées aux ouvrages que nous avons eus entre les mains. Nous distinguons : les tout-petits qui savent juste lire (T. P.), les enfants de moins de dix ans (E.), les pré-adolescents (P. A.), les jeunes adolescents (A.), les grands adolescents et adultes (Ad.). Aux parents seuls il appartient de discerner l'âge réel d'un enfant. Que les éditeurs qui nous ont envoyé des livres d'étrennes, avec générosité et à temps, veuillent bien accepter notre merci.

CASTERMAN. — Les aventures de Tintin continuent, extraordinaires et bousculant la vraisemblance; mais, dans *l'Affaire Tournesol,* on aimera l'union de l'humour au drame (Tous âges). Parmi les albums pour T. P., à *Pico, le petit canard,* et *Flocon, le petit mouton,* très puérils, nous préférons la fantaisie, texte et aquarelles, de *Dodino, le petit âne* et de *Martine au Cirque.* On lira aux T. P. et on fera lire aux E. les *Contes du Soleil* dont Elisabeth Ivanovsky illustre délicieusement la poésie. Pour les E. *Sainte Bernadette* de Michel de Saint-Pierre, récit tout simple d'une vie exceptionnelle. Les P. A. veulent des aventures. Donnez *le Mystère de l'Atlantis* aux garçons, et aux filles *les Douze Pépites d'or.* Pour A. des classiques, *une Descente dans le Maëlstrom* de Poe, et *le Colonel Chabert* de Balzac (collection Chévrefeuille), ou *l'Espion* de Cooper et une adaptation de *Moby Dick* (Collection Grand Large).

HACHETTE. — Dans les Albums roses, un délicieux *Youpi au zoo* (T. P.). Même note d'humour dans *la Maison de Caroline* qui a, pour serviteurs et compagnons, des animaux gentiment débrouillards (T. P.). Dans un autre Grand Album Hachette, pour le même âge, trois *Contes d'Andersen* dont l'illustration est trop colorée pour la poésie du texte. La Bibliothèque Verte s'adresse à divers âges, *Naufragé volontaire* de Bombard (A. et Ad.), *Lieutenant de Surcouf* (P. A. et A.), qui sont des classiques. Dans *le Faucon rouge,* on retrouve l'amour de la nature de Marcelle Vérité, et son pessimisme. *Le Club des Cinq en vacances* est un bon roman policier pour P. A. Mais *Vetrino bonhomme de verre* est du merveilleux absurde (collection Ségur-Fleuriot). *Une Mystérieuse petite Cousine* est émouvante à souhait (Bibliothèque rose, pour filles, P. A.). Idéal-Bibliothèque avec son excellente présentation s'adresse aussi à divers âges, *Vol de Nuit* (A. et Ad.), *la Valise mystérieuse,* drame policier pour P. A., *le Petit Passeur du Lac,* dramatique et tendre, pour P. A., et, pour enfants, des contes de Christian Pineau, *l'Ourse aux pattons verts,* qui mélangent un peu de psychologie réaliste à beaucoup de féerie. Mais que dire de l'*Encyclopédie de la Vitesse?* Grand album, dans la collection Encyclopédie en couleurs, il intéressera les A. et les P. A. qui aiment les machines, et de plus jeunes regarderont les images. C'est une histoire des inventions mécaniques dans

le domaine des transports. Au texte du récit simple se mêlent des précisions scientifiques assez ardues, trop pour beaucoup de jeunes lecteurs. Il est regrettable que les premières pages relèvent d'une vision très matérialiste de l'histoire. Un petit commentaire rendrait le livre inoffensif et de lecture agréable et utile.

ALSATIA. — Si l'esprit scout inspire tous les Signes de Piste, la collection mêle de plus en plus aux aventures scoutes des romans dont les héros n'appartiennent pas au scoutisme. Et c'est bon. Mais il faudrait peut-être qu'on pût distinguer matériellement les livres qui ne sont pas pour tous les petits scouts, par exemple *Stéphane, où vas-tu?* ni pour jeunes adolescents, par exemple *la Frontière,* si valables qu'ils soient pour de plus grands lecteurs. Parmi les derniers volumes parus, à *la Pension Cranach,* un peu invraisemblable, et à *l'Auberge des Trois Guépards,* roman policier sans mystère, nous préférons de beaucoup *les Champions de la 443* et *la Médaille d'Or,* dont les jeunes héros sont naturels et les aventures dans les limites du vraisemblable.

FLAMMARION ET COCORICO (diffusion par Flammarion). — Les plus jeunes sont les mieux traités. A ceux (T. P. et E.) qui préfèrent le coloriage à la lecture, donnez *Peindre et Colorier,* et, s'ils sont plus capables d'initiative et aiment recommencer à loisir, *Mille et mille Coloriages Magiques. Mon premier Livre d'or* est d'une sagesse assez plate (T. P.). Mais *Animaux* fera rêver où l'image est tout. Des animaux encore servent de professeurs dans *J'apprends à compter.* Pour T. P. aussi, dans les petits livres d'or, *Boby chien prodige.* Parmi les Albums du Père Castor, où le texte est déjà plus important, mais écrit pour T. P., *Boucle d'or et les trois Ours* et *Poulerousse* sont pleins de gentille fantaisie. La leçon du *Petit Poisson d'or* se fera écouter. Mais pourquoi cette amertume dans l'*Histoire du Balai fleuri?* Est-ce une sagesse pour les enfants? Vous connaissez l'encyclopédie par le timbre; elle convient plutôt aux P. A. En collant les timbres et en coloriant les dessins, ils peuvent apprendre l'histoire de la navigation dans *les Bateaux,* suivre Walt Disney dans *C'est la Vie,* exploration de la nature, prendre une première idée du ciel dans *les Merveilles de l'Univers.* J'aime moins l'histoire en timbres du roi des trappeurs, *David Crockett.* Dans les Grands Livres d'or, deux beaux livres d'initiation scientifique pour P. A., *les Sciences pour garçons et filles,* plus accessible, et, déjà plus difficile, l'*Astronomie pour garçons et filles;* les illustrations donnent envie de lire le texte, clair et simple, un peu trop simple parfois. Mais cette science n'ouvre jamais sur la vie spirituelle.

DELAGRAVE. — *Les Eléphants de Sargabal* sont du bon René Guillot, pittoresque et coloré, une légende de la jungle, un peu sauvage (A.). *Hardi de Franc-Visage* est un joli conte pour les petits qui croient au merveilleux et les grandes personnes qui n'y croient pas. Mais si vos enfants aiment les très beaux livres et s'ils ont mérité une récom-

pense sortant de l'ordinaire, voilà *les Quatre Sœurs Marsch* avec les fines images de Françoise Estachy, d'un humour tendre et drôle (P. A. filles surtout), le *Kim* de Kipling que tout adolescent, scout surtout, devrait avoir lu et relu, illustré par Paul Durand, enfin une adaptation du *Roman de Renart,* avec des images de L. Bailly, vives, joyeuses et narquoises comme il convient à cette chanson de geste populaire (P. A.).

HATIER-BOIVIN. — Des contes de Marcelle Vérité, *Marie des Neiges,* contes de féerie, trop extraordinaires à notre goût (E.). Une émouvante histoire de petite orpheline lancée dans une aventure criminelle, *Dominique et la maison perdue* (P. A.). *La Forêt des Souris volantes,* chasses d'un naturaliste au Cameroun, plaira aux A. amis des animaux. *Australie, terre d'uranium* est pour les grandes personnes.

MAME. — Pour T. P. trois albums. Les deux premiers sont très enfantins et un peu simplets, sur un jour qui passe du matin au soir, *Le Soleil se lève,* et sur la naissance du printemps, *Bonjour, rouge-gorge!* Ils préféreront sans doute *le bon Lion en Afrique,* bien que ce lion ait un cœur de caniche. Dans la collection « Monique », *Plus de Chance que Cendrillon* et *Fée chez les cow-boys* (P. A. filles). Si vos enfants de 10 ou 11 ans ont une tournure d'esprit scientifique, vous pouvez leur donner *Comment voir à la loupe* ou *Quel temps fera-t-il demain?* Pour lire en marge des classes d'histoire, au même âge, le *Calendrier des dates célèbres,* dont le premier volume comprend les dates d'octobre à décembre. *Un Homme appelé François d'Assise* est d'un cinéaste et d'un romancier, Léon Poirier, une vie très romancée mais en esprit franciscain (A.). Revenons aux albums. Le *Notre Père* et *Je crois en Dieu,* dans la collection « Première Catéchèse » sont une simple explication mot à mot illustrée de photographies. Pour qui, je ne sais trop, à l'âge sans doute où l'on commence le grand catéchisme.

PRESSES D'ILE DE FRANCE. — Pour les louveteaux, *les Exploits de Jane Brooke* de Vera Barclay dont la suite va paraître incessamment. Dans la collection « Vie active », deux excellents manuels de travaux pratiques pour enfants aimant à bricoler correctement, *le Bois sculpté* et *Bientôt Noël* (P. A. et A.). Mais surtout pour tous les amis de la nature et de la découverte, un nouveau manuel d'exploration de Gilbert Anscieau, *le Familier de l'Arbre* (A. et Ad.).

CALMANN-LÉVY. — Deux albums pour enfants de 7 à 10 ans, avec de très belles photographies de Gérald Maurois, bien supérieures au texte. *Nico à la découverte du ciel* est l'histoire d'un petit garçon qui reçoit le baptême de l'air dans des conditions exceptionnelles. *Une fabuleuse Entreprise* est une réplique enfantine du *Toine* de Maupassant.

GARNIER. — Pour les E. trois *Contes de Perrault,* avec d'élégantes

illustrations de Matéja. Pour les Ad. le *Théâtre complet de Molière*, en deux éditions, l'une en deux volumes dans la collection des Classiques Garnier, l'autre, pour les amateurs de beaux livres, en un volume, sur papier bible, relié en pleine peau.

BOURRELIER. — Dans la nouvelle collection « l'Alouette », le prix Jeunesse de cette année, *le Secret de Don Tiburcio*, récit dont les héros, maître d'école et enfant, sont bien sympathiques. Les illustrations de Françoise Estachy y ajoutent la poésie de l'image.

DESCLÉE DE BROUWER. — *La Chèvre de M. Seguin* n'est pas seulement le conte de Daudet imprimé en gros caractères pour les plus jeunes lecteurs, avec des illustrations de Jacqueline Ide en teintes douces; mais, dans une pochette, un disque vous permettra d'entendre le conte récité par Fernandel. Pour T. P. encore, *la Grande Neige*, histoire d'une petite fille exposée à se perdre et sauvée par son petit frère, avec de belles images d'Aloïs Carigiet. De la regrettée Jeanne Cappe, *les Saints dont vous portez le nom*, vies rapidement contées de quelques saints avec de grandes images colorées de J. Ide (E.). *Prions avec le roi David*, douze psaumes traduits à l'usage des enfants, illustrés par J. et S. Boland, un grand album comme le précédent (E.). Pour P. A. dans la collection « Belle Humeur », l'histoire d'un jeune garçon chasseur et cinéaste, *le Rocher du Pas de la Mule*. Toutes les mamans qui ont des enfants de 4 à 8 ans voudront leur commenter *le Dictionnaire du jeune chrétien*, grand album avec 170 illustrations de la langue chrétienne. Nous reviendrons quelque jour sur cet ouvrage.

Voici pour terminer, de divers éditeurs, quelques livres reçus depuis l'été, en dehors des envois qui nous sont faits pour cette chronique des livres d'étrennes. De chez GAUTIER-LANGUEREAU, *les Veillées des Chaumières*, nouvelle série, n° 7. Parmi les Albums Merveilleux, *Tim et Tom font du scoutisme* où l'on se moque gentiment du scoutisme au pays des oursons, *Rousse-queue et ses amis*, leçon de charité donnée par les animaux (T. P.). *Beaux Oiseaux du Nouveaux-Monde*, planches de J. J. Audubon avec un texte très bref (Tous les âges). Mais *le Grand Livre du Cirque* est encore un album pour T. P. — Aux EDITIONS G. P., pour toutes petites filles, un album illustré, *Quand bonne-maman s'appelait Félicie* où revit une petite fille d'autrefois, bon cœur et capable de sottises. — EDITIONS DU CENTURION, *les Visiteurs de la Mer*, récits d'exploration sous-marine (A. et Ad.). — Chez PLON, pour A. et Ad. aussi, un beau livre, traduit de l'allemand : *Des Pyramides, des Sphinx, des Pharaons*, initiation à l'égyptologie. — Les EDITIONS CARITAS publient une collection, « l'histoire dorée pour les enfants », vies de saints, texte pour enfants de 8 à 10 ans, avec quelques dessins. Les deux derniers parus sont *Saint Pierre, Pêcheur d'hommes et Portier du ciel* et *Saint Antoine de Padoue et son Patron l'Ermite*. — Aux EDITIONS DE L'ECOLE, enfin, sous forme d'album, une vie de Jésus en images qu'accompagne un texte très sobre, *Il habita parmi nous*.

LAROUSSE. — *Les Contes de la Table ronde* par Mme Deflassieux-Fitremann, Lancelot chevalier, Perceval, Merlin, Bancelot du Lac (2 vol. P. A.). Imité de *mon Premier Larousse en couleurs*, voici pour les plus petits, *mon Larousse en images*, un mot, une image, une phrase où figure le mot. Le procédé pédagogique est excellent; on peut discuter sur le choix des mots; peu d'entre eux appartiennent à la langue de la religion. De l'*Encyclopédie Larousse des enfants* nous voudrions ne dire que du bien; on y trouve la main d'un véritable écrivain, René Guillot, alerte, clair, pittoresque; les images le plus souvent sont excellentes. Mais à quels enfants, de quel âge, de quel niveau de culture s'adresse cet ouvrage, nous avouons ne pas le distinguer. Mais surtout l'homme n'est-il que cette «mécanique intelligente», sans vie spirituelle, sans autres besoins que s'installer au mieux sur la terre? Respectueux sans doute de ce qu'il tait, ce livre n'en est pas moins dangereusement matérialiste dans sa vision de l'univers et de l'histoire. Par contre il nous est agréable de saluer une édition nouvelle, refondue et augmentée, du *Nouveau petit Larousse illustré*, qui fête ses cinquante ans. Tout Ad. devrait avoir, à portée de la main, cet instrument de travail.

GAUTIER-LANGUEREAU. — Nous avons souvent dit dans quelle estime nous tenions la Bibliothèque de Suzette, ses petits romans pour P. A., filles surtout, romans d'aventure sans invraisemblance, de sentiment simple et droit. *Le Cygne de Chantepie* est digne de cette collection. Deux petits albums merveilleux ont la fantaisie cocasse et saine des Bécassine, *Bécassine chez les peaux-rouges* et *Bécassine fait tous les métiers* (T. P.).

PLON. — La collection Sentiers de l'Aube est pour jeunes adolescentes ce qu'est la Bilbiothèque de Suzette pour leurs sœurs plus jeunes. Même mélange de sentiment et d'aventure. Son succès est la preuve que nos adolescentes restent sensibles au charme du romanesque. Nous n'avons pu que parcourir *Giannalisa, Margaret et les Conspirateurs, Colonie de vacances*. Nos préférences iraient à celui-ci.

DESCLÉE DE BROUWER. — Dans la collection Belle Humeur, *Route : Nord, 88 Est* plaira aux P. A. garçons, qui aiment la mer et les marins et ne sont pas déconcertés par des aventures extraordinaires. Dans la collection des Saints pas l'image, après saint François d'Assise et saint Ignace de Loyola, voici *Sainte Bernadette*, si émouvante de simplicité dans le surnaturel; le texte est de Mgr Trochu, les photographies de Léonard von Matt. Un très beau livre de piété et de foi.

J. RIMAUD.

LES DISQUES

GRANDS ENREGISTREMENTS

Jean Gilles (1669-1705) *Messe de Requiem.*
— restituée par l'abbé J. Prim.
— Révisée et réalisée par Laurence Boulay.
— Enregistrée en l'église Saint-Eustache à Paris par la Chorale Ph. Caillard et l'ensemble instrumental J. M. Leclair avec A. Simon (soprano), M. Hamel et A. Meurant (ténors), X. Depraz (basse), L. Boulay (claveciniste), M. C. Alain (organiste).
ERATO. LDE 3040.

— Vous connaissez Jean Gilles? — Non? Nous non plus, avouons-le... Bel exemple de notre ignorance, de notre injustice envers les Maîtres du passé, et surtout envers les Maîtres français. Combien en « découvrira »-t-on encore dans les prochaines années? Bénissons l'industrie du Disque qui remet à l'honneur des chefs-d'œuvre oubliés.

Jean Gilles, nous apprend l'abbé Prim, à qui nous devons la restitution du *Requiem*, naît à Tarascon, le 8 janvier 1669, « de parents pauvres mais vertueux ». « Rapidement instruit de la musique » il succède à son professeur Guillaume Poitevin en qualité de Maître de Musique de la cathédrale d'Aix-en-Provence. Bientôt célèbre, il est appelé à Toulouse. C'est là qu'il meurt le 28 janvier 1705, à trente-six ans... (« l'âge de Mozart quand au milieu de sa *Messe de Requiem*, la mort vint le surprendre »). Il n'a pas eu le temps de donner sa mesure. Il n'est jamais « monté à Paris ». Il laisse pourtant une œuvre considérable : quinze motets à grand chœur, trois *Magnificat*, des *Lamentations*, un *Te Deum* (en action de grâces pour la paix de Ryswick) et surtout une *Messe des Morts* dont l'abbé Prim affirme qu'il « n'est pas exagéré de dire qu'elle fut l'œuvre la plus chantée du XVIIIe siècle ».

L'histoire de cette messe vaut d'être racontée. Les familles de deux Conseillers du Parlement de Toulouse l'avaient commandée à Gilles. Mais l'œuvre achevée, les familles estimèrent que l'exécution en serait trop coûteuse. Piqué, Gilles s'écria « qu'elle ne serait exécutée pour personne » et qu'il voulait « en avoir l'étrenne ». Il cacheta la partition avec son testament en priant le chapitre de Toulouse de faire chanter cette messe pour le repos de son âme. C'est effectivement aux funérailles de son auteur que le Requiem fut chanté pour la première fois, sous la direction de Campra qui, enthousiasmé, le fit connaître à Paris. Connu dans la France entière, il fut exécuté entre autres aux funérailles de Rameau et au Service célébré à la mémoire de Louis XV.

Nous possédons plusieurs manuscrits de la messe de Gilles, tous postérieurs à la mort de l'auteur. Ces partitions sont souvent sommaires, certaines comportent une orchestration plus riche que d'autres... il a fallu choisir, respecter les quelques détails d'instrumentation qui pouvaient être attribués à Gilles, et pour le reste compléter en s'efforçant d'être fidèles, sinon à la lettre, ce qui eût été impossible, au moins à l'esprit de l'œuvre. Ici on a ajouté une trompette et des timbales, là des hautbois; ailleurs on a renforcé l'instrumentation prévue dans la version des obsèques de Rameau, déjà plus ample que celle des obsèques de Gilles. Est-ce là une trahison? Tout bien pesé, nous ne le pensons pas. Au contraire on exécute l'œuvre comme Gilles lui-même l'eut conçue s'il avait vécu de nos jours et connu les perfectionnements modernes apportés aux instruments. L'essentiel est de n'en pas modifier l'éclairage, de ne pas altérer l'inspiration, de ne pas ajouter de fioritures inutiles, de ne pas tuer l'émotion sous le théâtral. L'abbé Prim et Laurence Boulay ne sont tombés dans aucun de ces défauts. On peut écouter le Requiem en toute sérénité intellectuelle et se laisser prendre à sa grandeur.

Le *Requiem* de Gilles n'est pas funèbre. Plus que sur le « dies irae », c'est sur les expressions « Requiem éternam » et « Lux perpetua » que s'appesantit le musicien. Ces leit-motiv joyeux se retrouvent à

chaque page. S'il connait « l'horreur de la mort », Gilles est plus sensible à la vision béatifique, à la joie de l'Éternité dans la lumière. Optimisme chrétien, que beaucoup de musiciens n'ont pas compris ou pas su traduire. Joyeux comme un *Te Deum*, le *Requiem* est lyrique, avec cette pointe de naïveté qui est l'apanage des hommes simples et des hommes purs. L'écriture, ample, méditerranéenne, originale, est celle d'un indépendant. S'il subit l'influence de l'Italie, Gilles ignore Versailles; il a des trouvailles, des accents d'une simplicité religieuse. Intérieure en même temps que solennelle, accessible sans concessions, rayonnante de lumière au delà des descriptions funèbres, sa musique rejoint celle de Lalande, et, par un aspect fondamental — la foi, la piété — celle de Bach.

La chorale Philippe Caillard, l'ensemble J. M. Leclair, une pléiade d'excellents solistes nous offrent une version inoubliable de ce chef-d'œuvre que la Grâce a touché.

Johannes Brahms (1833-1897) : *Rinaldo*, cantate pour ténor solo, chœur d'hommes et orchestre et *Psaume XIII* op. 27 pour chœur de femmes et orchestres à cordes. Ensemble choral et symphonique de Stuttgart. Direction M. Couraud. (Discophiles Français. D. F. 191).

Dans sa vieillesse, Brahms prétendait avoir horreur autant de l'opéra que du mariage. Pour ce qui est de l'opéra, la boutade cache une ambition déçue. Les psychanalystes diraient qu'elle révèle un complexe : toute sa vie, Brahms a désiré écrire un opéra, il a étudié avec passion ceux de ses prédécesseurs et il a cherché un livret pour lui-même. Ce problème du choix du livret lui a servi d'auto-justification : aucune œuvre de son époque ne lui paraissait convenir, tous les sujets qui lui étaient proposés excitaient sa critique... en fait, il était incapable d'écrire un Opéra complet, et sans doute de reconnaître un bon livret d'un mauvais.

Son unique tentative en la matière nous a valu une courte — mais magnifique — cantate : *Rinaldo*, sur une adaptation par Gœthe du Quatorzième chant de la Jérusalem délivrée du Tasse. Le poème est axé sur les adieux du chevalier Rinaldo à la belle Armide, épisode traité par Gœthe avec une prolixité assez froide et conventionnelle. On y trouve des vers du type de ceux-ci :

A la rive, à la barque!
Si le vent ne vous est pas favorable
Saisissez les rames avec ardeur.

Sur ce texte peu attachant — qui lui convenait toutefois par son caractère épique — Brahms a écrit une musique gauche, par moments conventionnelle, mais dans l'ensemble pure et poétique. La partition, considérée d'un point de vue logique, souffre d'un double malentendu : il ne s'agit vraiment ni d'un opéra, ni d'un oratorio; et le climat de l'œuvre, méditerranéen dans le poème, et nordique par la musique un peu rude, qui évoque des chevaliers teutoniques et non les compagnons d'Ulysse. Ces défauts sont secondaires puisque les cinq parties de l'œuvre abondent en traits d'une splendeur étrange. Ici ce sont les mâles accents de chœurs de chevaliers bien construits, vigoureux; là de grands airs passionnés où Rinaldo exhale sa douleur; plus loin de solennelles fanfares, des dialogues allègres ou désespérés, des intermèdes symphoniques habilement ciselés.

La partie de soliste réservée au ténor est excessivement difficile et parfois presque impossible à respecter, ce qui explique que la cantate soit si rarement exécutée. Nous en possédons pourtant deux versions microsillons : la première réalisée en 1954 sous la direction de René Leibowitz, bien dirigée, mais dont le ténor est un peu dépassé par la partition — et mal enregistrée —; la seconde, récente, sous la direction de Marcel Couraud; le soliste est remarquable : lyrique, vaillant, doué d'un beau timbre de voix. Les chœurs sont homogènes et dynamiques; M. Couraud dirige avec fougue et précision.

Au revers de ce disque qui s'inscrit dans la collection des chefs-d'œuvre des Discophiles français, on a gravé le Psaume XIII op. 27. C'est une œuvre peu connue, composée à l'intention d'un chœur féminin de Hambourg dont, au début de sa carrière, Brahms fut le chef. Froide, digne, un peu ennuyeuse, elle est caractéristique de l'esthétique protestante de son auteur. L'écriture vocale est assez conventionnelle (la partie d'orgue, très travaillée, est plus intéressante).

On remarquera la longueur du 3e mouvement qui commente la partie du texte où le psalmiste exprime sa confiance joyeuse dans la Providence. Et l'on pourra

comparer, ainsi que le recommande Carl de Nys, le chœur de Brahms à celui de Michel-Richard Delalande qui lui, au contraire, insiste sur les invocations du début du psaume : « Jusques à quand, Seigneur, m'oublieras-tu? »

Hector Berlioz (1803-1869) : *Symphonie Fantastique* op. 14. Orch. national de la Radiodiffusion Française. Dir. André Cluytens. (Columbia FCX 459 A.)

« C'est une chance que ce garçon ne sache pas la musique, car il en ferait de bien mauvaise. » Cette boutade de Rossini résume à merveille l'originalité de Berlioz : ce n'était pas un musicien, mais un lettré romantique qui s'est exprimé par la musique et l'aurait pu faire ausi bien, voire mieux, par la littérature ou la peinture. Autodidacte à l'écriture malhabile, au style pompeux, à la composition incohérente, Berlioz est sauvé par son anticonformisme et par son génie de coloriste. Il n'écrit pas comme tout le monde... il n'en est pas capable faute de maîtrise technique : il crée son propre langage, qu'il veut terrible, affreux, volcanique. Et un instinct presque infaillible le guide dans le choix des timbres, dans la transcription d'émotions littéraires en « chocs auditifs ». Sa musique est « aussi irritante pour les musiciens qu'attachante pour les mélomanes ».

Il est préférable de ne pas trop l'analyser : les ficelles en sont grosses et le tragique n'y est souvent qu'un procédé savamment dosé. Il ne faut pas l'oublier, Berlioz a voulu donner de lui-même l'image d'un martyr de l'art et de l'amour — image popularisée par des pleurs plus soucieux d'attendrir que de vérité historique. C'était un comédien-né, très au fait des méthodes de publicité, astucieux, cabotin, farceur... quoique se prenant parfois à son propre jeu.

La *Symphonie Fantastique* (1830) illustre ces généralités. Elle est issue d'un « drame » intime. Un amour déçu pour une jeune actrice anglaise — que Berlioz a retracé avec une déconcertante impudeur dans le programme distribué lors de la première exécution. L'œuvre tourne autour d'une idée fixe — cet amour malheureux — matérialisée par une mélodie qui fait d'obsédantes réapparitions tout au long de la partition.

Il y a cinq mouvements, très différents les uns des autres et aux liaisons inexistantes. « L'idée fixe » apparaît dès le début du premier mouvement après une introduction en largo et de brusques accords où l'on peut voir... « la traduction du coup de foudre ». Une méditation tour à tour indécise et agitée entraîne l'artiste. Au second mouvement, il retrouve l'ingrate au bal : c'est l'occasion d'une valse esquissée par la clarinette. Puis l'amour trahi demande l'oubli à la nature et c'est une scène aux champs, inspirée de la symphonie pastorale, poétique à souhait, où le chalumeau des pâtres puis le grondement du tonnerre éclipsent un moment le thème de l'idée fixe. Le « programme » du 4e morceau comporte un meurtre : le poète tue sa belle — et une marche au supplice, expiation de ce crime. Le rêve tourne au cauchemar. Il va s'achever dans le délire et la dérision. Le thème de l'amour est déformé, caricaturé, coupé de railleries, mêlé au thème grégorien du *Dies irae*... on est accablé par le mauvais goût de Berlioz, par ses outrances et sa mégalomanie, mais malgré soi emporté dans son délire. »

« On marche »; et notre admiration ne va pas uniquement au phénomène Berlioz et à ses réalisations babyloniennes; notre sensibilité est atteinte, nos nerfs exaspérés. Comme disait Berlioz quand il s'écoutait lui-même : « on pleurerait volontiers... »

Nous possédons de nombreuses versions de la *Symphonie fantastique*. Signalons les quatre plus réussies :

Van Otterloo, avec l'orchestre symphonique de Berlin (Philips) est fidèle mais sans génie; Van Reinum et l'orchestre du Concert Gebonn (Decca) ont des trouvailles et de l'ampleur... parfois aux dépens de la fidélité; Igor Markevitch et l'orchestre de Berlin (Deutsche Grammophon) offrent une remarquable interprétation, passionnée et scrupuleuse, où chaque nuance de la partition est comprise et respectée (exposition crescendo du thème de l'amour — départ de la valse — rythmes pressés de la marche au supplice — ironie du final); la nouvelle version Columbia d'André Cluytens avec l'Orchestre de la Radiodiffusion française est satisfaisante, brillante et honnête, enregistrée suivant les plus récentes techniques; nous n'y trouvons pourtant pas les trouvailles et les élans passionnés qui nous enchantent chez Markevitch, encore notre favori.

NOUVEAUTÉS

Franz Schubert : *Quintette en Ut Majeur op.* 163 avec deux violoncelles. Solistes : Pablo Casals, Isaac Stern, Alexandre Scheider, Melton Katims et Paul Tortelier. (Philips A 01 1884).

Nous avons déjà analysé cet admirable quintette, où se révèle pleinement l'âme tourmentée de Schubert, et qui n'est pas sans rappeler certaines œuvres de musique de chambre de Beethoven.

En voici une récente et splendide version, réalisée avec le concours de trois grands virtuoses.

On entend rarement interprétation aussi parfaite et aussi émouvante. Au concert, il y a parfois — rarement — des minutes privilégiées où les interprètes, saisis d'une sorte de grâce imprévisible, parviennent à dépasser la perfection pour atteindre au sublime. Ceux qui — une ou deux fois dans leur vie — ont eu le privilège d'assister à ces instants d'extase collective (le public y participe toujours) ne les oublient pas. Il semble qu'au festival de Prades il y ait eu un de ces moments lors de l'exécution du quintette en Ut Majeur. La qualité du silence entre les notes, l'angoisse de certaines implorations du violoncelle, les accents tragiques à la fin de l'Adagio ne trompent pas.

Richard Strauss : *Ein Heldenleben. Op.* 40. La vie d'un héros, poème musical. Orchestre Symphonique de Minnéapolis, direction Antal Dorati (Mercury Classier. MG 50012).

Au début du siècle, les champions du romantisme ont disparu, mais leur influence écrase leurs successeurs. Wagner, Liszt, Brahms avaient eu trop de personnalité, trop d'importance tant par leur talent que par leurs doctrines, pour qu'à leur mort la musique allemande ne soit pas en crise. Deux écoles s'opposent, également marquées par le Wagnérisme : la première avec Siegfried Wagner, Von Schillings, Hans Huber, Max Reger, Hugo Wolf; la seconde autour des deux symphonistes Anton Bruckner et Gustav Mahler.

Alors surgit un météore : Richard Strauss, le Berlioz allemand, un géant rétrograde et révolutionnaire, ultra-romantique et néo-classique, un coloriste à l'écriture éblouissante, imaginatif et grand massacreur de conventions.

Strauss est disciple de Wagner — et de Liszt dans ses poèmes symphoniques, mais en toute indépendance : il a son style propre dont le dynamisme et les dissonances scandalisaient ses premiers auditeurs; son inspiration personnelle — plus sensuelle et, à dire vrai, plus vulgaire que celle de Wagner; son univers musical « énorme » et complexe. Pour un esprit latin il y a un insupportable mauvais goût dans ces architectures démesurées et baroques... mais que de puissance! Quelle couleur! quelle aisance! Richard Strauss est le type du monstre sacré : on le supporte, on reconnait son génie, avec exaspération. Nul n'ignore ses plus célèbres poèmes symphoniques : Don Juan, Mort et Transfiguration, Till Eulenspiegel.

Antal Dorati et l'Orchestre symphonique de Minnéapolis nous proposent une bonne version de la Vie d'un héros, publiée en 1899, onze ans après Don Juan. C'est une page fiévreuse, agressive, nitchéenne : le héros dont parle Strauss, c'est lui-même, dévoré d'ardeur et d'ambition... Six épisodes constituent cette « autobiographie d'un esprit créateur ». D'un bout à l'autre de la partition, c'est un extraordinaire déploiement de sonorités enchevêtrées et superposées, d'effets de masse, de polyphonies dissonantes.

L'unité du poème ne souffre pas de sa démesure : déchaîné, Strauss reste maître de sa composition : il articule savamment les thèmes, soigne les détails, imagine des contrastes, des « suspense » destinés à surprendre l'auditeur. Il est roué, comme Berlioz, et expert en illusionisme.

Nous aurons bientôt l'occasion de reparler de Strauss, à propos des *Métamorphoses* son testament artistique. Nous verrons que, jusqu'au dernier jour, il est demeuré jeune. Mais, en vieillissant, il avait acquis la sérénité, la pudeur et le lyrisme vrai trop souvent absent du reste de son œuvre.

Dimitri Shostakovitch : *Symphonie n° 1 en Fa Majeur, Op.* 10. Orchestre National de la Radiodiffusion française. Direction Igor Markevitch (Columbia F C. 1042. A.).

La musique de Shostakovitch plait toujours, si elle n'est pas également nourrissante. La première symphonie n'échappe pas à la règle. Écrite d'une plume alerte

te nerveuse, elle est agréable et foisonnante de trouvailles habilement exploitées. L'architecture est noble, l'orchestration claire et intelligente; des envols lyriques souvent authentiques — au milieu de l'allégro, dans le lento et le final — équilibrent les thèmes pressés, les évocations colorées, les descriptions grotesques qui constituent l'essentiel de l'œuvre. Le talent de Shostakovitch est très divers : il est sans effort apparent gai, triste, grave, ironique... il l'est avec désinvolture, comme s'il se jouait de nous : esprit à facettes, peut-être trop astucieux pour être profond — en tout cas virtuose incomparable, dont les qualités justifient le succès.

Bonne interprétation par l'Orchestre National.

Disques reçus :

L'Œuvre d'orgue de Bach. Enregistrement intégral. Anton Heiller, organiste (quatre disques Philips. A 00 244 et la suite).

Plusieurs intégrals de l'œuvre d'orgue sont en cours de parution. Nous nous efforcerons de les comparer dans une prochaine chronique. Disons tout de suite que celle-ci ne nous donne pas entière satisfaction. Ni l'interprétation, ni l'enregistrement ne correspondent à notre attente.

J.-S. Bach : *Quatrième suite en Ré Majeur.* Orch. de Chambre de la Sarre, dir. K. Ristenpart (Discophiles Français EX 25.067).

Une interprétation honnête, sans plus.

Mozart : *Toutes les ouvertures d'Opéras.* Philarmonia Orchestra, direction Rafaël Kubelik (Voix de son Maître. FALP 318 A.).

La formule adoptée par ce disque permet d'intéressantes comparaisons. L'interprétation de Kubelik est dans l'ensemble satisfaisante, encore qu'un peu terne et lourde. L'enregistrement est excellent.

Mozart : *Concerto n° 20 en Ré Majeur K 466,* pour piano et Orchestre avec Edwin Fischer (Voix de son Maître FBLP 1073 A).

...Ou « quand un grand interprète se mêle de diriger un orchestre tout en jouant une difficile partie de soliste »... le résultat est détestable! Par moments on s'interroge : les musiciens jouent-ils vraiment le même morceau? Quant au soliste, non seulement il néglige l'orchestre mais il bâcle sa partie de piano.

Beethoven : 6e *Symphonie « Pastorale ».* Orchestre de Cleveland, direction George Szell (Philips. S 06.642 R).

Une bonne interprétation, solide, honnête, bien enregistrée.

Messe des Savanes de M. l'abbé Robert Wedraogho, sous la direction du compositeur. Chorale africaine du Petit Séminaire de Pabré (Hte-Volta). Accompagnement de tambours et de tam-tam (Philips. N. 76. 079 R).

Nous aurions aimé dire beaucoup de bien de cette œuvre sympathique et utile. L'honnêteté nous oblige à n'y reconnaître qu'une demi-réussite. L'abbé Wedraogho semble n'avoir pu se dégager de la musique occidentale et nous ne sommes pas certains que le catholique Mossi retrouve dans cette messe les rythmes francs, lumineux et cadencés du folklore de son pays.

La Messe des Piroguiers présentée il y a quelque temps et enregistrée en la cathédrale Sainte-Anne du Congo nous avait paru autrement convaincante. Mais peut-être faudrait-il connaître l'opinion des utilisateurs?

N.B. — De très nombreux lecteurs nous ont écrit pour nous demander des conseils sur la constitution d'une discothèque. Nous nous excusons vivement de n'avoir pu encore répondre à toutes les lettres, et nous prions nos correspondants de vouloir bien patienter quelques jours : nous répondrons à tous.

Jean-Pierre et Maïc HADENGUE.

TABLES DE 1956

(TOMES 288, 289, 290, 291)

N.B. — Les nombres en caractères gras indiquent la tomaison; les autres la pagination; en italique la pagination des articles parus dans *Actualités*.

1. ORDRE DES AUTEURS

ABELÉ J. Newton et le satellite artificiel, **289**, 191.

ABIRACHED R. L' « Ornifle » de Jean Anouilh, **288**, 434.
— Ionesco et « Les chaises », **290**, 116.
— « Le mal court » d'Audiberti, **291**, 114.

AGAESSE P. En souvenir d'une éducatrice, **291**, .

AGEL H. Le Cinéma : Les équivoques de la violence, **288**, 114; L'enfer commence ici-bas, **288**, 439; Le mal de la jeunesse à travers le cinéma américain, **289**, 269; Beaux-Arts et cinéma, **290**, 121; Le domaine de l'enfance **291**, 417.

ALVERNY A. D'. Chrétiens en face de l'Islam, **289**, 161.

AUJOULAT Dr L.-P. La place de l'école chrétienne dans l'évolution de l'Afrique noire, **291**, 32.

AUMONIER A. Assises du patronat chrétien, **289**, 440.

BARJON L. Jouvet, maître d'Exercices, **288**, 52.
— Les prix littéraires, **288**, *128*.
— Albert Camus, « La chute », **291**, 47.
— Le centenaire des « Études », **291**, 161.

BASTAIRE J. Une grande figure missionnaire, Hippolyte Desideri, **288**, 339.

BAUMGARTNER J.J. La 5e Semaine Sociale des catholiques allemands, **288**, *131*.
— Réalités allemandes, 1956, **288**, 161.

BAUMGARTNER J.J. Le problème de la réunification allemande, **291**, 60.

BEIRNAERT L. Psychanalyse et foi chrétienne, **288**, 219.
— « Ordet » de Carl Dreyer est-il monstrueux? **288**, *270*.
— Le jeune Freud et sa découverte, **290**, 195.
— Les « Études carmélitaines » et la psychologie religieuse, **290**, *287*.
— De Charcot à René Guénon, l'œuvre des PP. de Bonniot et Roure, **291**, 276.

BING J. Malaise dans la fonction publique, **289**, 57 et **289**, 200.

BLANCHET A. Les 10 meilleurs romanciers, **288**, *268*.
— Ne touchez pas au Littré, **288**, *445*.
— Le sourire de Françoise Sagan, **289**, 243.
— Les enfants du demi-siècle, **289**, 364.
— Marietta la radieuse, **290**, 161.
— La critique littéraire aux « Études », **291**, 246.
— Les Prêtres Ouvriers à la Scène, **291**, 371.

BLANK J. et RONDET M. Le congrès des églises protestantes d'Allemagne, **291**, *117*.

BOISDEFFRE P. de. Racine après trois siècles, **291**, 75.

BONHOME J. de. Damodar Valley. L'Inde en marche, **288**, 187.

BONNICHON A. Naissance des schismes, **289**, 29.
— Témoin et guide d'une époque, le P. Yves de la Brière, **291**, 293.

Bosc R. Le théâtre épique de B. Brecht, **288**, 79.

Carsalade du Pont H. de. La vie et l'œuvre de Prokofieff, **288**, 413.
— Le centenaire de Mozart, **290**, 256.
— Panorama de la musique contemporaine, **291**, 424.

Chambre H. Perspectives de l'économie soviétique, **289**, 113.

Dainville F. de. Tourisme social, **290**, 72.

Dalmais P. L'avenir religieux du Tchad, **288**, 39.

Daniélou J. Bienheureux les pauvres, **288**, 321.
— Le message ignatien et notre temps, **290**, 3.

Depret J. Liberté de presse et d'opinion en Chine communiste, **291**, *126*.

Doncœur P. Le nouvel Ordo de la Semaine sainte, **288**, 94.
— Le cabinet de l'amateur à l'Orangerie, **289**, *131*.
— Le rayonnement spirituel du P. Léonce de Grandmaison, **291**, 286.
— Réforme liturgique et requêtes pastorales. — La vision de Germaine Richier, **291**, 392.

D'Souza J. A l'Assemblée générale des Nations-Unies, 1955, **288**, *453*.

Dufourcq N. La musique religieuse vocale en France au XVIIIe siècle, **288**, 247.

Ferro M. Le pacte de Bagdad, **289**, 80.

Ferrua A. Une nouvelle catacombe, **289**, 386.

Florisoone M. Les Primitifs italiens des Musées de France, **290**, *133*.

Fondeville P. La première Université ouvrière africaine, **289**, *128*.
— Cameroun et africanisation des cadres, **289**, 351.

Godin A. Fédération mondiale pour la santé mentale, **288**, 278.
— Le Congrès de Lumen Vitae, **291**,

Guizard L. Histoire du droit de l'Église, **289**, 420.

Guyard M.-F. Peut-on connaître la France à travers sa littérature? **291**, 3.

Harcourt R. d'. Perspectives allemandes, **290**, 41.

Hedouville M. de. Un évêque et une abbesse jansénistes, **291**, 16.

Holstein H. L'île aux fous, **288**, *447*.
— La Bible de Jérusalem, **289**, *122*.
— Médecins et miracles, **290**, 94.
— Les « Études » au temps du modernisme, **291**, 212.

Hugault H. La renaissance de la cathédrale de Rouen, **290**, *246*.

Kuehnelt-Leddihn E. von. L'Espagne et les Juifs, **289**, 45.

LaFarge J. L'intégration raciale aux E. U., **288**, 354.

Lauras A. Les Étrusques au Louvre, **288**, *135*.

Le Blond J. Christianisme et souffrance : en souvenir de Kierkegaard, **288**, 381.
— Le Pape et les évènements, **291**, 437.

Lecler J. Les « Études », dans la crise du catholicisme libéral, **291**, 196.

Lejay P. L'année géophysique internationale, **290**, 217.

Lhotte C. La sortie de prison et ses problèmes, **291**, 82.

Longevialle M. de. L'association des cadres dirigeants de l'industrie, **290**, *283*.

Martin Mgr J. Le P. de Ravignan journaliste, **289**, 344.

Masson J. L'Église en Afrique centrale, **290**, 54.

MOREL J. L'Orestie d'Eschyle au Théâtre Marigny, **288**, 107.
— Le Triomphe de l'amour au T. N. P., **289**, 260.
— Requiem pour une Nonne, **291**, 409.

MORETTI J. Le virus et la synthèse de la vie, **289**, 88.

NOEL H. La mise en valeur du Sahara, **291**, *124*.

ONIMUS J. Le degré zéro de la métaphysique, **288**, 68.
— Patrice de la Tour du Pin et son message spirituel, **288**, 201.
— L'exposition Nicolas de Staël, **289**, *129*.

OUINCE R. d'. Le Père Jules Lebreton, **290**, 274.

PAGNIEZ Y. Missions franciscaines de Californie, **288**, 174.
— Dans la province du Haut-Mékong à Nam Tha, **289**, 212.

PASSAGE H. du. En face des verdicts de mort, **289**, *123*.
— Dans la banlieue parisienne : le P. Lhande, **291**, 299.

PETIT R. L. Ressourcement de la théologie du Sacré-Cœur, **290**, 126.

PIETTRE Mme A. Le thème de la chute, **291**, 341.

PORCHER J. L'exposition des manuscrits à peintures gothiques, **289**, 106.

QUÉGUINER M. Séjour en Inde de MM. Boulganine et Kroutchev, **288**, *123*.
— Asie et Europe : la pensée d'un diplomate indien, **289**, 68.
— Intolérance hindoue et tolérance indienne, **290**, 161.

RAGUIN Y. Une grande entreprise lexicographique, **288**, 261.

RÉTIF A. Le marxisme en Afrique noire, **288**, 22.
— Une nouvelle vague de romans nord-africains, **288**, 256.
— Un congrès des Africains et artistes noirs, **288**, *283*.

RÉTIF A. Romans d'Afrique, **289**, 404.
— Un événement missionnaire, **290**, 139.
— Un siècle de chronique missionnaire, **291**, *139*.

RICARD R. Le visage d'Unamuno, **289**, 235.

RIDEAU E. Pèlerinage en France, **291**, 328,

RIQUET M. Un anniversaire spirituel, **291**, 356.

RIMAUD J . Pseudo - chronique d'éducation : Au fil des jours, les images mènent le jeu, **288**, 101; Réflexions en temps de carême, **288**, 427, Les enfants et les hommes, **291**, 103.
— Un discours de Pie XII sur l'éducation des collèges, **290**, *131*.
— Vers la primauté de l'éducation sur la pédagogie, **291**, 264.

RONDET H. Le Cardinal Saliège, **291**, .

RONDOT P. Dix ans de fluctuations politiques en Syrie, **288**, 236.
— Présent et avenir de la Ligue arabe, **289**, 444.
— L'Égypte, forge de constitutions, **290**, 239.
— Orient et Occident devant la crise de Suez, **291**, *120*.
— Réformes musulmanes en Tunisie, **291**, 405.

ROUET de JOURNEL M.-J. Les 6.000 petits chanteurs, **290**, *291*.
— Origines et premières années des « Études », **291**, 171.

ROUGIER P. Un cœur limpide, **288**, 396.

ROUQUETTE R. Bilan du modernisme, **289**, 321.
— Ignace de Loyola dans le Paris intellectuel du XVIe siècle, **290**, 18.
— Deux nouvelles revues universitaires, **290**, *288*.
— La semaine sociale de Marseille, **291**, 97.

RUSSO F. État actuel du problème du logement, **288**, *275*.
— Le procès de Galilée, **289**, 96.
— Les carrières scientifiques, **289**, 378.

SIMON P.-H. La guerre des principes. Laïcité, justice et liberté. **289**, 176.

SORAS A. de. Voyage à l'île Maurice, **289**, 15.

TANDONNET R. Le fondateur des « Études » et l'union des Églises, **291**, 181.
— Quelques journées après cent ans, **291**, 323.

TESSON E. L'Église et l'accouchement sans douleur, **288**, 231.
— LÉglise et la régulation des naissances **291**, 379.

TILLIETTE X. Le souvenir d'Edith Stein, **289**, 3.
— Poètes de sept et de quarante ans, **290**, 430.
— Les confessions d'un grand écrivain, **291**, 88.

TRANCHANT J. Remise à la Basilique de St-Denis du nouveau reliquaire de saint Louis, **290**, *136*.

TRIVIÈRE L. Travail forcé, **289**, 412.

ULRICH M. Le monde moderne et le péché, **291**, .

VEDEL G Crise de l'autorité, **288**, 5.

VILLEDIEU E. Questions sociales : Après les accords Renault, **288**, *273*.

WILCZKOWSKI C. Regard sur la littérature soviétique, **289**, 226.

YDEWALLE C. d'. Perspectives israëliennes, **288**, 369.

II. ORDRE DES MATIÈRES

Administration. Malaise dans la fonction publique, J. BING, **289**, 57 et **289**, 200.
— Crise de l'autorité, G. VEDEL, **288**, 5.

Allemagne. La 5e Semaine sociale des catholiques allemands, J.-J. BAUMGARTNER, **288**, *131*.
— Réalités allemandes, J.-J. BAUMGARTNER, **288**, 161.
— Perspectives allemandes, R. d'HARCOURT, **290**, 41.
— Le problème de la réunification allemande, J.-J. BAUMGARTNER, **291**, 60.
— Le congrès des Églises protestantes d'Allemagne, J. BLANK et M. RONDET, **291**, *117*.

Afrique. Le marxisme en Afrique noire, A. RÉTIF, **288**, 22.
— L'avenir religieux du Tchad, P. DALMAIS, **288**, 39.
— Une nouvelle vague de romans nord-africains, A. RÉTIF, **288**, 22.
— Un congrès des Africains et artistes noirs, A. RÉTIF, **288**, *283*.

Afrique. La première Université ouvrière africaine, P. FONDEVILLE, **288**, *128*.
— Romans d'Afrique, A. RETIF, **289**, 404.
— Présent et avenir de la Ligue arabe, P. RONDOT, **289**, 444.
— Cameroun et Africanisation des cadres, P. FONDEVILLE, **289**, 451.
— L'Église en Afrique centrale, J. MASSON, **290**, 54.
— L'Égypte, forge de constitutions. P. RONDOT, **290**, 239.
— Réformes musulmanes en Tunisie. P. RONDOT, **291**, 405.
— La place de l'école chrétienne dans l'évolution de l'Afrique noire, L.-P. AUJOULAT, **291**, 32.
— Orient et Occident devant la crise de Suez, P. RONDOT **291**, *120*.

Art. Le cabinet de l'amateur à l'Orangerie, P. DONCOEUR, **289**, *131*.
— Les Étrusques au Louvre, A. LAURAS, **288**, *135*.
— L'exposition des manuscrits à peintures gothiques, J. PORCHER, **289**, *106*.

Art. L'exposition Nicolas de Stëla, J. ONIMUS, **289**, *129*.
— Une nouvelle catacombe, A. FERRUA, **291**, 386.
— Les primitifs italiens des musées de France, M. FLORISOONE, **290**, 133.
— La Vision de Cermaine Richier, P. DONCŒUR, **291**, 402.

Asie. Dix ans de fluctuations politiques en Syrie, P. RONDOT, **288**, 236.
— Le pacte de Bagdad, M. FERRO, **289**, 80.
— Liberté de presse et d'opinion en Chine communiste, J. DEPRET, **291**, *126*.

Cinéma. Cf. H. AGEL, dans Table des auteurs.

Criminologie. En face des verdicts de mort, H. du PASSAGE, **289**, *123*.
— La sortie de prison et ses problèmes, C. LHOTTE, **291**, 82.

Économie. La mise en valeur du Sahara, H. NOEL, **291**, *124*.

Éducation. Cf. J. RIMAUD, dans Table des auteurs.
— En souvenir d'une éducatrice, P. AGAESSE, **291**, .
— Le Congrès de Lumen Vitae A. GODIN, **291**, .

Enseignement. La guerre des principes : laïcité, justice, liberté, P.-H. SIMON, **289**, 176.

États-Unis. L'intégration raciale aux Etats-Unis, J. LAFARGE, **288**, 354.

« **Études** ». Le centenaire des « Études », L. BARJON, **291**, 161.
— Origines et premières années de la Revue, M. J. ROUET de JOURNEL, **291**, 171.
— Le fondateur et l'union des Églises, R. TANDONNET, **291**, 181.
— Dans la crise du catholicisme libéral, J. LECLER, **291**, 196.
— Au temps du modernisme, H. HOLSTEIN, **291**, 212.
— Un siècle de chronique missionnaire, A. RÉTIF, **291**, 234.
— La critique littéraire aux « Études », A. BLANCHET, **291**, 246.

« **Études** » Vers la primauté de l'éducation sur la pédagogie, J. RIMAUD, **291**, 264.
— De Charcot à René Guénon: l'œuvre des PP. de Bonniot et Roure, L. BEIRNAERT, **291**, 276.
— Le rayonnement spirituel du P. de Grandmaison, P. DONCOEUR, **291**, 286.
— Témoin et guide d'une époque : le P. de la Brière, A. BONNICHON, **291**, 293.
— Dans la banlieue parisienne : le P. Lhande, H. du PASSAGE, **291**, 299.

Histoire. L'Espagne et les Juifs, E. von KUEHNELT-LEDDIHN, **289**, 45.
— Le P. de Ravignan journaliste, Mgr. J. MARTIN, **289**, 344.
— Histoire du droit de l'Église, L. GUIZARE, **289**, 420.
— Ignace de Loyola dans le Paris intellectuel du XVIe siècle, R. ROUQUETTE, **290**, 18.
— Un évêque et une abbesse jansénistes, M. de HÉDOUVILLE, **291**, 16.

Inde. Séjour en Inde de MM. Boulganine et Kroutchev, M. QUEGUINER, **288**, *123*.
— Damodar Valley. L'Inde en marche, J. de BONHOME, **288**, 187.
— Asie et Europe : la pensée d'un diplomate indien. M. QUEGUINER, **289**, 68.
— Intolérance hindoue et tolérance indienne, M. QUEGUINER, **290**. 161.

Islam. Chrétiens en face de l'Islam, A. d'ALVERNY, **289**, 161.
— Réformes musulmanes en Tunisie, P. RONDOT, **291**, 405.

Israël. Perspectives israëliennes, C. d'YDEWALLE, **288**, 369.

Langues. Une grande entreprise lexicographique, Y. RAGUIN, **288**, 261.
— Ne touchez pas au Littré, A. BLANCHET, **288**, *445*.

Lebreton. Le Père Jules Lebreton, R. d'OUINCE, **290**, 274.

Littérature. Les prix littéraires, L. BARJON, **288**, *128*.

Littérature. Patrice de la Tour du Pin et son message spirituel, J. ONIMUS, **288**, 201.
— Les dix meilleurs romanciers, A. BLANCHET, **288**, *268*.
— Le sourire de Fr. Sagan, A. BLANCHET, **289**, 243.
— Les enfants du demi-siècle, A. BLANCHET, **289**, 364.
— Poètes de sept et de quarante ans, X. TILLIETTE, **290**, 430.
— Marietta la radieuse, A. BLANCHET, **290**, 161.
— Peut-on connaître la France à travers sa littérature, M.-F. GUYARD, **291**, 3.
— Albert Camus. « La chute », L. BARJON, **291**, 47.
— Racine après trois siècles, P. de BOISDEFFRE, **291**, 75.
— Les confessions d'un grand écrivain, X. TILLIETTE, **291**, 88.
— Le Thème de la chute dans les mythes de l'ancienne Grèce, Mme A. PIETTRE, **291**, 341.

Liturgie. Le nouvel Ordo de la Semaine Sainte, P. DONCOEUR, **288**, 94.

Logement. Etat actuel du problème du logement, F. RUSSO, **288**, *275*.

Médecine. Fédération mondiale pour la santé mentale, A. GODIN, **288**, 278.
— L'île aux fous, H. HOLSTEIN, **288**, *447*.
— Médecins et miracles, H. HOLSTEIN, **290**, 94.

Missions. L'avenir religieux du Tchad, P. DALMAIS, **288**, 39.
— Missions franciscaines de Californie, Y. PAGNIEZ, **288**, 74,
— Une grande figure missionnaire : Hippolyte Desideri, J. BASTAIRE, **288**, 339.
— L'Église en Afrique centrale, J. MASSON, **290**, 54.
— Un événement missionnaire, A. RÉTIF, **290**, 139.

Morale. L'Église et l'accouchement sans douleur, E. TESSON, **288**, 231.

Musique. La musique religieuse vocale en France au XVIIIe s., N. DUFOURCQ, **288**, 247.

Musique. La vie et l'œuvre de Prokofieff, H. de CARSALADE du PONT, **288**, 413.
— Le centenaire de Mozart, H. de CARSALADE du PONT, **290**, 256.
— Les 6.000 petits chanteurs, M. J. ROUET de JOURNEL, **290**, *291*.
— Panorama de la musique contemporaine, H. de CARSALADE du PONT; **291**, 424.

Nations-Unies. L'Assemblée générale des Nations-Unies, J. d'SOUZA, **288**, *453*.

Nouvelle. Un cœur limpide, P. ROUGIER, **288**, 396.

Patronat. L'association des cadres dirigeants de l'industrie, M. de LONGEVIALLE, **290**, *283*.
— Assises du patronat chrétien, A. AUMONIER, **289**, 440.

Philosophie. Le degré zéro de la métaphysique, J. ONIMUS, **288**, 68.
— Le souvenir d'Edith Stein, X. TILLIETTE, **289**, 3.
— Le visage d'Unamuno, R. RICARD, **289**, 235.

Psychologie. Psychanalyse et foi chrétienne, L. BEIRNAERT, **288**, 219.
— Le jeune Freud et sa découverte, L. BEIRNAERT, **290**, 195.
— Les « Études carmélitaines » et la psychologie religieuse, L. BEIRNAERT, **290**, *287*.

Questions religieuses. Bienheureux les pauvres, J. DANIÉLOU, **280**, 321.
— Christianisme et souffrance, J.-M. LE BLOND, **288**, 381.
— Naissance des schismes, A. BONNICHON, **289**, 29.
— La Bible de Jérusalem, H. HOLSTEIN, **289**, *122*.
— Bilan du modernisme, R. ROUQUETTE, **289**, 321.
— Le message ignatien et notre temps, J. DANIÉLOU, **290**, 3.
— Ressourcement de la théologie du Sacré-Cœur, R. PETIT, **290**, 126.
— Un anniversaire spirituel, M. RIQUET, **291**, 356.

— L'Église et la régulation des naissances, E. TESSON, **291**, 379.
— Réforme liturgique et requêtes pastorales, P. DONCŒUR **291**, 392.
— Le Pape et les événements, J. M. LE BLOND, **291**, 437.
— Le Cardinal Saliège, H. RONDET, **291**, 439.
— Le Monde moderne et le Péché, M. ULRICH, **291**, .

Questions scientifiques. Le virus et la synthèse de la vie, J. MORETTI, **289**, 88.
— Le procès de Galilée, F. RUSSO, **289**, 96.
— Newton et le satellite artificiel, J. ABELÉ, **289**, 191.
— Les carrières scientifiques, F. RUSSO, **289**, 378.
— L'année géophysique internationale P. LEJAY, **290**, 217.

Questions sociales. Après les accords Renault, E. VILLEDIEU, **288**, *273*.
— Travail forcé, L. TRIVIÈRE, **289**, 412.
— La Semaine sociale de Marseille, R. ROUQUETTE, **291**, 97.

Rouen. La Renaissance de la cathédrale de Rouen, H. HUGAULT, **290**, *246*.

Théâtre. Jouvet maître d'« Exercices », L. BARJON, **288**, 52.
— Le théâtre épique de B. Brecht-R. Bosc, **288**, 79.

Théâtre. L'Orestie d'Eschyle au théâtre Marigny, J. MOREL, **288**, 107.
— Ordet de Carl Dreyer est-il monstrueux; L. BEIRNAERT, **288** *270*.
— L'Ornifle de Jean Anouilh, R. ABIRACHED, **288**, 434.
— Le Triomphe de l'amour au T. N. P., J. MOREL, **289**, 260.
— Ionesco et « Les chaises », R. ABIRACHED, **290**, 116.
— « Le mal court » d'Audiberti, R. ABIRACHED, **291**, 114.
— Les prêtres ouvriers à la scène, A. BLANCHET, **291**, 371.
— Requiem pour une nonne, J. MOREL, **291**, 409.

Tourisme et Voyages. Voyage à l'île Maurice, A. de SORAS, **289**, 15.
— Dans la province du Haut-Mékong à Nam Tha, Y. PAGNIEZ, **289**, 212.
— Tourisme social, F. de DAINVILLE, **290**, 72.
— Pèlerinage en France, E. RIDEAU, **291**, 328.

Université. Deux nouvelles revues universitaires, R. ROUQUETTE, **290**, *288*.

U. R. S. S. Perspectives de l'économie soviétique, H. CHAMBRE, **289**, 113.
— Regards sur la littérature soviétique, C. WILCZKOWSKI, **289**, 226.

BIBLIOGRAPHIE

ORDRE DES AUTEURS

ACADÉMIE DES SCIENCES de l'U. R. S. S. Manuel d'économie politique **291**, 311.

ADAMS H. Mont-Saint-Michel et Chartres, **289**, 154.

ADOLPHE L. L'Univers bergsonien, **288**, 292.

ADNET J. D'un autre monde, **288**, 312.

AGEL H. Vittorio de Sica, **288**, 311.

AGEL H. et G. Précis d'initiation au cinéma, **290**, 319.

AGUESSEAU d'. Essai d'une institution du Droit public, **291**, 153.

AKINAKI V. Contes de fleur et de lune, **291**, 460.

AKINDELE A. et AGUESSY C. Dahomey, **288**, 302.

ALBERES R. M. Gérard de Nerval, **288**, 152.

ALCHINGER I. Le grand espoir, **290**, 153.

ALGREN N. L'homme au bras d'or, **291**, 456.

ALIMEN H. Préhistoire de l'Afrique, **288**, 304.

ALLMEN Ivan. Vocabulaire biblique, **288**, 138.

ALQUIE F. Descartes, l'homme et l'œuvre, **290**, 300.

ALVARO C. Presqu'une vie, **289**, 314.

AMAND de MENDIETA E. Le Mont-Athos, **289**, 142.

ANDRÉ DELASTRE L. saint Ignace de Loyola, **291**, 135.

ANDRIEUX M. Henri IV, **288**, 294.

ANGELOPOULOS A. L'atome unira-t-il le monde? **289**, 305.

ANGLADE J. L'immeuble Taub, **291**, 460.

ARAGONNES C. Lincoln, héros d'un peuple, **289**, 297.

ARCHAMBAULT P. La formation morale de la jeunesse, **289**, 306.

ARLAND M. La grâce d'écrire, **288**, 198.

ARNOLD P. Esotérisme de Shakespeare, **289**, 304.

ARNOLD P. Histoire des Rose-Croix et les Origines de la Franc-maçonnerie, **289**, 298.

ARNOUX A. Le Seigneur de l'heure, **288**, 311.

ARTHAUD C. et HEBERT-STEVENS, Andes, toit de l'Amérique, **290**, 306.

AUBIER et TUNON, Espagne, **291**, 310.

AUDRY C. Léon Blum ou la politique du juste, **288**, 294.

AUGUSTIN St. La Trinité, **288**, 458.

AUGUSTIN St. La Trinité, deuxième partie, **290**, 295.

AUBIER D. Le pas du fou, **288**, 315.

AUGE-LARIBE M. La révolution agricole, **291**, 151.

AULAS B. Indonésie, puissance asiatique, **291**, 147.

AUMONT M. Monde ouvrier méconnu, **291**, 150.

AUZOU G. La parole de Dieu, **291**, 440.

BALANDIER G. Sociologie de l'Afrique noire, **288**, 148.

BALOIS C. Namo Lanka. De Tours à Ceylan, **288**, 319.

BALTHASAR H. von, Le cœur du monde, **289**, 457.

BALTRUSAITIS J. Le Moyen-Age fantastique, **289**, 153.

BAKER A. Dom. La sainte sapience, **291**, 135.

BARBIER J et L. Le clochard, **290**, 154.

BARBAULT A. Défense et illustration de l'astrologie, **288**, 475.

BAREAU A. Les premiers Conciles bouddhiques, **289**, 467.

BARJON L. Le silence de Dieu dans la littérature contemporaine, **289**, 152.

BARON S. Histoire d'Israël, **289**, 455.

BARRAU P. Quand les ouvriers prient, **291**, 133.

BARS H. Croire ou l'amen du salut, **289**, 458.

BASSE de MENORVAL E. Les fossiles, **288**, 304.

BASSETTE L. Le fait de la Salette, **288**, 139.

BATAILLE B. Manet, Album, **289**, 307.

BATTISTINI Y. Héraclite, Parménide, Empédocle, **289**, 293.

BAUCHET P. Les tableaux économiques, **289**, 148.

BAUMONT M. Gloires et tragédies de la Troisième République, **291**, 141.

BAURIT M et HILLARET J. Saint-Germain l'Auxerrois, Eglise collégiale, royale et paroissiale, **289**, 142.

BAYLE G. Le pompiste et le chauffeur, **289**, 310.

BEAUCAMP E. Sous la main de Dieu, I, **291**, 441.

BEAUFRET J. Le poème de Parménide, **289**, 293.

BEAULIEU M. et BAYLE J. La coutume en Bourgogne, **291**, 462.

BEAULIEU P. Jacques Rivière, **290**, 150.

BEAUVOIR S. de. Privilèges, **289**, 294.

BECKER O. et HOFMANN J. Histoire des Mathématiques, **291**, 451.

BELL M. Druides, héros, centaures, **289**, 463.

BELER G. de, Baylen, **288**, 466.

BENSON S. Tobri et l'Ange, **291**, 459.

BERARD L. et PASTEUR VALLERY-RADOT. Science et humanisme, **289**, 305.

BERGEAUD J. Je choisis mon théâtre, **290**, 312.

BERLIOUX M. Mon séjour chez Mao Tsé-Tung, **288**, 144.

BERNANOS G. Le crépuscule des vieux, **289**, 474.

BERNARD J. J. Mon père Tristan Bernard, **288**, 468.

BERNIER P. Un missionnaire, **289**, 475.

BERNOVILLE G. Les sœurs de Mormaison, **288**, 468.

BERNOVILLE G. L'évêque de Bernadette, Mgr Laurence, **289**, 143.

BERNOVILLE G. Saint Ignace de Loyola et les Jésuites, **291**, 135.

BÉSUS R. Le scandale, **291**, 454.

BEUCKEN J. Un portrait de Cézanne, **289**, 307.

BIBESCO Pr. La vie d'une amitié, **288**, 465.

BIEW A. M. Kapitza, père de la bombe atomique russe, **289**, 150.

BLANCHARD J. Le problème algérien, **288**, 301.

BLANCHOT M. L'espace littéraire, **289**, 151.

BLANGUERNON C. Le Hoggar, **288**, 302.

BLARDONNE G. Initiation civique, **291**, 150.

BLOCH M. Les caractères originaux de l'histoire rurale française, **291**, 151.

BLONDIN A. L'humeur vagabonde, **288**, 314.

BLOTTIÈRE J. L'Algérie, **288**, 150.

BLUM G. Les théories psychanalytiques de la personnalité, **289**, 293.

BOIREL R. Science et technique, **289**, 305.

BOIREL R. L'invention, **288**, 292.

BOISSELIER J. Tendances de l'art Kmer, **291**, 462.

BOLL H. Où étais-tu Adam? **289**, 475.

BONNARD A. La civilisation grecque. **290**, 301.

BONZI L. Continent perdu, **291**, 147.

BORAUD A. Les enfants aux mains vides, **288**, 479.

BORDET L. Spiritualité du monde, **288**, 460.

BORDONOVE G. Les armes à la main, **288**, 318.

BOREL P. Côte d'azur, **288**, 147.

BORGAL C. Alain Fournier, **290**, 150.

BORNET G. et IOVLEFF, Sous les cases moïs, **291**, 459.

BOTTINEAU Y. L'Espagne, **288**, 478.

BOTTINEAU Y. Le Portugal, **291**, 310.

BOUCHET M et autres, Mystères chrétiens et action jociste, **289**, 458.

BOURBON-BUSSET J. de. Antoine mon frère, **289**, 475.

BOURDELLE A. Ecrits sur l'art et sur la vie, **288**, 309.

BOURGEAU J. La France du Pacifique, **288**, 302.

BOURGET-PAILLERON R. Le rendez-vous de Quimper, **290**, 314.

BOUYER L. Autour d'Erasme, **289**, 138.

BOSCO H. Les Balesta, **290**, 153.

BOWERS C. G. Ma mission en Espagne, **291**, 448.

BREHIER E. Etudes de philosophie antique, **291**, 138.

BRIEN A. Dieu est là, **291**, 132.

BRILLANT M. et AIGRAIN R. Histoire des Religions, T. III, **288**, 287.

BRILLANT et AIGRAIN R. Histoire des Religions, T. IV, **291**, 137.

BRILLET G. Un chef d'Eglise, saint Paul, **290**, 141.

BRINTON C. Visite aux Européens, **288**, 148.

BRION M. L'art en Sicile, **290**, 318.

BRION M. Les animaux, **289**, 153.

BRION-GUERRY L. Philibert de l'Orme, **290**, 318.

BROCA R. Cinquante ans de conquêtes médicales, **289**, 150.

BRODRICK J. St Ignace de Loyola. Les années du pèlerin, **291**, 446.

BROUTIN P. La Réforme pastorale en France au XVIIe siècle, **291**, 447.

BRU C.P. Esthétique de l'abstraction, **290**, 318.

BRUNEL R. Le monachisme errant dans l'Islam, **290**, 308.

BRUNET P. Initiation à l'oraison, **290**, 295.

BRUNO-SOREN O. Grandeur de la contemplation, **288**, 460.

BRUNOT A. Le génie littéraire de saint Paul, **288**, 138.

BUCK P. Les mondes que j'ai connus, **288**, 149.

BUR J. Médiation mariale, **289**, 291.

BUSQUET R. Histoire de Provence, **288**, 295.

BUTTERFIELD H. Christianisme et histoire, **289**, 462.

BYRNES T. Mes neufs chéris, **290**, 317.

CACERES B. Regards sur les métiers du bâtiment, **288**, 307.

CADIÈRE L. Croyance et pratiques religieuses des Vietnamiens, **288**, 471.

CADOUX J. et LAVIGNE J. Opération — 1.000, **288**, 470.

CALLATAY V. de Atlas du ciel, **290**, 309.

CAMPBELL A. Les deux visages de l'Afrique, **288**, 149.

CAMPBELL A. L'école de la jungle, **290**, 306.

CARPENTIER R. Témoins de la cité de Dieu. Initiation à la vie religieuse, **291**, 131.

CARRAU L. Memento de l'éducateur d'âmes, **289**, 461.

CARTIER A. Existence et vérité, **289**,, 294.

CASTANAKIS T. Tasso Tassoulo et autres nouvelles, **289**, 315.

CASTELLAN G. D.D.R., **289**, 294.

CASTERET N. Sondeurs d'abîmes, **290**, 317.

CASTRIES Duc de. Le maréchal de Castries, **289**, 467.

CAYROL J. Le déménagement, **290**, 316.

CERAM C. Le secret des Hittites, **289**, 463.

CERFAUX L. et CAMBIER J. L'Apocalypse de saint Jean lue aux chrétiens, **290**, 141.

CESBRON G. Vous verrez le ciel ouvert, **291**, 315.

CEUPPENS J. Annuaire des missions en Belgique, **291**, 148.

CHEGARAY J. Hawaï, îles de rêve, **291**, 147.

CHAMBADAL P. Les turbines, **290**, 310.

CHARLES P. Etudes missiologiques, **290**, 297.

CHARLES-ROUX F. et CAILLE J. Missions diplomatiques françaises à Fès, **291**.

CHARY Th. Les Prophètes et le culte à partir de l'exil, **289**, 136.

CHATEAUBRIANT A. de. Itinerarium ad lumen divinum, **289**, 144.

CHARMOT F. La royauté de Marie et le sacerdoce des fidèles, **289**, 291.

CHARMOT F. Les exercices spirituels avec Marie Médiatrice, **290**, 143.

CHAUCHARD P. Les mécanismes cérébraux de la prise de conscience, **290**, 309.

CHAUVIN N. Les chats morts, **291**, 456.

CHESNEAUX J. Contribution à l'histoire de la nation vietnamienne, **288**, 147.

CHOMBART de LAUWE P. La vie quotidienne des familles ouvrières, **291**, 311.

CHRIST Y. Abbayes de France. L'abbaye de Jouarre, **288**, 309.

CHINARD G. L'apothéose de Benjamin Franklin, **290**, 302.

CLAMER A. Exode, *291*.

CLAUDE R. Adolescent, rentre chez toi, **289**, 306.

CLÉMENT B. Chevalier du roi, **291**, 135.

CLOUARD H. Alexandre Dumas, **288**, 297.

COCAGNARD A. M. Le jugement dernier dans l'art, **289**, 154.

COCHIN A. Les sociétés de pensée, **289**, 462.

COLIN-SIMARD. Découverte archéologique de la France, **281**, 140.

COLINON M. Esprit es-tu là?, **291**, 138.

COLLING A. Histoire de la musique chrétienne, **290**, 144.

COLOMBIER P. Sienne, **290**, 307.

COMBE P. Niveau de vie et progrès technique en France depuis 1860, *289*, 149.

CONRAD J. Angoisse, **291**, 318.

CONSTANTIN-WEYER N. La vie privée du poisson, **288**, 305.

CORBETT J. Mangeurs d'hommes dans l'Himalaya, **291**, 456.

CORDELIER J. Madame de Maintenon, **288**, 293.

COULBOIS P. La situation financière de la S. N. C. F., **288**, 474.

COURTHION P. Montmartre, **291**, 461.

COUTAZ B. La peur du gendarme, **290**, 154.

CRANAKI M. Grèce, **288**, 146.

CRISTIANI L. Brève histoire des hérésies, **290**, 144.

CRISTIANI L. Sainte Jeanne d'Arc, **289**, 465.

CRISTIANI L. Monstres et merveilles de la préhistoire, **290**, 309.

CRONIN A. J. La tombe du croisé, **291**, 457.

CROZIER M. Petits fonctionnaires au travail, **289**, 301.

CURIE M. Pierre Curie, **289**, 305.

DADIE B. Le pagne noir, **280**, 154.

DAGERMAN S. L'enfant brûlé, **290**, 315.

DAINVILLE F. de. Livres d'heures du maître, **291**, 132.

DAINVILLE F. de. Cartes anciennes de l'Eglise de France, **291**, 307.

DANIÉLOU J. Dieu et nous, **289**, 457.

DANIÉLOU J. Les saints païens de l'Ancien Testament, **289**, 456.

DANIÉLOU M. Fénelon et le duc de Bourgogne, **288**, 295.

DANIEL-ROPS. Qu'est-ce que la Bible? **290**, 144.

DAUDEL P. La radioactivité au service de la Chimie et de l'Industrie, **289**, 150.

DAUJAT J. Idées modernes, réponses chrétiennes, **291**, 441.

DAVID A. Pleins feux sur HOLLYWOOD, **291**, 319.

DAVIES J. L'œuvre critique d'Albert Thibaudet, **288**, 297.

DAY D. La longue solitude, **289**, 143.

DECARREAUX J. Une république de moines, **291**, 146.

DECREST J. Les complices de l'aube, **288**, 319.

DEDEYAN C. Le thème de Faust dans la littérature européenne, **289**, 303.

DEFFONTAINES P. et JEAN-BRUNHES DELAMARRE. Atlas aérien, **289**, 145.

DELAGE J. Un homme comme vous, **291**, 144.

DELAPORTE Y. Les trois Notre-Dame de la cathédrale de Chartres, **288**, 467.

DEMEERSEMAN A. Tunisie terre d'amitié, **289**, 146.

DERMENGHEM. Mahomet et la tradition islamique, **289**, 460.

DES CARS. G. Amours de ma vie, **291**, 458.

DESAUTELS A. R. Les Mémoires de Trévoux et le mouvement des idées au XVIIIe siècle, **291**, 449.

DESBORDES-VALMORE M. **288**, 152.

DESTERNES S. et CHANDET H. La vie privée de l'Impératrice Eugénie, **289**, 466.

DESCOLA J. Quand les Jésuites sont au pouvoir, **291**, 444.

DESQUEYRAT A. Bilan spirituel du capitalisme, **289**, 473.

DHOTEL A. La chronique fabuleuse, **288**, 313.

DHOTEL A. L'île aux oiseaux de fer, **290**, 315.

DIADOQUE DE PHOTICÉ. Œuvres spirituelles, **289**, 458.

DIDIER G. La rétribution dans la morale de saint Paul, **290**, 294.

DILLENSCHNEIDER C. Le principe premier d'une théologie mariale organique, **289**, 292.

DIOP C.A. Nations nègres et culture, **288**, 302.

DOLLINGER P. Alsace, **288**, 147.

DONCŒUR P. et LANHERS Y. La réhabilitation de Jeanne la Pucelle, **290**, 147.

DOREN C. Van. Benjamin Franklin, **290**, 302.

DOS PASSOS J. Les trois femmes de Jed. Morris, **288**, 479.

DROBROWSKI C. La Yougoslavie socialiste, **290**, 306.

DROUET M. Arbre mon ami, **289**, 471.

DUCHET R. Bilan de la civilisation technicienne, **288**, 472.

DUCLOS P. Le Vatican et la seconde guerre mondiale, **289**, 294.

DUCROCQ A. La science à la conquête du passé, **289**, 150.

DUGAST I. Monographie de la tribu des Ndiki, **288**, 303.

DUHAMELET G. Les Augustines du Saint Cœur de Marie, **288**, 462.

DUPLOYE P. Rhétorique et parole de Dieu, **289**, 474.

DUPOUY A. La pêche maritime et le pêcheur en mer, **288**, 476.

DUPUY R. Monseigneur Sahara, **288**, 148.

DUROSOY M. Lyautey mon général, **289**, 468.

DUSSANE B. Premiers pas dans le Temple, **288**, 469.

DUTEIL H. J. Gens de rencontre, **290**, 316.

DUTOURD J. Les taxis de la Marne, **291**, 453.

DUVAL L. E. Paroles de paix, **291**, 149.

DUVERGER M. Droit constitutionnel et institutions politiques, **288**, 473.

EAUBONNE F. d'. Le ministère des vains désirs, **288**, 312.

ECOCHARD M. Casablanca, le roman d'une ville, **289**, 300.

ELLUL J. Histoire des Institutions, **289**, 138.

ELIADE M. Forêt interdite, **289**, 313.

ENGLEBERT O. Le dernier des Conquistadores, Junifero Serra, **289**, 298.

EPSTEIN J. Esprit de cinéma, **288**, 310.

ERLANGER P. Diane de Poitiers, **288**, 143.

ESCARPIT R. Ruydard Kipling, **288**, 319.

ESTANG L. Ce que je crois, **291**, 141.

ESTIENNE Y. La proie de l'aigle, **289**, 468.

FABIEN S. Les armes à la main, **288**, 318.

FAIN C. Bolivie, **288**, 310.

FAIVRE J. P. Géographie de la Nouvelle Calédonie, **290**, 308.

FALCK E. Les portes de glace, **289**, 310.

FAULKNER W. **289**, 315.

FAURE G. Venise, **290**, 307.

FAURE G. Riviera, **291**, 148.

FAURE H. Un éveilleur d'âmes, Joseph Moureux, **290**, 305.

FERMI L. Atomes en famille, **289**, 151.

FERNANDEZ de la REGUERA R. Quand vient la mort, **288**, 316.

FERRARA O. Gasparo Contarini et ses missions, **290**, 147.

FESSARD G. La dialectique des Exercices de saint Ignace, **290**, 296.

FISCHER H. Les méthodes statistiques en psychologie et pédagogie, **288**, 476.

FLICOTEAUX E. Le sens du carême, **290**, 142.

FLORISOONE H. Esthétique et mystique d'après sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, **290**, 297.

FLORENT P. N. Aux artisans des jours futurs, **288**, 307.

FOHLEN C. Une affaire de famille au XIXe siècle, **289**, 466.

FOND'URLE P. M. Première neige, **290**, 317.

FONTY J. L'enseignement du Code de la route, **289**, 471.

FORESTIER M. Le fort de San Lorenzo, **288**, 155.

FOUCHER L. La philosophie catholique en France au XIXe siècle avant la renaissance thomiste et dans son rapport avec elle, **289**, 137.

FOUQUIÈRES A. de. Pigalle 1900, **289**, 144.

FOURASTIE J. La prévision économique au service de l'entreprise et de la nation, **291**, 153.

FOXWELL ALBRICHT W. L'archéologie de la Palestine, **289**, 136.

FRANCK H. L'enfant muet, **289**, 314.

FRANCO J. Makalu, **289**, 145.

FRANKLIN B. Mémoires, **290**, 302.

FRAZIER F. Bourgeoisie noire, **288**, 293.

FRECHET M. Les mathématiques et le concret, **288**, 475.

FRÉDÉRIC-DUPONT. Mission de la France en Asie, **291**, 148.

GABRIEL DE SAINTE-MADELEINE. Visions et vie mystique, **288**, 139.

GADOUX J. et autres. Opération — 1 000, **290**, 317.

GALBRAITH J. K. Le capitalisme américain, **291**, 152.

GALIC E. L'univers polaire, **290**, 311.

GALOT J. Le Cœur de Marie, *289*, 292.

GALZY J. Le parfum de l'œillet, **291**, 315.

GARAS F. Bourguiba et la naissance d'une nation, **290**, 305.

GARCIA-LORCA F. Théâtre, **289**, 303.

GARNIER Ch. Elsa de Berlin, **291**, 455.

GARREAU A. La Bienheureuse Isabelle de France, **288**, 462.

GARRIGUE F. Gœthe et Valéry, **289**, 303.

GARRONE Mgr. La Porte des Écritures, **288**, 286.

GASSIER P. Goya, Albums, **289**, 307.

GAUQUELIN M. L'influence des astres, **288**, 475.

GAUSSEN H. et BARRUEL P. Montagnes, **288**, 469.

GEMELLI A. Saint François d'Assise et ses petits pauvres, **289**, 465.

GEORGE P. La campagne. Le fait rural à travers le monde, **291**, 151.

GHEERBRANT A. Congo noir et blanc, **289**, 146.

GIRARD A. Le P. Captier et les martyrs d'Arcueil, **288**, 467.

GLANDY A. L'œuvre de M. Real del Sarte, **291**, 462.

GOLDING W. Sa Majesté les Mouches, **290**, 314.

GORSSE P. DE. Pyrénées et Côte basque, **288**, 147.

GOSSET P. et R. Terriflante Asie, Chine rouge, an VII, **291**, 452.

GOSSET P. et R. D'Istambul à la mer du Japon, **291**.

GOUBERT P. Byzance avant l'Islam, **290**, 301.

GOUROU P. Atlas classique, **288**, 471.

GOUROU P. Atlas classique. T. II. — Le Monde, **291**, 145.

GOUTARD Cel. 1940. La guerre des occasions perdues, **291**, 142.

GOUZENKO I. La chute d'un Titan, **288**, 316.

GRANDMAISON L. DE. La vie intérieure de l'apôtre, **291**, 132.

GRANDVAL A. Ma mission au Maroc, **291**, 144.

GRASSET B. Évangile de l'édition selon Péguy, **290**, 151.

GREEN J. Le Malfaiteur, **291**, 313.

GREENE G. Un américain bien tranquille, **290**, 152.

GRÉGOIRE DE NYSSE. La vie de Moïse, **290**, 143.

GUARDINI R. Le Dieu vivant, **289**, 290.

GUARDINI R. La mort de Socrate, **290**, 300.

GUARESCHI. La Passionaria et moi, **288**, 317.

GUERRE R. et ZINTY M. Des Prêtres pour la jeunesse ouvrière, **291**, 133.

GIUGLARIS S. et M. Le cinéma japonais, **290**, 319.

GUILBERT M. et ISAMBERT-JAMATI V. Travail féminin et travail à domicile, **291**, 311.

GUILLAIN R. Six cents millions de Chinois, **291**, 452.

GUILLEMIN H. Claudel et son art d'écrire, **288**, 299.

GUILLERMOU A. La vie de saint Ignace de Loyola, **291**, 135.

GUINARD P. Greco, **290**, 318.

GUITTON F. L'ordre de Calatrava, **290**, 146.

GUY M. Vincent de Paul Bailly, **288**, 145.

HALLADE H. La Chine, **290**, 306.

HARCOURT R. d'. Conrad Adenauer, **289**, 469.

HARING B. La loi du Christ, **289**, 133.

HASTIER L. Vieilles histoires, étranges énigmes, **289**, 144.

HAUDRICOURT et JEAN-BRUHNES-DELAMARRE M. L'homme et la charrue à travers le monde, **288**, 474.

HAYWARD F. L'énigme des Borgia, **291**, 142.

HEBRARD F. Sur les chemins du stade, **288**, 319.

HELBAOUI Y. La Syrie. Mise en valeur d'un pays sous-développé, **291**, 148.

HENDERSON D. et GILLESPIE R.D. Manuel de Psychiatrie, **288**, 292.

HENDERSON J.Y. Médecin de cirque, **290**, 154.

HENRY J. L'abandon à la nuit, **291**, 315.

HERBIN P. Maladie et mort du chrétien, **291**, 134.

HERZOG M. La Montagne, **291**, 309.

HESSE H. Le jeu des perles de verre, **288**, 479.

HOCEIN MANSUR HALLAJ. Diwan, **288**, 288.

HOHLENBERG J. Sören Kierkegaard, **289**, 293.

HOLGERSEN A. Le soleil dansait sur Fatima, **288**, 139.

HOOVER E. La localisation des activités économiques, **288**, 473.

HUGUET J. Stelio ou l'écho dans la cathédrale, **288**, 318.

HUXLEY A. Le Génie et la déesse, **289**, 313.

HUXLEY J. Splendeur et misère de l'Orient, **288**, 471.

INHELDER B. et PIAGET J. De la logique de l'enfant à la logique de l'adolescent, **289**, 306.

INOGUCH R. et NAKAJIMAT T. Alerte Kamikazé, **289**, 312.

IQBAL M. Reconstruire la pensée de l'Islam, **289**, 459.

ISAAC J. Genèse de l'antisémitisme, **291**, 446.

ISAMBERT-JAMATI V. L'industrie horlogère dans la région de Besançon, **288**, 306.

IVES. Épître à Séverin sur la charité, **289**, 139.

JACQUIN F. Les cadres de l'industrie et du commerce, **288**, 473.

JAEGHER P. de. La vertu d'amour, **291**, 132.

JAGMETTI A. La bête humaine d'Émile Zola, **288**, 153.

JAMES E. Histoire sommaire de la pensée économique, **289**, 301.

JAVELET R. Mon curé chez les P.G., **288**, 312.

JEAN de la CROIX St. Le Cantique spirituel, Poèmes et maximes, **291**, 135.

JEANSON C. et F. L'Algérie hors-la-loi, **289**, 146.

JÉROME St. Sur Jonas, **291**, 442.

JETTE M. H. France religieuse du XVIIIe siècle, de la Révolution et de l'Empire, **290**, 146.

JOLIVET R. Le Dieu des philosophes et des savants, **290**, 144.

JOLY E. Qu'est-ce que croire? **291**, 441.

JONGMANN I. Des lois de la célébration liturgique, **289**, 457.

JULLIOT H. de. Mystères du Temporal, **290**, 145.

KAYSER J. Mort d'une liberté, **288**, 307.

KAZANTZAKI N. La liberté ou la mort, **291**, 317.

KERMADEC J. de. Cholon, ville chinoise, **291**, 147.

KEITH A. N. Agnès à Bornéo, **288**, 315.

KINGSLEY AMIS, Jim-la-Chance, **291**, 314.

KNITTEL J. Arietta, **290**, 313.

KNOX R. L'évangile de saint Paul, **289**, 455.

KOCH-ISENBURG L. Madagascar, terre enchantée, **289**, 147.

KOENIGSWALD G. H. R. Von. Les premiers hommes de la terre, **291**, 450.

KOESTLER A. Hiéroglyphes, **288**, 296.

KOTHEN R. Documents Pontificaux de S. S. Pie XII, 1953-54, **291**, 440.

KRAKOWSKI E. Mickiewicz et l'histoire pathétique de la Pologne, **289**, 293.

LABASSE J. Les capitaux et la région, **289**, 147.

LAURENTIN R. Sens de Lourdes, **288**, 139.

LA BEDOYÈRE M. de. Christianisme de vie, **291**, 134.

LACROIX de LAVALETTE J. de. Aria, **291**, 140.

LAFUENTE-FERRARI E. Goya : les fresques de San Antonio, **289**, 307.

LALLEMAND F. Journal de bord de Markos Gestios, **289**, 470.

LALOU E. L'escapade, **289**, 308.

LALOUP J. et NELIS J. Culture et civilisation, **289**, 474.

LANGUEPIN J. Himalaya. Passion cruelle, **288**, 470.

LANOUX A. Le commandant Watrin, **291**, 454.

LAPOUJADE R. Les mécanismes de fascination, **288**, 309.

LARANDE Y. Rome, **288**, 147.

LARSEN E. Douze hommes qui ont changé notre vie, **289**, 151.

LA SERRE Mgr de la. Le Cardinal Petit de Julleville, **289**, 467.

LASSIEUR P. L'amour prétexte, **291**, 316.

LATIL P. de et BERGIER J. Quinze hommes... un secret, **290**, 309.

LAUER A. Phénoménologie de Husserl, **288**, 291.

LAURAND L. et LAURAS A. Manuel des Etudes grecques et latines. T. II. Rome, **288**, 150.

LA VARENDE. Monsieur le Duc de Saint-Simon et sa comédie humaine, **288**, 151.

LA VILLEON O. de. Les petites sœurs des pauvres, **290**, 301.

LAVELLE L. De l'intimité spirituelle, **288**, 290.

LEBEL G. La France et les principautés danubiennes, **288**, 464.

LECLER J. Histoire de la tolérance au siècle de la Réforme' **288**, 463.

LECLERCQ J. La vie érémitique d'après Paul Giustiniani, **288**, 460.

LE CUNFF E. S. O. S. Atlantique, **289**, 314.

LEDRE C. La Franc-Maçonnerie, **291**, 141.

LEFEUVRE J. Les enfants dans la ville, **288**, 288.

LEFORT G. von. La porte du Ciel, **288**, 317.

LEIRIS N. Contacts de civilisation en Martinique et Guadeloupe, **290**, 306.

LEJEUNE L. Avec Jérôme Becker en Afrique Orientale, **289**, 300.

LE MOULT E. Mes chasses aux papillons, **290**, 317.

LE LANNOU M. Le Brésil, **288**, 300.

LEMAITRE S. Textes mystiques d'Orient et d'Occident, **288**, 287.

LEPP I. Le monde chrétien et ses malfaçons, **290**, 304.

LEROY J, Histoire, prophétie et sagesse biblique, **288**, 286.

LE SENNE R. La découverte de Dieu, **288**, 290.

LESTRANGE M. DE. Les Coniagin et les Bassari, **288**, 303.

LEVIS-MIREPOIX Duc de. Aventures d'une famille française, **289**, 299.

LEVI-STRAUSS C. Tristes tropiques **288**, 471.

LILAR S. Journal de l'analogiste, **288**, 152.

LIOU CHAO-TCHI. Pour être un bon communiste, **290**, 306.

LIONCOURT G. de. Un témoignage sur la musique et sur la vie au XXe s., **290**, 319.

LIPPMANN W. Crépuscule des démocraties, **289**, 472.

LONGSTAFF T. Mon odyssée montagnarde, **288**, 470.

LORRIS P. G. Le Cardinal de Retz, **291**, 143.

LOTTIN Dom O. Morale fondamentale, **289**, 134.

LOUIS-GRIMAUD. Histoire de la liberté d'enseignement en France, T. VI, **289**, 298.

LUBAC H. de. Nouveaux paradoxes, **290**, 142.

LUBAC H. de. Sur les chemins de Dieu, **290**, 142.

LUBIENSKA de LENVAL H. La liturgie du geste, **291**, 133.

LUBKE A. L'homme dans les profondeurs de la terre, **288**, 476.

LUCRECE. De la nature des choses, **290**, 300.

LUZZATO M. Le sentier de rectitude, **289**, 461.

MADARIAGA S. de. Bolivar, **289**, 297.

MADARIAGA S. de. L'essor de l'Empire espagnol d'Amérique, **290**, 146.

MAERTENS T. L'éloge des Pères, **289**, 457.

MAG-VINCELOT. Quand tombe le fruit, **291**, 153.

MAITRE L. C. Introduction à la pensée d'Iqbal, **290**, 306.

MALAURIE J. Les derniers rois de Thulé, **288**, 470.

MANOIR H. du et autres. Maria, Etudes sur la Ste Vierge, T. IV, **289**, 291.

MAO-TSE-TOUNG. Œuvres choisies T. II, **289**, 298.

MAQUET A. Albert Camus ou l'invincible été, **290**, 312.

MARAVALL J. La philosophie politique espagnole au XVIIe s., **289**, 462.

MARCAIS G. L'architecture musulmane et l'Occident, **288**, 477.

MARDUEL F. La Providence, **289**, 135.

MARLE R. Buetmann et l'interprétation du Nouveau-Testament, **289**, 289.

MARIE-ANDRÉ du SACRÉ-CŒUR (Sœur) Civilisations en marche, **291**, 313.

MARIE-JOSÉ. La Maison de Savoie, **291**, 444.

MARIE-MICHEL S. Par ce signe tu vaincras, **289**, 459.

MARIE-THÉRÈSE du SACRÉ-CŒUR M. Les vœux de religion, **289**, 290.

MARROU H. Saint Augustin et l'Augustinisme, **288**, 458.

MARSTON C. La Bible a dit vrai, **289**, 456.

MARTIN C. N. L'atome maître du monde, **290**, 309.

MARTIN R. L'urbanisme dans la Grèce antique, **291**, 139.

MARK B. L'insurrection du Ghetto de Varsovie, **288**, 144.

MASSIP R. La petite anglaise, **291**, 455.

MASSIS H. L'Occident et son destin, **290**, 149.

MASSONI P. Haïti, reine des Antilles, **288**, 471.

MASON S. F. Histoire des sciences, **289**, 304.

MATTON R. La Crête antique, **289**, 464.

MAURIAC P. Libre histoire de la médecine française, **290**, 310.

MAURICE A. Thomas Basin, évêque de Lisieux, **291**, 448.

MAUROCORDATO A. L'Ode de Paul Claudel, **288**, 299.

MAY-MASSE M. T. Visages de l'aventure, *291*,

MERLAUD A. Jean-Baptiste de la Salle, **291**, 136.

MERSENNE M. Correspondance, **288**, 466.

MERTON T. Silence au ciel, **288**, 477.

MERTON T. Nul n'est une île, **291**, 442.

METAIS P. Mariage et équilibre social dans les sociétés primitives, **289**, 147.

MEYER F. L'Ontologie de Miguel de Unamuno, **289**, 137.

MILLOT R. L'épopée missionnaire, **289**, 459.

MILTON J. L'âge d'aimer, **288**, 154.

MIKUS J. A. La Slovaquie dans le drame de l'Europe, **288**, 143.

MINON P. Le peuple liégeois, **289**, 300.

MISRAKI P. De la boue sur les yeux, **289**, 309.

MITRY J. John Ford, **288**, 311.

MOHRT M. Le nouveau roman américain, **289**, 152.

MOLLAT F. Le Seigneur est mon berger, **290**, 144.

MONGREDIEN G. L'affaire Foucquet, **291**, 143.

MONNIER J. La clarté de la nuit, **291**, 457.

MONTESQUIEU. L'Esprit des Lois, t. II, **290**, 312.

MONTVALON R. de. Ces pays que l'on n'appellera plus colonies, **291**, 149.

MORAZE C. Les Français et la République, **291**, 141.

MORICE E. et CHARTIER F. Méthode de statistique, **288**, 475.

MOULIN L. Les formes du gouvernement dans les Ordres religieux, **290**, 297.

MOURNAT E. Comment on cherche et on trouve une place Outre-Mer, **290**, 307.

MUHYI-DIN-IBN-ARABI. La sagesse des prophètes, **288**, 288.

NABERT J. Essai sur le mal, **289**, 137.

NABHANI K. et CHARBONNEAU **288**, 302.

NANTEUIL J. Le fanal exhaussé, **288**, 467.

NANTOUX P. Les délibérations du Conseil des Quatre, **289**, 294.

NERET. Réhabilitation des diminués physiques, **289**, 471.

NEWMAN. Ecrits autobiographiques, **290**, 303.

NIEL F. Albigeois et Cathares, **290**, 147.

NOGUÈRES L. Le véritable procès du Maréchal Pétain, **289**, 299.

NOGUÈRES L. La dernière étape. Sigmaringen, **291**, 141.

NOSSAK H. E. Nekya, **288**, 316.

OBERTH N. Les hommes dans l'espace, **289**, 306.

OMBREDANNE A. et FAVERGE J. L'analyse du travail, **289**, 473.

OPPENHEIMER J. La science et le bon sens, **288**, 306.

O'REILLY P. Bibliographie de la Nouvelle Calédonie, **288**, 149.

OTT L. Précis de théologie dogmatique, **289**, 134.

OUARY M. Le grain dans la meule, **291**, 457.

OURSLER F. La vie passionnée du Galiléen, **290**, 296.

PALEOLOGUE M. Journal de l'Affaire Dreyfus, **288**, 465.

PALES L. L'alimentation en A. O. F., **290**, 308.

PALMER G. Le maquis de Dieu en Asie, **290**, 302.

PANIKAR K. M., L'Asie et la domination occidentale, **290**, 302.

PAQUIN J. Morale et Médecine, **288**, 139.

PARIAS L. H. Histoire universelle des explorations. T. I, II, III, IV., **291**, 307.

PARINAUD A. L'affaire Minou Drouet, **289**, 471.

PARROT A. Samarie, capitale du royaume d'Israël, **289**, 136.

PARSCH P. Apprenons à lire la Bible, **289**, 455.

PASCAL B. Opuscules et lettres, **288**, 295.

PAULHAC J. Les bons élèves, **288**, 314.

PAULME-SCHAEFFNER D. Les sculptures de l'Afrique Noire, **291**, 461.

PAVESE C. Le bel été, **288**, 318.

PEGUY C. Deuxième élégie, XXX, **288**, 153.

PEISSON E. Dieu te juge, **290**, 153.

PEISSON E. Jacques Cartier navigateur, **290**, 148.

PENN WARREN R. Le grand souffle, **289**, 312.

PERNOUD R. Dans les pas de Jeanne d'Arc, **289**, 465.

PERRIN J. M. La virginité chrétienne, **290**, 145.

PERROY E. Histoire générale des civilisations. III. Le Moyen-Age, **291**,

PERRUCHOT H. La haine des masques, **288**, 298.

PEYRE J. Les quatre capitaines, **289**, 469.

PEZET M. Les Alpilles, **288**, 147.

PHILLIPS W. Qataban et Saba, **291**, 146.

PEPIN E. Géographie de la circulation aérienne, **291**, 145.

PIAGET J., LICHNEROWICZ A., BETH E. et DIEUDONNE J. L'enseignement des Mathématiques, **288**, 475.

PIERON et autres. Traité de psychologie appliquée, **290**, 300.

PIERRE L'ERMITE. Je regarde ma vie, **289**, 144.

PIETTRE A. Les trois Ages de l'Economie, **288**, 308.

PLANIOL M. et RIPERT G. Traité pratique de droit civil français, t. IV et X, **289**, 473.

PLANTE L. Un grand seigneur de la Politique, **288**, 464.

PLIEVIER Th. Berlin, **289**, 155.

POLIAKOV L. Histoire de l'antisémitisme, du Christ aux Juifs de cour, **291**, 446.

PONTEIL F. Napoléon Ier et l'organisation autoritaire de la France **289**, 470.

POINSENET M. D. France religieuse du XVIIe s., **290**, 146.

PONS R. Procès de l'amour, **290**, 150.

PONTOPPIDAN H. Le visiteur royal, **289**, 311.

POULIOT A. Aux origines de notre dévotion à l'Immaculée-Conception, **291**, 142.

POURRAT H. Europe et Paradis, **289**, 311.

POUTHAS C. H. La population française pendant la première moitié du XIXe s., **291**, 150.

PRADALIE G. Balzac historien. La Société de la Restauration, **289**, 152.

PRATOLINI V. Metello, **291**, 318.

PREVET F. La moralité professionnelle des origines à nos jours, **291**, 153.

PROTAT J. Messages pour tous les temps, **288**, 140.

PROUST M. et RIVIERE J. Correspondance, **288**, 299.

PUCELLE J. Le temps, **288**, 290.

QUASTEN J. Initiation aux Pères de l'Eglise, **289**, 290.

QUEFFELEC H. Un feu s'allume sur la mer, **291**, 319.

QUILLOT R. La mer et les poissons, **290**, 149.

RABEIL J. L'industrie cotonnière française, **288**, 306.

RAHNER H. Ignace de Loyola, **288**, 478.

RAHNER H. Marie et l'Eglise, **289**, 291.

RAHNER H. Notes pour servir à l'étude des Exercices, **290**, 143.

RAMBACH P. Du Nil au Gange, **288**, 302.

RAVARY B. Prémontré dans la tourmente révolutionnaire, **290**, 147.

REBIKOFF D. En avion sous la mer, **291**, 315.

REMY. Les mains revêtues de lumière, **291**, 317.

RENAUDET A. Erasme et l'Italie, **289**, 138.

RENAUD R. Süchow, diocèse de Chine, **288**, 466.

RENOUVIN P. Le XIXe siècle, **288**, 142.

RENOU L. et FILLIOZAT J. L'Inde classique, **288**, 300.

RETIF A. Pauvreté spirituelle et mission d'après le P. Liberman, **290**, 298.

RETIF A. Catholicité, **291**, 441.

REUTER P. Institutions internationales, **288**, 473.

REY R. L'art des cloîtres romans, **288**, 309.

REY J. Les missionnaires de Saint François d'Annecy, **289**, 299.

RICARD R. Etudes sur l'histoire des Portugais au Maroc, **288**, 466.

RICARD R. Etudes hispano-africaines, **291**, 448.

RICHARD J. P. Poésie et profondeur, **289**, 152.

RICHAUD M. F. et IMBRECA P. En suivant Jeanne d'Arc sur les chemins de France, **289**, 141.

RICHAUD A. de. L'étrange visiteur, **291**, 455.

RIDEAU E. Essor et problèmes d'une région française, **289**, 472.

RIPERT G. Les forces créatrices du droit, **289**, 302.

RIVIERE-SESTIER H. Venise et les îles de la lagune, **290**, 307.

ROBERT A. L'évolution des coutumes de l'ouest africain, **288**, 303.

ROBINET J. L'autodidacte, **289**, 309.

ROMAINS J. Le fils de Jerphanion, **290**, 151.

ROMEUF J. Dictionnaire des Sciences économiques, **291**, 150.

RONSIN F. Eveilleurs d'âmes, **289**, 470.

ROTARU I. La porte du silence, **290**, 152.

ROUAULT M. Physique atomique, **289**, 306.

ROUBIER J. La photographie et le cinéma d'amateur, **291**, 450.

ROUCH J. Le rire n'a pas de couleur, **291**, 319.

ROVAN J. Le catholicisme politique en Allemagne, **291**,

ROUPNEL G. La ville et la campagne au XVIIe siècle, **289**, 148.

ROUSSEAUX A. Littérature du XXe siècle, **288**, 297.

ROUSSEL R. Les Pèlerinages, **289**, 136.

ROUVEYRE A. Amour et poésie d'Apollinaire, **288**, 152.

ROVAN J. Catholicisme politique en Allemagne, **291**, 445.

ROY C. L'opéra de Pékin, **289**, 298.

ROY G. Rue Deschambault, **288**, 313.

RUNYON D. Le complexe de Broadway, **288**, 154.

RUNYON T. A perpétuité, **289**, 312.

S. M. L. de. Madame Elisabeth inconnue, **288**, 145.

SABATO E. Le tunnel, **291**, 460.

SABLIAUX V. de. Le pied fourchu, **291**, 469.

SAINT-EXUPÉRY A. de. Un sens à la vie, **290**, 149.

SAINT-PIERRE M. de. Dieu vous garde des femmes, **288**, 313.

SAINT-THIERRY G. de. Lettre d'or aux Frères du Mont-Dieu, **291**, 134.

SAINT-VICTOR R. de. Les quatre degrés de la violente charité, **289**, 139.

SALET G. Trouver le Christ, **289**, 135.

SAMSON L. Les Eudistes en Amérique du Sud, **288**, 145.

SAUVY A. L'opinion publique, **289**, 473.

SAVATIER et autres. Traité de droit médical, **291**, 312.

SCHAEFER R. Révolution en Algérie, **291**, 149.

SCHILLING R. La religion romaine de Vénus, **290**, 298.

SCHLEVIN B. Les Juifs de Belleville, **291**, 459.

SCHREIBER H et G. Villes ensevelies, **291**, 146.

SECRET J. Saint Jacques et les chemins de Compostelle, **289**, 145.

SEGONZAC A. de. Visa pour Pékin, **289**, 301.

SENET A. L'homme à la découverte de son corps, **290**, 310.

SERISAWA K. La fin de Samouraï, **288**, 316.

SEROUYA H. Le mysticisme, **290**, 296.

SERROU R. et VALS P. Au désert de Chartreuse, **288**, 309.

SERVIER J. Dans l'Aurès sur les pas des rebelles, **289**, 146.

SESMAT A. Hamelin et la philosophie chrétienne, **290**, 299.

SEVRIN E. Mgr Clausels de Montals, évêque de Chartres, **289**, 140.

SHAKESPEARE. Œuvres complètes, t. I, **288**, 151.

SHEPLEY J. et BLAIR C. La guerre secrète autour de la Superbombe, **288**, 305.

SCHNEIDER R. Saint-Pierre, **289**, 307.

SIMON A. Catholicisme et Politique, **289**, 140.

SIMON P. H. Elsinfor, **290**, 316.

SIDHAN R. Horizons sonores, **291**, 462.

SŒUR MARIE. O Père qui m'avez parlé, **290**, 151.

SOLDATI M. Les lettres de Capri, **291**, 458.

SOULT Mal. Mémoires, **288**, 294.

SOUSTELLE J. La vie quotidienne des Aztèques, **288**, 141.

STAUFFER E. Le Christ et les Césars, **291**, 139.

STAEHELIN. La question des Jésuites, **289**, 464.

STANLEY. Sur le Bas-Congo, **289**, 300.

STEENBERGHEN F. Van. Responsabilités internationales des chrétiens, **289**, 459.

STEIN E. Le Mystère de Noël, **289**, 135.

STEIN E. La femme et sa destinée, **290**, 299.

STIERLI J. Le Cœur du Sauveur, **290**, 144.

STROOBANTS F. Notre-Dame du Remède et l'Ordre Trinitaire, **289**, 140.

STUART F. Le pigeon irlandais, **288**, 154.

STUART F. La porte d'espérance, **290**, 313.

SWINBURNE A. C. Lesbia Brandon, **291**, 318.

TABOULET G. La Geste française en Indochine, **289**, 147.

TATON R. Causalités et accidents de la découverte scientifique, **288**, 305.

TAURIAC J. Miracles à Lourdes, **290**, 298.

TEILHARD de CHARDIN P. Lettres de voyage, **290**, 305.

TESSIER G. L'âme du syndicalisme, **289**, 301.

THEISS F. Tsoushima, **291**, 144.

THIERRY A. Diane de Poitiers, **288**, 466.

THIRY A. Le récit du pèlerin, **291**, 135.

THIVOLLIER P. Franc-parler sur la religion, **290**, 145.

THOMAS B. Abraham Lincoln, **289**, 297.

TOESCA M. Paris un jour d'avril, **289**, 308.

TOULEMON A. L'art de gérer son patrimoine, **291**, 151.

TREZENEM E. L'Afrique Equatoriale française, **288**, 149.

TRUMAN H. S. Mémoires **289**, 296.

TRUMAN H. S. Mémoires, **290**, 148.

T'SERSTEVENS A. Le livre de Marco Polo, **289**, 469.

T'SERSTEVENS A. Mexique, pays à trois étages, **289**, 300.

TUTUOLA A. L'ivrogne dans la brousse, **289**, 312.

ULLMAN J. R. Tenzing de l'Everest, **288**, 470.

ULLMAN J. R. Rivière du soleil, **290**, 154.

UTZ A. F. et GRONER J. F. Relations humaines et société contemporaine, **291**, 131.

VAES G. Octobre long dimanche, **291**, 458.

VALENSIN A. Regards sur Dante, **290**, 311.

VALLERY-RADOT I. La mission de dom Vital Lehodey, **291**, 144.

VANDER MEER F. Saint Augustin pasteur d'âmes, **289**, 464.

VANDIER, J. Manuel d'archéologie égyptienne, **288**, 141.

VARET G. Manuel de Bibliographie philosophique, **291**, 137.

VARILLON. Joffre, **291**, 143.

VAUDOYER J. L. Les demi-dieux : E. Manet, **288**, 310.

VAUSSARD M. Histoire de la démocratie chrétienne, **289**, 294.

VENZAC G. Les origines religieuses de V. Hugo, **290**, 311.

VERCORS. Les divagations d'un Français en Chine, **289**, 301.

VERRY M. Les laminoirs ardennais, **288**, 306.

VEYRIN P. Les Basques, **288**, 471.

VIER J. La comtesse d'Agoult et son temps, **290**, 304.

VILLEBŒUF A. Sérénades sans guitare, **290**, 308.
VINCENDON D. La science des catastrophes, **291**, 451.
VOGEL A. Oiseaux de paradis, pygmées et papous, **289**, 300.

WALTER E. Sources d'eau vive, **289**, 135.
WASSERMANN J. Christian Wahuschaffe, **288**, 316.
WAUGH E. Officiers et gentlemen, **291**, 318.
WELLES O. Monsieur Arkadin, **288**, 154.
WELTER G. L'amour chez les primitifs, **291**, 312.
WHITMAN W. Feuilles d'herbe, **290**, 150.
WRIGHT R. Le transfuge, **289**, 315.
WRIGHT R. Bandoeng, **290**, 306.

YAMATA K. Le mois sans dieux, **290**, 154.

ZELLER G. Les temps modernes, **288**, 142.
ZENKOVSKY B. Histoire de la philosophie russe, T. II, **288**, 291.
ZERAFFA M. Tunisie, **288**, 149.

COLLECTIFS ET ANONYMES

Adam Mickiewiez, 1798-1855, **290**, 150.
Aisne, Laon, Soissons, **291**.
Albums des Guides bleus (Les), **288**, 470.
Albums des Guides Bleus (Les), **291**, 146.
Algériens en France, **288**, 148.
Alsace, pays sous-développé (L'), **289**, 149.
Amiens, **289**, 154.
Année Canonique, T. II, **288**, 140.
Année ferroviaire 1955 (L'), **288**, 306.
Année ferroviaire, 1956 (L'), **291**, 451.
Annuaire statistique de la France 1954, **289**, 149.
Archives de philosophie du droit, **288**, 472.
Art populaire baroque en Savoie (L'), **288**, 478.

Bottin mondain 1956, **289**, 302.

Catholicisme allemand, **291**, 445.
Cinquante ans de pensée catholique, **288**, 467.
Cohabitation en Algérie (La), **291**, 149.
Convertis du xxe s., **288**, 467.
Correspondance entre Ch. Péguy et Romain Rolland, **288**, 153.

Documents de France, **288**, 471.
Drame de l'Afrique du Nord et la conscience chrétienne (Le), **291**, 149.
Droit à Dieu : la Mère Marie du Sacré-Cœur, **288**, 146.

Encyclopédie de la Pléiade, Histoire Universelle, I., **291**, 443.
Etapes, Carnet de retraites, **290**, 143.
Etudes Carmelitaines : I. — Elie le prophète selon les Ecritures et les traditions chrétiennes. II. — Au Carmel, dans le Judaïsme et l'Islam, **291**, 131.
Etudiants noirs parlent (Les), **288**, 302.

Face au choix d'une carrière, **291**, 313.
Fresques et Vitraux de Louis Mazetier, **288**, 478.
Futures citoyennes, **289**, 471.

Grands siècles de la peinture : Le Quinzième siècle, **289**, 154.

Histoire des relations internationales, T. III et VI, **288**, 142.
Hommage à Paul Claudel. N. R. F., 1955, **288**, 299.

Journal d'un bourgeois du Caire, **289**, 146.

Livre (Le), **288**, 477.

Manuscrits à peinture en France du XIIIe au XVIe s. (Les), **288**, 478.
Missel de chaque jour, **288**, 462.
Missel Biblique de tous les jours, **288**, 462.
Moïse, l'homme de l'Alliance, **288**, 286.
Mounier et sa génération, **289**, 468.
Musique dans l'éducation (La), **289**, 471.

Notre-Dame de Paris, **291**, 461.

Papiers de Boswell (Les), **288**, 143.
Partis politiques et classes sociales, **288**, 295.
Pierre Gassendi, Sa vie et son œuvre, **288**, 292.
Psychologie, activité nerveuse supérieure, **288**, 476.

Réfugiés étrangers en France (Les), **289**, 302.
Rembrandt et l'Evangile selon saint Luc, **288**, 477.
Romantiques anglais (Les), **289**, 303.

Sainte Bible pour le foyer (La), **288**, 461.
Saint-Philibert de Tournus, **291**, 461.
Sicile grecque, **291**, 460.

Techniciens des industries modernes, **291**, 451.
Trois écrivains noirs, **288**, 302.
Trois missels pour enfants, **288**, 289.

Venise, **290**, 308.
Vie des plantes (La), **288**, 305.
Vie de Jésus. Carte et figuration (La), **288**, 461.
Viens, Seigneur, **288**, 461.
Visage de l'aventure, **291**, 449.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Lettre autographe de Sa Sainteté Pie XII au directeur et aux rédacteurs des « Études » 321

Roger TANDONNET..... Quelques journées après cent ans 323

Émile RIDEAU ..... Pèlerinage en France 328

Mme André PIETTRE ..... Le thème de la chute dans les mythes de l'ancienne Grèce .. 340

Michel RIQUET ..... Un anniversaire spirituel 354

André BLANCHET..... Les prêtres ouvriers à la scène .. 368

Chroniques.

Eugène TESSON ..... L'Église et la régulation des naissances 375

Paul DONCŒUR ..... Réforme liturgique et requêtes pastorales. La vision de Germaine Richier 386

Pierre RONDOT ..... Réformes musulmanes en Tunisie 399

Jacques MOREL ..... Requiem pour une nonne 403

Henri AGEL ..... Le domaine de l'enfance 411

Henri de CARSALADE du PONT Panorama de la musique contemporaine 417

Actualités.

Le Pape et les événements — Le Cardinal Saliège — En souvenir d'une éducatrice — Le monde moderne et le péché — Le Congrès de *Lumen vitae* 429

Les Livres.

Questions religieuses : R. KOTHEN; G. AUZOU; E. BEAUCAMP; A. CLAMER; J. DAUJAT; E. JOLY; A. RETIF; T. MERTON; Saint JÉROME 440

Histoire et biographies : Encyclopédie de la Pléiade; Histoire universelle; E. PERROY; J. DESCOLA: MARIE-JOSÉ, J. ROVAN; Catholicisme allemand; L. POLIAKOV; J. ISAAC; J. BRODRICK; P. BROUTIN: C. G. BOWERS; R. RICARD; F. CHARLES-ROUX et J. CAILLÉ; A. MAURICE 443

Littérature : A. R. DESAUTELS; Visages de l'aventure 449

Sciences : G. H. R. von KOENIGSWALD; J. ROUBIER; D. VINCENDON; O. BECKER et J. HOFMANN; Techniciens des industries modernes; L'année ferroviaire 1956 450

Géographie et voyages : R. GUILLAIN; P. et R. GOSSET 452

Romans : J. DUTOURD; R. BESUS; A. LANOUX; R. MASSIP; A. de RICHAUD; C. GARNIER N. ALGREN; N. CHAUVIN; J. CORBETT; M. OUARY; J. P. MONNIER; A. J. CRONIN; G. VAES; M. SOLDATI: G.des CARS; V. de SABLIAUX; G. BORNET et G. IOVLEFF; S. BENSON; B. SCHLEVIN; U. AKINARI; J. ANGLADE; E. SABATO 453

Art : Sicile grecque; P. COURTHION; Notre-Dame de Paris; L'Aisne, Saint-Quentin, Laon, Soissons; Saint-Philibert de Tournus; D. PAULME-SCHAEFFNER; J. BOISSELIER; A. GLANDY; R. SIOHAN; M. BEAULIEU et J. BAYLE 460

Parmi les livres d'étrennes 463

Les disques 468

Tables des tomes 288, 289, 290 291 : Ordre des auteurs 473
Ordre des matières 476
Bibliographie 480

Le Directeur gérant : J. VILLAIN.
Dépôt légal : 4e trimestre 1956.

Imp. FIRMIN-DIDOT, Mesnil-sur-l'Estrée (Eure)
N° d'éditeur : 159

DESCLEE DE BROUWER

NOËL 1956

Publié sous la direction du R. P. DONCŒUR S.J.
avec la collaboration de Y. LANHERS et G. LE BOURGEOIS.
Illustrations et couverture d'Étienne MOREL.

DICTIONNAIRE DU JEUNE CHRÉTIEN

Les six cents mots clefs des Écritures et de la Tradition Chrétiennes,

- **Un texte court, adapté à l'esprit de l'enfant et une illustration en quadrichromie offset présentent chacun des mots de ce dictionnaire.**
- **Une table de références, en fin de volume, permet aux parents et aux éducateurs de se rapporter aux passages des Écritures d'où le mot est extrait.**

Un vol. 104 p. entièrement ill. en couleurs offset, 19 × 24 (à partir de 6 ans). ***1500*** *fr.*

✷

Nouveaux albums pour les étrennes 1957

Album de A. Carigiet ***(6 à 8 ans)*** **:**
LA GRANDE NEIGE. Images de Carigiet, texte de Blaise Briod 12 planches en couleurs..... **960** fr.

Album de Josette Boland ***(de 4 à 8 ans)***
PRIONS AVEC LE ROI DAVID. 12 psaumes transcrits à l'usage des enfants par G. Vauthier, ill. de J. et S. Boland.. **870** fr.

Album de Jacqueline Ide ***(de 4 à 8 ans)***
LES SAINTS DONT VOUS PORTEZ LE NOM. Huit vies de Saints écrites par Jeanne Cappe, ill. de J. Ide..... **870** fr.

Album-disque :
LA CHÈVRE DE MONSIEUR SEGUIN. Cet album illustré par J. Ide contient l'enregistrement du conte d'A. Daudet lu par Fernandel et gravé sur disque Decca (album-disque) **1600** fr.

✷

Pour la jeunesse :

BELLE-HUMEUR :

Une nouvelle série dans une nouvelle présentation

Charles Kervern : **Route : Nord, 88 Est** (G. F. 11 à 16 ans)
Hugues Varnac : **Le Rocher du Pas de la Mule** (G. F. 11 à 16 ans)
P. Hawken : **Ann, hôtesse de l'air** (F. à partir de 12 ans)
R. Forbes-Watson : **Au large de Zanzibar** (G. F. 10 à 14 ans)

La collection **" Belle-Humeur "** adopte une nouvelle présentation : chaque roman **est** présenté en volume relié, plastifié, couverture illustrée en couleurs; **le** vol..... **330** fr.

MAME

ÉTRENNES 1957

Offrez un Missel,
Offrez un cadeau qui reste.

MISSEL QUOTIDIEN DES FIDÈLES

par le Père J. FEDER s. j.

DES TEXTES RIGOUREUSEMENT A JOUR :

La nouvelle Semaine Sainte, les offices de Saint Pie X, de Saint Joseph, de la Royauté de Marie, sont insérés à leur place.

UNE PRÉSENTATION ENCORE AMÉLIORÉE :

Impression entièrement Noire et Rouge, nouveau choix de reliures.

à partir de 1.950 Frs.

TOURS — MAME — PARIS

"Maîtres spirituels"

Après *Écrivains de toujours*, après *Petite Planète*, voici une nouve collection illustrée sur l'origine et le développement des grandes spi tualités vivantes. *Chaque vol.* 192 *pages avec près de* 100 *images*..... 350

Parus :

1. **MAHOMET et la tradition islamique** par Émile Dermengh
2. **SAINT AUGUSTIN et l'Augustinisme** par Henri Marr
3. **St JEAN-BAPTISTE et la spiritualité du désert** par Jean Steinma
4. **GEORGE FOX et les Quakers** par Henri Van Ett
5. **SAINT PAUL et le mystère du Christ** par Claude Tresmont
6. **LE BOUDDHA et le bouddhisme** par Maurice Percher
7. **MAITRE ECKHART et la mystique rhénane** par J. Ancelet-Hustac
8. **MOISE et la vocation juive** par André Neh

ÉDITIONS DU SEUIL

Stanford University Libraries
3 6105 126 608 152

DO NOT REMOVE
FOR USE IN BUILDING ONLY

Stanford University Library
Stanford, California

In order that others may use this book, please return it as soon as possible, but not later than the date due.